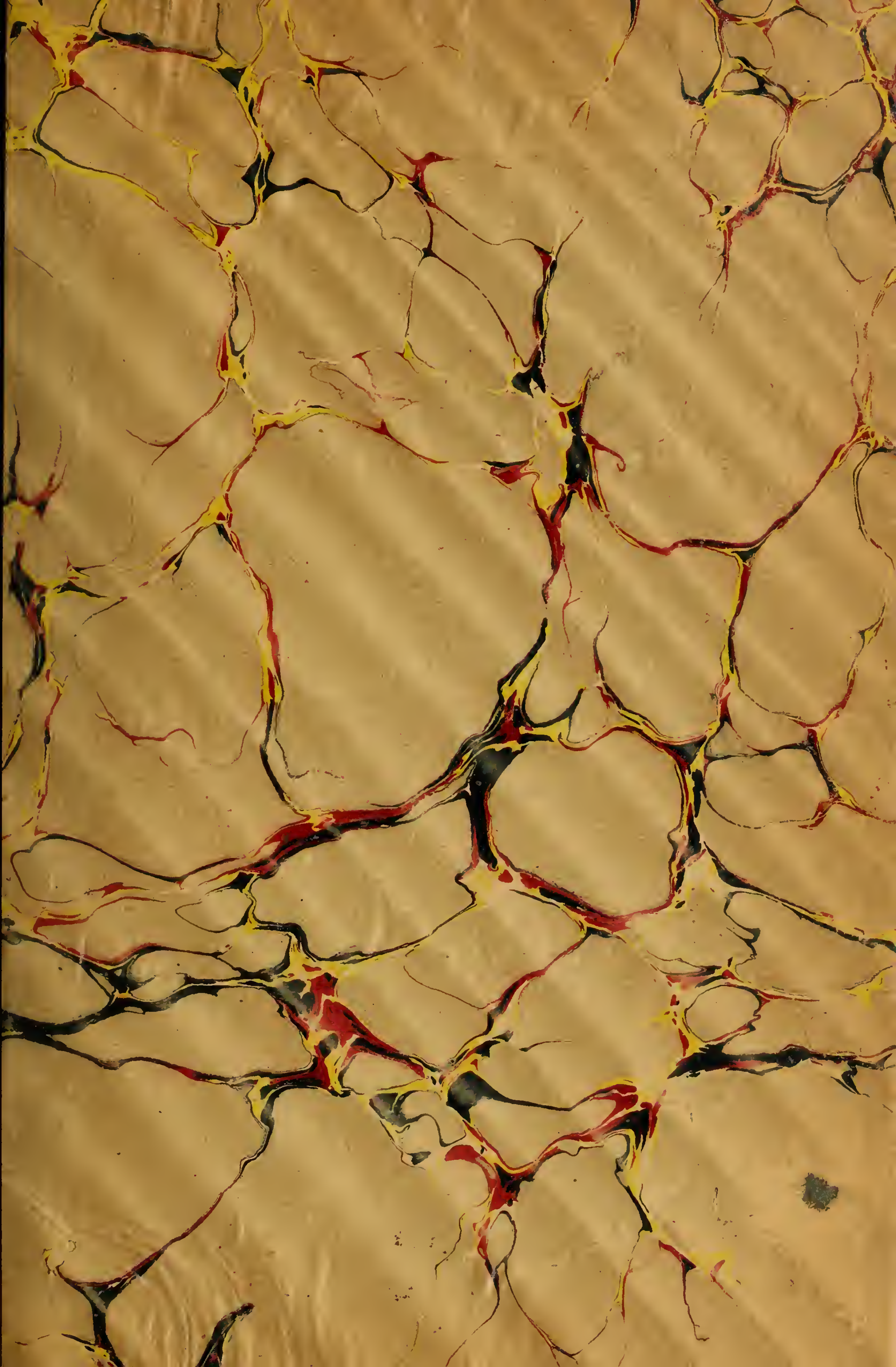


Abbé Migne

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES

# ORATEURS SACRÉS.

## PREMIÈRE SÉRIE,

CONTENANT

LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE, DEPUIS SAINT FRANÇOIS DE SALES JUSQU'A 1789,

SAVOIR :

**1° Celles des orateurs sacrés du premier ordre,**

BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

**2° Celles des orateurs sacrés du deuxième ordre,**

DE LINGENDES, LEJEUNE, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ORLÉANS, MABOUL, MASCARON, RICHARD L'AVOCAT, ANSELME *, BOILEAU *, FLÉCHIER *, LAROCHE, HUBERT, DE LA RUE, LES DEUX TERRASSON, DE NESMOND *, MATHIAS PONCET DE LA RIVIÈRE, JOLY, HONORÉ GAILLARD, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, DU JARRY, SOANEN, BRETONNEAU, J.-B. MOLINIER, DUFAY, PALLU, MONGIN *, SÉGAUD, BALLET, SENSARIC, CICERI *, PÉRUSSEAU, SURIAN *, LAFITAU, SÉGUY *, DE LA TOUR DU PIN, TRUBLET, PERRIN, CLÉMENT, D'ALÈGRE, POULLE, GRIFFET, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, LE CHAPELAIN, ÉLIZÉE, GÉRY, MAROLLES, CAMBACÉRÈS, DE BOISMONT *, COUTURIER, D'ARGENTRÉ, BEURRIER, MAURY *;

**3° Celles des orateurs sacrés du troisième ordre,**

CAMUS, GODEAU, COTON, CAUSSIN, E. MOLINIER, BIROAT, CASTILLON, SENAULT, DE BOURZEIS *, TEXIER, DE FROMENTIÈRE, DE LA VOLPILLIÈRE, GUILLAUME DE SAINT-MARTIN, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, LE BOUX, BRETTEVILLE, MASSON, DE LA CHAMBRE *, NICOLAS DE DIJON, LA PESSE, CHAUCHEMER, DAMASCÈNE, DOM JÉROME, BÉGAULT, JÉROME DE PARIS, LORIOT, AUGUSTIN DE NARBONNE, SÉRAPHIN DE PARIS, POISSON, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, HERMANT, HOUDRY, BERTAL, CHAMPIGNY, CHARAUD, BOURRÉE, RENAUD, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, PACAUD, LE PRÉVOT, DUTREUL, DANIEL DE PARIS, JARD, COLLET, PRADAL GIRARDOT, GEOFFROY, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, DE LA TOUR, ASSELIN, BARUTEL, TORNÉ, DE TRACY, BAUDRAND, FELLER, FOSSARD, FAUCHET, ROQUELAURE * INGOULT, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, TALBERT, LE P. RICHARD, ASSELINE;

(*Les orateurs marqués d'un * étaient membres de l'Académie.*)

**SUIVIE D'UNE SECONDE SÉRIE D'ENVIRON 33 VOLUMES**

RENFERMANT : 1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PLUS GRANDS PRÉDICATEURS DEPUIS 1789 JUSQU'A NOS JOURS; 2° LES PRINCIPAUX MANDEMENTS ET DISCOURS DE 50 ÉVÊQUES ET DE 20 PRÊTRES DISTINGUÉS CONTEMPORAINS; 3° UN GRAND NOMBRE DE **COURS** DE PRÔNES TIRÉS DES PLUS FORTS PRÔNISTES ANCIENS ET MODERNES; 4° LES MEILLEURS OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION; 5° UNE VINGTAINE DE TABLES GÉNÉRALES OU SPÉCIALES RENDANT EXTRÊMEMENT FACILE ET PRÉCIEUX LE MANIEMENT DE LA COLLECTION ENTIÈRE :

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE,

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,
**ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,**
OU DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

---

67 ET 33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL VOLUME EN PARTICULIER.

---

## TOME QUARANTE-DEUXIÈME,

CONTENANT LA PREMIÈRE PARTIE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE MASSILLON.

---

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1861






# SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XLII DES ORATEURS SACRÉS.

## MASSILLON.

PREMIÈRE PARTIE.





Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

# NOTICE SUR MASSILLON.

Nos lecteurs ne s'attendent pas sans doute à trouver ici sur un grand homme tous les détails que comportent les recueils de biographies. Dans ces sortes de publications, il est permis de s'étendre et de multiplier les appréciations sur le talent et sur la conduite des personnages qui ont mérité, à des titres divers, l'attention ou les enthousiasmes de la postérité. Toutefois, nous ne saurions laisser passer dans la présente *Collection*, un orateur hors ligne comme le P. Massillon, sans lui consacrer une large part dans notre respect, en faisant pour lui une exception qu'il mérite plus que tout autre, tant à cause de son génie qu'à cause de la justice qui lui a été rendue par tous les écrivains qui ont vécu de son temps, ou après lui. Nous nous attachons à être concis, mais nous ne voulons point négliger de répéter les particularités intéressantes d'une aussi brillante existence.

Jean-Baptiste Massillon était né à Hyères, le 24 juin 1663, de François Massillon, notaire, et d'Anne Marin; son père voulait qu'il lui succédât, et le retira du collége de l'Oratoire d'Hyères après qu'il eut achevé sa troisième, et ce ne fut que sur les vives instances du supérieur qu'il renonça à faire de son fils un notaire oublié, pour lui laisser suivre la carrière qu'il devait illustrer. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, le 10 octobre 1681, fut ordonné prêtre en 1692. Ensuite il professa les belles-lettres et la théologie, à Pézenas, à Montbrison, à Vienne, etc.; de là il fut nommé directeur du séminaire de Saint-Magloire, à Paris, pour lequel il composa ses fameuses *Conférences ecclésiastiques*. Déjà son talent semblait s'ouvrir la voie, lorsque le P. de Latour, général de sa congrégation, voulant le pressentir sur sa vocation, lui demanda ce qu'il pensait des prédicateurs qui avaient le plus de réputation : « Je leur trouve, répondit-il, bien de l'esprit et des talents; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. » En effet, on peut dire de lui qu'il réédifia de fond en comble l'art de la chaire chrétienne, bien qu'il eût excepté le P. Bourdaloue des prédicateurs qu'il ne voulait pas imiter (1). Il se fit donc une manière de composer tout à lui, et, guidé par son organisation supérieure, il sut se garantir des défauts ou même des simples imperfections qu'il avait cru remarquer dans les autres. Point d'inutilités, point de superfluités; il procède largement, embrasse synthétiquement son sujet pour en relever une à une toutes les dispositions, saisissant son auditoire par le cœur avant de le prendre par la raison, intéressant cette dernière à l'ordre d'idées qu'il devait naturellement, comme orateur chrétien, persuader à un monde que la frivolité, les prétextes complaisants, les capitulations de conscience, éloignent trop souvent de la vérité éternelle. Aussi trouve-t-on le secret de ses succès dans cette abondance de sentiment qui est loin d'exclure la force des preuves, dans cette parole attendrie qui attire et aide plus à convaincre que la foudroyante éloquence des orateurs que leur sublimité même amène à produire moins de fruit.

Appelé à prêcher devant Louis XIV, pendant l'Avent de 1699, ce monarque lui dit : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chaire, j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été mécontent de moi-même. » Il prêcha ensuite les Carêmes de 1701 et de 1704; après ce dernier, le roi lui manifesta le désir de l'entendre tous les deux ans, désir qui ne fut pas réalisé. Maury dit à ce sujet, que « la jalousie et l'intrigue s'opposèrent avec succès à une si juste préférence, et Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles, durant les onze dernières années du règne de Louis le Grand. »

Après la mort de Louis XIV, un état politique plein de troubles et de périls laissa peu de latitude à la chaire, ce qui n'empêcha pas Philippe d'Orléans de nommer le P. Massillon, évêque de Clermont, le 6 novembre 1717. L'année suivante, avant son sacre, il fut chargé de prêcher le Carême devant le jeune Louis XV. Il crut que la raison commençant à se développer chez le royal enfant, il fallait qu'il s'adressât à ce jeune monarque lui-même : entreprise hardie couronnée d'un si éclatant succès, à laquelle nous devons le *Petit Carême*; il instruisit donc Louis XV des devoirs de la royauté en se servant d'un langage qu'il n'employa que dans cette circonstance exceptionnelle, et que personne n'aura jamais la hardiesse de reproduire. Aux yeux des admirateurs de la grande œuvre de l'illustre évêque de Clermont, le *Petit Carême* est loin d'égaler la plupart de ses autres sermons; mais l'homme d'étude voudra connaître toutes les ressources de ce génie admirable, et ne s'en rendra bien compte que s'il se dégage des préoccupations laissées dans l'esprit par les nombreux ti-

(1) Le P. Bourdaloue, étant allé à l'église de Notre-Dame pour entendre un des premiers sermons du P. Massillon, en fut si satisfait, que le voyant descendre de chaire, et l'indiquant du doigt à plusieurs de ses confrères qui lui demandaient son avis, il leur répondit comme Jean-Baptiste à ses disciples qui l'interrogeaient sur le Messie, dont le plus grand parmi les enfants des hommes n'était que le précurseur : *Illum oportet crescere, me autem minui.*

tres de gloire que personne ne lui conteste. A la mort de Camille Letellier, abbé de Louvois, il fut élu membre de l'Académie française.

Il fit son entrée solennelle dans son diocèse en 1721, et n'en sortit que pour aller prononcer à Saint-Denis l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, mère du Régent. Là il exerça toutes les vertus chrétiennes, et cessa de faire retentir la parole sainte par suite de l'affaiblissement de sa mémoire. Il paraît même que, toute sa vie, l'obligation d'apprendre ses sermons par cœur lui fut pénible et le mit plus d'une fois dans la nécessité de s'arrêter court ou de recourir à son cahier. Cette nécessité le préoccupait tellement que, pour éviter les distractions dans son débit, il s'était imposé la loi d'avoir sans cesse les yeux fermés ; c'est ainsi que beaucoup de ses portraits nous le représentent (2).

Il mourut à Clermont, le 18 septembre 1742, *sans argent et sans dettes*, universellement regretté et laissant le plus beau nom peut-être parmi les orateurs sacrés. La ville d'Hyères lui a élevé une statue en 1817.

Comme il faut des ombres aux tableaux, il est impossible de passer sous silence la part prise par Massillon à l'ordination et au sacre du cardinal Dubois, bien que des biographes aient voulu rejeter sur une tromperie, dont il aurait été la victime, la faiblesse qu'il montra dans cette circonstance. Son abbaye de Savigny lui avait été donnée, en effet, à la recommandation de Dubois, ce qui est une forte présomption contre l'évêque de Clermont.

Les ouvrages de Massillon ont eu de nombreuses éditions, et ont excité dès son vivant la cupidité des contrefacteurs. Les *Sermons* publiés sous son nom, à Trévoux, furent désavoués publiquement et revendiqués par plusieurs orateurs, entre autres, Michel Poncet de la Rivière. Nous nous proposons, lors de la publication des œuvres de ce dernier, de nous expliquer au sujet de cette édition. Il n'y a d'authentique que la collection complète des *OEuvres* de Massillon, faite sur ses manuscrits, par les soins de son neveu (Paris, Etienne et Hérissant, 1745-48, 15 v. in-12) ; c'est à celle-là que nous avons dû avoir recours ; nous la reproduisons en entier. Elle est précédée d'une préface que la *France littéraire* de Quérard, l'abbé d'Auribeau et d'autres biographes attribuent au P. Janart, bibliothécaire de l'Oratoire, tandis que le *Dictionnaire* de Moréri (*Supplément*, 1749) et le *Dictionnaire des Prédicateurs*, d'Albert, l'attribuent au neveu de Massillon.

L'abbé Goujet affirme que Massillon avait écrit une remarquable Vie du Corrége ; elle n'a jamais été publiée.

On a attribué au P. Massillon des *Mémoires sur la minorité de Louis XV*, publiés par Soulavie ; ils passent généralement pour un ouvrage supposé dont le ton contraste odieusement avec le caractère de l'illustre évêque de Clermont.

Les *Maximes sur le ministère de la chaire* sont du P. Gaichiès de l'Oratoire, et Massillon, tout en leur donnant les éloges qu'elles méritent, avait déclaré qu'il n'en était pas l'auteur.

Nous ne pouvons omettre le *Rituel* de Clermont, 1734, 2 vol. in-4°, dont les instructions et les détails qu'il renferme, joints à certaines particularités locales, ont été inconnus à Lebrun-Desmarettes, auteur du *Voyage liturgique de France* (sous le nom de sieur de Moléon). Ce *Rituel* est le seul monument qui reste du passage de Massillon à l'évêché de Clermont ; nous devons regretter qu'il sorte du cadre de la présente *Collection*.

M. l'abbé Hesmivy d'Auribeau a publié, en 1817 et 1818 (1 vol. in-12), un *Discours* inédit *sur le danger des mauvaises lectures ;* il promettait de publier la correspondance de Massillon, mais, à part sept à huit lettres publiées dans ce volume, il ne paraît pas avoir été heureux dans ses recherches. Nous donnons ces lettres dans notre édition, plus deux autres, découvertes il y a peu de temps.

Notre notice, nécessairement incomplète, nous engage à signaler ici les principaux ouvrages qui parlent de Massillon. Nous renvoyons à ceux qui suivent : *Mémoires*

(2) Ce défaut de mémoire, qui gênait tant Massillon, ne lui a pas été particulier, comme il est facile de s'en convaincre par les lignes suivantes du judicieux Maury :

« Vous ne seriez jamais un orateur vraiment éloquent, si vous étiez souvent interrompu dans le débit de votre discours par les infidélités ou les hésitations de votre mémoire... . On ajoute, par cet embarras, au ton d'apprêt qui n'est déjà que trop sensible en chaire, une inquiète oppression qui fatigue et détache l'auditoire. Toutes les fois que les auditeurs subissent un si triste déplaisir, ils craignent de s'exposer encore au même mécompte, et n'écoutent plus qu'avec anxiété. D'où il résulte qu'un défaut de mémoire, qui ne fait aucun tort au mérite de l'orateur, nuit infiniment à l'effet du discours. Le moindre incident, la plus légère cause de distraction, le plus petit bruit dans l'église où l'on prêche, suffisent pour rompre le fil des idées, et pour couper toute espèce de mouvement oratoire. L'auditeur, ainsi séparé de l'intérêt qui l'entraînait, laisse divaguer ses pensées, quand on l'a troublé dans son attention.

« Bourdaloue et Massillon, nés l'un et l'autre avec une mémoire ingrate, et d'ailleurs surchargée d'un si grand nombre de discours, qu'ils pouvaient prêcher toutes les stations, toutes les solennités, et presque chaque semaine de l'année, sans jamais en répéter aucun, étaient quelquefois obligés d'avoir recours à leur manuscrit, surtout Bourdaloue, qui ne voulut jamais s'assujettir à l'assistance d'un souffleur dans l'exercice du ministère sacré. Mais il devait sentir, avec une espèce d'humiliation, combien cet état pénible d'un auditoire déconcerté et interrompu dans la jouissance d'un si beau talent, diminuait l'intérêt et le charme qu'on trouvait à l'entendre.

« L'évêque de Clermont, *excédé*, disait-il, *d'apprendre tous les jours sa leçon comme un écolier*, en conçut un tel dégoût pour la chaire, qu'il ne voulut plus y monter pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. » (MAURY, *Eloquence de la chaire.*)

*pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*, par le P. Bougerel de l'Oratoire ; Paris, 1782, in-12. — *Registres de la maison de l'Oratoire d'Aix en Provence.* — *Jugement sur quelques ouvrages nouveaux*, tom. V. — Nouveau *Supplément* de Moréri, 1749. — *Mémoires particuliers.* — *Recueil de pièces fugitives*, 1704. — *Mémoires envoyés de Clermont.* — *Réponse de l'abbé Fleury au discours de réception de Massillon.* — *Discours à l'Académie française* par Languet de Gergy. — *Bibliothèque française*, de l'abbé Goujet, oratorien. — *Essais de morale et de littérature*, par l'abbé Trublet. — *Lettres* de madame de Sévigné. — *Eloge de Massillon*, par d'Alembert (imprimé en 1779 dans le premier volume de l'*Histoire de l'Académie*). Cet éloge, chose remarquable dans la bouche d'un coryphée de la philosophie du XVIII^e^ siècle, est le plus complet, le plus vrai, le plus rempli de détails qu'on ait jamais fait ; il fourmille d'anecdotes qu'on ne saurait détacher sans nuire à l'ensemble. — *Voyage littéraire de Provence*, par le P. Papon, oratorien. — *Principes d'éloquence*, par l'abbé Maury, 1784. — *Essai sur l'éloquence de la chaire*, par le cardinal Maury. — *Cours de littérature*, par La Harpe, tomes VII et XIV. — *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, par Barbier et Desessarts, 1808. — *Dictionnaire universel, historique, critique et biographique.* — *Les trois siècles littéraires*, par Sabatier de Castres, 1779. — *Génie du Christianisme* de Chateaubriand. — *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiatique pendant le* XVIII^e^ *siècle.* — *Tableau historique de la littérature française*, par Chénier. — L'article MASSILLON de la *Biographie universelle*, t. XXVII, p. 411-420, etc. Outre ceux qui se sont occupés de Massillon au point de vue biographique, il a été l'objet d'appréciations critiques de la part de ses contemporains et de ceux qui l'ont suivi. Nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de terminer cette notice par quelques-uns de ces jugements :

« Qui mieux que l'éloquent évêque de Clermont, également fait pour mériter votre estime et vos regrets; qui mieux que lui connut, remplit, honora, s'il est permis de le dire, ses engagements ? Avec cette droiture de cœur, avec cette justesse d'esprit, qui font aimer et saisir la vérité, il se dévoua par état à l'enseigner. Avec quel succès ne s'acquitte-t-il pas de cet auguste ministère ! La douce persuasion coulait de ses lèvres. S'il n'entraînait pas les esprits, il captivait les cœurs ; s'il ne commandait pas en maître, il s'insinuait en ami ; et l'on pourrait dire de lui qu'il fut le plus séduisant des hommes, s'il n'avait pas employé sa voix à dissiper les prestiges de la séduction. Habile à démêler toutes les nuances du vice, il le combattait en le démasquant. Mais, en même temps qu'il peignait les passions avec ce coloris vrai qui en montre la difformité, il savait, par un contraste utile, leur opposer le tableau touchant d'une morale qu'il avait l'art de rendre intéressante pour ceux mêmes dont elle attaquait les penchants. Un talent si rare l'éleva à une dignité éminente, dont il soutint l'éclat par ses vertus. » (*Disc. du duc de Nivernais*, élu par l'Académie française à la place de Massillon, en 1743.)

— « Massillon parut en chaire avec cet air simple, ce maintien modeste, ces yeux humblement baissés, ce geste naturel, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans son esprit les plus brillantes lumières, et dans le cœur les mouvements les plus tendres. Il ne tonnait point dans la chaire, il n'épouvantait point l'auditeur par l'éclat de sa voix. Il versait dans les cœurs les sentiments qui attendrissent, et qui se manifestent par des larmes et par le silence. Dès son troisième sermon, il fut regardé comme le premier prédicateur du royaume. » (*Discours à l'Académie française*, par LANGUET DE GERGY, archevêque de Sens.)

— « Si les productions de l'esprit vivent surtout par le style qui en est le principe conservateur, les sermons de Massillon, que l'on compte avec justice parmi les ouvrages les mieux écrits et les plus beaux monuments de notre littérature, seront immortels comme notre langue. L'Europe ne possède rien de pareil en ce genre. L'auteur du *Petit Carême* est certainement le premier de nos prosateurs sans même excepter Bossuet. » (BUFFON.)

— « Massillon fut le dernier des hommes éloquents du siècle de Louis XIV. On le choisit aussi quelquefois pour célébrer des héros et des princes, à peu près comme la tendresse et l'orgueil ont recours aux plus célèbres artistes pour élever des mausolées. Mais cet orateur si connu par son éloquence, tantôt persuasive et douce, tantôt forte et imposante ; qui développait si bien les faiblesses de l'homme et les devoirs des rois ; et qui, à la cour d'un jeune prince, parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu, fut digne également de servir à tous deux d'interprète; cet orateur, qui sut peindre les vertus avec tant de charmes, et traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaisance et de l'humanité pour les grands, était plus fait pour instruire les rois que pour les célébrer. » (THOMAS, *Essai sur les Eloges*.)

— « Le *Petit Carême* est peut-être, sinon le chef-d'œuvre, au moins le vrai modèle de l'éloquence de la chaire. Les grands sermons du même Orateur peuvent avoir plus de mouvement et de véhémence ; l'éloquence du *Petit Carême* est plus insinuante et plus sensible, et le charme qui en résulte augmente encore par l'intérêt du sujet, par le prix inexprimable de ces leçons simples et touchantes qui, destinées à pénétrer avec autant de douceur que de force dans le cœur d'un monarque enfant, semblent préparer le bonheur de plusieurs millions d'hommes, en annonçant au jeune prince qui doit régner sur eux tout ce qu'ils ont droit d'en attendre. C'est là que l'orateur met sous les

yeux des souverains les écueils et les malheurs du rang suprême: la vérité fuyant les trônes, et se cachant pour les princes mêmes qui la recherchent ; la confiance présomptueuse que peuvent leur inspirer les louanges mêmes les plus justes; le danger presque égal pour eux de la faiblesse qui n'a point d'avis, et de l'orgueil qui n'écoute que le sien ; la détestable gloire des princes conquérants, si cruellement achetée par tant de sang et tant de larmes..... Tel est l'objet de ce *Petit Carême*, digne d'être appris par tous les enfants destinés à régner, et d'être médité par tous les hommes chargés de gouverner le monde..... » (D'ALEMBERT, *Éloge de Massillon.*)

— « L'abbé Fleury, qui, en qualité de directeur, le reçut à l'Académie française, lui donna, entre autres éloges, celui d'avoir su se mettre à la portée du jeune roi, dans les instructions qu'il lui avait destinées : *Il semble*, lui dit-il, *que vous ayez voulu imiter le prophète qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, et qui, après avoir ainsi réchauffé l'enfant, le rendit à sa mère plein de vie.* » (Id., *ibid.*)

— « Nous ne devons pas dissimuler qu'on accuse en général tous les sermons de de notre éloquent académicien, du même défaut que son *Petit Carême :* c'est de n'offrir souvent , dans la même page, qu'une même idée, variée, il est vrai, par toutes les richesses que l'expression peut fournir, mais qui, ne sauvant pas l'uniformité du fond, laisse un peu de lenteur dans la marche.

« Massillon, toujours rempli du seul intérêt de son auditeur, semble ne lui présenter, en plusieurs manières, la vérité dont il veut le convaincre, que par la crainte qu'il a de ne pas la graver assez fortement dans son âme ; et non-seulement on lui pardonne ces douces et tendres redites, mais on lui sait gré du motif touchant qui les multiplie. On sent qu'elles partent d'un cœur qui éprouve le plaisir d'aimer ses semblables, et dont la sensibilité vive et profonde a besoin de se répandre.

« Si la supériorité de Massillon pouvait être décidée en comptant le nombre des lecteurs, Massillon aurait tout l'avantage.» (id., *ibid.*)

— « Massillon excelle par la partie de l'orateur, qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser; qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider, pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable élégance : simplicité qui, étant réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces naturelles; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître, non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs... Il comparait l'éloquence étudiée des prédicateurs profanes à *ces fleurs dont les moissons se trouvent si souvent étouffées, et qui, très-agréables à la vue, sont très-nuisibles à la récolte.* »(Id., *ibid.*)

— « Comme Massillon parlait la langue de tous les états, en parlant au cœur de l'homme, tous les états couraient à ses sermons. Les incrédules même voulaient l'entendre ; ils trouvaient souvent l'instruction où ils n'étaient allés chercher que l'amusement, et revenaient quelquefois convertis, lorsqu'ils n'avaient cru sortir qu'en accordant ou refusant leurs éloges.

« Son action était parfaitement assortie au genre d'éloquence qu'il avait embrassé. Au moment où il entrait en chaire, il paraissait vivement pénétré des grandes vérités qu'il allait dire : l'air modeste et recueilli, sans mouvements violents, et presque sans gestes, mais animant tout par une voix touchante et sensible, il répandait dans son auditoire le sentiment religieux que son extérieur annonçait. Il se faisait écouter avec ce silence profond qui loue encore mieux l'éloquence que les applaudissements les plus tumultueux. » (Id., *ibid.*)

— « Dans ce siècle des grandeurs de la France, la religion, à ne la considérer même que sous les rapports humains, fut grande comme tout le reste, et la France, son monarque et la cour furent pour l'Europe entière un spectacle et un modèle. Il n'est permis ni de l'ignorer, ni de l'oublier. Ayez donc devant les yeux un Bossuet convertissant un Turenne ; un Fénelon montant dans la chaire pour donner l'exemple de la soumission à l'Église ; un Luxembourg au lit de la mort, préférant à toutes ses victoires le souvenir d'un verre d'eau donné au nom du Dieu des pauvres ; un Condé, un cardinal de Retz, une princesse Palatine, après avoir joué de si grands rôles dans le monde, à la guerre, à la cour, donnant l'exemple de la piété et du repentir, au pied des autels ; une La Vallière allant pleurer aux Carmélites, jusqu'à son dernier jour, le malheur d'avoir aimé le plus aimable des rois; enfin, ce roi lui-même, regardé comme le premier des hommes, humiliant tous les jours dans les temples un diadème de lauriers, et se reprochant ses faiblesses au milieu de ses triomphes. Revoyez, dans les *Lettres* de madame de Sé-

vigné, ces fidèles images des mœurs de son temps : partout la religion en honneur ; partout le devoir de se retirer du monde à temps, de se préparer à la mort, mis au nombre des devoirs, non pas seulement de conscience, mais encore de bienséance ; ce qu'étaient la solennité des fêtes et l'observance du jeûne prescrit; enfin, un duc de Bourgogne, un prince de vingt ans, refusant au respect qu'il avait pour le roi son aïeul d'assister à un bal qu'il regardait comme une assemblée trop mondaine. Tel était l'empire de la religion : ceux qui n'en avaient pas (et ils étaient rares) gardaient au moins beaucoup de réserve; et ceux qui avaient de la religion en avaient avec dignité. Voilà les auditeurs qu'ont eus les Bossuet et les Massillon ! » (La Harpe, *Cours de littérature.*)

— « C'est dans ses *Sermons* que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements, un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre; d'en détailler les faiblesses les plus communes, de manière à en rajeunir la peinture ; de l'effrayer et de le consoler tour à tour ; de tonner dans les consciences et de les rassurer ; de tempérer ce que l'Evangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant ; l'usage le plus heureux de l'Ecriture et des Pères ; un pathétique entraînant, et, par-dessus tout, un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté : c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu, dans Massillon, un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents. C'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine, ont cru du moins à son talent, et qu'il a été le *Racine de la chaire* et le *Cicéron de la France.* » (Id., *ibid.*)

— « C'est dans son *Avent* que se trouve le sermon *sur la mort du pécheur et la mort du juste*, deux tableaux également parfaits. Le premier est un exemple de cette vigueur d'expression, qu'on est si souvent tenté de disputer à ceux qui ont porté, aussi loin que Massillon, le mérite et l'élégance. — *Alors le pécheur mourant..... et se trouve au pied du tribunal redoutable.»* (Id., *ibid.*)

— « A cette énergique et effrayante peinture opposons un morceau d'un ton tout à fait différent, et voyons s'il sait employer les teintes douces, aussi bien que les couleurs fortes. Il s'agit du plaisir que les grands peuvent trouver dans la bienfaisance, mis en comparaison avec tous les autres avantages de leur état : *Quel usage plus doux et plus flatteur..... les rend ici toujours plus sensibles.* (Petit Carême, *Sur l'humanité des grands.*) Comme toutes ces expressions coulent d'une âme qui s'épanche ! Est-il possible de donner plus de charme à la vérité et à la vertu ? » (Id., *ibid.*)

— « C'est dans le sermon *sur la mort*, prêché à la cour, qu'il s'adresse ainsi à ses auditeurs, en leur reprochant de ne pas y songer assez : *Sur quoi vous rassurez-vous donc ?... et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance.* Cette superbe amplification est vraiment oratoire, puisqu'elle va au *but*. On voit, par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentiments, que l'orateur est *dans le secret des âmes*. C'est comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un éclat de tonnerre ; car j'appelle ainsi cette expression, *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées. N'oublions pas avec quelle adresse il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV, sans paraître songer à autre chose qu'à la puissance du temps qui efface si vite tous les souvenirs. (Id., *ibid.*)

— « Quand Massillon emprunte l'or des nations et des vases d'Egypte, il sait fondre ces métaux étrangers pour en faire les ornements du temple. (Id., *ibid.*)

— « Dans son sermon *sur la parole de Dieu*, au lieu de se mettre partout en avant, et de faire à la fois son propre éloge et la censure des autres, Massillon s'oublie entièrement, et met tout ce qu'il peut y avoir de faiblesse et d'imperfection dans les prédications, sous la protection de la chaire chrétienne. Il ne gourmande point son auditoire, et ne lui conteste pas le droit de censure; il se contente de faire sentir combien l'usage de ce droit est cruel contre celui qui parle, et insensé dans ceux qui écoutent. Il ne recommande point le ministère par l'étalage des qualités et des moyens oratoires, mais par les veilles, les travaux, les fatigues, qui, au défaut du mérite, sollicitent au moins l'indulgence.

« Au lieu de dire : *Et quel droit avez-vous sur nous ?* il dit : *Eh ! ne méritons-nous pas qu'au moins vous respectiez nos peines ?* L'un ressemble à l'arrogance, l'autre est d'une modestie qui désarmerait la malignité même. Au lieu d'enseigner ce que doit être l'orateur chrétien, il dit : *Demandez à Dieu qu'il suscite des ouvriers puissants en paroles.* Il se garde bien de dire : *On nous force d'être orateurs ;* ce qui est à la fois faux et vain. Il dit, avec autant de noblesse que de simplicité : *N'obligez pas les ministres de l'Evangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine.* Il ne se défend pas, contre la légèreté et la témérité de l'esprit critique, avec une amertume qui ne convient qu'à l'amour-propre blessé; il en déplore la folie avec une sincère et profonde douleur, qui est celle de la charité. Quoique cette folie soit *très-méprisable*, il évite de prendre jamais sur lui l'expression du mépris. Il s'écrie : *Grand Dieu ! que le pécheur*

*paraît méprisable, quand on l'envisage dans votre lumière!* Et, avec cette tournure, le mépris même ne peut blesser personne. Il connaît trop bien les bienséances, pour dire crûment et grossièrement : *Vos applaudissements, nous les méprisons; il nous faut des larmes.* Il dit, avec la plus touchante onction, et avec ces tours simples et vrais qu'elle inspire : *Que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez aucun de nos instructions?* Et comme ces phrases sont précises, sans être sèches, obscures ni incomplètes! S'il parle des *larmes*, c'est pour dire avec la même simplicité : *Vos larmes seules peuvent faire notre éloge, bien mieux que vos applaudissements; et nous ne voulons d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel.* Et c'est ainsi qu'avec les expressions connues de l'Ecriture, il ne commande pas les larmes, mais il les fait couler. Il ne dégrade pas la *sainte gravité* du ministère, jusqu'à convenir avec ses auditeurs de l'espèce d'*ornements* qu'il croit permis. Il préfère de caractériser, d'une manière supérieure et en deux phrases courtes, ceux qu'il ne faut pas lui demander : *Ces vains ornements, qui amusent les malades sans les guérir; qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même.* (Id., *ibid.*)

— « L'*exclamation* ou l'*apostrophe*, et l'*énumération des parties*, sont des figures de diction fort belles, quand elles sont ménagées à propos... C'est en quoi Massillon excelle en prose, comme Racine en vers; et c'est un des charmes qui attachent à la lecture de leurs ouvrages ceux même qui ne pourraient pas s'en rendre compte. Mais un orateur est obligé d'en savoir *le secret et la théorie.* (Id., *ibid.*)

— « Massillon s'exprime ainsi dans le sermon du *Mauvais riche*, sur le sort des réprouvés : *Un mouvement plus rapide que celui d'un trait... et de la vengeance de celle qu'elle aime.* L'opposition des idées principales est exprimée avec la plus grande énergie de figures et d'images. Quel tableau tracé en deux lignes, en une phrase! *Tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu; et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même!* C'est là que les *mots* et les *choses* sont dans un rapport exact, et que le *nombre* de la phrase achève encore l'effet dans cette chute imitative, *retomber sur elle-même!* C'est là vraiment peindre à l'imagination et à l'oreille des objets qui semblent échapper aux sens. Massillon, bien de loin de marquer et de redoubler le cliquetis de l'*antithèse* dans un sujet austère et imposant, tempère cette figure quand il s'en sert, et même en efface sa forme par la tournure ferme et soutenue de sa phrase : *Eternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme.* Il n'appuie sur l'*antithèse* que dans un mot terrible, *éternellement*, et change sur-le-champ de construction dans ce qui suit. Toute sa composition dans ce morceau est nombreuse, variée, grave, progressive...

« De l'esprit! c'est trop peu devant Massillon; trop peu pour le sujet, trop peu pour le genre. » (Id., *ibid.*)

— « Voltaire avait beaucoup lu Massillon; et, quand on songe à ce qu'était le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il fallait que le *style* de l'orateur eût un attrait bien puissant, pour vaincre une aversion si décidée. Cet attrait fut porté au point qu'à l'article *Eloquence*, qu'il a fourni à l'*Encyclopédie*, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit; et, ce qui est plus fort, un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme, qui effraie le plus la raison, quand elle n'est pas éclairée par la foi. Ce dogme est celui du *petit nombre des élus*, et je croirais avoir négligé *un des titres de sa gloire*, si je ne m'arrêtais pas sur ce qui a mérité l'admiration d'un juge tel que Voltaire. » (Id., *ibid.*)

« Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asiles de mort, où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes frères!* Quel *exorde* renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action! Comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur! Comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu! » (Id., *ibid.*)

« Nous avons de Massillon des *Paraphrases de Psaumes*, où il a répandu les richesses d'une diction aussi poétique que l'original, et les sentiments d'une humilité pénitente et résignée dont ces psaumes sont remplis. » (Id., *ibid.*)

« Ses *Discours synodaux* adressés aux élèves de son diocèse, sont des instructions dont le ton, toujours aussi simple que le sujet le comporte, se ressent toujours de cette élégance naturelle à l'auteur, et qui ne l'abandonne jamais, même dans les détails familiers où les circonstances l'obligeaient d'entrer. » (Id., *ibid.*)

« Ce qu'il nous a laissé de plus intéressant après ses sermons, ce sont ses *Conférences*.... Ce que le *Petit Carême* est pour les grands et les rois, les *Conférences* le sont pour les ministres de l'Eglise. Massillon n'a nulle part déployé davantage ce sévère amour de la vérité et du devoir, qui a tant honoré en lui son ministère. Il paraît sentir que l'honneur du clergé intéresse le sien, et il n'en est que zélateur plus ardent des maximes qu'il est chargé de prêcher, et censeur plus inflexible des abus, des désordres, des vices qui les contredisent. Le moindre de ces abus est d'abord l'inutilité à laquelle semblent se vouer ceux qui ne l'ont embrassée que pour

en recueillir les avantages. Que ceux-là se jugent sur les paroles de Massillon : *Dans le monde même, chacun dans son état a des devoirs.... la vie la plus vide et la plus méprisable.* » (Id., *ibid.*)

« Massillon est l'un des écrivains chez qui notre langue a le plus de richesse, de douceur et de charme.... En général, le genre de son éloquence portait moins Massillon à l'élévation des idées, et à la magnificence du style, qu'aux effets du *pathétique* et aux *développements du cœur humain.* C'est, comme on l'a déjà dit, le *Racine de la chaire.* » (Id., *ibid.*)

« Je regarde Massillon dans le genre de la prédication, comme le premier des orateurs, car c'est lui qui a le mieux atteint ce genre d'éloquence, celui d'*émouvoir les cœurs*, et de faire aimer la morale évangélique. Comme prédicateur, il parle à l'âme, et comme écrivain, il nous charme. Que faut-il de plus? Tous les beaux sermons de son *Carême*, qui sont des chefs-d'œuvre, ne suffisent-ils pas pour le placer au premier rang? Que peut-on leur opposer?.... Trois ou quatre morceaux où Bourdaloue s'est élevé à la véritable éloquence, sont encore loin, à mon gré, de balancer les chefs-d'œuvre de l'évêque de Clermont. Il est lu même des gens du monde, et Bourdaloue ne l'est guère que des prédicateurs. C'est que le dernier écrit presque toujours en théologien, et qu'il met la dialectique à la place de l'éloquence. Son style est le plus souvent d'une austérité sèche. Sa force est dans les raisonnements; elle devrait être dans les mouvements, car la véritable victoire des orateurs chrétiens n'est pas de convaincre, c'est bien plutôt de persuader. » (Id., *ibid.*)

« Les sermons du *Petit Carême* sont les premiers qu'ait entendus le jeune roi Louis XV, auquel on fit apprendre par cœur plusieurs de ses plus beaux morceaux. L'âge du monarque fit réduire la station à une simple dominicale, que le Régent suivit très-exactement.... Ces discours eurent en chaire, et ont même conservé à la lecture un succès prodigieux. L'éloquent évêque de Clermont devait exciter un si vif enthousiasme, par la nouveauté de cette création oratoire, par le charme et l'onction d'une éloquence paternelle, par l'habileté avec laquelle il se prévalut de l'innocence d'un enfant roi, que rien n'offense, parce qu'on ne peut lui reprocher aucun tort.... surtout par le mérite éminent d'un style naturel et enchanteur, plein d'inventions heureuses et de la plus belle poésie des livres saints, sans être jamais chargé de trop d'imagination; d'un style, si je n'ose dire sublime, du moins vraiment oratoire, et dont le tissu, dans le *Petit Carême*, mais beaucoup plus encore dans les grandes compositions de Massillon, fait admirer sans cesse une pureté de goût, une élégance continue, une brillante simplicité, une abondance, une variété de ton, enfin une magie de couleur et une richesse d'harmonie si ravissantes, ou plutôt si glorieusement *uniques dans la prose française*, que *notre littérature ne nous offre rien de plus ressemblant à l'élocution pompeuse et magnifique de Cicéron.* » (MAURY.)

« Massillon avait conservé, dans sa vieillesse, toute la pureté de son goût; mais il ne pouvait plus avoir sans doute la même verve d'imagination, et il travaillait beaucoup plus alors le *style* que la substance de ses discours. » (Id.)

« Je ne méconnais nullement le beau talent, et surtout *l'art incomparable d'écrire*, que Massillon déploie dans les discours du *Petit Carême*, d'un nouveau caractère d'éloquence sacrée... Son sermon *sur le danger des prospérités temporelles*, pour le IIe dimanche du *Grand Carême*, est absolument du même genre que les discours du *Petit Carême*, et leur est très-supérieur sous les rapports de l'éloquence. » (Id.)

« *Tout ce qui sort de sa plume* est consacré, avec plus ou moins de perfection, par la pureté de son *élocution* et par la délicatesse de son *goût.* Buffon, dont le jugement est d'un si grand poids, quand il s'agit d'apprécier le charme de l'élocution, regardait l'auteur du *Petit Carême* comme le *premier de nos prosateurs.* Tous les gens de lettres qui ont vécu dans sa société se souviennent encore qu'en toute occasion il professait hautement cette préférence en faveur de Massillon, *sans même excepter Bossuet.* » (Id.)

« Je rends la justice la plus éclatante à Massillon considéré uniquement comme *écrivain du premier ordre.* Je ne m'arrêterai donc point à motiver l'admiration profonde que m'inspirent, dans les discours de ce grand homme, la fécondité de son imagination et les développements de son éloquence; sa manière inimitable d'amener et d'exposer la matière qu'il veut traiter, dès la conception de l'*exorde* qui doit *sortir* naturellement du *sujet*, selon la doctrine de Cicéron, *comme une fleur de sa tige;* sa connaissance et ses peintures du cœur humain; ses tableaux des mœurs et du monde; la richesse, l'éclat, la mesure et la variété de ses pinceaux; le juste et merveilleux emploi qu'il fait habituellement de l'Ecriture sainte qui est l'histoire de la Providence, et ses citations toujours heureuses, mais trop rares peut-être, des Pères de l'Eglise; la chaleur de ses mouvements oratoires, la piété de ses pathétiques accents, et les épanchements de sa sensibilité; ses traits frappants et même quelquefois sublimes; enfin la progression graduée et toujours croissante de son onction, et la verve de son talent, qui, dans ses plus longs sermons, ne laissent jamais ni refroidir l'intérêt, ni apercevoir la moindre longueur. *Ces rares et divers talents de Massillon, envisagé comme orateur, sont au-dessus de tous les éloges;* mais c'est uniquement dans la *beauté* et dans les *secrets* de son *style* que je veux chercher des leçons.

« Pour bien appécier tous les trésors de ce *style* enchanteur, il faut d'abord savoir gré à Massillon d'en avoir exclu tous les défauts brillants qu'ambitionne le mauvais goût. Ce ne sont point, en effet, de ces

phrases coupées à chaque instant, décousues, sautillantes et antithétiques, et aussi fatigantes à lire que faciles à combiner. Ce ne sont point de ces oppositions recherchées qui ne tendent qu'à faire briller l'esprit en excitant la surprise; de ces efforts d'énergie qui rendent la diction bizarre, enflée, tendue et monotone; de ces métaphores outrées qui tourmentent la langue, de ces métaphysiques obscures, entortillées ou paradoxales, qui donnent au discours le ton et la couleur les plus contraires à l'éloquence.

« Mais c'est le tissu égal et soutenu d'une élocution riche et variée, avec l'élégance la plus naturelle et la plus brillante dans sa simplicité; d'une élocution où tous les mots se correspondent et se soutiennent par leur circuit et leur arrondissement. Disons plus : c'est ce beau cours d'idées que Cicéron désigne si bien par une métaphore qui abrége la comparaison en suppléant aux mots, quand il la représente sous l'image d'un fleuve qui roule des eaux limpides dans un lit profond, *flumen orationis*.

« En effet, Massillon ne jette jamais sa phrase : il la combine, il l'arrondit toujours. Il en soigne l'élégance, la couleur, la noblesse, la pompe et l'harmonie avec un goût pur, ennemi de toute affectation, sans en briser brusquement la mesure, et surtout sans aspirer jamais à réveiller l'oreille par un autre écart imprévu, ou par aucune chute précipitée. Les membres variés de sa période sont disposés avec un tel goût, que leur brièveté n'en atténue nullement la consistance, et que leur développement oratoire n'en ralentit jamais le mouvement. Il cache le travail de son style avec un art infini, en ne se permettant ni la moindre recherche d'expression, ni la plus simple prétention à l'esprit ou à la finesse, ni le plus léger nuage qu'élève souvent autour de la pensée cette ambition si commune et si malheureuse qui ne trouve que des ténèbres en cherchant la profondeur.

« Ce qui distingue surtout *sa manière d'écrire*, c'est que la répétition même de ses idées n'entraîne aucune diffusion dans son style; de sorte que ces variantes, où chaque phrase a sa plénitude, offrent quelque vide dans les perceptions de son esprit, sans montrer aucune prolixité dans ses périodes, qui surprennent également par son abondance et par sa brièveté, selon le vœu de Quintilien: *tum copia, tum brevitate mirabilis*. Il aime mieux, dans le choix des mots, rester en deçà que d'aller au delà de ce qu'il veut dire. Il semble, en écrivant, avoir sans cesse présente à son esprit la maxime de goût enseignée aux orateurs par Cicéron, qu'en fait de diction l'excès blesse plus que le défaut : *Magis offendit nimium quam parum*. Il ne hasarde rien en écrivant; et plus il s'occupe de son élocution, plus il se montre naturel dans son langage et dans ses tournures. » (Id.)

— « Le mouvement du style de Massillon, toujours combiné avec la marche de son discours, est facile et continu. Ses hardiesses sont voilées par des expressions communes qui se rapprocheraient plutôt d'une espèce de négligence que d'aucune affectation, et l'on ne démêle quelquefois l'élan de sa pensée, ou l'audace de son langage, que par je ne sais quel courage apostolique d'une familière simplicité. Cette élocution ravissante nous rappelle celle de Cicéron dans toute sa magnificence, en nous offrant l'accord le plus parfait du jugement, de l'imagination et du goût. La lecture de ses ouvrages *est proprement un charme :* elle produit une telle impression de bonheur sur mon esprit, que, lorsque je veux chercher quelquefois dans ses sermons l'un de ces beaux traits dont je me souviens d'avoir été plus vivement frappé, je ne puis plus quitter le discours, et souvent le volume, qu'après l'avoir relu de suite tout entier. L'analyse approfondie de ce *style* est toujours pour moi une continuité de découvertes, dont je jouis avec d'autant plus de délices qu'elles m'enchantent en même temps qu'elles m'instruisent; et Massillon a renouvelé souvent en moi la décourageante admiration que Boileau éprouvait en lisant Démosthène, quand il disait : *Il me fait tomber la plume des mains.* » (Id.)

— « L'élite de notre littérature fut étonnée, à la lecture de son Discours de réception à l'Académie française, d'y trouver, *dans un homme de communauté*, selon le jugement de madame de Tencin, *un bon goût, un bon ton et une bonne grâce dont n'approche point le style des grands seigneurs les plus distingués par leur esprit dans les sociétés de la cour*.

« Mais la meilleure et la seule véritable manière de louer le *style* de Massillon, doit consister surtout à citer quelques exemples de la perfection de son goût dans l'*art d'écrire*. Or, ces exemples, je ne veux pas les choisir dans son *Grand Carême*, son *Avent* et ses *Conférences*, qu'il faudrait copier presque entièrement; je les tirerai uniquement de ceux de ses discours qu'on ne lit plus guère, dont on ne parle jamais, et qui se trouvent, pour ainsi dire, perdus dans sa renommée.

« Un trait d'une seule ligne suffit très-souvent pour déceler en lui un grand écrivain. Ainsi, dans son *Oraison funèbre du Dauphin*, il excuse habilement la dissipation et les écarts de la jeunesse du prince : « Qu'offrirait notre vie au public, si elle « était en spectacle comme celle des prin-« ces? Moins exposés qu'eux, sommes-nous « plus fidèles? Nos chutes se cachent dans « l'obscurité de nos destinées. » — Je n'ai pas besoin de relever la hardiesse et le coloris d'un pareil langage, pour faire sentir la beauté de ce dernier coup de pinceau.

« Voici comment parlait Massillon dans une obscure assemblée de charité, en adressant à une réunion de pieuses femmes quelques instructions sur les *œuvres de miséricorde*. Cette *exhortation* est, en quelque sorte, cachée dans le volume des *Mystères :*

« Ce qu'il y a de plus déplorable.... devien-« nent l'occasion de notre perte éter-« nelle. »

« *La finesse* d'observation et la *justesse* d'esprit qui distinguent ce tableau ne sont pas moins remarquables que le mouvement et la vivacité du style. Ce langage d'une riche poésie est le véritable idiome de la chaire. « On s'endort, dit-il, sur ces tristes « débris de religion, comme s'ils pouvaient « nous sauver du naufrage. » Ce trait paraît simple au premier coup d'œil; mais, quand on l'analyse, on y trouve, sous des expressions communes, une hardiesse d'éloquence et de simplicité, que l'imagination de Massillon pousse jusqu'à l'audace, et que son excellent goût sait voiler sous le ton familier d'une élocution ordinaire. » (Id.)

« — Voulez-vous voir comment Massillon sait allier *le naturel du style* à la *majesté* de la pompe oratoire? Lisez ce passage du *Discours pour la bénédiction des drapeaux durégiment de Catinat.* — « Hélas! que sont « les hommes sur la terre?.... entre les « mains éternelles de sa justice. » Ce contraste du rapide instant de notre vie, avec l'éternité de Dieu, rend plus frappante la démence des hommes; et au moment même où nous sommes entraînés par le cours fatal, le délire de *l'insulter en passant* devient un trait *sublime.* » (Id.)

« Je ne puis transcrire ici tout ce qui mérite un tribut particulier d'admiration dans le *style* d'un si grand écrivain; mais j'y renvoie le lecteur avec confiance, et je veux signaler du moins à sa pieuse curiosité, le commencement de la seconde réflexion du quatrième discours pour *une profession religieuse.* Il y verra un double tableau de la société et de cette *solitude* que madame de Maintenon trouvait *si bonne*, disait-elle, *quand on n'est pas mauvais de soi-même*, aussi remarquable par la peinture des mœurs et la beauté du style, que par la connaissance du monde et du cœur humain. » (Id.)

— « Massillon est assez grand et assez assuré de son *immortalité*, comme du *rang éminent qu'il occupe à juste titre parmi nos orateurs classiques*, pour que l'on puisse avouer, sans inquiétude pour sa gloire, les négligences de ses compositions. Il abuse quelquefois de sa facilité pour répéter les mêmes idées; il les présente sous des formes variées qui les énervent à force de les reproduire....

« Il est si doux de pouvoir placer l'admiration à côté de la critique, qu'au moment même où je relève ses redites, je me plais à lui rendre un juste hommage, de l'heureuse *précision* qui fortifie souvent son éloquence. Je trouve avec toute la perfection de son style, un exemple frappant des *tournures très-serrées et très-oratoires dont il a enrichi notre langue*, dans son *Homélie sur la Samaritaine*, dans le premier point. C'est un très-beau moule de phrase que je ne me souviens d'avoir vu dans aucun autre de nos écrivains. Un orateur ordinaire aurait employé quatre fois plus d'espace pour présenter les mêmes pensées, groupées par Massillon avec tant de concision et de clarté, que, sans réfuter par la moindre discussion les prétentions des pécheurs auxquels il ne veut laisser aucune excuse, il lui suffit de les exposer, ou plutôt de les indiquer seulement, pour les confondre avec tout l'ascendant de l'évidence et le triomphe de l'ironie. Il n'a pas besoin de vous écouter; en vous accablant de questions, auxquelles votre conscience répond en secret malgré vous, il vous force de vous juger vous-même; et l'énonciation rapide de tous vos prétextes vous en découvre aussitôt l'inconséquence et l'absurdité. Voici ce tour *neuf et remarquable*, que Démosthène et Cicéron eussent admiré. — *Quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire?... et de faire votre sûreté de vos périls mêmes.* » (Id.)

— « On n'a jamais fait, dans aucun *Compliment*, un usage plus heureux de l'Ecriture sainte, que Massillon dans l'exorde si justement vanté de son sermon pour *la fête de tous les saints.* Ce compliment est digne de tous les éloges qu'il ne cesse d'obtenir des partisans du bon goût, et des amateurs de la vraie éloquence : c'est l'Evangile même qui semble dicter à Massillon de si ingénieuses louanges, et qui lui en fournit la plus riche tournure. L'orateur cite pour texte ces trois mots de l'Evangile du jour : *Beati qui lugent;* et, après un choix si étrange au milieu d'une cour où l'on ne s'entretenait alors que de gloire et de prospérités, l'éloquent prédicateur, prenant le ton d'un apôtre, commente ainsi ces lugubres paroles, au début de son discours : *Sire*, dit-il à Louis XIV, *si le monde parlait ici à Votre Majesté.....* On se souvient encore qu'une éloquence si noble, et si simple en apparence, étonna les courtisans les plus spirituels de Versailles.

« Cette paraphrase paraît visiblement imitée de Fléchier, qui avait employé le même tour en prêchant pour la même solennité devant Louis XIV, plusieurs années avant Massillon. Fléchier n'est cependant point l'inventeur de ce compliment, c'est saint Augustin qui a paraphrasé le premier, avec beacoup d'esprit et même de goût, les *Béatitudes de l'Evangile*, en les appliquant aux empereurs, dans le 24e chap. du livre V de la *Cité de Dieu;* et ce fut dans cette source que Fléchier puisa la belle idée, dont il ne sut pas assez profiter : *Christianos imperatores non ideo felices dicimus, quia vel diutius imperarunt,.... vel..... vel..... sed felices eos dicimus, si juste imperant, si..... si,.....* etc. Fléchier n'avait aperçu que le *motif* de ce beau commentaire : Massillon sut se l'approprier. » (Idem.)

— « Vous trouverez un beau modèle de ce *style*, toujours *direct* et *dramatique*, dans l'instruction trop peu appréciée de Massillon sur la *ferveur des premiers chrétiens* pour la *cérémonie de l'absoute;* exhortation unique dans son genre, qui ne ressemble à aucun autre de ses discours, et écrite avec une prose si continue, qu'elle paraît avoir

été composée d'un seul jet. Ce ton ferme et véhément y renforce tellement le grand talent de l'évêque de Clermont, que chaque phrase en action devient un trait qui, dans les mains de l'orateur, remue et frappe toutes les consciences. Rien ne manquerait à la vigueur de cette composition, animée de la plus saine éloquence, si elle était terminée par une péroraison d'un plus grand effet. » (Id.)

— « J'aime dans Massillon ces *dialogues* qui tiennent les auditeurs en haleine, au milieu des développements où leur intérêt pourrait se ralentir. En voulez-vous un exemple? Je vais le choisir dans son sermon sur le *Mélange des bons et des méchants :* « Direz-vous que vous n'avez fait que suivre « les exemples établis? » etc.

« Je puis en indiquer un autre exemple aussi admirable du même orateur, vers le commencement du second point de son discours sur l'*humanité des grands :* « Mais quel « usage plus doux et plus flatteur, »etc.

« On ne trouve pas, dans les orateurs profanes, beaucoup d'exemples de cette *logique* nerveuse et de cette *analyse* claire, serrée et triomphante qui rappelle le dialogue de Corneille. Le dialogue oratoire est une conquête que l'éloquence sacrée doit au génie de Massillon. » (Id.)

— « Ce n'est jamais l'esprit seul, c'est encore, c'est surtout l'élan rapide et progressif des transports de l'âme; c'est le talent ravissant de peindre et d'émouvoir avec cette simplicité et ce naturel si propres à faire admirer et aimer le génie de l'orateur; c'est une élocution noble, soutenue et variée; c'est un goût pur et sain; c'est, enfin, la perfection du langage unie à la beauté des pensées et au charme de la sensibilité, qui caractérisent ou plutôt achèvent la vraie et belle éloquence.

« Je vais justifier par des exemples les éloges que Massillon mérite éminemment. Voici comment, dans la deuxième partie de son sermon *sur le délai de la conversion*, il fait parler le pécheur qui refuse d'employer sa jeunesse à mériter la possession éternelle du souverain bien. L'éloquent évêque de Clermont le met en scène avec son juge suprême : il lui révèle et lui retrace toutes ses plus secrètes pensées; il lui développe la logique honteuse et révoltante de son propre cœur en l'accablant de la plus sanglante ironie au moment où il le fait parler lui-même à Dieu, en ces termes : « Vous ne réservez donc « à votre Dieu..... et ses affections les plus « sincères. »

« Après avoir admiré ce *dialogue* du pécheur avec Dieu, voulez-vous voir de quelle manière éloquente Massillon sait faire converser l'homme avec lui-même? Jetez les yeux sur la fin de la première partie de son sermon, trop peu cité, sur *la Conception de la sainte Vierge*, où il observe éloquemment, pour enhardir le courage apostolique de son ministère, que *les grands de Jérusalem trouvaient de l'ambition dans les larmes et les prédictions de Jérémie.* Voyez comment Louis XIV y est peint avec autant de vérité que de mesure, sous les traits de David; jugez combien il était facile à ce prince de se reconnaître dans une si frappante allégorie, et à quel point son cœur devait être profondément ému, en retrouvant dans les paroles de Massillon le même langage que lui faisait entendre en secret sa conscience : « S'il vous est permis de jeter quelques re- « gards sur ce naturel heureux.... et fit du « souvenir continuel de son péché toute la « sûreté de sa pénitence. » (Id.)

— « Cette lumineuse doctrine des anciens sur les transitions du style se retrouve en action, et au degré le plus parfait, dans les discours de Massillon. Jamais orateur n'a mieux et même si bien justifié le bel emblème sous lequel les anciens ont peint la marche de l'éloquence, qu'ils comparent au cours non interrompu d'un ruisseau. Il n'emploie aucun de ces mouvements brusques, aucun de ces tours forcés, aucune de ces transitions artificielles qu'on imagine pour couvrir le vide ou pour masquer la discordance des idées. La connexion et l'unité de sa composition sont le triomphe de son grand talent dans l'art d'écrire.

« Mais que dis-je? il semble n'y avoir point d'art, point d'efforts, point de prétentions à l'esprit dans la liaison, disons mieux, dans l'effusion continue de ses sentiments ou de ses pensées qui se rencontrent et s'enchaînent aussitôt, sans avoir besoin d'aucune combinaison pour s'allier sur leur route, où elles tendent et se poussent vers le même but, en suivant la pente de la progression oratoire et en obéissant au mouvement rapide qui les réunit et les entraîne. Rien n'est isolé et vague dans sa composition : une pensée ne s'y montre que pour en engendrer une autre; ses idées semblent s'appeler et se répondre, se suivre au lieu de se chercher; chaque alinéa y forme autant de tableaux; et ses *Sermons*, où ils se trouvent tous placés à leur plus haut point de vue, comme dans une riche galerie, présentent à notre admiration sans cesse renaissante une suite continue de propositions oratoires qu'il développe sans s'arrêter, sans hésiter, et surtout sans divaguer jamais.....

« Ce beau caractère de l'éloquence que Massillon déploie dans ces vastes et magnifiques peintures dont son génie anime sans cesse la marche de ses discours, est encore rehaussé par ce style périodique et pompeux qui, en donnant tant de charme à ses transitions, assouplit également son langage à la grâce et à la variété du nombre... Il nous en fait goûter la facilité et le charme dans la beauté des périodes qui forment l'enchaînement de son style. » (Id.)

— « Le style devient sensiblement plus harmonieux, lorsque les repos de chaque phrase sont alternativement variés par des terminaisons masculines et féminines ... L'art d'écrire tient souvent à des précautions si fines, et en apparence si minutieuses, que rien n'est à négliger en ce genre. Mas-

sillon surtout s'est conformé si fidèlement dans tous ses discours à cette cadence et à cette variété, qu'il paraît presque impossible que le hasard l'ait toujours si bien conseillé à l'insu de son esprit. J'invite le lecteur à vérifier lui-même qu'on y observe cette manière presque à chaque page. Voyez le tableau du *juste mourant*, dans son sermon sur *la mort du pécheur*. « Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse sur la *montagne sainte*, où le Seigneur lui aurait marqué son *tombeau*.... » Il est bien difficile de croire que Massillon écrive ainsi sans une intention constante de flatter l'oreille par la mélodie et la variété des intervalles de sa phrase, en empruntant le procédé et la mélodie de la versification. Quiconque voudra le lire, ou plutôt l'étudier avec cette attention scrupuleuse, trouvera dans cette méthode trop d'art, et sans doute aussi trop de suite, pour n'apercevoir que du bonheur dans le mélange de ces terminaisons si habilement et si régulièrement variées. (Id.)

— « Massillon connaissait cet ingénieux secret de l'art *des mots heureux ;* et souvent, dans ses discours, un mot qui semble énoncer un paradoxe, exprime au contraire un nouveau sens et une idée très-piquante et très-vraie. Telle est cette apostrophe, dans son sermon sur le *Mélange des bons et des méchants*, où une épithète lui suffit pour démontrer que la véritable amitié ne va jamais prendre place parmi tant d'hommages intéressés qui environnent la faveur et le pouvoir : « *Grands de la terre !... vous n'avez plus d'amis, parce qu'il est trop* UTILE *de l'être.* » (Id.)

— « Massillon fait un usage très-modéré et très-ingénieux des *épithètes*, pour augmenter l'éclat de sa pensée, la beauté de ses images et l'harmonie de son style. (Id.)

— « Massillon nous fournit les plus heureux exemples de ces *antithèses* entre les *épithètes* et les *substantifs* qu'elles contredisent. Parmi les preuves que je pourrais en produire, je me borne à cette seule phrase de son discours pour le III[e] dimanche du *Petit Carême*, sur *le malheur des grands qui abandonnent Dieu :* une impiété *superstitieuse refuse au Très-Haut la connaissance de l'avenir, et a la faiblesse d'aller consulter une pythonisse.* » (Id.)

— « Massillon qui est, après l'évêque de Meaux, *le plus riche de nos orateurs* sous le rapport des *comparaisons*, y déploya aussi un très-beau talent. Il tire toujours, comme Bossuet, ses comparaisons du spectacle de la nature : « La mort (dit-il dans son *Oraison funèbre du Dauphin*), la mort nous pa-« raît comme l'horizon qui borne notre « vue. » (Id.)

— « Il est si doux de louer ce qu'on admire, qu'on ne saurait trop exalter dans son discours sur *la soumission à la volonté de Dieu*, cette sublime image par laquelle il compare au tonnerre les pécheurs qui ont fait le plus de fracas dans le monde, et desquels il ne reste rien après leur mort. » (Id.)

— « Quand Massillon veut donner plus de détails et d'étendue à ses *similitudes*, on y retrouve la justesse de sa logique et la fécondité de son imagination. La première sous-division du premier point de son second sermon pour une *Profession religieuse*, lui fournit l'occasion de peindre, sous une intéressante *allégorie*, les tentations que doit redouter une vertu consommée en s'approchant du terme de sa carrière : « Le « démon vous laissera plus paisible dans « les commencements de votre ferveur; « semblable à un pirate qui laisse passer « tranquillement les navires quand ils par-« tent.... » (Id.)

— « De toutes les figures oratoires, la plus dominante et la plus rapide, c'est l'interrogation.... Telle est cette fameuse et sublime apostrophe que Massillon adresse à l'Eternel dans son sermon *sur le petit nombre des prédestinés* : « O Dieu ! où sont vos élus? » Ces paroles si simples, mais si terribles, répandent une épouvante glaciale et muette comme le désespoir. Chaque auditeur se place lui-même dans le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait. Il n'ose plus répondre à l'orateur qui lui demande et redemande s'il est du nombre des justes qui ont conservé leur innocence, ou des pénitents qui l'ont recouvrée aux yeux de la justice divine, et dont les noms seront seuls écrits dans le livre de vie; et, rentrant avec effroi dans son cœur qui s'explique, pour lui du moins, par sa foi et par ses remords, le pécheur consterné croit entendre d'avance l'arrêt irrévocable de sa réprobation. » (Id.)

— « Telle est cette belle et touchante allégorie qu'on admire avec attendrissement vers la fin du premier point de son sermon *sur les afflictions* : « Il est écrit que « Joseph.... *avertilque se parumper et fle-* « *vit.* »

« Telle est encore dans le sermon du même orateur *sur le délai de la conversion*, l'image frappante du pécheur qui ne veut donner à Dieu que le rebut et les déplorables restes de sa vie. — *Le prophète Isaïe insultait autrefois... que vous croyez consacrer en les destinant à Dieu*, etc., etc.

« Je ne transcris point, je me contente d'indiquer, dans son sermon *sur le véritable culte*, la superbe comparaison que lui fournit le livre des *Machabées*, entre les pécheurs qui n'ont qu'une apparence de religion, et les soldats juifs, sous les tuniques desquels on trouve des idoles cachées, après leur mort sur le champ de bataille.

« Une autre similitude, non moins admirable, dans son discours *sur le respect humain*, peint la condition du juste méconnu dans le monde, parfaitement représentée sous l'emblème du feu sacré déposé dans les entrailles de la terre, lequel ne parut plus, disent les livres saints, qu'une eau épaisse et bourbeuse aux yeux des Juifs, quand ils revinrent de la captivité de Babylone, mais

qui se ralluma soudain, au premier rayon du soleil, en présence de tout le peuple d'Israël saisi d'admiration : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*

« Tel est aussi le tour oratoire qu'emploie Massillon dans son discours *sur la parole de Dieu*, lorsqu'il attaque l'abus si commun de n'assister aux instructions chrétiennes que pour juger du talent de l'orateur. Il applique à ses auditeurs le même reproche que Joseph adressait par feinte à ses frères. — *Ce n'est pas pour chercher du froment.... exploratores estis*, » etc. (Id.)

— « L'éloquent évêque de Clermont se sert encore d'une heureuse comparaison tirée de l'Ecriture, dans son sermon *sur la rechute*, pour retracer, par une image très-pittoresque, la triste destinée du pécheur, qui, après s'être relevé d'une première chute, retombe encore et se fixe à jamais dans ses habitudes criminelles. Massillon le compare à l'idole de Dagon, laquelle, après avoir été renversée devant l'arche, fut aussitôt replacée sur son autel par les prêtres des Philistins. *Mais, l'idole étant tombée une seconde fois.... remanserat in loco suo.* Cette magnifique application du récit consigné dans le premier livre des *Rois*, fournit à l'orateur un développement sublime, qu'il n'eût jamais imaginé sans cette allégorie » (Id.)

— « On trouve dans les grands orateurs des *métaphores* qu'on oserait à peine hasarder en vers. Ces figures sont tellement fondues dans le style, qu'on ne les remarque presque point à la lecture. Massillon eût sans doute étonné Racine, sans offenser peut-être la délicatesse de son goût, lorsqu'il dit, dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchants* : « Le juste peut, avec confiance, « condamner dans les autres ce qu'il s'inter- « dit à lui-même; ses instructions ne rou- « gissent pas de sa conduite. » Le grand poëte, le parfait écrivain, Racine, eût admiré cette heureuse audace de style qu'on trouve dans le même discours. Les courtisans de Sédécias accusaient *les larmes et les tristes prédictions* de Jérémie sur la ruine de Jérusalem, *d'un secret désir de plaire* au roi de Babylone qui assiégeait cette ville infortunée. » (Id.)

— « Le *pathétique* était le *triomphe habituel* de Massillon. Il ne montait presque jamais en chaire, pour y traiter un sujet de sentiment, sans faire verser des larmes à son auditoire. Dans le sermon *sur l'aumône*, ce furent surtout les interrogations réitérées de l'orateur à la suite de tant de beaux mouvements oratoires (vers la fin de la première partie); ce furent ces interrogations rapides, mêlées à des reproches si justes et à des menaces si foudroyantes, qui mirent le comble au triomphe de son éloquence, en élevant la piété à son plus haut période, par le ressort de la consternation généralement répandue dans l'auditoire. La famine qu'on éprouvait alors, et que Massillon sut retracer à l'imagination avec tant de véhémence, de vérité et d'énergie, renforça tellement de tout l'intérêt de la circonstance l'ascendant naturel de son talent, que non-seulement on fondit en larmes autour de lui, mais encore que les voûtes du temple retentirent de sanglots. On crut entendre, on entendit dans l'église de Notre-Dame, avec la tirade véhémente qu'on va lire, les accents lugubres de la détresse et de l'épuisement, dont la sombre explosion formait, de loin en loin, un cri étouffé d'horreur et d'indignation contre tous les cœurs insensibles à un si grand désastre public. — *Et certes, dites-moi : tandis que les villes.... fera pleuvoir sa fureur et sa guerre.* » (Id.)

— « On se tourmente pour suppléer, par l'abondance des mots, à la stérilité des idées. Aussi, que trouvez-vous dans cette intarissable loquacité? Des réminiscences fastidieuses ou des conceptions bizarres, des plagiats ou des imitations, l'orgueilleuse indigence du verbiage et des antithèses, une incurable facilité à symétriser des phrases stagnantes et inanimées, de tristes preuves d'une médiocrité dont on ne peut rien attendre, et des discours dont on connaissait tous les détails avant de les avoir entendus. De là ces énumérations fréquentes, qui ne sont qu'une redondance de paroles aussi insipides à la lecture qu'éblouissantes au débit.

« Cette figure puérile a été longtemps applaudie par un grand nombre d'auditeurs qui regardaient comme le plus glorieux effort du talent oratoire le mécanique talent de rassembler dans une période des substantifs superflus, des épithètes oiseuses, des paradoxes abstraits, des antithèses soporifiques, des métaphores communes ou forcées, l'écho des répétitions, l'affluence des synonymes, le luxe des pléonasmes, la symétrie des figures et des tours, l'affectation et la manie des contrastes.... Ce ramage fatigant n'est point la véritable éloquence....

« Des raisonnements suivis sont préférables à ces vains amas de mots vides d'idées, surtout lorsque les développements de l'éloquence sont gradués et amenés par l'ordre et l'accroissement des preuves.... Le trait soudain n'est le plus souvent qu'une saillie brusque : s'il est bien préparé, il peut devenir une figure sublime.... Il faut, pour les idées préalables et accessoires, disposer les esprits à partager tous les transports d'effroi ou de confiance, de piété ou d'indignation, d'amour ou de haine, dont vous êtes vous-même agité. Le coup part trop tôt, si le trait ne trouve les cœurs palpitants d'émotion, et comme ouverts aux impressions de la grâce : nous allons voir en action cette doctrine. » (Id.)

— « Voici un trait frappant de l'éloquence de Massillon, qu'on peut citer avec honneur après tous les insignes élans de Bossuet. Je vais l'indiquer avec d'autant plus d'intérêt, qu'il est impossible de le démêler à la lecture, quand on n'est pas instruit de l'effet mémorable qu'y ajouta *l'action* de l'orateur.

« Massillon prit pour texte de son *Oraison funèbre de Louis XIV*, ces paroles de Salo-

mon : *Ecce magnus effectus sum*, etc. *Je suis devenu grand*, etc. Après avoir prononcé lentement un passage si remarquable, par le contraste que le commencement forme avec la fin, et si heureusement adapté au grand effet qu'il voulait produire dès l'ouverture de son discours, il parut frappé lui-même des réflexions que toutes ces idées divergentes de grandeur et de misère suggéraient à son esprit. Il voulut entrer en méditation, pour se recueillir dans ces tristes pensées. L'émotion visible qu'il éprouvait devint une heureuse préparation oratoire pour faire partager à ses auditeurs le sentiment profond de la douleur muette dans laquelle il était absorbé. Son silence étonna et inspira le plus vif intérêt.

« Avant de proférer un seul mot de son exorde, Massillon, avec la stupeur de l'abattement, la tête baissée et les mains appuyées sur la chaire, resta immobile et taciturne durant quelques instants dans cette attitude. Ses yeux, à peine entr'ouverts, se fixèrent d'abord sur le deuil de l'assemblée qui l'environnait; il en détourna bientôt la vue pour chercher avec anxiété, dans cette enceinte sépulcrale, d'autres objets moins tristes et moins lugubres : il n'aperçut de tous les côtés, sur les murs du temple, que les trophées et les emblèmes de la mort. Ses regards ainsi contristés se réfugièrent vers l'autel, encore surchargé de symboles et de décorations funèbres. Il semblait accablé d'un pareil spectacle, quand, se tournant avec effroi, pour se distraire des doubles angoisses de cet appareil et de ses noires pensées, il découvrit la représentation funéraire, élevée au milieu du temple, comme le sanctuaire de la mort. Consterné de ne voir autour de lui que des sceptres ou des diadèmes couverts de crêpes, et une image universelle du néant dans l'anéantissement de toutes les grandeurs humaines, Massillon voulut rendre compte à l'assemblée du résultat de son silence, lui faire partager la même impression qu'il avait éprouvée; et, dès ce point de départ, se montrant déjà très-loin des idées vulgaires, s'enfoncer dans son sujet; mettre ainsi, par l'irrésistible ascendant de ses premières paroles, tout son auditoire dans la confidence et à l'unisson des mêmes réflexions solitaires que venait de lui inspirer le monologue secret de sa douleur, en s'écriant, au milieu de tous les débris qui succédaient à tant de gloire : *Dieu seul est grand, mes frères!* Tel fut son début : il excita une émotion extraordinaire, et l'éloquence de ce genre n'en fournit *aucun d'une semblable énergie.* » (Id.)

« Je n'ai jamais découvert aucun *plagiat* dans Massillon. Les trois consommations de la justice de Dieu, de la malice des hommes et de l'amour de Jésus-Christ, qui forment la division de sa *Passion*, sont très-légitimement tirées d'un livre de piété très-obscur, où elles étaient perdues. » (Id.)

— « En composant ses magnifiques *Conférences sur les devoirs ecclésiastiques*, l'immortel évêque de Clermont *a ouvert parmi nous une nouvelle et superbe route à l'éloquence sacrée.* Ces discours sont incomparablement plus originaux et plus riches en idées neuves et lumineuses que ses sermons. Ceux qu'il prononçait, tous les ans, devant son clergé, augmentaient sensiblement de force et d'éclat, d'année en année, durant tout le cours de son épiscopat. *Aucun de nos orateurs*, dont les ouvrages ont été livrés à l'impression, ne l'a encore suivi dans cette belle carrière. Son zèle épiscopal semble y avoir entièrement changé sa méthode, sa manière, et même la nature de son talent. Ce n'est plus l'indulgence et l'onction; c'est l'austérité, c'est la vigueur, c'est l'énergie, qui dominent dans ses Conférences. Massillon *prédicateur* est doux et pathétique; mais Massillon *évêque*, beaucoup plus frappé des abus que son ministère lui découvre parmi ses coopérateurs, ne parle presque plus que le langage de l'autorité, de la douleur, de l'indignation, de la menace et du courroux. Un très-petit nombre d'indignes ministres des autels absorbe toutes ses pensées, lui fait oublier l'immense majorité des bons prêtres, dont il n'a pas besoin de s'occuper....

« Les *Conférences* qu'il avait composées pour le séminaire de Saint-Magloire, à Paris, sont plus travaillées, et il me semble même qu'étant plus analogues à son genre, elles deviennent aussi plus éloquentes.... Ces discours doivent être lus *de préférence*, et le seront avec beaucoup de fruit dans les *Retraites ecclésiastiques*. Massillon a prouvé qu'il avait autant de sagesse d'esprit que d'éloquence, en ne traitant aucun des sujets terribles qui auraient pu s'offrir à son zèle, et qui eussent été peut-être plus nuisibles qu'utiles, dans les nombreuses réunions pour les *Exercices annuels* de son séminaire diocésain. » (Id.)

— « Massillon mit en sûreté son genre d'éloquence et sa gloire personelle par son *Grand Carême*, son *Avent*, et surtout par ses *Conférences ecclésiastiques*, riches collections de *chefs-d'œuvre* qui dureront autant que notre langue, et contribueront à la perpétuer. » (Id.)

— « Massillon était né avec de très-grands talents pour l'éloquence. Mais il n'était pas assez laborieux dans sa jeunesse... Il abusait de sa facilité... On peut le soupçonner avec regret, malgré toute sa réputation, de n'avoir pas tiré de son génie tous les trésors qu'il pouvait lui fournir. C'est en lui décernant l'hommage de mon admiration la plus vive et la plus sincère; c'est en applaudissant de cœur et d'âme à l'opinion qui le proclame l'*un de nos plus grands écrivains*, c'est en le lisant sans cesse, et en le relisant toujours avec amour, qu'il doit être permis à mon enthousiasme pour son talent et à mon zèle pour la perfection de l'art, de lui adresser le même reproche que fait le cardinal de Retz au grand Condé, quand il l'accuse *de n'avoir pas rempli tout son mérite.*

« Eh ! combien, en effet, Massillon ne serait-il pas *au-dessus même de sa renommée*, si tous ses sermons étaient aussi parfaits que ses *Conférences ecclésiastiques*, ses discours sur le *petit nombre des élus*, sur *le pardon des ennemis*, sur *la mort du pécheur*, sur *la confession*, sur *l'aumône*, sur *la divinité de Jésus Christ*, sur *le mélange des bons et des méchants*, sur *le respect humain*, sur *l'impénitence finale*, sur *la tiédeur*, sur *les injustices du monde*: ses homélies de *l'enfant prodigue*, du *mauvais riche* et de la *Samaritaine*, etc., etc., et presque tous les sermons de son *Avent* et de son *Grand Carême!* Voilà les chefs-d'œuvre qui accusent les discours moins classiques de Massillon! C'est là qu'il déploie *tout son génie*, et qu'on regrette quelquefois qu'il n'ait pas donné plus de temps ou de travail à la composition de tous ses ouvrages. » (Id.)

« Massillon s'est montré tellement sobre en citations profanes, que son exemple les a presque entièrement bannies de la chaire. » (Id.)

— « Massillon plaisait infiniment par sa manière de dire : il était moins rapide et moins pressant que Bourdaloue ; mais ordinairement il avait plus de charme et d'onction. Il parlait avec beaucoup d'autorité, et il se tenait presque toujours debout. Son port, quoiqu'il fût d'une taille médiocre, était surtout remarquable par son recueillement et par sa noblesse. On croyait voir et entendre saint Ambroise : il avait ses mains jointes ; il les croisait quelques instants sur son front avec un merveilleux effet ; et avec ses yeux d'aigle, il faisait de son regard le plus beau des gestes, qui étaient aussi augustes que rares. Eh! pourquoi donc les eût-il multipliés? une lecture oratoire n'en exige presque point pour assurer à l'éloquence tout son effet, quand on sait varier ces intonations que Cicéron appelle avec tant d'esprit les différentes couleurs de la parole. La voix de Massillon était moelleuse et sonore, elle allait droit au cœur : quand il la renforçait, elle devenait effrayante et lugubre. On disait que, dans certains morceaux, elle était pleine de larmes, parce qu'elle faisait entendre l'accent le plus pathétique de la douleur, du reproche plaintif, et que ses soupirs prolongés allaient remuer jusqu'au fond des cœurs et des consciences. » (Id.)

Massillon, des grands mots dédaignant l'étalage,
Du tendre sentiment emprunte le langage.
Dans le délire adroit d'un style affectueux,
Il entr'ouvre la terre, interroge les cieux ;
Il évoque les morts, il anime la cendre ;
Dans l'abîme éternel sa voix nous fait descendre :
Ses auditeurs nombreux, palpitants de frayeur,
La pâleur sur le front, l'alarme au fond du cœur,
Dans les convulsions d'un trouble involontaire,
Poussent du repentir la clameur salutaire...
Pathétique orateur ! tes accents oppressés,
Tes regards flamboyants, tes cheveux hérissés,
Tout nous dit qu'à tes yeux la céleste vengeance
S'arme pour foudroyer l'audace et la licence.
Tu trembles, tu frémis à l'aspect des enfers
Dont les gouffres profonds à la fois sont ouverts...

(LASERRE, *Poëme de l'Eloquence.*)

— « Bourdaloue instruisait d'une voix grave un monarque heureux, à qui, dans ses revers, le ciel miséricordieux réservait le doux Massillon ; non toutefois que l'évêque de Clermont n'ait eu en partage que la tendresse du génie; il sait aussi faire entendre des sons mâles et vigoureux. Il nous semble qu'on a vanté trop exclusivement son *Petit Carême.* L'auteur y montre, sans doute, une grande connaissance du cœur humain, des vues fines sur les vices des cours, des moralités écrites avec une élégance qui ne bannit pas la simplicité ; mais il y a certainement une éloquence plus large, un style plus hardi, des mouvements plus pathétiques et des pensées plus profondes, dans quelques-uns de ses autres sermons, tels que ceux sur la *mort*, sur l'*impénitence finale*, le *petit nombre des élus*, la *mort du pécheur*, la *nécessité d'un avenir*, la *Passion de Jésus-Christ.*

« Lisez, par exemple, cette peinture du *pécheur mourant :* « Enfin au milieu de ces « efforts.... au pied du tribunal redoutable.» A ce tableau de l'homme impie mourant, joignez celui des choses du monde dans le néant : « Regardez le monde tel que vous « l'avez vu dans vos premières années.... « l'insulter en passant. » L'exemple de la vanité des choses humaines, tiré du siècle de Louis XIV, qui venait de finir (et cité peut-être devant des vieillards chrétiens, qui en avaient vu toute la gloire) est bien pathétique! Le mot qui termine la période, semble être échappé à Bossuet : tant il est franc et sublime à la fois!

« Nous donnerons encore un exemple de ce genre *ferme* d'éloquence, qu'on paraît refuser à Massillon, en ne parlant que de son abondance et de sa douceur. Nous prendrons un passage où l'orateur abandonne son style favori, c'est-à-dire, le sentiment et les images, pour n'être qu'un simple argumentateur. Dans le sermon sur la *vérité d'un avenir*, il presse ainsi l'incrédule : « Que dirai« je encore? si tout meurt avec nous.... vous « êtes digne d'y occuper une place. »

« Que l'on compare Cicéron à Massillon, Bossuet à Démosthène, et l'on trouvera toujours entre leur éloquence les différences que nous avons indiquées dans les orateurs chrétiens, un ordre d'idées plus général, une connaissance du cœur humain plus profonde, une chaîne de raisonnements plus clairs, une éloquence religieuse et mélancolique, une rêverie de sentiments et de pensées, ignorées de la postérité.

« *Dieu seul est grand, mes frères!* dans son *Eloge de Louis XIV :* c'est un beau mot que celui-là, prononcé en regardant le cercueil de Louis le Grand. » (*Génie du christianisme*, par CHATEAUBRIAND.)

— « Le *pathétique*, la grandeur des idées, l'harmonie des termes et la vivacité des tours, forment le tableau le plus frappant

dans la figure la plus propre à exciter les grands mouvements, la prosopopée si heureusement employée dans le *petit nombre des élus.* « Je m'arrête à vous, mes frères... « et que reste-t-il pour votre partage? » L'endroit où Massillon représente les cieux ouverts et Jésus-Christ descendant dans le temple, offre à l'esprit une image sublime. L'assemblée, saisie d'étonnement et de frayeur, croit voir ce Dieu juste, au jour de ses vengeances. Mais il me semble que le pathétique et le terrible sont à leur comble dans les dernières lignes. L'auditeur, qui, saisi de crainte, croit déjà être devant le tribunal de son Juge, écoute la division que l'orateur fait des quatre sortes de pécheurs. Chacun tremble, parce qu'il peut être du nombre des réprouvés. Dans ce moment de trouble et de saisissement, il entend retentir, comme un coup de tonnerre, ces paroles: « Paraissez maintenant, justes.... O Dieu! où « sont vos élus? Et que reste-t-il pour votre « partage? » Ces mots, soutenus d'un ton de voix qui était propre à Massillon, durent exciter dans l'âme les mouvements violents qui l'agitent et la transportent hors d'elle-même. C'est ce qui produisit un effet si surprenant..... Voltaire l'attribue au commencement du morceau qu'il cite, jusqu'à ces mots : « Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes? » Mais il me paraît que le pathétique est plus fort à la fin. » (Le P. PAPON, de l'Oratoire, *Art du poëte et de l'orateur.*)

— « Massillon, relu souvent et toujours goûté davantage, est l'un des plus beaux modèles que nous présentent l'éloquence et l'art d'écrire.» (CHÉNIER, *Tableau historique de la littérature française.*)

— « Massillon était, par l'éclat de ses talents, l'*honneur du clergé, de la religion et de la patrie.* Son style avait autant de perfection que la morale dont il était l'interprète le plus profond, le plus ingénieux et surtout le plus pathétique. Il peignait avec charme les devoirs les plus austères; et, soit qu'il eût à toucher, à consoler ou à effrayer ses auditeurs, il avait le ton, le maintien et le regard que l'imagination pouvait prêter à un envoyé du ciel. Les hommes du monde ne pouvaient concevoir comment il avait été donné à un pieux solitaire de connaître si bien les replis de leur cœur et les misères de leurs vanités. Louis XIV ne l'avait récompensé que par un de ces mots délicats que souvent il adressait au génie et à la vertu; mais le Régent nomma évêque de Clermont le bon prêtre de l'Oratoire, et l'on fut obligé de payer ses bulles. » (*Histoire de France pendant le* XVIII^e *siècle*, par LACRETELLE.)

— « Il se trouva, immédiatement après Fénelon, un prélat éloquent et respectable qui donna aux préceptes de raison et de liberté l'autorité de la parole de Dieu, et qui leur imposa pour bornes la religion et la soumission aux lois. Tel fut le caractère de la suave éloquence de Massillon... Il ne s'empare point de la persuasion par autorité. La marche de ses pensées est graduée, il les développe; il amène par degrés le lecteur à la partager, et s'animant peu à peu d'une sainte chaleur, il remplit les cœurs, et produit tous les nobles effets de l'éloquence. » (BARANTE, *De la littérature française pendant le* XVIII^e *siècle.*)

—« Massillon embellit le raisonnement par le charme du style. Ce n'est point un maître sévère qui vous rappelle à la vertu par la force du sentiment, et qui vous montre dans la pratique des devoirs la perspective du bonheur. S'il a moins d'élévation que Bossuet, il est moins inégal : il a dans sa manière quelque chose de plus touchant; s'il ébranle moins l'imagination, il pénètre plus avant dans le cœur. Bossuet a eu des mouvements d'éloquence *auxquels on ne peut rien comparer*; mais comme écrivain, il est inférieur à Massillon. » (*Tableau litt. de la France pendant le* XVIII^e *siècle*, par M. JAY.)

—« Ce qui peut manquer aux sermons de Bossuet, du côté de l'élégance et de la correction soutenue du style, ceux de Massillon le réunissent à un point qu'il n'est guère probable que l'on surpasse jamais. C'est *le Racine des prosateurs*; et nous ne connaissons rien au-dessus d'un pareil éloge, quand il est aussi bien mérité. Ce jugement est celui de tous les bons juges en littérature, et de M. de La Harpe, entre autres, que nous nous faisons d'autant plus un mérite de suivre ici, qu'il serait difficile de penser plus juste et de s'exprimer mieux. » (AMAR, *Cours complet de rhétorique.*)

# ŒUVRES COMPLÈTES

## DE MASSILLON.

# PETIT CARÊME.

## PRÉFACE.

Les sermons du P. Massillon ont été prêchés vingt ans de suite, à Paris ou à la cour, avec un succès toujours égal. C'est le préjugé le moins équivoque et le plus décisif en faveur de ce genre d'ouvrages. Un talent médiocre a quelquefois la vogue, et, tant qu'il ne sera pas effacé par un talent supérieur, on le verra s'attirer et se conserver même pour un temps, l'estime et les applaudissements du public. Mais réunir en sa faveur et fixer constamment les suffrages d'une multitude libre et indépendante, toujours prête à se retirer, dès qu'on cesse de l'attacher et de lui plaire, c'est ce qui n'est donné qu'aux génies du premier ordre. Il n'appartient qu'aux Bossuet, aux Bourdaloue et à ceux qui leur ressemblent, d'exercer un empire perpétuel sur les esprits et sur les cœurs.

Nous pouvons donc nous dispenser de faire ici l'éloge des sermons du P. Massillon. Qu'ajouterions-nous à l'approbation constante et unanime de toute la France? D'ailleurs, le public s'apercevra bientôt que les sermons que nous lui présentons sont dans le vrai goût de la chaire; c'est au cœur que parle le P. Massillon; c'est le cœur qu'il affecte et qu'il intéresse : or, quiconque a le secret d'aller au cœur, soit qu'on l'écoute, soit qu'on le lise, est sûr de plaire, et de plaire toujours.

Ce pathétique, qui fait la principale force de l'éloquence et le caractère propre de notre orateur, manquait presque entièrement à la chaire, lorsque le ministère de la parole lui fut confié. On en avait heureusement banni tous ces traits entassés d'une érudition déplacée, assemblage bizarre du sacré et du profane, propre à imposer au vulgaire ignorant, plus propre encore à révolter l'homme sensé. Mais le commun des prédicateurs ignorait l'art d'intéresser par le sentiment, quoique de là dépende tout le succès du discours ; et combien d'autres défauts n'avait-on pas encore à leur reprocher ! Aussi, lorsque le P. Massillon arriva de la province, le R. P. de Latour, général de l'Oratoire, lui demandant ce qu'il pensait des prédicateurs les plus suivis : *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit et des talents ; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux*. Il tint parole : il prêcha, et s'ouvrit une route toute nouvelle.

Qu'on ne le soupçonne pas néanmoins d'avoir confondu le P. Bourdaloue avec les autres orateurs de son temps. Pouvait-il ne pas applaudir à ce grand homme, duquel il est vrai de dire, comme Quintilien le disait de Cicéron : *Qu'il faut juger du progrès que l'on a fait dans l'éloquence, par le goût que l'on trouve à la lecture de ses ouvrages*. Trop connaisseur pour s'y méprendre, à peine eut-il entendu le P. Bourdaloue, qu'il l'admira ; et s'il ne le prit pas en tout pour son modèle, c'est que son talent le portait vers un autre genre d'éloquence. Or, il était fortement persuadé que, pour réussir en quelque genre que ce soit, l'on doit étudier son talent et le suivre; en un mot, travailler de génie ; que s'attacher servilement à copier la manière d'un autre, quelque parfait qu'il soit, à moins que sa manière ne se trouve assortie aux dispositions que la nature a mises en nous, c'est s'exposer à ne jamais rien faire qui ait un certain feu et ce tour original qui fait le mérite des bons ouvrages.

Pour la plupart des autres prédicateurs, outre ce défaut d'onction et de sentiment, le P. Massillon trouvait qu'ils entraient dans un trop grand détail sur les conditions et sur les mœurs extérieures, moyen infaillible pour ennuyer les trois quarts de son auditoire, toujours composé de personnes qui diffèrent toutes entre elles, ou par l'âge, ou par l'état, ou par la condition. Tandis que vous instruisez le magistrat sur les devoirs de sa charge, devez-vous vous flatter d'attirer l'attention de tout ce qui n'exerce point les fonctions de la magistrature? et tous ceux qui ne sont point engagés dans le commerce seront-ils curieux d'entendre des vérités qui n'attaquent que les fraudes et l'avarice des négociants? Non, sans doute,

l'intérêt que nous avons à ce que l'on nous dit peut seul nous y rendre attentifs. Cela étant, toutes les vérités que le prédicateur annonce, et que nous ne pouvons pas nous appliquer personnellement, ne nous intéressant point, ce n'est plus qu'avec ennui et avec dégoût que nous les écoutons; et nous soupirons après la fin d'un discours qui ne s'adresse point à nous.

Le prédicateur doit donc être sobre et réservé dans la peinture des mœurs extérieures et des conditions, s'il désire être écouté attentivement. Veut-il attacher tout son auditoire? qu'il attaque les passions, qui sont les mêmes dans tous les hommes, malgré la différence des objets vers lesquels elles se portent. En peignant d'après nature les mouvements, les ruses, la souplesse des passions, rien de ce que l'on dit ne peut être étranger pour aucun de ceux qui écoutent.

Enfin, le P. Massillon n'approuvait pas que l'on s'arrêtât si longtemps à établir des vérités que personne n'ignore, des maximes générales dont tout le monde convient; il voulait que l'on s'appliquât principalement à découvrir ces malheureux prétextes que l'amour-propre, trop ingénieux, ne manque jamais de suggérer pour secouer le joug de la loi, et qu'après les avoir découverts, l'on en fît sentir avec force toute l'illusion.

Il se fit donc une manière de composer qu'il ne dut qu'à lui-même; et sans autre guide que son propre génie et ce talent original qu'il avait reçu de la nature, il sut se garantir des défauts qu'il avait cru remarquer dans les autres. Chez lui, rien d'inutile et de superflu. Dès la première phrase, supposant les principes ou les établissant en deux mots, il cherche les raisons sur lesquelles chacun en particulier, sans contester l'existence de la loi ni la nécessité de lui obéir, se met dans le cas de la dispense; il cherche ces raisons dans le cœur de ceux qui l'écoutent, dans l'attache à ces passions dont les intérêts nous sont malheureusement plus chers que notre salut, passions auxquelles nous voudrions bien ne pas renoncer, sans être forcés cependant de nous regarder comme infracteurs de la loi. C'est là qu'il découvre la source intarissable de tous ces frivoles prétextes et de ces tempéraments que l'homme imagine pour allier Dieu et le monde, Jésus-Christ et Bélial. Nous sommes tentés d'accorder à nos passions tout ce qu'elles désirent; mais nous voudrions, en même temps, nous mettre à l'abri des remords qui viennent empoisonner nos plaisirs; car pour peu qu'il reste de sentiment de religion dans une âme, le remords est inséparable du vice, et pour calmer les alarmes d'une conscience qui n'est pas encore endurcie, il faut lui persuader qu'elle n'est pas coupable. Que faisons-nous donc? nous avons recours à mille subtilités, à des subterfuges, à des exceptions, à des modifications, qui, laissant subsister le précepte en lui-même, anéantissent totalement, pour chacun de nous en particulier, l'obligation de l'accomplir. Ainsi la conscience est rassurée contre les terreurs de la loi; elle apprend à ne plus redouter ses menaces. Que craindrait-elle en effet? La loi ne punit que les prévaricateurs; or, où la loi cesse d'obliger, il n'y a point de prévarication.

Que fait le P. Massillon? Afin de dissiper ces ténèbres qui, pour être volontaires, n'en sont pas moins épaisses, il vous met votre propre cœur sous les yeux, selon l'expression du Prophète; il vous force de vous y voir tel que vous êtes et tout autre que vous ne croyez être, c'est-à-dire le jouet déplorable de mille passions qui obscurcissent les lumières de votre esprit et corrompent la droiture de votre cœur; il vous force de reconnaître que ce n'est pas de ce fonds de lumière et de droiture naturelle que Dieu a mis en vous, encore moins des lumières de l'Evangile, que vous tirez les raisons par lesquelles vous prétendez être dispensé de la loi, que le langage que vous tenez est le langage des passions, et qu'elles seules vous inspirent. Cessez donc d'être vicieux, et vous cesserez bientôt d'alléguer ces prétextes comme des raisons décisives. Et c'est ici surtout que triomphe l'éloquence du P. Massillon. Lorsqu'après avoir démasqué les ruses et les artifices de l'amour-propre, il en montre dans tout leur jour la misère et la fausseté, avec quelle force et quelle véhémence ne les combat-il pas!

C'est un torrent impétueux qui renverse tout ce qu'il rencontre; c'est, pour ainsi dire, un déluge de raisons toutes convainquantes, toutes intéressantes, qui, à l'appui les unes des autres, viennent coup sur coup confondre et accabler le pécheur. Cependant le pécheur accablé et confondu, n'ayant rien à répliquer, voit avec étonnement que le prédicateur, loin d'être épuisé, a mille traits encore dont il pourrait le percer. Et ce qui forme le caractère distinctif de l'éloquence du P. Massillon, c'est que tous ses traits portent droit au cœur: c'est de ce côté là qu'il dirige toujours ses coups; ce qui est simplement raison et preuve dans les autres, prend dans sa bouche la teinture du sentiment; non-seulement il convainc, mais il touche, il remue, il attendrit; il ne se contente pas de vous prouver que le parti de la vertu est le plus raisonnable et le plus digne de l'homme; dans ses discours la vertu vous paraît souverainement aimable; vous n'y trouvez que des douceurs et des consolations; vous voudriez déjà être en possession d'un bien sans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. Il ne se borne pas à faire sentir l'injustice et la déraison du vice, il le fait trouver difforme, haïssable; vous ne pouvez plus vous souffrir sous l'empire de ce cruel tyran; vous ne l'envisagez plus que comme l'ennemi juré de votre félicité: entrant dans une sainte indignation contre vous-même, vous vous trouvez si aveugle, si injuste, si malheureux, que vous ne voyez d'autre ressource que de vous jeter entre les bras de la vertu.

Des sermons composés dans ce goût ne pouvaient manquer d'être écoutés avec une extrême attention Chacun se reconnaît dans ces tableaux vifs et naturels où le prédicateur peint le cœur humain, et montre les ressorts qui le font mouvoir; chacun s'imagine que c'est à lui que le discours s'adresse, que l'orateur n'en veut qu'à lui: de là l'effet prodigieux de ses instructions. Après l'avoir entendu, on ne s'arrêtait point à faire l'éloge ou la critique du sermon; l'auditeur se retirait dans un morne silence, l'air pensif, les yeux baissés, le recueillement sur le visage, emportant l'aiguillon que l'orateur chrétien lui avait laissé dans le cœur. Ces suffrages muets valent bien les plus grands applaudissements; ceux-ci flattent le Ministre et lui prouvent qu'il a su plaire; ceux-là le consolent et l'assurent qu'il a touché. Aussi, lorsque le P. Massillon eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables: ***Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.*** Eloge parfait, qui honore également le goût et la piété du monarque, et le talent du prédicateur.

Le style du P. Massillon, quoique noble et digne de la majesté de la chaire, n'en est pas moins simple et à la portée du peuple. La vivacité de son imagination ne prête à ses expressions que ce qu'il faut d'agrément pour satisfaire l'homme d'esprit, sans que la multitude soit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui ressent l'affectation dans le style, il l'était encore plus de ces pensées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuser l'esprit et le détourner de l'attention qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. Le P. Massillon n'offre partout que des idées grandes et sublimes qui élèvent l'âme, qui montrent la religion sous ce caractère de noblesse et de majesté qui lui est propre et qu'elle semble perdre quelquefois, parce qu'on l'a confiée à des mains, qui loin de l'embellir, ne peuvent que la défigurer.

On croira sans doute que des discours si éloquents, dans lesquels il y a d'autant plus d'art qu'il n'y paraît rien que de naturel, étaient le fruit d'un travail long et pénible, et que cette belle et noble simplicité, qui se refuse souvent aux efforts mêmes des plus grands hommes, n'est pas venue se présenter à lui, sans qu'il l'ait longtemps recherchée: point du tout. Ces sermons ont été composés avec une facilité qui tient du prodige; pas un seul qui ait coûté plus de dix à douze jours. Combien de gens, même du métier, trouveraient que ce temps suffirait à peine pour en former et pour en bien diriger le plan! En 1704 il parut pour la seconde fois à la cour. Louis XIV, après lui avoir témoigné, dans les termes les plus gracieux, son extrême satisfaction, ajouta: ***Et je veux, mon Père, vous entendre désormais tous les deux ans.*** Sur-le-champ le P. Massillon forma le dessein de ne revenir à Versailles qu'avec des sermons nouveaux. Il est fâcheux qu'un tel projet n'ait point eu de suite. A n'en juger que par cette abondance, cette richesse, cette variété qui règne dans tout ce qui est sorti de sa plume, on sent qu'il était parfaitement en état de l'exécuter.

En 1718, déjà nommé à l'évêché de Clermont, il fut chargé de prêcher le Carême devant le roi qui entrait alors dans cet âge où la raison commence à se développer. Il crut qu'en cette occasion il devait prêcher pour le prince lui-même et pour l'instruire des devoirs de la royauté. Mais pour cela il fallait des sermons tout différents de ceux qu'il avait prêchés jusqu'alors, lesquels, et pour le fond des choses et pour la manière, ne pouvaient convenir à un jeune prince de neuf ans. Il inventa donc, pour ainsi dire, un nouveau genre d'éloquence; le style, l'instruction, tout fut proportionné à l'âge du jeune monarque. Dans le style, il y répandit plus de vivacité, plus d'agréments, plus de fleurs et même quelque chose d'académique. Les instructions, dépouillées de la sécheresse du raisonnement, furent des maximes sur les devoirs des princes, exprimées en peu de mots, mais présentées de manière à faire une vive impression sur l'esprit et sur le cœur. Ce style et cette façon d'instruire étaient quelque chose de tout nouveau pour le P. Massillon; cependant six semaines suffirent pour composer ces dix sermons si admirés, si vantés, qui renferment en abrégé tout ce qui peut former un prince chéri de Dieu et des hommes, et qui furent souvent interrompus, ou par les applaudissements ou par les larmes de son auguste auditoire.

A l'égard de l'action, cette partie si essentielle à l'orateur, ce ne fut pas d'abord par cet endroit qu'il se fit admirer. Le goût du temps n'était pas le sien. Il ne pouvait souffrir qu'au lieu de cet air naturel qui porte avec soi la conviction, l'on prît un certain air emprunté et un ton de déclamateur, qui faisant regarder les ministres de Jésus-Christ comme des gens qui ne montent en chaire que pour jouer un personnage, ôtent presque toute la force et toute croyance à leurs discours. Il fallait donc s'attendre que l'auditeur, gâté par ce goût de déclamation presque généralement répandu, se révolterait d'abord contre la manière de dire du P. Massillon, dans laquelle aucune des règles qu'on s'était faites, ne paraissait observée. Mais comme il faisait néanmoins une impression extraordinaire sur les esprits, on se rendit bientôt à l'expérience: on ne s'embarrassa plus de ces prétendues règles que l'orateur paraissait négliger; et le public s'élevant au-dessus des préjugés, conclut avec raison qu'il fallait sans doute que sa manière de dire fût bonne, et qu'elle fût même la meilleure, puisque nul autre prédicateur ne faisait, à beaucoup près, une impression aussi vive.

Au reste, il serait fort difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point entendu, ce que c'était que son action. Elle lui était tellement propre, qu'on peut assurer que comme il n'eut point de modèle à suivre, il n'a point formé d'élève qui l'ait imité.

On le voyait arriver dans la chaire comme un homme qui vient de méditer profondément un sujet. Dès qu'il paraît, son air recueilli et pénétré annonce déjà la grandeur et l'importance des vérités dont il va vous entretenir. Il n'a pas ouvert la bouche, et l'auditoire est saisi. Il parle enfin, mais ce n'est pas comme un orateur qui vient débiter avec art un discours dont il a chargé sa mémoire. Tout coule de source. Il parle de l'abondance du cœur, ne pouvant contenir au dedans de lui les vérités dont il est plein. Un feu intérieur le dévore, il faut qu'il lui ouvre une issue et qu'il le laisse éclater au dehors. Aussi rien en lui qui ne soit animé, tout parle, tout persuade, tout remue, tout attendrit, tout porte dans l'âme la conviction et le sentiment ; et cela n'était point du tout un effet de l'art dans le P. Massillon; c'était un talent naturel, qui lui faisait exprimer et dire les choses avec force et vivacité, parce qu'il les sentait de même.

Il faisait donc proprement consister tout le mérite de l'action, à paraître bien pénétré lui-même des vérités dont il voulait convaincre ses auditeurs. Jamais personne n'a porté ce talent plus loin que le P. Massillon : c'est le témoignage que le public en a rendu, et l'éloge qu'en ont fait toutes les personnes de goût. Serait-il permis de rapporter à ce sujet un trait remarquable par sa singularité, et qui nous échappe? L'acteur le plus parfait qu'ait eu le Théâtre-Français voulut l'entendre. Il fut frappé du vrai qu'il trouva dans toute son action et dit à un autre acteur qui l'avait accompagné : *Mon ami, voilà un orateur, et nous, nous ne sommes que des comédiens.*

Il n'est pas besoin d'avertir le public que c'est ici la première édition des sermons du P. Massillon. Il est vrai qu'on imprima sous son nom, il y a près de quarante ans, quatre ou cinq petits volumes; mais plus de la moitié des sermons que renferme ce recueil sont de différents prédicateurs, dont quelques-uns mêmes ont revendiqué publiquement ce qui leur appartenait, entre autres, feu M. Poncet de la Rivière, évêque d'Angers. L'éditeur du P. Bretonneau vient d'en réclamer trois qu'il a, dit-il, trouvés dans le manuscrit de ce prédicateur, et que nous ne trouvons point en effet dans celui du P. Massillon. Pour les autres dont les auteurs ne nous sont point connus, en attendant que quelqu'un veuille les adopter, ils ne jouiront pas sans doute plus longtemps de la réputation que leur donnait une origine supposée.

A l'égard d'une vingtaine de sermons que l'on pourrait appeler avec un peu plus de fondement, *Sermons du P. Massillon*, qu'on prenne la peine de les confronter avec l'original que nous donnons aujourd'hui, la différence est palpable : si l'on y trouve quelques traits de ressemblance, c'est celle qui peut se trouver entre un squelette et un corps vivant plein de suc et d'embonpoint ; entre un original de Michel-Ange et la copie de ce même tableau faite par quelque apprenti sans talent.

On retrouve dans ces pièces informes des lambeaux du P. Massillon, et même dans quelques-unes, d'assez longs morceaux de ses véritables sermons. Mais quelle comparaison entre un mauvais assortiment de lambeaux cousus ensemble par un copiste qui d'ordinaire, pour ne rien dire de pis, n'est pas un homme du métier, et un discours tel qu'il sort des mains d'un si grand maître?

D'ailleurs, notre édition contient près de cent sermons, dont plusieurs mêmes n'ont jamais été prononcés. On y trouve un *Avent* et un *Carême* complets, sans compter le *Petit-Carême*, qu'il composa pour le roi, en 1718. Nous donnons aussi plusieurs *Oraisons funèbres*, plusieurs *Discours* et *Panégyriques* qui n'ont jamais vu le jour, les *Conférences ecclésiastiques* qu'il fit dans le séminaire Saint-Magloire en arrivant à Paris, celles qu'il a faites à ses curés pendant son épiscopat ; les *Discours* qu'il prononçait à la tête des synodes qu'il assemblait tous les ans ; nous donnons enfin un ouvrage auquel il a consacré pendant quelques années toutes les heures de loisir que lui laissaient les fonctions épiscopales. Ce sont des *Paraphrases* sur une partie des Psaumes. Ce qu'on peut dire de ces différentes pièces, c'est qu'elles sont toutes frappées au coin de l'auteur. Le même goût règne partout. Toujours même élévation et même noblesse soit dans le style, soit dans les pensées; toujours ce pathétique qui enlève, toujours ces peintures du cœur humain si vraies et si intéressantes. La cour se souvient encore des applaudissements qu'elle donna au *Petit-Carême*. Les *Conférences ecclésiastiques* commencèrent à lui faire sa réputation ; ses *Sermons* la portèrent à ce haut degré dans lequel elle s'est soutenue jusqu'à la fin ; ses *Oraisons synodales* ont plus d'une fois attendri ses curés jusqu'aux larmes; et nous ne craignons point d'assurer que le public regrettera qu'il n'ait pas achevé ce qu'il avait commencé sur les psaumes : il n'est peut être point d'ouvrage où soient mieux développés les mouvements d'un cœur qui gémit sur ses égarements passés, et qui, désabusé du monde et des faux biens, reconnaît enfin, que n'ayant été créé que pour Dieu, il ne peut trouver qu'en Dieu sa consolation et son bonheur

Voici donc un recueil exact et fidèle des ouvrages du P. Massillon, tels qu'il avait pris la peine de les revoir, de les corriger et de les copier une seconde fois de sa propre main. Que nous reste-t-il à désirer, sinon

que le cœur s'ouvre aux saintes vérités si dignement établies dans ces discours, et qu'ils opèrent sur ceux qui les liront les mêmes effets de grâce et de conversion qu'ont souvent ressentis ceux qui les entendaient.

# AVERTISSEMENT.

Les *Sermons* que nous mettons ici à la tête de tous les autres, sont néanmoins les derniers qu'ait composés le P. Massillon. Mais nous avons cru devoir leur accorder ce rang d'honneur, tant à cause de l'approbation authentique dont notre auguste monarque (3) a bien voulu les honorer, que pour satisfaire la curiosité du public, qui paraît les attendre avec un empressement plus marqué. Ceux-ci d'ailleurs ont cet avantage, que non-seulement ils ont été prêchés devant le roi, comme la plupart des autres l'avaient été devant Louis XIV, mais ils ont été prêchés uniquement pour le roi et pour sa cour.

Nous pourrions ajouter à cela l'importance des matières qui sont traitées dans ces *Sermons*. Ils forment pour les princes et pour les grands, comme un corps de morale, où les devoirs de leur état sont exposés dans un détail également noble et intéressant.

A la suite de ces *Sermons*, nous avons mis un ***Discours sur les vices et les vertus des grands***. La ressemblance du sujet nous y eût déterminé, quand nous n'y aurions pas été obligés pour rapprocher un peu ce volume de la grosseur de ceux qui le suivent. Les mêmes raisons ont fait placer à la fin le ***Discours sur la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat***.

(3) Ces *Sermons* ont été présentés manuscrits au roi.

# AVIS DE L'AUTEUR.

Ces sermons ne sont que des entretiens particuliers faits pour l'instruction du roi avant sa majorité, et pour les personnes de la cour qui composaient seules l'auditoire de la chapelle du château des Tuileries, quand ces discours y furent prononcés.

## SERMON Ier.

### *Pour la fête de la purification de la sainte Vierge.*

DES EXEMPLES DES GRANDS.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel. (*Luc.*, II, 34.)

*Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël.*

Sire,

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtiments publics que sa miséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

Oui, Sire, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où porté dans le temple saint, le pontife vous marqua sur les autels du signe sacré de la foi, il fut vrai de dire de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ lui-même, prenant possession aujourd'hui dans le temple de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables; et qu'ainsi, le même Evangile qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule était, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale, et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenaient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu !

Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes, et vous surtout, Sire, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale pour vous placer sur nos têtes; vous, qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort où il venait d'éteindre toute votre auguste race et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même. Oui, Sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare : vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs :

*Positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient ni se perdre ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls, leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée. Confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public; leur perte ou leur salut se borne à leur personne, ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne saurait imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle, les propose pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques; on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation. La foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent, leur vie se reproduit, pour ainsi-dire, dans le public; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions, les contraint et les gêne; et, comme dit un ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances: *Ita in maxima fortuna minima licentia est* (SALLUST.)

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples? Le voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité:

Je dis la vanité du côté des peuples; Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juste; il perce de mille traits l'homme dissolu; les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures; et par une bizarrerie, que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public: leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse; ou pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance, qui nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles, et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croirait dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour; le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté tout reprend sa place dans un état où les grands et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle. Les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes faibles. On craint Dieu sans craindre les hommes. La vertu n'est plus étrangère à la cour. Le désordre lui-même n'y va plus la tête levée; il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse. La licence ne paraît plus revêtue de l'autorité publique, et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie, mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir aux pieds de ses autels des pécheurs et des incrédules; mais il n'y voit plus de profanateurs. Le zèle de votre auguste bisaïeul avait, par des lois sévères, puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur; mais ils n'oseraient lui refuser leurs hommages; en un mot, il peut être encore aisé de se perdre; mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne servirait qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne; qu'à mettre les justes à couvert de la tentation, des dérisions et des censures; qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve; que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature, et que le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains ; quand l'exemple des grands n'aurait que cet avantage, quel honneur pour la religion et quelle abondance de bénédictions pour un empire!

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter ; qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveraient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneraient autant d'imitateurs de leurs actions que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père, le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis, et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler : ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre; les passions déjà si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime ; tous les motifs se réunissent contre la vertu. Et s'il est malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore!

Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet; ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs grâces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite; condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même; les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont, ou les imitateurs, ou les honteux ministres! quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation et pour les sujets habiles et vertueux, à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! Et de là quel déluge de maux dans le peuple! Les places occupées par des hommes corrompus; les passions toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source ; les astres, qui devaient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent ; les bienséances même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice, devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples! C'est la vertu qui distribue les grâces, c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage, qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien, le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes; le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses, rien ne lui paraît digne de récompense dans ses sujets que les talents utiles à la patrie; les faveurs annoncent toujours le mérite ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'Etat que les hommes oiseux et inutiles. La paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public, et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les faibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place, et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard et que l'hypocrisie se trahit toujours elle-même par quelque endroit; c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands ; de leur côté, c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal, ou du désordre, ou de la vertu parmi les hommes.

### SECONDE PARTIE.

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité. Que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée!

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre, et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu, qui crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques, dont ils sont les seuls auteurs! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le

malheur des autres hommes! que de crimes naissent d'un seul crime! Leurs larmes pourraient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire; cherchez à désarmer vos ennemis, plutôt qu'à les vaincre; Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées qu'à en entreprendre de nouvelles; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises, et n'oubliez jamais que dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un Etat, que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas! tout sert à leurs passions; tout s'empresse pour en être les ministres; tout en facilite le succès; tout en réveille les désirs; tout prête des armes à la volupté. Des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talents destinés par l'Auteur de la nature, à servir à l'ordre et à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice; tout devient les ministres, et par là les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur! Les passions qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône en bannit les réflexions et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathans eux-mêmes, les prophètes du Seigneur se taisent et s'affaiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire; tout lui parle de sa puissance; personne n'ose lui montrer, même de loin, ses faiblesses.

A l'étendue de l'autorité, ajoutez encore une étendue d'éclat; ce n'est pas à leur nation seule que se bornent l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'est privé dans leur vie; tout appartient au public : l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen; ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis; le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers. Au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples; ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France surtout, qui depuis longtemps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation. Les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées; nous y voyons même les enfants des souverains, s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés, substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre, et comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne que de la magnificence de votre cour. Ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone; montrez-leur votre amour pour vos sujets et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains. Soyez le modèle des bons rois, et en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle que les princes et les grands sont redevables; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux; leur mémoire périt avec leur personne; le jour de la manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers, mais en attendant, leurs œuvres sont ensevelies et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles; leur vie, liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité; le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes. Les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, Sire, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois pour la piété et pour la justice? S'ils

y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu? Quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité? Quelle gloire mieux placée que de ne point se livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps, et les hommes de tous les siècles? Quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie, et les monuments publics de la justice et de la vertu? Enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur parmi les hommes, et que de nos cendres mêmes il en renaîtra d'âge en âge, des princes qui nous seront semblables?

Telle est, Sire, la destinée des bons rois, et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle. Hélas! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers moments, où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyaient l'enfant miraculeux que Dieu réservait encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël.

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois mourant et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire (4) de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs, confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince (5) qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang, à l'illustre maréchal (6), qui a reçu, comme une vertu héréditaire, la science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'Etat, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidèle (7), qui, après avoir gouverné sagement l'Eglise, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin, à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père.

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments, comme un héritage plus précieux que la couronne.

Il vous exhorta à soulager vos peuples: soyez-en le père et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple: soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur: marchez devant lui dans l'innocence; vous ne régnerez heureusement, qu'autant que vous régnerez saintement.

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race; et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne! *Ainsi soit-il.*

## SERMON II.

### *Pour le premier dimanche de carême.*

#### SUR LES TENTATIONS DES GRANDS.

Jesus ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV, 1.)

*Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable.*

Sire,

Les signes éclatants qui avaient accompagné la naissance et les commencements de la vie de Jésus-Christ, ne permettaient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte de lui dresser des piéges. Sa descendance des rois de Juda, son droit à la couronne de ses ancêtres, les prophéties qui annonçaient, que dans les derniers temps, Dieu susciterait de la race de David le prince de la paix et le libérateur de son peuple; tout ce qui annonce la grandeur de Jésus-christ, arme la malice du tentateur contre son innocence.

Les grands, Sire, sont les premiers objets de sa fureur. Plus exposés que les autres hommes à ses séductions et à ses piéges, il commence de bonne heure à leur en préparer; et, comme leur chute lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

*Changez ces pierres en pain* (*Matth.*, IV, 3), dit-il à Jésus-Christ: il l'attaque d'abord par le plaisir, et c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence.

*Puisque vous êtes Fils de Dieu*, ajoute-t-il, *il enverra ses anges pour vous garder* (*Ib.*, 6); il continue par l'adulation, et c'est un trait encore plus dangereux dont il empoisonne leur âme.

Enfin, *je vous donnerai les royaumes du monde, et toute leur gloire* (*Ibid.*, 8); il finit par l'ambition; et c'est la dernière et la plus sûre ressource qu'il emploie pour triompher de leur faiblesse.

Ainsi, le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermit dans l'égarement et lui ferme toutes les voies de la vérité; l'ambition consomme l'aveuglement, et achève de creuser le précipice. Ex-

(4) Madame la duchesse de Ventadour.
(5) Le duc du Maine.
(6) Le maréchal de Villeroy.
(7) L'ancien évêque de Fréjus.

posons ces vérités importantes, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions plus tardives ne se développent et ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connaître ce que nous sommes. Ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs : c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'âme : c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire : les obstacles la traversent ; la crainte des discours publics la retient ; l'amour de la fortune la partage.

Dans les princes et dans les grands, ou elles ne trouvent point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes facilement écartés l'enflamment et l'irritent. Hélas ! quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ? Les occasions préviennent presque leurs désirs ; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent : l'indécence du siècle et l'avilissement des cours, honorent même d'éloges publics les attraits qui réussissent à les séduire ; on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse ; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration, et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, Sire, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connaissent plus d'autre frein que leur volonté, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime : l'élite de son armée est bientôt sacrifiée, et par là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands ; ainsi, la facilité des passions en devient un nouvel attrait : devant eux, toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte ; il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher ; et le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre. Il favorise les passions, et il impose pourtant des bienséances qui les gênent ; il fait des leçons publiques du vice et de la volupté, et il exige pourtant le secret, et une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les princes et les grands ont secoué ce joug ; ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures. Les hommages publics qu'on leur rend, les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux ; ils ne craignent pas un public, qui les craint et qui les respecte ; et, à la honte du siècle, ils se flattent avec raison, qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple, le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'était pas ; ils méprisent des traits partis de si loin, et qui ne sauraient venir jusqu'à eux, et, presque toujours, devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi, plus on est grand, Sire, plus on est redevable au public. L'élévation, qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et plus éclairés de nos vices ; il semble qu'ils veulent regagner, par les censures, ce qu'ils perdent par la soumission ; ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non, Sire, les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands ; ils vivent comme s'ils n'avaient point de spectateurs, et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Enfin, l'ambition et l'amour de la fortune dans les autres hommes, partagent l'amour du plaisir. Les soins qu'elle exige sont autant de moments dérobés à la volupté ; le désir de parvenir suspend du moins des passions qui, de tout temps, en ont été l'obstacle ; on ne saurait allier les mouvements sages et mesurés de l'ambition, avec le loisir, l'oisiveté et presque toujours le dérangement et les extravagances du vice ; en un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation, et, jusqu'ici, les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, et l'ont rarement avancée.

Mais les princes et les grands, qui n'ont plus rien à désirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs. La naissance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes ; leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; le plaisir devient l'unique soin qui les occupe ; ils se reposent de leur élévation sur leurs titres ; tout le reste est pour les passions.

Aussi, les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le sont pas de leur gloire et de leurs vertus. L'élévation, dont la naissance les met en possession, les empêche toute seule de s'en rendre dignes. Héritiers d'un grand nom, il leur paraît inutile de s'en faire un à eux-mêmes ; ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume ; le sang et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur mollesse et de leur oisiveté ;

La nature a tout fait pour eux ; elle ne laisse plus rien à faire au mérite, et souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et de son opprobre. Les exemples là-dessus sont de toutes les nations et de tous les siècles.

Salomon avait porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre ; l'éclat et la magnificence de son règne avaient surpassé celle de tous les rois d'Orient ; un fils insensé devient le jouet de ses propres sujets et voit dix tribus se choisir un nouveau maître. Les enfants de la gloire et de la magnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de la vertu, et il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succède, que de les acquérir soi-même.

### SECONDE PARTIE.

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par là que le tentateur commence à les séduire ; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice ; l'adulation achève de le fermer à la vertu ; les attraits qui environnent le trône, soufflent de toutes parts la volupté ; l'adulation la justifie : le désordre laisse toujours au fond de l'âme le ver dévorant; mais le flatteur traite le remords de faiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource, qui pouvait le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

Sire, quel fléau pour les grands que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions ou pour dresser des piéges à leur innocence ! Quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité ! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance : les peuples en sont affligés; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'Etat, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses : les gémissements les plus touchants que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures : les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable, et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. *Que le Seigneur*, disait autrefois un saint roi, *confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses, qui cherchent à nous perdre* (*Psal.* XI), parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire.

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée. Le zèle de vos sujets est inépuisable : mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux ; leurs forces ne répondront de longtemps à leur zèle : les nécessités de l'Etat les ont épuisés; laissez-les respirer de leur accablement; vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Ecoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul, et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda, dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père était redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseillaient d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda; et pour avoir voulu exiger de ses sujets au delà de ce qu'ils lui devaient, il perdit leur amour et leur fidélité, qui lui était due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles, et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient : et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? Hélas ! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux-même qu'on censure trouvent encore au dedans de nous, non-seulement des penchants, mais des raisons mêmes qui les défendent? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus?

Leurs vertus mêmes se corrompent : c'est l'expérience de tous les siècles, disait Assuérus; les suggestions flatteuses des méchants ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples : *Et ex veteribus probatur historiis,... quomodo malis quorumdam suggestionibus, regum studia depraventur.* (*Esther*, XVI, 7.) C'était un roi infidèle qui faisait cet aveu public à ses sujets. Les conseils spécieux et iniques d'un flatteur allaient souiller toute la gloire de son empire : la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain, et il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince, et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avait données; il change en

sources de vice des penchants qui étaient en eux des espérances de vertu. Le courage dégénère en présomption; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade; l'amour de la gloire qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudrait voir l'univers à leurs pieds; qui cherche à combattre, seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés; l'humanité, si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bornant à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques; les devoirs mêmes de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avaient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paraissent plus bientôt que les amusements puérils de l'enfance. Non, Sire, les princes naissent d'ordinaire vertueux et avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devraient être; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oserait plus leur parler le langage de la vérité; eux seuls ignorent, dans leur Etat, ce qu'eux seuls devraient connaître : ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oserait leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre; les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événements les plus publics; on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques; on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est; tout lui paraît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, Sire, c'est là le vice le plus commun des cours, et l'écueil des meilleurs princes. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance, et le seul homme par qui la vérité allait encore jusqu'aux pieds de son trône, que séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Ecriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres faiblesses : *Delinitus obsequiis eorum, acquievit eis.* (II *Paral.*, XXIV, 17.)

C'est l'adulation qui fait d'un bon prince un prince né pour le malheur de son peuple : c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant, et qui, à force de louer les faiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres les trahit : la perfidie, qui les trompe, est aussi criminelle que celle qui les détrône. La vérité est le premier hommage qu'on leur doit; il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle; on ne tient plus à l'honneur et au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte, devrait être destinée à l'adulation. La sûreté publique doit suppléer aux lois, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices : car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacrée; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité; puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont établis les ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit de mensonge, entrez dans la bouche des prophètes du roi Achab; vous réussirez, vous le tromperez, et sa séduction est inévitable : *Decipies et prævalebis.* (III *Reg.*, XXII, 22.) Hélas! si l'adulation a tant de charmes, lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affaiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu? Quel avilissement pour nous si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge; si dans ces chaires mêmes destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achèvent de les séduire; si le seul canal par où la vérité peut aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se méconnaître; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur, et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité et de la fortune! Mais quel malheur pour les grands de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auraient dû être les censeurs; d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprètes de la religion parler comme le courtisan, et trouver des adulateurs où ils auraient dû trouver des Ambroise!

O vous, Sire, que Dieu a établi pour commander aux hommes, n'aimez dans les hommes que la vérité; elle seule les rend aimables. Fermez l'oreille aux discours qui vous flattent : le flatteur hait votre personne; il n'aime que vos faveurs. Ecoutez les louanges qui vous prêtent de fausses vertus, comme des reproches publics de vos vices véritables. Souvenez-vous que l'amour des peuples est l'éloge le moins suspect du souverain. Les bons et les mauvais princes ont été également loués pendant leur vie;

il semble même que les basses flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers. La haine publique se cache d'ordinaire sous l'adulation ; Sire, rendez-vous digne d'être loué, et vous mépriserez les louanges.

TROISIÈME PARTIE.

L'adulation ferme donc le cœur à la vérité; mais l'ambition est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, et achève de creuser le précipice : c'est le dernier piége que le démon tend aujourd'hui à Jésus-Christ : *Je vous donnerai les royaumes du monde et toute leur gloire.*

Oui, Sire, c'est l'adulation qui mène toujours les grands à la gloire insensée et mal entendue de l'ambition. Et ce désir insensé de gloire où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre?

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède; elle l'avilit ensuite et le dégrade ; enfin, elle le conduit à une fausse gloire par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable. Tels sont les caractères honteux de l'ambition; de ce vice dont le monde honore ses héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands, non plus que dans le reste des hommes, une vie molle et obscure, des sentiments bas et timides, et sous prétexte de blâmer l'ambition, consacrer l'oisiveté et l'indolence.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir : la naissance nous l'inspire, et la religion l'autorise ; c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse : la religion n'abat et n'amollit point le cœur; elle l'ennoblit et l'élève ; elle seule sait former de grands hommes : on est toujours petit quand on n'est grand que par la vanité. Ainsi, la mollesse et l'oisiveté blessent également les règles de la piété, et les devoirs de la vie civile, et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Evangile que par la société.

Mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres ; ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille; cette passion, qui est le grand ressort des intrigues, et de toutes les agitations des cours; qui forme les révolutions des Etats, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles: cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé. L'ambitieux ne jouit de rien ; ni de sa gloire, il la trouve obscure ; ni de ses places, il veut monter plus haut ; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance ; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux; mais de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! Il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté ! il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts et les recevoir presque comme des grâces; bassesse de dissimulation ; point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres ; bassesse de déréglement, devenir les complices, et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces ; enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition, la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes. C'est le caractère d'un cœur lâche et rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *Si cadens, adoraveris me.* (*Matth.*, IV, 9.) On reproche toujours vos bassesses à votre élévation ; vos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées, et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens. Il veut parvenir, et tout ce qui le mène là, est la seule gloire qu'il cherche ; il regarde ces vertus romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvait faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui font aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise. Le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'anoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui

dès qu'elle intéresse sa fortune; mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite, qui entre en concurrence avec lui, est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat, et il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui paraît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations; grand Dieu! quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère en leur donnant un tel maître!

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dressera des monuments superbes, pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance; son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois, et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel; sa tête aura touché dans les nuées; ses succès auront égalé ses désirs, et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

Grand Dieu! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des rois, et surtout des rois pupilles, éloignez tous ces piéges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde. Il peut vous dire, comme autrefois un roi selon votre cœur : *Mon père et ma mère m'ont abandonné.* A peine avais-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde qui m'avait porté dans son sein, et dont les traits aimables et majestueux sont encore peints sur mon visage, et au prince pieux de qui je tiens la vie, et dont les sentiments religieux seront toujours gravés dans mon cœur : ***Pater meus et mater mea dereliquerunt me.*** (***Psal.*** **XXVI, 10**). Mais vous, Seigneur! qui êtes le Père des rois et le Dieu de mes pères, vous m'avez pris sous votre protection et mis à couvert sous l'ombre de vos ailes et de votre bonté paternelle : ***Dominus autem assumpsit me.*** (***Ibid***).

Grand Dieu! gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa couronne; faites-la croître avec son âge; prenez son cœur entre vos mains, et que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siècles : *Custodi innocentiam.* (*Psal.* XXXVI, 57.)

Voyez ces semences de droiture et de vérité que vous avez jetées dans son âme, cet esprit de justice et d'équité qui se développe de jour en jour, et qui paraît être né avec lui; cette aversion naissante pour les artifices et les fausses louanges du flatteur, et ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future : *Et vide æquitatem.* (*Ibid.*)

Qu'il règne pour notre bonheur, et il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux; que son titre le plus chéri soit celui de roi bienfaisant et pacifique : il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modèle de tous les bons rois, et que ce prince pacifique puisse laisser encore après lui des princes qui lui ressemblent : *Quoniam sunt reliquiæ homini pacifico.* (*Ibid.*) Recevez ces vœux, ô mon Dieu! et qu'ils soient pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente, et l'espérance de la future. *Ainsi soit-il.*

## SERMON III

*Pour le second Dimanche de Carême.*

### SUR LE RESPECT QUE LES GRANDS DOIVENT A LA RELIGION.

Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum Jesu loquentes. (*Matth.*, XVII, 3.)

*En même-temps ils virent paraître Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec Jésus.*

Sire,

Ce sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre, qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte, rendre hommage à la gloire et à la grandeur de Jésus-Christ.

Moïse, ce Dieu de Pharaon, ce législateur des peuples, ce vainqueur des rois, ce maître de la nature, et plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur.

Elie, cet homme miraculeux, la terreur des princes impies, qui pouvait faire descendre le feu du ciel, ou s'y élever lui-même sur un char de gloire et de lumière, et plus célèbre encore par le zèle saint qui le dévorait, que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un et l'autre n'avaient été grands, que parce qu'ils avaient été les images de Jésus-Christ. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avaient figuré, et rendre à ce divin original la puissance et la gloire qui appartiennent à lui seul, et dont ils n'avaient été eux-mêmes que comme les précurseurs et les dépositaires.

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands de la terre. Ils ne sont grands, que parce qu'ils sont les images de la gloire du Seigneur, et les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu, dont ils représentent la majesté, et respecter la religion qui, seule, les rend respectables.

Je dis la respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes, et un respect de zèle, représenté dans Elie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité

Fidèles dans l'observance de ses maximes, zélés dans la défense de sa doctrine et de sa vérité. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Etre né grand et vivre en chrétien, n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la religion. Ce serait dégrader l'Evangile et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis, de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars et les puissants, selon le siècle, ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ. Mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état, elle ne réprouvait que leurs vices; il fallait même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avait pas besoin de celle des hommes; que le crédit et l'autorité du siècle était inutile à une doctrine descendue du ciel; qu'elle se suffisait à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les puissances du siècle en se déclarant contre elle et en la persécutant, devaient l'affermir, et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

La loi de l'Evangile est donc la loi de tous les états. Plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnaissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles vous avait destiné cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et de distinctions humaines. Que lui aviez-vou fait, pour être ainsi préférés au reste de hommes, et à tant d'infortunés surtout, qu ne se nourrissent que d'un pain de larme et d'amertume? Ne sont-ils pas comme vou l'ouvrage de ses mains et rachetés du mêm prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue n'êtes-vous pas peut-être chargés de plu de crimes? le sang dont vous êtes issu quoique plus illustre aux yeux des homme ne coule-t-il pas de la même source em poisonnée, qui a infecté tout le genre hu main? Vous avez reçu de la nature u nom plus glorieux; mais en avez-vous reç une âme d'une autre espèce et destinée un autre royaume éternel que celle de hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vou au-dessus d'eux devant celui qui ne conna de titres et de distinctions dans ses créature que les dons de sa grâce? Cependant Dieu leur Père comme le vôtre, les livre au travail à la peine, à la misère et à l'affliction; et i ne réserve pour vous que la joie, le repos l'éclat et l'opulence: ils naissent pour souffrir pour porter le poids du jour et de la chaleur pour fournir, de leurs peines et de leur sueurs à vos plaisirs et à vos profusions pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme d vils animaux, le char de votre grandeur e de votre indolence. Cette distance énorm que Dieu laisse entre eux et vous, a-t-ell jamais été seulement l'objet de vos réflexions loin de l'être de votre reconnaissance? Vou vous êtes trouvés en naissant en possessio de tous ces avantages; et sans remonter a souverain Dispensateur des choses humai nes, vous avez cru qu'il vous étaient dus parce que vous en avez toujours joui. Hélas vous exigez de vos créatures une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue un assujettissement si déclaré de ceux qu vous sont redevables de quelques faveurs; il ne sauraient sans crime oublier un instan ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vou donnent sur eux un droit qui vous le assujettit pour toujours : mesurez là-dessu ce que vous devez au Seigneur, le bienfai teur de vos pères et de toute votre race Quoi! vos faveurs vous font des esclaves et les bienfaits de Dieu ne lui feraient qu des ingrats et des rebelles?

Ainsi, mes frères, plus vous ave reçu de lui, plus il attend de vous. Mai hélas! cette loi de reconnaissance, que tou ce qui vous environne vous annonce, et qu devrait être pour ainsi dire écrite sur le portes et sur les murs de vos palais, su vos terres et sur vos titres, sur l'éclat d vos dignités et de vos vêtements, n'est poin même écrite dans votre cœur! Dieu reprendr ses propres dons, mes frères, puisque loi de lui en rendre la gloire qui lui est due vous les tournez contre lui-même : ils n passeront point à votre postérité; il transportera cette gloire à une race plus fidèle Vos descendants expieront peut-être dan la peine et dans la calamité, le crime d votre ingratitude; et les débris de votr

élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je ? il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtiments; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu et les règles sévères de l'Evangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; et comme il vous a distingués des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais, outre la reconnaissance qui vous y engage, plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux grands de grandes vertus : la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de faiblesses que le reste des hommes.

Mais d'ailleurs, sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, et exiger moins de vous que du commun des fidèles? Avez-vous moins de plaisirs à expier? votre innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence? vous êtes-vous moins livrés aux désirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient et la punissent? Votre élévation a multiplié vos crimes; et elle adoucirait votre pénitence? Vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang; et vous prétendriez trouver là-dessus, dans la religion, des exceptions qui vous fussent favorables?

Quelle idée de la divinité avons-nous, mes frères? quel dieu de chair et de sang nous formons-nous? Quoi! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand; où le roi et l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exercerait que des jugements favorables envers ces hommes que nous appelons grands? ces hommes qu'il avait comblés de biens, qui avaient été les heureux de la terre, qui s'étaient fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avaient vécu que pour eux-mêmes? et il s'armerait alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avait toujours affligé? et il réserverait toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avaient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre; et qui souvent l'avaient béni dans leur affliction, et invoqué dans leur délaissement et leur amertume? Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables.

Mais, Sire, quand ces motifs de justice et de reconnaissance n'engageraient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes?

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule, qui peut rendre les princes et les grands plus aimables aux peuples? C'est par elle, disait autrefois un jeune roi, que je deviendrai illustre parmi les nations; que les vieillards respecteront ma jeunesse; que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi; que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront; que je serai aimé dans la paix et redouté dans la guerre : *Per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus, et in bello fortis.* (*Sap.*, VIII, 13, 15.) C'est par elle que mon règne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu! que je le gouvernerai justement, et que je serai digne du trône de mes pères : *Per hanc disponam populum juste, et ero dignus sedium patris mei.* (*Sap.*, IX, 12.)

Non, Sire, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples; ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance; mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus : les passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent toujours injustes et odieux aux hommes; les peuples souffrent toujours des vices du souverain : tout ce qui outre l'autorité l'affaiblit et la dégrade; les princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes et bizarres; le gouvernement n'a plus de règle quand le maître lui-même n'en a point; ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions; le caprice et le goût forment les décisions que devait dicter l'amour de l'ordre; et le plaisir devient le grand ressort de toute la prudence de l'empire. Oui, Sire, la sagesse et la piété du souverain, toutes seules peuvent faire le bonheur des sujets; et le roi qui craint Dieu est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les princes et les grands l'autorité aimable, c'est elle encore, Sire, qui la rend glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disait encore un sage roi, me sont venus avec elle; et c'est par elle que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompagné : *Et innumerabilis honestas per manum illius.* (*Sap.*, VII, 11.) Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sais que l'impie prospère quelquefois, qu'il paraît élevé comme le cèdre du Liban, et qu'il semble insulter le ciel par une

gloire orgueilleuse, qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez : son élévation va lui creuser elle-même son précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur; tôt ou tard, il faut enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule ; la honte et les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès : on le verra peut-être traîner une vieillesse triste et déshonorée; il finira par l'ignominie; Dieu aura son tour, et la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédé, comme disait autrefois un prince juif à ses enfants : *Cogitate generationes singulas* (*I Mach.*, II, 61) ; et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, et en a fait sécher la racine; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants; que les trônes eux-mêmes, et les successions royales ont manqué sous des princes fainéants et efféminés; et que l'histoire des excès des grands, est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

Mais enfin, Sire, en quoi les princes et les grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles et plus heureuses pour la vertu que le peuple.

J'étais encore enfant, disait le roi Salomon, mais je me trouvais déjà les lumières d'un âge avancé, et je sentais que je devais à ma naissance une âme bonne et des sentiments plus élevés que ceux des autres hommes : *Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam.* (*Sap.*, VIII., 1.)

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette dans le cœur des grands et des princes, des semences, et comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple, livré en naissant à un naturel brut et inculte, ne trouve en lui pour les devoirs sublimes de la foi, que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même ; les bienséances inséparables du rang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions ; l'éducation fortifie le vice de la naissance; les objets vils qui l'environnent, lui abattent le cœur et les sentiments; il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est; né dans les sens et dans la boue, il s'élève difficilement au-dessus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Evangile une noblesse et une élévation où les les cœurs vils et rampants ne sauraient atteindre; la religion, qui fait les grandes âmes, ne paraît faite que pour elles, et il faut être grand ou le devenir pour être chrétien.

Je n'ignore pas que la grâce supplée à la nature ; que la chair et le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu; que les premiers héros de la foi sortirent d'entre le peuple ; que les vases de boue entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire et de magnificence ; et que tout chrétien est grand parce qu'il est né pour le ciel.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentiments nobles et héroïques qu'exige la foi : un sang plus pur s'élève plus aisément; il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires ; le mensonge et la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne saurait nuire, et qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes : l'espérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voient plus de fortune au-dessus de la leur, et qui tiennent en leurs mains la fortune et la destinée publiques : le respect humain n'intimide et n'arrête pas la vertu des grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, et dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude ; la bassesse de la débauche et de la dissolution trouve moins d'accès dans une âme que la naissance destine à de grandes choses ; la règle et les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre et la règle parmi les peuples; s'ils sont entourés de plus de piéges, ils trouvent en eux plus de freins et plus de ressources ; la nature toute seule a environné leur âme d'une garde d'honneur et de gloire ; enfin, les premiers penchants dans les grands sont pour la vertu, et ils dégénèrent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la religion un respect de fidélité qui leur en fasse observer les maximes ; mais ils lui doivent encore un respect de zèle qui les rende défenseurs de sa doctrine et de sa vérité.

SECONDE PARTIE.

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre; tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle; tout doit servir à l'agrandissement de ce royaume de Jésus-Christ. Les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empipires; tout enfin, dans l'ordre des conseils éternels, doit coopérer à la formation et à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions, les fidèles la perpétuent par la charité, les incrédules et les libertins l'éprouvent et l'affermissent par les scandales. Les justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine; les princes et les puissants, les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses lois, c'est le devoir de tout fidèle. La majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité doivent trouver une sûre protection dans leur autorité et dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien, Sire, n'honore plus la religion, que de voir les grands et les princes confondus aux pieds des autels avec le reste des fidèles, dans les devoirs communs et extérieurs de la Foi. C'est à eux à opposer leurs hommages publics et respectueux dans le temple saint,

aux irrévérences et aux profanations publiques, et à venir montrer à la multitude combien il est indécent à des sujets de paraître sans pudeur et sans contrainte aux pieds du sanctuaire, devant lequel les princes et les rois eux-mêmes s'anéantissent; ils doivent cet exemple aux peuples, et ce respect à la majesté du culte saint. Hélas! ils regardent comme une bienséance de leur rang, d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, et ils croiraient souvent se dégrader en paraissant à la tête des cantiques de joie et des solennités saintes de la religion! Ils se font un intérêt d'Etat de donner du crédit par leur exemple aux amusements du théâtre et aux vains spectacles du siècle; l'Eglise est-elle donc moins intéressée, que leurs exemples en donnent aux spectacles sacrés et religieux de la foi?

Les plaisirs publics n'ont pas besoin de protection. Hélas! la corruption des hommes leur répond assez de la perpétuité de leur crédit et de leur durée: et s'ils sont nécessaires aux Etats, l'autorité n'a que faire de s'en mêler; de tous les besoins publics, c'est celui qui court moins de risque.

Mais les devoirs de la religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent; le culte achève de s'avilir, dès que les princes et les grands le négligent. Dieu ne paraît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs; sa parole n'est plus écoutée, ou perd tous les jours de son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres et des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés; tout tombe et languit, si la religion du prince et des grands ne le soutient et ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'Etat; où il importe au souverain de maintenir et les dehors augustes de la religion, et l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le trône; et d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu et à l'Eglise le respect et la soumission qui leur sont dus, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Eglise ne sont jamais loin de ceux de l'Etat; on ne respecte guère le joug des puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la foi. Et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre, elle a partout allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte; en ébranlant les fondements de la foi, elle a ébranlé les trônes et les empires; et partout, en formant des sectateurs, elle a formé des rebelles. Elle a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense; l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté, sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter partout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés; ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission; on devait les traîner devant les rois pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paraître les armes à la main, et les forcer de leur être favorables; ils respectaient le sceptre dans des mains même profanes et idolâtres; et ils auraient cru déshonorer et détruire l'œuvre de Dieu, en recourant pour l'établir à des ressources humaines.

Les princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la religion; aussi c'est à eux que le culte doit sa première magnificence. Ce fut sous les plus grands rois de la race de David que le temple du Seigneur vit revivre sa gloire et sa majesté. Les césars, sous l'Evangile, tirèrent l'Eglise de l'obscurité où les persécutions l'avaient laissée; les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat de leur règne en relevant celui du culte; et les monuments publics de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, et que nous respectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire que les statues et les inscriptions qui, en immortalisant les victoires et les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des princes et le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs, qui obligent les grands à soutenir la majesté et la décence extérieure du culte, les rendent en même temps protecteurs de la sainteté de ses maximes. Il faut qu'ils apprennent au peuple à respecter la piété, en respectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent; c'est une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, Sire, les gens de bien sont la seule source du bonheur et de la prospérité des empires. C'est pour eux seuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance et la tranquillité. S'il se fût trouvé dix justes dans Sodome, le feu du ciel ne serait jamais tombé sur cette ville criminelle. L'Etat périrait, le trône serait renversé, nos villes abîmées et réduites en cendres, et nous aurions le même sort que Sodome et Gomorrhe, si Dieu ne voyait encore au milieu de nous des serviteurs fidèles; s'il ne nous laissait encore une semence sainte; si l'innocence peut-être de l'enfant auguste et précieux, la seule semence qui nous reste du sang de nos rois, n'arrêtait les foudres que la dissolution publique de nos mœurs aurait dû déjà attirer sur nos têtes: *Nisi Dominus reliquisset nobis semen sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus.* (*Rom.*, VII, 29.) Les princes, Sire, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les empires et les monarchies et le monde entier ne subsisteront que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre.

Mais ce n'est pas, Sire, par un simple respect, que les princes doivent honorer les gens de bien, c'est par la confiance; ils ne trouveront d'amis fidèles que ceux qui

sont fidèles à Dieu; c'est par les emplois publics: l'autorité n'est sûre et bien placée qu'entre les mains de ceux qui la craignent; c'est par des préférences: les grands talents sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne sait les rendre utiles; c'est par l'accès auprès de leur personne: la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteraient même nos rebuts et nos mauvais traitements; c'est enfin par les grâces: nos bienfaits ne sauraient faire des ingrats de ceux que le devoir tout seul et la conscience nous attachent.

Quel bonheur, Sire, pour un siècle, pour un empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des princes favorables à la piété! Par eux croissent et s'animent les talents utiles à l'Eglise; par eux se forment et sont protégés des ouvriers fidèles destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés; par eux s'élèvent au milieu de nous des maisons saintes, des établissements pieux, où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux; par eux enfin nos neveux trouveront encore ces ressources publiques du salut, monuments heureux, qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnaissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, et qui les rendent les héros de tous les siècles.

Non, Sire, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation ont élevés, sera ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugements plus équitables de la postérité. Les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs que leur siècle leur aura déférés; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée; et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore, de tous les monuments élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes, où la valeur d'un côté et la noblesse du sexe de l'autre trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de grâces de la postérité.

Tel est le zèle de protection que les princes et les grands doivent à la sainteté des maximes de la religion. Mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine et de sa vérité; et notre siècle surtout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-dessus leur attention et leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles; que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes, dire non-seulement dans leur cœur et en secret, mais oser blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu; et que dès le temps même de Salomon, où le souvenir des merveilles du Seigneur en Egypte et dans le désert était encore si récent, ils proposaient déjà contre tout culte rendu au Très-Haut ces doutes impies, qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire; c'est un titre qui honore, et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des grands; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance; qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple un privilége de familiarité, dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent; et l'impiété, qui devrait avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et anoblit l'obscurité et la roture. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion, mes frères! Les plus grands hommes du paganisme ne parlaient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connaissaient la puérilité et l'extravagance: ils pensaient avec les sages, et ils n'osaient parler que comme le peuple. Ils n'auraient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendaient respectable; et Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devait être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athènes, pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres, auxquels ses citoyens devaient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous, le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement, sans que le zèle public se réveille! et sous l'empire même de la foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du ciel, et on applaudit à l'impiété! et dans un royaume où le titre de chrétien honore nos rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets! Les vaines idoles auraient donc eu le ministère public pour vengeur contre les savants et les sages; et le seul Dieu véritable ne l'aurait pas contre les libertins et les insensés?

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes frères, dont les illustres ancêtres en ont été les premiers dépositaires, et dont vous devez être par conséquent les premiers défenseurs: éloignez l'impie d'auprès de vous, n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu. Il y a tant de dignité pour les grands à ne pas souffrir qu'on insulte et qu'on avi-

lisse devant eux la foi de leurs pères. Ce doit être pour vous manquer de respect à votre rang, que d'en manquer en votre présence à la religion que vous professez : c'est un langage indécent qui blesse les regards et les attentions qui vous sont dues : on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les discours de l'incrédulité : comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-mêmes un noble et religieux respect pour les vérités de la religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi : les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission, l'incrédulité est le vice des esprits faibles et bornés : c'est tout ignorer, que de vouloir tout connaître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la foi ; et il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir et à se soumettre.

Que votre respect et votre zèle pour la religion de vos pères cultive et fasse croître celui du jeune prince, auprès duquel vos noms et vos dignités vous attachent, et dont l'éducation est, pour ainsi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près ; qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la foi, que ses ancêtres placèrent sur le trône ; que le zèle pour la défense de l'Eglise, qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé et animé par vos exemples ; que les erreurs et les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre, et qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la foi, qu'à celles de la monarchie.

Que la tranquillité de son règne, ô mon Dieu ! devienne celle de l'Eglise ; que les troubles qui l'agitent soient calmés, avant qu'il puisse les connaître ; que la concorde et l'union rétablies parmi nous préviennent la sévérité de ses lois, et ne laissent plus rien à faire à son zèle ; que son règne soit le règne de la paix et de la vérité ; que le lion et l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son empire ; et que cet enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les mène encore et les voie réunis dans les mêmes pâturages : *Et puer parvulus minabit eos.* (*Isa.*, XI, 6.) Que le camp des infidèles et des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions, et que s'ils entendent encore des clameurs autour de l'arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls et des malheurs nouveaux, mais ses triomphes et sa gloire. Ainsi soit-il.

—

## SERMON IV.

### *Pour le troisième dimanche de Carême.*

### SUR LE MALHEUR DES GRANDS QUI ABANDONNENT DIEU.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit. (*Luc.*, XI, 24.)

*Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point.*

Sire,

Cet esprit inquiet et immonde, qui sort et rentre dans l'homme d'où il est sorti, qui change sans cesse de lieu, qui essaye de toutes les situations, et ne peut se plaire et se fixer dans aucune ; qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, et qui ne marche jamais que par des lieux tristes et arides ; qui cherche le repos et ne le trouve pas, c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, toujours plus inquiets, plus agités et plus malheureux que le simple peuple, dès que, livrés à leurs passions et à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation et de prospérité, si envié du monde, et si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, Sire, n'est pas attaché à l'éclat du rang et des titres ; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie : ce n'est pas ce qui nous élève au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle couronne de l'univers ; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos, où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des grands, si elle n'est accompagnée de la vertu et de la crainte du Seigneur ; au contraire, plus on est grand, plus on vit malheureux, si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante, qui va faire le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

Sire,

Si l'homme n'était fait que pour la terre, plus il y occuperait de place, et plus il serait heureux.

Mais l'homme est né pour le ciel ; il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine ; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier serait sa possession et son partage, qu'il sentirait toujours qu'il se dégrade et ne se satisfait pas en s'y fixant ; tous les objets qui l'attachent ici-bas l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son âme, qu'ils ne sauraient plus fermer eux-mêmes ; il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation, et tout ce qui altère son union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons

tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre Evangile, après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés par la possession d'un objet, du bonheur qui semblait nous y attendre, un nouveau désir nous jette dans la même illusion, et passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple. La bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il serait moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance, dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter, et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes; plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent, et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône; le diadème, qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent, et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne nous rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes, l'ennui plus à charge, la bizarrerie plus inévitable, c'est-à-dire, le vide de tout ce qui n'est pas Dieu plus sensible et plus affreux.

### PREMIÈRE PARTIE.

Les passions plus violentes. Oui, Sire, les passions font tous nos malheurs, et tout ce qui les flatte et les irrite augmente nos peines. Un grand voluptueux est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille; ses désirs croissent avec ses crimes; plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave; sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres; les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, et sa satiété fait ellemême son supplice; et les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'Esprit de Dieu, le ver qui le ronge et qui le dévore : *Et dulcedo illius vermis*. (*Job*, XXIV, 20.) Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance; ses désirs, toujours satisfaits ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même; l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide, et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang, plus il est élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards et à la censure publique; ses bienséances, plus il en est jaloux, plus les alarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions et ses mesures sont cruelles; ses devoirs, parce qu'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, Sire, le trône où vous êtes assis a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté que d'attraits qui l'y engagent. Si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains aussi pour les aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples, à qui vous vous devez; le poison de la volupté ne trouvera guère de moment pour infecter votre cœur; elle n'habite et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence. Que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs; ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même. Les rois ne sont que les conducteurs des peuples; ils ont à la vérité ce nom et ce droit par la naissance, mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants; il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu : c'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui; loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser, et ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. Hélas! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état; il regarde sans envie ce qu'il ne pourrait souhaiter sans extravagance; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède, et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont des chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses désirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paraître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui que rongé d'en avoir encore qui le précèdent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son âme est toujours aride et altérée, et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout : de l'ambition naissent les jalousies dévorantes, et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation

d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore; jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres; jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître; jaloux même des succès glorieux à l'Etat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique; les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes; leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et, peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures. Enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume, et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions: c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique; leurs disgrâces sont plus accablantes: plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère, leurs haines plus violentes. Comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables; leurs craintes plus excessives. Exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux; leurs infirmités plus affligeantes: plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité et leur est insoutenable; ils ne savent user sagement ni de la maladie, ni de la santé, ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine; les plaisirs abrégent leurs jours, et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes; l'excès des attentions achève ce que n'avait pu faire l'excès des plaisirs, et, s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toutes seules deviennent pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes; enfin, leurs assujettissements plus tristes. Elevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable; loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs et de la contrainte des bienséances; ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique; le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle.

Non, mes frères, un grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur; la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir et ne lui laisse de sensibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! que l'élévation qu'on regarde comme une ressource pour les grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, soit elle-même leur ennui et leur supplice.

### DEUXIÈME PARTIE.

Je dis leur ennui; et c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des grands qui ont abandonné Dieu. Non-seulement les passions sont plus violentes dans cet état si heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient insupportable.

Oui, mes frères, l'ennui, qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse; ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques: c'est une vivacité d'ostentation; le cœur n'y prend presque plus de part; le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles: ce sont des ressources usées qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essayent de tout, et rien ne les pique et ne les réveille; et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir, dont leur âme s'était d'abord flattée: *Et spes illorum abominatio animæ.* (*Job*, XII., 20.)

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même. Ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs: tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie, et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semblent attacher à la vieillesse.

Il faut au juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent. Les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien. Il n'y a même que les plaisirs innocents qui laissent une joie pure dans l'âme: tout ce qui la souille l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac et de Rébecca dans la cour du roi de Gérare, suffisaient à ces âmes pures et fidèles. C'était un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de

danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte; les festins d'hospitalité faisaient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisait pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents. Mais si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors. Rassemblez tous les amusements autour de vous, il s'y répandra toujours du fond de votre âme une amertume qui les empoisonnera; raffinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset, de toutes ces transformations il n'en sortira et résultera que l'ennui.

Grand Dieu! ce qui nous éloigne de vous, est cela même qui devrait nous rappeler à vous. Plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe; et les grands sont moins excusables et plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu! parce qu'ils sentent mieux et plus souvent le vide de tout ce qui n'est pas vous.

### TROISIÈME PARTIE.

Et non-seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit partout, mais encore par la bizarrerie et le fond d'humeur et de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera rassasié, dit Job, son esprit paraîtra triste et agité; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer, et les pensées les plus noires et les plus sombres viendront fondre dans son âme : *Cum satiatus fuerit, arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum.* (*Job*, XX, 22.)

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes. Leurs projets se détruisent les uns les autres, et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais un moment après les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant; il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit-Saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus et investigabiles.* (*Prov.*, V, 6.) On a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant; ils changent de sentier; on s'égare avec eux, et on les manque encore; ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse; les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes; ils ne semblent nés que pour leur malheur et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme aurait dû passer des jours plus agréables et plus heureux? D'une fortune obscure et privée il s'était vu élevé sur le trône; son règne avait commencé par des victoires : un fils, digne de lui succéder, semblait assurer la couronne à sa race; toutes les tribus soumises fournissaient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissaient comme un seul homme; que lui manquait-il pour être heureux, si l'on pouvait l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie; livré à un esprit mauvais, et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connaît plus, et il ne se connaît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres; il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paraissant au pied de son trône, et s'en éloignant il est encore plus sûr de déplaire; touché de sa fidélité, il fait son éloge et se reconnaît moins juste et moins innocent que lui, et le lendemain il lui dresse des embûches pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourrait adoucir son humeur sombre et bizarre; soins inutiles! lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort; il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux; destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu; ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événements ont toutes justifiées; ils refusent au Très-Haut la connaissance de l'avenir, et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles, et ils ont la faiblesse populaire d'aller consulter une pythonisse.

Oui, mes frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvaient être heureux, ils le seraient du moins sur le trône; mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse arriver sur la terre : *Sapientiam enim*

*et disciplinam qui abjicit, infelix est.* (*Sap.*, III, 11.)

Plus même vous êtes élevé, plus vous êtes malheureux : comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe; moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livré à vous-même, vos caprices naissent de votre indépendance; vous retournez sur vous votre autorité ; vos passions, ayant essayé de tout et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-même; vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété ; ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tout épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur; et vous vous en prenez sans cesse à vous, du vide que tout ce qui vous environne laisse au dedans de vous-même.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance. Approchez des grands; jetez les yeux vous-même sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs ont rendues également inhabiles, et au vice et à la vertu ! Quel nuage éternel sur l'humeur ! quel fond de chagrin et de caprice ! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait plus soi-même se plaire; on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux ; on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés, les grands, séparés de Dieu, ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices , des événements et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux, et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile si Dieu n'est point avec elle; ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures, et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes, qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence; que tout ce qui augmente nos passions multiplie nos peines; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes pères, disait autrefois un jeune roi, et qui dès l'enfance, comme vous, Sire, était monté sur le trône : Dieu de mes pères, vous m'avez établi prince sur votre peuple et juge des enfants d'Israël ; au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le trône, et en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu elegisti me regem populo tuo.* (*Sap.*, IX, 7.) Vous m'avez environné de gloire, de prospérité et d'abondance; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs et de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements et la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés ; c'est elle qui préside aux bons conseils, et qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des vieillards et toute la majesté des rois mes ancêtres; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité et le poids de ma couronne : *Ut mecum sit et mecum laboret* (*Ibid.*, 10); elle seule me fera passer des jours heureux, et me soutiendra dans les ennuis et les pensées inquiètes que la royauté traîne après elle : *Et erit allocutio cogitationis, et tædii mei.* (*Sap.*, VIII, 10.) Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais, et parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa.* (*Ibid.*, 16.) Les plaisirs finissent par l'amertume; le trône lui-même, grand Dieu ! si vous n'y êtes assis avec le Souverain, est le siége des noirs soucis. Mais votre crainte et la sagesse ne laisse point de regret après elle : on ne s'ennuie point de la posséder, et la joie même et la paix ne se trouvent jamais qu'avec elle : *Nec enim habet amaritudinem conversatio illius ; nec tædium, sed lætitiam et gaudium.* (*Ibid.*)

Heureux donc le prince, ô mon Dieu ! qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre, qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu; et qui regarde comme un malheur de commander aux autres, s'il ne vous est pas soumis lui-même !

Donnez donc, grand Dieu ! votre sagesse et votre jugement au roi, et votre justice à cet enfant de tant de rois : vous qui êtes le secours du pupille, rendez-lui par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un père pieux, et des leçons d'un auguste bisaïeul; réparez ses pertes par l'accroissement de vos grâces et de vos bienfaits : vous seul, grand Dieu ! tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque; regardez avec des yeux paternels cet enfant auguste, que vous avez, pour ainsi dire, laissé seul sur la terre, et dont vous êtes par conséquent le premier tuteur et le père; que son enfance, qui le rend si cher à la nation, réveille les entrailles de votre miséricorde et de votre tendresse; environnez sa jeunesse des secours singuliers de votre protection : la faiblesse de son âge et les grâces qui brillent déjà dans ses premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte et de tendresse; rassurez nos frayeurs, en éloignant de lui tous les périls qui pourraient menacer sa vie, et récompensez notre tendresse en le rendant lui-même tendre et humain pour ses peuples; rendez-le heureux en lui conservant votre crainte qui seule fait le bonheur des

peuples et des rois; assurez la félicité de son règne par la bonté de son cœur et par l'innocence de sa vie : que votre loi sainte soit écrite au fond de son âme et autour de son diadème, pour lui en adoucir le poids; qu'il ne sente les soucis de la royauté que par sa sensibilité aux misères publiques; et que sa piété, plus encore que sa puissance et ses victoires, fasse tout son bonheur et le nôtre. Ainsi soit-il.

## SERMON V.

*Pour le quatrième dimanche de Carême.*

### SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum. (*Joan.*, VI, 5.)

*Jésus ayant levé les yeux et voyant une grande foule de peuple qui venait à lui.*

Sire,

Ce n'est pas la toute-puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui, par qui tout était fait, pouvait tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée aux pieds de la montagne, et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille; et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés, non-seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse: *Vidit turbam multam, et misertus est eis.* (*Matth.*, XIV, 14.)

Partout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa piété et par ses larmes.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle; et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité, dont ils vont être les ministres.

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible; et plus un respect malentendu éloigne de lui les faibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en rapprochent.

Grande leçon d'humanité envers les peuples que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes, et ils ne jouissent proprement de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Toute puissance vient de Dieu; et tout ce qui vient de Dieu, n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seraient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont, que pour les peuples.

Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des faibles et des petits : c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la Sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en eux : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands; ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite: plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant. Ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité, et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquels per-

sonne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance; ils vous la laisseraient ignorer, si elle pouvait être ignorée; les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes. On ne sent leur élévation que par une noble simplicité; ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux au contraire qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; et en exigeant au delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devrait leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation, quand on est né pour être grand. Quiconque est ébloui de ce degré éminent, où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire, qu'il n'était pas fait pour monter si haut : les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes ; rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache; c'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près. On couvre de la fierté des défauts et des faiblesses, que la fierté trahit et manifeste elle-même; on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venait exposer simplement à David ses chagrins domestiques; et si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles; l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence; plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers, qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples, tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne : les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur, assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'était un crime digne de mort, pour Esther même, d'oser paraître sans ordre, et dont la seule présence glaçait le sang dans les veines des suppliants, n'étaient plus, vus de près, que de faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu ; livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves, séparés de tout commerce, comme s'ils n'avaient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir : l'obscurité et la solitude en faisaient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique : c'est être faible et timide, que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands, qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux, sont plus inexcusables; c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs ; il ne faut pour cela ni effort, ni étude, une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard leur suffit. Le peuple leur compte tout, leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Ecriture, est la vie et la félicité des peuples; et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets, ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides: *In hilaritate vultus regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus.* (*Prov.*, XVI, 15.)

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même, que de dépriser à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? N'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi de ramper et de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris et par une fierté qui en est si digne elle--même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime ? et si quelqu'un devait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables, c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût ; il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun et qu'il leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent

souvent aux hommages publics, pour se dérober à la fatigue d'y paraître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paraître humain! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? l'humeur est-elle donc le privilége des grands pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devrait être à ces infortunés, que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques et tous les plus noirs soucis environnent : ils seraient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices? qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance. Grand Dieu! serait-ce donc là le privilége des grands ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands, et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage : c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne serait plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermait nos entrailles, et ne nous rendait plus accessibles à leurs plaintes que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des faibles ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression; la misère ose rarement réclamer les lois établies pour la protéger, et le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux : c'est à eux à porter aux pieds du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé; ils sont comme le canal de communication et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls, qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône; et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, et les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais, si loin d'être les protecteurs de sa faiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs, s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles. Grand Dieu! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous, vous maudirez ces races cruelles, vous lancerez vos foudres sur les géants; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité, qui s'était élevé sur les débris de tant de malheureux, et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes et l'a dissipé comme de la poussière; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine du crime, qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des faibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité, mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne? Sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence; jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre, vivez comme si tout était fait pour vous, multipliez vos plaisirs, hâtez-vous de jouir, le temps est court; n'attendez plus rien au delà que la mort et le jugement, vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous. Vous leur tenez donc ici-bas la

place de Dieu même; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible, ils ont droit de vous réclamer et de vous exposer leurs besoins : vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

### SECONDE PARTIE.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne serait pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux et qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas.* (S. Ambr., *in Vita Nab.*, 13.)

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui. On sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si dans une condition médiocre on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent; c'est la première leçon de la nature et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint: il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager les malheureux, moins on est touché de leurs misères; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas, et qu'il suffit de pouvoir tout pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? Mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? Mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? Mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? Mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? Ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils y laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? La variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé, il faut revenir sur ses pas et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide et ce que l'oisiveté rendu nécessaire. Employez tant qu'il ous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau; vous sentirez alors le plaisir d'être nés grands, vous goûterez la véritable douceur de votre état, c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres, ce plaisir est pour vous seul; tout le reste a ses amertumes, ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir, revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre et on y devient insensible, mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui; chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme; le long usage, qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux, que le pouvoir de faire des grâces? Que serait la puissance des rois, s'ils se condamnaient à en jouir tout seuls? une triste solitude, l'horreur des sujets et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison. Outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant de nos bienfaits, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre : *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris.* (*Eccli.*, III, 19.)

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire; la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples; ces

grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher. L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains, et les peubles n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduisent, et il faut faire des malheureux pour se l'assurer; l'appareil qui l'environne est funeste et lugubre, et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher au peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance. Il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze, parce que l'amour, dont il est l'ouvrage, est plus fort que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre, le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes; et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets: cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi, cher à une nation valeureuse comme la vôtre, n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Ecoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert: ils veulent l'établir roi sur eux: *Ut raperent eum, et facerent eum regem.* (*Joan.*, VI, 15.) Ils lui dressent déjà un trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David et des rois de Juda, ses ancêtres; ils ne reconnaissent son droit à la royauté que par son humanité. Ah! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne serait ni les plus nobles, ni les plus vaillants, qu'ils choisiraient; ce serait les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Heureuse la nation, grand Dieu! à qui vous destinez dans votre miséricorde un souverain de ce caractère! D'heureux présages semblent nous le promettre; la clémence et la majesté peintes sur le front de cet auguste enfant nous annoncent déjà la félicité de nos peuples; ses inclinations douces et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur. Rendez-le aussi tendre pour ses peuples, que le prince pieux auquel il doit la naissance, et que vous n'avez fait que montrer à la terre; il ne voulait régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux; nos misères étaient ses misères; nos afflictions étaient les siennes; et son cœur ne faisait qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet enfant précieux, et coulent en lui avec le sang d'un père si humain et si miséricordieux; que la douceur et la majesté de son front soient toujours une image de celle de son âme; que son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-même cher à son peuple; qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui, la règle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle; par là il sera aussi grand que son bisaïeul, plus glorieux que tous ses ancêtres, et son humanité sera la source de notre félicité sur la terre, et de son bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON VI.

### *Pour le jour de l'Incarnation.*

#### SUR LES CARACTÈRES DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST.

Hic erit magnus. (*Luc.*, I, 32.)

*Il sera grand.*

Sire,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince, qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires et des prospérités temporelles; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics, et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire, sont comme des présages sinistres, qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur, que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand: le langage du ciel et de la vérité ne ressemblent pas à l'erreur et à la vanité des adulations humaines, et Dieu ne parle point comme l'homme.

Jésus-Christ sera grand, parce qu'il sera le Saint et le Fils de Dieu: *Sanctum, vocabitur Filius Dei* (*Luc.*, I, 35); parce qu'il sauvera son peuple: *Ipse enim salvum faciet populum suum* (*Matth.* I, 21); parce que son règne ne finira point: *Et regni ejus non erit finis* (*Luc.*, I, 33). Tels sont les caractères de sa grandeur: une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité, que les princes et les grands doivent la chercher: ils ne seront grands, comme Jésus-Christ, qu'autant qu'ils seront saints, qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur vie et leur règne deviendront un modèle qui se perpétuera dans tous les siè-

cles, c'est-à-dire, qu'ils auront comme Jésus-Christ une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

L'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de Dieu, qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand, parce qu'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres, et que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines. Il est grand, parce qu'il est le Saint et le Fils du Très-Haut : toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu d'où il est sorti, et le grand mystère de ses voies éternelles, qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir comme Jésus-Christ des princes et des rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux ; si toute leur grandeur est dans leur nom ; si leurs titres sont leurs uniques vertus ; s'il faut rappeler les siècles passés, pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde. On oppose sans cesse leur nom à leur personne ; le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre ; les histoires, où sont écrites les grandes actions de leurs pères, ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux ; on cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs ; on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie, et cet amas de gloire dont ils ont hérité, n'est plus qu'un poids de honte, qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste plus qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur, mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur et de mérite ; mais elle manque et s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux ; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si devant le monde même la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre, qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grâce et de son esprit qu'il y a mis lui-même ?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands, que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu, et que nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre ; c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, que tout l'univers n'est que pour nous, que les patriarches et tous les élus des siècles passés sont nos ancêtres ; que nous devenons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons les anges et les hommes, et que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations et les puissances du siècle.

Telle est, Sire, la prérogative des enfants de Dieu. Aussi nos rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres qui entourent et anoblissent leur couronne ; et le plus saint de vos prédécesseurs n'allait pas chercher la source et l'origine de sa grandeur dans le nombre des villes et des provinces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il avait été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, Sire, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *Ut filii Dei nominemur et simus.* (I *Joan.*, III, 1.) Si les enfants des rois, dégénérant de leur auguste naissance, n'avaient que des inclinations basses et vulgaires ; s'ils se proposaient la fortune d'un vil artisan, comme l'objet le plus digne de leur cœur, et seul capable de remplir leurs grandes destinées; si, perdant de vue le trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connaissent rien de plus grand que de ramper dans la boue et d'être confondus, par leurs sentiments et leurs occupations, avec la plus vile populace; quel opprobre pour leur nom et pour la nation qui attendrait de tels maîtres !

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu, quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siècle. La grâce de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers : par celle-ci, vous n'êtes qu'un roi temporel, l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel : la première ne vous fait que l'enfant des rois; par l'autre, vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans votre majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous

avez eue des rois vos ancêtres ; mais ce ne serait rien, si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis, par le baptême, au nombre de ses enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine! Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes ; si la moindre bassesse les déshonore; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur ; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes ; si le monde exige tant des enfants de la terre, qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel? Quelle innocence! quelle pureté de désirs! quelle élévation de sentiments! quelle supériorité au-dessus des sens et des passions! quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel! Qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ; une grandeur de sainteté : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur.*

SECONDE PARTIE.

Mais, en second lieu, il sera grand, parce qu'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum;* second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédiction, et il vient rompre nos chaînes et nous mettre en liberté; nous étions ennemis de Dieu et étrangers à ses promesses, et il vient nous réconcilier avec lui, et nous rendre concitoyens des saints et enfants d'une nouvelle alliance; nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde, et il vient d'être notre loi, notre vérité, notre justice et répandre l'abondance de ses dons et de ses grâces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui était souillé, fortifier ce qui était faible et sauver ce qui était perdu, réunir ce qui était divisé. Quelle grandeur! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les princes et les souverains et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence : c'est un nouveau joug et une servitude honteuse, que ce funeste libertinage; et la règle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore ou qui s'élève contre l'autorité légitime ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul, et, sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle, chacun veut être à lui-même sa loi; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité, naissent bientôt de l'indépendance; et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets, mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois. Vous ne connaissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai, mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même : vous ne commandez pas à des esclaves ; vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connaît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger, autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres; un règne long et glorieux l'avait affermie, sa haute sagesse la soutenait, et l'amour de ses sujets n'y mettait presque plus de bornes; cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle, qui ne s'assure leur soumission, que parce qu'elle s'assure de leur tendresse. Les hommes croient être libres, quand ils ne sont gouvernés que par des lois; leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent; ils deviennent moins puissants, dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste

et odieuse, l'énerve et la diminue: la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets, et quelque absolus qu'ils paraissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler, et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre; il n'est grand que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnaissance qui les porta autrefois à se faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs. Ils adorèrent la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, des princes bienfaisants, un Jupiter roi de Crète, un Osiris roi d'Egypte, qui avaient donné des lois sages à leurs sujets, qui avaient été les pères de leurs peuples, et les avaient rendus heureux pendant leur règne; l'amour et le respect qu'inspire la reconnaissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle, et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres, qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime publique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes; c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes, car tous les hommes sont vains, et n'agissent presque que pour eux; et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux; mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui; il n'a rien fait pour ses peuples, et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant, mais on ne le regardera jamais comme un grand roi; il aura gagné des batailles, mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets; il aura conquis des provinces étrangères, mais il aura épuisé les siennes; en un mot, il aura conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auraient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que les trésors les plus précieux étaient les cœurs de ses sujets; un prince, qui par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son Etat, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes, rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples, maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets, qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille, et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avaient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître, ceux-ci le rediront à leurs neveux, et dans chaque famille, ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avaient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

### TROISIÈME PARTIE.

Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne : *Et regni ejus non erit finis.* Il était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles; ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance; les hommes de tous les temps le reconnaîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant, et qui s'offre toujours pour nous à son père; il sera même le prince de l'éternité, il régnera sur tous les élus dans le ciel, et l'Eglise triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage, que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle était donnée à nos titres plus qu'à nos vertus; c'était un faux éclat qui environnait nos places, mais qui ne sortait pas de nous-mêmes; nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire; cette gloire était le fruit de l'erreur et de

l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands ; on honore leurs cendres encore fumantes, d'un reste d'éloge ; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre, mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain ; on a honte des louanges qu'on leur a données, c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oserait plus parler; on en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros; et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connaître la grandeur véritable des souverains et des grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux; plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit, lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs, les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi; et malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône : et avec moins de ces talents brillants qui font les héros, et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires, parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants : c'est là que la postérité, toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étaient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils durent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs ; et que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir : c'est par là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel, comme le règne de Jésus-Christ : *Et regni ejus non erit finis.*

Le règne de David fut toujours le modèle des bons rois de Juda, et sa durée égala celle du trône de Jérusalem. Ce ne furent pas ses victoires toutes seules qui le rendirent le modèle des rois ses successeurs : Saül en avait remporté comme lui sur les Philistins et les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la Loi et pour la religion de ses pères ; sa soumission à Dieu dans les disgrâces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité; son respect pour les prophètes, qui venaient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs, et lui ouvrir les yeux sur ses faiblesses; les larmes publiques de pénitence et de piété dont il baigna son trône, pour expier le scandale de sa chute; les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères, sa confiance dans le grand prêtre et dans les ministres du culte saint; le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse, et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël

Voilà, Sire, la grandeur que Votre Majesté doit se proposer. Régnez de manière que votre règne puisse être éternel ; que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu , mais encore, que dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux princes vos successeurs comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires que vous deviendrez un grand roi ; ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre règne le plus bel endroit de nos histoires et le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire, et que ces mêmes paroles, si souvent portées à vos oreilles, trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins, et vous serez un grand roi ; et la durée de votre règne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes, et qui par cela seul mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les souverains, en naissant, naissent de bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler auprès de vous. Sire, l'amour ne peut se payer que par l'amour; et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois; leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples : ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons princes. Et quelle gloire, en effet, pour un roi, de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets ; d'être sûr que, dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne, ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble! Quelle gloire, Sire, de faire de soi, dans toute la suite des siècles, comme la reine de Saba le disait de Salomon : Heureux ceux qui le virent et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire! Heureux l'âge qui montra à la terre un si bon maître! Heureuses les villes et les campagnes qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés! Heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable!

Grand Dieu! c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples, et c'est le plus

grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste que vous destinez à la monarchie : son âge, son innocence, le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes; il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme et qui l'achève. Grand Dieu! il est encore temps, formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réservé, et que cette prière, si souvent ici renouvelée, ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée.

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit; que la foi triomphe des erreurs; que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher; que les nouvelles doctrines sont proscrites; que les esprits rebelles ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité; que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions et veillant sans cesse à la conservation du dépôt, voient l'autorité de l'empire donner les mains à celle du sacerdoce; et que tous les cœurs, déjà réunis aux pieds du trône, portent la même union et la même concorde aux pieds des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu! de ces traits heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples : que l'ouvrage de vos miséricordes croisse, et se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe : nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale; que ce soit elle qui nous le forme et qui nous le prépare : il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race; qu'il soit, comme lui, le sauveur et le libérateur de son peuple; et que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire. Ainsi soit-il.

## SERMON VII.

### *Pour le dimanche de la Passion.*

#### SUR LA FAUSSETÉ DE LA GLOIRE HUMAINE.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est. (*Joan.*, VII, 54.)

*Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.*

Sire,

Si la gloire du monde sans la crainte de Dieu était quelque chose de réel, quel homme jusque-là avait paru sur la terre, qui eût plus de lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avait-il pas paru dans le monde?

Suivez-le dans tout le cours de sa vie : toute la nature lui obéit; les eaux s'affermissent sous ses pieds; les morts entendent sa voix; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui; les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence; la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses prodiges; il lit dans les cœurs; il voit l'avenir comme le présent; il entraîne après lui les villes et les peuples; personne avant lui n'avait parlé comme il parle, et, charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'était jamais montré sur la terre environné de tant de gloire? Et cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talents, les succès éclatants, ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que les vertus de l'homme, et il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu : c'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Il y a longtemps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire : ils la perdent la plupart en la cherchant, et croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et le déréglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité où son nom même ne passera peut-être pas, et où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui avait élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir dans les âges suivants, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard. Les applaudissements publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie sont presque toujours à l'instant démentis par les jugements et les discours secrets; leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts; et à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur qui les désavoue.

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, aurait-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia?* (*Judith*, XVI, 19)

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre tout entière; remarquez, je vous prie, mes frères, que les hommes ont, de tout temps, établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans

l'éminence et la distinction des talents, et enfin, dans les succès éclatants.

Or, sans la crainte de Dieu, toute probité humaine est, ou fausse, ou, du moins, elle n'est pas sûre; les plus grands talents deviennent dangereux ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès desquels il en fait usage; et enfin, les succès les plus éclatants, ou prennent leur source dans le crime, ou ne sont souvent que des crimes éclatants eux-mêmes : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis premièrement que la probité humaine sans la crainte de Dieu est presque toujours fausse, ou, du moins, qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité indépendant de la religion. Il croit qu'on peut être fidèle aux hommes sans être fidèle à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la société, sans avoir celles qu'exige l'Evangile, et, en un mot, être honnête homme sans être chrétien.

On pourrait laisser au monde cette faible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même; et puisqu'il renonce aux vertus des saints, lui passer, du moins, celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste et qui le console de la perte de tous les autres, et de le déposséder d'un honneur et d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui seul, et qu'il dispute même souvent aux justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture; que, malgré les vices et les passions qui les dominent, paraissent encore, sous ses étendards, des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse; en un mot, partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir; qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables justes de l'Evangile. Il les dégrade pour élever son idole; il se vante que l'honneur et la véritable probité ne résident que chez lui; il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers et tout le faux de la vertu, et s'en arroge à lui-même l'héroïsme et la gloire. Mais qu'il serait aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain et pompeux que le monde rend à son idole! Il n'y aurait qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil et de vanité, à peine en retrouveriez-vous les faibles vestiges.

Ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont, au fond, souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes; bons citoyens, il est vrai; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent, en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attache : amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes : observateurs de leur parole; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire: ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses: vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes : protecteurs de la faiblesse; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité, et les éloges des opprimés sont ce que leur offre de plus touchant leur oppression et leur misère. En un mot, dit l'Ecriture, on les appelle miséricordieux; ils ont toutes les vertus pour le public; mais n'étant pas fidèles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *Multi homines misericordes vocantur; virum autem fidelem quis inveniet?* (*Prov.*, XX, 6.)

Mais quand la probité du monde ne serait pas presque toujours fausse, il faudrait convenir, du moins, qu'elle n'est jamais sûre. La religion toute seule assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte et l'opprobre en seraient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paraîtrait que plus belle et plus glorieuse à l'homme de bien; sa vie même serait en péril qu'il ne voudrait pas la racheter au prix de sa vertu; le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice, puisque Dieu est le seul témoin qu'il craint, et le reproche de sa conscience la seule peine qui l'afflige; la gloire même et les acclamations publiques le solliciteraient à une entreprise ambitieuse et injuste, qu'il préférerait le devoir et la règle qui la condamnent aux applaudissements de l'univers qui l'approuve. Enfin, changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable juste : le monde peut varier à son égard; les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui peuvent demain le dégrader et l'abattre; sa fortune peut changer, mais sa vertu ne changera point avec sa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois. Outre que le monde est plein de faux justes, et que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes n'en ont pas le mérite devant Dieu, ç'a été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les faiblesses de l'homme. Le juste peut tomber; mais la vertu seule peut le défendre ou le relever de ses chutes ; elle seule marche sûrement, parce que les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes; les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir,

parce que les occasions ne changent jamais rien aux règles; la lumière et les regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres; en un mot, elle compte les hommes pour rien, parce que Dieu seul, qui la voit, doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau; formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres; appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugements des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles, les tristes fruits de l'amour-propre; elles sont toujours sous l'inconstance de son empire, enfin, le faible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi, ou de supplanter un concurrent: pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite; que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu; placez-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir; en un mot, qu'il passe toujours pour homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Tout Israël paraît applaudir d'abord à la révolte d'Absalon; Achitophel, cet homme si sage et si vertueux dans l'estime publique, et dont les conseils étaient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère, vous pouvez être utile au public, mais vous devenez inutile à vous-même; vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes, mais en ferez-vous jamais une véritable vertu? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point, c'est un roi lui-même qui parle; et connaître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu! c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, et la source de la véritable gloire: *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* (*Sap.*, XIII, 1.)

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur et la probité mondaine; on n'est grand que par le cœur, et le cœur vide de Dieu n'a plus que le faux et les bassesses de l'homme.

SECONDE PARTIE.

Mais peut-être que les vertus civiles toutes seules sont trop obscures, et que la distinction et la supériorité des grands talents nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas! Sire, que sont les grands talents, que de grands vices, si les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes? que deviennent-ils entre nos mains? souvent l'instrument des malheurs publics, toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? Un astre nouveau et malfaisant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui; ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course, il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes; tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime; il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des moments qu'on dérobe à sa gloire; ses voisins deviendront ses ennemis, dès qu'ils pourront devenir sa conquête; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes; il épuisera et renversera ses propres Etats pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les peuples et les nations; il troublera la paix de l'univers; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres: s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connaissances empoisonnées par l'orgueil ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge, qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé dans le sein même du christianisme les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui par des talents heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront, viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté: comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des Etats et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues; les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever les siècles passés sur les débris de sa patrie, changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de ses libertés; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois ; renverser le trône et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir hors le repos, qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache, et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines que de ne pas s'agiter et faire usage de leurs talents et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! Chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes : semblables à un navire sans gouvernail, que des vents favorables poussent à pleines voiles, plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi que les grands talents dont la foi ne règle pas l'usage. Les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur, et, plus on était né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même; ces hommes si vantés expient souvent dans la honte d'une chute éclatante l'injustice des applaudissements publics; leurs vices déshonorent leurs talents. Ces vastes génies nés pour soutenir l'état ne sont plus, dit Job, que de faibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres mêmes les plus brillantes du sanctuaire s'avilir et se traîner indignement dans la boue, et les plus grands talents sont souvent livrés aux plus grandes faiblesses : *Qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat*. (*Job*, XII, 19.)

TROISIÈME PARTIE.

Les succès éclatants et les grands événements qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu et ne leur donnent pas plus de droit à la gloire que leurs talents.

Je sais que le monde y attache de la gloire, et que d'ordinaire chez lui ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes. Les provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres et les inscriptions et à quoi le monde consacre des éloges et des monuments publics pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnaissance publique; tout ce qui est utile aux hommes est digne, en un sens, de la reconnaissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation et que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs, il ne pèse que les actions. Il est même en ce genre des erreurs nécessaires à l'ordre public; tout ce qui l'embellit doit être glorieux, et les mœurs ou les motifs qui ne déshonorent que la personne ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.

Mais, s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde. Hélas! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même. Ceux que la distance des temps et des lieux éloigne de ses regards sont les seuls à couvert de ses traits; ceux qui vivent sous ses yeux n'échappent guère à sa censure, et il cesse de les admirer dès qu'il a le loisir de les connaître. Et en cela ne l'accusons point de malignité et d'injustice; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et en effet, percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements : tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros; entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même : c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue : *Cinis est enim cor ejus, et terra supervacua, spes illius.* (*Sap.*, XV, 10.)

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent et le désespoir ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. David ne devait peut-être les victoires et la fidélité de Joab qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire, et presque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avait rendus célèbres : souvent ils ne leur trouvaient de grand que le nom; l'homme désavouait le héros, leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès ; il fallait rappeler l'époque de leurs grandes actions pour se persuader que c'étaient eux qui les avaient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques, qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires.

Non, Sire, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions; voilà la véritable grandeur et la seule gloire

réelle que personne ne peut nous disputer; tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes est sali, pour ainsi dire, par la boue dont ils sont formés. Le sage tout seul, dit un grand roi, est en possession de la véritable gloire; celle du pécheur n'est qu'un opprobre et une ignominie : *Gloriam sapientes possidebunt, stultorum exaltatio ignominia.* (*Prov.*, III, 35.)

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et de nous-mêmes; une conscience pure et à l'épreuve de tout, un cœur qui marche droit dans la justice et dans la vérité, supérieur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui se passe et soumis à Dieu seul : voilà la véritable gloire et la base de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule; toutes les vertus tombent et il ne reste plus rien, parce qu'il ne reste que nous-mêmes.

Sire, votre règne serait plein de merveilles, vous porteriez la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre, vos jours ne seraient marqués que par vos triomphes, vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des rois vos ancêtres, l'univers entier retentirait de vos louanges: si Dieu n'était point avec vous, si l'orgueil plutôt que la justice et la piété était l'âme de vos entreprises, vous ne seriez point un grand roi, vos prospérités seraient des crimes, vos triomphes des malheurs publics; vous seriez l'effroi et la terreur de vos voisins, mais vous ne seriez pas le père de votre peuple; vos passions seraient vos seules vertus, et malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des rois, vous aurait donnés, aux yeux de Dieu et peut être même de la postérité, elles ne paraîtraient plus que de véritables vices.

Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu! que nous vous demandons pour cet enfant auguste; elle paraît déjà peinte sur la majesté de son front, elle coule même dans ses veines avec le sang des rois ses ancêtres, et vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes dès que vous l'avez fait naître du sang des héros : c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature dont vous l'avez ennobli par l'éclat immortel de la piété. Ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déjà les délices de son peuple toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux. Laissez à sa naissance et à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde; nous ne vous demandons, grand Dieu! que de veiller au soin de sa conservation et de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat et des prospérités de son règne; mais vous seul pouvez répondre de l'innocence et de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses pères selon la chair; mais vous, grand Dieu! qui êtes son père selon la foi, donnez-lui la sagesse qui est la gloire et l'héritage de vos enfants.

Que son cœur soit toujours entre vos mains et son cœur sera encore plus grand que ses succès et ses triomphes; qu'il vous craigne, grand Dieu! ses ennemis le craindront; ses peuples l'aimeront, il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles, et comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire, nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur. Ainsi soit-il.

## SERMON VIII.

### *Pour le dimanche des Rameaux.*

#### SUR LES ÉCUEILS DE LA PIÉTÉ DES GRANDS.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI, 5.)

*Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur.*

Sire,

Partout ailleurs Jésus-Christ semble n'exercer qu'avec une sorte de ménagement les fonctions éclatantes de son ministère. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui veut l'élever sur le trône; il choisit le sommet solitaire d'une montagne écartée, pour manifester sa gloire à trois disciples; les démons eux-mêmes, qui veulent la publier, sont forcés par ses ordres de la cacher et de la taire.

Aujourd'hui il paraît en roi, et comme un roi qui vient prendre possession de son empire, il souffre des hommages publics, il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe : *Dicite quia Dominus his opus habet.* (*Matth.*, XXI, 4.) Il entre dans le temple, et par des châtiments éclatants, il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avait ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux regards publics; c'est le fils de David qui donne des lois, qui exerce une autorité suprême et qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle et de sa puissance.

Il est donc ici le modèle de la piété des grands. Les vertus privées ne leur suffisent pas, il leur faut encore les vertus publiques; ce serait peu de les avoir jusqu'ici exhortés à la piété, l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Evangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles; les devoirs changent avec l'état : plus il est élevé, plus ils se multiplient; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques, et nous devenons mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or, la piété des grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus : 1° Une piété oisive et renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins et des devoirs publics. 2° Une piété faible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises et dans toute leur conduite. 3° Enfin une piété crédule et bornée, facile à recevoir l'impression du pré-

jugé et incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire qu'il faut à la piété des grands la vigilance publique, qui fait agir; le courage et l'élévation, qui font décider et entreprendre; enfin, ou les lumières qui empêchent d'être surpris, ou une noble docilité, qui se fait une gloire de revenir dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

### PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

La piété véritable est l'ordre de la société. Elle laisse chacun à sa place; fait de l'état où Dieu nous a placé l'unique voie de notre salut; ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous; ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu; la religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu, quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état. L'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé; le prince s'égare et se perd par la même voie qui aurait sauvé le sujet, et le souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue est en garde contre la gloire même et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable: on peut rougir d'un vice, mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets: les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé, en échange, ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer: c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête, pour les protéger et pour les défendre; ce n'est pas de ces divinités inutiles, qui ont des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point; ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'Ecriture, pour les conduire et les défendre: ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont: c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets: leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance; en un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions: il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte, mais vous vous le devez à vous-même, et si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde; vous êtes le maître de vos sujets, mais vous n'en aurez que le titre si vous n'en avez pas les vertus; tout vous est permis, mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége; vous pouvez négliger les soins de la royauté, mais comme ces rois fainéants, si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel serait donc ce fantôme de piété, qui ferait une vertu aux grands et au souverain de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre? Sire, un prince établi pour gouverner les hommes doit connaître les hommes: le choix des sujets est la première source du bonheur public; et pour les choisir, il faut les connaître. Nul n'est à sa place dans un Etat où le prince ne juge pas par lui-même: le mérite est négligé, parce qu'il est ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses; l'intrigue supplante les plus grands talents; des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places, et les meilleurs sujets demeurent inutiles. Souvent un David, seul capable de sauver l'Etat, n'emploie sa valeur, dans l'oisiveté des champs, que contre les animaux sauvages, tandis que des chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monuments publics, qui, par sa vigilance, a découvert autrefois des complots funestes au souverain et à l'empire, seul en état, par sa probité et par son expérience, de donner de bons conseils et d'être

appelé aux premières places, rampe à la porte du palais, tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête de tout et abuse de son autorité et de la confiance du maître.

Ainsi, les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics, et non les en détourner; ils doivent se sanctifier, en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples. Les grâces de leur état sont des grâces de travail, de soins, de vigilance: quiconque leur promet, dit l'Evangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète: *Ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere.* (*Matth.*, XXIV, 26.) Ils y seront seuls et livrés à eux-mêmes. Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous, et le calme où nous nous croyons le plus en sûreté, si la main du Seigneur ne nous y conduit et ne nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource. Une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain; elle l'avilit et le dégrade.

Eh quoi, Sire! tandis que celui que son rang et sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique se renfermerait dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets, les soins publics seraient abandonnés; les affaires demeureraient; les subalternes abuseraient de leur autorité; les lois céderaient la place à l'injustice et à la violence; les peuples seraient comme des brebis sans pasteur; tout l'Etat dans la confusion et dans le désordre? Et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderait avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse? et les peuples, exposés à la merci des flots, n'auraient pas droit de dire à ce pilote endormi et infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disaient à Jésus-Christ: Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions, et notre perte ou notre salut n'est plus une affaire qui vous intéresse? *Magister, non ad te pertinet, quia perimus?* (*Matth.*, IV, 38.) La religion autoriserait donc des abus que la raison elle-même condamne?

Mais la religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public? Elle tombe ou s'affaiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la faiblesse des lois; la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des empires; le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes: l'observance des lois de l'Etat doit préparer les voies à celle de l'Evangile. L'Eglise ne doit compter sur rien, dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Aussi, les Etats où la multitude gouverne, et ceux où elle partage la puissance avec le souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des lois que du culte de leurs pères; les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs, et c'est là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile; elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la faiblesse de l'autorité; elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux dissensions publiques; les règnes les plus faibles et les plus agités ont toujours été, parmi nous comme partout ailleurs, les règnes funestes de son accroissement et de sa puissance, et dès que l'harmonie civile se dément, toute la religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints rois de Juda, Sire, mêlaient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Josaphat au sortir du temple, où il venait tous les jours offrir ses vœux et ses sacrifices au Dieu de ses pères, envoyait, dit l'Ecriture, dans toutes les villes de Juda, des hommes habiles et des prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des lois et la pureté du culte que les malheurs des règnes précédents avaient fort altérées.

David lui-même, malgré ses pieux cantiques qui faisaient son occupation et ses plus chères délices, et qui instruiront jusqu'à la fin les peuples et les rois, paraissait sans cesse à la tête de ses armées et des affaires publiques; ses yeux étaient ouverts sur tous les besoins de l'Etat, et ne pouvant suffire seul à tout, il allait chercher jusqu'aux extrémités de la Judée des hommes fidèles, pour les faire asseoir à ses côtés et partager avec eux les soins qui environnent le trône: *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum.* (*Psal.* C, 6.)

Les plus pieux rois vos prédécesseurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui surtout que l'Eglise honore d'un culte public descendait même dans le détail des différends de ses sujets, et comme il en était le père, il ne dédaignait pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de sa couronne, il voulait la transmettre à ses successeurs avec le même éclat et les mêmes prérogatives qu'il l'avait reçue de ses pères Il croyait que l'innocence de la vie seule ne suffit pas au souverain; qu'il doit vivre en roi pour vivre en saint, et qu'il ne saurait être l'homme de Dieu, s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, Sire, que la piété dans les grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins et de détails inutiles; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains; les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention et leur zèle; ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public; ils peuvent avoir la piété du sujet, ils n'ont pas celle du prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique: leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats, qui font mouvoir toute la machine; et tout doit être grand dans la piété des grands.

SECONDE PARTIE.

Mais si l'inaction en est le premier écueil,

l'incertitude et l'indécision, que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide et scrupuleuse, ne paraissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende autoriser ici cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de l'Evangile; ni cette erreur commune, qui ne croit pas l'exactitude des règles de l'Evangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'Etat.

Dieu, qui est auteur des empires, ne l'est-il pas des lois qui les gouvernent? A-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? et les rois seraient-ils son ouvrage, s'ils ne pouvaient régner sans que la fraude et l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur règne? N'est-ce pas la justice et le jugement qui soutiennent les trônes? La loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain, comme la première loi de l'empire? Et s'il fallait toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu serait fausse, ou les sociétés humaines ne seraient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes frères, de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes! que les empires et les monarchies ne se mènent point par des maximes de religion; que la loi de Dieu est la règle du particulier, mais que les Etats ont une règle supérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberait dans la langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisaient les affaires publiques, et qu'il n'est pas possible d'être en même temps et l'homme de l'Etat et l'homme de Dieu !

Quoi! mes frères, la justice, la vérité, la bonne foi seraient funestes au gouvernement des Etats et des empires? La religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendrait elle-même l'écueil? Un bras de chair soutiendrait plus sûrement les royaumes que la main de Dieu qui les a élevés? Les peuples ne pourraient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent? et les ministres des rois ne pourraient acheter que par la perte de leur salut le salut de la patrie? Quel outrage pour la religion et pour tant de bons rois, qui n'ont régné heureusement que par elle!

J'avoue, Sire, que lorsque le souverain est ambitieux et médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé; l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture; on ne donnera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner, et de science des affaires. En un mot, donnez-moi des David et des Pharaon amis du peuple de Dieu, et ils pourront avoir des Nathan et des Joseph pour leurs ministres.

C'est donc déshonorer la religion, dit saint Augustin (*De civitate Dei*), de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gouvernement des républiques et des empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal entendue des motifs d'indécision et d'incertitude, qui entrevoient partout les apparences du mal et qui opposent sans cesse un fantôme de religion aux entreprises les plus justes et aux maximes les plus capitales.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide; toujours enveloppée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles; on marche avec bien plus de sécurité, quand on ne veut marcher que dans la lumière; l'homme vertueux tout seul a droit d'aller la tête levée, et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi, c'est se faire une fausse idée de la piété, de se la figurer toujours timide, faible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs et une vertu de ses faiblesses; obligée d'agir et n'osant entreprendre, toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs; et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété, mais ce ne sont pas ceux de la piété même; c'est le caractère d'un esprit faible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion : en un mot, c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, Sire, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même; l'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout; c'est le hasard qui fait les héros; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste : les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidèle à la loi de ses pères? Quel gouvernement plus sage et plus absolu? Tous les raffinements de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples? Quelle gloire et quelle magnificence environnait son trône! La piété en avilissait-elle la majesté? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis, ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance; et des souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissants que le sien avoir

pour sa personne des égards et des déférences qu'ils ne devaient pas à sa couronne? Les sages des autres nations ne se regardaient-ils pas comme des insensés devant lui? Ne venait-on pas des contrées les plus éloignées admirer l'ordre et l'harmonie qui lui faisait gouverner tous ses sujets comme un seul homme? N'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés, que les princes apprennent encore tous les jours à régner? Et la piété serait-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux, s'il ne fût pas sorti de ses premières voies, et si les égarements de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne et altéré le bonheur de ses sujets! Ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives, et ne cessèrent d'être heureux, que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu, et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître.

Hélas! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu; comme elle est incommode aux passions, ils voudraient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des Etats et des empires, et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse, et ce qui met l'ordre dans l'homme peut seul le mettre dans les Etats.

### TROISIÈME PARTIE.

Enfin, l'indécision et l'incertitude conduisent souvent au préjugé et à la surprise, et c'est le dernier écueil de la piété des grands.

Oui, mes frères, la piété a ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire; la vertu simple et sincère juge des autres par elle-même : c'est presque toujours notre propre obliquité qui nous instruit à la défiance; on est moins en garde contre la fraude et l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité, et les justes sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les grands surtout, Sire, que la piété doit craindre les préjugés et la surprise. Outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que nés, disait autrefois Assuérus, plus droits et plus sincères, ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit que de l'approfondir et de s'en convaincre : *Dum aures principum simplices, et ex sua natura alios æstimantes, callida fraude decipiunt.* (*Esther*, XVI, 6.)

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les grands ne peut-elle pas les rendre capables? Préjugés de crédulité. C'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie, et plus ils aiment la vertu, plus aisément on leur rend suspects de dissolution et de vice ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zèle qui cherche à nuire doit leur être suspect. La véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal, ou loin de le publier, le cache du moins et l'excuse; elle ne cherche pas à rendre son frère odieux à ses maîtres, elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu; les délations secrètes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui que le règlement de ses mœurs; et d'ordinaire le délateur découvre plus ses propres vices que les vices de son frère.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien; ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étaient dus qu'à la piété elle-même; ils chargent de soins publics ceux qui, par leurs lumières bornées, n'étaient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obscures; des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents et des services les plus importants, et ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle. C'est ici où les princes les plus pieux ont trouvé souvent dans leur zèle même les écueils de la piété : les Constantin, les Théodose ont vu autrefois leur amour pour l'Eglise se tourner contre l'Eglise même, et favoriser l'erreur par un zèle de la vérité. Les princes, Sire, ne doivent toucher à la religion que pour la protéger et pour la défendre; leur zèle n'est utile à l'Eglise que lorsqu'il est demandé par les pasteurs : les sollicitations des dépositaires de la doctrine sont les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte. C'est ici où ils ne doivent se réserver que l'honneur de la protection, et leur laisser celui de la décision et du jugement. Les évêques sont leurs sujets, mais ils sont leurs pères selon la foi; leur naissance les soumet à l'autorité du trône; mais sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les princes n'en sont que les premiers enfants, et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne; ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, et usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise, loin d'y remédier; leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies et ont enfanté de nouveaux excès : toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits

rebelles et les ramener à l'unité les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte; et leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'arche et la garder comme David, mais ce n'est pas à eux à y porter les mains; le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte, mais il ne doit jamais en être la règle ni le tribunal d'où partent ses décisions.

Hélas! si les passions et les intérêts humains n'environnaient pas le trône, sans doute la piété des souverains serait la plus sûre ressource de l'Eglise; mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts, pour les faire agir contre la religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des grands, mais c'est l'obstination dans le préjugé qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris; hélas! comment pourraient-ils s'en défendre? Tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper; est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, et qu'ils puissent se laisser séduire? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance : il prend toutes les formes et met à profit tous les moments; et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége.

Mais, Sire, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être; rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avait été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort; c'est une faiblesse de n'oser reculer, quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche; les variations qui nous ramènent au vrai affermissent l'autorité, loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise; ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement; c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez, et voient assez souvent, que les souverains peuvent se tromper, mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leurs méprises. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même; leur respect ne s'affaiblit qu'envers celle, ou qui ne le connaît pas, ou qui le justifie; et dans leur esprit rien ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui se laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui croirait s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

Sire, fermez l'oreille aux mauvais conseils et aux insinuations dangereuses de l'adulation; mais comme elles se couvrent du voile du bien public, et que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du trône, si l'inattention vous les a fait suivre, que l'intérêt seul de votre gloire, quand vous serez détrompé, vous les fasse à l'instant désavouer. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris; rien n'est plus beau dans le souverain, qui ne dépend de personne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous imposer, quand l'imposture et l'adulation démasquées n'auront plus à attendre que votre désavœu et votre colère. C'est l'orgueil des rois tout seul qui autorise et enhardit les adulations et les mauvais conseils; et s'il est vrai que ce sont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais rois, il est encore plus vrai que ce sont les mauvais rois qui forment et multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils que la piété des grands deviendra respectable; qu'ils lui rendront la gloire et la dignité que les dérisions du monde ou les faiblesses de la fausse vertu lui ont presque ôtée, et qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes ce blasphème si injurieux à la religion, que les princes pieux sont les moins propres à gouverner; et que la piété peut en faire de grands saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands rois.

Puissent ces discours licencieux, Sire, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles; mais si l'adulation ose les porter un jour jusqu'aux pieds de votre trône, qu'il en sorte des éclairs et des foudres, pour confondre ces ennemis de la religion et de votre véritable gloire. Ecoutez ces adulations impies comme des blasphèmes contre la majesté des rois, comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagne, aux saint Louis, à votre auguste bisaïeul. C'est par une piété tendre et sincère qu'ils devinrent de grands rois: leur zèle pour la religion les a encore plus illustrés que leurs victoires; les louanges que l'Eglise leur donnera à jamais dureront autant que l'Eglise elle-même; leurs grandes actions, ou auraient été ensevelies dans la révolution des temps, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées

Soyez, Sire, comme eux, le défenseur de la gloire de Dieu, et il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, en vous proposant ces grands modèles, que la piété ne déshonore point les rois; que les passions toutes seules avilissent le trône et dégradent le souverain; qu'on n'est pas digne de régner quand on ne règne pas sur soi-même, et que pour être dans les âges suivants aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidèle à Dieu.

Grand Dieu! plus le trône est environné de piéges, plus les rois ont besoin que vous

les environniez de votre protection et des secours de votre grande miséricorde ; mais plus une tendre jeunesse et une enfance délaissée à elle-même et à tous les périls de la royauté expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété, et contre les écueils de la piété même; donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme, et qui font en même temps le grand roi. Faites qu'il respecte ceux qui vous servent, e. qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les rois respectables.

Jetez les yeux sur lui, du haut du ciel, grand Dieu ! et voyez ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations: les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues ? Regardez-le, grand Dieu ! avec les yeux et la tendresse de toute la nation.

Ecoutez la première voix de son cœur innocent qui vous dit ici, comme autrefois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi, laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent, et qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance : *Respice in me, et miserere mei* (*Psal.* LXXXV, 16); soyez vous-même le défenseur de mon trône et de ma jeunesse; conservez l'empire à l'enfant de tant de rois, et qui ne connaît pas de titre plus glorieux que d'être le premier-né de vos enfants : *Da imperium puero tuo.*

Mais que la conservation d'une couronne terrestre, grand Dieu ! ne soit pas le seul de vos bienfaits. Sauvez le fils d'Adélaïde, des Blanche, des Clotilde et de tant de pieuses princesses, qui me portent encore devant vous dans leur sein, comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances : *Et salvum fac filium ancillæ tuæ:* et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les plus tendres, conservez-la moi, grand Dieu ! aussi longtemps que ma couronne, afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON IX.

### *Pour le vendredi saint.*

### SUR LES OBSTACLES QUE LA VÉRITÉ TROUVE DANS LE COEUR DES GRANDS.

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus. (*Psal.*, II, 2.)

*Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ.*

Sire,

Toutes les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort, et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des passions des grands et des puissants de la terre.

C'est un pontife éternel qui s'offre lui-même pour son peuple comme la seule victime capable d'expier ses iniquités et d'apaiser la colère de Dieu ; c'est un ministre et un envoyé de son Père, qui rend témoignage par son sang à la vérité de sa mission et de son ministère; c'est un roi qui entre en possession, par sa mort, de l'empire de l'univers ; il réunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes se pare.

Cependant ce pontife est livré aujourd'hui par la jalousie des grands prêtres ; ce ministre et cet envoyé du ciel oppose en vain son innnocence à l'ambition et à la lâcheté d'un ministre de César ; ce roi, à qui toutes les nations ont été données comme son héritage, devient le jouet de l'indifférence et de la vaine curiosité d'un roi usurpateur de la Judée. Il fallait que tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, la jalousie des pontifes, la lâcheté de Pilate et l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jésus-Christ, fissent éclater sa grandeur et sa puissance : *Astiterunt reges terræ*, etc.

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la croix, il n'en est pas ici de plus convenable, et puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances, contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands de la terre, c'est-à-dire Jésus-Christ condamné à la mort par les passions des grands, et les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

La vérité, toujours odieuse aux grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jésus-Christ sur la croix : la jalousie la persécute ; un lâche intérêt la sacrifie, l'indifférence la méprise et la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu ; tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité, et il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence.

Si les prodiges de Jésus-Christ avaient moins éclaté dans la Judée, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence, et leur zèle jaloux ne l'aurait pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?* (*Joan.*, XI, 47.)

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la grande renommée de Jésus-

Christ fait sur le cœur des pontifes et des prêtres, des dépositaires de la loi et de la religion. Hélas ! faut-il que le sanctuaire lui-même devienne presque toujours l'asile d'une passion si méprisable; que les dons éclatants de l'esprit de paix et de charité mettent l'amertume et la division parmi ses ministres; que la moisson si abondante et qui manque d'ouvriers, excite les sentiments de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent; que les anges destinés au ministère ne puissent arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, sans y en mettre souvent un nouveau ; que dès la naissance de l'Evangile cette triste zizanie se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers, et que l'Eglise souvent soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend, que par l'erreur même qui l'attaque? Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment? Ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? et tous les succès qui agrandissent son royaume ne deviennent-ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement, et nos faibles travaux ne sont plus comptés pour rien, dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste de l'envie. Cependant c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires. Il n'est point de bassesse que cette passion ne consacre, ou ne justifie; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance, et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue où la nature avait d'abord placé des âmes grandes et bien nées.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien. Ces grands prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jésus-Christ, eux qui devaient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité et de l'innocence des autres hommes; ils se les associent et favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux et méprisables. Les hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore; ils nous deviennent chers, dès qu'ils peuvent devenir les vils instruments de notre passion, et ce qui devait les rendre encore plus hideux à nos yeux efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût, et ces hommes corrompus et qu'on devrait bannir de la société ne manquent jamais de trouver des grands qui les écoutent et qui les protégent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infâme, dont on rougit tout bas soi-même : Doeg l'Iduméen devient cher à Saül, dès qu'il devient le ministre de sa jalousie et de sa haine contre David.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime? Non-seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David et descendu des rois de Juda, ayant ouï de sa propre bouche qu'il fallait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance; un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères, enfin pour un homme de néant, né dans la boue et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie, qui change tous les objets à nos yeux; rien ne nous paraît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins et assurer la couronne à son maître : aux yeux de Saül, ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événements et par la sainteté de sa vie : les prêtres, jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion : la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité; les talents les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée, qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire ; les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche, et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours. C'est lui qui lie les sociétés et les commerces ; chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique ; on a honte du nom du vice, et l'on se fait honneur du vice même.

Enfin, il emprunte même les apparences du zèle et de l'amour du bien public : les intérêts de la nation et la conservation du temple et de la loi paraissent consacrer la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent; on blâme les choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pa été nous-mêmes choisis; les places où nous aspirions ne sont jamais, selon nous, données au mérite; la faveur du maître et le bien de l'Etat ne nous paraissent jamais aller ensemble; on se donne pour amateur de la patrie et on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'empire; mais ce n'est pas l'Etat qu'il a dessein de sauver, c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses; mais ce n'est pas de la majesté de la loi dont ils sont jaloux, c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein dans les cours de ces zèles de jalousie. On étale le titre de bon citoyen, et on cache dessous celui de jaloux; on a sans cesse l'Etat dans la bouche et la jalousie dans le cœur; on paraît contristé quand les événements sont malheureux et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place, et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces pontifes demandent que le sang du Juste soit sur eux et sur leurs enfants. La désolation du temple et de la cité sainte, la cessation des sacrifices. la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paraît rien, pourvu que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'Etat a leurs jalousies particulières; faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux; ménager des événements capables de renverser l'empire, pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme? Les histoires des cours et des empires sont remplies de ces traits honteux, et chaque siècle presque en a vu de tristes exemples. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu'à se rendre utile, et à l'homme vertueux et qui aime l'Etat, les services tiennent lieu de récompense.

Première passion dans les pontifes, qui livre aujourd'hui Jésus-Christ, la jalousie; mais en second lieu, c'est un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

### SECONDE PARTIE.

Oui, mes frères, la passion, le dieu des grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à César et c'est le seul devoir qui les occupe. Tout ce qui favorise leur élévation s'accorde toujours avec leur conscience. La probité qui nuirait à leur fortune et qui leur ferait perdre la faveur du maître n'est plus pour eux que la vertu des sots. Mais dès là qu'on craint plus la disgrâce de César que le reproche de sa conscience, si l'on n'a pas encore sacrifié l'honneur et la probité, ce n'est pas le cœur et la volonté, c'est l'occasion qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paraît d'abord, dans le caractère de Pilate, des restes de droiture et de probité; sa conscience s'élève en faveur de l'innocent; il semble lui-même plaider sa cause; il n'ose le délivrer, et il souhaite pourtant qu'on le délivre: premier degré de l'ambition, la lâcheté. On aime le devoir et l'équité, lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle, qu'on peut compter sur les suffrages publics; que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde, et que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation et la souplesse. Nous cherchons la gloire et les applaudissements dans le devoir, et, presque toujours, c'est la vanité, qui donne des défenseurs à la vérité.

A la lâcheté succède la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César: *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* (*Joan.*, XIX, 22); à cette raison, tous les droits les plus sacrés s'évanouissent, et ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de soutenir la justice et la vérité quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle; une démarche opposée à l'honneur et à la conscience est bien plus à craindre pour une âme noble que la colère de César. Mais d'ailleurs, Sire, c'est servir la gloire du prince, que de ne pas servir à ses passions. Il est beau d'oser s'exposer à son indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée, et si les princes, comme vous, peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire; plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne se joint point aux adulations publiques, doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cours; à peine se trouva-t-il un Daniel dans l'empire parmi tous les satrapes qui ne connaissaient point d'autre loi que la volonté du prince. Telle est la destinée des souverains; la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs y rend aussi les amis plus rares.

Aussi, la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté; il abandonne et livre Jésus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du Juste; s'exposer à leur violence, ce serait allumer le feu de la sédition; il vaut encore mieux que l'innocent périsse que si toute la nation allait se révolter contre César! et il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité ; il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie; il semble que le bonheur et la sûreté publique ne puissent subsister que par des crimes; que l'ordre et la tranquillité des empires ne soient jamais dus qu'à l'injustice et à l'iniquité, et qu'il faille renoncer à la vertu pour se dévouer à la patrie.

Non, Sire, je l'ai déjà dit ailleurs, et on ne saurait trop le redire : la loi de Dieu est toute la force et toute la sûreté des lois humaines; tout ce qui attire la colère du ciel sur les Etats ne saurait faire le bonheur des peuples; l'ordre et l'utilité publiques ne peuvent être le fruit du crime ; on sert mal la patrie quand on la sert aux dépens des règles saintes; c'est saper les fondements de l'édifice pour l'embellir et l'élever plus haut ; c'est en affaiblissant ses principaux appuis, y ajouter de vains ornements qui hâtent sa ruine. Les empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui les ont formés, et l'injustice a bien pu détrôner des souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les ministres qui ont outré la puissance des rois, l'ont toujours affaiblie; ils n'ont élevé leur maître que sur la ruine de leurs Etats, et leur zèle n'a été utile aux Césars, qu'autant qu'il a respecté les lois de l'empire.

C'est donc la jalousie dans les princes des prêtres qui persécute aujourd'hui Jésus-Christ ; un vil intérêt dans Pilate, qui le livre, et enfin, une indifférence criminelle dans Hérode, qui en fait un sujet de mépris et de risée.

Hélas! quelle autre destinée pouvait se promettre la doctrine de l'Evangile, en se montrant à une cour superbe et voluptueuse? La doctrine sainte n'offre rien qui ne combatte l'orgueil et la volupté; et il n'y a de grand, pour ceux qui habitent les palais des rois, que le plaisir et la gloire. Si vous n'y paraissez pas sous ces étendards, ou l'on vous prend pour un censeur et un ennemi, ou ils vous méprisent comme un homme d'une autre espèce, et un nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inouï et des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes, qui, seules, leur parlent encore le langage de la vérité ; nous-mêmes, nous venons souvent ici affaiblir ce langage divin, respecter ce que nous devrions combattre, adoucir, par des idées humaines, la sévérité des règles saintes ; autoriser presque leurs préjugés, avant d'oser combattre leurs passions, et, sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnaissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publiait de Jésus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges; et, dans cette attente, il le voit arriver à sa cour avec joie : ce n'est pas la vérité qui l'intéresse, c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle à son loisir et à son oisiveté. Car, c'est de tout temps que la plupart des princes et des grands ont fait de la religion un spectacle. Les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent; ils ne cherchent que le plaisir des sens jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre ; il faut que la religion, pour leur plaire, emprunte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et frivoles : *Interrogabat eum multis sermonibus* (*Luc.*, XXIII); de ces questions où l'orgueil et l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité; qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes que par un désir sincère de les éclaircir; de ces questions qui n'aboutissent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur source ; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut, comme de ces vérités douteuses et peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté et à la dispute des hommes ; où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternels, comme un problème indifférent, dont les deux côtés ont leur vraisemblance et où l'on peut opter; de ces questions, enfin, qui sont plutôt des dérisions secrètes de la foi que les recherches respectueuses d'un véritable fidèle.

Et voilà le seul usage que la plupart des grands font de Jésus-Christ, des questions éternelles sur la religion : *Interrogabat eum multis sermonibus;* faisant de Jésus-Christ et de sa doctrine un sujet oiseux et frivole d'entretien et de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance et de leur culte ; s'informant de la vérité d'un avenir et de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt qu'ils n'écouteraient les relations d'une terre inconnue et peut-être fabuleuse, où nul mortel n'a pu encore aborder; parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude et la divinité de la religion de leurs pères, avec la même incertitude qu'ils parleraient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci, et par la manière peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la foi, montrant qu'ils l'ont tout à fait perdue.

Aussi Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le désir de la connaître qui l'interroge, et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et disputent plus sur la religion qu'elle est d'ordinaire plus effacée. Oui, mes frères, on a déjà trouvé la vérité quand

on la cherche de bonne foi : il ne faut, pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs, il ne faut que l'écouter au dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix ; les doutes et les recherches que forment l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière ; elle aveugle les sages et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières : plus on veut raisonner, plus on s'égare ; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent. La raison une fois sortie de la règle ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle avance, plus elle se creuse des précipices. Aussi, l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant et ne garde plus de mesures dans ses progrès ; elle n'en voulait d'abord parmi nous qu'aux abus prétendus du culte, elle a depuis attaqué le culte lui-même ; elle se plaignait que nous dégradions Jésus-Christ de sa qualité de médiateur, elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité et de sa naissance éternelle ; elle voulait réformer la religion, elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir et n'en plus connaître aucune; elle prétendait s'en tenir à la lettre aux livres saints, et cette lettre a été pour elle une lettre morte, et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme et des visions sur l'avenir que l'événement a démenties et dont elle a rougi elle-même. Non, mes frères, la foi est le seul point qui peut fixer l'esprit humain : si vous passez au delà, vous n'avez plus de route assurée, vous entrez dans une terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort; vous n'y voyez plus que des fantômes, les tristes enfants des ténèbres; et comme la raison n'a plus de frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes.

En effet, les questions d'Hérode le conduisent à faire de Jésus-Christ un sujet de risée : *Sprevit autem illum Herodes ;* et toute sa cour suit son exemple : *Cum exercitu suo.* La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au souverain, est bientôt digne de l'oubli ou du mépris même du courtisan : c'est le goût du prince qui décide presque toujours pour eux de la vérité et du mérite ; leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître. C'est là leur loi et leur évangile, et ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices et les passions de l'idole qu'ils adorent.

Aussi, l'attention, Sire, la plus essentielle que les rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la religion respectable, en ne se permettant jamais la plus légère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste bisaïeul ne le virent jamais s'écarter de cette règle : ce fut pour lui la règle de tous les temps et de tous les lieux. Son respect pour la religion de ses pères imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété ; son langage fut toujours le langage du premier roi chrétien, c'est-à-dire le langage respectable de la foi. L'irréligion était le seul crime auquel il ne pardonnait point. Tout était sérieux pour lui sur cet article ; nulle joie, nul plaisir n'autorisa jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres. Religieux jusqu'au milieu des réjouissances d'une cour jeune et florissante, la foi ne souffrit jamais des plaisirs et des dissipations inévitables à la jeunesse des rois. Sur ce point, Sire, tout devient capital dans la bouche d'un souverain : une simple légèreté va autoriser la licence de l'impiété ou faire de nouveaux impies. On croit plaire en enchérissant, et les railleries du maître deviennent bientôt des blasphèmes dans la bouche du courtisan.

Telles sont les passions que les grands opposent à la vérité et qui condamnent Jésus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever et vous montrer les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ !

Hélas ! en est-il une seule que sa croix ne confonde? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité, et il en est le premier martyr : et les grands craignent la vérité; et il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône. Il n'est roi que pour être la victime de son peuple : et les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des princes et des rois. Les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instruments de ses souffrances : et l'unique usage que les grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes. Au milieu de ses peines et de ses douleurs, il n'est occupé que de nos intérêts : et les grands, au milieu de leurs plaisirs, ne daignent pas même s'occuper des peines et des souffrances de leurs frères. Il souffre à notre place, et les grands croient que tout doit souffrir pour eux. Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres : et c'est la vanité des grands qui les allume et qui les éternise sur la terre. Que dirai-je? il n'est roi que parce qu'il est Sauveur; ses bienfaits forment tous ses titres; ses qualités glorieuses ne sont que les différents offices de son amour pour nous; tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes; il est tout à nos usages : et les grands ne comptent le reste des hommes pour rien et ne croient être nés que pour eux-mêmes.

Voilà, Sire, le grand modèle des rois. Du haut de sa croix, il instruit les grands et les princes de la terre. Regardez, leur dit-il, et faites selon ce modèle ; j'ai quitté mon royaume, et je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets : vous n'êtes roi que pour eux, et leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, Sire, c'est un roi qui donne sa vie pour son peuple, et il ne vous demande que votre amour pour le vôtre. c'est un roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu ; ne combattez

que pour lui, et vous serez toujours sûr de la victoire: c'est un roi qui fait de la croix son trône et le lieu de ses douleurs et de ses souffrances; regardez le vôtre comme un lieu de soins et de travail, et non comme le siége de la volupté et de la mollesse: c'est un roi qui ne veut régner que sur les cœurs; l'usage le plus glorieux de votre autorité, c'est celui qui vous assurera l'amour de vos peuples: c'est un roi qui vient apporter la paix, la vérité, la justice aux hommes, et qui ne veut que les rendre heureux; Sire, régnez pour notre bonheur, et vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur! c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations; vos derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de votre règne; et c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers: grand Dieu! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds; que la religion en consacre les prémices, et en couronne la durée. Ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le trône; que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses pères, les malheurs qui ont entouré son berceau royal, et la tendresse la plus vive de ses sujets.

Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte. Ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage; conservez le sien à cet enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre et protéger l'Eglise, que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang. Ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères, sollicite aujourd'hui surtout vos grâces en sa faveur; n'abandonnez pas l'héritier de tant de princes, qui ont été les premiers défenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille; laissez-nous, grand Dieu, jouir de votre bienfait que nous avons acheté si cher: que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vu tomber à la fois, répare nos pertes et essuie nos larmes; comblez-le lui seul de toutes les grâces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de princes qui devaient régner à sa place, et auxquels sa couronne était destinée: réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres; et que son règne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres de bonheur que nous nous promettions séparément sous les règnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, et auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinait, que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle. Ainsi soit-il.

## SERMON X.

### *Pour le jour de Pâques.*

#### SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. (*Coloss.*, II, 15.)

*Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne.*

Sire,

Les vains triomphes des conquérants n'étaient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir et de mort: c'était le triomphe lugubre des passions humaines; et ils ne laissaient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujourd'hui, pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance; il triomphe du péché, mais en effaçant et attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grâce; il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion: elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix; mais c'est un triomphe glorieux et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu. Tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard, ou à l'adulation et à l'erreur publique; celle-ci, on ne la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants; et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions, et de la mort même.

Exposons ces vérités si honorables à la foi; et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

#### PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

La gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre: la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la déshonorent; enfin la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avaient exaltée.

La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer: elle les élève au-dessus des événements et de l'envie; elle leur assujettit leurs passions; enfin elle leur assure après leur mort la gloire que la malignité leur avait peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le

triomphe de Jésus-Christ; et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avait pu le sauver des traits de l'envie, et son innocence avait paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avaient opprimé. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances mêmes : sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres; sa croix devient le signal éclatant de sa victoire : la Judée seule l'avait rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre; premièrement, la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas ! c'est à la cour surtout, où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? quels sont les succès, où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements, dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse? quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants? en un mot, où sont les héros, dont la malignité, et peut-être la vérité, ne fasse des hommes?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu; le monde la craint et la fuit; mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable : ses entreprises auraient trouvé des censeurs; sa piété sera l'apologie de sa conduite : ses prospérités auraient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins, il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre : ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice : on ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits; il n'attirera point sur ses Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les Etats étrangers : il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affaiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur faiblesse : sa modération sera le plus sûr rempart de son empire; il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent : son autorité lui sera inutile pour se faire obéir, les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute; et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte : toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître de ses peuples; par la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel était, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs à qui l'Eglise rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avaient recours à sa sagesse : ils s'en remettaient à lui de leurs différends et de leurs intérêts; sans être leur vainqueur, il était leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnait sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auraient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves : la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais, si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre : Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier dégré de notre décadence : la gloire des hommes, montée à son plus grand éclat s'attire, pour ainsi dire, elle-même des nuages : l'histoire des Etats et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines : les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles, et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et par des disgrâces.

Mais, sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même, plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes ; ses prospérités nous avaient caché sa véritable gloire ; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus ; il fallait que ses malheurs égalassent ses prospérités, qu'il vît tomber autour de lui tous les princes les appuis de son trône, que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation et le seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple ; il fallait qu'il demeurât tout seul avec sa vertu pour paraître tout ce qu'il était; ses succès inouïs lui avaient valu le nom de *Grand;* ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité, lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse ; la raison, la philosophie promettaient la constance à son sage, mais elle ne la donnait pas ; la fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchait une vaine consolation, en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur même;

or, la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels, sans éteindre la nature elle-même. La foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis, et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment, et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients, elle apprenait à l'orgueil à cacher et non à surmonter ses sensibilités et ses faiblesses ; elle formait des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspirait plus à la gloire de paraître constant qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes. Elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur; elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières ; qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors, si la religion, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur; on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement, et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

### SECONDE PARTIE.

Premier triomphe de Jésus-Christ : il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avait attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes, il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, et nous rend par la grâce la supériorité sur nos passions que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une faiblesse et comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes ; leurs vices, venus jusqu'à nous et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade; et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire.* Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public. Quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouve confiée à ceux qui ne connaissent de loi que le mépris public de toute bienséance et leur propre faiblesse! Ils devaient régler les mœurs publiques, ils les corrompent; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices; on loue les actions et l'on méprise la personne ; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses. Le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle ; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants, il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise, chaque Achille a son Homère, l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre, l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et, en effet, le bonheur ou le mérite ont pu faire des héros, mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples que de vaincre une passion : la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où préside la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil pour un peu de temps peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les

jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite, si vous vous lassez un instant, vous périssez; la victoire même a ses dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous; votre cœur lui-même vous dresse des embûches ; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis, mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle est pourtant la gloire de la religion. La philosophie decouvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait pas à les vaincre, et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies, et toute la force de la raison humaine se fussent épuisés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts, et l'univers entier a été pour elle un autre Lycée, où, au milieu des places publiques elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages; le Grec et le barbare, le Romain et le Scythe ont été également appelés à sa divine philosophie ; ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères : le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres. Il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je? Sa doctrine était insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie; elle n'annonçait que des croix et des souffrances, et les césars devinrent ses disciples : elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu et de l'innocence. Quelle gloire pour la religion !

Mais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'est la vertu. Un prince maître de ses passions, apprenant sur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache, plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples, n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même, voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins ; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre : en un mot entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu ; un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre : une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

### TROISIÈME PARTIE.

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché : mais il triomphe encore de la mort ; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avait fermées, et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnait à l'homme que la même fin qu'à la bête ; tout devait mourir avec son corps, et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connaître, n'était pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avait formé, et que le hasard seul allait dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettait au delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devaient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité que l'impiété de la philosophie avait voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avait imaginées.

Mais cette immortalité qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes, et, pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes frères, cette immortalité, même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges dont on les avait abusés pendant leur vie descendent presque aussitôt avec

eux dans l'oubli du tombeau : ils ne survivent pas longtemps à eux-mêmes ; ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censeurs qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits : ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien. Leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs; (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude) ; de nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes; leur gloire n'a point de consistance assurée et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes vantés pendant leur vie n'ont pas même laissé leur nom à la postérité ! et que sont les histoires des Etats et des empires qu'un petit reste de noms et d'actions, échappé de cette foule innombrable qui, depuis la naissance des siècles, est demeurée dans l'oubli !

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes. Les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires : mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité : sa tête et son nom s'élèvent au-dessus de toute cette multitude comme celle de Saül s'élevait au-dessus de toute la multitude des tribus : sa gloire va même croissant en s'éloignant, et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie. Ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé, et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des Français, a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien : la France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis; la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie, et nous ne commençons à connaître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connaître Jésus-Christ.

Les saints rois, dont les noms sont écrits dans nos annales, seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos ancêtres, qu'on a déjà fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez l'éclat immortel de la justice et de la piété ; c'est ce que répètent tous les jours à votre majesté de sages instructions : ne remontez pas même si haut, vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers, et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône, puissiez-vous l'être de leurs vertus ! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom ! puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs.

Déjà, si notre tendresse ne nous séduit pas, si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions; déjà s'ouvrent à nous de douces espérances ; déjà nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future; déjà la majesté de vos ancêtres peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher !

Grand Dieu ! si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre providence au soin d'une de vos Eglises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste, si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières ! et qui suis-je pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône? Mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leurs couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas,

mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore ? Ce sont, ô mon Dieu, les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Eglise.

Pourrez-vous, grand Dieu! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere* (*Psal.*, LXXIX, 15, 16); regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs! *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* (*Ibid.*) Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde, et, si nos crimes nous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant, que vous avez établi sur nous, vous rappelle et vous rende à votre peuple : *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère nous font répandre. Faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance. Que vos faveurs abondent où vos châtiments avaient abondé, et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu, un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Eglise, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur, plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre, plus que la terreur de ses voisins, et que l'Europe entière envie plus notre bonheur et soit plus touchée de ses vertus, qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu! et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON XI.

### SUR LES VICES ET LES VERTUS DES GRANDS.

Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum ; et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. (*Matth.*, IV, 8, 9.)

*Le démon montra à Jésus-Christ tous les royaumes du monde, et toute la pompe et la gloire qui les environnent et il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.*

Sire,

Les prospérités humaines ont toujours été un des piéges les plus dangereux, dont le démon s'est servi pour perdre les hommes. Il sait que l'amour de la gloire et de l'élévation nous est si naturel, que rien ne nous coûte pour y parvenir, et que l'usage en est si séduisant, que rien n'est plus rare que la piété environnée de grandeur et de puissance.

Cependant, mes frères, c'est Dieu seul qui élève les grands et les puissants, qui vous place au-dessus des autres, afin que vous soyez les pères des peuples, les consolateurs des affligés, les asiles des faibles, les soutiens de l'Eglise, les protecteurs de la vertu, les modèles de tous les fidèles.

Souffrez donc, mes frères, qu'entrant dans l'esprit de notre évangile, je vous expose ici les périls et les avantages de votre état; et qu'avant que d'entrer dans le détail des devoirs de la vie chrétienne dont je dois vous entretenir durant ces jours de salut, je vous marque à l'entrée presque de cette carrière les obstacles et les facilités que vous offre pour les accomplir l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais aussi, il s'y trouve de grandes ressources; on y naît ce semble, avec plus de passions que le reste des hommes, mais aussi on y peut pratiquer plus de vertus; les vices y ont plus de suite, mais aussi la piété y devient plus utile; en un mot, on y est bien plus coupable que le peuple quand on y oublie Dieu ; mais aussi, on y a bien plus de mérite quand on lui est fidèle.

Mon dessein donc aujourd'hui est de vous représenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices, est de vous faire sentir ce que peut, pour le bien ou pour le mal, l'élévation où vous êtes nés; est enfin, de vous rendre le désordre odieux, en vous développant les suites inexplicables que vos passions traînent après elles, et la piété aimable, par les utilités incompréhensibles qui suivent toujours vos bons exemples. Ce ne serait pas assez de vous marquer les périls de votre état, il faut aussi vous en découvrir les avantages. La chaire chrétienne, invective d'ordinaire contre les grandeurs et la gloire du siècle; mais il serait inutile de vous parler sans cesse de vos maux, si l'on ne vous en présentait en même temps les remèdes. C'est ces deux vérités que je me propose de réunir dans ce discours, en vous exposant quelles sont les suites infinies des vices des grands et des puissants, et quelles sont les utilités inestimables de leurs vertus. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Un jugement très-sévère est réservé à ceux qui sont élevés, dit l'Esprit de Dieu ; on fera miséricorde aux pauvres et aux petits, mais le Seigneur déploiera toute la puissance de son bras pour châtier les grands et les puissants : *Exiguo conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI, 7.)

Ce n'est pas, mes frères, que le Seigneur rejette les grands et les puissants, comme dit l'Ecriture, puisqu'il est puissant lui-même; ou que le rang et l'élévation soient

auprès de lui des titres odieux qui éloignent ses grâces et fassent presque tout seuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de personne. Il est le Seigneur des cèdres du Liban, comme de l'hyssope qui croît dans les plus profondes vallées; il fait lever son soleil sur les plus hautes montagnes comme sur les lieux les plus bas et les plus obscurs; il a formé les astres du ciel comme les vers qui rampent sur la terre. Les grands sont même les images plus naturelles de sa grandeur et de sa gloire, les ministres de son autorité, les canaux de ses libéralités et de sa magnificence. Et je ne viens pas ici, mes frères, selon le langage ordinaire prononcer des anathèmes contre les grandeurs humaines et vous faire un crime de votre état, puisque votre état vient de Dieu, et qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls que de vous montrer les moyens infinis de salut attachés à l'élévation où la Providence vous à fait naître.

Mais je dis, mes frères, que les péchés des grands et des puissants ont deux caractères d'énormité qui les rendent infiniment plus punissables devant Dieu que les péchés du commun des fidèles, premièrement, le scandale, secondement, l'ingratitude.

Le scandale. Il n'est point de crime, mes frères, auquel l'Evangile laisse moins d'espérance de pardon qu'à celui d'être un sujet de chutes à nos frères : *Malheur à l'homme qui scandalise*, dit Jésus-Christ, *il lui serait plus avantageux d'être précipité au fond de la mer, que de devenir une occasion de perte et de scandale au plus petit d'entre mes disciples.* (*Matth.*, XVIII, 6, 7.) 1° Parce que vous perdez une âme qui devait jouir éternellement de Dieu; 2° parce que vous faites périr votre frère pour lequel Jésus-Christ était mort; 3° parce que vous devenez le ministre des desseins du démon pour la perte des âmes; 4° parce que vous êtes cet homme de péché, cet antechrist dont parle l'Apôtre : car Jésus-Christ à sauvé l'homme, et vous le perdez; Jésus-Christ a formé de véritables adorateurs à son Père, et vous les lui ôtez; Jésus-Christ nous a acquis par son sang, et vous lui ravissez sa conquête; Jésus-Christ est le médecin des âmes, et vous en êtes le corrupteur; il est leur voie, et vous êtes leur piége; il est le pasteur qui vient chercher les brebis qui périssent, et vous êtes le loup dévorant qui tuez et perdez les ouailles que son Père lui avait données; 5° enfin, parce que tous les autres péchés meurent, pour ainsi-dire, avec le pécheur : mais les fruits de ses scandales seront immortels, ils survivront à ses cendres, ils subsisteront après lui, et ses crimes ne descendront pas avec lui dans le tombeau de ses pères.

Achan fut puni avec tant de rigueur pour avoir pris seulement une règle d'or parmi des dépouilles que le Seigneur s'était consacrées. Mon Dieu! qu'elle sera donc la punition de celui qui ravit à Jésus-Christ une âme qui était sa dépouille précieuse, rachetée non avec de l'or et de l'argent, mais de tout le sang divin de l'Agneau sans tache? Le veau d'or fut réduit en poussière pour avoir fait prévariquer Israël : grand Dieu! et tout l'éclat qui environne les grands et les puissants les mettrait-il à couvert de votre colère, dès qu'ils ne sont élevés que pour être à votre peuple une occasion de chute et d'idolâtrie? Le serpent d'airain lui-même, ce monument sacré des miséricordes du Seigneur sur Juda, fut brisé, pour avoir été une occasion de scandale aux tribus; mon Dieu! et le pécheur, déjà si odieux par ses propres crimes, sera-t-il épargné, lorsqu'il devient un piége et une pierre d'achoppement à ses frères?

Or, mes frères, voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang et la naissance élèvent sur le commun des fidèles : le scandale. Les âmes vulgaires et obscures ne vivent que pour elles seules. Confondues dans la foule et cachées aux yeux des hommes par la bassesse de leur destinée, Dieu seul est le témoin secret de leurs voies et le spectateur invisible de leur chute; si elles tombent ou si elles demeurent fermes, c'est pour le Seigneur tout seul qui les voit et qui les juge; le monde, qui ignore même leurs noms, n'est pas plus instruit de leurs exemples, leur vie n'a point de suite, ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tout seuls, et, s'ils ne se sauvent pas, leur perte du moins se borne à eux et ne devient pas celle de leurs frères.

Mais les personnes nées dans l'élévation deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés : ce sont ces maisons bâties sur la montagne qui ne sauraient se cacher et que leur situation toute seule découvre; ces flambeaux luisants qui traînent partout avec eux l'éclat qui les trahit et qui les montre. C'est le malheur de la grandenr et des dignités, vous ne vivez plus pour vous seuls, à votre perte ou à votre salut est attaché la perte ou le salut de tous ceux qui vous environnent; vos mœurs forment les mœurs publiques; vos exemples sont les règles de la multitude; vos actions ont le même éclat que vos titres; il ne vous est plus permis de vous égarer à l'insu du public, et le scandale est toujours le triste privilége que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le scandale : 1° d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaisir, mais surtout lorsque de grands exemples le leur proposent. Ils trouvent alors une sorte de vanité dans leurs égarements, parce que c'est par là qu'ils vous ressemblent; le peuple regarde comme un bon air de marcher sur vos traces; la ville croit se faire honneur en prenant tout le mauvais de la cour; vos mœurs forment un poison qui gagne les peuples et les provinces, qui infecte tous les états, qui change les mœurs publiques, qui donne à la licence un air de noblesse et de bon goût et qui substitue à la simplicité de nos pères et à l'innocence

des mœurs anciennes, la nouveauté de vos plaisirs, de votre luxe, de vos profusions et de vos indécences profanes. Ainsi, c'est de vous que passent jusque dans le peuple les modes immodestes, la vanité des parures, les artifices qui déshonorent un visage où la pudeur toute seule devrait être peinte, la fureur des jeux, la facilité des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des passions et toute la corruption de nos siècles.

Et d'où croyez-vous, mes frères, que vienne cette licence effrénée qui règne parmi les peuples? Ceux qui vivent loin de vous dans les provinces les plus réculées, conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité et de la première innocence ; ils vivent dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des lois. Mais, plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altère, plus les abus sont communs; et le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs et de vos usages. Dès que les chefs des tribus furent entrés dans les tentes des filles de Madian, tout Juda prévariqua et il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu! que le compte des riches et des puissants sera un jour terrible, puisque, outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur siècle, et que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres!

2° Un scandale de complaisance. On cherche à vous plaire en vous imitant, vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance; ils copient vos vices parce que vous les leur comptez comme des vertus ; ils entrent dans vos goûts pour entrer dans votre confiance; ils s'étudient à l'envi ou de vous suivre ou de vous surpasser, parce que vous n'aimez en eux que ce qui vous ressemble. Hélas! mes frères, combien d'âmes faibles nées avec des principes de vertu et qui loin de vous n'auraient trouvé en elles que des dispositions favorables au salut, ont trouvé dans l'obligation où leur fortune les mettait de vous imiter, le piége de leur innocence!

3° Un scandale d'impunité. Vous ne sauriez plus reprendre dans ceux qui dépendent de vous les abus et les excès que vous vous permettez vous-même ; vous êtes obligé de leur souffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire ; il faut fermer les yeux à des désordres que vous autorisez par vos mœurs, et, de peur de vous condamner vous-même, faire grâce à ceux qui vous ressemblent. Une femme mondaine et tout occupée de plaire, répand sur tout son domestique un air de licence et de mondanité ; sa maison devient un écueil d'où l'innocence ne sort jamais entière; chacun imite au dedans les passions qu'elle fait éclater au dehors, et il faut qu'elle dissimule ses déréglements parce que ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures. Vous le savez, mes frères, et la dignité de la chaire chrétienne ne me défend pas de le dire ici, quel désordre dans ces maisons destinées et ouvertes à un jeu éternel, parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multipliés à l'infini? Que vos plaisirs coûtent cher à ces infortunés, qui loin de vos yeux n'ayant plus de frein qui les retienne et cherchant à occuper une oisiveté où vos amusements les laissent, sentent autoriser par vos exemples les inclinations déréglées qui leur viennent de la bassesse de leur éducation et d'un sang vil et méprisable! O mon Dieu! si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidèle, quel est donc le crime de celui qui les scandalise et qui leur fait trouver la mort et la condamnation où ils auraient dû trouver des secours de salut et l'asile de leur innocence?

4° Un scandale d'office et de nécessité. Combien d'infortunés périssent pour servir à vos plaisirs et à vos passions injustes? Les arts dangereux ne subsistent que pour vous; les théâtres ne sont élevés que pour fournir à vos délassements criminels ; les harmonies profanes ne retentissent de toutes parts et ne corrompent tant de cœurs que pour flatter la corruption du vôtre ; les ouvrages funestes à l'innocence ne passent à la dernière postérité qu'à la faveur de vos noms et de votre protection. C'est vous seuls, mes frères, qui donnez à la terre des poëtes lascifs, des auteurs pernicieux, des écrivains profanes ; c'est pour vous plaire que ces corrupteurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talents et cherchent dans un succès qui n'a pour but que la perte des âmes, leur élévation et leur fortune; c'est vous seul qui les protégez, qui les récompensez, qui les produisez, qui leur ôtez même en les honorant de votre familiarité ce caractère de honte et d'infamie que les lois de l'Eglise et de l'Etat leur avaient laissé et qui les flétrissait aux yeux des hommes.

Ainsi, c'est par vous que les peuples participent à ces désordres, que ce poison infecte les villes et les provinces, que ces plaisirs publics deviennent la source des misères et de la licence publique, que tant de victimes infortunées renoncent à la pudeur pour servir à vos plaisirs, et cherchant à soulager la médiocrité de leur fortune par l'usage des talents que vos passions toutes seules ont rendus utiles et recommandables, viennent sur des théâtres criminels chanter des passions pour flatter les vôtres, périr pour vous plaire, perdre leur innocence en la faisant perdre à ceux qui les écoutent, devenir des écueils publics et le scandale de la religion, porter même le malheur et la dissension dans vos familles, et vous punir, femmes du monde, de l'appui et du crédit que vous leur donnez par votre présence et par vos applaudissements, en devenant l'objet criminel de la passion et de la mauvaise conduite de vos enfants, et partageant peut-être avec vous-mêmes le cœur de votre mari,

et ruinant sans ressource ses affaires et sa fortune.

5° Un scandale de durée. C'est peu, mes frères, que la corruption de nos siècles soit presque le seul ouvrage des grands et des puissants, les siècles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence et de leurs désordres. Ces poésies profanes, qui n'ont vu le jour qu'à votre occasion, corrompront encore des cœurs dans les âges qui nous suivront; ces auteurs dangereux, que vous honorez de votre protection, passeront entre les mains de nos neveux, et vos crimes se multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux, et qui se communiquera d'âge en âge. Vos passions mêmes, immortalisées dans les histoires, après avoir été un scandale pour votre siècle, le deviendront encore aux siècles suivants; la lecture de vos égarements conservés à la postérité, se fera encore des imitateurs après votre mort; on ira encore chercher des leçons de crime dans le récit de vos aventures, et vos désordres ne mourront point avec vous. Les voluptés de Salomon fournissent encore des blasphèmes et des dérisions aux impies et des motifs de sécurité au libertinage; l'emportement de la femme de Putiphar s'est conservé jusqu'à nous, et son rang a immortalisé sa faiblesse. Telle est la destinée des vices et des passions des grands et des puissants; ils ne vivent pas pour leur siècle seul, ils vivent pour les siècles à venir, et la durée de leur scandale n'a point d'autres bornes que celle de leur nom.

Vous le savez vous-mêmes, mes frères; encore aujourd'hui, ne lit-on pas tous les jours avec un nouveau péril ces mémoires scandaleux faits dans le siècle de nos pères, qui ont conservé jusqu'à nous les désordres des cours précédentes et immortalisé les passions des principales personnes qui les composaient? Les déréglements d'un peuple obscur et du reste des hommes qui vivaient alors, sont demeurés ensevelis dans l'oubli; leurs passions ont fini avec eux; leurs vices, obscurs comme leurs noms, ont échappé à l'histoire, et ils sont à notre égard comme s'ils n'avaient jamais été; et tout ce qui nous reste de ces âges passés, ce sont les égarements de ceux que leur rang et leur naissance distinguaient dans leur siècle; ce sont leurs passions qui en inspirent tous les jours de nouvelles par la naïveté du style et par la licence des auteurs qui nous les ont conservées; et l'unique privilége de leur condition, c'est que les vices des petits ont fini avec leur vie, au lieu que ceux des grands et des puissants renaissent, pour ainsi dire, de leurs cendres, passent d'âge en âge, sont gravés dans les monuments publics, et ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes, grand Dieu! qui sont le scandale de tous les siècles, l'écueil de tous les états, et qui serviront jusqu'à la fin d'attrait au vice, de prétexte au pécheur, et de modèle au déréglement et à la licence!

Enfin, un scandale de séduction. Vos exemples, en honorant le vice, rendent la vertu méprisable; la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous; l'extérieur de la piété est un mauvais air dont on se cache en votre présence, comme d'un travers qui déshonore. Combien d'âmes touchées de Dieu ne résistent à sa grâce et à son esprit que de peur de perdre, auprès de vous, ce degré de confiance qu'une longue société de plaisir leur a donnée! Combien d'âmes dégoûtées du monde n'osent se déclarer et revenir à Dieu, pour ne pas s'exposer à vos dérisions insensées, imitent encore vos mœurs et vos plaisirs dont la grâce les a détrompées, et donnent à la complaisance et à des égards injustes pour votre rang mille démarches dont leur propre goût et leur nouvelle foi les éloigne!

Je ne parle pas, mes frères, des préjugés contre la vertu, que vous perpétuez dans le monde; de ces discours déplorables contre les gens de bien, que votre autorité confirme, qui de vous passent jusqu'au peuple, et maintiennent dans tous les états ces vieilles préventions contre la piété et ces dérisions éternelles des justes, qui ôtent à la vertu toute sa dignité et confirment les pécheurs dans le vice.

Et de là, mes frères, que de justes séduits! que de faibles entraînés! que d'âmes chancelantes retenues dans le désordre! que d'impies et de libertins rassurés! quel obstacle devenez-vous au fruit de notre ministère! que de cœurs préparés n'opposent à la force de la vérité que nous annonçons, que les longs engagements qui les lient à vos mœurs et à vos plaisirs, et ne trouvent que vous seuls en eux qui servent comme de murs et de boucliers à la grâce! Mon Dieu, quel fléau pour un siècle, quel malheur pour les peuples, qu'un grand selon le monde qui ne vous craint pas, qui ne vous connaît pas, et qui méprise vos lois et vos ordonnances éternelles! C'est un présent que vous faites aux hommes dans votre colère, et la plus terrible marque de votre indignation sur les villes et sur les royaumes.

Oui, mes frères, voilà ce que vous êtes quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractère de vos fautes, le scandale. Votre destinée décide d'ordinaire de celle des peuples : les désordres des petits sont toujours la suite de vos désordres, et les péchés de Jacob, dit le prophète, c'est-à-dire du peuple et des tribus, ne viennent que de Samarie, le siége des grands et des puissants : *Quod scelus Jacob? nonne Samaria?* (*Mich.*, I, 5.)

Mais, quand le scandale inséparable des péchés des grands et des puissants n'y ajouterait pas un nouveau degré d'énormité qui leur est propre, l'ingratitude, qui en fait le second caractère, suffirait pour attirer sur eux cet abandon de Dieu, qui ferme pour toujours ses entrailles à la bonté et à la miséricorde.

Je dis l'ingratitude, mes frères; car Dieu vous a préférés à tant de malheureux qui gémissent dans l'obscurité et dans l'indi-

gence; il vous a élevés, il vous a fait naître au milieu de l'éclat et de l'abondance; il vous a choisis sur tout le peuple pour vous combler de bienfaits; il a rassemblé sur vous seuls les biens, les honneurs, les titres, les distinctions et tous les avantages de la terre; il semble que sa providence ne veille que pour vous seuls; tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation et d'amertume, la terre ne semble produire que pour vous seuls; le soleil, ne se lever et ne se coucher que pour vous seuls; le reste des hommes même ne paraissent nés que pour vous, et pour servir à votre grandeur et à vos usages; il semble que le Seigneur n'est occupé que de vous seuls, tandis qu'il oublie tant d'âmes obscures dont les jours sont des jours de douleur et de misère, et pour lesquelles il semble qu'il n'y a point de Dieu sur la terre; et cependant vous tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui; votre abondance sert à vos passions, votre élévation facilite vos plaisirs, et ses bienfaits deviennent vos crimes.

Oui, mes frères, tandis que mille malheureux, sur lesquels sa main s'appesantit avec tant de rigueur; tandis qu'une populace obscure, pour qui la vie n'a rien que de dur et de triste, l'invoque, le bénit, lève les mains vers lui dans la simplicité de son cœur, le regarde comme son père et lui donne des marques d'une piété simple et d'une religion sincère; vous, mes frères, qu'il accable de bienfaits; vous, pour qui le monde tout entier semble fait, vous ne le connaissez pas, vous ne daignez pas lever les yeux vers lui; vous ne pensez pas seulement s'il y a un Dieu au-dessus de vous qui se mêle des choses de la terre; vous lui rendez pour action de grâces des outrages, et la religion n'est que pour le peuple.

Hélas ! mes frères, vous trouvez si noir et si indigne, lorsque ceux, dont l'élévation était votre ouvrage, vous oublient, vous méconnaissent, se déclarent contre vous, et n'usent du crédit dont ils vous sont redevables que pour vous éloigner et pour vous détruire. Mais, mes frères, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'est-elle pas son ouvrage ? N'est-ce pas sa main toute seule qui a séparé vos ancêtres de la foule, et qui les a placés à la tête des peuples ? N'est-ce pas la disposition seule de la Providence qui vous a fait naître d'un sang illustre, et qui vous a fait trouver tout d'un coup en naissant, et sans qu'il vous en coûtât rien, ce qu'une vie entière de soins et de peines n'aurait pas pu même vous faire attendre? Qu'aviez-vous à ses yeux plus que tant d'infortunés qu'il laisse dans la misère? Ah ! s'il n'avait eu égard qu'aux qualités naturelles de l'âme, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modestie, combien d'âmes obscures, nées avec toutes ces vertus, auraient dû vous être préférées et occuper la place où vous êtes ? S'il n'eût consulté que l'usage que vous deviez faire un jour de ses bienfaits, combien de malheureux, dans la même situation où vous vous trouvez, auraient été l'exemple des peuples, les protecteurs de la vertu, et glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui, dans leur indigence même, l'invoquent et le bénissent; au lieu que vous le faites blasphémer, et que votre exemple devient une séduction pour son peuple?

Et cependant il vous choisit, et il les rejette; il les humilie, et il vous élève; il est pour eux un maître dur et sévère, et pour vous un père libéral et magnifique. Que pouvait-il faire davantage pour vous engager à le servir et à lui être fidèles ? Qu'y a-t-il de plus puissant que les bienfaits pour attirer les cœurs, et pour s'assurer des hommages? C'est de vous seul, Seigneur, disait David, au milieu de sa prospérité, que vient la magnificence qui m'environne, la gloire de mon nom, la puissance où je suis élevé, et il est juste, ô mon Dieu, de vous glorifier dans vos dons, de mesurer ce que je vous dois sur ce que vous avez fait pour moi, et de faire servir mon élévation et tout ce que je suis à votre gloire : ***Tua est, Domine, magnificentia, et potentia, et gloria.... Nunc igitur, Deus noster, confitemur tibi, et laudamus nomen tuum inclytum.*** (I *Paral.*, XIX, 11, 13.)

Et cependant, mes frères, plus il a fait pour vous, plus vous vous élevez contre lui. Ce sont les riches et les puissants qui vivent sans autre Dieu dans ce monde que leurs plaisirs injustes. C'est vous seuls qui lui disputez les plus légers hommages, qui vous croyez dispensés de tout ce que sa loi a de pénible et de sévère, qui ne croyez être nés que pour jouir de vous mêmes, pour faire servir ses bienfaits à vos passions, et qui laissez au simple peuple le soin de le servir, de lui rendre grâces, et d'observer avec religion les ordonnances de sa loi sainte.

Ainsi souvent, mes frères, le peuple l'adore, et vous l'outragez; le peuple l'apaise, et vous l'irritez; le peuple l'invoque, et vous l'oubliez; le peuple le sert avec un bon zèle, et vous méprisez ses serviteurs; le peuple lève sans cesse les mains vers lui, et vous doutez même s'il existe, vous qui seuls ressentez les effets de sa libéralité et de sa puissance; ses châtiments lui forment des adorateurs, et ses bienfaits ne lui valent que des dérisions et des outrages.

Je dis ses bienfaits, mes frères, car il ne les a pas même tous bornés à votre égard aux biens extérieurs de la fortune. Il vous a fait naître encore avec des dispositions plus favorables à la vertu que le simple peuple, un cœur plus noble et plus élevé, des inclinations plus heureuses, des sentiments plus dignes de la grandeur de la foi, plus de lumière, plus d'élévation, plus de connaissance, plus d'instruction, plus de goût pour les bonnes choses. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang, des passions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu, cette politesse qui adoucit l'humeur, cette dignité

qui retient les saillies du tempérament, cette humanité qui rend plus sensible aux impressions de la grâce. De combien de bienfaits abusez-vous donc, mes frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu? Quel monstre d'ingratitude qu'un grand, qu'un homme comblé d'honneur et de prospérité, et qui ne lève jamais les yeux au ciel pour adorer la main qui les lui dispense!

Et d'où croyez-vous aussi, mes frères, que viennent les calamités publiques, les fléaux qui affligent les villes et les provinces? Ce n'est que pour punir l'usage injuste que vous faites de l'abondance, que Dieu frappe quelquefois de stérélité les terres et les campagnes. Sa justice indignée que vous employiez contre lui ses propres bienfaits, les soustrait à vos passions, répand son indignation sur la terre, permet les guerres et les dissensions, renverse vos fortunes, éteint vos familles, fait sécher la racine de votre postérité, fait passer à des mains étrangères vos titres et vos possessions, et vous rend les exemples éclatants de l'inconstance des choses humaines, et les monuments anticipés de sa colère contre les cœurs ingrats et insensibles aux soins paternels de sa providence.

Voilà, mes frères, les deux caractères inséparables de vos péchés : le scandale et l'ingratitude; voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas fidèles à Dieu; voilà à quoi peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne sauriez être médiocrement coupables, dès que vous l'êtes. Les passions sont les mêmes dans le peuple et parmi les puissants; mais il s'en faut bien que le crime soit égal, et souvent un seul de vos crimes entraîne plus de malheurs, et a devant Dieu des suites plus étendues et plus terribles, qu'une vie entière d'iniquité dans une âme obscure et vulgaire. Mais aussi, mes frères, vos vertus ont le même avantage et la même destinée, et c'est ce qui me reste à vous dire dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Si le scandale et l'ingratitude sont les suites inséparables des vices et des passions des personnes élevées, leurs vertus ont deux caractères particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des fidèles : premièrement, l'exemple, secondement l'autorité. Et voilà, mes frères, une vérité bien consolante pour vous que la providence a fait naître dans l'élévation, et bien capable de vous animer à servir Dieu, et de vous rendre la vertu aimable. Car, ce serait vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés, comme un obstacle au salut et aux devoirs que la religion nous impose. J'avoue que les écueils y sont plus dangereux que dans une destinée plus obscure, les tentations plus vives et plus fréquentes; et en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au salut, je ne prétends pas en dissimuler les périls que Jésus-Christ nous a marqués lui-même dans l'Evangile.

Je veux seulement établir cette vérité, que vous pouvez faire plus pour Dieu que le simple peuple, qu'il revient à la religion infiniment plus d'avantages de la piété d'une seule personne élevée, que de celle presque d'un peuple entier de fidèles, et que vous êtes d'autant plus coupables quand vous oubliez Dieu, qu'il tirerait plus de gloire de votre fidélité, et que vos vertus ont des suites plus étendues pour l'utilité de l'Eglise et pour l'édification des fidèles.

La première, c'est l'exemple. Une âme d'entre le peuple qui craint Dieu, ne le glorifie que dans son cœur, c'est un enfant de lumière qui marche, pour ainsi dire, dans les ténèbres; elle lui rend des hommages, mais elle ne lui en attire point; renfermée dans l'obscurité de sa fortune, elle ne vit que sous les yeux de Dieu seul; elle souhaite que son nom soit glorifié, et lui rend par ses désirs, la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ses exemples; ses vertus sont utiles à son salut, mais elles sont comme perdues pour le salut de ses frères; elle est ici-bas comme ce trésor caché dans la terre, que le champ de Jésus-Christ porte à son insu, et dont il ne fait aucun usage.

Mais, pour vous, mes frères, qui vivez exposés aux regards publics et à la vue de tous les peuples, vos exemples de vertu deviennent aussi éclatants que vos noms; vous répandez la bonne odeur de Jésus-Christ, partout où celle de votre rang et de vos titres est répandue; vous faites glorifier le nom du Seigneur, partout où le vôtre se fait connaître; la même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes sur la terre, leur apprend aussi ce que vous faites pour le ciel; les avantages de la nature découvrent partout en vous les merveilles de la grâce; les peuples, les villes, les provinces, qui entendent sans cesse répéter vos noms, sentent réveiller avec eux l'idée de vertu que vos exemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'esprit du public; vous la prêchez à ceux que vous ne connaissez pas; vous devenez, dit le prophète, comme un signal de vertu élevé au milieu des peuples; tout un royaume a les yeux fixés sur vous, et parle de vos exemples, et jusque dans les cours étrangères, votre piété devient un événement aussi connu que votre naissance. Le bruit de la sagesse de Salomon était répandu dans toutes les cours de l'Orient, dit l'Ecriture, et celle d'Ethan l'Ezrahite, d'Héman et de Calcol, les principaux des enfants de Mahol, n'était pas moins connue à Jérusalem, malgré la distance des lieux qui les faisait vivre si loin de la Palestine.

Or dans cet éclat, quel attrait de vertu pour les peuples! 1° les grands modèles touchent bien plus, et la piété devient comme un bon air pour le peuple, dès que l'exemple des grands l'autorise; 2° l'idée de fai-

blesse que les hommes attachent à la vertu, tombe dès qu'elle est anoblie de vos noms, pour ainsi dire, et qu'on peut lui faire honheur de vos exemples; 3° la modestie et la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reste des hommes, dès qu'ils voient en vous qu'on peut être grand et modeste, et que la fuite du luxe et de la profusion, non-seulement ne fait point de honte aux petits, mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation et à la naissance; 4° combien d'âmes faibles rougiraient de la vertu, que votre exemple rassure, qui ne craignent plus de marcher après vous et qui trouvent même beau de suivre vos traces! 5° combien d'âmes, trop sensibles encore aux intérêts de la terre, craindraient que la piété ne fût un obstacle à leur élévation, et trouveraient peut-être dans cette tentation l'écueil de tous leurs désirs de pénitence, si elles n'apprenaient en vous voyant, que la piété est utile à tout, qu'en attirant les grâces du ciel elle n'éloigne pas celles de la terre! 6° vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves, tous ceux qui dépendent de vous, trouvent la vertu bien plus aimable depuis qu'elle est devenue un moyen sûr de vous plaire, et que le même progrès qu'ils font dans la piété, ils le font dans votre confiance et dans votre estime.

Enfin, mes frères, quel honneur pour la religion, lorsqu'elle peut montrer en vos personnes, qu'elle sait encore se former des justes qui méprisent les honneurs, les dignités, les richesses; qui vivent au milieu des prospérités sans en être éblouis; qui sont élevés aux premières places, sans perdre de vue les biens éternels; qui possèdent tout comme ne possédant rien; qui sont plus grands que le monde entier, et regardent comme de la boue tous les avantages de la terre, dès qu'ils deviennent un obstacle aux promesses que la foi leur montre dans le ciel! Quelle confusion pour les impies de sentir, en vous voyant marcher dans les voies du salut au milieu de toutes les prospérités humaines, que la vertu n'est pas un pis-aller; qu'en vain ils tâchent de se persuader qu'on n'a recours à Dieu, que lorsque le monde nous manque; puisque, comblés des faveurs du monde, vous ne laissez pas d'aimer l'opprobre de Jésus-Christ! Quelle consolation même pour notre ministère, de pouvoir nous servir de vos exemples dans ces chaires chrétiennes, pour confondre les pécheurs d'une destinée plus obscure; de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vices; de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuses qu'ils nous opposent en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu; en leur montrant que les périls qui les environnent, ne sont pas plus grands que les vôtres; que les objets des passions au milieu desquels ils vivent, sont moins séduisants; que le monde ne leur offre pas plus de charmes et plus d'illusions qu'il vous en offre; que si la grâce peu se former des cœurs fidèles jusque dans les palais des rois, elle peut s'en former à plus forte raison dans le tumulte des villes et sous le toit du citoyen et du magistrat, et qu'ainsi on trouve le salut partout, et que notre état ne devient un prétexte favorable à nos passions, que lorsque la corruption de notre cœur est la véritable raison qui les autorise.

Oui, mes frères, je le répète, vous donnez, quand vous servez Dieu, une nouvelle force à notre ministère; plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples; plus de confiance à notre zèle; plus de dignité à la parole de Jésus-Christ; plus de crédit à nos censures, plus de consolation à nos travaux, et, en jetant les yeux sur vous, le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avait contestées. Que de biens, mes frères, reviennent donc à l'Eglise de vos exemples! Vous donnez du crédit à la piété, vous honorez la religion dans l'esprit des peuples, vous animez les justes de tous les états, vous consolez les serviteurs de Dieu: vous répandez dans tout un royaume une odeur de vie qui confond le vice et qui autorise la vertu, vous maintenez les règles de l'Evangile contre les maximes du monde. On vous cite dans les villes et dans les provinces les plus éloignées pour encourager les faibles et agrandir le royaume de Jésus-Christ; les pères apprennent vos noms à leurs enfants pour les animer à la vertu; et, sans le savoir, vous devenez le modèle des peuples, l'entretien des petits, l'édification des familles, l'exemple de tous les états et de tous les ordres. A peine les principaux des tribus dans le désert et les femmes les plus distinguées eurent apporté à Moïse leurs ornements les plus précieux pour la construction du tabernacle, que tout le peuple entraîné par leur exemple, vint en foule offrir ses dons et ses présents, et qu'il fallut que Moïse mît des bornes à leur pieux empressement, et modérât l'excès de leurs largesses.

Ah! mes frères, que de biens encore une fois, vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples! les plaisirs publics décriés, dès que vous ne les autorisez plus par votre présence; les modes indécentes proscrites, dès que vous les négligez; les usages dangereux surannés, dès que vous les abandonnez; la source de presque tous les désordres tarie, dès que vous vivez selon Dieu. Et, de là, que d'âmes préservées, que de malheurs prévenus, que de crimes arrêtés, que de maux empêchés! Quel gain pour la religion qu'une seule personne élevée, qui vit selon la foi! Quel présent Dieu fait à la terre, à un royaume, à un peuple, quand il lui donne des grands et des puissants qui vivent dans sa crainte! Et quand l'intérêt seul de votre âme, mes frères, ne suffirait pas pour vous rendre la vertu aimable; l'intérêt de tant d'âmes, à qui vous êtes une occasion de salut en vivant selon Dieu, ne devrait-il pas préférer la crainte et l'amour de sa loi à tous les vains plaisirs de la terre? Est-il de plaisir plus doux pour un bon

cœur, que de devenir une source de salut et de bénédiction pour ses frères?

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour vous, mes frères, c'est que vous ne vivez pas seulement pour votre siècle ; je l'ai déjà dit, vos exemples passeront jusque aux siècles suivants. Les vertus des simples fidèles périssent, pour ainsi dire, avec eux ; mais vos vertus seront conservées dans nos histoires avec vos noms. Vous deviendrez un modèle de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous ; vos rangs et vos emplois, vous liant aux principaux événements qui se passent dans notre siècle, vous feront passer avec eux jusques aux siècles à venir. Les cours qui succéderont à la nôtre trouveront encore l'histoire de vos mœurs et de vos saints exemples mêlée avec l'histoire publique de nos jours ; vous donnerez encore du crédit à la piété dans les âges qui nous suivront ; le souvenir de vos vertus conservé dans nos annales, y servira encore d'instruction à vos descendants qui les liront, et l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célèbres et pleins de gloire et de justice, dont parle l'Ecriture, que votre piété n'a pas fini avec vous ; que le souvenir de vos vertus passera d'âge en âge ; que les peuples raconteront jusqu'à la fin votre sagesse et vos exemples ; que l'Eglise publiera vos louanges, et que les biens que vous avez faits, et l'odeur de votre vie se conservera toujours au milieu de nous, avec les descendants qui naîtront de la gloire de votre sang, et qui succéderont à vos noms et à vos titres : *Quorum pietates non defuerunt ; cum semine eorum permanent bona.* (*Eccli.*, XLIV, 10, 11.)

Mais ce n'est pas tout, mes frères : l'exemple rend vos vertus un bien public, et c'est là leur premier caractère ; mais l'autorité, qui en est le second, achève et soutient les biens infinis que vos exemples ont commencés. Et, quand je dis l'autorité, mes frères, que ne puis-je développer ici tout ce que cette idée me découvre d'immense dans les suites fécondes de la piété des grands et des puissants !

1° La protection de la vertu. La vertu timide est souvent opprimée, parce qu'elle manque ou de hardiesse pour se montrer, ou de protection pour se défendre : la vertu obscure est souvent méprisée, parce que rien ne la relève aux yeux des sens, et que le monde est ravi de pouvoir faire un crime à la piété de l'obscurité de ceux qui la pratiquent ; mais, dès que vous en prenez vous-mêmes le parti, mes frères, ah ! la vertu ne manque plus de protection ; vous devenez les interprètes des gens de bien auprès du prince, déjà si favorable lui-même à la piété, et les canaux par lesquels ils trouvent tous les jours accès auprès du trône ; vous mettez en place des hommes justes qui deviennent des exemples publics ; vous produisez des serviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumière, de science et de vertu, qui seraient demeurés dans la poussière, et qui, à la faveur de votre nom et de votre appui, paraissent dans le public, mettent en œuvre leurs talents ; enrichissent quelquefois l'Eglise d'ouvrages saints et chrétiens ; contribuent à l'édification des fidèles, à l'instruction des peuples, à la consommation des saints ; apprennent les règles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux et feront passer dans tous les siècles suivants, avec les monuments pieux de leur zèle, les fruits immortels de la protection dont vous avez honoré la vertu, et de votre amour pour les justes.

Que dirai-je, mes frères? Vous soutenez le zèle des gens de bien dans les entreprises saintes, et votre protection les anime et leur fait surmonter tous les obstacles dont le démon traverse toujours les œuvres qui doivent glorifier Dieu et contribuer au salut des âmes. Que d'établissements utiles aujourd'hui, et qui sont une source de bénédictions dans l'Eglise, n'ont dû autrefois leur naissance qu'au crédit d'une seule personne élevée, à qui Dieu avait mis dans le cœur de protéger une œuvre dont il devait tirer un jour tant de gloire ! Que de pieux desseins, et avantageux à l'Eglise, exécutés, auraient échoué si l'autorité d'un juste en place, et élevé dans l'Eglise, n'eût aplani toutes les voies qui semblaient en rendre l'exécution impossible ! Que de saints ministres de Jésus-Christ, soutenus dans leurs fonctions, auraient cédé aux contradictions et privé par leur retraite les peuples de leurs instructions et de leurs exemples, si leur vertu n'eût trouvé dans la piété des grands et des puissants une protection qui assurait la paix à leur troupeau et l'autorité à leur ministère !

Que dirai-je encore, mes frères? Vous rendez par vos exemples la vertu respectable à ceux qui ne l'aiment pas, et ce n'est plus une honte d'être chrétien dès que par là on vous ressemble. Vous ôtez à l'impiété cet air de confiance et d'ostentation avec lequel elle ose tous les jours paraître, et le libertinage n'est plus un bon air dès que votre conduite l'improuve. Vous maintenez parmi les peuples la religion de nos pères ; vous conservez la foi aux siècles qui nous suivront, et souvent il ne faut qu'un grand dans un royaume, ferme dans la foi, pour arrêter les progrès de l'erreur et des nouveautés, et conserver à tout un Etat la foi de ses ancêtres. La seule Esther conserva le peuple et la loi de Dieu dans un grand empire ; le seul Mathatias tint bon contre les autels étrangers, et empêcha les superstitions de prévaloir au milieu de Juda ; et la France ne doit les lumières de l'Evangile et la connaissance de Jésus-Christ qu'à la piété d'une sainte princesse, qui conquit à la foi, avec le cœur d'un époux infidèle, un royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui et la portion la plus pure et la plus florissante. O mes frères ! que vous êtes grands quand vous êtes à Jésus-Christ, et que votre naissance et votre élévation paraissent avec bien plus d'éclat et de dignité dans les fruits immenses de votre piété, que

dans le faste de vos passions et tout le vain attrait des magnificences humaines !

2° Les récompenses de la vertu. Vous la mettez en honneur en lui donnant, dans le choix des places qui dépendent de vous, les préférences qui lui sont dues, et ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique; en ne comptant sur la fidélité des subalternes qu'autant qu'ils sont fidèles à Dieu, et recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conscience et l'innocence des mœurs; sans quoi tous les autres talents ne forment plus qu'un mérite équivoque, qui devient ou nuisible ou inutile.

Et de là, mes frères, quel nouveau bien pour le public! Quel bonheur pour un royaume où les gens de bien occupent les premières places, où les emplois sont les récompenses de la vertu, où les affaires publiques ne sont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, et qui ne comptent pour rien le gain du monde entier, s'ils venaient à perdre leur âme !

Quel avantage pour les peuples, lorsqu'ils trouvent leur père dans leurs juges ; les protecteurs de leurs faiblesses dans les arbitres de leur destinée; les consolateurs de leurs peines dans les interprètes de leurs intérêts! Que d'abus prévenus! que de larmes essuyées! que d'injustices évitées! quelle paix dans les familles! quelle consolation pour les malheureux! quel honneur même pour la vertu, lorsque des peuples sont ravis de la voir en place, et que le monde lui-même, tout monde qu'il est, est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs et pour juges ! Quel attrait pour la vertu, lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des grâces, et que, outre les promesses du siècle à venir, elle a encore pour elle les récompenses de la terre ! *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (1 *Tim.*, 8.)

Et ne dites pas, mes frères, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs, et qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sais jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes, et quels abus ils sont capables de faire de la religion pour arriver à leurs fins; mais du moins vous obligez le vice de se cacher; du moins vous lui ôtez l'éclat et la sécurité qui le répand et le communique; vous conservez du moins l'extérieur de la religion parmi les peuples; vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les fidèles, et, s'il n'y a pas moins de déréglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, et il est temps de finir. Oui, mes frères, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien et charitable de vos richesses ! Vous mettez l'innocence à couvert ; vous préparez des asiles de pénitence aux crimes ; vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les ressources qu'ils trouvent dans la vôtre ; vous assurez aux maris la fidélité de leurs épouses ; aux pères, le salut de leurs enfants, aux pasteurs, la sûreté de leurs brebis ; la paix aux familles, la consolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaissée, un secours à l'orphelin ; le bon ordre au public ; à tous l'appui de leur vertu ou le remède de leurs vices.

Et ici, mes frères, comprenez, si vous pouvez, les fruits immenses de votre vertu, et les avantages inexplicables qu'en retire l'Eglise. Que de scandales évités, que de crimes prévenus, que de maux publics arrêtés ! que de faibles conservés, que de justes affermis, que de pécheurs rappelés, que d'âmes retirées du précipice ! Que vous contribuez, mes frères, quand vous servez Dieu, à la gloire de l'Eglise, à l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ, à l'honneur de la religion, à la consommation des saints, au salut de tous les fidèles ! Qu'il se trouvera un jour d'élus dans le ciel de toute langue et de toute tribu, qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité, comme pour confesser publiquement qu'ils vous en sont redevables ! Qu'elle consolation pour vous de pouvoir vous dire à vous-mêmes, qu'en servant Dieu vous lui attirez des serviteurs, et que votre piété devient une source de bénédictions pour les peuples ! Non, mes frères, s'il y a quelque chose de flatteur dans l'élévation, ah ! ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache ; c'est d'y pouvoir devenir, en servant Dieu, la source des biens publics, le soutien de la religion, la consolation de l'Eglise, et les principaux instruments dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur les hommes.

Que vous perdez donc, mes frères, en ne vivant pas selon Dieu ! que l'Eglise perd en vous perdant ! que nous perdons nous-mêmes lorsque vous nous manquez ! De combien d'avantages privez-vous les fidèles ! quelles consolations vous ôtez-vous à vous-mêmes ! quelles joies dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur élevé dans le siècle ! Que vous êtes coupables, mes frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu ! Vous ne pouvez ni vous perdre ni vous sauver tout seuls. Vous ressemblez ou à ce dragon de l'*Apocalypse* qui, en tombant du ciel, où il était élevé, entraîne, par sa chute, la plupart des étoiles dans l'abîme ; ou à ce serpent mystérieux dont parle Jésus-Christ, qui, étant élevé sur la terre, attire heureusement tout après lui. Vous êtes établis pour la perte ou pour le salut de plusieurs; des plaies ou des ressources publiques. Puissiez-vous, mes frères, connaître vos véritables intérêts ; sentir ce que vous êtes dans les desseins de Dieu, ce que vous pouvez pour sa gloire, ce qu'il attend de vous, ce qu'en attend l'Eglise, ce que nous en attendons nous-mêmes. Ah ! vous avez une si grande idée de votre rang et de vos places par rapport au monde !

Mais, mes frères, permettez-moi de vous

le dire, vous n'en connaissez pas encore toute la grandeur; vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes; vous êtes encore bien plus grands par la piété, et les priviléges de votre vertu sont bien plus brillants et plus singuliers que ceux de vos titres. Puissiez-vous, mes frères, remplir toute votre destinée! Et vous, ô mon Dieu! touchez, durant ces jours de salut, par la force de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les grands et les puissants; attirez à vous des cœurs dont la conquête vous assure celle du reste des fidèles; ayez pitié de vos peuples, en sanctifiant ceux que votre providence a mis à leur tête: sauvez Israël en sauvant ceux qui le régissent; donnez à votre Eglise de grands exemples qui perpétuent la vertu d'âge en âge, et qui aident, jusqu'à la fin, à former cette assemblée immortelle de justes, qui vous bénira dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

# DISCOURS

## PRONONCÉ A UNE BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX

### DU RÉGIMENT DE CATINAT.

Posuerunt signa sua, signa; et non cognoverunt sicut in exitu super summum. (*Psal.*, LXXIII, 4, 5.)

*Ils ont mis leurs drapeaux dans le temple comme un présage de leur victoire; et ils n'ont pas connu quelle était la fin de cette pieuse solennité.*

Ce n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu et de sang, et, par le souvenir de vos victoires passées, vous animer à de nouvelles, que je viens, dans le sanctuaire de la paix mêler un discours évangélique à une cérémonie sainte. La parole, dont j'ai l'honneur d'être le ministre, est une parole de réconciliation et de vie, destinée à réunir les Grecs et les barbares; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un prophète, les lions, les aigles et les agneaux; à rassembler, sous un même chef, toute langue, toute tribu et toute nation; à calmer les passions des princes et des peuples, confondre leurs interêts, anéantir leurs jalousies, borner leur ambition, inspirer les mêmes désirs à ceux qui doivent avoir la même espérance; et si elle propose quelquefois des guerres et des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur, et des combats de la grâce.

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'Agneau qui est venu pacifier le ciel et la terre, dans un temple consacré au chef d'une légion sainte qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, et laisser fièrement les aigles de l'empire pour suivre l'étendard de la croix; et enfin, que je parle à une troupe illustre qui ne connait les périls que pour les affronter, que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête, et le mérite de celui qui la commande; et qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, et des avis pour faire la guerre saintement, que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, Messieurs, que, laissant là le corps, pour ainsi dire, et les dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que, sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile, et que, loin de vous entretenir de la gloire des armes et du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toutes eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les Israélites dans leurs marches et dans leurs combats fussent toujours précédés du serpent d'airain; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fit élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré aux pieds des autels, et qu'enfin encore aujourd'hui l'Eglise consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dissension, sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux, que c'est le Dieu des armées, qui préside aux victoires et aux batailles, que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il

se sert pour châtier les péchés des peuples, qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des états, ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers, que lui seul ne change point et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain?

Il est vrai, Messieurs, que la piété si pénible, même dans les cloîtres où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les devoirs communs de la religion la soutiennent, trouve dans les dissipations et la licence des armes des obstacles et des écueils où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grâce viennent tous les jours tristement échouer.

C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu sous les yeux même d'un Josué, d'un général sage et religieux, donner dans tous les excès et les crimes des nations. C'est là que des chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confusion, et se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impiété est un bon air, la foi une faiblesse, la religion un songe, les vérités du salut le partage des âmes oiseuses, les terreurs de l'éternité une vaine frayeur, et la sainteté de nos mystères, souvent l'assaisonnement des débauches. C'est là que le Dieu que nous adorons n'est nommé que pour être insulté; que le crime est une bienséance, la volupté un mérite, la fureur une distinction. C'est là que ceux que la politesse, le rang ou l'intérêt même, sous un prince qui ne compte pour rien la valeur lorsqu'elle est toute seule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire et la vengeance, et ne se relâchent, ce semble, sur les autres passions, que pour être plus vifs sur celles-ci. C'est là que les plus sages sont ceux qui ne sont occupés que de leur fortune et de leur avancement, qui sacrifient tout, bien, repos, conscience à leur gloire, qui, insensibles sur la félicité des saints et sur les biens solides de l'éternité, ne sont occupés qu'à saisir un fantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, et à se ménager des établissements qui sont fondés sur le sable et dans une cité qui n'est pas permanente. C'est là, en un mot, que Dieu n'est pas plus connu qu'au milieu des peuples infidèles, et que la plus haute vertu n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles et de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu, des hommes armés pour votre querelle et pour la défense de vos autels? Vous qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices et devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacriléges le soin de rétablir votre culte et la majesté de vos temples? Et qu'importe que vous soyez déshonoré par les crimes des fidèles ou par l'infidélité de vos ennemis? qu'importe que votre royaume s'agrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs? qu'importe que les dispersions d'Israël se rassemblent, si les tribus restées à Jérusalem surpassent même les profanations des sujets de Jéroboam?

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes et loin des dangers de la guerre, peuvent se calmer sur les désordres de leur vie par l'espoir d'une vieillesse plus régulière et d'une mort chrétienne. Et en effet, Messieurs, le loisir que l'âge ou une lente infirmité laissent aux réflexions, le long usage des plaisirs, et le dégoût ou les désagréments qui les suivent, l'expérience du monde et de ses inutilités, dont un bon esprit même se lasse et revient tôt ou tard, les perfidies et les supercheries du commerce, qui toutes seules sont capables de dégoûter une âme bien faite et lui faire prendre le parti de la retraite et de la piété, tout cela aide les opérations de la grâce dans le cœur des mondains, leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de conversion, les arrache peu à peu à leurs faiblesses, et quelquefois fait que fatigués du monde ils se donnent à Jésus-Christ.

Je sais que cette espérance des pécheurs périt souvent; que se flatter d'une conversion tardive, c'est insulter à la grâce et à la justice d'un Dieu vengeur; que renvoyer à des années de langueur et d'infirmité l'affaire du salut, c'est la manquer; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a semé durant les jours de l'été; que notre Dieu n'est pas un Dieu de tous les jours; que, négligé, il néglige à son tour; et que la vertu, qui vient si tard, n'est d'ordinaire qu'une impuissance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur, et une bienséance qu'on doit au monde autant qu'à Jésus-Christ. Cependant la religion ne veut pas qu'on désespère, et plus d'une fois, ô mon Dieu, vous avez appelé des ouvriers à la onzième heure du jour, et guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le désespoir des vrais pénitents, et peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs.

Mais pour vous, Messieurs, qui au milieu des périls et des fureurs de la guerre pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *Uno tantum gradu, ego morsque dividimur* (I *Reg.*, XX, 3); vous qui ne devez compter sur la vie, que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin; qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs, que par le plus faible de tous les liens; ah! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie? et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes? Est-ce ces moments que vous accordez à la religion sur le point d'un combat qui flattent votre espérance? est-ce la prière et les bénédictions d'un ministre? Mais vous, qui êtes de bonne foi, quelle est alors, je vous prie,

la situation de votre cœur? Vous est-il jamais arrivé de repasser en pareille occasion dans l'amertume de votre cœur toutes les années de votre vie? Avez-vous jamais pensé, dans ces circonstances, à offrir au Seigneur un cœur contrit et humilié, et à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre âme? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais; on éloigne même ces pensées comme dangereuses à la valeur; on redouble les plaisirs et les excès pour faire diversion et s'empêcher soi-même de s'en occuper; et l'on passe, hélas! presque toujours du crime et de la débauche à la mort. Horrible destinée, ô mon Dieu! et si commune cependant aux personnes à qui je parle! vous le savez, mes frères, et mille fois dans la fureur des combats vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès; vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés, dans le temps même peut-être qu'ils faisaient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranlerait-elle pas? pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur de leur surprise? Est-ce parce que ces exemples sont trop fréquents, que vous n'en êtes plus frappés? C'est-à-dire, que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laisseriez-vous pas toucher à la bonté et à la longanimité de votre Dieu, qui ne vous a sauvés de tant de périls et conservés jusqu'à présent, que pour vous ménager plus de loisir de vous convertir à lui. Pourquoi changeriez-vous ses desseins de miséricorde en des desseins de colère; et emploieriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre salut, à prolonger le cours de vos iniquités?

Eh! si dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige, et dont vous-même crûtes ne jamais sortir, le glaive de la mort vous eût frappé, quelle eût été, mon frère, votre destinée? quelle âme auriez-vous présentée au tribunal de Jésus-Christ? Quel monstre d'ordures, de blasphèmes, de vengeances! N'êtes-vous pas effrayé de vous représenter alors sous la foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant sa face et les abîmes éternels ouverts à vos pieds? Sa main toute-puissante vous délivra; il vous couvrit de son bouclier; son ange détourna lui-même les coups, qui en décidant de votre vie auraient décidé de votre éternité; et quel usage en avez-vous fait depuis? quelle reconnaissance envers votre libérateur? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui? Vous l'avez fait servir à l'iniquité; et d'un membre de Jésus-Christ, vous en avez fait un instrument de honte et d'infamie! Ah! vous avez bien su mettre le danger que vous courûtes alors, à profit pour votre fortune; mais avez-vous su le mettre à profit pour votre salut? Vous l'avez fait valoir auprès du prince, mais en a-t-il été question auprès de Dieu? Vous en êtes monté d'un degré dans le service, et vous voilà toujours le même dans la milice de Jésus-Christ. Craignez, craignez, que ce moment fatal ne revienne; que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée; qu'il ne vous traite comme l'impie Achab, et qu'un coup parti de sa main invisible, n'aille à la première occasion terminer enfin vos iniquités et commencer ses vengeances.

Que votre sort est à plaindre, Messieurs! La voie des armes, où les engagements de la naissance et le service du prince vous appellent, est à la vérité brillante aux yeux des sens; c'est le seul chemin de la gloire; c'est le seul poste digne d'un homme qui porte un nom, mais en matière de salut, de toutes les voies c'est la plus terrible. Voilà les périls; voici les moyens de les éviter.

Car enfin le bras de Dieu n'est pas raccourci; le salut n'est nulle part impossible; le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter; le Seigneur a ses élus partout, et les mêmes dangers, qui sont des écueils pour les réprouvés, deviennent des occasions de mérite aux justes.

Et, pour entrer ici dans un détail qui vous le fasse sentir, quels sont, dites-moi, dans votre état les écueils que la grâce ne puisse vous faire éviter? quels sont les maux qui n'aient en même temps leurs remèdes?

Je sais que l'ambition est comme inévitable à un homme de guerre; que l'Evangile, qui fait un vice de cette passion, ne saurait prévaloir contre l'usage qui l'a érigée en vertu; et, qu'en fait de mérite militaire, qui ne sent pas ces nobles mouvements, qui nous font aspirer aux grands postes, ne sent pas aussi ceux qui nous font oser de grandes actions. Mais outre que le désir de voir vos services récompensés, s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, et établir votre fortune sur les ruines de celle d'autrui; outre, dis-je, que ce désir, environné de toutes ces précautions, n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée, qu'a-t-il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant, qu'il puisse l'emporter sur l'espoir des chrétiens et les promesses de la foi? Des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers? Mais quelle foule de concurrents faut-il percer pour en venir là? que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble? Et d'ailleurs, est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune? Le prince est éclairé, je le sais; mais peut-il tout voir de ses yeux? Combien de vertus obscures et négligées? combien de services oubliés ou dissimulés? et, d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout à coup du néant, vont de plein pied saisir les premiers postes? Et de là quelle source de désagréments

et de dégoûts! on se voit passer sur le corps (8) par des subalternes, gens qu'on a vus naître dans le service, et qui n'en savent pas encore assez même pour obéir; tandis qu'on se sent soi-même sur le penchant de l'âge, et qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, et la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh! qu'entend-on autre chose parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions et des espérances? vous-mêmes qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères, on se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux; et on ne s'aperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hasard et au caprice des hommes le partage des postes et des emplois, que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres et les honneurs, et nous faire rapporter au Roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe, et qui nous tiendra compte de nos plus petits services, des services que nous rendons aux rois de la terre, qui souvent, ou ne peuvent les voir, ou ne sauraient les récompenser.

Mais quand même votre bonheur répondrait à vos espérances; quand même les douces erreurs et les songes sur lesquels votre esprit s'endort deviendraient un jour des réalités; quand même par un de ces coups du hasard, qui entre toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevés à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, et que vous n'auriez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines: que sont les félicités d'ici-bas, et quelle est leur fragilité et leur rapide durée? Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? ils ont paru un seul instant, et disparu pour toujours aux yeux des hommes. On sait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat, mais qui sait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts? Les chimères de la gloire et de l'immortalité ne sont là d'aucun secours; le Dieu vengeur, qui du haut de son tribunal pèse leurs actions et discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons et sur ce que nous pensons d'eux d'ici-bas, et tous ces grands traits, qui font tant d'honneur à leur mémoire et qui enrichissent nos annales, sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, et les traits les plus honteux de leur âme aux yeux de Dieu.

Hélas! Messieurs, que sont les hommes sur la terre? des personnages de théâtre: tout y roule sur le faux; ce n'est partout que représentations; et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène: qui ne le dit tous les jours dans le siècle? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre; tout y entre et rien n'en sort: nos ancêtres nous en ont montré le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous; ainsi les âges se renouvellent; ainsi la figure du monde change sans cesse; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement; rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point; le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux, et il voit avec un air de vengeance et de fureur de faibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice.

Eh! faisons après cela des projets de fortune et d'élévation; nourrissons notre cœur de mille espérances flatteuses; prenons à grands frais des mesures infinies pour nous ménager un instant de bonheur, et ne faisons jamais une seule démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'est une fureur dont on ne croirait pas l'homme capable, si l'expérience de tous les jours n'y était.

Et d'ailleurs cet instant même de bonheur est-il tranquille? Les soupçons, les jalousies, les craintes, les agitations éternelles et inévitables aux grands emplois, le sort journalier des armes, la faveur des concurrents, la fatigue des ménagements et des intrigues, les caprices de ceux de qui on dépend et tant de revers à essuyer, le vide même des prospérités temporelles qui de loin piquent et attirent le cœur, mais qui, touchées de près, ne peuvent ni le fixer ni le satisfaire; est-il de félicité que tout cela ne trouble et n'altère, et ceux que vous regardez comme les heureux du siècle sont-ils toujours tels à leurs propres yeux? O Seigneur, à qui seul appartient la gloire et la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'est point de félicité durable et tranquille hors de vous; que tout ce qui plaît ici-bas peut amuser le cœur, mais ne saurait le satisfaire: que la gloire et les plaisirs ne piquent presque que dans le moment qui les précède; que les inquiétudes et les dégoûts qui les suivent sont des voix secrètes qui nous appellent à vous; et que, quand même on pourrait se promettre une fortune paisible, ce ne serait qu'une vapeur dont un instant décide, et qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, Messieurs, c'est que, dans une vie rude et pénible, dans des emplois dont les devoirs passent quelquefois la rigueur et les travaux des cloîtres les plus austères; vous souffrez toujours en vain pour l'autre vie, et très-souvent pour celle-ci. Ah! du moins le solitaire dans sa retraite, obligé de mortifier sa chair et de la soumettre à l'esprit, est soutenu par l'espoir d'une récompense assurée, et par l'onction secrète de la grâce qui adoucit le joug du Seigneur. Mais vous,

(8) Locution du temps et du pays de Massillon. (Éd.)

au lit de la mort, oserez-vous présenter à Jésus-Christ vos fatigues et les désagréments journaliers de votre emploi? Oserez-vous le solliciter d'une récompense? Et qu'a-t-il dû mettre sur son compte dans toutes les violences que vous vous êtes faites? Cependant les plus beaux jours de votre vie, vous les avez sacrifiés à votre profession ; dix ans de services ont plus usé votre corps qu'une vie entière de pénitence. Eh! mon frère, un seul jour de ces souffrances, consacré au Seigneur, vous aurait peut-être valu un bonheur éternel; une seule action pénible à la nature et offerte à Jésus-Christ vous aurait peut-être assuré l'héritage des saints; et vous en avez tant fait en vain pour le monde!

Ah! la mollesse et l'inutilité damneront ceux qui habitent les villes; mais pour vous, Messieurs, ce sera le méchant usage que vous faites de vos peines et de vos fatigues. Eh quoi! vous prenez sur votre repos, sur vos plaisirs, sur vos besoins mêmes, quand il s'agit de votre devoir! Eh! voilà le plus difficile fait; ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien : soutenez ces travaux avec une foi chrétienne; offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités; et puisqu'il faut les souffrir, ne les souffrez pas sans mérite : si le prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas : c'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune: vos services ne seront comme cela jamais perdus, et les fruits de la guerre seront pour vous des fruits de paix et d'éternité. Mais, encore une fois, vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut, et vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Père céleste.

C'est ainsi, Seigneur, que votre loi se justifie devant les hommes; que vous paraissez vous-même juste dans vos jugements, et qu'au jour terrible de vos vengeances vous vous servirez de la vie rude et laborieuse d'un homme de guerre, pour confondre la lâcheté du mondain et ses excuses sur la difficulté de vos préceptes ; et que, d'autre part, l'amour du mondain pour les plaisirs condamnera le peu d'usage que l'homme de guerre a fait de ses souffrances. Voilà donc, Messieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une ressource de grâce.

Mais cette réputation de valeur, si essentielle à votre état, comment l'ajuster, me direz-vous, avec la douceur et l'humilité chrétiennes? Mais qu'est-ce que la valeur, Messieurs? Est-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité malentendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaieté de cœur, seulement pour avoir la gloire d'en être sorti? Quel siècle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre? quel est le goût des honnêtes gens sur ce qui fait la véritable valeur? la sagesse, la circonspection, la maturité n'y entrent-elles pour rien? quel a été le caractère des grands hommes que vous avez vus dans ce siècle à la tête de nos armées, et dont les noms vous sont encore si chers? Les Turenne, les Condé, les Créqui, par quelle voie sont-ils montés à ce dernier point de gloire et de réputation, au delà duquel il est défendu de prétendre? Le sage et le vaillant général, à qui cette province doit sa sûreté et le reste du royaume sa paix et son abondance; lui dont vous recevez les ordres de plus près, comme de votre propre chef, et sous le nom et les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'est-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du prince et le bonheur de l'Etat l'ont placé, par une valeur indiscrète? et la sagesse, qui est comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté, ou à son mérite ou à sa fortune?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu; et cette noble ardeur, qui au milieu des combats est générosité et grandeur d'âme, n'est plus hors de là que rusticité, jeunesse de cœur, ou défaut d'esprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on dans les troupes d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion? Eh quoi, Seigneur! il y aurait donc de la gloire à servir les rois de la terre et ce serait bassesse et lâcheté que de vous être fidèle? Et qu'y avait-il autrefois dans les armées des empereurs païens de plus intrépide dans les périls que les soldats chrétiens? cependant, Messieurs, c'étaient des gens qui, au milieu de la licence des troupes, avaient leurs heures marquées pour la prière, passaient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, et qui, au sortir d'une action, savaient fort bien courir à l'échafaud, et y répandre sans murmure leur sang pour la défense de la foi.

Il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des personnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'âme, ce noble respect pour votre Dieu, ce fonds solide de foi et de religion, cette exactitude de si bon goût aux devoirs essentiels du christianisme, cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens, cette supériorité d'esprit et de cœur, qui fait mépriser la licence et les excès comme peu dignes même de la raison : qui peut vous dispenser de l'avoir, et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé?

Croyez-moi, Messieurs, la religion rassure l'âme, bien loin de l'amollir : on craint bien moins la mort quand on est tranquille sur les suites. Une conscience que rien n'alarme voit le péril de sang froid et l'affronte courageusement dès que le devoir l'y appelle. Non! rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, et qui, en vengeant la querelle du prince, honore le Seigneur et respecte sa puissance dans celle de son souverain.

Et en effet, la piété est déjà elle-même

une grandeur d'âme : rien ne me paraît si héroïque ni si digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien sur toutes ses passions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainsi dire, sans cesse son âme entre ses mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvements, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer mille désirs qui flattent, mille espérances qui amusent; tenir contre les séductions du commerce et la force des exemples; et toujours maître de soi-même, ne souffrir à son cœur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du ciel ! Ah ! il faut n'être pas né médiocre pour cela : la grâce a ses héros, qui ne doivent rien à ce que les siècles passés ont admiré; et assurément celui qui sait vaincre ses ennemis domestiques, et qui dès longtemps s'est aguerri à mépriser tout ce que les sens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'Etat, et aura bien moins de peine à exposer avec intrépidité sa propre vie.

Et d'ailleurs, Messieurs, parut-on jamais plus détrompé qu'on l'est dans ce siècle de cette vieille erreur qui faisait consister le courage à mépriser sa religion et son Dieu? C'est là aujourd'hui le partage des malheureux ; les devoirs du christianisme entrent dans les bienséances du monde poli, et l'on donne au moins les dehors de la religion à l'usage.

Enfin, les Moïse, les Josué, les David, les Ezéchias, ont été de grands hommes de guerre et de grands saints, des héros du siècle et de la religion : les siècles chrétiens ont eu leurs Constantin et leurs Théodose, terribles à la tête de leurs armées, humbles et religieux au pied des autels. Nous vivons sous un prince qui, n'ayant plus rien à souhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devait en être comme le dernier trait; qui, tous les jours, va humilier sous le joug de Jésus-Christ une tête chargée des marques de sa grandeur et de ses victoires, et qui, dans le temps que tout retentit de son nom et du bruit de ses conquêtes, sait répandre son âme devant le Seigneur, et gémir en secret sur le malheur des peuples et les tristes suites d'une guerre si glorieuse pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées, sous un prince si religieux, des esprits de foi et de piété sur ces guerriers armés pour sa querelle. Bénissez vous-même ces étendards sacrés; laissez-y des traces de sainteté qui, au milieu des combats, aillent aider la foi des mourants et réveiller l'ardeur de ceux qui combattent ; faites-en des signes assurés de la victoire ; couvrez, couvrez de votre aile cette troupe illustre qui vous les offre dans ce temple; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi; servez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre ; environnez-la de votre force ; mettez à sa tête cet ange redoutable dont vous vous servîtes autrefois pour exterminer les Assyriens ; faites-la toujours précéder de la victoire et de la mort ; répandez sur ses ennemis des esprits de terreur et de vertige ; et faites sentir sa valeur aux nations jalouses de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les empires et les royaumes, apaisez les esprits des princes et des peuples, laissez-vous toucher au pitoyable spectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris et les plaintes des peuples montent jusqu'à vous ; que la désolation des villes et des provinces aille attendrir votre clémence ; que le péril et la perte de tant d'âmes désarment votre bras depuis si longtemps levé sur nous ; que tant de profanations que les armes traînent toujours après soi vous fassent enfin jeter des yeux de pitié sur votre Eglise. Ecoutez les gémissements des justes, qui, touchés des calamités d'Israël, vous disent tous les jours avec le Prophète : *Seigneur, nous avons attendu la paix, et ce bien n'est pas encore venu : nous croyions toucher au temps de consolation, et voilà encore des troubles.*

Ce sont nos iniquités, chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fléaux du ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colère de Dieu sur nos déréglements. En vain nous gémissons sur les malheurs du temps et sur l'accablement de nos familles; eh ! gémissons sur nous-mêmes, apaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs, rétablissons la paix de Jésus-Christ dans nos cœurs, calmons nos passions et nos ennemis domestiques, et nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France apaisés, la paix rétablie partout, et un repos éternel succéder à celui d'ici-bas. Ainsi soit-il.

---

# AVENT.

## SERMON Ier.

### *Pour la fête de tous les saints.*

#### SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. (*Matth.*, V, 5.)

*Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.*

Sire,

Si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage.

Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre, qui n'a vu tant de puissances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuse, et qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire.

Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède.

Ainsi parlerait le monde. Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui se passe, parce que le royaume du ciel est à lui : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (*Matth.*, V, 13.)

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même, parce qu'il sera éternellement consolé : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* (*Matth.*, V, 5.)

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire, mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu, parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers: *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* (*Matth.*, V, 4.)

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire; mais celui qui, ne trouvant rien sur le trône même digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice, parce qu'il sera rassasié : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.* (*Matth.*, V, 6.)

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux, parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V, 7.)

Heureux enfin, non celui qui toujours arbitre de la destinée de ses ennemis a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité, parce qu'il sera appelé enfant de Dieu: *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur* (*Matth.*, V, 9.)

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux, et l'Evangile ne connaît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut le rendre le plus heureux des rois. C'est par là qu'il est grand, mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne saurait faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude, et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes frères, que l'Eglise borne aujourd'hui tout le fruit de la solennité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des saints a été triste et désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter, l'Eglise, en renouvelant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même temps que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre; *Beati*, etc., et que celui qui porte l'iniquité dans son sein y porte toujours le trouble et la frayeur; et que la destinée des gens de bien est mille fois plus douce et plus tranquille en ce monde même que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des justes en cette vie ? Il consiste premièrement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde; secondement, dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde. Dans les lumières de la foi qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères, c'est mon premier point. Dans les douceurs de la grâce, qui calment toutes les passions et qui, refusées à un cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même, c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable et les exemples des saints utiles. Mais avant que de commencer, implorons le secours de l'Esprit saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs ; et nous ne sommes malheureux, dit un Père, que parce que nous jugeons mal des biens et des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est.* (S. AMBR.) Les justes, qui sont des enfants de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumières qui corrigent leurs jugements, adoucissent leurs peines; et la foi, qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux, les mêmes événements où les âmes livrées aux passions trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et pour vous faire entrer, mes frères, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que, soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé et ces temps d'égarement qui précédèrent sa pénitence, soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde, soit enfin qu'elle jette sa vue dans l'avenir, tout la console, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une âme qui vit dans le désordre et qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes.

Car, en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présents ne l'entraînent pas avec tant de fureur, qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquités qu'il amasse derrière lui. Ces jours de ténèbres qu'il a consacrés à la dissolution n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparaissent en certains moments à son souvenir. Images importunes qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de temps en temps de son assoupissement, en lui montrant comme réunis en un point de vue cet amas monstrueux de crimes, qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des grâces toujours méprisées, des inspirations toujours rejetées, un usage indigne d'un naturel heureux et formé, ce semble, pour la vertu; des faiblesses dont il rougit, des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derrière lui. Il est malheureux s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent : et pour être heureux, il faut qu'il ne pense point, qu'il se laisse mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents, et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'humanité et si répandues dans le monde, que trop de raison est un triste avantage, que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie, et que, pour être heureux, il faut peu penser. O homme! était-ce donc pour ton malheur, que le ciel t'avait donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine, qui embellit ton être, serait-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur? et ne te distinguerait-elle si glorieusement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, mes frères, telle est la destinée d'une âme infidèle. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison, qui la rend heureuse; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes.

Mais, que le sort d'une âme qui marche dans vos voies est différent, ô mon Dieu! et que le monde qui ne vous connaît pas est à plaindre! En effet, mes frères, les plus douces pensées d'une âme juste sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve, à la vérité, cette partie de sa vie que le monde et les passions ont toute occupée; ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, et lui arrache des larmes de componction et de tristesse. Mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes et dans sa douleur!

Car, mes frères, une âme revenue à Dieu ne saurait rappeler toute la suite de ses égarements passés, sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle : les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite, comme par degrés, au moment heureux de sa conversion; tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrâce, de perte, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction, toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes : ces attentions particulières que Dieu avait sur elle, lors même qu'elle suivait encore des routes injustes; ces dégoûts que sa bonté lui ménageait au milieu même des plaisirs; ces invitations secrètes qui la rappelaient sans cesse au devoir et à la vertu; cette voix intérieure qui la suivait partout, et qui ne cessait de lui dire, comme autrefois à Augustin : Insensé, jusqu'à quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux? quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes? que faudrait-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis et de ton propre malheur en le servant? Essaie s'il n'est pas plus doux d'être à moi, et si je ne suffis pas à l'âme qui me possède.

Voilà ce qu'offre le passé à une âme touchée. Elle y voit les complices de ses anciens plaisirs encore livrés, par la justice de Dieu, aux égarements du monde et des passions, et elle seule choisie, séparée, appelée à la connaissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes frères, remplit une âme fidèle de paix et de consolation! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu! s'écrie-t-elle avec le Prophète! vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mère; vous avez suivi de près toutes mes voies; que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux et manifester la sévérité de vos jugements et de votre justice! O Dieu! que vos œuvres sont admirables! et que mon âme connaît bien ce qu'elle vous doit et ce que vous avez fait pour elle! *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.* (*Psal.* CXXXVIII, 24.) Premier avantage des âmes justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console.

Mais, en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce qui se passe à leurs yeux dans le monde, ne console pas moins leur piété. Et ici, mes

frères, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie, et comment le même monde, qui forme toutes les passions et par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux et le plus consolant exercice de la foi des justes.

En effet, mes frères, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs et qui ne peuvent se passer de lui? Le monde? c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journalière d'événements, qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contretemps, leurs bruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin et dresser des piéges à l'innocence. Le monde est enfin un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables, où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes frères, et ce n'est pas ce monde obscur, qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence; c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la cour, c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes frères. Voilà le monde, et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire, tel que vous le connaissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité; c'est là leur patrie, c'est là qu'ils voudraient pouvoir s'éterniser; voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels et à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juste de punir l'homme par ses passions mêmes et de permettre que, ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis et de ses cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes frères, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les justes, qui le regardent comme un exil et une terre étrangère.

Car, premièrement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'âme fidèle. Rien ne lui paraît constant ni durable sur la terre : ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine, qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres, en dégradant ceux qui étaient au haut de la roue pour y faire monter ceux qui rampaient il n'y a qu'un moment devant eux, en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouaient un rôle si brillant, en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers; elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures, toujours attentifs ou à se surprendre ou à éviter d'être surpris, toujours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances, toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir; jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos et s'en éloignant toujours plus.

O homme! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux? c'est ce que pense alors une âme fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes frères, paraissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins et aux agitations éternelles des pécheurs! qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions et des espérances humaines! Ainsi les Israélites, autrefois échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtaient le plaisir de leur sûreté, trouvaient les voies arides du désert douces et agréables, ne sentaient plus les incommodités du chemin, et, comparant leur destinée à celle des Egyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantaient avec Moïse ce cantique divin de louanges et d'actions de grâces, où sont célébrées avec tant de magnificence les merveilles et les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde, si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des grâces, sacrifiés à des concurrents indignes, est encore un fonds de réflexions consolan-

tes pour une âme qui le méprise et qui ne craint que le Seigneur; car quelle ressource pour un pécheur, lequel, après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé, après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissements pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune, arracher d'entre les mains des places qu'il avait méritées et qu'il croyait déjà tenir, menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède, obligé de plier devant des rivaux plus heureux et de dépendre de ceux qu'il n'avait pas même crus dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il, loin du monde, se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir et trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui, et d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie et dans la force de son esprit? mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté. On peut être philosophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir et aux infâmes voluptés? mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions? une conscience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut ne plus sentir ses disgrâces et ses malheurs, on sent toujours ses infidélités et ses crimes. Non, mes frères, le pécheur malheureux l'est sans ressource. Tout manque à l'âme mondaine dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le juste apprend à mépriser le monde dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un maître plus équitable, qui ne peut être ni surpris, ni prévenu; qui ne voit en nous que ce qui y est en effet; qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs et avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conscience; qu'ainsi on est heureux de le servir; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude; que tout ce qu'on fait pour lui est compté, que, loin de dissimuler ou d'oublier nos peines et nos services, il nous tient même compte de nos désirs, et que rien n'est perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui.

Or, dans ces lumières de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une âme fidèle! Que le monde, dans ce point de vue, avec tous ses rebuts et tous ses mauvais traitements pour elle, est peu capable de la toucher! C'est alors que, se jetant dans le sein de Dieu et regardant avec des yeux chrétiens le néant et la vanité de toutes les choses humaines, elle sent tout d'un coup ces inquiétudes inséparables de la nature se changer en une douce paix, un rayon de lumière luire dans son âme et y rétablir la sérénité, un trait de consolation pénétrer son cœur et en adoucir toute l'amertume. Ah! mes frères, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu! et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste et désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil et en adoucir toutes les peines?

Enfin, les jugements du monde, source de tant de chagrins pour les mondains, achèvent encore de consoler une âme fidèle; car le supplice des amateurs du monde, c'est d'être sans cesse exposés aux jugements, c'est-à-dire à la censure, à la dérision, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriser les hommes, on veut être estimé de ceux mêmes qu'on méprise; on a beau être élevé au-dessus des autres, l'élévation nous expose encore plus aux regards et aux discours de la multitude, et on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne devait attendre que des hommages; on a beau jouir des suffrages publics, les mépris sont d'autant plus piquants qu'ils sont moins communs et plus rares; on a beau se venger de ces censures par des censures plus vives et plus mordantes, la vengeance suppose toujours le ressentiment et la douleur, et d'ailleurs on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin, dès que vous ne vivez que pour le monde et que vos plaisirs ou que vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugements du monde ne sauraient vous être indifférents.

Cependant c'est au milieu de ces contradictions qu'il faut se plaire. On vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naissance, vos talents, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le dispute à vos ancêtres; si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté; si vous réussissez, on en fait honneur au hasard ou au mérite de vos subalternes; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés; si vous avez tous les talents pour plaire, on dit bientôt que vous avez su en faire usage et que vous avez trop plu; si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient, nous désunissent; l'envie noircit nos qualités les plus louables, et nos

plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une âme fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris; comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plu. Dieu qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, et qui la console en même temps des jugements des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice; et sans faire même attention à ses jugements, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes frères? le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité pour ses adorateurs, est forcé de respecter la vertu de ceux qui le méprisent et le haïssent. Il semble qu'elle imprime sur la personne d'un véritable juste, je ne sais quelle dignité, je ne sais quoi de divin qui lui attire la vénération et presque le culte des âmes mondaines : il semble que son union intime avec Jésus-Christ fait rejaillir sur lui, comme autrefois sur les trois disciples dans la montagne sainte, une partie de cet éclat céleste que le Père répandit sur son Fils bien-aimé, et qui ne laisse pas la liberté de lui refuser des hommages. C'est un droit inaliénable que la vertu a sur le cœur des hommes, et, par une bizarrerie déplorable, le monde méprise les passions qu'il inspire, et il respecte la vertu qu'il combat. Ce n'est pas que l'estime du monde, si digne lui-même d'être méprisé, soit une grande consolation pour l'âme fidèle; mais ce qui la console, c'est de voir le monde condamné par le monde même; les plaisirs décriés par ceux qui les poursuivent, les pécheurs devenus les apologistes de la vertu, et la vie du monde se passer tristement à faire ce que l'on condamne, et à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le siècle présent devient une source de réflexions consolantes pour une âme chrétienne; mais elle trouve encore, dans la pensée de l'avenir, des consolations qui se changent en des terreurs secrètes et continuelles pour le pécheur, dernier avantage que les justes retirent des lumières de la foi. La magnificence de ses promesses les soutient et les console. Ils attendent la bienheureuse espérance et ce moment heureux où ils seront associés à l'Eglise du ciel, réunis à leurs frères qu'ils avaient perdus sur la terre, reçus citoyens éternels de la céleste Jérusalem, incorporés dans cette assemblée immortelle des élus de Dieu, où la charité sera la loi qui les unira; la vérité, la lumière qui les éclairera, l'éternité, la mesure qui bornera leur félicité.

Ces pensées sont d'autant plus consolantes pour les gens de bien qu'elles sont fondées sur la vérité de Dieu même. Ils savent qu'en sacrifiant le présent ils ne sacrifient rien; que dans un clin d'œil tout sera passé; que tout ce qui doit finir ne saurait être long; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de grâce qu'il nous prépare; et que la rapidité des choses présentes ne mérite pas même que l'on compte les années et les siècles.

Je sais que la foi peut subsister avec des mœurs criminelles, et qu'on perd tous les jours la gloire sanctifiante, sans perdre la soumission sincère aux vérités que l'Esprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, si consolante pour l'âme juste, n'est plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuisable de troubles secrets et de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paraissent certaines, à vous qui portez sur la conscience les abîmes d'une vie entière de désordre, plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous doivent vous paraître inévitables; plus votre malheur vous paraît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi réveillent en vous de nouvelles alarmes. Ces lumières divines, source de toute consolation pour les âmes fidèles, sont au dedans de vous des lumières vengeresses qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent, qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir, qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer, qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vue pendant quelque temps. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici-bas, si j'ose le dire, votre enfer, et plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu ! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos, et de l'attirer à vous en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous!

Et ici, mon cher auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une âme criminelle ne devrait pas être si affreuse pour le siècle à venir, voyez si, dès ce monde même, elle vous paraît fort digne d'envie : ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans consolation, ses plaisirs mêmes sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent infinies, ses pensées sur le passé et sur l'avenir sombres et funestes; sa foi fait toute sa peine; ses lumières, son désespoir. Quelle situation ! quelle triste destinée! que de changements affreux un seul péché fait au dedans et au dehors de l'homme! Qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde et des passions est encore plus pénible que celle de l'Evangile, et que le royaume de l'enfer, si l'on peut parler ainsi, souffre encore plus de violence que celui du ciel? O innocence du cœur! que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme! O homme! que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur! Vous perdez toutes les consolations

de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des justes; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grâce, qui achève de rendre ici-bas la destinée des gens de bien si digne d'envie!

SECONDE PARTIE.

Quand on promet aux âmes mondaines, dit saint Augustin, des consolations et des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu; et comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue ce Père: Comment voulez-vous que nous vous persuadions? nous ne pouvons pas vous dire: *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (*Psal.* XXXIII, 9); puisqu'un cœur malade et déréglé ne saurait goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime et il sentira tout ce que nous disons.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer toutes les opérations secrètes de la grâce dans le cœur des justes, que d'opposer la situation heureuse où elle les établit ici-bas, à la triste destinée des pécheurs, et par ce parallèle achever de confondre le vice et d'encourager la vertu. Or, je dis que la grâce ménage ici-bas aux gens de bien deux sortes de consolations: les unes intérieures et secrètes, les autres extérieures et sensibles, toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie, que nul plaisir sur la terre ne saurait jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur et de la réconcilier avec elle-même. Car, mes frères, nous portons tous au dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'Apôtre, avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir; et qu'au fond, des penchants que la nature a mis en nous et que chacun trouve en soi, ne sauraient être des crimes. Cette persuasion étrangère ne saurait jamais rassurer l'âme criminelle. C'est un désir, car on voudrait bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paraître au-dessus des maximes vulgaires; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchants, qui mêle à nos passions les plus emportées les idées importunes du devoir, et qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs et de notre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure et souillée. Le pécheur est l'accusateur secret et continuel de lui-même: il traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ses penchants déréglés; plus malheureux encore de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa faiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet: il se reproche le plaisir injuste dans le temps même qu'il le goûte. Que fera-t-il? Combattra-t-il ses lumières pour apaiser sa conscience? doutera-t-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes? mais l'incrédulité est un état encore plus affreux que le crime même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance! croire que les forfaits les plus abominables et les vertus les plus pures, ne sont que des noms! regarder tous les hommes comme ces figures viles et bizarres qu'on fait mouvoir et parler sur un théâtre comique et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs! se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard et la possession éternelle du néant! ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste que l'âme ne peut envisager sans horreur; et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur que la ressource du péché. Que fera-t-il donc? Obligé de se fuir sans cesse de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs, leur vide et leur insuffisance: il n'en est aucun dont il n'essaie. Mais en vain il offre son cœur tour à tour à toutes les créatures: tous les objets de ses passions lui répondent, dit saint Augustin: Ne t'abuse point en nous aimant: nous ne sommes pas la félicité que tu cherches: nous ne saurions te rendre heureux: élève-toi au-dessus des créatures et va chercher dans le ciel, si celui qui nous a formées n'est pas plus grand et plus aimable que nous. Telle est la destinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur âme. Au dedans, règne toujours un calme profond; cette sérénité de conscience, cette simplicité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle, qui commence dès cette vie même la félicité des âmes innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait et qui n'est pas fait pour vous? Première consolation de la grâce: la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux justes les rigueurs de la loi, et change, selon la promesse de Jésus-Christ, son joug, qui paraît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car une âme fidèle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement,

qu'elle n'avait aimé le monde et les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi, une âme éprise de son Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir, fuit le monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit; plus elle aime, plus elle est heureuse : car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs; sa vivacité est la source de toutes ses peines parce que le monde qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence, plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un désir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires, et comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable; car l'ennui est le retour de tous les plaisirs, et avec tous ses amusements, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas que, pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'examiner ici les malheurs des âmes mondaines. Je sais que le monde paraît avoir sa félicité, et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvements, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance, et vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paraissent les heureux de la terre et vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Ecoutez-les dans ces moments sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies, laissent faire quelque usage de la raison; ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin et ne paraît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connaissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable; que le monde un peu approfondi n'est plus rien, qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connaître; et qu'il n'y a d'heureux ici bas, que ceux qui savent s'en passer et servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable, les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien; tous souhaitent de le devenir; tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût, c'est la coutume, c'est la faiblesse qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent, ils s'en plaignent, ils en conviennent, et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent et alors j'abandonnerai la loi du Seigneur pour m'attacher à la vanité de tes promesses.

Vous-même, qui m'écoutez, mon cher auditeur, depuis tant d'années que vous servez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité? Mettez dans une balance, d'un côté, tous les jours et tous les moments agréables que vous y avez passés; et de l'autre, toutes les amertumes que vous y avez dévorées; et voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains moments de plaisirs, d'excès, de fureur : Il fait bon ici : *Bonum est nos hic esse* (*Matth.*, XVII, 4); mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, et dont l'instant qui a suivi vous a découvert l'illusion et vous a replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur : êtes-vous tranquille? Ne manque-t-il rien à votre bonheur? Ne craignez-vous rien? Ne souhaitez-vous rien? Ne sentez-vous jamais que Dieu n'est point avec vous? Voudriez-vous vivre et mourir tel que vous êtes? Etes-vous content du monde? Etes-vous infidèle à l'Auteur de votre être sans remords? Il y a douze heures dans le jour, vous sont-elles toutes également agréables? et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime?

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au fond de l'abîme pour y éteindre vos remords, et que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu, le Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il dit dans son prophète, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre où vous vous étiez jeté pour l'éviter; et n'y avez-vous pas senti la morsure secrète du ver dévorant? *Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti et mordebit eos.* (*Amos*, IX, 3.) N'est-il pas vrai que les jours que vous avez consacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au tribunal, ont été les plus heureux de votre vie, et que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, et que vous avez vécu avec Dieu? Non, dit le prophète avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu trompeur, ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore, et nous ne voulons point d'autres juges que

les mondains eux-mêmes : *Non enim est Deus noster ut dii eorum, et inimici nostri sunt judices.* (*Deut.*, XXXII, 31.)

Grand Dieu, qu'est-ce donc que l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous ; de sentir son infortune et de l'aimer; de connaître son véritable bonheur, et de le fuir? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu? et qui comprendra la profondeur de ses voies, et l'éternelle contradiction de ses égarements?

Mais que ne puis-je, mes frères, achever ce que je m'étais proposé, et vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que, lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété : le soutien des sacrements, qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse ; les exemples des saints, et l'histoire de leurs merveilles, que l'Eglise nous met sans cesse devant les yeux, et dont le pécheur détourne la vue de peur d'y voir sa condamnation ; les mystères adorables, offerts tous les jours sur nos autels, et qui ne laissent souvent au pécheur, que le regret de les avoir profanés par sa présence ; les cantiques saints et les prières de l'Eglise, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; et enfin la consolation des divines Ecritures, où il ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

Quel délassement en effet, mes frères, pour une âme fidèle, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont à la tête des affaires, des événements de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le gouvernement; enfin, où terrestre, on n'a parlé que de la terre; quel délassement au sortir de là, lorsque pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une âme fidèle prend le livre de la loi entre les mains, et qu'elle y trouve partout : qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérants; que le ciel et la terre passeront; que les royaumes du monde et toute leur gloire s'useront comme un vêtement, mais que Dieu seul demeurera toujours, et qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher! *Les insensés m'ont raconté des fables,* ô mon Dieu, dit alors cette âme avec le Prophète ; *mais qu'elles sont différentes de votre loi!* (*Psal.* CXVIII, 85.)

Et certes, mes frères, que de promesses consolantes se présentent dans ces livres saints! que de motifs puissants de vertu! que d'heureuses précautions contre le vice! que d'événements instructifs! que de traits heureux qui blessent l'âme! quelles idées de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme! quelles peintures de la laideur du péché et de la fausse félicité des pécheurs! Nous n'avons pas besoin de votre alliance, écrivait autrefois Jonathas, et tout le peuple Juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les livres saints, qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* (I *Mach.*, XII, 9.) Et savez-vous, mes frères, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte? Ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errants dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens et de leurs fortunes : chassés de Jérusalem et du temple, où l'abomination des idoles avait succédé au sacrifice du Dieu saint, et à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les livres saints : *Nos cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'arche d'Israël, ni le tabernacle saint; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas, qui était le salut du peuple et la terreur des incirconcis ; ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfants ; eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux frères, ou aux embûches de leurs ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler et pour les défendre, et ils croient pouvoir se passer d'un secours qu'une ancienne alliance leur donnait droit d'implorer : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, mes frères, si les premiers disciples de l'Evangile oubliaient dans la consolation des Ecritures, toute la fureur des persécutions, et si n'ayant pu se résoudre à perdre de vue, durant leur vie, ce livre divin, ils voulaient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermait, l'enfermât aussi comme pour y servir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avait promise, et pour le présenter, ce semble, à Jésus-Christ au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnait droit aux biens célestes et aux promesses faites aux justes.

Telles sont les consolations des âmes fidèles sur la terre. Qu'il est donc terrible, mes frères, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché ; toujours aux prises avec soi-même, sans aucune joie véritable dans le cœur, sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu ; odieux aux hommes par la bassesse de nos passions, insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos désirs ; détestés de Dieu par les horreurs de notre conscience : sans la douceur des sacrements, puisque nos crimes nous en éloi-

gnent; sans la consolation des livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathèmes et des menaces ; sans la ressource de la prière, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en a fait perdre l'usage. Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel et de la terre?

Aussi, mes frères, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, et qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés, et le monde, où nous avions passé de si doux moments, n'est plus; la durée de nos plaisirs a imité celle des songes : notre bonheur a fini et nos supplices vont commencer. Vous vous trompez ; ce ne sera point là leur langage. Ecoutez comme ils parlent dans la *Sagesse*, et comme l'Esprit de Dieu nous assure qu'ils parleront un jour. Nous n'avions jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avions toujours marché par des voies tristes et difficiles : hélas! et ce n'est là cependant que le commencement de nos malheurs et de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles.* (*Sap.*, V, 7.) Nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité ; nos passions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austères, et il nous en a plus coûté pour nous perdre qu'il ne nous en eût coûté pour nous sauver, et mériter de monter aujourd'hui avec les élus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis* (*Ibid.*) Insensés! d'avoir acheté par une vie triste et malheureuse, des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos insensati!* (*Sap.*, V, 4.)

Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher auditeur; vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés : il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs : ils ne guériront pas ce fonds d'ennui et de tristesse que vous traînez partout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien comme une destinée triste et désagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuie : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grâce qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes et austères; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse et tranquille. Ils sont semblables à l'arche d'Israël dans le désert ; elle ne paraissait revêtue que de peaux d'animaux ; les apparences en sont viles ou rebutantes; c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin, que de nouvelles merveilles s'y offriraient à vos yeux! Vous le trouveriez revêtu d'or pur; vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit; vous y admireriez la douceur des parfums, et la ferveur des prières qui montent sans cesse vers le Seigneur ; le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel ; ce silence, cette paix, cette majesté qui y règnent, et le Seigneur lui-même qui l'a choisi pour son séjour et qui en fait ses plus chères délices.

Que leur destinée vous touche d'une sainte émulation. Il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaisirs; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence? Etablissez enfin une paix solide dans votre cœur : commencez à vous lasser de vous-même. Jusqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'est pas vivre que de ne pouvoir vivre en paix avec soi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle et qui vous attend; bannissez l'iniquité de votre âme: vous en bannirez la source de vos peines ; vous jouirez de la paix de l'innocence; vous vivrez heureux sur la terre, et ce bonheur temporel ne sera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus. Ainsi soit-il.

## SERMON II.

### *Pour le jour des morts.*

LA MORT DU PÉCHEUR ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur. (*Apoc.*, XIV, 13.)

*Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.*

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; toutes leurs passions les attachent à la vie, et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur, et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des justes : ils l'espèrent ; ils le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les passions, qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de Dieu comme une destinée affreuse, et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante, et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion); mais puisque la mort du juste vous paraît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer

ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos désirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle, afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire ; dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir; et qu'il vous paraîtra vain et frivole et différent de ce qu'il vous paraît aujourd'hui! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du juste qui expire; et qu'elle vous paraîtra grande et estimable! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une âme qui a vécu dans l'oubli de Dieu ; dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de de vivre de la vie du juste, et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent, et semblables, dit l'Ecriture, aux eaux qui coulent dans la mer et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparaître encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* (III *Reg.*, XIV, 14.)

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien, que la vie est un songe et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment ; ce sont des discours qu'on donne à l'usage et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au delà même de vos espérances; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin, il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères; vous verrez enfin arriver ce jour, auquel nul autre jour ne succédera plus ; et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité : heureuse, si vous mourez dans le Seigneur, malheureuse si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend, il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment, plein de désirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu et ne pouvant lui offrir que ses crimes et le chagrin de voir finir des jours qu'il avait crus éternels. Or, mes frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie, et que de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes frères, que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe, pour une fortune qui s'évanouit, pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu, pour des amis qu'il perd, pour des maîtres qui vont l'oublier, pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences et de n'en être pas plus avancé pour le ciel, de s'être toujours cru trop faible pour le service de Dieu et d'avoir eu la force et la confiance d'être le martyr de la vanité et d'un monde qui va périr! Ah! c'est alors que le pécheur, accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise, ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a toute occupée, voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité et qui puisse le suivre devant Dieu; c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même

un langage que nous avons souvent entendu: Je n'ai donc vécu que pour la vanité; que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! fallait-il tant d'agitations et de peines pour se perdre? Que ne recevais-je du moins ma consolation en ce monde! j'aurais du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurais pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissements, de fatigues, de contraintes, et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver, et d'avoir regardé la vie des gens de bien comme une vie triste et insoutenable, puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu que je ne l'aie fait au centuple pour le monde, qui n'est rien, et de qui par conséquent, je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles: ... erravimus a via veritatis.* (*Sap.*, V, 6, 7.)

Oui, mes frères, c'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'offrira à vous sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'Etat, les places que vous avez occupées, les actions où vous vous êtes distingué, les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur, le nombre de vos campagnes, la distinction de vos commandements : tout cela vous paraît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent, les récompenses qui le suivent, la renommée qui le publie, les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables et par des événements dignes d'êtres conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront, la scène changera, l'illusion qui vous grossit ces objets se dissipera; vous verrez tout au naturel, et ce qui vous paraissait si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paraîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet.* (*Job*, XXVII, 19.) Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie, que ce que vous aurez fait pour Dieu, rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété, rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité; et un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui, tout cela vous paraîtra plus précieux, plus estimable que toutes ces merveilles que le monde admire et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues : il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs, mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant : il voit qu'il a sacrifié son âme et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas! la vie lui avait paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu ; il n'osait prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites ; il regardait les années qui étaient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes; cette seule pensée avait toujours suspendu tous ses bons désirs , et il attendait pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise dans cette dernière heure, de trouver que ce qui lui avait paru si long n'a duré qu'un moment ; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près qu'elles ne forment presque qu'un seul jour, et que du sein de sa mère, il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau ! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs: ils ont disparu comme un songe; mais lui, qui s'en était fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion. Tant d'emportements honteux, tant de faiblesse et d'abandonnement! Lui qui s'était piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu! il se trouve alors le plus faible, le plus méprisable de tous les pécheurs ! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant, aux yeux de Dieu, la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre ! une vie que le succès avait peut-être toujours accompagnée ; et cependant, en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse ! Enfin, des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux, et il n'y a eu de tranquille dans toute sa vie que les moments où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum.* (*Job*, XVII, 11.) Et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée! Vous écrivez contre moi dans le livre de votre co-

lère toutes les amertumes de mes passions, et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure ! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ !* (*Job*, XIII, 26.)

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement, les faiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé ; que sais-je, peut-être encore les déréglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah ! mes frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface, nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus; nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive ; une habitude d'une vie entière ne nous paraît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos, il ne sait par où s'y prendre pour commencer à l'éclaircir ; il lui faudrait une vie entière, hélas ! et le temps passe, et à peine reste-t-il quelques moments; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourrait à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention et nous aide à nous juger et à nous connaître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours ; la justice de Dieu, qui l'avait livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime : des domestiques qu'il a scandalisés ; des enfants qu'il a négligés ; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères ; des ministres de l'Eglise qu'il a méprisés ; les images criminelles de ses passions encore empreintes sur ces murs ; les biens dont il a abusé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : ***Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum.*** (*Job*, XX, 27.)

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné ; ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'était toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendrait point. Tout ce qu'on disait là-dessus dans la chaire chrétienne ne l'avait pas empêché de se promettre qu'il mettrait ordre à sa conscience avant ce dernier moment, et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé; il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort était plus éloignée de son esprit; qu'il était parvenu à certaines places qu'il avait jusque-là vivement désirées, et que semblable à l'insensé de l'Evangile, il exhortait son âme à se reposer et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit en un clin d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises. Il va mourir, et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent; ses amis le laissent s'abuser; on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie; on le trompe afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Ecritures s'accomplissent ; que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu! et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir, il se flatte, il espère encore; la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure; il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvait se dérober à la mort, et ses agitations ne sont qu'un regret de perdre la vie et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin, ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion, et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les était promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante; qu'il ait pu s'obstiner durant tant d'années à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses ; et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource; c'est qu'on ne meurt qu'une fois; et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient pas sur ses pas, pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu ; et vous voulez que le pécheur prononce

d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenait au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer; autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent; autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avait accumulés avec des soins si longs et si pénibles; par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'était obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avait refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux; il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne; de l'orgueil de ses édifices, où il croyait s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet air d'opulence au milieu duquel il avait toujours vécu. Tout s'enfuit, tout l'abandonne; il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il aurait dû toujours se regarder de même; comme un inconnu qui n'y possède plus rien; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles, que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il était parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avait joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas! il se contenterait en ce dernier moment de la plus vile des conditions : il accepterait comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on voulait prolonger ses jours; il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre; il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avait toujours vécu, avec lequel il avait contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions. Il sent que cette maison de boue s'écroule; il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens; il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupait tant de places; où il s'était établi, agrandi, étendu, comme si ç'avait dû être le lieu de sa demeure éternelle; du monde sans lequel il n'avait jamais pu vivre; dont il avait toujours été un des principaux acteurs; aux événements duquel il avait eu tant de part; où il avait paru avec tant d'agrément et tant de talent pour lui plaire. Son corps en va sortir; mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore : le monde meurt pour lui, mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore, et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* (*Psal.* LXXV, 6.)

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible que, le monde entier fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignait autrefois d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyait point, et de ne pas aimer des créatures qu'on voyait, et qui occupaient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul : l'invisible sera visible pour lui; ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles, tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avaient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné; et ces changements font, avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne; à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne; tout se retire : il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs; c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde, et sur le peu de fonds qu'il y a à faire sur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo suo.* (*Job*, XX, 26.)

Changement dans l'estime publique dont

il avait été si flatté, si enivré. Hélas! le monde, qui l'avait tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène réveillera encore durant quelques jours les discours publics ; mais ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli, qu'il n'a qu'à mourir; que le vide sera bientôt rempli; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avaient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : Où est-il maintenant? que sont devenus ces applaudissements que lui attirait sa puissance? voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *Et qui eum viderant, dicent : Ubi est?* (*Job*, XX, 7.)

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avait tant flattée, idolâtrée, cette vaine beauté qui lui avait attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avait allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirais autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job, mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher; et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches : *Servum meum vocavi, et non respondit..... halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei.* (*Job*, XIX, 16, 17.)

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne serait pas si malheureux, s'il pouvait borner là toutes ses peines; c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir. Cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience; cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare; cet avenir, cet abîme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir, incertain de sa destinée; cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres; cet avenir, cette éternité étonnante dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil; cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paraître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes. Ah! tandis qu'il ne voyait cet avenir terrible que de loin, il se faisait une gloire affreuse de ne pas le craindre; il demandait sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu? Il se moquait des frayeurs vulgaires, et se piquait là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais, dès qu'il est frappé de la main de Dieu, dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avait paru si rassuré : ah! il devient alors, ou faible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes; ou, sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la faiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné, qui s'était toujours endormi dans ses désordres, toujours flatté qu'il ne fallait qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne. En vain le ministre de l'Eglise tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Eglise, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ses crimes; une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants; il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure, et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints et les sentiments d'un roi pénitent, et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs, et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Eglise lui présente un Dieu mourant, et cet objet, si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche; le prêtre tâche de soutenir par

les prières des mourants ce reste de vie qui l'anime encore. *Partez, âme chrétienne*, lui dit-il : *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : prince, grand du monde, partez. Durant sa vie les monuments publics pouvaient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres ; dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avait reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisait aucun cas, et le seul qui lui doit demeurer éternellement : *Proficiscere, anima christiana ; partez, âme chrétienne.* Hélas ! elle avait vécu, comme si le corps eût été tout son être ; elle avait même tâché de se persuader que son âme n'était rien ; que l'homme n'était qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mourait avec nous ; et on vient lui déclarer que c'est son corps, qui n'était rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre, et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la Divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de le connaître, qui va se détacher de sa maison terrestre et paraître devant le tribunal redoutable. *Partez, âme chrétienne :* vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'était qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir ; l'Eglise croyait vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, âme chrétienne : Proficiscere, anima christiana ;* âme marquée du sceau du salut que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jésus-Christ que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grâce de la régénération que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la foi que vous avez toujours rejetée ; comblée de toutes les miséricordes du ciel que vous avez toujours indignement profanées. *Partez, âme chrétienne ;* allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste qui devait être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent ; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre l'indulgence ; il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit ou du moins pour se fuir lui-même ; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche qui exprime les fureurs de son âme ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment ; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge ; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même ; tout son esprit frémit, et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez, et vous mourrez pécheurs, comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur, vivez de la vie des justes, et votre mort, semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur et de consolation ; c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les âmes même les plus justes. Les jugements de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables ; les ténèbres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul ; la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères ; enfin, la dissolution toute seule du corps terrestre et l'horreur naturelle du tombeau ; tout cela laisse toujours à la mort je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes mêmes, comme dit saint Paul, voudraient à la vérité être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en est pas moins vrai cependant que la grâce surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature, et que dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *requies de labore ;* dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte, *gaudium de novitate ;* dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte, *securitas de æternitate ;* de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'âme fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé. Et ici, mes frères, représentez-vous au lit de

la mort une âme fidèle, qui depuis longtemps se préparait à ce dernier moment, amassait par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice, pour ne pas aller paraître vide devant son Juge, et vivait de la foi, pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance; représentez vous cette âme arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avait jamais perdue de vue, et à laquelle elle avait toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées: *requies de labore.*

Oui, mes frères, il vous paraît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige vous paraissent accablantes; un jeûne seul vous abat et vous rebute; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire.

Mais, au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car, ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resterait alors que la confusion et la honte; c'est que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde serait perdu pour elle dans ce dernier moment; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre, la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'âme fidèle au lit de la mort. Des violences, des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement consolées; le temps des dangers et des tentations passé; les attaques que le monde livrait à sa foi, enfin terminées; les périls où son innocence avait couru tant de risque, enfin disparus; les occasions où sa vertu avait été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées; les combats éternels qu'elle avait eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin; les obtacles que la chair et le sang avaient toujours mis à sa piété, enfin anéantis: *requies de labore.* Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés qui les ont rendus célèbres: *requies de labore.* Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau: *Ascende in montem, et morere* (*Deut.*, XXXII, 49); lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé: les combats de tant de nations vaincues, les fatigues du désert, les embûches de Madian, les murmures et les calomnies de ses frères, les rochers brisés, les difficultés des chemins surmontées, les dangers de l'Egypte évités, les eaux de la mer Rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; et, touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin, et regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course: *requies de labore*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes; mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence; des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chutes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes, dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse; les larmes que ce souvenir lui arrache encore ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avait outragé et qu'il fallait apaiser, mais comme un père de miséricordes et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, âme fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu: *Elevare, consurge, Jerusalem.* (*Isa.*, LI, 17.) Vous, qui avez bu toute l'amertume de mon calice,

oubliez enfin vos larmes et vos peines passées : *Quæ bibisti calicem usque ad fundum.* (*Isa.*, LI, 17.) Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultra.* (*Ibid.* 22.) Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse, dont vous avez été jusqu'ici environnée ; laissez là les tristes dépouilles de votre mortalité ; revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence ; entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancta.* (*Isa.*, LII, 1.) Brisez enfin les liens de votre captivité ; sortez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si longtemps des rigueurs et de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* (*Ibid.*, 2.) Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous ; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi ; il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient ; que je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, et qui n'était pas digne de vous ; et que je vous réunisse à l'Église du ciel, dont vous étiez une portion pure et immortelle : *Non adjiciet ultra, ut pertranseat per te incircumcisus et immundus.* (*Isa.*, LI, 1.)

Première consolation de l'âme juste au lit de la mort, le souvenir du [illegible] : *requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux, le monde qui s'enfuit, toutes les créatures qui disparaissent, tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit, ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changements ; et voilà précisément toute la consolation de l'âme fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend, elle ne se sépare de rien, rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour du Seigneur ne la surprend point ; elle l'attendait, elle le désirait. La pensée de cette dernière heure entrait dans toutes ses actions, était de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avait paru celui où le juste Juge allait lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avait vécu, préparant sans cesse son âme à cette dernière heure ; c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur, ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avait toujours vue ; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mourait chaque jour, et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avait mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'âme fidèle en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu ; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte d'avoir toujours jugé du monde comme il en fallait juger, de n'avoir pas pris le change, de ne s'être pas attachée à ce qui devait lui échapper en un instant, et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une âme fidèle de se pouvoir dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti ; j'avais bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devait me rester que lui seul ! On regardait mon choix comme une folie : le monde s'en moquait, et on trouvait bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui ; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avait raison, ou le mondain, ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire, une âme juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Eglise viennent l'entretenir de discours de Dieu et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avait jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation ; elle les médite, elle les goûte, elle les tire du fond de son cœur où elles avaient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que le ministre de Jésus-Christ lui parle, c'est le langage de son cœur, ce sont les sentiments de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé, des biens éternels qu'elle a toujours désirés, du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré, du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères, et regrette les moments qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu ! que de lumière ! que de paix ! que de transports heureux ! que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grâce, se passent alors dans cette âme fidèle ! sa foi se renouvelle, son amour s'enflamme, sa ferveur s'excite, sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son âme s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se re-

nouvelle, semblable à une flamme pure qui s'élève et paraît plus éclatante à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenait, et que le corps où elle était attachée se consume et se dissipe.

Ah! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigrissent ses maux, sa tête en souffre, son repos en est altéré; il faut ménager sa faiblesse en ne coulant que quelques mots à propos; prendre des précautions de peur que la longueur n'importune, choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque pour le faire souvenir de son salut. Les ministres mêmes de l'Eglise n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge; on les écarte comme des prophètes tristes et désagréables; on détourne les discours de salut comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent; on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle qui l'avaient occupé durant sa vie. Grand Dieu! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité, que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment, et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connaître!

Mais ne perdons pas de vue l'âme fidèle. Non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourrait-elle la séparer qui lui coûtât encore des regrets et des larmes! Du monde? Hélas! d'un monde où elle avait toujours vécu comme étrangère, où elle n'avait jamais trouvé que des scandales qui affligeaient sa foi, des écueils qui faisaient trembler son innocence, des bienséances qui la gênaient, des assujettissements qui la partageaient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? Hélas! son trésor était dans le ciel, ses biens avaient été les biens des pauvres, elle ne les perd pas; elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités? Hélas! c'est un joug qu'elle secoue; le seul titre qui lui fut cher était celui qu'elle avait reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis? Hélas! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avait unis sur la terre, et que réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Eglise et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfants? Elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation; et, comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi et la crainte du Dieu de ses pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum*? (I *Paral.*, XXIX, 19.) De son corps? Hélas! de son corps qu'elle avait toujours châtié, crucifié, qu'elle regardait comme son ennemi, qui la faisait encore dépendre des sens et de la chair, qui l'accablait sous le poids de tant de nécessités humiliantes; de cette maison de boue qui la retenait captive, qui prolongeait les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchait de s'aller réunir à Jésus-Christ : ah! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse; c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre et en état de prendre son essor, et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi, la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avait déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai, mais depuis longtemps elle l'avait captivée sous le joug de la foi et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis longtemps elle ne voyait plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit, mais depuis longtemps elle y avait mis une garde de circonspection, et méditait dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel, mais depuis longtemps elle se l'était interdit à elle-même, et, dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avait des yeux, et ne voyait pas; des oreilles, et n'entendait pas; un odorat, et ne s'en servait pas; un goût, et ne goûtait plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent, mais depuis longtemps toute sa beauté était au dedans, et elle n'était occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit, toutes les créatures s'évanouissent, la lumière se retire, toute la nature retombe dans le néant, et, au milieu de tous ces changements, elle seule ne change pas, elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges et des hommes! C'est alors que le fidèle paraît maître du monde et de toutes les créatures; c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout : dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connaître; parmi les larmes et les gémissements des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvements que sa mort

la crainte du Seigneur, leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette heure; la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

## SERMON III.

### *Pour le premier dimanche de l'Avent.*

#### SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

*Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.*

Sire,

Tel doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux, et qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avénement du Fils de l'homme le jour de sa révélation, l'accomplissement de son règne, l'entière rédemption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences, ce jour de calamité et de désespoir pour les uns; pour les autres, de paix, de consolation et d'allégresse; l'attente des justes, la terreur des méchants, le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible en avaient laissée aux premiers fidèles, qui les rendait patients dans les persécutions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des martyrs, anima la constance des vierges, adoucit aux anachorètes les horreurs des déserts; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes religieuses que la piété de nos pères éleva contre la contagion du siècle.

Vous-mêmes, mes frères, rappelant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuser à ce souvenir des sentiments de componction et de crainte. Mais ce n'ont été là que des frayeurs passagères; des idées plus douces et plus riantes les ont à l'instant effacées, et ramené votre premier calme. Hélas! dans les temps heureux de l'Eglise, c'eût été renoncer à la foi de ne pas désirer le jour du Seigneur. Toute la consolation de ces premiers disciples de la foi était de l'attendre, et il fallait même que les apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des fidèles, et aujourd'hui il faut que l'Eglise emploie toute la terreur de notre ministère pour en rappeler le souvenir aux chrétiens, et tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible événement. Je veux me renfermer dans une de ses circonstances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs: c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici-bas le pécheur ne se connaît jamais tel qu'il est, et n'est connu des hommes qu'à demi; il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement; aux autres, par ses dissimulations et ses artifices. Dans ce grand jour il se connaîtra et il sera connu. Le pécheur montré à lui-même, le pécheur montré à toutes les créatures, voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples et édifiantes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

*Tout se réserve pour l'avenir*, dit le Sage (*Eccle.*, IX, 2), *et demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur; à celui qui immole des victimes et à celui qui méprise les sacrifices.* Quelle idée, en effet, mes frères, aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens et les maux seraient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction? Le juste gémirait presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivrait environné de gloire, de plaisir et d'abondance; et, après des fortunes si différentes, et des mœurs si dissemblables, tous deux tomberaient également dans un oubli éternel, et le Dieu juste et vengeur qu'ils trouveraient au delà ne daignerait pas peser leurs œuvres et discerner leurs mérites? Vous êtes juste, Seigneur, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé, je dis que dans ce jour terrible, où, à la face de l'univers, le pécheur paraîtra devant le tribunal redoutable, accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'âme infidèle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même, et voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, et qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres et vos pensées. Ce sera un législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, et qui ne vous jugera que par elle; tous les adoucissements, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avait inventées, s'évanouiront; l'éclat de la loi les dissipera; les ressources dont elles avaient flatté le pécheur tomberont, et le Législateur irrité examinera presque plus rigoureusement les fausses interprétations qui en avaient altéré la

pureté, que les transgressions manifestes qui l'avaient violée. Ce sera un juge chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu et l'homme; et ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due, un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude; tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous: son sang, le prix de votre salut, élèvera sa voix et demandera votre perte, et ses bienfaits méprisés seront comptés parmi vos plus grands crimes; le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés et les plus secrètes pensées seront découverts, enfin, un Dieu d'une majesté terrible, devant lequel les cieux se dissoudront, les éléments se confondront, toute la nature se bouleversera, et dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen et la terreur de sa présence.

Or, voici les circonstances de cet examen redoutable. Premièrement, il sera le même à l'égard de tous les hommes: *Et congregabuntur ante eum omnes gentes* (*Matth.*, XXV, 32), dit un autre évangéliste. La différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien; et comme l'Evangile, sur lequel vous serez jugés, est la loi de tous les temps et de tous les états, et n'a que les mêmes règles à proposer au noble et au roturier, au prince et au sujet, aux grands et au peuple, au solitaire et à l'homme engagé dans le tumulte du monde, au fidèle qui vivait dans la ferveur des premiers temps et à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des siècles, on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les périls de son état, sur les mœurs de son siècle, sur la faiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées; et sur la chasteté, sur la modestie, sur l'ambition, sur le pardon des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec qu'au Barbare, au pauvre qu'au puissant, à l'homme du monde qu'à celui qui vit dans la retraite, au prince qu'au simple citoyen, enfin aux chrétiens de ces derniers temps qu'aux premiers disciples de l'Evangile: *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*.

Vains jugements de la terre, que vous serez alors étrangement confondus! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talents, et de tous ces titres pompeux dont les hommes tâchent ici-bas d'exhausser leur bassesse, et sur lesquels ils fondent tant de distinctions et de priviléges; lorsque nous verrons dans cette foule de coupables, le souverain confondu avec l'esclave, les grands avec le peuple, les savants placés au hasard parmi les ignorants et les simples; les dieux de la guerre, ces hommes invincibles et glorieux, qui avaient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du vigneron et du laboureur; que vous avez seul, ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité, et que tous les titres de la vanité étant détruits et anéantis avec le monde qui les avait inventés, chacun ne paraîtra environné que de ses œuvres!

En second lieu, cet examen sera universel, c'est-à-dire qu'il rappellera les divers âges et toutes les circonstances de votre vie; les faiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir; les emportements de la jeunesse, dont tous les moments ont presque été des crimes; l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr; l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez partout profane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres, n'ayant passé par différentes situations que pour amasser un trésor plus abondant de colère, et ayant vécu dans ces divers états, comme si tout avait dû mourir avec vous!

La variété des événements qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, et ne nous permettent pas de la rappeler tout entière et de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vue que notre état présent nous offre; la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes; un sentiment de salut, dont Dieu nous favorise quelquefois, nous calme sur une insensibilité de plusieurs années; un jour passé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes; la déclaration de nos fautes au tribunal de la pénitence les efface de notre souvenir, et elles sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été; en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais, devant le juge terrible, tout se présentera à la fois; l'histoire se déplicra tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux; toutes les iniquités dispersées dans les différents âges de votre vie seront ici réunies; pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise; car, si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres. Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui était comme anéanti pour nous, et qui vivait pourtant aux yeux de Dieu; et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devaient être transmises à la postérité; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événements brillants qui avaient rempli tant de volumes et épuisé tant de

fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité : *elle est libre parmi les morts* (*Psal.* LXXXVII, 6) ; elle est déjà immobile dans le sein de Dieu au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur et de mourir dans sa crainte ! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment de l'âme fidèle ! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes, c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité ! et que ce prophète infidèle avait bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche et la confiance de ses cantiques, de s'écrier: *Que mon âme meure de la mort des justes et que ma fin leur soit semblable !*

Et voilà, mes frères, ce qui achève en dernier lieu de remplir l'âme fidèle, au lit de la mort, de joie et de consolation, la pensée de l'avenir: *securitas de æternitate.* Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille, mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu ; elle opérait son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible où les justes mêmes seront à peine sauvés s'ils sont jugés sans miséricorde ; mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix, qui se montre à elle, calme ses agitations ; ses frayeurs cessent tout d'un coup et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit comme Etienne le sein de la gloire et le Fils de l'homme à la droite de son Père tout prêt à la recevoir ; cette patrie immortelle, après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit ; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah ! aussi quand les ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue et que l'éternité approche ; quand ils viennent lui dire au nom de l'Eglise qui les envoie : *Partez, âme chrétienne; proficiscere, anima christiana :* sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive, le temps des épreuves et des tribulations est fini ; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité ; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; quittez enfin un monde qui n'était pas digne de vous ; *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles ; partez, âme fidèle, allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend ; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages ; laissez-vous toucher au triste état de l'Eglise d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie ; sollicitez la fin de sa captivité et sa réunion entière avec son Epoux dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource; nous ne vous perdons sur la terre que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints; le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux ; pas un cheveu de votre tête ne périra ; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront et paraîtront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore; de n'être plus exposée comme vos frères à perdre le Dieu que vous allez posséder; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste ! Quel ordre heureux ! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle? Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants, et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces faibles liens qui me retiennent encore; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi, purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'action secrète de l'Esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle était sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans

louanges; non pas ces mémoires publics où était marquée l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines; cette immortalité, tant vantée qu'elle nous promettait, sera ensevelie dans les ruines et les débris de l'univers; mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire, cette partie intérieure et invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes frères, outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur qui se dépliera alors tout entière à nos yeux; de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu, de ce cœur qui se dérobait sans cesse à nous-mêmes et qui nous déguisait la honte de ses passions sous des noms spécieux; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté; que l'erreur publique et l'adulation avaient regardé comme tel et qui nous avait fait placer au-dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux et qui à peine étaient formés, que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules de fortune et d'élévation: douces erreurs, où notre cœur séduit se livrait sans cesse; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étaient le principe invisible de toute notre conduite; tant de dispositions criminelles, qui nous avaient portés mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis; tant de haines et d'animosités qui nous avaient corrompu le cœur à notre insu; tant d'intentions souillées et vicieuses sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avait manqué et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étaient pas sortis de notre cœur; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étaient toujours succédé les unes aux autres au dedans de nous, voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre, dont nous ne nous serions jamais crus coupables: *Prodient ex improviso, et quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes, on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité; une lumière soudaine éclairera cet abîme, ce mystère d'iniquité sera révélé, et nous verrons que ce que nous connaissions le moins de nous, c'était nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonstances où notre caractère nous engageait de rendre gloire à la vérité et où nous l'avons trahie par de vils intérêts ou par de basses complaisances; tant d'occasions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avait ménagées et que nous avons presque toujours négligées; tant d'ignorances coupables et volontaires pour avoir toujours craint la lumière et fui ceux qui pouvaient nous instruire; tant d'événements si capables de nous ouvrir les yeux et qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talents, ou par nos exemples et que nous avons empêché par nos vices; tant d'âmes dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, et que nous avons laissées périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux par de sages remontrances et des conseils utiles, que l'indolence, la lâcheté et peut-être des vues plus coupables nous ont fait supprimer; tant de jours et de moments que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel et que nous avons passés dans l'inutilité et dans une indigne mollesse. Et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que c'était là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offrait tout au plus à notre souvenir qu'un grand vide.

Quel regret alors pour l'âme infidèle de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus, tandis qu'un seul moment consacré à un Dieu fidèle dans ses promesses, eût pu lui mériter la félicité des saints! de voir tant de bassesses, tant d'assujettissements pour des biens et une fortune misérable, qui ne devaient durer qu'un instant, tandis qu'une seule violence soufferte pour Jésus-Christ eût pu lui assurer un royaume immortel! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de soins et de peines pour se sauver qu'elle en a souffert pour se perdre et qu'un seul jour de cette longue vie, tout employé pour le monde, eût suffi pour l'éternité!

A cet examen succédera, en quatrième lieu, celui des grâces dont vous avez abusé; tant d'inspirations saintes ou rejetées, ou suivies à demi; tant de soins et de ménagements de la Providence sur votre âme, rendus inutiles; tant de vérités entendues par notre ministère, qui ont opéré en plusieurs fidèles la pénitence et le salut et qui sont toujours tombées en vain dans votre cœur; tant d'afflictions et de contre-temps que le Seigneur vous avait ménagés pour vous rappeler à lui et dont vous avez toujours fait un si indigne usage; tant de dons mêmes naturels, qui étaient en vous comme des espérances de vertu, et dont vous avez fait des ressources de vice. Ah! si le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures, pour avoir seulement caché son talent, de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçu et

qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avait confiés ?

C'est ici, où le compte sera terrible. Jésus-Christ vous redemandera le prix de son sang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pour vous, qu'il vous a fait naître faible et d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître et qu'il ne vous donne pas les grâces dont vous auriez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent! Ah! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses grâces; vous verrez que, parmi tant de nations infidèles qui ne le connaissaient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appelé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité et de la vertu des sacrements, soutenu sans cesse de ses inspirations et de ses grâces : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui, et vos plaintes se changeront en une confusion profonde, qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir.

Jusqu'ici le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres ; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occasion, ou la cause dans les autres, et qui, par conséquent, vous seront imputés? Quel nouvel abîme! On vous présentera toutes les âmes à qui vous avez été un sujet de chute et de scandale; toutes les âmes que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle; toutes les âmes dont vous avez, ou séduit la faiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété, par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie. Jésus-Christ, à qui elles appartenaient et qui les avait acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie; et, si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation, en lui demandant compte du sang de son frère, jugez de quel signe vous serez marqué, quand on vous demandera compte de son âme.

Mais ce n'est pas tout. Si vous étiez homme public et élevé en autorité, que d'abus autorisés! que d'injustices dissimulées! que de devoirs sacrifiés, ou à vos intérêts, ou aux passions et aux intérêts d'autrui! que d'acceptions de personnes contre l'équité et la conscience! que d'entreprises injustes conseillées! que de guerres peut-être, que de désordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur, ou l'indigne ministre! Vous verrez que votre ambition ou vos conseils ont été comme la source fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre siècle, de ces maux qui se perpétuent et qui passent des pères aux enfants; et vous serez surpris de voir que vos iniquités vous ont survécu, et que, longtemps même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes et de désordres, qui se passaient sur la terre! Et c'est ici, mes frères, où l'on connaîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité; et combien l'Evangile avait raison d'appeler heureux ceux qui vivent dans l'obscurité d'une condition privée; combien la religion était sage de nous inspirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'est élevé qu'aux yeux des hommes, et de nous recommander si souvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir et attaché depuis longtemps aux devoirs de la vie chrétienne, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paraîtrez avec plus de confiance que l'âme criminelle. Sans doute, mon cher auditeur, ce sera là le jour du triomphe et de la gloire des justes; le jour qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience, qui avaient fourni au monde tant de censures et de dérisions profanes; sans doute le juste paraîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur; mais il y paraîtra, et ses justices mêmes seront jugées; vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discussion rigoureuse. Le monde, qui refuse souvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légèrement aux seules apparences de la vertu. Il est [illegible] de justes qui s'abusent eux-mêmes et qui ne doivent ce nom et cette réputation qu'à l'erreur publique. Ainsi, ce n'est pas seulement Tyr et Sidon que je visiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'est-à-dire, ces pécheurs dont les crimes semblaient les confondre avec les infidèles et les habitants de Tyr et de Sidon; je porterai la lumière de mes jugements jusque dans Jérusalem, c'est-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes, qui semblaient vous égaler aux âmes les plus fidèles de la sainte Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (*Sophon.*, I, 12.)

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion, qui fit tant de bruit dans le monde, et l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vues secrètes de faveur et d'élévation, plutôt que dans la haine du péché et dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs, avec les complaisances, les désirs d'estime, l'ostentation, les vues humaines qui les ont infectées, et peut-être qu'à mes yeux elles paraîtront plutôt les fruits de l'orgueil que les suites de la grâce et l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de sacrements, de prières, de pratiques saintes, dont vous aviez fait une sorte d'habitude, qui ne réveillait plus en vous aucun sentiment de foi et de componction ; et vous saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnait, le peu de disposition qui les précédait, n'en ont pas fait devant moi autant d'infidélités, pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde et des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie et de régularité, et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament et de paresse que de foi, et que, dans une vie plus régulière et plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité, et, en un mot, tous les penchants des âmes les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire, qui vous faisait si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin, qui vous portait à les condamner avec tant de hauteur et de confiance, et à éclater si vivement contre les déréglements et les faiblesses de vos frères, et peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de censurer et de médire, une ardeur indiscrète, un zèle d'ostentation et de vanité; et, loin de vous trouver zélé pour ma gloire et pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi qu'injuste, dur, malin et téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talents éclatants, que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire et pour l'instruction des fidèles, et qui vous avaient attiré les bénédictions des justes et les acclamations même des mondains; et peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissements humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme et les fruits de l'orgueil, et que je maudirai ces travaux dont la source avait toujours été si souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu ! et alors que d'œuvres, sur lesquelles j'avais compté, se trouveront mortes à vos yeux ! que ce discernement sera terrible ! et de tout ce que nous avons fait, même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres et qui soient jugées dignes de récompense !

Et ne concluez pas de là, mes frères, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes. Qu'à les perdre, mes frères ? Il n'est venu que pour les sauver, et ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer : Ces âmes justes, que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule, dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussaient les choses trop loin, ces âmes, exposées à la lumière de Dieu, paraîtront tièdes, sensuelles, imparfaites, et peut-être criminelles ; et vous, qui vivez dans les périls et les plaisirs du monde ; vous, qui ne donnez à la religion et au salut que les moments les plus inutiles de votre vie ; vous, qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entière de dissipation et d'inutilité, où en serez-vous alors, mon cher auditeur? Si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter seront en danger d'être rejetés, vous, qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée ? Si le bois vert est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le sec? et si le juste est à peine sauvé, je ne dis pas le pécheur, car il est déjà jugé, mais l'âme mondaine, qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paraître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes; que vous n'êtes ni bon ni mauvais, et que votre seul péché c'est l'indolence et la paresse. Ah! vous vous connaîtrez alors devant le tribunal de Jésus-Christ. Vous verrez si le témoignage de votre conscience, qui ne vous reprochait point de crimes, qui ne vous offrait presque rien à dire aux pieds d'un confesseur, n'était pas un aveuglement terrible, auquel la justice de Dieu vous avait toujours livré. Vous verrez par la frayeur où sont les justes, ce que vous devez craindre pour vous-même; et si la confiance, où vous avez toujours vécu, était la paix de la bonne conscience ou la fausse sécurité de la mondaine.

O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, si je pouvais voir maintenant l'état de mon âme, comme vous me le découvrirez alors ! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri!* si je pouvais me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent, me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de cette élévation et de ces titres qui m'abusent, de ces talents qui m'éblouissent, de ces complaisances d'un guide sacré qui font toute ma sureté ; de cet amour de moi-même qui est la source de toutes mes erreurs, et que je pusse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière, ô mon Dieu ! qu'elle horreur n'aurais-je pas de moi-même? *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri!* et quelles mesures ne prendrais-je pas, en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs et les secrets des pensées seront manifestées ? Car, mes frères, non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

SECONDE PARTIE.

Deux désordres naissent dans le monde

du mélange des bons et des méchants, inévitable sur la terre. 1° A la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est dûe; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. 2° Le pécheur est souvent élevé en honneur et occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abaissement et rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des justes par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, et par la différence des rangs et des places qui leur seront assignées dans les airs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis.* (*Matth.*, XXV, 32.) Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'âme criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, et que tous ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte; secondement, aux soins qu'elle avait pris de cacher ses faiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'elle était sur la terre; troisièmement enfin, à ses qualités personnelles qui rendront encore sa confusion plus profonde et plus accablante.

Représentez-vous donc ici, mes frères, l'âme criminelle devant le tribunal de Jésus-Christ, environné des anges et des hommes; les justes, les pécheurs, ses proches, ses sujets, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous les yeux attachés sur elle, présents à la discussion terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses désirs, de ses pensées; forcé malgré eux d'assister à son jugement, et d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'homme prononcera contre elle. Toutes les ressources, qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce jour à l'âme infidèle.

Première ressource. Sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance : on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps, pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux le souvenir et le reproche de notre honte passée; on a pu changer de demeure, et aller recouvrer ailleurs, avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avait déjà perdue. Mais, dans ce grand jour tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrète de vos mœurs et de votre conscience; vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des spectateurs, chercher de nouvelles contrées et fuir comme Caïn dans le désert. Chacun sera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'écrit de sa condamnation et l'histoire de toute sa vie, obligé de soutenir les yeux de l'univers et toute la honte de ses faiblesses. Il n'y aura plus alors de lieu écarté où l'on puisse aller se cacher aux regards publics : la lumière de Dieu, la gloire seule du Fils de l'homme remplira le ciel et la terre; et dans ces vastes espaces, qui seront autour de vous, vous ne découvrirez au loin de toutes parts que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde ressource. Sur la terre, lors même que notre honte est publique, et qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes, il se trouve toujours du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'estime et le commerce nous dédommagent en quelque sorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à soutenir le déchaînement de la censure publique. Mais aujourd'hui la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. S'ils sont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaisirs communs et nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence : s'ils sont justes, comme les saints ont l'œil simple et qu'ils nous avaient crus des enfants de lumière; ah! ils nous reprocheront leur bonne foi abusée, leur amitié séduite. Vous aimiez le Juste, nous diront-ils, et vous haïssiez la justice; vous protégiez la vertu, et dans votre cœur vous mettiez le vice sur le trône; vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la sûreté que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, et vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formait toutes ces vertus dans notre cœur; ah! l'auteur de tous nos dons ne méritait-il pas d'être plus aimé et plus recherché que nous-mêmes!

Et voilà la troisième ressource qui manquera à la confusion de l'âme criminelle. Car, s'il ne se trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéressent, du moins il est des personnes indifférentes, que nos fautes ne blessent pas et ne révoltent pas contre nous. Mais, dans ce jour terrible, nous n'aurons point de spectateurs indifférents. Les justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, et à les adoucir aux yeux des hommes lorsqu'ils ne peuvent y trouver d'excuse apparente, les justes, dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'homme, de cette indulgence et de cette miséricorde qu'ils avaient exercée envers leurs frères sur la terre, siffleront sur le pécheur, dit le Prophète, l'insulteront, demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant; entreront dans le zèle et dans les intérêts de sa justice; et devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se moquant, dit le Prophète : Voilà donc cet homme qui n'avait pas voulu mettre son secours et sa confiance dans le Seigneur, et qui avait mieux aimé se confier dans la vanité et dans le mensonge : *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum.* (*Psal.* LI, 9.) Voilà cet insensé qui se croyait seul sage

sur la terre, qui regardait la vie des justes comme une folie, et qui se faisait dans la faveur des grands, dans la vanité des titres et des dignités, dans l'étendue des terres et des possessions, dans l'estime et les louanges des hommes, des appuis de boue qui devaient périr avec lui. Où sont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair et de sang, auxquels il avait sacrifié sa vie, ses soins et ses peines? Qu'ils paraissent ici pour le soutenir et pour le défendre; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt se garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace. *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam?... Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* (*Deut.*, XXXII, 37, 38.) Les pécheurs ne seront pas plus indulgents à son infortune. Ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devait les unir, ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera; qu'une dureté barbare, qui ne mettra dans leur cœur que des sentiments de cruauté et de fureur pour leurs frères; et ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages, auxquels le nom de Jésus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connaissance de la vérité, s'élèveront contre vous, et [illegible] reprocheront, que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avait opérés à leurs yeux; que s'ils avaient été éclairés comme vous des lumières de l'Evangile, et soutenus des secours de la foi et des sacrements, ils auraient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice, et mis à profit, pour leur salut, des grâces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'âme réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel et de la terre, l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures ; celles même qui sont inanimées, qu'il avait forcées de servir à ses passions, et qui gémissaient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'élèveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel elle avait abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes; les astres disparaîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assez longtemps témoins de ses passions injustes; la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jeter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvait plus porter; et l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V, 21.) Hélas! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs; la seule indifférence nous aigrit et nous blesse : ici, non-seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux, mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, et le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion, son désespoir et ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la seconde dans les soins qu'on avait pris de se déguiser aux yeux des hommes tandis qu'on vivait sur la terre. Car, mes frères, le monde est un grand théâtre où chacun presque joue un personnage emprunté : comme nous sommes pleins de passions, et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse, et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas; l'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée. Ainsi, toute votre vie, vous surtout qui m'écoutez, et qui regardiez la duplicité de votre caractère comme la [illegible] du monde et de la cour; toute votre vie n'avait été qu'une suite de déguisements et d'artifices; vos amis, même les plus sincères et les plus familiers, ne vous connaissaient qu'à demi; vous échappiez à tout le monde; vous changiez de caractère, de sentiment, d'inclination, selon les conjonctures et le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par là vous vous étiez fait une réputation d'habileté et de sagesse, et on n'y verra qu'une âme vile, sans droiture, sans vérité, et dont la plus grande vertu avait été de cacher son indignité et sa bassesse.

Vous encore, âme infidèle, qu'un sexe plus jaloux de l'honneur avait rendu encore plus attentive à dérober vos faiblesses à la connaissance des hommes, vous étiez si habile pour vous épargner la honte d'une surprise; vous preniez de si loin et si sûrement vos mesures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne foi peut-être d'un confesseur : vous n'auriez pas survécu à un accident qui eût trahi là-dessus vos précautions et vos artifices. Soins inutiles! vous ne couvriez, dit le Prophète, vos débordements que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'homme dissipera en ce grand jour du seul souffle de sa bouche. J'assemblerai, dit le Seigneur, autour de vous, devant les nations assemblées, tous vos amants profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos.* (*Ezech.*, XVI, 37.) Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses; ce trafic honteux de protestations et de serments, dont vous vous serviez pour fournir en même temps à des passions différentes et pour endormir leur crédulité : ils les verront, et remontant jusqu'à la source des complaisances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur persuader, mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir si noble, si sincère, et incapable d'être touché que du seul mérite : *Congregabo super te omnes amatores tuos,... et videbunt omnem turpitudinem tuam.* (*Ibid.*) Et tout cela se passera aux yeux de l'univers, de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avait conservés; de vos proches, qui ne connaissaient pas le déshonneur dont

vous les couvriez; de ce confesseur, que vous aviez toujours trompé; de cet époux, qui avait si fort compté sur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu ! la terre aura-t-elle d'abîmes assez profonds, où ne voulût alors se cacher l'âme infidèle? Car, dans le monde, les hommes ne voient jamais de nos vices que les dehors et les scandales, et cette confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes. Mais, devant le tribunal de Jésus-Christ, on verra vos faiblesses dans votre cœur même, c'est-à-dire leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets, et mille circonstances honteuses et personnelles dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce sera là une des confusions qui vous sera propre et que vous ne partagerez avec personne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin, la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux; on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une âme forte et au-dessus des faiblesses vulgaires; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes et les endroits dont l'âme la plus vile mourrait de honte. On vous regardait dans le monde comme un homme intègre et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; cette réputation vous avait peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes; ces dehors pompeux d'équité cachaient une âme inique et rampante, et des vues de fortune et d'intérêt avaient mille fois trahi en secret votre fidélité et corrompu votre innocence. Vous paraissiez orné de sainteté et de justice; vous vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes; on vous croyait l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi; et, cependant, votre cœur n'était pas droit devant le Seigneur : vous couvriez, sous le voile de la religion, une conscience souillée et des mystères d'ignominie; vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah ! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers; ceux qui vous avaient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé; l'espérance de l'hypocrite sera alors confondue : vous aviez joui injustement de l'estime des hommes; vous serez connu, et Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, et révéler la honte de mes frères? Vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété vous était confié; vous paraissiez tous les jours dans le sanctuaire, revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs et des sacrifices sans tache; on vous confiait le secret des consciences; vous souteniez le faible dans la foi; vous parliez de la sagesse parmi les parfaits; et, sous ce que la religion a de plus auguste et de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable : vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu; vous enseigniez les autres et vous ne vous enseigniez pas vous-même; vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, et vous ne comptiez vos jours que par vos sacriléges. Ah ! le mystère d'iniquité sera donc révélé, et l'on vous connaîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathème du ciel et la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes frères, toute la confusion dont sera accablée l'âme criminelle. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une faute; les bruits tombent peu à peu; de nouvelles aventures prennent enfin la place des nôtres, et le souvenir de nos chutes s'éteint et s'évanouit avec l'éclat qui les avait publiées. Mais, au grand jour, la honte demeurera éternellement sur l'âme criminelle; il n'y aura plus de nouveaux événements qui fassent perdre de vue ses crimes et son opprobre; rien ne changera plus; tout sera fixe et éternel : ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jésus-Christ, elle le paraîtra durant l'éternité tout entière; le caractère même de ses tourments publiera sans cesse la nature de ses fautes, et sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. Mes frères, les réflexions sont ici inutiles, et, s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience et à prendre, dès ce moment, des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur, que ne puis-je vous exposer ici quelles seront la gloire et la consolation du véritable juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur; de ce cœur dont toute la beauté, cachée aux yeux des hommes, n'était connue que de Dieu seul; de ce cœur où il avait toujours cru voir des taches et des souillures, et dont son humilité lui avait dérobé toute la sainteté et l'innocence; de ce cœur où Dieu seul avait toujours fait sa demeure, et qu'il avait pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses grâces ! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusque-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté ! Que de fervents désirs ! que de victoires secrètes ! que de sacrifices héroïques ! que de prières pures ! que de tendres gémissements ! que de transports amoureux ! que de foi ! que de grandeur ! que de magnanimité ! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les désirs et toutes les

espérances des hommes! On verra alors que rien n'était plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable juste, que ces âmes qu'on regardait comme inutiles, parce qu'elles l'étaient à nos passions, et dont on méprisait tant la vie obscure et retirée. On verra que ce qui se passait dans le cœur d'une âme fidèle avait plus d'éclat et de grandeur que tous ces grands événements qui se passent sur la terre, méritait seul d'être écrit dans les livres éternels, et offrait aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des anges et des hommes, que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monuments pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil et des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le second désordre qui naît dans le monde, du mélange des bons et des méchants, est l'inégalité de leurs conditions et l'injuste échange de leurs destinées. Il est du siècle présent comme de la statue dont Daniel expliqua le mystère. Les justes, comme une argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus basses et les plus méprisables; au lieu que les pécheurs et les mondains, figurés par l'or et par l'argent, vains objets de leurs passions, s'y trouvent presque toujours placés à la tête et dans les lieux les plus éminents. Or, c'est un désordre, et quoique par là les bons soient exercés et les pécheurs endurcis; quoique cette confusion de biens et de maux entre dans l'ordre de la Providence, et que, par des routes et des ménagements impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le juste et le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'homme rétablisse toute chose : *Per ipsum instaurare omnia* (*Ephes.*, I, 10), et qu'on voie enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien; de celui qui sert le Seigneur d'avec celui qui le méprise : *Quid sit inter justum et impium; et inter servientem Deo, et non servientem ei.* (*Malach.*, III, 18.) Or, voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli; les bons séparés des méchants; les uns placés à la droite et les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.* (*Matth.*, XXV, 33.)

Séparation, 1° toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scène, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités; ce n'était là qu'une fumée qui n'avait de réalité que dans l'erreur publique : on examinera seulement si vous êtes un animal immonde ou une brebis innocente; on ne séparera pas le prince du sujet, le noble du roturier, le pauvre du puissant, le conquérant du vaincu; mais la paille du bon grain, les vases d'honneur des vases de honte, les boucs des brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

On verra le Fils de l'homme parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondus et assemblés à ses pieds, relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire des passions ou des vertus des hommes; on le verra rassembler ses élus des quatre vents, les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfants d'Israël dispersés dans l'univers; exposer l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau; produire sur la scène des héros de la foi, jusque-là inconnus au monde; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérants, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge, mais par les divers triomphes de la grâce, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint et un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

Séparation, 2° cruelle. On séparera le père de l'enfant, l'ami de son ami, le frère de son frère : l'un sera pris et l'autre laissé. La mort, qui nous ravit des personnes chères, et qui nous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles : ici, la séparation sera éternelle; il n'y aura plus d'espoir de réunion; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfants, d'amis; plus de lien que les flammes éternelles, qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, 3° ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule; on est si touché lorsque, dans la distribution des grâces, on voit des subalternes emporter les premières places, nos services oubliés, et ceux que nous avions toujours vus au-dessous de nous, élevés et placés sur nos têtes; mais c'est dans ce grand jour où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'âme criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, et la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être, ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou méprisé la vertu par des plaisanteries impies; un fidèle qui peut-être était né votre sujet; un Lazare, qui

vous avait importuné inutilement du récit de ses besoins et de son indigence; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, et sur les ruines duquel vos intrigues et vos artifices vous avaient élevé; vous verrez le Fils de l'homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejeté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux, que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes frères, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, se trouvera dans celle-ci. Un sauvage, converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis, et le chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le laïque s'élèvera comme un aigle autour du corps, et le ministre de Jésus-Christ restera couvert de honte et d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, et le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siècle sera chassé du côté des animaux immondes, et l'idiot, qui ne savait pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire et de lumière. Rahab, une femme pécheresse, montera à la céleste Sion, avec les vrais Israélites; et la sœur de Moïse, et l'épouse de Jésus-Christ, sera séparée du camp et des tentes d'Israël, et paraîtra couverte d'une lèpre honteuse : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu, que rien ne manque au désespoir de l'âme infidèle. Ce ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune, vous lui ferez encore un nouveau supplice de la félicité des Justes qui lui seront préférés, et qu'elle verra portés par les Anges dans le sein de l'immortalité.

Quel changement de scène dans l'univers, mes frères ! C'est alors que tous les scandales étant arrachés du royaume de Jésus-Christ, et les Justes entièrement séparés des pécheurs, ils formeront une nation choisie, une race sainte, et l'Eglise des premiers-nés, dont les noms étaient écrits dans le ciel. C'est alors que le commerce des méchants, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir leur foi, et trembler leur innocence. C'est alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles et les hypocrites, ils ne seront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même ses ministres involontaires de leurs passions. C'est alors que tous les liens de société, d'autorité, ou de dépendance qui les attachaient ici-bas aux impies et aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le prophète : *Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil et notre demeure? Notre âme sèche de douleur à la vue des crimes et des prévarications dont la terre est infectée.* C'est alors enfin que leurs pleurs se changeront en joie, et leurs gémissements en actions de grâces; ils passeront à la droite comme des brebis, et la gauche sera pour les boucs et pour les impies : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

La disposition de l'univers ainsi ordonnée, tous les peuples de la terre ainsi séparés, chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage, la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion peinte sur le visage des uns, sur celui des autres, la joie, la sérénité, la confiance; les yeux des justes, levés en haut vers le Fils de l'homme, d'où ils attendent leur délivrance; ceux des impies, fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée; le Roi de gloire, dit l'Evangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera, et se tournant du côté de ceux qui seront à sa droite, avec un air plein de douceur et de majesté, et seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles.* (*Matth.*, XXV, 34.) Les pécheurs vous avaient toujours regardé comme le rebut et la portion la plus inutile du monde; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne subsistait que pour vous, que tout était fait pour vous, et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.* (*Ibid.*)

Puis, se tournant à la gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables, d'une voix, dit un prophète, *qui entrouvira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir*, il dira, non comme sur la croix : *Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font;* mais : Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges : vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père; vos plaisirs ont été rapides et passagers, vos peines seront éternelles : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (*Matth.*, XXV, 41.) Les justes alors, s'élevant dans les airs avec le Fils de l'homme, commenceront à chanter le cantique céleste : *Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites.* Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, et le jour fatal qui présida à leur naissance, ou plutôt ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs et de leur perte. Les abîmes s'ouvriront, les cieux s'abaisseront, les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le supplice éternel, et les justes, dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (*Ibid.*, 46.)

Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit si formidable et si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles que Moïse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles et les promesses consolantes renfermées dans le livre de la Loi : Enfants d'Israël, leur disait ce sage législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction et une malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem* (*Deut.*, XI, 26) ; une bénédiction, si vous obéissez aux commandements du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini* (*Deut.*, XI, 27) ; et une malédiction, si vous sortez de la voie que je vous montre, pour suivre des dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis, et ambulaveritis post deos alienos.*

Voilà, mes frères, ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter et à vous déclarer : voilà la gauche et la droite, les promesses et les menaces, les bénédictions et les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative : ou vous serez du côté de Satan et de ses anges, ou vous serez élus avec Jésus-Christ et ses saints ; il n'y a point ici de milieu. Je vous ai montré la voie qui conduit à la vie, et celle qui mène à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous? et de quel côté vous trouveriez-vous, si vous paraissiez dans ce moment devant le tribunal redoutable? On meurt comme on a vécu; craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies des pécheurs; commencez à vivre comme les justes, si vous voulez dans ce dernier jour être placé à la droite, et monter avec eux dans le séjour de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

## SERMON IV.

### *Pour le second dimanche de l'Avent.*

#### SUR LES AFFLICTIONS.

Beatus, qui non fuerit scandalizatus in me. (*Matth.*, XI, 6.)

*Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale.*

Sire,

C'est donc un bonheur, et un bonheur rare, de n'être point scandalisé de Jésus-Christ. Mais qu'y avait-il, et que pouvait-il y avoir, dans celui qui est la sagesse même, la splendeur du Père, et l'image substantielle de toutes les perfections; que pouvait-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale? Sa croix, mes très-chers frères, oui sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, et qui est et sera, dans toute la suite des siècles, le scandale de la plupart des chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends surtout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnaître pour ses disciples, et de partager avec nous la gloire, dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte et ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur : nous voudrions que, puisqu'il fallait qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption et nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers frères. La seule chose qui dépende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires ; mais souffrir ou ne pas souffrir n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations, mais le temps des peines. L'élévation a ses assujettissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices ; la retraite, ses tristesses et ses ennuis ; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies ; la pitié elle-même, ses répugnances et ses dégoûts ; enfin, par une destinée inévitable aux enfants d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité. Le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur; et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances; toujours frappés de quelque affliction, nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines ; jamais heureux, nos croix, devenues nécessaires, ne sauraient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la faiblesse de notre propre cœur l'excuse de nos sensibilités et de nos murmures; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions ; tantôt, enfin, dans les obstacles qu'elles nous paraissent mettre à notre salut, c'est-à-dire : tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop faibles pour soutenir tranquillement nos peines ; tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives; tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre faiblesse, le prétexte de l'excès ou

de la nature de nos afflictions, le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre en leur opposant les règles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous soyez, et apprenez que ce qui damne la plupart des hommes ne sont pas les plaisirs seulement; hélas! ils sont si rares sur la terre, et le dégoût les suit de si près! c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le langage le plus commun des âmes que le Seigneur afflige, est d'alléguer leurs propres faiblesses pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue et on se plaint qu'on n'est pas né assez fort pour y conserver un cœur soumis et tranquille; que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible; que ce caractère nous sauve bien des peines et des chagrins inévitables dans la vie, mais que nous ne faisons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré; que la religion ne rend pas durs et philosophes ceux qui sont nés avec des sentiments plus tendres et plus humains, et que le Seigneur est trop juste pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais, pour confondre ici une illusion si commune et si indigne de la piété, remarquez d'abord, mes frères, que lorsque Jésus-Christ a ordonné à tous les fidèles de porter avec soumission et avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderait que les âmes dures et insensibles; il n'a pas distingué entre ses disciples ceux que la nature, l'orgueil ou les réflexions, avaient rendus plus fermes et plus constants, de ceux que la tendresse et l'humanité avaient fait naître plus sensibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience et d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, et en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses règles divines sont des remèdes, et plus nous en paraissons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous et nous deviennent nécessaires. C'est parce que vous êtes faibles et que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif et plus révolté contre les souffrances, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes; car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les faibles.

En effet, qu'est-ce qu'être faible et sensible? c'est s'aimer excessivement soi-même; c'est donner presque tout à la nature et rien à la foi; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses penchants et ne vivre que pour jouir de son repos et de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or, dans cet état, et avec ce fonds excessif d'amour du monde et de vous-même, si le Seigneur ne ménageait des afflictions à votre faiblesse, s'il ne frappait votre corps d'une langueur habituelle qui vous rend le monde insipide, s'il ne vous préparait des pertes et des chagrins qui vous font une bienséance de la régularité et de la retraite, s'il ne renversait certains projets qui, laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls; s'il ne vous plaçait en certaines situations, où des devoirs tristes et inévitables occupent vos plus beaux jours; en un mot, s'il ne mettait entre votre faiblesse et vous une barrière qui vous retient et qui vous arrête, hélas! votre innocence aurait bientôt fait naufrage; vous auriez bientôt abusé de la paix et de la prospérité, vous qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions et des peines. Et puisque, affligé et séparé du monde et des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu, que serait-ce si une situation plus heureuse ne laissait plus d'autre frein à vos désirs que vous-même? la même faiblesse et le même poids d'amour-propre, qui nous rend si sensibles à la douleur et à l'affliction, nous rendrait encore plus sensibles au danger des plaisirs et des prospérités humaines.

Ainsi, ce n'est pas excuser nos découragements et nos murmures, d'avouer que nous sommes faibles et peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La faiblesse de notre cœur ne vient que de la faiblesse de notre foi. Une âme chrétienne doit être une âme forte, à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre, mais elle ne saurait être abattue; on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même, mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grâce qu'elle porte caché au fond de son cœur et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères; on peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse, car la religion n'éteint pas les sentiments de la nature, mais son cœur désavoue à l'instant sa faiblesse et fait de ses larmes charnelles des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je? une âme chrétienne se réjouit même dans les tribulations; elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures, comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jésus-Christ, et qui, dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Etre faible et révolté contre l'ordre de Dieu, dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi et n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres et plus sensibles à la douleur; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leurs souffrances, et non pour excuser leur révolte et leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur que l'Evangile condamne. Plus même nous naissons sensibles

à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité, qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grâce qui soutient et qui console; les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grâce y trouve plus d'accès; les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement, que de la bonté du cœur; et ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre et sensible, c'est être farouche et désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force; et si vous n'en avez pas assez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jésus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure; pour dire du bien de ceux qui nous calomnient; pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît; pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent; pour résister à des exemples que la foule autorise, et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité; pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout lorsqu'on possède tout, plein de désirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs et de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même; pour réprimer un désir qui s'élève; pour étouffer un sentiment qui plaît; pour ramener sans cesse à la règle un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile, il n'en est pas un seul qui ne suppose une âme forte et généreuse; partout il faut se faire violence à soi-même; partout le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher; une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur; une carrière où il faut vaillamment et continuellement combattre; en un mot, le disciple de Jésus-Christ ne saurait jamais être faible sans être vaincu, et jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout coûte, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant; et, si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est faible, c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour nous, et qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais outre cela, mes frères, quelque faibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre faiblesse; qu'il répand ses châtiments, comme ses faveurs, avec poids et avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier et nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose; qu'il nous châtie en père, et non pas en juge; que la même main qui nous frappe nous soutient; que la même verge qui fait la plaie y porte l'huile et le miel qui l'adoucit. Il connaît le caractère de nos cœurs, et jusqu'où va notre faiblesse; et comme il veut nous sanctifier en nous affligeant, et non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main, pour ne rien diminuer d'un côté de notre mérite, si les souffrances étaient trop légères, et pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout à fait, si elles étaient trop au-dessus de nos forces.

Eh ! quel autre dessein pourrait-il avoir, en répandant des amertumes sur notre vie? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures? Est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur et sa sûreté que dans les larmes et le sang des sujets qui l'adorent? Est-il un maître envieux et chagrin, et qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partagera avec ses esclaves? Faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit et nous châtie; sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux; mais comme son amour est un amour juste et éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines il augmenterait nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris et des souffrances de son malade, mais qui, malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie; il n'est jamais plus doux et plus bienfaisant que lorsqu'il paraît plus sévère; et il faut bien que les afflictions nous soient utiles et nécessaires, puisqu'un Dieu si bon et si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvait presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentait renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectait de leur parler plus durement, et qu'il feignait de ne pas les connaître. *Quasi ad alienos durius loquebatur,... avertitque se parumper, et flevit.* (*Gen.*, XLII, 7, 24.) C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnaître en nous ses cohéritiers et ses frères; il nous frappe et nous traite durement, comme des étrangers; mais cette contrainte coûte à son amour; il ne peut soutenir longtemps ce caractère de sévérité, qui lui est comme étranger; ses grâces viennent bientôt adoucir ses coups; il se montre bientôt tel qu'il est, et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur,... avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable,

peuvent n'être pas proportionnés à notre faiblesse.

N'accusons donc de nos impatiences et de nos murmures que la corruption, et non pas la faiblesse de notre cœur. Des filles faibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? Des enfants, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort ? Des vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveler leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourments d'un long martyre ? Vous êtes faible ; mais c'est cette faiblesse même qui est glorieuse à la foi et à la religion de Jésus-Christ ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, pour faire connaître en vous combien la grâce est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force et de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puissance de la grâce ; on attribuerait à l'homme une patience qui doit être un don de Dieu ; ainsi plus vous êtes faible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins et à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes faibles, quand il a voulu appesantir sa main sur elles, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des sages et des philosophes. Ses disciples n'étaient que de faibles agneaux lorsqu'il les envoya dans l'univers et qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile rendaient gloire à Dieu, dans leur faiblesse, à la force de sa grâce et à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser, comme ceux de Gédéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence la lumière et la puissance de la foi ; et si vous entriez dans les desseins de sa miséricorde et de sa sagesse, votre faiblesse, qui justifie à vos yeux vos murmures, ferait la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse, qui cherche dans la gloire de souffrir constamment toute la consolation de ses peines ; je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur, ou qui ne sent pas ses maux ou qui les méprise. Laissez-moi, Seigneur, cette raison faible et timide, ce cœur tendre et sensible, qui paraît si peu propre à soutenir ses tribulations et ses peines ; augmentez seulement vos consolations et vos grâces. Plus je paraîtrai faible aux yeux des hommes, plus vous paraîtrez grand dans ma faiblesse ; plus les enfants du siècle admireront la puissance de la foi, qui seule peut élever les âmes les plus faibles et les plus timides, à ce point de constance et de fermeté où toute la philosophie n'avait jamais pu atteindre, et tirer leur force de leur faiblesse même. Premier prétexte, pris dans la faiblesse de l'homme, confondu ; il faut découvrir l'illusion du second, qu'on tire de l'excès et du caractère des afflictions elles-mêmes.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige, que de justifier leurs plaintes et leurs murmures par l'excès et le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne ressemblent point à celles des autres, et de peur que l'exemple de leur fermeté et de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celle de nos dispositions et de notre conduite. On se persuade qu'on porterait avec résignation des croix d'une autre nature ; mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation ; que plus on examine ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son malheur singulier et sa situation presque sans exemple ; et qu'il est difficile de conserver la patience et l'égalité, dans un état où le hasard paraît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes, qui ne s'étaient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour-propre une si faible défense, et si indigne de la foi, je n'aurais qu'à répondre d'abord, que plus nos afflictions nous paraissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard ; plus nous devons y découvrir les ordres secrets et impénétrables d'un Dieu singulièrement attentif sur notre destinée ; plus nous devons présumer que sous des événements si nouveaux, il cache sans doute des vues nouvelles et des desseins singuliers de miséricorde sur notre âme ; plus nous devons nous dire à nous-mêmes qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous mène par des voies si singulières et si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit les siens, en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles et extraordinaires. Quelles aventures tristes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job ! Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, vous y trouverez toujours, dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier, qui a même révolté depuis la crédulité des âges suivants. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des élus de Dieu ; elles sont marquées du caractère des justes ; elles entrent dans cette tradition de calamités singulières qui forment leur histoire depuis le commencement des siècles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paraissait assurée ; des villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis ; des Etats et des provinces conquis sur nous ; un royaume le plus florissant de l'Eu-

rope frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère ; la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur dans sa miséricorde réservait à votre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparait, pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événements pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand roi que la monarchie et les autres nations même aient jamais vu sur le trône ; la singularité des événements malheureux dont Dieu vous afflige, n'est destinée par la soumission et la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint que vous avez été un grand roi. Il fallait que tout fût singulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs; afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparait à notre siècle.

Et voilà, mon cher auditeur, de quoi vous instruire et vous confondre en même temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs et de vos peines ; mais regardez au-dessus de vous, et voyez si le sujet est excusable de se plaindre et de murmurer, tandis que le maître encore moins épargné, est soumis et tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime, plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auraient pu vous paraître les suites des causes purement naturelles ; et quoique tous les événements soient conduits par les ressorts secrets de sa providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire que le Seigneur n'avait pas des vues particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais dans la situation accablante et singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux sur vous seul, et que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines? Dieu me voit, il compte mes soupirs, il pèse mes afflictions, il regarde couler mes larmes, il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a appesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, et qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins et de ses regards. Ah ! si je jouissais encore d'une situation heureuse et tranquille, il n'aurait plus les yeux sur moi, il m'oublierait, et je serais confondu devant lui avec tant d'autres, qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances qui, en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu, et en font l'unique ressource de mes peines! précieuses afflictions, qui, en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir et des miséricordes de mon Seigneur!

Je pourrais vous répondre, en second lieu, que des calamités communes et passagères n'auraient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé, dans tout ce qui nous environne, mille ressources qui nous auraient fait oublier cette légère infortune : les plaisirs, les consolations humaines, les événements nouveaux, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auraient bientôt charmé notre tristesse, nous auraient bientôt rendu le goût du monde et de ses vains amusements ; et notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se serait bientôt lassé de ses soupirs et de sa douleur. Mais le Seigneur en nous ménageant des chagrins où la religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde ; il a voulu mettre, entre notre faiblesse et nous une barrière que ni le temps ni les événements ne pussent plus ébranler ; il a prévenu notre inconstance, en nous rendant nécessaires des précautions qui peut-être ne nous auraient pas toujours paru également utiles. Il lisait dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls et à nous séparer du monde n'irait pas plus loin que notre tristesse ; que le même moment qui nous verrait consolés, nous verrait changés ; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes; et que des afflictions passagères ne nous auraient fait que des justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances ; il a mis des peines fixes et constantes, pour garants de la constance de notre foi ; et de peur qu'en laissant notre âme entre nos mains, nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu la mettre en sûreté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous fallait un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie ; que les afflictions légères dont le Seigneur s'était jusque-là servi pour nous visiter n'avaient été pour nous que des leçons faibles et impuissantes ; et qu'à peine nous avait-il frappés, que nous avions oublié la main qui nous avait fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrais-je donc, ô mon Dieu ! L'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux ; et que la rigueur de vos coups fait toute l'utilité et toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas ; que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins et non pas sur mes désirs; et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut qu'à l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat.* (*Job*, VI, 10.)

Je pourrais vous répondre encore : entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines;

mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions ; mesurez la rigueur de ses châtiments sur l'énormité de vos offenses; comparez ce que vous souffrez avec ce que vous méritez de souffrir ; voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité et la durée de vos douleurs répond à celle de vos voluptés profanes ; si l'état de contrainte où vous vivez égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs; si la privation des créatures que vous souffrez répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois ; reprochez hardiment au Seigneur son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités; vous jugez de vos souffrances par vos penchants, mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel; et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu, qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources!

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère; prenez garde qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise; que vous ne soyez pas trouvée digne à ses yeux de ces afflictions temporelles ; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances, et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les égorger et le bûcher qui doit les consumer sont déjà tout prêts sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère ; et puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paraître plus effrayant aux yeux de la foi, que d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu! que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances ; et puisque mes crimes ne sauraient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paraîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur et les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connaît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore, ces larmes charnelles que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines; achevez plutôt de vous venger ici-bas ; ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtiments seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma faiblesse, et en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces grâces qui consolent et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une âme affligée, je pourrais encore ajouter, mes frères, que nos peines ne nous paraissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; que c'est la vivacité de nos passions qui forme celle de nos souffrances ; que nos pertes ne deviennent si douloureuses que par les attachements outrés qui nous liaient aux objets perdus ; qu'on n'est vivement affligé que lorsqu'on était vivement attaché, et que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrais ajouter que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours ; que cette idée même de singularité dans nos malheurs flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures ; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres, que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce; nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux ; nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous ; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles nous trouvons dans l'abondance des biens, et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux ; que dans la perte d'une personne chère, il nous reste, dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume ; que dans des dissensions domestiques nous retrouvons dans la tendresse et dans la confiance de nos amis les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres ; enfin, que nous trouvons mille dédommagements humains à nos malheurs; et que si l'on mettait dans une balance, d'un côté nos consolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes frères, il n'est presque que les grands et les heureux du monde qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux ; la plus petite lueur de soulagement et de repos leur redonne la sérénité et l'allégresse; les plus légères douceurs dont on console leurs peines les leur font

oublier; un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances; tandis qu'on voit ces âmes heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul désir contredit; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs, un triste martyre; trouver dans des maux imaginaires la source de mille chagrins réels, sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent; enfin, regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle comme la dernière des infortunes.

Oui, mes frères, ce sont les grands et les puissants qui seuls se plaignent, qui se croient toujours les seuls malheureux, qui n'ont jamais assez de consolateurs, qui, au plus léger contre-temps, voient rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces amis mondains que leur rang et leur fortune leur donne, mais encore tous ces ministres pieux et éclairés que l'estime publique distingue, et dont les saintes instructions seraient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde et de la religion manquent, et auxquels aussi elles seraient plus utiles. Mais, mes frères, devant le tribunal de Jésus-Christ, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, et dont les malheurs sont d'autant plus affreux qu'ils sont plus obscurs et plus oubliés; et alors on vous demandera si c'était à vous à murmurer et à vous plaindre; on vous demandera si vous deviez tant faire valoir des calamités qui auraient été des consolations pour beaucoup d'autres; on vous demandera s'il fallait tant murmurer contre un Dieu qui vous traitait avec tant d'indulgence, tandis qu'il appesantissait sa main sur une infinité de malheureux; on vous demandera s'ils avaient moins de droit aux biens et aux plaisirs de la terre que vous, si leur âme était moins noble et moins précieuse devant Dieu que la vôtre; en un mot, s'ils étaient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous?

Hélas! mes frères, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus, où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes; allons dans ces asiles de miséricorde où toutes les calamités paraissent rassemblées; c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions; c'est là que, touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légèreté des nôtres; c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions de grâces, et que moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu! que le jugement des grands et des puissants sera formidable, puisque, outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions, qui auraient dû en sanctifier encore l'usage et en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes!

Mais comment se servir des afflictions pour sanctifier les périls de son état et pour opérer son salut, puisqu'elles y paraissent mettre des obstacles invincibles? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

### TROISIEME PARTIE.

Il est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, et que des chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse et la bonté de Dieu, qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste, et lorsque nous exhortons les âmes que Dieu afflige à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien, que les contradictions au milieu desquelles on vit aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, loin de rappeler à l'ordre et au devoir, et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or je dis que, de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable. Le plus coupable: car c'est blasphémer contre la Providence de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait ou ne le permet que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle: tous les événements agréables ou fâcheux qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut et de sanctification; tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique; tout ce que nous sommes même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talents, notre siècle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres, tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même n'est fait que pour le siècle à venir; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel, où rien ne passera plus; tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage et miséricordieux qu'autant que, par des rapports secrets et adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Eglise du ciel, cette assemblée immortelle d'élus, où il sera éternellement glorifié; il n'agit dans le temps que pour l'éternité, il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seule-

ment qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel et blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte, je dis encore que rien n'est plus insensé; car une âme ne revient à Dieu que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable; et rien ne la détache efficacement de ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disait un saint roi de Juda, je vous avais oublié dans la prospérité et dans l'abondance; les plaisirs de la royauté et l'éclat d'un règne long et glorieux avaient corrompu mon cœur, les louanges et les discours empoisonnés des méchants m'avaient jeté dans un sommeil profond et funeste; mais vous m'avez frappé en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfants et des sujets que j'avais comblés de bienfaits, et je me suis éveillé; vous m'avez humilié et j'ai eu recours à vous; vous m'avez affligé et je vous ai cherché, et j'ai compris qu'il ne fallait pas mettre sa confiance dans les hommes, que la prospérité était un songe, la gloire une erreur, les talents que les hommes admirent des vices cachés sous les dehors brillants des vertu humaines, le monde tout entier une figure qui ne nous repaît que de vains fantômes et qui ne laisse rien de réel dans le cœur, et que vous seul méritez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent : *In die tribulationis meæ Deum exquisivi.* (*Psal.*, LXXVI, 3.)

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions : elles facilitent tous les devoirs de la religion : la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver, ou leur perfidie par des infidélités, ou leur fragilité par des pertes inattendues; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles; le désir des biens éternels et les retours consolants vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes; enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'âme affligée; ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa faiblesse moins d'écueil, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Eglise elle-même ne fut jamais plus fervente et plus pure que lorsqu'elle fut affligée; les siècles de ses souffrances et de ses persécutions furent les siècles de son éclat et de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs; ses jours devinrent moins purs et moins innocents depuis qu'ils furent devenus plus fortunés et plus paisibles; sa gloire finit presqu'avec ses malheurs, et sa paix, comme dit le prophète, fut plus amère par le dérèglement de ses enfants que ses troubles ne l'avaient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* (*Isa.*, XXXVIII, 17.)

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige vous découragent et vous refroidissent sur le désir de travailler à votre salut, vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints et plus fidèles; vous savez bien qu'alors, enivré du monde et de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu, et que les douceurs de votre état n'étaient que les aiguillons de votre corruption et les instruments de vos désirs injustes.

Mais telle est, mes frères, l'illusion perpétuelle de notre-amour propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous alléguons les dangers de notre état pour justifier les égarements de nos mœurs mondaines; nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés, que le corps est frappé de langueur, que la fortune nous abandonne, que nos amis nous trompent, que nos maîtres nous négligent, que nos ennemis nous accablent, que nos proches deviennent nos persécuteurs; nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume, que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut, que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs, qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des plaisirs devenus nécessaires, et ne pas achever de perdre la raison en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes frères, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la religion nous propose des justes qui, dans le même état que nous, ont possédé leur âme dans la patience et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chère : Judith trouva dans une semblable douleur l'accroissement de sa foi et de sa piété et changea les larmes de sa viduité en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même : Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré des motifs de componction, des désirs d'éternité et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impos-

tures : Susanne offrit une âme constante à la plus noire calomnie, et sachant qu'elle avait le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices : David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état comme la peine de l'abus qu'il avait fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours : Esther trouva dans les caprices et dans les fureurs d'un époux infidèle l'épreuve de sa vertu, et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des justes qui y ont opéré leur salut, et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, regardez autour de vous (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des âmes qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événements où vous trouverez vous-même, ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je? vous verrez des âmes que la miséricorde de Dieu a rappelées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie : en renversant une fortune établie ; en refroidissant une faveur enviée ; en frappant une santé qui paraissait inaltérable ; en les éloignant des grâces méritées, par des préférences inattendues ; en finissant, par une inconstance d'éclat, un changement profane. Vous même alors, témoin de leur engagement et de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion, par les facilités que le chagrin et l'affliction leur avait ménagées ; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avaient rendue comme nécessaire ; vous avez dit qu'il était bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne voulait plus de nous ; qu'à la première lueur d'un retour de fortune on verrait bientôt les plaisirs succéder à tout appareil de dévotion, et qu'on ne se donnait à Dieu dans l'adversité que parce qu'on n'avait rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes ! et aujourd'hui qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible ; qu'un cœur pressé, accablé d'amertume n'est capable de rien, et ne peut sentir que sa douleur, et qu'on est plus révolté que touché, dans cet état d'accablement et d'infortune ; et après avoir censuré et rendu suspecte la piété dans les âmes affligées, comme un parti trop facile et qui n'avait plus de mérite parce qu'il ne coûtait plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, et d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devait en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instruments funestes de votre perte, et de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvait vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh ! quand sera-ce donc, ô mon Dieu, que mon âme, s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles; ne leur attribuera plus des événements dont vous êtes le seul auteur ; reconnaîtra dans les diverses situations où vous la placez, les ménagements adorables de votre providence, et au milieu de ces croix mêmes, goûtera cette paix inaltérable que le monde, avec tous ses plaisirs, ne saurait donner? *Quando consolaberis me?* (*Psal.* CXVIII, 82.)

Qu'il est triste en effet, mes frères, quand on est affligé et frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe, en murmurant contre sa justice, en s'éloignant de lui comme par une espèce de rage, de désespoir et de vengeance, et de chercher sa consolation dans ses propres fureurs ! Quel état affreux que celui d'une âme insensée que Dieu afflige, et qui, pour se consoler, s'en prend à Dieu même de son affliction ; cherche à soulager ses peines en multipliant ses offenses ; se livre au déréglement pour oublier ses chagrins, et se fait, de la tristesse accablante du crime, une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions !

Non, mes frères, la religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La philosophie arrêtait les plaintes, mais elle n'adoucissait pas les douleurs. Le monde endort les chagrins, mais il ne les guérit pas ; et au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines, et en faut-il d'autre à une âme fidèle? Faibles créatures ! vous pouvez bien, par de vains discours et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps, mais il n'est que le Dieu de toute consolation qui sache parler au cœur ; en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissements à l'excès de mes peines : j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles : *Et qui consolaretur, et non inveni.* (*Psal.* LXVIII, 21.)

Grand Dieu ! c'est à vos pieds désormais que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur, c'est avec vous seul que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Jusqu'ici je me suis livré à des chagrins et à des tristesses tout humaines; mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de règle à votre sagesse ; je me suis égaré dans mes pensées ; mon esprit s'est formé mille songes flatteurs ; mon cœur a couru après ces vains fantômes ; j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talents, plus de gloire, plus de santé ; je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé ! comme si j'avais pu

déranger au gré de mes souhaits l'ordre immuable de votre providence! comme si j'avais été ou plus sage ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi; je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle, et jusqu'aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins; aussi, mes joies n'ont jamais été tranquilles, et mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu, vous allez être mon unique consolateur, et je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, et dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures et qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle. Ainsi soit-il.

## SERMON V.

### POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Vadam, et videbo visionem hanc magnam. (*Exod.*, III, 3.)

*J'irai, et je verrai cette grande merveille.*

Sire,

Le prodige qui parut aux yeux de Moïse sur le mont Sinaï avait de quoi le surprendre. Un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts, et qu'elles ne consument, pas: qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard? pourquoi cet élément, qui dévore par son ardeur tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce buisson miraculeux? Qui n'eût dit comme Moïse: J'irai, et je verrai cette grande merveille. *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Eglise présente aujourd'hui à la piété des fidèles est encore plus étonnant. C'est une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la masse corrompue du genre humain, qui, malgré la source souillée de laquelle elle tirait son origine, malgré la dépravation du siècle au milieu duquel elle habite, malgré l'air empesté qu'elle y respire, conserve toute la pureté de son âme sainte, et demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu, qui est semblable à vous? vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les justes mêmes du premier ordre malgré leurs craintes et leur vigilance, malgré le secours de la grâce qui les soutient, font plus d'une fois chaque jour la triste épreuve de leur faiblesse. Un seul instant de la vie où ils prétendraient être sans péché, ils mentiraient au Saint-Esprit et à eux-mêmes, et Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans son âme la justice et la sainteté, jusqu'au moment auquel elle est entrée dans l'éternité bienheureuse; Marie a toujours triomphé du péché, du monde et de tout ce qu'il a de séduisant; du monde et de ses fausses maximes par lesquelles il fait entrer tant d'âmes dans la voie de perdition; du monde et de toutes les contradictions qu'il suscite à la vertu, et par lesquelles tant de ces justes que l'Evangile appelle temporels, sont malheureusement renversés. Le feu du péché l'environne de tous les côtés, mais il ne saurait lui faire sentir son ardeur criminelle. Quel prodige inouï! quelle gloire! quel privilége singulier accordé à Marie! J'irai, et je verrai cette grande merveille: *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilége si sublime, et qui mettait entre elle et le péché un intervalle presque infini, Marie ne crut pouvoir s'y soutenir que par la fidélité et par la vigilance. La même plénitude de grâces qui la mettait si fort au-dessus de tous les périls, les lui rendit, ce semble, plus formidables. Ne portant point en elle ce fonds de faiblesse et de corruption qui nous fait un danger de tout, et qui change en piéges nos vertus mêmes, les précautions les plus rigoureuses lui parurent le seul asile et toute la sûreté de son innocence; la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les règles constantes de ses mœurs, et quoique tant de faveurs reçues du ciel lui donnassent une confiance si ferme, si bien fondée, que la grâce ne l'abandonnerait pas, elle vécut comme si elle avait toujours craint de la perdre.

Quelle instruction et quel exemple! Si Marie, délivrée de ce fonds de corruption qui nous rend les chutes si faciles et presque inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement et dans la prière, nous flattons-nous de pouvoir conserver, au milieu de ses plaisirs et de ses périls, une innocence qui trouve déjà au dedans de nous des ennemis si terribles à combattre? C'est la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce mystère.

Or je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui proposer la fidélité pour modèle aux âmes touchées de Dieu, et que la grâce a retirées du vice; j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grâce reçue, une fidélité de précaution et une fidélité de correspondance: une fidélité de précaution, qui lui fait craindre toujours les moindres périls; une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grâce. Fidèle à conserver la grâce reçue, fidèle à l'augmenter et à la suivre jusqu'où la grâce elle-même voulait la mener; adressons-nous à elle, pour nous obtenir par son entremise cette double fidélité. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Trois écueils sont à craindre pour les âmes qui, touchées de leur salut et vivement persuadées que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un songe, veulent commencer à lui être plus fidèles: premièrement, leur propre fragilité, qui les entraîne; secondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagements et des me-

sures; enfin l'oubli de la grâce, qui peu à peu les rend moins attentives à la grandeur et à la singularité du bienfait, lequel, au milieu de leurs égarements, a changé leur cœur et éclairé leurs ténèbres.

Or, à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions, qui vont aujourd'hui nous servir de modèle : premièrement, à la propre fragilité, une séparation entière du monde; à une vaine délicatesse sur les jugements publics, une insensibilité héroïque aux discours et aux pensées frivoles des hommes; à l'oubli de la grâce, une reconnaissance continuelle et proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'est nous-mêmes. Nos plus saintes résolutions viennent presque toujours échouer contre nos propres penchants; la même vivacité de cœur qui fait les larmes et les regrets de notre pénitence forme, un moment après, notre inconstance et nos dégoûts; et sans que les objets extérieurs s'en mêlent et nous séduisent, la vertu toute seule s'affaiblit dans le cœur même où elle s'était d'abord formée.

Cependant une des illusions les plus ordinaires, dont le démon se sert pour séduire les âmes qui commencent à servir Dieu, c'est de leur persuader qu'il n'est pas nécessaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne; qu'on peut se trouver au milieu de ses plaisirs sans y prendre part ; que le cœur une fois changé, les occasions, auparavant funestes à l'innocence, deviennent des objets indifférents ; et qu'alors les dangers, même vus de près, ne sont plus que des instructions et des remèdes.

C'est pour confondre une erreur si injurieuse à la piété, que l'Eglise nous propose aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grâce, défendue par le privilége de sa conception miraculeuse, ayant la promesse de Dieu pour garant de son innocence, elle ne se voit en sûreté que loin du monde et de ses périls. La fuite des occasions devance même en elle l'âge où les périls sont à craindre. La retraite de Nazareth fut le premier asile, où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion le trésor de la grâce. Là, séparée du monde, unie à Dieu par les plus saints mouvements d'une charité déjà consommée, héritière des désirs de tous les patriarches, ses ancêtres, chargée des vœux de toute la Synagogue, elle soupirait sans cesse après la venue du Libérateur; elle gémissait sur la désolation de Jérusalem et sur les infidélités de son peuple; elle conjurait le Seigneur de visiter enfin Israël dans sa miséricorde ; et en s'occupant sans cesse de celui qui devait être le salut de Juda et la lumière des nations, elle le formait déjà dans son cœur par la foi, disent les Pères, avant que la vertu du Très-Haut l'eût formé dans son sein par l'opération secrète de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son temps, où le commerce des nations et la royauté d'un étranger avaient fort altéré dans la Judée la simplicité des premières mœurs et l'observance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'austérité de ses précautions et de sa conduite. Fille de David, épouse de Joseph, mère du Messie, confiée ensuite au disciple bien-aimé ; dans tous les différents états de sa vie, elle se cache, elle vit loin du monde sous les yeux de Dieu seul ; la prière et la retraite lui paraissent le seul moyen de conserver la grâce reçue. Première instruction.

C'est en effet une erreur de croire que le monde et ses périls sont bien moins à craindre depuis qu'on leur offre un cœur changé et une âme qui s'en défie. 1° Vous exposez la grâce reçue, et c'est une témérité presque toujours punie par la perte du bienfait que vous exposez. 2° C'est une ingratitude et une marque du peu de cas que vous faites des miséricordes du Seigneur sur vous : or l'ingratitude est toujours suivie du refroidissement, et souvent de l'indignation du bienfaiteur. Je pourrais ajouter que plus la grâce d'une conversion sincère a purifié votre cœur, plus les occasions deviennent pour vous dangereuses. Autrefois, lorsque vous suiviez des routes injustes, vivant dans le commerce des sens et des passions, votre âme en était moins touchée ; la familiarité des plaisirs en émoussait pour ainsi dire la vivacité ; vous voyiez mille fois le péril sans réflexion et d'un œil tranquille ; le dégoût vous tenait presque lieu de sûreté ; le crime, si j'ose parler ainsi, vous servait de rempart contre le crime. Mais aujourd'hui que, connaissant le don de Dieu, vous vous abstenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaisirs ont pour vous un nouveau venin ; plus vous les fuyez, plus leur présence est à craindre ; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impression sur votre cœur. Un ennemi qui nous paraît redoutable nous a déjà à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment ; les plus légères occasions, qui à peine autrefois arrêtaient vos regards, vont aujourd'hui blesser votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit commence à devenir plus aimable; les plaisirs auxquels on a renoncé s'offrent avec de nouveaux charmes ; le crime désaccoutumé trouve toujours le cœur plus sensible; vous comptez sur votre vertu, et la vertu elle-même qu'on expose au milieu des périls est souvent la plus dangereuse tentation de l'âme fidèle.

Jéhu, prince impie, regarde sans être touché l'orgueilleuse Jésabel, environnée de faste et de volupté, et uniquement attentive à lui plaire; et David, juste et fidèle, voit périr son innocence dans l'indiscrétion d'un seul regard. La vertu est quelquefois plus voisine de la chute que le vice même ; et vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! afin que les âmes qui sont à vous opèrent leur salut dans la fuite des périls et dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, si vous êtes touché de Dieu,

quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde, au milieu duquel vous vivez? Quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, et vous promettre que les occasions les plus séduisantes ne vous surprendraient jamais dans ces moments d'inattention ou de faiblesse qui voient quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de plusieurs années de vertu, qu'y trouvez-vous qui puisse encore vous plaire? A quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en secret? Qu'y entendez-vous, que des discours ou qui combattent vos nouveaux sentiments ou qui les affaiblissent? Que sont pour vous ses plaisirs, que des complaisances qui vous coûtent? ses liaisons les plus honorables, que des bienséances qui vous gênent? ses assemblées les plus agréables, que des scènes qui vous embarrassent? Qu'est le monde tout entier pour vous, qu'une éternelle contrainte? O âme fidèle! s'écrie saint Augustin, que faites-vous donc au milieu d'un monde qui n'est plus fait pour vous? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi?* Que vous seriez malheureuse, si vous aimiez encore le monde! mais que vous l'êtes davantage, si ne l'aimant plus, vous vous obstinez encore de vivre au milieu de ses périls! Sortez donc de ce monde corrompu: c'est-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaisons, de nouveaux plaisirs, des occupations nouvelles: unissez-vous-y à ce petit nombre d'âmes justes qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde; c'est dans leur société, dit saint Augustin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure et paisible, cette sûreté que vous n'avez jamais pu trouver dans les sociétés mondaines. Séparez-vous donc généreusement de ce qu'il ne vous est plus permis d'aimer, ayez la force de fuir ce que la foi vous a déjà fait mépriser, et ne ménagez plus les vains jugements d'un monde qui ne connaît pas Dieu et qui est déjà lui-même jugé. Seconde précaution dont Marie va nous fournir le modèle.

Oui, mes frères, la crainte des jugements humains est le second obstacle que le démon oppose à toutes les saintes inspirations de la grâce. On sent qu'il faudrait faire mille démarches pour répondre aux mouvements de salut que la bonté de Dieu met dans notre cœur; mais le monde, qui en parlera, qui les condamnera, qui s'en moquera, nous arrête: on le méprise et on le craint.

Or, Marie, persuadée qu'il est impossible d'allier ce que la grâce exige de nous avec les usages et les assujettissements que le monde nous impose, et qu'on ne tarde pas à être infidèle à Dieu quand on veut tempérer par des égards humains les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point si ses démarches vont paraître singulières aux hommes; mais si elles sont des moyens nécessaires pour conserver la grâce reçue. Ainsi, quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue et qu'on regardât comme des personnes dignes du dernier mépris celles qui renonçaient à l'espérance d'être les mères du Messie: Marie connaissant que c'était la voie par où Dieu voulait la conduire, embrasse cet état humiliant; et sans avoir égard à sa naissance, à l'espoir de ses proches frustrés par cette résolution, aux discours du monde ravi de trouver quelque chose d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie et de faiblesse: elle consacre avec foi sa virginité à Dieu qui la demande, et suit la voix du ciel, sans se mettre en peine des vaines pensées des hommes. Oui, mes frères, on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injustes du monde.

Et au fond, mon cher auditeur, vous qui, touché de la grâce, mais trop attentif aux jugements humains, gardez encore des mesures avec un monde que vous n'aimez plus, que prétendez-vous, en relâchant ainsi en faveur de ses préjugés, mille choses de la fidélité que vous devez à Dieu? Si vous prétendez par là éviter ses censures et le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez. Plus le monde vous trouvera observateur de ses maximes, plus il deviendra censeur de votre piété; plus vous conserverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ses censures: les mêmes complaisances que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire feront le sujet de ses dérisions; il ne blâme dans ceux qui se déclarent pour la piété que ce qu'il y trouve encore du sien; il se moque de ces âmes flottantes qui sont de tout, du monde et de la vertu, et qu'on ne saurait définir: il rit de ceux qui, après l'avoir abandonné, veulent encore lui plaire, et tout ennemi qu'il est de la vertu, ses censures tombent d'ordinaire plutôt sur les défauts de la vertu que sur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement? qu'il soit sincère et universel. Voulez-vous qu'il applaudisse à votre nouvelle pénitence? qu'elle soit proportionnée à vos anciens égarements: qu'il ne vous trouve pas un pénitent sensuel, indolent, tiède, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent et déclaré sans ménagement pour le vice: qu'il ne puisse pas dire de vous qu'une vertu commode a succédé à des passions extrêmes; que vous avez mis la paresse à la place des plaisirs violents, et qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie qu'un éloignement plus marqué de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez. Tandis que Samson vécut ennemi déclaré des Philistins, et loin de leurs villes, il passa parmi eux pour un homme suscité de Dieu et destiné à relever la gloire d'Israël: mais à peine se rapproche-t-il de ce peuple infidèle, à peine fait-il alliance avec lui, et imite-t-il ses mœurs, qu'il devient la fable

de Gaza et sert de jouet public à leurs assemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu. Non-seulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ses usages; mais il exige d'eux plus de modestie, plus de retenue, plus de charité, plus de désintéressement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il est possible, que l'Evangile même. Il est sévère jusqu'à l'excès dans les règles qu'il impose aux justes; il leur dispute les plus petits adoucissements; il leur fait un crime des fautes les plus légères; il se scandalise de leurs libertés les plus innocentes; il voudrait les condamner à une retraite éternelle, à une tristesse sans délassement, à une insensibilité entière sur leurs propres intérêts; il voudrait, ce semble, qu'ils ne fussent plus des hommes pour les mettre au nombre des justes, et son injustice va plutôt à outrer leurs obligations qu'à justifier leurs faiblesses. C'est ici que le monde est un docteur austère : les Pharisiens taxent d'intempérance les repas innocents de Jésus-Christ; Michol regarde avec des yeux censeurs les saintes saillies de la joie de David; les grands de Jérusalem trouvent de l'ambition dans les larmes et les prédictions de Jérémie. Le monde grossit tout, envenime tout dans les actions des gens de bien; toujours indulgent pour lui-même, il conserve toute sa sévérité pour eux; comme si en poussant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchait qu'à se persuader à lui-même qu'ils sont impraticables, et à se justifier les transgressions qui l'en éloignent.

Enfin, la dernière précaution dont Marie se sert pour conserver la grâce reçue, est une précaution de reconnaissance continuelle, et c'est ici le troisième écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne sent pas assez la grandeur du bienfait qui nous a retirés du désordre; or, ce défaut de reconnaissance prend sa source: premièrement, d'un orgueil secret qui fait qu'on attribue en partie, son changement à un naturel heureux; à un fonds de droiture et de probité qui, même au milieu de nos désordres, nous faisait rougir du vice, mettait à nos passions certaines bornes que la plupart des autres pécheurs franchissent, et nous rendait le devoir respectable dans le temps même que nous le faisions céder au plaisir. Or, Marie, née avec tant d'avantages et formée, ce semble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raisons des bienfaits de Dieu : *Il a opéré en moi de grandes choses*, dit-elle, *parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde.* (*Luc.*, I, 49, 54.) Tout retour sur elle-même lui paraîtrait une noire ingratitude, et ne trouvant que sa bassesse qui ait pu attirer sur elle les regards de son Dieu, plus elle s'envisage, plus elle découvre la grandeur du bienfait et ne trouve en elle-même que de nouvelles raisons de reconnaissance.

Dieu aime qu'on sente tout le prix des grâces qu'il nous fait. Il est jaloux de ses dons comme de sa gloire, et rien ne suspend ses miséricordes comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raisons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux et sensible au bien est un don lui-même de la grâce, quelle injustice de diminuer par là la grandeur du bienfait, qui a changé notre cœur, et la reconnaissance que nous en devons à notre bienfaiteur! D'où vient que tant d'autres pécheurs, nés encore plus heureusement que nous; plus portés que nous par le caractère de leur cœur à la pudeur et à l'innocence; plus touchés de la vertu et des vérités saintes qui l'inspirent : d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes; qu'ils continuent d'offenser un Dieu qu'ils connaissent; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils respectent; qu'ils se prêtent encore comme malgré eux à la destinée de leurs penchants, et que malgré même la voix de la nature, qui semble les rappeler au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde et au charme de ses plaisirs criminels? Que dis-je? d'où vient que ces inclinations heureuses, qu'ils ont portées en naissant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence; que c'est là-dessus qu'ils se promettent toujours une conversion à venir; que se trouvant plus de sensibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitents, parce qu'ils n'avaient pas vécu endurcis? Je n'en dis pas assez, mes frères; examinez ce qui se passe dans le monde, et vous verrez que ce sont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus sensibles, les plus capables de vertu; les cœurs les plus tendres, les plus sincères, les plus généreux, qui se laissent corrompre par les plaisirs. Qu'avez-vous donc offert en offrant à la grâce une âme bonne et facile, que plus de dispositions aux plaisirs, plus d'obstacles à la vertu? Plus la nature semblait vous avoir favorisé, plus vous étiez loin du royaume de Dieu; plus vous devez bénir la main miséricordieuse qui a changé pour vous en moyens de sanctification les mêmes penchants qui, dans les autres, sont le piége de leur innocence; qui a tourné votre vivacité pour le plaisir en une sainte ardeur pour la justice; votre tendresse pour les créatures, en une amoureuse componction pour lui; vos sensibilités profanes en de saintes larmes, et s'il vous est permis de jeter quelques regards sur ce naturel heureux que vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confondre devant Dieu de l'avoir fait servir si longtemps à l'injustice, et de n'avoir fait d'autre usage des talents naturels qui vous distinguent des autres hommes que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime et dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu! pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes? un infortuné que vos dons ont rendu plus coupable; un pécheur qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes la source de mes misères; un monstre d'ingratitude qui ai pris plaisir

d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de reconnaissance, qui doit être continuel dans les âmes que Dieu a touchées, se ralentit en nous? c'est que le souvenir de nos misères passées s'affaiblit et s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'osions presque nous regarder nous-mêmes; les horreurs de notre âme, encore toutes vives, pour ainsi dire, faisaient frémir notre foi; nos désordres s'offraient encore à nous avec toute leur noirceur; il fallait même qu'un confesseur prudent et charitable les déguisât presque à nos yeux pour rassurer nos frayeurs et ménager notre faiblesse, et notre seule tentation alors était de trop sentir notre misère. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec nous-mêmes; nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes passés, et quelques jours consacrés à des œuvres de pénitence, et des larmes d'un moment ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entière d'iniquité. C'est ainsi que la reconnaissance du bienfait, qui nous purifia, s'est affaiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plupart des conversions, et de là vient qu'il en est si peu de durables Dieu veut qu'on sente tous les moments de la vie le prix inestimable de la grâce qui changea notre cœur; et il cesse d'être miséricordieux dès que vous cessez d'être sensible à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence et les larmes de ses cantiques, ne voyait encore en lui que le meurtrier d'Urie et le violateur de la sainteté du lit nuptial; son péché, depuis long-temps expié, comme une ombre importune, reparaissait sans cesse à ses yeux, et, ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son règne, ni le nombre de ses victoires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zèle pour la majesté du culte, ni les louanges même des prophètes, qui semblaient avoir oublié sa faute pour ne se souvenir que de sa piété et de tant de saintes actions qui l'avaient depuis réparée, n'en avaient pu effacer le souvenir de son esprit et de son cœur : *Et peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L, 5.)

O Dieu! disait sans cesse ce roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités, les grâces dont vous m'avez toujours favorisé, lors même que je violais votre loi sainte avec plus d'ingratitude et de scandale, mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voient plus avec plaisir tout cet éclat et toute cette grandeur qui m'environne : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum.* (*Psal.* XXXVII, 11.) Oui, Seigneur! tous les plaisirs de la royauté ne sauraient plus égayer ce fonds de tristesse, que la douleur de vous avoir offensé laisse dans mon âme : *Afflictus sum.* (*Ibid.*) Toute la gloire de mon règne ne saurait remplacer l'humiliation secrète, que le souvenir de mes faiblesses me fait sentir devant vous : *Humiliatus sum* (*Ibid.*) Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur! pour toutes les bénédictions dont vous m'avez toujours prévenu? Vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égarements; vous m'avez suscité des prophètes qui m'ont annoncé vos volontés saintes; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité; vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis; vous avez multiplié ma race et affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins et cher à mes peuples; que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits? et mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes, ou pour reconnaître vos grâces : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.* CXV, 12.) C'est ainsi que David persévéra jusqu'à la fin, et tit du souvenir continuel de son péché toute la sûreté de sa pénitence.

Enfin, la dernière raison pourquoi nous laissons affaiblir notre reconnaissance, après les premières démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assez d'attention que Dieu, en changeant notre cœur, nous a préférés à une infinité d'âmes moins criminelles que nous sans doute, et qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition.

Or, cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la préservant, devient le motif le plus puissant de sa reconnaissance. Elle se souvient que tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jeter les yeux sur la bassesse de sa servante, la choisir et la combler de dons et de grâces. C'est cette préférence de miséricorde et de dilection de Dieu envers elle, qui, faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité.

Rien, en effet, ne fait mieux sentir le prix de la grâce à une âme en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde et une horreur de ses égarements passés, que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices mêmes de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement et à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singulière de Dieu, retirée de ses désordres, éclairée et appelée à la connaissance de la vérité. Ah! c'est alors que cette âme touchée de la grandeur de ce bienfait : Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une distinction si singulière de grâce et de miséricorde? Qu'avais-je, par-dessus tant d'âmes que vous laissez périr à mes yeux dans le monde, que plus de misères à guérir et plus d'opposition à votre grâce? Que vous ai-je fait pour être ainsi préférée? J'ai gardé moins de ménagement dans mes passions; j'ai résisté plus long-

temps à vos inspirations saintes ; j'étais liée par des chaînes plus pesantes et plus honteuses ; voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite : une abondance d'iniquités a attiré sur moi une surabondance de grâces ; vous avez choisi la plus faible et la plus criminelle de vos créatures pour faire éclater davantage en moi la puissance de votre bras et les merveilles de votre miséricorde. O Dieu, si propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnaissance le demande, et que l'excès de votre bonté le mérite! Voilà, mes frères, en quoi consiste cette fidélité de précaution, si nécessaire pour conserver la grâce reçue; mais, à la fidélité de précaution, Marie ajouta une fidélité de correspondance.

### SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas assez d'avoir évité, par des précautions salutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore suivre les voies où la grâce nous appelle et avancer sans cesse dans le chemin du salut où nous sommes entrés.

Quelles sont, en effet, les sources les plus ordinaires de nos rechutes? C'est premièrement de ne pas suivre toute la force et toute l'étendue de la grâce qui nous a rappelés de l'égarement; c'est, en second lieu, de sortir de la voie par où elle voulait nous conduire; c'est enfin, de se décourager en avançant et s'affaiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre faiblesse nous oppose. Or, Marie offre à la grâce une correspondance de perfection, une correspondance d'état et une correspondance de persévérance qui achève de nous instruire.

Je dis, premièrement, une correspondance de perfection : et c'est ici où Marie apprend aux âmes touchées de leur salut à ne pas mettre de bornes dangereuses à la grâce, qui les a retirées des égarements du monde et des passions. Jamais aucune créature ne mena sur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite que cette sainte fille de Juda. Nul reste d'attachement étranger ne partagea ou n'affaiblit jamais dans son cœur l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ; elle l'aima plus que sa propre réputation, puisque les soupçons de Joseph ne purent tirer de sa bouche un aveu dont son humilité eût été blessée; plus que sa patrie, puisque, sans balancer, elle le suit en Egypte; plus qu'une gloire humaine, puisque, comme ses autres proches, elle ne le presse pas de se manifester au monde; plus que son repos, puisqu'elle ne l'abandonne jamais dans ses courses ; enfin, plus qu'elle-même, puisqu'elle l'immole sur le Calvaire, et que la tendresse naturelle y cède à la grandeur de la foi. La grâce l'appelait aux séparations les plus rigoureuses, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus héroïques ; elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie et plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les personnes revenues de leurs égarements, que cette sorte de correspondance à la grâce. Je sais que chacun a son propre don, que la mesure de la grâce n'est pas la même pour toutes les âmes, et qu'on exigera moins du serviteur à qui on aura moins donné; mais je dis que vous en particulier que Dieu a touché, vous êtes infidèle à la grâce, en vous abstenant de vos anciens crimes, il est vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tièdes, sensuelles et communes.

Et voici sur quoi je fonde cette vérité : Sur les lumières dont Dieu vous favorise et qui ont suivi votre pénitence; en ouvrant les yeux sur l'énormité de vos fautes passées, vous les avez ouverts en même temps sur l'étendue de vos devoirs; vous connaissez les règles de la foi; vous voyez jusqu'où l'Evangile pousse le détachement, la haine du monde, le mépris de soi-même, l'amour de la croix, la violence des sens et de l'esprit; vous voyez sur la plupart des usages les plus établis dans le monde mille choses que les mondains ne voient pas; à chaque action vous discernez le meilleur, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire, ce qu'il faudrait faire, pour entrer dans l'esprit de la foi. Or, je dis que vous serez jugé sur ce que vous aurez connu, et que, devant Dieu, vos lumières seront la mesure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité sur les sentiments que Dieu vous donne. Car rappelez ici ces premiers moments de pénitence où vous commençâtes à détester les égarements de votre vie passée; vous sentîtes un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour les saintes austérités. Vous gémissiez au fond du cœur des engagements qui vous liaient encore au monde, des plaisirs qu'il fallait encore s'y permettre, des usages qu'une certaine bienséance vous obligeait de suivre ; vous vous disiez à vous-même qu'une âme chrétienne devait bannir ces restes de mondanité ; mais qu'une âme pécheresse, condamnée,comme vous aux larmes de la pénitence, devait regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'est-il pas vrai que, malgré la faiblesse qui vous a fait persévérer jusqu'ici dans cet état, ces sentiments de foi ne se sont pas encore effacés de votre cœur; que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté, et votre infidélité aux grâces reçues, que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous; que malgré l'erreur publique, qui loue votre piété, vous sentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grâce vous appelle, et que les louanges des hommes, qui supposent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus sévère? N'est-il pas vrai que toute votre vie, quoique innocente aux yeux des hommes, n'est qu'une suite de remords; que vous ne goûtez pas cette paix de l'innocence qui est le plus doux fruit de la grâce, et

que, vous abstenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les consolations de la vertu?

Or la vocation du ciel est écrite, pour ainsi dire, dans les inquiétudes de votre âme. Si cette vie toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, était la situation où Dieu vous veut; si la grâce ne vous appelait pas à une séparation du monde plus entière, à une vigilance plus sévère sur vos sens, vous seriez tranquille dans votre état, vous n'y éprouveriez que ces désirs d'un état encore plus parfait, inséparables de la justice chrétienne; vous n'y sentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui sans cesse voudrait prendre son essor pour s'élever au-dessus de lui-même, et qui à l'instant est rentraîné par sa propre faiblesse; vous goûteriez combien il est doux d'être à Dieu et de le servir : votre vertu n'est triste et inquiète que parce qu'elle est tiède et infidèle. Un autre, peut-être appelé au moindre degré de grâce et de justice, se préservera de toute chute grossière dans cet état d'imperfection; ses penchants moins vifs, son caractère moins extrême, son cœur, moins aisé à émouvoir, ne trouvera pas dans les mêmes périls au milieu desquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous, dont les inclinations plus fragiles, l'âme plus susceptible d'impressions, ne peut être en sûreté que loin des périls et défendue par toutes les précautions de la foi; vous sentirez insensiblement votre vertu s'affaiblir, votre horreur pour le vice diminuer; chaque jour ajoutera un nouveau degré à votre faiblesse; chaque objet affaiblira votre cœur par de nouvelles impressions; chaque victoire même que vous remporterez diminuera vos forces et vous tomberez d'autant plus dangereusement, que mille chutes invisibles avaient déjà précédé dans votre cœur, avant qu'un abandon sensible de Dieu vous eût fait apercevoir à vous-même que vous étiez tombé. On n'est pas longtemps fidèle, quand on n'est pas dans l'état où Dieu nous demande.

Enfin, j'établis cetté vérité sur vos mœurs passées : Voulez-vous savoir quelles doivent être les bornes de votre vertu? Rappelez quelle avait été la mesure de vos vices. La règle est sûre : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet enivrement, cet oubli de vos intérêts et de votre gloire, ces délicatesses dans vos engagements profanes, ce cœur, toujours occupé de ses passions, et se faisant une félicité de ses peines : voilà ce que vous aviez été pour le monde; soyez tel pour Jésus-Christ : donnez à votre cœur des objets plus saints; mais laissez-lui pour un Dieu, qui seul est digne d'être aimé, la même vivacité, la même constance, la même délicatesse que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne sais quoi d'héroïque dans vos passions déplorables; d'être plus sincère, plus généreux, plus fidèle, plus grand que le reste des hommes : servez Jésus-Christ avec la même noblesse; sans crainte, sans ménagement, sans partage, sans bassesse; portez la même grandeur d'âme aux pieds de ses autels; ne vous bornez pas à un genre de vertu faible et vulgaire, et ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jésus-Christ, lui dont la grâce l'élève et l'ennoblit, lorsqu'il est rampant et timide.

Oui, mes frères, les passions, dans les personnes d'un certain rang surtout, sont toujours vives, éclatantes, extrêmes; la pénitence faible, languissante, timide. On revient des égarements grossiers, on règle ses mœurs on se réconcilie avec les choses saintes; mais on ne répare pas le passé. On protégera, si vous voulez, les gens de bien, on les honorera de sa familiarité; on secondera leur zèle; on protégera des entreprises utiles à la piété; mais on ne connaît pas les larmes, les rigueurs, les saints renoncements et les sacrifices de la pénitence. On a les vertus publiques, dont l'amour-propre ne souffre rien; on n'a pas les personnelles, qui, seules, réforment l'homme intérieur et opèrent le véritable changement du cœur. Telle est la pénitence des grands surtout : ils deviennent plus favorables à la piété; mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils sont religieux, mais ils ne sont pas pénitents. Or la première chose que Dieu demande d'un pécheur, quelque élevé qu'il soit dans le monde, sont ses soupirs, ses larmes et ses souffrances. David ne se contenta pas de conduire l'Arche sainte en triomphe à Jérusalem, d'avoir amassé à grands frais les matériaux d'un temple magnifique, d'honorer la sainteté de Nathan et du pontife Abiathar, il pleura son péché sous la cendre et sous le cilice; il interrompit mille fois son sommeil pour arroser son lit de ses larmes, et confesser devant le Seigneur l'énormité et l'ingratitude de sa chute; il passe le reste de ses jours dans des sentiments de componction et d'amertume, et ne crut pas que son élévation le dispensât des règles essentielles de la pénitence. Il faut souffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles; et vos passions ne sont encore qu'à demi éteintes, tandis qu'elles ne sont pas encore punies.

Voilà des règles de foi et d'équité : jugez-vous là-dessus. Ce n'est pas assez d'être sorti de Sodome et des voies de l'iniquité, il faut suivre la grâce jusqu'où elle veut nous conduire. Loth était sorti de cette ville réprouvée, que Dieu venait de livrer aux flammes de sa vengeance; mais ce n'était là que le commencement de son salut. L'ange veut le mener jusqu'au haut de la montagne : il n'ose le suivre; la difficulté du chemin alarme sa faiblesse; il demande qu'il lui soit permis de s'arrêter à côté, dans une ville située sur le penchant : *Quia nec possum in monte salvari;..... est civitas juxta.* (*Gen.*, XIX, 19, 20.) Il croit, par ce tempérament, s'être mis en sûreté; avoir évité et le péril de Sodome, et la fatigue de la mon-

tagne; mais les tempéraments en matière de devoir sont toujours dangereux. Dieu l'abandonne; il tombe dans l'ivresse, et donne lieu au plus détestable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui se repose et la vertu qui s'égare; et quand on ne fuit qu'à demi le vice, on est bien près de le retrouver encore sur ses pas. Première infidélité qui rend la grâce de la conversion inutile.

La seconde, c'est de se frayer à soi-même des voies selon sa vanité ou son caprice, et ne pas suivre celles par où la grâce voulait nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état. Elevée au degré le plus sublime de la grâce, et en droit d'aspirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne sort pas de la voie simple et naturelle de son état; toute sa piété se borne à élever son Fils avec un soin religieux dans sa retraite de Nazareth; à rendre à Joseph les devoirs de respect et d'obéissance qu'un lien sacré exigeait d'elle; à monter tous les ans à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque avec son peuple; à se soumettre aux observances communes de la loi. Toujours fidèle à suivre la grâce dans les divers événements de sa vie, elle ne se dit jamais à elle-même qu'une situation différente serait plus favorable à la piété; elle ne trouve jamais, dans les circonstances où Dieu la place, des raisons pour justifier ce que Dieu condamne; et la voie par où la grâce la conduit lui paraît toujours la plus propre au salut. Or, c'est ici où les plus saintes intentions s'abusent, et où la piété elle-même devient souvent notre plus dangereuse illusion: personne presque ne veut aller à Dieu par la voie que sa grâce elle-même lui a marquée.

Il en est qui trouvent toutes les autres croix légères, excepté celles que la Providence leur ménage. Ils ne seraient pas si touchés de la perte de leurs biens et de leur fortune: mais ils ne peuvent se taire sur la mauvaise foi d'un ennemi qui les flétrit et qui les calomnie; ce sont là des ressentiments qui paraissent justes; on serait fidèle partout ailleurs où la main de Dieu ne nous place pas; ici, qui était la seule voie par où la grâce voulait nous sanctifier, on sort des mains de la Providence, et on se soustrait à ses ordres.

Au milieu du monde et de la cour où notre état nous appelle, on se dit à soi-même que dans la retraite et loin des périls on serait plus fidèle; au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on se persuade que la piété seule et livrée à elle-même languit et se relâche, et que le commerce des gens de bien et les secours publics de la vertu l'amusent et la soutiennent. Dans les soins publics, une condition privée paraît plus propre au salut. Est-on personne privée? L'inutilité devient un prétexte spécieux, et on croit qu'une vie désoccupée ne peut presque pas être innocente. Sous le joug du mariage, on se plaint que les antipathies inséparables presque d'un assujettissement durable et mutuel, mettent un obstacle invincible au salut; dans un état de liberté, on se figure qu'un établissement fixerait le cœur et servirait de frein aux passions insensées. Chacun transporte les devoirs essentiels dans l'état où il n'est pas; nul n'est fidèle à la grâce de son état propre. Seigneur, disaient les Israélites dans le désert, est-ce pour nous creuser des tombeaux que vous nous avez conduits dans ces lieux arides? donnez-nous à combattre des ennemis dont nous puissions nous défendre, et non pas des rochers brûlants, et la faim, et la soif qui nous dévorent: *Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame?* (*Exod.*, XVI, 3.) Seigneur, disaient les mêmes Israélites sortis du désert et arrivés dans le pays de Canaan, pourquoi nous avez-vous tirés du désert? Nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage; ici, nous allons être la proie de ces peuples vaillants et innombrables qui nous environnent, et vous nous menez dans une terre toute couverte de géants et de monstres qui dévorent ses habitants: *Terra devorat habitatores suos.* (*Num.*, XIII, 33.) Dans le désert, où il ne fallait que de la patience, la valeur et la force dans les combats leur paraissaient aisées; dans la Palestine, où il était question de combattre, il leur semblait plus doux de souffrir les incommodités du désert. C'est ainsi, ô mon Dieu! que, par une illusion perpétuelle, nous nous fuyons toujours nous-mêmes, et qu'infidèles à l'état où votre main nous place, nous substituons au devoir présent, qui serait pénible à la nature, des sacrifices chimériques qui flattent l'imagination et qui ne coûtent rien au cœur.

Enfin à cette correspondance d'état, Marie ajoute une correspondance de persévérance. Elle offrit jusqu'à la fin à toutes les rigueurs de Dieu sur elle une foi toujours plus vive et plus constante. Si Jésus-Christ encore enfant, pour éprouver, ce semble, sa tendresse, se dérobe à ses yeux et se cache dans le temple, loin de se rebuter elle court, comme l'épouse après son bien-aimé qu'elle a perdu, et ses empressements ne finissent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponse de Jésus-Christ, si dure en apparence, ne décourage point sa foi, et elle attend tout de lui dans le moment même où il semble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle; et sa fidélité, fondée sur des règles solides, ne dépend pas des différentes conduites de Jésus-Christ à son égard.

D'ordinaire on n'est soutenu dans un commencement de piété que par un certain goût sensible, qui accompagne presque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature autant que de la grâce, et qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur faible et timide, que dans une plénitude d'amour et de componction. Aussi ce goût venant bientôt après à man-

quer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible retombe sur lui-même : on s'affaiblit, on perd courage, on regarde derrière soi, on n'est pas loin d'une rechute, on retombe ; telle est la destinée de la plupart des âmes. Leur piété est une piété toute de goût et de sensibilité, un je ne sais quel attrait inséparable de la nouveauté, et qui a toujours bien plus d'empire sur les âmes légères et inconstantes ; ce n'est pas une conviction réelle et profonde des vérités saintes, une terreur véritable des jugements de Dieu, une sainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde et de ses plaisirs, un changement universel du cœur, et, de là, ces tristes scènes qui affligent l'Eglise, qui déshonorent la vertu, et qui se passent tous les jours à nos yeux ; de là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'âmes qui, après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ses plaisirs.

Or, quand on se donne à Dieu, mes frères, il faut s'attendre à des dégoûts et à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impose ; fonder sa fidélité non sur le goût qui passe, mais sur les règles saintes, sur les maximes de la foi, sur la vérité qui ne passe point ; se convaincre dans la lumière de Dieu, que le monde est un songe, que le péché est le seul malheur de l'homme ; que l'innocence est le vrai bonheur même de la terre ; que les biens et les maux présents ne sont pas des biens et des maux véritables ; que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous sommes aux yeux des hommes périra avec les hommes, mais que nous ne serons éternellement que ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Le goût passe, mais la vérité demeure toujours. Et, au fond, le monde auquel vous avez renoncé, n'avait-il pas ses dégoûts et ses amertumes ? ses plaisirs n'avaient-ils pas leurs moments d'ennui et de tristesse ? les voies des passions dont vous êtes sorti, étaient-elles toujours semées de fleurs ? Vous avez pu aimer si longtemps le monde perfide, injuste, pénible, ennuyeux, rebutant, et au premier moment de dégoût vous vous lasseriez de la vertu et de l'innocence ? O âme fidèle, est-ce que les dégoûts de la vertu sont plus insupportables que ceux du crime ? Mais ceux-ci laissent au fond du cœur, je ne sais quoi de sombre et de funeste, qui fait qu'on ne peut se supporter soi-même ; ils répandent un torrent d'amertume sur tout l'intérieur de la conscience ; ils ne laissent au pécheur aucune ressource au dedans de lui, et en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ses malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne sont que des agitations superficielles qui laissent toujours au fond de la conscience une paix et une tranquillité secrètes ; ce sont des nuages passagers qui dérobent pour un moment à une âme son Seigneur et son Dieu, mais qui n'éteignent pas en elle les lumières de la foi qui luit encore dans ce lieu obscur, et qui la console en secret de ses peines.

Voyez-en la différence dans les livres saints. Saül, lassé de lui-même et de ses crimes, est un infortuné qui ne peut plus porter le poids de sa conscience ; il se tourne de tous les côtés, et rien ne peut calmer les fureurs de son âme ; la harpe d'un berger amuse sa tristesse, mais ne la guérit point ; les enchantements d'une pythonisse fascinent ses yeux, mais ne peuvent tromper son cœur ; les spectacles de la royauté diversifient son ennui, mais n'endorment pas ses noirs chagrins ; il cherche à se séduire et il ne le peut pas ; il se fuit, et partout il se retrouve, partout il porte avec lui ses inquiétudes et ses dégoûts, et loin d'adoucir dans les plaisirs qui l'environnent l'amertume de son âme, il répand cette amertume sur tous les plaisirs qui pourraient l'adoucir. Telles sont les inquiétudes du crime.

David, au contraire, éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les âmes justes : Quand est-ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verserez dans mon âme ces consolations indicibles, qui font sentir à un cœur qui vous aime combien vous êtes doux et combien il est heureux d'être à vous : *Quando consolaberis me* (*Psal.* CXVIII, 82). Ah ! si votre loi sainte ne me soutenait dans cet état d'obscurcissement et de peine, je ne pourrais me défendre contre moi-même, et ma faiblesse l'emporterait bientôt sur la grandeur de vos bienfaits, sur la vérité de vos promesses, et sur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea.* (*Psal.* CXVIII, 92.) L'un, abandonné de Dieu et lassé de lui-même, ne trouve plus de ressource que dans les horreurs de sa propre conscience ; l'autre, éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de son cœur, porte avec lui une consolation à toutes ses peines ; en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaisirs ; le juste ne perd rien en ne perdant que les consolations sensibles de la vertu, parce qu'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu ! qu'il est aisé en effet de se consoler quand on vous possède encore ! que les amertumes même de la vertu sont bien préférables à toutes les fausses joies du crime ! et que les rigueurs, dont vous éprouvez les âmes fidèles, sont bientôt compensées par des consolations que le monde ne connaît pas, et qu'il ne saurait donner ! Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui Marie ; heureux, si offrant comme elle une correspondance fidèle à la grâce, nous en méritons la consommation dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON VI.

### *Pour le troisième dimanche de l'Avent.*

#### SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini. (*Joan.*, I, 23.)

*Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur.*

Sire,

C'est afin de pouvoir entrer dans nos cœurs, que Jésus-Christ nous fait annoncer par Jean-Baptiste, que nous ayons à lui préparer les voies, en écartant tous les obstacles qui élèvent comme un mur de séparation entre sa miséricorde et notre misère. Or, ces obstacles, ce sont les crimes dont nous nous souillons si souvent, qui subsistent toujours, parce qu'il faudrait les expier par la pénitence, et nous ne les expions pas ; ces obstacles, ce sont les passions auxquelles notre cœur insensé se laisse emporter, qui sont toujours vivantes, parce que, pour les détruire, il faudrait les combattre, et nous ne les combattons pas ; ces obstacles, ce sont ces occasions contre lesquelles notre innocence a échoué tant de fois, et qui sont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos résolutions, parce qu'au lieu de céder au penchant secret qui nous entraîne vers elles, il faudrait les fuir, et nous ne les fuyons pas ; en un mot, la vraie et l'unique manière de préparer à Jésus-Christ la voie de nos cœurs, c'est de changer de vie et de nous convertir sincèrement.

Mais quoique l'affaire de notre conversion soit la plus importante dont nous puissions être chargés ici-bas, puisque ce n'est que par là que nous pouvons attirer Jésus-Christ dans nos cœurs ; quoique ce soit l'unique qui nous intéresse véritablement, puisque notre bonheur éternel en dépend, cependant, ô aveuglement déplorable ! ce n'est jamais une affaire pressée pour nous ; elle est toujours renvoyée à un autre temps, comme si les temps et les moments étaient en notre disposition. Qu'attendez-vous, chrétiens, mes frères ? Jésus-Christ ne cesse de vous faire prédire par ses ministres les malheurs qui menacent votre impénitence, et le délai de votre conversion ; depuis longtemps il vous annonce par notre bouche, que si vous ne faites pénitence vous périrez tous.

Il ne se contente pas même de vous avertir en public par la voix de ses ministres, il vous parle au fond de vos cœurs, et vous dit sans cesse en secret : N'est-il pas temps enfin de sortir du crime où vous êtes abîmé depuis tant d'années, et d'où il n'est presque plus qu'un miracle qui puisse vous retirer ? N'est-il pas temps de rendre la paix à votre cœur, d'en bannir ce chaos de passions qui ont fait tous les malheurs de votre vie, de vous préparer du moins quelques jours heureux et tranquilles, et après avoir tant vécu pour un monde qui vous a toujours laissé vide et inquiet, vivre enfin pour un Dieu, qui seul peut mettre la joie et la tranquillité dans votre âme ? Ne voulez-vous pas enfin penser à vos intérêts éternels, et, après une vie toute frivole, revenir au vrai et prendre, en servant Dieu, le seul parti sensé que l'homme puisse prendre sur la terre ? N'êtes-vous pas lassé de vous soutenir vous-même contre les remords qui vous déchirent, contre la tristesse du crime qui vous accable, contre le vide du monde qui vous poursuit partout ? Et ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs et vos inquiétudes avec vos crimes ?

A cette voix secrète qui s'élève depuis longtemps au fond de nos cœurs, que répondons-nous ? quels prétextes opposons-nous ? premièrement, que Dieu ne nous donne pas encore les secours nécessaires pour sortir de l'état malheureux où nous vivons : secondement, que nous sommes actuellement trop engagés dans les passions pour penser à une nouvelle vie, c'est-à-dire, que nous nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier tiré du côté de Dieu, le second pris dans nous-mêmes. Le premier, qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer ; le second qui nous rassure en nous accusant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parce que nous croyons que les grâces nous manquent, et que Dieu ne veut pas encore de nous ; nous différons notre conversion, parce que nous nous flattons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde et des passions, et plus en état de commencer une vie plus régulière et plus chrétienne : deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, et que je me propose de combattre après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglements, et tâchent de rendre sa sagesse et sa bonté responsables de leurs faiblesses injustes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché. Le premier homme ne chercha point ailleurs l'excuse de son crime ; et loin d'apaiser, par un humble aveu de sa misère, le Seigneur auquel il venait de désobéir, il l'accusa d'avoir été lui-même, en l'associant à la femme, la cause de sa désobéissance.

Et voilà, mes frères, l'illusion de presque toutes les âmes qui vivent dans le crime, et qui renvoient à l'avenir la conversion que Dieu demande d'elles. Elles nous redisent sans cesse que la conversion ne dépend pas de nous ; que c'est au Seigneur à changer leur cœur, et à leur donner la foi et la grâce qui leur manque. Ainsi elles ne se contentent pas de l'irriter en différant de se convertir ; elles l'insultent même en l'accusant de leur endurcissement et du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement et l'impiété de cette disposition ; et pour rendre l'âme criminelle plus inexcusable dans son impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous vous convertiriez si vous aviez la foi, si vous étiez bien persuadé de la religion ; mais que la foi est un don de Dieu, que vous l'attendez de lui seul, et que dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas

beaucoup de commencer tout de bon, et de prendre votre parti. Premier prétexte : on n'a pas la foi, et c'est à Dieu seul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perdue, cette foi si précieuse? Vous l'aviez reçue dans votre baptême ; une éducation chrétienne l'avait conservée dans votre cœur; elle avait cru avec vous ; c'était un talent inestimable que le Seigneur vous avait confié, en vous discernant de tant de nations infidèles, et en vous marquant du sceau du salut au sortir du sein de votre mère. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu ? Qui a effacé de dessus votre front ce signe d'élection éternelle? n'est-ce pas le déréglement des passions, et les ténèbres qui en ont été la juste peine? doutiez-vous de la foi de vos pères avant que d'être impudique et dissolu? n'est-ce pas vous-même qui avez éteint dans la boue ce flambeau céleste que l'Eglise en vous régénérant vous a mis à la main, pour vous servir de guide à travers les ténèbres et les périls de cette vie? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu, de la dissipation que vous avez faite de ses grâces? C'est à lui à vous redemander son propre don; à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avait confié ; à vous dire : Serviteur injuste et ingrat, qu'avais-je fait pour les autres que je n'eusse fait pour vous? J'avais embelli votre âme du don de la foi et du caractère de mes enfants; vous avez jeté cette pierre précieuse devant des animaux immondes ; vous avez éteint la foi et la lumière que j'avais mise au dedans de vous ; je l'ai conservée longtemps malgré vous-même dans votre cœur : je l'ai fait survivre à tous les efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parce qu'elle était devenue incommode à vos désordres : vous savez ce qu'il vous en a coûté pour secouer le joug de la foi, et en venir au point où vous êtes; et ce terrible état qui est la plus juste peine de vos crimes, en deviendrait aujourd'hui la seule excuse? Et vous dites que ce n'est pas votre faute que de manquer de foi, puisqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher du fond de votre âme? Et vous prétendez que c'est à moi à vous la donner, si je veux que vous me serviez, moi qui vous la redemande, et qui ai tant de lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue? Entrez en jugement avec votre Seigneur, et justifiez-vous, si vous avez quelque chose à lui répondre.

Et pour mieux vous faire sentir, mon cher auditeur, toute la faiblesse de ce prétexte : vous vous plaignez que vous manquez de foi; vous dites que vous souhaiteriez de l'avoir; que rien n'est plus heureux que d'être vivement persuadé, et que rien ne coûte dans cet état : mais si vous souhaitez d'avoir la foi, si vous croyez que rien n'est plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du salut, et de l'illusion de tout ce qui se passe; si vous enviez la destinée des âmes qui sont parvenues à cet état souhaitable; si cela est, voilà donc la foi que vous attendez, et que vous croyez avoir perdue. Que vous faut-il connaître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en sont sortis pour travailler à leur salut? Vous dites que vous souhaiteriez d'avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être souhaitée; du moins vous en avez assez pour connaître que le plus grand bonheur de l'homme est de tout sacrifier à ses promesses. Or, les âmes qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y sont pas attirées par d'autres lumières : les justes qui portent son joug ne sont pas soutenus et animés par d'autres vérités : nous-mêmes qui le servons, n'en connaissons pas davantage.

Cessez donc de vous séduire vous même, et d'attendre ce que vous avez déjà. Ah ! ce n'est pas la foi qui vous manque, c'est la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impose; ce ne sont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce sont vos passions. Vous ne vous connaissez pas vous-même; vous êtes bien aise de vous persuader que vous manquez de foi, parce que ce prétexte que vous opposez à la grâce est moins humiliant pour l'amour-propre, que celui des vices honteux qui vous retiennent. Mais remontez à la source ; vos doutes ne sont nés que de vos déréglements : réglez donc vos mœurs, et la foi ne vous offrira plus rien que de certain et de consolant : soyez chaste, pudique, tempérant, et je vous réponds de la foi que vous croyez avoir perdue : vivez bien, et il ne vous en coûtera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai : c'est que si pour revenir à Dieu, il ne devait vous en coûter que de soumettre votre raison à des mystères qui nous passent; si la vie chrétienne ne vous offrait point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre; si la foi ne proposait point de devoirs pénibles à remplir ; si, pour changer de vie, il ne fallait pas renoncer aux passions les plus vives et aux attachements les plus chers; si c'était ici une affaire purement d'esprit et de croyance, et que le cœur et les penchants n'y souffrissent rien, vous n'auriez plus de peine à vous rendre : vous regarderiez comme des insensés ceux qui mettraient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il n'en coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne vous paraît donc difficile que parce qu'elle règle les passions, et non parce qu'elle propose des mystères. C'est donc la sainteté de ses maximes qui vous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets : vous êtes donc corrompu ; mais vous n'êtes pas incrédule.

Et, en effet, malgré vos doutes prétendus sur la foi, vous sentez que l'incrédulité déclarée est un parti affreux, vous n'oseriez vous y fixer : c'est un sable mouvant sous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trouvez point

de consistance, et où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme et assuré; vous dites tous les jours vous-même qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu; qu'au fond, quand il ne serait pas si certain qu'il y aurait quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse, pour ne pas prendre des mesures; et que, dans une incertitude même effective des vérités de la foi, le parti de l'homme de bien serait toujours le plus sûr et le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, et qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel et effectif sur la foi, et une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes; vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'avez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre; travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire et qui vous condamne. Revenez à votre cœur, réconciliez-vous avec vous-même, laissez parler une conscience qui plaide encore sans cesse au dedans de vous par la foi contre vos propres déréglements; en un mot, écoutez-vous vous-même et vous serez fidèle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne fallait que croire il n'en coûterait pas beaucoup. C'est ici un second prétexte des pécheurs qui diffèrent; c'est la grâce qui manque, et on l'attend : la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme, et c'est à Dieu seul à changer le cœur.

Or, je dis que ce prétexte si vulgaire, si souvent répété dans le monde, est dans la bouche presque de tous ceux qui vivent dans le crime : si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste; si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il est téméraire et ingrat; si nous l'examinons en lui-même, il est insensé et insoutenable.

Premièrement, si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne sentez aucun goût pour la dévotion, et qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais, plein de passions comme vous êtes, êtes-vous raisonnable d'attendre et d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété? Vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs pures et les attraits chastes de la vertu? Vous ressemblez à un homme qui ne se nourrirait que de fiel et d'absinthe, et qui se plaindrait après cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'est à Dieu à vous donner du goût pour son service s'il veut que vous le serviez, vous qui abrutissez tous les jours votre cœur par des excès indignes, vous qui mettez tous les jours un nouveau chaos entre Dieu et vous par de nouveaux déréglements; vous enfin qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre âme par de nouvelles débauches, ces sentiments même de vertu naturelle, ces impressions heureuses d'innocence et de régularité nées avec nous, qui auraient pu servir à vous rappeler à la vertu et à la justice. O homme, n'êtes-vous donc injuste que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse et la justice de votre Dieu?

Mais, je dis plus, quand Dieu opérerait dans votre cœur ce goût et ces sentiments de salut que vous attendez, dissolu et corrompu comme vous êtes, sentiriez-vous seulement l'opération de sa grâce? quand il vous appellerait l'entendriez-vous, dissipé comme vous êtes par les plaisirs d'une vie toute mondaine? quand il vous toucherait, ce sentiment de grâce aurait-il quelque suite pour votre conversion, éteint qu'il serait d'abord par la vivacité et l'emportement des passions profanes? Et, en effet, il opère encore dans votre cœur ce Dieu plein de longanimité et de patience; il répand encore au dedans de vous les richesses de sa bonté et de sa miséricorde. Ah! ce n'est pas sa grâce qui vous manque, mais vous la recevez dans un cœur si plein de corruption et de misère, qu'elle n'y fait rien, pour ainsi dire, qu'elle n'y excite rien : c'est une étincelle de feu qui tombe dans un abîme de boue et de puanteur, et qui s'éteint dans le moment même qu'elle est tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher auditeur, et comprenez toute l'injustice de vos prétextes. Vous vous plaignez que Dieu vous manque, et que vous attendez sa grâce pour vous convertir, mais est-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte soit plus injuste que dans la vôtre? Rappelez-vous ici tout le cours de votre vie; suivez depuis le premier âge jusques aujourd'hui. Le Seigneur vous avait prévenu dès votre enfance de ses bénédictions; il avait mis en vous un naturel heureux, une âme bonne, et toutes les inclinations les plus favorables à la vertu; il vous avait ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des secours et des exemples domestiques de foi et de piété. Les miséricordes du Seigneur ont été encore plus loin : il vous a préservé de mille périls; il vous a fait survivre à des occasions, où les malheurs de la guerre ont vus périr à vos côtés vos amis, et peut-être les complices de vos désordres; il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégoûts et les disgrâces; il vous a enlevé les objets criminels de vos passions dans le temps même que votre cœur y tenait plus fortement; il a conduit votre destinée avec tant de miséricorde, que vos passions ont toujours été traversées de mille obstacles, que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accomplissement de tous vos souhaits criminels, et qu'il a toujours manqué quelque chose à votre bonheur injuste; il vous a formé des engagements et des devoirs sérieux qui vous ont imposé malgré vous l'obligation d'une vie sage et réglée devant les hommes; il n'a pas permis que votre conscience se soit endurcie dans le déréglement, et vous n'avez jamais pu réussir à calmer vos remords, et vivre tranquille dans le crime; il n'y a pas eu de jour où vous

n'ayez senti le vide du monde et l'horreur de votre état; au milieu même de vos plaisirs et de vos excès, la conscience s'est réveillée, et vous n'avez calmé vos inquiétudes secrètes qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juste et miséricordieux vous presse et vous poursuit partout, depuis que vous l'avez abandonné; il s'est attaché à vous, dit un prophète, comme le ver s'attache au vêtement, pour ronger sans cesse votre cœur, et vous faire de l'importunité de sa morsure un remède salutaire. A l'heure même que je vous parle, il opère au dedans de vous, et ne met dans ma bouche ces vérités saintes, et ne m'envoie ici vous les annoncer, que pour vous rappeler peut-être vous seul. Qu'est donc votre vie tout entière, qu'un enchaînement de grâces? Qui êtes-vous vous-même, qu'un enfant de dilection et l'ouvrage des miséricordes du Seigneur? Injuste que vous êtes! et vous vous plaignez après cela que sa grâce vous manque, vous sur qui seul le Seigneur semble jeter des regards sur la terre; vous, dans le cœur de qui il opère si continuellement, comme s'il n'avait que vous seul à sauver de tous les hommes; vous, pour qui seul il semble ménager la plupart des événements qui arrivent autour de vous; vous, en un mot, dont tous les moments sont de nouvelles grâces, et dont le plus grand crime sera d'en avoir trop reçu et d'en avoir toujours abusé.

Mais, pour achever de vous confondre, sur quoi vous fondez-vous, pour nous dire que la grâce vous manque? Vous le dites sans doute, parce que vous sentez qu'il vous en coûterait trop dans l'état où vous êtes pour revenir à Dieu. Mais vous croyez donc qu'avoir la grâce, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien, sans qu'on se fasse aucune violence, sans s'en apercevoir presque soi-même? vous croyez donc qu'avoir la grâce, c'est n'avoir plus de passions à combattre, plus de chaînes à rompre, plus de tentations à surmonter; que c'est renaître par la pénitence sans pleurs, sans douleur, sans difficulté? Ah! je vous réponds que sur ce pied-là vous ne l'aurez jamais cette grâce chimérique, car il vous en coûtera toujours pour vous convertir; il faudra toujours, quelle que puisse être la grâce, faire des efforts héroïques, réprimer vos penchants, vous arracher aux objets les plus chers, et sacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coûte rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu; et cependant ils ont la grâce, puisque c'est elle qui les délivre et change leur cœur. Informez-vous d'eux si la grâce aplanit tout, facilite tout, si elle ne laisse plus rien à souffrir à l'amour-propre. Demandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à soutenir, mille obstacles à vaincre, mille passions à modérer, et vous saurez si avoir la grâce c'est se convertir sans y mettre rien du sien. Voyez s'il n'en coûta rien autrefois à Augustin: quels efforts pour s'arracher à sa boue, pour rompre la chaîne de fer qui liait sa volonté rebelle! et cependant en quel cœur la grâce opéra-t-elle jamais avec plus d'abondance et de force que dans le sien? La conversion est donc un sacrifice pénible, un baptême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui suppose des combats et des fatigues. La grâce les adoucit, je l'avoue, mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre; et si, pour changer de vie, vous attendez une grâce de cette nature, je vous déclare qu'il n'y en eut jamais, et que c'est être résolu de périr que d'attendre si follement son salut et sa délivrance.

Mais si le prétexte du défaut de la grâce est injuste du côté du pécheur qui l'allègue, il n'est pas moins téméraire et ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend.

Car vous dites que Dieu est le maître, et que lorsqu'il voudra de vous, il saura bien vous trouver. C'est-à-dire, que vous n'avez qu'à le laisser faire tout seul, et que, sans que vous vous mettiez en peine de votre salut, il saura bien, quand il voudra, changer votre cœur; c'est-à-dire que vous n'avez qu'à passer agréablement la vie dans les plaisirs et dans le crime, et que sans que vous vous en mêliez, sans y penser seulement, sans apporter à la conversion que vous attendez d'autre disposition qu'une vie entière de désordre, et des résistances éternelles à sa grâce, il saura bien vous prendre quand son moment sera venu; c'est-à-dire que votre salut, cette grande affaire, cette unique affaire que vous avez sur la terre n'est plus votre affaire, et que le Seigneur, qui ne vous a donné à conduire que celle-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vaquer à celle-là toute seule, vous en a pourtant absolument déchargé, pour la prendre tout entière sur lui seul. Montrez-nous donc cette promesse dans quelque nouvel Evangile, car vous savez qu'on ne la trouve pas dans celui de Jésus-Christ. Le pécheur, dit un prophète, n'a rien que d'insensé à répondre pour se justifier, et son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses crimes contre Dieu même: *Stultus fatua loquetur, et cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat simulationem, et loquatur ad Dominum fraudulenter.* (*Isa.*, XXXII, 6.)

Enfin, ce prétexte est insensé en lui-même. Car, vous dites que la grâce vous manque: je vous ai déjà répondu que vous vous trompez; que si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnaître que la grâce ne vous a pas manqué; que vous avez ressenti plus d'une fois ses impressions salutaires; qu'elle aurait triomphé de vos passions, si votre dureté et l'impénitence de votre cœur n'y avaient toujours opposé une résistance opiniâtre; que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raisonnables qu'afin qu'elles le louent, le bénissent, le glorifient; en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de conversion, qui vous auraient ramené infailli-

blement dans le droit chemin, si vous n'aviez pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il vous appelait. La grâce vous manque, dites-vous. Eh bien, que prétendez-vous par là? Serait-ce de donner à entendre que Dieu qui est notre père, et dont nous sommes les enfants; qui a pour nous une affection qui surpasse infiniment celle de la mère la plus tendre pour un fils unique; qu'un Dieu si bon nous laisse, faute de secours, dans l'impossibilité de faire le bien? Mais pensez-vous qu'un tel langage serait un blasphème contre la sagesse de Dieu et la justification de tous les crimes? Ignorez-vous donc que, quelque plaie qu'ait faite à notre liberté la chute d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laissée; qu'il n'y aurait plus de loi et de devoirs imposés à l'homme, s'il n'avait pas le pouvoir réel et véritable de les accomplir; que la religion, loin d'être un secours et une consolation, ne serait plus qu'un désespoir et un piége; que si, malgré tous les soins que Dieu a de notre salut, nous périssons, c'est toujours la faute de notre volonté et non pas le défaut de sa grâce; que nous sommes tout seuls les auteurs de notre perte et de nos malheurs; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter, et que mille pécheurs n'ayant pas plus de grâce et de secours que nous, ont rompu leurs chaînes, et rendu gloire à Dieu et à ses miséricordes par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la foi seraient moins sûres, et qu'il serait vrai, mon cher auditeur, que la grâce vous manque; il serait donc vrai que Dieu vous a abandonné tout à fait; que vous êtes marqué d'un caractère de réprobation, et que votre état ne saurait être pire. Car n'avoir point de grâce, c'est la plus terrible de toutes les situations, et le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle. Et cependant, c'est cette pensée affreuse elle-même qui vous rassure, qui justifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre conversion sans trouble, sans remords, qui sert même d'excuse à vos désordres; c'est-à-dire, que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grâce précieuse; que vous vous dites avec complaisance à vous-même: Dieu ne veut point encore de moi; je n'ai qu'à vivre en attendant tranquillement dans le crime, sa grâce ne viendra pas encore sitôt; c'est-à-dire que vous ne la souhaitez pas, et que vous seriez même fâché qu'elle vînt rompre des chaînes que vous aimez encore. N'avoir point la grâce, devrait être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puissant pour sortir de votre état déplorable, et c'est le seul qui vous calme et qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grâce; car plus vous différez, plus vos crimes se multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous; ses miséricordes s'épuisent, ses moments d'indulgence s'écoulent, votre mesure se remplit, le terme terrible de son indignation approche; et s'il est vrai que vous n'ayez pas assez de grâce aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assez dans quelque temps pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion et de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grâce qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-même. Augustin dans ses faibles désirs de conversion s'en prenait-il au Seigneur du délai de sa pénitence? Ah! il n'en cherchait pas la raison ailleurs que dans la faiblesse et le dérèglement de son cœur. Je traînais, dit-il lui-même, un cœur malade et déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs, et des délais que j'apportais à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam, et excruciabar, accusans memetipsum.* (*Confess.*, l. VIII, ch. XI, n. 25.) Je me roulais dans mes propres chaînes, sans faire aucun effort, comme si elles avaient dû se rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum.* Pour vous, Seigneur, vous ne cessiez de châtier mon cœur par des amertumes secrètes, y opérant sans cesse par une miséricorde, des remords cuisants qui troublaient toute la douceur de ma vie : *Et instabas tu in occultis meis, Domine, severa misericordia flagella ingeminans timoris et pudoris.* Cependant, les amusements du monde que j'avais toujours aimé et que j'aimais encore, me retenaient: *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ* (*Ibid.*, n. 26); et ils me disaient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaisirs ? *Dimittisne nos?* Dès ce moment, vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait jusqu'ici tout l'agrément de votre vie? *A momento isto non erimus tecum ultra in æternum?* Quoi, désormais il ne vous sera plus permis de voir les personnes qui vous ont été les plus chères; il faudra vous séparer de vos amis de plaisir, vous bannir de leurs assemblées, vous interdire les joies les plus innocentes et toutes les douceurs de la société? *A momento isto non tibi licebit hoc et illud ultra in æternum?* Mais croyez-vous pouvoir soutenir l'ennui d'une vie si triste, si vide, si unie, si différente de celle que vous avez jusqu'ici menée? *Putasne sine istis poteris?*

Voilà où ce pécheur à demi touché trouvait les raisons de ses délais et de ses résistances, dans la crainte de renoncer à ses passions, et de ne pouvoir soutenir la démarche d'une nouvelle vie, et non dans le défaut de la grâce ; et voilà précisément où vous en êtes, et ce que vous vous dites tous les jours en secret à vous-même.

Car, après tout, supposons que la grâce vous manque, qu'en concluez-vous? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas? vous n'oseriez le dire. Que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres, en attendant que Dieu vous touche et que la grâce vous soit donnée? Mais il est extravagant d'attendre la grâce, en s'en rendant tous les jours indigne. Que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion,

puisqu'elle ne dépend pas de vous? mais tous les pécheurs qui diffèrent et qui meurent impénitents seraient donc justifiés, et l'enfer ne serait plus que pour les justes qui se convertissent. Que vous ne devez plus vous occuper de votre salut, et le laisser au hasard sans vous en mettre en peine? mais c'est le parti du désespoir et de l'impiété. Que le moment de votre conversion est marqué, et qu'un peu plus ou un peu moins de dérèglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant? mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué, et que cette témérité ne le hâtera et ne le retardera pas d'un seul instant. O homme! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie et à l'impiété de ce prétexte; est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de la bonté de Dieu? Ignorez-vous que sa patience à souffrir vos désordres, loin de les autoriser, doit vous rappeler à la pénitence? et cependant c'est sa longanimité même qui vous rassure dans le crime; et par l'endurcissement de votre cœur, vous amassez un trésor abondant de colère pour le jour terrible qui vous surprendra, et où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

La seule conséquence sensée qu'il vous serait donc permis de tirer, supposé que la grâce vous manque, c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir; ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, et qui s'est retiré de votre cœur; vaincre par vos importunités sa résistance, éloigner en attendant, tout ce qui éloigne sa grâce de votre cœur, lui préparer les voies, écarter tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile, vous interdire les occasions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, et qui achèvent de fermer votre cœur aux saintes inspirations: voilà une manière chrétienne et sage de rendre gloire à Dieu, de confesser qu'il est le seul maître des cœurs, et que tout don vient de lui. Mais de dire comme vous dites tous les jours sans rien changer à vos mœurs désordonnées: quand Dieu voudra de moi, il saura bien me trouver; c'est dire: je ne veux point encore de lui, je puis encore me passer de lui; je vis heureux et tranquille; quand il me forcera et que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai; mais en attendant je jouirai de ma bonne fortune et du privilége qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuse préparation à cette grâce précieuse qui change le cœur! voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'âme impénitente.

Tels sont les prétextes que le pécheur, qui diffère sa conversion, tire du côté de Dieu : venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

## SECONDE PARTIE.

Il est étonnant, mes frères, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instants si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquents, l'avenir si terrible, on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune, les précautions sont promptes et présentes; il n'est que le péril qui soit douteux et éloigné : ici le péril est certain et présent, et les précautions sont toujours incertaines et reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le temps de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un grand malheur, si fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience, qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste, et cependant qu'ils diffèrent tous d'en sortir sur des prétextes si puérils, que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter et de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie, qu'on craint de ne pouvoir soutenir, voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même, pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premièrement l'âge. On veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paraît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie, où la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il serait naturel de vous demander d'abord qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même? que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions? et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin et lorsque vous y penserez le moins? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si, en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui, comme la fleur des champs, aient séché du matin au soir et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé, on va peut-être, au premier jour, vous redemander votre âme; et ces projets de conversion que vous ren-

voyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir enfin formées?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, et je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur et vous disposera, plus que vous ne l'êtes aujourd'hui, à une vie nouvelle? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon? ah! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point et que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes. L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion? ah! c'est alors qu'il ajouta à ses égarements passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement et le désespoir. L'âge apporta-t-il quelque remède aux désordres de Jésabel et de l'incestueuse Hérodias? c'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être, en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit vous en aura retiré; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le désordre, mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne sera pas changé; vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel; vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience, qu'à substituer une indolence et une sagesse mondaine aux passions, et à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'âme encore craintive et timorée; vous mourrez impénitents.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle et non une vérité fondée sur l'expérience, examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux; voyez toutes les âmes qui ont vieilli dans le monde et que l'âge tout seul a retirées des plaisirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles. Sous des dehors différents, et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années; on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et les temps nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante et les amusements qui la suivent; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance et sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, ou court après lui avec plus de goût que jamais. Le long usage qu'on en fait n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire et nous mettre hors d'état de nous en passer; et l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais, quand ce malheur ne serait point à craindre, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vanité? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnait de lui offrir? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres? La vie est-elle trop longue pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée et qui nous en promet une immortelle? le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Etre souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions et de votre vie? et c'est comme si vous lui disiez : Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous et que je vous cherche; tant que le monde voudra de moi, je ne saurais me résoudre à vouloir de vous; quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me retournerai vers vous; je vous dirai : me voici; je vous prierai d'accepter un cœur que le monde rejettera et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à nous; mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait : au fond, vous n'êtes bon à servir que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien; on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours : tous les temps vous sont les mêmes; mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre, et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe et tandis qu'il est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage, et croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme et qui lui fait grâce lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs et ses hommages les plus sincères?

Le prophète Isaïe insultait autrefois en ces termes à ceux qui adoraient de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, leur disait-il, vous en retranchez la plus belle et la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe et à l'ornement de vos palais, et quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole et vous lui offrez des vœux et des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* (*Isa.*, XLIV, 19.) Et voilà ce que je puis vous dire à mon tour : Vous retranchez de

votre vie les plus belles et les plus florissantes années pour satisfaire vos goûts et vos passions injustes, et quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste et qu'il devient inutile au monde et aux plaisirs, alors vous en faites une idole; vous le faites servir à la religion, vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, inanimée, à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions et de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu! est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures blesse ou offense, ou comme une vaine idole qui ne sentirait pas l'indignité et la simulation des hommages qu'on lui offre? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes frères, on ne recueille dans un âge avancé que ce qu'on a semé dans les premières années de sa vie. *Si vous semez dans la corruption,* dit l'Apôtre, *vous moissonnerez dans la corruption;* vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu; que les caractères ne changent point; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchants du premier âge, et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables et de s'accoutumer, comme dit un prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (*Thren.*, III, 27.)

Et, en effet, mes frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie, quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer, même ici-bas, des jours heureux et paisibles, quel bonheur de prévenir d'avance et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur et qui font tout le malheur et toute l'amertume de notre vie: *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes! de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent toujours à nos crimes et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocents et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violents et criminels, et de ne s'être pas rendu insupportable par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence! *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Que ces premières années, passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice, attirent de grâces sur tout le reste de la vie! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies! et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ses soins et de ses complaisances paternelles! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il est heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, et d'avoir pu se préserver de tous les inconvénients de l'âge et des plaisirs. Mais on n'en est pas là : on a suivi la route ordinaire; le torrent du monde et des passions ont entraîné; on se trouve même encore actuellement dans des engagements trop vifs, et qu'il n'est point en soi de rompre; on attend une situation plus favorable, et on se promet que, lorsque la passion qui nous captive sera éteinte, on ne se rengagera plus dans de nouveaux liens, et on se rangera tout de bon au devoir et à la vertu. Second prétexte : les passions et les engagements dont on ne peut encore sortir.

Mais, premièrement, cette situation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive? Qui vous a révélé le cours et la durée des passions qui vous arrêtent actuellement? Qui leur a marqué un terme et leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez jusque-là, et vous y verrez briser votre impétuosité et la fureur de vos vagues? *Usque huc venies.* (*Job.*, XXXVIII, 11.) Quand finiront-elles? le savez-vous? pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour? qu'elles finiront du moins avant que vous finissiez vous-même? Seriez-vous le premier pécheur surpris dans ses passions déplorables? Tous les hommes presque qui meurent à vos yeux ne meurent-ils pas dans ce triste état? Meurt-on autrement dans le monde? Les ministres appelés au secours des mourants trouvent-ils, au lit de la mort, beaucoup de pécheurs qui, depuis longtemps quittes de leurs habitudes, se préparaient à ce dernier moment? Qu'y trouvons-nous, que des âmes encore liées de mille chaînes, que la mort seule va dissoudre? que des consciences inexplicables, si j'ose parler ainsi, et encore enveloppées dans le chaos d'une vie toute désordonnée? Qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles sur cette terrible surprise, et de vaines protestations qu'on aurait pris d'autres mesures si l'on avait pu la prévoir? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers moments? D'éclaircir des consciences, que nous ne devrions plus alors que consoler; d'aider à rappeler des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier; de faire expliquer au pécheur mourant ses désordres, nous qui devrions alors le soutenir et l'animer par le souvenir de ses vertus; en un mot, d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors, à l'âme prête à se dégager de son corps, que le sein d'Abraham et les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices que nous vous rendrons peut-être un jour; vous nous appel-

lerez à votre tour, et, au lieu que nous aurions dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au fidèle une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iraient pas jusqu'à cette dernière heure, plus vous différez, plus vous jetez de profondes racines dans le crime, plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au dedans de vous se dilate, s'étend, aigrit et corrompt toute la capacité de votre âme. Jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étaient d'abord que des libertés timides et où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence ; ce n'étaient ensuite que des actions douteuses, et où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense; le désordre suivit de près : mais les excès marqués en étaient encore rares ; vous vous les reprochiez aussitôt à vous-même ; vous ne pouviez les porter longtemps sur la conscience, encore effrayée de son état ; insensiblement les chutes se sont multipliées ; le désordre est devenu un état fixe et habituel ; la conscience n'a plus crié que faiblement contre l'empire de la passion; le crime vous est devenu nécessaire ; il n'a plus réveillé de remords ; vous l'avez avalé comme de l'eau qui coule sans se faire sentir et sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez, plus le venin gagne ; plus un reste de force que la pudeur, que la raison, que la grâce avait mise en vous, s'affaiblit; plus ce qui était encore sain dans votre âme s'infecte et se souille. Quelle folie donc de laisser vieillir et corrompre des plaies, sous prétexte qu'elles seront plus aisées à guérir ! Et que faites-vous, en différant, que rendre vos maux plus incurables et ôter à l'espérance de votre conversion toutes les ressources qui pourraient vous rester encore?

Vous vous flattez peut-être sur ce qu'il n'est point de passions éternelles, et que le temps et le dégoût en font revenir tôt ou tard.

A cela, je vous réponds, premièrement, que vous pourrez bien, à la vérité, vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vos passions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens, mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur. Il n'est point de passions éternelles, je l'avoue ; mais la corruption et le désordre le sont presque toujours ; les passions que le dégoût tout seul finit laissent toujours le cœur tout prêt pour une autre, et d'ordinaire c'est un nouveau feu qui chasse et éteint le premier. Rappelez-vous vous-même ce qui vous est arrivé jusqu'ici : vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous seriez libre et en état de revenir à Dieu ; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos désordres et le commencement de votre pénitence : cet engagement a fini; la mort, l'inconstance, le dégoût ou quelque autre accident l'a rompu ; et cependant vous ne vous êtes pas converti ; de nouvelles occasions se sont présentées ; vous vous êtes formé de nouveaux liens ; vous avez oublié vos premières résolutions, et votre dernier état est devenu pire que le premier. Les passions que la grâce n'éteint pas ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement : Quand même tous vos engagements criminels seraient finis ; quand il n'y aurait plus d'objet particulier qui occupât votre cœur, si le temps et le dégoût tout seul vous ont mené là, vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien ; vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence et d'insensibilité, plus éloigné du royaume de Dieu que la vivacité même des passions insensées; votre cœur, libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vide qui l'occupera tout entier. Il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez sans force, sans goût, sans aucun sentiment pour le salut ; et le défaut d'objet, en vous laissant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'est un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même; car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois, par un coup heureux, peuvent nous jeter dans le port ; mais le calme, plus il est grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais enfin on voudrait bien changer, et prendre le parti d'une vie plus raisonnable et plus chrétienne. On sent le vide du monde et des plaisirs; on se prête aux amusements et à une certaine dissipation sans goût, et comme à regret ; on souhaiterait d'y renoncer et de travailler sérieusement à son salut, mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage envers le public, et qu'on craint de ne pouvoir soutenir; on est d'un rang où le plus petit changement sera remarqué, et l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, une scène qui ne durera pas, et qui ne nous laissera que le ridicule de la dévotion sans nous en laisser le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous soutenir, mon cher auditeur. Eh quoi ! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour; et, en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra. Vous comptez sur ses miséricordes en l'outrageant, et vous n'osez y compter en le glorifiant ! Vous croyez ne rien risquer de son côté en continuant à l'offenser, et vous vous en défiez en commençant à le servir ! O homme, où est ici cette raison et cette équité de jugement, dont vous vous piquez si fort ! et faut-il que sur l'affaire de votre

salut seulement, vous soyez un abîme de contradictions et un paradoxe incompréhensible !

D'ailleurs n'aurions-nous pas raison de vous dire : Commencez toujours ; essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu. La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée ? Est-ce qu'un homme que la tempête a jeté au milieu de la mer, et qui serait à la merci des flots et sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premièrement s'il pourra aborder au port à la nage, avant de se laisser submerger aux ondes ? ne fait-il point d'efforts ? n'essaye-t-il rien? se dit-il à lui-même, pour ne rien tenter : peut-être je ne me soutiendrai pas ; les forces peut-être me manqueront en chemin. Ah! il essaye, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jusqu'au dernier moment de sa force, et ne succombe enfin que lorsque, gagné par la violence des flots, il est forcé de céder au malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher auditeur; les ondes vous gagnent ; le torrent vous entraîne, et vous balancez si vous essayerez de vous sauver du danger; et vous mettez à sonder vos forces les seuls moments qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté ; et vous perdez à délibérer un temps qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse, et où tant d'autres périssent à vos yeux !

Mais enfin je veux que dans la suite les difficultés de la vertu lassent votre faiblesse, et que vous soyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu ; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'apaiser ; toujours auriez-vous du moins consacré quelques jours à bénir son saint nom ; toujours ce serait du moins autant de retranché de votre vie criminelle, et de ce trésor d'iniquité que vous amassez pour le jour terrible des vengeances; toujours vous seriez-vous acquis le droit de représenter à Dieu votre faiblesse et de lui dire : Seigneur, vous voyez mes désirs et mon impuissance ; que n'ai-je un cœur plus constant pour vous, ô mon Dieu ! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus insensible au monde et moins aisé à se laisser séduire ! Fixez, Seigneur, mes incertitudes et mes inconstances; ôtez au monde l'empire qu'il a sur mon cœur; reprenez-y vos anciens droits, et ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, et font que je n'ose plus lever les yeux vers vous, et vous promettre une fidélité constante. J'ai si souvent trahi là-dessus mes promesses, après vous avoir juré un amour éternel ; ma faiblesse m'a si souvent fait oublier le bonheur de cet engagement, que je n'ai pas le courage de vous répondre de moi-même. Mon cœur m'échappe à chaque instant; et mille fois au sortir même de vos pieds, et les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avait fait répandre, une occasion m'a séduit, et les mêmes infidélités que je venais de détester m'ont retrouvé comme auparavant faible et infidèle ; avec un cœur si léger et si incertain, que puis-je vous assurer, grand Dieu ! qu'oserais-je me promettre à moi-même ! J'ai cru si souvent qu'enfin mes résolutions allaient être constantes ; je me suis trouvé dans des moments de grâce et de componction si vifs et si touchants, et qui semblaient me répondre que ma fidélité serait éternelle, que je ne vois plus rien qui soit capable de me fixer, et qui puisse me faire espérer cette solidité de vertu, à laquelle jusqu'ici je n'ai pu atteindre. Laissez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état; le caractère de mon cœur me décourage et m'épouvante, je sais que l'inconstance dans vos voies est un préjugé de perdition, et que vous maudissez dans vos livres saints les âmes incertaines et légères. Mais, Seigneur, tandis que je serai encore sensible aux inspirations de votre grâce, j'essayerai encore de rentrer dans vos voies, et si j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faisant des efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu ! qui ne permettez pas que l'âme qui vous cherche sincèrement périsse, et qui êtes le seul Seigneur digne d'être servi; qu'en cherchant une affreuse tranquillité, dans une révolte fixe et déclarée, et en renonçant à l'espérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

## SERMON VII.

### *Pour le quatrième dimanche de l'Avent.*

#### SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus. (*Luc.*, III, 4.)

*Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers.*

Sire,

Voilà ce que l'Église ne cesse de nous répéter en ce saint temps, pour nous disposer à la naissance de Jésus-Christ. Préparez, dit-elle à tous ses enfants, préparez la voie du Seigneur, qui descend du ciel pour visiter son peuple et pour le racheter; rendez droits ses sentiers; que les vallées soient remplies ; que les montagnes et les collines soient abaissées; que les chemins tortus deviennent droits, et les raboteux unis. Ou pour dire la même chose sans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand mystère que nous allons célébrer par l'abaissement du cœur, la douceur de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie, par le renoncement à votre propre sagesse et à votre propre justice, mortifiant la chair et humiliant l'esprit.

Qu'il me soit permis de vous tenir le même langage à vous, chrétiens mes frères, qui, dans cette solennité, viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence, pour donner à Jésus-Christ dans vos cœurs une nouvelle naissance en le recevant à la table sacrée : *Parate viam Domini* ; préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire est la plus sainte de la religion, et la source des plus grandes grâces ; ne la faites

donc pas sans y apporter tous les soins et toutes les précautions qu'elle exige; ne vous exposez point à perdre, par votre faute, les avantages inestimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître Jésus-Christ dans nos cœurs; mais quelle différence y aurait-il entre le juste et le pécheur, entre celui qui discerne le corps du Seigneur et celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissait également dans le cœur de tous ceux qui le reçoivent? Ne vous y trompez pas, mes frères, il y a une manière de recevoir Jésus-Christ qui nous rend sa présence inutile; et plût à Dieu que, en le recevant de cette manière, nous nous privassions seulement des grâces qui accompagnent une sainte communion! Ah! mes frères, si la communion ne fait naître Jésus-Christ dans nos cœurs, elle l'y fait mourir; si elle ne nous rend point participants de son esprit et de ses grâces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnation; si elle n'est pas pour notre âme un fruit de vie, elle est un fruit de mort; alternative terrible, qui nous doit faire trembler, mais qui ne doit pas nous éloigner entièrement de la table sacrée. Le pain qu'on y distribue est la véritable nourriture de nos âmes, la force des forts, le soutien des faibles, la consolation des affligés, le gage de la bienheureuse immortalité; combien serait-il donc dangereux de s'en priver? Mais il le serait infiniment davantage de le manger, sans y être préparé. C'est pourquoi je vous le répète de nouveau avec l'Eglise, mes très-chers frères : *Parate viam Domini :* préparez la voie du Seigneur; disposez-vous de longue main à le recevoir; bannissez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire; instruisez-vous des dispositions qu'il exige de ceux qui le reçoivent; faites tous vos efforts pour les acquérir; point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une communion indigne, et d'attirer Jésus-Christ dans vos âmes.

Matière importante qui demande toute votre attention. D'un côté il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanation du corps et du sang adorable du Fils de Dieu; de l'autre, il est question de vous apprendre à recueillir de la communion toutes les grâces qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont donc ces dispositions si essentielles, pour communier dignement et avec fruit? Je les réduis à quatre, qui feront le sujet et le partage de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIERE REFLEXION.

L'Eucharistie est une manne cachée; elle est la viande des forts, un gage sensible et permanent de l'amour de Jésus-Christ, la continuation et l'accomplissement de son sacrifice. Or cette manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes, de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans corpus Domini* (I *Cor.*, XI, 29), première disposition. C'est la viande des forts; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir : *Probet autem seipsum homo* (*Ibid*, 28), seconde disposition. Le gage de l'amour de Jésus-Christ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire en sentant réveiller à sa présence tout ce que le souvenir d'un objet cher a de plus délicieux et de plus tendre : *Hoc facite in meam commemorationem* (*Ibid.*, 24), troisième disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice; il est donc juste d'annoncer sa mort toutes les fois qu'on y participe, et d'y porter un esprit de croix et de martyre : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (*Ibid.*, 26), quatrième disposition. Une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi ardente qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, et de celle de tous les saints sur l'usage de ce sacrement adorable.

Première disposition : une foi respectueuse qui nous fasse discerner. Ne croyez pas, mes frères, que je veuille parler ici de cette foi qui nous distingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorsque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raison, et que la soumission est comme née avec nous? Il en coûterait même pour secouer ce joug, et il ne faut pas un moindre effort pour passer de la foi à l'erreur que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau; qui le voit, non pas en énigme et comme à travers un cristal, mais face à face, si j'ose le dire, et tel qu'il est en lui-même; de cette foi, qui malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire et de n'en pouvoir soutenir la présence; de cette foi, qui sans approfondir téméairement sa majesté, est pourtant accablée de son éclat; qui voit les anges du ciel se couvrir de leurs ailes, et les colonnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majesté terrible; de cette foi à qui les sens n'ajouteraient rien, et qui est heureuse, non pas parce qu'elle croit sans voir, mais parce qu'elle voit presqu'en croyant. Je parle de cette foi respectueuse, qui est saisie d'une horreur de religion à la seule présence du sanctuaire; qui approche de l'autel comme Moïse du buisson sacré, comme les Israélites de la montagne foudroyante; de cette foi qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu, et qui, effrayée, s'écrie comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme, et un homme pécheur;* je parle de cette foi dont le respect va jusqu'à la frayeur, et qui a besoin même qu'on la rassure; qui, du plus loin qu'elle découvre Jésus-Christ sur l'autel, sent un éclat de majesté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y présenter sans son ordre.

Voilà quel est ce discernement de foi que l'Apôtre demande de vous, mes frères. Grand Dieu ! mais en reste-t-il de cette foi sur la terre? Eh! vous avez beau paraître encore au milieu du monde, il ne vous connaît pas mieux qu'autrefois; vos disciples mêmes ne vous connaissent souvent que selon la chair, et pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument et ne vous discernent presque plus. Lorsque vous paraîtrez dans les airs sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur, les impies se cacheront dans des antres profonds, et demanderont aux montagnes de s'écrouler sur leurs têtes. Eh! n'êtes-vous pas dans le sanctuaire comme sur une nuée de gloire? les cieux ne s'ouvrent-ils pas sur vous? les esprits célestes, toutes les fois que le prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne descendent-ils pas du ciel pour être encore vos ministres et vous environner de leurs hommages? Sur ce tribunal mystérieux, ne jugez-vous pas les hommes? ne jetez-vous pas des yeux de discernement sur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples? n'y séparez-vous pas les boucs des brebis? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort et de vie? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main et des couronnes de l'autre? ne m'y démêlez-vous pas, et n'écrivez-vous pas sur mon front, avec une main invisible, les caractères de mon élection ou de ma réprobation éternelle? Hélas! et tandis peut-être que vous m'y condamnez, je présume d'en approcher; tandis que vous me rejetez de votre face, je m'y présente avec confiance; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place, je viens la prendre à votre table avec témérité; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfants de colère, je viens me mettre au nombre des enfants de votre amour : votre chair vivifiante est une chair de péché pour moi; l'Agneau sans tache, qui rompt les sept sceaux du livre de mort, est le dernier sceau qui remplit et ferme celui de mes iniquités; et vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah! mes frères, on ne pouvait autrefois voir Dieu sans être frappé de mort sur l'heure : un peuple entier de Bethsamites, pour avoir seulement jeté sur l'arche des yeux trop curieux, fut exterminé; l'ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parce qu'il avait osé entrer dans le sanctuaire de Jérusalem; il n'était pas permis aux Israélites, dans le désert, d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnait sa loi; les foudres et les éclairs en défendaient l'accès; la terreur et la mort précédaient partout la face du Dieu d'Abraham. Quoi! parce qu'il ne sort plus des tourbillons de feu du fond de nos sanctuaires pour punir les profanateurs et les indiscrets, le respect et la frayeur ne nous y accompagnent pas! Faibles hommes, sur qui les sens ont tant de pouvoir, et qui ne sont religieux que lorsque le Dieu qu'ils adorent est terrible! Car, dites-moi, si nous discernions le corps du Seigneur; si la foi de sa présence faisait sur nous les grandes impressions qu'elle ferait sans doute si nous le voyions à découvert, eh! viendrions-nous tranquilles et presque insensibles nous asseoir à sa table? Quelques moments, employés souvent à réciter avec un cœur tiède et un esprit égaré de légères formules, suffiraient-ils pour nous préparer à une action si redoutable? Une communion serait-elle l'affaire d'une matinée dérobée, peut-être, ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé, ou aux soins de l'ajustement? Ah! ce souvenir nous occuperait, nous agiterait, nous frapperait un mois par avance; il nous faudrait du temps pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre notre propre respect et contre l'idée de sa majesté; les jours qui précéderaient ce festin sacré seraient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification; chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verrait croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée serait de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassements, de notre sommeil même; notre esprit plein de foi ne pourrait s'en désoccuper; nous ne verrions plus que Jésus-Christ; la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliquerait à peine; nous aurions des yeux, et nous ne verrions pas; cette image seule fixerait toute notre attention. Voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sais qu'une âme mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solennité où la bienséance et la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel. Mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs, d'où naissent ces troubles? sont-ce là de ces frayeurs de foi et de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature? Ah! c'est une tristesse qui opère la mort; ce sont des inquiétudes qui naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre et inquiet comme le jeune homme de l'Evangile à qui vous aviez fait une loi de vous suivre; on craint ces jours heureux comme des jours funestes; on regarde les solennités des chrétiens comme des mystères tristes et lugubres; on se fait une fatigue des délices de votre banquet; on n'y entre que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Evangile, c'est-à-dire qu'il faut que les lois de votre Eglise aillent arracher ces infidèles comme par force des places publiques, des plaisirs du siècle et du grand chemin de la perdition, et les traînent malgré eux à la salle du festin. On remet autant qu'on peut ce devoir de religion; cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces âmes infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue; balancer longtemps entre leurs devoirs et leurs passions, adoucir enfin par le choix d'un confesseur indulgent l'amertume de cette démarche; aller paraître devant vous, ô Dieu, qui devenez leur nourriture dans ce mystère d'amour, avec autant de répugnance que s'ils allaient se présenter à un ennemi; et ne se sentir

peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah, Seigneur ! aussi rejetez-vous invisiblement ces victimes coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires : aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes : et si vous étiez encore capable de ces saints frémissements que vous laissâtes paraître sur le tombeau du Lazare, ah ! on vous verrait frémir encore lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sépulcres ouverts, comme elles ont frémi longtemps avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons-le donc, mes très-chers frères, la foi qui nous fait discerner le corps de Jésus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce sacrement et n'en approfondit pas la vertu et les mystères; on croit, mais d'une foi oiseuse qui borne tout son mérite à se soumettre et à ne pas contredire; on croit, mais d'une foi volage qui se dément dans les œuvres; on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos pères selon la chair, plutôt que le don du père des lumières; on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées faibles et puériles; on croit, mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains et extérieurs; on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien; on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus; on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de suites; on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au respect en se familiarisant, ou à l'amour en s'éloignant; on croit, mais d'une foi qui captive l'esprit et qui laisse errer le cœur; on croit enfin, mais d'une foi tranquille et vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh ! discerner votre corps, Seigneur, par la foi, c'est avoir plus de goût pour ce pain céleste que pour toutes les viandes de l'Egypte; c'est en faire l'unique consolation de notre exil, le plus tendre adoucissement de nos peines, le remède sacré de nos maux, le désir continuel de nos âmes; c'est y trouver la sérénité dans ses obscurcissements, la paix dans ses troubles, le calme dans les agitations de l'adversité, un asile contre nos disgrâces, un bouclier pour opposer aux traits enflammés de Satan, un rafraîchissement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Discerner votre corps, Seigneur, c'est apporter plus de soins, plus d'attention, plus de circonspection à vous recevoir qu'à toutes les autres actions de la vie. Discerner votre corps, Seigneur, c'est respecter les temples où on vous adore, les ministres qui vous servent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-dessus le témoignage de sa conscience; et c'est-ici la seconde disposition, une foi prudente qui nous fasse éprouver, que l'homme s'éprouve : *Probet autem seipsum homo.*

SECONDE RÉFLEXION.

Je sais que notre cœur nous échappe à nous-mêmes; que l'esprit de l'homme ne connaît pas toujours ce qui se passe dans l'homme; que les passions nous séduisent, les exemples nous rassurent, les préjugés nous entraînent; que nos penchants décident toujours de nos lumières; que le cœur a toujours raison; que s'éprouver soi-même, ce n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs. Tel est l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ses seules lumières : sans cesse il prend le change, et tout se farde et se métamorphose à ses yeux; il ne vous connaît qu'à demi; il ne se connaît qu'à peine; il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne; il prend les ténèbres pour la lumière; il va d'égarement en égarement; il ne sort pas de ses erreurs quand il revient à lui-même; il n'est que les lumières de votre foi qui puissent redresser ses jugements, ouvrir les yeux de son âme, être la raison de son cœur, lui apprendre à se connaître, éclairer les mystères de l'amour-propre, développer les artifices de ses passions, et en faire cet homme spirituel qui juge de tout. C'est donc sur les règles de la foi qu'il faut s'éprouver, mes frères; les doctrines humaines, les adoucissements de l'usage, les exemples de la multitude, nos propres lumières sont des guides trompeurs; et si jamais il importa de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la méprise.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous? sur quoi ! sur la sainteté de ce sacrement et sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ, c'est le pain des anges, c'est l'Agneau sans tâche qui ne veut autour de son autel que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vêtements, ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, âme téméraire, que je vois approcher avec tant de sécurité? Y portez-vous votre pudeur, votre innocence? avez-vous toujours possédé le vase de votre corps dans l'honneur et la sainteté? n'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions? votre âme n'est-elle pas aux yeux de Dieu, ce tison noirci dont parle le Prophète, que des flammes impures ont, dès vos premiers ans, flétrie, consumée, et qui n'est plus qu'un reste hideux de leur violence? n'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuses? paraît-il sur votre corps un seul endroit qui ne soit marqué de quelques crimes? Où placerez-vous la chair de l'Agneau? Quoi ! elle reposera sur votre langue, cette chair pure, sur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur et l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur sur l'instrument de vos vengeances et de votre amertume; cette chair crucifiée sur le siége de vos sensualités et de vos débauches? Quoi !

il descendra dans votre cœur! Mais y trouvera-t-il où reposer sa tête? N'avez-vous pas fait de ce temple saint une caverne de brigands? Quoi! vous l'allez placer parmi tant de désirs impurs, d'attachements profanes, de projets d'ambition, de mouvements de haine, de jalousie, d'orgueil; c'est au milieu de tous ces monstres que vous lui avez préparé sa demeure? Ah! vous le livrez à ses ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ses bourreaux.

On s'est éprouvé, me dit-on; on s'est confessé avant que d'approcher. Ah! mes frères, et de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités vous allez recevoir Jésus-Christ? Et le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, et que le lendemain va voir rallumer, vous osez venir offrir votre présent à l'autel et participer aux mystères saints? et l'imagination souillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au prêtre, vous allez goûter le froment des élus? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tient lieu de pénitence? vous allez de plein pied du crime à l'autel! Au lieu de répandre des larmes avec les pénitents, vous venez vous consoler avec les justes; au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au festin délicieux; au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des saints. Un pénitent n'arrivait autrefois à la table du Seigneur, qu'à travers les années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'austérité, et on se purifiait dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une discipline pénible; on devenait des hommes nouveaux; il ne restait plus rien de la première vie qu'un regret sincère; on ne reconnaissait enfin de traces des crimes passés que dans les traces de la pénitence et des macérations qui venaient de les expier; et l'Eucharistie était le pain céleste que l'homme pécheur ne mangeait qu'à la sueur de son front. Et aujourd'hui on croit qu'avoir confessé ses crimes, c'est les avoir punis; qu'une absolution, qui suppose un cœur contrit et humilié, le crée et le donne elle-même; que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture et l'infection de ses plaies. Communions indignes, mes frères: vous mangez et vous buvez votre jugement. On a beau vous rassurer, l'homme peut-il vous justifier lorsque Dieu vous condamne.

D'ailleurs, c'est un azyme pur; il faut être exempt de levain pour en manger. Or, de bonne foi, ces personnes du monde que les circonstances d'une solennité déterminent à s'approcher de l'Eucharistie, ont-elles quitté le vieux levain en se présentant à l'autel? N'y portent-elles pas toutes les passions encore vivantes dans leurs racines? Jugez-en par les suites. On se trouve le même au sortir de là: les haines ne sont point éteintes, l'empire de la volupté n'est point affaibli, la vivacité pour les plaisirs n'est point émoussée, la pente pour le monde n'est pas moins rapide, la cupidité n'a rien perdu de ses droits. On ne voit pas plus de précautions qu'auparavant contre les périls éprouvés; les commerces recommencent; les entretiens se renouent, les passions se réveillent; tout va même train, et on n'a par-dessus son premier état, que la profanation de ce redoutable mystère. D'où vient cela? C'est que se confesser simplement n'est point s'éprouver.

De plus, c'est la viande des forts. Une âme faible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obstacle, qui se brise au premier écueil, qui échappe à toute heure à la grâce, qui a une longue expérience de sa fragilité, qui n'apporte jamais à l'autel que des promesses cent fois violées, que des sensibilités de dévotion que le premier plaisir étouffe, qui depuis ses premiers ans est dans le commerce des faiblesses et des choses saintes, et a toujours vu succéder les crimes au repentir et les sacrements aux rechutes; une âme de ce caractère, est-ce une âme forte? Ne doit-elle pas s'éprouver, croître, se fortifier, s'exercer dans la charité? A peine en état de soutenir le lait, doit-elle imprudemment se charger d'une viande solide, qui ne sert de nourriture qu'à l'homme parfait?

Il est marqué dans la Loi (*Lévit.*, VI, 28), que si la victime qu'on venait d'immoler était mise dans un vaisseau de terre, le vaisseau serait brisé sur-le-champ; mais que s'il était d'airain, il serait lavé et nettoyé. Ces circonstances marquées avec tant de soin, seraient-elles dignes de l'Esprit-Saint, si elles ne renfermaient des instructions et des mystères? Une âme fragile, qui reçoit la victime véritable, ne ressemble-t-elle pas à ce vaisseau de terre qui se brise, pour ainsi dire, et qui ne peut soutenir la violence de ce feu sacré? au lieu qu'une âme solide comme l'airain se purifie, y perd ses plus légères souillures, et devient plus brillante. Qu'arrive-t-il, selon Jésus-Christ, lorsque l'on met du vin nouveau dans des vaisseaux vieux et usés? Ne se rompent-ils pas? Le vin n'est-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds? Quelle est cette parabole? Vous mettez le vin mystique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les âmes chastes dans une sainte ivresse; vous le mettez dans un cœur usé, que des passions envieillies ont affaibli. Ah! je ne suis pas surpris s'il n'en peut pas soutenir la force, si le sang de Jésus-Christ ne saurait s'y arrêter, si à la première occasion vous le répandez et le foulez aux pieds: il fallait y accoutumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la prière, par la fuite des occasions, par des victoires journalières sur vous-même; et par ces longues et sages épreuves, le fortifier et le rendre capable de recevoir Jésus-Christ.

C'est la pâque des chrétiens: or, Jésus-Christ ne célèbre sa Pâque qu'avec ses disciples: *Cum discipulis meis facio pascha.* (*Matth.*, XXVI, 18.) Or, qu'est-ce qu'être

son disciple? C'est se renoncer soi-même, porter sa croix, le suivre. Etes-vous mortifié dans vos désirs, patient dans vos afflictions? Marchez-vous sur les traces que Jésus-Christ vous a frayées? Etre son disciple, c'est s'aimer les uns les autres; et combien de fois êtes-vous venu manger ce pain d'union; combien de fois vous êtes-vous présenté à ce festin de charité, portant dans le cœur un fiel secret d'amertume contre votre frère? combien de fois êtes-vous venu offrir votre présent à l'autel, sans vous être reconcilié avec lui?

Enfin, c'est un Dieu si pur que les astres sont souillés devant lui; si saint, qu'après la chute de l'ange, il fallut que le ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvrissent, et qu'il mît un chaos éternel entre le péché et lui; si jaloux, qu'un seul désir étranger le blesse. Ainsi, mes frères, il faut vous éprouver sur vos penchants: ne nourrissez-vous pas encore ces désirs du siècle dont parle l'Apôtre? Rendez gloire à Dieu et sondez votre cœur en sa présence. Je vais me nourrir de Jésus-Christ et le changer en ma propre substance; mais lorsqu'il sera entré dans mon âme, lui qui en discerne les intentions et les penchants les plus secrets, n'y trouvera-t-il rien d'indigne de sa sainteté, de sa présence? Il ira d'abord à la naissance et aux principes de mes égarements; il examinera si la source en est tarie ou le cours seulement suspendu; il verra quelles sont encore les inclinations dominantes de mon âme, quel est le poids qui fait encore pencher le cœur: hélas! pourra-t-il dire comme autrefois lorsqu'il entra dans la maison de Zachée: *Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison.* Suis-je revenu de bonne foi de cette passion si fatale à mon innocence; de cette aigreur que je viens de détester aux pieds du prêtre; de cette idolâtrie des richesses qui me jette dans des gains injustes, de cette fureur de jeu qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut; de cette humeur inégale et fâcheuse que la plus légère contradiction enflamme, de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'avaient laissé, de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux la réputation ou la prospérité de mes égaux; de cet air fier et censeur qui juge de tout, et ne se juge jamais soi-même; de cet ascendant de mollesse, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds et mon être propre? L'aveu que je viens de faire de mes faiblesses au ministre de Jésus-Christ les a-t-il déracinées de mon cœur? Suis-je une nouvelle créature? Il n'y a qu'un homme ressuscité qui puisse aspirer à ce pain céleste dont je vais me nourrir: le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu! ne porté-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet? Le fort armé entrant dans mon âme la possédera-t-il en paix, et n'y trouvera-t-il pas sept esprits immondes qui l'en chasseront? éclairez-moi, Seigneur, et ne souffrez pas que votre Christ, que votre saint descende dans la corruption. Voilà, mes frères, comme il faut s'éprouver. Le Seigneur avait défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel et du levain dans les sacrifices: voyez si en approchant de l'autel, vous n'y portez pas le levain de vos crimes et le miel de la volupté, c'est-à-dire et ce goût du monde et du plaisir, et ce caractère mou et sensuel, ennemi de la croix, inalliable avec le salut. N'approchez pas si vous ne vous sentez pas assez purs: cette chair sainte, dit le prophète, ne vous ôterait point votre malice; elle en ajouterait une nouvelle: votre religion serait vaine, votre culte idolâtre, votre sacrifice un sacrilége.

Eprouvez-vous donc vous-mêmes; et après cela mangez ce pain céleste. Mais il n'en faut point demeurer au simple discernement et à l'épreuve. Jusque-là vous n'avez fait qu'éloigner les obstacles; mais vous n'avez pas mis les dernières dispositions: vous avez retranché tout ce qui pouvait bannir Jésus-Christ de votre âme; vous n'avez pas acquis ce qui pouvait l'attirer: vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit: il ne suffit pas d'être exempt de crime; il faut être revêtu de justice et de sainteté: c'est peu de ne le point trahir avec Judas; il faut l'aimer avec les autres disciples: c'est peu, en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché; il faut être grave, doux, humble, ferme, chaste, fidèle, chrétien. *Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi:* c'est la troisième disposition, communier en mémoire de Jésus-Christ.

### TROISIÈME RÉFLEXION.

Qu'est-ce que communier en mémoire de Jésus-Christ? C'est en premier lieu, mes frères, retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Jésus-Christ dans l'institution de ce sacrement adorable. J'ai désiré ardemment, disait-il à ses disciples, de manger cette Pâque avec vous: *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* (*Luc.*, XXII, 15); il soupirait après ce moment heureux; il ne le perdait pas de vue; il se consolait dans ce souvenir de toutes les amertumes de sa passion: *Antequam patiar.* (*Ibid.*) Que voulait-il nous apprendre par là, mes frères? Ah! c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé; un cœur impatient, empressé, avide; une faim et une soif de Jésus-Christ, un goût réveillé par l'amour; en un mot, ce que j'ai appelé une foi ardente qui nous fasse aimer. Ce pain, dit un Père, demande un cœur affamé: *Interioris hominis quærit esuriem.* (S. Aug., *in Conf.*, l. I, c. 5.) Ah! Seigneur, dit alors l'âme fidèle avec saint Augustin: eh! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre possession, pour en remplir tout le vide, pour y régner seul; pour y demeurer avec moi jusqu'à la consommation des siècles, pour m'y tenir lieu de tout, pour y faire mes plus chastes délices; pour

y répandre mille consolations, pour le rassasier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier, et me laisser tout à vous jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment. Peut-être, Seigneur, la maison de mon âme n'est-elle pas encore assez parée pour vous recevoir; mais, venez en faire vous-même tout l'ornement. Peut-être y apercevez-vous des souillures qui vous en éloignent; mais vous les purifierez par votre divin attachement. Peut-être y découvrez-vous encore des ennemis invisibles; mais, n'êtes-vous pas le fort armé? votre seule présence les dissipera et tout sera en paix quand une fois vous vous en serez mis en possession. Peut-être a-t-elle des rides qui l'enlaidissent; mais vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'aigle. Peut-être est-elle encore flétrie des taches de ses anciennes infidélités; mais votre sang achèvera de les effacer. Venez, Seigneur, et ne tardez pas; tous les biens m'arriveront avec vous: méprisé, persécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien, du moment que vous viendrez les adoucir: honoré, favorisé, élevé, environné d'abondance, ces vaines prospérités ne me toucheront plus, ne me paraîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels sont les désirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle; il leur faut des occasions pour les y déterminer: d'eux-mêmes ils ne s'en aviseront jamais. Mais, que dis-je, des occasions? il faut des foudres et des anathèmes; il faut que l'Eglise tonne, foudroie. Bon Dieu! que la tiédeur des chrétiens ait réduit votre Eglise à leur faire une loi de la participation à votre corps et à votre sang! qu'il ait fallu des peines et des menaces pour les conduire à l'autel et les obliger de s'asseoir à votre table! que toute la félicité du chrétien sur la terre soit devenue pour lui un précepte pénible! que le privilége le plus glorieux dont vous puissiez favoriser les hommes, soit pour eux une gêne et une contrainte! Ah! Seigneur, quand vous donnâtes à votre Eglise le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet usage? et son autorité était-elle destinée à traîner ses enfants à l'autel, ou à en séparer ses ennemis? Les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une âme toute de glace: gens qui vivent dans le commerce des plaisirs et des sacrements; qui participent à la table de Satan et à celle de Jésus-Christ; qui ont des jours marqués pour le Seigneur et des jours destinés au siècle: gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de gêne et de réserve; qui, ce jour-là, ne jouent pas, ne voient pas, n'étalent pas, ne médisent pas, ne s'assemblent pas. Mais ce régime ne va pas plus loin: toute la dévotion finit avec la solennité: c'est une action de cérémonie; on est content de soi-même après cette courte suspension, on rentre tranquillement dans ses premières voies, car c'était un article dont on était convenu avec soi-même; on vit uniquement dans ce tranquille mélange de saint et de profane; les sacrements nous calment sur les plaisirs; les plaisirs, pour être plus tranquilles du côté de la conscience, nous conduisent aux sacrements, et, l'on est à demi bon pour être mondain sans scrupule. Ainsi, l'on porte à l'autel un goût affadi par les amusements et les joies du siècle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des passions: on ne sent pas les douceurs ineffables de cette viande céleste; on retrouve jusqu'au pied du trône de la grâce les images des plaisirs dont on vient de sortir: des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous embarrassent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous r'entraîner dans le monde, font sur le cœur des impressions bien plus vives que la présence de Jésus-Christ. Mais n'est-ce pas, Seigneur, contre ces chrétiens monstrueux que votre prophète indigné vous disait autrefois: *Ah! Seigneur, que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achoppement et de scandale.* (*Psal.* LXVIII, 23.)

En second lieu, communier en mémoire de Jésus-Christ, c'est vouloir réveiller par la présence de ce gage sacré tout ce que son souvenir peut faire d'impression sur un cœur qui l'aime. L'absence ralentit les liaisons les plus vives: Jésus-Christ prévoyait bien que montant dans le ciel, ses disciples insensiblement oublieraient ses bienfaits et ses divines instructions. Hélas! Moïse ne reste que quarante jours sur la montagne, et déjà les Israélites ne se souviennent plus des prodiges qu'il avait opérés pour les délivrer de l'Egypte? Qu'est devenu ce Moïse, s'entredisaient-ils? faisons-nous des dieux qui nous précèdent et qui nous défendent contre nos ennemis. Jésus-Christ, pour parer à ces inconstances du cœur humain, voulut en montant dans la céleste Sion, nous laisser un gage de sa présence: c'est là qu'il veut que nous venions nous consoler de son absence sensible; c'est là que nous devons retrouver un souvenir plus vif de ses merveilles, de sa doctrine, de ses bienfaits, de sa divine personne; c'est là que sous des signes mystérieux, nous venons le voir naissant à Bethléem, élevé à Nazareth; conversant avec les hommes, et parcourant les villes de la Judée, faisant des signes et des prodiges que nul autre avant lui n'avait jamais faits; appelant à sa suite des disciples grossiers pour en faire les maîtres du monde; confondant l'hypocrisie des pharisiens, annonçant le salut aux hommes; laissant partout des traces de sa puissance et de sa bonté; entrant en triomphe à Jérusalem; conduit sur le Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort et de l'enfer; menant avec lui dans le ciel ceux

qui étaient captifs comme les trophées de sa victoire, et formant ensuite son Eglise par l'effusion de son esprit et l'abondance de ses dons; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ses mystères.

Vous enviez, dit saint Chrysostome, le sort d'une hémorroïsse qui touche ses vêtements, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre et de le servir dans les courses de son ministère, de ses disciples avec qui il conversait familièrement, des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut qui sortaient de sa bouche : vous appelez heureux ceux qui le virent: bien des prophètes et des rois l'ont souhaité en vain; mais vous, mes frères, venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes, et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas! nos pères allaient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds, et les lieux qu'il avait consacrés par sa présence. Ici, leur disait-on, il proposait la parabole du bon pasteur et de la brebis égarée; ici il réconciliait une femme adultère; ici il consolait une pécheresse; ici il sanctifiait les noces et les festins par sa présence; ici il multipliait des pains pour rassasier un peuple affamé; ici il défendait à ses disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle; ici il s'abaissait jusqu'à converser avec une femme de Samarie; ici il souffrait les enfants autour de lui, et blâmait ceux qui voulaient les éloigner; ici il rendait la vue aux aveugles, il redressait les boiteux, il délivrait les possédés, il faisait parler les muets et ouïr les sourds. A ces paroles nos pères se sentaient saisis d'une joie sainte; ils versaient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion : ce spectacle, ces images leur rapprochaient le temps, les actions, les mystères de Jésus-Christ, rallumaient leur ardeur, consolaient leur foi; les pécheurs y trouvaient une douce confiance, les faibles une nouvelle force, les justes de nouveaux désirs.

Ah! chrétiens! non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers; le salut est proche de vous; la parole que nous prêchons sera, si vous voulez, sur votre bouche et dans votre cœur : ouvrez les yeux de la foi, regardez sur ces autels; ce ne sont pas des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est Jésus-Christ lui-même : approchez en mémoire de lui; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le souvenir de sa douceur qui ne lui permettait pas de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportements et vos impatiences; que le souvenir de ses travaux et de sa vie pénible vous confonde sur votre mollesse; que le souvenir de sa modestie et de son humilité qui lui faisait prendre la fuite lorsqu'on voulait le faire roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles; que le souvenir de son jeûne de quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent, ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir; que le souvenir de son zèle contre les profanateurs du temple, vous apprenne avec quel respect et quelle sainte frayeur vous devez y entrer; que le souvenir de la simplicité et de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités et les excès des vôtres; que le souvenir de ses retraites et de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indispensable de la prière; que le souvenir de sa tendresse et de sa compassion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux; que le souvenir de ses saints entretiens vous instruise à converser innocemment, saintement, utilement avec les hommes; en un mot, que le souvenir de toutes ses vertus plus vif alors, plus présent au cœur, à l'esprit, vous corrige de toutes vos faiblesses : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes faiblesses; mais se familiariser de telle sorte avec la chair de Jésus-Christ, qu'elle ne réveille plus en nous de sentiments nouveaux, et nous laisse toujours tels que nous sommes; mais se nourrir d'une viande divine, et ne point croître; mais s'approcher souvent de cette fournaise ardente, et n'y pouvoir réchauffer votre tiédeur; mais se présenter avec des fautes cent fois détestées et encore chères, avec des habitudes d'imperfection, qui quoique légères en elles-mêmes, ne le sont plus pourtant par l'attachement et la pente qui nous les rend inévitables, et par la circonstance du sacrement qu'on se met en danger de profaner; mais faire profession de piété, d'éloignement du monde, être presque tous les jours dans le commerce des choses saintes, et s'être fait comme un point fixe de vertu au delà duquel on ne va jamais; se traîner toujours autour des mêmes confessions et des mêmes chutes, et n'être pas plus avancé après dix années d'exercice de piété qu'on l'était d'abord; avoir même fait quelques pas en arrière et relâché de sa première ferveur; mais sans cesse user de ce remède divin, et ne sentir rien de changé à ses maux; mais entasser sacrement sur sacrement, si je l'ose dire, et ne jamais vider son cœur pour faire place à cette viande céleste; mais nourrir des envies, des animosités, des délicatesses, des attachements secrets, un fond d'immortification, des désirs de plaire, de paraître, de parvenir; mais se permettre d'habitude dans ses entretiens des vivacités, des discours libres sur autrui, des épanchements tout mondains, des inutilités éternelles, des sentiments tout profanes, des airs vains et piquants, des détours qui blessent la sincérité, des déguisements qui

familiarisent avec le mensonge, des impatiences et des éclats ; mais cultiver des liaisons que la piété couvre peut-être, et que le penchant tout seul assortit et soutient; mais être sur sa gloire, sur ses intérêts, sur ses droits, d'une jalousie outrée ; mais se sentir révolté au plus léger mépris, et ne pouvoir digérer un seul geste désobligeant; mais être d'une attention infinie sur soi-même, et dans une parure simple et modeste; s'y rechercher, choisir ce qui convient avec plus de soin peut-être qu'une âme mondaine, et là-dessus vivre du pain des anges; ô mon Dieu! en voilà plus qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais est-ce manger ce pain indignement que de le manger avec tant de faiblesse et d'imperfections? et qui le sait, Seigneur, que vous-même? Tout ce que nous savons c'est que ce n'est pas communier en mémoire de vous; c'est qu'il y aura des justices au grand jour qui paraîtront comme un linge souillé à vos yeux ; c'est que plusieurs de ceux qui avaient même prophétisé en votre nom, seront rejetés; c'est que tout est à craindre dans cet état. Pierre n'est admis à votre Cène qu'après que vous lui avez lavé les pieds ; et cependant vous nous assurez qu'il était tout pur. Madeleine est éloignée, et vous lui défendez de vous approcher au sortir du tombeau parce qu'un goût encore trop sensible était le principe de son empressement; et cependant elle avait beaucoup aimé et lavé vos pieds sacrés et ses péchés de ses larmes. Et nous, Seigneur, pleins de misères, vides de fruits sincères de pénitence, tout pétris de mollesse et de sensualités, tièdes et sans goût, immuables dans un certain état de piété languissante et imparfaite, plus soutenue par l'habitude et par les engagements d'une profession sainte, que par votre grâce et une foi vive et solide : hélas! nous faisons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abîmes, Seigneur! quelle suite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on ne se repent point, qu'on multiplie à l'infini, qui sont comme le germe sur lequel on ente ensuite mille nouvelles profanations! Quels abîmes, encore une fois! et que votre lumière nous manifestera au grand jour de terribles secrets! Que suis-je à vos yeux, ô mon Dieu, je ne puis ni vous déplaire ni vous plaire à demi; ma condition ne souffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence et le crime; si je ne suis pas un saint, je suis un monstre; si je ne suis pas un vase d'honneur, je suis un vase d'ignominie; si je ne suis pas un ange de lumière, il n'y a point à balancer, je suis un ange de ténèbres; et si je ne suis pas un temple vivant de votre esprit, il faut que j'en sois le profanateur. Bon Dieu, quels puissants motifs de vigilance, d'attention sur moi-même, de circonspection, de frayeur en approchant de vos autels; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifestation de vos jugements adorables! Mais ce n'est pas encore assez de communier en mémoire de Jésus-Christ, mes frères; et pour nous retracer le souvenir de sa vie, il faut encore, et c'est la dernière disposition, rappeler le souvenir de sa mort et l'annoncer toutes les fois que l'on mange son corps et que l'on boit son sang: et c'est ce que j'appelle une foi généreuse qui nous fasse immoler.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

*Toutes les fois que vous mangerez le corps et que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.* Comment cela? A la lettre on annonce sa mort, parce que ce mystère fut le prélude de sa passion; parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer; parce que Jésus-Christ, empressé de souffrir ce baptême de sang dont il devait être baptisé, en prévint l'accomplissement et d'avance s'immola lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang ; parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Eglise, le fruit et la plénitude de celui de la croix ; parce qu'enfin Jésus-Christ y est comme dans un état de mort : il a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas ; des pieds, et ne marche pas. Mais, mes frères, en ce sens-là l'impie, comme le juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps : c'est un mystère et non pas un mérite; c'est la nature du sacrement, et non pas le privilége de celui qui le reçoit; c'est une suite de son institution, et non pas une disposition pour en approcher. Or le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux fidèles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mystères que renferme ce sacrement les dispositions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute se passer dans nos cœurs, qui nous dispose, qui nous prépare, qui assortit la situation de notre âme à la nature de ce mystère, qui nous fait porter sur notre corps la mortification de Jésus-Christ qui nous immole et nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raisons que nous avons touchées, et changeons la lettre en esprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parce que ce mystère fut un prélude de sa Passion. Dans les premiers temps l'Eucharistie était un prélude du martyre. Du moment que la fureur du tyran s'était déclarée et que la persécution commençait à s'élever, tous les fidèles couraient se munir de ce pain de vie; ils emportaient ce cher dépôt dans leurs maisons; la mort leur paraissait moins terrible lorsqu'ils avaient devant leurs yeux ce gage précieux de leur immortalité, ils la désiraient même ; et les consolations ineffables que la présence de Jésus-Christ cachée sous des voiles mystiques répandait déjà dans leur âme, les faisait soupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ses élus lorsqu'ils le verront face à face. Etaient ils traînés dans les prisons, chargés de fer comme les scélérats, eux dont le monde n'était pas digne, ils

cachaient avec soin dans leur sein la divine eucharistie; ils s'en nourrissaient dans l'attente du martyre; ils s'engraissaient de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur. Des vierges chastes, des fidèles fervents, des ministres saints participaient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction. Aussi, quelle joie dans leurs chaînes! quelle sérénité dans ces lieux sombres et affreux! quels cantiques d'action de grâce dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvaient partout que de tristes images de la mort et les préparatifs des plus cruels supplices! Combien de fois disaient-ils à Jésus présent au milieu d'eux dans ce sacrement adorable : Ah! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous; que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés; nos ennemis peuvent perdre notre corps, et même nous le rendrez-vous glorieux et immortel : mais qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés? heureuses chaînes que vous daignez soutenir! saintes prisons que vous consacrez par votre présence! ténèbres aimables où vous remplissez nos âmes de tant de lumières! mort précieuse qui va nous unir à vous et déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux! De là, quelle force dans les tourments! pleins de la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, ils sortaient, dit saint Chrysostome, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglants et altérés de mort et de carnage : il volaient sur les échafauds; ils y portaient une sainte fierté, lançaient çà et là des regards de constance et de magnanimité qui glaçaient les tyrans les plus barbares et désarmaient leurs propres bourreaux; ils annonçaient donc la mort du Seigneur en se préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos siècles et la religion des césars, ne nous laissent plus le même espoir; la mort n'est plus la récompense de la foi et l'Eucharistie ne fait plus de martyrs; mais n'avons-nous pas des persécuteurs domestiques? notre foi n'a-t-elle à craindre que des tyrans, et n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de sang? En approchant donc de l'autel, mes frères, une âme fidèle soupire après la dissolution de son corps terrestre; car pourrait-elle aimer cette vie, et annoncer la mort de Jésus-Christ et retracer dans ces signes mystiques sa sortie du monde pour aller à son Père? Elle se plaint que son exil est trop prolongé, elle porte au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre: Ah! Seigneur, puisque vous êtes mort et crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous? que puis-je trouver sur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus? le mystère lui-même qui devait me consoler par votre présence, me fait souvenir de votre mort; ces voiles qui nous couvrent sont un artifice de votre amour et vous ne vous cachez à demi que pour réveiller dans mon cœur le désir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous, qu'un vide affreux du Dieu que je cherche. Que me répondez-vous, lorsque mon cœur séduit se tourne de votre côté pour y charmer ses inquiétudes? Retourne, me dites-vous, à celui qui nous a faites; nous gémissons en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triste assujettissement qui nous fait servir aux passions et aux erreurs des hommes; ne le cherche point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas : il est ressuscité, il n'est plus ici; s'il paraît, ce n'est que pour mourir encore tous les jours; reprends les désirs et les affections que tu voulais nous donner et les détourne vers le ciel; l'Epoux a été enlevé, la terre désormais n'est plus pour un chrétien qu'un séjour de soupirs et de larmes : voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici-bas, Seigneur? quels sont les liens et les charmes qui peuvent m'attacher à la terre? Inquiète dans les plaisirs, impatiente dans l'absence; ennuyée des entretiens et du commerce des hommes; effrayée de la solitude, sans goût pour le monde, sans goût pour la vertu; faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que je voudrais, qui me retient? qui diffère la dissolution de ce corps de péché? qui m'empêche de voler avec les ailes de la colombe sur la sainte montagne? Je serais heureuse, Seigneur, je le sens, je pourrais à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux; je ne goûte de véritable joie qu'aux pieds de vos autels : ce sont là les moments les plus heureux de ma vie; mais ils durent si peu : il faut se rengager si vite dans les ennuis et les désagréments du siècle, mais il faut s'éloigner de vous pour si longtemps; non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre et la mort est un gain à qui sait vous aimer.

Sont-ce là nos sentiments, mes frères, quand nous approchons des autels? Où sont aujourd'hui les chrétiens, qui, comme les premiers fidèles, attendent la bienheureuse espérance et hâtent par leurs soupirs la fin de leur exil et l'avénement de Jésus-Christ? C'est un raffinement de piété qu'on n'entend point; c'est un langage presque de contemplatif, et cependant c'est le fondement de la religion et la première démarche de la foi. On regarde la nécessité de mourir comme une peine cruelle; la seule idée de la mort, qui consolait tant nos pères, nous fait frémir; la fin de la vie est le terme de nos plaisirs, au lieu d'être celui de nos peines; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu et des obligations de l'Eglise : les soins qui aboutissent au corps sont infinis, nos précautions sur ce point vont jusqu'à la faiblesse, ou s'il arrive quelquefois de souhaiter ce dernier moment, c'est lassitude de la vie et de ses chagrins, c'est une disgrâce, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires qui ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût et un souhait d'a-

mour-propre; on s'ennuie d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jésus-Christ; et là-dessus on vient manger la cène du Seigneur, se renouveler le souvenir de sa passion et annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne; quelle indignité!

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystère, parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer. Or qu'exige de nous ce souvenir? Ah! mes frères, un désir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses, qui crucifient de nouveau Jésus-Christ. Tant de ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacriléges; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs, de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes; nous devons sentir les outrages qu'y souffre Jésus-Christ, nous confondre devant lui sur ce que le plus signalé de ses bienfaits est devenu l'occasion des plus grands crimes, trembler sur nous-mêmes, admirer sa bonté, laquelle, pour l'utilité d'un petit nombre d'élus, a bien voulu s'exposer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les siècles et de tous les temps, qui l'ont déshonoré et qui le déshonorent, détourner par les larmes de notre cœur et par mille gémissements secrets les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer sur la terre. Car, si l'Apôtre se plaignait autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts soudaines n'étaient qu'une suite de ce sacrement profané; ah! vous nous frappez depuis longtemps, Seigneur, vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur, vous armez les rois contre les rois et les peuples contre les peuples; on n'entend parler que de combats et de bruits de guerre; vous faites pleuvoir du ciel la stérilité sur nos campagnes, le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles et ôte aux pères la consolation de leurs vieux ans; nous gémissons sous des charges qui, en éloignant de nos murs l'ennemi de l'Etat, nous livrent à la faim et à la misère, les arts sont presque inutiles au peuple, les gains et les trafics languissent et l'industrie peut à peine fournir aux besoins, les calamités secrètes et connues de vous seul sont encore plus touchantes que les publiques; nous avons vu la faim et la mort moissonner nos citoyens et changer nos villes en déserts affreux, l'ennemi de votre nom profite de nos dissensions et usurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux si longs et si terribles, grand Dieu? où se forment ces nuées de fureurs et d'indignation, qui éclatent depuis si longtemps sur nos têtes? n'êtes-vous pas armé pour punir les sacriléges? les attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère? Eh! frappez-nous donc, Seigneur, vengez votre gloire, ordonnez à l'ange qui est dans les airs de ne pas arrêter son bras; qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané; votre courroux est juste. Mais non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes, donnez la paix à nos jours, écoutez les cris des justes qui vous la demandent: *Seigneur*, vous disent-ils avec le prophète, *nous attendions la paix et ce bien n'est pas encore venu.* (*Jer.*, VIII, 15.) Faites cesser les profanations que les guerres traînent toujours après elles, ne punissez plus les sacriléges en les multipliant sur la terre, rendez la majesté à tant de temples profanés, le culte et la dignité à tant d'Eglises dépouillées, la splendeur et la magnificence à tant d'autels renversés, la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la consolation et l'allégresse à Israël, rendez les enfants aux pères, et aux épouses désolées leurs époux, et si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Eglise.

On annonce en troisième lieu la mort du Seigneur dans ce mystère, parce que Jésus-Christ s'y immole lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang. Que s'ensuit-il de là? Qu'il faut être aux pieds des autels comme si nous étions au pied de la croix, entrer dans les dispositions des disciples et des femmes de Jérusalem, qui recueillirent les derniers soupirs de Jésus mourant et furent présents à la consommation de son sacrifice. Or quel éloignement n'avaient-ils pas pour un monde qui crucifiait leur maître? qu'avaient-ils encore à ménager avec ses meurtriers? Craignaient-ils de se déclarer les disciples de celui qui se déclarait si hautement leur Sauveur et au prix de tout son sang? ne disaient-ils pas au Père céleste: Eh! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui sommes les coupables et épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes passées, qui attachaient un si bon maître à la croix! quelle impression sensible de ses souffrances dans leur cœur! Ainsi, mes frères, ménager encore le siècle, n'oser se déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jésus-Christ, se mesurer dans ses démarches de dévotions de telle sorte qu'il y règne encore un air et un goût du monde, qui se mêle, pour ainsi dire, dans les intérêts de notre vertu; ne pas confesser Jésus-Christ la tête levée, n'oser se dispenser d'un spectacle où il est moqué, d'une assemblée où il est offensé, d'une démarche dont l'innocence ne peut sortir entière, d'une bienséance dont les devoirs de la religion souffrent, de je ne sais quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Evangile et que l'usage vous donne pour des lois; prétendre user de ces ménagements, et néanmoins, venir manger la Pâque avec les disciples de Jésus-Christ; conserver encore des intelligences avec ses ennemis et s'asseoir à sa table, estimer les maximes qui le

crucifient et vouloir être les spectateurs et les compagnons fidèles de sa croix; ah! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde, il l'a attaché à sa croix, il a fait expirer avec lui ses erreurs et ses maximes; donc, annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeler le souvenir de sa victoire. Et si le monde vit et règne encore dans votre cœur, mon frère, ne détruisez-vous pas le fruit de sa mort! ne disputez-vous pas à Jésus-Christ l'honneur de son triomphe? et, au lieu d'annoncer sa mort, ne venez-vous pas la renouveler avec ses ennemis?

D'ailleurs on annonce en quatrième lieu sa mort dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix et qu'il nous en applique le fruit. Or qui nous donne droit au fruit de la croix, et par conséquent à la communion? les souffrances, les mortifications, une vie pénitente et intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? Oserez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par les plaisirs, flatté, caressé; oserez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée? Oserez-vous incorporer Jésus-Christ mourant et couronné d'épines dans des membres délicats et sensuels? cet assortiment ne serait-il pas monstrueux? Oserez-vous, en changeant sa chair en votre propre substance, la transformer en une chair molle et voluptueuse? Eh! ce serait un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jésus-Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres, que son corps puisse prendre la figure du vôtre. Or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrants, et si vous vivez sans souffrir, si vous ne portez pas la mortification de Jésus-Christ sur votre corps, si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens et à vos désirs aucune violence, si vos jours se passent dans une tranquille mollesse, si les afflictions vous impatientent, si tout ce qui contrarie votre humeur vous révolte, si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes, si celles que le ciel vous ménage ne sont pas bien reçues, comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jésus-Christ? On n'y pense point, mes frères, et cependant une vie molle et sensuelle ne peut être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin on annonce la mort du Seigneur dans ce mystère, parce qu'il y est lui-même comme dans un état de mort. Il a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas. Regardez donc, mon frère, et faites selon ce modèle; voilà comment vous devez annoncer sa mort, en participant à son corps : il faut y porter des yeux instruits à être fermés pour la terre; une langue accoutumée au silence, ou à des discours de Dieu, comme parle saint Paul; des pieds, des mains immobiles, pour les œuvres de péché; des sens ou éteints ou mortifiés; en un mot, y porter une mort universelle sur votre corps. L'état de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, est l'état du chrétien sur la terre : un état de retraite, de silence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les sens. Car, qu'est-ce que Jésus-Christ dans l'Eucharistie? Il est dans le monde comme s'il n'y était point; il est au milieu des hommes, mais invisible; il entend leurs vains discours, leurs conseils chimériques, leurs espérances frivoles, mais il n'y prend aucune part; il voit leurs sollicitudes, leurs agitations, leurs entreprises, et il les laisse faire; on lui rend des honneurs divins, et on l'outrage; et toujours le même, il paraît insensible aux insultes comme aux hommages; il voit renouveler les siècles, les empires, les familles, les mœurs changer; le goût des hommes et des âges varier; les coutumes s'éteindre et puis revivre; la figure de ce monde dans une révolution éternelle; les hérésies prévaloir; son héritage déchiré; des guerres, des séditions, des bouleversements soudains; l'univers entier ébranlé; et il est tranquille sur ses ruines, et rien ne le tire de son application intime et ineffable à son Père; et rien ne trouble le repos divin de son sanctuaire, où il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. Regardez encore une fois, et faites selon ce modèle. Portons-nous à la table sacrée des yeux fermés depuis longtemps à tout ce qui peut blesser notre âme; une langue environnée d'une garde de circonspection et de pudeur; des oreilles chastes et impénétrables aux sifflements du serpent et à la volupté des sons et des voix, si propres à amollir le cœur; une âme insensible aux mépris comme aux louanges; une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie; égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune; voyant avec des yeux étrangers, indifférents, tout ce qui se passe ici-bas; estimant les biens et les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas; et à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues, les vaines entreprises des hommes, toujours attentive à ne pas laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vue son Dieu, et à avoir toujours sa conversation dans le ciel?

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort : hélas! c'est l'affaire de toute la vie; et la chair de Jésus-Christ est un secours établi pour nous fortifier et nous aider dans cette entreprise. Mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement; il faut être aux prises avec ses sens, avec sa corruption, avec ses faiblesses, et se gagner tous les jours sur quelque article; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par les macérations, les victoires journalières que les impressions du monde et des sens remportent sur nous; il faut se

relever avec avantage de ses chutes. Mais je veux vous donner à entendre, qu'une communion n'est pas l'affaire d'un jour et d'une solennité; que toute notre vie doit être une préparation à l'Eucharistie; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduisent à l'autel; que la vie de la plupart des gens du monde, de ceux même qui ne sont pas dans le désordre, qui ne se gênent sur rien, qui vivent selon les sens, qui ne sont vifs que sur les intérêts de la terre, est une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, et qui, dès-là, vous exclut de ce mystère. Je veux vous faire comprendre que l'Eucharistie est un festin, si je l'ose dire, de deuil et de mort; que les joies, les plaisirs, les vaines décorations déparent cette table sacrée, et vous font rejeter comme celui qui s'y présente avec un habit sale et déchiré; qu'on ne peut pas se nourrir en même temps, et des viandes d'ici-bas, et du pain du ciel; et que du moment que les Israélites, arrivés sur les frontières de Chanaan, eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Ecriture, la manne cessa de tomber, et ils n'usèrent plus depuis de cette nourriture céleste : *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ.* (*Jos.*, V, 12.) Je veux vous faire comprendre que ce sacrement est le fruit et non pas la marque de la pénitence; que ces communions dont une solennité décide, font plus de profanateurs, que d'adorateurs véritables; qu'on ne peut se nourrir du corps de Jésus-Christ, sans vivre de son esprit; qu'il faut même que la plénitude de l'Esprit-Saint repose sur une âme comme sur Marie, avant que Jésus-Christ vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des livres saints, et les rigueurs salutaires de la pénitence doivent préparer dans nos cœurs une demeure à Jésus-Christ, afin que nous soyons comme des arches saintes, et que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la loi et de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siècle, et qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, et avec la seule précaution d'une confession.

Je veux vous faire comprendre que le pain de vie se change en poison pour la plupart des fidèles; que l'autel voit presque plus de crime que le théâtre; que Jésus-Christ est plus outragé dans son sanctuaire, que dans les assemblées des pécheurs; et que les solennités ne sont plus que des mystères de deuil pour lui, et des jours établis pour le déshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement, il faut une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi vive qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler; hors de là, c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, c'est manger et boire son jugement.

Ah! Seigneur, que j'ai peu connu jusqu'ici l'innocence et l'extrême pureté que vous demandez de ceux qui viennent se nourrir de ce pain céleste! Le centenier, cet homme d'une foi si vive, si humble, si éclairée; cet homme si riche en bonnes œuvres, qui aimait votre peuple, qui élevait des édifices sacrés en votre nom, destinés aux prières publiques et à l'interprétation de vos Ecritures; cet homme ne se croit pas digne de vous recevoir même dans sa maison : la plus pure même des vierges, lorsqu'un ange lui annonce que vous allez descendre dans son sein, en est effrayée; elle entre dans son néant, et, s'il lui reste encore la force de parler, c'est pour demander comment cela se pourra faire. Et qui suis-je, Seigneur, pour oser m'asseoir à votre table avec si peu de précaution? moi, qui viens paraître vide devant vous; moi, qui n'ai à vous offrir que les restes d'un cœur que le monde a occupé si longtemps; moi, qui ne suis à vous que par intervalles, et qui laisse encore aux créatures et aux passions le fond et l'état de mon cœur; moi, qui ne porte à vos autels que de faibles essais de salut et des œuvres consommées de péché; moi, qui n'ai par-dessus les autres pécheurs que l'abus de vos grâces, que des lumières inutiles, que des sentiments qui s'exhalent par désirs, que mille inspirations, qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de conversion; qu'un cœur incapable de se familiariser, ni avec le péché, ni avec la vertu; qu'un naturel heureux et presque, de son propre fonds, ennemi des excès et du vice, et que j'ai pourtant altéré.

Ah! Seigneur, les fruits d'une communion sainte sont si abondants, si sensibles; l'âme en sort si inondée de vos grâces et de vos faveurs, que, quand je n'aurais point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrais trembler et me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim; et je me retire de cette table sacrée, fatigué, lassé de mes hommages; je respire au sortir de là, comme au sortir d'une bienséance et d'une gêne; je m'applaudis d'en être quitte, comme si je venais de finir une affaire pénible; et si je sens le goût réveillé, c'est celui des plaisirs et du monde. Quand on a mangé votre chair dignement on demeure en vous et vous demeurez en nous; c'est-à-dire, que votre sang précieux, qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre ressemblance, et que nous sommes d'autres vous-même; que comme de jeunes princes, héritiers d'un sang royal, on doit voir briller sur notre visage je ne sais quel air de majesté qui annonce notre noblesse; il ne doit plus paraître en nous que des inclinations nobles, célestes, et des sentiments dignes du sang que nous avons reçu; et cependant je me trouve toujours des désirs terrestres, des penchants bas et rampants,

un cœur qui se traîne encore sur la boue, et qui ne sait s'élever au-dessus des créatures, et retourner jusque dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, et qu'on vit éternellement; et j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfants, pour ma gloire; pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que je fasse, Seigneur? Que je me retire de votre table? Quoi ! ce fruit de vie me serait interdit? quoi ! le pain de consolation ne serait plus rompu pour moi? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure, vous voulez m'en rendre digne ; vous ne voulez pas que je m'en retire, mais vous voulez que je m'y prépare; vous ne me refusez pas le pain des enfants, mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me présenter un serpent à sa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous; aplanissez-en les hauteurs, redressez-en l'obliquité, purifiez mes désirs, corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous seul pouvez être votre précurseur et vous préparer les voies dans les âmes. Remplissez-nous donc, Seigneur, de votre esprit, afin que nous mangions votre corps dignement, et que nous vivions éternellement pour vous. Ainsi soit-il.

## SERMON VIII.

### POUR LE JOUR DE NOEL.

Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus. (*Luc.*, II, 10, 11.)

*Je viens vous apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.*

Sire,

Voilà en effet la grande nouvelle que le monde attendait depuis quatre mille ans ; voilà le grand événement que tant de prophètes avaient prédit, que tant de cérémonies avaient figuré, que tant de justes avaient attendu et que toute la nature semblait promettre, et hâter par la corruption universelle, répandue sur toute chair : voilà le grand bienfait que la bonté de Dieu préparait aux hommes, depuis que l'infidélité de leur premier père les eut tous assujettis au péché et à la mort.

Le Sauveur, le Christ, le Seigneur, paraît enfin aujourd'hui sur la terre. Les nuées enfantent le Juste ; l'étoile de Jacob se montre à l'univers ; le sceptre est sorti de Juda, et celui qui devait venir est arrivé; les temps mystérieux sont accomplis ; le Seigneur a fait paraître le signe promis à la Judée; une Vierge a conçu et enfanté, et de Bethléem sort le conducteur qui doit instruire et régir tout Israël.

Quels nouveaux biens, mes frères, cette naissance n'annonce-t-elle pas aux hommes? Elle n'aurait pas été, durant tant de siècles, annoncée, attendue, désirée ; elle n'aurait pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénoûment de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes, si elle n'avait été la plus grande marque d'amour qu'il pouvait leur donner. Quelle nuit heureuse que celle qui vient de présider à cet enfantement divin ! elle a vu la lumière du monde luire dans ses ténèbres ; les cieux en retentissent de joie et de cantiques d'actions de grâces.

Mais, mes frères, pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel et sur la terre, il faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'est fondée que sur le salut commun qui nous est offert ; et si, malgré ce secours, nous nous obstinons encore à périr, l'Eglise pleure sur nous, et nous mêlons le deuil et la tristesse à la joie que lui inspire une si heureuse nouvelle.

Or quels sont les bienfaits inestimables que cette naissance vient apporter aux hommes? Les esprits célestes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourd'hui aux pasteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu et la paix aux hommes; et voilà tout le fond de ce grand mystère développé. A Dieu, la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir; aux hommes, la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

L'homme n'avait été placé sur la terre que pour rendre à l'auteur de son être la gloire et l'hommage qui lui étaient dus. Tout le rappelait à ces devoirs, et tout ce qui devait l'y rappeler l'en éloigna. Il devait à sa majesté suprême son adoration et ses hommages, à sa bonté paternelle son amour, à sa sagesse infinie le sacrifice de sa raison et de ses lumières. Ces devoirs, gravés dans le fond de son cœur et nés avec lui, lui étaient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures; il ne pouvait ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui était autour de lui sans les retrouver : cependant il les oublie, il les efface de son cœur. Il ne vit plus dans l'ouvrage l'honneur et le culte qui étaient dus à l'ouvrier souverain ; dans les bienfaits dont il le comblait, l'amour qu'il devait à son bienfaiteur; dans les ténèbres répandues sur les effets mêmes de la nature, l'impossibilité de sonder à plus forte raison les secrets de Dieu, et la défiance où il devait vivre de ses propres lumières. L'idolâtrie rendait donc à la créature le culte que le Créateur s'était réservé à lui seul : la Synagogue l'honorait des lèvres, et l'amour qu'elle lui devait se bornait à des hommages extérieurs qui n'étaient pas dignes de lui; la philosophie s'égarait dans ses pensées, mesurait les lumières de Dieu à celles de l'homme, et croyait que la raison, qui se méconnaissait elle-même, pouvait connaître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'était

plus connu ni glorifié, et l'homme ne se connaissait plus lui-même.

Et premièrement, à quels excès l'idolâtrie n'avait-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeait bientôt en divinité, et ses viles cendres, sur lesquelles son néant était écrit en caractères si ineffaçables, devenaient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux; l'amour impur l'imita et voulut avoir ses autels : l'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminels eurent des temples, des prêtres et des sacrifices. La folie ou la corruption générale adopta un culte si bizarre et si abominable, tout l'univers en fut infecté ; la majesté des lois de l'empire l'autorisa; la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux ; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures; les villes, les montagnes, les champs, les déserts, en furent souillés, et virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions; les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme, et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Le monde était plongé depuis sa naissance presque dans l'horreur de ces ténèbres; chaque siècle y avait ajouté de nouvelles impiétés. Plus les temps marqués du Libérateur approchaient, plus la dépravation semblait croître parmi les hommes. Rome, elle-même, maîtresse de l'univers, s'était soumise aux différents cultes des nations qu'elle avait subjuguées, et voyait s'élever au milieu de ses murs les idoles diverses de tant de peuples soumis qui devenaient plutôt les monuments publics de sa folie et de son aveuglement que de ses victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu sa voie, Dieu ne voulait plus faire pleuvoir sa colère sur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge. Il voulait les sauver. Il avait mis dans le ciel le signe de son alliance avec le monde, et ce signe véritable n'était pas cet arc lumineux et grossier, qui parait dans les nuées : c'était Jésus-Christ son Fils unique; le Verbe fait chair; le sceau véritable de l'alliance éternelle et la seule lumière qui vient éclairer tout le monde.

Il paraît aujourd'hui sur la terre et rend à son Père la gloire que l'impiété d'un culte public avait voulu lui ravir. L'hommage que lui rend son âme sainte unie au Verbe, dédommage d'abord sa majesté suprême de tous les honneurs que l'univers lui avait jusque-là refusés pour les prostituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la divinité que tous les siècles et tous les peuples idolâtres ne lui en avaient ôté, et il fallait bien que cet hommage fût agréable au Dieu souverain, puisque lui seul effaça l'idolâtrie de dessus la terre ; fit tarir le sang des victimes impures ; renversa les autels profanes ; imposa silence aux oracles des démons; mit en poussière les vaines idoles et changea leurs temples superbes, jusque-là les asiles de toutes les abominations, en des maisons d'adoration et de prière. Ainsi l'univers changea de face; le seul Dieu inconnu dans Athènes même, et au milieu des villes les plus célèbres par leur science et par leur politesse, fut adoré; le monde reconnut son auteur; Dieu rentra dans ses droits; un culte digne de lui s'établit sur la terre, et il eut partout des adorateurs qui l'adorèrent en esprit et en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de Jésus-Christ et la première gloire qu'il rend à son Père. Mais, mes frères, ce grand bienfait est-il pour nous? Nous n'adorons plus de vaines idoles : un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mars vindicatif et cruel ; mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous? Ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs? car tout ce que nous aimons plus que Dieu nous l'adorons, tout ce que nous préférons à Dieu devient notre Dieu lui-même; tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos désirs et de nos affections, de nos craintes et de nos espérances, fait aussi tout notre culte, et nos dieux sont nos passions auxquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Or que d'idoles encore de cette espèce dans le monde chrétien ! Vous, cette créature infortunée, à laquelle vous avez prostitué votre cœur ; à laquelle vous sacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloire, votre repos, et dont ni les motifs de la religion, ni ceux mêmes du monde, ne peuvent vous détacher : c'est votre idole, et que lui manque-t-il pour être votre divinité infâme, puisque dans votre fureur vous ne lui en refusez pas même le nom? Vous, cette cour, cette fortune, qui vous occupe, qui vous possède, à laquelle vous rapportez tous vos soins, toutes vos démarches, tous vos mouvements, tout ce que vous avez d'âme, d'esprit, de volonté, votre vie tout entière, c'est votre idole; et quel hommage criminel lui refusez-vous, dès qu'elle l'exige et qu'il peut devenir le prix de ses faveurs? Vous, cette intempérance honteuse qui avilit votre nom et votre naissance, qui n'est plus même de nos mœurs, qui a noyé et abruti tous vos talents dans les excès du vin et de la débauche, qui, en vous rendant insensible à tout le reste, ne vous laisse de goût et de sentiment que pour les plaisirs abrutissants de la table : c'est votre idole ; vous ne comptez vivre que les moments que vous lui donnez, et votre cœur rend encore plus d'hommage à ce dieu infâme et abject que vos chants insensés et profanes. Les passions firent les dieux autrefois, et Jésus-Christ n'a détruit ces idoles qu'en détruisant les passions qui les avaient élevées : vous les re-

levez en faisant revivre toutes les passions qui avaient rendu le monde entier idolâtre. Et que sert de connaître un Dieu seul si vous portez ailleurs vos hommages? Le culte est dans le cœur, et si le Dieu véritable n'est pas le Dieu de votre cœur, vous mettez, comme les païens, les viles créatures à sa place, et vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est due.

Aussi Jésus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes, et à établir sur le débris des idoles la connaissance seule du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs si l'amour ne les anime et ne les sanctifie, et qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté comme les offrandes les plus dignes de Dieu et l'appareil le plus pompeux de leur culte : second bienfait de la naissance de Jésus-Christ et seconde sorte de gloire qu'il rend à son Père.

En effet, Dieu était connu dans la Judée, dit le Prophète; Jérusalem ne voyait point d'idoles élevées dans ses places publiques, y usurper les hommages qui étaient dus au Dieu d'Abraham : *Il n'y avait ni simulacre dans Jacob, ni augure dans Israel* (*Num.*, XXIII); cette portion seule de la terre s'était préservée de la contagion générale, mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solennités, l'exactitude de ses observances légales faisaient tout le mérite de son culte. On bornait à ces devoirs extérieurs toute la religion. Les mœurs n'en étaient pas moins criminelles : l'injustice, la fraude, le mensonge, l'adultère, tous les vices subsistaient et étaient même autorisés par ces vains dehors de culte; Dieu était honoré des lèvres, mais le cœur de ce peuple ingrat était toujours éloigné de lui.

Jésus-Christ vient détromper la Judée d'une erreur si grossière, si ancienne et si injurieuse à son Père. Il vient lui apprendre que l'homme peut se contenter des seuls dehors, mais que Dieu ne regarde que le cœur; que tout hommage extérieur qui le lui refuse, est une insulte et une hypocrisie plutôt qu'un culte véritable; qu'il est inutile de purifier le dehors si le dedans est plein d'infection et de pourriture, et qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant.

Mais, hélas! mes frères, cette erreur si grossière et si souvent reprochée par Jésus-Christ à la Synagogue n'est-elle pas encore l'erreur de la plupart d'entre nous? A quoi se réduit tout notre culte? à quelques observances extérieures; à remplir certains devoirs publics prescrits par la loi, et encore c'est la religion des plus sages. Ils viennent assister aux mystères saints; ils ne se dispensent qu'avec scrupule des lois de l'Eglise; ils récitent quelques prières que l'usage a consacrées; ils célèbrent les solennités et grossissent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en sont-ils plus détachés du monde et de ses plaisirs criminels? moins occupés des soins de la parure et de la fortune? plus disposés à rompre un engagement criminel ou à s'éloigner des occasions où leur innocence fait toujours naufrage? portent-ils à ces pratiques extérieures de religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte? toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres religieuses qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, mes frères, qu'on n'oserait s'en dispenser tout à fait; vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics; on se regarderait comme des anathèmes dignes des foudres du ciel. Et on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles, et on ne se regarde pas avec horreur en rendant inutile ce reste superficiel de religion par une vie que la religion condamne et abhorre, et on ne craint point la colère de Dieu en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, et en bornant tout ce qui lui est dû à de vains hommages qui l'insultent.

Cependant, je l'ai déjà dit, de tous les mondains ce sont là les plus sages, et ceux qui paraissent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore secoué le joug, comme tant d'autres; ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu; ils ne blasphèment pas ce qu'ils ignorent; ils ne regardent pas la religion comme un jeu et une invention humaine; ils veulent y tenir encore par quelques dehors, mais ils n'y tiennent point par le cœur; mais ils la déshonorent par leurs désordres, mais ils ne sont chrétiens que de nom. Ainsi encore plus qu'autrefois sous la Synagogue, les dehors magnifiques du culte subsistent parmi nous avec la dépravation des mœurs la plus profonde et la plus universelle, que les prophètes aient jamais reprochée à l'endurcissement et à l'hypocrisie des Juifs; ainsi la religion dont nous nous glorifions, n'est plus qu'un culte superficiel pour la plupart des fidèles; ainsi cette alliance nouvelle, qui ne devait être écrite que dans les cœurs; cette loi d'esprit et de vie qui devait rendre les hommes tout spirituels; ce culte intérieur qui devait donner à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité, ne lui a donné que des fantômes, que de faux adorateurs, que des apparences de culte; en un mot, qu'un peuple encore Juif qui l'honore des lèvres, mais dont le cœur corrompu, souillé de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui.

Voilà le second bienfait de la naissance de Jésus-Christ auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui se bornait à des sacrifices d'animaux, et à des observances légales, et qui ne rendait pas à Dieu la gloire qui lui est due, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier; il vient substituer à ces vaines apparences de religion, une loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur, un culte dont l'amour

pour son Père doit être le premier et le principal hommage. Cependant, ce culte saint, ce précepte nouveau, ce dépôt sacré qu'il nous a laissé, a dégénéré entre nos mains; nous en avons fait un culte tout pharisaïque, où le cœur n'a point de part, qui ne change pas nos penchants déréglés, qui n'influe point sur nos mœurs et qui nous rend d'autant plus criminels, que nous abusons du bienfait qui devait effacer et purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avaient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa Providence et de sa sagesse éternelle. Les philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multipliait les dieux à l'infini et forcés par les lumières seules de la raison de reconnaître un seul Etre suprême, en défiguraient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentaient un Dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avait créés, aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices, et laissant au hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste univers et toute la dispensation des choses humaines. Les autres, l'assujettissaient à un enchaînement fatal d'événements, ils en faisaient un Dieu sans liberté et sans puissance; et en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyaient l'esclave des destinées. Les égarements de la raison étaient alors la seule règle de la religion et de la croyance de ceux qui passaient pour être les plus éclairés et les plus sages.

Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnements de la philosophie lui avaient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la foi est la source des véritables lumières, et que le sacrifice de la raison est le premier pas de la philosophie chrétienne; il vient en fixer les incertitudes en nous apprenant ce que nous devons connaître de l'Etre suprême, et ce que nous en devons ignorer.

Ce n'était pas assez, en effet, que les hommes, pour rendre gloire à Dieu, lui fissent un sacrifice de leur vie comme à l'auteur de leur être et reconnussent, par cet aveu, l'impiété de l'idolâtrie; qu'ils lui fissent un sacrifice de leur amour et de leur cœur, comme à leur souveraine félicité, et avouassent par là l'insuffisance et l'inutilité du culte extérieur et pharisaïque de la Synagogue: il fallait encore qu'ils lui sacrifiassent leur raison, comme à leur sagesse et à leur vérité éternelle, et se désabusassent ainsi des vaines recherches et de l'orgueilleuse science des philosophes.

Or la naissance seule d'un Homme-Dieu, l'union ineffable de notre nature avec une personne divine, déconcerte toute la raison humaine, et ce mystère incompréhensible proposé aux hommes comme toute leur science, toute leur vérité, toute leur philosophie, toute leur religion, leur fait d'abord sentir que la vérité qu'ils avaient jusque-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le sacrifice de la raison et de nos faibles lumières.

Mais, hélas! où sont parmi nous les fidèles, qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison et qui, renonçant à leurs propres lumières, baissent les yeux avec un silence de respect et d'adoration, devant les ténèbres majestueuses de la religion? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous et qui ne veulent point de Dieu. Eh! il faut les livrer à l'horreur et à l'indignation de tout l'univers qui connaît une divinité et qui l'adore, ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conscience, laquelle malgré eux l'invoque et la réclame en secret, tandis qu'ils se glorifient tout haut de ne pas la connaître.

Je parle de la plupart des fidèles qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse et aussi humaine qu'en avaient autrefois les philosophes païens, qui ne la comptent pour rien dans tous les événements de la vie, qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidait de toutes les choses d'ici-bas, et qui ne connaissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde, et qui président à tout ce qui se passe sur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi qui, loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds et impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules et puériles; attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul; attendent avec une folle persuasion sur les rêveries d'un faux prophète, des événements et des révolutions qui doivent décider de la destinée des peuples et des empires: fondent là-dessus de vaines espérances pour eux-mêmes, et renouvellent ou l'extravagance des augures et des aruspices païens, ou l'impiété de la pythonisse de Saül, et des oracles de Delphes et de Dodone. Je parle de ceux qui voudraient voir clair dans les voies éternelles de Dieu sur nos destinées; et qui, ne pouvant par les seules forces de la raison résoudre les difficultés insurmontables des mystères de la grâce sur le salut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre: *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu!* (*Rom.*, XI, 33) sont tentés de croire ou que Dieu ne se mêle point de notre salut, ou qu'il est inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces personnes dissipées dans le monde, qui trouvent toujours plausible, convainquant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus faible et de plus insensé à la foi; qui sont ébranlées au premier doute frivole que l'impie propose; qui sembleraient être ravies que la religion fût fausse, et qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, et qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la

hardiesse de l'impiété et du blasphème. Enfin, je parle de beaucoup de fidèles qui renvoient au peuple la croyance de tant de faits merveilleux, que l'histoire de la religion nous a conservés; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu, et qui refusent les miracles à une religion qui n'est fondée que sur eux, et qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous ravissons à Dieu la gloire que la naissance de Jésus-Christ lui avait rendue. Elle nous avait appris à sacrifier au mystère incompréhensible de sa manifestation dans notre chair nos propres lumières, et à ne plus vivre que de la foi; elle avait fixé les incertitudes de l'esprit humain, et l'avait ramené des égarements et des abîmes où la raison l'avait précipité, à la voie de la vérité et de la vie, et nous l'abandonnons! et sous l'empire même de la foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, sous les étendards, si j'ose parler ainsi, d'une faible raison; les mystères de la religion qui nous passent nous révoltent, nous réformons tout, nous doutons de tout, nous voulons que Dieu pense comme l'homme. Sans perdre entièrement la foi, nous la laissons affaiblir au dedans de nous, nous n'en faisons aucun usage, et c'est cet affaiblissement de la foi qui a corrompu les mœurs, multiplié les vices, allumé dans tous les cœurs l'amour des choses présentes, éteint l'amour des biens à venir, mis le trouble, la haine, la dissension parmi les fidèles et effacé ces premiers traits d'innocence, de sainteté, de charité, qui avaient d'abord rendu le christianisme si respectable à ceux mêmes qui refusaient de s'y soumettre. Mais non-seulement la naissance de Jésus-Christ rend à Dieu la gloire que les hommes avaient voulu lui ravir, elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avaient cessé de se ravir à eux-mêmes : *Et in terra pax hominibus.* (*Luc.*, II, 14.)

SECONDE PARTIE.

Une paix universelle régnait dans tout l'univers quand Jésus-Christ, *le Prince de la paix* (*Isa.*, IX, 6), parut sur la terre : toutes les nations soumises à l'empire romain portaient paisiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde. Rome elle-même, après des dissensions civiles qui avaient dépeuplé ses murs, répandu ses proscrits dans les îles et dans les déserts, et inondé l'Asie et l'Europe du sang de ses citoyens, respirait de l'horreur de ces troubles, et réunie sous l'autorité d'un césar, elle trouvait dans sa servitude la paix dont elle n'avait jamais pu jouir dans sa liberté.

L'univers était donc paisible, mais ce n'était là qu'une fausse paix. L'homme, en proie à ses passions injustes et violentes, éprouvait au dedans de lui-même la guerre et la dissension la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur; combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchants déréglés, il ne pouvait trouver la paix, parce qu'il la cherchait dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les philosophes s'étaient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples; mais ce calme universel des passions qu'ils promettaient à leur sage, et qu'ils annonçaient avec tant d'emphase, en pouvait réprimer les saillies, mais en laissait tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'était une paix d'orgueil et d'ostentation ; elle masquait les dehors, mais sous ce masque d'appareil, l'homme se retrouvait toujours lui-même.

Jésus-Christ descend aujourd'hui sur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable, que le monde jusque-là n'avait pu leur donner. Il vient porter le remède jusqu'à la source du mal ; sa divine philosophie ne se borne pas à donner de ces préceptes pompeux qui pouvaient plaire à la raison, mais qui ne guérissaient pas les plaies du cœur, et comme l'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avaient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avait éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce, par sa doctrine et par son exemple.

Oui, mes frères, je dis que l'orgueil avait été la première source des troubles qui déchiraient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avait-elle pas allumées sur la terre ? De quels torrents de sang n'avait-elle pas inondé l'univers ? Et l'histoire des peuples et des empires, des princes et des conquérants, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle, que l'histoire des calamités dont l'orgueil avait, depuis le commencement, affligé les hommes? Le monde entier n'était qu'un théâtre lugubre où cette passion hautaine et insensée donnait tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passait au dehors n'était que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvait au dedans de lui-même. Le désir de s'élever était une vertu; la modération passait pour lâcheté; un homme seul bouleversait sa patrie, renversait les lois et les coutumes, faisait des millions de malheureux pour usurper la première place parmi ses concitoyens, et le succès de son crime lui attirait des hommages, et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avait que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conservaient la mémoire, et un scélérat heureux devenait le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, était moins éclatante, mais elle n'en était pas moins vive et sérieuse. L'homme obscur n'était pas plus tranquille que l'homme public; chacun voulait l'emporter sur ses égaux : l'orateur, le philosophe, se disputaient, s'arrachaient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles, et comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme à qui il était alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvait aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur

et de la gloire humaine, était devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

La naissance de Jésus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix, que l'orgueil avait bannie de la terre. Il pouvait se manifester aux hommes avec tous les traits éclatants que les prophètes lui avaient attribués ; il pouvait prendre les titres pompeux de conquérant de Juda, de législateur des peuples, de libérateur d'Israël : Jérusalem, à ces caractères glorieux, aurait reconnu celui qu'elle attendait ; mais Jérusalem ne voyait dans ces titres qu'une gloire humaine ; et Jésus-Christ vient la détromper et lui apprendre que cette gloire n'est rien ; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de prophètes qui l'avaient annoncé ; que l'Esprit-Saint qui les avait inspirés, ne pouvait promettre que la sainteté et des biens éternels aux hommes; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multipliaient leurs malheurs et leurs crimes ; et que son ministère visible n'allait répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçaient depuis tant de siècles, que parce qu'il serait tout spirituel, et qu'il ne se proposait que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Bethléem dans un état pauvre et abject ; sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébraient alors la naissance ; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui était élevé au-dessus de toute principauté et de toute puissance ; il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César, lui, dont le nom était au-dessus de tout autre nom, et qui seul avait droit d'écrire le nom de ses élus dans le livre de l'éternité : des pasteurs simples et grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage, lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou ; enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain, est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avaient pu nous rendre heureux ici-bas, et mettre la paix dans notre cœur, Jésus-Christ en aurait paru revêtu, et aurait apporté ces biens à ses disciples. Mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant, et en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes ; il ne vient nous rendre heureux, qu'en venant réprimer des désirs qui jusque-là avaient formé toutes nos inquiétudes ; il vient nous montrer des biens plus réels et plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos désirs, de soulager nos peines; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, et qu'il suffit d'aimer et de désirer, pour être assuré de les posséder.

Cependant cette paix heureuse, qui la goûte? Les guerres, les troubles, les fureurs, en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance? les empires et les Etats qui l'adorent, en sont-ils plus paisibles? l'orgueil qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte et la confusion parmi les hommes? Cherchez au milieu des chrétiens cette paix qui devrait être leur héritage : où la trouverez-vous? Dans les villes? l'orgueil y met tout en mouvement ; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres ; un seul que la fortune élève y fait mille malheureux, qui suivent ses traces, sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques? elle ne cache que des soins et des inquiétudes ; et le père de famille sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations et ses inquiétudes, qu'ils transmettent un jour eux-mêmes à leurs descendants. Dans le palais des rois? mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs; c'est ici, que sous les dehors spécieux de la joie et de la tranquillité se nourrissent les passions les plus violentes et les plus amères ; c'est ici, où le bonheur semble résider, et où l'orgueil fait plus de malheureux et de mécontents. Dans le sanctuaire? hélas! ce devrait être là sans doute l'asile de la paix ; mais l'ambition est entrée même dans le lieu saint : on y cherche plus à s'élever qu'à se rendre utile à ses frères ; les dignités saintes de l'Eglise deviennent, comme celles du siècle, le prix de l'intrigue et des empressements ; la religieuse circonspection du prince ne peut arrêter les sollicitations et les pratiques secrètes : on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même tristesse dans l'oubli où l'on nous laisse, la même jalousie envers ceux qu'on nous préfère ; un ministère qu'on ne devrait accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace ; on s'asseoit dans le temple de Dieu, sans y avoir été placé de sa main ; on est à la tête du troupeau sans l'agrément de celui à qui il appartient, et sans qu'il nous ait dit comme à Pierre : *Paissez mes brebis* (*Joan.*, XXI, 17) ; et comme on en a pris le soin sans vocation et sans talent, on le conduit sans édification et sans fruit, hélas ! et souvent avec scandale. O paix de Jésus-Christ qui surpassez tout sentiment, seul remède des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme?

Mais, en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avaient banni la paix de la terre, les désirs impurs de la chair, n'y avaient pas excité moins de troubles. L'homme ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature, et de la sainteté de son origine, se livrait sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchants, il le croyait aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenait le seul hommage qui honorait leurs autels ; un philosophe même, le plus sage d'ailleurs des païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette pas-

sion déplorable, avait voulu abolir ce lien sacré ; permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice était universel, plus il perdait le nom de vice ; et cependant quel déluge de maux n'avait-il pas répandu sur la terre? avec quelle fureur ne l'avait-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères ; porter partout le trouble et le carnage, et ébranler l'univers entier? Les ruines des villes, les débris des empires les plus florissants, les sceptres et les couronnes renversés devenaient les monuments publics et lugubres, que chaque siècle élevait, pour conserver, ce semble, aux âges suivants, le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avait cessé d'affliger le genre humain. Il devenait lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagrins pour l'homme qui s'y livrait alors sans mesure ; il promettait la paix et les plaisirs : mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchaient toujours sur ses pas ; jusque-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles mêmes de ténèbres et de corruption, en éloignait un petit nombre de sages.

Mais ce motif était trop faible pour en arrêter le cours impétueux et en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il fallait un remède plus puissant, et c'est la naissance du Libérateur, qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption pour les rendre purs et sans tache, les dégager de ces liens honteux, et leur donner la paix, en leur rendant la liberté et l'innocence, que la servitude et la tyrannie de ce vice leur avaient ôtées. Il naît d'une mère vierge, et la plus pure de toutes les créatures : par là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardait comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous, il devient notre chef, nous incorpore avec lui, nous fait devenir les membres de son corps mystique ; de ce corps qui ne reçoit plus de vie et d'influence que de lui ; de ce corps dont tous les ministères sont saints ; qui doit être assis à la droite du Dieu vivant, et le glorifier dans tous les siècles.

Voilà, mes frères, à quel degré d'honneur Jésus-Christ dans ce mystère élève notre chair ; il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, la portion d'un corps où la plénitude de la divinité réside, l'objet de la complaisance et de l'amour de son Père. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint? ne faisons-nous pas encore servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ? en respectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle est devenue une portion sainte de son corps mystique? Cette passion honteuse n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie sur les chrétiens, c'est-à-dire, sur les enfants de la sainteté et de la liberté? ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages, l'innocence des commerces, la destinée de chaque particulier? ne donne-t-elle pas encore tous les jours des spectacles tragiques au monde? respecte-t-elle les liens les plus sacrés et les caractères les plus respectables? ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs? compte-t-elle pour beaucoup les bienséances mêmes? et ne fait-elle pas de la société entière une confusion affreuse où l'usage a effacé toutes les règles ? Vous-même qui m'écoutez, d'où sont venus tous les malheurs et tous les chagrins de votre vie, n'est-ce pas de cette passion déplorable ? N'est-ce pas elle qui a renversé votre fortune ; qui a mis le trouble et la division dans l'enceinte même de votre famille ; qui a englouti le patrimoine de vos pères, qui a déshonoré votre nom, qui a ruiné votre santé et qui vous fait mener une vie triste et ignominieuse sur la terre? n'est-ce pas elle du moins qui actuellement déchire votre cœur qu'elle possède ? Que se passe-t-il au dedans de vous, qu'une révolution tumultueuse de frayeurs, de désirs, de jalousies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs? et avez-vous goûté un seul moment de paix, depuis que cette passion a souillé votre âme et est venue troubler tout le repos de votre vie? Faites renaître Jésus-Christ dans votre cœur, lui seul peut être votre paix véritable : chassez-en les esprits impurs, et la maison de votre âme sera paisible : redevenez un enfant de la grâce, l'innocence est la seule source de la tranquillité.

Enfin, la naissance de Jésus-Christ réconcilie les hommes avec son Père : elle réunit les gentils et les Juifs ; elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec et de Barbare, de Romain et de Scythe ; elle éteint toutes les inimitiés et toutes les haines : de tous les peuples, elle n'en fait plus qu'un peuple, de tous ses disciples, qu'un cœur et qu'une âme : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étaient liés auparavant entre eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle qui dans un ennemi nous découvre un frère. Ils se regardaient presque comme des créatures d'une espèce différente : la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts avait, ce semble, diversifié en eux la même nature ; à peine se reconnaissaient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restait encore : ils s'exterminaient comme des bêtes féroces ; ils faisaient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables et à porter en triomphe leurs têtes sanglantes comme les monuments éclatants de leur victoire : on aurait dit qu'ils tenaient leur être de différents créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, et qui ne les avaient placés ici-bas que pour venger leur querelle

et terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisait les hommes, et rien ne les liait entre eux que les passions et les intérêts qui étaient eux-mêmes la source unique de leurs divisions et de leur discorde.

Mais Jésus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui rassemble et réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres et n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui, et tout ce qui nous lie à lui nous unit ensemble. C'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble et le même Pasteur qui nous conduit : nous sommes les enfants d'un même père, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes frères, tant de liens sacrés ont-ils pu réussir à nous unir ensemble ? Le christianisme, qui ne devait être que l'union des cœurs, le lien des fidèles entre eux et de Jésus-Christ avec les fidèles, et qui devait retracer l'image de la paix du ciel sur la terre, le christianisme n'est plus lui-même qu'un théâtre affreux de dissensions et de troubles ; la guerre et la fureur semblent avoir établi parmi les chrétiens une demeure éternelle ; la religion, qui devait les unir, les divise elle-même. L'infidèle, l'ennemi de Jésus-Christ, les enfants du faux prophète, qui n'est venu porter que la guerre et le carnage parmi les hommes, sont en paix ; et les enfants de la paix, et les disciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes ont toujours en main le fer et le feu les uns contre les autres ! Je le dis hardiment devant un prince qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les rois s'élèvent contre les rois, les peuples contre les peuples ; les mers qui les séparent les rejoignent pour s'entre-détruire ; un vil monceau de pierres arme leur fureur et leur vengeance, et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines ; la terre n'est pas assez vaste pour les contenir et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats et aux empires ; chacun veut usurper sur son voisin, et un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé. O divin Réconciliateur des hommes ! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant laisse encore tant de guerres et de calamités dans l'univers !

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes lois, ne réunit pas les cœurs et les affections ; les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations ; les animosités se perpétuent dans les familles, et les pères les transmettent aux enfants, comme un héritage de malédiction. L'autorité du prince a beau désarmer les bras, elle ne désarme pas les cœurs ; il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue ; la haine, obligée de se renfermer au dedans, en devient plus profonde et plus amère, et pardonner est une faiblesse qui déshonore. Oh ! mes frères, Jésus-Christ est donc descendu en vain sur la terre ! Il est venu nous apporter la paix ; il nous l'a laissée comme son héritage ; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer, et l'union et la paix semblent bannies du milieu de nous, et les haines partagent encore la cour, la ville, les familles ; et ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devrait unir, se déchirent, se dévorent, voudraient se détruire et s'élever sur les ruines les uns des autres ; et la religion, qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée ; et la menace qui nous fait attendre la même sévérité, de la part de Dieu, que nous aurons eue pour nos frères, ne nous touche plus ; et tous ces motifs, si capables d'adoucir le cœur, y laissent encore toute l'amertume de la haine ! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux ; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis nous calme sur l'injustice de notre haine et de notre éloignement pour eux ; et si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions, c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'est que tous nos sentiments sont presque éteints, ou du moins, c'est que nous ne sentons plus rien que notre défaillance et notre extinction prochaine. Unissons-nous donc à Jésus-Christ naissant ; entrons dans l'esprit de ce mystère ; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui est due : c'est le seul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos passions nous avaient jusqu'ici ôtée. Ainsi soit-il.

## SERMON IX.

### *Pour le jour de la Circoncision de Notre-Seigneur.*

#### SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo. (*Luc.*, II, 21.)

*Il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné.*

Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme étonne et confond la raison ; et dans quels abîmes d'erreurs ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu ? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte religion, j'entends la divinité de Jésus-Christ, a-t-il été l'objet le plus exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devaient avoir dans la bouche que des actions de grâces pour le don ineffable que le Père des misé-

ricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphèmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le nom seul de Jésus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, et qu'un ange apporte sur la terre à Marie et à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit Sauveur du genre humain; Sauveur, en ce que, par l'effusion de son sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché et des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon et de l'enfer; Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui était dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu et nous ouvre de nouveau l'entrée du sanctuaire éternel, que le péché nous avait fermée. Mais, mes frères, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il aurait besoin lui-même de médiateur, pour se réconcilier avec Dieu?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, et tant d'autres que la religion me fournit, fermeraient bientôt la bouche à l'impie et confondraient son impiété, si j'entreprenais de les montrer dans tout leur jour et de leur donner une juste étendue. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici, dans le temple saint, où les autels de notre divin Sauveur sont élevés, où s'assemblent ses adorateurs, entrer en contestation, comme si je parlais devant ses ennemis, et faire l'apologie du mystère de l'Homme-Dieu devant un peuple fidèle et en présence d'un souverain dont le titre le plus pompeux et le plus cher est le titre de chrétien. Ce n'est donc pas pour combattre ces impies que je consacre aujourd'hui ce discours à la divinité et à la gloire éternelle de Jésus, Fils du Dieu vivant. Je viens seulement consoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en est l'auteur et le consommateur, et ranimer notre piété, en vous exposant la gloire et la divinité du Médiateur qui en est l'objet et la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveler de temps en temps ces grandes vérités dans l'esprit des grands et des princes du peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité, dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés, et de lever quelquefois le voile qui couvre le sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées, que la religion ne propose qu'à leur respect et à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère; ses titres ne sauraient paraître que dans ses fonctions; et pour savoir s'il est descendu du ciel et égal au Très-Haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes frères, former un peuple saint et fidèle; un peuple fidèle, qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi; un peuple saint, dont la conversation est dans le ciel, et qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair: tel est le grand dessein de sa mission temporelle.

L'éclat de son ministère est le fondement le plus inébranlable de notre foi, l'esprit de son ministère la règle unique de nos mœurs. Or, s'il n'était qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendrait l'occasion inévitable de notre superstition et de notre idolâtrie; l'esprit de son ministère serait le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère, la gloire de sa divinité demeure également et invinciblement établie.

O Jésus, seul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confession et de notre foi! Tandis que l'impiété blasphème en secret et dans les ténèbres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siècles, à la face de ces autels, et formez dans notre cœur, non-seulement cette foi qui vous confesse et qui vous adore, mais encore celle qui vous suit et qui vous imite.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne peut se manifester aux hommes que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul

Or, si le Seigneur Jésus, venu dans la plénitude des temps, n'était qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre, la fin principale de son ministère aurait été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes frères, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées; l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'était qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre revêtu de tant de gloire et de puissance, nous aurait lui-même trompés, et serait coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée : s'il se manifeste aux patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette

attente; s'il inspire des prophètes, c'est pour l'annoncer; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer comme de loin l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement : les empires et les royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour y préparer les voies; les cieux ne s'ouvrent que pour le promettre, et toute la nature, comme dit Saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée : *Omnis creatura ingemiscit et parturit.* (*Rom.* VIII, 22.)

Or, mes frères, faire attendre un homme à la terre, et l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte; et quand Jésus-Christ n'aurait que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avait été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour Jésus-Christ d'avoir été prédit : toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes frères, si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits longtemps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe et de Malachie, ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil et qu'on trouve dans un seul prophète; des prédictions qui n'annoncent que des événements particuliers, et où la religion des peuples ne pouvait être surprise; Cyrus, pour être le restaurateur des murs de Jérusalem; Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir; l'un et l'autre, pour confirmer par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçaient Jésus-Christ.

Mais ici, mes frères, c'est un envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les justes, montré de loin dans tous les âges. Les patriarches meurent en souhaitant de le voir ; les justes vivent dans cette attente; les pères apprennent à leurs enfants à le désirer, et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les prophètes eux-mêmes des gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob, et jusque dans les oracles des idoles, ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'esprit de Dieu, et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil! quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout, où la crédulité des peuples mettait si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, mes frères, lorsque Jean-Baptiste paraît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avait prédit ne devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attirait autour de lui, il ne fait point de miracle, il ne cesse point de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez; il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avaient annoncé avec tant de magnificence à la terre; Jésus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu et puissance; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avait faites, et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où serait son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie, et son amour pour les hommes, si la méprise eût été à craindre, et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, mes frères, tout ce que les siècles précédents avaient eu d'hommes extraordinaires, tous les justes de la loi et de l'âge des patriarches, n'avaient été que les types imparfaits du Christ; et encore chacun d'eux ne représentait que quelque trait singulier de sa vie et de son ministère; Melchisédech son sacerdoce; Abraham sa qualité de chef et de père des croyants; Isaac son sacrifice; Job ses persécutions; Moïse son office de médiateur; Josué son entrée triomphante dans la terre des vivants avec un peuple choisi. Tous ces hommes si vénérables et si miraculeux n'étaient pourtant que les ébauches du Messie à venir, et il fallait bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ses figures avaient été si illustres et si éclatantes. Mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure. Je sais, comme nous le dirons dans la suite, que l'éclat de ses merveilles, quand on y regarde de près, est marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des sens, le parallèle ne serait pas favorable à Jésus-Christ. Est-il plus grand qu'Abraham, cet homme si grand, que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avait pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connaître à la terre que les hommages d'un homme si juste et si extraordinaire étaient plus glorieux à sa souveraineté que le titre de Dieu des empires et des nations; si grand, que les Juifs ne se croyaient au-dessus des autres peuples du monde, que parce qu'ils étaient la postérité de ce chef fameux et chéri du ciel, et que les

pères, en contant à leurs fils les merveilles de leur nation et l'histoire de leurs ancêtres, ne les animaient à la vertu qu'en les faisant souvenir qu'ils étaient les enfants d'Abraham, et les portions d'une race sainte? Est-il plus merveilleux que Moïse, cet homme puissant en œuvres et en paroles, médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple et brisa le joug de l'Egypte; cet homme qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le Seigneur face à face sur la montatagne sainte, et qui parut devant Israël tout resplendissant de lumière? Qu'y a-t-il dans la vie de Jésus-Christ de plus surprenant et de plus magnifique? Cependant ce n'étaient là que les ébauches grossières de sa gloire et de sa puissance : il en devait être la perfection et le dernier trait. Or, si Jésus-Christ n'était pas l'image de la substance de son Père, et la splendeur éternelle de sa gloire, on devrait tout au plus l'égaler à ces premiers hommes, et l'incrédulité des Juifs pourrait lui demander sans blasphème : Etes-vous plus grand que notre père Abraham et que les prophètes eux-mêmes qui sont morts? *Nunquid tu major es patre nostro Abraham?* (*Joan.*, VIII, 53.) J'ai donc eu raison de dire que si vous considérez en premier lieu son ministère par cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, mes frères, le Christ a été prédit avec ses membres; nous sommes renfermés dans les prophéties qui l'ont annoncé à la terre; nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devait porter la loi gravée dans le cœur, qui ne devait soupirer que pour les biens éternels, et qui devait adorer en esprit et en vérité; nous avons fait comme Jésus-Christ l'attente des justes de l'ancien temps et le désir des nations; nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure et sans tache, si souvent annoncée dans les prophètes, où Dieu seul devait être connu et adoré, où la foi devait être la seule lumière qui nous éclaire; la charité, le seul lien qui nous unit; l'espérance de la patrie, le seul désir qui nous anime. Or, remplissons-nous une attente si illustre et si sainte? sommes-nous dignes d'avoir fait le désir de tous ces siècles reculés qui nous précédèrent? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes qui devaient remplir la terre de sainteté et de justice? Les siècles ne se sont-ils pas trompés en attendant le peuple chrétien? Si les justes de ces temps reculés revenaient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux et leur dire : Voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fidèles, charitables que vous attendiez! Hélas! mes frères, les justes de l'ancien temps ont été chrétiens avant la naissance de la foi, et nous sommes encore juifs sous l'Evangile; nous ne vivons que pour la terre; nous ne connaissons de biens véritables que les biens présents; toute notre religion est dans les sens; nous avons reçu plus de secours, mais nous ne sommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges : second caractère éclatant de son ministère. Oui, mes frères, quand même le ciel ne l'aurait pas promis à la terre avec tant de magnificence; quand il n'aurait pas fait durant tous ces premiers âges comme la seule occupation et la seule attente de l'univers, comment se montre-t-il à la terre? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans toutes les circonstances de sa vie?

Je dis premièrement dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais, et nous venons de le dire, que, dans les siècles qui l'avaient précédé, il avait paru sur la terre des hommes extraordinaires que le Seigneur semblait rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance; Moïse parut en Egypte et dans le désert le maître du ciel et de la terre; Elie, dans les siècles suivants, vint donner le même spectacle aux hommes. Mais, quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portaient toujours des caractères de dépendance et de faiblesse.

Moïse n'opérait ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse : sans elle il n'était plus qu'un homme faible et impuissant; et il semble que le Seigneur avait attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire sentir aux Israélites que Moïse lui-même n'était entre ses mains qu'un instrument faible et fragile, dont il lui plaisait de se servir pour opérer de grandes choses. Jésus-Christ opère les plus grands prodiges sans parler même, et le seul attouchement de sa robe guérit des infirmités désespérées. Moïse ne communique point à ses disciples le pouvoir d'opérer des prodiges, parce que c'était un don étranger qu'il avait reçu du ciel, et dont il ne pouvait pas disposer; Jésus-Christ en laisse aux siens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moïse agit toujours au nom du Seigneur; Jésus-Christ opère tout en son propre nom, et les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant ce Moïse qui n'avait pas été prédit comme Jésus-Christ, qui ne remettait pas les péchés comme lui, qui ne se disait pas égal à Dieu, mais seulement le serviteur fidèle; ce Moïse, craignant qu'après sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un Dieu, prend des mesures de peur que, dans la suite des siècles, la crédulité de son peuple ne lui rende les honneurs divins; il veut que son tombeau soit inconnu à la terre; il va mourir à l'écart sur la montagne, loin des yeux de ses frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau, et dérobe pour jamais son corps à la superstition des tribus; il ne

se montre pas à ses disciples après sa mort; il se contente de leur laisser la loi de Dieu, et fait tous ses efforts afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jésus-Christ après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avaient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'univers, exposé à la vénération de tous les peuples et de tous les siècles; après sa mort même, il se montre à ses disciples. La superstition était-elle donc ici moins à craindre? où Jésus-Christ est-il moins zélé que Moïse pour la gloire de l'Etre souverain et pour le salut des hommes?

Elie ressuscite des morts, il est vrai; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite; il souffle, il se rétrécit, il s'agite; on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère, qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie. Jésus-Christ ressuscite les morts comme il fait les actions les plus communes; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel, et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses.

Enfin, les poëtes nous représentaient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisaient l'avenir; il semble qu'elles ne pouvaient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidait en elles. Nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entraient dans un enthousiasme divin; il fallait souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique; on sentait bien qu'une impulsion étrangère les animait, et que ce n'était pas de leur propre fonds qu'ils tiraient la science de l'avenir, et les mystères cachés qu'ils annonçaient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit; les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent; ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve des images au dedans de lui, et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi, ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tirent de sa tranquillité ordinaire; il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'univers; et, s'il paraît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple, parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles, et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de Jésus-Christ: ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance, et, peu content de nous montrer par là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi, et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un prophète qui, jusqu'à Jésus-Christ, ait tenu ce langage, et qui, loin de rendre gloire à Dieu comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avait bien voulu opérer par son ministère.

Mais, mes frères, si nous avons été prédits avec Jésus-Christ, nous sommes de plus participants de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le chrétien est par la foi maître de la nature; tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul; toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un sublime et divin, et être au-dessus des forces de la faiblesse humaine. Nous devons être, pour ainsi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde, en le méprisant; élevés au-dessus des lois de la nature, en les surmontant; arbitres des événements, en nous y soumettant; plus forts que la mort même, en la souhaitant. Telle est la sublimité du chrétien; et il faut bien que Jésus-Christ soit grand, pour avoir élevé à ce point de puissance et de grandeur la faiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère, ce sont les circonstances merveilleuses et jusque-là inouïes qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sais qu'il est venu dans le dépouillement et dans la bassesse; mais à travers ces dehors obscurs et méprisables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnaître?

1° Quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croient cependant formé par l'opération invisible du Très-Haut dans le sein d'une vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfants d'Adam. Quelle gloire déjà pour une simple créature!

2° A peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend sa gloire au Très-Haut et apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature qui peut rendre gloire au Très-Haut, lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même? Peu après un astre nouveau appelle des sages du fond de l'Orient; et, guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre adorer le nouveau roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie: si Marie le présente au temple, un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future, et transportés d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lu-

mière des nations et la gloire d'Israël. Les docteurs assemblés dans le temple voient avec frayeur son enfance plus sage et plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe. Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des enfants des hommes, s'abaisse devant lui et se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête, et déclare que c'est là le Fils bien aimé. Les démons effrayés fuient devant lui, ne peuvent soutenir la présence de sa sainteté, et confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différents et si nouveaux, des circonstances si extraordinaires et si inouïes: quel est cet homme qui paraît sur la terre avec tant d'éclat? Et les peuples qui l'ont adoré ne sont-ils pas du moins excusables?

Mais ce ne sont encore ici que de faibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois disciples, sa gloire, impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusque-là retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au dehors; il paraît tout resplendissant de lumière; le Père céleste, qui alors, de peur que la gloire de Jésus-Christ ne devînt une occasion d'erreur et d'idolâtrie aux disciples étonnés et témoins du spectacle, aurait dû, ce semble, les avertir que ce Jésus, qu'ils voyaient si glorieux, n'était pourtant que son serviteur et son envoyé, leur déclare, au contraire, que c'est son Fils bien-aimé, en qui il a mis toute sa complaisance, et ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moïse parut environné de gloire et comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites superstitieux ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclarait en même temps du haut du ciel, au milieu des éclairs et des tonnerres : *Je suis celui qui suis, et vous n'adorerez que moi seul.* (*Exod.*, III; *Deut.*, VI.) Moïse lui-même ne paraît devant le peuple que portant les tables de la loi entre ses mains, comme pour leur faire entendre que, malgré la gloire dont il paraissait revêtu, il n'était pourtant que le ministre et non pas l'auteur de la loi sainte; qu'il ne pouvait la présenter que gravée sur la pierre, et qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jésus-Christ paraît sur le Thabor comme le législateur lui-même; le Père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne seulement de l'écouter, et le propose lui-même comme leur législateur ou plutôt comme leur loi vivante et éternelle.

Que dirai-je encore, mes frères? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire, ce lieu où devaient se consommer tous les opprobres du Fils de l'homme ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire et de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnaît comme son auteur; les astres qui se cachent, les morts qui ressuscitent, les pierres des tombeaux qui s'ouvrent et se brisent; le voile du temple qui se déchire; l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du centenier. On sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, et qu'il se passe sur cette montagne quelque chose d'extraordinaire

Tant de justes avant lui étaient morts pour la vérité par les mains des impies. Le palais d'Hérode venait de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté; Isaïe avait rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse, et, malgré le sang des rois dont il était sorti, sa naissance auguste n'avait pu le mettre à couvert des persécutions, qui sont toujours la récompense de la vérité et du zèle. Tant d'autres étaient morts pour la justice; mais la nature tout entière ne paraissait pas s'intéresser à leurs souffrances; les morts ne sortaient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivants leur sacrilége; rien de semblable n'avait encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères; partout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu (ce qu'on n'avait pas encore vu) ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avaient été ressuscités par le ministère des prophètes; il ressuscite pour ne plus mourir, et, ce qui n'avait jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'élève en un clin d'œil; il s'élève lui-même avec majesté; il laisse à ses chers disciples tout le loisir de l'adorer et d'accompagner de leurs yeux et de leurs hommages leur divin Maître. Les anges viennent au-devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans son empire, et consolent l'affliction des disciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire et d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il était sorti, et qui va reprendre possession de sa gloire; tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, mes frères, lorsque Elie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse; elle se passe en un lieu écarté et éloigné des yeux des autres enfants des prophètes, lesquels, peut-être plus crédules et moins instruits qu'Elisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jésus-Christ monte dans le ciel environné de gloire, à la vue de cinq cents disciples. Les plus faibles, et ceux en qui la foi de sa résurrection était moins affermie, sont les premiers appelés à la montagne sainte. On ne craint rien de leur crédulité; on souffre, au contraire, leurs adorations, comme leurs regrets et leurs larmes, et une vie si pleine de prodiges si inouis jusque-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse et propre toute seule à le

faire regarder comme un Dieu et à immortaliser l'erreur et l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes frères, si les siècles païens, pour justifier les hommages insensés et impies qu'ils rendaient à leurs législateurs, aux fondateurs des empires et à d'autres hommes célèbres, faisaient dire à leurs historiens et à leurs poëtes, que ces héros n'étaient pas morts, qu'ils avaient seulement disparu de la terre, et qu'étant de la nature des dieux, ils étaient montés dans le firmament pour y prendre leur place avec les autres astres, qui, selon eux, étaient autant de divinités qui nous éclairent, et pour y jouir de l'immortalité qu'ils devaient à leur naissance divine ; si une fiction aussi grossière toute seule avait pu rendre les hommes si longtemps idolâtres, quelle impression la vérité de cette fable ne devait-elle pas faire sur les peuples? et si l'univers avait adoré des imposteurs qu'on publiait faussement être montés dans les cieux, n'aurait-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avaient vu, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres?

Mais prenez garde, mes frères, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jésus-Christ. On nous annonce qu'il paraîtra encore à la fin des siècles, au milieu des airs, environné de puissance et de majesté, accompagné de tous les esprits célestes; toutes les nations assemblées et tremblantes attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle : il prononcera en souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Elie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siècles ont eu de plus grand et de plus merveilleux sera soumis à son jugement et à son empire ; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination et de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel et sur la terre; il élèvera son trône au-dessus des nuées à côté du Très-Haut; il ne paraîtra pas seulement le maître de la vie et de la mort, mais le Roi immortel des siècles, le prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance? et les morts eux-mêmes, qui paraîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté et de puissance?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finissant cette partie de mon discours, c'est que si l'on ne trouvait ici qu'un trait extraordinaire et divin dans la suite d'une longue vie, on pourrait croire que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater sa gloire et sa puissance dans ses serviteurs. Ainsi Enoch fut enlevé, Moïse parut transfiguré sur la montagne sainte, Elie monta dans le ciel sur un char de feu, Jean-Baptiste fut prédit. Mais outre que c'étaient là des circonstances uniques, et que le langage de ces hommes miraculeux et de leurs disciples sur la divinité et sur eux-mêmes, ne laissait point de lieu à la superstition et à la méprise, ici c'est un assemblage de merveilles qui, toutes séparément même, auraient pu tromper la crédulité des hommes ; ici tous ces traits répandus sur ces hommes extraordinaires, qui avaient presque été regardés comme des dieux sur la terre, se trouvent rassemblés en Jésus-Christ, mais d'une manière mille fois plus glorieuse et plus divine. Il est prédit, mais plus pompeusement et avec des caractères plus éclatants que Jean-Baptiste; il paraît transfiguré sur la montagne sainte, mais environné de plus de gloire que Moïse ; il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puissance et de majesté qu'Elie ; il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les prophètes; il naît, non-seulement d'un sein stérile comme Samuel, mais encore d'une vierge pure et innocente : que dirai-je? et non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes et précises sur son origine purement humaine, mais son langage seul sur son égalité avec le Très-Haut, mais la doctrine seule de ses disciples, qui nous disent qu'il était dans le sein de Dieu de toute éternité, et que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur et leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifierait l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire et semblable à celle des autres hommes.

O vous! qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème, et confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque, loin d'y rétablir la gloire de Dieu et la connaissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut et plonger tout l'univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable et la plus universelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, mes frères, qui croyons en lui, et à qui le mystère du Christ a été révélé, ne perdons jamais de vue ce modèle divin que le Père nous montre du haut de la montagne sainte ; entrons dans l'esprit des divers mystères qui composent toute sa vie mortelle : ce ne sont que les différents états de la vie du chrétien sur la terre ; reconnaissons le nouvel empire que Jésus-Christ est venu se former sur nos cœurs. Le monde, que nous avons servi jusqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines et de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau libérateur qui vient apporter la paix sur la terre ; mais ce n'est pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avait voulu nous conduire à la paix et à la félicité par les plai-

sirs des sens, par l'indolence, par une vaine philosophie ; il n'y a pas réussi : en favorisant nos passions, il a augmenté nos peines. Jésus-Christ vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix et au bonheur que nous cherchons : le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous ; il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en nous interdisant tous les plaisirs violents qui troublent, qui corrompent le cœur. Il n'est que la philosophie de l'Evangile, qui fasse des sages et des heureux, parce qu'elle seule règle l'esprit, fixe le cœur et rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies n'ont trouvé que vanité et affliction d'esprit, et Jésus-Christ seul, en venant porter le glaive et la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur ! je ne sais que trop moi-même que le monde et les plaisirs ne font point d'heureux ! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir et que ses propres dégoûts ramènent à vous malgré lui-même; venez être son libérateur, sa paix et sa lumière, et ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes !

Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ serait pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'était qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendrait le piége de notre innocence.

### SECONDE PARTIE.

L'éclat du ministère de Jésus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur ; et pour connaître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fonds et dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Développons-en toute l'étendue, et montrons, ou qu'il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste et d'envoyé du Dieu tout-puissant que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, mes frères, c'est une alternative inévitable : si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la Vérité éternelle elle-même qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu ; et si le monde a vu des esprits noirs et impies qui ont encore osé blasphémer contre son innocence et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie.

En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre, avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté que Jésus, Fils du Dieu vivant ? En quel philosophe avait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Etre souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes? c'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule : Jésus-Christ ne parle de leurs vices, que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines; Jésus-Christ en est le médecin; les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes ; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle : on voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant, et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples qui le voient de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie ; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la sienne. Il ne parle que le langage du ciel ; il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve ; partout il paraît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne, et il ne paraît pas moins un homme divin, lorsqu'il mange chez un pharisien, que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes frères, la nature toute seule ne saurait mener si loin la faiblesse humaine. Ce n'est pas ici un philosophe qui impose, c'est un juste qui prend, dans ses propres exemples, les règles et les préceptes de sa doctrine, et il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public

à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes frères, que si Jésus-Christ est saint, il est Dieu ; et que, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis, soit que vous la considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis longtemps n'étaient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avaient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étaient exempts, et un prophète qu'on leur faisait espérer depuis la naissance du monde comme la lumière d'Israël et le libérateur de son peuple; outre cela, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Etre suprême? Moïse et les prophètes, chargés de la même mission, ne cessaient de publier que le Seigneur était un ; que c'était une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature, et qu'ils n'étaient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instruments entre les mains d'un Dieu qui opérait par eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission ; nulle comparaison d'eux à l'Etre suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avait de prostituer ses hommages à l'homme, et de se faire des dieux palpables et visibles ; nul terme équivoque qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parlaient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venaient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel, et sorti du sein de Dieu; qu'il était avant Abraham; qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne font qu'un ; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils, comme à connaître le Père; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète, qui jusqu'à Jésus-Christ eût tenu un langage si nouveau, si inouï, si peu respectueux pour le Dieu suprême, et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces les grandes choses que le Seigneur avait daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain : il dit à la vérité une fois que le Père est plus grand que lui ; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair? et ne regarderions-nous pas comme un insensé un homme qui viendrait nous annoncer sérieusement que l'Etre suprême est plus grand que lui ? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oser même se mesurer avec elle? Y a-t-il quelque proportion, et du plus ou du moins, entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant? Mais que dis-je? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu ; il justifie même la nouveauté de ces expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent; loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale; partout il affecte un langage qui devient ou insensé, ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu? Il vient scandaliser les Juifs en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut; il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre; il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connaissance de Dieu. Quoi, mes frères! Paul et Barnabé déchirent leurs vêtements, lorsqu'on les prend pour des dieux; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne sommes que les envoyés et les ministres. L'ange, dans l'*Apocalypse*, lorsque saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, et lui dit hautement : *Adorez Dieu seul* (*Apoc.*, XIX, 10); et Jésus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins? Et Jésus-Christ loue la foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent avec Thomas *leur Seigneur et leur Dieu?* (*Joan.*, XX, 28.) Jésus-Christ confond même ses ennemis, qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine. Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples d'une méprise si injurieuse à l'Etre suprême, et qui anéantit le fruit unique de son ministère?

Oui, mes frères, quel bien Jésus-Christ est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent sont des idolâtres et des profanes? Tous ceux qui ont cru en lui l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le christianisme, lesquels, en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refusent de lui rendre des honneurs divins; cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés ; punie partout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert, et obligée de se cacher dans les ténèbres et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux, de toute langue, de toute tribu, de toute nation, que Jésus-Christ était venu

former sur la terre ? est-ce là cette Jérusalem, auparavant stérile et devenue féconde, qui devait renfermer dans son sein les peuples et les nations, et où les îles les plus éloignées, les princes et les rois devaient venir adorer? sont-ce là les grands avantages que le monde devait retirer du ministère de Jésus-Christ ? est-ce donc là cette abondance de grâce, cette plénitude de l'esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable que les prophètes avaient prédit avec tant de majesté, et qui devait accompagner la venue du libérateur? Quoi ! mes frères, une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie ! Cet avénement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les justes, montré de loin à tout l'univers comme son unique ressource, devait donc le corrompre et le pervertir pour toujours ? Cette Eglise si féconde, dont les rois et les césars à la tête de leurs peuples devaient être les enfants, ne devait donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion, obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leur blasphème ? et toute la magnificence future de l'Evangile, devait donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu ! que la foi de votre Eglise paraît sage et raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité, et qu'il est consolant pour ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui espèrent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles, et de saper le fondement unique de la foi et de l'espérance des chrétiens !

Voilà, mes frères, comme la doctrine de Jésus-Christ, par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité de la toute-puisssance et de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes ; qui dit, et tout est fait; qui se joue en soutenant l'univers. De simples hommes devaient parler ainsi de la gloire du Très-Haut. La disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Etre suprême, et la faiblesse de l'esprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre, et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes : il l'appelle un Père saint, un Père juste, un Père clément, un Pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules ; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami; un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils : on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique ; que la familiarité et la simplicité de ces expressions suppose en lui une sublimité de connaissance qui lui rend l'idée de l'Etre souverain familière et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire, et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant ; les enfants des rois parlent simplement des sceptres et des couronnes, et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu-même.

Voilà, mes frères, puisque nous entrons en société avec Jésus-Christ de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Père, d'oser nous dire ses enfants, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant, nous le servons comme des esclaves et des mercenaires ; nous craignons ses châtiments ; nous sommes peu touchés de son amour et de ses promesses ; sa loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous; c'est un joug qui nous pèse, qui nous fait murmurer et que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devaient être impunies ; on n'entend que des plaintes contre la sévérité de ses préceptes, que des contentions pour soutenir les adoucissements que le monde y mêle sans cesse ; en un mot, s'il n'était pas un Dieu vengeur, nous ne le connaîtrions pas, et il n'est redevable qu'à sa justice et à ses châtiments, de nos respects et de nos hommages.

Mais la doctrine de Jésus-Christ, par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine, car, je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine ; tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie ; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées ; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels ; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des Etats ; tout y est grand, parce que tout y est vrai ; la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur que dans les actions mêmes. Le sage de l'Évangile ne cherche ici-bas, dans sa vertu, que la satisfaction d'obéir à Dieu, qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes. Il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi, et il est au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentiments. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines ; c'est le premier en-

nemi qu'elle attaque, et, dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose. Elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? quel homme, avant Jésus-Christ, avait parlé de la sorte? et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père; il veut qu'on demeure en lui; c'est-à-dire, qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui, comme dans son Père; qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Père; les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup, et l'amour qu'on a pour lui fait toute la justice du juste et la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même? et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel prophète jusqu'à Jésus-Christ était venu dire aux hommes: Vous m'aimerez; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire? *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu*, avait dit Moïse aux enfants d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux; or, nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même, ce serait une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie et un imposteur qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Être suprême; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans leurs cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avait jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine si divine et si admirée même des païens, ne serait donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeait d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale; et ce serait à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes comme un modèle d'humilité et de modestie, tandis qu'il pousserait l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux philosophes qui n'avaient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissements des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez; non-seulement Jésus-Christ veut qu'on l'aime, mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui; qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'est pas digne de lui; qui le met en parallèle avec quelque créature, ou avec soi-même, l'outrage, le déshonore et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi, mes frères! il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux comme les idoles, et le Dieu même véritable avait paru s'en contenter? Il pousse encore plus loin ses prétentions: il veut que l'homme se sacrifie lui-même, qu'il coure sur les gibets, qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom? Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? Si notre âme n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous la devons rendre? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges et des homicides en nous immolant pour sa gloire et en transportant à la créature et à un simple envoyé de Dieu le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnaître la souveraineté et la puissance de l'ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jésus-Christ meure à la bonne heure lui-même, pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte de suivre son exemple; tant de prophètes étaient morts avant lui pour la cause du Seigneur, et avaient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces! Mais que Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette dernière marque d'amour; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui; se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides, pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? Est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, et prévaloir sur tout ce qui avait paru jusque-là de science, de doctrine et de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis, pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jésus-Christ qui se sont immolés pour lui? et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie?

Oui, mes frères, les Agnès, les Luce, les Agathe, ces premières martyres de la foi et de la pudeur, se seraient donc sacrifiées à

un homme mortel, et, en aimant mieux répandre leur sang que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auraient évité une idolâtrie que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jésus-Christ? Ignace lui-même, ce fameux martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jésus-Christ, aurait donc perdu tout le fruit de ses souffrances, et mérité dès lors d'être déchiré par les lions furieux, puisqu'il se serait offert en sacrifice à un homme semblable à lui? Les confesseurs généreux de la foi n'auraient donc été que des désespérés et des fanatiques qui auraient couru à la mort comme des insensés? La tradition des martyrs ne serait donc plus qu'une scène impie et sanglante? Les tyrans et les persécuteurs auraient donc été les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité? le christianisme lui-même, une secte sacrilége et profane? Le genre humain se serait donc abusé, et le sang des martyrs, loin d'avoir été la semence des fidèles, aurait inondé tout l'univers de superstition et d'idolâtrie? O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur? et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

Tels sont, mes frères, nos premiers devoirs envers Jésus-Christ. Lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, et en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut, c'est confesser sa divinité, c'est reconnaître que lui seul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, et nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous. Il n'est que celui qui méprise le monde et tous ses plaisirs, dit l'apôtre saint Jean, qui confesse que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par là que Jésus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans sa doctrine; il faut le considérer, en second lieu, dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle; d'ennemis de Dieu qu'ils étaient, il les a rendus ses enfants; il leur a ouvert le ciel; il leur a assuré la possession du royaume de Dieu et des biens immuables; il leur a apporté la science du salut et la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui; assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs; tous nos maux trouvent encore en lui leur remède; il nous nourrit de son corps; il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang; il inspire des prophètes pour nous enseigner; il sanctifie des justes pour nous animer par leur exemple; il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères; l'homme n'a point de passion que sa grâce ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage; en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine? Un homme seul peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? Le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs et des liens si intimes et si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne serait-il point à craindre qu'un homme devenu si utile et si nécessaire aux autre hommes, n'en devînt enfin l'idole? qu'un homme, auteur et distributeur de tant de grâces, et qui fait à notre égard l'office et toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bien la place dans nos cœurs?

Car remarquez, mes frères, que c'est la reconnaissance toute seule qui, autrefois, a fait les faux dieux. Les hommes, oubliant l'auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisait vivre, la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, la lune qui présidait à la nuit; c'était là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avaient délivrés de leurs ennemis, les princes bienfaisants et équitables qui avaient rendu leurs sujets heureux et la mémoire de leur règne immortelle; et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne; les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connaissaient point d'autres dieux que ceux qui leur faisaient du bien. Et tel est le caractère de l'homme, son culte n'est que son amour et sa reconnaissance.

Or, mes frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jésus Christ? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'histoire de leurs dieux, et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue, avec les Livres saints, que le monde doit à Jésus-Christ. Aux uns, ils croyaient être redevables de la sérénité de l'air et d'une heureuse navigation; aux autres, de la fertilité des saisons; à leur Mars, du succès des batailles; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces faibles bienfaits, si vous les comparez à ceux dont Jésus-Christ a comblé le monde? Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice et la vérité; il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle: ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier, et, de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvait-il faire de plus grand pour la terre? Si la reconnaissance a fait les dieux, Jésus-Christ pouvait-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes? et était-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvait

y avoir de l'excès et de l'amour dans la gratitude!

Encore, mes frères, si Jésus-Christ en mourant eût averti ses disciples que c'était au Seigneur tout seul qu'ils étaient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avait été lui-même que l'instrument et non pas l'auteur et la source de toutes ces grâces, et qu'ainsi ils devaient l'oublier et rendre à Dieu seul la gloire qui lui était due; mais il s'en faut bien que Jésus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges et son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient et cessent d'espérer en lui après sa mort, mais sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siècles ; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, et se les attache par des liens indissolubles et immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment sont encore plus surprenantes que les grâces mêmes qu'il leur avait accordées pendant sa vie. Premièrement, il leur promet l'Esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père ; cet Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir ; cet Esprit de force qui devait former les martyrs ; cet Esprit d'intelligence qui avait éclairé les prophètes ; cet Esprit de sagesse qui devait conduire les pasteurs; cet Esprit de paix et de charité qui ne devait faire qu'un cœur et qu'une âme de tous les fidèles. Quel droit a Jésus-Christ à l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré et le promettre aux hommes, si ce n'est pas son esprit propre? Elie, montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Elisée seul, son double esprit de zèle et de prophétie; combien était-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet esprit de liberté qui souffle où il veut ? Cependant les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies; à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples; les simples deviennent plus savants que les sages et les philosophes; les faibles, plus forts que les tyrans ; les insensés selon le monde, plus prudents que toute la sagesse du siècle. De nouveaux hommes paraissent sur la terre, animés d'un esprit nouveau; ils attirent tout après eux; ils changent la face de l'univers; et, jusqu'à la fin des siècles, cet Esprit animera son Eglise, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions et des opprobres, et rendra témoignage au fond de leur cœur qu'ils sont enfants de Dieu, et que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides et plus vrais que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer, et le pouvoir de remettre les péchés. Quoi, mes frères! les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, et qu'il paraît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul; mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Evangile qu'il a voulu laisser même cette puissance a ses disciples ? Et, s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, et pour transmettre à des hommes faibles une puissance qu'il ne saurait exercer lui-même sans blasphème?

Troisièmement. Mais ce n'est pas assez, il promet encore à ses disciples le don des miracles; qu'ils ressusciteront les morts en son nom ; qu'ils rendront la vue aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé ; il sent bien que cette vertu lui est étrangère, et que le souverain maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsqu'après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse; ce n'est pas de lui qu'il tenait le pouvoir de faire obéir les astres mêmes; ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user; mais les disciples de Jésus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître ; c'est en son nom qu'ils ressuscitent les morts et qu'ils redressent les boiteux, et, sans ce nom divin, ils sont faibles comme les autres hommes. Le ministère et la puissance de Moïse finissent avec sa vie ; le ministère et la puissance de Jésus-Christ ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, et on nous assure que son règne doit être éternel.

Que dirai-je, enfin ? Il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des césars, des tyrans , et que son Evangile sera reçu du monde entier; mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement dont jusque-là le monde n'avait point eu d'exemple? Vous nous direz, sans doute, que Dieu révèle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez, s'il n'est pas Dieu il n'est pas même prophète ; ses prédictions sont des songes et des chimères; c'est un esprit imposteur qui le séduit et se mêle de l'instruire sur l'avenir, et les suites ont démenti la vérité de ses promesses : il prédit que tous les peuples assis dans les ombres de la mort vont ouvrir les yeux à la lumière, et il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténèbres plus criminelles en l'adorant; il prédit que son Père sera glorifié, et que son Evangile lui formera partout des adorateurs en esprit et en vérité, et il ne voit pas que les hommes vont le déshonorer pour toujours, en lui égalant jusqu'à la fin des siècles ce Jésus qui ne devait être que son envoyé et son prophète; il prédit

que les idoles seront renversées, et il ne voit pas qu'il sera lui-même mis à leur place; il prédit qu'il se formera un peuple saint de toute langue et de toute tribu, et il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation, qui le placeront dans le temple comme le Dieu vivant, qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages; qui feront tout pour sa gloire, qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui et pour lui; n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle, que les païens n'avaient jamais adoré leurs idoles. Ce n'est donc pas même ici un prophète; et ses proches, selon la chair, ne blasphèment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique et un insensé qui donne aux songes de son esprit échauffé tout le poids et toute la réalité des révélations et des mystères : *Quoniam in furorem versus est.* (*Marc.*, III, 21.)

Voilà, mes frères, où mène l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant, tout l'édifice s'écroule; ôtez le grand mystère de piété; toute la religion est un songe; retranchez de la doctrine des Chrétiens Jésus-Christ Homme-Dieu, vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes frères, quel zèle les premiers disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paraître contre ces hommes impies qui dès-lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître? Ils sentaient bien que c'était attaquer la religion dans le cœur, que c'était leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions et de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur et la noblesse de leurs prétentions, et que ce principe une fois renversé, toute la religion s'en allait en fumée, et n'était plus qu'une doctrine humaine, et la secte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avait laissé que son nom à ses disciples.

Aussi, mes frères, les païens eux-mêmes reprochaient alors aux chrétiens de rendre à leur Christ des honneurs divins. Un proconsul romain, célèbre par ses ouvrages, rendant compte à l'empereur Trajan de leurs mœurs et de leur doctrine, après avoir été forcé d'avouer que les chrétiens étaient des hommes justes, innocents, équitables et qu'ils s'assemblaient avant le lever du soleil, non pour s'engager entr'eux à commettre des crimes et à troubler la tranquillité de l'empire, mais à vivre avec piété et avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les désirs mêmes du bien d'autrui, il ne leur reproche que de chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de leur Christ, et de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, si ces premiers fidèles n'eussent pas rendu à Jésus-Christ des honneurs divins, ils se seraient justifiés de cette calomnie; ils auraient ôté ce scandale de leur religion, le seul presque qui révoltait le zèle des Juifs et la sagesse des gentils; ils auraient dit hautement : Nous n'adorons pas Jésus-Christ, et nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs et le culte qui ne sont dus qu'à Dieu seul. Cependant ils ne se défendent pas contre cette accusation. Leurs apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les païens tâchaient de noircir leur doctrine; ils se justifient sur tout le reste, ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations, et leurs apologies adressées au sénat se font admirer à Rome même, et ferment partout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jésus-Christ, qui serait la plus criante et la plus horrible, et sur le reproche qu'on leur fait adorer un crucifié, qui était le plus plausible et le plus capable de les décrier, qui devait être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot, ils ne se défendent pas, ils justifient même cette accusation par leur silence; que dis-je, par leur silence? Ils l'autorisent même par leur langage envers Jésus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, et de retrouver dans son sein, une vie plus immortelle que celle qu'ils perdaient pour sa gloire. Ils souffraient le martyre, plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les païens, par une compassion humaine, et pour les dérober au supplice, allassent faussement attester devant les magistrats qu'ils avaient offert de l'encens aux idoles; et ils auraient souffert qu'on les accusât de rendre les honneurs divins à Jésus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auraient publié le contraire sur les toits; ils se seraient exposés même à la mort, plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux et si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et si c'est une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est donc une erreur qui est née avec l'Eglise, et qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs, et converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes frères? C'est que Jésus-Christ est le grand objet de la piété des chrétiens. Cependant, à peine connaissons-nous Jésus-Christ; nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire, arbitraires, mais que celle-ci est le fondement de la foi et du salut; que c'est ici la piété simple et sincère; que méditer sans cesse Jésus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang et de son sacrifice, est la seule science et le devoir

le plus essentiel du fidèle. Souvenez-vous donc, mes frères, que la piété envers Jésus-Christ est l'esprit intime de la religion chrétienne; que rien n'est solide que ce que vous bâtirez sur ce fondement, et que le principal hommage qu'il exige de vous est que vous deveniez semblables à lui, et que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que, conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participants de sa gloire. Ainsi soit-il.

## SERMON X.

### POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (*Matth.*, II, 2.)

*Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.*

La vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui paraît aujourd'hui aux mages, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines; elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectable l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître; tous nos talents, à la manifester; tout notre zèle, à la défendre. Nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle; en un mot, il semble donc qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous, comme aujourd'hui aux mages, pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

Cependant il est étonnant combien la même vérité, montrée aux hommes, fait en eux d'impressions différentes. Pour les uns, c'est une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant; aux autres, c'est une lumière importune, et comme un éblouissement qui les attriste et qui les gêne; enfin, à plusieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, et qui achève de les aveugler. C'est la même étoile qui paraît aujourd'hui dans le firmament; les mages la voient; les prêtres de Jérusalem savent qu'elle est prédite dans les prophètes; Hérode ne peut plus douter qu'elle n'ait paru, puisque des hommes sages viennent des extrémités de l'Orient, chercher à la faveur de sa lumière, le nouveau roi des Juifs. Cependant, qu'ils offrent des dispositions peu semblables à la même vérité qui se manifeste à eux!

Dans les mages, elle trouve un cœur docile et sincère; dans les prêtres, un cœur double, timide, lâche, dissimulé; dans Hérode, un cœur endurci et corrompu. Aussi dans les mages elle forme des adorateurs; dans les prêtres, des dissimulateurs; dans Hérode, un persécuteur. Or, mes frères, telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité : c'est une lumière céleste qui se montre à tous, dit saint Augustin : *Omnibus præsto est;* mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent et la déguisent, encore plus la méprisent et la persécutent. Elle se montre à tous, mais combien d'âmes indociles qui la rejettent? combien de cœurs lâches et timides qui la dissimulent? combien de cœurs noirs et endurcis qui l'oppriment et qui la persécutent? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Evangile, et qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée. Esprit saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous l'esprit du monde, cet esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité; et dans ce lieu saint, destiné à former des ministres (9) qui vont l'annoncer jusqu'aux extrémités de la terre, rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, et de tout souffrir pour elle. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle vérité cette règle éternelle, cette lumière intérieure sans cesse présente au dedans de nous, qui nous montre sur chaque action ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugements, qui nous approuve ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière, et qui, plus vive et plus lumineuse en certains moments, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, et nous est figurée par cette lumière miraculeuse qui conduit aujourd'hui les mages à Jésus-Christ.

Or je dis que, comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes, l'Eglise nous propose en ce jour, dans la conduite des mages, le modèle des dispositions qui seules peuvent nous rendre la connaissance de la vérité utile et salutaire. Il est peu d'âmes, quelque plongées qu'elles soient dans les sens et dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, et sur l'indignité de la vie qu'elles mènent. Mais hélas! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant, et tout le fruit qu'elles

(9) Les Missions étrangères.

retirent de la vérité qui se montre et qui les éclaire, c'est d'ajouter au malheur de l'avoir jusque-là ignorée, le crime de l'avoir ensuite inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, et font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie; les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connaître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seraient fâchés de l'avoir trouvée; enfin quelques-uns plus dociles se laissent ébranler par son évidence; mais rebutés par les difficultés et les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie et cette reconnaissance qu'elle inspire quand on l'a une fois connue. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourd'hui à éviter les dispositions des sages de l'Orient envers la lumière du ciel, qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés par une profession publique de sagesse et de philosophie, à tout rappeler au jugement d'une vaine raison, et à se mettre au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant avant que de se mettre en chemin sur la foi de la lumière céleste, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvait pas trouver ses causes dans la nature; ils n'assemblent pas de tous les endroits des hommes habiles pour raisonner sur un événement si inouï; ils ne perdent pas le temps en de vaines difficultés qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité, que d'une envie sincère de s'éclairer et de la connaître. Instruits par la tradition de leurs pères, que les Israélites captifs avaient autrefois portée en Orient, et que Daniel et tant d'autres prophètes y avaient annoncée sur l'étoile de Jacob qui devait un jour paraître, ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumière céleste, les vaines réflexions de l'esprit humain; que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer et pour les conduire; que la grâce laisse toujours des obscurités dans les voies où elles nous appelle, pour ne pas ôter à la foi le mérite de la soumission; et que lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer ce qui manque à l'évidence de la lumière : *Vidimus, et venimus.*

Cependant, combien d'âmes dans le monde flottantes sur la foi, ou plutôt asservies par des passions qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne. Combien d'âmes ainsi flottantes voient bien qu'au fond, la religion de nos pères à des caractères de vérité, que la raison la plus emportée et la plus fière n'oserait lui disputer; que l'incrédulité mène trop loin; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose, et que ne rien croire est un parti encore plus incompréhensible à la raison, que les mystères qui la révoltent; qui le voient, et qui s'efforcent d'endormir par des disputes sans fin le ver de la conscience qui leur reproche sans cesse leur égarement et leur folie; qui, sous prétexte de s'éclairer, résistent à la vérité qui se montre au fond de leur cœur; qui ne consultent que pour pouvoir se dire à eux-mêmes qu'on a pu satisfaire à leurs doutes; qui ne s'adressent aux plus habiles, que pour se faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adressés? Il semble que la religion ne soit plus que pour le discours; ce n'est plus cette affaire sérieuse où nous n'avons pas un moment à perdre, c'est une simple matière d'entretien comme autrefois dans l'Aréopage; c'est un délassement de l'oisiveté; c'est une de ces questions inutiles qui remplissent le vide des conversations, et soutiennent l'ennui et la vanité des commerces.

Mais, mes frères, *le règne de Dieu ne vient pas avec observation.* (*Luc.*, XVII, 20.) La vérité n'est pas le fruit des contentions et des disputes, mais des larmes et des soupirs. Ce n'est qu'en purifiant notre cœur dans le silence et dans la prière, qu'il faut attendre, comme les mages, la lumière du ciel, et se rendre dignes de la discerner et de la connaître. Un cœur corrompu, dit saint Augustin, peut voir la vérité, mais il ne saurait la goûter ni la trouver aimable. Vous avez beau vous éclairer et vous instruire, vos doutes sont dans vos passions; la religion deviendra claire dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable; et vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainsi, n'ayez plus d'intérêt que la religion soit fausse, et vous la trouverez incontestable; ne haïssez plus ses maximes, et vous ne contesterez plus ses mystères : *Inhærere veritati sordidus animus non potest.*

Augustin lui-même, déjà convaincu de la vérité de l'Evangile, trouvait encore dans l'amour du plaisir, des doutes et des perplexités qui l'arrêtaient. Ce n'étaient plus les songes des manichéens qui l'éloignaient de la foi, il en sentait l'absurdité et le fanatisme; ce n'étaient plus les condradictions prétendues de nos Livres saints; Ambroise lui en avait développé le secret et les mystères adorables. Cependant il doutait encore; la seule pensée qu'il fallait renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la foi, la lui rendait encore suspecte. Il aurait souhaité, ou que la doctrine de Jésus-Christ eût été une imposture, ou qu'elle n'eût pas condamné les voluptés, sans lesquelles il ne pouvait comprendre qu'on pût mener une vie douce et heureuse. Ainsi, flottant toujours et ne voulant pas être fixé, consultant sans cesse, et craignant d'être éclairé, sans cesse disciple et admirateur d'Ambroise, et toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyait la vérité, il traînait sa chaîne, comme il dit lui même, craignant d'en être délivré; il proposait encore des doutes pour prolonger ses passions; il voulait encore être éclairé, parce qu'il craignait de l'être trop : *Trahebam catenam meam, solvi timens* (S. Aug. *in Conf.*); et plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il

ne rejetait la vérité, qui se montrait à lui, que parce qu'il la regardait comme une main victorieuse qui venait enfin rompre des liens qu'il aimait encore : *Repellens verba bene suadentis, tanquam manum solventis.* La lumière du ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des mages, parce qu'elle ne trouve point dans leur cœur de passions à combattre; et ils méritent de devenir les prémices des gentils, et les premiers disciples de la foi qui devait soumettre toutes les nations à l'Evangile : *Vidimus, et venimus.*

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajouter à la lumière qui nous éclaire le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui nous pousse : l'illusion est si semblable à la vérité, qu'il est malaisé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Aussi les mages, pour mieux s'assurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jérusalem; ils consultent les prêtres et les docteurs, les seuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent; ils demandent, uniment et sans détour, au milieu de cette grande ville : Où est le roi des Juifs nouvellement né? *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Ils ne proposent pas leur question avec des adoucissements capables de leur attirer une réponse qui les séduise; ils veulent être éclairés, ils ne veulent pas être flattés; ils cherchent la vérité sincèrement, et c'est pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi est qui natus est,* etc.

Nouvelle disposition assez rare parmi les fidèles. Hélas! nous ne trouvons pas la vérité, parce que nous ne la cherchons pas avec un cœur droit et sincère; nous répandons, sur tous les pas que nous faisons pour la trouver, des nuages qui nous la font perdre de vue; nous consultons, mais nous mettons nos passions dans un jour si favorable, nous les exposons avec des couleurs si adoucies et si semblables à la vérité, que nous nous faisons répondre que c'est elle; nous ne voulons pas être instruits, nous voulons être trompés, et ajouter à la passion qui nous captive une autorité qui nous calme.

Telle est l'illusion de la plupart des hommes, et de ceux mêmes souvent qui, touchés de Dieu, sont revenus des égarements de la vie mondaine. Oui, mes frères, quelque sincère que paraisse d'ailleurs notre conversion, si nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il est toujours en nous quelque point, quelque attachement secret et privilégié sur lequel nous ne sommes pas de bonne foi, sur lequel nous n'instruisons jamais qu'à demi le guide de notre conscience, sur lequel nous ne cherchons pas sincèrement la vérité, sur lequel, en un mot, nous serions même fâchés de l'avoir trouvée; et de là les faiblesses des gens de bien fournissent tous les jours tant de traits à la dérision des mondains; de là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches et des censures qui ne devraient retomber que sur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité; nous voulons qu'on nous la fasse connaître. Mais, une preuve que ce n'est là qu'un vain discours, c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie, que nous avons comme sauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence; nos amis se taisent, nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement, nos inférieurs sont en garde et prennent des précautions continuelles; on ne nous en parle qu'avec des adoucisssements qui tirent un voile sur notre plaie; nous sommes presque les seuls à ignorer notre misère; tout le monde la voit, et personne n'oserait nous la faire voir à nous-mêmes; on sent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi, et que la main qui nous découvrirait notre plaie, loin de nous guérir, ne réussirait qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut et ne respecta la sainteté de Nathan que depuis surtout que ce prophète lui eut parlé sincèrement sur le scandale de sa conduite; dès ce jour il le regarda jusqu'à la fin comme son libérateur et comme son père; et auprès de nous on perd tout son mérite dès qu'on nous a fait connaître à nous-mêmes. Auparavant on était éclairé, prudent, charitable; on avait tous les talents propres à s'attirer l'estime et la confiance; les Jean-Baptiste étaient écoutés avec plaisir, comme autrefois, d'un roi incestueux; mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte, mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne vous est pas permis* (*Matth.*, XIV, 4), on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités; le zèle n'est plus qu'une humeur, la charité qu'une ostentation ou une envie de tout censurer ou de tout contredire, la piété qu'une imprudence ou une illusion dont on couvre son orgueil, la vérité qu'un fantôme qu'on prend pour elle. Ainsi, souvent convaincus en secret de l'injustice de nos passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs; forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche; nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuel approuvent en public ce que nous condamnons en secret, et, par une corruption de cœur pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avais donc raison de dire que nous nous faisons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur droit et sincère comme les mages.

Aussi le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui semblaient les détourner de cette recherche, est une nouvelle preuve qu'elle était sincère et de bonne foi. Car, mes frères, quelle singularité ne présentait pas d'abord à leur esprit la démarche extraordinaire que la grâce leur propose? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de

sages et de savants, sans égard à leurs amis et à leurs proches, malgré les discours et les dérisions publiques, tandis que tout le reste ou méprise cette étoile miraculeuse, ou regarde l'observation et le dessein de ces trois sages comme un dessein insensé et une faiblesse populaire, indigne de leur esprit et de leurs lumières, seuls ils se déclarent contre le sentiment commun, seuls ils suivent le nouveau guide que le ciel leur montre, seuls ils abandonnent leur patrie et leurs enfants et ne comptent pour rien une singularité dont la lumière céleste leur découvre la nécessité et la sagesse : *Vidimus, et venimus.*

Dernière instruction. Ce qui fait, mes frères, que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre âme, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes au milieu desquels nous vivons; nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur; nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois la lumière du ciel nous trouble, nous éclaire sur les voies que nous devrions suivre; le premier coup d'œil que nous jetons ensuite sur l'exemple des autres hommes, qui vivent comme nous, nous rassure et répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces moments heureux, où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons, nous tremblons sur l'avenir, nous nous proposons une nouvelle vie; un moment après rentrés dans le monde et ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions, nous nous rendons la fausse paix que nous avions perdue, nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit, nous la retenons dans l'injustice, nous la sacrifions à l'erreur et à l'opinion publique; elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière, et c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats et rebelles; nous ne saurions comprendre que travailler à son salut, c'est se distinguer du reste des hommes, c'est vivre seul au milieu de la multitude, c'est être tout seul de son parti, au milieu d'un monde, ou qui nous condamne ou qui nous méprise: c'est, en un mot, ne compter pour rien les exemples et n'être touché que des devoirs; nous ne saurions comprendre que se perdre c'est vivre comme les autres, c'est se conformer à la multitude, c'est ne se distinguer sur rien dans le monde, c'est ne former plus qu'un même corps et un même monde avec lui; puisque le monde est déjà jugé, que c'est ce corps de l'Antechrist qui périra avec son chef et ses membres, cette cité criminelle frappée de malédiction et condamnée à un anathème éternel. Oui, mes frères, le plus grand obstacle que la grâce et la vérité trouvent dans nos cœurs, c'est l'opinion publique. Combien d'âmes timides n'osent prendre le bon parti, parce que le monde auquel elles sont en spectacle ne serait pas pour elle? Ainsi ce roi d'Assyrie n'osait se déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les grands de sa cour auraient condamné sa démarche. Combien d'âmes faibles, qui, dégoûtées des plaisirs, ne courent après eux que par un faux honneur et pour ne pas se distinguer de celles qui leur en montrent l'exemple? Ainsi Aaron, au milieu des Israélites, dansait autour du veau d'or et offrait avec eux de l'encens à l'idole qu'il détestait, parce qu'il n'avait pas la force de résister tout seul à l'erreur publique. Insensés que nous sommes! c'est l'exemple public tout seul qui nous rassure contre la vérité, comme si les hommes étaient notre vérité, ou que ce fût sur la terre et non pas dans le ciel, comme les mages, que nous dussions chercher la règle et la lumière qui doit nous conduire.

Il est vrai que souvent ce n'est pas le respect humain qui éteint la vérité dans notre cœur, mais les peines et les violences qu'elle nous offre: aussi elle nous attriste comme ce jeune homme de l'Evangile, et nous ne la recevons pas avec cette joie, que témoignèrent les mages quand ils revirent l'étoile miraculeuse: *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde* (*Matth.*, II, 10). Ils avaient vu la magnificence de Jérusalem, la pompe de ses édifices, la majesté de son temple, l'éclat et la grandeur de la cour d'Hérode; mais l'Evangile ne remarque pas qu'ils eussent été sensibles à ce vain spectacle des pompes humaines. Ils voient tous ces grands objets de la cupidité, sans attention, sans plaisir, sans goût, sans aucune marque extérieure d'admiration et de surprise; ils ne demandent pas à voir les trésors et les richesses du temple, comme ces envoyés de Babylone le demandèrent autrefois à Ezéchias: uniquement occupés de la lumière du ciel, qui s'était montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui se passe dans le monde; sensibles à la seule vérité, qui les a éclairés, tout le reste leur est indifférent, ou à charge, et leur cœur désabusé de tout ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse et qui les console: *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Pour nous, mes frères, peut-être que les premiers rayons de vérité, que la bonté de Dieu versa dans notre cœur, excitèrent en nous une joie sensible. Le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord, la nouveauté des lumières qui nous éclairaient et sur lesquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux, la lassitude même et le dégoût des passions, dont notre cœur ne sentait plus que les amertumes et les peines, la nouveauté des occupations que nous nous proposions dans un changement; tout cela nous offrait des images agréables; car la nouveauté toute seule plaît: mais ce ne fut là qu'une joie d'un moment, comme dit l'Evangile: *Ad horam exsultare in luce ejus.* (*Joan.*, V, 35). A mesure que la vérité se montrait de plus près, elle nous parut, comme à Augustin, encore pécheur, moins

aimable, et moins riante: *Quanto propius admovebatur, tanto ampliorem incutiebat terrorem.* (S. Aug. *in Conf.*) Quand après ce premier coup d'œil nous eûmes examiné à loisir et en détail les devoirs qu'elle nous prescrivait, les séparations douloureuses dont elle nous allait faire une loi; la retraite, la prière, les macérations, les violences qu'elle nous montrait comme indispensables; la vie sérieuse, occupée, intérieure où elle nous allait engager; ah! dès lors, comme ce jeune homme de l'Evangile, nous commençâmes à nous éloigner d'elle tristes et inquiets; toutes nos passions lui opposèrent de nouveaux obstacles; tout s'offrit à nous sous des images lugubres et nouvelles, et ce qui d'abord nous avait paru si attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante et impraticable à la faiblesse humaine : *Ad horam exultare in luce ejus.*

Où sont les âmes qui, comme les mages, après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vide de ses plaisirs, et la vanité de ses pompes et de ses spectacles, ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la ressource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur paresse, le secours de leurs tentations, les plus chastes délices de leur âme ? Et certes, mes frères, que le monde, que ses plaisirs, que ses espérances, que ses grandeurs paraissent vaines, puériles, dégoûtantes, à une âme qui vous a connu, ô mon Dieu ! et qui a connu la vérité de vos promesses éternelles; à une âme qui sent que tout ce qui n'est pas vous n'est pas digne d'elle, et qui ne regarde la terre que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement ! Rien ne peut la consoler, que ce qui lui montre les biens véritables : rien ne lui paraît digne de ses regards que ce qui doit demeurer éternellement; rien ne saurait plus lui plaire que ce qui doit plaire toujours; rien n'est plus capable de l'attacher que ce qu'elle ne doit plus perdre; et tous les vains objets de la vanité ne sont plus pour elle ou que les embarras de sa piété, ou que de tristes monuments qui lui rappellent le souvenir de ses crimes : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Voilà la vérité reçue dans les mages avec soumission, avec sincérité, avec joie ; voyons dans la conduite des prêtres la vérité dissimulée, et après nous être instruits de l'usage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous, apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres

## SECONDE PARTIE.

Le premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous, est le devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressements; nous leur devons à tous la vérité : les différentes situations que la naissance et les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs à l'égard de nos frères; celui de la vérité dans toutes les situations est le même : nous la devons aux grands comme aux petits; à nos maîtres comme à nos sujets; à ceux qui la haïssent comme à ceux qui l'aiment; à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui désirent en faire usage pour eux-mêmes. Il est des conjonctures où la prudence permet de cacher et de dissimuler l'amour que nous avons pour nos frères; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité : en un mot, la vérité n'est point à nous, nous n'en sommes que les témoins, les défenseurs et les dépositaires : c'est la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde, et lorsque nous la dissimulons, nous sommes injustes envers nos frères à qui elle appartient comme à nous, et ingrats envers le Père des lumières qui l'a répandue dans notre âme.

Cependant, le monde est plein de dissimulateurs de la vérité; nous ne vivons, ce semble, que pour nous séduire les uns les autres, et la société, dont la vérité devrait être le premier lien, n'est plus qu'un commerce de feinte, de duplicité et d'artifice. Or voyons dans la conduite des prêtres de notre évangile tous les divers genres de dissimulation dont les hommes se rendent tous les jours coupables envers la vérité; nous y trouverons une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de feinte et de mensonge.

Une dissimulation de silence. Consultés par Hérode, sur le lieu où le Christ devait naître, ils répondent, à la vérité, que Bethléem était le lieu marqué dans les prophètes où devait s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt : In Bethleem Judæ* (*Matth.*, II, 5 ); mais ils n'ajoutent pas que l'Étoile prédite dans les livres saints ayant enfin paru, et les rois de Saba et de l'Arabie, venant avec des présents adorer le nouveau chef qui devait conduire Israël, il ne fallait plus douter que les nuées n'eussent enfin enfanté le Juste ; ils n'assemblent pas les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle ; ils ne courent pas les premiers à Bethléem, pour animer Jérusalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence : ils retiennent la vérité dans l'injustice, et tandis que des étrangers viennent des extrémités de l'Orient publier tout haut dans Jérusalem que le roi des Juifs est né, les prêtres, les docteurs se taisent, et sacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'espérance la plus chère de leur nation et l'honneur de leur ministère.

Quel avilissement pour les ministres de la vérité ! la bienveillance du prince les touche plus que le dépôt sacré de la religion dont ils sont chargés; l'éclat du trône étouffe dans leur cœur la lumière du ciel ; ils flattent, par un silence criminel, un roi qui les consulte, et qui ne pouvait apprendre que d'eux seuls la vérité ; ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui aurait pu le détromper. Et comment la vérité pourra-t-elle

jamais aller jusqu'aux souverains, si les oints du Seigneur eux-mêmes, qui environnent le trône, n'osent l'annoncer, et se joignent à tous ceux qui habitent les cours, pour la cacher et la taire?

Mais ce devoir, mes frères, à certains égards, vous est commun avec nous, et cependant il est peu de personnes dans le monde, de celles mêmes qui vivent dans la piété, qui ne se rendent tous les jours coupables envers leurs frères de cette dissimulation de silence. On croit avoir rendu à la vérité tout ce qu'on lui doit, lorsqu'on ne se déclare point contre elle; qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, soutenir la doctrine du monde, justifier ses abus et ses maximes, affaiblir ou combattre celles de l'Evangile, blasphémer souvent ce qu'ils ignorent et s'ériger en juges de la loi même qui les jugera; qu'on les entend, dis-je, sans souscrire à leur impiété, il est vrai, mais sans l'improuver tout haut, et se contentant de ne pas autoriser leurs blasphèmes ou leurs préjugés de son suffrage.

Or je dis que, comme nous sommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité, la taire, quand on l'attaque à découvert devant nous, c'est devenir soi-même son persécuteur et son adversaire. Mais j'ajoute que, vous surtout que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos frères, puisque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des grâces que Dieu vous a faites; vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude; vous ne reconnaissez pas assez, vous surtout, le bienfait de la grâce et de la vérité dont il vous a favorisé au milieu de vos passions insensées. Il a éclairé vos ténèbres; il vous a rappelé à lui, lorsque vous suiviez des voies fausses et injustes. Sans doute, en répandant ainsi la lumière dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous seul; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos sujets, vos maîtres, y trouveraient ou leur instruction ou leur censure; il a voulu favoriser votre siècle, votre nation, votre patrie en vous favorisant; car, lorsqu'il forme des élus, il veut qu'ils servent au salut ou à la condamnation des pécheurs : son dessein a été de mettre en vous une lumière qui pût luire au milieu des ténèbres, qui perpétuât la vérité parmi les hommes, et qui rendît témoignage à la justice et à la sagesse de sa loi, au milieu des préjugés et des vaines pensées d'un monde profane.

Or, en n'opposant qu'un lâche et timide silence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vues de la miséricorde de Dieu sur vos frères; vous rendez inutile à sa gloire et à l'agrandissement de son royaume, le talent de la vérité qu'il vous avait confié et dont il vous demandera, à vous surtout, un compte sévère : je dis à vous surtout, qui aviez soutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs et les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiste intrépide et déclaré. Il était en droit d'exiger de vous que vous vous déclarassiez avec le même courage pour la vérité; cependant sa grâce, d'un zélé partisan du monde, n'a réussi qu'à faire un disciple timide de l'Evangile; ce grand air de confiance et d'intrépidité avec lequel vous faisiez autrefois l'apologie des passions, vous a abandonné depuis que vous soutenez les intérêts de la vertu : cette audace, qui imposait autrefois silence à la vérité, se tait elle-même aujourd'hui devant l'erreur, et la vérité, qui rend intrépide et généreux, dit saint Augustin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même faible et timide

Je conviens qu'il est un temps de se taire et un temps de parler, et que le zèle de la vérité a ses règles et sa mesure : mais je ne voudrais pas que les âmes qui connaissent Dieu et qui le servent entendissent tous les jours les maximes de la religion renversées, la réputation de leurs frères attaquée, les abus les plus criminels du monde justifiés, sans oser prendre les intérêts de la vérité, qu'on déshonore; je ne voudrais pas que le monde eût ses partisans déclarés, et que Jésus-Christ ne pût pas trouver les siens; je ne voudrais pas que les gens de bien se fissent une fausse bienséance de dissimuler les égarements des pécheurs dont ils sont sans cesse témoins; tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les soutenir devant eux et de les défendre. Je voudrais qu'une âme fidèle comprît qu'elle n'est redevable qu'à la vérité, qu'elle n'est sur la terre que pour rendre gloire à la vérité; je voudrais qu'elle portât sur le front cette noble fierté qu'inspire la grâce; cette candeur héroïque que produit le mépris du monde et de toute sa gloire; cette liberté généreuse et chrétienne qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'espère que de Dieu, qui ne craint rien que sa propre conscience, qui ne ménage rien que les intérêts de la justice et de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrais que la présence seule d'une âme juste imposât silence aux ennemis de la vertu; qu'ils respectassent le caractère de la vérité qu'elle doit porter gravée sur le front; qu'ils craignissent sa sainte générosité et qu'ils rendissent du moins hommage par leur silence et par leur confusion à la vertu qu'ils méprisent en secret. Ainsi, autrefois, les Israélites occupés de leurs danses, de leurs réjouissances profanes et de leurs clameurs insensées et impies autour du veau d'or, cessent tout, et gardent un profond silence à la seule présence de Moïse qui descend de la montagne armé de la seule loi du Seigneur et de la vérité éternelle. Première dissimulation de la vérité : une dissimulation de silence.

La seconde manière dont on la dissimule, c'est en l'adoucissant par des tempéraments et par des complaisances qui la blessent. Les mages ne pouvaient sans doute ignorer que la nouvelle qu'ils venaient annoncer à Jérusalem ne déplût à Hérode. Cet étranger s'était assis par ses artifices sur le trône de David; il ne jouissait pas si paisiblement du

fruit de son usurpation, qu'il ne craignît toujours que quelque héritier du sang des rois de Juda ne vînt le chasser de l'héritage de ses pères et remonter sur un trône promis à sa postérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jérusalem que le roi des Juifs est né, et le déclarer au peuple si zélé pour le sang de David et si impatient de toute domination étrangère? Cependant, les mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vu en Orient; ils n'adoucissent pas ce grand événement par des expressions moins propres à réveiller la jalousie d'Hérode. Ils pouvaient appeler le Messie qu'ils cherchent, l'Envoyé du ciel, ou le Désiré des nations; ils pouvaient le désigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode; mais pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connaissent pas ces timides ménagements. Persuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne sont pas dignes de la connaître, ils ne savent pas l'envelopper sous des égards et sous des déguisements indignes d'elle, ils demandent sans détour où est né le nouveau roi des Juifs, et peu contents de le regarder comme le maître de la Judée, il déclarent que le ciel lui-même lui appartient; que les astres sont à lui et ne paraissent dans le firmament que pour exécuter ses ordres: *Vidimus enim stellam ejus.*

Les prêtres et les docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des Ecritures de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Ils tâchent d'allier le respect qu'ils doivent à la vérité avec la complaisance qu'ils veulent conserver pour Hérode. Ils suppriment le titre de roi que les mages venaient de donner et que les prophètes avaient si souvent donné au Messie, ils le désignent par une qualité qui pouvait marquer également en lui une autorité de doctrine ou de puissance; ils l'annoncent plutôt comme un législateur établi pour régler les mœurs, que comme un souverain suscité pour délivrer son peuple de la servitude: *Ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israel.* (*Matth.*, II, 6.) Et quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, roi et conquérant, ils adoucissent la vérité qu'ils veulent annoncer et achèvent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Destinée déplorable des grands! les lèvres des prêtres s'affaiblissent en leur parlant; dès que leurs passions sont connues, elles sont ménagées; la vérité ne s'offre jamais à eux que sous une double face dont un des côtés leur est toujours favorable; on ne veut pas trahir son ministère à découvert et les intérêts de la vérité; mais on veut les concilier avec ses intérêts propres; on tâche de sauver la règle et leurs passions, comme si les passions pouvaient subsister avec la règle qui les condamne: il est rare que les grands soient instruits, parce qu'il est rare qu'on ne se propose pas de leur plaire en les instruisant. Cependant la plupart aimeraient la vérité si elle leur était connue. Les passions et les emportements de l'âge, favorisés par tous les plaisirs qui les environnent, peuvent les entraîner, mais un fonds de religion leur rend toujours la vérité respectable; on peut dire que l'ignorance damne plus de princes et de grands que de personnes de la condition la plus vile, et que la basse complaisance qu'on a pour eux déshonore plus le ministère et attire plus d'opprobres à la religion que les scandales les plus éclatants qui affligent l'Eglise.

La conduite de ces prêtres vous paraît indigne, mes frères, mais si vous voulez vous juger vous-mêmes et vous suivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaisons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos discours et toutes vos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui vous avez à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables, et comme toutes les passions ressemblent toujours à quelques vertus, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi, tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de parvenir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes; nous flattons son orgueil, nous allumons ses désirs par des espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques; nous nourrissons l'erreur de son imagination en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même; nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour les choses que le hasard distribue et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère, nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi; nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner, mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les endroits les moins favorables: nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute; nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services, et par nos ménagements injustes nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je? devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité et de magnificence; devant un avare, sa dureté et sa sor-

didité ne sont plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique; devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes; on respecte ses passions comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons, nous nous transformons en d'autres eux-mêmes; notre grande étude est de connaître leurs faiblesses pour nous les approprier; nous n'avons point de langage à nous; nous parlons toujours le langage des autres; nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés, et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui fait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire : *O enfants des hommes! jusques à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge?* (*Psal.* IV, 3.)

Oui, mes frères, par là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes, nous autorisons tous les abus, nous justifions toutes les fausses maximes, nous donnons un air d'innocence à tous les vices, nous maintenons le règne du monde et de sa doctrine contre celle de Jésus-Christ, nous corrompons la société dont la vérité devrait être le premier lien, nous faisons des devoirs et des bienséances de la vie civile, établies pour nous animer à la vertu, des piéges et des occasions inévitables de chute, nous changeons l'amitié dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs et de nos égarements en un commerce de déguisement et de séductions : par là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule; et quand je dis nous, j'entends principalement les âmes qui sont à Dieu et qui sont chargées des intérêts de la vérité sur la terre. Oui, mes frères, je voudrais que les âmes fidèles eussent un langage à part au milieu du monde, qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres sentiments que dans le reste des hommes, et que tandis que tout parle le langage des passions, elles seules parlassent le langage de la vérité. Je voudrais que, tandis que le monde a ses Balaam, qui autorisent par leur discours et par leurs conseils le déréglement et la licence, la piété eût ses Phinées, qui osassent prendre tout haut les intérêts de la loi de Dieu et de la sainteté de ses maximes; que, tandis que le monde a ses impies et ses faux sages, qui se font une gloire de publier tout haut qu'il faut jouir du présent et que la fin de l'homme n'est pas différente de celle de la bête, la piété eût ses Salomon qui, détrompés par leur propre expérience, osassent publier sur les toits que tout est vanité, hors de craindre le Seigneur et d'observer ses commandements; que, tandis que le monde a ses enchanteurs, qui séduisent les peuples et les rois par leurs adulations et par leurs prestiges, la piété eût ses Moïse et ses Aaron, qui eussent le courage de confondre par la force de la vérité leurs artifices et leurs impostures; en un mot, que, tandis que le monde a ses prêtres et ses docteurs, qui affaiblissent la vérité comme ceux de notre évangile, la piété eût ses mages, qui ne craignissent pas de l'annoncer devant ceux mêmes à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'est pas que je condamne les tempéraments d'une sage prudence, qui ne paraît accorder quelque chose aux préjugés des hommes que pour les ramener plus sûrement à la règle et au devoir. Je sais que la vérité n'aime pas des défenseurs indiscrets et téméraires, que les passions des hommes demandent des ménagements et des égards, que ce sont des malades à qui il faut souvent déguiser et adoucir les remèdes et les guérir presque toujours à leur insu. Je sais que tous les ménagements, qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en sont pas les affaiblissements, mais les ressources, et que la grande règle du zèle de la vérité, c'est la prudence et la charité. Mais ce n'est pas ce qu'on se propose en l'affaiblissant par des complaisances basses et flatteuses, on cherche à plaire, on ne cherche pas à édifier; on se met soi-même à la place de la vérité et on veut s'attirer les suffrages qui n'étaient dus qu'à elle. Et qu'on ne dise pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur et d'ostentation que de charité dans les justes, qui se font une gloire de ne pas savoir trahir la vérité. Le monde, qui est toujours dans le faux, dont le commerce et les liaisons ne roulent que sur la dissimulation et sur l'artifice, qui s'en fait même une science et un honneur et qui ne connaît pas cette noble droiture, ne saurait la supposer dans les autres; c'est sa profonde corruption qui lui rend suspects la sincérité et le courage des gens de bien, c'est un procédé qui lui paraît bizarre, parce qu'il est nouveau pour lui, et comme il y trouve de la singularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de là vient que non-seulement on déguise la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Dernière dissimulation des prêtres de notre évangile : une dissimulation de mensonge. Ils ne se contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obscurs et adoucis; ne voyant pas revenir les mages à Jérusalem, comme ils se l'étaient promis, ils ajoutent, sans doute pour calmer Hérode, que, honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau roi qu'ils venaient chercher, ils n'ont osé reparaître; que ce sont des étrangers peu versés dans la science de la loi et des prophètes, et que cette lumière du ciel, qu'ils prétendaient suivre, n'était qu'une illusion vulgaire et un préjugé superstitieux d'une nation grossière et crédule. Et il fallait bien qu'ils eussent tenu ce langage à Hérode, puisqu'eux-mêmes agissent conséquemment et ne courent pas à Bethléem chercher le roi nouveau-né, comme pour achever de persuader à Hérode qu'il y avait plus de crédulité que de vérité dans la recherche supertitieuse de ces mages.

Et voilà où nous en venons enfin. A force de ménager les passions des hommes et de

vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement, nous la sacrifions lâchement et sans détour à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire; nous trahissons notre conscience, notre devoir et nos lumières; et de là, dès que la vérité nous incommode, nous expose, nous nuit, nous rend désagréables, nous la désavouons, nous la méconnaissons, nous la livrons à l'oppression et à l'injustice; nous nions comme Pierre, qu'on nous ait jamais vus de ses disciples. Ainsi nous nous faisons un cœur lâche et rampant, à qui le mensonge utile ne coûte plus rien; un cœur artificieux et pliant, qui prend toutes les formes et qui n'en a jamais aucune de fixe; un cœur faible et flatteur, qui n'ose refuser ses suffrages qu'à la vertu inutile et malheureuse; un cœur corrompu et intéressé, qui fait servir à ses fins la religion, la vérité, la justice et tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes; en un mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux et sincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère soient fort rares dans le monde. Nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat et la honte; les lâchetés sûres et secrètes trouvent peu de cœurs scrupuleux, et nous n'aimons souvent de la vérité que la réputation et la gloire.

Il faut prendre garde seulement qu'en prétendant défendre la vérité, nous ne défendions les illusions de notre propre esprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donnent tous les jours à l'erreur des défenseurs aussi intrépides et aussi obstinés que ceux dont la foi se glorifie. La seule vérité digne de notre amour, de notre zèle et de notre courage, est celle que l'Eglise nous montre; c'est pour elle seule que nous devons tout souffrir : hors de là, nous ne sommes plus que les martyrs de notre obstination et de notre vanité.

O mon Dieu! versez donc dans mon âme cet amour humble et généreux de la vérité, dont vos élus sont rassasiés dans le ciel et qui seul fait le caractère des justes sur la terre. Faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles, pour les honorer par la sainteté de mes mœurs, pour les défendre par le zèle seul de vos intérêts, pour les opposer sans cesse à l'erreur et à la vanité. Anéantissez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage les erreurs et les vices avec les personnes. Ne permettez pas que je sois un faible roseau qui tourne à tout vent, ni que je rougisse jamais de porter la vérité sur le front, comme le titre le plus éclatant dont puisse se glorifier votre créature et comme la marque la plus glorieuse de vos miséricordes sur mon âme : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque.* (*Psal.* CXVIII, 43.) En effet, ce n'est pas assez d'en être le témoin et le dépositaire, il faut encore en être le défenseur; caractère opposé à celui d'Hérode, qui en est aujourd'hui l'ennemi et le persécuteur. Dernière instruction que nous fournit notre évangile : la vérité persécutée.

TROISIÈME PARTIE.

Si c'est un crime de résister à la vérité lorsqu'elle nous éclaire; de la retenir dans l'injustice lorsque nous la devons aux autres; c'est le comble de l'iniquité, et le caractère le plus marqué de réprobation, de la persécuter et de la combattre. Cependant, rien de plus commun dans le monde que cette persécution de la vérité; et l'impie Hérode, qui s'élève aujourd'hui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne pense.

Car, premièrement, il la persécute par l'éloignement public qu'il fait paraître pour la vérité, et qui entraîne tout Jérusalem par son exemple : *Turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo* (*Matth.*, II, 3); et c'est ce que j'appelle une persécution de scandale. Secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les prêtres, et en dressant même des embûches à la piété des mages : *Clam vocatis magis, diligenter didicit ab eis* (*Ibid.*, 7); et c'est ce que j'appelle une persécution de séduction. Enfin, il la persécute en répandant le sang innocent : *Et mittens occidit omnes pueros* (*Ibid.*, 16); et c'est une persécution de force et de violence. Or, mes frères, si la brièveté d'un discours me permettait d'examiner ces trois genres de persécution de la vérité, il n'en est peut-être aucune dont vous ne vous trouvassiez coupables.

Car, qui peut se flatter, premièrement de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales? Je ne parle pas même de ces âmes désordonnées qui ont levé l'étendard du crime et de la licence, et qui ne ménagent presque plus rien auprès du public : les scandales les plus éclatants ne sont pas toujours les plus à craindre; et le désordre déclaré et poussé à un certain point, nous fait souvent plus de censeurs de notre conduite, que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces âmes livrées aux plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siècle, et dont la conduite, d'ailleurs régulière, non-seulement est irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'estime et les louanges des hommes : et je dis qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples, qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile et les règles de la vérité; qu'elles crient à tous les hommes, que la fuite des plaisirs est une précaution inutile; que l'amour du monde et l'amour de la vertu ne sont pas incompatibles; que le goût des spectacles, de la parure et des amusements publics est un goût innocent; et qu'on peut bien vivre, en vivant comme tout le reste du monde. Cette régularité mondaine est donc une persécution continuelle de la vérité; et d'autant plus dangereuse que c'est une persécution autorisée, qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'est point en garde; qui attaque la vérité sans violence, sans effusion de sang, sous l'image de la paix et de la société; et qui fait plus de dé-

serteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans et les supplices.

Je parle des gens de bien même, qui n'accomplissent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des restes trop publics des passions du monde et de ses maximes: et je dis qu'ils persécutent la vérité par ces tristes restes d'infidélité et de faiblesse; qu'ils la font blasphémer par les impies et par les pécheurs; qu'ils autorisent les discours insensés du monde contre la piété des serviteurs de Dieu; qu'ils dégoûtent de la vertu les âmes qui s'y sentiraient disposées; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y rester; en un mot, qu'ils rendent la vertu ou suspecte ou ridicule. Ainsi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignait autrefois dans son prophète, l'infidèle Israël, c'est-à-dire le monde, justifie ses égarements en les comparant aux infidélités de Juda, c'est-à-dire aux faiblesses des gens de bien : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ* (*Jer.*, III, 11); c'est-à-dire que le monde se croit en sûreté lorsqu'il voit que les âmes qui font profession de piété sont de ses plaisirs et de ses inutilités; sont vives comme les autres hommes sur la fortune, sur la faveur, sur les préférences, sur les injures; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les distinctions et les grâces, et font quelquefois même de la piété une voie pour y arriver plus sûrement. Ah! c'est alors que le monde triomphe, que ce parallèle le rassure; c'est alors que, trouvant que la vertu des gens de bien ressemble à ses vices, il est tranquille dans son état, il croit qu'il serait inutile de changer, puisqu'en changeant de nom on retient encore les mêmes choses : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'est ici où je ne saurais m'empêcher de dire avec un apôtre, à vous, mes frères, que Dieu a rappelés des voies du monde et des passions à celles de la vérité et de la justice : Conduisons-nous de telle sorte parmi les mondains, qu'au lieu que, jusqu'ici, ils ont décrié la vertu et méprisé ou censuré ceux qui la pratiquent, les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures et saintes, notre patience dans les mépris, notre sagesse et notre circonspection dans le discours, notre modestie et notre humanité dans l'élévation, notre égalité et notre soumission dans les disgrâces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos maîtres, notre charité pour tous nos frères, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur fassent respecter et envier même la destinée de la vertu et les disposent à recevoir la grâce de la lumière et de la vérité, lorsqu'elle daignera les visiter et les éclairer sur leurs voies égarées : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis.* (*I Petr.*, II, 12.) Fermons la bouche par le spectacle d'une vie irrépréhensible aux ennemis de la vertu : honorons la piété, afin qu'elle nous honore; rendons-la respectable, si nous voulons lui attirer des partisans : fournissons au monde des exemples qui le condamnent, et non des censures qui le justifient : accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout, et qu'elle a pour elle non-seulement la promesse d'une vie et d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui sont les seuls biens et les seuls plaisirs de la vie présente : *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.* (*I Tim.*, IV, 8.)

A cette persécution de scandale, Hérode ajoute une persécution de séduction : il tente la sainteté et la fidélité des ministres de la loi: il veut faire servir à l'impiété de ses desseins le zèle et la sainte générosité des mages : enfin il n'oublie rien pour anéantir la vérité, avant de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis magis.*

Et voilà une nouvelle manière dont nous persécutons tous les jours la vérité. 1° Nous affaiblissons la piété des âmes justes, en taxant leur ferveur d'excès, et nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop : nous les exhortons, comme le tentateur, à changer leurs pierres en pain, c'est-à-dire à rabattre de leur austérité et à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée et plus commune : nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencements : en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. 2° Nous tentons peut-être même leur fidélité et leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuient; nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité et leur faiblesse : nous leur exagérons les inconvénients de la vertu et les difficultés de la persévérance; nous les ébranlons par l'exemple des âmes infidèles, qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière et ont abandonné l'ouvrage : que dirai-je? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la foi et nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. 3° Nous gênons par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous; nous exigeons d'elles des devoirs, ou incompatibles avec leur conscience, ou dangereux à leur vertu ; nous les mettons dans des situations, ou pénibles, ou périlleuses à leur foi; nous leur interdisons des pratiques et des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer: en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant ni goûter pour nous-mêmes le bien ni le souffrir dans les autres, et faisant envers ces âmes l'office du démon qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction en faisant servir nos

talents à la destruction du règne de Jésus-Christ : les talents du corps à inspirer des passions injustes; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs, à corrompre les âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort; les talents de l'esprit à persuader le vice, à l'embellir de tous les agréments les plus propres à cacher sa honte et son horreur, à présenter le poison sous un appât doux et agréable et à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs, où jusqu'à la fin des siècles un auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses frères les passions déplorables qui l'avaient asservi pendant sa vie; verra croître son supplice et ses tourments à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la terre; aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort, de lui enlever encore des âmes qu'il avait rachetées, d'outrager encore sa sainteté et sa puissance, de perpétuer sa révolte et ses désordres jusqu'au delà du tombeau, et de faire jusqu'à la consommation des siècles, des crimes de tous les hommes, ses crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom et de ma gloire, qui dressent des embûches à mon peuple ! Je m'élèverai contre eux au jour de ma colère : je leur redemanderai le sang de leurs frères qu'ils ont séduits et qu'ils ont fait périr; et je multiplierai sur eux des maux affreux, pour me consoler de la gloire qu'ils m'ont ravie : *Væ genti insurgenti super genus meum!* (*Judith*, XVI, 20.)

Mais un dernier genre de persécution encore plus funeste à la vérité, est celle que j'ai appelée une persécution de force et de violence. Hérode enfin, n'avançant rien par ses artifices, lève le masque, se déclare ouvertement le persécuteur de Jésus-Christ, et veut éteindre dans sa naissance cette lumière qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.*

Le seul récit de la cruauté de ce prince impie nous fait horreur; et il ne paraît pas qu'un exemple si barbare puisse trouver parmi nous des imitateurs : cependant le monde est plein de ces sortes de persécuteurs publics et déclarés de la vérité; et si l'Eglise n'est plus affligée par la barbarie des tyrans, et par l'effusion du sang de ses enfants, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des âmes fidèles, qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

Oui, mes frères, ces discours que vous vous permettez si facilement contre la piété des serviteurs de Dieu, de ces âmes qui, par leurs hommages fervents, consolent sa gloire de vos crimes et de vos outrages; ces dérisions de leur zèle et de leur sainte ivresse pour leur Dieu; ces traits piquants, qui, de leur personne, retombent sur la vertu, et font la plus dangereuse tentation de leur pénitence; cette sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes; ce langage de blasphème et de moquerie, qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction, qui donne des noms d'ironie et de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété, qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur faiblesse, qui les fait rougir de leur vertu, qui les rentraîne souvent dans le vice : voilà ce que j'appelle avec les saints une persécution ouverte et déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frère, dit saint Augustin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas persécuté : ils ne lui ont ravi que la vie, vous voulez lui ravir l'innocence et la vertu; ils ne s'en sont pris qu'à son corps, vous en voulez à son âme : *Carnem persecutus est imperator; tu in Christiano spiritum persequeris.*

Eh! quoi, mes frères, n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits? (C'est ce que les premiers défenseurs de la foi, les Tertullien et les Cyprien disaient autrefois aux païens persécuteurs des fidèles, et faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des chrétiens?) N'est-ce pas assez? faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on l'adore? *Deum nec colis, nec coli omnino permittis?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde, tant de passions insensées; vous les excusez, que dis-je? vous les louez dans les désirs déréglés de leur cœur; vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses; vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes, et il n'y a qu'une âme juste et fidèle, qu'un serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, et qui réussisse à s'attirer vos mépris et vos censures? *Solus tibi displicet Dei cultor?* Mais, mes frères, les plaisirs des théâtres et des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, et on n'y trouve point à redire; la fureur du jeu a ses partisans déclarés, et on le souffre; l'ambition a ses adorateurs et ses esclaves, et on les loue; la volupté a ses victimes et ses autels, et on ne les lui dispute pas; l'avarice a ses idolâtres, et on n'en dit mot; toutes les passions, comme autant de divinités sacriléges, ont leur culte établi sans qu'on s'en formalise; et le Seigneur tout seul de l'univers, et le Souverain de tous les hommes, et Dieu tout seul sur la terre, ou ne sera point servi, ou ne pourra l'être impunément, et sans qu'on y trouve à redire? *Et Deus solus in terris, aut non colitur, aut non est impune quod colitur?*

Grand Dieu! vengez donc vous-même votre gloire; rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs l'honneur et l'éclat que les impies ne cessent de leur ravir; ne faites plus sortir, comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu et de la sainte simplicité de vos prophètes, mais livrez-les à leurs

désirs déréglés, encore plus cruels et plus insatiables que les lions et les ours, afin que, fatigués, déchirés par les troubles secrets et par les fureurs de leurs propres passions, ils puissent connaître tout le prix et toute l'excellence de la vertu qu'ils méprisent, et aspirer au bonheur et à la destinée des âmes qui vous servent.

Car, mes frères, vous que ce discours regarde, souffrez que je le dise ici avec douleur : faut-il que vous soyez les instruments dont le démon se sert pour tenter les élus, et les entraîner, s'il était possible, dans l'erreur? faut-il que vous ne soyez sur la terre que pour justifier les prédictions des livres saints sur les persécutions inévitables jusqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui est en Jésus-Christ? faut-il que la succession affreuse des persécuteurs de la foi et de la vertu, qui doit durer autant que l'Eglise, ne trouve sa suite et sa perpétuité qu'en vous seuls? faut-il qu'au défaut des tyrans et des supplices, l'Evangile trouve encore en vous seuls son écueil et son scandale? Renoncez donc vous-mêmes à l'espérance qui est en Jésus-Christ, unissez-vous à ces peuples barbares ou à ces hommes impies qui blasphèment sa gloire et sa divinité, s'il vous paraît si digne de risée de vivre sous ses lois et d'observer ses maximes. Un infidèle, un sauvage pourrait nous croire dans l'erreur, nous qui le servons et qui l'adorons ; il pourrait avoir pitié de notre crédulité et de notre faiblesse, en voyant que nous sacrifions le présent à un avenir et à une espérance qui lui paraîtrait chimérique et fabuleuse ; mais, du moins, il serait forcé d'avouer que si nous ne nous trompons pas, et que notre foi soit certaine, nous sommes les plus sages et les plus estimables de tous les hommes. Mais, pour vous qui n'oseriez douter de la certitude de la foi et de l'espérance qui est en Jésus-Christ, de quels yeux cet infidèle regarderait-il les censures que vous faites de ses serviteurs? Vous vous prosternez devant sa croix, vous dirait-il, comme devant le gage de votre salut, et vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, et qui mettent en elle toute leur espérance ! Vous l'adorez comme votre juge, et vous méprisez, et vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent et qui travaillent à se le rendre favorable ! Vous le croyez fidèle dans sa parole, et vous regardez comme des esprits faibles ceux qui se confient en lui, et qui sacrifient tout à la grandeur et à la certitude de ses promesses ! O homme si étonnant, si plein de contradictions, si peu d'accord avec vous-même, s'écrierait l'infidèle, il faut que le Dieu des chrétiens soit bien grand et bien saint, puisqu'il n'a parmi ceux qui le connaissent que des ennemis de votre sorte!

Respectons donc la vertu, mes frères. Honorons les dons de Dieu et les merveilles de sa grâce dans ses serviteurs. Méritons par nos égards et par notre estime pour la piété, le bienfait de la piété même. Regardons les gens de bien comme les seuls qui attirent encore les grâces du Ciel sur la terre, comme des ressources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des signes heureux, qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié, et continue ses miséricordes sur son Eglise. Encourageons par nos éloges les âmes qui reviennent à lui, si nous ne pouvons encore les soutenir par nos exemples; applaudissons à leur changement, si nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes ; faisons-nous honneur du moins de les défendre, si nos passions ne nous permettent pas encore de les imiter. Mettons la vertu en honneur. N'ayons pour amis que les amis de Dieu; ne comptons sur la fidélité des hommes qu'autant qu'ils sont fidèles au Maître qui les a faits ; ne confions nos chagrins et nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui seul qui peut les consoler ; ne croyons dans nos intérêts véritables que ceux qui sont dans les intérêts de notre salut. Aplanissons les voies de notre conversion ; préparons le monde, par notre respect pour les justes, à nous voir un jour sans surprise justes nous-mêmes ; ne nous faisons pas par nos dérisions et par nos censures un respect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer sectateurs de la piété que nous avons si hautement et si publiquement méprisée. Rendons gloire à la vérité, et afin qu'elle nous délivre , recevons-la avec religion comme les mages, dès qu'elle se montre à nous ; ne la dissimulons pas comme les prêtres, lorsque nous la devons à nos frères ; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la dissimuler nous-mêmes , afin qu'après avoir suivi sur la terre les voies de la vérité, nous soyons un jour tous ensemble sanctifiés dans la vérité et consommés dans la charité. Ainsi soit-il.

# CARÊME.

## SERMON I[er].

*Pour le mercredi des cendres.*

### SUR LE JEUNE.

Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes. (*Matth.*, VI, 16.)

*Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites.*

C'est l'évangile que l'Eglise met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et comme l'indiction d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des fidèles pour apai-

ser la colère du Seigneur, faire cesser les fléaux qui nous affligent, expier nos iniquités, nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés; rétablir la discipline des mœurs, si défigurée parmi les chrétiens; rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps du zèle et de la sainte austérité de nos pères; inspirer, par tous ces dehors lugubres, des sentiments de componction aux pécheurs, ranimer la foi et la piété des justes, et nous préparer tous à la joie et à la grâce de la résurrection.

Telles sont les vues que l'Eglise se propose dans l'institution de la loi du jeûne. Telle est la fin du précepte. Telles les grâces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière, à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence; à des âmes faibles, qui verront les occasions de péché s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut; à des justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre; enfin à tous les fidèles sur qui les larmes et les prières de l'Eglise vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grâce?

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux; et il faut que l'Eglise nous ordonne aujourd'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : *Nolite fieri tristes.* Insensés! dit saint Ambroise, nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation dont la grâce va se servir pour délivrer du péché tant d'âmes criminelles; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolants de pénitence et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais, pour vous, mes frères, dit saint Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans les sentiments d'une sainte allégresse; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes : *Ungite caput vestrum ; nemo tristis coronatur ; nemo mœstus triumphat.*

Car, mes frères, il est des tristesses de plus d'une sorte. Il y a une tristesse de pénitence qui opère le salut; et la joie de l'Esprit-Saint en est toujours le plus doux fruit; une tristesse d'hypocrisie, qui, observant la lettre de la loi, affecte des dehors pâles et défigurés, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence, et celle-là est rare; enfin une tristesse de corruption, qui oppose à cette loi sainte un fonds de répugnance et de sensualité, et l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or de là il arrive, ou qu'on se dispense de l'observer sur des prétextes frivoles, ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser d'une loi si sainte, et, en second lieu, les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple et la plus naturelle; c'est-à-dire que je me propose d'établir l'obligation et l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation, contre ceux qui en violent le devoir; l'étendue, contre ceux qui en adoucissent l'observance. C'est par où nous ouvrirons les instructions de cette sainte carrière.

Mais, avant de les commencer, grand Dieu! écoutez les plus sincères gémissements de mon cœur. Je sais que ce n'est pas à un pécheur de raconter vos justices et de publier vos ordonnances, et je me découragerais dans le commencement de mon ministère, si je ne savais aussi que les instruments les plus vils sont ceux dont votre puissance se sert quelquefois avec plus de succès, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grâce. Soyez donc vous-même, ô mon Dieu, le docteur intérieur des fidèles qui m'écoutent. Inspirez des désirs de pénitence, puisque vous nous ordonnez de l'annoncer à votre peuple. Soutenez le zèle des ministres qui vont évangéliser Sion. Mettez vous-même dans leur bouche des paroles de vie et de salut. Rendez la force et la vertu à notre ministère. Revêtez-nous de cette dignité et de cette sagesse dont furent revêtus les premiers hommes apostoliques, et qui fit triompher votre Evangile des philosophes et des césars. Car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous attendons l'accroissement; et tous les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinaï, ne réussiront qu'à faire des rebelles et des incrédules, si votre doigt invisible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes et les ordonnances de la loi sainte. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Si j'avais à parler devant des hommes rebelles à la vérité et pleins de mépris pour les lois de l'Eglise, j'établirais ce point de sa discipline, et, remontant jusqu'aux siècles les plus purs du christianisme, je vous ferais voir la religion elle-même née pour ainsi dire dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous auriez vu les disciples encore assemblés à Jérusalem attendre, dans la pratique des jeûnes et des prières communes, qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-Haut. Vous auriez vu les premiers fidèles faire dans les rigueurs de l'abstinence l'apprentissage du martyre; des légions même de chrétiens, au milieu de la licence des armées idolâtres, s'assembler pour célébrer avec plus de solennité

les jeûnes pratiqués en ces temps heureux, et trouver, dans l'affaiblissement d'un corps terrestre, de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnaître les chrétiens qu'à l'abattement de leur visage et à certaine odeur de piété et de mortification qui les discernait des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme ennemi toujours attentif à faire servir à l'iniquité les usages les plus saints, pousser dès lors les esprits inquiets à des abstinences nouvelles et outrées, et faire retomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées, et dont on peut user avec actions de grâces, une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair et sur une réparation due à la justice divine, si fort on était alors persuadé que depuis la mort de l'Epoux, le jeûne était devenu comme l'état naturel de l'Eglise.

Mais je suppose que je parle à des fidèles qui, d'un côté, n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos pères, mais qui, de l'autre, en respectant les lois de l'Eglise, ne les violent pas moins pour cela ; qui ne disent pas tout haut comme l'impie : Je n'obéirai point, *non serviam* (*Jer.*, II, 20); mais qui, comme ces hommes de l'Evangile, trouvent toujours quelques prétextes pour excuser leur désobéissance : *Et ideo rogo te, habe me excusatum.* (*Luc.*, XIV, 19.)

Or, pour démêler ici le vrai du faux dans une matière d'un si grand usage, remarquez d'abord, je vous prie, mes frères, que puisque l'Eglise nous fait une loi du jeûne et de l'abstinence, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance. Et quand je dis impossibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident et considérable, car je conviens que l'Eglise, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée, examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte, sont dignes de la religion, et si la simple équité elle-même n'en est pas blessée. En second lieu, si lors même que ces excuses sont légitimes, il n'est pas vrai de dire qu'on n'est pas moins violateur du précepte par la manière dont on use de l'indulgence de l'Eglise.

Vous nous dites donc, en premier lieu, que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes ; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus ; que si vous n'aviez à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte, vous pourriez vous y présenter avec confiance ; que vous êtes né avec un tempérament faible et incapable de soutenir la rigueur de cette loi, et que le peu de santé dont vous jouissez, vous ne le devez qu'à des soins et à des précautions infinies.

Mais je pourrais vous demander d'abord si ce ne sont pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui l'affaiblissent? seriez-vous d'une santé si peu assurée, si vous aviez moins de loisirs pour y faire attention, ou si la Providence vous avait ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances? Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez, n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée? Est-elle autre chose qu'un long usage d'indolence et un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flatte? Eh quoi! vous prétendez que ce qui vous rend la pénitence le plus nécessaire, puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense? et que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu, si opposée à l'esprit de l'Evangile, et qui vous engage à des réparations particulières d'austérité et de souffrance, vous exempte de celles qui sont communes à tous les fidèles? Votre délicatesse est un crime elle-même que vous devez expier, et non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation et de la souffrance.

Je pourrais vous demander encore si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs? Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même; si vous ne croyiez pas que dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité, ces faibles raisons de santé vous paraîtraient-elles si considérables? L'orgueil qui vous repaît, même à votre insu, de votre élévation et de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde vous paraît devoir l'emporter sur tout; mais Dieu à qui votre vie n'est pas plus chère que celle d'une âme simple et vulgaire; Dieu à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire qu'un insecte qui rampe sur la terre; Dieu devant qui votre âme et votre santé n'est précieuse qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres mais sur sa loi; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David était un prince que les délices de la royauté auraient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége, Esther, au milieu d'une cour superbe, savait affliger son âme par le jeûne, et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes: Judith, si distinguée dans Israel, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice, et rien ne put adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivants?

Ah! l'on n'avait pas encore compris, dans ces temps heureux, qu'il fallût user de distinction parmi les fidèles, lorsqu'il s'agissait

d'une loi qui les regardait tous. On savait seulement que nous étions tous membres d'un chef crucifié ; qu'être chrétien et n'être pas pénitent, était un monstre et une nouveauté sans exemple, et les païens eux-mêmes en étaient si persuadés, dit saint Léon, que, convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Evangile, la seule austérité de nos mœurs, qu'ils regardaient comme une suite nécessaire du baptême, différait leur conversion et remettait souvent à leur mort la profession publique de la foi de Jésus-Christ.

Mais d'ailleurs, si l'Eglise avait ici des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ah ! ce devrait être en faveur de ces personnes qui, nées dans une condition obscure, et dans une fortune médiocre, se sentent du déréglement des saisons, du malheur des temps, du poids des taxes et des charges publiques ; et qui, renfermées dans un domesque frugal et malaisé, ne voient les plaisirs que de loin, et bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous, pour qui les plaisirs semblent être faits; vous, qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état que le dégoût et la satiété inséparables d'une félicité sensuelle : mais je n'en dis pas assez, vous qui devant Dieu portez peut-être plus de crimes tout seul qu'un peuple entier de fidèles ; vous qui, par un fonds de corruption que tout favorise dans la prospérité, ne vous êtes pas borné aux faiblesses vulgaires, et avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux ; vous qui, par l'éclat que votre rang a donné à vos désordres et à vos scandales, êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent; ah ! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici est une distinction de sévérité, et une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus ! mes frères. Les grands et les puissants, eux qui seuls semblent avoir besoin de pénitence, eux pour qui l'Eglise l'a principalement établie en ce saint temps, sont les seuls qui s'en dispensent; tandis que le citoyen obscur, que le vil artisan qui mange son pain à la sueur de son front, eux dont les jours les plus abondants seraient pour vous des jours d'austérité et de souffrance, respectent la loi de ce saint temps, et trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchements de piété et de pénitence ! Grand Dieu, vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les pharisiens de l'Evangile défiguraient leur visage pour faire connaître aux hommes qu'ils jeûnaient; mais ce n'est plus là, ô mon Dieu, l'hypocrisie de notre siècle, et après une année entière de plaisirs et d'excès, on affecte à l'entrée de ces jours saints un extérieur pâle et défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Et, en effet, souffrez que je vous demande encore : la faiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir ? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capables d'altérer le corps le plus robuste ; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête se trouverait accablée; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil et tout le reste se trouve si fort dérangé qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre ; vous qui, pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du service et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent aurait de la peine à s'accommoder; vous en un mot qui, lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêlent, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, sans que les soins de votre santé s'y opposent ; l'austérité d'un jeûne vous alarme ?

Ah ! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur dans son prophète, que vous refusez de souffrir, ô Israël ! Vous me paraissez infatigable dans les voies de l'iniquité, et tout vous rebute dans mon service ! qu'avez-vous à répondre pour vous justifier ? *Narra, si quid habes ut justificeris.* (*Isa.*, XLIII, 26.)

Oui, mes frères, les plaisirs n'incommodent personne. Ce qu'on aime ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah ! soyez chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de Jésus-Christ.

Voyez cette âme fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égarements des passions. Lorsqu'elle vivait comme vous, livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égalait sa délicatesse ; elle regardait la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'étaient toujours nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous, depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grâce et du salut ? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi des rigueurs de surcroît. Avec moins de précaution, elle jouit d'une santé plus assurée, et comme ces trois enfants juifs, on dirait qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure et à l'abstinence des viandes défendues. Ah ! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur ; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en elle, c'est la grâce ; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son âme, et toute la nouveauté que j'y trouve n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur et tout vous deviendra possible.

Mais enfin, quand même l'abstinence affaiblirait votre corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête ? Est-ce un

corps de péché comme le vôtre, qui mérite d'être tant ménagé? Vous vous plaignez de sa faiblesse; ah! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affaiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence ou de celle de vos frères? N'est-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que Jésus-Christ croisse; que des membres qui ont servi à l'iniquité servent à la justice; que la grâce se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre âme pour la sauver?

Et croyez-vous que l'Eglise, en établissant la loi du jeûne, n'ait pas prétendu exténuer votre chair? croyez-vous qu'elle ait voulu vous prescrire des austérités que vous puissiez accomplir sans peine? Quoi! parce que le jeûne ferait sur votre corps les impressions de langueur et d'abattement qu'elle avait en vue en vous l'ordonnant, vous vous en croiriez dispensé? parce que vous en retirez le fruit sensible et extérieur qu'elle a souhaité, elle vous en déclarerait incapable? Son intention est que vous souffriez, et la fin qu'elle se propose, dans son précepte, ne saurait devenir une raison qui vous en dispense.

Mais l'Eglise elle-même qui impose ce joug vous en a déchargé, et vous ne vous dispensez de la loi que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Eglise, est une dispense vaine et qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même. C'est la doctrine des saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Eglise à se relâcher en votre faveur, vous lui imposez en obtenant ces dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur? l'artifice serait-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

Ce n'est pas que l'Eglise soit tellement abusée qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches fidèles borner presque toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes, et si, malgré ces lumières, elle paraît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante qui, de deux maux, souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes! Il faut que le mal soit bien désespéré lorsqu'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels qui, ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur législateur : *Adhuc escœ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos.* (*Num.*, XI, 33; *Psal.* LXXVII, 30.) Souvenez-vous-en et n'oubliez jamais que l'Eglise déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère que ceux mêmes qu'elle punit.

Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes, et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins aux yeux de Dieu transgrésseur de cette loi sainte par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise.

Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvrait le visage des pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance où vous êtes de l'observer produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps et l'abstinence des viandes défendues? Gémissez-vous en secret de la faiblesse de votre chair et de l'impossibilité où elle vous met de satisfaire aux lois de l'Eglise? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité et de la haine qu'a votre âme pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis : *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis.* (*Esth.*, XIV, 16.) Seigneur! vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon âme; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus; mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve et du désir qui presse mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte : *Tu scis necessitatem meam, quod non placuerit mihi convivium regis.*

Sont-ce là vos sentiments? entrez-vous dans les pieuses dispositions d'Urie? Quoi! faut-il que je mange et que je boive à loisir tandis qu'Israël et Juda combattent sous les tentes? *Israel et Juda habitant in papilionibus, et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam?* (II *Reg.*, XI, 11.)

Pourquoi faut-il que je sois réduit à ménager une chair criminelle, tandis que toute l'Eglise combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la sainte carrière de la pénitence? Pourquoi, Seigneur, n'aurais-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une âme aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver

l'instrument de ma pénitence où j'ai trouvé la source de tous mes crimes?

Ah! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée; vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des fidèles; comme une lèpre qui vous éloigne de la société et du commerce des saints, des sacrifices et des expiations du temple et de l'autel; remplaçant ainsi par la force et la ferveur de l'esprit la faiblesse de la chair.

Alors l'Eglise en userait à votre égard comme autrefois Judas Machabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvaient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire et au partage du butin: *Debilibus et orphanis diviserunt spolia.* (II *Mach.*, VIII, 28.) Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte dans la préparation du cœur, et loin de partager avec ceux qui l'accomplissent le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes le jeûne que vous ne sauriez observer? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Eglise n'est pas de vous décharger de la croix; elle ne saurait: c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrance. Saint Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain eucharistique des viandes communes se rendent coupables du corps du Seigneur, et je vous dis, quels que puissent être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vie le temps du carême des temps ordinaires, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Or priez-vous plus que dans un autre temps? Etes-vous plus charitable envers les pauvres? et en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous Jésus-Christ en leur personne, des soulagements que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison? Car, désabusez-vous, il faut user ici de compensation. Dans la Loi ceux qui ne pouvaient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandait l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer; mortifier votre esprit par la retraite; avoir pendant ce saint temps moins de commerce avec le monde; vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques; fréquenter plus souvent nos temples, les sacrements, les lieux de miséricorde. Voilà le jeûne, dit saint Chrysostome, que l'Eglise demande de vous. Il ne faut pour cela ni force ni santé, il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne, et parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût et la volupté? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence, et sont-ils marqués par quelque endroit du sceau de la mortification? Car, vous comprenez bien que l'intention de l'Eglise en vous permettant l'usage des mets défendus, est de soulager votre faiblesse et non d'aider votre sensualité: vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous serait nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance en vous permettant des assaisonnements et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïse sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès et les festins des Israélites et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Entrons donc, mes frères, dans les véritables intentions de l'Eglise. Eh! pourriez-vous tandis qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtements de deuil et de tristesse, que ses ministres pleurent entre le vestibule et l'autel, que vos frères ont pris les armes spirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair et le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant; environnés de tout cet appareil de souffrances, pourriez-vous croupir tout seuls dans une indigne mollesse? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun; ne pourrait-il pas ici, à son tour, vous animer à la vertu? Ah! si votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Eglise, changez votre cœur et convertissez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeûne ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez, dit l'Esprit de Dieu, vos âmes par des larmes de douleur et de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence, si votre faiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpassez vos frères dans les dispositions de l'esprit et du cœur, si vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux à la loi du jeûne que vous n'observez pas, une espèce d'hommage et de réparation publique par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez en quelque façon en présence des autres fidèles,

par des mœurs plus pures et plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot, vivez plus saintement qu'eux et vous jeûnerez plus utilement; et après être convenu de l'insuffisance des excuses dont on se sert pour se dispenser de cette loi, écoutez les abus où l'on tombe en l'observant.

SECONDE PARTIE.

Il n'est guère de précepte sur lequel on s'abuse plus universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de pénitence est presque éteint parmi les fidèles, et que l'Eglise, s'accommodant à notre faiblesse, a cru devoir mêler quelques adoucissements à la rigueur de cette loi, on se persuade que tout ce qu'il y a encore d'amer et de pénible n'est plus à la portée de ces derniers temps, on renvoie aux siècles de son innocence toute la sévérité de sa discipline, et on ne lui laisse pour le relâchement de nos mœurs que l'indulgence et la bénignité en partage.

Il importe donc, mes frères, d'examiner ici quelles bornes l'Eglise prétend mettre encore aujourd'hui à sa condescendance et de démêler les relâchements qu'un usage corrompu a introduits, des adoucissements ou qu'elle autorise ou qu'elle tolère.

Or il me semble que pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance de ce précepte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est la fin de son institution; car tout ce qui s'éloignera de ce but ou encore plus qui s'y trouvera opposé, détruira sans doute la loi qui n'était qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que se propose l'Eglise en imposant cette pénitence aux fidèles? Elle se propose, 1° en affaiblissant la chair, d'affaiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles. 2° En mortifiant le corps, de purifier l'âme, de la détacher des sens, de réveiller sa foi et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de transgresseurs, mes frères, de cette loi sainte!

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par là, dit saint Chrysostome, de servir et de préservatif à l'innocence et d'expiation au crime. Or le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne saurait plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car, je vous demande, s'il mortifiait encore le corps et les passions de la chair, ce devrait être ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas? Pardonnez-moi ce détail; il est ici indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence? Mais s'il faut pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'âme, en expiant ses voluptés profanes, apprenne dans ce désir naturel quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle, et de cet état heureux où rassasiés de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes; que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Eglise!

Hélas! les premiers fidèles qui ne le rompaient qu'après le soleil couché, eux que mille exercices saints et laborieux avaient préparés à l'heure du repas; eux qui, la nuit même qui précédait leur jeûne, avaient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs; ces pieux fidèles auraient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne; et seule alors elle pouvait affaiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, mes frères, ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes. Car outre que l'Eglise, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux fidèles, que d'indignes adoucissements n'ajoute-t-on pas à son indulgence? Il semble que toute notre attention se borne à faire en sorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

Et de là, (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécents à la place des grandes vérités de la religion,) de là on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence; on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte; on étouffe dans la mollesse du repos l'aiguillon de la faim, dont le jeûne même de Jésus-Christ ne fut pas exempt; on nourrit dans l'oisiveté d'un lit une chair que l'Eglise avait prétendu exténuer et affliger par la pénitence; et loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir aurait souhaité pour se satisfaire.

Ah! c'est en ce temps saint où il faudrait avec un roi pénitent, prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les moments précieux de ce temps de grâce et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusqu'ici à notre innocence.

De là encore l'usage de tant de boissons que la coutume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse si c'est être infidèle au précepte que d'en user; (car c'est sur l'observation de cette loi, que les doutes et les questions ne finissent pas.) Je pourrais vous répondre d'abord que l'intention de l'Eglise dans l'établissement de la loi du jeûne, étant de mortifier les sens et principalement celui du

goût, tout ce que vous vous permettez hors des heures prescrites qui tend à le flatter, donne une manière d'atteinte à la loi : je pourrais vous répondre encore que tout ce qui adoucit la longueur de l'abstinence en blesse l'obligation. Mais quand ces vérités seraient douteuses, et qu'il n'y aurait que du péril, seriez-vous sage de vous y exposer? Ce qu'il y a de constant, c'est que ces adoucissements sont nouveaux; c'est que l'usage, quelque universel qu'il puisse être, ne justifie jamais un abus, et ne saurait prescrire contre la loi.

Mais enfin, je veux que ces soulagements, et tant d'autres autorisés dans le monde, soient innocents, ne faudrait-il pas honorer la pénitence du carême en se les retranchant? ne serait-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres temps au seul plaisir, vous vous en absteniez en celui-ci par un esprit de religion et de souffrance? et comment réparerez-vous vos plaisirs illicites, qu'en vous abstenant, durant cette sainte carrière surtout, de ceux que vous vous croyez encore permis? Ah! nos jeûnes, mes frères, sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Eglise, que pour peu que vous alliez au delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ses dernières bornes qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance, et qu'on ne saurait les franchir tant soit peu sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence, il serait inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce temps de souffrance, disait autrefois saint Léon, où la vie devrait être simple et commune, où il faudrait nourrir les membres de Jésus-Christ de ce qu'on se retranche à soi-même, et que notre diminution, pour parler avec l'Apôtre, devînt l'abondance et la richesse de nos frères, non-seulement il n'y a pas plus de simplicité dans les repas, mais il y entre plus de soins et d'artifice; on y supplée par mille raffinements à la simplicité des mets dont il faut user : le goût y est plus flatté, la sensualité plus réveillée, la chair plus exquise, les dépenses plus excessives; et non-seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence, mais ils deviennent célèbres et renommés pour la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on use dans le seul repas que l'Eglise permet. C'est en ce temps surtout où l'on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celle d'une avide sensualité, et où l'on se dispose à l'abstinence du soir en violant le matin la vertu même de tempérance, dont la loi de Dieu nous fait un précepte perpétuel; de sorte que les collations deviennent plutôt un régime de santé qu'un règlement de discipline.

Ainsi l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes; c'est-à-dire, que ce qui n'était d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité; c'est-à-dire, que ce que nos pères auraient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car vous le savez, mes frères, ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec action de grâces terminait le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas! Lisez l'histoire des premières mœurs des fidèles : des herbes et des légumes; un repas de larmes et de pénitence; tout y respirait la mortification de Jésus-Christ : les entretiens de piété, les lectures des livres saints, les exhortations au martyre en faisaient le principal assaisonnement; et l'on y mangeait plutôt pour prolonger ses souffrances, et satisfaire à la nécessité, que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Eglise de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du christianisme, elle en usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles : elle composa avec notre faiblesse, elle retint du débris ce qu'elle put, et nous quitta à regret de tout le reste.

Mais, au lieu que ce sont là de ces grâces honteuses, dont il ne faudrait user qu'en gémissant; soupirer après les prémices de l'esprit et l'âge florissant de l'Eglise, et nous confondre qu'avec bien moins d'innocence que nos pères, nous ayons besoin de plus d'indulgence qu'eux; jusqu'où n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise, et qui d'abord n'était presque pas sensible? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantité; et nos collations sont aujourd'hui plus abondantes et chargées de plus de mets, que n'était autrefois le seul repas que l'Eglise permettait aux fidèles.

Donc, mes frères, encore aujourd'hui ce que l'Eglise vous permet le soir est une grâce accordée à la pure nécessité. Les précautions n'y sauraient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain dont il ne faut goûter qu'en passant et sans s'arrêter; c'est ce miel de Jonathas, auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prévaricateur et digne de mort. Mais qui s'en tient à ces bornes sacrées? Hélas! il n'est plus que quelques âmes retirées, des solitaires pénitents, des vierges pures et ferventes, accoutumées, ô mon Dieu, à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent rien aux adoucissements de l'Eglise, qui usent de son indulgence sans en abuser. Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles; tandis que des âmes criminelles et mondaines, après une vie entière d'excès et de plaisirs, adoucissent, retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi, entrent en contestation avec nous, et nous obligent à dégrader votre parole sainte, à des détails rampants si peu

convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes, mes frères, voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnaissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos pères. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les chrétiens, et consacrés par les exemples mémorables d'un Moïse, d'un Elie et de Jésus-Christ même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités si excessives alors, qu'elles faisaient passer les chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles, et qu'elles étaient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs, et dans leurs satires profanes. Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, si chères à l'Eglise, si utiles à ses enfants, si redoutables aux tyrans, sont devenues entre nos mains.

Encore, comment se dispose-t-on à ces restes défectueux de pénitence? par des excès et des réjouissances profanes ; et l'effet le plus marqué que produit l'approche de la loi qui doit nous purifier, c'est un redoublement de débauche, de souillure et d'ignominie.

Souvenez-vous donc, mes frères (pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étais proposé), que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie ne dût être une pénitence continuelle pour le pécheur ; mais l'Eglise, qui voit en gémissant que les véritables pénitents sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout à fait parmi les fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez, puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année : que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve quand on est pécheur, vous le savez : voici de quoi réparer votre négligence. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger : n'en exagérez pas les incommodités ; n'achevez pas d'affliger l'Eglise, en vous plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffirait pas pour expier, on vous demande si peu ; et que la ferveur et la gaîté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence, en remplace l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore que, puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles ; détruire d'une main ce que vous édifieriez de l'autre ; apaiser votre Juge et l'irriter en même temps. Vous vous abstiendrez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps; et vous ne vous abstiendriez pas du crime, qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu? Eh! que serviraient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience, qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur? Vous souffririez, et Dieu détesterait vos souffrances : vous jeûneriez, dit le prophète, et il rejetterait vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner soit simplement s'abstenir des viandes défendues? ce serait le jeûne des Juifs, qui ne s'arrêtaient qu'à la lettre qui tue, qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des chrétiens, c'est surtout l'éloignement du vice, et la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes, ni plus charitables, ni plus patients, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas, ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion : si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas, c'est-à-dire, vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous en troisième lieu, que, puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes vous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seraient peut-être innocents. Vous devez vous regarder comme des pénitents publics qui vont désarmer la colère du Seigneur, et entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes, le silence, la retraite, la prière, voilà quelles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Eglise vous impose. Les jeux, les spectacles, les assemblées de plaisir, tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à votre qualité de pénitent, si vous y allez participer : vous abandonnez l'entreprise ; vous interrompez votre carrière. Tout ce qui ne convient pas à la pénitence, ne vous convient plus, et vous violez la loi du carême, pour ainsi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

Souvenez-vous enfin que l'Eglise, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grâce de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la Pâque des chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuses inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels, pour vous disposer à recevoir le sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection, des crimes tout nouveaux, et des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conscience, ou à vous accorder des grâces dangereuses, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos frères y participeront.

Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous serez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au prêtre ; si vous pourrez vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilége et au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le passé, pour justifier vos promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation et de pénitence pour se disposer à une communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes ; un pécheur qui jusqu'ici n'a peut-être fait aucune démarche sérieuse de salut.

Et au fond, que vous reste-t-il, dites-moi, de tous vos excès passés, qu'une secrète confusion? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis?* (*Rom.*, VI, 21.) Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir se sont évanouies; qu'en avez-vous rapporté, qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être, de jalousie, de perte, de préférence ; que sais-je, peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence, pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès? Ah! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir, ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui, et la tristesse secrète de votre cœur ; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos désirs; ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu ; y avez-vous réussi? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes? et, en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille? N'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels? et qu'avez vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes et vous préparer de nouveaux ennuis? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice.

Grand Dieu! je n'ai jamais goûté un plaisir véritable loin de vous. Je le confesse aujourd'hui en votre présence, et je rends cette gloire à votre grâce. Ne rejetez pas ces faibles commencements de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre loi sainte, plutôt que le désir de la vertu ; et si les plaisirs injustes pouvaient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah! sans doute, Seigneur, je ne penserais jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperaient tout entier. Mais, n'est-ce pas votre grâce elle-même, qui répand sur les joies du monde les amertumes que j'y trouve? Combien est-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais; en qui l'ivresse dure toujours; et qui, ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus temps, et que, frappés de mort, et déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paraître devant votre tribunal redoutable?

Conduisez donc, ô mon Dieu, ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui opère une véritable pénitence; et ajoutez au dégoût des plaisirs que vous me laissez, le goût de la justice et de la vertu, qui achève de triompher d'un cœur corrompu, et de faire d'un vase de colère et d'ignominie, un vase d'honneur et de miséricorde. *Ainsi soit-il.*

## SERMON II.

### *Pour le même jour.*

#### MOTIFS DE CONVERSION.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. (II *Cor.*, VI, 2.)

*Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour de salut.*

Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainsi dire, en ce temps saint, ses soins et ses empressements, pour nous rappeler à la pénitence.

Lorsqu'autrefois son peuple s'était égaré des voies de ses commandements, il leur suscitait des prophètes qui leur annonçaient les calamités dont leurs fautes allaient être suivies, et qui, par la terreur de ces images, s'efforçaient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice; ses prêtres pleuraient entre le vestibule et l'autel; les vieillards, rassemblés dans le temple, ranimaient leur voix languissante pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères ; la nouvelle épouse négligeait les ornements de sa jeunesse et de ses jours de joie ; les vierges désolées faisaient retentir les places publiques de leurs gémissements; et le Seigneur, touché de leurs larmes et de leur repentir, laissait tomber des mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle.

Notre ministère en ces jours de salut est encore le même, mes frères. Comme toute chair a corrompu sa voie, et que la foi et la crainte du Seigneur paraissent effacées du cœur de presque tous les hommes, il nous envoie aujourd'hui, comme autrefois il envoyait ses prophètes, vous annoncer, non des calamités futures, mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe, et la juste punition de vos crimes. Ce n'est pas par des menaces qu'il veut vous rappeler à lui; c'est par des châtiments réels qu'il déploie depuis longtemps sur nos têtes. Ce n'est pas un Dieu irrité qui nous envoie, et prêt à faire pleuvoir sur vos crimes le feu de son indignation et de sa co-

lère; c'est un Dieu touché de vos malheurs, et qui, après vous avoir donné tant de marques terribles de sa vengeance, vous ouvre le sein de ses miséricordes éternelles.

*Voici donc le temps de salut et de propitiation*, mes frères. Voilà ce que nous venons vous annoncer de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes; faites cesser des désordres, qui ont été jusqu'ici la source des calamités qui vous affligent. Les jours de rémission et de miséricorde sont arrivés. Tous les trésors du ciel vont se répandre sur la terre. La voix du sang de Jésus-Christ crie pour vous. Sa croix va devenir le remède et l'expiation de vos crimes. Que de motifs de pénitence et de salut!

1° Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles, affaiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas que dans la justice et dans l'innocence. Premier motif.

2° Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Eglise impose à tous les fidèles. Second motif.

3° Les grâces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de Jésus-Christ dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères. Troisième motif.

4° Plus de secours du côté de l'Eglise, dont les larmes et les prières plus longues, plus ferventes et plus particulièrement destinées en ce saint temps à la conversion des pécheurs, vont solliciter en votre faveur les richesses de la miséricorde divine. Quatrième motif.

Enfin, plus de raisons tirées des calamités publiques (9*) qui nous affligent et qui, nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant les crimes qui nous ont attiré sa colère. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence; c'est tout ce que je me propose dans cette instruction. Implorons, *etc.*

### PREMIER MOTIF

*Convertissez-vous à moi de tout votre cœur* (*Joel*, II, 12, 13), nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Eglise, *dans les jeûnes, dans les larmes et dans les prières; déchirez vos cœurs, et non vos vêtements; et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avait résolu de punir vos infidélités.*

Et voilà, mon cher auditeur, ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Eglise. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer; n'endurcissez point désormais vos cœurs, et ne rendez pas inutiles toutes les grâces que la bonté de Dieu vous prépare; ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir à vous en ce saint temps; et faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie, que Dieu demande de vous, que vous vous promettez depuis si longtemps à vous-même, et que la multitude et l'énormité de vos crimes passés vous rendent si indispensable et si décisive. Premier motif.

Rappelez toute la suite de votre vie; et, par cet enchaînement affreux de crimes qui l'ont toute souillée, et où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation et la triste destinée de votre âme. Faudrait-il un autre motif pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie? Comment avez-vous vécu jusqu'ici? A quoi vos jours, vos années se sont-elles écoulées? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur et de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'Ouvrier éternel qui vous l'avait donné? Quel usage de votre jeunesse, de vos talents, de vos lumières, de votre temps qui devait être le prix de votre éternité? Quel usage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom, où vous deviez trouver les secours et les ressources de votre sanctification éternelle? Quel usage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos disgrâces, qui, dans les desseins de Dieu, devaient être pour vous des leçons de salut et des motifs de pénitence? Quel usage enfin de tous les mystères, de toutes les solennités, de toutes les instructions et de tous les autres secours que la religion vous a offerts, et où tant de justes ont trouvé les soutiens de leur foi, les consolations de leur piété, et les facilités d'une vie sainte et fidèle? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici: quel vide! quels abîmes! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de dissolution! Et s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques lueurs et quelques mouvements de grâce, quelques retours vers Dieu, ce sont des retours qui n'ont point eu de suite, et qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des grâces méprisées.

Qu'attendez-vous donc, mon cher auditeur, pour revenir à votre Dieu? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, les plaisirs s'usent, la jeunesse vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches et de vos excès ont presque tous disparu. Vous avez vu tomber à vos côtés, vos égaux, vos concurrents, vos envieux, vos protecteurs, vos sujets, vos maîtres. Que sais-je même si les circonstances de leur mort inopinée, terrible aux yeux de la foi, n'ont pas dû vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déré-

(9*) Ce discours fut prononcé les dernières années du règne de Louis XIV, après les batailles d'Hochstedt, de Ramillies et de Turin, et la prise de Lille et de Douai par les ennemis.

glée ! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui est écoulé de vos jours, n'est que comme un point qui disparaît et qui vous échappe. Tout ce qui vous reste va disparaître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment pour pleurer les égarements d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il est temps de commencer. Le long usage du monde et des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé ; et tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux, n'a fait qu'aigrir vos maux et augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs, par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez-vous donc de différer encore ? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle pour interrompre enfin une si affreuse carrière, et en venir à un changement ? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, et à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie ? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut, comme ces impies qui n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois, la vie ne serait pas assez longue pour pleurer votre chute ; et toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel, et vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde et les passions ont toute occupée? Demain on va vous redemander votre âme ; et ce court intervalle qui vous reste, vous le disputez encore à Dieu ? et vous voulez encore en retrancher des moments pour combler la mesure et vous rendre votre Juge plus irréconciliable ? Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissants de vos passions et de votre vie ; qu'il vous tende encore la main pour vous essuyer au sortir d'un si long et si triste naufrage; qu'il vous accueille encore usé par le monde et par les plaisirs, inhabile désormais aux passions, peu propre à son service, et que le rebut du monde et du déréglement puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles ?

Grand Dieu ! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? Détrompé du monde, où rien n'a jamais répondu à mes désirs et à mes vaines espérances ; lassé des passions, dont les voies ont toujours été pour moi semées d'épines et d'amertume; dégoûté des plaisirs, que la bienséance elle-même commence à m'interdire ; peu touché de tout ce qui fait l'empressement des autres pécheurs; portant partout un cœur malade et inquiet, et ne trouvant rien qui le fixe et qui le calme ; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie, et ne pouvant y réussir; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conscience, et les portant partout avec moi ; éloignant toutes les pensées de l'éternité, et ne pouvant la perdre de vue; faisant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu ! et vous retrouvant partout sur mes pas : Que prétends-je, en vous fuyant encore? Ne vous lasserez-vous pas de courir après moi ? suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressements et vos recherches?

Grand Dieu ! finissez mes peines en guérissant mes plaies ; fixez mes irrésolutions ; soulagez mon cœur en le délivrant de ses crimes; rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher; laissez-vous fléchir à mes vœux, et ne regardez pas mes œuvres ; écoutez mes désirs et fermez les yeux à mes faiblesses ; terminez le combat que je sens en moi ; rendez-vous le maître de mon âme ; devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste, ô mon Dieu ! c'est la faiblesse, c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour votre partage; arrachez-moi au monde et aux créatures, pour lesquelles vous ne m'avez pas fait, et détruisez en moi cet homme de péché que je hais, et qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais si la multitude de vos crimes, mon cher auditeur, et les désirs que Dieu vous inspire depuis longtemps de sortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette grande démarche, le temps de la pénitence où nous sommes entrés, les mystères saints qui nous attendent, ne vous laissent plus de prétexte de la différer.

SECOND MOTIF.

Oui, mon cher auditeur, que serviront vos jeûnes, si vous ne vous convertissez pas au Seigneur? quel fruit vous reviendra-t-il de vos abstinences, de nos instructions et de tous les exercices laborieux de cette sainte carrière, si vous ne sortez pas de l'abîme où vous vivez, et si une vie toute criminelle met toujours un chaos entre vous et la grâce ? Vous porterez avec les justes le joug de la loi, et vous n'en partagerez pas avec eux les consolations et les grâces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le savez, c'est le changement du cœur, c'est un renouvellement de vie, c'est la fin et la cessation de vos crimes.

Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence celui de la transgression de la loi du jeûne ; et que, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime, il vous paraisse inutile de vous soumettre à cette rigueur. C'est la disposition de l'impie qui n'espère plus rien de la miséricorde de Dieu, et qui, ne trouvant plus de ressource dans la religion, dont ses impiétés semblent lui fermer tous les secours, en cherche une dans le désespoir et dans le mépris affreux de son salut. Mais vous, mon cher auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité et à la

justice; vous à qui il fait encore entendre dans le fond de l'abîme où vous croupissez la voix de sa miséricorde; vous à qui il tend encore à tous moments la main pour vous aider à sortir du tombeau comme un autre Lazare; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre salut et le terme heureux de vos malheurs et de vos crimes; entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; demandez à Dieu que vous n'y couriez pas en vain. Offrez-lui ce léger sacrifice pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui vivifie vous soit donné; soumettez-vous à Dieu en vous soumettant à la loi de l'Eglise, et il vous soumettra les cupidités injustes qui vous dominent: plus la loi vous sera pénible, plus vous devez faire en sorte que cette peine ne soit pas infructueuse et sans mérite pour vous. C'est toujours un commencement de salut que d'accomplir le précepte; c'est s'unir avec les Justes; c'est craindre de désobéir à Dieu; c'est respecter ses lois saintes: c'est rendre hommage à la religion; c'est ne pas mettre un nouvel obstacle aux grâces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation: en un mot, le pécheur qui observe la loi peut du moins espérer toujours; celui qui la méprise est déjà condamné.

Et cependant, où sont ceux qui observent cette loi sainte? Que de prétextes frivoles et peu sérieux pour s'en dispenser! Oui, mes frères, que n'opposez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir? des infirmités chimériques: mais, hélas! les opposez-vous au monde, aux passions, aux plaisirs mille fois plus laborieux et plus nuisibles que cette loi de pénitence? Une santé faible et usée; mais quel usage en faites-vous pour le crime, pour l'ambition, pour des affaires terrestres mille fois plus dures à porter que le joug de Jésus-Christ? quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence; hélas! mais n'en éprouvez-vous pas tous les jours de plus grandes dans les excès de la table et du jeu, dans le dérangement d'une vie toute profane? vous en abstenez-vous pour cela? Où est ici la bonne foi, et cette équité dont vous faites tant d'ostentation dans vos démarches envers les hommes? N'êtes-vous donc faux et injustes qu'envers Dieu? Qu'avez-vous donc à opposer encore? un long usage de transgression, une habitude de violer la loi sainte, qui vous la rend désormais impraticable. Eh quoi! seriez-vous dispensés du précepte, pour ne l'avoir jamais observé jusqu'ici? L'ancienneté de l'infraction vous rendrait-elle moins coupables? Nous allégueriez-vous la durée du crime comme une excuse? Et ce qui devrait vous alarmer deviendrait donc précisément ce qui vous calme? C'est à nous à vous opposer cette longue et criminelle habitude de transgression, et à nous en servir de motif pour vous couvrir de confusion; et non pas à vous à nous l'alléguer comme une raison qui vous justifie. Que de pécheurs voluptueux et invétérés deviendraient innocents, si le long usage de la volupté tout seul les dispensait devant Dieu d'être chastes! Qu'on est à plaindre, mes frères, de s'aveugler dans l'affaire de l'éternité, sur des raisons puériles qu'on aurait honte d'avancer devant des hommes sérieux dans des affaires de néant!

Je sais qu'on nous dit tous les jours que ce n'est pas ici un point fort essentiel; que la grande affaire est de bien vivre, mais qu'au fond, user d'une viande plutôt que d'une autre, n'a jamais paru un crime fort sérieux, et sur quoi il faille tant sonner l'alarme et troubler les consciences des fidèles.

C'est-à-dire, ô mon Dieu! que la dernière ressource du pécheur pour se calmer est d'avilir dans son esprit la majesté de vos préceptes, comme si vous n'étiez pas également grand, lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent, ou lorsque vous ordonnez au premier homme de ne pas goûter d'un fruit où vous vouliez que sa soumission et son obéissance rendissent hommage à votre gloire et témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté et de votre clémence.

Oui, mes frères, ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne et de l'abstinence; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire: c'est presque un air de force et de raison de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Eglise, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne, établie par les apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des prophètes et de Jésus-Christ même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si rigoureux et si sévère.

Mes frères, le saint vieillard Eléazar était donc un esprit faible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son âme par l'usage des viandes profanes et défendues par la Loi? Le supplice de la mère et des sept enfants dans les Machabées n'est donc qu'une histoire risible, puisque les tourments les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avait interdits au peuple de Dieu? Les trois jeunes Hébreux dans la cour du roi de Babylone n'avaient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféraient la sainte simplicité des viandes prescrites à la faveur d'un monarque superbe? Et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques un scrupule vain et puéril?

Eh! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les saints ont trouvé tant de force et de grandeur? Avaient-ils de la majesté de la religion des idées moins nobles

et moins sublimes que vous? Etaient-ils moins instruits de la foi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent? Etaient-ce des esprits faibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte? On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur.

Aussi, il n'en reste presque plus de vestige dans le monde. Ce temps sacré n'est presque plus distingué des autres temps de l'année que par les instructions plus fréquentes que nous faisons aux fidèles. Le deuil n'est plus que dans nos temples, où les ministres pleurent encore entre le vestibule et l'autel. La pénitence de ces jours saints ne subsiste plus que dans le langage de l'Église. Au dehors, les plaisirs, les jeux, les passions, les spectacles, les excès mêmes de la bonne chère vont toujours même train. Allez dans les îles éloignées, dit l'Esprit de Dieu, voyez ce peuple infidèle ennemi de Jésus-Christ, et qui possède les lieux sacrés où s'accomplirent autrefois tant de mystères; entrez dans ses villes profanes aux temps destinés à la célébration de leurs jeûnes : quel recueillement! quelle abstinence! quelles purifications! quelles prières! quelle sévérité d'observance! quelles peines imposées par la loi de leur faux prophète, devenue leur loi publique contre les trangresseurs, s'il s'en trouvait un seul! Tout y annonce au dehors leurs jours de jeûne et d'abstinence; et au milieu de nos villes, nous, qui nous vantons d'être le peuple choisi, nous, qui nous regardons comme la nation sainte, tout en efface jusqu'aux traces les plus légères, et le seul spectacle qui rappelle l'établissement de la loi, c'est le grand nombre de ceux qui la violent. Trouvez-moi, en effet, une seule famille où le carême s'observe universellement? cherchez une table dans le monde, qui ne soit pas chargée de mets défendus et où il ne se rencontre quelque infracteur du précepte? Et ce n'est pas assez de le violer: loin de cacher sa honte et sa transgression dans l'enceinte de sa famille, on le viole avec éclat, on attire chez soi des complices de sa désobéissance, on les autorise par son exemple, on les force souvent par ses persuasions, et, comme si ce n'était pas assez du crime de l'infraction, on y ajoute celui du scandale.

Venez nous dire, après cela, que ce n'est pas ici un point fort essentiel. Vous ne comptez donc pour rien de changer les mœurs publiques, de vous révolter contre l'Eglise, de vous séparer comme un anathème de tout le corps des justes, de ne faire aucun usage des secours que la religion vous offre, d'être à vos frères une occasion de chute et de scandale, et, en un mot, de contribuer, autant qu'il est en vous, au relâchement des mœurs et à l'extinction de la foi et de la piété parmi les fidèles.

Voilà, mon cher auditeur, des motifs bien pressants pour vous déterminer à un changement de vie. Ajoutons-y encore la croix et l'exemple de Jésus-Christ que l'Eglise nous met devant les yeux en ces jours de salut.

### TROISIÈME MOTIF.

Ce grand spectacle pourrait-il vous devenir inutile? Le prix de son sang, qui a effacé les péchés du monde et qui va couler plus abondamment sur vous, pourrait-il vous laisser encore tout couvert de crimes et de souillures?

Car, mes frères, sa croix est le seul héritage qu'il ait laissé à son Eglise. Il faut que nous participions à son calice, si nous voulons partager avec lui sa gloire et son immortalité. C'est là l'esprit de notre vocation et le fondement de notre espérance. Hors de là nous ne sommes pas distingués de ces nations infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ. Otez de sa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à soi-même, le mépris du monde, la fuite des plaisirs, tout le reste peut nous être commun avec les philosophes qui débitaient une doctrine sage et éloignée des excès et des vices.

C'est donc la croix de Jésus-Christ, qui fait proprement le grand caractère des chrétiens, et la seule voie de salut que Jésus-Christ est venu ouvrir à ses disciples. Or, comment y participons-nous? Qu'avons-nous de commun avec Jésus-Christ crucifié? Nos œuvres, nos démarches, nos délassements, nos peines, nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont-elles marquées du sceau de la croix? Où paraît ce signe de salut dans toute la suite de notre vie?

Je sais que le monde nous fournit des croix et des afflictions; que nos propres passions nous en ménagent, et que nous sommes ingénieux à nous en former à nous-mêmes. Mais ce sont-là des croix de la cupidité. Ce sont les châtiments de nos passions, et non pas les remèdes de nos crimes. Ce sont les tristes suites du vice, et non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais, où est la croix de Jésus-Christ dans nos mœurs? Que souffrons-nous pour lui plaire? Que prenons-nous sur nos passions, sur nos humeurs, sur nos goûts, sur nos plaisirs, sur nos penchants, pour pouvoir prétendre au titre de ses disciples? Où est cette croix que nous portons, et sans laquelle il faut renoncer à Jésus-Christ? Nous portons la croix de nos crimes, la croix de nos passions, la croix de notre ambition, la croix de nos haines et de nos envies; c'est-à-dire, la croix du monde et du démon. Hélas! celle de Jésus-Christ est moins amère et moins pesante, et nous la rejetons : celle de Jésus-Christ rend heureux ceux qui la portent, et nous la craignons : celle de Jésus-Christ adoucit même les croix du monde, et nous les lui préférons : celle de Jésus-Christ est le prix de l'éternité, et nous la méprisons.

Quelle folie, mes frères! Nous ne pouvons

éviter les croix ici-bas; faisons du moins qu'elles nous soient utiles. Il faut toujours que nous souffrions de nos passions; souffrons du moins en les réprimant, afin que nos violences nous soient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie; mettons-les donc à profit, et faisons-en des amertumes de pénitence, afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour servir le monde, comme pour servir Jésus-Christ : souffrons pour Dieu ce que nous souffrons pour le monde; nos peines seront les mêmes, et les récompenses bien différentes.

Mais, que dis-je, mes frères, que nos peines seront les mêmes! Le Seigneur adoucit le joug qu'on porte pour lui; et le joug du monde est un joug de fer, qui meurtrit et qui accable. Les violences de la croix sont mêlées de mille consolations; et celles de la cupidité ne sont payées que par des peines nouvelles. Les sacrifices de la grâce calment le cœur; et ceux des passions le déchirent. Les saintes agitations de la pénitence laissent l'âme dans la joie et dans la paix; et les agitations du crime la troublent et la dévorent. Les épines de la vertu portent avec elles leur douceur et leur remède; et celles du vice laissent l'aiguillon dans la conscience, et le ver dévorant qui ne meurt plus. En un mot, les rigueurs de l'Evangile font des heureux; et les dégoûts du monde n'ont fait jusqu'ici que des misérables.

Les grâces qui vont couler de la croix de Jésus-Christ, vous offrent donc, mon cher auditeur, une ressource que vos crimes ne trouveront peut-être pas dans un autre temps. Les prières même de l'Eglise plus longues et plus touchantes, rendent, durant cette sainte carrière, le ciel plus propice aux pécheurs.

### QUATRIÈME MOTIF.

Les soupirs de cette chaste épouse qui ne s'occupe en ce temps que de la conversion de ses enfants, qui ne prolonge la tristesse et l'harmonie de ses cantiques que pour attirer les regards et les miséricordes du Seigneur sur les scandales qui l'affligent, ouvrent les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Tout le corps des justes qui prie, et qui est toujours exaucé, rend le Seigneur bien plus attentif aux besoins de l'Eglise et aux misères de nos âmes.

Je ne parle pas des jeûnes, des macérations, des austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur comme un sacrifice d'expiation pour le réconcilier avec son peuple. Tant d'âmes justes qui affligent leur chair par le jeûne et par la retraite, et dont la voix, comme la voix du sang innocent, monte jusqu'au trône de Dieu, non pour solliciter ses vengeances, mais pour attirer ses miséricordes. Hélas! si Judith toute seule dans Israël, affligeant son âme sous la cendre et sous le cilice, réconcilia le Seigneur avec son peuple, et détourna de lui les effets de son indignation et de sa colère; que ne devons-nous pas attendre de tant d'âmes fidèles, qui, répandues dans toutes les parties de la terre, prient en ce temps saint pour vous, et offrent au Seigneur leurs jeûnes et leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes? Que ne devez-vous pas attendre de tant de saints pasteurs qui offrent leurs âmes et leurs travaux pour vous enfanter à Jésus-Christ? de tant d'anachorètes pénitents, de tant de vierges pures, qui dans le fond de leur retraite, gémissent comme la colombe, désarment le bras du Seigneur prêt à s'appesantir sur nous, et changent ses foudres en des rosées de bénédiction et de grâce? Que de secours la religion présente à votre faiblesse! Que de portes la bonté de Dieu vous ouvre, pour vous faire rentrer dans le sein de sa miséricorde et de sa clémence!

Je pourrais encore ajouter les instructions que l'Eglise va vous donner par la bouche de ses ministres. Hélas! mes frères, si autrefois la lecture de la Loi de Dieu toute seule, presque oubliée parmi les Juifs, renouvela tout Jérusalem: si tout le peuple fondit en larmes; si les grands et les prêtres eux-mêmes touchés de la beauté et de la magnificence des préceptes divins, renoncèrent aux alliances profanes, et renvoyèrent les femmes étrangères. Que ne peut pas pour votre salut, le zèle de tant de ministres qui vont vous annoncer les paroles de la vie éternelle? Quel sentiment n'exciteront pas dans vos cœurs, si vous ne les fermez à la voix de Dieu, les maximes saintes et sublimes de l'Evangile, accompagnées de toute la force et de toute la terreur de notre ministère?

Oui, mes frères, la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée. Elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps; l'âge peut séduire; les exemples peuvent entraîner; les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir; mais enfin la vérité perce le nuage. Le grand, le solide de la religion prend la place dans un bon esprit de tout le frivole qui l'avait amusé. Lassé d'avoir couru longtemps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes, et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel, qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère. Et remarquez ici que le monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole, qui nous avait fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, mon cher

auditeur, qui vous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut. Ne vous opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Eglise va faire pour vous rappeler à une vie plus pure et plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout va s'empresser à vous sauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égarements, et à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vide, et peut-être aussi l'indécence et le ridicule? Que reste-t-il à faire au Seigneur? Il vous agite par des remords secrets, et vous combattez les saints mouvements de sa grâce : il vous offre tous les secours de la religion, et vous n'en faites aucun usage : il réunit toutes les prières de l'Eglise en votre faveur, et vous les rendez inutiles par votre impénitence : il fait tonner dans ces chaires chrétiennes les promesses et les menaces formidables de la Loi, et elles s'effacent de votre cœur un moment après que son Esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore? Châtier vos crimes et ceux de vos semblables par des calamités publiques : répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avaient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions et de leurs débauches. C'était, mes frères, la seule ressource qui restait à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parlait en vain au fond de nos cœurs; il nous frappe pour se faire entendre.

### CINQUIÈME MOTIF.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur nos têtes les traits de sa colère. Nos ennemis nous insultent. Les enfants d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en faiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles, en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins, à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos provinces et se partager par avance nos terres et nos foyers. La justice de nos armes semble en affaiblir la force et le succès. La paix, autrefois entre nos mains, s'éloigne de plus en plus de nous, et nos désirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre et de la désolation répand le deuil et la misère sur nos villes et sur nos campagnes. Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendu nécessaires. La France, que nos premières années avaient vue si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère et profonde, et nos ennemis si jaloux autrefois de nos prospérités peuvent à peine se persuader nos malheurs et nos pertes.

D'où vient ce changement, mes frères? Je l'ai déjà dit. La colère de Dieu éclate sur nos crimes, leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le Prophète : *Prospexit de excelso sancto suo* (*Psal.* CI, 20); et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous, les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres mêmes sans piété; le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auraient rougi, et n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux mêmes à qui il s'étudie de plaire : *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique; les théâtres devenus des lieux de prostitution, par le déréglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre, et les mœurs publiques devenues des scandales publics : *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire; les ministres de la paix eux-mêmes divisés; la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles; le zèle allumé par un vil intérêt; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne; la piété changée en gain et en une indigne hypocrisie; et ce royaume autrefois le soutien de la foi, et la plus pure portion de son Eglise, devenu par la licence des discours et l'impiété des sentiments le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules : *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux environné d'une cour dissolue; le courtisan, toujours parmi nous servile imitateur du maître, devenir ici son censeur secret; la piété sur le trône devenue plus odieuse; les crimes se multiplier par la contrainte; le péril de la débauche en assaisonner les excès; l'ambition se revêtir des apparences de la piété pour attirer les largesses du souverain; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les artifices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés : *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis nos enfants, nos époux, nos frères et nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige. Il a fait échouer nos projets, et nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil et de dissolution; il a eu recours aux châtiments, afin que, si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Et cependant quel usage faisons-nous de

ces fléaux publics? Qu'opposons nous à la colère de Dieu, pour la désarmer? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événements, des inquiétudes sur les misères et sur les charges publiques; que dirai-je? des murmures peut-être contre le gouvernement; de vaines réflexions et des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises et des projets; des dérisions souvent, et des chants satiriques et profanes, symbole éternel de la légèreté de la nation, et qui nous ont toujours consolé de nos malheurs en éternisant le souvenir de nos pertes; c'est ce qu'un ancien Père reprochait déjà, de son temps, à nos ancêtres: *Cantilenis infortunia sua solantur.* (Salv.)

Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étaient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises, de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut; nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent partent du ciel; que c'est Dieu lui-même qui confond les conseils et la prudence de nos chefs; qui aveugle nos sages et nos vieillards; qui répand la terreur et l'épouvante dans nos armées; et que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, mes frères, et alors nous serons les plus forts. Forçons le Seigneur, par un repentir sincère, à combattre pour nous; et alors ou il donnera la paix à son peuple, ou nous dissiperons nos ennemis comme de la poussière.

Maison d'Israël, disait autrefois le grand prêtre Eliacim aux Juifs frappés comme nous de la main de Dieu, et en proie aux troupes victorieuses des Assyriens: souvenez-vous comment Moïse, ce serviteur de Dieu, brisa autrefois la force d'Amalec, qui se confiait dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes, et dans la multitude de ses chariots: *Memores estote Moysi servi Domini, qui Amalec confidentem in virtute sua et in exercitu suo dejecit.* (*Judith*, IV, 13.) Ainsi disparaîtront devant vous vos ennemis, continuait ce vénérable pontife, si vous demeurez fidèles dans la pratique des ordonnances de la Loi, et si vous revenez au Seigneur par les gémissements d'un cœur brisé et d'un repentir vif et sincère: *Sic erunt universi hostes Israel, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus in conspectu Domini.* (*Ibid.*, 14.)

Et voilà, mes frères, ce que le pontife saint (10), qui nous honore ici de sa présence, et que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce temps de calamité, vous a déjà dit avec les expressions les plus vives du zèle pastoral et de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il vous a marquées par une indiction solennelle de jeûnes et de prières, pour remédier aux maux qui nous affligent. Mes frères, vous a-t-il dit, finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt. Devenons plus fidèles, et nous deviendrons bientôt plus heureux et plus tranquilles. Faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, et nos larmes seront bientôt essuyées. Convertissons-nous au Seigneur, et le Seigneur combattra pour nous. Mettons-nous en paix avec Dieu, et nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà, mes frères, ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours. Il souffre des malheurs qui vous affligent; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions et de vos pertes; mais il porte encore plus le poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles et plus fortunés; mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle, mes frères, en répondant à sa tendresse. Consolez sa piété, en secondant ses désirs. Récompensez ses soins, en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque, malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle, qui peut vous réconcilier avec le Seigneur, et arrêter le bras de son indignation et de sa colère. N'abusez donc pas du don de Dieu, mon cher auditeur, et ne rendez pas inutiles par l'endurcissement de votre cœur, tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre, et les ressources les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu! que de justes sujets de condamnation n'aurez vous pas un jour contre moi? Que n'aurez-vous pas fait pour me sauver, et qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre? Vous avez tout mis en œuvre pour empêcher votre créature de périr; vos grâces, vos inspirations, des lumières vives, des amertumes salutaires, des dégoûts infinis, des passions traversées, des projets confondus, des espérances évanouies, des calamités publiques et personnelles; que dirai-je encore? un cœur même tendre pour le bien; un cœur né avec des sentiments de vertu et de droiture, un cœur qui se refusait aux excès, qui ne paraissait point fait pour le déréglement, qui ne cessait de me rappeler à vous, et de me reprocher en secret ma honte et ma faiblesse. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes? Seigneur, ne vous lassez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici, pour me laisser périr sans ressources; plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance; et l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.

(10) Monseigneur le cardinal de Noailles devant qui ce sermon fut prêché à Notre-Dame.

## SERMON III.

*Pour le jeudi après les Cendres.*

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel. (*Matth.*, VIII, 10.)

*Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël.*

D'où venait donc l'incrédulité que Jésus-Christ reproche aujourd'hui aux Juifs? et quel sujet pouvaient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine et de la vérité de son ministère? Ils avaient demandé des miracles, et il en avait opéré à leurs yeux de si convainquants, que personne avant lui n'en avait fait de semblables. Ils avaient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages : Moïse et les prophètes lui en avaient rendu ; le Précurseur avait dit hautement : Voilà le Christ et l'Agneau qui vient effacer les péchés du monde; un gentil rend gloire dans notre évangile à sa toute-puissance; le Père céleste du haut des airs avait déclaré que c'était là son Fils bien-aimé ; enfin les démons eux-mêmes frappés de sa sainteté, ne sortaient des corps qu'en confessant qu'il était le Saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvait encore opposer l'incrédulité des Juifs, à tant de preuves et de prodiges?

Voilà, mes frères, ce qu'on pourrait demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels après l'accomplissement de tout ce qui avait été prédit, après la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des césars, le consentement de l'univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes, et la religion de dix-sept siècles ont si universellement et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, mes frères, au milieu des triompnes de la foi s'élèvent encore en secret parmi nous des enfants d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent; des hommes impies, qui changent, comme dit un apôtre, la grâce de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphèment la majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugements terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvait quelque âme de ce caractère, souffrez, vous, mes frères, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine, que vous avez reçue des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion, ou pour les détromper, ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Eglise faisaient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire, que j'entreprenne l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité; et qu'avant que de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondements de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur soumission est raisonnable, et de se convaincre que la foi qui paraît l'écueil de la raison en est pourtant la seule consolation, le seul guide et l'unique ressource.

Voici donc tout mon dessein. L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux sentiment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance. Or, je veux montrer aujourd'hui que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison, est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même; que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil, en est la démarche la plus glorieuse : et enfin, que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance, en est le sacrifice le plus indispensable. Et de là, je tirerai les trois grands caractères de la religion : elle est raisonnable, elle est glorieuse, elle est nécessaire.

O mon Sauveur, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine! Ne souffrez pas que votre croix, qui vous a soumis l'univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui, par les prodiges secrets de votre grâce, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance, et détruisez, par ces lumières vives qui éclairent les cœurs, plus efficaces que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères. *Ave*, etc.

### PREMIÈRE PARTIE.

Commençons par convenir d'abord, mes frères, que c'est la foi, et non pas la raison, qui fait les chrétiens, et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ est de captiver son esprit et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant, je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission ; que plus, même, nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre, et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarement et de la faiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes; et comme la Loi, bonne et sainte en elle-même, ne servait pourtant qu'à conduire les hommes à Jésus-Christ, et s'arrêtait là comme à son terme, de même la raison, bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu et une

participation de la raison souveraine, ne doit servir et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison, ou le fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire peut être soupçonnée de crédulité, ou du côté de l'autorité qui nous persuade : si elle est légère, c'est faiblesse d'y ajouter foi ; ou du côté des choses qu'on veut nous persuader : si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables ; ou, enfin, du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader : s'ils sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or, il est aisé de montrer que l'autorité, qui exige la soumission du fidèle, est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre ; que les vérités qu'on veut lui persuader sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience ; et enfin, que les motifs dont on se sert pour le persuader sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces assemblées saintes, où l'Eglise, par la bouche de ses pasteurs, forme des décisions et propose à tous les fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité, que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-dire, comme renfermée dans la seule Eglise catholique, que comme formant, depuis la naissance du monde, une société à part, seule dépositaire de la connaissance d'un Dieu et de la promesse d'un Médiateur ; toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'univers ; toujours contredite et toujours la même ; et je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatants de vérité, qu'on ne peut, sans extravagance, refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion est un caractère que la raison respecte ; et l'on peut dire qu'une croyance, consacrée par la religion des premiers hommes et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui semblent disputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine. Mais, à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur ; et l'on peut leur faire à toutes le reproche du prophète : *Novi, recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum.* (*Deut.*, XXXII, 17.)

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes ; car, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme ; et, comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà, mes frères, le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion est l'histoire de la naissance du monde même. Les livres divins, qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants ; et, comme l'erreur naît toujours de la vérité et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement ; de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.

Or, mes frères, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable ? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne ne nous ont donné, pour garants de leur antiquité, que des récits fabuleux et qui tombaient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent ; et c'est tout dire, d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie, et les inventions de cet art les plus solides fondements de leur religion.

Ici, c'est une suite de faits raisonnables naturels, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille, continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie, où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événements qui subsistaient encore alors, par des traits qu'on reconnaissait encore dans les

lieux qu'ils avaient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avait ouï dire aux enfants des patriarches, et que les enfants des patriarches ne rapportaient que ce que leurs pères avaient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avait rien d'écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avait recueilli de vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire, toute la tradition du genre humain; et, le premier, il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avait fait jusque-là toute la religion, toute la science et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paraît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes frères, par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés; lisez l'histoire des peuples et des nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre; que dis-je? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un Être souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse; ici elle est aussi sûre que tout le reste, et les derniers âges qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde, à laquelle la raison doive céder, c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour à tour sur la terre. Suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays. Elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérants; ils vainquaient les dieux des peuples, en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissaient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes frères, de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes, et malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfants, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah! le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. Non, ce n'est pas par le glaive, comme dit le Prophète, que nos pères possédèrent la terre: *Nec enim in gladio suo possederunt terram.* (*Psal.* XLIII, 4.) Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte; mais ce peuple si faible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants, ont suivi la destinée des choses humaines; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a faits pour le détruire.

Or, d'où vient, mes frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtiments dont il punissait les transgresseurs, si aisé même à s'établir et à tomber par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire; d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions soutenues de la puissance des empires et des royaumes, sont retombées dans le néant d'où elles étaient sorties? Eh! n'est-ce pas Dieu et non l'homme qui a fait toutes ces choses? n'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a conservé son ouvrage? Et, puisque tout ce que l'esprit humain avait inventé a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré était seul l'ouvrage de la Sagesse divine? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps ont introduit mille changements à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y voulait mêler, je l'avoue; mais, ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter ou diminuer selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent; mais, ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs et des temps; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité, qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du fidèle est raison-

nable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes frères, entrons dans le fond du culte des chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie, dont les ténèbres cachaient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimerait pas d'être approfondie et qui craindrait l'examen, serait suspecte: *Cæterum suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspirait à l'homme des sentiments insensés de la Divinité; la philosophie, des sentiments peu raisonnables de lui-même; la cupidité, des sentiments injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion qui remédie à ces trois plaies que la raison de tous les siècles n'avait jamais pu ni guérir, ni même connaître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Ecritures. S'il y a au-dessus de nous un Être suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons, assis sur les chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré; c'est-à-dire, nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages; mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe; et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Être souverain que toutes ces idées!

En second lieu, une vaine philosophie, ou avait dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens; ou l'avait follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvait trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès; elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination; elle corrige son orgueil, en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin, la cupidité rendait l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard! Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patients, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes cléments, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des États. Non-seulement elle arrête les usurpations, mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger; non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère, mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien, lorsqu'il en a besoin; non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie, mais elle veut que nous fassions du bien à ceux-mêmes qui nous font du mal; que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez-moi, disait autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte: bon Dieu! quelle paix! quelle félicité! quelle image du ciel sur la terre! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste? et n'est-il pas vrai que, si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la raison, la religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens voudrait qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader, achèvent de forcer l'incrédulité.

1° Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements; et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier; que les pères transmettaient à leurs enfants, comme leur plus précieux héritage; qui étaient conservées dans le temple saint, comme le gage le plus sacré des promesses divines; et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers; des prophéties qu'on ne cachait point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des sibylles resserrés avec

soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici, nos livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devaient les avoir sans cesse entre les mains : chacun avait droit d'y étudier ses devoirs et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères ; ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes ; ils reprochaient aux rois leur dissolution, aux pontifes leurs injustices, aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité ; et cependant, ces livres saints lui étaient chers, et, par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connaissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la Divinité.

2° Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressaient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire, dans un temps où les pontifes qui avaient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auraient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils avaient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Evangile et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux, sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportait, ce fait, tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux, ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendaient de leur imposture. Ces hommes qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auraient donc donné à la terre un exemple d'extravagance, inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seraient, de sang froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connaissaient eux-mêmes la fausseté ? Ces hommes seraient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les aurait trompés, et qui, n'ayant pas ressuscité, comme il l'avait promis, se serait joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur faiblesse ? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin, la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les césars, qu'elle dégradait du rang des dieux, les philosophes qu'elle convainquait d'ignorance et de vanité, les voluptueux à qui elle ne prêchait que des croix et des souffrances, les riches qu'elle obligeait à la pauvreté et au dépouillement, les pauvres à qui elle ordonnait d'aimer leur abjection et leur indigence, tous les hommes, dont elle combattait toutes les passions. Cette foi, prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison ; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je ? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Etre fidèle et être destiné à la mort, étaient deux choses inséparables et cependant le danger était un nouvel attrait ; plus les persécutions étaient violentes, plus la foi faisait de progrès, et le sang des martyrs était la semence des fidèles. O Dieu ! qui ne sentirait ici votre doigt ? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage ? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers ? Mais, non-seulement cette soumission est raisonnable, elle est encore glorieuse à l'homme.

### SECONDE PARTIE.

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumière que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étaient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir ; glorieux par la situation où elle met le fidèle pour le présent ; glorieux, enfin, du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes frères ? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véri-

table, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi. Elle nous apprend que notre origine est divine et nos espérances éternelles.

Or, je vous demande, est-il honteux à la raison de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature? Eh quoi, mes frères! serait-il donc plus glorieux à l'homme de se croire de la même nature que les bêtes et d'attendre la même fin ? Quoi! l'incrédule croirait se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue que le hasard a assemblée et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles! Quoi! il aurait meilleure opinion de lui-même en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre vérité de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère! Pour moi, disait autrefois saint Ambroise aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme : *Juvat hoc credere* (S. Ambr. *Orat. de resurrectione*); d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat.* C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire : *Non credidisse pœna est.* Ah! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu, que me croire de la même nature que les bêtes; c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : ***Quod si in hoc erro, quod me angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar.*** (*Ibid.*)

Mais, si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes frères, représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs et de tous les mouvements de son cœur; exerçant un empire glorieux sur lui-même; possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs; peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière; quelle élévation!

La philosophie ne détruisait les vices que par le vice. Elle n'apprenait avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissements du monde; elle cherchait plus la gloire de la sagesse que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevait toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire l'orgueil; semblable à ce prince de Babylone, qui n'avait renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étaient des œuvres de ténèbres. Il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul et comme s'il n'y avait plus d'hommes sur la terre : quelle élévation! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes, et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation? je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie, et de tous ces monstres qui règnent tour à tour dans son cœur?

Car, vous, qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car, qui

pourrait désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus de Dieu ; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie; la vertu et le vice vous paraissent des préjugés de l'enfance et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations, qu'on n'oserait nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? et pouvez-vous en soutenir la seule image?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage? n'est-ce pas la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie, si vous aviez pu allier la religion avec vos plaisirs? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênait vos passions, et vous l'avez crue fausse, dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire, que tout mourait avec nous; que les peines éternelles étaient des terreurs de l'éducation; que les penchants nés avec nous ne pouvaient être des crimes; que sais-je? et toutes ces maximes de libertinage sorties de l'enfer. On croit aisément ce qu'on désire. Salomon n'adora les dieux des femmes étrangères, que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avaient jamais eu de passions ou si la religion les avait autorisées, il n'aurait jamais paru d'incrédules sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que, dans les moments où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en apercevoir, vers la religion; dans les moments où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent; vous rendez, comme malgré vous, un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi; vous avez beau l'affaiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre; c'est qu'au premier signal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous reconnaissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre Père et de l'Auteur de votre être, vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire; et, humilié sous la main du Tout-Puissant, prête à tomber sur vous et à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, et que l'homme n'est que vanité et que mensonge.

Enfin, si mon sujet avait besoin de nouvelles preuves, je vous montrerais combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disaient autrefois les Juifs à leurs enfants. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux, disait saint Paul aux fidèles (*Heb.*, XI, 39), après leur avoir rapporté de siècle en siècle dans ce beau chapitre de sa *Lettre aux Hébreux*, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérants si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savants si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitents, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchait une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvait nulle part. Ici, quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et, de l'autre côté, ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paraît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides et pour vos modèles, ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disait autrefois saint Jérôme, dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides: *Si me deprehenderis errantem, patere me, quæso, errare cum talibus.*

Et ici, mes frères, souffrez que laissant pour un moment les incrédules, je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On aurait horreur de se départir de la croyance de ses pères; mais on veut raffiner sur leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères; mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug, en taisant les vérités saintes, recevant les unes comme raisonnables, raisonnant sur les autres, et les mesurant sur nos faibles lumières, et notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles, qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or, mes frères, la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur; un seul doute, un

seul mot la blesse; un souffle, pour ainsi dire, la ternit. Et cependant, quelle licence ne se donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens sur ce que la foi de nos pères a de plus respectable? Hélas! le seul nom terrible du Seigneur ne pouvait pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme; et aujourd'hui ce que la religion a de plus auguste, est devenu le sujet des conversations mondaines; on y parle de tout; on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connaissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple, n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés; des doutes tant de fois éclaircis et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité; des hommes qui, dans des mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude, accompagnée de lumières et de piété, pourrait à peine éclaircir.

Des personnes même dans un sexe où l'ignorance sur certains points devrait être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudraient qu'en sachant on affectât d'ignorer; des personnes qui connaissent mieux le monde que Jésus-Christ, qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs, font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur leurs misères et sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées et que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables, ne se connaissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme, vous venez de le voir: il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

### TROISIÈME PARTIE.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité, lui sont, pour ainsi dire, étrangers; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire, dans le caractère même de sa raison.

Or je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie, parce que sa raison est faible et qu'il faut l'aider; parce qu'elle est corrompue et qu'il faut la guérir, parce qu'elle est changeante et qu'il faut la fixer. Or la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention, je n'en abuserai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raison est faible, et qu'il lui faut un secours. Hélas! mes frères, nous ne nous connaissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis et l'artifice divin qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disait autrefois cette illustre mère des Machabées à ses enfants, comment vous avez paru dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie que vous y avez reçue; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres et qui les ai mis chacun à leur place; c'est la main invisible de l'auteur de l'univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis; neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator qui formavit hominis nativitatem.* (II *Mach.*, VII, 22, 23.) Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont on n'approfondira jamais tous les secrets, et il n'est que celui qui a présidé à sa formation qui puisse les connaître.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disait saint Augustin; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connaissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô homme! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité, ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais qu'est-ce qu'il nous en a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore.

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les

lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer; et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements : expliquez-nous les effets suprenants des plantes, des métaux, des éléments : cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre : démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux : rendez-nous raison des différents instincts des animaux : tournez-vous de tous les côtés; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi! La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point! Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu! Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous! L'univers que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez; et vous voulez que les mystères de la foi qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières! Oh! égarement! Si tout était clair, hors la religion, vous pourriez avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres; mais puisque, au dehors même, tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin (Tract. 28 *in Joan.*) doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos.*

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la faiblesse de la raison, mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avait-il de plus naturel à l'homme, que de connaître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe, que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage? ces lumières étaient nées avec nous. Cependant, repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Evangile, et voyez jusqu'où l'homme avait dégradé son Créateur, et à qui il avait fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fît des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étaient effacés, et l'homme ne portait plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avait gravé. Platon, cet homme si sage, et qui, selon saint Augustin, avait si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage, et permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque parmi les animaux, et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parents, pour ainsi dire, et par là, sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité, tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté était le souverain bien; et quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes; les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu : les vices les plus abominables y furent consacrés; on leur dressa des temples et des autels; l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie, et des crimes encore plus honteux, furent érigés en divinités; le culte devint une débauche et une prostitution publique; et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes; et l'Apôtre qui nous les rapporte, prend soin de nous avertir que ce n'était point là seulement le déréglement des peuples, mais des sages et des philosophes qui s'étaient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avait livrés aux désirs corrompus de leur cœur. Oh! Dieu! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égarements si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne saurait être à elle-même son guide, sans tomber dans les abîmes dont votre foi et votre lumière seule peut les retirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes frères, si la brièveté d'un discours permettait de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes; c'était sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'âme, sur la véritable félicité

Les uns doutaient de tout; les autres croyaient tout savoir. Les uns ne voulaient point de Dieu; les autres nous en donnaient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos; quelques autres, esclave des destinées et soumis à des lois qu'il ne s'était pas imposées lui-même; ceux-ci, incorporé avec tout l'univers,

l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde qui, tout entier, est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout dire, autant d'écoles, autant de sentiments sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme : ici, c'était un assemblage d'atomes; là, un feu subtil : ailleurs, un air délié; dans une autre école, une portion de la Divinité. Les uns la faisaient mourir avec le corps; d'autres la faisaient vivre avant le corps; quelques autres la faisaient passer d'un corps à un autre corps; de l'homme, au cheval; de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvait qui enseignaient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettaient dans la raison; d'autres ne la trouvaient que dans la réputation et dans la gloire; plusieurs dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'âme, la fin et la félicité de l'homme, tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étaient pourtant devenus des problèmes, qui de part et d'autre n'étaient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes; des questions oiseuses, où l'on ne s'intéressait pas pour le fond de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si de là nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourrait rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères? Quelles furent les abominations des gnostiques, les extravagances des valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des manichéens; suivez de siècle en siècle; comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Eglise tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé. Depuis la séparation de nos frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine! que de sectes sont nées d'une secte! que d'assemblées particulières dans un même schisme! Ce royaume illustre (11), que son voisinage, ses malheurs et des gages sacrés et augustes (12) nous rendent si cher, à combien de différents partis sur la religion est-il aujourd'hui en proie? Cette Eglise si vénérable, si féconde autrefois en saints, par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui déchirée? Chacun y est à soi-même la loi et son juge; et la religion dominante est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi! ô don de Dieu! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme! O règle infaillible descendue du ciel et donnée en dépôt à l'épouse de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israël, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie!

Pour vous, mes frères, quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrais-je vous dire en finissant? Vous dites que vous avez la foi, montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance? L'Evangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi qui fait les chrétiens n'est pas une simple soumission de la raison; c'est une pieuse tendresse de l'âme; c'est un désir continuel de devenir semblables à Jésus-Christ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion, est un monstre dont on a horreur; mais un chrétien qui croit, et qui vit comme s'il ne croyait pas, est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se damne comme un désespéré, l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots, et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez donc, mes frères, votre foi certaine par vos bonnes œuvres; et si vous frémissez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais chrétien ne sera pas différente de la sienne, et qu'il aura le même partage que les infidèles : *Partem ejus cum infidelibus ponet.* (*Luc.*, XII, 46.) Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des justes, et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites. Ainsi soit-il.

## SERMON IV.

### *Pour le vendredi après les Cendres.*

#### DU PARDON DES OFFENSES.

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. (*Matth.*, V, 43-44.)

*Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain et vous hairez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.*

On croit d'ordinaire que le législateur des Juifs avait usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenses; qu'obligé de ménager la faiblesse d'un peuple charnel, et d'ailleurs

(11) L'Angleterre.

(12) Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme étaient alors à Saint-Germain en Laye.

persuadé que, de toutes les vertus, l'amour des ennemis était celle qui coûtait le plus au cœur de l'homme, il s'était contenté de régler la vengeance et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas, dit saint Augustin, que, pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi, comme toutes les autres avait sa sainteté, sa bonté, sa justice; mais c'était plutôt un établissement de police qu'une règle de piété. Elle était propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat; mais elle ne touchait point au cœur, et n'allait pas jusqu'à la racine des haines et des vengeances. On s'y proposait seulement, ou d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il aurait affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui laissant craindre que, s'il excédait dans la satisfaction, il s'exposait à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La morale des philosophes avait encore mis le pardon des offenses au nombre des vertus; mais c'était un précepte de vanité plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur semblait traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage; c'est qu'il leur paraissait honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'était donc fondé que sur le mépris qu'on avait pour eux. On se vengeait en dédaignant la vengeance; et l'orgueil se relâchait sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous ont nui, par la gloire qu'il trouvait à les mépriser.

Mais la loi de l'Evangile sur l'amour des ennemis ne flatte point l'orgueil et ne ménage pas l'amour-propre. Rien ne doit dédommager le chrétien dans le pardon des offenses, que la consolation d'imiter Jésus-Christ et de lui obéir; que les titres qui, dans un ennemi, lui découvrent un frère; que l'espérance de retrouver devant le Juge éternel la même indulgence dont il aura usé envers les hommes. Rien ne doit le borner dans sa charité, que la charité elle-même qui n'a point de bornes, qui n'excepte ni lieux, ni temps, ni personnes, qui ne doit jamais s'éteindre. Et quand la religion des chrétiens n'aurait point d'autre preuve contre l'incrédulité, que l'élévation de cette maxime, elle aurait toujours ce degré de sainteté, et par conséquent de vraisemblance sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre.

Développons donc les motifs et les règles de ce point essentiel de la loi: les motifs, en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre; les règles, en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions: c'est-à-dire, l'injustice de nos haines, et la fausseté de nos réconciliations. Implorons, *etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés humaines sont le goût, la cupidité et la vanité. Le goût : on suit un certain penchant de la nature, qui nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité : on cherche des amis utiles; ils sont dignes de notre amitié dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs; les titres qui nous rendent puissants se changent bientôt en des qualités qui nous font paraître aimables; et l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité : des amis qui nous font honneur nous sont toujours chers; il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation; et ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

Voilà les trois grands liens de la société humaine. La religion et la charité n'unissent presque personne : et de là vient que dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation et notre vanité, les liens humains et fragiles qui nous unissaient à eux se rompent, notre cœur s'éloigne d'eux et ne trouve plus en lui, à leur égard, qu'aigreur et amertume. Et voilà les trois sources les plus universelles des haines que les hommes nourrissent les uns envers les autres, qui font des douceurs de la société un acharnement éternel, qui empoisonnent toute la joie des conversations et toute l'innocence des commerces, et qui, attaquant la religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous sous des apparences d'équité qui les justifient à nos yeux et qui nous rassurent.

Je dis, dès que les hommes choquent notre goût, et c'est le premier prétexte et la première source de notre éloignement et de nos haines envers nos frères. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette personne, que tout vous choque et vous déplaît en elle, que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître, que toutes ses manières semblent affectées pour vous aigrir, que de la voir ne servirait qu'à augmenter l'aversion naturelle que vous avez pour elle, et que la nature a mis en nous des haines et des amours, des rapports et des aversions dont il ne faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrais vous répondre, d'abord, en établissant les fondements de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos frères. Cet homme, pour vous déplaire et n'être pas de

votre goût, en est-il moins votre frère, enfant de Dieu, citoyen du ciel, membre de Jésus-Christ, et héritier des promesses éternelles? Son humeur, son caractère, quel qu'il puisse être, efface-t-il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les fonts sacrés, qui l'unissent à vous par des liens divins et immortels, et qui doivent vous le rendre cher et respectable? Lorsque Jésus-Christ nous ordonne d'aimer nos frères comme nous-mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur, et dans l'accomplissement duquel nous ne trouvions ni difficulté, ni peine? Eh! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos frères, si, en vertu de ce commandement, nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et une inclination naturelle? Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte; il est à lui-même sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part. Jésus-Christ a donc prévu qu'il nous en coûterait pour aimer nos frères; que nous trouverions en nous des antipathies et des répugnances qui nous éloigneraient d'eux, et voilà pourquoi il a attaché un si grand mérite à l'observance de ce seul point, et nous a déclaré si souvent que l'observer était observer la loi tout entière. L'aversion pour nos frères, loin donc de justifier notre éloignement envers eux, nous rend au contraire l'obligation de les aimer plus précise, et nous met personnellement dans le cas du précepte.

Mais, d'ailleurs, un chrétien doit-il se conduire par goût et par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce? Et depuis quand le goût naturel que l'Evangile nous ordonne de combattre est-il devenu un privilége qui nous dispense de ses règles? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs était un titre d'exemption, où est le fidèle qui ne fût quitte de toute la loi, et qui, plus il sentirait de corruption dans son cœur, plus il n'y trouvât sa justification et son innocence? Nos goûts sont-ils notre loi? La religion n'est-elle plus que l'appui et non le remède de la nature? N'est-ce pas une faiblesse, même selon le monde, de ne régler nos démarches et nos sentiments, nos haines et nos amours envers les autres hommes, que sur la bizarrerie d'un goût dont nous ne saurions nous rendre aucune raison à nous-mêmes? Les hommes de ce caractère font-ils grand honneur, je ne dis pas à la religion, mais à l'humanité? et ne sont-ils pas au monde lui-même un spectacle de mépris, de dérision et de censure? Quel chaos que la société, si le goût tout seul décidait des devoirs et des bienséances, et s'il n'y avait point d'autre lien qui liât les hommes ensemble! Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Evangile serait-il là-dessus plus indulgent? l'Evangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes; l'Evangile, qui nous ordonne partout de nous faire violence et de combattre nos goûts et nos affections; l'Evangile, enfin, qui veut que nous agissions par des vues supérieures à la chair et au sang, et que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchants les plus légitimes.

Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même votre crime. Je pourrais vous répondre encore : Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui; mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à personne? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde, et que tout vous applaudit et vous approuve? Or, si vous exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez; s'il vous paraît déraisonnable de se laisser révolter par des riens et par certaines saillies dont nous ne sommes pas quelquefois les maîtres; si vous voulez qu'on juge de vous par la suite, par le fonds, par la droiture des sentiments et la conduite, et non par des humeurs qui échappent, et sur lesquelles il est malaisé d'être toujours en garde contre soi-même, ayez la même équité pour votre frère, appliquez-vous la même règle, supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte, et ne justifiez pas, par votre éloignement pour lui, les aversions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable, qu'il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs frères sont ceux mêmes avec qui personne ne peut compatir, qui sont la terreur des sociétés et à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrais vous demander, mon cher auditeur, si ce fonds d'opposition qui vous rend votre frère si insupportable n'est pas plus en vous, c'est-à-dire dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre; vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même; si ses amis, ses proches, ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous; que sais-je encore? vous demander si ce qui vous déplaît en lui ne sont pas peut-être ses bonnes qualités; si ses talents, sa réputation, son crédit et sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts, et si ce n'est pas son mérite ou son rang qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire; comme elle a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers et qui nous la rendent méconnaissable; mais approfon-

dissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux, ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer; que tout ce qui vous passe ou vous égale vous contraint et vous gêne, et que, pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin, et je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune et votre établissement, et dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent; vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains; vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices; vous ne vous rebutez point; votre patience est toujours plus forte que votre opposition et votre répugnance, et vous n'oubliez rien pour plaire. Ah! si vous regardiez votre frère comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de boue et d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût? ne vaincriez-vous point l'injuste opposition qui vous éloigne de lui? vous en coûterait-il tant pour mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels et vous faire une violence utile et nécessaire? Vous souffrez tout pour le monde et pour la vanité, et vous prétendez qu'on est injuste dès qu'on exige de vous une seule démarche pénible pour l'éternité?

Et ne dites pas que ce sont là de ces bizarreries de la nature, dont on ne saurait rendre raison, et que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts et de nos penchants. J'en conviens jusqu'à un certain point; mais il y a un amour de raison et de religion, qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Evangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère; il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez que l'on fît pour vous-même. La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament; c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable, un amour qui prend sa source dans les mouvements de la grâce et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères que de ne les aimer que par goût; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut et qui puisse former des amis solides et véritables; car le goût change sans cesse et la charité ne meurt jamais; le goût ne se cherche que lui-même, et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime; le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrâce, et la charité est plus forte que la mort; le goût n'aime que ce qui l'accommode, et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime : le goût est aveugle et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères, et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grâce sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs, souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle est la première source de nos amours et de nos haines, l'injustice et la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde; car rien n'est plus ordinaire que de vous entendre justifier vos animosités, en nous disant que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre; qu'il a fait échouer votre fortune; qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes; que vous le trouvez partout sur votre chemin, et qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai, et je vous réponds : Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre âme et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel? En le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux; et en le haïssant, vous renversez le fondement de de votre salut éternel : il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens; et pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même; et, pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un sans fin et sans mesure.

Et, de plus, votre haine envers votre frère vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant, et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu! que celle de la haine, c'est-à-dire d'une passion noire et violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-dire de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère?

Mais laissons ce langage humain; par-

lons celui de l'Evangile auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez chrétien, mon cher auditeur, si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instruments des miséricordes de Dieu sur votre âme, comme les ministres de votre sanctification et les écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage. Vous vous seriez perdu dans le crédit et l'élévation; vous y auriez oublié Dieu; votre ambition aurait crû avec votre fortune, et la mort vous aurait surpris dans le tourbillon du monde, des passions et des espérances humaines. Mais le Seigneur, pour préserver votre âme, vous a suscité, dans sa miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin; il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloigner des grâces et se mettre entre vous et le précipice où vous alliez vous abîmer et périr sans ressource; il a secondé, pour ainsi dire, son ambition; il a favorisé ses desseins, et, par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres; il a élevé votre ennemi dans le temps, pour vous servir dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins éternels de sa justice et de sa miséricorde sur les hommes; regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut; demander à Dieu que, puisqu'il s'est servi de son ambition, ou de sa mauvaise volonté, pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère, et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut périsse lui-même.

Oui, mes frères, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas! si nous regardions tout ce qui passe comme une fumée qui n'a point de consistance, si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que notre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité où nous nous trouverons en un clin d'œil; si nous étions convaincus, hélas! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissensions et des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfants qui disputent entre eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines et les animosités puériles ne roulent que sur des riens que l'enfance toute seule et la faiblesse de la raison grossissent à leurs yeux; tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événements, sur la perte du patrimoine de leurs pères et la décadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissaient leur enfance! Ainsi, ô mon Dieu! les hommes insensés et puérils ne sentent point la perte de leur héritage céleste, de ce patrimoine immortel que Jésus-Christ leur a laissé et dont leurs frères jouissent déjà dans le ciel! Ils voient de sang froid le royaume de Dieu et les biens véritables leur échapper, et ils s'arment de fureur, comme des enfants, les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles et qu'on leur enlève les jouets puérils, qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur faible raison et servir comme d'amusement à leur enfance.

L'intérêt est donc, pour un chrétien, un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères; mais la vanité, qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car, mes frères, nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus, et quoique nous sentions nos faiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges, et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public; qu'il a ajouté la calomnie à la médisance; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles, et qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur et de réputation devant les hommes.

Mais avant que de vous répondre, je pourrais vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frère; les discours les plus innocents nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues par où ils passent; il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas; il y a tant d'esprits noirs et mauvais, qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas, et voir la dissension parmi les hommes; il y a tant de caractères indiscrets et légers, et qui disent à contre-temps et d'un air envenimé, ce qui n'avait été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes; il y a tant d'hommes naturellement outrés, et dans la bouche desquels tout s'enfle, tout grossit, tout sort de la vérité simple et naturelle : j'en appelle ici à vous-même : Ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos discours les plus innocents, et ajouté à vos récits des circonstances que vous n'aviez pas même pensées? Ne vous êtes-vous pas plaint alors de l'injustice et de la malignité des redites? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompé à votre tour? Et si tout ce qui passe par tant de canaux s'altère d'ordinaire et ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source, pourquoi voudriez-vous que les discours qui vous regardent vous seul fussent exempts de cette destinée et méritassent plus d'attention et de créance?

Vous nous répondrez sans doute qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, et que les faits dont vous vous plaignez ne sont pas douteux. Je le veux; et je vous de-

mande si votre frère n'a pas, de son côté, les mêmes reproches à vous faire; si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort charitable; si vous avez même toujours rendu justice à ses bonnes qualités; si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence; si vous n'avez pas aidé à la malignité de ses discours par une feinte modération et par un demi-silence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction et fournir de nouveaux traits contre votre frère? Je vous demande si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes; si vous faites beaucoup de grâce aux faiblesses d'autrui; si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel et dans l'absynthe; si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains, et si les histoires les plus tristes et les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événements publics par votre malignité et par votre imprudence. O homme! vous poussez si loin la délicatesse et la sensibilité sur ce qui vous regarde! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère et de tous les motifs les plus graves de la religion pour vous porter à pardonner à votre frère un seul discours, un mot souvent que l'imprudence, que le hasard, que la conjoncture, qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché; et la licence de vos discours envers les autres ne connaît pas même les bornes de la politesse et de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère. Que faites-vous en le haïssant? effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres hommes? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre âme; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs, et dans l'intégrité de votre conduite l'injustice de ces discours; détruisez, par une vie sans reproche, les préjugés qu'il a pu donner contre vous; faites retomber sur lui, par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute, la bassesse et l'iniquité de ses calomnies: voilà une manière juste et licite de vous venger. Triomphez de sa malice par vos mœurs et par votre silence; vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête; vous mettrez le public de votre côté; vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emportements et de ses impostures. Mais de le haïr, c'est la vengeance des faibles, c'est la triste consolation des coupables; en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauraient trouver dans la vertu et dans l'innocence.

Mais enfin, laissons toutes ces raisons et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient; de prier pour eux, de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inspire des sentiments de paix et de charité, et qu'il les mette au nombre de ses saints. Il vous est ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la miséricorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, et avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grâce. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confusion devant les hommes, comme le prix du royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution et la calomnie.

Car enfin, il faut en venir là. L'amour-propre suffirait pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fausses ou véritables; c'était là, dit Jésus-Christ, toute la vertu des païens: *Nam et ethnici hoc faciunt.* (*Matth.*, V, 47.) Mais la religion va plus loin; elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous; et nous déclare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères.

Et, de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes et les horreurs de toute votre vie, qu'il soit insensible à sa gloire que vous avez tant de fois outragée! tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot; tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire, vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée; vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle, si l'on vous connaissait tel que vous êtes; vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne représentent qu'à demi les misères secrètes dont Dieu vous connaît coupable? Grand Dieu, que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle!

Vous nous direz peut-être que vous convenez là-dessus des devoirs que la religion impose, mais que les lois de l'honneur l'ont emporté sur celles de la religion; qu'il faut s'attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes, si l'on souffre tranquillement des discours et des procédés d'une certaine nature; que la religion qui pardonne est une lâcheté et une tache que le monde ne pardonne point; et que l'honneur ne connaît pas là-dessus d'exception et de privilége.

Quel est cet honneur, mes frères, qu'on ne peut acheter qu'au prix de son âme et de son salut éternel! et que l'on est à plaindre, si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime! Je sais que c'est ici où les fausses lois du monde semblent l'emporter sur celles de la religion, et que les plus sages mêmes, qui conviennent de la folie

de cet abus, sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un prince qui, plus sage que le monde et justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Evangile qu'aux intérêts de l'Etat, a montré à ses sujets quel est le véritable honneur, et qui, en leur arrachant des mains des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avait attaché une gloire déplorable.

Quoi ! mes frères, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporterait sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'Etat ! On ne serait pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère, et on le serait en obéissant à Dieu et à celui qui tient sa place sur la terre ! la gloire ne serait donc plus qu'une fureur, et la lâcheté qu'un respect généreux pour la religion et pour son maître. Vous craignez de passer pour un lâche ? montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie ; allez à la tête de nos armées affronter les périls, et chercher la gloire dans le devoir ; assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires, et d'être comptées parmi les événements mémorables d'un règne si glorieux : voilà une valeur que l'Etat exige, et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles ; regardez-les comme une ostentation puérile de valeur, qui cache souvent une véritable lâcheté, comme la ressource vile et vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale ; comme une preuve forcée et équivoque de courage que le monde nous arrache, et à laquelle souvent le cœur se refuse. Loin de vous l'imputer à honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur ; vous en paraîtrez plus grand, et vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est plus qu'une brutale timidité ; que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire ; que tout ce qui déshonore l'humanité, ne saurait honorer les hommes ; et que l'Evangile, qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde lui-même qui veut qu'on se venge.

Vous nous direz encore peut-être que ces maximes ne vous regardent pas ; que vous avez oublié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frère, et qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés et de votre rupture. Or je dis que c'est encore ici où vous vous abusez ; et après vous avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

### SECONDE PARTIE.

Il n'est point de précepte dans la loi qui laisse moins de lieu au doute et à la méprise que celui qui nous oblige d'aimer nos frères ; et cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions et de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frère, et que sa conscience là-dessus est tranquille, et cependant rien de plus rare que de pardonner, et il n'est guère de réconciliation qui change le cœur, et qui ne soit une fausse apparence de retour, soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

Je dis dans son principe : car, mes frères, afin qu'une réconciliation soit sincère et réelle, il faut qu'elle prenne sa source dans la charité et dans un amour chrétien de notre frère. Or les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attirerait après soi, et qui pourrait retomber sur nous-mêmes ; pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudrait se bannir, si l'on s'obstinait à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour des grands qui exigent de nous cette complaisance ; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme ; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondraient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous ; pour couper court aux plaintes éternelles, et aux discours outrageants d'un ennemi qui peut-être nous connaît trop, et a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions, et qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore ? on se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, et endormir ses précautions et sa vigilance

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères ; et eux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paraissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci le plus difficile de tous. Ah ! c'est que ce sont des héros de la vanité, et non pas de la charité : c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre frère, et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération, et une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

Mais si la plupart des réconciliations sont fausses, quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui, mes frères, que de mesures ! que de négociations ! que de formalités ! que de peines pour les conclure ! Que d'attentions à apporter ! que de ménagements à observer ! que d'intérêts à concilier ! que d'obstacles à lever ! que de démarches à compasser ! Ainsi votre réconci-

liation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis; c'est une affaire du monde, ce n'est pas une démarche de religion : c'est un traité heureusement conclu, ce n'est pas un devoir de la foi accompli; elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu : en un mot, c'est une paix qui vient de la terre, ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car, de bonne foi, les hommes par leurs ménagements et l'habileté de leurs mesures, ont-ils pu, en vous réconciliant avec votre frère, faire revivre la charité qui était éteinte dans votre cœur? ont-ils pu vous rendre ce trésor que vous aviez perdu? Ils ont bien pu faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, et rétablir entre vous et votre frère les devoirs extérieurs de la société; mais ils n'ont pas changé votre cœur que Dieu seul tient entre ses mains; mais ils n'ont pas éteint la haine que la grâce toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère; et en effet, si vous l'aimiez sincèrement, aurait-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète. La charité est cette parole abrégée, qui aurait épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener; elle n'est pas si mesurée; elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincèrement. Or vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre; vous avez disputé toutes vos démarches; vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point; vous avez exigé que votre frère fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connaît pas toutes ces règles : elle n'en a qu'une; c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures de prudence à observer; et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contretemps pourraient ne pas réussir, et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis que la charité doit régler ces mesures, et non pas la vanité : je dis et je répète, que toutes ces réconciliations qu'on a tant de peine à conclure, où de part et d'autre on ne se relâche que jusqu'à un certain point, et avec des précautions si sévères et si précises; où il entre tant d'expédients et tant de mystères, sont des fruits de la prudence de la chair; corrigent les manières, mais ne touchent point au cœur; rapprochent les personnes, mais ne rapprochent pas les affections; rétablissent les bienséances, mais laissent les mêmes sentiments : en un mot, font cesser le scandale de la haine, mais n'en font pas cesser le péché. Aussi Jésus-Christ nous ordonne simplement de nous aller réconcilier avec notre frère : *Vade reconciliari fratri tuo.* (*Matth.*, V, 24.) Il ne nous dit pas : N'avancez pas trop, de peur que votre frère n'en abuse; assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin; ne le recherchez pas de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes, comme un aveu tacite de votre tort, et un arrêt que vous prononcez contre vous-même. Jésus-Christ nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommoder avec lui; il suppose que pour aimer nos frères, nous n'avons pas besoin d'entremetteur, et que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les démarches des réconciliations; aussi les motifs en étant presque toujours humains, les démarches vicieuses, les suites n'en peuvent être que vaines et de nul effet. Je dis les suites; car, mes frères, à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde? quel en est le fruit? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi? Le voici.

Vous nous dites, en premier lieu, que vous êtes réconcilié avec votre frère; que vous lui avez pardonné de bon cœur; mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir, et de n'avoir désormais aucun commerce avec lui : et là-dessus vous vivez tranquille; vous croyez que l'Evangile ne prescrit rien de plus, et qu'un confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère, et que vous êtes encore à son égard dans la mort et dans le péché.

Car je vous demande : Craint-on de voir ce qu'on aime? Et si votre ennemi est devenu votre frère, que peut avoir pour vous sa présence de si odieux et de si triste? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimez, mais que pour éviter tout accident, et de peur que sa présence ne vous réveille des idées fâcheuses, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui et enflamme de haine et de colère? Vous l'aimez, c'est-à-dire vous ne voudriez pas peut-être lui nuire et le perdre. Mais ce n'est pas assez, la religion vous ordonne encore de l'aimer; car, pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la modération, la crainte, le défaut d'occasion suffisent; mais pour l'aimer, il faut être chrétien, et voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Et, de bonne foi, voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verrait jamais? Seriez-vous content de sa bonté et de ses miséricordes s'il vous bannissait pour toujours de sa divine présence? Car il vous traitera, vous le savez, comme vous aurez traité votre frère. Si le prince lui-même vous défendait de vous présenter jamais devant lui, vous croiriez-vous fort avant dans ses bonnes grâces? Vous dites tous les jours qu'un homme est disgracié quand il ne lui est plus permis de paraître devant le maître, et vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frère, et qu'il ne vous reste aucune aigreur contre lui, tandis que sa seule présence vous déplaît et vous irrite!

Et quelle marque moins équivoque peut-

on donner de son animosité contre son frère, que de ne pouvoir même souffrir sa présence? c'est le dernier excès de l'aigreur et de la haine. Car il est des haines plus modérées et plus tranquilles, qui du moins se cachent, se contraignent, empruntent les dehors de la politesse et de la bienséance, et qui, en refusant le cœur au devoir, ont assez d'empire sur elles pour donner les apparences au monde. Mais la vôtre est à un point qu'elle ne peut même se contraindre, qu'elle ne connaît ni ménagement ni bienséance, et vous voulez nous persuader qu'elle n'est plus! vous laissez paraître encore les marques les plus violentes de l'animosité, et vous voulez que nous les regardions comme les signes indubitables d'un amour chrétien et sincère!

Mais, d'ailleurs, les chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir et s'interdire toute société les uns avec les autres? Les chrétiens! les membres d'un même corps, les enfants d'un même Père, les disciples d'un même maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même masse! Les chrétiens! la participation d'un même Esprit, d'une même rédemption et d'une même justice! Les chrétiens! sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même Eglise, rachetés d'un même prix, sont-ils faits pour se fuir, se faire un supplice de se voir et ne pouvoir se souffrir les uns les autres? Toute la religion nous lie, nous unit ensemble; les sacrements auxquels nous participons, les prières publiques et les actions de grâces que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'assemblée des fidèles où nous assistons; tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la religion elle-même n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifice, d'œuvres et de mérite. Tout nous rassemble, tout nous lie, tout ne fait de nos frères et de nous, qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur et qu'une âme; et vous croyez aimer votre frère et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion, tandis que vous rompez même ceux de la société, et que vous ne pouvez souffrir sa seule présence!

Je dis bien plus : comment pourrez-vous avoir avec lui la même espérance? car, par cette espérance commune, vous devez vivre éternellement avec lui, être heureux avec lui, vous faire un bonheur du sien, être réuni avec lui dans le sein de Dieu, et chanter avec lui les louanges éternelles de la grâce. Eh! comment pourriez-vous espérer d'être éternellement réuni avec lui, et faire de cette espérance la plus douce consolation de votre vie, s'il vous paraît si doux de vivre séparé de lui, et si sa présence seule est pour vous un supplice? Renoncez donc aux promesses et aux espérances de la foi; séparez-vous comme un anathème de la communion des fidèles; interdisez-vous l'autel et les mystères redoutables; bannissez-vous de l'assemblée des saints; ne venez plus offrir vos dons et vos prières, puisque tous ces devoirs religieux, vous supposant réuni avec votre frère, deviennent des dérisions, si vous ne l'êtes pas, déposent contre vous à la face des autels, et vous annoncent de sortir de l'assemblée sainte, comme un publicain et un infidèle.

Peut-être effrayé de ces grandes vérités, vous nous direz enfin que vous prendrez sur vous de voir votre frère, de vivre avec lui; que vous ne manquerez point aux bienséances, mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir, et qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié.

Vous ne manquerez point aux bienséances! Et vous croyez, mon cher auditeur, que c'est là pardonner, se réconcilier avec son frère, et l'aimer comme soi-même? Mais la charité que l'Evangile vous ordonne est dans le cœur; ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur, une cérémonie inutile; c'est un sentiment réel; c'est un amour effectif; c'est une tendresse sincère, et prête à se manifester par les œuvres. Vous aimez en juif et en pharisien, mais vous n'aimez pas en chrétien et en disciple de Jésus-Christ. La loi de la charité est la loi du cœur : elle règle les sentiments, elle change les inclinations, elle verse l'huile de la paix et de la douceur sur les plaies d'une volonté aigrie et blessée; et vous en faites une loi tout extérieure, une loi pharisaïque et superficielle, qui ne règle que les dehors, qui ne concerte que les manières, qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frère les règles de l'honnêteté, et de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres : c'est le monde qui vous prescrit cette loi; ce sont là ses règles et ses usages. Mais Jésus-Christ vous ordonne de l'aimer; et tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion; et tout ce que vous avez par-dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, mes frères, si les hommes n'étaient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffirait sans doute de se rendre des devoirs extérieurs et de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesses et de bienséances, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité, de la religion. Nous formons au milieu du monde une société toute intérieure et toute sainte, dont la charité est un lien invisible, et toute séparée de la société civile que les législateurs ont établie. Ainsi, en remplissant à l'égard de

vos frères les bienséances extérieures, vous satisfaites aux devoirs de la société civile, mais vous ne remplissez pas ceux de la religion; vous ne troublez pas l'ordre de la politique, mais vous renversez l'ordre de la charité; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel; vous êtes un homme du siècle, mais vous n'êtes pas un homme du siècle à venir; le monde peut vous absoudre, et n'en demander pas davantage; mais vous ne faites rien devant Dieu, parce que vous n'êtes pas dans la charité, et votre condamnation est certaine. Venez nous dire après cela que vous ne manquerez point aux bienséances, et que c'est tout ce que la religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes, que des dehors, que de vaines apparences? Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur? et le grand précepte de la charité, qui seul donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne serait donc plus qu'un faux semblant et une vaine hypocrisie?

Aussi ne nous en croyez point là-dessus; consultez le public lui-même. Voyez si malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frère, ce n'est pas une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point; si le monde n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent et qui vous sont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frère. Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans des intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles, et si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frère. Voyez si ceux qui attendent de vous des grâces, ne commencent pas par l'abandonner, et s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même; qu'il ne prend point le change sur vos sentiments; et que malgré toutes ces vaines apparences envers votre frère, il est si vrai que vous êtes dans la haine et dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous; lui que, partout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit, mais on ne se réunit pas; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas; on se rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés. Et j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles, et que presque toutes les réconciliations sont des feintes; qu'on pardonne l'offense, mais qu'on n'aime jamais l'offenseur; qu'on cesse de traiter son frère comme un ennemi, mais qu'on ne le regarde jamais comme un frère.

Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des sentiments publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux, faire chacune de ses créatures les partisans de ses ressentiments et de son aversion; partager le monde, la cour, la ville; faire de ces dissensions domestiques la querelle du public, et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point; qu'on voudrait se détruire mutuellement; qu'on garde encore à la vérité les apparences, mais qu'au fond les intérêts et les affections sont pour toujours et sans retour éloignées. Et cependant de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres; on a des confesseurs distingués et d'une grande réputation dans le monde; et cependant, en se rendant encore mutuellement certains devoirs, et vivant d'ailleurs dans un éloignement public et déclaré, on fréquente les sacrements, on est tous les jours dans le commerce des choses saintes, on approche de sang froid de l'autel, on se présente fréquemment et sans scrupule au tribunal de la pénitence; et loin d'y confesser sa haine devant le Seigneur, et de gémir du scandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre son ennemi; on l'accuse, loin de s'accuser soi-même; on fait valoir les devoirs extérieurs qu'on lui rend, comme des marques que le cœur n'est point aigri; que dirai-je? et les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auraient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitents, publient l'équité de leur querelle, et font que le seul remède destiné à guérir le mal ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

Grand Dieu! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur en y nourrissant des haines injustes.

Faites, grand Dieu! que j'oublie des offenses légères, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie.

Est-ce à moi, ô mon Dieu! à être si sensible et si inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant besoin que vous usiez à mon égard d'indulgence et d'une grande miséricorde?

Les injures dont je me plains, égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême?

Faut-il, grand Dieu! que le ver de terre s'irrite et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si longtemps et avec tant de bonté ses rébellions et ses offenses?

Que suis-je pour être si touché des intérêts de ma gloire, moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète; moi qui mériterais d'être l'opprobre des hommes et le rebut de mon peuple; moi

qui n'ai rien de louable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes et mes faiblesses; moi que les outrages les plus sanglants épargneraient encore, et traiteraient avec indulgence; moi enfin qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée?

Mais non, grand Dieu ! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur, et je mettrai la mienne à pardonner à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentiments. Ne jugez pas de son prix par les offenses légères que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avait grossies et me les avait rendues si sensibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos frères, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles. Ainsi soit-il.

## SERMON V.

### *Pour le premier dimanche de Carême.*

#### SUR LA PAROLE DE DIEU.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (*Matth.*, IV, 4.)

*L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

Rien ne marque mieux la puissance et la sublimité de la parole de l'Evangile, que les images dont Jésus-Christ se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, l'homme de lui-même; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujettir les césars, triompher des sages et des savants, et élever l'étendard de la croix sur les débris des idoles et des empires; et par là nous est représentée la force à laquelle le monde entier n'a pu résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre, qui va dissoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire en cendres les temples profanes, embraser les hommes, et les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations; et sous ces traits paraboliques, nous est figurée la promptitude de ses opérations, et la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux, qui rassemble et réunit toute la masse, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force et une vertu communes; qui confond les distinctions de juif et de gentil, de grec et de barbare, et leur donne à tous le même nom et le même être; et ici vous comprenez quelle est sa sainteté et sa vertu secrète, qui a purifié tout l'univers, et de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autre fois c'est une semence qui, paraissant d'abord se perdre sur la terre, croît ensuite et multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité; non l'ouvrier qui sème, mais l'auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui Jésus-Christ la compare au pain qui sert de nourriture à l'homme, *non in solo pane vivit homo;* et par là il veut nous apprendre que la parole de l'Evangile est une nourriture forte et solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade et corrompu, et utile seulement aux âmes qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, et qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze apôtres, opéra autrefois dans tout l'univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes; et me bornant à l'instruction et à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Evangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement, quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre; et secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter : deux devoirs non-seulement négligés, mais inconnus à la plupart des fidèles qui accourent en foule aux pieds de ces chaires chrétiennes, et la source la plus commune du peu de fruit de notre ministère. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE

Ce qui distingue les justes des chrétiens charnels, dit saint Augustin, n'est pas le corps des œuvres extérieures, c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété sont souvent communes aux bons et aux méchants; c'est la disposition du cœur qui les discerne. *Tous courent,* dit l'Apôtre, *mais tous n'arrivent pas au but, parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.*

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, de tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'en est point sans doute dont les gens du monde et les gens de bien remplissent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Evangile. Tous viennent en foule, comme autrefois les Israélites au pied de la montagne sainte, entendre les paroles de la loi. L'enceinte de nos temples peut à peine suffire à la multitude des fidèles; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs; les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au temps de l'instruction; et les siècles qui ont vu refroidir le zèle des chrétiens sur tous les autres devoirs de la religion n'ont pu, ce semble, le ralentir sur celui-ci. Cependant, de tous les ministères confiés à l'Eglise pour la consommation des élus, il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole; et le moyen le plus puissant que la religion ait de tout temps employé pour la conversion des hommes, est devenu aujourd'hui la plus faible de ses ressources. Vous êtes vous-mêmes, mes frères, une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de nos

jours et jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun et si déplorable: or la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous conduire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes, si saint Paul ordonnait autrefois aux fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie, s'il leur déclarait que ne pas le discerner des viandes communes, c'était se rendre coupable du corps du Seigneur, nous n'avons pas moins raison de vous dire que vous devez vous éprouver et préparer votre âme avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple; et que ne pas la discerner par la manière de l'entendre de la parole des hommes, c'est se rendre coupable de la parole même de Jésus-Christ.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole lorsque vous venez l'entendre, c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur qui seules font entendre sa voix; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissants et si heureux pour la conversion des pécheurs; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérités entendues; qu'il fixe ces sensibilités d'un moment que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de son esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine toujours persuasive et qui ne parle jamais en vain; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches; qu'il nous rende insensibles à vos louanges ou à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins; que le désir de votre salut supplée en nous aux talents que la nature nous refuse et que nous honorions notre ministère en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, mes frères, si les Israélites autrefois sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï et d'y entendre les paroles de la loi que l'ange devait leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtements et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage, pour se préparer à cette grande action et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils allaient entendre, n'est-il pas plus raisonnable, dit saint Chrysostome, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de respect même extérieur qui marquent en vous un désir sincère de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi! mes frères, les préceptes de Jésus-Christ, les paroles de la vie éternelle, seraient-elles entendues avec moins de précaution que les ordonnances d'une loi figurative? Est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portait-il plus de caractères de la divinité que nous en portons? Il écrivait la loi sur des tables de pierre; la grâce de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettait le lait et le miel, et nous annonçons les biens véritables. Il parlait aux chefs des tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Chanaan et conquirent leurs villes; et nous parlons devant les princes et les rois de la terre, et devant un roi encore plus grand par sa piété que par ses conquêtes. Les foudres et les éclairs qui accompagnaient ses menaces contre les transgresseurs de la loi, renversaient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne; mais qu'étaient-ce que ces menaces et ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes et leurs enfants menés en captivité, si vous les comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs de la loi de Dieu? Séparez ce que nous sommes du ministère que nous remplissons; qu'y a-t-il ici de moins terrible et de moins respectable que sur la montagne de Sinaï?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte et si digne de respect? Une vaine curiosité qu'on veut satisfaire; un loisir inutile qu'on est bien aise d'amuser; un spectacle de religion dont on veut avoir le plaisir; une coutume qu'on suit parce que le monde l'a reçue; que sais-je? le désir de plaire au maître en imitant son respect pour la parole de l'Évangile, et de s'attirer plutôt ses regards que ceux de la miséricorde divine; que sais-je encore? des vues peut-être plus criminelles, et dont on n'oserait parler de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici; nulle vue de foi ne vous y prépare; nul sentiment de piété ne vous y accompagne; en un mot, venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grâce, et que dans cette multitude de fidèles, assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? Mes frères, comme la religion n'a rien de plus grand en un sens que le dépôt de la doctrine et de la vérité, la piété ne connaît rien aussi de plus important et qui demande des précautions plus

religieuses que de l'écouter et de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint est une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous devez rappeler tant de mouvements de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministère de la parole, et qui ont toujours été sans succès pour votre salut; tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui semblaient promettre un changement de vie et qui, au sortir, ont échoué contre le premier écueil. Car ce qui doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités qui n'ont fait sur vous que des impressions passagères, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de Jésus-Christ : autant de fois que la parole de l'Evangile ne vous a pas touché jusqu'à la pénitence, autant de fois elle vous a rendu plus indigne d'obtenir la grâce du repentir. La foi ne connaît point ici de milieu, et si vous n'en êtes pas sorti changé, vous en êtes toujours sorti en quelque façon plus coupable, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre foi, et en tremblant sur le passé lorsque vous venez dans l'assemblée des fidèles, vous devez vous demander à vous-même : Vais-je écouter une parole qui me jugera ou des vérités qui me délivreront? Vais-je offrir à la miséricorde de Dieu un cœur docile et préparé, ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi? Depuis si longtemps on m'annonce des vérités dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions ne peut affaiblir la force dans mon esprit, et qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies : ai-je fait une seule démarche pour en sortir? Depuis si longtemps on m'avertit que le corps du chrétien est le temple de Dieu; en suis-je devenu plus chaste? Depuis si longtemps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise, et le jeter loin de soi; en suis-je venu à ces séparations que je connais moi-même si indispensables à mon salut? Depuis si longtemps on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence, c'est vouloir mourir dans son péché; me trouvé-je plus disposé à sortir de mon état déplorable, et à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut.

Grand Dieu! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours et qui ne me changent jamais? et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laissez encore pour me rappeler à la pénitence? Et certes, mes frères, combien de fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci? Ils négligèrent ces temps heureux où la grâce voulait encore leur ouvrir cette voie de conversion, et depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang-froid, et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Or, je vous demande, mes frères, ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il même connu? La seule pompe extérieure que vous portez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette disposition? Les mêmes soins d'indécence et de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes, ne vous conduisent-ils pas à nos instructions où le monde est condamné? Y faites-vous quelque différence, et ne semble-t-il pas ou que nous devons vous y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-mêmes que pour insulter par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Evangile?

Mais que dis-je, mon cher auditeur? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorable de nous écouter de sang-froid; vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité : il semble que ce serait une faiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et des césars; à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison; à des vérités si consolantes pour le cœur et seules capables de porter la paix et la tranquillité au dedans de nous-mêmes; à des vérités enfin qui nous proposent de si grands intérêts, et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle et que tous nos discours vous laissent tels qu'ils vous trouvent, et vous croyez par là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abîme, et dans cet état de réprobation où il n'est presque plus de ressource, ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié, mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de Jésus-Christ.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère conservent encore un reste de respect et une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs

criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien, d'une raison sensée; qui, quoique entraînée par le monde et par les passions, sait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui la condamne et laisse en nous des ressources de salut et de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison; ils ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai, mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de faibles désirs de salut et des espérances d'une conversion à venir ; ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux terreurs de la foi ; ils craignent presque de nous entendre de peur de perdre cette fausse tranquillité qui fait toute la douceur de leurs crimes; ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper pour égayer un fond de trouble et de tristesse que les vérités entendues ont laissé dans leur âme ; ils vont aussitôt porter au milieu du monde et des plaisirs l'aiguillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui l'arrache et qui referme la plaie d'où devait sortir leur guérison ; ils craignent qu'on ne brise leurs fers ; ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions, je l'avoue, mais du moins ils n'insultent pas à la vérité, au contraire, ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle ; ce sont des pécheurs faibles qui craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu, le fuient et l'évitent. Mais, pour vous, vous vous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang-froid, et de ne pas le craindre; vous trouvez de l'élévation et de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires ; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonorerait l'orgueil de votre raison, et tandis qu'en secret vous êtes l'âme la plus lâche et la plus timide, la plus abattue au péril qui vous menace, la moins ferme contre les événements, la plus agitée au gré des espérances et des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité : c'est-à-dire, vous avez tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans la crainte, et vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand et de raisonnable ; vous n'avez point de force contre le monde, et vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions, une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière, c'est un sentiment de reconnaissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappait autrefois les iniquités de son peuple, c'était de rendre au milieu d'eux sa parole rare et précieuse. *Ils parcourront*, dit-il dans son prophète, *de l'orient à l'occident pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, et ils ne le trouveront pas.* (*Amos*, VIII, 12.) Et non-seulement il ne suscitait plus de véritable prophète dans Israël, mais il permettait qu'il s'élevât au milieu de son peuple de faux docteurs, qui détournaient les tribus de son culte, et venaient leur prêcher des dieux que leurs pères n'avaient pas connus.

Or c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, mes frères, que, malgré les iniquités qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des prophètes et des pasteurs qui vous annoncent une parole saine et irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur bien singulière, de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette monarchie, et que l'étincelle du schisme et de la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé, et qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage, et succédé dans nos Gaules, où elle semblait avoir pris naissance, et où elle avait déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos pères.

Oui, mes frères, c'est sa bonté toute seule qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos pasteurs, les usages anciens et vénérables au culte, le dépôt de la doctrine et de la vérité à nos églises. Combien d'infortunés dans les lieux où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui aux pieds des mêmes chaires où leurs ancêtres avaient ouï les paroles de la vie éternelle et l'Evangile de paix, une doctrine de mort, de rébellion et de mensonge? Combien d'âmes séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité et à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtue des apparences de la vérité, et qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui aurait dû les sauver?

Eh! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppé dans la même condamnation? pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessen, seule éclairée des lumières du ciel, tandis que tout le reste de l'Egypte fut frappé de ténèbres? N'est-ce pas la miséricorde de Dieu toute seule, qui vous a discerné de tant de peuples qui s'applaudissent de leur erreurs et de leurs schismes ? Vous êtes encore sous les yeux de vos pasteurs; vous recevez encore la doctrine des apôtres des mains de leurs successeurs, la vérité coule encore sur vous d'une source pure et divine, les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi et de la piété, et la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction et de la doctrine.

Cependant venez-vous nous écouter avec un cœur touché de reconnaissance? Regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous le dépôt de la vérité et de la parole

sainte qu'il vous a conservée et qu'on vous annnonce encore? Dites-vous quelquefois avec le Prophète : *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations, auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugements et ses justices?* (*Psal.* CXLVII, 20.)

Hélas! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; les moments les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devraient faire toute la consolation de votre vie; vous êtes fâché que la religion du Maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité des ornements humains qui toujours l'affaiblissent; il semble que nous venons ici vous parler pour nous, et vous nous écoutez comme des importuns qui viendraient vous demander des grâces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux moments que des plaisirs si frivoles occupent : c'est là que toutes les pensées d'affaires, de fortune, de famille cessent; et que tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérieuses, se repaît avidement d'avantages chimériques : c'est de là qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer, et, au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

Mes frères, Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourrait encore sans doute transporter son Evangile au milieu de ces nations barbares, qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage; il pourrait tirer du fond de leurs déserts des peuples féroces et infidèles et leur livrer nos temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces Eglises si célèbres, que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin avaient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de trace de christianisme que dans les outrages que Jésus-Christ y reçoit et dans les fers dont les fidèles y sont chargés; il le pourrait, mais il se venge plus secrètement et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Evangile; mais il en détourne le fruit sur les simples et sur les ignorants qui habitent les campagnes; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses prophètes du milieu des villes; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère, il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse, il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas; il laisse affaiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine, il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouvelaient les villes et les royaumes, qui entraînaient les grands et le peuple, qui changeaient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des Xavier dans un nouveau monde; il permet que nous, hommes faibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau; tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux, voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent Jésus-Christ et recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes; en un mot, nous discourons et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugements terribles et sévères.

Mais, mes frères, que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul et Barnabé disaient autrefois aux Juifs infidèles! Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer les paroles de salut; mais, puisque vous les rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres et qui recevront avec foi et avec reconnaissance la grâce que vous rejetez : *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei; sed, quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes.* (*Act.*, XIII, 46.) Ah! nos travaux seraient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolé; nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire, mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel; nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire et toute la figure du monde qui passe; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence qui font toute la gloire du chrétien qui demeure éternellement; nous n'y entendrions pas de vains applaudissements donnés au langage de l'homme et non à celui de la foi, mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grâce; nos chaires ne seraient pas environnées de tant de pompe, mais nos auditeurs seraient un spectacle digne des anges et de Dieu.

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut

vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

SECONDE PARTIE.

Pour vous instruire sur l'esprit dans lequel vous devez écouter la parole sainte, il n'y a qu'à établir d'abord quelles sont son autorité et sa fin. Son autorité, qui est divine, demande de vous un esprit de respect et de docilité; sa fin, qui est la conversion des cœurs, un esprit de foi qui n'y cherche que des lumières pour sortir de ses erreurs et des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis d'abord, que son autorité est divine. Oui, mes frères, la parole que nous vous annonçons n'est pas notre parole, mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint ministère par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme des envoyés qui vous parlent ici de sa part et qui ne font que prêter leur faible voix à sa divine parole. Nous portons, il est vrai, ce trésor dans des vaisseaux de boue, mais il n'en perd rien pour cela de sa majesté. Semblables à ces vaisseaux de terre dont Gédéon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le son en peut être vil et méprisable; mais la vérité, cette lumière divine que Dieu a mise en nous, n'en est pas moins descendue du ciel et destinée, comme les lampes de Gédéon, à frapper encore aujourd'hui de terreur les âmes infidèles.

Or, vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole une pieuse docilité et l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet, ce sont les règles du culte et de la piété que nous vous exposons, les décisions de l'Evangile, les lois de l'Eglise, les maximes des saints. Nous ne venons pas vous porter ici nos opinions, nos préjugés, nos pensées; ce n'est pas ici une chaire de contention, c'est le lieu de la vérité; rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de la paix et de l'unité, nous n'y parlons qu'au nom de l'Eglise et ne sommes ici que les interprètes de sa foi et de sa doctrine.

Cependant, combien de ces hommes sages à leurs propres yeux et qui se piquent de force et de raison, n'y viennent qu'avec un esprit préparé et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte! Ils ne font pas gloire comme les pécheurs dont nous avons déjà parlé, d'être insensible à toute vérité; mais ils regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole; les plus saints mouvements du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain, les menaces les plus terribles des saillies d'une vaine éloquence, les maximes les plus incontestables des discours où il entre plus d'usage que de vérité, les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est, mes frères, la situation déplorable où vous vous trouvez ici la plupart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent; vous êtes ingénieux à affaiblir au dedans de vous, par des raisons spécieuses, l'excès prétendu de nos maximes; vous venez ici combattre la vérité et non pas céder à sa force et à sa lumière; vous n'y venez, ce semble, que pour entrer en contestation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole, prendre les intérêts du mensonge contre la gloire de la vérité et être les apologistes secrets du monde et des passions dans le lieu saint même destiné à les condamner et à les combattre. Ah! souffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans son temple; ne lui disputez pas cette faible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'univers; opprimez-la, à la bonne heure, au milieu du monde et dans ces assemblées de vanité que l'erreur assemble et où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'avez bannie du monde et qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions et à des censures? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés et qui doivent du moins lui servir d'asile.

Vous nous accusez d'exagérer; grand Dieu! et vous nous jugerez peut-être un jour sur ce que nous affaiblissons la force et la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée au pied des autels! et vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Evangile aux indulgences et aux adoucissements de nos siècles, et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur et la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons cette terreur et cette véhémence divine qu'elle ne saurait trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence.

Eh! quoi, mes frères, les vérités du salut, telles que Jésus-Christ nous les a proposées, ne sauraient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères! Paul exagérait donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissait, dit saint Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté et du spectacle terrible d'un jugement à venir? Paul exagérait donc, lorsque les habitants des villes venaient se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au milieu des places publiques les livres lascifs ou impies et les autres instruments de leurs passions pour en faire un sacrifice au Seigneur?

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Evangile : mais où sont les consciences que nous troublons? où sont les pécheurs que nous alarmons? où sont les âmes mondaines qui, saisies de frayeurs au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes et expier par de saints excès de pénitences les dissolu-

tions de leurs mœurs passées? Les siècles qui nous ont précédés ont vu souvent de ces exemples, les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous pussiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule âme ces terreurs salutaires, disait autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps qui l'accusaient d'exagérer les périls et la corruption du monde et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité; et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme! *Utinam convincerer!* (Saint Ambr., *de Virginit.*, l. I, c. 5.) Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! *Utinam me exemplis potius argueretis, quam sermonibus cæderetis!* Ah! nous souffririons le blâme avec plaisir si l'on pouvait nous montrer le succès qu'on nous reproche? *Non vererer invidiam, si efficaciam recognoscerem!*

Hélas! nous ne ménageons peut-être que trop votre faiblesse, nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paraître censurer les grands exemples qui les autorisent; nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos censures ne paraissent plutôt tomber sur les personnes que sur les vices; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudrait vous mettre sous l'œil, et votre salut même souffre souvent de l'excès de nos précautions et de notre timide prudence. Que dirai-je? la faiblesse nous arrache souvent des éloges où le zèle devrait placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise nous affaiblit, et, parce que nous vous devons du respect, nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter davantage; et, après cela, vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités, et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent.

Mais, que nous reviendrait-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée? Ces déclamations outrées et puériles pouvaient convenir à l'éloquence vénale de ces sophistes, qui, au milieu des écoles de la Grèce, cherchaient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leur secte. Mais pour nous, mes frères, eh! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus pesant; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Evangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules pour vous épargner les fatigues du chemin? Pourquoi vous dégoûterions-nous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques? C'est à nous à vous applanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre faiblesse.

Méditez la loi de Jésus-Christ, mes frères, que dis-je? ouvrez seulement l'Evangile et lisez : alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité de ses maximes; alors, loin de vous plaindre de nos excès, vous suppléerez vous-mêmes à notre silence et à nos adoucissements, et vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu! porter sa croix chaque jour, mépriser le monde et tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flatte les sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés; voilà le précis de votre loi sainte. Eh! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine? que pourrions-nous vous annoncer de plus triste et de plus formidable à l'amour propre? Aussi, vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde et une de ses façons de parler que nul n'approfondit et que chacun adopte; votre conscience les dément en secret, et, quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison, et que l'Evangile est un prédicateur bien plus sévère et plus effrayant pour le monde et pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience; avoir sans cesse sous les yeux d'un côté, l'état de votre âme, de l'autre, les vérités que nous annonçons; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière; vous juger par cette loi; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude; vous regarder comme seul ici devant Jésus-Christ qui parle à vous seul par notre bouche et qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car, mes frères, nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; nul ne s'y croit un personnage intéressé, il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnaît point dans les traits les plus vifs et les plus ressemblants de sa passion. L'homme, chargé d'un bien mal acquis et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan, dévoré d'ambition et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables et la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la cour pour lui-même.

Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables qui l'empêchent de se reconnaître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : Je ne suis pas cet homme. Et, tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnaître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères; nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères ; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avait porté que sur nous; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, et nous jugeons témérairement nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égarements et ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle aurait dû leur cacher!

Tels sont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte : venons à ceux qui sont attachés à sa fin. Sa fin, mes frères, vous le savez, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de Jésus-Christ; tout y est grand, tout y est sérieux, tout y est digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie : et de là, il est aisé de conclure que vous devez nous écouter avec un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, et avec un esprit de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence et à la dignité de sa fin.

Je dis un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours : car, quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux fidèles. Augustin, déjà si célèbre à Milan, par ses talents et par son éloquence, ne dédaignait pas d'assister assidûment aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'Esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore. Si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie. Si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles : vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talents et par vos connaissances sur le reste des hommes, mais vide de grâce, et le jouet des vents et des passions devant Dieu; et qu'enfin, une âme simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté ; au lieu que vous, après une vie entière de veilles et de travail et un amas inutile de connaissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus, mes frères, de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en fait assez, et peut-être aussi qu'on est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis longtemps; et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite, mènent plus loin et sont plus utiles que tous nos discours! Mais, mon cher auditeur, si vous faites profession de la piété et de la justice, quelle plus douce consolation pouvez-vous avoir, que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de sa loi sainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, et dont vous devez souhaiter que la connaissance soit donnée à tous les hommes ? Quel spectacle plus consolant pour vous, que de voir vos frères assemblés ici au pied de l'autel, attentifs à la parole de vie, éloignés des spectacles du monde et des occasions de péché ; formant de saints désirs, ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'Esprit saint, et les commencements de leur pénitence; et de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Père des miséricordes qu'il achève dans leur âme l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer.

Ce n'est pas que la méditation des divines Ecritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère et à la vocation légitime, des grâces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des pasteurs, ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grâce de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules; et le même livre d'*Isaïe*, qui, lu dans un char par cet officier de la reine d'Ethiopie, était pour lui un livre fermé et amusait son loisir sans éclairer sa foi, développé par Philippe, devint à l'instant pour lui une parole de vie et de salut. Et, enfin, vous devez cet exemple à vos frères, cette édification à l'Église, ce respect à la parole de Jésus-Christ, cette uniformité à l'esprit de paix et d'unité qui nous lie. Eh! bannissez-vous, à la bonne heure, de ces assemblées profanes et criminelles, où la piété est toujours gémissante, étrangère, contrainte : mais c'est ici sa place; c'est l'assemblée des saints, puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi et se perpétue encore dans l'Eglise.

J'ai dit en second lieu, un esprit de foi et cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte, indépendant des talents de l'homme qui vous l'annonce; un goût formé par la religion, qui ne vienne pas y chercher de vains ornements, mais les vérités solides du salut : c'est-à-dire ne l'écouter ni avec un esprit de censure, ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet, votre amour pour la parole de

Jésus-Christ doit vous aveugler pour ainsi dire, sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent : vous devez la trouver belle, divine, digne de tous vos hommages, dans une bouche même impolie et grossière. Sous quelque couleur qu'on vous la présente, revêtue d'ornements pompeux, ou simple, ou négligée, pourvu que vous en reconnaissiez encore les traits célestes, elle a les mêmes droits sur votre cœur. Et, certes, perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillants et moins riches? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buisson vil et misérable aux yeux, ou sur une nuée de gloire; qu'il rendît ses oracles au milieu du désert et dans un tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le temple de Salomon, le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom, sa parole sainte y perdait-elle quelque chose de sa dignité? Et comme c'était le même Seigneur qui parlait partout, la foi d'Israël y faisait-elle quelque différence?

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte, on ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes et qui seraient d'un plus grand usage pour soi; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. De sorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos auditeurs, ce que Joseph devenu le sauveur de l'Egypte, disait par pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et a nourriture, que vous êtes venus ici, c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits faibles de cette contrée : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis.* (*Gen.* XLII, 9.) Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole, et chercher des secours et des remèdes utiles à vos maux que vous venez nous écouter; c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de nos défauts qui sont peut-être une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis et qui auraient pu vous rappeler à la pénitence : *Exploratores estis, ut videatis infirmiora terræ, venistis.*

Mais, de bonne foi, mes frères, quelque faible que soit notre langage, n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret des égarements que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes? Faut-il des talents si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares et les hommes sans miséricorde, n'entreront jamais dans le royaume de Dieu; que si vous ne faites pénitence, vous périrez ; et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son âme? n'est-ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités? et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres seraient-elles moins effrayantes?

Et d'ailleurs, s'il était permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disait autrefois l'Apôtre à des fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes que, touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avait essuyés, pour leur annoncer l'Evangile et les convertir à la foi; s'il était permis, nous vous dirions : Mes frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut; eh! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines? le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il devenir jamais le sujet de vos dérisions et de vos censures? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Eglise et pour l'honneur de son Evangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissants en parole ; de ces hommes que l'onction seule de l'esprit de Dieu rend éloquents, et qui annoncent l'Evangile d'une manière digne de son élévation et de sa sainteté. Mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche; et, par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Evangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instruments destinés à cultiver la terre; je veux dire, à chercher dans les sciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornements étrangers pour embellir la simplicité de l'Evangile, et donner aux instruments et aux talents destinés à faire croître et fructifier la semence sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité : *Descendebat ergo omnis Israel ad Philistiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, et ligonem.* (*I Reg.*, XIII, 20.)

Et voilà, mes frères, le dernier défaut opposé à cet esprit de foi; un esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence; vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin, encore pécheur, assistait à ceux d'Ambroise. Ce n'était pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu, les secrets de la vie éternelle que je cherchais depuis si longtemps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon âme, que vous seul connaissiez, ô mon Dieu! c'était

pour examiner si son éloquence répondait à sa grande réputation, et si ses discours soutenaient les applaudissements que lui donnait tout son peuple. Les vérités qu'il annonçait ne m'intéressaient point; je n'étais touché que de la beauté et de la douceur du discours : *Rerum autem incuriosus et contemptor astabam, et delectabar suavitate sermonis.* (*Conf.*, lib. V, c. 13.)

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de fidèles qui nous écoutent, lesquels, chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornements qui amusent les malades sans les guérir; qui font que nous plaisons au pécheur, mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitants de Babylone disaient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* (*Psal.* CXXXVI, 3.) Ils viennent chercher l'harmonie et l'agrément dans les vérités sérieuses de la morale de Jésus-Christ, dans les soupirs de la triste Sion étrangère et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Evangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous! qui m'écoutez, et que ce discours regarde, rentrez un moment en vous-mêmes; votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison; vos maux pressent, le temps est court; Dieu, lassé de vous souffrir depuis si longtemps, va enfin vous frapper et vous surprendre; voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement; nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête et prêt à tomber sur vous; et, loin de frémir sur les suites de votre destinée et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille et s'il a de l'éclat; et vous cherchez, dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu! que le pécheur paraît méprisable et digne de risée quand on l'envisage dans votre lumière!

Car, mes frères, sommes-nous donc ici sur une tribune profane, pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive; ou dans la chaire chrétienne et à la place de Jésus-Christ, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de celui qui nous envoie? Est-ce une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi? Eh! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos faibles talents, et chercher des qualités humaines où Dieu seul parle et agit? Les instruments les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grâce? les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes? Eh! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas? que nous sert d'être éloquents, si vous êtes toujours pécheurs? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs; vos larmes toutes seules, bien mieux que nos applaudissements, peuvent faire notre éloge; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel. *Ainsi soit-il.*

## SERMON VI.

### *Pour le lundi de la première semaine de Carême.*

#### SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. (*Matth.*, XXV, 46.)

*Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle.*

Voilà, mes frères, à quoi se termineront enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes; voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérants, les monuments de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talents, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénouement redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfants d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourments qui ne finiront plus ou les délices d'une félicité immortelle partageront enfin le sort de tous les hommes; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant, l'image de ce grand spectacle, qui avait pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple; ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissants et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander, au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret et entreprend de justifier les abominations et les

vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple, et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes frères, je ne suis pas surpris que les hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affaiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste; aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes; il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile : prouvons aux âmes dissolues qu'elles survivront à leur désordres; que tout ne meurt pas avec le corps; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs, et, pour mieux confondre l'impiété, attaquons-là dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

1° Qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? cette autre vie dont on nous parle est-elle bien sûre? qui est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

2° Est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? que lui importe que des vers de terre comme nous, s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

3° Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu, ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes des penchants de plaisir que nous trouvons en nous et que la nature nous a donnés. Voilà toute la philosophie des âmes voluptueuses : l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la faiblesse née avec l'homme et à qui il serait injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin, contre le prétexte tiré de la faiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir; la nécessité d'un avenir; le sentiment secret d'un avenir : voila tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire; regardez seulement, et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus est capable. Reconnaissez dans les égarements monstrueux de l'esprit humain toute la sévérité de votre justice lorsqu'elle l'abandonne; afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre piété, et des richesses de votre miséricorde. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant les fidèles la vérité la plus consolante de la foi; de venir prouver à des hommes, à qui on a annoncé Jésus-Christ, que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hazard; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formamation et à notre naissance; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra, et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre âme retournera dans le sein de Dieu d'où elle était sortie, et ira habiter la région éternelle des vivants, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage. *Nous sommes la race immortelle de Dieu,* disait-il à cette assemblée de sages, *et il a établi un jour pour juger l'univers.* (*Act.*, XVII, 29, 31.) C'est par là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondements de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais, pour nous, mes frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Eglise; que tout l'univers a cru; que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée : nous qui paraissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche que lorsque nos pères crurent : hélas! quel devrait être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cettte grande attente, et de leur apprendre à se tenir prêts pour paraître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées, que la première prédication de l'Evangile avait effacées de l'univers!

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des âmes incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'est revenu pour nous le dire; peut-être n'y-t-il rien au-delà du trépas; jouissons donc du présent, et laissons au hazard un avenir ou qui n'est point ou du moins qu'on ne veut pas que nous connaissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes frères, comment s'est formée dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir? il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes; il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendait la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même; l'éducation fortifia ces sentiments de la nature; on lui apprit à connaître un Dieu, à l'aimer, à le craindre; on lui montra la vertu dans les règles; on la lui rendit aimable dans les exemples, et quoiqu'il trouvât en lui des penchants opposés au devoir, lorsqu'il arrivait de s'y laisser emporter, son cœur prenait en secret le parti de la vertu contre sa propre faiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre: il adora, avec le reste des hommes, un Etre suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtiments; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'éteint avec le corps? par quel degré est-il parvenu à ces connaissances si nouvelles et si surprenantes? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentiments de son cœur et aux lumières de sa raison? A-t-il examiné? a-t-il consulté? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandait l'affaire la plus importante de sa vie? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude? a-t-il purifié son cœur de peur que les passions ne lui fissent prendre le change? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin pour revenir des premiers sentiments dont l'âme avait été d'abord imbue?

Ecoutez-le, mes frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme était semblable à la bête. Il n'est devenu impie qu'en se fermant toutes les voies qui pouvaient le conduire à la vérité; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacriléges; il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, et se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie qu'il est parvenu aux connaissances rares et sublimes de l'incrédulité; c'est à ces grands efforts qu'il doit la découverte d'une vérité que le reste des hommes, jusqu'à lui, avait ou ignorée ou détestée.

Voilà la source de tout incrédulité; le déréglement du cœur. Oui, mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérants, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchants et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérants, c'était ou qu'ils cachaient mieux leurs désordres, pour donner plus de crédit à leur impiété, ou la satiété du plaisir qui les avait menés à cette fausse tempérance. La débauche avait été la première source de leur irréligion; leur cœur était corrompu avant que leur foi fît naufrage; ils avaient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader, et un long usage du plaisir avait bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes frères, qui croyons qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentiments de l'humanité avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien.

Voilà donc l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe; mais, en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes frères, pour prendre le parti étonnant de ne rien croire et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudrait sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentiments communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a comme été forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? Quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête, et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avait eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la faiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudrait pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquelles on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers: voilà cette évidence qui l'emporte, dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle! O homme! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avait point! Vous n'avez pour fondement de votre opinion que votre incertitude, et

vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire !

Mais, je vous prie, mes frères, de quel côté est ici la crédulité? Est-elle du côté de l'impie ou du côté du fidèle ? Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Ecritures, c'est-à-dire le livre sans contredit qui mérite le plus de créance ; sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie ; sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter ; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire sur des faits qui, depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis ; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il; qui en est revenu? Il n'a aucune raison solide, décisive pour combattre la vérité d'un avenir. Car, qu'il l'a publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande : qui est ici le crédule? Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes et de plus propre à faire impression sur la raison ; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien, sur la faiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle : il nous regarde comme des hommes faibles et crédules, et il se considère lui-même comme un esprit supérieur, élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique détermine. O Dieu ! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement ; et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre !

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seraient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceraient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité, je dis que, dans une égalité même de raisons, il devrait du moins désirer que le sentiment de la foi sur la nature de nos âmes fût véritable ; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste et ses espérances éternelles ; il devrait souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse ; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme, qui le confond avec la bête, qui ne le fait vivre que pour le corps, qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il passe sur la terre ; toutes choses égales, une raison, née avec quelque élévation, aimerait encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçu l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature ; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étaient immortels ?

Mais non, mes frères ; ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature, et de se persuader que leur âme est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un instinct brutal ; plus d'autre règle, que l'emportement de leurs désirs ; plus d'autre occupation que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie ; des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle ; que le corps est tout leur être, et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes ; il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes ; qu'ils ne transportent pas dans la nature des penchants honteux de leur volonté ; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière pour s'être indignement dégradés eux-mêmes ; qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes, et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé parce que dans une égalité même de raison son cœur et sa gloire devraient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, mes frères, on l'a déjà dit ; que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence ; il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable, il modérera des passions qui auraient fait tous les malheurs de sa vie; il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse ou une fortune dérangée; il jouira de la réputation de la vertu et de l'estime des peuples : voilà ce qu'il risque. Quand tout finirait avec cette vie, ce serait là le seul secret de la passer heureuse et tranquille : voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense

éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides qui l'auraient bientôt ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument; il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas? La perte des biens éternels, la possession de votre gloire, ô mon Dieu! qui devait le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées; quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité tout entière? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne saurait même être heureux? craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie qui, n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire; meurt tranquille comme s'il ne devait plus vivre; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hazard, et va tenter mollement un si grand événement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine: je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous; si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences le confondent et irritent sa curiosité loin de la satisfaire, que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destination, paraissent heureux à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés: les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre; la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre: tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature; l'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela? ô homme! Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous? Répondez, si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme était immortelle? D'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? Un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car, si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu, ou se donner, ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments et des idées si sublimes? Cependant, cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes; cette idée, si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre; ce sentiment, qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples, les plus sauvages comme les plus cultivés, les plus polis comme les plus grossiers, les plus infidèles comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires,

écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées : l'immortalité de l'âme a toujours été et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre ; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans dieu dans ce monde; mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur ; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort, et, en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car, comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte ; car, outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur ; les hommes se le sont persuadés eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres ; et, seul, depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous, qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis ; allez donc chercher, dans une autre terre, des hommes d'une autre espèce et semblables à la bête ; ou plutôt, ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur, et reconnaissez, dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'Auteur qui les a formés !

Enfin, et je finis avec cette dernière raison, la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant et qui ne sont déjà plus? Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle-même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères, qui nous ont précédés, ne sont plus ; que nos enfants ne seront point nos successeurs, car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite ; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant?

Que dirai-je encore? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux et que nous n'aurons point de neveux? les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles? l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus? la religion des tombeaux, une illusion vulgaire? les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent et qui n'appartient à personne? les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout? et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée? les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés? la justice, une usurpation sur la liberté des hommes? la loi des mariages, un vain scrupule? la pudeur, un préjugé? l'honneur et la probité, des chimères? les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature et des noms que la politique des législateurs a inventés?

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies ; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos ; et tout est confondu sur la terre ; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées ; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des Etats et des empires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; et, si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, mes frères, d'attendre une destinée éternelle, de régler ses mœurs sur la foi, et de vivre

comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pèsera les esprits et qui surprendra les sages dans leur sagesse!

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais, après vous avoir montré que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes, et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de la propre conscience.

### SECONDE PARTIE.

Il est sans doute étonnant, mes frères, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes, et que, ne trouvant rien au dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son âme, il prétende trouver, dans la majesté redoutable de l'Etre suprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leurs vertus; d'étudier jusqu'à leurs pensées et leurs désirs frivoles et infinis? Les hommes, des vers de terre, qui disparaissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne serait pas même digne de l'homme?

Mais, avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, mes frères, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu et le rend semblable à l'homme. Car Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? Lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? N'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendrait un soin et une occupation pour la Divinité, si elle voulait y prendre garde! Son unique occupation est de se connaître et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement: S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé; Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, mes frères? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie contre le cèdre du Liban, il le comble d'honneurs et de richesses, il favorise ses désirs, il facilite ses projets; car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste, il l'humilie, il l'afflige, il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis; car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de Divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtiments la seule récompense de la vertu! Quel dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie!

Quoi, mes frères, il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délassement bizarre de ces tristes événements sans y prendre part! Parce qu'il est grand, il serait ou faible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur serait permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

O Dieu! si c'était là le caractère de votre Être suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses, je ne vous reconnais donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma faiblesse, le rémunérateur de ma fidélité! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant, que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, mes frères, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse, Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi, il n'aurait point eu d'autre vue en les formant, qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentiments; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'Auteur de son être; cet homme ne serait fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête, en des occupations frivoles ou des plaisirs sensuels? il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'aurait paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié? et après cela, il retomberait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste, et de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avait

donnés? O Dieu! où serait ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de votre puissance, et délasser votre loisir par cette variété de spectacles! *Nunquid enim vane constituisti omnes filios hominum?* (*Psal.* LXXXVIII, 48.) Le Dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme, et soutenez-en, si vous pouvez toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, mes frères, de veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui! Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette Divinité sage, juste, sainte, que nous adorons; et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais, puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir comme des crimes, des penchants de plaisirs nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphème de l'impiété, et dernière partie de ce discours: j'abrége et je finis.

### TROISIÈME PARTIE.

Mais premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchants qui vous y portent; si tout ce que nous désirons devient légitime; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs; sur ce pied là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père, ou la sévérité d'un maître pour tremper vos mains dans leur sang; vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchants de tous les vices pour vous les permettre tous; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme pour se conduire, d'autres lois que ses penchants, et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie, c'est-à-dire, d'une lumière supérieure aux sens qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devait pas être le seul guide de l'action de l'homme; il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde, n'ont été faites que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples on a toujours regardé comme des monstres et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livraient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité; et que cette maxime une fois établie, que nos penchants et nos désirs ne sauraient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'Auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchants de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentiments de vertu, de pudeur et d'innocence? si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance? Or, entre ces deux penchants, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent? mais sa violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit-être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? mais il est des âmes justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près; et que de plus, pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin, parce qu'il est plus digne de l'homme? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête que d'être raisonnable?

Enfin, si tous les hommes étaient corrompus, et se livraient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire, que ce sont là des penchants inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais, regardez autour de vous; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et

dont vous sentez vous-même l'injustice; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'âmes chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur, et dans l'observance de sa loi sainte? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes? n'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchants que vous? les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentiments que dans le vôtre? ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères? Qu'ont les justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque?

O homme, vous imputez à Dieu une faiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglements! vous accusez l'Auteur de la nature des désordres de votre volonté! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître, pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices?

Dieu est donc juste, mes frères, lorsqu'il punit les transgressions de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle; et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son âme: car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition serait-ce pour l'impie de n'être plus? Il souhaite cet anéantissement; il se le propose comme sa plus douce espérance; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi! le Dieu juste punirait le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres désirs? Ah! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car, que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant? Serait-ce d'être privé de son Dieu? mais il ne l'aime point; il ne le connaît point; il n'en veut point: et son Dieu, c'est lui-même. Serait-ce de n'être plus? mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourrait plus vivre au-delà du trépas que pour souffrir, et expier les horreurs d'une vie abominable? Serait-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, et tous les objets de ses passions? mais, quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; et ce serait là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs, et de ses blasphèmes.

Non, mes frères, l'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourments seront aussi éternels que ses plaisirs l'auraient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il aurait voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles; la mort a borné ses crimes, mais elle n'a pas borné ses désirs criminels. Le juste Juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaité immortels; et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peine: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV, 46.)

Que conclure de ce discours? que l'impie est à plaindre de chercher, dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience; qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Evangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs, que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire: ne vous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci; calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentiments; mettez votre cœur en repos, en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir; cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire; l'avenir cessera de vous paraître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre, cet avenir, vous le hâterez par vos désirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'homme, le père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume, tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

## SERMON VII.

### *Pour le mardi de la première semaine de Carême.*

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo. (*Matth.*, XXI, 12.)

*Jésus entra dans le temple, et il en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient.*

D'où vient aujourd'hui à Jésus-Christ,

mes frères, cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage? Est-ce donc là ce roi pacifique qui devait paraître dans Sion accompagné de sa seule douceur? Nous l'avons vu établi juge sur une femme adultère; et il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la cité; et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle; mais il leur reprocha de ne pas connaître encore l'Esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, cette ville criminelle, la meurtrière des prophètes, qui va sceller l'arrêt de sa réprobation, par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu lui avait envoyé pour être son libérateur. Partout il a paru compatisssant et miséricordieux; et l'excès de sa douceur l'a fait même appeler l'ami des pécheurs et des publicains.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice? On profane le temple saint; on déshonore la maison de son Père; on change le lieu de la prière et l'asile sacré des pénitents, en une retraite de voleurs, et en une maison de trafic et d'avarice : voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudraient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce quil'oblige à finir un ministère d'amour et de réconciliation par une démarche de sévérité et de colère, toute semblable à celle par laquelle il l'avait commencé. Car, remarquez, mes frères, ce que Jésus-Christ fait ici en terminant sa carrière, il l'avait déjà fait, lorsqu'après trente-trois ans de vie cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa mission et faire l'œuvre de son Père. On eût dit qu'il avait publié lui-même cet esprit de douceur et de longanimité, qui devait distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, et sous lequel il était annoncé par les prophètes.

Il se passait sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyait dans le temple, et qui n'étaient pas moins dignes du zèle et des châtiments du Sauveur : mais, comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un temps, et en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des pharisiens, et la corruption des scribes et des pontifes; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de son temple; son zèle là-dessus ne peut souffrir de délai; et à peine est-il entré dans Jérusalem, qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son Père qu'on y outrage, et la gloire de sa maison qu'on déshonore.

De tous les crimes, en effet, mes frères, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtiments que les profanations de ses temples, et elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons doivent être plus saintes.

Car, mes frères, puisque nos temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le temple céleste; c'est-à-dire que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'Agneau qu'on y immole et qui s'offre étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent doivent être semblables. Or, la première disposition des bienheureux devant le trône de Dieu et l'autel de l'Agneau est une disposition de pureté et d'innocence : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.* (*Apoc.*, XIV, 5.) La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (*Apoc.*, VII, 11.) Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure : *Amicti stolis albis.* (*Ibid.*, 9.) Trois dispositions qui renferment tous les sentiments de foi qui doivent nous accompagner dans nos temples; une disposition de pureté et d'innocence; une disposition d'adoration et d'anéantissement intérieur; une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure. Invoquons le Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

L'univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. *Quelque part que nous soyons*, dit l'Apôtre, *il est toujours près de nous; nous vivons en lui; nous agissons en lui; nous sommes en lui.* Si nous nous élevons dans les cieux, il y est; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide, et il est le Dieu des îles éloignées où l'on ne le connaît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avait apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidait sans cesse sa gloire et sa présence; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensements et des victimes que dans le temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable. C'était le lieu le plus saint de l'univers, l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre, les Israélites étaient obligés d'y venir adorer; captifs dans des royaumes étrangers, ils tournaient sans cesse vers le lieu saint leurs regards, leurs vœux et leurs hommages; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étaient toujours la

source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières ; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions que de manquer à ce devoir de piété et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avait vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connaissaient pas; et Alexandre lui-même, frappé de la majesté de ce lieu et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il était homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adorait.

A la naissance de l'Evangile, les maisons des fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeait ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Eglise qu'avec celle des Césars : la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes tandis que le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête : de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes; le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits, et les temples même, où le démon avait été si longtemps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime Maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

Mais, ce ne sont plus ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem, où tout se passait en ombre et en figure. *Le Seigneur habitait encore alors dans les cieux*, dit le Prophète, *et son trône était encore au-dessus des nuées;* mais, depuis qu'il a daigné paraître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans les bénédictions mystiques le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre; la victime que nous y immolons, c'est l'Agneau de Dieu; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges et des esprits bienheureux; le vin mystique que nous y buvons, est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste; le cantique sacré que nous y chantons, est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'Agneau; enfin, nos temples sont ces nouveaux cieux que le Prophète promettait aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile, et comme en énigme; mais nous le possédons, nous le goûtons, et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre.

Or, je dis, mes frères, que nos temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paraître, comme aux bienheureux dans le temple éternel : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei* (*Apoc.*, XIV, 5) : parce que le Dieu devant lequel nous paraissons est un Dieu saint.

En effet, mes frères, la sainteté de Dieu répandue dans tout l'univers est un des plus grands motifs que la religion nous propose pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la Divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Ecritures nous avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu, qui nous voit et qui nous regarde; de n'offrir partout à ses yeux rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards, et de ne pas souiller par nos crimes la terre qui tout entière est son temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure est donc une espèce de profanateur indigne de vivre sur la terre, parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur la terre est une raison qui nous oblige de paraître partout purs et sans tache à ses yeux, sans doute, les lieux qui, dans cet univers, lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints, où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent, à plus forte raison, que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit et qui les habite.

Aussi, mes frères, lorsque le Seigneur eut permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avait de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures? Que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire? et en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissait de sa présence et les vœux des peuples qui venaient l'invoquer?

Oui, mes frères, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice, que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure, que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible; c'était-là le Saint des saints, c'est-à-dire, le seul lieu de ce temple immense qu'on regardât comme la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore que de précautions terribles en défendaient l'entrée! 1° Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnait; et là seulement les gentils et les étrangers qui voulaient s'instruire de la Loi,

pouvaient aborder. 2° Une autre enceinte encore fort éloignée le cachait encore, et là les seuls Israélites avaient droit d'entrer; encore fallait-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu si loin encore du Saint des saints. 3° Une autre enceinte plus avancée le séparait encore du reste du temple; et là les seuls prêtres entraient chaque jour pour offrir des sacrifices, et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre israélite qui eût osé en approcher, la loi voulait qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilége; et un roi même d'Israël, le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentait le Saint des saints, ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife; encore n'avait-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvrait les portes de ce lieu sacré.

Et cependant que renfermait ce Saint des saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron; des figures vides et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendait quelquefois ses oracles, n'y résidait pas encore comme dans le sanctuaire des chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidèle.

Or, mes frères, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grâce, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignait si fort de l'homme, et permis à tout fidèle d'approcher du Saint des saints, où il habite maintenant lui-même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et de nous faire sentir quelle doit être la sainteté du chrétien, puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours aux pieds de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les chrétiens, une nation sainte, *gens sancta* (I *Petr.*, II, 9), parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint : une race choisie, parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur, et uniquement destinés à son culte et à son service, *genus electum* (*Ibid.*); et enfin, un sacerdoce royal, parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son Fils, le grand prêtre de la loi nouvelle, et que le privilége accordé autrefois au seul souverain pontife d'entrer dans le Saint des saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle, *regale sacerdotium. (Ibid.)*

C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit; nous n'avons plus de part à l'autel, nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos temples, mes frères, ne devraient donc être que la maison des justes : tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs; les mystères que nous y célébrons, sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs; l'hostie qu'on y offre est la réconciliation des pénitents, ou le pain des forts et des parfaits; les cantiques sacrés qu'on y entend, sont les gémissements d'un cœur touché, ou les soupirs d'une âme chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Eglise prend soin de purifier même tout ce qui doit paraître sur l'autel : elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite; elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourraient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paraître, n'en soit blessée.

Autrefois même l'Eglise n'accordait point dans l'enceinte de ses murs sacrés, des tombeaux aux corps des fidèles : elle ne recevait point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité; les seuls restes précieux des martyrs avaient droit d'y être placés, et elle ne croyait pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptait pas encore au nombre des bienheureux.

Les pénitents publics eux-mêmes étaient exclus durant longtemps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de cendres et de cilice, l'assemblée même des fidèles leur était d'abord interdite comme à des anathèmes : ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvraient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir longtemps gémi et demandé leur réconciliation, ils se trouvaient dans le temple parmi leurs frères; ils revoyaient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables; ils entendaient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantaient avec eux des hymnes et des cantiques! Quelles larmes de joie et de religion ne répandaient-il pas alors!

quel regret de s'être privé si longtemps d'une si douce consolation ! Un seul jour, ô mon Dieu ! passé dans votre maison sainte, s'écriaient-ils sans doute avec le Prophète, console plus le cœur que les années entières passées dans les plaisirs et dans les tentes des pécheurs ! Tels étaient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disait alors à haute voix le ministre du haut de l'autel à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les âmes cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité : *Foris canes, et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium.* (*Apoc.*, XXII, 15.)

L'Eglise, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs : elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes, et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Eglise suppose que si vous n'êtes pas juste en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence : elle suppose, que si vous n'êtes pas encore tout à fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché; que vous venez en gémir aux pieds des autels, et que votre confusion et le regret sincère de vos fautes vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes pécheurs, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paraître ici dans le lieu saint : et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes, et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'aux pieds de l'autel, l'Eglise, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ces portes sacrées, mais Dieu vous rejette invisiblement ; vous êtes à ses yeux un anathème et un excommunié qui n'avez plus de droit à l'autel et aux sacrifices ; qui venez souiller par votre seule présence, la sainteté des mystères terribles, prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté que le Seigneur sanctifiait par sa présence.

Et, en effet, mes frères, se sentir coupable des crimes les plus honteux et venir paraître ici dans le lieu le plus saint de la terre, y venir paraître devant Dieu sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins et former quelques sentiments de religion ; porter jusqu'au pied de l'autel des corps et des âmes souillés ; forcer les yeux de Dieu même, pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paraître ainsi devant lui couvert de confusion et d'opprobre, sans lui dire du moins comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur* (*Luc.*, V, 8) ; ou comme le prophète : *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, et créez en moi un cœur pur* (*Psal.* L, 11, 12), afin que je sois digne de paraître ici en votre présence : c'est profaner le temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères.

Car, mon cher auditeur, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le prêtre le sacrifice redoutable ; vous y venez présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés; vous y venez apaiser sa justice par la dignité et l'excellence de ces offrandes saintes, et lui représenter le droit que vous avez à sa miséricorde depuis que le sang de son Fils vous a purifié et que vous ne formez plus en un sens avec lui qu'un même prêtre et une même victime. Or, dès que vous y paraissez avec un cœur corrompu et endurci, sans aucun sentiment de foi et aucun désir de résipiscence, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place, vous désavouez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur, par lesquelles vous le conjurez, par la bouche du prêtre, de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel, et de les accepter comme le prix et l'abolition de vos crimes; vous insultez à l'amour de Jésus-Christ lui-même, qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption et qui vous offre à son Père comme une portion de cette Eglise pure et sans tache qu'il a lavée dans son sang ; vous insultez à la piété de l'Eglise qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les saints mystères, des sentiments de religion, de douleur et de pénitence ; vous trompez enfin la foi et la piété des justes qui sont là présents, et qui, vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même esprit et un même sacrifice, s'unissent à vous et offrent au Seigneur votre foi, vos désirs, vos prières, comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathème, séparé de tout le reste de vos frères; un imposteur qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public, et qui venez insulter la religion et ne prendre aucune part à la rédemption et au sacrifice de Jésus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire et qu'il en offre le prix à son Père.

Que conclure de là, mes frères ? qu'il faut se bannir de nos temples et des saints mystères lorsqu'on est pécheur ? A Dieu ne plaise !... ah ! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint; c'est alors qu'il faut y venir solliciter aux pieds des autels les miséricordes du Sei-

gneur toujours prêt à y exaucer les pécheurs ; c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à la foi pour exciter en nous quelques sentiments de piété et de repentir ! Et où irions-nous, mes frères, lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrâce de Dieu? et quelle autre ressource pourrait-il nous rester? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile; ici coulent les eaux vivifiantes des sacrements, qui seules ont la force de purifier leurs consciences ; ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, aux pieds desquels on remet leurs péchés et on les délivre de leurs chaînes ; ici s'offre pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu que leurs crimes ont irritée; ici les vérités du salut, portées dans leur cœur, leur inspirent la haine du péché et l'amour de la justice; ici, leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur faiblesse soutenue, leurs bons désirs fortifiés; ici, en un mot, à tous leurs maux la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs qui doivent fréquenter plus souvent ces temples saints, et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la première disposition d'innocence et de pureté que demande ici de nous, comme des bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint : *Sine macula enim sunt ante thronum Dei.* (*Apoc.*, XIV, 5.)

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun désir de changement et avec une volonté actuelle d'y persévérer, est une manière d'irrévérence qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères, que sera-ce, grand Dieu ! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles, pour venir y inspirer des passions honteuses, pour s'y permettre des regards impurs, pour y former des désirs criminels, pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs, pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent éloigne de tous les autres lieux? que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime; de choisir votre présence, grand Dieu! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre temple saint un rendez-vous d'iniquité et un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché, d'où la religion bannit les fidèles? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père ! quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemption de tous les hommes! quelle fureur de venir choisir les yeux de son Juge pour le rendre témoin de nos crimes et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation ! quel abandon de Dieu et quel caractère de réprobation, de changer les asiles sacrés de notre sanctification en des occasions de déréglement et de licence !

Grand Dieu ! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem, les morts ressuscitèrent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilége. Ah ! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce temple saint la bienheureuse immortalité ! faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux pompeux que notre vanité leur a élevés, et que, enflammés d'une sainte indignation contre des irrévérences qui vous crucifient de nouveau et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paraissent sur ces monuments; et, puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion et leurs sacriléges! Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu ! n'est pas capable de les contenir dans le respect, quand les morts ressusciteraient, comme vous disiez vous-même, ils n'en seraient ni plus religieux, ni plus fidèles.

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici, comme des bienheureux dans le ciel, une disposition de pureté et d'innocence, la présence d'un Dieu terrible et plein de majesté en demande une de frayeur et de recueillement ; seconde disposition marquée par le profond anéantissement des bienheureux dans le temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (*Apoc.*, VII, 11.)

SECONDE PARTIE

Dieu est esprit et vérité, et c'est en esprit et en vérité, qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond, que nous lui devons dans nos temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps; elle renferme encore, comme celle des bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'actions de grâces : *Benedictio, et claritas, et gratiarum actio* (*Apoc.*, VII, 12): et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le temple saint, semblable à celui des bienheureux dans le temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.* (*Ibid.*)

Je dis un esprit d'adoration, car comme c'est ici que Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et qu'il descend du ciel pour recevoir nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur, de silence et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur, à la vue de la majesté du Très-Haut et de notre propre bassesse ; nous devons n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous; sentir tout le poids de sa gloire et de sa présence; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos désirs, toute notre âme pour en faire hommage et la mettre tout

entière aux pieds du Dieu que nous adorons; oublier toutes les grandeurs de la terre ; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui, ne reconnaître plus rien de grand que lui, et, par notre profond anéantissement, avouer, comme les bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Mais, hélas ! mes frères, où sont dans nos temples ces âmes respectueuses, qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti et la profonde religion d'une âme qui adore? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect aux pieds des autels honore la religion : on vient dans ce temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des intérêts que la piété sincère condamne ; on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissait devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore; on vient y chercher un autre dieu que celui qui paraît sur nos autels, y faire sa cour à un autre maître qu'au Maître suprême, y chercher d'autres grâces que les grâces du ciel, et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son temple un Dieu inconnu, comme il était autrefois au milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu ; tous les vœux s'adressent à lui, et son profond anéantissement aux pieds des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur devant lequel un grand roi lui-même, qui porte, pour ainsi dire, l'univers, courbe sa tête, et oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion, et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences et nous élever par là à de nouveaux degrés de grandeurs sur la terre. O mon Dieu ! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendraient des temps où la foi serait éteinte, où la piété deviendrait un trafic honteux, et où les hommes, vivant sans dieu sur la terre, ne vous connaîtraient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes ?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière ; car, plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi, le temple est la maison de prières où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères, où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs ; où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple, et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre ; mais le temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, mes frères, c'est ici que nous devons venir gémir avec l'Eglise sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les fidèles ; nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple, sa protection sur cette monarchie où le titre auguste de la foi honore ses souverains, et sur le prince qui en est et le protecteur et le modèle; lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics, l'extinction des schismes et des erreurs, la connaissance et l'amour de la justice et de la vérité, pour les pécheurs; la persévérance, pour les justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli ; un cœur préparé et qui n'offre rien aux yeux de Dieu, qui puisse éloigner les grâces que l'Eglise sollicite pour vous, et y paraître avec un extérieur de suppliant et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, mes frères, tandis que les ministres autour de l'autel lèvent ici les mains pour vous ; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de nos armes, la conservation de vos proches et de vos enfants qui s'exposent pour le salut de l'Etat, la fin des guerres, des dissensions et de tous les malheurs qui nous affligent ; qu'ils demandent les remèdes de vos chutes, et les secours de votre faiblesse ; tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leurs prières de votre attention et de votre respect. Vous déshonorez la sainte gravité des gémissements de l'Eglise par un esprit de dissipation, et par des indécences qui conviendraient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes, et toute la différence que vous y faites, c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche, et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des divins cantiques, et qu'il faut, pour vous y rendre attentifs, employer les mêmes agréments et souvent les mêmes bouches qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi, mes frères, au lieu que les prières publiques devraient arrêter le bras du Seigneur, depuis longtemps levé sur nos têtes; au lieu que les supplications demandées par le prince et ordonnées par les pasteurs, et qui retentissent de toutes parts dans nos temples, devraient, comme autrefois, suspendre les fléaux du ciel, nous ramener des jours sereins et tranquilles, réconcilier les

peuples et les rois, et faire descendre la paix du ciel sur la terre; hélas! les jours mauvais durent encore; les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes; l'épouse désolée redemande son époux, le père affligé attend en vain son enfant, le frère est séparé de son frère, nos succès mêmes répandent le deuil parmi nous, et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, mes frères? ah! c'est que les prières de l'Eglise, les seules sources des grâces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées, et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez, et qui les rendent inutiles à la terre,

Mais non-seulement, mes frères, vous devez paraître ici comme des suppliants et dans un esprit de prière, puisque c'est ici que le Seigneur répand ses faveurs et ses grâces; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnaissance et d'actions de grâces, puisque, de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre âme.

Et premièrement, c'est ici que, dans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles; c'est ici que la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ, vous a discernés de tant de barbares qui ne le connaissent pas, de tant d'hérétiques qui, le connaissant, ne le glorifient pas comme il faut; c'est ici que vous avez engagé votre foi au Seigneur; on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères; vous ne devez donc plus y paraître, que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien; vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant pour le sein heureux où vous êtes né en Jésus-Christ, et la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc, lorsqu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de grâces à la vue d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences? Vous êtes un enfant dénaturé qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi; un chrétien perfide qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins; qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom était écrit avec ceux des fidèles, abjurer la religion de Jésus-Christ sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du siècle au pied de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé, et faire profession de mondanité où vous l'aviez faite de christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, que sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grâce de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifié par la vertu du saint ministère. C'est ici que Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : *Mon fils, vos péchés vous sont remis; allez, et ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive pis.* C'est ici que fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous.* Or, mes frères, là même où vous avez trouvé tant de fois la grâce du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses; là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler; là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paraissez encore mondain et profane! Ah! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentiments de componction, ces mouvements de honte et de confusion, dont ils ont été si souvent dépositaires, vous y venez la tête levée, les yeux errant çà et là, pleins peut-être de crime et d'adultère, comme parle un apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avaient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications dont ils avaient été les confidents secrets et les heureux remèdes!

Que dirai-je encore, mes frères? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité, et c'est ici que, par la bouche des pasteurs, l'Eglise vous annonce les maximes du salut, et les mystères du royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles : nouveau motif de reconnaissance pour vous. Mais hélas! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation; et ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous venez former des désirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles; ici même enfin, où nous vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-même une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, mes frères, pourquoi croyez-vous que la parole de l'Evangile, que nous prêchons aux princes et aux grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant, et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il se peut faire que nos faiblesses secrètes mettent obstacle au

fruit et au progrès de l'Evangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux; mais outre cette raison humiliante pour nous, et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes, c'est sans doute la profanation des temples, et la manière indécente et peu respectueuse dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les grâces qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole; il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards, et que la parole de son Evangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui, par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine: alors il suppléera même à nos défauts, il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, mes frères, que servent les dédicaces des temples, et les prières si solennelles que l'Eglise emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de grâce que les bénédictions du pontife y avaient laissés, et qui attiraient sur les assistants les regards propices du Dieu qu'on y invoque?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion; c'est dans le temple, où vous venez offrir, en un sens, avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix, et présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés. Or, mes frères, pendant que des mystères si augustes se célèbrent; durant ces moments redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels; dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père; pendant que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les anges du ciel tremblent et adorent; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnaissance et le respect, à peine fléchissez-vous le genou, à peine regardez-vous l'autel saint, où des mystères si heureux pour vous se consomment; vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte; vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire; vous comptez les moments d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de grâces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassé de votre temps, qui le perdez en une inutilité éternelle, et qui ne savez presque quel usage en faire, vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre, et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes? Eh! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution, et vous voudriez qu'un prêtre, revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ, et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole, par une célérité scandaleuse? Dans quel temps, oh! mon Dieu! sommes-nous venus, et fallait-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendraient à charge aux chrétiens de nos siècles?

Hélas! les premiers fidèles, qui, aux différentes heures de la journée, s'assemblaient dans le temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et dans des cantiques, et qui ne sortaient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignaient qu'à regret, pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il était beau, mes frères, de voir dans ce temps heureux l'assemblée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenait à son état; d'un côté, les solitaires, les saints confesseurs, les simples fidèles; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage; tous attentifs aux mystères saints; tous voyant couler avec des larmes de joie et de religion sur l'autel, le sang de l'agneau encore fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les princes, pour les césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères; s'entr'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Ecritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant dans l'Eglise de la terre, la joie, la paix, l'innocence, et le profond recueillement de l'Eglise du ciel! Que les tentes de Jacob étaient alors belles et éclatantes, quoique l'Eglise fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité, et que les ennemis de la foi, les prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avaient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages! Hélas! et aujourd'hui les moments rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devraient sanctifier le reste de vos journées, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin, mes frères, à toutes ces dispositions intérieures de prière, d'adoration, de reconnaissance, que la sainteté de nos temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure, et la décence des ornements et des parures: dernière disposition des bienheureux dans le temple céleste: *Amicti stolis albis* (*Apoc.*, VII, 9;) mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudrait-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du monde? car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours re-

garde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paraître dans cette maison de larmes et de prière? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds mêmes des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes et lascives? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos frères? Vos maisons mêmes, ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'aurait convenu autrefois qu'à des maisons de crime et de débauche, et qui fait que, ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Nunquid domos non habetis ad manducandum et bibendum?* (*I Cor.*, XXI, 22.) comme le reprochait autrefois saint Paul aux fidèles. Faut-il que le temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah! quand vous paraissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux le respect que vous devez à la majesté de sa présence; et devant le souverain du ciel et de la terre, vous venez paraître sans précaution, sans décence, sans pudeur, et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avaient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité; troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser, par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi l'Apôtre voulait que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des anges, c'est-à-dire des prêtres qui y sont sans cesse présents devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celle des esprits célestes. Il est vrai que par là vous nous avertissez, ô mon Dieu! quelle doit être dans nos temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des mystères que nous offrons, et le sentiment vif et intime de votre présence; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie; que c'est à nous à ne pas paraître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste, et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu! la désolation du lieu saint a commencé par le sanctuaire même; le respect des peuples ne s'y est affaibli, que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu, et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation et de scandale, que depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas, mes frères.

Et en effet, il semble que Dieu ne les a jamais laissées impunies. Les indécences honteuses des enfants d'Héli, qui avaient durant si longtemps profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités : l'arche sainte devint la proie des Philistins; elle fut placée à côté de Dagon dans un temple infâme ; la gloire d'Israël fut flétrie, le Seigneur se retira du milieu de son peuple, la lampe de Juda s'éteignit, le pontife manqua, et Jacob se trouva tout à coup sans autel et sans sacrifice

N'en doutons pas, mes frères, que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il était juste que le Seigneur abandonnât des temples où il avait été si longtemps outragé. Craignons, mes frères, de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés. Craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté de la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux et si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une faible raison, qui voudraient voir clair dans les secrets de Dieu, et qui, loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de grâces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugements, ô mon Dieu! et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses, qu'elles ont été plus lentes et plus tardives.

Rappelons donc, mes frères, tous ces grands motifs de religion; portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'action de grâces, d'adoration et de louange; ne sortons jamais de nos temples sans en reporter quelque nouvelle grâce, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes. N'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égarements, et de vous attacher uniquement à Dieu; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse aux pieds de l'autel, et que leur état et leurs

fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disait autrefois à Salomon : Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présents devant vous, et qui n'ont point d'autre demeure que votre maison sainte ! *Beati servi tui qui stant coram te semper !* (III *Reg.*, X, 8.) Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur aux différentes heures de la journée où ses ministres s'assemblent pour le louer, ah ! du moins retournez sans cesse vers ce lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs. Que nos temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances et des assujettissements pénibles du monde ? en un mot, trouvez-y les commencements de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux, dans le temple éternel de la céleste Jérusalem. Ainsi soit-il.

# AVIS
## SUR LE SERMON SUIVANT.

On trouvera, au troisième dimanche de Carême, un autre sermon sur la rechute, intitulé : *De l'inconstance dans les voies du salut.* Celui-ci a été composé le premier. Le P. Massillon jugeant ensuite qu'il n'avait pas donné assez d'étendue aux vérités renfermées dans la seconde partie, y travailla de nouveau ; et des trois subdivisions qu'elle contient, il en forma les trois points qui composent le sermon *De l'inconstance dans les voies du salut.* Nous n'avons pourtant pas cru devoir supprimer celui-ci, pour ne pas perdre la première partie, où l'on trouve des vérités très-utiles, et traitées avec cette onction que la plume du P. Massillon savait répandre sur tout ce qu'il écrivait.

## SERMON VIII.
### *Pour le mercredi de la première semaine de carême.*
### SUR LA RECHUTE.

*Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* (*Matth.*, XII, 45.)

*Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.*

Quelle peinture effrayante notre Evangile nous trace-t-il de la rechute, mes très-chers frères ? De ce péché si commun, qui n'alarme plus les consciences et avec lequel presque tout le monde s'est familiarisé, parce qu'il paraît être devenu l'état ordinaire des chrétiens ? Nous n'imaginons rien de plus horrible que le sort d'un homme possédé du démon, livré à la discrétion et à toute la fureur de cet ennemi du genre humain, et n'étant plus, à proprement parler, que l'instrument infortuné de sa malice et de sa corruption. Ah ! s'il faut en croire notre divin Maître, le sort d'une âme infidèle, qui, après être sortie de ses premiers égarements, après avoir goûté le don céleste, se laisse entraîner dans les voies de péché qu'elle avait quittées et retourne à son vomissement, est tout autrement déplorable ; ce n'est plus d'un seul démon, qu'elle est possédée ; elle est livrée à sept autres démons plus méchants que le premier, qui s'en emparent, et qui la regardant comme leur conquête, en font leur demeure et s'y établissent pour n'en plus sortir : *Et intrantes habitant ibi.* (*Matth.*, XII, 45.)

C'est cette dernière circonstance qui doit nous faire trembler, mes très-chers frères, et qui fait dire à notre divin Sauveur que le dernier état de cet homme devient pire que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus ;* car elle nous fait entendre que la rechute est comme un signe et un préjugé de notre réprobation, et qu'il est bien rare que nous revenions à Dieu, lorsqu'après l'avoir quitté, nous sommes retournés à la créature.

Et si vous me demandez, chrétiens, qu'a donc la rechute de si horrible, et pourquoi il est si difficile de se relever après être retombé ? En voici les raisons : écoutez-les, vous dont la fidélité envers Dieu jusqu'ici ne s'est point démentie, afin qu'elles vous servent de préservatif contre un si grand malheur ; et vous, dont les mœurs n'ont peut-être roulé jusqu'à présent que sur ces alternatives de réconciliation et de crime, qui faites tant de démarches de conversions, et toujours autant de pas en arrière, et qui, loin d'être effrayés sur votre état, vous rassurez sur ces retours passagers vers Dieu ; écoutez-les aussi ces raisons, et voyez si l'affreuse tranquillité dans laquelle vous vivez est bien fondée.

Je dis que le péché de rechute imprime en nous comme un caractère de réprobation, et que rarement on s'en relève : pourquoi ? parce que c'est un de ces vices que rien n'excuse et duquel on a tout à craindre. En premier lieu, rien n'excuse un pécheur de rechute, parce que son péché n'est plus ni surprise, ni faiblesse, ni ignorance, mais l'ingratitude la plus odieuse, la perfidie la plus noire, le mépris le plus affecté. En second lieu, on a tout lieu de craindre du péché de rechute, parce que, d'ordinaire, il conduit à l'impénitence et à un état fixe et tranquille de crime. Deux motifs dont je vais me servir aujourd'hui pour vous faire trembler sur l'état du pécheur qui retombe : l'énormité du péché de rechute, le danger du péché de rechute. C'est le moins excusable et le plus dangereux de tous les crimes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Comme l'action de grâce est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur, et l'hommage dont le souverain bien-

faiteur des hommes paraît le plus jaloux, l'ingratitude est le vice le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or, mon cher auditeur, si, après vous être relevé dans ce saint temps par la grâce des sacrements, vous allez retomber encore et rentrer dans vos anciens égarements, non-seulement vous êtes un ingrat, mais vous êtes un ingrat dans les circonstances les plus odieuses, et je vous prie de les remarquer avec moi.

En premier lieu, plus le bienfait dont on vous avait favorisé était grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire. Or, mon cher auditeur, quel bienfait plus signalé que celui de votre délivrance, lorsque, frappé de l'horreur de vos crimes, vous êtes venu les déceler aux pieds des autels et promettre à Dieu une vie plus retirée? Rappelez-vous l'état déplorable d'où la grâce vint vous tirer. Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'antechrist, un monstre d'iniquité ; vous étiez chargé de mille anathèmes qui devaient vous rendre éternellement ennemi de Dieu; vous n'aviez plus de part à l'espérance des chrétiens; vous étiez déjà jugé, et votre condamnation était certaine. Votre malheur pouvait-il être plus terrible? Mais opposez à cet état déplorable la situation où la grâce des sacrements vous a établi : vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel et des promesses futures, le membre vivant de Jésus-Christ ; votre âme, embellie de justice, est devenue la demeure de l'Esprit saint ; vous avez reçu la charité, ce don qui ne passera pas, ce don plus estimable que toutes les grandeurs de la terre; ce don avec lequel vous avez tous les autres dons, et sans lequel, quand vous seriez sur le trône, vous n'êtes rien vous-même. Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait? Une vie entière de reconnaissance pourrait-elle assez le payer? Ah! les saints, dans le séjour de la gloire, en rendront d'éternelles actions de grâces, et l'éternité elle-même leur paraîtra courte pour un hommage si juste et si consolant.

Et vous, mon cher auditeur, à peine mettez-vous quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude ! Une faveur qui ne subsiste plus, réveille moins la reconnaissance, il est vrai, et l'éloignement du bienfait peut quelquefois faire oublier le bienfaiteur. Mais ici les dons de la grâce sont encore vivants dans votre âme; vous ne les éteindrez qu'avec votre infidélité; ces dons sont même éternels par leur nature, et vous auriez pu les conserver toujours, si vous saviez connaître le don de Dieu et ne pas détruire ce que sa main miséricordieuse vient d'édifier en vous.

Mais quand la grandeur du bienfait ne vous rendrait pas le plus ingrat de tous les pécheurs, rappelez, en second lieu, la manière dont il vous a été accordé. Dans quel péril étiez-vous, âme infidèle, lorsque Dieu vous a touchée ? Hélas ! vous le savez, dans le fond de l'abîme et de la dissolution, prête à tomber dans le dernier dégré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour ; et vous périssiez peut-être sans ressource, s'il vous eût, dans cette conjoncture, refusé sa grâce. Quel temps a-t-il choisi pour vous l'accorder? Ah ! la circonstance peut-être du crime même ; ça été un retour vif sur l'infamie et la courte durée du plaisir que vous veniez de préférer à votre Dieu ; dans ce moment affreux où il devait lancer sur vous toutes ses foudres, il n'a fait pleuvoir sur votre âme qu'une rosée de grâce. Est-il rien de si touchant que le bienfait d'un ennemi, dans le temps même qu'on l'outrage? Que se passait-il dans votre cœur, lorsqu'il a daigné vous regarder avec des yeux de miséricorde ? Etiez-vous fort heureux dans vos plaisirs et en état de vous passer de lui, livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions, abandonné des créatures que vous aviez préférées au Créateur, lassé des plaisirs et ne trouvant plus que d'affreux remords dans le crime ? ç'a été dans cet état où, délaissé des faux dieux en qui vous aviez mis votre espérance, il s'est senti ému de tendresse pour vous; il vous a visité dans votre affliction, il est devenu votre consolateur, et il a été l'ami de votre adversité. Ah ! pouvait-il choisir des circonstances plus tendres pour vous faire estimer son bienfait et vous intéresser à une reconnaissance et à une fidélité éternelle ! Et cependant, à la première lueur de fortune ou de plaisir que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards, vous oublierez le bienfait et votre bienfaiteur lui-même, vous lui ferez comprendre que vous ne vous êtes adressé à lui, que lorsque le monde ne voulait pas de vous, et le chasserez encore indignement de votre âme. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices !

Je ne parle pas, en troisième lieu, du grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonnés. Quelle conscience êtes-vous venu présenter au sacré tribunal ? Vous en avez vu frémir d'horreur le ministre de Jésus-Christ, et vous-même, n'avez pu, sans pâlir à ses pieds de saisissement et de confusion, en soutenir le spectacle. Depuis si longtemps, vos jours et vos moments n'étaient plus marqués que par les chutes les plus honteuses ; cependant le Seigneur n'a pas voulu supputer avec vous. *Mille ans ne sont qu'un jour à ses yeux*, dit le prophète, et des millions de péchés, dont vous étiez coupable, n'ont plus été devant lui que comme un seul péché qu'il vous a remis à l'instant. Dès lors toutes vos fautes ont été comme si elles n'avaient jamais été ; sa bonté les a scellées dans un sac et jetées au fond de la mer; il les a effacées du livre de mort où elles étaient gravées en caractères immortels. Plus il avait oublié d'offenses, ah ! plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles; mais vous allez retomber. Eh ! qu'allez-vous faire, mon frère ? Comme votre ingratitude ne saurait être plus odieuse, les suites de votre faute ne pourraient être plus funestes. Vous allez faire comme revi-

vre par ce retour tous vos anciens désordres; vous allez ratifier, par ce nouveau péché, tous vos péchés d'autrefois. Ah ! il en était de vos crimes passés avant le moment fatal qui vous verra retomber, comme de ces ossements secs et arides dont le prophète Ezéchiel vit les plaines de Babylone couverts. Le champ de votre âme était couvert de ces tristes débris et de ces restes inanimés de vos anciens désordres; ils étaient morts aux yeux de Dieu: sa grâce toute-puissante avait donné le coup fatal à tous ces monstres; ils dormaient dans votre cœur d'un sommeil éternel, mais le consentement ingrat que vous allez donner à une nouvelle offense, va être le signal funeste qui les rappellera tous à la vie. A ce souffle de mort sorti du fond de votre corruption, vous les sentirez tous se ranimer au dedans de vous et reprendre leur force et leur vigueur première : *Insuffla super interfectos istos, et reviviscant.* (*Ezech.*, XXXVII, 9.) Une armée de monstres va ressusciter dans votre cœur; ces os arides vont redevenir des ennemis furieux, puissants, formidables; et le champ de votre âme va encore être couvert, désolé et ravagé comme autrefois : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde.* (*Ibid.*) Grand Dieu ! quelle est donc la malignité d'une seule offense, de redonner, pour ainsi dire, l'âme et la vie à ce qui n'était plus, et de vous faire presque révoquer vos grâces !

Ce n'est pas, mes frères, que les dons de Dieu ne soient sans repentir, et qu'un péché pardonné puisse jamais être imputé; mais la malice de la rechute est telle que, 1° l'acte par lequel vous retombez est comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices : vous rétractez vos larmes et votre douleur; vous vous repentez de vous être repenti; vous dites à Dieu, dans la dépravation de votre cœur : Seigneur, oubliez mes larmes et mes protestations, je les ai oubliées moi-même; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé; reprenez vos grâces et vos bienfaits, je vais reprendre mes voies anciennes; et Dieu, qui juge de l'homme par la situation de son cœur, commence de vous imputer ce que vous cessez de haïr et de pleurer vous-même. 2° La malice de la rechute est telle, qu'elle réveille et reproduit, pour ainsi dire, en vous toute la corruption que vos anciens désordres avaient mise dans votre cœur, et qu'elle vous rend toute seule autant de faiblesses, autant d'insensibilité pour le salut, autant d'éloignement de Dieu, autant de rapidité pour le mal, que tous vos crimes passés ensemble avaient pu vous en inspirer. 3° Enfin, qu'elle ajoute à ce premier état de corruption où vous étiez, la circonstance d'une nouvelle chute, c'est-à-dire un nouveau degré si monstrueux de misère et de faiblesse, que mille crimes réitérés avant votre réconciliation et votre rechute, ne vous auraient pas mené plus loin ni enfoncé plus avant dans l'abîme déplorable. Voilà les horreurs de l'ingratitude et les suites terribles d'une seule faute.

En second lieu, à l'ingratitude, le pécheur qui retombe ajoute la perfidie; il viole une foi donnée au Dieu terrible, et donnée dans le lieu saint, à la face des autels, et dont tous les esprits célestes ont été spectateurs; une alliance scellée de tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste, confirmée par le sang de l'Agneau et par les solennités les plus irrévocables; il trahit des promesses jurées entre les mains d'un ministre de la réconciliation, qui les avait reçues au nom de Jésus-Christ. Ce n'étaient point ici de ces serments dont la précipitation peut excuser le violement; il les avait faits avec maturité et après s'être même longtemps défendu contre la grâce qui les demandait de lui. Et après l'appareil auguste qui vient d'accompagner cette grande action, après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu, au pied des autels, à la face du ciel et de la terre, il viole sa foi, il manque à sa promesse. Eh ! vous vous piquez de fidélité envers les créatures, mon cher auditeur; vous êtes religieux dans vos paroles, et vous voulez qu'on vous croie tel; et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide ! et la probité et la bonne foi, en traitant avec votre Père et votre Seigneur, ne vous paraît pas une vertu si estimable ! et vous ne trouvez rien de noir à être si souvent lâche, infidèle et sans honneur à ses yeux ! Ah ! il se plaignait autrefois dans son Prophète que le pécheur ne le distinguait point de l'homme : *Existimasti inique quod ero tui similis* (*Psal.* XLIX, 21); mais c'est tout ce que je vous demande aujourd'hui. Traitez avec lui comme vous traitez avec les hommes, et faites-vous, du moins, une gloire d'être dans la religion comme vous êtes dans la société, franc, sincère, fidèle, incapable de trahir votre foi et de violer la religion de vos promesses. Est-ce pour les hommes seulement que vous avez reçu du ciel un cœur noble, généreux, bien fait, incapable d'une lâcheté? Pourquoi n'en ferez-vous point usage pour celui qui vous l'a donné? Et vous surtout qui m'écoutez, mon cher auditeur, votre perfidie est d'autant plus criminelle, que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi; car souffrez que je vous rappelle ici ces moments heureux, où, touché de repentir, vous êtes venu répandre l'amertume de votre cœur aux pieds des tribunaux sacrés. Que de soupirs ! que de regrets sincères sur le passé ! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir ! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard ! Combien de fois lui avez-vous redit, au sortir des pieds du prêtre et après vous être déchargé du fardeau de vos crimes, que ce moment de pénitence était le plus doux et le plus heureux de votre vie, et qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille sans lui ! Infidèle ! et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau lui déclarer la guerre! vous allez oublier

des promesses que vos larmes et vos soupirs tout seuls auraient dû rendre sacrées, quand le respect dû au maître à qui vous les avez faites n'aurait pas suffi pour vous empêcher de les violer! Ah! les pierres de ce temple, qui ont été les témoins de vos soupirs et de vos protestations, s'élèveront contre vous devant le Seigneur, dit un prophète; ces tribunaux sacrés, qui viennent d'être les dépositaires de vos serments, de vos larmes et de vos crimes, paraîtront un jour en présence de l'univers assemblé : *Lapis de pariete clamabit; et lignum quod intra juncturam ædificiorum est, respondebit.* (*Habac.*, II, 11.) Vous y reconnaîtrez, gravés en caractères immortels, vos larmes, vos soupirs, vos protestations, vos promesses de fidélité, et l'on vous condamnera par votre propre bouche.

Vous avez sans doute frémi, mon cher auditeur, toutes les fois que, racontant l'histoire des souffrances du Sauveur, on vous a parlé de la perfidie du disciple qui le livra ; le nom de ce monstre n'est jamais venu frapper vos oreilles qu'avec de nouvelles horreurs; mais votre rechute après les gémissements de la pénitence me paraît bien plus noire, car nous ne lisons pas du moins que Judas eût fait à Jésus-Christ de grandes protestations de fidélité. L'Evangile en rapporte de presque tous les autres disciples : *Allons et mourons avec lui* (*Joan.*, XI, 16), disait Thomas. *Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit* (*Ibid.*, XIV, 8); ainsi parlait Philippe. *Quand tous les autres vous abandonneraient*, disait Pierre, *je ne vous abandonnerais pas.* (*Matth.*, XXVI, 33.) Judas seul ne parle nulle part, et du moins par ce silence affecté et par cette froide indifférence, il nous prépare comme de loin à sa perfidie. Mais vous, mon cher auditeur, ah! vous avez amusé Jésus-Christ par tous les dehors de la plus fervente fidélité; vous l'avez appelé votre bien-aimé, comme l'épouse; votre libérateur, comme la fidèle Sion; votre portion, votre héritage, le Dieu de votre cœur, comme un roi pénitent: et cependant, ce ne devaient être là que les préludes de votre perfidie. Ah! que vous êtes devenue vile et méprisable à ses yeux, âme infidèle, en revenant à vos premières voies! *Quam vilis facta es nimis, iterans vias tuas!* (*Jer.*, I, 36.)

En troisième lieu, à l'ingratitude et à la perfidie ajoutez encore le mépris. *Si je rétablis ce que j'avais détruit*, dit saint Paul, *je me déclare prévaricateur* (*Galat.*, II, 18), c'est-à-dire transgresseur affecté de la loi. Vous ne retournez à Satan qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de Jésus-Christ, qu'après avoir comparé la douceur et la gloire de son joug à la honte et à la servitude du péché. Le parallèle fait, les avantages des deux côtés balancés, le ciel mis en comparaison avec la terre, l'iniquité avec la justice, les plaisirs des sens avec ceux de la grâce, Jésus-Christ avec Bélial, vous allez vous déclarer pour ce dernier; vous allez prononcer qu'il est plus grand, plus aimable, plus digne d'être servi que votre Dieu. O Dieu! quel outrage fait à votre gloire, vous que tout partage même blesse, vous que toute égalité même d'amour et d'hommages insulte!

En effet, mes frères, tout ce qui peut rendre un mépris criminel se trouve dans celui-ci. Ce ne sera pas un choix aveugle, et qui puisse trouver son excuse dans l'ignorance; vous avez vu, vous avez connu, vous avez essayé des deux partis. Ce ne sera pas un choix indifférent et où l'on puisse alléguer la surprise : ah! vous étiez instruits, et de votre propre faiblesse et du péril des occasions, et une malheureuse expérience ne vous avait rendus que trop habiles là-dessus. Enfin, ce ne sera point un choix tranquille, sans remords, sans le cri secret de la conscience, comme lorsque vous tombiez avant votre pénitence. Ah! vous frémirez avant que de passer outre, votre cœur s'y refusera presque lui-même; le souvenir de la grâce que vous aviez reçue dans votre réconciliation, et que vous aurez indignement profanée, ne se présentera à vous qu'avec mille frayeurs secrètes.

Et c'est ce que saint Cyprien reprochait autrefois aux fidèles qui avaient eu le malheur de retomber dans l'idolâtrie durant la persécution. Avant votre régénération en Jésus-Christ, mes chers frères, leur disait-il, vous offensiez un Dieu que vous n'aviez jamais connu; vous adoriez vos idoles sans remords, et cette funeste sécurité pouvait diminuer aux yeux de Dieu l'horreur de vos hommages : mais, lorsqu'ébranlés par les menaces du tyran, vous avez été conduits au Capitole, et qu'il a fallu approcher de l'autel sacrilége : *Quando ad Capitolium ventum est* (S. CYPR., *De laps.*); ah! frappés du souvenir de la grâce, qui depuis peu vous avait appelés à la lumière de l'Evangile, et retirés des déréglements de vos premières mœurs; saisis de l'énormité d'une apostasie qui allait rendre inutiles tous les travaux de votre pénitence et tous les dons que vous aviez reçus avec la foi en Jésus-Christ, vos pas ont commencé à chanceler, *labavit gressus;* vos regards, à se troubler, *caligavit aspectus;* vos entrailles, à se soulever, *tremuerunt viscera;* vos mains, à retomber sous leur propre poids, et à se refuser au détestable ministère des encensements, *brachia conciderunt;* votre langue tremblante, sur le point de renoncer à Jésus-Christ, s'est arrêtée, et n'a prononcé qu'avec peine les paroles de blasphème, *lingua hæsit* : en un mot, on vous a vus approcher de l'autel où l'on vous conduisait pour immoler aux idoles, tremblants, abattus, comme si l'on vous y eût conduits pour y être immolés vous-mêmes : *Ara illa quo moriturus accessit, rogus illi fuit.* Telle sera votre perplexité, âme infidèle qui m'écoutez, sur le point d'une rechute. Et, reprend saint Cyprien, malgré ces lumières vives qui vous découvraient l'horreur de votre apostasie, vous vous êtes prosternés devant l'idole, et vous avez déclaré, à la face du ciel et de la terre, que

Jésus-Christ était un imposteur, et que vous n'aviez rien de commun avec lui. Ah! mes frères, continuait cet éloquent évêque, et je pourrais vous le dire à mon tour, que n'aviez-vous été jusqu'ici dans les ténèbres de votre première ignorance! pourquoi avez-vous connu le Seigneur de la gloire? il vous aurait été bien plus avantageux de n'être jamais entrés dans les voies de la justice, que de retourner en arrière après les avoir connues. Pourquoi vous avons-nous découvert nous-mêmes la vanité des idoles? vous ne seriez que des aveugles, et vous êtes des contempteurs de Jésus-Christ; vous ne seriez que des adorateurs insensés du démon, et vous êtes des blasphémateurs affectés du Dieu véritable.

Mais en quoi, mes frères, le mépris du pécheur qui va retomber me paraît laisser moins d'espérance de pardon, c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches qu'il vient de faire pour se réconcilier avec Dieu; c'est une preuve presque certaine qu'il n'a donné à Jésus-Christ le baiser de paix que pour le trahir; en un mot, qu'il n'a reçu les sacrements que pour les profaner. En effet, mes frères, se repentir, et retomber aussitôt; venir se purifier, et se souiller encore de nouveau, est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur? Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu, qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grâce, qu'elle lui fasse des protestations réitérées de fidélité, et qu'en même temps elle l'outrage dans son cœur, elle lui préfère les objets les plus indignes, elle le renonce pour son Seigneur et pour son maître, en un mot, elle dément tout haut ce qu'elle dit tout bas, qu'après un tel outrage, le sein de la miséricorde divine doit lui être fermé pour toujours.

Mais, dira-t-on, est-ce que la rechute n'est jamais précédée d'une conversion sincère? Je sais, mes frères, que le sacrement de pénitence ne fixe pas l'instabilité du cœur humain; qu'il ne déracine pas ce fonds de corruption que la seule immortalité absorbera, comme dit saint Paul, et je ne prétends point dire ici absolument qu'on ait profané la pénitence, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Mais, en premier lieu, lorsqu'on est sorti véritablement justifié du pied des autels, et que la grâce sanctifiante qui suit le sacrement, a créé dans l'homme un cœur nouveau, on ne passe pas dans un instant d'un état de justice à un état de péché. La grâce de la sanctification laisse dans l'âme des penchants et des impressions durables, comme l'habitude du vice. On peut retomber, je l'avoue; mais ce n'est qu'après une suite de jours et d'années, après que le temps a insensiblement affaibli la charité, après que mille infidélités secrètes ont préparé l'âme à une chute nouvelle, et disposé l'esprit de Dieu à l'abandonner. Or, voyez, mon cher auditeur, si c'est là l'image de vos rechutes, et si la grâce du sacrement conduit votre innocence fort loin.

En second lieu, outre la grâce sanctifiante, vous recevez encore dans le sacrement des grâces de conversion, qui sont les suites de la première; des secours qui ont dû vous faciliter la pratique de vos devoirs, vous donner de nouvelles forces contre le vice et vous soutenir dans les occasions: et cependant vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal. On voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes: la présence d'un objet triomphait de votre faiblesse, elle en triomphe encore; une occasion injuste de gain séduisait votre avarice, elle la séduit encore; une complaisance vous rendait infidèle à votre devoir, elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces assemblées, ces plaisirs, qui sont pourtant de toutes vos confessions: vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence; vous ne rabattez rien d'un jeu qui est devenu la plus importante occupation de votre vie; vous ne retranchez rien à des dépenses dont des créanciers, des domestiques et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil, où, dans l'inutilité de vos pensées et dans la mollesse de votre lit, vous laissez reposer votre imagination sur des images toujours dangereuses à votre âme; rien à une vie inutile qui vous damne. On ne voit ni précaution pour l'avenir, ni mesures pour le passé : les macérations, les veilles et tout l'appareil de la pénitence, vous ne les connaissez même pas; la prière, le recueillement, la retraite et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez; en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent, en vous, ressemble parfaitement au pécheur. Ah! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre cœur. Si cela était, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, le royaume de Dieu serait établi au dedans de vous : *Si in digito Dei ejicio dæmonia. profecto pervenit in vos regnum Dei.* (*Luc.*, XI, 20.) Quand vous avez guéri une âme, ô mon Dieu! il paraît que votre main toute-puissante s'en est mêlée; vos miracles et les transformations de votre grâce sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui échappent à la vue au moment même qu'on les voit paraître.

La pénitence véritable, mes frères, est un nouvel état du cœur qui change nos actions et corrige nos penchants. C'est un nouveau goût qui rend le péché amer, et le don céleste agréable; c'est un nouvel amour qui nous fait aimer ce que nous avions méprisé, et mépriser ce que nous avions aimé; c'est une douleur efficace qui renonce en effet au péché; une douleur juste qui le punit; une douleur surnaturelle qui le déteste dans l'idée que Dieu lui-même en a; enfin, une douleur prudente qui n'a jamais pris assez de mesures pour l'éviter. Jugez sur cette peinture, vous qui retombez sans

cesse, si vos pénitences sont véritables, et si vous sortez du tribunal profanateur ou pénitent.

Je n'oserais le dire ici, mes frères, si les saints ne l'avaient dit avant moi ; ils ont tous regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme des dérisions publiques des sacrements, comme des attentats semblables à ceux des infidèles qui venaient dans nos temples fouler aux pieds les mystères saints, ou qui, sur des théâtres infâmes, en exposaient la véritable représentation aux railleries des spectateurs. Aussi, de leur temps, un fidèle qui, après s'être purifié dans les exercices laborieux de la pénitence publique, retombait une seconde fois, n'était plus admis au nombre des pénitents publics. Ce n'est pas qu'on désespérât de son salut, mais, outre qu'on craignait que le remède, devenu trop commun, ne devînt méprisable, ah! on supposait qu'un fidèle qui, après les pleurs et les travaux de la première pénitence, retombait encore, n'avait été qu'un imposteur, un fantôme de pénitent, et qu'ainsi c'était exposer le sang de Jésus-Christ, que de l'offrir à un pécheur qui avait pu en abuser. Il n'était pas jusqu'aux figures de la loi, qui n'annonçassent cette terrible vérité. Celui dont la lèpre, après avoir été une fois guérie, repoussait encore, était obligé de venir reparaître devant le prêtre qui l'avait guéri, et on le déclarait immonde pour le reste de ses jours, c'est-à-dire anathème, séparé de l'autel et des sacrifices, et du commerce de ses frères : *Immunditiæ condemnabitur*. (*Levit.*, XXIII, 8.)

Mon Dieu ! et on usait de cette sévérité après une seule rechute ! on se défiait d'une pénitence qui avait pu être suivie d'une seconde infidélité. Eh ! jugez, mes chers auditeurs, ce que les saints auraient pensé des vôtres, et ce que l'Eglise en pense encore aujourd'hui ; jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres des sacrements qui, vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le saint aux chiens. Ah ! je sais que nous ne devons point aggraver le joug ; qu'on n'est pas moins maudit de Dieu lorsqu'on ajoute un seul iota à sa loi par un excès de rigueur, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle, et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs, par une ostentation de sévérité, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais faut-il ouvrir à l'instant les trésors du sanctuaire à des profanes qui les ont mille fois souillés? faut-il confier sans précaution le sang de Jésus-Christ à des perfides qui l'ont mille fois livré ? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées ? Ne devons-nous pas quelquefois, comme Elie, fermer le ciel sur des adorateurs de Baal qui boitent des deux côtés, et qui en venant invoquer le Seigneur dans une solennité, vont encore au sortir de là sacrifier à l'idole? Ne faut-il pas, comme Elisée, savoir arrêter quelquefois l'huile de la grâce et la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire des cœurs toujours prévenus des mêmes passions? Eh ! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos rechutes honteuses, et que vos déréglements n'eussent point rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire ; on ne nous verrait plus dans les mêmes misères et dans les mêmes faiblesses, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser. Vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez presque portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous eussiez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession, faite à un prêtre saint et éclairé, vous aurait renouvelée; et vous voilà encore la même, après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence.

Mais, que dis-je, la même? Ah ! vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut; vous y avez encore ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer toujours endurcie dans mon habitude, et ne faire jamais d'efforts pour en sortir? Sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que de venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autres moyens pour éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer, par une sincère pénitence, à approcher dignement de l'autel? Est ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner ? Ah ! ce ne sont pas les remèdes divins qu'il faut fuir, ce sont les passions qu'il faut vaincre; ce n'est pas en devenant impie, qu'il faut éviter les profanations, c'est en usant avec piété des grâces de l'Eglise; ce n'est point en secouant le joug qu'il faut devenir meilleur, c'est en observant la loi avec les dispositions avec lesquelles elle veut être observée; ce n'est point en disant avec l'impie : Puisque la loi est une occasion de chute, pourquoi me condamne-t-on lorsque je ne l'observe pas? Mais c'est en disant avec une âme touchée : *J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je encore?* (*Cant.*, V, 3.) Vous avez brisé mes liens, Seigneur, on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds ; vous m'avez retiré des portes de l'enfer, je n'y descendrai plus, de peur que mon dernier état ne soit pire que le premier. En effet, mes

frères, non-seulement la rechute est un vice que rien n'excuse, à cause de l'ingratitude, de la perfidie et du mépris qu'elle renferme; c'est encore un vice dont le pécheur a tout à craindre, à cause de l'impénitence et de l'état tranquille de crime où elle le conduit tôt ou tard.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est si vrai, mes frères, que les rechutes finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime, et vous n'en douterez plus, si vous voulez faire avec moi trois réflexions qui sont les preuves incontestables de cette grande vérité. La première, que les ressources de salut qui opèrent d'ordinaire la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à celui qui retombe. La seconde, que supposé même qu'il pût en faire usage, Dieu se lasse de les lui accorder. La troisième, que la bonté même de Dieu ne se lassant pas, la malignité particulière du péché de rechute, jointe au caractère du cœur humain, doit nécessairement conduire le pécheur à l'endurcissement. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

En premier lieu, les voies ordinaires dont Dieu se sert pour convertir un pécheur, sont les nouvelles lumières dont il le favorise. Une âme est éclairée comme par un rayon soudain sorti du sein de Dieu même, sur ses devoirs, sur ses infidélités, sur la vanité des choses d'ici-bas, sur la réalité des biens à venir; alors le pécheur surpris, s'indigne de la grossièreté de ses erreurs passées, et fuit la vérité qui se présente. Mais à votre égard, mon cher auditeur, vous qui après avoir été touché de Dieu dans ce saint temps, reviendrez à vos premières voies, cette ressource de salut est désormais inutile. Car je vous demande, que pourront la voix de Dieu et les vérités de la foi vous découvrir de nouveau? Vous avez vu clair dans les maximes saintes, dans les illusions du monde, dans les vérités terribles d'un avenir; ce ne sont plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu pour vous la surprise et l'effet de la nouveauté si heureux dans les autres pécheurs. Et certes, que vous apprendraient-elles? Que le monde est un abus? vous le disiez vous-mêmes dans vos moments de componction. Que Dieu seul mérite d'être servi? vous le protestiez il n'y a qu'un jour au pied de ces autels. Que le salut doit être la grande affaire du chrétien? vous en conveniez devant Jésus-Christ. Que le péché est le seul malheur qui puisse arriver à l'homme? vous étiez surpris de l'avoir jusque-là ignoré, si vivement vous le voyiez alors. Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? Il peut encore vous éclairer, je la sais, mais semblable à un homme qui marche en plein midi, vous ne ferez pas même attention à cette nouvelle lumière; vous vous êtes familiarisé, et avec elle, et avec vos passions; vous avez réconcilié, dans votre cœur, la clarté et les ténèbres. Ah! auparavant, un seul rayon de grâce, une seule vérité montrée, eût gagné votre cœur; aujourd'hui les lumières les plus vives ne feront plus d'impression sur un esprit accoutumé à voir. La première fois que les Israélites virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devait les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa : ils craignirent la majesté du Dieu qui résidait au milieu d'eux; la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moïse. Mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures; ah! cette lumière céleste eut beau reparaître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire qui ne changea rien à leurs mœurs. Et voilà l'effet que produiront sur vous les vérités du salut et les lumières du ciel désormais accoutumées.

Une seconde ressource de salut pour les autres pécheurs, c'est le goût de la grâce: c'est une nouvelle consolation qui suit les commencements de la justice, un attrait divin qui emporte le cœur. Mais vous, âme infidèle, qui avez éprouvé ces saintes impressions, qui avez dit au Seigneur, comme cet apôtre : *Seigneur, il fait bon ici avec vous*, que pourra vous offrir de doux une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayiez déjà goûté? Un seul devoir de piété accompli avec onction, un seul sentiment tendre de salut, triomphe souvent de la dureté d'un pécheur : mais pour vous, ah! vous vous êtes fait un cœur habitué à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber; vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera; c'est une sensibilité de conscience qui vous amuse et ne vous corrige point. Si vous aviez un cœur de pierre comme ces pécheurs tranquilles, endurcis, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir; *mais vous avez un cœur tout de cire*, dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives; facile à émouvoir, difficile à fixer; vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir. Ah! mon cher auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état et qu'il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas vous jeter dans le désespoir, mais je vous dis en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares et presque impossibles : l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est terrible. Celui, dit-il, qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* (*Luc.*, IX, 62.) Jésus-Christ ne dit pas : il perd le droit qu'il avait au royaume de Dieu, il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non, mais il n'est point propre, *non est aptus;* c'est à-dire, ses inclinations, son fonds, le caractère particulier

de son cœur, le rendent inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe, c'est-à-dire qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de cet état, et que certainement il n'y réussirait pas. Et voilà ce que dit Jésus-Christ du pécheur de rechute par rapport au salut : que de tous les caractères, il n'en est point de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Un impudique peut être touché, et David fit pénitence de son adultère. Un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avait blasphémée; et Manassès dans les chaînes adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels. Un publicain peut renoncer à ses injustices, et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avait ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres. Les personnes engagées dans le monde et dans les plaisirs peuvent tout à coup être éclairées, et Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à Béthel sacrifier à Baal, et revient encore, et au prophète et à ses faux dieux; mais un Sédécias, qui, touché de temps en temps des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir de là, retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse et le rappelle ensuite pour le consulter encore et l'outrager le lendemain; mais un Saül, qui, tantôt touché de l'innocence de David : *Vous êtes plus juste que moi*, lui dit-il, et un moment après le cherche encore pour le perdre, Ah! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et l'Ecriture nous les représente partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela, mes frères? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, qui sait prendre son parti; une fermeté de raison capable d'une résolution, et qui, la droite voie une fois connue, y entre et ne s'en détourne pas aisément; elle suppose une âme forte, qui peut être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre faiblesse; une âme généreuse, qui sait mépriser un plaisir; sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, ni par caprice, mais par des règles de foi et de prudence; en un mot, pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide et qui soit au-dessus des faiblesses vulgaires. Or, vos rechutes ne partent que d'une inégalité de raison qui ne sait pas se déterminer; d'une faiblesse de cœur, qui plie au premier obstacle; d'une inconstance d'esprit qui flotte toujours, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables; qui s'ennuie bientôt d'un même parti de vie et qui n'est ingénieux qu'à se justifier à soi-même ses changements. Vous paraissez sensé aux yeux des hommes, parce que la vanité soutient vos démarches extérieures, mais jugez de vous-même par rapport à Dieu, par votre conduite intérieure et cachée : vous êtes le plus léger de tous les hommes : *vous êtes une de ces nuées sans eau que les vents agitent à leur gré* (*Ep. Jud.*, 12, 13), dit saint Jude; un de ces astres errants qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté des cadavres hors de son sein, s'enfle encore et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venait de les laisser : *Fluctus feri maris, despumantes suas confusiones.* Mais que prétends-je ici, mon cher auditeur, en vous prouvant que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu? vous décourager? vous dissuader de travailler à votre salut? à Dieu ne plaise! mais vous faire trembler sur des rechutes qui sont comme le triste préjugé de votre réprobation.

Je n'ajoute pas ici que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, est inutile aux pécheurs dont je parle : c'est une vérité déjà démontrée. Nos soins dans le tribunal sont souvent heureux sur des âmes criminelles, qui jusque-là avaient vécu dans un oubli entier de Dieu. Mais vous, mon cher auditeur, vous n'y apportez que des larmes instruites à mentir, comme dit un Père, et des vices déjà mille fois détestés; vous traînez le poids de vos crimes de tribunal en tribunal; on vous voit à chaque nouvelle rechute, chercher un nouveau confesseur pour vous épargner la honte qui accompagnerait l'aveu des mêmes faiblesses, et vous faites gémir les ministres du Seigneur, que vous n'êtes venu, ce semble, instruire de vos honteuses fragilités, que pour leur laisser, en les abandonnant ensuite, plus de loisir de les déplorer devant Dieu. Quelle ressource de salut peut-il donc vous rester? La connaissance de vos devoirs? personne ne les connaît mieux que vous. Le goût de la piété et les sentiments de la grâce? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. L'usage des sacrements? ah! vos maux sont accoutumés désormais à ces divins remèdes. Grand Dieu! qui connaissez ceux qui vous appartiennent et qui les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable, comptez-vous dans ce nombre beaucoup de ces âmes dont je parle? Tremblez donc, mon frère, si vous êtes sage, et demeurez ferme dans la voie sainte, si la grâce des sacrements vous y a établi, de peur que le Seigneur ne se retire de vous et que vous ne retombiez enfin pour ne plus vous relever.

Seconde réflexion qui prouve que les rechutes finissent tôt ou tard par un état fixe et tranquille du crime. Dieu se lasse de suivre les pas d'un pécheur qui retombe sans cesse, et de lui tendre si souvent une main favorable : cette sensibilité qui vous reste encore pour les vérités du salut s'éteindra; ces retours, qui ne peuvent vous laisser tranquille dans le crime, se calmeront; ces grâces qui vous rappellent encore quelquefois, ne

seront plus accordées. Je le disais, il y a peu de temps, rien n'éloigne Dieu d'une âme comme lorsque le pécheur prend plaisir de réparer sans cesse l'ouvrage du démon, et d'édifier tous les jours de nouveau ce que la grâce venait de détruire en lui. Il est écrit dans les livres saints que celui qui voulut relever les murs de Jéricho, que le Seigneur avait démolis au seul bruit des trompettes des prêtres de Juda, fut frappé d'une malédiction éternelle. Ah ! quand une fois la parole retentissante de l'Evangile, figurée par les trompettes de Juda, dans la bouche des ministres saints, a détruit dans un cœur la criminelle Jéricho que le démon avait élevée, la miséricorde de Dieu s'indigne que le pécheur ingrat ose la relever sur ses propres ruines, et une malédiction terrible est d'ordinaire la peine de cet attentat.

Et au fond, quel sujet aurez-vous de vous plaindre, quand Dieu en usera envers vous avec cette juste sévérité ? N'est-il pas le maître de ses dons ? Mais, d'ailleurs, ne vous a-t-il pas attendu assez longtemps à pénitence ? Quelles voies n'a-t-il pas tentées pour fixer les vicissitudes éternelles de votre cœur ? les afflictions ? il vous en a ménagé ; les maladies ? vous en avez été frappé ; la perfidie des personnes sur lesquelles vous comptiez ? vous l'avez éprouvée ; l'amertume des plaisirs ? il en a répandu à pleines mains sur les vôtres ; des lumières vives, des remords cuisants ? hélas ! c'est d'où vous sont venus ces intervalles de pénitence qui ont partagé vos désordres. Eh ! ne faut-il donc pas enfin qu'il ait ses moments de justice comme il a ses moments de miséricorde, et qu'après avoir attendu si longtemps avec bonté, si l'arbre cultivé, arrosé, portera enfin du fruit, il le maudisse enfin, retrouvant encore au retour tous ses soins inutiles ?

Mais, quand même Dieu ne se retirerait pas du pécheur qui retombe, la malignité toute seule de la rechute et le caractère du cœur humain devraient conduire l'âme à l'état dont je parle. En effet, il en est des rechutes de l'âme comme de celles du corps : on vous l'a dit, et vous le savez, elles finissent d'ordinaire par une extinction entière et irrévocable de la vie. La première fois qu'on tombe, on trouve encore des ressources dans la force de l'âge, dans la vigueur du tempérament, et le retour est facile ; mais à mesure que vous retombez, le corps s'use, la santé s'affaiblit, la nature succombe, et toute attaque presque devient mortelle. Ainsi, dans la vie chrétienne, on se relève aisément d'une première chute : la foi pas encore éteinte, les inclinations de la grâce encore sensibles, la santé de l'âme pas tout à fait affaiblie, tout cela peut faciliter un retour au pécheur ; mais vous retombez, ah ! les lumières peu à peu s'éteignent, la force de l'âme s'use, les dons de la grâce dépérissent, et enfin, vous retombez si souvent, que vous retombez pour ne plus vous relever, et que l'âme demeure comme accablée sous le poids d'une dernière chute.

En voulez-vous voir dans les livres saints une image bien terrible et bien naturelle, et y lire la triste destinée d'une âme qui retombe ? Rappelez-vous l'histoire de l'idole de Dagon : elle tombe devant l'arche ; les prêtres des Philistins effrayés accourent, leurs soins cette fois sont heureux, ils relèvent l'idole à l'instant : ses pieds, ses mains sont encore à leur place, et cette première chute ne l'a pas mise hors d'état d'être de nouveau placée sur l'autel. Mais Dagon retombe ; ah ! les prêtres accourus à ce nouvel accident, s'efforcent en vain de le relever ; Dagon est tristement étendu par terre, immobile pour toujours à la place où il est tombé, la tête et les deux mains séparées du tronc ; ce n'est plus qu'une masse informe qui ne laisse aucun espoir qu'on puisse la relever, et une figure mutilée qui n'est propre qu'au feu : *Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo.* (I *Reg.*, V, 5.)

Voilà, mon cher auditeur, voilà votre histoire. Vos premières chutes n'avaient pas détruit et brisé, pour ainsi dire, en vous l'image céleste du Créateur ; les puissances de votre âme étaient encore en état ; vous n'étiez pas entièrement séparé de Jésus-Christ, votre divin chef, et les soins de ses ministres vous eussent relevé et rétabli dans votre première place. Mais vous allez encore retomber ; ah ! l'image du Créateur va enfin se briser ; Jésus-Christ, votre divin chef, va se séparer de vous pour toujours, vous tomberez pour ne plus vous relever ; vous ne serez plus qu'un tronc informe, qu'on ne peut plus remettre à sa place, et dont la destinée ne peut plus être qu'un feu éternel : *Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

Ah ! mes frères, tel est le caractère des rechutes, la dernière ajoute toujours quelque chose à celle qui l'a précédée ; vous retombez toujours avec quelque nouvelle circonstance qui vous renfonce d'un degré dans le précipice : ce sont comme des plaies journalières qui en rouvrent une ancienne déjà fermée, en aigrissent le mal, et le rendent enfin incurable.

Ah ! c'est alors, mes frères, que le démon est paisible possesseur d'une âme : *In pace sunt ea quæ possidet* (*Luc.*, XI, 21) ; outre qu'il y est rentré avec sept esprits encore plus méchants que lui, dit l'Evangile, il est bien plus fort et plus en état de se maintenir dans sa nouvelle possession, que lorsqu'il en fut chassé la première fois, parce qu'il est plus instruit ; il reconnaît les endroits de votre âme par où Jésus-Christ avait accoutumé d'y rentrer, et de l'en chasser honteusement ; il a étudié les inclinations de votre cœur qui conservaient encore quelque intelligence avec la grâce : ah ! c'est là qu'il se retranche, pour ainsi dire ; ce sont là les avenues qu'il fortifie et qu'il rend inaccessibles. Ainsi vous étiez touché autrefois à l'approche d'une solennité, vous ne le serez plus ; une mort soudaine vous alarmait, vous la verrez sans y faire de réflexions ; les discours de piété vous trouvaient toujours sensible ; on tonnerait que vous n'entendriez

plus; la seule présence d'un homme de bien faisait naître en vous des désirs secrets de vertu, vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples; vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété qui réveillaient votre foi, vous vivrez sans joug et sans règle : et voilà comme votre dernier état deviendra pire que le premier. Vous aviez encore autrefois des jours marqués pour les sacrements; vous faisiez de temps en temps quelque effort pour rompre vos vicieuses inclinations : mais, depuis que Dieu s'est retiré, et que l'esprit impur a rentré dans votre âme, vous entassez monstre sur monstre; pas le plus petit retour sur vous-même; plus d'autres troubles que ceux qui vous viendront de vos passions traversées; plus d'autre crainte que de manquer d'occasions de crime; plus d'autre vicissitude dans votre cœur que la naissance de quelque nouvelle passion; plus de dégoût que pour la piété et la justice. Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leur désordre que ceux qui, après avoir fait quelque temps profession de piété et suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs et se rendent au monde et à ses charmes ; il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères, qu'il les frappe de vertige et d'aveuglement, qu'il les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs : ce ne sont plus des pécheurs, ce sont des monstres sans foi, sans religion, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne : non, la piété ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venait à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, répandait à l'entour une puanteur insupportable, et ce pain céleste n'était plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* (*Exod.*, XVI, 20.) Ah! voilà le sort d'une âme qui, élevée dans le ciel par une sincère conversion, en tombe, pour ainsi dire, par un indigne retour, et vient se corrompre sur la terre : ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; ce n'est plus qu'un sépulcre plein d'infection; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort fatale à tous ceux qui l'approchent, et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessima.* (*Mich.*, IX, 10.)

Recueillons, mon cher auditeur, avant que de finir, toutes ces vérités importantes ; en voici le fruit : Etes-vous debout? prenez garde de ne pas retomber; souvenez-vous que vous portez le trésor de la grâce recouvrée dans un vaisseau de terre ; fuyez l'apparence du mal ; priez beaucoup; défiez-vous de vous-même; apprenez dans vos chutes passées le moyen de les éviter, et tirez le bien du mal, à l'exemple de Dieu même : quand on a été pécheur, le retour au vice est si aisé et le pas si glissant, que les précautions pour éviter ce malheur ne sauraient être excessives. Mais vivez-vous encore dans ces alternatives de grâce et de péché? ah! déclarez-vous enfin; c'est assez balancer entre le ciel et la terre. Si Baal est dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi. Pourquoi ces efforts pour revenir à lui, et ces faiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces révolutions journalières du crime et de la vertu dans votre cœur? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde, ou n'y poursuivez plus d'autres plaisirs que ceux de la grâce et de l'innocence; fixez-vous enfin. Je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces vicissitudes éternelles de vice et de vertu! Vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles amers qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le crime ; toujours occupé ou à pleurer vos faiblesses, ou à surmonter des remords ; jamais heureux, soit dans le vice, où vous ne trouvez point de paix, soit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre âme, mon cher auditeur; établissez enfin une paix solide dans votre conscience ; profitez de ces traits de miséricorde que Dieu lance encore sur votre cœur ; peut-être touchez-vous à cette dernière rechute qui doit enfin terminer, par le prix de l'endurcissement, toutes les ingratitudes de votre vie, et que, comme un arbre mort, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le bien toutes les agitations de votre âme, afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un homme temporel, et que vous puissiez un jour aller recueillir dans le ciel la couronne d'immortalité destinée à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin. Ainsi-soit-il.

## SERMON IX.

*Pour le jeudi de la première semaine de Carême.*

### SUR LA PRIÈRE.

Miserere mei, Domine, Fili David. (*Matth.*, XV, 22.)

*Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi.*

Tel est le gémissement d'une âme touchée de ses misères, et qui s'adresse au souverain Médecin dans la miséricorde duquel tout seul elle espère en trouver le remède. C'était autrefois la prière d'une femme chananéenne, qui voulait obtenir du Fils de David la guérison de sa fille. Persuadée de sa puissance, et attendant tout de sa bonté pour les malheureux, elle ne connaît pas de moyen plus sûr de se le rendre propice que le cri de sa douleur et le simple récit de son infortune. Et c'est le modèle de prière que l'Eglise nous propose aujourd'hui pour nous animer et nous apprendre à prier, c'est-à-dire nous rendre plus aimable et plus familier ce devoir le plus essentiel à la piété chrétienne.

Car, mes frères, prier, c'est la condition de l'homme; c'est le premier devoir de

l'homme; c'est l'unique ressource de l'homme; c'est toute la consolation de l'homme; c'est tout l'homme, pour parler le langage de l'Esprit-Saint.

Oui, mes frères, si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle; si toutes les situations où nous nous trouvons, et tous les objets qui nous environnent, paraissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affaiblir, ou pour nous séduire; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit; la prospérité nous élève, l'affliction nous abat; les affaires nous dissipent, le repos nous amollit; les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare; les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes; les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent; la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur ou les murmures; en un mot, si, depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous est pour nous un nouveau péril, dans une situation si déplorable, ô mon Dieu! quel espoir de salut pourrait-il encore rester à l'homme, si, du fond de sa misère, il ne faisait monter sans cesse des gémissements vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa faiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat et le relever de ses chutes?

Le chrétien est donc un homme de prière: son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même, où la grâce de la régénération l'a incorporé, ici-bas étrangère, y est toujours gémissante et plaintive: elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers leur patrie; et le chrétien qui ne prie pas se retranche lui-même de l'assemblée des saints, et est pire qu'un infidèle.

D'où vient donc, mes frères, qu'un devoir si essentiel et si consolant même pour l'homme, est aujourd'hui si négligé? d'où vient qu'on le regarde ou comme un devoir triste et ennuyeux, ou comme le partage seulement des âmes retirées; de sorte que nos instructions sur la prière n'intéressent presque pas ceux qui nous écoutent, persuadés qu'elles conviennent plus aux cloîtres qu'à la cour?

D'où vient cet abus, mes frères, et cet oubli si universel de la prière dans le monde? De deux prétextes que je veux aujourd'hui combattre: premièrement, on ne prie pas, parce qu'on ne sait pas prier, dit-on, et qu'on y perd son temps; secondement, on ne prie pas, parce qu'on se plaint qu'on ne trouve dans la prière que des égarements d'esprit, qui la rendent insipide et insoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on est sur la manière dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts et les difficultés de la prière. Il faut donc premièrement vous apprendre à prier, puisque vous ne le savez pas. Il faut en second lieu vous faciliter l'usage de la prière, puisque vous y trouvez tant de peine et de difficulté. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Les préceptes que je vous prescris, disait autrefois le Seigneur à son peuple, ne sont pas au-dessus de vos forces ni inaccessibles à la portée de votre esprit; ce ne sont pas des secrets cachés dans le ciel, de sorte que vous puissiez dire: Mais qui de nous pourra s'élever jusque-là pour les découvrir et pour les comprendre? ni des connaissances qu'on ne trouve qu'au delà des mers, de peur que vous me disiez: Comment pourrons-nous les traverser pour nous en instruire? Ce sont des devoirs qui sont à votre portée, et tout proche de vous; qui peuvent s'accomplir dans votre bouche et dans votre cœur, de sorte que vous n'avez plus d'excuses à m'opposer, si vous vous dispensez de leur observance: *Sed juxta te est sermo, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.* (*Deut.*, XXX, 14.)

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les préceptes de sa loi sainte: qu'il n'en faut pas chercher la connaissance hors de nous, et qu'ils s'accomplissent tous dans notre cœur et dans notre bouche, nous pouvons le dire plus particulièrement du précepte de la prière, qui est comme le premier et le plus nécessaire de tous.

Cependant, ce qu'on oppose le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'est qu'on ne sait que dire à Dieu, quand on vient se présenter à la prière, et que l'oraison est un secret où jusqu'ici on n'a pu rien comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes: la première, c'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière; la seconde, c'est qu'on ne sent pas assez ses misères et ses besoins; la troisième, c'est qu'on n'aime point son Dieu.

Je dis premièrement, qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. En effet, mes frères, la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu; c'est un simple mouvement du cœur, c'est un gémissement de l'âme vivement touchée à la vue de ses misères, c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de notre faiblesse, et une humble confiance qui l'expose à son Seigneur pour en obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'âme qui prie de grandes lumières, des connaissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes; elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de désir d'être délivré de ses tentations et de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes, un art et une méthode inconnus sur lesquels il soit besoin de consulter des maîtres habiles pour en savoir les règles et les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu

nous donner là-dessus en nos jours sont, ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oiseux, ou un fanatisme qui mène à tout et qui, loin d'édifier l'Eglise, a mérité ses censures, a fourni aux impies des dérisions contre elle, et au monde de nouveaux prétextes de mépris et de dégoût de la prière. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tout instruits : les règles de cette science divine ne sont écrites que dans nos cœurs, et l'Esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une âme simple et innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugements, touchée de ses miséricordes infinies, qui ne sait presque que s'anéantir en sa présence, confesser dans la simplicité de son cœur ses bontés et ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant lui les croix et les peines que la sagesse de ses conseils lui impose ; qui ne connaît pas de prière plus sublime que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur, gémir sur sa dureté et sur son opposition à tout bien, lui demander avec une foi vive qu'il la convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché qui, malgré ses plus fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu ; une âme de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière que les maîtres et les docteurs eux-mêmes, et peut dire avec le Prophète : *Super omnes docentes me intellexi.* (*Psal.* CXVIII, 99.) Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami, elle s'afflige de lui avoir déplu, elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire, elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées, elle laisse parler son cœur, elle s'adandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que son esprit s'égare, son cœur veille et parle pour elle ; ses dégoûts mêmes deviennent une prière par les sentiments qui se forment alors dans son cœur, elle s'attendrit, elle soupire, elle se déplaît, elle est à charge à elle-même, elle sent la pesanteur de ses liens, elle se ranime comme pour s'en dégager et les rompre, elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité, elle rougit et se confond de promettre toujours et de se retrouver toujours infidèle ; voilà tout le secret et toute la science de sa prière. Et qu'y a-t-il là qui ne soit à portée de toute âme fidèle ?

Qui avait instruit à prier notre pauvre femme chananéenne ? une étrangère, une fille de Tyr et de Sidon, qui ignorait les merveilles de la loi et les oracles des prophètes ; qui n'avait pas encore entendu de la bouche du Sauveur les paroles de la vie éternelle, qui était encore assise dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort ; elle prie cependant, elle ne s'adresse pas aux apôtres pour apprendre d'eux les règles de la prière ; son amour, sa confiance, le désir d'être exaucée lui apprennent à prier ; son cœur touché fait tout le mérite et toute la sublimité de sa prière.

Et certes, si pour prier il fallait s'élever à ces états sublimes d'oraison où Dieu élève quelques âmes saintes, s'il fallait être ravi comme Paul, jusque dans le ciel, pour y entendre ces secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme et qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler ; ou comme Moïse sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire et voir Dieu face à face, c'est-à-dire s'il fallait être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur, où l'âme, comme si elle était déjà dépouillée de son corps, s'élève jusque dans le sein de Dieu même, contemple à loisir ses perfections infinies, oublie, pour ainsi dire, ses membres qui sont sur la terre, n'est plus troublée ni même divertie par les fantômes des sens, est fixée et comme absorbée dans la contemplation des merveilles et des grandeurs de Dieu, et, participant déjà à son éternité, ne compterait un siècle entier passé dans cet état heureux que comme un instant court et rapide ; si, dis-je, pour prier, il fallait être favorisé de ces dons rares et excellents de l'Esprit-Saint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux fidèles dont parle saint Paul, que vous ne les avez pas reçus et que vous ignorez même quel est l'Esprit qui les communique.

Mais la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines âmes privilégiées, c'est un devoir commun imposé à tout fidèle ; ce n'est pas seulement une vertu de perfection et réservée à certaines âmes plus pures et plus saintes, c'est une vertu indispensable comme la charité, nécessaire aux parfaits comme aux imparfaits, à la portée des savants comme des ignorants, ordonnée aux simples comme aux plus éclairés : c'est la vertu de tous les hommes, c'est la science de tout fidèle, c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'Auteur de son être, tout ce qui a une raison capable de connaître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre grâces, recourir à lui, l'apaiser lorsqu'il est irrité ; l'appeler lorsqu'il est éloigné, le remercier lorsqu'il favorise, s'humilier lorsqu'il frappe, lui exposer des besoins ou lui demander des grâces.

Aussi, lorsque les disciples demandent à Jésus-Christ qu'il leur apprenne à prier : *Doce nos orare* (*Luc.*, XI. 1), il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu ; il leur apprend seulement que pour prier, il faut regarder Dieu comme un Père tendre, bienfaisant, attentif ; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour ; lui parler le langage de notre faiblesse et de nos misères ; ne prendre des expressions que dans notre cœur ; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous ; lui exposer nos besoins, implorer son secours, souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent, qu'il vienne établir son

règne dans tous les cœurs, que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes, que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice, que les infidèles arrivent à la connaissance de la vérité, qu'il nous remette nos offenses, qu'il nous préserve de nos tentations, qu'il tende la main à notre faiblesse, qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple, mais tout est grand dans cette divine prière : elle rappelle l'homme à lui-même; et pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins et en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit que la seconde disposition injuste d'où partait le prétexte fondé sur ce qu'on ne sait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son âme. Car je vous prie, mes frères, faut-il apprendre à un malade à demander sa guérison, à un homme pressé de la faim à solliciter la nourriture, à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions? ne trouve-t-on pas dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure cette éloquence vive, ces mouvements persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Tout parle en lui, tout exprime sa douleur, tout annonce sa peine, tout sollicite son soulagement : son silence même est éloquent.

Vous-même qui vous plaignez que vous ne savez comment vous y prendre pour prier; dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens et votre fortune en péril, qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne ou chère ou nécessaire; alors vous levez les mains au ciel, vous y faites monter des gémissements et des prières, vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit, vous savez prier alors; vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons et des règles pour apprendre à lui exposer votre peine, ni consulter des maîtres habiles pour savoir ce qu'il faut lui dire; vous n'avez besoin que de votre douleur : vos maux tout seuls ont su vous instruire.

Ah! mes frères, si nous sentions les misères de notre âme comme nous sentons celles de notre corps, si notre salut éternel nous intéressait autant qu'une fortune de boue ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander; il ne faudrait pas donner la gêne à notre esprit pour trouver de quoi nous entretenir avec lui; nos maux parleraient tout seuls, notre cœur s'échapperait malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuel devant l'arche du Seigneur; nous ne serions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes; et la plus sûre marque que nous n'avons point de foi et que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

Et certes, mes frères, se peut-il faire que dans la misérable condition de cette vie humaine, environnés comme nous sommes de tant de périls, pétris nous-mêmes de tant de faiblesses, sur le point à tous moments d'être séduits par les objets de la vanité, corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples, en proie à la tyrannie de nos penchants, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur, abattus par les disgrâces, enflés par la prospérité, amollis par l'abondance, aigris par la nécessité, emportés par les coutumes, ébranlés par les événements, flattés par les louanges, révoltés par les mépris, toujours en balance entre nos passions et nos devoirs, entre nous-mêmes et la loi de Dieu; se peut-il faire que dans une situation si déplorable nous soyons en peine que demander au Seigneur, que lui dire, lorsque nous venons à paraître en sa présence? O mon Dieu! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable, ou que ne connaît-il mieux ses misères?

Ah! si vous nous disiez, mon cher auditeur, que dans la prière vous ne savez par où commencer; si vous nous disiez que vos besoins sont infinis, vos misères et vos passions si multipliées, que vous n'auriez jamais fait si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur; si vous nous disiez que plus vous approfondissez votre cœur, plus vos plaies se développent, plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre, et que, désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos faiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier, vous laissez parler vos maux pour vous-même, vous faites de votre confusion, de votre humiliation et de votre silence, tout l'art de votre prière, et que, pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien; si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent qui, n'osant plus, à la vue de ses chutes, parler à son Dieu dans la prière, disait : Seigneur, je me suis tu en votre présence; mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi : *Obmutui, et humiliatus sum.* (*Psal.* XXXVIII, 3.) Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée : *Et dolor meus renovatus est.* Mon cœur, pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis.* (*Psal.* XXXVIII, 4.) Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu, dans la profonde hu-

miliation où me tenait devant vous la vue de mes misères, c'est que tout homme n'est qu'un abîme de faiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge : *Locutus sum in lingua mea. Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens.* (*Psal.* XXXVIII, 5, 6.) Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier : et quoi ! mon cher auditeur, vos crimes passés du moins, lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugements ou à demander à sa miséricorde? Quoi! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordre; vous avez abusé de tout, de la grâce, de vos talents, de votre raison, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions; vous avez avili votre cœur par des attachements injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination, affaibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avaient mis d'heureux en votre âme, et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu, et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes? et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si longtemps outragé? O homme ! il faut donc, ou que votre salut soit sans ressource, ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir que celles de la clémence et de la miséricorde divine.

Mais je vais plus loin, mon cher auditeur. Si vous menez une vie chrétienne; si, revenu du monde et des plaisirs, vous êtes enfin entré dans les voies du salut, vous êtes encore plus injuste de vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur dans vos prières. Quoi ! la grâce singulière qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux, de vous désabuser du monde, de vous retirer du fond de l'abîme, ce bienfait si rare et refusé à tant de pécheurs, ne forme-t-il aucun sentiment de reconnaissance dans votre cœur quand vous êtes à ses pieds? ce souvenir peut-il vous laisser froid et insensible ? la présence de votre bienfaiteur ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié un bienfait, et qui faites tant valoir la tendresse et l'excès de votre gratitude envers les créatures ?

D'ailleurs, si vous sentez ces penchants infinis qui, malgré votre changement de vie, s'opposent encore en vous à la loi de Dieu, cette peine que vous avez encore à faire le bien, cette pente malheureuse que vous trouvez encore en vous pour faire le mal, ces désirs d'une vertu plus parfaite qui n'ont jamais de suite, ces résolutions qui vous retrouvent toujours infidèle, ces occasions où vous vous retrouvez toujours le même, ces devoirs auxquels votre cœur offre toujours la même répugnance; en un mot, si vous sentez ce fonds inépuisable de faiblesse et de corruption qui vous reste encore après votre conversion et qui alarme si fort votre vertu, non-seulement vous aurez de quoi parler au Seigneur dans la prière, mais toute votre vie sera une prière continuelle. Tous les périls qui menaceront votre faiblesse, tous les événements qui ébranleront votre foi, tous les objets qui réveilleront les plaies anciennes de votre cœur, tous les mouvements secrets qui vous avertiront que l'homme de péché vit toujours en vous, vous feront soupirer en secret vers celui de qui vous en attendez la délivrance. Vous prierez en tout lieu, comme dit l'Apôtre : tout vous rappellera à Dieu, parce que tout vous fournira des retours chrétiens sur vous-même.

D'ailleurs, mon cher auditeur, quand vos propres misères ne pourraient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous-y des maux de l'Eglise, des dissensions des pasteurs, de l'esprit de schisme et de révolte qui semble se former dans le sanctuaire, du relâchement des fidèles, de la dépravation des mœurs, du triste progrès de l'incrédulité, de l'extinction de la foi parmi les hommes; gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin; plaignez-vous au Seigneur, comme le Prophète, que tous l'ont abandonné, que chacun cherche ses propres intérêts, que le sel même de la terre s'est affadi, et que la piété est devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses Elus et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Eglise, des princes religieux, des pasteurs fidèles, des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervents, des vierges pures et édifiantes, la paix des Eglises, l'extirpation des erreurs, le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

Que dirai-je encore? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres; la conversion de ces âmes à qui vous avez été vous-même un sujet de chute et de scandale; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété par vos dérisions et par vos censures; de celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés, leur irréligion et leur libertinage; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois, ou perverti la vertu, ou séduit la faiblesse. Est-ce que ces grands objets, si tristes, si intéressants, ne sauraient fournir un moment d'attention à votre esprit, ou quelque sensibilité à votre cœur? Tout ce qui vous environne vous apprend à prier; tous les objets, tous les événements que vous voyez autour de vous, vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu : le monde, la retraite, la cour, la ville, les justes, les pécheurs, les événements publics et domestiques, le malheur des uns ou la prospérité des autres; tout ce qui

s'offre à vos yeux vous fournit des sujets de gémissement, de prière, d'actions de grâces. Tout instruit votre foi; tout excite votre zèle; tout contriste votre piété; tout rappelle votre reconnaissance; et au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière? et entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paraître en sa présence? Ah! mes frères, que Dieu est loin d'un cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami à qui on ne trouve jamais rien à dire!

Et voilà la dernière et la principale raison qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne sait point prier et parler à son Dieu, parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire: hélas! il ne saurait même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur, mes frères; substituons Dieu à la place du monde; alors notre cœur ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur. C'est le dérèglement de nos affections tout seul qui fait notre incapacité de prier. On ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas; on ne sait pas méditer des vérités que l'on ne goûte pas; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connaît presque pas; on ignore comment solliciter des grâces que l'on ne souhaite pas; on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas: en un mot, la prière est le langage de l'amour, et nous ne savons pas prier parce que nous ne savons pas aimer.

Mais dépend-il de nous, me direz-vous, d'avoir le goût de la prière? et comment prier avec des dégoûts et des égarements d'esprit dont on n'est pas le maître et qui la rendent insoutenable? Second prétexte tiré des dégoûts et des difficultés de la prière.

### SECONDE PARTIE.

Un des plus grands désordres du péché, est sans doute cet éloignement et ce dégoût naturel que nous avons de la prière. L'homme innocent aurait fait toutes ses délices de s'entretenir avec son Dieu; toutes les créatures auraient été comme un livre ouvert où il aurait sans cesse médité ses œuvres et ses merveilles; les impressions des sens soumises à sa raison n'auraient jamais pu le distraire malgré lui de la douceur et de la familiarité de sa divine présence; toute sa vie eût été une contemplation continuelle de la vérité, et il n'eût été heureux dans son innocence, que parce que le Seigneur se serait sans cesse communiqué à lui, et qu'il ne l'eût jamais perdu de vue.

Il faut donc que l'homme soit bien corrompu et que le péché ait fait en nous d'étranges changements, pour nous faire une peine de ce qui devrait être notre félicité. Il n'est que trop vrai cependant que nous portons presque tous, dans le fond de notre nature, ce dégoût et cet éloignement de la prière, et que c'est le prétexte le plus universel qu'on oppose à l'accomplissement de ce devoir, si essentiel à la piété chrétienne. Les personnes mêmes à qui la pratique de la vertu devrait avoir rendu l'usage de la prière plus doux et plus familier, se plaignent tous les jours des dégoûts et des égarements éternels qu'elles éprouvent dans ce saint exercice; de sorte que le regardant, ou comme un devoir onéreux, ou comme une gêne inutile, elles en abrégent les moments et croient être quittes d'un joug et d'un assujettissement quand elles voient finir ce temps d'ennui et de contrainte.

Or, je dis que rien n'est plus injuste que de s'éloigner de la prière à cause des dégoûts et des égarements d'esprit qui nous la rendent pénible et désagréable, parce que ces dégoûts et ces égarements prennent leur source: 1° ou dans notre tiédeur et nos infidélités; 2° ou dans le peu d'usage que nous avons de la prière; 3° enfin, ou dans la sagesse de Dieu même, qui nous éprouve et qui veut purifier notre cœur, en nous refusant pour quelque temps les consolations sensibles de la prière.

Oui, mes frères, la première source et la plus commune des dégoûts et des aridités de nos prières, c'est la tiédeur et l'infidélité de notre vie. C'est, en effet, une injustice de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille, une imagination calme et libre de tous les vains fantômes qui l'agitent, un cœur touché et disposé à goûter la présence de son Dieu, tandis que toute notre vie, quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes, sera une dissipation éternelle, que nous vivrons au milieu des objets les plus propres à remuer l'imagination, à faire en nous de ces impressions vives qui ne s'effacent plus; en un mot, que nous conserverons dans notre cœur mille attachements injustes, qui ne nous paraissent pas absolument criminels, mais qui nous troublent, nous partagent, nous occupent, et qui affaiblissent en nous, ou même qui nous ôtent tout à fait le goût de Dieu et des choses éternelles.

Hélas! mes frères, si les âmes les plus retirées et les plus saintes, si des solitaires pénitents, si un Antoine au fond des déserts, si un Jérôme exténué par des macérations continuelles et par des études laborieuses; si un Benoît purifié par une longue retraite et par une vie toute céleste, trouvaient encore dans le seul souvenir de leurs mœurs passées des images fâcheuses, qui venaient jusque dans le fond de leurs solitudes troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières, prétendons-nous que dans une vie régulière, je le veux, mais toute pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, d'objets qui nous dissipent, de tentations qui nous troublent, de discours qui nous ébranlent, de plaisirs qui nous amollissent, de craintes ou d'espérances qui nous agitent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de

nouveaux hommes, purifiés de toutes ces images qui viennent de souiller notre esprit, libres de tous ces attachements qui viennent de partager et corrompre peut-être notre cœur, calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire sur notre âme des impressions si violentes et si dangereuses? et que, oubliant pour un moment le monde entier et tous ces vains objets que nous venons de laisser, et que nous portons encore tous dans notre souvenir et dans notre cœur, nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choses célestes, pénétrés de l'amour des biens éternels, pleins de componction pour mille infidélités que nous aimons encore, et d'une tranquillité d'esprit et de cœur que la retraite la plus profonde et le détachement le plus rigoureux ne donnent pas quelquefois eux-mêmes? Ah! mes frères, que nous sommes injustes, et que les plaintes que nous faisons sans cesse contre les devoirs de la piété se tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes!

Et, pour approfondir encore cette vérité et entrer dans un détail qui vous la rende sensible, vous vous plaignez, premièrement, que votre esprit, incapable d'un instant d'attention dans la prière, s'y égare sans cesse et vous échappe malgré vous-même. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif et recueilli, si tout ce que vous faites le distrait et le dissipe? si, dans le détail de la conduite, vous ne vous rappelez jamais à vous-même? si vous ne vous accoutumez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi qui, au milieu même des dissipations du monde, trouve des sources de réflexions saintes? Pour trouver un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; il faut que le commerce même des pécheurs, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux, que la vue de leurs passions, de leurs inquiétudes, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies, de leurs chagrins, de leur misère, fournissent à notre foi des réflexions et des retours vers Dieu qui nous préparent au recueillement et à la tranquillité de la prière. Alors, au sortir même du monde et des conversations mondaines, où le devoir tout seul vous aura engagé, vous n'aurez pas de peine à vous aller recueillir devant Dieu, et d'oublier à ses pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vues de la foi que vous y aurez conservées, l'aveuglement des mondains que vous y aurez déploré en secret, vous fera trouver de nouvelles douceurs aux pieds de Jésus-Christ; vous vous y délasserez avec consolation de l'ennui des dissipations et des inutilités mondaines; vous y gémirez avec un nouveau goût sur la folie des hommes qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit et qu'ils ne trouvent jamais, parce que le monde, où ils le cherchent, ne saurait le donner; vous y remercierez plus vivement le Seigneur de vous avoir éclairé et discerné avec tant de bonté, malgré vos crimes, de cette multitude qui doit périr; vous y verrez, comme dans un nouveau jour, le bonheur des âmes qui le servent, et qui, détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, secondement, que votre cœur, insensible dans la prière, n'y sent rien de vif pour son Dieu, et ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend insupportable. Mais comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choses de la terre, plein d'attachements injustes, de goût pour le monde, d'amour de vous-même, de projets d'élévation, de désirs peut-être de plaire; comment voulez-vous qu'un cœur prévenu de tant d'affections terrestres trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du ciel? Tout y est rempli, occupé par les créatures; où voulez-vous que Dieu trouve sa place? On ne saurait goûter en même temps Dieu et le monde. Aussi, dès que les Israélites, après avoir passé le Jourdain, eurent goûté des fruits de la terre, la manne, dit l'Ecriture, cessa de tomber; comme s'ils n'avaient pu participer en même temps à cette nourriture du ciel et à celle de la terre : *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ.* (*Jos.*, V, 12.)

L'amour du monde, dit saint Augustin, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle qui nous rend insipides et dégoûtants les biens invisibles et éternels. Ainsi, vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable. Ah! c'est une marque que votre cœur est malade, qu'une fièvre secrète, et inconnue, peut-être, à vous-même, le fait languir, le mine et le dégoûte, qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu et pour tout ce qui a rapport à lui, et voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachements injustes de votre cœur; voyez si vous ne tenez pas encore trop à vous-même, aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secrètes, à des désirs d'élévation, à tout ce qui vous environne. Voilà la source du mal, appliquez-y le remède. Prenez chaque jour quelque chose sur vous-même; travaillez sérieusement à purifier votre cœur; vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière; alors le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable : on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et, certes, rendez gloire ici à la vérité. N'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-même, les jours où vous avez fait au Seigneur quelque sacrifice de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions; n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de consolation, plus de joie? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité; au lieu qu'on souffre

devant lui quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire; on s'y déplaît, on y est contraint et gêné, on se cache devant lui, comme le premier pécheur; on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur et cette confiance qu'inspire une conscience pure et qui n'a rien à se reprocher, et l'on compte les moments où l'on est obligé de soutenir la contrainte et l'ennui de sa divine présence.

Aussi, lorsque Jésus-Christ nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller: *Vigilate et orate*. (*Matth.*, XXVI, 41.) Il veut nous faire entendre par là que la vigilance est la seule préparation à la prière; que, pour aimer à prier, il faut veiller, et que les goûts et les consolations ne sont accordés dans la prière qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance: *Vigilate et orate*. Je sais que si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous et vivre saintement; mais je sais aussi que si vous ne vivez pas avec cette vigilance qui fait vivre saintement, vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grâce de la vigilance, il est vrai; mais il est encore plus vrai que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière: *Vigilate et orate*.

Et de là, mes frères, il est aisé de conclure que, quand la vie du monde, même la plus innocente, c'est-à-dire quand les plaisirs, les jeux éternels, les dissipations, les amusements des théâtres, que vous appelez innocents, n'auraient point d'autre inconvénient que de vous rendre inhabiles à la prière; quand cette vie du monde, que vous justifiez tant, n'aurait rien de plus criminel que de vous dégoûter de la prière, de dessécher votre cœur, de dissiper votre imagination, d'affaiblir votre foi et de laisser le trouble et l'agitation dans votre esprit; quand nous ne jugerions de la sûreté de cet état que par ce que vous nous dites tous les jours vous-même, que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, et que la prière est pour vous d'un dégoût et d'un ennui que vous ne pouvez soutenir, je dis que, pour cela seul, la vie du monde la plus innocente est une vie de péché et de réprobation, une vie pour laquelle il n'y a point de salut; car le salut n'est promis qu'à la prière; le salut n'est possible que par le secours de la prière; le salut n'est accordé qu'à la persévérance de la prière: donc toute vie qui met un obstacle essentiel à la prière ne doit rien prétendre au salut. Or, qu'une vie de dissipation, de jeu, de plaisir, de spectacle mette un obstacle essentiel à la prière; qu'elle mette dans notre cœur, dans notre imagination, dans nos sens, un dégoût invincible pour la prière, une dissipation incompatible avec l'esprit de prière, vous le savez, vous vous en plaignez tous les jours, vous vous servez même de ce prétexte pour ne pas prier; et de là, concluez qu il n'y a point de salut pour la vie du monde, même la plus innocente, puisque partout où la prière est impossible, le salut l'est aussi. Première raison des dégoûts et des égarements de nos prières: la tiédeur et l'infidélité de notre vie.

La seconde, c'est le peu d'usage que nous avons de la prière. Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement; car 1° c'est l'usage de la prière tout seul qui calmera peu à peu votre esprit, qui en bannira insensiblement les images du monde et de la vanité, qui dissipera tous ces nuages qui forment les dégoûts et les égarements de vos prières; 2° il faut demander longtemps avant que d'obtenir, presser, solliciter, importuner: les douceurs et les consolations de la prière sont le fruit et la récompense de la prière même; 3° il est nécessaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaisir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur sera toujours pour vous un Dieu étranger et inconnu, pour ainsi dire, devant qui vous serez dans une espèce de gêne et de contrainte, avec qui vous n'aurez jamais ces effusions de cœur, cette douce confiance, cette sainte liberté que la familiarité toute seule donne et qui fait tout le plaisir de ce divin commerce. Dieu veut être connu pour être aimé. Le monde perd à être approfondi; il n'a de riant que la surface et le premier coup d'œil. Entrez plus avant, ce n'est plus que vide, vanité, chagrin, agitation et misère. Mais le Seigneur, il faut le connaître et le goûter à loisir, dit le Prophète, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable: *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus*. (*Psal.* XXXIII, 9.) Plus vous le connaissez, plus vous l'aimez; plus vous vous unissez à lui, plus vous sentez qu'il n'y a de véritable bonheur sur la terre que celui de le connaître et de l'aimer: *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus*.

C'est donc l'usage de la prière tout seul qui peut nous rendre la prière aimable. Aussi, nous voyons que la plupart des personnes qui se plaignent des dégoûts et des égarements de leurs prières, prient rarement, croient avoir satisfait à ce devoir essentiel quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques moments de dissipation et de contrainte, l'abandonnent au premier instant de dégoût, ne font aucun effort pour y assujettir leur esprit, et, loin de regarder l'opposition invincible qu'elles ont à la prière comme une raison qui la leur rend plus nécessaire, elles la regardent comme une excuse légitime qui les en dispense.

Mais comment, direz-vous, trouver le temps dans le monde de faire un usage si long et si fréquent de la prière? Vous ne trouvez pas le temps de prier, mon cher auditeur? Mais pourquoi le temps vous est-il donné que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde et qu'il vous mette un jour au nombre de ses saints? Vous n'avez pas le temps de prier? Mais vous n'avez

donc pas le temps d'être chrétien? car un homme qui ne prie pas est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance. Vous n'avez pas le temps de prier? Mais la prière est le commencement de tout bien, et si vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah! mes frères, manquons-nous de temps pour solliciter les grâces de la terre, pour importuner le maître, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner aux plaisirs ou à la paresse? Que de moments inutiles! que de jours ennuyeux et à charge par la tristesse toute seule que l'oisiveté traîne après elle! que de temps perdu à de vaines bienséances, à des entretiens oiseux, à des jeux interminables, à des assujettissements stériles, à courir après des chimères qui s'éloignent toujours plus de nous! Grand Dieu! et l'on manque de temps pour vous demander le ciel, pour apaiser votre colère et attirer vos miséricordes éternelles! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu! quand on n'a pas le temps de demander à votre miséricorde qu'elle nous sauve! et qu'on est à plaindre de trouver tant de moments pour le monde et de n'en pas trouver un seul pour l'éternité! Seconde raison des dégoûts et des égarements de nos prières: le peu d'usage de la prière même.

Il est vrai, mes frères, que cette raison n'est pas si générale, qu'on ne voie souvent les âmes les plus fidèles à la prière éprouver constamment ces dégoûts et ces égarements dont je parle; mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la sagesse de Dieu qui veut les purifier, et qui ne les conduit par cette voie que pour accomplir ses desseins éternels de miséricorde sur elles; dernière raison : qu'ainsi loin de se rebuter de ce que la prière leur offre de triste et de désagréable, elles doivent y persévérer avec plus de fidélité que si le Seigneur y répandait sur elles des consolations sensibles et abondantes.

Premièrement, parce que vous devez regarder ces dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées. N'est-il pas raisonnable que Dieu vous fasse expier les voluptés criminelles de votre vie mondaine par les dégoûts et les amertumes de la piété? La faiblesse du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir par des macérations corporelles l'égarement de vos premières mœurs; n'est-il pas juste que Dieu y supplée par les peines et les afflictions intérieures de l'esprit? Voudriez-vous qu'il vous fît passer en un instant des plaisirs du monde à ceux de la grâce? des viandes de l'Egypte au lait et au miel de la terre de promesse, sans vous avoir fait éprouver auparavant les aridités et les fatigues du désert? et en un mot, qu'il ne châtiât, si j'ose parler ainsi, les délices du crime que par celles de la vertu?

Secondement, vous vous êtes si longtemps refusé à Dieu, malgré les plus vives inspirations de sa grâce, qui vous rappelaient à la vérité et à la lumière; vous l'avez si longtemps laissé heurter à la porte de votre cœur, avant que de l'en rendre le maître; vous avez tant disputé, combattu, balancé, différé, avant que de vous donner à lui; n'est-il pas juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps avant de se donner à vous, avec toutes les consolations de sa grâce? Les délais et les retardements du Seigneur sont la juste peine des vôtres.

Mais quand ces raisons seraient moins solides, que savez-vous si Dieu ne veut point vous rendre par là cet exil et l'éloignement où nous vivons de lui plus haïssable, et vous faire soupirer plus ardemment après cette patrie éternelle, où la vérité, vue à découvert, nous paraîtrra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est? Que savez-vous s'il ne veut point par là vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir à tous les moments l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur pour la vérité et pour la justice? Que savez-vous enfin si, par ces dégoûts, Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété? s'il ne veut pas établir votre vertu sur la vérité, qui est toujours la même, et non pas sur le goût, qui change sans cesse; sur les règles qui sont éternelles, et non pas sur les consolations qui sont passagères; sur la foi qui sacrifie constamment les choses visibles aux invisibles, et non pas sur la sensibilité, qui laisse au monde le même empire presque qu'à la grâce sur notre cœur. Une piété toute de goût ne va pas loin, si la vérité ne la soutient et ne l'affermit. Il est dangereux de faire dépendre sa fidélité des dispositions sensibles d'un cœur qui n'est jamais un instant le même, et sur qui tous les objets font des impressions nouvelles. Les devoirs qui ne plaisent que lorsqu'ils consolent ne plaisent pas longtemps, et la vertu qui n'est que dans le goût ne saurait se soutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car, après tout, si vous ne cherchez que Dieu tout seul dans vos prières; qu'il vous conduise par des dégoûts ou par des consolations, pourvu que la voie par où il vous mène vous conduise à lui, comme elle est la plus sûre pour vous, elle doit vous paraître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez que pour attirer plus de secours du ciel sur vos besoins et sur vos faiblesses, la foi vous apprenant que la prière, accompagnée même de ces dégoûts et de ces aridités, obtient les mêmes grâces, produit les mêmes effets, et qu'elle est aussi agréable à Dieu que celle où se trouvent des consolations plus sensibles; que dis-je? qu'elle peut devenir même plus agréable au Seigneur par l'acceptation des peines que vous y souffrez; la foi vous l'apprenant, vous devez être aussi fidèle à la prière que si elle vous offrait des attraits sensibles. Autrement, ce ne serait pas Dieu que vous chercheriez, mais vous-même; ce ne seraient pas les

biens éternels, mais des consolations vaines et passagères; ce ne seraient pas les remèdes de la foi, mais les appuis de votre amour-propre.

Ainsi, qui que vous soyez qui m'écoutez ici, imitez la femme chananéenne : soyez fidèle à la prière, et dans l'accomplissement de ce devoir vous trouverez le secours et la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur, priez : ce n'est que par là que le publicain et la pécheresse de l'Evangile obtinrent des sentiments de componction et la grâce d'une parfaite pénitence; et la prière est la seule source et la seule voie de la justice. Si vous êtes juste, priez encore : la persévérance dans la foi et dans la piété n'est promise qu'à la prière; et ce n'est que par là que Job, que David, que Tobie, ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, et que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs déréglements et de leurs exemples, priez : plus les périls sont grands, plus la prière devient nécessaire; et les trois enfants au milieu des flammes, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagements de votre naissance ou de votre état vous attachent à la cour des rois, priez : Esther dans la cour d'Assuérus, Daniel dans celle de Darius, les prophètes dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez : la solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes; et Judith dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Eglise pour instruire les peuples, priez : vos prières toutes seules feront toute la force et tout le succès de votre ministère; et les apôtres ne convertirent l'univers, que parce qu'ils ne s'étaient réservés pour leur partage que la prière et la prédication de l'Evangile: *Nos vero orationi, et ministerio verbi instantes erimus.* (*Act.*, VI, 4.) Enfin, qui que vous soyez encore une fois, dans la prospérité ou dans l'indigence, dans la joie ou dans l'affliction, dans le trouble ou dans la paix, dans la ferveur ou dans le découragement, dans le désir ou dans les voies de la justice, avancé dans la vertu ou encore dans les premières démarches de la pénitence, priez : la prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'âme de la piété, le soutien de la foi, le grand fondement de la religion et toute la religion elle-même. O mon Dieu ! répandez donc sur nous cet esprit de grâce et de prière qui devrait être le caractère le plus marqué de votre Eglise et le partage d'un peuple nouveau, et purifiez nos cœurs et nos lèvres, afin que nous puissions vous offrir des louanges pures, des soupirs fervents et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut. Ainsi soit-il.

---

## AVIS SUR LE SERMON SUIVANT.

Voici encore un *Sermon sur la prière* : il n'a point d'exorde parce que nous n'en avons point trouvé dans le manuscrit du P. Massillon ; ainsi nous nous sommes contenté de mettre la division au commencement. Le sermon qui précède fera tort à celui-ci ; on ne laissera pas néanmoins d'y trouver bien des traits dignes de l'éloquence de l'auteur.

## SERMON X.

*Pour le même jour.*

### SUR LE MÊME SUJET.

### DIVISION.

Ne demander que ce qu'il faut dans la prière, et le demander comme il faut.

### PREMIÈRE PARTIE.

La nécessité et les avantages de la prière reviennent si souvent dans les livres saints, et l'homme lui-même porte cette vérité si vivement empreinte dans le fond de son être et dans la faiblesse de ses penchants, qu'il paraît presque inutile d'en venir ici instruire les fidèles. En effet, mes frères, s'il y a au-dessus de nous un Être suprême, auteur de cet univers que nous habitons, qui le soutient par la force de sa parole, et qui veut être connu et adoré de ses créatures, le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au ciel, de reconnaître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, et d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude et d'actions de grâce. Qu'est-ce donc qu'un homme qui, reconnaissant cet Être suprême, ne le prie pas? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu, qui vit tout seul dans l'univers, qui ne tient à aucun être hors de lui ; qui, retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est à-dire ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs, avec quoi il puisse s'entretenir : c'est un infortuné qui n'attend rien au delà du tombeau ; qui borne ici-bas tous ses désirs et toutes ses espérances ; qui se regarde comme une vapeur que le hasard a formée, prête à s'évanouir et à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant ; qui ne se croit formé que pour les jours rapides qu'il paraît sur la terre ; qui vit dans l'univers comme un homme que le hasard aurait jeté tout seul dans une île reculée et inaccessible, où il serait sans maître, sans souverain, sans soin, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans fatiguer le ciel par des vœux inutiles, sans porter ses vœux et ses souhaits au delà du vaste abîme qui l'environnerait, et sans chercher d'autre adoucissement à l'infortune de sa condition, qu'une molle indolence. Tel est l'homme

qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait.

En second lieu, si nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un seul désir digne des regards de Dieu ; si des penchants violents et continuels précipitent sans cesse notre cœur vers les plaisirs illicites ; si toutes nos voies sont semées d'écueils et investies d'ennemis invisibles; si les richesses nous corrompent, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur ou les murmures ; en un mot, si, depuis notre chute, tout ce qui nous environne est pour nous, ou piége, ou erreur, ou tentation ; dans une situation si périlleuse, eh ! quel espoir de salut pourrait-il encore rester à l'homme, s'il n'appelait son Dieu à son secours; si, du fond de notre misère, nous ne faisions sans cesse monter des gémissements vers le ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos passions indomptées, fixer nos inconstances, éclairer nos erreurs, soutenir nos faiblesses, réveiller nos langueurs, écarter les périls, adoucir les tentations, abréger les heures du combat et nous relever de nos chutes? Oui, mes frères, la prière est la source de toutes les grâces et le remède de tous nos besoins. Si l'aiguillon de Satan révolte la chair contre l'esprit; c'est là que l'infirmité se fortifie. Si la figure du monde nous amuse et nous éblouit; c'est là que la foi se perfectionne. Si les occasions nous entraînent malgré nos plus vives résolutions ; c'est là que la fidélité est donnée. Si les sollicitudes du siècle, ou ralentissent notre ferveur, ou dissipent nos sens ; c'est là que la piété se renouvelle et qu'on retrouve le recueillement. Si l'inconstance du cœur toute seule nous fait éprouver ces moments dangereux de dégoût dans le service du Seigneur; c'est là que le goût du don céleste se réveille et qu'on sent combien le Seigneur est doux. Si les maximes des insensés et les erreurs du monde ont affaibli dans notre esprit les vérités du salut; c'est là que les lumières croissent, et que tous ces vains fantômes que l'esprit de ténèbres avait élevés au milieu de nous sont dissipés. Si nous ne pouvons pas être avec nous-mêmes, si la retraite nous paraît affreuse, si les jeux, les assemblées, les plaisirs sont devenus des amusements inévitables à l'ennui qui nous persécute ; ah ! c'est là que nous apprendrons à nous passer du monde, à ne pouvoir nous souffrir, et à trouver avec Dieu seul nos plus chères délices. Si les croix, les larmes, les amertumes d'une vie chrétienne, alarment notre faiblesse et nous empêchent de nous convertir au Seigneur; c'est là que l'innocence s'offre à nous avec tous ses charmes, que le sein de la gloire s'ouvre, que les tribulations passagères ne paraissent plus rien au prix des biens à venir qui doivent les couronner. Si nous gémissons sous le poids de nos chaînes; c'est là qu'une main invisible nous fortifie peu à peu. Si nous sommes au fond de l'abîme et de la dissolution, et si nos iniquités, comme une pierre fatale, semblent en avoir fermé l'entrée et nous ôter tout espoir de secours; c'est là qu'un rayon de lumière commence à percer dans l'horreur de ces ténèbres, et qu'une voix céleste se fait entendre jusque dans le séjour de la mort. Si nous nous trouvons dans ces nouvelles agitations de la pénitence où la grâce et la cupidité disputent encore notre cœur, où l'on est ébranlé, mais non pas encore vaincu, touché, mais non pas converti ; ah ! c'est là que la victoire s'achève, que les irrésolutions se fixent et que le Seigneur demeure le maître. Si la perfidie ou l'injustice nous ont dépouillés de nos biens et de nos dignités, et renversé nos plus belles espérances; c'est là que, dans le secret de la retraite où une affreuse disgrâce nous a jetés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servait, des récompenses plus sûres que celles qu'on attendait. Si la calomnie nous a noircis ; c'est là qu'on se console, avec celui qui nous connaît tous, des jugements injustes des hommes. Si la maladie nous afflige; c'est là que le Seigneur verse de l'huile sur nos plaies. Si nous avons perdu un père, un époux, un protecteur ; c'est là qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur : ce sont des consolateurs impuissants qui nous fatiguent, loin de nous soulager; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusque dans notre cœur; et si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira, la prière l'adoucit si elle est triste, ou la facilite si elle est pénible, ou l'affermit si elle est chancelante, ou la préserve si elle est exposée. Mais, quand nos intérêts tout seuls ne nous feraient pas de la prière l'exercice le plus doux et le plus consolant de la foi ; quand même dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, assujettis à tant de misères, esclaves de tant de nécessités, livrés à tant de faiblesses, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaisir véritable et quelque adoucissement à nos maux ; ne faut-il pas l'adorer, puisque nous sommes son ouvrage, et que c'est lui qui nous a tirés du sein de nos mères, et qui n'a cessé depuis d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là? Avons-nous des devoirs plus essentiels que de lui rendre sans cesse des actions de grâces, puisqu'il est le rémunérateur de nos peines, le juge éternel de nos actions? Ne faut-il pas intéresser sa miséricorde à notre salut, apaiser sa justice sur nos crimes passés, et le prier de ne s'en point souvenir dans sa colère?

Enfin, mes frères, le chrétien est un homme de prière ; son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout

l'avertit qu'il faut prier; l'Eglise elle-même, où la grâce de l'Evangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone; toujours gémissante et plaintive, elle ne reconnaît ses enfants que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la patrie; et le chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des saints et est pire qu'un infidèle.

Mais plus la prière est nécessaire et utile, plus il importe de prier comme il faut. Les avantages de ce devoir si essentiel à la vie chrétienne sont attachés à la manière dont on l'accomplit, et vous ne priez pas si vous priez mal. La foi est donc, dit saint Augustin, la première condition et comme la source de la prière chrétienne : *Fides fons orationis.* Or, la foi, lorsqu'elle prie, commence par nous faire haïr tout ce qui déplaît en nous au Dieu que nous voulons apaiser; elle ne demande que les dons qui peuvent nous rendre agréables à ses yeux, elle s'en remet, pour les faveurs temporelles et les autres dons qui ne doivent point demeurer, aux desseins éternels que le Seigneur a formés sur nos destinées; également prête à le bénir, soit qu'il nous en favorise, soit qu'il nous les refuse, c'est-à-dire qu'elle est sincère, désintéressée, soumise.

Or, remarquez, je vous prie, avec moi ces trois conditions dans la prière de notre sainte Chananéenne. Premièrement, elle commence à sortir de sa contrée et du milieu d'un peuple qui était maudit : *Egressa a finibus illis* (*Matth.*, XV, 22); elle éloigne son cœur de tout ce qui peut éloigner d'elle les regards de son libérateur, elle laisse là les idoles que ses pères lui avaient appris à adorer, et ne compte plus sur leur faible protection; sa fille même mourante, cruellement tourmentée et à qui même ses soins et sa présence eussent été si nécessaires, ne l'arrête pas; elle n'attend pas, comme la femme de Samarie, que le Fils de David vienne la chercher au milieu de son peuple et de ses désordres; elle renonce d'abord aux dieux de Chanaan et aux égarements de ses premières voies, et court reconnaître le Désiré des nations, le destructeur de l'empire de Satan et celui en qui la malédiction prononcée contre la postérité de Cham devait être levée : *Egressa a finibus illis.* Or, usons-nous de ces précautions, mes frères, lorsque nous venons nous présenter à Jésus-Christ dans la prière? sortons-nous du milieu de nos idoles et de notre peuple? Il nous ordonne de secouer l'iniquité qui est dans nos mains, avant que d'oser les lever vers lui : *Si iniquitatem quæ est in manu tua, abstuleris a te..., tunc levare poteris faciem tuam absque macula.* (*Job*, XI, 14, 15.) Puisque nous allons demander, il ne faut rien exposer aux yeux de notre Bienfaiteur qui puisse arrêter ses grâces; puisque nous devons adorer, nous ne devons rien conserver dans notre cœur qui démente nos hommages; puisque nous allons nous humilier de nos fautes, il ne faut pas apporter encore l'affection criminelle devant notre Juge. Il faut du moins haïr nos plaies, si nous ne pouvons pas encore couper jusqu'au vif pour les guérir; il faut du moins gémir sur notre misère, si nous ne pouvons pas encore obtenir de notre faiblesse cet effort généreux qui doit nous en délivrer. Toute prière doit donc partir d'un commencement imparfait de pénitence et être une démarche de conversion; toute prière doit donc, ou changer le cœur, ou être née d'un désir de changement; autrement vous ne priez pas, vous venez insulter la sainteté de l'Etre suprême. Et cependant, mes frères, nous portons tous les jours jusque sous la majesté des regards de Dieu, des liens honteux, des désirs de crimes, des haines cruelles, des projets chimériques de fortune; nous le prions de nous remettre nos offenses et nous ne nous en repentons pas, ou peut-être en méditons-nous de nouvelles; nous le conjurons de nous délivrer de la tentation, et nous aimons d'y succomber; nous souhaitons que son nom soit sanctifié, et nous sommes dans le dessein de l'outrager encore; nous lui demandons que son royaume nous soit donné, et nous voulons encore être du nombre de ces fornicateurs, de ces injustes, de ces adultères qui ne le posséderont pas; en un mot, nous désirons que sa volonté s'accomplisse, et nous refusons de lui obéir. Sont-ce là, ô mon Dieu, des suppliants qui demandent des grâces? des coupables qui attendent leur pardon? des indigents qui vous représentent leur misère, ou des profanes qui vous insultent? Et que voyez-vous dans ces prières qui ne sollicite vos foudres, loin d'attirer vos faveurs? Devant votre majesté même on s'entretient avec ses passions au lieu de les faire taire, du moins en votre présence, et l'on sort de la prière le cœur plus échauffé, l'esprit plus occupé d'un dessein, d'une entreprise, d'une passion, quelquefois qu'on n'y est entré. La seule chose dont on est vide, ô mon Dieu! c'est de vos vérités et de votre grâce.

Mais, ce n'est pas assez de ne rien porter sous les yeux de Dieu, dans la prière, qui puisse éloigner les grâces que nous venons demander, il faut que la foi règle et purifie nos demandes : seconde condition de la prière chrétienne marquée dans la conduite de notre sainte femme de l'Evangile. Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, Fili David.* (*Matth.*, XV, 22.) Et ici, mes frères, souffrez que je fasse deux réflexions. La première, c'est qu'elle ne dit pas, remarque saint Chrysostome : *Guérissez ma fille*; mais : *Ayez pitié de moi;* ses propres besoins s'offrent à elle les premiers dans sa prière; elle sent son âme sous la tyrannie d'un démon invisible dont la délivrance lui paraît plus importante que celle du corps de sa fille : ainsi elle demande d'abord le royaume de Dieu et sa justice, persuadée que tout le reste lui sera donné comme par surcroît. Voilà la règle, mon cher auditeur; mais la suivez-vous? Dans les calamités qui vous affligent, commencez-vous

à invoquer la miséricorde du Seigneur sur les misères cachées de votre âme ou sur les maux temporels qui vous accablent au dehors? Demandez-vous premièrement la charité qui demeure toujours, avant que de demander d'autres dons moins excellents et qui seront détruits avec vous? et votre conversion vous intéresse-t-elle plus vivement que vos malheurs? Lorsqu'un revers de fortune, ou plutôt un ordre secret de la Providence, vous eut fait déchcoir de cet état de prospérité où votre naissance et les biens de vos ancêtres vous avaient placé, quelle fut la première voix que votre cœur affligé fit monter vers le Seigneur? Délivrez-moi, lui disiez-vous, de ceux qui me persécutent : de sa grâce, de votre salut, de vos ennemis domestiques il n'en était point question. Lorsque cet époux, cet ami, ce maître, à la vie duquel votre fortune était attachée, furent sur le point de vous être enlevés, et que tout secours humain devenu inutile il fallut lever les yeux au ciel et mettre dans le Seigneur toute votre espérance, que lui offrîtes-vous d'abord? les calamités, prêtes de fondre sur vous, à prévenir, ou les crimes qui vous les avaient attirés, à expier? Lorsque sa main se fut appesantie sur votre propre personne, et que des maux longs et cruels eurent éteint peu à peu votre jeunesse et votre santé, quels remèdes demandiez-vous au souverain Médecin? et tandis que les infirmités de votre chair vous trouvaient si sensibles, connaissiez-vous seulement celles de votre âme? Que vous auriez peu de suppliants, ô mon Dieu ! si vous n'aviez à distribuer que des dons célestes et des trésors spirituels! Mais, je me trompe, mes frères; ce n'est pas le Seigneur que vous invoquez, puisque vous desirez quelque autre chose que lui-même : vous invoquez la santé, la prospérité, la gloire, puisque vous ne vous adressez à lui que pour obtenir quelqu'un de ces dons; vous le cherchez comme ces Juifs charnels, à cause des pains terrestres qu'il multiplie, et votre prière n'est qu'une demande injuste d'un bien périssable que vous faites à l'Auteur de tous les biens.

La seconde réflexion, c'est que la véritable prière nous rappelle sans cesse à nous-mêmes, et, sous prétexte de nous élever, ne permet pas qu'on s'oublie : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Car, prier, c'est connaître sa misère, c'est avouer à son Dieu son injustice, c'est soupirer après la grâce d'une parfaite délivrance. Prier, c'est vouloir anéantir en nous tout ce qui déplaît à l'Etre suprême, c'est s'animer à lui être désormais plus fidèle, c'est se confondre à la vue de ses bienfaits et de notre ingratitude. Prier, c'est opposer nos mœurs à la loi sainte, les redresser sans cesse sur cette règle, en retrancher sans pitié tout ce qui s'y trouve contraire; c'est avancer dans la pratique des vertus chrétiennes. En un mot, la prière est la perfection de nos mœurs. Eh ! mes frères, l'homme, corrompu comme il est, pétri d'orgueil, de sensualité, d'ignorance, et sujet à tant de faiblesses, quelque progrès qu'il ait fait dans la vertu, peut-il se permettre des vœux devant son Dieu que pour lui-même? peut-il se proposer d'autre sujet de sa prière que lui-même et les besoins infinis de son âme? peut-il lui rester assez de loisir pour entrer dans de vaines spéculations où il se perd? La prière est-elle donc un effort de l'esprit ou le langage du cœur? et adore-t-on jamais son Dieu d'une manière plus digne de lui que lorsque, prosternée sous la majesté de ses regards, la vile créature reconnaît qu'elle n'est que cendre et poussière en sa présence? Le pécheur ne doit tenir à son Dieu que ce langage : *Fils de David, ayez pitié de moi.* Dans ce sentiment est renfermée toute la sublimité de sa prière; c'est ainsi qu'il adore son Seigneur, qu'il l'aime, qu'il espère en lui, qu'il reconnaît ses bienfaits et qu'il confesse son impuissance.

En troisième lieu, la foi de notre Chananéenne lui inspire dans sa prière une résignation parfaite à la volonté de son Libérateur; elle se contente de lui dire : Ma fille est cruellement tourmentée par le démon : *Filia mea male a dæmonio vexatur.* (*Ibid.*) Elle n'ajoute pas, dit saint Chrysostome : Délivrez-la, Seigneur ; elle n'impose aucune loi à sa miséricorde. On ne l'entend pas crier comme cet officier de l'Evangile : *Venez, Seigneur, et guérissez mon serviteur;* comme cet aveugle de Jéricho : *Seigneur, faites que je voie;* comme cette mère des enfants de Zébédée : *Dites que mes deux enfants soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche;* contente d'avoir découvert le sujet de sa douleur, elle s'en remet du reste à la sagesse et à la clémence du Fils de David, et laisse à la seule disposition de sa volonté les suites de sa destinée : *Filia mea male a dæmonio vexatur.* Ainsi, Dieu veut qu'on le prie, mes frères; il est plus éclairé sur nos besoins que nous-mêmes; car d'ordinaire nous ne savons ce que nous lui demandons : souvent nous exigeons de lui des faveurs que sa justice nous accorde comme des peines, parce qu'il s'indigne que nous ne comptions sa volonté pour rien dans nos prières, que nous respections si peu les ordres éternels de sa providence sur nous, et que nous voulions faire à sa sagesse une loi de la bizarrerie de nos désirs. Cependant, mon cher auditeur, c'est ici le défaut le plus universel de nos prières; l'accomplissement de sa volonté sainte n'est presque jamais la règle de nos vœux et de nos demandes. Lorsqu'il vous a frappé dans vos biens ou dans votre personne, lui avez-vous dit : Seigneur, si cet état d'affliction me rend plus agréable à vos yeux, et me met dans une heureuse impuissance de vous déplaire, laissez-moi des maux si précieux. Est-ce ainsi que vous l'avez prié? Ah ! vous n'avez pas eu assez de larmes et de soupirs pour lui demander le retour de la santé ou de la fortune. Mais, qu'est-il arrivé? Il vous a exaucé, et les suites ne vous ont que trop fait connaître qu'il vous avait puni en vous exauçant, et qu'il avait été un Dieu cruel

en vous devenant propice : vous avez fait servir aux plaisirs et aux égarements des passions cette santé qu'il vous a rendue, et les biens où vous êtes rentré n'ont été entre vos mains que les tristes instruments de vos crimes. Lorsque sa main se fut étendue sur cet enfant qu'une tendresse déréglée vous rendait si cher, et que vous regardiez comme l'unique successeur de vos grands biens et le seul appui de vos espérances, vous contentâtes-vous de lui dire, comme la sainte mère de notre Evangile : Seigneur, mon enfant est cruellement tourmenté; son sort est entre vos mains : vous voyez mon affliction, vous prévoyez sa destinée; n'ayez aucun égard à mes désirs s'ils ne s'accordent pas avec vos conseils éternels : *Filia mea male a dæmonio vexatur.* Ah ! vous ne saviez demander au Seigneur que sa vie, et la prolongation de ses jours : il la lui rendit cette vie; il les prolongea ces jours, et mille chagrins amers dont ses mœurs licencieuses ont depuis contristé votre tendresse, et sa révolte peut-être dénaturée contre vous-même, et l'oubli du respect et de la piété paternelle vous ont appris que vous ne méritiez pas alors d'être refusé; que votre prière n'était point assez soumise et assez pure, pour être exaucée; et que le bienfait dont il consolait l'excès de votre douleur, en était le plus terrible châtiment. Comme nous ignorons, mes frères, si le Seigneur veut nous sanctifier par la voie des afflictions ou de la prospérité, de la santé ou de la maladie, de la réputation ou des opprobres, nous devons, dans nos prières, le conjurer d'accomplir ses desseins éternels sur nous, de nous mener par le sentier qu'il nous a préparé dès le commencement des siècles, et ne lui demander les faveurs temporelles, qu'autant que sa sagesse les trouvera favorables à notre salut. Pour les biens de la grâce, la conversion du cœur, la délivrance des passions, la fidélité dans les occasions, la persévérance dans la vertu; ah ! demandons-les sans conditions et sans réserve : *La volonté du Seigneur*, dit l'Apôtre, *est toujours que nous soyons saints;* et nous ne pouvons solliciter avec trop d'instance ce que nous ne saurions jamais trop tôt obtenir. Mais c'est ici où chacun s'abuse, et où, pour justifier des prières intéressées et charnelles, on confond les intérêts du salut avec ceux de l'amour-propre. On s'imagine, dans des maladies habituelles, que si le Seigneur nous rendait la santé, nous serions moins tièdes dans son service, plus en état d'entrer dans de bonnes œuvres, plus propres à nous appliquer à l'affaire de l'éternité; et là-dessus on ne cesse de lui demander la délivrance de ses maux. On se persuade, dans la disgrâce, que si l'on jouissait encore d'une fortune riante, on soulagerait les malheureux, on favoriserait les gens de bien, on soutiendrait les intérêts des peuples, on mettrait à couvert la faiblesse et l'innocence, de l'injustice et de l'oppression; et là-dessus on se permet mille désirs pour le retour de la fortune et de la prospérité. On croit, dans la décadence des affaires, qu'une situation plus tranquille nous laisserait plus de loisir de travailler au salut; et là-dessus on ne cesse de dire au Seigneur : N'abandonnez pas, ô mon Dieu ! ceux qui veulent vous servir et vous glorifier dans vos dons. Illusions, mes frères; l'état où la Providence nous place est toujours le plus propre à notre salut; plus même cet état nous déplaît, plus la grâce y trouve de moyens de sanctification : demander au Seigneur qu'il nous en tire, sous prétexte de le servir ailleurs plus fidèlement, c'est vouloir excuser à ses yeux l'usage peu chrétien que nous en faisons. Mais ce serait peu de ne demander que ce qu'il faut dans la prière; nous devons le demander comme il faut, et c'est sur quoi l'exemple de notre sainte Chananéenne va encore nous instruire.

SECONDE PARTIE.

On ne prie pas quand ce n'est pas le cœur qui prie, dit saint Augustin; et Dieu n'écoute que le cœur. Or, le langage du cœur est toujours fervent et embrasé; le cœur ne connaît point la tiédeur et la nonchalance : première instruction renfermée dans l'histoire de notre Evangile. La sainte femme, persuadée qu'elle parlait au Maître des cœurs, que la multitude des paroles ne convenait qu'aux adorateurs des dieux de Tyr et de Sidon, et qu'un seul sentiment d'une foi vive plaisait plus au Dieu véritable que le discours le plus abondant, ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Elle crie à la vérité : *clamavit*, mais le cri invisible de son cœur est encore plus puissant ; elle pleure, mais ses larmes ne sont qu'une faible expression de sa peine ; elle touche les assistants par le spectacle de sa désolation, mais son cœur offre aux yeux de Jésus-Christ un cœur mille fois plus touchant : sa ferveur fait tout le mérite de sa prière. En effet, mes frères, lorsque nous paraissons devant notre Dieu, tièdes, languissants, inattentifs; que nous exposons nos besoins comme des besoins étrangers; qu'il semble que l'affaire que nous traitons, n'est pas la nôtre; que nous laissons parler notre langue sans y joindre les mouvements religieux d'un cœur touché, que faisons-nous? nous choisissons les yeux de Dieu pour le rendre témoin des égarements d'un esprit oiseux et des tiédeurs d'un cœur infidèle; nous venons nous mettre en sa présence pour lui dire que nous ne l'aimons pas; nous nous prosternons à ses pieds pour ne point penser à lui et ne nous entretenir qu'avec les créatures; en un mot, nous l'irritons dans le lieu de propitiation, et changeons en crime l'exercice le plus utile et le plus consolant de la foi. Car 1°, mes frères, ce qui rend la ferveur si essentielle à la prière, c'est la majesté de celui que nous prions : les hommages tièdes sont indignes de lui, et s'il maudit celui qui fait son ouvrage avec négligence, quel autre acte de religion est plus son ouvrage que la prière? 2° Le prix des grâces que nous demandons. Quoi ! nous sollicitons des biens

éternels, les promesses de la vie future, le don inestimable de la persévérance, la possession immortelle de Dieu : eh ! peut-on demander languissamment des biens si précieux? N'est-ce pas déclarer, ou qu'on n'en est point touché, ou qu'on n'y prétend point? et le cœur tout entier peut-il suffire à les désirer? Ah! sur tout le reste, nous trouvons en nous tant de vivacité; il semble que pour nous rendre froids et languissants, il suffit de nous présenter devant notre Dieu et de penser aux biens véritables. 3° Enfin, la nature même de la prière. C'est un commerce tendre avec votre Dieu; pouvez-vous y être tout de glace? C'est la considération de ses perfections infinies; pouvez-vous les contempler sans en être touché? C'est une attention sur tous les biens dont il vous a favorisé; qu'y a-t-il qui intéresse plus un bon cœur que le souvenir des grâces reçues? C'est un gémissement sur nos fautes passées; peut-on rappeler avec indifférence, devant ce que l'on aime, les infidélités dont on a été coupable à son égard? Tout nous apprend donc à prier avec ferveur; et sans cette condition, la prière n'est plus, ou qu'un mépris du Seigneur, ou qu'une occupation inutile d'un esprit oiseux et immortifié.

En second lieu, notre femme de Tyr ne veut devoir la grâce qu'elle sollicite qu'à la seule miséricorde du Fils de David, et l'humilité de sa prière répond à la vivacité de sa foi. Elle n'allègue rien en sa propre faveur, ni le courage qui l'a fait sortir du milieu de sa nation, ni sa foi, qui l'a portée à laisser là ses idoles et venir chercher un étranger; elle ne veut point d'autre mérite, pour toucher Jésus-Christ, que sa propre misère: *Fils de David, ayez pitié de moi!* On la met au nombre des plus vils animaux, et elle trouve dans cet opprobre même une nouvelle raison de confiance; on lui préfère les brebis d'Israël, et elle souscrit à cette ignominie; elle n'allègue point, pour excuser ses superstitions passées et adoucir le titre odieux qu'on lui donne, les engagements de la naissance, où il entre si peu de chose de notre part, et qui font son malheur plutôt que son crime; elle n'oppose point à la préférence dont Jésus-Christ honore les Juifs, leur ingratitude, leur envie, leur endurcissement, qui les rend encore plus coupables que les habitants de Tyr et de Sidon: l'humilité est simple, et ne voit que son propre néant. En effet, mes frères, rien n'éloigne de nous les grâces du ciel comme de chercher en nous-mêmes les raisons de la libéralité divine. Au commencement de la conversion, on jette quelquefois sur soi, dans la prière, des yeux de complaisance devant la sainteté du Dieu qu'on adore; sur un naturel heureux, qui nous a toujours préservés de quantité d'excès, lors même que nous suivions les voies du crime; sur un fond de religion et de crainte de Dieu, qui, dans le temps même de nos désordres, nous inspirait je ne sais quel respect pour la piété et pour ceux qui la pratiquaient, et une secrète horreur pour ces hommes de péché, qui font, d'une impiété et du mépris des choses saintes, l'assaisonnement d'une débauche; on rappelle en secret l'idée de ces pécheurs, pour en faire honneur à celle qu'on se forme de soi-même; et on dit, sans y penser, aux pieds des autels, comme le pharisien: *Je ne suis pas fait comme le reste des hommes.* Sommes-nous plus avancés dans la vertu? Loin de bénir la main qui a rompu nos chaînes, nous croyons trouver dans notre justice les raisons que le Seigneur a eues de nous discerner de tant de pécheurs qui s'égarent, et de nous appeler à ses voies saintes. Ainsi, lorsque, dans nos afflictions, nous nous adressons au Seigneur, ah! nous mêlons presque toujours, dans nos demandes, le souvenir de ce que nous avons fait pour lui, il semble que nous demandons une justice, plutôt qu'une grâce; nous exposons avec complaisance à ses yeux, comme les apôtres, une barque et quelques filets abandonnés, c'est-à-dire les œuvres les plus légères faites en son nom; nous lui disons, dans le secret du cœur: Ne nous rendrez-vous rien pour cela? *Quid ergo erit nobis?* (*Matth.*, XIX, 27.) On repasse sur une aumône, sur une œuvre de miséricorde, sur une pratique de piété; et, tandis que, d'une main, nous étalons nos calamités, de l'autre, nous présentons nos mérites; nous mettons dans une balance, comme Job, nos justices et notre affliction, et nous perdons souvent dans la prière le fruit des mérites passés, où l'on aurait dû en acquérir de nouveaux. Ce n'est pas qu'on se glorifie grossièrement devant le Seigneur; on ne lui dit pas tout haut: Vous devez, Seigneur, à ma fidélité, quelque reconnaissance; mes œuvres saintes seraient-elles effacées à vos yeux, vous, devant qui tout est vivant? Ah! c'est dans le malheur qui m'afflige que je dois sentir que ce n'est pas en vain qu'on vous sert! On ne le dit pas tout haut, mais on se le dit tout bas à soi-même; on n'étale pas ouvertement ses mérites, mais on les laisse entrevoir; on se couvre de ses justices; on n'envisage la majesté du Très-Haut qu'à travers ce voile flatteur de nos propres justices, sans se souvenir que Moïse sur la montagne levait le voile, lorsqu'il parlait au Seigneur, comme pour lui mieux exposer ses misères, et ne s'en servait qu'en se tournant vers le peuple et pour se cacher, ce semble, à lui-même, le souvenir des actions héroïques et des prodiges qu'il avait opérés au milieu de ses frères. Le pécheur n'a jamais de meilleur titre, pour obtenir des grâces, que son indignité et la clémence d'un Dieu qui ne lui doit que le châtiment de ses crimes.

A la ferveur et à l'humilité de sa prière, la sainte chananéenne ajoute, en dernier lieu, la persévérance. D'abord, Jésus-Christ n'avait répondu que par un silence froid et accablant à ses supplications si soumises, si humbles, si ferventes: *Qui non respondit ei verbum.* Elle a abandonné ses dieux, son peuple, sa fille même mourante, pour venir

à lui, et il n'avait pas daigné la regarder; elle lui expose sa douleur d'une manière si vive, si tendre, si pleine de foi, si capable de toucher les cœurs; les assistants en sont attendris. et Jésus-Christ tout seul la voit d'un œil indifférent, lui qui devait pleurer sur Jérusalem rebelle, lui que la confusion seule d'une femme adultère trouva si indulgent et si miséricordieux, lui qui se représentait à ses disciples sous la figure d'un pasteur tendre, occupé à chercher, à travers les montagnes, les brebis égarées; lui-même refuse ses soins et sa tendresse à celle-ci qui vient à lui d'une région si éloignée. Tant de foi, tant de démarches, tant de larmes ne doivent-elles être payées que d'un silence si désolant? Et quelle autre foi n'eût point été rebutée d'une rigueur si peu attendue? *Qui non respondit ei verbum.* Cependant, cette femme forte persévère; sa grande âme ne plie point; jusqu'ici, elle n'avait osé se présenter au Sauveur, et s'était contentée d'élever sa voix de loin: *Dimitte eam, quia clamat post nos;* mais, à mesure qu'elle est refusée, elle avance, et les rigueurs sont les seuls attraits dont Jésus-Christ se sert pour l'attirer. Mais que veut-elle dire, enfin, en se prosternant aux pieds de Jésus-Christ? Vient-elle, piquée d'une secrète jalousie, lui rappeler le souvenir de tant de prodiges qu'il a opérés ailleurs? lui dire, comme les habitants de Nazareth: Le bruit public nous a instruits de ce que vous avez fait à Capharnaüm. Vient-elle recueillir ce que son affliction lui laisse encore de forces, et, par tout ce que l'amour maternel peut inspirer de plus tendre et de plus éloquent, faire un dernier effort pour toucher celui qu'elle veut se rendre propice? Que pouvait-on attendre de plus d'une femme infidèle? Cependant, voyez-la aux pieds du Sauveur, comme elle adore en silence les conseils éternels dirigés sur elle: *At illa venit, et adoravit eum, dicens: Domine, adjuva me;* comme elle souscrit en secret aux dispositions sévères de sa pénitence; comme elle s'humilie sous la main puissante qui la frappe. Tranquille sur le sort de sa fille, elle n'en parle plus: elle l'a mise depuis longtemps entre les mains de son Libérateur. Ce n'est plus la délivrance de son affliction qu'elle demande, c'est la force de pouvoir la soutenir: *Domine, adjuva me:* Seigneur, soutenez-moi. Elle se refuse même des plaintes, la seule consolation des malheureux; elle étouffe tout ce que la tendresse d'une mère a de plus vif; elle fait rentrer ses désirs dans les ordres de celui qu'elle adore; elle se croit indigne d'être exaucée, seulement parce qu'elle ne l'est pas; et tout ce qu'elle sollicite, c'est une âme encore plus forte que sa douleur: *Domine, adjuva me:* Seigneur, soutenez-moi; ne rendez pas la santé à ma fille, puisque votre justice et mon infidélité s'y opposent; mais arrachez de mon cœur la tendresse que je sens encore pour elle: *Domine, adjuva me.* Qui n'eût cru que cette dernière démarche aurait enfin triomphé des retardements du Sauveur? Cependant, elle n'attire à cette femme si constante que des reproches rigoureux: Il n'est pas juste, lui dit-on, de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. Mais un mépris si outrageant ne la blesse point; les instances redoublent avec les difficultés, et l'obstination de sa persévérance arrache, pour ainsi dire, des mains de Jésus-Christ, une grâce si longtemps différée: *O femme!* s'écrie-t-il, ne pouvant s'empêcher de louer tout haut ce qu'il admirait depuis longtemps en secret, *votre foi est grande! qu'il vous soit fait comme vous désirez.* Double instruction pour nous, mes frères, sur la persévérance dans nos prières. Souvent le Seigneur ne nous exauce point; il nous laisse dans l'affliction dont nous demandons qu'il nous retire, dans les faiblesses sous lesquelles nous gémissons, dans les tentations d'où nous sortons toujours à demi-vaincus; alors, nous cessons de demander; il nous paraît inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas; plus tranquilles même quelquefois dans nos passions, après en avoir demandé en vain la délivrance, nous croyons n'avoir rien oublié de notre côté, et que désormais c'est à la grâce à faire le reste. Mais je ne vous dis pas que peut-être vous n'êtes pas exaucé, parce que vous demandez mal; que votre prière porte avec elle-même les raisons du refus de Dieu; et qu'il faut en corriger les défauts et non pas en interrompre la pratique; je ne vous dis pas que, dans une vie toute mondaine, vous sollicitez peut-être des grâces qui ne sont que la récompense de la retraite, de la pénitence et de la prière; que vous demandez le don précieux de la continence et de la chasteté, tandis que vos commerces, vos lectures, vos entretiens vous conduisent à la perdre; la patience dans vos afflictions, vous qu'une recherche éternelle de vos aises a si peu jusque-là accoutumé à souffrir; le goût de la vertu, vous en qui des mœurs tièdes et sensuelles éteignent toutes les grâces; la fidélité dans les occasions, vous qui ne veillez pas sur votre cœur et qui négligez toutes les précautions les plus nécessaires à la piété chrétienne. Ah! je ne suis point surpris si Jésus-Christ vous répond alors, comme aujourd'hui à la Chananéenne: *qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens;* et que les faveurs que vous sollicitez ne sont pas le partage des pécheurs comme vous, et sont réservées à la fidélité des âmes justes: *Non est bonum.* Je suppose que vous demandiez comme il faut; et je dis que vous êtes injustes de vous rebuter, lorsqu'on ne vous exauce point. Eh quoi! mon cher auditeur, le salut vous paraît-il trop vil pour être demandé plus d'une fois? en demeurez-vous à une seule démarche pour les choses que vous souhaitez vivement? Et que font les obstacles dans vos prétentions temporelles, que piquer et réveiller davantage vos désirs? Vous comptez vos démarches avec Jésus-Christ; mais les compte-t-il lui-même avec vous? Après que vous l'avez tant de fois rejeté,

ne revient-il pas encore se présenter à la porte de votre cœur, aussi empressé de votre salut, lorsqu'il vous appelle à la onzième heure du jour, qu'il l'était en vous appelant à la première? Ah! si après quelques inspirations de sa grâce, il se fût retiré tout à fait de vous; si seulement, pour n'avoir rien à se reprocher sur votre perte, il se fût contenté de vous avertir une fois, et qu'il vous eût laissé ensuite entre les mains de votre corruption, où en seriez-vous? O homme, pouvez-vous demander trop souvent l'unique bien qui vous soit nécessaire? et ignorez-vous que votre Dieu veut être pressé, sollicité, importuné; et que sa grâce, comme son royaume, est le prix de la seule violence? D'ailleurs, Dieu vous refuse? mais c'est pour vous obliger de le prier plus longtemps; il connaît le caractère de votre cœur; si vous n'aviez rien à souhaiter de sa libéralité, vous ne vous adresseriez jamais à lui; si une fois il vous avait exaucé, le bienfait vous ferait oublier le bienfaiteur. Dieu vous refuse? mais que savez-vous si votre prière elle-même n'est pas plus agréable à Dieu que la vertu que vous lui demandez? s'il n'aime pas mieux entendre vos gémissements sur votre impatience et sur vos faiblesses, que vous voir plus patient et plus fidèle? si la componction que vous lui offrez de votre défaut dans la prière, ne vous purifie pas plus à ses yeux que l'amendement de ce défaut même? Mais enfin, que savez-vous si vous ne vous êtes point rebuté, lorsque vous étiez sur le point d'obtenir ce que vous demandiez, et que le Seigneur n'attendait plus qu'une nouvelle instance? Vous avez prié, et il n'a point eu d'oreille pour vous; vous avez crié derechef, il s'est tû; encore une fois la voix de votre cœur est montée de nouveau vers le Seigneur, et ç'a été en vain; alors vous en êtes demeuré là, comme ce roi d'Israël après qu'il eut frappé trois fois la terre d'un javelot: mais que ne poursuiviez-vous, comme répondit le prophète Elisée à ce prince imprudent: *Si vous eussiez frappé cinq fois, c'en était fait de l'Assyrie, et vous auriez remporté une victoire entière sur vos ennemis.* (IV *Reg.*, XIII, 19.) Dieu avait marqué le moment de sa grâce à une nouvelle demande; vos premiers vœux l'avaient déjà disposé, et il n'était plus question que d'achever votre ouvrage: vous vous êtes découragé, lorsque vous étiez sur le point de recueillir le fruit de vos peines: *Si percussisses quinquies*: encore un peu de persévérance, vous obteniez ce que vous demandiez; encore un coup frappé à la porte, on vous l'eût ouverte; encore un nouvel effort, vous triomphiez de la lenteur de Dieu même, et vous perdez en vous rebutant les grâces que vous aviez déjà méritées, et celles que vous étiez sur le point d'attirer sur vous. Une seule réflexion que je vous prie ici de faire, c'est qu'il ne suffit pas de continuer simplement et de ne pas se décourager; il faut redoubler ses efforts. Après qu'on a demandé, cherché, et qu'on n'a rien obtenu, il faut frapper. En effet, mes frères, Dieu ne diffère de nous exaucer, que pour rendre nos vœux plus ardents: il ne rejette pas nos demandes; il ne veut qu'enflammer nos désirs: c'est là une de ces feintes de l'amour divin, qui ne paraît se refuser que pour réveiller notre tendresse; et souvent il renouvelle à l'égard des âmes fidèles l'histoire des disciples d'Emmaüs; c'est-à-dire, il ne fait semblant de se retirer d'elles, qu'afin qu'on lui fasse de nouvelles violences pour le retenir. Tel est le dessein de Dieu dans la suspension de ses grâces. Or vous ne vous lassez point de demander, dites-vous, depuis le moment fatal qui vit périr votre innocence; depuis ce jour fatal qui changea votre joie en tristesse, et qui tarit toutes les ressources de votre fortune; depuis que la main du Seigneur vous a frappé de cette infirmité cruelle qui mêle à vos jours tant d'amertumes: vous ne cessez de demander la force de vous relever de votre chute; la foi pour soutenir votre adversité; cette patience chrétienne qui nous fait posséder nos âmes en nous en rendant les maîtres; qui fait souffrir sans se plaindre et sans murmurer: et cependant vous vous retrouvez encore aujourd'hui aussi fragile, aussi triste, aussi inquiet que le premier moment où vous commençâtes à prier le Seigneur: vous persévérez, et le Seigneur ne répond pas. Mais, je vous demande, les retardements du Seigneur vous ont-ils conduit à des instances plus vives et plus pressantes? avez-vous ajouté à la prière le secours du jeûne et de la pénitence? avez-vous tenté de nouvelles voies pour fléchir le Seigneur? a-t-on vu votre ferveur se rallumer, croître votre fidélité, vos œuvres chrétiennes se multiplier? enfin, avez-vous fait monter des cris plus perçants vers le ciel, les premiers y étant montés sans succès? et, comme les Israélites, après avoir fait, durant six jours, le tour des murailles de Jéricho, y avez-vous ajouté au septième, le bruit des trompettes et des hurlements, comme pour triompher de Dieu même par ce nouvel effort, et voir tomber à vos pieds la passion dont vous aviez tant de fois souhaité d'être délivré? Ah! le Seigneur ne vous exauce pas, parce que vous demandez toujours de même: il a beau se refuser à vous, vous ne sentez pas assez son refus, et votre voix ne monte pas vers lui avec un nouvel effort. Ah! ce qu'Elie disait autrefois par pure dérision aux prophètes de Baal assemblés à Béthel pour immoler à ce dieu, je pourrais vous le dire ici plus réellement: Criez plus haut; car votre Dieu dort quelquefois, et il a besoin qu'on l'éveille. La chananéenne ne se contente pas de dire toujours: *Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée;* elle s'approche, elle fait de nouveaux efforts, enfin, elle oblige encore les disciples à devenir ses intercesseurs auprès de Jésus-Christ. Et voilà, mes frères, le modèle de notre persévérance: adressons à Dieu nos vœux et nos prières: s'il ne nous exauce point, retournons à ce saint exercice avec

une nouvelle ferveur : s'il continue d'être sourd à nos cris, loin de nous rebuter, revenons sans cesse à la charge, et faisons-lui en quelque sorte violence pour lui arracher ses grâces ; intéressons dans notre cause les gens de bien ; ce sont les amis de Dieu ; ils ont du crédit auprès de lui : seulement gardons-nous de compter sur les prières des gens de bien, au point que nous négligions de prier pour nous-mêmes. Les apôtres qui sollicitent pour la chananéenne sont refusés, et la chananéenne obtient ensuite elle-même; pour nous apprendre, dit saint Chrysostome, que les vœux que nous adressons nous-mêmes au Seigneur, quelque pécheurs que nous soyons d'ailleurs, le touchent tout autrement que des vœux étrangers, quelque purs qu'ils puissent être devant lui. Cependant, voilà en quoi consiste presque toute la piété des personnes d'un certain rang; à honorer les serviteurs de Jésus-Christ, et à recommander à leur piété et au mérite de leurs prières les besoins de leur âme. Mais que sert, mes frères, d'intéresser les justes à votre salut, si vous ne voulez pas y travailler vous-mêmes? Que sert, que des âmes saintes disent tous les jours : Seigneur, convertissez cette âme que vous avez rachetée de votre sang; si de votre côté vous dites : Je ne saurais me donner encore à vous ; ne rompez pas des liens qui me plaisent et que je ne puis haïr encore? Vous ressemblez à cet infortuné Simon, qui ne voulant pas avoir de part à la grâce de l'Evangile et à la prédication des apôtres, ni sortir de ses voies égarées, conjurait cependant les disciples de prier le Seigneur pour lui : *Precamini vos pro me ad Dominum.* (*Act.*, VIII, 24.) Ne mettez point d'obstacle aux grâces que l'on sollicite pour vous, et alors les prières des justes seront puissantes : priez sans cesse vous-même le Seigneur, qu'il vous donne un cœur nouveau; qu'il anéantisse vos injustes cupidités ; qu'il exauce les vœux de ses serviteurs, qui ne se lassent point de lui demander votre conversion : priez, dis-je, et ne vous lassez point ; si vous êtes pécheur, il ne vous reste que cette voie pour recouvrer la grâce; si vous êtes juste, c'est par là seulement que vous pouvez la conserver. Eh! n'êtes-vous pas heureux que la miséricorde divine vous ait ouvert une voie de salut si aisée et si consolante? Le Seigneur est cet homme de l'Evangile, qui après quelques difficultés ne peut refuser trois pains à un ami qui les demande avec instance : c'est le père qui ne saurait donner un serpent à ses enfants, lorsqu'ils lui demandent de la nourriture : en un mot, c'est le juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde enfin à ses importunités ce qu'il avait d'abord refusé à ses premiers cris : et ces paraboles si consolantes, c'est Jésus-Christ lui-même qui en est auteur, et qui les applique au Juge céleste. Mon Dieu! vous conviez vous-même le pécheur à vous demander des grâces : il semble que vous êtes intéressé à rendre l'homme heureux, et que vous ne vous suffisez pas à vous-même. Ah! mes frères, d'où vient donc qu'un exercice si avantageux à la faiblesse humaine, est si négligé parmi nous? d'où vient que dans le monde on a sans cesse recours à de nouveaux artifices, pour ôter l'ennui de la vie mondaine, pour remplir des moments que la variété des plaisirs laisse encore vides, et qu'on ne saurait trouver le temps de prier? Eh! ne faut-il pas que Dieu, à qui tous les moments de la journée devraient être consacrés, les partage du moins avec le monde? On ne vous reproche point ici le temps si précieux aux chrétiens, consacré à un jeu excessif, à de vains entretiens, à des inutilités presque éternelles ; mais du moins retranchez-en quelques moments pour gémir devant Dieu du mauvais usage que vous faites du reste. On ne vous demande pas comment se passent vos jours et vos années ; mais du moins qu'ils ne se passent pas tous sans penser à l'Auteur de votre être et au Juge de vos actions : consacrez-lui des heures, que ni les occupations ni les plaisirs ne puissent plus lui disputer : souvenez-vous que Daniel aima mieux s'exposer à perdre la vie, que manquer à l'heure de sa prière : offrez-lui à la tête de vos familles, des vœux communs : ne regardez plus l'oraison, cette occupation continuelle d'un chrétien, comme le partage des âmes retirées. Et vous, ô mon Dieu! formez dans nos cœurs des désirs qui ne peuvent venir que de vous : répandez sur nous cette grâce de la prière, qui est la source de toutes les autres : donnez-nous ce maître invisible, qui seul apprend à prier ; et préparez-nous les biens éternels, en nous inspirant le désir de les demander. Ainsi soit-il.

## SERMON XI.

### *Pour le vendredi de la première semaine du Carême.*

#### SUR LA CONFESSION.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, exspectantium aquæ motum. (*Joan.*, V, 3.)

*Sous les galeries de la piscine étaient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avaient les membres secs, qui tous attendaient que l'eau fût remuée.*

Quelle est cette piscine, mes frères, située près de la porte des Victimes? Quels sont ces malades que je vois à l'entour, et qui la plupart attendent en vain la guérison ? D'où vient qu'un paralytique de trente-huit ans, tout seul, recouvre une santé parfaite ; et que, dans cette foule de malades, Jésus-Christ va choisir le plus désespéré, tandis qu'il se refuse à des infirmités plus communes et moins invétérées ?

On vous l'a dit, souvent, mes frères, cette piscine mystérieuse, teinte du sang des victimes, c'est le bain sacré de la pénitence teint du sang de l'Agneau, qui purifie nos consciences et qui guérit toutes nos langueurs ; ces malades de toutes les sortes, qui attendent sous les galeries, et parmi lesquels à peine s'en trouve-t-il un seul qui mérite d'être guéri, nous représentent cette multitude de fidèles qui, tous les jours, ap-

prochent de ce sacrement avec si peu de fruit; dans le paralytique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel, touché du malheur de son état, s'attire des regards de miséricorde de la part de Jésus-Christ, et obtient la grâce d'une délivrance parfaite.

Or d'où vient, mes frères, l'inutilité de ce remède divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent? Les grâces de nos sacrements ont-elles perdu quelque chose de leur première vertu, par la suite des temps et par la durée des siècles? les prémices du sang de Jésus-Christ fraîchement répandu, étaient-elles plus puissantes pour la conversion des pécheurs, à la naissance de la foi, qu'elles ne le sont en ces derniers temps? et en est-il de la vertu de Dieu comme des choses humaines, lesquelles, parfaites dans leur commencement, souffrent toujours quelque chose de la loi fatale des temps, et s'affaiblissent avec les années? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos tribunaux, et que jamais on n'en vit sortir moins de pénitents? D'où vient que dans un siècle où la décadence des mœurs a rendu ce remède si nécessaire, où l'indulgence des ministres et les adoucissements mêmes de la discipline, l'ont rendu si facile et si familier, peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile? D'où vient enfin que, dans ces temps heureux, où sous les portiques de nos temples, les pénitents prosternés attendaient si longtemps la grâce de la réconciliation, nul presque ne descendait dans la piscine qu'il n'y retrouvât une seconde innocence; et qu'aujourd'hui, où personne n'attend plus sur les bords de ce bain sacré, où les anges de l'Eglise ne connaissent presque plus de délai, et accordent aux premiers vœux des pécheurs la vertu de leurs ministères, d'où vient que le remède lui-même semble prolonger nos maux, loin de les guérir?

J'en trouve trois raisons figurées par ces trois sortes de malades, dont l'Evangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étaient des aveugles, *cæcorum;* et ce sont ces pécheurs qui; en venant se découvrir au tribunal, ne se connaissent pas eux-mêmes. Les seconds étaient des boiteux, *claudorum;* et ce sont ces pécheurs qui manquent de droiture et de sincérité dans la confession de leurs fautes. Enfin, les derniers étaient ceux qui avaient les membres secs, *aridorum;* et ce sont ces pécheurs insensibles, qui ne portent au tribunal aucun sentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles; un défaut de lumière dans l'examen, *cæcorum;* un défaut de sincérité dans la manifestation, *claudorum;* un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum.* Suivons ce plan fondé sur notre évangile, et qui va nous fournir des instructions importantes sur une matière d'un si grand usage pour les fidèles. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle; il n'est personne qui ne soit aveugle à certains égards, et qui ne se séduise soi-même par quelque endroit; l'homme est presque toujours un mystère à lui-même; entre sa raison et son cœur réside sans cesse l'amour-propre; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur; l'œil de la foi tout seul peut le dissiper, et luire dans ce lieu obscur, comme parle son apôtre: mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connaître.

Or ce défaut de connaissance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, et qui est figuré par cette multitude d'aveugles couchés sur les bords de la piscine, *multitudo magna cæcorum*, vient de trois sources; la première, c'est qu'on ne s'examine pas avec assez de loisir et de maturité; la seconde, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés; enfin la dernière, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oui, mes frères, toute la vie du chrétien doit être un examen, et une censure continuelle et secrète de ses actions, de ses désirs et de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, et que chaque instant et chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connaissons plus. Il se forme au dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes ni les suites; elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connaissance exacte, il suffise, après une vie toute dissipée et toute mondaine, de donner, avant de venir se présenter au prêtre, quelques moments seulement à la révision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule, peut nous disposer à la confession de nos fautes, parce que, seule, elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à se rendre compte sans cesse à soi-même, de soi-même; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur; et du moins dans le silence de la nuit, comme le Prophète, et après que les inutilités, les bienséances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre âme sur nos mains devant le Seigneur; peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé; et, par ces jugements journaliers de conscience, nous familiariser,

pour ainsi dire, avec nous-mêmes, et nous disposer à porter aux pieds du prêtre un cœur éprouvé et des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or souffrez que je vous demande, mes frères : avez-vous jusqu'ici porté au tribunal une conscience ainsi éprouvée ? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-mêmes ; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations ; toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-mêmes; le seul instant qui vous y laisse est cet instant d'ennui mortel qui vous accable, et dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle, que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie; un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination; pour en bannir les images tumultueuses que le monde et les plaisirs y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connaître et venir le découvrir au prêtre ? Comment voulez-vous que tant de désirs injustes, que vous avez formés presque à votre insu ; tant de complaisances criminelles, sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention ; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues ; tant de soins sur votre corps, dont le principe était corrompu, et que vous n'avez jamais examinés ; tant de passions naissantes qui, n'ayant souillé que votre cœur, et auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les désirs, se sont effacées même de votre souvenir; comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant; et qu'une conscience, avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue et familière ?

Aussi, que voyons-nous tous les jours au tribunal que des aveugles qui ne se connaissent pas eux-mêmes? *Multitudo magna cæcorum.* Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues et superficielles ; que l'histoire publique et extérieure des pécheurs, que les dehors de leurs désordres et certaines chutes palpables, qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles, pour lesquelles ils n'ont point d'yeux? Ils nous disent, comme il est dit aujourd'hui du paralytique, le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité : *Triginta et octo annos habens in infirmitate sua* (*Joan.*, V, 5); ils nous racontent l'histoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précède la confession, et chaque jour doit être un examen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos examens, c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car, qu'est-ce que s'examiner? C'est mettre d'un côté les maximes de Jésus-Christ, de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connaître; voir sur chaque action ce que l'Evangile ordonne, permet ou défend ; placer ces règles saintes vis-à-vis de nos démarches, et par ce parallèle, sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces règles saintes, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre; car à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour-propre trouve le secret d'opposer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adoucissent; des préjugés sur la naissance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, sur les périls, sur les coutumes, des préjugés sur toutes les règles.

Sur la naisance : la règle c'est qu'en Jésus-Christ, il n'y a ni noble, ni roturier, et que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands et au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obstacle et par conséquent un malheur par rapport au salut; parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile : voilà la règle sur quoi il faut s'examiner. Le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la regardons comme une prérogative qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la loi; qui nous dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint temps; qui nous permet la sensibilité dans les injures, la dissimulation et la duplicité dans les concurrences, la hauteur dans l'autorité, la mollesse dans les mœurs; et c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités : la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples et non pour soutenir l'orgueil et fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revêtus; et qu'on n'est prince, ministre, magistrat, homme public, que pour les autres et non pas pour soi-même; voilà la règle. Le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage et non sur leur institution ; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire; on croit, que successeurs légitimes de leur autorité, on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait, et que des désordres manifestes, qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges ; et c'est là-dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition : la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre et de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable : voilà la règle. Le préjugé, c'est qu'on regarde les soins, les intrigues, les empressements pour s'élever, le chagrin vif et profond de se voir devancé, la disposition secrète de sacrifier nos concurrents à notre fortune, si l'on ne pouvait s'établir que sur leurs ruines; l'aversion cachée pour

tous ceux qu'on nous préfère ; en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la cour et qui est l'âme aussi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne, comme des inclinations sages et sérieuses, plus dignes de la raison que les plaisirs frivoles et les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide et qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs, et c'est sur ces fausses idées qu'on sonde son cœur devant Dieu.

Sur l'usage des biens : la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu ; que votre abondance est le patrimoine des malheureux, et que l'Evangile seul, et non pas le monde, doit régler les bienséances de votre état : voilà la règle. Le préjugé, c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne les croit jamais excessives ; toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience : et c'est sur ce fonds de sécurité qu'on examine l'usage de ses biens.

Enfin sur les coutumes, la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jésus-Christ et non pas sur les mœurs de notre siècle ; que les exemples, quelque universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas des abus que la loi condamne, et qu'au contraire, se conformer à la multitude, est suivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la règle. Le préjugé, c'est que tout ce que l'exemple public autorise ne saurait être un crime. Toutes les personnes de notre rang et de notre âge usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté et ajouter à l'ouvrage du Créateur une grâce qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même ; on n'en fait plus de scrupule. Tous ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du sanctuaire ; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent ; on la croit permise. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches ; l'usage est notre seul Evangile, et l'illusion va si loin, qu'on ne daigne pas même porter au tribunal ces sortes de fautes, qu'on se fait une manière de force et de raison de les mépriser et qu'on les regarde comme des scrupules puérils des âmes faibles et timides.

Voilà une des grandes sources de l'inutilité des confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la foi et dans les règles de l'Evangile ; chacun porte au tribunal ses préjugés loin d'y porter ses crimes ; nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes, et sonder sa conscience, pour la plupart des fidèles, c'est y répandre de nouvelles ténèbres. Aussi, nous entendons tous les jours au tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes les maximes du siècle et le langage des passions ; qui parlent comme le monde, dans un lieu destiné à le condamner ; et qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connaître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin, le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs ; de père de famille, de personne publique, de membre du corps des fidèles ; on ne connaît de soi que ses défauts personnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique ? vous a-t-on vu à la tête de vos enfants et de vos esclaves, offrir à Dieu, comme les patriarches, le sacrifice du soir et du matin et les vœux communs et innocents d'une sainte famille ? Avez-vous cultivé dans vos enfants la grâce de leur baptême confiée à vos soins, les élevant dans la foi et dans la piété ? Vos exemples ont-ils soutenu vos instructions ? Avez-vous, dans la désignation de leur sort, eu plus d'égards à leur salut qu'à vos intérêts temporels ? et vos arrangements n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation, que l'ordre du ciel ? Vous êtes-vous regardé comme le père et le pasteur de vos domestiques ? et n'avez-vous pas oublié que, négliger le soin de leur âme, c'est être pire qu'un infidèle ? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de foi et de religion ?

Comme membre du corps des fidèles, vous devez à vos frères l'édification et le spectacle d'une vie sage et irrépréhensible ; plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or que d'imitateurs votre rang n'a-t-il pas donné à vos désordres ? Que d'âmes ont péri pour avoir servi à vos plaisirs et à vos passions ! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions et par vos censures ? Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur ? ces hommes faibles qui ont tant de fois péri sous vos yeux, et dont la faiblesse flattait tant votre vanité ? ces domestiques infortunés devant lesquels vous paraissiez sans précaution, ou que vous employiez à des soins sur votre corps d'où leur innocence ne sortait jamais entière ? Que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule !

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre faiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attirés sur les peuples ! que de méchants protégés ! que de gens de bien négligés ! que d'innocents opprimés ! que de violences et d'injustices auxquelles votre nom a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes iniques et corrompus ! que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres, et que le Dieu juste vous impute ! Sondez

cet abîme, si vous le pouvez, et cependant y regardez-vous seulement?

Tels sont les aveugles couchés sur les bords de la piscine, que le Sauveur ne guérit point : *Multitudo magna cæcorum.* Aussi nous sommes tous les jours surpris, que des personnes qui vivent dans le train ordinaire de cette sorte de monde que Jésus-Christ a réprouvé; dans l'oisiveté des conversations et les dangers des commerces; dans les plaisirs des jeux et des spectacles; dans la vanité et l'indécence des parures; dans les mouvements de l'ambition et les vivacités des concurrences; dans la sensualité et l'excès souvent des tables et des repas; nous sommes surpris que ces personnes n'aient presque rien à nous dire, lorsqu'elles viennent au tribunal nous découvrir les plaies de leur conscience; qu'elles ne soient en peine que de trouver des sujets d'accusation, et de quoi fournir à une confession; et qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle si court, qu'à peine aurait-il pu suffire à exposer toutes les fautes d'une seule de leurs journées; nous en sommes, dis-je, surpris; tandis qu'une âme juste repasse à nos pieds dans l'amertume de son cœur quelques imperfections légères, que sa piété lui grossit; découvre jusque dans ses vertus une matière d'accusation et de pénitence; ne peut tarir sur le récit de ses faiblesses; prend les sentiments involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté; croit voir, dans des mouvements naissants, toute la honte d'un consentement, et ne voit pas, dans le sacrifice soudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidèle résistance; se défie même des lumières d'un guide sacré qui la rassure; et comme Pierre dans l'excès de sa prière à Joppé, croit voir des objets immondes et défendus par la loi, lors même qu'un envoyé du ciel condamne ses frayeurs, et lui en permet l'usage.

D'où vient cette différence? C'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, et que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au prêtre; c'est que l'un se juge sur les lumières de la foi, et l'autre sur les préjugés de son amour-propre; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connaît, et que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables et plus connues, et dont il ignore même l'étendue et les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez vos lumières sur le juste, et que vous punissez les égarements de l'âme mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais, non-seulement on manque de lumière dans l'examen, on manque encore de sincérité dans la manifestation.

### SECONDE PARTIE.

Rien ne coûte plus à l'homme que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos penchants, et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que, si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris, nous naissons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes; toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel; nous jouons dans toutes nos actions le personnage d'un autre, et ce qui nous paraît de nous-mêmes, n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme; né orgueilleux et misérable, il ne peut paraître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est, et le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Mais, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes; que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise, et que nous portons la dissimulation jusqu'aux pieds mêmes du tribunal terrible, où nous allons manifester les secrets de nos consciences et nous juger devant Jésus-Christ; c'est ici cette seconde sorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre évangile : *Multitudo magna claudorum,* c'est-à-dire, de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu, et qui ne viennent pas se présenter au bain sacré de la pénitence avec cette droiture et cette simplicité de cœur qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il est rare de trouver de ces âmes noires et maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Esprit, cacher au prêtre les horreurs d'une conscience corrompue, insulter la religion jusque dans le lieu même du repentir et de la miséricorde, et faire du sacrement qui nous absout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudrait des foudres et non des instructions pour des âmes de ce caractère, ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie et à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des ministres mentir à l'Esprit-Saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de toute foi et de toute crainte de Dieu, dont peu d'âmes sont capables.

Mais il est des déguisements d'une autre nature, sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui mêlent à l'aveu du crime les artifices et les palliations de l'orgueil, qui ne montrent qu'à demi la conscience, et qui comptent l'avoir suffisamment montrée; qui découvrent le péché et qui cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Or ce défaut de droiture et de sincérité, si ordinaire dans le tribunal, se trouve ou dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse, ou dans les motifs et les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plusieurs faces, et qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Oui, mes frères, le premier soin de la plupart des pécheurs, lorsqu'ils se préparent à la pénitence, n'est pas de connaître leurs fautes, c'est de mé-

diter en quels termes ils pourront les faire connaître au ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions, qui adoucissent l'horreur de leurs crimes, est presque le seul examen et la seule préparation qui en précède la confession; et être prêt pour le sacrement, c'est précisément pour eux avoir trouvé, après bien des recherches secrètes, de toutes les manières de s'avouer coupables, celle qui laisse moins connaître leurs fautes.

1° On passe rapidement sur les plaies les plus honteuses, de peur d'y trop arrêter l'attention du ministre; on renferme en un seul mot les chutes les plus humiliantes; on les place dans des intervalles si heureux qu'elles échappent presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir; et on est content de soi, quand on a pu, en lui avouant ses crimes, faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

2° On tait des circonstances et des incidents plus honteux que le crime même, et qui seuls auraient pu faire sentir tout l'emportement de notre cœur et toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonstances qui changent la nature du péché; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la bassesse de nos penchants et toute la honte de nos faiblesses: des mesures honteuses qu'on a prises pour inspirer une passion; des avances mille fois rejetées, autant de fois renouvelées; des choix indignes et que l'emportement tout seul pouvait justifier; des désirs dont on rougissait et qu'on se cachait à soi-même. Que sais-je? tout ce détail qui nous manifeste trop, nous le supprimons, et nous substituons habilement à ces termes précis, que la simple vérité emprunte et qui nous auraient fait connaître, des expressions vagues et générales, qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

3° On s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde; on fait entrer dans la confession de ses crimes, la générosité de son cœur, les talents du corps et de l'esprit, les titres de sa naissance, les avantages de la faveur ou de la fortune; on mêle habilement ce qui nous élève aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu; et on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions, qui ne sont pas à nous, que de confusion et de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession, on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses faiblesses; on les raconte comme les chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence; on ne montre que les extrémités et les progrès les plus nouveaux de la plaie; on n'a garde d'en creuser toute la profondeur et d'en révéler l'ancienne corruption; on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation; on craint d'être trop connu du médecin sacré; on ne tire qu'à demi et comme en tremblant le voile qui couvre des mystères honteux; on cache sous des feuilles, comme le premier pécheur, sa honte et son ignominie, et, en venant se montrer, on réussit à se faire méconnaître.

Or, mes frères, outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel, sincère; qu'une âme véritablement touchée ne sait ni dissimuler ses fautes, ni les excuser, et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, si c'était à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous venez manifester votre conscience au tribunal, le fruit de votre dissimulation et de vos artifices serait du moins de vous être cachés à votre juge: mais, vous venez parler à Jésus-Christ, qui vous connaît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux, et qui, dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisements de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte et vous dit, comme autrefois un prophète à cette reine d'Israël, qui, déguisée sous des habits empruntés, avait cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu et tromper la lumière du ministère prophétique: *Quare aliam te esse simulas?* (III *Reg.*, XIV, 6.) O âme, si indigne de mes regards, paraissez telle que vous êtes et telle que je vous connais; ces dehors spécieux qui vous déguisent ne sont pas vous-même: démasquez ce cœur dont je vois toute la misère; montrez ces œuvres de ténèbres telles que mon œil invisible les a éclairées en secret; déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne saurait tromper celui qui sonde les cœurs: *Quare aliam te esse simulas?* Insensée de croire que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes! plus insensée encore de cacher la vieillesse et toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance! *Quare aliam te esse simulas?* Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs et les principes des actions auxquelles on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connaître le mérite ou le défaut: c'est du trésor de notre cœur, dit Jésus-Christ, que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices; c'est là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, et de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente en se revêtant aux jours solennels de tous les ornements les plus éclatants de la royauté, parce que cette

vaine pompe lui est à charge, et que son cœur est simple et sincère. Jézabel est criminelle en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son palais de Samarie, parce que dans les mêmes soins elle cache des désirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du ciel en exposant toute la gloire et toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une reine étrangère, parce qu'il ne voit dans l'éclat et l'abondance de son règne que la protection et les bienfaits du Dieu de ses pères. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité en étalant avec complaisance aux envoyés de Babylone les trésors du temple et les richesses de son palais, parce que son cœur s'élève de cette prospérité, y met une vaine confiance, et fonde là-dessus, plus que sur le secours du ciel, la sûreté de Jérusalem et l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au tribunal : on expose les actions, on n'entre jamais dans les motifs ; on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi, vous venez vous accuser de quelques traits mordants contre la réputation de votre frère, mais vous ne dites pas que ses talents, son crédit ou sa fortune font tout son crime dans votre esprit; que vous êtes né envieux; que tout ce qui vous efface blesse votre orgueil, et que de là vous vient cet air censeur et chagrin, et ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi, vous venez nous raconter vos emportements et votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie ; mais vous ne dites pas que des goûts frivoles et étrangers vous inspirent cette mauvaise humeur; que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux et la tranquillité domestique insupportables, et que votre cœur trop livré au monde et à l'amusement, ne saurait plus revenir au devoir.

Ainsi, vous venez vous avouer coupable de quelque désirs de plaire, mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos soins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inspirer la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret; que ce poison se répand sur tout le corps de votre conduite, et que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats secrets que la faiblesse de votre chair livre à votre cœur, et ces mouvements douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à discerner vous-même de quel côté a été la victoire : mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit et allume cette passion funeste; que vous vivez au milieu des occasions qui la réveillent; que ç'a été là comme la première plaie de votre cœur et le premier écueil de votre innocence; que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux, et que c'est là comme votre fonds et le caractère dominant de vos mœurs?

Aussi, la confession de vos fautes achevée, le confesseur vous connaît-il comme vous vous connaissez vous-même? Ne se trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous? Voit-il vos passions dans leur source; vos sensibilités dans leurs motifs; vos tentations dans leurs occasions et dans votre témérité; vos faiblesses dans vos rechutes; vos infidélités dans vos résolutions mille fois violées; en un mot, vous-même dans vous-même?

Hélas! il faut presque toujours que le ministre de la confession devine l'état de votre âme; qu'il profite de certaines expressions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connaître votre cœur et en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, et sans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jésus-Christ en voyant le paralytique, les seules lumières de son ministère lui fassent connaître que vos maux ont jeté de profondes racines, et que vous croupissez depuis longtemps dans des passions honteuses : *Hunc cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet.* (*Joan.*, V, 6.) Ce n'est pas vous qui vous découvrez, ce sont les saints artifices de sa charité et la pieuse expérience de son zèle qui vous découvrent : et il faut qu'un confesseur soit en garde contre la surprise, dans un lieu où il ne devait être occupé qu'à consoler votre douleur et essuyer vos larmes.

Enfin, le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses qu'on expose toujours à son avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions, et que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités et des suffrages, et on les expose dans un jour si favorable, que le ministre de Jésus-Christ n'oserait plus les condamner.

Ainsi, on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché, ni rompre une liaison qui scandalise : on exagère l'impossibilité de cette rupture, les inconvénients qu'on en verrait naître, les liens du sang, les intérêts de la fortune, les raisons de devoir et de bienséance qui y mettent un obstacle invincible, on remontre qu'au fond le péril n'est pas grand, que la passion est refroidie, que les engagements ne sont plus les mêmes; et là-dessus le confesseur trompé consent, il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité obscurcie sous ces faits adoucis, lui paraît souffrir ici une exception à la règle, et c'est sur un consentement ainsi obtenu qu'on se croit en sûreté, et qu'on sort des pieds du prêtre, content de l'avoir trompé et de s'être trompé soi-même.

Ainsi, on ne voit point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la grâce d'un sacrement honorable avait unis; il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance; on

a des prétextes d'honneur, de devoir, de conscience, d'incompatibilité, d'intérêts domestiques : on a tout tenté pour prévenir le mal; on n'en est venu à cette extrémité que pour en éviter de plus grandes; et là-dessus le confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède; et l'âme abusée croit sa conscience plus en sûreté depuis qu'elle a ajouté au crime de son état, celui d'avoir, surpris les suffrages de son juge.

Ainsi, on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires : on expose, comme présents, des dangers chimériques; on s'appuie sur la tolérance des lois et sur l'autorité des exemples; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles; on répand sur les cas particuliers des ténèbres qui le font perdre de vue; et plus prudent dans les affaires du siècle que le ministre de la pénitence, qui souvent ne les connaît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour-propre dans le tribunal sacré : on manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur; c'est-à-dire que nous ne nous montrons jamais que dans un faux jour : ce que nous cachons de nous-mêmes, est ce que nous sommes réellement; ce que nous en découvrons est ce que nous voudrions être : nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre, et comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-même et notre passion dominante, nous substituons un fantôme et un simulacre à sa place : *Et inventum est simulacrum solum.* (I *Reg.*, XIX, 16.)

Aussi, mes frères, au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix et cette sérénité de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite? Sentez-vous ce repos et ce soulagement, que le cœur, déchargé de ses crimes, fait sentir à l'âme touchée? Ne vous reste-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-mêmes, je ne sais quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence? Ne vous promettez-vous pas à vous-mêmes, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout à fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon, c'est-à-dire, vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent; vous exposerez à découvert ces embaras sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pû encore vous rendre tranquilles? Avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous persuader que ce sont là de vains scrupules? et, malgré toute l'indulgence de votre amour-propre, qui ne cesse de vous amuser de cette illusion, la voix de votre conscience ne prend-elle pas le dessus, et ne vous reproche-t-elle pas en secret votre dissimulation et vos réticences? Laissez répondre votre cœur, et soyez ici vous mêmes votre juge. Insensés! de nourrir dans votre sein des serpents qui vous déchirent, de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vu la lumière, de découvrir une partie du mal et de cacher celle où il aurait fallu appliquer le remède! Insensés! de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère; de venir vous déclarer pécheurs, et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes!

Mais, que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes? De détruire dans notre esprit la vaine réputation de probité et de vertu que vous conservez parmi les hommes? Mais, pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal redoutable? Nous ne sommes là qu'à la place de Jésus-Christ; nous n'y portons, ni les oreilles, ni les sentiments, ni les pensées de l'homme. Vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre. Ah! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain est capable; nous portons en nous la source et les penchants des mêmes faiblesses dont vous rougissez. Plus nous vous trouverons coupables, plus vous exciterez notre pitié; plus vous intéresserez notre charité; plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes; plus nous offrirons pour vous des gémissements de zèle et des prières de compassion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grâce où le péché avait abondé : voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre faiblesse, puisque Jésus-Christ, à la place duquel nous vous écoutons, recevait avec tant de douceur les publicains et les pécheresses; nous ne saurons pas aggraver votre confusion; nous ne saurons que vous aider, vous rassurer, vous consoler et vous plaindre. Mais, ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement, et ajouter à la sincérité dans la manifestation, la douleur dans le repentir.

### TROISIÈME PARTIE.

Toutes les autres dispositions dont nous venons de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence; la douleur en est l'âme et la vérité. La vertu du sacrement peut suppléer à la confession extérieure de nos fautes, lorsque des obstacles involontaires nous en ôtent le pouvoir; mais elle ne peut suppléer au sentiment intérieur qui les déteste, parce que c'est lui qui forme le pénitent. Tout le reste peut être remplacé par la douleur; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant, rien de plus rare parmi les pécheurs, qui viennent s'avouer coupables au tribunal, que cette douleur de pénitence, à laquelle seule la rémission des péchés est promise; et c'est ici cette troisième sorte

de malades dont parle aujourd'hui l'évangéliste, qui ne reçurent pas de Jésus-Christ le bienfait inestimable de la guérison : *aridorum*, ceux qui avaient les membres secs, c'est-à-dire ceux qui portent au tribunal un cœur sec, une âme insensible, et qui, après avoir senti les impressions les plus vives et les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, et que chacun se flatte de porter au tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premièrement, cette douleur est un mouvement de la grâce et non de la nature; il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes soit une opération invisible de l'Esprit de Dieu, dit le dernier concile, qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire; qu'il soit une vue de foi qui nous découvre dans le péché, et l'outrage qu'il fait à Dieu, et les malheurs où il précipite l'homme; qu'il soit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur, source de toute justice : première condition marquée dans notre évangile. Il fallait que l'ange du Seigneur descendît et troublât l'eau, afin que les malades fussent guéris : *Angelus autem Domini descendebat.... et movebatur aqua.* (*Joan.*, V, 4.) Il faut que l'Esprit de Dieu descende dans nos cœurs pour y opérer des agitations salutaires; tout autre trouble serait un trouble humain et inutile aux malades.

Or le trouble que la plupart des pécheurs portent au tribunal, est un trouble d'amour-propre, et auquel l'Esprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent pour la douleur de la pénitence ces alarmes secrètes que l'orgueil oppose toujours à la déclaration de nos crimes; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coûte tant de s'avouer coupable; ces déchirements cruels, que les œuvres de ténèbres, sur le point de se manifester et d'éclore, font sentir à la conscience pécheresse, semblables à des serpents qui ne sauraient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaise honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil avec leur repentir; l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence avec le repentir sincère qui y dispose; la haine de la confession avec la douleur de leurs crimes; ils ne sont qu'orgueilleux et confus, et ils croient être touchés et pénitents.

Ce n'est pas que la même grâce qui opère le repentir n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut comme dit l'Esprit saint. Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu, disait un roi pénitent; je ne puis plus soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent : *Et confusio faciei meæ cooperuit me.* (*Psal.*, XLIII, 16.) Mais cette honte formée par la douleur ne trouve son motif que dans la douleur même. Ce n'est pas le jugement du ministre de la confession qui la produit dans notre âme; c'est l'œil de Dieu qui la voit et qui connaît toute l'ignominie de son état; elle ne compterait même le mépris de tous les hommes pour rien, si elle avait le Seigneur tout seul pour témoin de son innocence, au contraire, quand elle serait seule sur la terre ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvriraient de la même confusion, et partout où elle porterait devant lui ses plaies, elle y porterait ses troubles et sa honte. Les inquiétudes secrètes et honteuses de l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence.

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles : ce trouble qui, ouvrant l'enfer et tous ses tourments au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité, que la punition dont elle est suivie : ce trouble qui n'est lui-même qu'un désir que le crime pût être impuni; qui arrête l'action, dit saint Augustin, sans changer la volonté; qui nous rend timides, sans nous rendre pénitents; qui nous fait craindre le châtiment sans nous faire haïr l'offense, et qui ne compterait pour rien d'outrager son Dieu, si la perte de son amour devait borner toute son infortune.

Je sais que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; qu'il est utile de percer souvent, des yeux de la foi, ces abîmes de feu et ces ténèbres éternelles, où il y aura des pleurs et des grincements de dents, et de descendre tout vivants dans l'enfer pour faire de ce souvenir salutaire un frein à nos passions indomptées. Je sais que cette crainte est un don de l'Esprit-Saint, et mon dessein n'est pas d'ôter au pécheur un moyen de salut et un motif de componction que Jésus-Christ leur propose, que l'Eglise leur recommande, que les saints ont eu sans cesse devant les yeux, et dont nous nous servons tous les jours dans ces chaires chrétiennes pour troubler la fausse paix des âmes criminelles. En effet, ô mon Dieu ! si avec tous vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre; si malgré l'enfer et ces ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie : resterait-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles; ou si nous leur faisions un vice du motif le plus commun et le plus ordinaire de la piété? Il est peu de ces âmes nobles et sublimes que l'amour et la reconnaissance toute seule attachent à votre service : c'est la sagesse des parfaits; mais les faibles ont besoin d'indulgence, et vous voulez que

notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourments destinés à l'impie que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en est la préparation quoiqu'elle n'en soit pas l'âme et le fond, car l'amour tout seul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitents; l'amour tout seul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre; l'amour tout seul, qui faisait tout le déréglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre et faire notre justice, et vous ne sauriez vous réconcilier avec Dieu si vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avaient éloigné de lui, et si la vertu du sacrement, jointe à cet amour encore faible, ne le perfectionne, et n'opère en vous la véritable justification : ce n'est pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence; c'est cette disposition criminelle, où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels sans un enfer et ses tourments, vivraient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacrements ; lesquels ne connaissent de la religion que ses menaces, et qui, dans le secret de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce soit ici une disposition rare ou chimérique ; rien n'est plus réel et plus commun. La crainte fait presque toute notre religion ; c'est la pensée seule des peines à venir qui peuple les tribunaux de la pénitence ; nous y faisons divorce pour un moment avec nos passions, et nous nous en séparons comme on quitte des objets encore chers, mais funestes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïssons pas Sodome ; nous n'en craignons que les flammes : nous nous en séparons à regret, et notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute seule du danger nous en éloigne. L'esprit de la véritable piété est plus rare qu'on ne pense ; tous les dehors du culte ne roulent presque que sur de fausses vertus; nous ne comptons pour offenses de Dieu, que celles qui sont suivies d'une punition éternelle ; celles qui se bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien, et si nous voulons sonder nous-mêmes notre cœur nous sentirons que nul principe d'amour et de grâce ne nous fait agir, et que l'enfer est la seule divinité que nous craignons.

Mais, comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitents, de cette honte d'orgueil, ou de cette crainte toute mercenaire qui ne forme que des esclaves, je dis en second lieu que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle et sincère de finir nos désordres, et de commencer une vie sainte et chrétienne : c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande Jésus-Christ : *Vis sanus fieri.* (*Joan.*, V, 6.) Il paraissait sans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémissait sous le poids de ses maux, et l'on ne pouvait douter que trente-huit années d'infirmité ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais Jésus-Christ voulait nous apprendre par là que le pécheur, comme ce paralytique, sincèrement touché de ses maux, doit en venant se présenter au tribunal, pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même, que réellement et de bonne foi, il veut être guéri, c'est-à-dire renoncer à ses passions invétérées, et prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher auditeur, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution? *Vis sanus fieri?* Pouvez-vous vous rendre ce témoignagne à vous-même, que vous voulez rompre sincèrement tous les liens qui vous attachent encore au monde et à vos plaisirs criminels, et vous ranger avec ce petit nombre d'âmes fidèles de votre rang et de votre état qui, après avoir quelque temps vécu comme vous, au gré de leurs passions, sont revenues à Dieu, et opèrent leur salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes? Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie ? Ne comptez-vous pas encore sur les mêmes mœurs, sur les mêmes plaisirs, sur les mêmes liaisons après la confession? Ne vous dites-vous pas à vous-même en secret, pour vous calmer sur cette fausse démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin que vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon et rompre pour toujours avec le monde? et ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire de la conversion que Dieu demande de vous? *Vis sanus fieri?* je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas si, en venant vous présenter au tribunal, vous formez de ces propos vagues et indéterminés de conversion qui n'ont jamais de suite, et qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du sacrement, et, se dire à soi-même qu'on évite le sacrilége; de ces propos dont on sent soi-même la fausseté, qui ne satisfont pas la conscience inquiète et qui laissent au fond du cœur, non-seulement la volonté réelle du vice, mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh! que voit-on, autour de nos tribunaux, que des pécheurs de ce caractère ?

Je vous demande si, en venant confesser vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère, qui ne forme pas des propos vagues et éloignés de changement, mais qui répand déjà des larmes de pénitence? je vous le demande avec Jésus-Christ : *Vis sanus fieri?* La conscience ne saurait ici se faire illusion à elle-même ; on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion et d'un renouvellement entier de mœurs ont, je ne sais quoi de si vif et de si marqué, qu'il se fait d'abord

sentir, et ne laisse rien d'équivoque; des larmes, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles, que sais-je? quelque chose qu'on n'avait pas encore senti et que ceux qui nous fréquentent n'avaient pas encore vu, un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire; ce sont là de ces travaux de l'enfantement qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes : *Ibi dolores ut parturientis.* (*Psal.* XLVII, 7.) On ne saurait y prendre le change, et il n'est que des douleurs d'un certain caractère qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappelez les conversions des pécheresses, des Saul, des Augustin, voyez ce qui se passait en eux dans ces moments heureux qui précédèrent leur changement; quels troubles! quelles perplexités! quels combats! quels efforts héroïques sur eux-mêmes! quelles démarches nouvelles! quelles larmes! quels transports d'amour et de componction! c'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion; une démarche froide et tranquille n'a rien qui l'annonce et qui lui ressemble; c'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux pour ainsi dire, que l'Esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent comme il descendit autrefois dans le cénacle, et y vient porter la paix et la grâce, et c'est ici où l'on peut dire qu'on entend sa voix lorsqu'il arrive, et qu'on sait où il va et d'où il vient. C'est à vous à nous dire si vous reconnaissez à ces traits la douleur qui, jusqu'ici, vous a préparé au sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'âme, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent; un changement de vie porte si fort sur tous nos penchants, prend sa source dans un nouvel amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insu de notre cœur même. Mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids, tranquilles, insensibles, qui peuvent se briser, mais qui ne sauraient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement si tendre et si capable d'être touché; vous qui avez poussé la sensibilité dans les passions déplorables jusqu'à l'emportement; vous qui nous vantez tant la bonté et la tendresse de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu? la douleur du péché serait la seule qui vous trouverait froid et insensible? les larmes, les sentiments, les vivacités qui sont si fort de votre caractère, ne le seraient pas de celui de votre pénitence? Illusion, mon cher auditeur! Si vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos désordres, c'est que vous étiez pécheur de bonne foi et que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution réelle et sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or la principale est le choix d'un ministre fidèle, qui coopère avec Jésus-Christ à la guérison de votre âme; choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, et que, ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience; c'est la suite de notre évangile qui nous fournit cette dernière réflexion. Seigneur, dit le paralytique, à Jésus-Christ, je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine lorsque l'eau est troublée : *Domine, hominem non habeo.* (*Joan.*, V, 7.)

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence vous adressez-vous à Jésus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel et qu'il vous suscite un guide fidèle, qui vous conduise sûrement dans la voie du salut? cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'Esprit de Dieu, qui sache vous jeter à propos dans la piscine, et cultiver ces premiers sentiments de grâce que vous portez au tribunal?

Un homme éclairé qui puisse juger de la lèpre, connaître les plaies de votre cœur et ne pas se tromper dans l'application des remèdes?

Un homme expérimenté, qui sache discerner les voies de la grâce dans votre âme, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop presser les âmes que l'Esprit-Saint ne pousse que lentement; ne pas arrêter celles qui sont portées, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce, et suivre l'Esprit de Dieu sans le prévenir.

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier aux pieds de la croix la science du salut, et dont les paroles, pleines de cet esprit et de ce feu qu'il a puisés devant le Seigneur, portent ensuite l'onction de la grâce jusqu'au fond de votre âme toute ouverte dans ces moments, et sur laquelle les vérités les plus simples font alors tant d'impression?

Un homme désintéressé qui n'examine pas si vous êtes grand selon le monde, mais si vous êtes pécheur devant Dieu; que vos vices touchent plus que vos titres, et qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes?

Un homme zélé que rien ne puisse faire départir des intérêts de la vérité et des règles saintes de son ministère; et qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès et des singularités outrées de ses pénitents, mais à faire honneur à la grâce et à la religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, et qui, en condamnant le monde, s'attire l'estime et le respect du monde même?

Enfin, un homme charitable qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force; qui n'aigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs, mais qui ramène les malades par des condescendances nécessaires; qui ne soit pas toujours juge, mais qui

se souvienne quelquefois qu'il est père ; qui sache changer sa voix comme l'Apôtre, se faire tout à tous, et prendre toutes les formes pour former Jésus-Christ dans un cœur?

Est-ce un guide de ce caractère que vous cherchez? Les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres, les plus indulgents, les plus habiles; les premiers que le hasard vous offre, vous leur ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas, dont il est parlé au Livre des *Juges*, le premier lévite qui se présente, vous lui dites : *Tenez-moi lieu de père et de prêtre.* (*Judic.*, XVII, 10.) Vous mettez peut-être à prix ses soins et son ministère, et le rendez le ministre et le fauteur, comme cet Israélite, des dieux et des idoles que vous avez élevés dans votre maison et auxquels vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection et de quelque recherche, c'est pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude et d'intégrité rend redoutables à vos passions, et auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement se convertir et servir Dieu. Ainsi, le choix tout seul que vous faites du juge de votre conscience, est une preuve décisive que vous ne voulez pas changer de vie, que vous allez profaner le sacrement et vous souiller où vous auriez dû vous purifier de vos souillures.

Voilà, mes frères, les sources les plus ordinaires de l'inutilité du sacrement de la pénitence : on manque de lumière dans l'examen, de sincérité dans la manifestation, de douleur dans le repentir : et voilà pourquoi les conversions sont aujourd'hui si rares au tribunal ; voilà pourquoi parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avaient les membres secs, à peine Jésus-Christ en trouve-t-il un seul, dit saint Augustin, qui mérite d'être guéri : *Tot jacebant, et unus sanatus est.* Les cinq portiques de la piscine, selon ce Père, figurent les cinq livres de Moïse qui découvraient les maux, mais qui ne les guérissaient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Mais hélas ! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raison de la piscine des chrétiens et des portiques mystérieux qui environnent le bain de la pénitence, ils ne servent plus qu'à nous découvrir les maux, les guérisons n'y sont plus en usage : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant*: nous y voyons aborder une multitude de pécheurs, nous n'en voyons presque pas sortir de pénitents : on nous y expose des plaies, et le bain sacré n'en voit presque jamais de fermées; il nous fait connaître les malades, mais il n'en est plus le remède : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Et si j'osais l'ajouter ici, comme la loi de Moïse en découvrant les péchés les multiplia et ne servit qu'à faire des prévaricateurs; hélas ! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Eglise, les a augmentés pour ainsi dire; a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété, et a fait des sacriléges où il aurait dû faire des pénitents : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, mes frères, et en ce jour surtout consacré à la conversion des grands pécheurs par la guérison d'un malade désespéré; en ce jour où les prières mêmes de l'Eglise sollicitent auprès du Seigneur ses miséricordes pour les âmes les plus déplorées, rappelez ici devant Dieu toute la suite de vos années et l'histoire secrète de votre conscience. Repassez sur ce nombre infini de confessions toujours réitérées et toujours inutiles, et qui sans doute devant le tribunal de Jésus-Christ, feront le plus terrible sujet de votre condamnation. Dites-vous à vous-mêmes: Quelles ont été jusqu'ici mes voies et la monstrueuse conduite de ma vie? mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance et qui ont vieilli avec moi : ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étais déjà dès la première saison de ma vie; ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors, mais ma passion honteuse m'a suivi partout, et partout elle a été la même : ma vie n'est qu'un seul crime diversifié sous des circonstances et des situations dissemblables : *Un jour a instruit l'autre jour, et une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit* (*Psal.* XVIII, 3) ; du plus loin qu'il m'est permis de rappeler l'histoire de mes années, j'y trouve déjà les ébauches et les naissances de mes passions, et les commencements de ma vie ne s'offrent à moi qu'avec les prémices des crimes dont je suis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu ! votre colère n'a pas encore éclaté sur moi, et du haut de votre justice, vous me voyez errer depuis si longtemps dans des voies criminelles sans m'avoir frappé de mort et fait périr comme tant d'autres au milieu de ma course ! Ah ! ce n'est pas sans quelque dessein de miséricorde sur moi que vous avez prolongé mes jours et différé jusqu'ici votre vengeance ; vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois menacé ma vie, si vous n'aviez voulu faire paraître en moi quelque jour, les richesses de votre grâce.

Grand Dieu ! je commence à ne plus aimer mes maux, achevez votre ouvrage et faites que j'en aime le remède. L'état de ma conscience me trouble, la corruption et le désordre de ma vie me couvrent de honte, les remords du crime me tyrannisent et répandent l'amertume sur tous mes jours : achevez, grand Dieu ! de rompre des liens déjà à demi brisés ; donnez le dernier coup à ma volonté rebelle, soutenez ma faiblesse dans un combat où vous m'avez vu tant de fois succomber; ne vous éloignez pas de moi, et faites que je ne retrouve le calme et la tranquillité que j'ai perdue, qu'en vous devenant à jamais fidèle. Ainsi soit-il.

—

## SERMON XII.

### *Pour le second dimanche de Carême.*

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse. (*Matth.*, XVII, 4.)

*Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici.*

D'où vient que l'Evangile remarque que Pierre ne savait ce qu'il disait lorsqu'il exhortait son divin Maître à fixer sa demeure sur le Thabor? C'est que ce n'est pas connaître le christianisme que de vouloir jouir du repos et de la félicité avant le travail et les souffrances. Il fallait que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; telle a été la voie du Chef, telle doit être la voie des membres; il faut que les chrétiens souffrent ici-bas s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux; point d'autre porte que les souffrances qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la religion ne semble avoir des anathèmes que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Partout malheur à ceux qui rient et qui sont rassasiés : partout les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas; partout le monde présent est livré aux impies comme leur possession et leur héritage; partout la récompense des saints sur la terre sont les larmes et les afflictions; partout enfin leur royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité établies de Dieu même et si nécessaires à la subordination des peuples et à la tranquillité des empires. Les rois furent appelés comme les pasteurs, à l'étable de Bethléem. L'Eglise eut d'abord des fidèles dans la maison de César, *qui de Cœsaris domo sunt* (*Philip.*, IV, 22), comme sous la tente de Simon le corroyeur. La cour a eu de tout temps ses âmes choisies comme le cloître; et nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété que par la puissance et la majesté du souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur; et dans l'ordre de la sagesse, elles doivent être des moyens de salut et non pas des instruments de perdition et de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel : elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice; et, comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur en usant, contre l'ordre de Dieu, des biens de la terre, les infecta, et en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de l'institution de la nature, mais du désordre du péché. L'homme était né pour être heureux; la terre n'avait reçu la fécondité que pour fournir à ses innocentes délices; mais l'homme abusa des bienfaits de Dieu : dès lors tout plaisir lui fut ici-bas comme interdit; parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, et que d'ailleurs il est plus facile à la cupidité de s'en abstenir, que d'en user sans excès, et comme tout est pur à ceux qui sont purs, tout devient souillé à celui qui l'était déjà par sa transgression.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jésus-Christ contre les heureux du siècle. Mais que puis-je me proposer en vous exposant le danger de cet état? Ce devrait être sans doute de consoler ceux que la providence laisse ici-bas dans l'indigence et dans la misère; mais cette instruction serait ici déplacée, et ces sortes de malheureux n'habitent guère les cours des rois : c'est donc de faire sentir à ceux qu'on éloigne des grâces, qui se regardent comme malheureux, qui se plaignent sans cesse de l'injustice de leurs maîtres, et qui voient, avec une douleur amère, leurs concurrents élevés et comblés; sorte de mécontents dont les cours ne manquent jamais; de leur faire, dis-je, sentir qu'ils ne connaissent pas le don de Dieu, et les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne; et d'apprendre à ceux à qui tout réussit, et qui semblent n'avoir plus rien à désirer sur la terre, que si leur état paraît digne d'envie selon le monde, il est terrible aux yeux de la foi : premièrement, parce que les chutes y sont presque inévitables; secondement, parce que la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions; tout y éloigne les grâces : et la foi n'y découvre que des occasions de péché et des obstacles de conversion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE

Le monde, dit saint Augustin (epist. 144), est plus dangereux lorsqu'il nous rit, que lorsqu'il nous maltraite; et les faveurs qui nous le rendent aimable, sont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à le mépriser : *Periculosior est blandus quam molestus.* En effet, soit que nous considérions les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de félicité et d'abondance, que l'âme juste doit regarder les prospérités temporelles, comme des présents que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère.

Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre. Car premièrement, une âme chrétienne doit vivre étrangère sur la terre : son origine, dit Tertullien (*Apolog.*), sa demeure, son espérance, sa noblesse, sa couronne sont dans le ciel : son cœur doit être où est son trésor. Si elle cesse de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siècle à venir et à l'Eglise des premiers-nés : si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Son désir fait ici-bas toute sa piété; son inquiétude, tout son mérite; sa consolation, elle ne doit la trouver que dans son espérance.

Or cette disposition, si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une âme affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raison aurait-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs et de se regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne possède rien. Au contraire, les vues de la foi sont alors ses plus douces pensées; rien ne console plus solidement ses malheurs, que de pouvoir se dire à elle-même, que ce monde n'est pas sa patrie, qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui était pas permis d'aimer, que les biens véritables du fidèle sont intérieurs et ne sauraient lui être ravis malgré lui, que la perte de la grâce est la seule qu'une âme chrétienne puisse faire, que peu importe de perdre ou de posséder ce qu'on ne peut conserver toujours, et que nous étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la situation qui nous y attache le moins doit nous paraître la plus souhaitable.

Mais ces sentiments que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité. Car, mes frères, qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit, de regarder comme un exil, une terre de délices, de n'être pas de ce monde lorsque le monde ne paraît être que pour nous, de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien, de gémir, comme le Prophète, sur la durée de son pèlerinage, quand on n'en ressent ni les travaux, ni les amertumes, et de marcher sans cesse vers la patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter? L'insensé de l'Evangile, se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, conviait son âme à se reposer : *Anima, requiesce* (*Luc.*, XII, 19); mon âme, reposez-vous. C'est la première impression que la prospéritté fit sur son cœur; elle l'attacha à la terre et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures.

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition (car à la cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connaît de la religion que la surface, ces grandes vérités ne paraissent que des spéculatious de nul usage), si vous me le demandez, dis-je, le voici : C'est-à-dire que dès lors, dit saint Augustin, si vos désirs réglaient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre, vous accepteriez, comme une grâce, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles, c'est-à-dire que, si le monde pouvait être votre dieu, votre récompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre, c'est-à-dire que si l'on vous permettait d'opter de la terre ou du ciel, du siècle à venir ou du présent, de Dieu ou de la créature, le choix serait bientôt fait et ce qui est visible, préféré à ce que la foi seule vous découvre, c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus chrétien; car un chrétien est un enfant des promesses, un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique, qui se forme et s'achève chaque jour et n'aura sa perfection et sa plénitude que dans l'éternité, et non-seulement vos désirs ne sont que sur la terre; mais l'attente même des justes, le règne de Jésus-Christ, vous paraît la plus triste et la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sais que cette injuste disposition est cachée au fond de l'âme et qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Cependant c'est elle qui forme tous vos désirs, qui règle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchants; c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures; elle établit au milieu de votre cœur un état de péché, et de ces péchés, qui, n'étant marqués par aucun acte sensible et particulier et ne consistant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés, par conséquent, jamais remis; de ces péchés qui, n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre volonté, sont la source de tous les autres et ne paraissent jamais eux-mêmes; de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de religion; avec une tendresse même de conscience, en un mot, avec tout ce qui peut nous faire absoudre par le monde, dans le temps que nous sommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce sont là des raffinements, et que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'est d'en abuser et non pas de l'aimer. Mais est-ce un raffinement que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel, que la terre est pour vous une demeure étrangère, un lieu de malédiction, d'où les enfants de Dieu doivent sans cesse souhaiter de sortir, et que quiconque ne sent pas la tristesse de vivre éloigné de sa patrie, perd le droit et le privilége de citoyen des saints? Est-ce un rafinement de vous dire, que faire de ce monde une cité permanente, c'est vivre comme les païens qui n'ont point d'espérance; que de n'être occupé que d'une fortune périssable, c'est avoir renoncé à la foi; et que faire du salut et de l'éternité l'affaire la moins sérieuse de toutes celles qui vous occupent, c'est être déjà jugé? Si ce sont là des rafinements, l'Evangile, cette philosophie si sage, si simple, si admirée même des païens, n'est donc plus qu'un vain système d'un esprit oiseux, et c'est au monde réprouvé à nous fournir un langage plus sensé et des instructions plus solides, pour annoncer les voies du salut.

Première impression que la prospérité fait sur le cœur, une impression d'attache-

ment à la terre. La seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous sommes haïssables, car il n'est rien d'aimable que l'ordre et nous en sommes sortis; il n'est rien d'aimable que la vérité et la justice et nous en sommes déchus; il n'est rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu et nous sommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes; autrement nous serons injustes, nous contredirons même les plus vifs sentiments de notre conscience. Car, au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous sentons bien que nous ne sommes point dignes d'être aimés. Hélas! il est tant de moments où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où tout nous déplaît en nous, où tout ce que nous pouvons faire est de nous souffrir, où nous avons besoin de diversions et d'amusements qui nous détournent de la vue intérieure et humiliante de nos propres défauts et nous empêchent de retomber sur nous-mêmes. Le monde appelle cet état ennui; mais cet ennui, c'est l'homme montré à lui-même et qui ne peut soutenir un instant la vue de sa propre misère : marque infaillible que nous sommes haïssables et que c'est un désordre de s'aimer; j'entends de s'aimer pécheur et dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce discours regarde, est une recherche éternelle de vous-même; et de là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens devient un besoin dont vous ne pouvez plus vous passer; de là, les plus saintes lois de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudrait prendre tant soit peu sur soi pour les observer; de là, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent; on dirait que tout est fait pour vous, que tout vit pour vous, que tout subsiste pour vous, que tout le reste n'est rien que par rapport à vous, que le monde entier doit se bouleverser ou pour vous ménager un plaisir, ou pour vous sauver de la plus légère peine; de là tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos désirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour-propre; on étudie vos goûts, on devine vos penchants, on ne s'insinue dans votre bienveillance qu'à la faveur de vos faiblesses, rien ne vous gêne, rien ne vous contredit, vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde, on prévient même vos souhaits. Je ne sais si vous nous accusez encore ici de raffiner; mais je sais que, s'il y a encore une divinité pour vous ce ne peut être que vous-même. Car, je vous demande, qu'ont fait de plus les grands saints pour Dieu que ce que vous faites pour vous-même? Il a été le seul objet et le seul point de vue de toutes leurs actions; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres? Ils n'ont vécu que pour lui, pour qui vivez-vous que pour vous-même? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne se rapportait pas à lui, comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas? Poussez le parallèle et vous verrez que vous êtes plus encore votre idole et votre divinité que le Seigneur n'est le Dieu de ceux qui l'aiment et qui l'invoquent. Mes frères, on a horreur des grands crimes, et on ne compte pour rien de vivre sans culte, sans amour pour Dieu, de ne le mettre pour rien dans le détail de sa vie, c'est-à-dire de vivre comme si nous n'étions sur la terre que pour nous et que nous dussions borner nos affections, nos craintes, nos désirs, nos espérances à nous-mêmes.

La troisième impression que fait la prospérité est l'élèvement du cœur. Je ne parle pas de cet orgueil grossier et déclaré qui faisait dire à un prince de Babylone : *Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des nuées et je deviendrai semblable au Très-Haut.* Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur. Je sais qu'il est des personnes, qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux et facile, ou enfin qui, voulant paraître, par un raffinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, et aplanir par leur humanité toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais, ce n'est pas dans la fierté que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'âme à se regarder comme élevée par ses propres dons au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrète erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes, que nous faisons entrer la naissance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous sommes, et que de tous ces avantages, qui sont en dehors de nous et qui, par conséquent, ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes; enfin, une erreur qui nous persuade que nous sommes aux yeux de Dieu, et dans l'ordre de sa providence, des créatures privilégiées et aussi distinguées que devant les hommes et dans l'ordre extérieur de la société. Leur prospérité, dit le Prophète, les affranchit des travaux et des misères communes au reste des hommes; et voilà pourquoi un orgueil secret s'est emparé de leur cœur : *In labore hominum non sunt.... ideo tenuit eos superbia.* (*Psal.*, LXXII, 5, 6.) Aussi, le premier avis que l'Apôtre recommande à Timothée de donner aux grands du monde est de ne point s'élever : *Non sublime sapere.* (I *Tim.*, VI, 17.)

D'ailleurs, au dehors, tout fortifie dans les grands cette dangereuse impression : les vices sont applaudis, la médiocrité des talents cachée sous l'artifice des louanges, leur orgueil justifié par les noms pompeux de grandeur d'âme et d'élévation de senti-

ment; tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous, ministres de la vérité, et dont les lèvres en sont les dépositaires sacrées, nous donnons aux plus légères vertus des grands des éloges que la religion désavoue, et, sous prétexte d'animer de faibles commencements de piété, nous les corrompons dans leur source. Tel est le malheur des grands: tout est attentif ou à leur déguiser leurs vices ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourrait se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste et de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés je ne sais quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus et qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes : la louange était trop grossière pour être persuadée. Il écoute cependant avec complaisance des applaudissements qui semblent lui déférer les honneurs divins, qui le traitent de dieu et d'immortel; son cœur en est touché, si sa raison n'en est pas gâtée. Il ne rejette pas comme des blasphèmes des titres et des éloges qui ne sont dus qu'au seul roi immortel des siècles, et les vers qui le dévorent sur l'heure nous laissent comprendre quel fut l'excès de son impie vanité, puisqu'elle mérita d'être punie d'un si affreux supplice.

Voilà les premiers dangers de la prospérité, tirés des impressions qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre; mais les facilités qu'elle fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, me paraissent bien plus à craindre. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choses d'ici-bas, comme d'une source funeste, naissent ces désirs infinis et insatiables, dont parle saint Paul, qui tuent l'âme : c'est-à-dire que vous regardez la terre comme votre patrie ; vous ne cherchez plus qu'à vous y agrandir, qu'à y occuper une plus grande place; vous voudriez seul pouvoir l'occuper tout entière. Vous ajoutez, dit un prophète, l'héritage de vos voisins à celui de vos pères ; vous passez les bornes que la modération de vos ancêtres avait si sagement mises à vos biens et à votre fortune ; vous appelez les terres de vos noms. Il semble que l'univers entier ne pourra plus suffire à l'étendue de vos projets; vous forcez souvent un Naboth de vous céder son champ et la succession innocente de ses pères : tout ce qui vous accommode vous appartient déjà; vous faites des droits les plus douteux des droits incontestables et forcez l'équité de plier sous la puissance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours; vous ne faites pas attention si la médiocrité de vos talents vous en rend incapable, si le public en souffrira, mais seulement si vous assurez à vos enfants une fortune plus durable : ce n'est plus la vocation du ciel qui décide de leur destinée, ce sont vos intérêts temporels. L'Eglise est obligée de recevoir des mains de votre cupidité des sacrifices qu'elle déteste; vous transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre. Pour ne pas partager vos biens et pour soutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez et vous déshonorez l'héritage de Jésus-Christ; vous placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie; vous achetez quelquefois même le don de Dieu, et, comme cette mère de Michas, dont il est parlé dans l'Ecriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maison même, un nouveau sacerdoce et un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laissant plus de modération, vous eût laissé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux, à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces : ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus; c'est à la sévérité des lois et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes, qui m'écoutez, mes frères, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures ; vous souffrez impatiemment que des hommes, sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence, parer leur roture et leur obscurité de vos grands noms, et insulter même, par des profusions insensées, à la misère publique dont ils ont été les artisans barbares; vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice et vous ne connaissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence et l'autre finit toujours par le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis et que les autres abusent d'une fortune légitime.

En effet, en second lieu, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie, qui déshonorent le temple de Dieu en nous. Or, qui ne sait que la prospérité fraie mille voies à ce vice honteux? car je ne vous dis pas que la seule mollesse, inséparable de l'abondance, est un acheminement presque infaillible à la licence des mœurs, et qu'une vie tout oiseuse, telle qu'on la mène dans l'opulence, touche de près à la dissolution. Eh! où naissent les monstres et les passions exécrables, que dans les palais des grands? Les vices communs ne plaisent plus, et pour réveiller ces âmes voluptueuses, il faut que des excès bizarres et une affreuse distinction d'énormité donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Lisez les divines Ecritures : de là vient la chute de David, les égarements in-

sensés de Salomon, les voluptés démesurées de Balthazar, le scandale de la cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que souvent l'âme est redevable de son innocence à la difficulté de la transgression; qu'on n'aime pas les plaisirs qui coûtent trop; que les obstacles qu'une fortune médiocre met à nos désirs font souvent prendre un parti généreux au fidèle et l'attachent au devoir par des liens plus saints et plus durables; mais que, pour les grands, leurs désirs deviennent la seule règle de leurs passions; la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même; les plaisirs ne coûtent plus que la seule peine d'être désirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que, malgré toutes les difficultés qui semblaient rendre son désir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie, et, à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui était le prix de leur sang et le péril de leur âme : tout est facile aux passions des grands. Hélas! le crime plaît avec toutes ses contradictions et ses peines! Quels attraits n'aurait-il donc pas lorsque tout en aplanit les voies et qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre?

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu commune et quelquefois même l'indolence suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre; mais que la vertu même des saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent. Or, elles naissent, ces occasions, sous les pas des grands et des heureux du monde : leurs regards trouvent partout des écueils; tout veut plaire, tout s'étudie à corrompre le cœur, tout fait gloire de l'avoir corrompu; le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable, de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la passion du maître, en deviennent les apologistes impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte et la bassesse, en réveillent le désir. A peine Sara eut paru dans les royaumes de Pharaon et d'Abimélech, que les courtisans, connaissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion et leur inspirent des désirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu! le juste lui-même tomberait, et comment peut-il arriver qu'une âme déjà amollie par la prospérité se soutienne?

Enfin, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes passions que la prospérité favorise : *L'orgueil de ceux qui vous haïssent, ô mon Dieu!* dit le Prophète, *monte toujours.* (*Psal.*, LXXIII, 23.) Les biens, le rang, la naissance, font comme une loi de l'ambition; il serait honteux d'être né quelque chose et de ne pouvoir s'élever; savoir se borner, se trouver heureux dans son état, est une philosophie qui déshonore et que le monde traite de pusillanimité ou de singularité bizarre. Or, dès que vous supposez l'ambition maîtresse d'un cœur jusqu'à un certain point, il n'est plus rien d'injuste et de lâche même qu'on n'en doive attendre ; il faut détruire vos concurrents, s'élever sur les débris de la religion et de la conscience, être double, dissimulé, perfide, tout, hormis chrétien; il faut se réjouir des infortunes d'autrui lorsqu'elles nous élèvent; s'affliger de leur élévation qui nous recule; haïr tout ce qui s'oppose à nos prétentions; entrer dans les passions de ceux à qui nous avons intérêt de plaire; décrier la vertu même et le mérite qui nous devient un obstacle; sacrifier l'intérêt public à nos intérêts personnels, et faire de notre fortune notre religion et notre dieu. Voilà les premiers dangers de la prospérité; elle inspire les passions en corrompant le cœur; elle les favorise lorsqu'elle l'a déjà corrompu.

Mais, quel fruit retirer de ces grandes vérités? Faut-il donc renoncer aux biens et aux titres que nous tenons de nos ancêtres, et sortir d'un état où la Providence nous a fait naître? Non, mes frères; mais c'est de nous dire premièrement à nous-mêmes que, pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité des sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; que ce n'est pas le degré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits sur les plaisirs les plus permis; que le pécheur, quelque élevé qu'il puisse être, n'a plus de partage que les larmes et la violence; que ses crimes lui ont rendu inutiles presque tous les avantages de son abondance, et que son élévation, loin d'adoucir sa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'est, en second lieu, de comprendre que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien à ce que nous sommes en effet devant Dieu; que nos vertus seront à ses yeux nos seuls titres, et que tout ce faste et toutes ces dignités qui nous environnent, ensevelis avec nous dans le tombeau, nous serons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant son tribunal redoutable.

C'est enfin de regarder les royaumes du monde et toute leur gloire comme un spectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin : *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum* (*Matth.*, IV, 8); c'est là le point de vue séduisant; c'est de cet éloignement seulement que tout ce vain amas de gloire et de grandeur peut imposer aux sens et à la raison; à peine y touchez-vous que le charme cesse, l'objet change de face et vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avait promis. De toutes les fortunes et les grandeurs qu'on se pro-

pose ici-bas, il n'est que le désir et l'espérance qui flatte et qui enivre. Il est doux d'espérer : voilà le seul plaisir que l'homme puisse ici-bas se promettre. Dès que tous vos désirs sont accomplis, et que vous n'avez plus rien à prétendre, ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux désirs et des espérances nouvelles viennent encore vous amuser et vous séduire, il faut que l'erreur de l'avenir nous soutienne; le présent, quel qu'il puisse être, n'est jamais rien pour nous. Aussi, le tentateur nous laisse toujours quelque chose à espérer : *Hæc omnia tibi dabo* (*Ibid.*, 9); c'est là son artifice : il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos passions ; il sait bien que le seul secret de tromper les hommes, n'est pas de contenter leurs désirs, mais de leur en inspirer ; voilà pourquoi vous devriez être encore plus désabusés du monde, vous, mes frères, que ceux qui naissent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez sentir le vide de tout ce qui fait l'agitation et l'empressement des autres hommes. Comme vous jouissez de tout ce que les autres désirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devrait être là un des priviléges de la grandeur et de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien pour l'homme ; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne saurait le remplir ; que nous sommes nés pour le ciel ; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre ; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre ; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connaître l'état où ils ne se trouvent point et qu'il n'y aurait qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que, par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de chaque état pussent devenir des moyens et des ressources de salut à l'âme fidèle qui s'y trouve engagée, et que, pour rendre les hommes inexcusables, vous avez permis que vos serviteurs se soient sanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'âmes mondaines. Voilà les sentiments de la foi sur les prospérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles sont des occasions de péché, il faut vous montrer qu'elles sont encore des obstacles de pénitence.

## SECONDE PARTIE.

Un état où les grâces spéciales sont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obstacles infinis aux saintes inspirations, où les difficultés de salut, même extérieures, sont d'une nature à n'être d'ordinaire surmontées que par des coups singuliers de la grâce; un état tel que je viens de le dépeindre est sans doute un grand obstacle à la pénitence. Or, voilà les trois raisons qui établissent ma seconde proposition sur le danger des prospérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Je dis premièrement que les prospérités temporelles sont de grands obstacles de conversion, parce que les grâces spéciales y sont plus rares. En effet, ouvrez les livres saints: que voit-on de plus souvent répété dans les divines Ecritures que cette terrible vérité? Partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élèvent au-dessus des autres ; partout l'arc des puissants est brisé, et les faibles sont revêtus de force ; partout il laisse sécher l'herbe qui croît au-dessus des toits, et, pour être plus élevée, elle n'en est pas plus favorisée des rosées de la grâce, tandis qu'il revêt de beauté le lis qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines ; partout il brise les cèdres du Liban qui paraissaient en sûreté, et l'arbre planté sur le bord des eaux, porte du fruit en son temps ; partout, en Jésus-Christ, c'est-à-dire, parmi ses disciples, on ne compte pas beaucoup de nobles et de puissants ; les figures et les maximes des livres saints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes ; je l'ai déjà dit, la grâce chrétienne embrasse tous les états ; le Seigneur ne manque jamais à sa créature, et, sans compter les exemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ezéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que dans l'élévation, on peut être encore plus riche des dons de la grâce que des biens de la fortune.

Mais en premier lieu, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes; et que dans la confusion où tout paraît ici-bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le juste gémit dans l'obscurité et dans l'indigence, la foi y puisse découvrir un ordre secret, et une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du fidèle la providence de Dieu et la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines. Or, le secret terrible de cette divine compensation consiste en ce que les richesses de la grâce sont comme l'héritage et la portion du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre comme de sa récompense et de son partage, c'est-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux âmes obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines sont abandonnées aux puissants et aux heureux du monde. C'est ainsi que tout est disposé dans l'univers avec une économie digne de l'Auteur de la nature et de la grâce; c'est ainsi que l'abondance des uns est établie

pour suppléer à la nécessité des autres; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, et le pauvre, secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, et offrir pour lui le sacrifice de ses prières et de ses souffrances.

Aussi, mes frères, on touve tous les jours des âmes simples, nées dans l'état le plus vil et le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal blesse, d'une élévation de prière qui surprend ceux à qui elles confient avec simplicité les opérations de la grâce sur leur âme; tandis que souvent les premières vérités de la religion sont à peine connues de ceux qui habitent les palais des rois; tandis qu'on voit tout les jours des personnes d'un certain rang, vieillir sans aucun sentiment de foi et de piété; avoir dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivresse pour la cour, pour la faveur, pour les plaisirs, la même sensibilité pour le plus léger refroidissement du maître, que dans l'âge le plus vif et le plus florissant; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, et trouver en elles un fonds de répugnance et de dégoût, qui leur rend insipide et insoutenable tout ce qui a rapport au salut.

Telle a été dans tous les temps, la conduite de la grâce: les grands dons ont toujours été réservés aux personnes les plus viles selon la chair; les puissants du monde sont moins propres aux desseins de Dieu, et si sa sagesse s'en sert quelquefois, elle se sert de leurs passions, ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour exercer la foi des justes.

En second lieu, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit saint Augustin, que la justice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grâce. Vous êtes peut-être, par les suites d'un naturel heureux, sincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugements, ami fidèle, maître généreux, ennemi de la violence et de l'injustice; ces vertus destituées de toute charité, l'ouvrage seul de la nature, et inutiles pour le monde à venir, sont utiles pour le monde présent. Par là se maintient la paix des Etats, le repos des familles, la bonne foi des commerces, l'ordre de la société. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenser des vertus toutes mondaines; il ménage des faveurs temporelles à des justes temporels, pour ainsi dire; car sous ce juge équitable, nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la foi, ce sont comme des exclusions de la grâce qui fait les saints, et des présents que Dieu dispense dans sa colère.

Je sais que cette règle n'est pas universelle, et que le juste voit quelquefois *la paix de sa vertu, et l'abondance dans ses maisons* (*Psal.* CXXVIII, 7); mais ces exceptions toujours rares ne doivent rassurer personne: et vous surtout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité que de la faire servir à la félicité de vos sens, et à vivre dans la mollesse et l'oubli de Dieu, vous avez grand sujet de trembler et de vous dire sans cesse à vous-même: Peut-être je reçois ma récompense dans ce monde. Je ne sens rien de vif pour le salut; nulle impression de grâce qui me conduise à une démarche solide de pénitence; l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires, celle qui m'intéresse et me touche le moins; je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortune, pour l'établissement et l'élévation de ma maison, pour le service du prince et la gloire de la nation, et nul sentiment pour mon salut éternel, et le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la religion et pour le service du Maître des rois de la terre. Grand Dieu! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs? Et frappez-moi plutôt ici-bas, et réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation, où la naissance m'a placé, est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu! et laissez-moi retomber dans la poussière d'où je suis sorti; la place qui m'approchera le plus près de vous sera toujours la plus souhaitable pour moi; et le fumier même où Job était assis me paraîtrait préférable au trône, s'il fallait y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les grâces sont moins abondantes dans la prospérité, parce que souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avait préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que nous y fussions placés que pour s'accommoder à la dépravation de nos désirs. Au lieu de lui demander sa grâce, l'affaiblissement de nos passions et les dons du siècle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux et des souhaits que pour la terre, pour les biens et la gloire que le monde estime. Le Seigneur, attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, et indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits; il nous a punis en les favorisant, dit saint Augustin; il est devenu un Dieu cruel en devenant propice; il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir; il a écarté tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à nos desseins ambitieux; il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos désirs; il nous a, pour ainsi dire, portés lui-même sur ses ailes au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant ses premiers desseins sur vous vous préparaient la voie des dégoûts et des disgrâces, comme la plus sûre pour votre salut, et la plus convenable à la fragilité de votre cœur et au caractère de vos penchants;

vous l'avez forcé, si je l'ose dire, de changer cet ordre; il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point; il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter; il vous laisse entre les mains de vos passions, dans des voies que vos passions toutes seules se sont frayées; vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que sa sagesse ne vous avait pas destinés, et qu'il laisse ensuite errer loin de lui au gré de ses désirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions et la tendresse d'un père. Si votre élévation était son ouvrage, les écueils, qui en sont inséparables, se changeraient pour vous en moyens de salut; mais dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on peut y trouver vont devenir pour vous des écueils.

Il est donc certain que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce que les grâces qui forment le repentir, y sont plus rares. Mais de plus, je dis, en second lieu que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux grâces de conversion que Dieu pourrait accorder aux grands et aux heureux du monde; seconde raison, et voici les motifs sur lesquels elle est fondée.

Premièrement, je pourrais vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent au tribunal dans toute la sincérité de Dieu. Or, scit que par une opposition naturelle à la vérité, les personnes élevées n'aiment pas à l'entendre, soit que par une faiblesse indigne de la sainteté et de l'autorité du sacerdoce, on craigne de la leur dire, il est certain que les grands et les puissants trouvent rarement de ces hommes fidèles à leur ministère, et en qui la parole du Seigneur ne soit point liée, lorsqu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conscience. Les Nathan et les Jean-Baptiste ne sont pas de tous les siècles. La présence seule des grands de la terre affaiblit la vérité dans nos bouches; on craint ceux qu'on devrait instruire, on respecte leurs passions comme leur rang et leurs titres; le juge tremble devant le coupable; celui qui va prononcer l'arrêt semble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner, et pourvu qu'on n'applaudisse pas à leurs crimes, on s'applaudit presque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les ministres mêmes les mieux intentionnés se persuadent qu'il faut ici de la complaisance; on a recours à des ménagements qui blessent le devoir; on accommode la règle aux personnes, loin de juger les personnes par la règle; en place des exceptions où il aurait fallu ne mettre que la loi. Ainsi la vérité n'est jamais montrée aux grands que sous le voile des adoucissements et des mesures; et il est rare qu'ils fassent pénitence, parce qu'il est rare qu'ils soient instruits. C'est la plainte que faisait autrefois Jérémie : *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent.* (*Thren.* II, 14.)

Mais je veux qu'ils trouvent des ministres fidèles et qui ne connaissent personne selon la chair; car il est encore des prophètes dans Israël; la grâce de la pénitence est une grâce de docilité et de soumission; il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujettir son humeur à des conseils utiles, et savoir marcher par des routes qu'on n'aurait pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos sentiments, respecter vos erreurs, et applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui et par lui à la vérité; vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures; vous entreprendrez d'imposer des lois, où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman, élevé aux premières places d'une cour superbe, n'écoute qu'avec dérision les sages conseils du prophète Elisée et prend pour une simplicité le remède que l'homme de Dieu lui prescrit et la sainte autorité de son ministère. On veut être grand où il ne faudrait être que pénitent.

Nouvelle raison. On porte au tribunal un goût de raffinement et de fausse élévation d'esprit, toujours opposé à la grâce de la pénitence, qui est une grâce de simplicité et d'enfance chrétienne. Si le ministre saint ne parle pas le langage du monde, s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang et à la naissance, s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des fidèles, s'il vous prescrit les mêmes devoirs, s'il vous prédit les mêmes malheurs et les mêmes peines, s'il trouve dans vos passions la même énormité, s'il vous conseille les mêmes remèdes, vous traitez son zèle de simplicité, ses lumières ne sont plus pour vous qu'une ignorance du monde et de ses usages; vous le croyez moins propre à conduire au salut les personnes d'un certain rang, il semble qu'il y a un autre Evangile pour vous que pour le peuple; qu'en Jésus-Christ il y a distinction de grec et de barbare, de noble et de roturier, et que pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des saints.

La grâce de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des grands et des heureux du monde; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors et dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison.

Car je ne vous dis pas, premièrement :

qu'un cœur heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui ; rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parce que cet amour est comme endormi et rassasié par les biens apparents. Il faut à la grâce des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut presque rien sur les âmes heureuses. Le riche de l'Evangile (*Luc.*, XII, 18), de quoi s'occupe-t-il dans son abondance ? d'abattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux ; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère. Il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lorsqu'on ne se suffit plus à soi-même ; on ne cherche le repos dans l'auteur de son être que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassès n'invoque le Dieu de ses pères que dans l'horreur de sa prison et sous la pesanteur de ses chaînes. L'enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous-même, qui m'écoutez, dans les moments où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui : vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable, mais le retour de la faveur et de la prospérité a rappelé dans votre esprit des images plus douces et plus riantes, et vous vous êtes rendu au monde dès que le monde a voulu revenir à vous ; vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts et des afflictions, vous périrez dans la prospérité.

Mais que serait-ce si j'examinais ici l'abus que vous avez fait de vos places et de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au tribunal de Jésus-Christ, et qui vous engage en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse et réprouvée de Dieu ? Quels nouveaux abîmes ! si la brièveté d'un discours permettait de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Israël, que de licence ! que de déprédations ! que de violences ! que de malheurs publics et particuliers Dieu mettra un jour sur votre compte ! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples et des affaires publiques, que de personnes indignes favorisées ! que d'événements publics et funestes ont peut-être trouvé leur source, ou dans vos jalousies secrètes, ou dans vos intérêts personnels ! que de complaisances injustes que la faveur, l'amitié, le sang et peut-être des attachements criminels ont obtenues de vous ! que d'abus, ou tolérés par votre négligence, ou autorisés par vos exemples ! que de plaintes mal écoutées ! que d'oppressions dissimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix et ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étaient les auteurs et qui vous devaient leur fortune et leur place ! Où sont les grands qui fassent entrer ces détails et cette multitude innombrable de crimes étrangers dans les réparations de leur pénitence ?

Enfin, je ne dis rien des obstacles extérieurs que la prospérité y met. La retraite vous serait nécessaire : votre rang et vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde et des affaires ; les macérations seraient le seul remède qui pourrait expier vos voluptés passées : les délicatesses de votre éducation, ou les bienséances de votre autorité, vous les interdisent; la fuite des honneurs servirait d'expiation aux excès passés de votre ambition, et pour soutenir votre nom, il faut aspirer à de nouvelles grâces; les humiliations guériraient l'enflure de votre cœur, et il faut que vous souffriez des hommages, et que, comme Saül après son crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne souffre des mépris qu'on aurait pour votre personne ; la prière soutiendrait vos faibles désirs de pénitence, et les embarras de votre fortune, ou ne vous en laissent pas le loisir, ou vous en ont fait perdre l'usage ; la prospérité vous avait aplani tous les chemins du crime, elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Aussi, mes frères, la pénitence des grands et des puissants est d'ordinaire si imparfaite : on reçoit tout ce qu'ils veulent donner; les plus faibles efforts sont publiés comme des vertus héroïques; à peine ont-ils fait quelque légère démarche pour sortir de leurs égarements, qu'on leur donne tous les éloges dus à une vertu consommée ; on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent; on leur compte tout : un discours, un désir, un sentiment; les signes de la piété passent pour la piété elle-même ; et n'être plus pécheur est pour eux la plus sublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu ! où les titres et le rang n'ajoutent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, et non pas par le rang qui lui donne du prix devant les hommes; et tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que nous laissant plus de plaisirs et plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures et éclatantes que dans les actes pénibles et secrets de la foi et de la piété. Ils favorisent le culte et la religion; ils protégent les gens de bien; ils entrent dans les œuvres de miséricorde; ils soutiennent les asiles publics de la misère ou de l'innocence ; mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fond de la pénitence et de la piété chrétienne, ils ne la connaissent pas, ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitents ; ils sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes ; ils emploient leur autorité pour soutenir le bien, mais ils se croient dispensés de le faire ; ils servent aux desseins de Dieu sur son Eglise en soutenant les entreprises qui le glorifient, mais ils ne satisfont pas à sa

justice en expiant les crimes qui l'ont outragé ; en un mot, ils servent au salut des autres, et rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu qu'on opprime, elle sauve Moïse des eaux, elle emploie ses biens et son autorité à l'éducation du conducteur d'Israel, qui doit un jour délivrer ses frères; elle l'adopte et le met au nombre de ses propres enfants, mais sa vertu ne va pas plus loin; contente de favoriser le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi et l'innocence; et pour être la protectrice de Moïse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités et des coutumes d'Egypte. Tels sont les dangers de la prospérité : elle facilite toutes les passions; elle met des obstacles infinis à la pénitence.

Or voici le fruit de ce discours. Etes-vous né dans l'élévation et dans l'abondance? pensez que les faveurs temporelles ne sont pas promises aux chrétiens; et que si la Providence les a répandues sur vous, ce n'est que pour vous ménager et le mérite de les mépriser, et des occasions d'exercer la miséricorde, en donnant libéralement ce que vous avez reçu gratuitement ; pensez que l'élévation ou la bassesse du chrétien est dans l'innocence ou dans le déréglement de ses penchants ; et que le pécheur est la plus vile, la plus méprisable et la dernière des créatures devant Dieu ; pensez que les dangers croissant avec la fortune, vous avez besoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naissent dans la foule ; et que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auraient sauvé dans l'obscurité; pensez que votre élévation ne vous donne aucun privilége sur les lois de l'Evangile, et qu'on exigera de vous jusqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les esclaves : pensez enfin que tous les objets agréables que la prospérité rassemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occasions continuelles de renoncement ; que ce sont pour vous des piéges et des tentations plutôt que des avantages ; et que si vous ne souffrez pas de toute votre prospérité, vous en jouissez et n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Etes-vous affligé par des pertes et par des disgrâces? souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le Roi immortel des siècles; souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer et qu'on serait obligé de mépriser, si on le possédait encore; souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des justes ; qu'on ne peut aller à la gloire des saints que par les croix; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre ; et qu'au lit de la mort vous ne voudriez pas changer vos afflictions et vos peines passées contre tous les sceptres et toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes; et dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrâce : *Passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles.* (*Oraison du troisième dimanche après la Pentecôte.*) Ainsi soit-il.

## SERMON XIII.

### *Pour le lundi de la seconde semaine de Carême.*

#### SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini. (*Joan.*, VIII, 21.)

*Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Si vous n'avez pas frémi, mes frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Ecritures, je ne vois plus de vérité dans la religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; et il me semble qu'en exposant de si formidables menaces, il faudrait plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs excessives qu'elles pourraient jeter dans les esprits, que pour réveiller l'attention et la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques : vos villes démolies, vos femmes et vos enfants menés en servitude, et l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares et infidèles, que Jésus-Christ vous annonce aujourd'hui ; ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, et sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessait de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu et l'impénitence au lit de la mort qu'on vous annonce; des efforts pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles et rejetés; la réprobation consommée en ce moment fatal; et une âme depuis longtemps infidèle à la grâce, menée enfin captive par son péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

C'est la destinée déplorable de tant de fidèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure ; c'est celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent; c'est la vôtre, mon cher auditeur, si vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, et vous le chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu ! mais que devient votre bonté, lorsque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure? Ses pleurs, ses sanglots, sa bouche tremblante collée sur le signe sacré de son salut, ses promesses de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? et devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé ? Ne mettons point de bornes à ses miséricordes infinies, mes frères : il peut se laisser fléchir, mais vous ne le fléchirez pas; et il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général,

à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque rang que vous puissiez être.

Cette matière est trop effrayante pour y chercher un autre dessein que celui que les paroles de Jésus-Christ elles-mêmes nous fournissent : si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché ; cette terrible vérité m'occupe tout entier; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or, si vous différez jusque là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, et de retourner à lui : *Quo ego vado, vos non potestis venire* (*Joan.*, VIII, 22); parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, et de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu, irrité alors envers le pécheur, et qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même, les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher et retourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible: la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit-Saint, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ : *Quo ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jésus-Christ; c'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jésus-Christ : parce que, ou le temps vous manquera, ou le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, mes frères, à ces vérités importantes.

Je dis donc premièrement, que vous êtes imprudent de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours son ange pour vous préserver; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidents, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur le champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils impossibles? ces accidents sont-ils fort rares? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme : Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois? Le ministre de Jésus-Christ s'est présenté; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors! quels retours sur vous-même! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut-être ces terribles accidents sont-ils arrivés à vos yeux? et sans sortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-dessus quelque leçon domestique? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayants? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin serait semblable? Que sais-je, si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein; et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante, ne répandra pas le deuil parmi nous; et ne fournira pas, à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances?

Quel est donc votre aveuglement, mon cher auditeur, de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez le moins vous répondre? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise, la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourraient vous en répondre; mais vous comptez sur le temps. Eh! qui peut être ici votre garant? De qui les jours et les années dépendent-ils? Qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire, et de dompter vos passions? Des titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos moments? Ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit? N'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître; qu'il tient nos destinées entre ses mains; et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec

tant d'ardeur à un monde, auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus?

O vous, mon Dieu! qui seul avez posé des bornes à la vie de chacun de nous: vous qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès lors marquâtes sur mon front celui de ma mort; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pèlerinage; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course, ou si je touche déjà au terme fatal, au delà duquel est la mort et le jugement.

Mais vous vous rassurez peut-être sur ce que ces exemples de mort imprévue sont rares; et que ce sont là de ces coups extraordinaires et uniques, qui ne tombent que sur un petit nombre de malheureux. Je pourrais vous redire que la justice de Dieu les rend tous les jours très-communs; et que ce qui était rare dans les siècles qui nous ont précédés, est devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidents ne tombent que sur un petit nombre de malheureux : outre qu'il peut arriver que vous soyez de ce petit nombre, et que quand ce malheur ne devrait tomber que sur un seul de vos citoyens, vous ne seriez pas sage de ne pas le craindre: outre cela je vous dis que le plus grand nombre est de ceux qui sont surpris; que presque tous les pécheurs meurent lorsqu'ils croient la mort encore éloignée; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, et à l'heure qu'on y pense le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours n'est jamais le dernier dans notre esprit; que, lorsqu'étendu sur le lit de votre douleur la mort sera déjà à la porte, vous la croirez encore loin; vous reculerez encore l'affaire de votre salut, et la proposition qu'on vous fera d'appeler un ministre de Jésus-Christ. Je vous dis que, après même l'avoir appelé, vous regarderez son ministère plutôt comme une bienséance de maladie que comme une nouvelle de mort; vous ne confesserez pas vos crimes, comme devant aller paraître devant Dieu pour en rendre compte; vous laisserez encore sur votre conscience mille choses douteuses, que vous réserverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant, vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts sont soudaines; qu'il n'est presque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le temps ne soit refusé, et qui n'aille paraître devant Dieu, sans s'être préparé à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le petit nombre!

Mais je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres du Seigneur aient le loisir de vous venir dire, comme autrefois un prophète au roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez* (*Isa.*, XXXVIII, 1); l'accablement où vous serez alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jésus-Christ? Seconde réflexion. De quoi, je vous prie, est capable alors une âme criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il reste à peine encore assez de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe; une langue qui se lie et s'épaissit; une mémoire qui se confond; un cœur qui s'éteint; vous voulez que dans cet état un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience? vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses scandales, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impureté d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué; et en un mot, qu'il entre dans des soins et dans un détail, à qui l'esprit le plus serein et la raison la plus entière pourraient à peine suffire? Vous voulez que cette âme, déjà immobile et liée des chaînes de la mort, sente l'horreur de ses iniquités passées; qu'elle pense sérieusement à implorer les miséricordes de son Dieu, elle, dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à des songes, et qui ne pense plus que comme on pense en dormant?

Grand Dieu! vous qui du haut de votre justice êtes alors plus attentif que jamais aux mouvements secrets de cette âme infortunée, que se passe-t-il en ces derniers moments entre elle et vous? qu'y découvrez-vous, qui puisse réparer une vie entière de crime et apaiser votre colère? Se tourne-t-elle seulement vers son Créateur? adore-t-elle en secret l'auteur de ses bienfaits et le vengeur de ses ingratitudes? s'anéantit-elle sous la main levée pour la frapper? se regarde-t-elle comme une victime destinée à des tourments éternels, si vous la jugez selon votre justice? fait-elle monter vers vous, de l'abîme de sa douleur, les cris d'un repentir sincère? lui échappe-t-il seulement un désir que vous daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connaître? Et que voyez-vous, grand Dieu! dans les tristes agitations qu'elle laisse paraître, que les derniers efforts d'une âme qui se défend contre le trépas, et d'une machine qui se dissout?

Répondez ici pour moi, vous mes frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois jusqu'aux portes du tombeau et en a retirés depuis. Lorsqu'étendu sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi entre la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupaient-ils encore? Où étiez-vous alors? quel usage faisiez-vous de votre raison? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuses et mal liées, où vos maux avaient plus de part que votre salut? Que furent pour vous les derniers remèdes des mourants que l'Eglise vous appliqua? Des songes, dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvé plus prêt à paraître devant Jésus-Christ, si cette maladie eût fini vos jours? quelle âme seriez-vous allé présenter au pied du tribunal redoutable? Qu'en avez-vous dit vous-même,

depuis revenu en santé? Que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien. Vous l'avez dit, mais l'avez-vous fait? ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre? et le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugements de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort, c'est que, si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant, des moments si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfants avides attendent autour d'un lit le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfants d'Isaac, à surprendre un père mourant, et à se supplanter les uns les autres; se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience; l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de Jésus-Christ est appelé, car il faut attendre que le mourant ne le connaisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi; cependant le mal presse; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent, mais le lui faisons-nous sentir? Nous lui demandons quelque signe: il lève des yeux mourants, il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile, il consent de la tête, nous croyons l'entendre, mais s'entend-il lui-même? Le prêtre du Seigneur crie à haute voix; il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut, et le nom de son Sauveur répété mille fois avec effort; mais le porte-t-il jusque dans son cœur? il s'arme du signe de notre rédemption; il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire; il l'applique sur sa bouche tremblante et livide; il lui fait lever vers cet objet consolant ses mains défaillantes et ses yeux déjà à demi éteints, mais le lui fait-il connaître? La mort arrive, il expire. Grand Dieu! que devient cette âme? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant, aux pieds du tribunal redoutable, l'abîme ouvert sous ses yeux, et n'ayant mis entre une vie toute criminelle et la sévérité de vos jugements que la léthargie et les songes d'une courte maladie! A cela, mes frères, que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute simple du Prophète? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, et que personne ne puisse plus alors vous enlever de ses mains: *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, nequando rapiat, et non sit qui eripiat.* (*Psal.*, XLIX, 22.)

D'ailleurs, mes frères, et cette dernière vérité n'est pas moins digne de votre attention, promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir la raison aussi saine et aussi entière que vous l'avez aujourd'hui; ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur? Croyez-vous que des passions que vous nourrissez depuis l'enfance, qui sont devenues comme votre fonds et votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un instant; qu'il se fera en vous un miracle soudain, et que vous serez changé tout d'un coup en un nouvel homme? Les maladies que la mort ne termine point opèrent-elles beaucoup de conversions? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au sortir de ces extrémités, après les plus belles protestations, et les derniers remèdes de l'Eglise reçus avec une componction apparente, mener une vie nouvelle? Qui peut mieux répondre là-dessus que vous-même? Vous avez été quelquefois jusqu'aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles convertí? vous croyiez être changé, vous en assuriez le ministre de la pénitence, et peut-être les spectateurs de vos maux, mais l'étiez-vous? le danger passé, la santé revenue, les passions n'ont-elles pas reparu, et ne vous êtes-vous pas encore retrouvé le même? Le cœur se fait-il en si peu de temps de nouveaux penchants et comme un nouvel être?

Quoi! mon cher auditeur, après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste? Ah! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourants, peintes sur vos murs les images funestes de vos anciens désordres; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur; et malgré le scandale public, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'Esprit de Dieu l'a dit: Les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, et ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau: *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* (*Job*, XX, 11.) Et notre siècle, et ceux de nos pères, n'ont-ils pas vu des monstres qui, en expirant même, juraient une affreuse fidélité jusqu'au delà du tombeau à l'objet détestable de leur passion, et dont l'âme réprouvée ne sortait de leur corps qu'avec des soupirs et des regrets de crime et de volupté? O Dieu! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à sa propre corruption!

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un désir en vivant, et ç'a été celui d'amasser du bien aux dépens des peuples, et

par les voies les plus injustes et les plus odieuses; vous croyez qu'alors il puisse consentir que des gains qu'il a toujours crus permis, deviennent criminels, et que des restitutions infinies remettent son nom et sa postérité dans la poussière d'où il les avait tirés? Ah! dit l'Esprit de Dieu, il vomira avec son âme les richesses qu'il avait dévorées; mais cela malgré lui: le Seigneur les arrachera de ses entrailles, mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur: *Divitias, quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus.* (*Ibid.*, 15.)

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, et qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? Eh! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin d'une force d'esprit qui flattera sa vanité; peut être voudra-t-il paraître au dessus des frayeurs vulgaires, et regarder d'un œil tranquille et assuré l'incertitude d'un avenir; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel; peut-être aussi mourra-t-il en monstre et en désespéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde et à elle-même; vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde et tous ses amusements s'évanouir et s'éloigner d'elle pour toujours? Ah! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changements qu'une longue maladie aura faits sur son visage; qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde; et qu'elle dise, comme cet infortuné roi d'Amalec: Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enlève au milieu de mes plus beaux jours? *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV, 32.)

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les Livres saints: leur fin sera semblable à leurs œuvres: *Quorum finis erit secundum opera ipsorum.* (II *Cor.*, XI, 15.) Vous avez vécu impudique, vous mourrez tel; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre cœur; vous avez vécu mollement sans vices ni vertu, vous mourrez lâchement et sans componction; vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence et ne les exécutant jamais: vous mourrez plein de désirs et vide de bonnes œuvres; vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu, tantôt voluptueux, tantôt pénitent, et vous laissant décider par votre goût et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger: vous mourrez dans ces tristes alternatives, et vos larmes au lit de la mort ne seront que ce qu'elles avaient été pendant votre vie, c'est-à-dire un repentir passager et superficiel; des soupirs d'un cœur tendre et sensible, mais non pas d'un cœur pénitent; en un mot, vous mourrez dans votre péché: *In peccato vestro moriemini;* dans ce péché où vous croupissez depuis si longtemps; dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs et dans votre tempérament; dans ce péché qui est comme né avec vous, et dont une vie entière n'a pu vous corriger: *In peccato vestro moriemini.* Achab meurt impie, Jézabel voluptueuse, Saül vindicatif, les enfants d'Héli sacriléges, Absalon rebelle, Balthazar efféminé, Hérode incestueux. Toute l'Ecriture est remplie de pareils exemples; tous les prophètes retentissent de ces menaces; Jésus-Christ s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus insensibles: l'expérience est ici terrible; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh! que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut et de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne saurait jamais trop tôt commencer, et d'autant plus qu'elle est toujours manquée lorsqu'elle est différée? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps. N'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez Jésus-Christ tandis qu'on peut le trouver; car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non-seulement vous ne pourrez plus le chercher, mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas, et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas: *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort.

### SECONDE PARTIE.

Si vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché: parce que quand vous pourriez alors chercher Jésus-Christ, vous ne le chercherez pas, et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis, premièrement, que vous ne chercherez pas alors Jésus-Christ, parce qu'il se sera éloigné de vous et qu'il vous aura abandonné: *Ego vado, et in peccato vestro moriemini.* Première raison. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience, au delà desquelles il ne va jamais, et que, comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spéciales destinées à chacun de nous en particulier, lesquelles, une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence et de sa fureur, et ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires et presque toujours inutiles de la grâce, ou

que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'ordre de sa sagesse et de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi, lorsque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, et que le nombre de dix justes arrêté dans l'ordre éternel de ses conseils ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui, le Seigneur ne put se laisser fléchir, et il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur et son feu sur ces villes criminelles.

Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de salut et de propitiation; que nous pouvons toujours retourner à Dieu; que à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui, et que, tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable, c'est une vérité de la foi; mais je sais aussi que chaque grâce spéciale dont vous abusez peut être la dernière de votre vie, que Dieu se lasse; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; que après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatrième; qu'un seul crime quelquefois consomme la réprobation d'un pécheur. Je sais qu'*il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes* (*Psal.* LXV, 5.); que *l'on ne connaît pas la puissance de sa colère*, et que *jamais personne n'a pu compter sa fureur et son indignation.* (*Psal.* LXXXIX, 11, 12.)

Cette vérité si terrible et si incontestable supposée, tirons-en d'abord une conséquence qui ne l'est pas moins. Si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une âme infidèle, et que après avoir pris longtemps un soin inutile de Babylone, il se venge enfin en l'abandonnant à elle-même; certes, il n'est point de circonstance où cette sévérité soit plus juste et mieux placée qu'au lit de mort; c'est alors que Dieu doit à sa justice l'abandon du pécheur. Car dites moi, mes frères, si, après un petit nombre d'inspirations négligées, Dieu laisse quelquefois une âme à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous surtout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ses grâces; vous qui, depuis le matin de votre vie jusqu'à cette dernière heure, aurez toujours été agité par des remords cruels et inutiles sur votre état; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence et l'ingratitude jusqu'à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime et un cœur endurci contre toutes les terreurs de la religion; vous qui aurez refusé ses miséricordes aussi longtemps que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités; vous, en un mot, qu'il avait préparé à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment. Vous voudriez qu'alors le Dieu juste et terrible vous regardât avec des yeux de bonté; qu'il se souvînt de vous dans le temps de votre affliction, c'est-à-dire dans la seule circonstance que sa colère attendait depuis si longtemps pour se venger et pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de ses grâces.

Mais, ô mon Dieu! où serait donc cette justice qui trempe ses flèches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, et qui se console dans sa vengeance? et que deviendraient donc ces menaces si effrayantes et toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos livres saints? et quand est-ce donc que Dieu se vengerait, mes frères, s'il ne se vengeait point alors? La patience, qui lui fait supporter le pécheur durant la santé, serait-elle si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Ecritures, si elle devait se terminer par un acte de clémence? serait-il si sévère lorsqu'il tarde de punir, si, en dissimulant ses offenses, il ne lui préparait pas un affreux endurcissement à la fin?

Mais, mon cher auditeur, quand la justice de Dieu ne s'opposerait pas à sa clémence dans ce dernier moment, la nature toute seule de la grâce que vous vous promettrez alors ne vous permettrait pas de l'attendre. Car non-seulement vous vous promettez la grâce de la conversion, c'est-à-dire cette grâce qui change le cœur; mais vous vous promettez encore la grâce qui nous fait mourir dans la sainteté et dans la justice, la grâce qui consomme la sanctification d'une âme, la grâce de la persévérance finale; mais c'est la grâce des seuls élus, c'est le plus grand de tous les dons, c'est la consommation de toutes les grâces, c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une âme, c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété, c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux-mêmes qui ont marché longtemps devant lui dans la justice et dans la sainteté; et la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les justes de tous les siècles. Et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies? et vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti et toujours infidèle, une grâce qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été longtemps justes? et vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis vous-même à vos crimes? O mon Dieu! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes? et vos serviteurs, qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, et qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion; ou le pécheur qui, continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, et n'offre pour

l'obtenir que ses crimes et la présomption de l'avoir attendu ?

Oui, mon cher auditeur, quand même Dieu accorderait quelquefois cette grande miséricorde, au lit de la mort, à une âme qui aurait jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourrait arriver qu'un pécheur, qui durant ses désordres n'aurait jamais eu de retour sur lui-même et sur son salut, et qui aurait vécu sans aucun sentiment de foi et sans aucun remords de ses crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel des yeux baignés de larmes et un cœur nouvellement attendri ; et que le Seigneur, du haut de ses miséricordes, jetât des regards propices sur un aveugle qui commencerait alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grâce de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourrait l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous, qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos déréglements ; vous, qui ne différez de vous convertir que parce que vous croyez que vous serez assez à temps au lit de la mort de vous donner à Dieu, et qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous, qui prenez dans sa miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même, qui ne saurait pas s'irriter ; d'un Dieu même, qui ne serait que clément sans être juste; d'un Dieu même, qui ne vous aurait pas déclaré qu'alors il vous abandonnera : quelle ressource pourrait-il vous rester? Quand une vie entière de crimes n'éloignerait pas alors de vous cette grâce signalée que vous attendez, la témérité toute seule qui vous la fait espérer vous en rendrait indigne. Rien ne met un chaos plus immense entre l'âme criminelle et la miséricorde de Dieu, que de marquer des jours et des moments à sa grâce et à son esprit qui souffle où il veut et quand il veut. Et qui êtes-vous donc? comme le disait autrefois Judith à ceux de Béthulie qui avaient marqué un jour pour se rendre à Holopherne, si le Seigneur ne venait les délivrer ; qui êtes-vous pour prescrire ainsi un terme à la miséricorde du Seigneur, et pour lui marquer des jours et des moments selon votre caprice? *Qui estis vos, qui posuistis tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum, diem constituistis ei?* (*Judith* VIII, 11, 13.)

A des vérités si terribles, vous opposez sans doute en secret ce faux espoir, que ces menaces générales ne tomberont pas sur vous en particulier. Mais je vous demande, quels sont les pécheurs menacés dans les livres saints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? Ne sont-ce pas les pécheurs qui vous ressemblent? Que trouvez-vous en vous qui puisse vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière? Votre vie passée? ah ! ce sera bien assez que Dieu veuille l'oublier. Ces désirs de conversion que vous formez tous les jours? mais c'est ce qui achèvera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'est une grâce dont Dieu alors vous demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur; et que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous qu'il n'aura pas contre la plupart des âmes impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore, mes frères? Sur la bonté de Dieu, sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur? Sa bonté? mais vous la regardez donc comme une faiblesse et une imbécillité, qui n'aurait pas assez de sentiment pour être blessée des plus grands outrages? Sa bonté? mais c'est parce qu'il est bon qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des grâces qui seraient des écueils pour les autres hommes; sa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fausse confiance des pécheurs, en ouvrant ses entrailles, dans ce dernier moment, aux cris d'une âme infidèle : c'est un trait de bonté d'ôter à nos passions des prétextes d'erreur et d'impénitence, et de ne pas faire du salut d'un seul la perte de plusieurs. Ainsi vous comptez sur sa bonté ; et c'est sa bonté même qui demande votre punition, et qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes frères, je ne vous demande qu'une réflexion. Il n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille fois la résolution de changer ; il n'est personne presque qui ne meure avant de l'avoir exécutée. Les plus déréglés même souhaitent de finir saintement : tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des justes; personne ne veut vivre comme eux. On meurt en désirant : ainsi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres; après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappelé ces projets chimériques de conversion dont ils nous avaient quelquefois entretenus pendant leur vie : il était dans le dessein de se convertir, dit-on ; il en parlait tous les jours; et là-dessus, on se calme sur sa destinée, on augure favorablement de son salut. Grand Dieu ! et c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette âme ! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugements sur elle ! Eh ! que fait-on en rappelant ses désirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos grâces toujours méprisées? On espère pour son salut sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation ; on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle était encore sur la terre; et sans doute, vous ne l'avez

abandonnée à la mort que parce que vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes! Que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes des nôtres, et vos jugements peu conformes à l'illusion de nos espérances !

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs lesquels, après une vie entière de désordres, donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur, qui endort tant d'âmes impénitentes, Jésus-Christ répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas, c'est-à-dire, que les marques mêmes les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejetées ; que vous chercherez Jésus-Christ, et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes frères, lorsque je considère cette étonnante vérité, et que je vois d'un côté le pécheur mourant chercher son Dieu et lever vers lui ses mains suppliantes, et de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui et fermer ses oreilles aux cris de sa douleur et à toutes les marques de sa pénitence; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paraît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme; je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugements, et je me sens saisi d'une secrète horreur; mais quelque terrible que paraisse alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable ne puisse effacer les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse, premièrement, parce qu'elle n'est pas libre ; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grâce et d'un véritable repentir. Car je vous prie, mon cher auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu, et fait du dernier jour de votre santé le dernier jour de vos crimes, vous remettez les armes, et vous demandez grâce, lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous; vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds; vous détestez des plaisirs infâmes lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur; vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir; vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfants et à des domestiques, que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples; en un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes? N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejetant? S'il prolongeait encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes? Si l'on venait vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étaient pas encore tout à fait déclarés, et qu'il vous restait quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeler le ministre de Jésus-Christ? avait-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connaître par là? sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie; et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, et l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure, mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, et non pas à ses crimes. Il crie, mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Père ; c'est une prière intéressée qu'il fait à son Juge. Il déteste ses égarements, mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu ; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence; il n'avait compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs, il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah ! s'il était assuré qu'il n'y a rien à craindre au delà de la mort, et que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effacerait bientôt de son esprit; et l'on aurait bientôt tari ses pleurs, si l'on pouvait calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu ! et qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusque-là mon repentir; mes larmes seront les larmes d'Ésaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées; je ne paraîtrai à vos yeux que comme un criminel qui tremble à la vue de son supplice, et non pas comme un pénitent sincère qui se confond au souvenir de ses péchés; vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon âme; je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif; mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances ; à mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon corps, je serai

alors plus vif dans mes craintes, plus faible dans mes alarmes, plus éloquent dans mes accusations; et quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu! qui couleront de la même source, d'où avaient coulé tous mes crimes?

Ainsi, mon cher auditeur, vous lèverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, et le Dieu juste se rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu vestro ridebo* (*Prov.*, II, 16); vous pleurerez, et du haut de sa justice il insultera à vos larmes: *Et subsannabo;* vous vous frapperez la poitrine, et votre cœur ne s'amollira point; vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours, et il regardera vos promesses avec dérision, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur qu'en prolongeant vos jours, il ne ferait que prolonger vos crimes; vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, et à servir Dieu durant la santé; et le Seigneur vous répondra en secret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices?* (*Psal.* XLIX, 16.) Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; et il vous répondra que *vous êtes déjà jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs; et il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes! je ne mets ma confiance que dans vos miséricordes infinies; et il vous répondra que *l'espérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz : O divin Pasteur de nos âmes! vous ne rejetez pas les brebis égarées qui reviennent à vous; et il vous répondra qu'*il y a un temps de pardonner et un temps de punir.* Vous lui direz : O Jésus! je remets mon âme entre vos mains; et il vous répondra qu'elle ne lui appartient point, et qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice; et vos gémissements infructueux, et vos supplications inutiles, ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur et pour sa vengeance : *Consolabor, et vindicabor.* (*Isa.*, II., 24.)

Ah! c'est alors que, au lieu que jusque-là on n'avait cherché dans un confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avait jamais pris qu'au hasard; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle et par ses talents; et qu'il lui dit, comme ce roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles : *Coarctor nimis.* (I *Reg.*, XXVIII, 15.) Je vous ai donc fait appeler pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve: *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam.* (*Ibid.*) Mais quelle serait alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui était permis de répondre ce que la religion l'oblige de penser? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondrait-il comme Samuel à Saül; et m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paraître en ce lieu? *Quare inquietasti me ut suscitarer?* (*Ibid.*) Il n'est plus temps de recourir au Seigneur; à quoi bon me consulter, puisqu'il vous a abandonné? *Quid interrogas me, cum Dominus recesserit a te?* Vous mourrez, et la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avait tant de fois prédit par ses ordres : *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu mea* (*ibid*, 17.) Voilà ce que pense alors le ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer, mais il n'espère pas beaucoup lui-même; il vous parle des miséricordes du Seigneur, mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous; il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance, mais il voit l'abîme déjà ouvert sous vos pieds; il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix, mais il n'ose vous dire que ce n'est plus un trône de grâce pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence; il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jeter dans le désespoir, mais il sait bien que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre; il vous répète, pour vous rassurer contre une vie entière de désordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grâce pour sauver le pécheur; et qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertu, et peut consommer la sanctification; mais il n'ignore pas que ce sont là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grâce, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut, et que la suite ordinaire et comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes frères, que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort que d'avoir le temps d'être en état de chercher Jésus-Christ; que de le chercher en effet, et de lui offrir des larmes de douleur et de pénitence? c'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler), cependant, que vous permet Jésus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes et de vos larmes, si vous les renvoyez jusque-là? Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* Consolez-vous après cela, mes frères, sur les marques de repentir que vos amis et vos proches donnent dans ce dernier moment; calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier; dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des jugements de Dieu a effrayé alors, que Dieu

lui a fait la grâce de finir chrétiennement; que si sa vie n'avait pas été trop régulière, sa mort a été très-édifiante; qu'on serait trop heureux de mourir comme lui, et qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu! mais, mes frères, il a cherché Jésus-Christ; l'a-t-il trouvé? il a gémi, il a prié; mais, a-t-il été exaucé? il a pris entre ses mains Jésus-Christ crucifié, il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes comme la pécheresse de l'Evangile; mais, lui a-t-on dit, comme à elle: *Vos péchés vous sont remis?* (*Luc.*, VII, 48.) Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son royaume; mais a-t-il entendu ces douces paroles: *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel?* (*Luc.*, XXIII, 43.) Vous l'espérez, mais vous ne le savez pas. Et moi, tout ce que je sais, c'est qu'alors on cherche Jésus-Christ, qu'on ne le trouve pas, et qu'on meurt dans son péché; tout ce que je sais, c'est que les sacrements du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation, et que la dernière des grâces de l'Eglise est souvent le dernier de ses sacriléges; tout ce que je sais, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourants, en ont parlé en des termes qui font trembler; tout ce que je sais, c'est que votre justice, ô mon Dieu! permet souvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche se frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expressions les plus vives de la douleur et du repentir, et meurent aux yeux de tout un royaume dans des sentiments extérieurs de conversions; que votre justice, toujours terrible dans ses conseils, le permet, pour endormir, si j'ose parler ainsi, par ces exemples, la fausse confiance des pécheurs impénitents. Ce sont des punitions, grand Dieu! que votre justice exerce sur les passions humaines; vous vous servez de la fausse pénitence des uns pour préparer des châtiments à l'impénitence des autres, et vous punissez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je sais, c'est que c'est une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant, si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort partaient d'un cœur véritablement pénitent et suffisaient pour le salut, il n'y aurait presque point de pécheur qui ne fût sauvé, puisque si vous en exceptez quelque impie, qui pousse jusqu'à ce dernier moment son affreuse insensibilité, et qui meurt sans vouloir entendre parler de Dieu, qui va le juger, et qu'un siècle voit à peine une fois, tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur, et qu'ainsi, contre la parole de Jésus-Christ, le plus grand nombre serait de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le temps, et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez vous ne le trouverez pas; et, par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce que la pénitence alors est presque toujours impossible, ou presque toujours inutile. Plaise à Jésus-Christ, mes frères, que ces menaces ne vous regardent pas, et que, dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité. Ainsi-soit-il.

## SERMON XIV.

*Pour le mardi de la seconde semaine de Carême.*

### SUR LE RESPECT HUMAIN.

Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus. (*Matth.*, XXIII, 5.)

*Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes.*

Ce n'est pas la fausse piété, et l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paraît l'écueil le plus à craindre pour le commun des fidèles. Le vice des pharisiens peut trouver encore des imitateurs, mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain, qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes, est bien plus rare que celui qui nous empêche de le servir de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu; c'est de rougir de la véritable; et la timidité criminelle du respect humain damne bien plus de chrétiens que l'effronterie et la duplicité de l'hypocrisie.

En quoi ces deux vices se ressemblent, c'est que tous les deux sacrifient le salut éternel aux vains jugements des hommes. Or, comme de tous les obstacles de conversion, la timidité du respect humain, la crainte faible et criminelle du monde, est le plus commun et le plus dangereux, il importe d'en faire sentir toute l'illusion; car en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne, nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres; c'est ce petit nombre de personnes qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugements, et au goût duquel nous sacrifions même nos désirs de vertu, si en les accomplissant nous devons nous attirer ses dérisions et ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme, premièrement, un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle; secondement, une crainte du monde qui la rend très-insensée: troisièmement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste. Un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parce que vous craignez le monde plus que Dieu; une crainte du monde qui la rend très-insensée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugements; enfin, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste, parce que

vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris et aux dérisions du monde, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Le crime du respect humain, sa folie et son injustice, voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La malignité de l'ennemi, dit saint Augustin (*in Psal.* XXX, enarr. 2, n. 10), dresse depuis longtemps deux piéges dangereux à la faiblesse des hommes : un piége de séduction et un piége de terreur : *Posuit in muscipula errorem et terrorem;* un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances, et un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées : *Errorem quo illiciat, terrorem quo frangat.* Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence et l'engager dans les voies funestes des passions; mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur, déjà à demi touché, et d'étouffer dans leur naissance tous ses faibles désirs de pénitence et de salut.

Or, mes frères, l'usage du monde et des plaisirs suffit presque seul pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des enchantements et une félicité imaginaire ; et il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde que le monde même ; mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugements, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides: plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte ; plus on est entré avant dans ses plaisirs et dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui, quand il s'agit de l'abandonner et de prendre le parti d'une vie plus retirée et plus régulière.

Je dis donc, mon cher auditeur, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde et des passions, malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes, je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses, et que ces timides ménagements, qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire que les crimes mêmes qui vous en avaient jusqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable, et que toute la gloire qui vient des hommes ne soit qu'un songe et une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or, ici, rappelé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites, dans la disposition de votre cœur : Seigneur, je vous servirais dès ce moment, si, dans la situation où je me trouve, il était permis de vous servir; je voudrais bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge et insupportable, si, en me déclarant ainsi pour vous, je n'allais pas lui fournir mille traits de censure et de dérision contre ma nouvelle conduite ; je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous ; vous avez mis en moi des penchants favorables à la vertu, et je ne sais quelle horreur secrète des vices dont j'ai été si longtemps esclave; cependant, je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, et qui ne saurait vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah ! si mes penchants, Seigneur, décidaient de ma destinée; si je pouvais aller vivre loin des regards publics, sans doute, je ne vivrais que pour vous; vous seul, au fond, méritez d'être servi; mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve et comme vous voulez être servi ; et comme j'ai à vivre dans le monde, et qu'il faut se déclarer pour vous ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la faiblesse de suivre des voies qui vous offensent ; et ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai pas la force d'oser lui déplaire. O homme! s'écrie saint Chrysostome, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu? Vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve: j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances et de votre mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher auditeur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais, non-seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur, elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses. Car, lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines? et que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des insensés ne ressembleront pas à ceux que lance la faiblesse d'un enfant, auxquels on ne daigne pas même parer? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* (*Psal.* LXIII, 8.) Croyez-vous que, éclairé des nouvelles lumières de la grâce, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égarements d'une raison que Dieu abandonne? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugements des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur et de pitié sur leur égarement et sur leur perte ; vous désirerez qu'ils connaissent le Seigneur, et non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils bénissent son saint nom, et non pas qu'ils applaudissent au vôtre ; qu'ils soient touchés de la vertu, et non pas qu'ils admirent vos exemples ; leur salut vous intéressera plus que leur estime, et la gloire du Seigneur que la vôtre. J'ai affligé mon âme par le jeûne, disait autrefois un roi pénitent, et le monde s'en est moqué ; je me suis couvert de cendres et de cilice, et je suis devenu la

fable de Jérusalem ; j'ai pleuré mon péché en votre présence, ô mon Dieu ! et j'ai servi de matière aux discours et aux chansons satyriques des insensés : *Et posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam ;.... et in me psallebant qui bibebant vinum.* (*Psal.* LXVIII, 12, 13.) Et alors, plus touché de leur folie que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu ! d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de votre justice : *Ego vero orationem meam ad te, Domine.* (*Ibid.*, 34.) Voilà toute l'impression que feront sur vous les vains discours des censeurs de la vertu. Je n'en dis pas même assez : croyez-vous que, dans ces premiers moments de grâce et d'un véritable changement de cœur, une âme puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu et de l'horreur de sa vie passée ? Ah ! la componction, dans ces heureux commencements, est si vive, les attraits de la grâce si divins, que le cœur, enivré, pour ainsi dire, de la force de sa douleur et de la nouveauté du saint plaisir, ne peut plus sentir que la joie de posséder son Dieu et le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane ! que peuvent alors vos discours sur une âme qui ne vous connaît plus ? Qu'importent, alors, les censures et les dérisions des enfants des hommes au juste, élevé déjà, par la foi, au-dessus de toutes les choses humaines ? qui s'entretient avec son Dieu comme un ami avec son ami, et qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre ? C'est un Moïse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, et qui n'est guère en état d'être touché des murmures et des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, âmes justes qui m'écoutez ; racontez les merveilles du Seigneur, et quels furent les commencements des opérations divines de la grâce qui changea votre cœur, et confondez la faiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer que le monde ne peut se faire craindre.

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes. On veut sans différer prendre des mesures pour son salut ; on est dégoûté du monde et des plaisirs ; et on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre, que de se donner à Dieu. Mais est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle ? qu'est-il nécessaire d'afficher, comme pour avertir le monde, qu'on va prendre le parti de la dévotion ? faut-il donner au public une scène, où l'imprudence et l'amour-propre ont d'ordinaire plus de part que l'Esprit de Dieu, et qui n'aboutit qu'à jeter un ridicule sur la vertu ? n'est-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande, et de réserver le cœur à Dieu, qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paraît fait comme les autres ? Semblable à cet ange qui conduisait le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, et ne se nourrissant que d'une viande invisible, paraissait néanmoins semblable au reste des hommes, et user de la même nourriture qu'eux : *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere ; sed ego cibo invisibili, et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor.* (*Tob.*, XII, 19.)

C'est ainsi, comme le rapporte saint Augustin, que s'abusait autrefois ce célèbre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence : détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos livres saints, chrétien dans le cœur, il se persuadait que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandait pas davantage, et qu'il pouvait se dispenser à son âge de faire un éclat dans Rome et de déclarer hautement sa conversion. Je suis chrétien, quoique je ne le paraisse pas, disait-il souvent au saint prêtre Simplicien, qui ne cessait de l'exhorter à la foi : *Noveris me jam esse christianum ;* et comme ce serviteur de Jésus-Christ lui répondait qu'il n'en croirait rien, s'il ne le voyait dans l'assemblée des fidèles donner avec ses frères des marques publiques de sa foi et de son changement : *Non credam, nec deputabo te inter christianos, nisi in ecclesia Christi te videro :* Est-ce que les murailles font le chrétien, repartait Victorin encore abusé, et comme se moquant de la simplicité de son ami ? *Ergone parietes faciunt christianum ?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! continue ce Père, de l'éclairer sur son aveuglement ; vous lui fîtes comprendre que c'était une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, et de ne pas rougir des cérémonies sacriléges des démons ; il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité : *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, mes frères, user encore de ces timides ménagements avec le monde, c'est n'être pas encore chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages ; que la charité est prudente et prend différentes formes ; qu'il faut savoir quelquefois être faible avec les faibles, et qu'il y a souvent de la vertu et du mérite, à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que nous approuvons encore ses abus et ses maximes, et qu'à nous mettre à couvert de la réputation de serviteurs de Jésus-Christ, comme d'un titre de honte et d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse que le déréglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi ! vous ne le reconnaîtriez pour votre Dieu qu'en cachette ? vous affecteriez de le méconnaître devant les hommes ? il ne serait plus que votre divinité secrète, tandis que le monde aurait vos hommages et votre culte public et déclaré ? O homme ! le Dieu du ciel et de

la terre ne serait donc plus qu'un Dieu domestique ; et, le confondant avec les idoles renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insu de vos frères ?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grâce qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi ! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde ? d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux, en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs ? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine ? Vous rougiriez des faveurs du ciel ; et le bienfait qui a guéri votre âme de ses plaies, vous ferait plus de confusion que ne vous en faisait autrefois l'infamie de vos plaies mêmes ? O homme ! un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur ? et est-ce ainsi que vous reconnaissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu ?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne, même d'un cœur noble et généreux. Car si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentiments ? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes ? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public ? Une âme, née avec quelque élévation, sait-elle ainsi se contrefaire ? Si vous êtes ami de Jésus-Christ, pourquoi vous en cachez-vous ? Quand même nous vivrions encore dans ces siècles infortunés, où on le regardait comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étaient soulevés contre lui et contre son culte ; il serait si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné ; il y aurait tant de bassesse à le désavouer en public ; et ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui : la générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité ? O homme ! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'âme, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches ; et dans la religion, vous êtes plus faux, plus faible, plus lâche que la plus vile populace.

Enfin, je n'ajoute pas que c'est un scandale même, et une occasion d'erreur que vous préparez à vos frères ; car ces exemples de ménagement, entre le monde et Jésus-Christ, deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès ; mais les plaisirs et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière et mêlée même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable ; plus vous évitez les grands désordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amusements et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères ; plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on le pense ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules et prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres ; plus, enfin, vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu, rien au delà de ce que vous faites ; et qui auraient poussé plus loin la grâce de leur conversion, si votre lâcheté ne les avait portés à croire que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres est outré et excessif ; et que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel et être homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme ! encore une fois, n'était-ce pas assez que vos déréglements eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères ? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

Mais après tout, mes frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé ? et quand ce ne serait pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugements et de ses censures son salut éternel, ne serait-ce point une folie ? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours : la folie du respect humain.

SECONDE PARTIE.

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre ; et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoique opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paraît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise ; et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel, touché d'un désir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parce qu'il craint le monde et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même, et dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est partout également insensée.

Je dis, en elle-même ; car, mon cher auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira : soyez homme de bien, soyez homme de plaisir ; choisissez de la cour ou de la retraite ; vivez en philosophe ou en libertin ; donnez-vous pour femme régulière ou pour femme du monde ; croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite et réunir tous les suffrages en votre faveur ? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde et

gardant encore tant de mesures avec lui; croyez-vous que tout vous applaudisse et que vous n'y ayez pas vos censeurs comme vos panégyristes? Ici vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon : là on vous accuse de perfidie; on vous taxe de mauvaise foi; on avilit l'éclat et le mérite de vos talents et de vos services; on vous range parmi les esprits vulgaires; on vous prête des attachements secrets et des faiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse, vengeant la cause d'un Israélite opprimé contre la violence d'un Egyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des tribus et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur, qui, après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu pour se dérober au châtiment que méritait son imposture. Moïse, au milieu de ce même peuple, conduisant les tribus et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avait chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement et qui usurpe seul une autorité qu'il devrait partager avec Aaron son frère. Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet, et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauraient convenir, parce que les passions sont la règle de leurs jugements, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher auditeur, puisque dans aucune circonstance de votre vie vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugements humains, pourquoi la craindriez vous dans la piété seulement? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour Jésus-Christ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles; chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche; chacun croira être en droit de vous prescrire loin de vous des règles de son goût et de vous donner des avis de sa façon : vous aurez des apologistes et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut? et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal que vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues et la diversité bizarre des jugements humains comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et je dis : Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite; eh! qu'importent, mes frères, les jugements des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut? si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il? et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugements et qui jugera ceux qui jugent la terre? Craignez donc les jugements de Dieu, mon cher auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh! qu'a de commun leur estime ou leur mépris avec votre destinée éternelle?

Mais non, je me trompe, leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu et le présage le plus certain de notre salut : et par conséquent, si votre changement de vie avait pu mériter les applaudissements d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui aurait pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me serait suspecte, l'œuvre de Dieu, approuvée des hommes, me ferait craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain; je tremblerais pour un changement qui n'aurait pas changé ce monde réprouvé à votre égard; il y aurait toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète (car d'ordinaire il ne saurait goûter que ce qui lui ressemble), et que Jésus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ces censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel; vous appartenez à Jésus-Christ, dès là que le monde vous réprouve.

En effet, mes frères, le juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaisse et boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* (II *Mach.*, I, 20); mais à

peine le soleil, vainqueur des nuages qui le cachaient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (*Ibid.*, 22.) Telle est la condition du juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur est couvert sous de viles apparences; on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que Jésus-Christ, le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage. Mais quand une fois le Fils de l'homme, paraissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté, alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue se rallumer; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs environné de gloire et d'immortalité, et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoutera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Faibles hommes ! que vos discours paraissent méprisables à une âme qui peut se consoler dans cette espérance !

Aussi, mes frères, si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circonstances qui l'accompagnent. Ecoutez-en les preuves, mon cher auditeur, et premièrement, si vous êtes désabusé du monde jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugements ? si, après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paraît si indigne de l'être?

D'ailleurs ne pourrait-on pas vous dire, à vous surtout : Vous avez jusqu'ici joui si injustement de l'estime des hommes ; vous êtes un abîme de misère et de corruption aux yeux de Dieu ; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos faiblesses et de vos crimes est montée en sa présence, et de ces faiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auraient couvert d'un opprobre et d'une ignominie éternelle. Cependant le monde vous a loué lorsque vous marchiez dans ses voies; il a donné à de vains talents de vaines louanges ; vous avez passé pour généreux, fidèle, modéré, sage, désintéressé, équitable ; toutes ces vertus sans la piété étaient de fausses vertus, vous le savez; plus fausses encore dans votre cœur par les soins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables. Eh ! ne faut-il pas que Dieu soit vengé ? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité et de la justice ; que vous souffriez que le monde refuse injustement à votre vertu les louanges qu'il avait injustement données à vos vices et que vous répariez par une humiliation légère, l'injustice de la gloire et de l'estime que vous avez si longtemps usurpée? Jugez vous-même si cette compensation n'est pas équitable.

Ce n'est pas tout encore ; car enfin, pourquoi craindriez-vous dans les voies du salut ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime ? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux ? Quoi ! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence serait plus timide? Vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler le monde ; et cela, dans le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes; ses jugements seraient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner ? et ne commenceriez-vous à le craindre que depuis que vous commencez à le mépriser ?

Ah ! c'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide, mes frères; le crime va la tête levée ; la vertu rougit et se cache; le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang par la honte d'une passion incestueuse; Jésabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel, pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie ; mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du ciel et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce prophète, prend des mesures pour n'être pas découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans ; mais lorsque cette reine d'Israël, femme de Jéroboam, veut recourir, dans son affliction, à un prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnaître par cette démarche la puissance du Dieu de Juda, et la vanité des idoles que son époux avait élevées, et qui ne pouvaient rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés, et ménageant encore les veaux d'or et l'erreur publique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette première démarche de religion et de retour au Dieu de ses pères.

Grand Dieu ! e t-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement et l'être à toutes les créatures; vous à qui seul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de grâces? Y a-t-il de la honte à confesser votre saint nom, à reconnaître que vous êtes seul grand, seul ado-

rable, seul immortel? et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire et à l'honneur que vous lui faites vous-même, de souffrir qu'elle vous adore?

Mais si tant de raisons, mon cher auditeur, ne vous faisaient pas encore assez sentir le ridicule de cette faiblesse, venons à la chose même : que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous alarmer? Que vous êtes changeant, et que vous aimez à donner des scènes au public? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant et incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que personne ne pourra vous ravir! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge? sainte folie plus sage que toute la sagesse du siècle, puisqu'en renonçant aux plaisirs vous ne renoncez à rien, et qu'en trouvant Dieu vous trouvez tout! Que vous ne vous soutiendrez pas, et que tel est le destin de toutes ces conversions si vives et si ferventes? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, et qui doivent animer votre vigilance! Que vous ne quittez le monde que parce que le monde vous quitte? précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompense! Que vous avez vos vues et vos desseins, et que vous ne jouez ce nouveau personnage que pour aller plus sûrement à vos fins? soupçon plus honteux au monde qu'à vous-même! Que vous affectez des routes singulières qui vous donnent du ridicule dans le monde? censure consolante qui vous déclare que vous suivez la route des saints qui n'ont jamais ressemblé à la multitude, et qui ont été dans tous les siècles des hommes singuliers! Enfin, que depuis votre changement vous n'êtes plus bon à rien? mon Dieu! mais vous servir, vous aimer, travailler à mériter votre possession éternelle; remplir ses devoirs de prince, de sujet, d'homme public, de père de famille; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre? et les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusements d'enfant et une déplorable inutilité?

Voilà donc, mon cher auditeur, ces discours si redoutables, et qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel; et encore je ne vous demande pas qui les tient ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre âme; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix et son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licencieux, et qui encore au fond du cœur rendent gloire à la vertu, et ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque; il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse et toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

### TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai que les livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jésus-Christ; et à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, et ôter à la vertu un caractère si divin et si consolant même pour les justes! Mais ce n'est pas toujours en méprisant les gens de bien que le monde les persécute, dit saint Augustin, c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété : car il est des persécutions de plus d'une sorte, et les mépris et les opprobres ne sont ni la plus dangereuse ni la plus commune.

Ce n'est point là en effet, mes frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jésus-Christ, ce monde qui ne connaît pas Dieu, ce monde qui appelle le bien un mal, et le mal un bien; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu; cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu; rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur et le désordre aient tellement prévalu sur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des restes de droiture et des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des sentiments de justice et de raison qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne sais quels traits divins imprimés sur le front du juste qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets : c'est comme un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte; une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui, même au milieu des Philistins, conserve sa terreur et sa majesté.

Plus même une âme mondaine est esclave de ses passions, plus elle estime en secret le juste qui sait les mépriser; elle sent dans sa propre faiblesse tout le mérite de la vertu. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur et de la force d'une âme qui peut résister à ce charme impérieux : toutes ses chutes sont pour elle des leçons honorables au juste; et elle apprend à estimer la piété par les violences dont elle sent qu'il faut être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi une âme fidèle lui paraît un spectacle mille fois plus digne d'admiration que tous

ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérants ; que la naissance ou le hasard donnent les sceptres et les couronnes ; que les grands hommes doivent souvent ce nom, ou aux conjonctures de leur siècle, ou au caprice et aux adulations des peuples; que les honneurs et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la réputation et du mérite; qu'enfin des talents heureux, cultivés par le travail et l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne; et qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en soi les dispositions, et comme les premières ébauches : mais que la vertu toute seule est un mérite que rien ne peut partager avec le juste; un mérite que tout contredit au dedans de nous, et dont chacun ne trouve en soi que les oppositions et les répugnances. C'est ainsi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, et que les ténèbres rendent témoignage à la lumière.

Mais non-seulement le monde ne méprise pas les serviteurs de Jésus-Christ; le monde lui-même les appelle heureux, envie leur destinée, et convient qu'ils ont choisi le meilleur parti. Oui, mon cher auditeur, vous croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens et de leur trompeuse félicité : vous croyez que l'illusion dure toujours, et que toute leur vie est un songe; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs ils regardent le juste avec des yeux d'envie; ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent; les consolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions ; le doux loisir et la tranquillité de sa retraite, aux mouvements éternels de leurs prétentions et de leurs espérances; ses jours pleins de bonnes œuvres et toujours occupés pour le salut, au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées : ce parallèle, si triste pour eux, les fait soupirer en secret; ils sentent tout le dégoût de leur état, et tout le bonheur de la condition du juste. Eh! pourquoi craindriez-vous donc de paraître serviteur de Jésus-Christ devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous, dès que vous aurez cessé de leur ressembler?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris tous les talents mondains dont vous vous faites honneur, et sur lesquels vous croyez mériter leur estime : peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire : peut-être la ressemblance de leurs passions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres : la jalousie vous dispute une vaine beauté; la fierté, votre naissance; l'ambition, vos talents et vos services; l'orgueil, vos talents et votre suffisance. Devenez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux; le monde, qui n'aspire pas à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation; et peut-être qu'avec celui-là il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement : la piété attirera sur vous de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talents, aux agréments de votre personne ; et le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages, que lorsque vous aurez commencé à les mépriser vous-même pour Jésus-Christ.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talents propres au monde, un nom illustre et de grands biens, d'avoir fait le sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu! mît-on à vos pieds des sceptres et des couronnes, et toute la gloire du monde, à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables et à des chagrins réels? Que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'âme fidèle, et à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer et de faire valoir le courage de ce sacrifice; et loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges; et vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissements injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant et de sa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu! que vous ne m'ayez rendu au centuple?

Mais ce qui me paraît encore de plus honorable à la vertu, c'est que non-seulement le monde envie la destinée des gens de bien, mais il ne cherche et il ne trouve d'ordinaire de consolation que dans leur fidélité et dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher auditeur, dans vos afflictions, et dans ces conjonctures amères, où une fortune et un crédit absolument renversés ne laissent presque plus espérer de ressource; dans ces tristes situations, où la présence de vos amis de plaisir vous devenait insupportable, et où peut-être aussi en étiez-vous abandonné ; où avez-vous trouvé plus de consolation que dans les entretiens d'un ami saint et fidèle? N'est-ce pas lui, dit saint Augustin, qui a pleuré avec vous; qui a versé de l'huile sur vos plaies; qui a ramené insensiblement votre cœur aigri, aux ordres de la Providence; qui vous a soutenu dans votre accablement, et qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout seuls savent être amis véritables, et qu'eux seuls sont capables de partager les disgrâces de leurs amis sans refroidissement, et leur prospérité sans envie?

Oui, mes frères, c'est auprès des justes que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde et des caprices de la fortune : c'est là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujettissements et des bienséances, de l'agitation des espérances et des projets : c'est là qu'ils vont respirer cet air de candeur,

de bonne foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde : c'est dans leur sein qu'ils vont verser les plus secrets mouvements de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mystères de leurs espérances; et qu'ils avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter, et que le monde est bien peu de chose : c'est là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître : c'est là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions et des défiances, et qu'il a le plaisir de se montrer et de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grâce, s'y attirer des égards et des distinctions, que la naissance et les dignités ne donnent point : on y a vu des serviteurs de Jésus-Christ, vils selon le siècle, devenir les arbitres des princes et des peuples, et s'attirer par la seule réputation de leur vertu des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom; et les césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'empire. Jéhu, roi d'Israël, en une cérémonie solennelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab, et la majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un prophète. Daniel, un des enfants de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un roi infidèle et dans un empire où il était captif, les honneurs de la pourpre et l'anneau d'or. La cour la plus dissolue de la Palestine ne put refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste; et Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du précurseur, avant que sa faiblesse en eût fait un martyr. O homme, vous rougissez de la vertu : mais c'est elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples; qui vous fera honorer des sages et des vieillards, qui vous attirera de la considération en la présence des princes, et qui, de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité : *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores;... et in conspectu potentium admirabilis ero;.... et memoriam æternam, his qui post me futuri sunt, relinquam.* (*Sap.*, VIII, 10, 11, 13.)

Prenez garde seulement de ne rien mêler de faible et d'humain à la piété : ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des faiblesses de l'homme; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire de la part du monde des dérisions et des censures. Et après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion tous les éloges d'une parfaite pénitence : craignez plutôt que le monde ne vous couronne avant que vous ayez légitimement combattu; craignez plutôt que l'erreur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre misère, et qu'à force d'entendre louer de faibles commencements de piété, vous ne rappeliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourrait à peine effacer; voilà où est le danger. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette récompense vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loisir, quand il viendra juger les justices, l'orgueil secret qui les corrompt : il est tant de faux justes, qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre : tout est à craindre pour une vertu faible et naissante quand elle est trop applaudie : on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas; et le monde, qui nous avait séduits autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous séduit encore en nous exagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étaient pas : agissez sous les yeux de Dieu seul; laissez entre ses mains les intérêts de la vertu; remettez-vous-en à lui sur les suites que votre changement de vie aura dans le monde; s'il permet que cette démarche vous attire des louanges et des applaudissements, il saura bien, au milieu de ces vaines acclamations, vous faire sentir votre néant et votre profonde misère. Paul, dans le temps même que tout un peuple, frappé de sa vertu, le prend pour une divinité, et veut lui offrir des sacrifices; Paul reçu des fidèles comme un ange de Dieu; Paul, au milieu de tant de gloire, sent au dedans l'aiguillon honteux de Satan qui l'humilie; et la main de Dieu qui l'élève, prend plaisir, ce semble, de l'abattre, de peur qu'il ne s'élève lui-même, et d'écrire sur son cœur sa propre faiblesse. Mais s'il permet que les dérisions et les censures soient le partage de votre vertu, ah! il saura bien vous dédommager par des consolations secrètes de toutes ces amertumes humaines, et soutenir son ouvrage contre le déchaînement et les vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disait autrefois l'Apôtre; nous sommes foulés aux pieds comme de la boue; mais nous ne sommes point abattus : on nous regarde comme le rebut du monde; mais nous nous réjouissons dans ces tribulations et dans ces opprobres, parce que nous sentons au dedans de nous les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie; mais commencez toujours à le servir; rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux; secouez un joug qui vous accable; osez mépriser les jugements d'un monde dont vous méprisez déjà les plaisirs, et ne faites pas à la gran-

deur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde : à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les jugements du monde; et enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu ! achevez d'éclairer ces âmes faibles qui commencent à vous connaître ; fortifiez leurs volontés timides et chancelantes ; vainquez encore une fois le monde dans leur cœur ; apprenez-leur que vos jugements seuls sont à craindre ; que les mépris et les censures des hommes ne font que donner un nouvel éclat et ajouter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve; et que les œuvres de la piété étant vos dons ne peuvent avoir de récompense digne d'elles, que vous-même. Ainsi soit-il.

## SERMON XV.

*Pour le mercredi de la seconde semaine de Carême.*

### SUR LA VOCATION.

Tunc accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi, cum filiis suis, et ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. (*Matth.*, XX, 20, 21.)

*Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche.*

Qu'il est rare, mes frères, que la nature s'accorde avec la grâce, et que les vues de la foi servent de règle aux projets et aux désirs d'une tendresse tout humaine ! Cette mère ne demande pour ses enfants qu'une gloire et une grandeur temporelle; elle ne paraît ravie de les voir attachés à Jésus-Christ que dans l'espérance de les voir un jour assis dans les premières places d'un royaume terrestre; elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances; elle ne consulte que l'excès d'une tendresse maternelle, et sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfants est la situation que Jésus-Christ leur destine, elle les élève et les fait asseoir de ses propres mains sur des trônes imaginaires, et usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des hommes.

Oui, mes frères, Dieu seul, qui voit nos cœurs et qui a marqué dès le commencement la voie par où il voulait nous conduire, peut nous en inspirer le choix; à lui seul il appartient de nous appeler à l'état où il nous a préparé dans ses conseils éternels des moyens de salut; lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer et nous conduire. Les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang, de la naissance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, sont des guides trompeurs qui nous font presque toujours prendre le change. Or, comme se tromper ici est de toutes les méprises la plus irréparable, je veux aujourd'hui vous exposer les règles de la foi sur un point si important de la doctrine chrétienne.

Il est vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent sont déjà entrés dans des engagements qui ne leur permettent plus de choisir; mais il ne sera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la première source de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que, respectant l'ordre de Dieu dans la diversité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la destinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le sort n'en est pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le sujet de ce discours. Le choix d'un état est de toutes les circonstances de la vie celle où la méprise est plus ordinaire; le choix d'un état est de toutes les circonstances de la vie celle où la méprise est plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les périls d'une fausse vocation ; c'est sur quoi j'ai à vous instruire. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

La sainteté est la vocation générale de tous les fidèles; et le Seigneur nous a tous appelés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous soyons saints et purs en sa présence. Néanmoins, la voie pour arriver à ce terme heureux, n'est pas la même pour tous les hommes; cette vie est une terre étrangère, où se sont formées des routes différentes et infinies, par lesquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la céleste patrie ; mais par lesquelles nous ne marchons sûrement que lorsque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes frères, la raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur après nous avoir appelés à la lumière de l'Evangile, en nous faisant naître de parents fidèles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; et que, sans rien déterminer sur le genre de vie et sur l'état dans lequel il voulait que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice, sur un choix si décisif pour notre éternité.

Je dis la raison; car ce serait se figurer, comme ces philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hasard et à l'aventure le soin des choses d'ici-bas; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes; qui suit le cours des révolutions humaines, sans leur donner elle-même le mouvement; qui est entraînée par l'impulsion bizarre et fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, sans la former ni la conduire, et qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événements; ce serait lui ôter cette providence attentive et cette sagesse universelle, qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui forme cette harmonie et cet arrangement admi-

rable, où l'on est forcé de reconnaître un Être suprême et intelligent, lequel, par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin; ce serait, en un mot, ou nous donner un univers et des hommes sans Dieu, ou nous donner un Dieu plus faible et plus méprisable que l'homme.

Je dis la foi: car si l'élection des justes n'est que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant sans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miséricordieuse, qui leur a préparé des voies sûres de salut; et d'un autre côté, la destinée des méchants, devant servir aussi dans les desseins de Dieu par mille rapports secrets au salut des justes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur justification, et n'être pas moins arrêtée dès le commencement que la condition même des élus. Il demeure donc établi qu'avant que nous fussions nés le Seigneur avait tracé à chacun de nous le plan de nos destinées, et, pour ainsi dire, le chemin de notre éternité; et que parmi cette multiplicité de voies qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre, et par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant, que la voie que nous nous choisissons la plupart n'est point celle que Dieu nous avait d'abord choisie, et que de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, mes frères, si vous voulez faire attention à la nature de ce choix et aux circonstances essentielles qui doivent l'accompagner. 1° Les passions et les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires; on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection et de maturité. 2° Ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous; ce n'est donc pas l'ordre de la nature qui doit en décider. 3° Le bonheur et le repos même de votre vie y sont attachés; il faut donc y consulter plus son goût que celui des autres, et n'y faire entrer pour rien le respect humain. Enfin, c'est la voie unique de salut pour nous; il faut donc être surtout attentif en le choisissant, aux facilités et aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes frères, où sont ceux qui, dans le choix d'un état de vie observent toutes ces conditions; et de là concluez si les méprises n'y sont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le respect humain, la cupidité, sont les grands ressorts qui donnent le premier branle aux diverses destinées des hommes; et si nous voulons remonter jusqu'aux premières vues qui présidèrent à notre vocation, il n'est peut-être personne ici qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces sources empoisonnées.

Et premièrement, mes frères, est-il de circonstance dans toute la vie, où la maturité, le conseil, les attentions fussent plus nécessaires, que dans le choix dont nous parlons? Quelle connaissance n'y faudrait-il pas avoir de soi-même, de peur que nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche? Quelles prières ferventes et continuelles ne devraient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ses voies? Quelle innocence de mœurs ne devrait pas nous y préparer, pour disposer le ciel par ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière?

Cependant on se détermine d'ordinaire dans un âge où à peine la raison peut connaître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devrait encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusements et des goûts puérils de l'enfance: à peine commence-t-on à bégayer qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie, et ces paroles irrévocables, qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées; le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance; ainsi, avant que nos penchants soient développés, et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagements éternels et arrêtons ce que nous devrons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses; c'est le hasard et l'occasion qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée à laquelle on ne s'attendait point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle, et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde d'où nous venions de sortir, et notre vocation à l'autel expire à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle et nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un état de vie, et voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire. Car, comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave et si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie? et comment connaîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter, et si vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même?

Et c'est ici où vous êtes inexcusables, vous, mes frères, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfants dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette prière du prophète? *Seigneur, montrez-nous vos voies, et découvrez-*

*nous les sentiers par où vous voulez nous conduire?* (*Psal.* XXIV, 1.) Priez-vous sans cesse vous-mêmes, afin que le ciel s'explique sur leur destinée? et lui dites-vous, comme autrefois les apôtres : Seigneur, vous qui connaissez le cœur de tous les hommes, apprenez-nous lequel de ces enfants vous avez choisi : *Ostende quem elegeris?* (*Act.*, I, 24.) Occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix? leur faites-vous assez entendre que de là dépend le nœud de leur salut éternel, et que les précautions ne sauraient être excessives dans une démarche où les fautes sont irréparables? leur apprenez-vous à juger de la vocation du ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les règles de la foi, par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, et qui semble ne pouvoir venir que du Maître de la nature ; par les talents qui semblent nous y destiner ; par les impressions de la grâce qui ne cesse de nous y convier en secret, par la pureté des motifs qui nous y déterminent, par le caractère de nos penchants qui nous en diminuent les dangers, et enfin, par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience, et qui, connaissant le fond de notre âme, sont plus à portée de connaître les routes qui nous sont propres? Où sont les parents que des soins si chrétiens et si indispensables occupent? Hélas! on n'a garde de donner à des enfants des instructions dont on serait fâché qu'ils fissent usage ; on les éloigne même des personnes et des lieux où ils pourraient les recevoir ; on leur exagère tous les jours les inconvénients d'un état où l'intérêt d'une maison ne les demande pas ; on leur enfle les avantages et les agréments de celui auquel on les destine, et l'on ne se sert que de leurs passions pour leur inspirer un choix qui doit les conduire à les combattre.

Seconde source de nos méprises dans le choix d'un état de vie; ce choix qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naissance ou la situation de la fortune ; on se persuade que Dieu a tracé dans ces événements purement humains le plan de nos destinées éternelles ; qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du ciel pour succéder aux titres et aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le second rang dans la maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur; qu'un grand nom et une fortune médiocre sont un engagement inévitable à choisir Jésus-Christ pour son époux.

J'avoue que la sagesse de Dieu se sert quelquefois de ces signes humains pour nous montrer de loin et accomplir en nous ses desseins de miséricorde ; que les circonstances de la naissance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagements adorables que sa bonté nous péparait depuis le commencement des siècles pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destinait, et que souvent notre situation temporelle est la première grâce qui nous prépare l'éternité; mais cette règle n'est ni sûre ni universelle. Souvent un Jacob est appelé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Esaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de la famille, est oint de l'onction sainte et établi roi d'Israël, tandis que ses frères, avec des qualités plus estimables aux yeux du monde, sont laissés dans une condition obscure et privée. Souvent un Aaron, malgré son aînesse, est appelé au sacerdoce, et Moïse son cadet, est établi au ciel chef des armées du Seigneur. Eh! qu'a de commun la vocation toute gratuite du ciel avec le cours inévitable d'une descendance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité et les mystères incompréhensibles de la grâce? Dieu a-t-il assujetti ses desseins éternels de miséricorde à la bizarrerie des arrangements humains? Les talents propres d'un état sont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? le goût qui nous en inspire le choix vient-il avec l'ordre de la naissance? et la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné plus pur, plus disposé à remplir les devoirs saints et sublimes du sacerdoce, que celui de ses frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur ou l'esclave des vues et des cupidités humaines, un Dieu de chair et de sang, et vous n'agissez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuse, tout établir dans le monde. Hé quoi! mes frères, pour ne pas partager vos biens vous sacrifiez vos enfants et le fruit de vos entrailles? Mais, ajoutez-vous, il serait désagréable de les voir traîner leur nom et prendre des partis peu convenables à leur naissance. Mais faut-il qu'ils soient ou grands selon le monde, ou réprouvés devant Dieu? n'y a-t-il pour eux que ces deux destinées? et une fortune médiocre paraît-elle plus affreuse à vos yeux que leur infortune éternelle? Mais ils seraient malheureux dans le monde. Vous ne comptez donc pour rien qu'ils le soient dans l'éternité? On n'est malheureux que lorsqu'on n'est point à sa place. Mais c'est ainsi que les maisons tombent. Vous vous trompez, mes frères, c'est ainsi qu'elles prospèrent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables ces familles heureuses, où chacun est à la place que lui-même avait marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ses enfants, parce qu'en leur prédisant des destinées différentes, il ne leur prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui les soutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.* (*Psal.* CXXVI, 1.) Aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné ; les dé-

bauches l'épuisent; il meurt sans postérité, et son nom s'éteint avec lui et avec le sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres, tombées dans l'oubli, subsisteraient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition et de la cupidité n'en avaient sapé les fondements, et enseveli leur nom et toute leurs grandeurs sous leurs ruines! Laissez vos enfants sous la main de Dieu, mes frères; il n'est pour nous de situation sûre, et pour le monde et pour l'éternité, que celle où il nous a placés lui-même.

Et voici la troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie. Le choix d'un état est pour nous l'unique voie du salut que Dieu nous a préparée; on ne doit donc en choisissant être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel; c'est-à-dire que de toutes les voies, la religion et la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos penchants et de nos faiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples et le bonheur des empires, se refuser aux besoins de l'état, négliger ces professions publiques qui fournissent aux besoins de la société, et qui en font l'ordre et l'harmonie; fuir, comme un écueil, le lien sacré du mariage, que la religion appelle saint et honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut: le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes: vous y trouverez plus d'écueils qu'au milieu du monde si vous n'y êtes point appelé: ce n'est pas l'état, c'est la vocation du ciel qui fait la sûreté. Loth est fidèle au milieu de Sodome où le Seigneur l'avait placé pour confondre, par l'exemple d'un juste, les déréglements d'une ville criminelle, et il tombe sur la montagne où il s'était arrêté contre l'ordre de l'ange qui voulait le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil si l'Esprit de Dieu ne vous y a pas conduit, et la cour un lieu de grâce et de sanctification, si l'ordre du ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il serait insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit que par ce qu'il peut offrir de plus brillant et de plus agréable, plutôt que par les secours et les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe que de vocations défectueuses! Car remontons à la source: d'où vient que cet homme est entré dans la robe? c'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un autre a suivi la route des armes? c'est que son nom et les services de ses ancêtres lui permettaient d'aspirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laissé dans l'obscurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paye-t-il de tous ses biens une charge qui l'approche de la personne du prince? c'est que sous les yeux du maître on est plus près de la source des grâces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'autel saint? que vient-il chercher dans l'église? ses trésors ou ses fonctions? ses honneurs ou ses ministères? l'éclat du sanctuaire ou le Dieu qu'on y adore? Il apporte pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité des vues d'élévation et de gloire; à un ministère de travail et de sollicitude, des espérances de repos et de mollesse; à un ministère de désintéressement, de modestie et de charité, des projets de luxe, de profusion et d'abondance, et comme cet infidèle Héliodore, il ne vient dans le temple que parce qu'il a toujours ouï dire qu'il y trouverait des richesses immenses et les dépouilles saintes des peuples.

C'est la cupidité toute seule qui fait d'ordinaire la diversité de nos destinées: car, outre que l'Esprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui est l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité. Ce sont des vues de fortune, d'élévation, de plaisir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez: vous y trouverez donc des occasions d'orgueil, d'ambition, de mollesse, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous que votre choix déclare vos penchants infortunés pour ces vices. Vous serez donc un mondain voluptueux, un courtisan ambitieux, un homme de guerre impie, un magistrat injuste, un ministre corrompu, puisque vous n'avez choisi le monde que pour ses plaisirs; la cour, que pour la faveur; les armes, que pour la licence; la robe, que pour une vaine distinction; l'autel, que pour les honneurs et les richesses du sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix en y favorisant les passions qui vous l'ont inspiré: vous serez placé sur les premiers tribunaux de la justice; vous parviendrez à la faveur du prince; vous serez distingué par tous les honneurs militaires; vous serez élevé sur le trône du sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles seront des dons que Dieu vous fera dans sa colère, et comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en seront les instruments et la plus juste peine.

Mais si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naissant, et qui ne pouvaient venir que du maître même de la nature; dernière source de nos méprises dans le choix d'un état de vie.

En effet, comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les complaisances qui coûtent au cœur y sont dangereuses; les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres penchants, traînent toujours après elles le repentir et

l'amertume, et tout ce qui s'y décide sans nous et comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or, n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, et qui nous force à des choix que tous nos penchants désavouent. Tel prend le parti des armes et suit une route d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent, parce que, né avec un nom, il n'oserait se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderait ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderait dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que déshonorer son nom par une alliance inégale. Telle sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté, parce que, n'ayant pas de quoi soutenir son nom et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paraît plus honorable aux yeux des hommes qu'une fortune obscure et rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugements qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté de ceux de qui l'on tient la vie; on n'ose produire des désirs qui contrediraient leurs desseins : on étouffe des répugnances qui deviendraient bientôt des crimes. Des parents barbares et inhumains pour élever un seul de leurs enfants plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres et de les précipiter dans l'abîme; ils arrachent du monde des enfants à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite : ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore : ils donnent à l'Eglise des ministres que l'Eglise n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose : enfin, pourvu que ce qui paraît d'une famille éclate, brille et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu ! que la présence de ces malheureuses victimes sera terrible au jour de vos vengeances pour ces parents dénaturés, et que le malheur de leur destinée sollicitera puissamment votre justice à venger leur sang contre les auteurs de leur être et de leur éternelle infortune ! C'est ainsi que l'imprudence, l'ordre de la naissance, la cupidité, les égards humains, décident de la destinée de presque tous les hommes, et de là tant de mécontentements dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles et de divorces dans les familles, tant de murmures et de chagrins à la cour, tant de dégoût dans le service, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les cloîtres. De là chacun se plaint de sa condition et envie celle d'autrui ; la femme du monde regarde l'épouse de Jésus-Christ comme heureuse : l'épouse de Jésus-Christ insensée ne forme des désirs que pour ressembler à la femme du monde ; le courtisan soupire après la tranquillité d'une vie privée : l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la cour. De là enfin, nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place. Mais, si de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire, c'est aussi celle où la méprise est le plus à craindre.

### SECONDE PARTIE.

De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est le plus à craindre, soit que vous la considériez du côté de Dieu dont elle usurpe les droits, du côté des grâces et des secours dont elle nous prive, ou enfin du côté des suites presque toujours irréparables qu'elle traîne après soi.

Du côté de Dieu dont elle usurpe les droits. En effet, en nous donnant l'être et la liberté, il ne s'est pas départi des droits qu'il avait sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes : c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant, et à régler l'usage des talents que nous n'avons reçus que de lui. Aussi à peine le premier homme fut-il sorti de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devait être sa demeure ; et il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendants, que c'était à lui seul à nous marquer un emploi et une occupation dans cet univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donnerait pas ce droit sur la créature, sa sagesse devrait l'établir seul arbitre de nos destinées. Car, connaissant tout seul les plus secrets penchants de nos cœurs ; développant déjà dans les premières ébauches de nos passions tout ce que nous devons être ; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les situations infinies où il pourrait nous placer ont avec les qualités naturelles de notre âme ; découvrant en nous mille dispositions cachées que nous ne connaissons pas, et qui n'attendent que l'occasion pour paraître ; seul, lorsqu'il tira tout du néant, et qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable et ce cours harmonieux que la durée des temps n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étaient dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siècle, de la nation, du pays, de la naissance, des talents, de l'état, les plus favorables à notre salut, et en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil et toute la suite de notre destinée. Aussi les Apôtres ne s'adressent à lui pour choisir un

successeur au disciple infidèle, que parce qu'il connaît les cœurs : *Vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi.* (*Act.*, VIII, 24.)

En effet, mes frères, Dieu seul nous connaît, et nous ne nous connaissons pas nous-mêmes : nos penchants nous séduisent; nos préjugés nous entraînent; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vue : tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée ; et il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parce que nous ne nous connaissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient; nous sortons même des mains de la souveraineté et de la sagesse divine ; nous devenons à nous-mêmes nos guides et nos soutiens : et semblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition et à notre caprice les dons et les talents dont il voulait lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous liaient encore à lui; et au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence au gré de nos passions, dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des grâces et des secours dont elle nous prive. Oui, mes frères, comme les ministères sont différents dans le corps de Jésus-Christ, les dons et les grâces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres, pour vaincre ces obstacles et pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de la miséricorde divine des grâces de magistrature, pour ainsi dire, de sacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de personne privée ; des grâces de mariage, de célibat, de cour et de retraite : et comme Dieu ne destine jamais la fin, sans préparer en même temps les moyens pour y arriver ; en marquant dans ses conseils éternels à chacun de nous l'état où il voulait que nous opérassions notre salut, il a attaché à ce choix des secours propres et singuliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, mes frères, pour participer aux grâces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'est à vous-même à vous soutenir ; s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y donnera pas sa main secourable, et vous y marcherez tout seul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ses conseils éternels; vous êtes sorti du plan de sa providence ; ce n'est pas à lui à rétracter la stabilité de ses desseins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur : vous n'avez pas choisi la situation et le ministère qu'il vous destinait dans le corps mystique de son Fils ; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place, et qui ne saurait plus recevoir les influences et l'esprit qui animent tout le reste du corps.

Ainsi le Seigneur, dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avait préparé des grâces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence ; il voulait vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde et de ses périls ; il avait résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, et de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse ; il avait même mis en vous des inclinations heureuses, et qui semblaient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparait : une âme simple et timide, un esprit paisible et naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des désirs secrets et continuels de vous consacrer à lui : mais malgré tous ces attraits et tous ces signes heureux, où les desseins de Dieu sur vous paraissaient écrits en caractères si intelligibles, vous vous êtes engagé sous un joug différent ; ah ! la sainteté du lit nuptial sera donc pour vous une occasion de luxure et d'incontinence ; vous violerez la foi d'un sacrement honorable ; vos enfants trouveront dans vos exemples le modèle de leurs désordres : le monde où vous n'étiez pas appelé vous séduira ; les périls où l'ordre de Dieu ne vous avait pas engagé, seront pour vous des occasions infaillibles de chute ; tout deviendra tentation ou écueil à votre faiblesse : les plaisirs les plus innocents souilleront votre cœur ; les objets les plus indifférents seront funestes à votre innocence ; les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles : vous corromprez tout par d'injustes usages ; et où vos frères que le Seigneur lui-même a placés dans votre situation seront en sûreté, vous n'y trouverez qu'un triste naufrage. Ainsi la mer engloutit autrefois un prophète infidèle malgré le secours d'un navire et l'habileté des pilotes, parce qu'il y était entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'elle respecte les seules traces, et qu'elle s'affermit sous les pieds du chef des apôtres, à qui le Seigneur avait ordonné de marcher sur les flots, et de venir à lui. Tout est danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide; et le danger lui-même devient une sûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais d'un autre côté, le Seigneur voulait que vous opérassiez votre salut dans l'état de simple fidèle; il vous avait préparé les grâces de cet état ; et c'était la voie qui devait vous conduire au terme heureux : les dissolutions même du premier âge, des penchants tumultueux de gloire et d'ambition, un cœur trop vif et trop sensible au plaisir, tout cela vous marquait assez qu'un ministère de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière et d'étude, n'était pas votre place. Cependant vous avez usurpé cet honneur divin ; vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint; vous êtes parvenu par des faveurs humaines, où la grâce toute

seule devait vous élever; vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maison du Seigneur, qui n'est ouverte qu'à l'humilité et à l'innocence; vous avez obtenu en importunant une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant: mais qu'avez vous fait? tous vos ministères vont devenir pour vous des écueils: le tribunal sera le piége de votre innocence; la chaire, le théâtre de votre orgueil; l'autel, le lieu de vos crimes; le patrimoine des pauvres, l'occasion de vos profusions et de vos désordres; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement. Si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire; si vous êtes élevé sur le trône sacerdotal, vous serez un homme de péché assis dans le temple de Dieu. D'où viennent ces malheurs? Votre vocation est l'ouvrage de l'homme; vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur: vous possédez le don de Dieu avec injustice; vous en userez avec profanation; vous avez souillé le sanctuaire en y entrant: vous le déshonorerez en le gouvernant; vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu et les hommes, entre la terre et le ciel: vous n'êtes que l'anathème du ciel et le scandale de la terre.

Hélas! mes frères, si tant d'âmes périssent tous les jours avec les grâces attachées à leur état; si le disciple perfide devient prévaricateur et déchoit de la grâce et du ministère de l'apostolat où Jésus-Christ lui-même l'avait appelé; si Salomon, établi roi par la volonté du Seigneur et avec des marques si éclatantes et si singulières de sa protection et de sa bienveillance, trouve dans les périls de la royauté des écueils où toute sa faiblesse vient échouer · quelle pourrait être la destinée de ceux qui, privés des mêmes secours, sont exposés aux mêmes dangers? Si la faiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris après cela quelquefois, mes frères, que les mœurs des chrétiens aient si fort dégénéré; on se demande d'où vient que nos siècles sont si différents de ceux de nos pères, que tous les états ont corrompu leur voie; que la magistrature n'est presque plus qu'une honorable oisiveté ou un art de faire servir les lois à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts, inventés pour les besoins et pour les délassements publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints et religieux élevés au milieu de nous; et que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devrait trouver cette foi, qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même: on en est, dis-je, surpris, et les justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur et lui demandent avec douleur d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile à trouver: tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devrait être. De là le magistrat, devenu l'arbitre des passions humaines, sans ces grâces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, si nécessaires pour remplir ses fonctions, n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de justice et de dignité, qui tourne à tout vent et qui fait presque autant de chutes que de démarches. De là le courtisan, engagé dans une vie de mollesse, d'ambition, de dissimulation, de plaisir et privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette persuasion vive des vérités éternelles, qui conserva purs et sans tache les Daniel et les Esther au milieu même d'une cour infidèle, devient bientôt le triste jouet de toutes les cupidités humaines et ne connaît plus d'autre maître qu'un maître mortel et d'autre divinité que la fortune. De là l'homme de guerre, environné de tous les périls de son état, sans les secours de cette sagesse, de cette foi courageuse, qui seule a pu sanctifier les Josué, les Gédéon, les David et tous les conquérants chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas longtemps contre des déréglements dont il porte déjà toutes les dispositions dans son cœur. De là le ministre de Jésus-Christ, destiné à être le sel de la terre et à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale, qui sanctifie tout et que rien ne peut souiller. De là enfin le solitaire ou la vierge consacrée à Jésus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant et n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment et même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse, rendent au monde un cœur qu'ils n'avaient jamais bien donné au Seigneur, cachent sous les dehors de la mortification mille désirs profanes, retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes, aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder, tombent loin des périls, et d'un lieu de sûreté se font une occasion de chute.

Voilà, mes frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation; et de cette dépravation et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables! dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre. Car je ne vous dis pas, que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez et que ce n'est pas ainsi qu'on arrive; je ne vous dis pas que le défaut de votre vo-

cation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule qui s'avise même d'entrer là-dessus en scrupule; mais je vous dis, comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites et tous les biens que vous ne faites pas; les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, scandalisés sous votre ministère; les abus autorisés, les desseins utiles méprisés : réparez, si vous le pouvez, ces désordres que vous ne sauriez même connaître et que votre exemple perpétuera peut-être jusqu'aux derniers âges de la monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu saint, les instructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les exemples; les lois avilies et sans vigueur par l'affaiblissement et les transgressions du législateur, les ministres autorisés dans leurs prévarications par l'infidélité du pasteur principal, les pécheurs confirmés dans le crime, les faibles sans secours, les justes sans consolation, les sacrements sans fruit, les prières de l'Eglise sans utilité, le ministère sans respect et sans dignité, toutes les sources de la grâce fermées aux fidèles par la corruption de ceux qui devaient les répandre et en être les canaux sacrés, la perte de tant d'âmes qui eussent trouvé dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle la grâce et le salut. Sondez, si vous le pouvez, cet abîme et trouvez-y, si vous le pouvez encore, une ressource.

Si vous êtes entré dans une maison sainte, vos mœurs devenues un modèle de relâchement, la piété affaiblie dans vos frères par vos exemples, leur vocation ébranlée par vos dégoûts, leur docilité révoltée par vos murmures, les maximes du monde introduites dans le lieu saint par vos discours, la tiédeur et le désordre perpétués après votre mort par le seul souvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes frères, qui inspirez à des enfants infortunés des vocations injustes, les suites affreuses et les crimes infinis dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu. Aussi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos injustices par vos largesses; vos scandales par des exemples de vertu; vos haines et vos vengeances par des actions de charité et de miséricorde; mais versez des torrents de larmes : dédommagerez-vous jamais Jésus-Christ de la perte d'une infinité d'âmes, qui auront trouvé l'écueil de leur salut dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le défaut de talents d'un ministre, que votre cupidité et non la vocation du ciel, avait élevé aux premières dignités de l'Eglise? mais distribuez tout votre bien aux pauvres, remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle et mondaine, que votre crédit seul aura placée à la tête des épouses de Jésus-Christ, fera dans la maison de Dieu : les relâchements qu'elle y portera, les âmes qu'elle y séduira, les grâces qu'elle y anéantira, les biens qu'elle y empêchera, les passions qu'elle y introduira, les obstacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'esprit primitif et au rétablissement des règles saintes? Ah! votre repentir et vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne sauraient plus réparer; ou, pour parler plus exactement, vous ne vous en repentirez jamais, et les larmes, pour les pleurer, ne vous seront jamais accordées.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables, mon cher auditeur, pour des parents ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre; car je suppose même que vous en êtes touché de repentir, quels remèdes vous prescrire? quelle mesure prendre? Vous êtes revêtu d'une dignité sainte, faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Eglise en vous y souffrant? faut-il vous arracher de l'autel où vous avez paru devant l'assemblée des fidèles? faut-il vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette? et d'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assez héroïque pour en venir à ces dépouillements d'éclat, à ces démarches extraordinaires, sans lesquels pourtant il n'est point de salut pour vous? Vous êtes entré dans des engagements ou de mariage, ou de religion, d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir, êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver? mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne saurait être la voie de votre salut?

O mon Dieu! vous qui tenez entre vos mains les destinées des hommes, quelles ressources inconnues peut-il rester à votre grâce pour ces âmes infortunées, et votre puissance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périssent? Oui, mes frères, et c'est une vérité de la foi, quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre : il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible; le Seigneur n'est pas tellement assujetti aux lois de sa justice qu'un excès de miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur, et quoique la loi déclarât coupables de mort ceux qui entraient dans la chambre d'Assuérus sans y être appelés, il restait encore néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avaient violée, et le grand roi pouvait encore étendre sur eux le sceptre de sa douceur et de sa clémence. Mais que ces grâces étaient rares! une Esther toute seule en a été favorisée; et qu'on est à plaindre, si, condamné à périr par la loi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siècle entier fournit à peine un exemple!

Ce n'est pas que je veuille ici jeter de vaines alarmes dans les consciences : la vé-

rité ne trouble que pour instruire et pour consoler. Ainsi, mon cher auditeur, si vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils ; priez beaucoup ; consultez vos talents, vos inclinations, vos forces, vos faiblesses, les intérêts de votre salut; bannissez toutes vues humaines ; attirez sur vous la grâce d'un bon choix par l'innocence de votre vie; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, et mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre sort, qu'il ne le laisse jamais entre vos mains. Si le choix est déjà fait, et que vous doutiez si les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vues de la grâce, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres : comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état est la plus sûre marque que vous y êtes appelé; remédiez à ce qui dépend de vous; faites-vous des remords utiles ; changez cette tiédeur dangereuse où vous vivez en une sainte vivacité, cette vie toute naturelle en une vie de la foi, ces négligences coupables en des attentions religieuses, ce mépris de vos obligations en une fidélité qui vous fasse respecter ce que vous devez aimer, et ne vous calmez jamais sur la vérité de votre vocation que lorsque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais, s'il est clair que le Seigneur n'ait point du tout présidé à votre choix; si l'imprudence, le respect humain, les passions seules vous ont formé un état de vie, votre sort est à plaindre, je l'avoue, mais il n'est pas désespéré; vous êtes loin du royaume des cieux, il est vrai, mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuste les grâces qu'il aurait accordées à un choix légitime : vous n'êtes pas extérieurement dans son ordre, mais le cœur y est toujours quand il se donne à lui; vous occupez une place qu'il ne vous avait pas destinée, mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir sincère sanctifient tous les états, et on est toujours à sa place quand on sert et qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes exposé sur une mer orageuse contre son ordre, comme le prophète Jonas; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre, et dites-lui : Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devait me conduire, je crie encore vers vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer : *De ventre inferi clamavi.* (*Jon.*, II, 3.) Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve: un monstre énorme me tient captif et m'environne de toutes parts : *Abyssus vallavit me.* (*Ibid.*, 6.) La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'est élevée au-dessus de ma tête : *Pelagus operuit caput meum* (*Ibid.*). Il semble que la terre s'est creusé de nouveaux abîmes pour m'y retenir éternellement : *Terræ vectes concluserunt me.* (*Ibid.*, 7.) Cependant, ô Dieu de mes pères ! vous qui les portâtes sur vos ailes à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paraisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore en vous; vous saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jeté : l'abîme entend votre voix ; il me rendra à vous, dès que vous lui aurez commandé de me rendre, et il ne vous sera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve que si j'étais dans l'enceinte de Jérusalem : *Et sublevabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus* (*Ibid.*). Oui, grand Dieu ! malgré l'extrémité de mon état, qui semble m'interdire tout espoir de retour, j'espère que j'aurai encore la consolation de revoir votre temple saint, de vous y offrir mes actions de grâces, et de vous y apaiser en mêlant au sang des victimes les larmes d'un repentir sincère : *Verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum* (*Ibid.*, 5). Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obstinent à vous fuir encore, et se font, par un désespoir orgueilleux, de l'excès de leur misère une raison pour ne plus souhaiter leur délivrance, soient abandonnés de votre miséricorde puisqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui custodiunt vanitates frustra, misericordiam suam derelinquunt.* (*Ibid.*, 9.) Pour moi, Seigneur, quelque affreuses que soient les ténèbres de la mort où je suis enseveli, tandis qu'il me sera permis de vous invoquer il me sera permis d'espérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* (*Ibid.*, 10). Vous me verrez bien plus fidèle qu'autrefois à suivre vos voies saintes, si votre main secourable me délivre de ce péril : je ne rétracterai jamais les promesses que mon âme pénétrée de douleur vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcunque vovi, reddam pro salute Domino.* (*Ibid.*) Et le reste de ma vie ne sera plus qu'un regret amer de vous avoir offensé et de m'être soustrait à vos ordres, et une attention continuelle à mériter, par l'observance exacte de vos commandements, la récompense que vous promettez à vos serviteurs fidèles. Ainsi soit-il.

## SERMON XVI.

*Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême.*

### LE MAUVAIS RICHE.

Crucior in hac flamma. (*Luc.*, XVI, 24.)

*Je suis tourmenté dans cette flamme.*

Quels sont donc les crimes affreux, mes frères, qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourments où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore? Est-ce un profanateur de son propre corps? a-t-il trempé ses mains dans le sang innocent? a-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices? est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité?

Ecoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce et paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour-propre, est une vie

chrétienne; et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Évangile. Ce réprouvé qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous instruire, était riche, dit Jésus-Christ; il était vêtu de pourpre et de lin; il faisait tous les jours bonne chère: du reste moins attentif qu'il n'aurait dû, aux besoins de Lazare qui languissait à sa porte; voilà tous ses crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses mœurs; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avait reçu de grands biens; il en goûtait toutes les douceurs: Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation: nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire tait, dont Jésus-Christ l'absout par son silence: nous contredirions même les intentions du Sauveur, en détournant le sens et l'esprit de cette histoire, et détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin en effet, mes frères, que Jésus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourments un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré? On sait assez que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront point de part dans son royaume: toute l'Ecriture est une prédiction continuelle du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, et dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu: c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez là, et que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses yeux, digne de l'enfer et de ses flammes.

Voilà l'esprit et la fin de l'histoire que Jésus-Christ nous raconte aujourd'hui; et c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener par des réflexions édifiantes toute la suite de notre Evangile. Dans le portrait que nous fait Jésus-Christ du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui n'est accompagnée ni de vice, ni de vertu: dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée. C'est-à-dire, l'innocence du monde exposée et condamnée: c'est le sujet de cette homélie. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Il importe peu à notre instruction, mes frères, d'éclaircir si Jésus-Christ a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper, selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente, comme un pasteur tendre et empressé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, et tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté sur ses épaules; ou qu'effectivement il aille jusque dans Samarie chercher une pécheresse pour la retirer de ses égarements, la parabole ne réveille pas moins la conscience du pécheur que l'histoire: ainsi, que la condamnation de notre riche infortuné soit un fait ou une figure, la vérité qu'on prétend y établir n'en est pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avait donc dans Jérusalem, dit Jésus-Christ, un homme riche: *Homo quidam erat dives.* (*Luc.*, XVI, 19.) Il semble que ce soit ici son premier crime: il était né heureux, *erat dives.* Jésus-Christ n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance. On ne nous dit pas que, né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure et sorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jérusalem, pauvre et dépourvu de tout, et que, par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues et toujours suspectes, il se fût élevé à ce point d'abondance et de prospérité où il avait depuis paru dans le monde et qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il avait acquis avec bassesse. Ce n'était pas ici un autre Zachée, qui, sur la misère publique, eût élevé une fortune monstrueuse, qui eût exigé pour lui-même les tribus dus à César, et qui ensuite, à prix d'argent, eût acheté un nom et exhaussé sa bassesse par l'éclat des dignités et la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner que, descendu d'un père avare et ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité. Le silence de Jésus-Christ le justifie sur tous ces reproches. Il était riche, *erat dives;* il jouissait paisiblement du patrimoine de ses pères, libre d'ambition, exempt de souci, environné de plaisirs tranquilles et domestiques et ne goûtant que les douceurs d'un bien qui était à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, mes frères, qui possède des richesses dans des circonstances plus innocentes? Cependant, voilà le premier degré de sa réprobation: il était riche, *erat dives.*

En second lieu, il était vêtu de pourpre et de lin: *Induebatur purpura et bysso.* (*Ibid.*) La pourpre, à la vérité, était une étoffe précieuse; mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivait à son rang et à sa naissance; que ses biens ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier et le marchand souffrissent de ses vanités et de sa magnificence, et qu'enfin, comme dit le prophète, son orgueil et son ostentation surpassassent ses forces? *Superbia ejus et arrogantia ejus..... plusquam fortitudo ejus.* (*Isa.*, XVI, 6.) Son siècle ne connaissait pas encore des désordres si communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états, où un peu de prospérité fait disputer de faste le publicain avec les princes du peuple, où les misères publiques, en augmentant les murmures, semblent augmenter les profusions; où l'on ne connaît plus ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur visage, et où l'on est modeste quand on n'outre pas le luxe établi et qu'on ne fait que se conformer à la folie et à l'excès de

l'usage. On ne reproche point à notre riche infortuné, que dans les soins de sa parure il entrât des desseins de passion et de crime, ni cette prétendue simplicité d'intention, toujours alléguée et toujours fausse, sur laquelle, femme du monde, vous excusez tant l'indécence et l'artifice de vos ajustements. En un mot, ce riche était vêtu superbement; il aimait la splendeur et la magnificence : et, dans la Synagogue où le culte était encore sensible et grossier, où l'on croyait que la magnificence du temple toute seule et l'appareil des sacrifices honoraient le Seigneur, où l'éclat extérieur des cérémonies en faisait toute la majesté, où Dieu même ne s'était montré que sous des symboles de grandeur et de gloire, il semble que cet excès était plus pardonnable que sous l'Evangile, où Jésus-Christ, pauvre et humilié, est devenu une leçon et un devoir en même temps de modestie et de simplicité à tous les fidèles.

En troisième lieu, il se traitait tous les jours magnifiquement: *Epulabatur quotidie splendide* (*Luc.*, XVI, 19); mais la loi de Moïse ne défendait que les excès; elle n'ordonnait pas encore cette rigoureuse attention sur les sens, que la loi de l'Evangile nous a depuis prescrite. Le lait et le miel étaient renfermés dans les promesses faites aux enfants d'Abraham, et il semble qu'on était autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avait été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la loi, ou manqué à l'observance des jeûnes et de tant d'abstinences qu'elle prescrivait? Il ne se faisait pas de sa naissance, de ses grands biens et de sa mollesse un prétexte pour se dispenser de ces lois rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguait les temps et les jours, et, quoiqu'il vécût dans les délices, il savait, quand il le fallait, s'affliger avec son peuple, et expier, du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisait tous les jours bonne chère, *quotidie;* mais son revenu pouvait soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère; elle était encore somptueuse et magnifique, *splendide :* mais on n'ajoute pas qu'il y eût de l'excès et de la débauche; que les libertins et les impies fussent ses convives; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement de ses repas. Il n'est point marqué qu'au sortir de là, il courût à un spectacle profane pour occuper son loisir et se délasser des fatigues de la bonne chère; que, saisi de la fureur du jeu, il en fît son occupation ordinaire et risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfants et l'héritage de ses ancêtres, ou qu'enfin, des entretiens dangereux et des commerces de passion remplissent le reste de ses journées. Sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui; il ne faisait pas l'esprit fort et ne croyait pas s'honorer en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avait autrefois opérées en faveur de son peuple et sur ses manifestations aux patriarches; il ne regardait pas la croyance commune comme un préjugé vulgaire; les superstitions des pharisiens, les erreurs des sadducéens, les disputes et les animosités de ces deux sectes qui déchiraient la Synagogue, ne lui faisaient pas conclure que la Synagogue elle-même n'avait rien de certain dans ses lois et dans son culte, et que la religion était une invention humaine; il offrait les sacrifices ordonnés, il pratiquait les ablutions prescrites; en un mot, il n'est pas appelé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidèle, fier, injuste, déloyal. Il ne se servait pas de ses biens pour corrompre l'innocence; le lit de son prochain était pour lui inviolable; la réputation et la prospérité d'autrui ne l'avaient jamais trouvé ni envieux, ni mordant; et, de la manière dont on nous parle de lui, c'était un homme de bonne chère, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce et tranquille : d'ailleurs, essentiel sur la probité, réglé dans ses mœurs, vivant sans reproche et selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien; recevant à sa table les citoyens et les étrangers; enfin, un de ces hommes que le siècle loue, que la voix publique exalte, qu'on propose pour modèles et que la piété elle-même n'oserait souvent condamner.

Or, mes frères, tel que je viens de vous le dépeindre et tel qu'il était en effet, vous paraît-il fort coupable? et si quelqu'un avant Jésus-Christ avait prononcé que cette voie est la voie qui mène à la perdition et que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion et la dureté du zèle? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saul eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait? et faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel? *Ergone Jonathas morietur?* (I *Reg.*, XIV, 45.) Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvaise riche : cependant, de quoi s'agit-il? venons au fonds; n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Evangile. Il était riche, il était vêtu magnifiquement, il faisait bonne chère; que trouvez-vous là de si énorme et de si criant? Si je n'en juge que par vos mœurs et vos maximes, non-seulement il ne paraît pas si coupable, mais je le trouve vertueux; et dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlais ici comme un sage mondain, ce serait un modèle que je vous proposerais à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous-mêmes de ceux qui lui ressemblent? Un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur; sa table est servie avec propreté et magnificence : du reste, il est homme essentiel, ami solide et plein de cette probité qui fait la véritable religion et la solide vertu. C'est

peu de le louer; on fait, ô mon Dieu! des parallèles injurieux à la piété de vos serviteurs; on dit que voilà comme il faudrait vivre dans le monde, et non pas comme tels et telles à qui la dévotion a gâté l'esprit et qui décrient la véritable piété par des façons sauvages et des singularités indiscrètes. Voilà le monde, mes frères; et, ce qui me fait trembler, c'est que le seul réprouvé que Jésus-Christ nous fasse paraître dans l'Evangile se trouverait presque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'opposerez-vous ici sa dureté envers Lazare; et du moins, en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-dessus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurais d'abord qu'à répondre avec saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse; si la sainteté de vos mœurs ne soutient pas l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien et vous n'êtes rien vous-même devant Dieu, *nihil sum.* (*I Cor.*, XIII, 2.) L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent; mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit : c'est un devoir; mais ce n'est pas l'unique, et, quoique y manquer, soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la loi.

Mais, d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre riche voluptueux, et peut-être vous trouverez-vous encore plus coupables que lui. *Il y avait*, continue Jésus-Christ, *un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, qui eût bien voulu se rassassier des miettes qui tombaient de sa table; mais personne ne lui en donnait.* (*Luc.*, XVI, 20, 21.) Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sais quoi qui blesse tous les sentiments même de l'humanité : le spectacle d'un voluptueux, assis autour d'une table chargée de mets exquis, et insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies et réduit à souhaiter des miettes pour apaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse, et la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, et vous verrez que Jésus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce riche comme un monstre d'inhumanité que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs et manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare; vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, et que la vie molle et voluptueuse du riche en fait comme le fond et le sujet principal.

1° Lazare était un mendiant public, *mendicus;* or on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigents déclarés, qui ont toute une ville pour témoin et pour ressource de leur indigence; on peut toujours se persuader que leurs importunités éternelles sont de purs artifices, et que l'oisiveté, bien plus que le besoin, forme leurs plaintes et leur misère; en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errants, notre riche pouvait s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux et plus sensible.

2° Lazare, tout couvert de plaies, il est vrai, était couché à la porte de ce riche : *Ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet si digne de pitié aurait dû l'attendrir sans doute; mais, du moins, c'est quelque chose qu'un spectacle aussi horrible à voir que le devait être Lazare fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce riche, blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux, et qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison, son asile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon cher auditeur, de faire quelques largesses; mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant, y eût eu plus de part que le désir de soulager un membre de Jésus-Christ; peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, et qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur; au lieu de reconnaître alors, dans une chair toute ulcérée, l'image des plaies honteuses que votre âme étale aux yeux, et d'expier tous les crimes de vos regards, en les laissant reposer sur un objet désagréable; ainsi, vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de délicatesse, que le réprouvé de notre Evangile, par son indifférence et par son oubli.

3° Enfin, on ne lui donnait pas même les miettes qui tombaient de la table; mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées; on se contente de remarquer qu'il les souhaitait : *cupiebat;* on n'accuse pas le riche de les lui avoir refusées, mais seulement que personne ne les lui donnait : *Nemo illi dabat.* Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim et ses misères. Lazare se tait et laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue semblait solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche; mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs, ne lui permettent guère de descendre dans ce détail et d'entrer dans ces attentions. Peut-être avait-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles, de secourir ce mendiant; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence et de défaut d'attention.

Aussi, lorsque Abraham, du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jésus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare était nu, et vous ne l'avez pas revêtu ; il avait faim et vous ne l'avez pas rassasié ; il était malade et vous ne l'avez pas soulagé ; il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* (*Ibid.*, 25.) Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre ; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avaient toujours été errants, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y possédaient rien ; ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avaient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu : vous n'êtes donc plus un enfant de la promesse, vous n'avez pas été béni en moi, et votre sort est avec les infidèles ; vous avez fait du lieu de votre pèlerinage le lieu de vos délices ; cette injuste félicité ne pouvait pas durer ; ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées ; mais vos ris et vos joies se changent en grincements de dents, et vos plaisirs d'un instant en des tourments qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem mala ; hic consolatur, tu vero cruciaris.* (*Ibid.*) Voilà son grand crime ; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance et dans la mollesse ; voilà ce qui l'a damné : et nous serions téméraires d'en chercher d'autres raisons que celles que l'esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes surpris, mes frères ! Vous ignorez donc que c'est un crime pour des chrétiens, de n'avoir point de vertu ? vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injustes ? Ah ! si un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite et charnelle, où les vertus qu'on exigeait étaient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vice ni vertu ; un membre de Jésus-Christ crucifié, un enfant de la loi nouvelle, un disciple de l'évangile, où les vertus ordonnées sont si parfaites, la violence si continuelle, les plaisirs si interdits, les souffrances si nécessaires, où l'usage des sens est environné de tant de préceptes et de conseils rigoureux, où la croix est le sceau de ceux qui sont prédestinés ; vous croiriez qu'il serait traité plus favorablement en ne refusant rien à ses sens et s'abstenant seulement, comme ce riche, des excès criants et des plaisirs injustes et honteux ?

Mais, mes frères, c'est une vérité du salut, qu'un chrétien ne peut être prédestiné, que pour s'être rendu ici-bas conforme à l'image de Jésus-Christ. Si vos mœurs ne sont pas une expression des siennes, si le Père ne retrouve pas en vous la ressemblance de son Fils, si le membre porte des traits différents du Chef et que ce soit une alliance monstrueuse de les unir ensemble, vous serez rejetés comme une image infidèle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier et qui ne peut entrer dans l'édifice comme un membre difforme, et qu'on ne saurait assortir au reste du corps.

Or, je vous demande, mes frères, pour ressembler à Jésus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni sacrilége, ni injuste ? Jésus-Christ s'est-il contenté de ne faire tort à personne, de ne point soulever les peuples, de rendre à César ce qui est dû à César, de n'être pas un buveur et un homme de bonne chère, de ne pouvoir être repris par ses ennemis, même d'aucun péché grossier ; en un mot, de n'avoir pas été un Samaritain et un ennemi de la loi ? a-t-il borné là toutes ses vertus ? n'a-t-il pas été doux et humble de cœur ? n'a-t-il pas prié pour ses ennemis ? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé ? s'est-il conformé au monde, lui qui n'était venu que pour le corriger et pour le reprendre ? a-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde ? a-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits et qui a déclaré que le monde se réjouirait, mais que ses disciples ne prendraient aucune part à ces vaines joies et seraient dans la tristesse ? a-t-il cherché les honneurs et les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son Père et qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire roi ? a-t-il mené une vie douce et agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle et qui a consommé sa course par la consommation de ses souffrances ? Voilà votre modèle : soyez du monde, soyez solitaires, à la cour ou dans le cloître, consacrés à Dieu, ou partagés entre le Seigneur et les soins du mariage, si vous ne portez pas l'image de Jésus-Christ, vous êtes perdus.

Cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve et que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier et criant ; et il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut, que lorsque nous vous proposons d'imiter l'exemple de ceux qui après avoir mené une vie semblable à la vôtre en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs et des dissipations du monde, et leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres saintes ; vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut, vous vous croyez plus sage en évitant ces prétendus excès, et vous ne voyez rien à changer à votre conduite. Saint Augustin se plaignait autrefois que certains païens de son temps refusaient de se convertir à la foi, parce qu'ils menaient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortait, dit ce Père, à passer du côté

des chrétiens : Il est question de bien vivre répondaient-ils : *Bene vivere opus est*. Que m'ordonnera Jésus-Christ que vous me prêchez? *quid mihi præcepturus est Christus?* que je mène une vie exempte de blâme! *ut bene vivam!* Je la mène depuis longtemps, je ne fais tort à personne, je ne souille pas le lit de mon prochain, je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes : *Jam bene vivo, nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio*. Qu'est-il besoin de changer et d'embrasser une religion nouvelle? Si ma vie était criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs et qui défend les excès, mais si sans la loi de Jésus-Christ je les évite, Jésus-Christ ne m'est donc plus nécessaire? *Quid mihi necessarius est Christus?*

Voilà précisément, mes frères, la situation de ces chrétiens voluptueux et indolents, de ces vertueux du siècle, de ces personnes irréprochables selon le monde dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Evangile, aux exemples des saints et de Jésus-Christ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde et à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés ; ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs ou de n'en être point ; d'aller se délasser à un spectacle ou de s'en faire un scrupule ; de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier; qu'il s'agit de bien vivre : *Bene vivere opus est :* d'être bon citoyen, époux fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère, que voilà l'essentiel, qu'avec ces vertus on se sauve partout et que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'est pas nécessaire : *Jam bene vivo, quid mihi necessarius est Christus?*

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet dans un autre endroit : Leur conduite est irréprochable selon le monde; ils sont hommes de probité, femmes régulières, ils honorent leurs parents, ils ne trompent pas leurs frères, ils sont fidèles dans leurs promesses, ils ne font point d'injustice, mais ils ne sont pas chrétiens : *Christiani non sunt*. Pourquoi cela? les chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs, et vous nourrissez et vous flattez sans cesse ces ennemis domestiques ; les chrétiens ne sont pas de ce monde, et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apologiste ; les chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens et des objets de la vanité qui les environnent, et vous les aimez; les chrétiens se font une violence continuelle, et vous vivez dans une indolence et dans une paix profonde avec vous-même; les chrétiens sont des voyageurs sur la terre qui ne s'attachent point et méprisent même tout ce qui se trouve sur leur route et soupirent sans cesse après leur patrie ; et vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente et vous éterniser dans cette vallée de larmes et de douleurs; les chrétiens rachètent le temps qui est court, et tous les jours sont pleins devant le Seigneur ; et toute votre vie n'est qu'un grand vide et l'inutilité en est même la portion la plus innocente ; les chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des grâces, les prospérités comme des malheurs, la figure du monde comme un songe; voyez-vous les choses des mêmes yeux? en un mot, les chrétiens sont spirituels, et vous êtes encore tout terrestre : *Christiani non sunt*.

Ah! si pour être chrétien, il suffisait de ne pas donner dans les excès, le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérants; des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire et d'honneur? et tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siècle approche-t-il de la rigidité de ces anciens modèles? Ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les chrétiens, ce sont les vertus de l'Evangile pratiquées : ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes, c'est l'esprit de Jésus-Christ crucifié : ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la générosité, la droiture, la modération, l'humanité ; c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte : toute vie qui ne peut pas mériter le ciel, est une vie de péché; toute vie qui n'est pas digne d'un saint, est indigne d'un chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction, comme l'arbre mort et déraciné ; et l'Evangile condamne aux mêmes ténèbres éternelles et aux mêmes supplices et le serviteur infidèle et le serviteur inutile. Aussi, après vous avoir exposé dans les mœurs de notre riche réprouvé l'image d'une vie voluptueuse et mondaine, exempte même de crime et de débauche, il faut dans sa punition vous apprendre quelle en est la fin et la destinée.

SECONDE PARTIE.

*Or il arriva*, continue Jésus-Christ, *que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham ; le riche mourut aussi et il fut enseveli dans l'enfer*. (*Luc.*, XVI, 22.) Quel nouvel ordre de destinées, mes frères ! Lazare meurt le premier; car le Seigneur se hâte de visiter ses élus et d'abréger leurs jours avec leurs souffrances. Le riche lui survit ; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus longtemps à pénitence ; mais enfin le riche meurt ; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils ne nous rendent pas immortels. Il est enseveli, *sepultus*, circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare. Des honneurs funèbres sont sans doute rendus à sa mémoire ;

la pompe et la vanité paraissent jusque sur son tombeau; on rehausse par des monuments superbes son néant et ses cendres; mais son âme toute seule, précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel : *Sepultus est in inferno.* Lazare meurt; son corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulture; sa fin est sans honneur devant les hommes, mais son âme glorieuse est menée en triomphe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* Le riche meurt; tout Jérusalem en parle; on loue ses vertus; on vante sa magnificence; ses amis le pleurent; ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions. Soins inutiles des hommes! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous; nous ne le connaissons que par ses malheurs; nous savons seulement de lui qu'il était riche et qu'il est réprouvé; sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui; car les impies, dit l'Esprit-Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été; ils sont nés comme s'ils ne l'étaient pas : *Perierunt quasi qui non fuerint; et nati sunt, quasi non nati.* (*Eccli.*, XLIV, 9.) Lazare meurt; on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu; sa mort est obscure comme sa vie; le monde qui ne l'avait pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier; mais son nom, écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos livres saints, et de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes : *Car le corps des justes est enseveli dans la paix, et leur nom vivra dans tous les siècles.* (*Ibid.*, 14.) En un mot, Lazare meurt, et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham; le riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paraissons sur la terre? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité? Or, mes frères, continuons l'histoire de notre évangile, et examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourments.

Premièrement, à peine se fut-il trouvé, dit Jésus-Christ, dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut, et vit Abraham et Lazare dans son sein : *Elevans oculos.* (*Luc.*, XVI, 23.) Il commence d'abord par lever les yeux : quelle surprise! c'est-à-dire que, pendant toute sa vie, il ne les avait pas ouverts une seule fois sur le danger de son état, c'est-à-dire qu'il ne s'était jamais même avisé de se défier que la voie où il marchait, si sûre en apparence, et si approuvée du monde, pût le conduire à la perdition; car les pécheurs déclarés, les âmes entièrement livrées au crime, sentent bien que leur vie est une vie de réprobation, et ne se calment que dans l'espérance d'en sortir un jour et de mieux vivre; mais ces âmes indolentes, molles, voluptueuses, dont je parle, qui se défendent des excès et des désordres, elles meurent d'ordinaire sans avoir su qu'elles ont vécu coupables. Le riche réprouvé voit de loin Lazare dans le sein d'Abraham, revêtu de gloire et d'immortalité : première circonstance de son supplice. Ce mendiant, couvert d'ulcères, qu'il n'avait pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix et de rafraîchissement, tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel parallèle alors! quels désirs de lui avoir ressemblé! quelle secrète rage de ne lui ressembler pas! Il voit en même temps toute l'étendue des biens qu'il a perdus, et les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même, et, d'un coup d'œil, s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchu, que par l'horreur des peines qu'il endure, le ciel, dit un Père (Chrysol.), le brûle plus que l'enfer.

Oui, mes frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira, pendant toute l'éternité, le sein de sa gloire; qu'il déplicra les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme, et que là il exposera sans cesse à chaque damné l'objet le plus propre à nourrir sa fureur et à augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous lèverez peut-être les yeux comme le réprouvé de notre évangile, vous qui m'écoutez, et durant toute la durée des siècles, vous verrez dans le sein d'Abraham, ce père sage et pieux, dont la foi et la piété vous avaient toujours paru une simplicité d'esprit et une faiblesse de l'âge; vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchants au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourants qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous semblaient se ranimer, et vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous, qu'avec ses remontrances paternelles, et les exemples de piété qu'il vous avait donnés.

Vous lèverez encore les yeux, vous qui, dans un état de veuvage et de désolation, vivez dans les délices et êtes morte devant Dieu; et du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et une même âme, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfants comme de sa tendresse; et cet objet autrefois si cher vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avait laissés, pour conso-

ler votre affliction, employés à le déshonorer, et ses enfants mêmes, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes frères, du milieu des flammes, ces enfants de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avaient vécu, jouir de la gloire des saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avaient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines; ils sentiront qu'ils étaient nés pour le même bonheur; que leur cœur était fait pour jouir du même Dieu; car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés; mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il était créé; une main invisible le repoussera loin de lui; ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violents que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs; et par les chaînes de la justice divine, qui les en arrachera et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux plus grand, plus magnifique, s'il était possible, qu'il ne paraît à ses élus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvements les plus vifs d'un amour inséparable de leur être, et sa clémence, sa bonté, sa munificence, les tourmentera plus cruellement que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, mes frères, la violence de l'amour naturel que notre âme a pour son Dieu; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent; mais l'âme une fois séparée du corps, ah! tous ces fantômes qui l'abusaient, s'évanouiront; tous ces attachements étrangers périront; elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connaîtra plus que lui d'aimable; tous ses penchants toutes ses lumières, tous ses désirs, tous ses mouvements, tout son être se réunira dans ce seul amour; tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même ; éternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme, et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuse destinée ! le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés; sans cesse ils se diront à eux-mêmes : Voilà le royaume qui nous était préparé; voilà le sort qui nous attendait; voilà les promesses qui nous étaient faites; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés; nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Eh! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourrait-elle être assez pleurée? Première circonstance que nous rapporte Jésus-Christ des tourments du riche réprouvé : il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le souvenir des biens qu'il avait reçus pendant sa vie : seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* Or quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans son esprit avec ce souvenir? l'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui; le temple, l'autel, les sacrifices, la loi, les instructions des prophètes, les exemples des justes de la Synagogue, tout cela sans fruit pour son salut; les biens même temporels dont il aurait pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vita tua.* Ainsi, l'âme réprouvée entendra pendant toute l'éternité au milieu de ses tourments, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappelez ces jours passés dans l'abondance; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits; les distinctions publiques, qui vous avaient fait passer des moments si doux et si agréables; ces talents éclatants qui vous avaient attiré l'estime et l'admiration des peuples, *recordare;* souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette âme, que le parallèle de ce qu'elle avait été avec ce qu'elle est ! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente; car, telle est la destinée de l'adversité, de nous grossir et nous mettre sans cesse sous les yeux les plaisirs de notre première situation, et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez; on lui rappellera encore tous les biens de la grâce dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des saints, et né au milieu d'un peuple fidèle; vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne, je vous avais donné en partage une âme bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations; tous vos moments presque avaient été marqués ou par quelque inspiration secrète, ou par quelque événement public qui vous rappelait aux voies du salut; je vous avais fait naître dans des circonstances si favorables à la piété; je vous avais environné de tant d'obstacles contre vos passions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver, *recordare;* souvenez-vous-en : rappelez toutes les grâces, dont vous avez

abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous était aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombée.

Ah ! c'est ici que l'âme réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avait ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit et la dévore; plus sa rage croît et augmente ; et la plus douce occupation de son désespoir, est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu ! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice ! Seconde circonstance des tourments de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hac flamma;* Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : troisième circonstance de son supplice; la conformité de ses tourments avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse; une soif ardente le dévore, il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvraient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu; en un mot, autant avait-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourments. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes frères, et je ne prétends pas aussi vous l'expliquer ni affaiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante; mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre ; nous savons que des flammes éternelles, allumées par la justice divine, sont attachées à son corps, et qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir ; nous savons que dans le séjour de l'horreur et du désespoir, la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, et renaissant sans cesse de ses cendres ; nous savons qu'un ver secret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siècles ; nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, et que ne pouvant se dévorer elle-même, les grincements de dents suppléeront à ce désir affreux; nous savons que lassée de blasphémer en vain contre l'auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur, et que son corps, comme un tison noir et fumant, dit le prophète, sera le jouet des esprits immondes, dont il avait été l'asile sur la terre; nous savons enfin que, dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le sein qui la porta ; qu'elle invoquera la mort, et que la mort ne viendra point; et que le désir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées; nous le savons, et ce ne sont là que les expressions des livres saints.

Vous nous dites tous les jours, mes frères, avec un air déplorable de sécurité, disait autrefois saint Chrysostome (*Conf.* III *De Laps.*) aux grands de la cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien ! continuait cet éloquent évêque, contentez aujourd'hui votre curiosité ; écoutez cet infortuné que Jésus-Christ en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs et de sa destinée : c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie, hélas ! il faut adoucir nos expressions, de peur de blesser votre fausse délicatesse ; une vérité qui a épouvanté les césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les âmes simples et vulgaires ; ces images, dans nos bouches, sont écoutées avec dédain et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et par son désespoir, que par ses paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais ; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses qu'on lui fait connaître qu'elles ne finiront point : quatrième circonstance de son supplice. De plus, lui répond Abraham : *Il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.* (*Luc.*, XVI, 26).

Ainsi, l'âme réprouvée perce dans toute la durée des siècles, et elle n'y voit point le terme de ses malheurs ; des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées, plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire . l'éternité toute seule est la mesure de ses tourments. Elle voudrait pouvoir du moins se dérober la pensée de cet avenir terrible ; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices ; chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines, et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourments affreux, souffrir une éternité à chaque moment, souffrir

sans ressource, et recommencer tous les jours son supplice; telle est la destinée de l'âme malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances; il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivaient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et voluptueuse avait paru un modèle à suivre, et par conséquent été une occasion de chute et de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines: *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments; car, si quelqu'un ne ressucite d'entre les morts ils ne croiront pas*. (*Ibid*, 27, 28). Il souffre pour les péchés d'autrui; tous les crimes où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales, et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah! mes frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'âmes réprouvées dans l'enfer avec lesquelles vous avez vécu autrefois et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la personne infortunée qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de son supplice et fait des instances de rage auprès de son juge, afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux qui aluma autrefois dans votre âme encore pudique des désirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie qui vous avait appris à douter de la foi de vos pères et qui avait gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, lève sa voix dans le séjour de l'horreur et du désespoir, et détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même et adoucir ses tourments en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane et lascif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans votre âme, peut-être qu'il fait monter ses rugissements jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paraître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois et corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle le danger de ceux qui lui doivent leur naissance et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces âmes réprouvées? que vous avez Moïse et les prophètes et de plus les préceptes de Jésus-Christ, et que, si les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciterait pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisserait encore incrédule. *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque, si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (*Ibid.*, 29. 31). Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un ange qui viendrait de la part de Dieu, vous ferait renoncer au monde et changer de vie; vous le dites tous les jours: vous vous trompez, mes frères, vous trouveriez encore des raisons de douter; votre cœur corrompu trouverait encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de Jésus-Christ ne corrigaient pas l'hypocrisie des pharisiens ni l'incrédulité des Sadducéens: ils en devenaient plus inexcusables, mais ils n'en étaient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos Ecritures: si vous n'en êtes pas touchés, éclairés, changés, tout le reste serait inutile: *Habent Moysen et prophetas. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque, si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Lisez-les donc ces livres saints, mes frères, commencez par là toutes vos journées, et par là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jésus-Christ pour éviter la destinée du réprouvé de notre évangile. Hélas! mes frères, si vous méditiez ces livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordres, est une vie criminelle et digne de l'enfer; nous ne serions pas obligés de vous apprendre que le royaume du ciel souffre violence; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usait point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son âme et n'être pas disciple de Jésus-Christ: ce sont là les vérités les plus simples et les plus familières de l'Evangile, les premiers fondements de la doctrine du salut.

Et au fond, dans quelque état d'opulence et de prospérité que vous soyez nés, comme notre riche réprouvé, les jours de notre pèlerinage sont-ils assez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser alarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée. Nous paraissons un instant sur la terre et en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous, et nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain et qui ne nous laissent rien de plus réel que le regret d'en avoir joui?

Quoi! si pendant une longue vie vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe et que tout le reste de vos jours fût destiné à expier, par des tourments indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paraîtrait-il si digne d'envie? Telle est cependant votre destinée, dit saint Chrysostôme, vous qui vivez dans les délices et dans l'oubli de Dieu : vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux et qui après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit, avec surprise, s'évanouir ce vain fantôme de félicité qui amusait ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout disparaître à ses yeux, et un abîme éternel s'ouvrir où des flammes vengeresses vont punir durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un songe agréable. Méditez ces vérités saintes, mes frères, apprenez quelle est l'espérance et quels sont les devoirs de votre vocation, afin que, méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vue les biens immuables. Ainsi soit-il.

## SERMON XVII.

### *Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.*

#### SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Peregre profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose. (*Luc.*, XV, 13.)

*Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.*

La parabole du prodigue pénitent est un des traits de toute l'Ecriture des plus consolants pour les pécheurs; et, comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paraît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grâce et de salut qui sortaient de la bouche du Sauveur, avaient renoncé à leurs dérèglements et paraissaient à sa suite parmi ses disciples. Ce médecin céleste, qui n'était venu que pour ceux qui avaient besoin d'être guéris, honorait leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables mêmes de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des scribes et des pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle) : ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a Jésus-Christ avec des pécheurs, et ne manquent pas de chercher, dans une ressemblance de mœurs, la raison de cette conduite : ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui aurait dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et le font passer lui-même pour un pécheur et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formait, à une dureté si indigne de ceux qui se disaient les pasteurs du troupeau et dont la fonction principale était d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, Jésus-Christ ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur, qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis et court après une seule qui s'est égarée; tantôt, sous la figure d'une femme qui semble faire peu de cas des neufs pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler; enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel, ayant comme perdu le plus jeune de ses fils, que la licence et les égarements de l'âge avaient fait errer longtemps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avait jamais données à son aîné jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ces paraboles est de faire comprendre aux pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel que la persévérance d'un très-grand nombre de justes, et que les mêmes désordres qui avaient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, Jésus-Christ nous y rapporte en détail les excès et les égarements où l'âge et les passions avaient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux, et sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grâce et laisser à l'âme criminelle moins d'espérance de retour

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur et animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère pénitence, par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai dans la première partie de cette homélie toutes les circonstances des égarements du prodigue et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égarements de l'enfant prodigue : l'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du Père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu! et tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions qui ne blessent pas une vertu dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent; car le monde qui ne connaît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui

d'exposer les suites funestes, ce vice, si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jésus-Christ; ce vice, dont la religion chrétienne avait purgé l'univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres que je retrouve tous dans l'histoire des égarements de l'enfant prodigue.

1° Il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; 2° il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressources pour revenir à lui; 3° il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre évangile.

Le premier caractere du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'âme voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le prodigue de notre évangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissait plus rien de commun entre lui et le père de famille: ***Peregre profectus est in regionem longinquam.*** En effet, il semble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de faibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps, et n'en fortifient pas les penchants déréglés: il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison: enfin, il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourrait le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse, dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du ciel, et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion: ***Peregre profectus est in regionem longinquam.***

Et, premièrement, elle déshonore le corps chrétien; elle profane le temple de Dieu en nous; elle fait servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grâce du baptême; une chair qui doit recevoir l'immortalité et être conforme à la ressemblance glorieuse de Jésus-Christ ressuscité; une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec les cendres des vierges et des martyrs; une chair plus sainte que ces temples augustes où la gloire du Seigneur repose; plus digne d'être possédée avec honneur et respect, que les vases mêmes du sanctuaire consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous? Un Dieu saint, devant qui les esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie? Quand la créature ne serait que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffrirait toujours de s'abaisser jusqu'à elle; eh! que peut donc se promettre le pécheur, qui joint à son néant et à sa bassesse les indignités d'un corps honteusement déshonoré? *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'âme toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une âme infidèle. Le prodigue de notre évangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle, l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille, les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée, les bienséances même qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devait du moins les sentiments de respect et de déférence que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion: *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée: elle répand un nuage épais sur la raison; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches; on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses, et, tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste faiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnaissance; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu qui l'avait tiré de la poussière pour le placer sur le trône de Juda: depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentiments des enfants de Jacob; il enlève Dina et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur carac-

tère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël ; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connaissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics ; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa faiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive ; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit ; que votre lumière ne luit plus sur les âmes adultères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel : on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudrait bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne ; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes ; et un dégoût affreux nous saisit et nous lie à nos propres faiblesses ; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit, et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques, tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthazar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfants d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer ; il n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina;...... et luctum non videbo* (*Apoc.*, XVIII, 7). La femme dont il est parlé dans les ***Proverbes***, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille ; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis* (***Prov.***, VII, 11). De là on se fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obcènes. Hérode ne trouve plus de plaisirs que dans les danses et dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle, on en est possédé, enivré, on la retrouve partout ; tout en retrace les funestes images, tout en réveille les injustes désirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir ; et tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même : *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, âme infidèle ; rappelez ces premiers sentiments de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née, et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur ; et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Mais, s'il n'est point de vice qui éloigne plus une âme de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égarements du prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jésus-Christ, et après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Il dissipa tous ses biens, les biens de la grâce, les biens de la nature.

La perte de la grâce est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'âme ; mais celui-ci va plus loin, non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendait agréable à Dieu ; il va tarir les dons de l'Esprit-Saint jusque dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps ; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune si gênant pour la volupté ; on s'est bientôt fait des maximes dans le libertinage ; on n'était d'abord dissolu que par faiblesse, on le devient par réflexion et par principe ; les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop ; on veut jouir tranquillement de ses crimes, on cherche dans les livres les plus monstrueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation ; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir ; comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au-delà du tombeau ; et le même plaisir, qui corrompt votre cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Non-seulement les biens de la grâce sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une âme si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la

pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire; le ciel avait pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens, pour vous attacher au devoir; et ces barrières heureuses, que la nature elle-même avait opposées à vos déréglements, une injuste passion les a franchies; et cette pudeur que la naissance vous avait donnée, n'est plus qu'une faiblesse indigne, que nul frein ne saurait arrêter; et tout le fruit que vous en avez retiré a été d'aller plus loin et de garder moins de mesures qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxusiose.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible; vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère; une candeur d'âme, une sérénité d'humeur qui offrait mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne et à la paix d'une conscience pure; et, depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus; *vous êtes semblable*, dit saint Jude, *à une mer toujours agitée des flots les plus violents;* on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité qui venait de l'innocence, est éteinte; cette égalité, qui prenait sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices; cette candeur, qui montrait votre âme tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées; vous avez perdu tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes et qui pouvait vous rendre agréable aux yeux de Dieu, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talents heureux; votre jeunesse annonçait de grandes espérances; on croyait que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom, leurs dignités et leur gloire; ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes, formaient déjà mille présages flatteurs, et ouvraient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune; et ces talents, la volupté les a engloutis, et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies, et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie, et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'Etat, devenir une des ressources de la patrie; que sais-je? honorer votre siècle et embellir peut-être nos histoires; vous voilà traînant au milieu de vos concitoyens les restes d'un mérite éteint; et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avait pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il aurait pu parvenir, s'il avait su se vaincre. O cité fidèle! s'écrie un prophète, née avec tant de droiture et d'équité, comment êtes-vous devenue une effrontée? La justice habitait en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la faiblesse de l'eau : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas! si nous approfondissions l'histoire des familles, si nous allions jusqu'à la source de leur décadence, si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères, si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle; nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice? combien de maisons à demi éteintes, voient tous les jours finir dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité et toute la gloire des titres, qu'une longue suite de siècles avaient amassés sur leur tête, et qui avaient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres? *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes; et que vous tracez dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux âmes impures!

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grâce que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique, c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son âme : troisième caractère du vice dont nous parlons, et troisième circonstance des égarements du prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue Jésus-Christ, *il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença lui-même à tomber en nécessité : Et ipse cœpit egere.* (*Luc.*, XV, 14).

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'âme, que le crime n'est jamais tranquille, et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence : *Facta est fames valida in regione illa.* Mais, il y a dans le vice dont je parle, je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre faiblesse et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer

le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fond de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs : le charme fuit et s'envole ; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même ; on se lasse de ses troubles et on n'a pas la force de les finir ; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer ; on voudrait pouvoir fuir son propre cœur et on se retrouve partout ; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité ; on essaye de secouer le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai, que du crime même ; enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs ; les remords cruels forment comme l'état durable et le fond de toute la vie criminelle : *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événements inséparables de cette passion ; on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire ; il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, ou si une seule vient à manquer, tout est perdu ; il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques ; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive ; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs ; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah! les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable ; les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs ; les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère ; les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants ; tout flatte encore alors la vanité. *Mais les suites*, dit l'Esprit de Dieu, *en sont toujours amères comme l'absinthe* ; mais la passion un peu refroidie, mais le plaisir injuste approfondi, mais les premiers égards affaiblis par la familiarité et le long usage, mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux ; ah! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reste-il alors, âme infidèle, que des retours affreux sur vous-même ; qu'un poids d'amertume sur votre cœur ; qu'une honte secrète de votre faiblesse ; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages, que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence ? et avez-vous pu réussir jusques-ici à vous calmer et à vous faire une conscience tranquille dans le crime. *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur : une passion naît des cendres d'une autre passion, un désir satisfait, fait naître un nouveau désir : on est dégoûté et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être insatiable : *Insatiabilis delicti.* On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté : les emportements les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une âme impure ; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à désirer au déréglement des sens ; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même ; on forme, comme le prodigue, des désirs plus honteux et qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* (*Ibid.* 16.) Toute sorte de joug révolte et devient insupportable : la seule gêne des réflexions inséparable de la condition humaine, déplaît et fatigue ; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant* ; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal ; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs ; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit et la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu ! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes et embellit même les expressions d'une poésie lascive. *O mon peuple !* dit le Seigneur, *qui vous a donc enivré de ce vin de fornication ? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes et livré Jérusalem à tous les excès des nations ?*

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osais le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier, dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissants et malheureux, et sentir, tous les moments de la vie, l'usage indigne qu'on en a fait : *Et ipse cœpit egere.*

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes : dernière circonstance des excès du prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur ; il se mit au service d'un des habitants du pays ; il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux, et là, il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Quelles images ! et qu'elles sont

propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons !

Oui, mes frères, en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse; en vain un usage insensé et déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments et par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents, à des apologies criminelles de ce vice: les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite; sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros, c'est la faiblesse des grandes âmes; au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le chrétien; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde; c'est une bassesse qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et, en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les faiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentiments insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduits, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances? Seriez-vous fort contents de vous-mêmes, si cette partie de votre vie, si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paraît aux yeux des hommes, était publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passait avec elles jusqu'à la dernière postérité? O homme ! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être jamais de bonne foi avec vous-même. Non, mes frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures; il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite; c'est-à-dire que, malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit; on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne; on ne voit de vous que vous-mêmes, c'est-à-dire, la honte de vos penchants; plus vous êtes élevés, plus on vous rabaisse, plus vos faiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle, dans les annales publiques, et votre ignominie croît à proportion de votre gloire: *Secundum gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus.* (I *Mach.*, I, 42.)

Mais l'âme désordonnée ne sent plus cette confusion: *elle ne sait plus rougir*, dit l'Esprit-Saint; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une âme asservie à cette passion déplorable. Il faut se prêter aux suites de sa destinée: mais on est d'un caractère sacré; n'importe: mais on est d'un rang où tout est remarqué; on ne peut pas: mais on porte un habit qui annonce la vertu et qui inspire la retenue; on ne se voit plus soi-même: mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, et où tout le mérite est attaché à la pudeur; on s'en fait un de l'impudence: mais le public en murmure; la passion parle encore plus haut: mais un époux éclate, et cette dissension domestique va bientôt devenir la nouvelle publique; il n'y a plus dans le monde, pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire; tout le reste de la terre n'est compté pour rien; tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus; on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et, comme s'il n'y avait sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, âme infidèle ! voyez tous les regards attentifs sur vous; vos passions devenues la fable publique; votre nom réveillant partout l'image de votre opprobre; voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard, et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes: *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.*

Voilà, mes frères, dans les égarements du pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que saint Paul défendait même autrefois aux chrétiens de nommer, et dont nous ne devrions jamais, à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes, destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur et les paroles de la vie éternelle.

Hélas! dans ces temps heureux, où la chasteté avait encore ses martyrs, où les tyrans croyaient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu que par la perte même de leur vie, la chaire chrétienne n'était destinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin n'étaient occupés qu'à encourager, devant l'assemblée des fidèles, les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état; et dans les monuments précieux de leur zèle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les fidèles.

Mais aujourd'hui, où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions; aujourd'hui, où il a effacé du christianisme ces premiers traits de pudeur, qui distinguaient nos pères des nations corrompues et perverses; aujourd'hui, enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux, ah ! il faut que nous levions la voix, que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre, et que nous vous disions, avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille et

profane le temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtiments, et vous montrer dans le retour du prodigue vers le père de famille les moyens, les motifs et l'image de votre pénitence.

SECONDE PARTIE.

Ce ne serait pas assez de vous avoir exposé dans les excès de l'enfant prodigue l'image des déréglements et des malheurs d'un pécheur voluptueux; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, mes frères, il trouve, en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avait perdu dans ses égarements; son repentir répare toutes les suites de ses désordres, et les mêmes démarches qu'il avait faites pour suivre des voies injustes deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre évangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avait été de mettre comme un abîme entre lui et la grâce, par les ténèbres qu'elle avait répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté: *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avait réduit; elle le fait rentrer en lui-même: *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinait tombe tout d'un coup; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture: ah! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteuses sous lesquelles il s'était jusque-là représenté la passion s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentiments, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchants, vaines expressions dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice; c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux: il n'y voit plus qu'un emportement honteux, que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres désirs, qu'un avilissement qui le couvre de confusion: il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devrait plus jeter les yeux que pour le frapper, et ensevelir dans l'abîme sa personne et son ignominie: *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivait encore dans l'innocence, où, élevé sous les yeux du père de famille, il goûtait encore les douceurs et l'abondance de sa maison; il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé; il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ces premières années, où son cœur encore calme et innocent n'avait pas éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles des engagements profanes; que ses joies alors étaient pures, ses désirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur, et que, depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins; sa vie toujours agitée et inquiète; ses plaisirs mêmes tristes et sombres: *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint désir de la justice. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim!* Au lieu qu'autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisait frémir, la seule présence des gens de bien le fatiguait; la seule vue de la maison du père de famille lui était insupportable; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces âmes fidèles qui lui sont attachées; il la compare à la sienne: leur abondance, à la faim qui le dévore; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état; leur tranquillité, à ses inquiétudes; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paraît insupportable. Quoi! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'âmes fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrètes de la grâce, de l'estime même des hommes, qu'elles mangent le pain des enfants, et espèrent de n'être pas exclues de l'héritage, je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur; vivant sans consolation, sans honneur, même devant les hommes! Eh! jusques à quand une injuste faiblesse prévaudra-t-elle sur mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts et sur ma destinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!*

Aussi, mes frères, notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille: *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti, qu'il n'y que cela de solide, qu'on est heureux quand on peut leur ressembler, que tout le reste est bien peu de

chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu! dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle!

Notre prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir; il ne loue pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira : la véritable douleur parle moins et agit plus promptement; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies qui partagent le cœur sur le point d'un changement; par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent; cherchant les ténèbres et la solitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrents de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance : Que tardai-je donc encore? dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs, qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte? Les plaisirs? ah! depuis longtemps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagements profanes, et la constance mille fois promise? mais mon cœur m'appartenait-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes? Ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes scandales? et d'ailleurs que puis-je craindre du public après le mépris et la honte que m'ont attirés mes désordres? L'incertitude du pardon? ah! j'ai un père tendre et miséricordieux; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me lèverai donc, *surgam :* je ferai un effort sur la honte qui me retient et sur ma propre faiblesse; j'irai dans sa maison sainte où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai, mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon âme; et là, ne faisant plus parler que ma douleur je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous;* contre le ciel, par le scandale et le déréglement public de ma conduite; contre le ciel, par les discours d'impiété et de libertinage que je tenais pour me calmer et m'affermir dans le crime; contre le ciel, parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, et me souvenir que c'était là ma patrie et mon origine; contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil n'en est que le côté le plus supportable; les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin sont bien plus dignes de votre colère : j'ai péché encore devant vous : ***Peccavi in cœlum et coram te;*** devant vous, par tant d'œuvres de ténèbres que votre œil invisible a éclairées en secret; devant vous, par les circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me confond; devant vous, par l'usage indigne des dons et des talents dont vous m'aviez favorisé; devant vous enfin, par tant d'invitations secrètes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance, et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfants : ***Peccavi in cœlum et coram te.***

Quel changement et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs! la grâce abonde où le péché avait abondé. Il semble, ô mon Dieu! que vous voulez être particulièrement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitents. Aussi, comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance n'étaient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle : *le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation.* (II *Cor.*, I, 3.) Non, mon cher auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés; les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde; sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et la puissance de sa grâce. Et n'est-il pas plus grand, en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre qui commençait seulement à enfoncer sur les eaux? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah! voilà peut-être le moment de sa grâce; peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes; tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux c'est la défiance du remède. Mais si le pardon accordé par le père de famille à notre prodigue ne vous touche pas assez, du moins que les consolations qui accompagnent sa pénitence achèvent de vaincre vos résistances.

Oui, mes frères, c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent : les fruits de l'iniquité avaient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

1° Consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin, et le voyant faible, exténué, agité et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise, il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir,

de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat.* Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière : c'est un homme qui a été battu longtemps des flots et de l'orage, et qui, en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une âme les premières opérations de la grâce. Le démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une âme touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise : difficultés du côté du monde, qu'elle voudrait encore ménager ; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer ; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'âme timide et irrésolue : de sorte que, suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons désirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule ; et après avoir supporté longtemps sa dépense et ses forces, selon le mot de l'Evangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondements de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille ? Il court vers son enfant ; il se hâte de le soutenir, il le rassure contre ses frayeurs et contre sa propre faiblesse, il calme ses agitations, il dissipe ses nuages : *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez : il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches, il éloigne des occasions où la faiblesse aurait pu échouer, il renverse des projets qui l'auraient exposé à de nouveaux périls, il ménage des événements qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes : *Accurrit ne quis impediat* ; tout semble aider cette âme touchée, tout la soutient, tout la favorise : ces montagnes qu'elle croyait voir devant elle et ne pouvoir jamais franchir s'aplanissent comme par un soudain enchantement ; ces impossibilités tant redoutées s'évanouissent ; plus elle avance, plus les voies se dégagent ; et les obstacles eux-mêmes qui l'alarmaient deviennent les facilités de sa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

2° Consolation du côté des douceurs secrètes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé : il se jette à son cou, il l'embrasse, il le baise ; son cœur peut à peine suffire à toute sa tendresse paternelle ; ses faveurs sont encore au-dessous de sa joie et de son amour : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Il retrouve son fils qu'il avait perdu : *Perierat, et inventus est* ; il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, déchiré ; mais ce qui devrait allumer ses foudres ne réveille que son amour : il ne voit en lui que ses malheurs, il ne voit plus ses crimes : *Perierat, et inventus est* ; il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat et rebelle, mais c'est ce souvenir même qui le touche : il voit revivre un enfant qui était mort à ses yeux ; il recouvre ce qu'il avait perdu. *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum* ; image tendre et consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, et des consolations secrètes que Dieu fait sentir à une âme de ces premières démarches de son retour vers lui ! *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* O clémence paternelle ! ô miséricorde de mon Dieu ! que vous revient-il donc du salut de la créature !

3° Consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avait si longtemps vécu privé par ses déréglements. Le père de famille fait tuer le veau gras ; il appelle son fils retrouvé à ce festin céleste ; il le nourrit de la viande des élus : *Adducite vitulum saginatum ; manducemus et epulemur.* On avait vécu tant d'années sans Dieu, sans religion, sans espérance, éloigné de l'autel et des sacrifices, exclu comme un anathème de l'assemblée sainte, de la société des justes et de toutes les consolations de la foi ; quelle douceur de se retrouver aux pieds de l'autel saint avec ses frères, nourri du même pain, soutenu de la même viande, attendant les mêmes promesses, secouru de leurs prières, fortifié par leurs exemples, animé par l'harmonie des saints cantiques qui accompagnent la solennité et l'allégresse de ce divin banquet ! *Et cum veniret, audivit symphoniam et chorum.* Ame heureuse ! regrettez-vous alors les plaisirs honteux dont la grâce vient de vous dégoûter ? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez passé des jours si pleins d'amertume, quelque chose qui puisse vous rappeler à lui, et qui vous paraisse digne de votre cœur ? et un seul jour passé dans la maison du Seigneur aux pieds de l'autel saint, n'est-il pas plus consolant pour vous que les années entières passées dans les plaisirs et dans les assemblées des pécheurs ?

Enfin, la dernière circonstance des égarements du prodigue avait été le mépris et l'avilissement où il était tombé : l'honneur et la gloire font le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il était déchu ; on le revêt d'une robe de dignité et d'innocence ; on met à son doigt une marque de puissance et d'autorité ; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire que la piété fait oublier ce que nos passions avaient, ou d'insensé, ou de méprisable : ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé : elle change en estime et en respect le mépris que nos vices nous avaient attiré ;

elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions ; elle nous tire de la boue et de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques ; elle nous sépare de la société basse et honteuse des hommes obscurs et dissolus pour nous réunir aux hommes sages et illustres de notre rang et de notre état ; en un mot, au lieu que nous étions comme le prodigue l'opprobre du ciel et de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la consolation des pasteurs, la gloire de la religion, l'admiration même des mondains, un spectacle digne des anges et des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher auditeur, pour vous animer à suivre cet exemple? Vous errez depuis longtemps comme le prodigue dans des contrées étrangères, livré à la honte et à l'opprobre de vos passions : pourquoi refuseriez-vous de vous jeter dans le sein que le Père céleste vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté? Il vous a souffert durant les emportements d'une jeunesse déréglée ; il se promettait que ces premiers égarements passés, l'âge, l'expérience, sa grâce, ramèneraient enfin votre cœur : ce temps est venu ; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui? Les premiers désordres de votre vie pouvaient trouver leur excuse dans la force des passions et de la licence de l'âge ; mais à l'heure qu'il est, qu'y a-t-il qui puisse vous excuser? Des années qui s'écoulent, la plus belle saison de votre vie qui vous échappe, la jeunesse éteinte, un visage détruit, et vous annonçant tous les jours, par son changement, qu'il est temps enfin de changer à votre tour ; le monde tous les jours moins agréable, parce que tous les jours vous lui plaisez moins; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long usage, ou vous faisant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter sur un monde où vous ne servez plus que d'un appareil incommode, et qu'il est insensé de courir encore après ce qui vous fuit, et de vous obstiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore?

Et au fond, quelle vie malheureuse menez-vous? sans foi, sans religion, sans la consolation des sacrements, sans pouvoir vous adresser à Dieu dans vos prières, sans aucune joie véritable dans le cœur, lassé des plaisirs que vous poursuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes; qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos désordres? Les mystères saints qui approchent; le temps de propitiation où nous sommes entrés; toute l'Eglise occupée de la conversion des pécheurs ; la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence ; vous-même enfin, ébranlé de tout cet appareil de religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin Pascal, jusqu'à la solennité de la Résurrection, vos impuretés et votre ignominie? serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'azyme sacré, et qu'ils célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour vous, mon cher auditeur, si entrant aujourd'hui dans des sentiments de componction ; si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable, nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons ! Quelle joie, si nous lui entendons dire : *Mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé!* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre âme! Les cantiques célestes des esprits qui sont autour du trône de Dieu solenniseront ce jour heureux; les saints qui sont sur la terre en béniront les richesses de la miséricorde divine ; les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher auditeur, vous laisser toucher à des motifs si pressants, et vous, ô mon Dieu ! faire que mes souhaits ne soient pas vains ; écouter la préparation de mon cœur et mes vœux ardents pour le salut de mes frères, et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que, revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité. Ainsi soit-il.

## SERMON XVIII.

### *Pour le troisième dimanche de Carême.*

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus (*Luc.*, XI, 26.)

*Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.*

La parabole de l'esprit impur qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avait chassé, et rend son dernier état pire que le premier, n'est, selon saint Chrysostome, qu'une prédiction enveloppée que fait Jésus-Christ aux Juifs des malheurs qui allaient arriver à Jérusalem. Sous ces traits mystérieux, le Sauveur du monde prétend leur rappeler l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avaient tant de fois réduit cette ville ingrate, et l'excès de sa miséricorde toujours attentive à la délivrer, et de là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout à fait d'elle, et que son dernier état deviendra pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Ainsi, c'est comme s'il leur tenait ce langage : Jérusalem était possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitait toutes les impiétés des nations, qu'elle multipliait ses autels, qu'elle oubliait le Seigneur qui l'avait retirée de l'Egypte, et que ses princes eux-mêmes allaient sacrifier sur les hauts lieux et faisaient mourir mes prophètes : cepen-

dant je ne l'abandonnai point en cet état ; je suscitai d'autres prophètes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté ; je rompis les liens qui la retenaient captive à Babylone; je lui rendis le temple et l'autel saint, et je chassai le démon impur qui s'était emparé de mon héritage : mais puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, et qu'après avoir fait mourir les autres prophètes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du Fils et de l'Héritier; je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle n'avait jamais éprouvées ; ses murs vont être démolis pour toujours ; son temple et son autel en qui elle mettait sa confiance, ne seront plus que de tristes ruines : plus de sacrifice, plus de tabernacle, plus de prêtre, plus de prophète : *Universa arma ejus auferet in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet.* (*Luc.*, XI, 22.) Elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profanes autour de son cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, et son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Appliquons-nous, mes frères, cette étonnante parabole : Notre âme comme l'infidèle Jérusalem a été souvent délivrée du démon, et souvent nous l'avons rappelé au dedans de nous : mille fois nous nous sommes repentis ; autant de fois nous sommes retombés ; nous avons pleuré nos plaisirs injustes, et de nouveaux plaisirs ont un moment après essuyé nos larmes ; dégoûtés du monde et de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur, et le lendemain dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre nous l'avons encore redonné au monde qui nous offrait de nouveaux charmes; nos mœurs jusqu'ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir et de crimes. Tant de démarches de conversion, et tant de pas en arrière ; tant de sacrements et tant de rechutes. Ah ! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout à fait de nous, et que notre dernier état ne devienne pire que le premier ! Pourquoi cela, mes frères ; c'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'âme inconstante et légère ; c'est-à-dire que l'inconstance dans les voies de Dieu est de tout les caractères celui qui laisse le moins d'espérance de salut. Cette vérité est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction.

### PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quoique la grâce ait des ressources infinies pour ramener un cœur rebelle, et qu'elle change souvent les inclinations les plus opposées au devoir en des préparations mêmes de pénitence, néanmoins il est des âmes qui, par leur propre caractère, offrent bien moins d'espérance de salut, et semblent ne laisser plus de voie à la grâce pour les ramener à la vérité et à la justice.

Or, tel est le caractère d'une âme légère et inconstante, qui, tantôt touchée de ses misères, revient à Dieu, tantôt oubliant Dieu se laisse rentraîner à ses misères; tantôt se dégoûte du monde, tantôt de la vertu; paraît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, et demain plus vive que jamais pour les plaisirs, et n'a de fixe qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grâce ni le péché ne sauraient fixer; état assez ordinaire dans le monde, où tout est plein de ces âmes faibles et légères, en qui la grâce opère encore de saints désirs et des démarches même de salut; mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, et prévalent toujours sur la grâce.

En effet il est impossible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du ciel et les vertus du siècle à venir; qui ont été rendus participants de l'Esprit-Saint, et qui après cela sont retombés, se renouvellent par la pénitence, c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi et de la doctrine sainte, et expliquer l'Apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs sont, 1° les nouvelles lumières dont il les favorise : *Semel sunt illuminati* (*Hebr.*, VI, 4); 2° le nouveau goût de la justice et de la vérité, qui accompagne toujours les commencements de la pénitence : *Gustaverunt etiam donum cœleste* (*Ibid.*); 3° enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints mystères, lesquels, par la grâce de la justification, mettent, pour ainsi dire, le dernier sceau à la pénitence : *Participes facti sunt Spiritus sancti.* (*Ibid.*) Or, toutes ces ressources deviennent inutiles à l'âme inconstante dont je parle; de sorte que l'Apôtre, désespérant presque pour elle d'un retour constant et durable à la vertu, semble dire que ce retour est impossible; c'est-à-dire si difficile, qu'on ne voit presque plus de ressource pour les âmes de ce caractère. Etablissons cette vérité.

La première ressource utile pour ramener une âme de l'égarement, c'est la connaissance de la vérité : *Semel sunt illuminati.* Comme le monde entier est dans l'erreur et dans les ténèbres sur les devoirs de la foi; que les maximes y sont fausses, les préjugés injustes, les règles dangereuses, les vérités mêmes affaiblies et corrompues, et que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs; le premier moyen que la grâce emploie pour la conversion d'une âme mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avait jamais vus. Alors le voile qu'elle avait sur les yeux tombe tout d'un coup; de quelque côté que cette âme jette la vue, elle voit ce qu'elle n'avait jamais vu ; ses devoirs, ses espérances, ses égarements passés, ses sujets de craindre pour l'avenir, le vide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaisirs, l'erreur de

toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors cette âme, réveillée comme d'un profond sommeil par l'éclat soudain de ces divines lumières, est surprise d'avoir si longtemps ignoré les seules vérités qu'il lui importait de connaître; est effrayée d'avoir jusque-là dormi sur le bord du précipice sans l'avoir su; est humiliée de s'être toujours piquée de raison, de conduite, de force d'esprit, de discernement, et d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, et d'avoir pris si grossièrement le change sur ses intérêts éternels; et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux; elle dit, comme saint Augustin : *Je vous ai connue et aimée trop tard, ô Vérité ancienne et toujours nouvelle!* et réglant ses penchants, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avaient autrefois si tristement abusée. Ainsi rappelez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu ! des âmes heureuses; et en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connaître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette ressource de salut si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois infidèle, si souvent détrompé des erreurs et des abus du monde, et si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumières. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrées? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déjà vu? Vous avez vu clair, et dans la vanité de toutes les choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité : ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières ; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu à votre égard la surprise et l'attrait de la nouveauté, si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites dans le désert virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devait les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendait visible au milieu d'eux; la surprise, la terreur, l'admiration, le respect les rendit dociles aux ordres de Moïse : mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparaître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impression, et ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher auditeur, lisez l'histoire de vos malheurs. La première fois que Dieu vous montra sa lumière, et qu'il vous éclaira sur les misères et sur les plaies de votre âme, effrayé de votre état, vous fîtes des efforts pour en sortir; frappé de nouvelles lumières qui vous découvraient ce que vous n'aviez pas encore vu, vous rompîtes à l'instant avec un certain monde, et avec ce que vos passions avaient de plus grossier et de plus marqué ; vous fûtes quelque temps fidèle à la grâce et à la vérité qui s'étaient montrées à vous; mais depuis, rentraîné par votre faiblesse, vous avez fait, à la vérité, de nouveaux efforts pour rompre des chaînes si promptement renouées ; mais si vous vous en souvenez, ces efforts ont été plus languissants; votre componction a été moins vive : déjà familiarisé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impression sur votre cœur; et cette démarche de pénitence ne vous a pas mené si loin, et a eu encore moins de suite que la première : de sorte que depuis, toujours éclairé et toujours infidèle; toujours rappelé par la vérité, toujours rentraîné par vos injustes penchants, votre vie n'a plus été qu'une triste vicissitude de lumières et de ténèbres ; un état où la vérité ne se montre que pour s'éclipser l'instant qui suit, et où elle ne reparaît encore que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur et le mensonge.

Ame infidèle! quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connaissance de la vérité ? que vous apprendra-t-elle de nouveau ? que le monde est un abus ? Ah ! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos moments de pénitence; que les plaisirs ne laissent qu'une satiété et un vide affreux dans le cœur : vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs; qu'il est affreux de sacrifier une éternité tout entière à un instant d'ivresse et de volupté ? c'est la première réflexion qui vous a toujours frappé, au sortir même du crime, qu'un clin d'œil peut décider de notre vie ; que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite ; et qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu. C'est de l'impression de cette vérité que vous sont venus tous ces intervalles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? De quelles lumières peut-il encore vous favoriser que vous n'ayez mille fois et suivies et abandonnées? Quelle vérité peut-il encore vous montrer que vous n'ayez déjà et goûtée et méprisée, et sur laquelle vous ne vous soyez et alarmé et calmé presque dans le même instant? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité qu'un nouvel attrait pour la suivre; vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions ; vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière et les ténèbres; vous vous êtes accoutumé à soutenir la vue des maximes saintes et celles de vos faiblesses injustes. *Ah ! plût à Dieu*, dit un apôtre, *que vous fussiez encore dans les ténèbres de votre ignorance ! Plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui sur vous, et qu'aveuglé jusqu'ici par l'emportement des passions, vous n'eussiez jamais connu la vérité!* Pourquoi vous avons-nous nous-

mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes sur la honte de vos passions et sur les vérités de la vie éternelle? Pourquoi avons-nous dissipé vos ténèbres et porté la lumière jusque dans votre cœur par la force de la parole sainte? Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires et désespérés ; notre ministère, si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile : nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant : en vous développant *la loi de Dieu qui convertit les âmes* (*Psal.* XVIII, 2), nous vous avons ôté la ressource de salut et le moyen de conversion que nous venions vous offrir : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti.* (II *Petr.* II, 21.) Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le livre de la loi, perdu pour eux depuis longtemps et tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Esdras; ils se frappent la poitrine; ils renvoient les femmes étrangères; ils reviennent des égarements où les avait jetés le commerce des nations; ils règlent leurs mœurs sur la loi : telle est la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même loi déjà connue, les endurcit dans la suite, loin de les corriger ; les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener, ils savent tout; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde et de la nécessité du salut; nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuient; ils ne rappellent les premières impressions que fit sur eux la vérité, et qui furent bientôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même; ils sont bien moins sensibles à des terreurs qu'ils ont pu déjà vaincre et étouffer. Ce sont des cœurs aguerris, si j'ose parler ainsi, contre Dieu même; ils repoussent les armes de la lumière avec les armes de la lumière même; la reconnaissance du péril les rend, ce semble, plus tranquilles et, comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur est aisé de la connaître, ils se livrent sans remords à leurs passions et vont paraître devant Dieu, chargés non-seulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devait les délivrer et qui va les condamner. Non, mes frères, tout est à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connaître sur les voies du salut, et qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la connaissance de la vérité : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.* (*Heb.*, VI, 4, 6.)

### SECONDE RÉFLEXION.

Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût qui accompagne toujours les commencements de la justice : *Gustaverunt etiam donum cœleste;* une consolation sensible que la grâce répand sur les premières démarches d'un changement de vie; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords; une joie qui sort du fond de la conscience déchargée enfin du poids qui l'accablait, et qui n'avait pas encore goûté la paix et la tranquillité de l'innocence. Oui, mes frères, rien n'est plus doux que ces premiers sentiments qu'a le cœur de son retour et de sa délivrance; que ce premier témoignage que la conscience se rend à elle-même de sa paix et de sa sûreté; que ces premiers moments où, nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer et à jouir d'une douce et sainte liberté. Vous avez brisé mes liens, Seigneur, disait un roi pénitent dans ces premiers moments de sa délivrance : *Dirupisti vincula mea* (*Psal.* CXV, 7); aussi, dans l'excès de la joie et du saint plaisir qui me transporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi, les devoirs les plus pénibles de votre loi sainte, loin de me paraître onéreux, font toute ma consolation et mes plus chères délices : *Calicem salutaris accipiam* (*Ibid.*, 4) ; les discours des hommes, au lieu d'ébranler ma résolution, animent ma foi, et ne me paraissent plus que des discours vains et puérils : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax.* (*Ibid.*, 2.) O Seigneur! qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs! et qu'il me paraît bien plus glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule âme qui ait su vous plaire qu'une longue suite de princes et de conquérants! *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.* (*Ibid.*, 7.)

Tels sont les premiers attraits de la grâce, et ce qu'elle peut d'abord sur un cœur pas encore accoutumé à la force et à la douceur de ses divines impressions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées et qui avez dit si souvent à Dieu dans ces premières agitations d'un cœur touché : Seigneur! le monde au fond ne m'a jamais plu ; les plaisirs mêmes, dans le temps que je les poursuivais avec plus de fureur, m'ont toujours laissé vide, triste, inquiet, et il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité de votre loi sainte ont mis une joie véritable au fond de mon âme : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (*Psal.* XCIII, 19); vous qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, âme inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Un seul sentiment tendre de salut triomphe souvent de la dureté d'une âme jusque-là insensible; mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber; vous avez une de ces âmes tendres, nées avec quelques sentiments de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera ; c'est une sensibilité de conscience qui

vous amuse et qui ne vous corrige point; ce n'est pas un cœur sec et incapable de s'attendrir; c'est un caractère susceptible des premières impressions, et qui, laissant au monde le même empire qu'à Jésus-Christ sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grâce pourrait du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais *vous avez un cœur de cire*, dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives; facile à émouvoir, difficile à fixer; vif dans un moment de grâce, plus vif encore dans un moment de plaisir; ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentiments de componction, n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentiments sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre âme, dit notre Evangile, que, loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos : *Quærens requiem et non invenit.* Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même; toute votre vie n'est plus qu'un grand vide que vous ne sauriez soutenir; vous cherchez partout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédaient votre cœur, et rien ne vous en dédommage : *Quærens requiem et non invenit.* Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusements, l'ivresse elle-même du crime; vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarrasse et qui vous est à charge, et ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quærens requiem et non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en secret, continue l'Evangile : Je retournerai dans la maison d'où j'étais sorti; je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam unde exivi;* j'essayerai si les plaisirs, dont j'étais si fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes; et en voilà jusqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivresse des passions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la justice.

Ah! mon cher auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et combien il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jeter dans de vaines terreurs; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des âmes qui vous ressemblent sont très-rares : l'arrêt de Jésus-Christ là-dessus est décisif et terrible : *Celui*, dit-il, *qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : Non est aptus regno Dei.* (*Luc.*, IX, 62.) Jésus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avait au royaume de Dieu; il se met en danger d'en être exclu pour toujours; non : mais il n'est pas propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe, c'est-à-dire qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, et que certainement il n'y réussirait pas; et voilà ce que dit Jésus-Christ de l'âme inconstante par rapport au salut : que, de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah! un impudique peut être touché, et David fit pénitence de son adultère; un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avait blasphémée, et Manassès dans les chaînes adore le Dieu de ses pères dont il avait renversé les autels; un publicain peut renoncer à ses injustices, et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avait ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres; une âme prostituée aux plaisirs et aux passions les plus honteuses peut être tout d'un coup éclairée, et la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à ses idoles, et revient encore et au prophète et à ses faux dieux; mais un Sédécias, qui, touché des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et, au sortir de là, retombe dans son aveuglement, fait jeter le prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore, et l'outrager encore le lendemain; mais cette reine d'Israël, qui, dans son affliction, prend des ornements modestes pour aller consulter l'homme de Dieu, paraît respecter la puissance et la majesté du Dieu véritable en la personne de son prophète, et, de retour à Samarie, sacrifie à ses veaux d'or comme auparavant : ah! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et les livres saints nous les représentent partout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu. D'où vient cela? C'est que l'inconstance et la légèreté est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

D'où vient cela? C'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui sait prendre son parti, et qui, la droite voie une fois connue, y entre et ne s'en détourne pas aisément; elle suppose une âme forte, qui sait être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre faiblesse; une âme sensée, qui ne se conduit ni par goût, ni par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence. D'où vient cela? C'est que, pour former une âme chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des préjugés et des faiblesses vulgaires; c'est que la religion elle-même n'est qu'une lumière et une raison divine, la perfection de la raison humaine; c'est que la vertu nous est toujours représentée dans les livres saints sous l'idée de la sagesse; le juste, sous cette

d'un homme sensible et prudent, qui éprouve tout, qui juge sainement de tout, qui prend des mesures solides, et ne commence pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait; c'est que, dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien, et que tout ce qu'il entreprend on le compte déjà pour échoué; c'est, en un mot, que l'inconstance est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti; elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit; qui ne met la raison à rien; qui sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût, et n'a rien de fixe que ses variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, et telle qu'elle paraît aux yeux des hommes; l'orgueil, qui vous tient lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au dehors paraissent égales et uniformes; que vous évitez ces extrémités et ces inconstances d'éclat qui d'une piété extrême font passer une âme insensée et légère à un égarement encore plus excessif, et accoutument les yeux du public à censurer, tantôt les excès de sa vertu, et tantôt ceux de ses vices. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes; mais jugez de vous-même par ce que vous êtes devant Dieu, par votre conduite intérieure, par vos sentiments secrets, par cette légèreté de cœur qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même; par ces promesses tant de fois renouvelées, autant de fois violées; par ces démarches de pénitence, si facilement commencées et si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère et la plus inconstante de toutes les âmes, le cœur le plus incertain et le plus variable; vous êtes une de ces nuées sans eau, dit un apôtre, que les vents agitent à leur gré; un de ces astres errants, qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse qui, après avoir jeté les cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venait de les laisser : *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones* (*Jud.*, XIII); c'est-à-dire, que vous pouvez avoir des qualités propres au monde, mais que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* Seconde ressource de salut inutile à l'âme inconstante, le goût de la vérité : *Impossibile est eos qui gustaverunt donum cœleste et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.*

### TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais ce qu'il y a ici de plus terrible et de plus capable d'alarmer les âmes dont je parle, c'est, en dernier lieu, que la ressource des sacrements, si utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'âme inconstante : *Participes facti sunt Spiritus sancti.*

Un écueil, 1° par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes. Car une âme qui a vécu longtemps éloignée de l'autel, et caché durant plusieurs années dans le trésor de son cœur ses iniquités anciennes et nouvelles, sans venir les découvrir au tribunal sacré, porte, en venant enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs et des agitations de pénitence qu'elle n'avait pas encore senties. La majesté du lieu, la sainte sévérité du juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes, tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au tribunal qu'une âme familiarisée avec sa confusion : le récit de vos faiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur; les plaies les plus honteuses ne sont plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au tribunal rassuré contre vous-même; vous ne rougissez plus de vos aveux, et comme la honte qui découvre les misères de votre conscience n'est presque plus sensible, la douleur aussi qui les déteste n'a jamais de suite.

2° Un écueil, par la dissimulation inséparable des rechutes. On traîne le poids de ses crimes de tribunal en tribunal; à chaque nouvelle chute on cherche un nouveau confesseur, pour s'épargner la honte qui accompagnerait l'aveu des mêmes faiblesses; on lui laisse ignorer toutes les inconstances passées; et on fait gémir les ministres de Jésus-Christ qu'on n'est venu, ce semble, instruire de ses honteuses fragilités, que pour leur laisser plus de loisir, en les abandonnant ensuite, de s'en affliger et d'en répandre des larmes devant Dieu.

3° Un écueil, par le sacrilége inévitable dans les rechutes. Car se repentir sans cesse et retomber sans cesse; ne venir se purifier que pour se souiller encore; ne dire j'ai péché, que pour pécher de nouveau; ce n'est pas être un pénitent, dit un Père, c'est être un moqueur et un profanateur des choses saintes.

Je sais que la grâce du sacrement ne fixe pas l'instabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état constant et invariable de justice; et je ne prétends pas dire absolument qu'on ait profané le sacrement dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas! il faudrait pour cela ne pas connaître la misérable condition de la nature humaine, et ignorer même sa propre faiblesse. Mais je dis que lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, si l'on est assez malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne sont pas si promptes; il faut que le temps et les occasions aient insensiblement affaibli la grâce; que mille infidélités secrètes aient peu à peu préparé l'âme à une nouvelle chute; que des périls mille fois méprisés nous aient poussés comme par autant de démarches insensibles vers le moment fatal qui nous a vus retomber; ou

ne passe pas en un instant d'un état de justice à un état de péché.

L'ouvrage de la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment; c'est un ouvrage difficile : il faut que des larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes nous y établissent; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avait acquis qu'avec des peines et des travaux infinis, ce qui était le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchirements de tout le cœur; quand il en a tant coûté pour se relever on ne retombe pas si aisément : les difficultés d'une véritable conversion en sont pour ainsi dire la sûreté.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage solide: elle forme en nous une nouvelle créature; elle change nos penchants; elle nous donne un cœur nouveau; elle bâtit le nouvel édifice dans le roc; or le premier mouvement ne renverse pas ce qui devait tenir contre les vents et les orages, et défier la durée même des siècles; ce qui s'écroule en un instant n'était bâti que sur du sable mouvant; rien n'était changé, quand la vertu nous trouve aussi faibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux: on délibère longtemps avant que de faire cette grande démarche; on se la refuse longtemps à soi-même; on balance, on recule, on n'ose commencer; on veut et on ne veut plus; on s'épuise en réflexions sur les obstacles et sur les suites; les incertitudes et les lenteurs ne finissent pas; or une entreprise si longtemps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venait de la finir.

C'est-à-dire, que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on en sort changé; et cependant au sortir de là vous vous retrouvez toujours le même: on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes; la préférence d'un objet triomphait de votre faiblesse, elle en triomphe encore; une complaisance vous rendait infidèle au devoir, elle vous le rend encore; on ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence; vous n'en rabattez rien d'un jeu qui est devenu la plus importante occupation de votre vie; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit et dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre âme; rien à une vie inutile qui vous damne; on ne voit ni précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé; les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations et tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connaissez même pas; la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez; en un mot vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur; ah! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avait chassé le démon de votre âme. Lorsque vous avez guéri une âme, ô mon Dieu! il paraît que votre main toute-puissante s'en est mêlée: vos miracles et les transformations de votre grâce sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui s'évanouissent et échappent à la vue un moment après qu'on venait de les voir paraître.

Aussi les saints ont tous regardé la pénitence de ces âmes infidèles comme des dérisions publiques des sacrements, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères. On les éloignait de l'autel sacré, on les regardait comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomissements, et devant lesquels il ne fallait plus jeter les choses saintes; on se défiait même d'une pénitence qui avait pu être suivie d'une seconde infidélité. Jugez, mon cher auditeur, ce que les saints auraient pensé des vôtres, et ce que l'Eglise en pense aujourd'hui; jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres de la pénitence, lesquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égarements, toujours renouvelant et vos promesses et vos rechutes, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens.

Je sais que nous ne devons pas aggraver le joug; qu'on ne décrie et ne déshonore pas moins la religion, lorsqu'on ajoute un seul iota à la loi par un excès de sévérité, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle, et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une vaine ostentation de zèle et de rigueur des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais aussi faut-il confier à l'instant le sang de Jésus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? faut-il accorder à la persévérance dans l'occasion et dans l'habitude du crime, c'est-à-dire à tous les signes les moins équivoques de la pénitence, les grâces qu'on ne peut accorder qu'à un sincère repentir? Ne devons-nous pas, comme le prophète Elisée, savoir arrêter l'huile de la grâce et suspendre la vertu des sacrements, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire des cœurs toujours prévenus des mêmes passions?

Eh! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au ciel, âme infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, et que vos fragilités tant de fois confessées et autant de fois renouvelées n'eussent pas rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire! On ne vous verrait plus dans les mêmes faiblesses et dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en ac-

cuser; vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous aviez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des fidèles. Une seule confession faite à un ministre saint et éclairé vous aurait renouvelée, et vous voilà encore la même, après tant de sacrements et de démarches inutiles de pénitence!

Mais, que dis-je, la même? Non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de sacrements mille fois profanés ; vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repenti comme il faut; vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude, et ne faire jamais d'effort pour en sortir? C'est-à-dire que, pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur que venir profaner le sang de Jésus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas ces remèdes divins qu'il faut fuir, ce sont les passions qu'il faut vaincre; ce n'est pas en secouant le joug qu'il faut éviter les profanations, c'est en usant avec piété des grâces de l'Eglise! Ce n'est pas en disant avec l'impie: Puisque la loi m'est une occasion de chute, pourquoi me blâme-t-on lorsque je ne l'observe pas? mais c'est en disant avec une âme touchée: J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je encore? Vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu! on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds ; vous avez chassé le démon impur de mon âme qui devait être le temple de l'Esprit-Saint; ah! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours et que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire : car quelle ressource de salut peut-il vous rester encore? La connaissance de la vérité? personne n'en est plus instruit et ne la connaît mieux que vous. Le goût de la piété et les sentiments de la grâce? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. Le secours des sacrements? mais ces divins remèdes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés et vos plus grands crimes. Grand Dieu! vous seul connaissez ceux qui vous appartiennent, et vous les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable de salut; c'est un secret éternel sur lequel l'homme ne peut jeter les yeux sans témérité; mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces âmes légères dont je parle? Dernière ressource de salut inutile à l'âme inconstante, la ressource des sacrements: *Impossibile est eos qui participes facti sunt Spiritus sancti et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.*

J'avais donc raison de vous dire, mes frères, que de tous les caractères l'inconstance dans les voies du salut était le moins propre au royaume de Dieu. Il est des ressources pour les autres pécheurs ; pour celui-ci il n'en est plus, ou du moins il n'en paraît plus : il faut sortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la Providence sur le salut des hommes. Cependant le pécheur inconstant est de tous les pécheurs le moins frappé du danger de son état : les sentiments de religion qui le conduisent de temps en temps au tribunal et à l'autel saint l'endorment et le rassurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies sans Dieu, sans culte, sans sacrements, donne à ses yeux un nouveau mérite à la différence de sa conduite : il se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurcissement et d'irréligion ; il s'applaudit de conserver encore du moins dans ses faiblesses et dans ses inconstances éternelles la force de recourir de temps en temps au remède; il se dit tout bas à lui-même, comme le pharisien : *Je ne suis pas fait comme les autres hommes.* (*Luc.*, XVIII, 21.) Ce parallèle nourrit et flatte en secret sa sécurité : il se croit plus religieux, et il ne voit pas que la profanation des choses saintes est la seule marque de religion qui lui reste encore.

Mais ce n'est pas tout : ces vains dehors mêmes, ces faibles restes ne se soutiennent pas longtemps et disparaissent enfin; on peut flotter quelques années entre les sacrements et les rechutes; cet abus des choses saintes mène toujours à l'endurcissement. Dieu, si longtemps méprisé, méprise à son tour ; le cœur se lasse de ses inconstances, comme les vérités, à force d'être connues, ne font plus d'impression ; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti, est émoussé ; que les sacrements ne sont plus qu'une gêne inutile et incommode, on s'en épargne la cérémonie ; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui, n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes ; comme les démarches qu'on faisait pour le salut étaient d'autant plus pénibles qu'elles n'étaient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser et d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos : les inspirations cessent ; les remords s'apaisent; la conscience se calme;

les alternatives de vice et de vertu finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime; les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'âme, et y établissent enfin une demeure constante et perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, et l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solennité pascale, vous ne l'êtes plus; les discours de piété vous trouvaient encore sensible, ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures; le seul spectacle d'un homme de bien réveillait en vous des désirs secrets de vertu, vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples; vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété, vous faisiez encore de temps en temps certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères; mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah! vous vivrez sans joug et sans règle; vous entasserez monstre sur monstre; pas le plus petit retour sur vous-même; plus d'autre trouble que ceux qui naîtront de vos passions traversées; plus d'autre crainte que de manquer d'occasion de plaisir et de crime; plus d'autre vicissitude dans le cœur que la naissance de quelque nouvelle passion; plus de sentiment que pour la volupté; plus de dégoût que pour la piété et la justice.

Eh! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres que ceux qui, après avoir suivi quelque temps le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs et se rendent au monde qu'ils avaient abandonné. Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces âmes inconstantes et légères; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs; ce ne sont plus des pécheurs ordinaires, ce sont des monstres sans foi, sans aucun frein qui les retienne; et leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles; et l'inconstance des pécheurs, dans les voies de la piété, et leur retour plus vif et plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, mes frères, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venait à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, elle n'était plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* (*Exod.*, XVI, 20.) Tel est le sort d'une âme qui, élevée jusque dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, et vient de nouveau se corrompre sur la terre; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort; ses scandales répandent partout l'infection; et il n'est pas de corruption, dit un prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessima.* (*Mich*, II, 10.)

Vivez-vous donc encore, mon cher auditeur, dans ces alternatives de grâce et de péché, déclarez-vous enfin; c'est assez balancer entre le ciel et la terre, comme le disait autrefois un prophète à des pécheurs semblables à vous : *Usquequo claudicatis in duas partes?* (III *Reg.*, XVIII, 21.) Si Baal est votre dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi : *Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum.* (*Ibid.*) Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, et ces faiblesses qui vous séparent? pourquoi ces vicissitudes puériles et éternelles de crime et de vertu? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde, ou n'y cherchez plus d'autres consolations ni d'autres plaisirs que ceux de la grâce et de l'innocence. Fixez-vous enfin; je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime et de repentir! vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchants infortunés qui vous rentraînent dans le vice; toujours occupé, ou à pleurer vos faiblesses, ou à surmonter vos remords; jamais heureux : soit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix; soit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre âme; fixez-vous enfin; établissez une paix solide dans votre conscience; mettez à profit ces derniers traits de miséricorde que la bonté de Dieu laisse encore tomber sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconstance qui va terminer par l'endurcissement toutes les inégalités de votre vie; et que, *comme un arbre plus d'une fois mort et déraciné,* selon l'expression d'un apôtre, *vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez;* fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre âme, afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un de ces hommes temporels, dont parle Jésus-Christ, qui ne croient en lui que pour un peu de temps; et que vous puissiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du salut et de l'immortalité, promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin. Ainsi soit-il.

## SERMON XIX.

*Pour le lundi de la troisième semaine de Carême.*

### SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta; et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus. (*Luc*, IV, 27.)

*Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien.*

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons.

A une question si souvent proposée et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avait beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Elie ; que le nombre des lépreux était grand en Israël du temps du prophète Elisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes frères, si je venais ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffirait de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité ; et, parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que, dans tous les temps, les élus ont été fort rares : la famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse ; un Job, seul juste dans la terre de Hus ; Loth, dans Sodome ; les trois enfants juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auraient succédé les expressions des prophètes ; vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Evangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurais parlé des deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre ; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs et qui est comme la voie publique de tous les hommes ; enfin, en vous faisant remarquer que partout dans les livres saints la multitude est toujours le parti des réprouvés, et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue ; je vous aurais laissé sur votre salut dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferais-je en bornant tout le fruit de cette instruction, à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? hélas ! je découvrirais le danger sans apprendre à l'éviter ; je vous montrerais avec le Prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderais pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerais les consciences, et je n'instruirais pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés, mais vous réduire à vous demander à vous-même si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je? que fais-je pour le ciel? et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare? je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce discours ; l'art et les recherches seraient ici mal placées. Appliquez-vous, qui que vous soyez; le sujet ne saurait être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes : ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière, ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut, et le ciel n'est ouvert ou qu'aux innocents ou qu'aux pénitents. Or, de quel côté êtes-vous? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter ou une innocence conservée ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége où peu d'âmes peuvent aspirer; vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Eglise leur avait confiée dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Eglise n'était encore qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit saint et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Eglise de Jésusalem ; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux ; la pénitence canonique était alors un remède rare, et à peine parmi ces vrais Israélites se trouvait-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affaiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentait, le progrès de l'Evangile a, ce semble, arrêté celui de la piété, et le monde entier devenu chrétien a porté enfin avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes. Hélas ! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères ; le premier

usage que nous faisons de notre cœur est un crime; nos premiers penchants sont des passions, et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devait durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien; l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt.* (*Osée*, IV, 2.) Le frère dresse des embûches au frère, le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples, les haines sont éternelles, les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère; on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques, la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues, les jeux sont devenus ou des traties ou des fraudes ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oserait parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité; notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas; la ville est une Ninive pécheresse, la cour est le centre de toutes les passions humaines, et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare; tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies: les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'Auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes, et la licence paraît le seul privilége de leur élévation; le sel même de la terre semble s'être affadi, les lampes de Jacob se sont éteintes, les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Eglise et l'assemblée des saints? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offrait de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnait en vous; l'âge a peut-être calmé vos passions, mais quelle a été votre jeunesse? des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde, mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de grâce a peut-être changé votre cœur, mais tout le temps qui a précédé ce changement ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusé-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connaissez; ce que nous voyons même de nos égarements, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable, et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource, c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande où sont les pénitents parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disait autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence; cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disait autrefois Tertullien, est un fidèle qui sent tous les moments de la vie le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images; un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle dont il faut exiger jusqu'au dernier denier; un pénitent, c'est un criminel qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir; un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé que la privation des faveurs dont il a abusé; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers; voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitents de ce caractère? où sont-ils?

Ah! les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples : c'étaient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état; prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice; conjurant leurs frères qui entraient dans la maison du Seigneur d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel et de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle, et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étaient autrefois les pénitents dans l'Eglise : si l'on y voyait encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles que leurs chutes ne l'avaient scandalisée; c'étaient de ces fautes heureuses qui devenaient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Eglise de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Evangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même : les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai, mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauraient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Eglise sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous; je ne dis pas que vous jugiez vos frères, mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent; je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug et qui ne gardent plus de mesures dans le crime, je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant; ils sont pécheurs, ils en conviendraient; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même; or, sont-ils pénitents? et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchants déréglés de votre cœur; le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens; cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu; vous êtes devenu plus prudent, plus régulier selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers, mais vous n'êtes pas pénitent; vous avez cessé vos désordres, mais vous ne les avez pas expiés, mais vous ne vous êtes pas converti; mais ce grand coup qui change le cœur et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connaître. Ce n'est pas ici une simple expression, et un mouvement de zèle: rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde: les premières mœurs sont toujours licencieuses; l'âge, les dégoûts, un établissement fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères; mais où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Eglise? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune, les inquiétudes de la faveur et de la prospérité, les fatigues du service, les dégoûts et les gênes de la cour, les assujettissements des emplois et des bienséances? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus? que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent? vous êtes pénitent du monde; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige; les ennemis qu'il vous suscite, les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement, et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent? Ce

sont les obligations d'une âme innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état; d'être fidèle aux lois de l'Eglise: mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà? Et cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu: votre conscience rendrait témoignage contre vous-même; vouloir nous persuader que vous êtes pénitent: vous n'oseriez et vous vous condamneriez par votre propre bouche; sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille: *Ubi est ergo gloriatio tua?* (*Rom.*, III, 27.)

Et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent; vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connaissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion et quelque soin de votre salut); mais de véritables pénitents, en connaissez-vous? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes. Vous comptez à peine parmi les personnes de votre rang et de votre état un petit nombre d'âmes dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards et peut-être aussi la censure du public; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin; que les enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères; que nul ne vit innocent, que nul ne meurt pénitent; je le vois, et je m'écrie: O Dieu! si vous ne nous avez pas trompés; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie doit s'accomplir jusqu'à un point; si le nombre de ceux qu'il faudrait perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux? Où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés? et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts? que serons-nous un jour nous-mêmes?

Lorqu'autrefois un prophète se plaignait au Seigneur que tous avaient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'était encore réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal: c'est tout ce qu'un royaume entier renfermait alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu! consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous, que le sacerdoce a encore ses Phinées, la magistrature ses Samuels, l'épée ses Josués, la cour ses Daniels, ses Esthers et ses Davids, car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout serait détruit si leur nombre était accompli; mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer, je veux dire à cette multitude infinie qui se damne?

Venez nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'aurait pas dit, je ne voudrais, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première: la force des coutumes et des usages.

SECONDE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut; sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Evangile; dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang; et que, pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles: mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité, et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion; et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Eglise, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il serait triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde.

On a beau dire : il faut vivre comme on vit; et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi, vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs; il ne serait pas juste de vous interdire à cet âge ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense, faire votre idole de votre fortune: l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part; il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent; être des mêmes plaisirs; passer les jours dans les mêmes inutilités; vous exposer aux mêmes périls; ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici : qui vous rassure dans ces voies? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit? qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocents que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Eglise, à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu? vous, à vivre comme un étranger au milieu de votre propre maison, à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? est-ce l'Evangile de Jésus-Christ? est-ce la doctrine des saints? sont-ce les lois de l'Eglise? Car il faut une règle pour être en sûreté. Quelle est la vôtre? l'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer : on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles ; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avaient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi ; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les lois du peuple sont vaines, comme dit l'Esprit saint : *Quia leges populorum vanæ sunt* (*Jer.*, X, 3); que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauraient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi ; on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage était des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré, et que, si la corruption a depuis gagné, les déréglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis ; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres ; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance? Quelle est dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? n'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainsi périrent du temps de Noé tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége ; du temps d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres? mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* (*Rom.*, XII, 2), nous dit-elle : or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre des justes que vous n'imitez point; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce font les autres? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écriait autrefois saint Augustin (*Conf.*, lib. I, n. 6), torrent fatal des coutumes humaines! Ne suspendras-tu jamais ton cours? Entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Abraham dans l'abîme immense et terrible? *Væ tibi, flumen moris humani ! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum?*

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances? Il y a dans l'Eglise

deux voies : l'une large, où passe presque tout le monde et qui aboutit à la mort; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie : de quel côté suis-je? mes mœurs, sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état? suis-je avec le grand nombre? Je ne suis donc pas dans la bonne voie; je me perds; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : je ne suis pas de pire condition que les autres; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi; pourquoi ne vivrais-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher auditeur? pour cela même. La vie commune ne saurait être une vie chrétienne; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers; ils ont eu leurs mœurs à part, et ils n'ont été saints que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avait prévalu au siècle d'Esdras qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères. L'abus était universel; les prêtres et le peuple n'en faisaient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi? suivit-il l'exemple de ses frères? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime? Il en appela de l'abus à la règle; il prit le livre de la loi entre les mains, il l'expliqua au peuple consterné et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Lot se conformait aux voies de Sodome et si rien ne le distinguait de ses concitoyens; si Abraham vivait comme ceux de son siècle; si Job était semblable aux autres princes de sa nation; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith; si, parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce; voyez si dans ce siècle heureux, où les chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spectacle aux anges et aux hommes par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignaient pas que les chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs concitoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers, et si, dès là qu'un homme avait passé du côté des chrétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour les plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes; enfin, voyez si, dans tous les siècles, les saints dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre. Ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre, c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples; mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? est-ce que, pour être sauvé, il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns et rien du tout aux autres? es-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles, qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et plus battu que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel!

Rassurez-vous, après cela, sur la multitude, comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert? Ah! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse dès que la faute est trop générale; mais Dieu, qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étaient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes, et tout ce que peut présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut. Dernière réflexion, qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême? de renoncer au monde, à la chair, à satan et à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paraissent familières et destinées au simple peuple; mais c'est un abus: il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées: c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer: *Regibus et principibus terræ.* Hélas! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires; ils auraient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême: c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Eglise en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire que parce qu'on ne le connaît pas; et que puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Eglise eût refusé de vous recevoir dans son sein; de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde: elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers temps, ceux des catéchumènes qui ne pouvaient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient venir contracter aux pieds des autels dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connaissaient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentaient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui. Si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous adjurez l'Evangile de Jésus-Christ; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurais qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez; vous ne vous tromperez jamais à cette marque: ce monde, c'est une société de pécheurs, dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie; ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie; le siècle à venir, comme un exil; les promesses de la foi, comme un songe; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs; ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on ne connaît pas Jésus-Christ; où ceux qui le connaissent ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte; enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour; qu'il contredise vos mœurs par les siennes: c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire, un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paraître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi? y gémissez-vous sur la durée de votre pèlerinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs? ses lois ne sont-elles pas les vôtres? ses maximes, vos maximes? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivrait en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants? Et quand je dis, vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? Tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui: en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connaissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent? Et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les

sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs; c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous?

Enfin, vous avez dit anathème à satan et à ses œuvres? et quelles sont ses œuvres? celles qui composent presque le fil, et comme toute la suite de votre vie : les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avaient prononcé là-dessus contre satan?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens? Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de satan, ou des œuvres de Jésus-Christ? car dans la religion il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la faiblesse même de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux; tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements? et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur; Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien? *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est...... hoc ergo erit pompa diaboli.* Donc tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé; puisque par sa seule présence il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Eglise.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères : ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit; ce sont nos obligations les plus essentielles, il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant, il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connaît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession, et après une vie toute mondaine on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas! mes frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez, si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose, la haine du monde, de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié qu'il exige de vous; si vous le compreniez, si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes et des mœurs si profanes! une vigilance si continuelle et une vie si peu attentive et si dissipée! un amour de Dieu si pur, si plein, si universel et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères, ou criminelles! Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver? *Quis poterit salvus esse?* (*Matth.*, XIX, 25.) Peu de gens, mon cher auditeur; ce ne sera pas vous du moins, si vous ne changez, ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement, qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété, laisse au Seigneur la décision de leur destinée, ne

partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, est ornée de pudeur et de modestie, ne s'assied pas dans les assemblées de vanité, ne se fait point une loi des usages insensés du monde; mais corrige les usages par la loi de Dieu et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? ce fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens, qui a les mains innocentes et le cœur pur; vigilant, *qui n'a pas reçu son âme en vain* (*Psal.* XXIII, 4), mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* (*Ibid.*), et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre et ne nuit à ses concurrents que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt et ne sait point plaire en trahissant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples; voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre; donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut; car si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient, puisqu'à un petit nombre d'impies près, qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites; or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire; il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler, et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point, il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme, on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique, chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés; je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre, et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre et me mettant dans la même disposition où je souhaite qu vous entriez; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion; voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, justes, où êtes-vous? restes d'Israël passez à la droite, froment de Jésus-Christ démêlez-vous de cette paille destinée au feu; ô Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait

nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne serait-ce pas moi? *Nunquid ego sum, Domine* (*Matth.*, XXVI, 22), et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent il ne se trouvera pas dix justes, peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul, et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre, vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi ! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur, en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu ! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille ; et le ministre de Jésus-Christ appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? Qu'il faut désespérer de son salut? à Dieu ne plaise ! il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* (*Baruch*, VI, 5.)

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des hommes; ils périront avec eux : vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion : on traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs; mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ! et vous serez mon Dieu au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David; vous délivrerez votre peuple; vous nous transporterez dans la sainte cité; et alors vous régnerez seul sur Israël et sur les nations qui ne vous connaissent pas : alors, tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part; pensez sans cesse

que le grand nombre se damne; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise; et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON XX.

### *Pour le mardi de la troisième semaine de Carême.*

#### SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. (*Matth.*, XVIII, 15.)

*Si votre frère vous a offensé, allez et reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère.*

Un des devoirs les plus essentiels et les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain, des bons et des méchants dans l'Eglise, que pour ménager aux uns et aux autres des moyens de conversion, ou des occasions de mérite; et lorsque les serviteurs du Père de famille touchés des scandales qui déshonorent son royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemée dans ce champ divin, il condamne leur zèle, et leur fait entendre que ce mélange, qui paraît si injurieux à sa gloire, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre adorable de sa providence.

Cependant ce mélange établi pour corriger le vice et pour purifier et éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci, et ne fournit que des censures à l'autre : ce mélange si utile à tous, est devenu pernicieux à tous; et encore aujourd'hui, dit saint Augustin, les justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des justes, et ils sont à charge les uns aux autres : *Oneri enim sibi sunt.* Il importe donc de développer les raisons éternelles et les utilités de cette conduite de Dieu sur son Eglise; et cette matière paraît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice et la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci, que les règles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des justes avec lesquels ils vivent; et aux justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, et exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons et des méchants sur la terre. En voici deux principales; et d'elles nous allons tirer toutes les règles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchants : c'est la première.

Les méchants sont soufferts pour l'instruction, ou pour le mérite des justes : c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, et qui règlent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Ne semble-t-il pas, mes frères, qu'il eût été plus glorieux à Jésus-Christ de s'être formé sur la terre une Eglise uniquement composée d'élus, sans tache dans les mœurs comme dans la foi, et l'image naturelle et anticipée de la Jérusalem céleste, et de cette Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel? Un champ arrosé de son sang divin devait-il encore produire l'ivraie avec le bon grain? Un bercail dont il est le Pasteur peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis? Un corps dont il est le chef peut-il encore souffrir des membres qui servent à l'ignominie? Et l'Eglise ne serait-elle pas plus digne de son Epoux, si refusant ici-bas aux pécheurs les signes extérieurs de la paix et de l'unité, elle ne reconnaissait pour siens sur la terre que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il est vrai, mes frères, que les justes en forment ici-bas la partie la plus essentielle et la plus inséparable : c'est eux proprement qui la représentent toute devant Jésus-Christ; c'est eux qui sont le principal lien de son union avec elle; c'est à eux qu'elle doit le mérite de ses prières, le fruit de ses sacrements, la vertu de sa parole; c'est pour eux enfin qu'elle subsiste encore; et toutes choses seraient consommées, si leur nombre était accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne soient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins : l'Eglise les regarde comme ses enfants; elle les souffre comme ses membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reste du corps, non-seulement par les symboles extérieurs des sacrements et de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi et de la grâce, et qui peuvent même trouver dans leur société avec les justes, ou mille ressources heureuses de salut qui leur manqueraient, s'ils vivaient séparés d'eux comme des anathèmes, ou un sujet terrible de condamnation qui justifiera la sévérité des jugements de Dieu à leur égard.

Je dis premièrement mille ressources heureuses de salut, puisqu'ils trouvent dans leur mélange avec les justes, les secours

des instructions, des exemples et des prières, c'est-à-dire les moyens les plus efficaces de leur conversion.

Le secours des instructions est la première utilité que les pécheurs retirent de la société des gens de bien; et ces instructions font d'autant plus d'effet sur les âmes les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en sont les caractères inséparables.

La vérité. Les justes ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent pour se séduire les uns les autres; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, et le mal un mal; ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité; que le chrétien en est un témoin public; qu'il serait honteux de sacrifier à de légères complaisances ou à un vil intérêt une vérité à laquelle tant de fidèles ont autrefois sacrifié leur propre vie; qu'ils ont dans le ciel le témoin invisible de leurs pensées; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au scrutateur des cœurs; et que la religion toute seule forme des hommes véritables et sincères. Ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper; ils sont trop touchés de leurs égarements pour y applaudir; ils désirent trop vivement leur salut pour devenir par des conseils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler; mais ils ne sauraient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous surtout que votre rang et votre naissance élèvent au-dessus des autres hommes, vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laisse ignorer : eux seuls vous parlent dans la sincérité de Dieu, parce qu'eux seuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jésus-Christ; eux seuls osent vous contredire et prendre le parti de la vérité contre vous-même, parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles; eux seuls n'étudient pas vos penchants pour y accommoder lâchement leurs suffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchants, parce qu'eux seuls aiment plus votre personne que votre élévation, et sont plus touchés de votre salut que de vos bienfaits. Tout le reste des hommes, ou vous séduit, ou se tait, ou vous flatte; plus même vous êtes élevé, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges, moins la vérité vous approche, plus on se déguise à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres; c'est le malheur des cours et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé; vous n'avez plus d'ami, parce qu'il est trop utile de l'être; vous vivez au milieu des hommes que vous ne connaissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, et dont vous ne voyez jamais que l'art et la surface; les justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont, et en eux seuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, et que votre puissance, qui vous donne tout, vous ôte elle-même et vous cache. Voyez comme tandis que tous les officiers de l'armée d'Holoferne lui promettent la conquête de Béthulie, et que tout flatte son orgueil et son ambition, Achior, tout seul, ose parler sans artifice, prendre les intérêts du Dieu de Juda, et faire souvenir ce chef orgueilleux que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder et la défendre. Aussi, un saint roi de Juda comptait autrefois comme un des plus grands avantages de son règne, de voir assis auprès de lui des hommes justes et fidèles; parmi toutes les faveurs qu'il avait reçues du Dieu de ses pères, ce n'étaient pas ses victoires et ses prospérités dont il était le plus touché, c'était la vertu et la justice des sujets qui présidaient à ses conseils, et qui environnaient son trône, et la piété des Nathan et des Chusaï lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui que la conquête de Jérusalem et les dépouilles des nations ennemies de sa gloire : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine.... Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum : ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat.* (*Psal.*, C, 1, 6.) Un homme juste est un présent du ciel, et les grands surtout ne sauraient trop honorer la vertu, parce que la puissance ne peut leur donner que des sujets, et que la vertu toute seule leur donne des amis fidèles et sincères.

Mais non-seulement les justes seuls conservent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouvent pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd, par ses égarements, le droit de reprendre ceux qui s'égarent; ses vices affaiblissent ses instructions, les faiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, et ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles. Mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même; ses instructions ne rougissent pas de sa conduite, son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut se défendre. Aussi, nous donnons, comme sans y penser, aux véritables justes,

une espèce d'empire sur nous-mêmes; quelque élevés que nous soyons d'ailleurs, la vertu se forme comme un tribunal à part, auquel nous soumettons avec plaisir notre élévation et notre puissance, et il semble que les justes, qui jugeront un jour les anges, ont droit d'être dès à présent les juges des hommes.

Un Jean-Baptiste, accompagné de sa seule vertu, devient le censeur d'une cour voluptueuse, et Hérode ne peut s'empêcher de craindre ses censures et de respecter sa vertu. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de deux rois et de deux armées, et tout est ébranlé à la seule voix de l'homme de Dieu. Un prophète inconnu vient de la part de Dieu reprocher au roi d'Israël assemblé à Béthel avec tout son peuple pour sacrifier à Baal, l'impiété de ses sacrifices, et les mystères profanes sont suspendus. Elie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine, et le prince tremblant s'humilie et conjure le prophète d'obtenir sa grâce auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel, armé de la seule dignité de son âge et de son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec et encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude et sa désobéissance, et ce prince, si intrépide devant ses ennemis, sent toute sa fierté tomber devant le prophète, et met tout en usage pour l'apaiser. O sainte autorité de la vertu! qu'elle porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine!

Il est vrai, mes frères, qu'à cette autorité inséparable de la vertu, les justes ajoutent les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps et à contre-temps, il est vrai; mais ils savent aussi que, si tout leur est permis, tout n'est pas expédient; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, et qu'il faut lui faire aimer les remèdes, si l'on veut qu'ils soient utiles; ils savent que la vérité ne doit d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagements de la prudence et de la charité qui les lui préparent; qu'il y a un temps de gémir en secret et un temps de parler; que la même charité qui hait le péché, tolère le pécheur, pour le corriger, et que la vertu n'a d'autorité qu'autant qu'elle a de discrétion et de prudence.

Ainsi, la vertu est aimable lors même qu'elle reprend : ce n'est pas la connaître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer et imprudent, qui condamne sans indulgence et qui corrige sans discernement; la charité n'est ni téméraire, ni inhumaine; elle sait choisir ses moments et ménager ses conseils; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse, et quand on aime sincèrement, la douceur et les précautions sont naturelles; si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend et qui édifie, c'est l'humeur qui censure et qui scandalise; la charité est douce et prudente, et l'humeur est toujours piquante et téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite : il s'insinue avant que de reprendre; il fait aimer la vérité avant de la dire, il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable, et, par les ménagements innocents d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, et de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint et vertueux, et qui joint à la vertu cette douceur tendre et cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances. Car, ce n'est pas ici un anachorète austère qui, par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter; c'est un juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs et de vos débauches, qui vous fait sentir le vide des amusements dont il a été lui-même l'adorateur insensé; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté, qui vous exhorte à un genre de vie sage et chrétien qu'il a lui-même autrefois décrié, qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs et une paix du cœur qu'il a lui-même crues autrefois puériles et chimériques; tout ce qu'il dit tire une nouvelle force de cette ressemblance; il vous ébranle; il vous enlève presque malgré vous à vous-même, et la simplicité de ses discours est mille fois plus puissante pour persuader que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois dans le temps que vous suiviez avec plus de fureur les égarements du monde et des passions, un ami chrétien a rappelé l'ivresse de votre cœur aux lumières d'une raison plus tranquille, vous a fait convenir de l'injustice de vos voies, des amertumes secrètes de votre état, de l'abus du monde et de la vanité de ses espérances, et a laissé au fond de votre âme un trait de lumière et de vérité qui depuis ne s'est jamais effacé et vous a toujours rappelé en secret à la vertu et à l'innocence? Augustin sentit ses irrésolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroise; Alipe, sa faiblesse se ranimer dans la sainte familiarité d'Augustin. Non, la vérité semble avoir un nouveau droit sur nos cœurs, quand elle est aidée des persuasions douces et sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire, à vous, mes frères, que la grâce a retirés des égarements du monde. Souvent contents, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur, vous auriez honte de leur tendre la main, vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde et les plaisirs vous avaient donnés; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance que la piété ne condamne pas, mais qu'elle

rend seulement plus sincères et plus chrétiennes ; cependant vous les laissez perdre sans les avertir, sous prétexte d'éviter l'indiscrétion et ce zèle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux règles de la charité et aux devoirs d'une amitié sainte : il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous ; vous affectez même par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens ; vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusements et de la vanité de leurs espérances, et vous vous observez pour ne pas leur parler du bonheur et des avantages d'une vie chrétienne et des richesses de la miséricorde de Dieu sur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'est-ce qu'une liaison dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit ?

Déjà c'est une erreur de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conscience ; l'Evangile vous prescrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère et de lui donner en particulier des avis tendres et charitables : d'ailleurs, il vous est ordonné à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeler et de soutenir vos frères. Mais, quand la religion ne vous en ferait pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'espérance d'une même vocation vous unit, et que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers : pouvez-vous les voir ennemis de Jésus-Christ, esclaves du démon, destinés par le déréglement de leur vie à des malheurs éternels, sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez ? sans profiter de quelques-uns de ces moments heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins et leurs dégoûts pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner ; pour placer à propos une seule parole de salut, pour leur dire avec ces témoignages touchants de tendresse dont le cœur a tant de peine à se défendre, ce qu'autrefois Augustin déjà converti disait à un de ses amis qu'il voulait retirer de l'égarement : Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur ? les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun : la mort va donc nous séparer à jamais ; car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, et une haine éternelle succédera à cette amitié rapide et passagère qui nous unit sur la terre. Mais que sont les liaisons les plus tendres que la piété n'a pas formées ? et peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours ?

Mais ce qui donne en second lieu une nouvelle force aux instructions des justes, c'est qu'elles sont soutenues de leurs exemples : second moyen de salut que leur société fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher auditeur, si vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu ; si tous les hommes vous ressemblaient et que vos yeux ne rencontrassent de toutes parts que des exemples de dissolution, la vertu inconnue ne vous paraîtrait jamais désirable ; le crime serait toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troublerait jamais les fausses douceurs ; vous ne sentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles secrets qui vous reprochent votre propre faiblesse, et vous croiriez la vie chrétienne impossible, parce que vous la verriez sans exemple. Mais dans quelque situation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des justes de votre âge et de votre état, qui observent la loi du Seigneur et qui marchent devant lui dans la sainteté et dans l'innocence ; leur exemple seul est une voix puissante qui vous parle sans cesse au fond du cœur, et qui vous rappelle malgré vous à la vérité et à la justice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes, mais leur exemple vous la persuade ; nous vous montrons la voie de loin, mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin et vous animer à les suivre ; nous vous prescrivons les règles, ils vous fournissent le modèle. Aussi combien de fois, mon cher auditeur, touché des exemples d'un juste de votre rang et de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les penchants infortunés qui ne vous permettaient pas de lui ressembler ? Combien de fois le souvenir de son innocence vous a couvert de confusion, arraché des soupirs à votre faiblesse, et fait balancer quelque temps entre le devoir et la passion ? Combien de fois sa présence seule a réveillé en vous des désirs de salut, et vous a fait promettre en secret à vous-même qu'un jour vous marcheriez sur ses traces ? Non, mes frères, nous ne voyons point de conversion dans le monde, qui n'ait trouvé sa source et son motif dans les exemples des gens de bien ; je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres ; l'union de la foi et la société d'un même esprit établissent entre eux et vous une espèce de commerce saint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus ; le trésor qu'ils amassent, la mesure surabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au delà de leurs dettes, sont des biens qui vous appartiennent et que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres justices. Ce n'est pas que des satisfactions étrangères puissent suffire pour effacer des offenses qui vous sont propres : il faut que les mêmes membres qui ont servi à l'iniquité servent à la justice, et que le péché se répare où il a été commis ; mais les œuvres des justes offrent sans cesse au Seigneur, ou le prix de votre conversion, ou l'heureux supplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien ; il attaque la sainteté

des motifs, quand les dehors sont à couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du roi Sédécias accusaient les larmes et les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem, d'un secret désir de plaire au roi de Babylone qui assiégeait cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assez aimable pour être servi dans la seule vue de vous-même, et que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété d'autres desseins que celui de vous honorer, et un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes frères, en diminuant par des soupçons téméraires le mérite des œuvres des justes? vous diminuez les ressources heureuses de votre salut; vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolants de votre espérance : ce sont vos propres vertus que vous déshonorez, et vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin, les justes servent encore à votre salut par leurs gémissements et par leurs prières, et c'est dans ce dernier avantage que vous allez connaître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

*La prière continuelle du juste*, dit un apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur*. (*Jac.*, V, 16.) Oui, mes frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les empires et sur les royaumes, ce sont les prières et les gémissements secrets des gens de bien qui nous les attirent; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Eglise, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père ; c'est là cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain; c'est par eux que toutes les grâces se répandent dans l'Eglise, c'est à eux que les siècles doivent les princes religieux, les pasteurs fidèles, la paix des Eglises, les victoires de la foi; ces hommes célèbres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Eglise, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affaiblissements de la discipline, que dirai-je encore? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siècles, tout vient de là, car tout se fait pour les élus. Nous en faisons honneur, nous qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent; mais si nous voyions les événements dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissements secrets des gens de bien ; dans les prières quelquefois d'une âme simple et obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événements publics que les césars et leurs ministres, qui paraissent à la tête des affaires et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires.

Comparez, disait autrefois Tertullien aux païens, les malheurs passés de l'empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui; d'où vient ce changement? n'est-ce pas depuis que Dieu a donné des chrétiens au monde? *Ex quo christianos a Deo orbis accepit.* C'est depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les princes et pour les rois, que les césars sont plus heureux, l'empire plus florissant, les peuples plus tranquilles : c'est nous seuls qui, levant les mains pures au ciel, le fléchissons par nos clameurs; et cependant lorsque nous en avons obtenu des grâces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : ***Et cum misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.*** Quel don, mes frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre lorsqu'elle s'y forme un élu! quel trésor pour un peuple, pour un empire, pour le monde entier! quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des serviteurs de Jésus-Christ!

Vous regardez quelquefois, mes frères, la vertu comme une faiblesse, et la piété des justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions et des censures. Mais quand les gens de bien ne seraient pas si utiles à la terre, quand ce ne seraient pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité; qu'y a-t-il de plus grand et de plus respectable dans le monde que la vertu?

Mais elle est rare, dites-vous, je le veux, et c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais, enfin, laissons là les discours puérils du libertinage, il est encore sur la terre des âmes pures et fidèles ; vous en connaissez dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvait refuser le titre respectable de la vertu. Or, c'est par là, en dernier lieu, que les bons servent à la condamnation des méchants; ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses. Car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jésus-Christ, que leur exemple ou n'affaiblisse, ou ne confonde? Direz-vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis et qu'il eût fallu se retirer dans les déserts pour s'en dispenser? mais les justes qui sont parmi vous s'y conforment-ils? Vous excuserez-vous sur les suites inséparables d'une naissance illustre? vous en connaissez qui avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat et trouvent le secret de le faire servir au salut. Quoi? la vivacité de l'âge? la délicatesse du sexe? on vous en montre tous les jours qui, dans une jeunesse florissante et avec tous les talents propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue et n'ont de pensée que pour le

ciel. Quoi? la dissipation des emplois? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous, et qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir? l'amour du plaisir est le premier penchant de tous les hommes, et il est des justes en qui il est encore plus violent et qui sont nés avec des dispositions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions? il y a des gens de bien malheureux. Votre prospérité? il s'en trouve qui se sanctifient dans l'abondance. Votre santé? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une âme remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés: autant de justes, autant de témoins qui déposent contre vous; placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Esther pour modèles; les filles chrétiennes, des Rébecca; les hommes de guerre, des Josué; les courtisans, des Néhémias; ceux qui sont assis sur le trône, des Josias et des David; les affligés, des Job; les infirmes, des Timothée; ceux qui sentent l'aiguillon de la chair, des Paul. Chaque situation a ses saints, chaque âge a ses exemples, chaque état fournit ses modèles. C'est ainsi, ô mon Dieu! que s'accomplissent sur les hommes vos desseins de justice et de miséricorde, et que si vous vous servez des justes pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs pour affermir la foi ou pour éprouver la vertu des justes.

SECONDE PARTIE.

Le corps des justes, dit saint Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement et son utilité dans les chutes et dans les erreurs même de ceux qui s'égarent: *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos;* et les livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux et tous les désordres de la cité, que parce que sa providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes, et que le mélange des méchants sert en premier lieu, à leur instruction, en les préservant de ses écueils, et leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité et de reconnaissance.

De vigilance. En effet, les commencements de la conversion et de la piété des justes sont toujours timides et défiants; le cœur, instruit alors par le souvenir encore tout nouveau de ses chutes passées, veille sur sa propre faiblesse, frémit à la seule présence des objets qui lui en retracent les funestes images; tout l'alarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même; à peine à demi-essuyé du naufrage, il ne marche sur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, et le moindre mouvement lui montre le sein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuses frayeurs, si nécessaires à la vertu, ne se calment que trop dans les suites: à mesure que le souvenir de nos chutes s'éloigne, le sentiment de notre fragilité s'affaiblit; les jours déjà passés dans la piété semblent nous répondre de ceux qui suivent; les frayeurs cessent, les précautions se négligent, et, comme le roi Ézéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib et délivré Jérusalem des ennemis qui avaient juré sa perte, on en introduit d'autres dans la cité sainte, et on ne craint plus même d'exposer avec complaisance à leurs yeux des trésors qui ne sont en sûreté que lorsqu'ils sont inconnus.

Or, contre un affaiblissement si dangereux, rien n'est plus utile aux justes que le mélange des méchants: ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons de leur vigilance; ils voient dans une source commune les mêmes faiblesses à craindre, et que l'usage tout seul d'une foi toujours attentive, fait ici le discernement; ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime; que les commencements en sont toujours légers; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire sont funestes à l'âme, et qu'il est plus à craindre lorsqu'il inspire des adoucissements, que lors même qu'il propose des crimes; ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en est plusieurs qui ont été autrefois plus fervents qu'eux dans les voies de Dieu et qui s'attendaient encore moins qu'eux à déchoir par des chutes honteuses de cet état de ferveur et de justice. Ainsi ils apprennent tous les jours dans les égarements de leurs frères, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance, et qu'il n'y a jamais loin entre l'affaiblissement et la chute.

Le mélange des pécheurs soutient donc la vigilance des justes contre la tentation du relâchement; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, si cachés au siècle, ils vivaient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces moments où le cœur aride retombe sous son propre poids, où l'on se lasse de soi-même, où nul goût sensible ne soutient plus la vertu; peut-être qu'alors ils pourraient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété et une destinée plus heureuse. Mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion, le juste n'a pas besoin de sa foi pour se détromper sur leur fausse félicité; il n'a qu'à ouvrir les yeux: il cherche des heureux dans le monde, et il n'en trouve point; il voit partout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur; il consulte les mondains eux-mêmes, et ils déposent tous contre le monde et sa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu; il voit que leurs passions font tous leurs malheurs et tous leurs cha-

grins, et que le cœur de l'homme de bien, qui en est exempt, ne saurait jamais avoir d'autre peine que de ne pas sentir assez vivement son bonheur. Ainsi, le mélange des pécheurs affermit la fidélité des justes contre la tentation du dégoût ; mais de plus, il réveille leur reconnaissance, et les défend contre la tentation de l'oubli des grâces.

Troisième manière dont le mélange des méchants contribue à l'instruction des justes. Ils voient que le Seigneur laisse périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux ; nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain, qui aiment la vertu, qui révèrent les justes, et qui ne trouvent que dans les molles faiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence ; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux et qui ne pouvaient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu, ont été choisis, arrachés au crime et appelés à la connaissance de la vérité ; ces objets toujours présents font sentir chaque instant au juste le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez : il connaît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui désirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les désirs de la vertu et la tyrannie des passions, et qui cependant n'arrivent jamais au salut ; soit parce qu'ils le désirent trop faiblement, soit parce que le Seigneur est maître de ses dons, et qu'il a pitié de qui bon lui semble ; il les connaît, et il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque, loin de l'attendre et de l'appeler, il fuyait encore sa présence ; et il se souvient que, lorsqu'il avait encore les armes à la main contre sa gloire, et sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain ; une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes ; le Maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnaissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ses frères qui s'égarent. Car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris et de dureté; loin d'être touchés de leur malheur, et de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir, comme des objets contagieux, ou à les plaindre comme si leur malheur était sans ressource, ou à les censurer, comme si la charité, toujours inexorable envers le vice, n'était jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, et désespérer du salut de votre frère ? Si la grâce a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il n'est plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres; le prodige de votre conversion doit vous préparer à voir sans surprise les changements les moins attendus. Que savez-vous si ceux qui vous paraissent aujourd'hui les ennemis de la vertu, qui s'opposent au zèle et aux bonnes intentions des gens de bien, qui font de leur autorité un asile aux désordres publics, ne seront pas un jour à la tête de toutes les œuvres saintes, les protecteurs de la piété, les ressources de la miséricorde, les appuis du zèle et de la vérité? Qui se serait jamais défié que Manassès, qui avait introduit l'abomination dans le lieu saint, et effacé jusqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jérusalem, dût devenir un jour le restaurateur du temple et des sacrifices, et le protecteur du ministère des enfants d'Aaron? Je vais plus loin : que savez-vous si ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne sera pas appelé, et si vous ne serez pas rejeté? s'il ne se relèvera pas, et si vous, qui êtes debout, ne tomberez pas pour ne plus vous relever? On n'eût pas cru, sans doute, que la pécheresse de la cité dût devenir l'amante la plus illustre de Jésus-Christ, et que Judas, qui était son disciple et le vicaire de son amour, dût mourir traître et désespéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ses mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ses conseils éternels sur leurs destinées, et respectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grâce se réserve sur leur volonté pour les sanctifier, ou l'usage qu'elle en peut faire, non-seulement pour l'instruction, mais encore pour l'épreuve et pour le mérite des justes.

En effet, premièrement, quand les pécheurs ne feraient que donner un nouveau prix à la fidélité du juste par la séduction de leurs exemples, ce serait toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y résister? Car outre qu'on a besoin de force pour se défendre des exemples qu'on a sans cesse devant les yeux, lors surtout qu'ils favorisent les inclinations corrompues de la nature; ce sont des exemples que l'amitié, le sang, l'intérêt, la complaisance, le respect, rendent encore plus puissants et plus propres à séduire le juste; ce sont ses maîtres, ses amis, ses proches, ses protecteurs, dont il a à se défendre; il faut qu'il puisse les aimer, les respecter, les cultiver, leur plaire, et qu'il ait le courage de ne pas les imiter ; il faut que leurs volontés soient pour lui des lois, et que leurs actions ne soient pas des modèles. Enfin, des exemples autorisés par la multitude : ce sont les mœurs communes qu'il faut éviter, les usages établis qu'il ne faut pas suivre ; il faut avoir la force d'être singulier, et de soutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la singularité ; il faut oser condamner tout seul par sa conduite ce qu'il y a de plus autorisé parmi les hommes ; passer pour un esprit faible et frappé, et ne compter pour rien leurs jugements comme leurs exemples. C'est ici que la fidélité du juste honore la grandeur du maître qu'il sert, et qu'il devient au milieu du monde un spectacle digne des anges et de Dieu même.

Mais non-seulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau prix à la fidélité du juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses. Car, mes frères, si la vertu n'était contredite, opprimée, persécutée, les justes pourraient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auraient pas celui de la fidélité; si leur piété ne trouvait ici-bas que des applaudissements et des hommages, la voie serait trop agréable pour être sûre; si tout applaudissait à la vertu, la vertu se détruirait bientôt elle-même ; ce calme dangereux l'endormirait, ces faveurs humaines l'amolliraient, ces suffrages publics, ou en corrompraient le principe, ou deviendraient bientôt le dédommagement secret de ses peines. Son règne n'est pas de ce monde; les contradictions la soutiennent, les tempêtes l'affermissent, les persécutions l'éprouvent, les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit saint Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre ; que dis-je ? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le Prophète de la prospérité des impies. Aussi la puissance, l'empire, l'autorité semblent être presque toujours ici-bas leur partage ; il semble qu'une main invisible ne les élève, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les justes; ce sont des instruments de justice destinés à exercer leur foi; inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins par les ménagements adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout et les impies mêmes, coopèrent au bien des élus ; en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs et d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissements et des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles et des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance, et la fureur des tyrans a fait autrefois plus de saints que le zèle même des apôtres.

Et c'est ici, mes frères, vous qui servez le Seigneur, et qui marchez dans la voie de ses commandements, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des grâces et des honneurs, au vice ; vous ne regardez pas assez les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assez dans la main de Dieu et dans l'ordre de sa providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, et que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur et de puissance qui les élève, et dont ils se servent pour affliger les siens; vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice et les contempteurs de la vertu; vous désireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense, et qu'au lieu des croix et des tribulations qui doivent être son partage, elle jouît des honneurs, de la puissance, des distinctions qui ne lui ont pas été promises sur la terre. Mais vous n'apercevez pas que vos désirs injustes ôtent à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs, et que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occasion et le mérite de ses véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve et purifie la foi des justes, leurs scandales et leurs déréglements les affligent, et arrachent à leur piété des gémissements de zèle et de compassion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur; dernier avantage que le mélange des méchants ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption générale, et de ce déluge de crimes dont le monde semble être inondé, ils sèchent de douleur comme le Prophète ; ils se sentent déchirés par les plus vives impressions de l'Esprit de Dieu, comme Paul à la vue des désordres et des impiétés d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso* (*Act.*, XVII, 3); ils veulent se laisser mourir de tristesse comme Elie au pied de la montagne, spectateur des prévarications d'Israël; ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer sur les excès et sur les iniquités de leur peuple; ils souhaitent, comme Moïse, d'être effacés du livre des vivants pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères ; ils désirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avénement du règne éternel.

Voilà le fruit qui revient, à la piété des justes, des déréglements et des scandales dont ils sont témoins. Et certes, mes frères, quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde d'un œil sec, tranquille, indifférent? Les maximes de Jésus-Christ anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées; la terreur même de ses menaces affaiblie par les blasphèmes de l'incrédulité; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le sujet, non pas de l'horreur, mais de la risée publique, et des chansons satyriques et profanes; les vices autorisés, les théâtres impurs devenus les plaisirs publics des chrétiens, et l'art d'inspirer les passions les plus honteuses placé parmi les arts qui sont utiles aux peuples, glorieux aux royaumes, et qui font dresser des statues à leurs inventeurs.

Eh ! vous vous persuadez quelquefois, vous, mes frères, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde et de ses plaisirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'est pas interdit à la vertu, et que les gens de

bien doivent plus se distinguer des mondains par les dispositions du cœur, que par les mœurs extérieures et la fuite trop rigoureuse de leurs assemblées et de leurs plaisirs. Mais si les intérêts de Jésus-Christ vous touchent, pouvez-vous être capables de quelque joie au milieu du monde? Eh! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur? Pourrez-vous sourire à une impiété, ouvrir les oreilles aux médisances les plus atroces, applaudir au langage profane des passions, louer les projets frivoles et insensés de la vanité; devenir l'approbateur des préjugés et des usages? Pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jésus, et prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime? Pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en dansant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice, et vous faire d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir ou d'égayer vos ennuis?

Je dis bien plus; pourrez-vous y retenir vos larmes? Quelle contrainte! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une âme qui aime son Dieu, lors même que l'ordre et le devoir l'y engagent! Vous cherchez le monde pour vous délasser? mais vous devriez l'éviter, pour vous épargner les moments les plus amers d'une sainte tristesse: c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement; que votre esprit, fatigué de tant d'images affligeantes, devrait aller se consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde, mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugements de colère que Dieu y exerce sur les hommes; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions qui dans les autres n'ont rien qui vous alarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disait autrefois le Seigneur à l'ange exterminateur; marquez sur le front et épargnez les hommes qui gémissent et qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle: *Transi per mediam civitatem in medio Jerusalem: et signa thau super frontes virorum gementium et dolentium super cunctis abominationibus quæ fiunt in medio ejus* (*Ezech.*, IX, 4); c'est le caractère le plus essentiel des justes; c'est la marque décisive à laquelle on les reconnaît. Tout le reste des habitants de Jérusalem est livré à la fureur du glaive et de la vengeance céleste: ce petit nombre tout seul de justes qui gémissent, est épargné et marqué du sceau de salut: le Seigneur ne reconnaît pour siennes que ces âmes touchées du zèle de sa gloire, qui répandent sans cesse devant lui l'amertume de leur cœur sur les iniquités de son peuple, et qui lui disent tous les jours avec un prophète: Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, et voyez: *Attende, Domine, de cœlo; et vide de habitaculo sancto gloriæ tuæ.* (*Isa.*, LXIII, 15.) Où est votre zèle? où est la force de votre bras? ou du moins, que sont devenues les entrailles de vos miséricordes anciennes sur votre peuple? *Ubi est zelus tuus? fortitudo tua? multitudo viscerum tuorum?* (*Ibid.*) Car malgré nos iniquités, vous êtes encore notre Père; et Abraham, dont nous faisons gloire d'être les enfants, et tous les saints protecteurs de cet empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, semblent nous avoir abandonnés, si vous ne jetez sur nous quelque regard propice: *Tu enim Pater noster, et Abraham nescivit nos.* (*Ibid.*, 16.) Pourquoi, Seigneur, avez-vous souffert que nous nous égarassions de vos voies saintes? *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis?* (*Ibid.*, 17.) Pourquoi avez-vous laissé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craignissions plus? *Quare indurasti cor nostrum, ne timeremus te?* (*Ibid.*) Ah! revenez enfin à nous, Seigneur, à cause des serviteurs que vous vous réservez encore parmi les tribus de votre héritage: si nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la foi et la piété de tant d'âmes saintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous désarment: *Convertere propter servos tuos, tribus hæreditatis tuæ.* (*Ibid.*) Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda est éteinte; ce royaume, autrefois si illustre par la foi de nos pères, par la piété de ses souverains, par le sang de tant de martyrs, et par la sainteté et la science de vos ministres, imite toutes les mœurs des nations corrompues et perverses; l'incrédulité s'y élève insensiblement sur les débris de votre culte; nous aurions encore besoin que votre miséricorde nous suscitât de ces hommes apostoliques qui les premiers vinrent annoncer la foi à nos ancêtres encore assis dans les ténèbres de la mort et de l'idolâtrie; et nous sommes presque redevenus tels que nous étions avant que vous fussiez notre Seigneur, et que votre saint nom fût invoqué parmi nous: *Facti sumus quasi in principio, cum non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos.* (*Ibid.*, 19.)

Tels sont les gémissements de la foi, et l'usage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchants avec lesquels ils vivent. Et pour vous, mes frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les justes qui sont parmi vous comme les plus heureuses ressources de votre salut; respectez-les, si vous ne pouvez pas les imiter encore; liez-vous avec eux, si vous ne pouvez encore les suivre; désirez de leur ressembler, si vous ne pouvez encore obtenir de votre faiblesse que des désirs; favorisez leurs œuvres saintes, si vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-même; et, par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul sentiment de foi et de piété ne demeure sans récompense. Ainsi soit-il.

## SERMON XXI.

### *Pour le mercredi de la troisième semaine de Carême.*

#### DU VÉRITABLE CULTE.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me. (*Matth.*, XV, 8.)

*Ce peuple m'honore des lèvres ; et son cœur est loin de moi.*

Voici, mes frères, la nouvelle alliance, c'est-à-dire la religion du cœur établie, le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue; la chair qui ne sert de rien, rejetée; la piété, qui est utile à tout, annoncée; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé, dans ces paroles de mon texte des occasions d'erreur et des prétextes de calomnie ; elle accusa l'Eglise d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la Synagogue. L'institution sainte de nos sacrements; les honneurs rendus aux saints et à Marie ; les abstinences et les veilles ; la décoration des temples et des autels; l'appareil extérieur et respectable du culte ; les pratiques les plus universelles et les plus anciennes ; celles dont l'origine cachée dans des temps reculés fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement la preuve la plus décisive de leur sainteté ; tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu ; et les abus où l'ignorance et la superstition avaient conduit les simples aux siècles précédents, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Eglises.

Vous avez depuis, ô mon Dieu, réparé les ruines de votre maison ; vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons n'a plus que le même langage ; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte Samarie et Jérusalem ne former plus comme autrefois qu'un même peuple aux pieds de vos autels ! C'est à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous les bras de l'homme, afin que non-seulement il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une âme dans votre Eglise.

Mais à nos prières, mes frères, il faut joindre vos exemples ; vos mœurs doivent achever de désabuser nos frères revenus à nous, encore plus que nos instructions; et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez?

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire de vous expliquer les règles de la piété chrétienne, et l'esprit du véritable culte ; je veux combattre deux erreurs opposées, et qui me paraissent ici également dangereuses. Il est des fidèles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile; première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres qui, négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance ; seconde erreur sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété ; ce serait un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité; ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire, que sans vous appliquer à purifier votre cœur, et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu ; ce serait l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété, n'en abusez pas; voilà tout le dessein de ce discours. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose d'abord, mes frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Etre souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvements d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grâces, c'est toute la religion des esprits bienheureux; c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi ; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avait été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son Créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avaient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine; enfants d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui ; notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères; telle est la religion de la terre : ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices ; Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles ; les patriarches dressèrent des autels; la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses

observances; l'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut; un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusque dans nos cœurs; et ce mystère, continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercice et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errants, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi. Voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles, les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes sacrements, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Eglise un caractère éclatant de visibilité auquel on ne peut se méprendre, et qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur qui, dans tous les temps, ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires, ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion; et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion auquel on assujettit les simples; c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion : l'inutilité de l'extérieur, la faible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez, en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrais vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez ? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde? J'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues ou par vos discours? Préférez-vous Dieu à tout; à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants; et la perte de tout ne vous paraît-elle rien à l'égal de lui déplaire? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même ? vivez-vous de la foi? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui passe ? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? Gémissez-vous sur les égarements de vos mœurs passées? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé sous un extérieur encore mondain ? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal? en fuyez-vous les occasions ? en cherchez-vous les remèdes ? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant; y êtes-vous fidèle ? Non, mes frères, il n'est que les âmes livrées au monde et à ses amusements, qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que, comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais, mes frères, quand le cœur est enfin réglé, et qu'on a donné sincèrement à Dieu son amour et ses affections, ah! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des sentiments de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte, et qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainsi, quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien, tout s'aplanit, tout devient facile; tous les attachements extérieurs, n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes et ne tiennent plus à rien. Aussi, on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles, avec un cœur encore mondain et déréglé, font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes. Les âmes même les plus mondaines et les plus engagées dans les passions mêlent, d'ordinaire, à leurs plaisirs et à leurs faiblesses honteuses quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie; mais on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachements des passions et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur

changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paraît point, tandis que tout ce qui paraît est encore le même. Ah! il en coûterait trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore; on se reprocherait de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien, avec un cœur encore mondain, remplir quelques devoirs extérieurs de piété; mais, quand le cœur est une fois chrétien, on ne saurait plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur nous ordonne de confesser de bouche et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. 1° Pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnaître, devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. 2° Pour ne pas cacher, par une ingratitude criminelle, les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. 3° Pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice, par une timidité indigne de la grandeur du Maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. 4° Pour édifier nos frères et les animer à la vertu par nos exemples. 5° Pour encourager les faibles et les soutenir, par notre fermeté, contre les discours insensés du monde et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. 6° Pour réparer nos scandales et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. 7° Pour consoler les justes et les porter, par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine; que dirai-je, enfin? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant, c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paraissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu; et, dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété; vous dites qu'on les canonise à bon marché, qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix là, et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage; et dès là, vous tombez en contradiction avec vous-même et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété: on y trouve de la simplicité et de la faiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Eglise, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes, tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force; on voudrait une religion qui fît des philosophes, et non pas des fidèles; on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut, et on croit faire honneur à sa raison, en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher auditeur, vous, qui nous tenez ce langage, le déréglement de vos mœurs et la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes faibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudrait se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles: emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la faiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution; je vous trouve une âme toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affection abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison; et il vous sied bien, après cela, de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits faibles et aux âmes vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure.

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, mes frères, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs, à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie, à se mettre au-dessus des événements et des disgrâces: voilà ce qui fait les grandes âmes, les esprits forts et élevés; et voilà où en sont les justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits faibles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes, qui pardonnent les injures les plus sensibles; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent; qui ne sentent les mouvements des passions que pour avoir plus de

mérite en les réprimant ; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger; qui se disputent les plaisirs les plus innocents; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal; mais qui, dans la religion, sont simples, humbles, dociles, et font gloire de leur docilité et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal et simple pour le bien, vous, au contraire, vous êtes plus faible que les âmes les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions; votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne; vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un faible roseau que les vents agitent à leur gré; mais, sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force; c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes faible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les justes, que les règles de la religion rendent si respectables; vous les regardez comme des pratiques populaires, et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère; mais qu'y a-t-il dans vos occupations, les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes, même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion? Quoi! les soins de la fortune? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret? ces lâchetés pour détruire un concurrent et vous élever sur ses ruines? cet art éternel de paraître tout ce qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paraît? ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté? ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs que vous ne croyez dignes que du dernier mépris? Voilà le beau et le grand de la vie de la cour: or, êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la force et de la prétendue supériorité de votre esprit? tout cela vous paraît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive? Grand Dieu! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs la bassesse et la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de faiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner des noms honorables! Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et les conquérants, que les travaux d'une araignée, comme dit votre prophète, que le souffle le plus léger dissipe? et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire? Un David dansant devant votre arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et, confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'était-il pas plus grand à vos yeux que David, de retour de ses victoires et de ses conquêtes? et l'orgueilleuse Michol, qui traita sa piété de simplicité et de faiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout? et tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité?

Ce qui nous abuse, mes frères, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations; et que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une âme fidèle, que la foi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paraissent plus qu'un atome; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événements qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples; elle les regarde comme des changements de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le faible artifice et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère; elle regarde les princes, les souverains, ces âmes illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfants établissent entre eux, et dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment; comme les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît si grand et si merveilleux; et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et, quand je dis les justes, ne croyez pas, mes frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère faible et borné; je parle des justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi; de ces héros de la grâce, que les païens eux-mêmes étaient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'âme, l'élévation, la véritable sagesse,

que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes frères, ces hommes si généreux au milieu des tourments, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étaient des hommes simples, religieux, fervents; un docteur et un prophète répondaient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenait pour des dieux, allaient rendre leurs vœux dans le temple, comme le simple peuple; les grands apôtres eux-mêmes pleins de cet Esprit, qui est le Seigneur des sciences et la source des lumières, venaient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs; et, pour être spirituel, il ne fallait pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes frères, plus je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte; vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchait à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion; les fidèles assemblés offraient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et des cantiques spirituels; ils célébraient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité qui précédaient les saints mystères, et où, dans la simplicité de la foi, chacun mangeait avec actions de grâces; ils se donnaient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable, qu'ils n'attendaient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devait consommer dans le ciel; ils lavaient les pieds de ceux qui évangélisaient les biens véritables, et les arrosaient de leurs larmes; ils traversaient les royaumes et les provinces, pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ; ils recevaient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu, et leur offraient les effusions sincères de leurs charités; leurs familles étaient des églises domestiques, où les fonctions les plus communes devenaient des actes de religion; des prières pures et simples, mais pleines de foi; des mœurs innocentes; des enfants instruits à connaître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, à espérer en Jésus-Christ, et à le confesser généreusement devant les tyrans; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur; voilà les voies les plus sublimes et tous les raffinemements de leur piété. Cependant ces hommes simples, c'étaient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les premiers martyrs de l'Eglise; des hommes à qui l'Esprit-Saint n'avait pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité, avaient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivants ne changèrent rien à cet esprit: on y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avaient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avaient consommé leur sacrifice? quel pieux empressement pour conserver les restes précieux de leurs corps, qui avaient échappé à la fureur des tyrans! Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés? que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes? que de dons et de richesses consacrées à la majesté du culte! que de pieux établissements pour aider à la foi des chrétiens! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur! Peut-être était-on allé trop loin, car je ne prétends pas tout justifier; mais que sais-je, ô mon Dieu! si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoraient pas davantage que tous les vains raffinements de notre siècle? du moins, s'il y avait des abus, ils ne déchiraient pas votre Eglise comme le schisme funeste qui a voulu les réformer; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étaient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance, qui ne connaît plus de joug, et qui, n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égarements avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes qu'elle a eu de docteurs de mensonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous: il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion; c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public, et on connaît bien des personnes à qui on serait bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui, cependant, courent à toutes les dévotions, fréquentent les sacrements, s'imposent beaucoup de pratiques de piété, et font presque toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fond, mépriser la vertu parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse

que celle que l'on blâme, et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, mes frères, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours, mais je ne voudrais pas que le zèle contre les abus de la vertu fût une satire éternelle de la vertu même; je voudrais qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu on respectât les dehors qui lui rendent hommage. Hélas! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent, par des discours de blasphèmes, non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi, et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourrait croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée; c'est un reste de ce goût ancien et de cette simplicité innocente qu'il est à propos de maintenir; il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent, et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchants; les vierges folles et les vierges sages étaient toutes parées de même, portaient dans les mains les mêmes lampes, couraient au même festin; c'était l'huile de la charité qui les discernait, et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

### SECONDE PARTIE.

Ce que saint Paul disait autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété; elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes : *mandatum quidem bonum, et sanctum, et justum* (*Rom.*, VII, 12); mais l'abus qu'on en fait change en occasion de péché ce qui n'avait été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum*, et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien; elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum*, et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent; enfin elles sont justes, *mandatum quidem justum*, et on blesse la justice en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum*, et on les rend infructueuses en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, mes frères, tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous est vaine; toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions; qui laissent toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels; qui ne touchent point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections; il ne voit de nous que notre amour, il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre âme; tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes n'est rien devant lui; n'est qu'un airain sonnant et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur; Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Eglise visible sur la terre, il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sacrements, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de grâces et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Être suprême, ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics et des cérémonies bizarres, qui ne réglaient point l'intérieur et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient ni la guérir ni même la connaître.

Cependant, mes frères, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel et la plaie la plus déplorable de l'Eglise. Hélas! toute la gloire de la fille du Roi est pour ainsi dire en dehors; jamais la montre ne fut si belle, jamais les dehors du culte plus solennels, jamais les temples plus pompeux, les sacrements plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées, jamais tant d'extérieur de dévotion et jamais peut-être moins de piété, et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends

pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du libertinage contre la vertu que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspirerait l'état monstrueux de son âme, s'il ne croyait voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons plus de justice aux hommes, mes frères, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes ; ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre, et nous serions consolés si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes que je me propose ici de combattre ; c'est au contraire l'erreur de la bonne foi et l'excès de confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, lesquelles, ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui, leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence et toute l'énormité de leurs crimes. Or, voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi, on soulage les malheureux, on est touché de leur infortune, on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point; rien de plus louable, sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints que la miséricorde ; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir; mais après cela on vit avec moins de scrupule dans les habitudes criminelles, dans les engagements profanes, dans des haines invétérées ; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation : ah ! Dieu n'a que faire de vos biens, mais il demande votre cœur : et vore argent périra donc avec vous? Ainsi, on soutient des entreprises de piété, on favorise les gens de bien, on s'érige en protecteur d'une maison sainte, on orne des temples et des autels ; mais l'ambition est toujours démesurée, mais l'envie ronge toujours le cœur, mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes, la licence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique; mais en décorant les temples on se croit dispensé d'orner son âme, qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grâce et de la sainteté : ah ! le Seigneur rejette vos présents; vos dons profanent ses autels, et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints; on se fait un point de ne pas manquer à un salut : il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes ; mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles; mais la vie va toujours même train ; mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis ; mais les plaisirs n'y perdent rien, mais l'on n'en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusements : ah ! vous participez donc à la table de Satan et non à celle de Jésus-Christ, et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'Autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfants, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paraît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien ; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremise de ses saints ; il n'est presque point de temple ni d'autel où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère ; on redouble les largesses, on multiplie les intercessions et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie où il voulait nous conduire par cette affliction ; on lui offre des victimes étrangères, et on ne lui offre pas les gémissements d'un cœur touché ; on met tout en œuvre pour l'apaiser, excepté le renouvellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère; ah ! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous, et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des grâces pour autrui, tandis que vous réservez le privilége de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin? on porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie : on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte; on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse certaines prières saintes que l'Eglise lui a consacrées, et sous ces dehors religieux on porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu : on court aux lieux où on l'honore, et au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense; ah ! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes ! vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle que vous portez sur votre corps, puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres ! et on peut lui mettre dans la bouche, à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur dans son prophète faisait autrefois à des prêtres, lesquels, sous la sainteté de leurs vêtements et les marques augustes du sacerdoce, cachaient un cœur profane et souillé : Je m'élèverai au jour de mes vengeances contre ces serviteurs infidèles de mes autels; je leur arracherai ces signes inutiles de mon culte, qui cachaient un cœur plein d'iniquité et de souillure, et je délivrerai mon lin et ma

laine qui couvraient leur ignominie : *Convertar, et liberabo lanam meam et linum quæ operiebant ignominiam ejus.* (*Ose.*, II, 9.)

C'est-à-dire, vous êtes un fantôme de chrétien ; vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fonds et la vertu : vous êtes ce sépulcre blanchi et pompeux, où paraissent au dehors des ornements saints, les figures de la foi, de la religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration, mais qui au dedans est plein d'infection et de pourriture : vous ressemblez à cet autel du tabernacle dont il est parlé dans l'Ecriture ; il était revêtu d'or pur, les dehors en étaient brillants, mais le dedans était vide, et il n'était pas solide, dit l'Esprit de Dieu : *Non erat solidum, sed intus vacuum.* (*Exod.*, XXXVIII, 7.) En vain vous immolez dessus des victimes ; ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin : vos passions n'y paraissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu ; il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété : *Non erat solidum, sed intus vacuum.*

Mais, mes frères, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connaissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous : nous passons même sur l'irrégularité des manières pourvu que nous soyons assurés du fond : la vie même de la cour nous accoutume à ne faire pas grand cas des dehors et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblants si communs et si peu sincères, et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables dont nous savons que le cœur répond à tout le reste. Nous voulons qu'on nous aime nous, mes frères ; nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité, et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme? Croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paye d'un vain extérieur et de simples bienséances? Croyons-nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse? Croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages ?

Mon Dieu ! les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure; ils ne sont faux que dans la religion, c'est-à-dire ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi et à la réalité de vos promesses.

Cependant, la vaine confiance est le caractère des âmes dont je parle, et c'est ici le second abus des pratiques extérieures : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum;* et elles deviennent des obstacles du salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, mes frères, le désordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas : le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre : on ne trouve au dedans de soi pour se rassurer que l'injustice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience : elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même : les aumônes, les sacrements, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la mère de Dieu, le culte des saints, forment une espèce de nuage sur l'âme : on se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes : on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion : on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence ; si la grâce quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissants cet amas d'œuvres mortes et inutiles : ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes ; on s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils pouvaient nous sauver du naufrage, et on se fait des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainsi, on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres : on les fait entrer en société de son gain, et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu ; on cultive leur amitié ; on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance; on les intéresse à demander à Dieu notre conversion, et on est bien plus tranquille sur ses crimes depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grâce de la pénitence. Ainsi enfin, on consacre certains jours à la séparation et à la retraite; on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques moments plus à loisir de la paresse que pour fuir les

plaisirs ; on favorise tout ce qui peut être utile au bien ; on se choisit un guide fameux et éclairé, on paraît plus souvent aux pieds du tribunal sacré ; on est de toutes les assemblées de piété ; on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisait pas autrefois de scrupule ; on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu ; cependant hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même ; le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de désirs d'élévation et de faveur ; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères ; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile ; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés ; l'humeur et la hauteur dans un domestique point adoucies ; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli pas moins excessive. Malgré tout cela, on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété ; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, mes frères, la confiance, qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité dont on ne revient guère : c'est par là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra jusqu'à la fin dans son aveuglement. Aussi les prophètes que le Seigneur leur suscitait de siècle en siècle bornaient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. *Ne comptez pas*, leur disaient-ils, *sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel ; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales : ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes; c'est un amour sincère de ses commandements, c'est une vie sainte et innocente, c'est de déchirer vos cœurs et non vos vêtements; c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous.* Cependant ces dehors religieux nourrissaient toujours leur injuste confiance. Quand ils étaient ouvertement tombés dans l'idolâtrie et qu'oubliant tout à fait le Dieu de leurs pères ils avaient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les prophètes alors les rappelaient facilement de leurs égarements : ils leur faisaient répandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice : en un mot, quand ils étaient devenus idolâtres et ennemis déclarés du Seigneur, il n'était pas impossible d'en faire des pénitents. Mais tandis qu'ils persévéraient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi, ah ! les prophètes avaient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassurait toujours : les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittaient scrupuleusement, ôtaient aux vérités terribles qu'on leur annonçait de la part de Dieu toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent ; les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais et meurent sans componction, comme elles avaient vécu sans défiance; semblables à ces soldats dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Judas, combattaient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portaient en apparence les armes pour sa gloire ; mais ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Ecriture, des marques d'idolâtrie, et on découvrit que, sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avaient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, a quibus lex prohibebat Judæos.* (II *Mach.*, XII, 40.) Et telle est la destinée des âmes dont je parle : elles combattent sous les étendards de la piété; elles paraissent même confondues par un extérieur de religion avec les véritables zélateurs de la loi ; elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie : dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance ; mais le combat fini et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparaîtront, et on découvrira sous ces dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire mille passions injustes, qui devant Dieu les avaient toujours confondues avec les âmes mondaines et infidèles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, a quibus lex prohibebat Judæos.*

Hélas ! mes frères, un ennemi des chrétiens leur reprochait autrefois que les préceptes de l'Evangile étaient à la vérité admirables ; que rien n'approchait de la perfection et de la sublimité des maximes de Jésus-Christ; mais qu'elles étaient si peu à la portée de la faiblesse humaine, qu'il ne croyait pas que personne pût les accomplir : *Vestra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque scio, ut eis parere putem posse neminem.* Mais, mes frères, qu'auraient les maximes de Jésus-Christ de si impraticable à la faiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce païen, si elles ne réglaient que les dehors? qu'en coûte-t-il en effet, d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un saint, et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés? Ce qui coûte, c'est de mortifier un désir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne; c'est de haïr un monde qui nous rit et qui nous recherche ; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent; c'est de cacher les dé-

fauts et de dire du bien de ceux qui nous calomnient: c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et voilà ce qui coûte; voilà ce qui faisait tant admirer aux païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jésus-Christ; voilà ce qui leur en faisait si fort redouter, dit saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affaiblir et de le combattre; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures: elles sont justes: *Mandatum quidem justum;* et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous; aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir que par l'amour du devoir même. Ainsi, on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité, et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit; on fait des libéralités à des maisons saintes, et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes; on prie lorsque le devoir obligerait d'agir; on agit lorsque nos besoins devraient nous engager à prier; on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin, et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfants malheureux ou à des créanciers frustrés les fruits amers de votre injuste charité; on prend une inspection sur des maisons saintes, et l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfants et sur la conduite de ses domestiques; on réconcilie les cœurs aigris ou aliénés; on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles, et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et on le précipite dans des amours étrangères; on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Christ, et l'on ne voudrait pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa faiblesse et le gagner au Seigneur; on s'impose une multitude de prières saintes, et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères; et nous faisons sentir par là, selon l'expression d'un apôtre, que *notre religion est vaine*, et que *nous nous séduisons nous-mêmes.* (*Jac.*, I, 26.)

Que dirai-je enfin? on est peut-être de toutes les assemblées de dévotion, et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que l'Eglise ordonne de suivre et d'écouter. Oui, mes frères, la voix du pasteur a une grâce et une vertu particulières pour ses brebis: il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père; les vérités les plus simples, dans sa bouche, tirent de la grâce de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres: nous sommes des étrangers, et il est le pasteur; nous entrons dans ses travaux, mais c'est à lui que la vigne appartient. L'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Eglise, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère: c'est là proprement l'assemblée des fidèles; c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir; c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi; c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront: c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter; et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flattent et soutiennent; et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devrait le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la règle, mes frères: tout ce qui combat une obligation essentielle ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. Jésus-Christ n'est pas divisé contre lui-même; la charité ne détruit pas ce que la justice édifie: commencez par le devoir; tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de pailles destinées au feu. Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point; la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état: quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire, tel est le goût bizarre de l'homme: le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil; c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même; qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier: mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance; c'est un joug de notre façon, qui ne nous blesse jamais; et ce qu'il pourrait avoir de pénible est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Evitez donc également, mes frères, les deux écueils marqués dans ce discours: en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable;

c'est l'humeur toute seule, qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est ; mais, dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur ; ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la saine raison méprise et que la foi désavoue et condamne. Rendons, par une vie soutenue et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas; montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une faiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doive aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion, et dans toute la dignité de ses préceptes et forçons les ennemis de la vertu de convenir, que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentiments, former des âmes grandes et généreuses ; et que rien n'est si petit et si puéril qu'une âme que les passions guident et dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation. Le monde, tout injuste qu'il est, serait bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos faiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connaissent pas et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

## SERMON XXII.

*Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.*

### SUR L'INCERTITUDE DE LA JUSTICE DANS LA TIÉDEUR.

Surgens Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis ; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus. (*Luc.*, IV, 38.)

*Jésus, étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre.*

Rien ne représente plus au naturel l'état d'une âme tiède et languissante que l'état d'infirmité, où l'Evangile nous dépeint aujourd'hui la belle-mère de saint Pierre. On peut dire que la tiédeur et l'indolence dans les voies de Dieu, accompagnée d'une vie d'ailleurs exempte de grands crimes, est une sorte de fièvre secrète et dangereuse, qui mine peu à peu les forces de l'âme, qui altère toutes ses bonnes dispositions, qui affaiblit toutes ses facultés, qui corrompt insensiblement tout l'intérieur, qui change ses goûts et ses penchants, qui répand une amertume universelle sur tous les devoirs, qui la dégoûte de tout bien et de toute nourriture sainte et utile, qui consume de jour en jour sa vie et sa substance, et finit enfin par une extinction entière et une mort inévitable.

Cette langueur de l'âme dans les voies du salut est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins aperçue. L'exemption du désordre dans cet état d'infidélité nous rassure, la régularité extérieure de la conduite, qui nous attire de la part des hommes tous les éloges dus à la vertu, nous flatte ; le parallèle secret que nous faisons de nos mœurs avec les déréglements de ces pécheurs déclarés que le monde et les passions entraînent, achève de nous aveugler ; et nous regardons notre état, comme un état moins parfait, à la vérité, mais toujours sûr pour le salut, puisque la conscience ne nous y reproche qu'un fonds de paresse, de négligence dans nos devoirs, d'immortification, d'amour de nous-mêmes et des infidélités légères qui ne donnent pas la mort à l'âme.

Cependant, puisque les livres saints nous représentent comme également rejetées de Dieu et l'âme adultère et l'âme tiède, et qu'ils prononcent le même anathème et contre celui qui méprise l'œuvre de Dieu et contre celui qui la fait avec négligence, il faut que l'état de tiédeur dans les voies de Dieu soit un état fort douteux pour le salut et par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme et par celles où tôt ou tard il ne manque pas de la conduire.

Je dis, 1° par les dispositions présentes qu'il met dans l'âme ; savoir, un fonds d'indolence, d'amour de soi-même, de dégoût de la vertu, d'infidélité à la grâce, de mépris délibéré de tout ce qu'on ne croit pas essentiel dans les devoirs ; dispositions qui forment un état fort douteux pour le salut.

2° Par celles où la tiédeur nous conduit tôt ou tard, qui sont l'oubli de Dieu et une chute grossière et déclarée.

C'est-à-dire que je me propose d'établir deux vérités capitales en cette matière, qui font sentir tout le danger d'une vie tiède et infidèle, et qui, par leur importance, nous fourniront le sujet de deux discours différents. La première, c'est qu'il est fort douteux que l'âme tiède conserve dans cet état habituel de tiédeur, la grâce sanctifiante et la justice qu'elle croit conserver, et sur laquelle elle se rassure. La seconde, c'est que, quand même il serait moins douteux si elle conserve encore devant Dieu la grâce sanctifiante, ou si elle l'a perdue, il est certain du moins qu'elle ne saurait la conserver longtemps.

L'incertitude de la justice dans la tiédeur; cette première vérité fera le sujet de ce discours.

La certitude de la chute dans la tiédeur, seconde vérité sur laquelle je vous instruirai dans le discours suivant. Implorons, etc.

*Si nous disons que nous sommes sans péché*, dit un apôtre, *nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.* (I *Joan.*, I, 8.) La vertu la plus pure n'est donc jamais ici-bas exempte de taches; l'homme, plein de ténèbres et de passions

depuis le péché, ne saurait être toujours, ni si attentif à l'ordre qu'il ne se méprenne quelquefois et ne s'en écarte, ni si touché des biens véritables et invisibles qu'il ne se laisse quelquefois surprendre par les biens apparents, parce qu'ils font sur nos sens des impressions vives et promptes, et qu'ils trouvent dans nos cœurs des penchants toujours favorables à leurs dangereuses séductions.

La fidélité que la loi de Dieu exige des âmes justes n'exclut donc pas mille imperfections inséparables de la condition de notre nature et dont la piété la plus attentive ne peut se défendre; mais il en est de deux sortes : les unes qui échappent à la fragilité, qui sont bien moins des infidélités que des surprises, où le poids de la corruption a plus de part que le choix de la volonté, et que le Seigneur, dit saint Augustin, laisse aux âmes les plus fidèles pour nourrir leur humilité, pour exciter leurs gémissements, pour rallumer leurs désirs, le dégoût de leur exil et l'attente de leur délivrance; les autres sont celles qui nous plaisent, que nous nous justifions à nous-mêmes, auxquelles il ne nous paraît pas possible de renoncer, que nous regardons comme des adoucissements nécessaires à la vertu, où nous ne voyons rien de criminel, parce que nous n'y voyons point de crime qui entrent dans le plan délibéré de nos mœurs et de notre conduite et qui forment cet état d'indolence et de tiédeur dans les voies de Dieu, qui damne tant de personnes, et dans le monde et dans les cloîtres, nées d'ailleurs avec des principes de vertu, une horreur du crime, un fonds de religion et de crainte de Dieu et des dispositions heureuses pour le salut.

Or, je dis, que cet état de relâchement et d'infidélité, cette négligence soutenue et tranquille sur tout ce qui ne nous paraît pas essentiel dans nos devoirs; cette molle indulgence pour tous nos penchants, dès qu'ils ne nous offrent point de crime; en un mot, cette vie toute naturelle, toute d'humeur, de tempérament, d'amour-propre, si commune parmi ceux qui font profession publique de piété, si sûre en apparence, si glorieuse même devant les hommes et à laquelle l'erreur générale attache le nom de vertu et de régularité; je dis que cet état est un état fort douteux pour le salut, qu'il prend sa source dans un cœur déréglé, où l'Esprit-Saint ne domine plus, et que toutes les règles de la foi nous conduisent à penser qu'une âme de ce caractère est déjà déchue sans le savoir de la grâce et de la justice qu'elle croit conserver encore; 1° parce que le désir de la perfection, essentielle à la piété chrétienne, est éteint dans son cœur; 2° parce que les règles de la foi, qui distinguent le crime de la simple offense, toujours presque fort incertaines à l'égard des autres pécheurs, le sont infiniment peu envers l'âme tiède et infidèle; 3° enfin, parce que, de toutes les marques d'une charité vivante et habituelle, il n'en est plus aucune qui paraisse en elle. Suivons ces vérités; elles sont dignes de votre attention

Toute âme chrétienne est obligée de tendre à la perfection de son état. Je dis obligée : car, quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection est néanmoins un commandement et un devoir essentiel pour toute âme fidèle. *Soyez parfaits*, dit Jésus-Christ, *parce que le Père céleste que vous servez est parfait. Je ne vois qu'un seul point d'essentiel*, disait saint Paul, *c'est d'oublier tout ce que j'ai fait jusqu'ici;* et qu'oubliait-il, mes frères? ses travaux infinis, ses souffrances continuelles, ses courses apostoliques, tant de peuples convertis à la foi, tant d'Eglises illustres fondées, tant de révélations et de prodiges, et d'avancer sans cesse vers ce qui me reste de chemin à faire. Le désir de la perfection, les efforts continuels pour y parvenir, les saintes inquiétudes sur les obstacles innombrables qui nous arrêtent sur notre route, non-seulement ne renferment donc pas un simple conseil et une pratique réservée aux cloîtres et aux déserts, mais ils forment l'état essentiel du chrétien et la vie de la foi sur la terre.

Car la vie de la foi dont le juste vit n'est qu'un désir non interrompu que le règne de Dieu s'accomplisse dans notre cœur, un saint empressement de former en nous la ressemblance parfaite de Jésus-Christ et de croître jusqu'à la plénitude de l'homme nouveau, un gémissement continuel excité par le sentiment intérieur de nos propres misères, et, par ce poids de corruption qui appesantit notre âme et lui fait encore porter tant de traits de l'homme terrestre, un combat journalier entre la loi de l'esprit, qui voudrait sans cesse nous élever au-dessus de nos affections sensuelles, et la loi de la chair, qui sans cesse nous entraîne vers nous-mêmes; voilà l'état de la foi et de la justice chrétienne. Qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, solitaire, courtisan, voilà la perfection où vous êtes appelé, voilà le fonds et l'esprit de votre vocation. On ne demande pas de vous l'austérité des anachorètes, le silence et la solitude des déserts, la pauvreté des cloîtres; mais on demande que vous travailliez chaque jour à réprimer les désirs qui s'opposent en vous à la loi de Dieu, à mortifier ces penchants rebelles qui ont tant de peine à plier sous le devoir et sous la règle ; en un mot, à avancer votre parfaite conformité avec Jésus-Christ; voilà la mesure de perfection où la grâce chrétienne vous appelle et le devoir le plus essentiel à l'âme juste.

Or, dès là que vous vous prêtez à tous vos penchants, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à l'infraction visible et grossière du précepte; dès que vous vous bornez à l'essentiel de la loi, que vous vous faites comme un plan et un état de la tiédeur et de la négligence, que de propos délibéré vous ne voulez pas pousser plus loin votre fidélité,

que vous dites vous-même que vous ne sauriez soutenir une vie plus recueillie et plus exacte; dès là vous renoncez au désir de votre perfection, vous ne vous proposez plus d'avancer sans cesse pour atteindre à ce point de justice et de sainteté où Dieu vous appelle et où sa grâce ne cesse de vous pousser en secret; vous ne gémissez plus sur ces misères et ces faiblesses qui vous retardent sur votre route; vous ne souhaitez plus que le règne de Dieu s'accomplisse dans votre cœur. Donc dès là vous abandonnez le grand ouvrage de la sainteté, auquel il vous est ordonné de travailler; vous négligez le soin de votre âme, vous n'entrez pas dans les desseins de la grâce, vous en arrêtez les saintes impressions, vous n'êtes plus chrétien, c'est-à-dire que cette disposition toute seule, ce dessein formel de se borner à l'essentiel et de regarder tout le reste comme des excès louables et des œuvres de surcroît, est un état de mort et de péché, puisque c'est un mépris déclaré de ce grand commandement, qui nous oblige d'être parfaits, c'est-à-dire de travailler à le devenir.

Cependant, quand nous venons vous instruire sur la perfection chrétienne, vous la regardez comme le partage des cloîtres et des solitudes, et à peine écoutez-vous là-dessus nos instructions. Vous vous trompez, mes frères : les âmes retirées embrassent à la vérité certains moyens de pur conseil, des jeûnes, des austérités, des veilles pour parvenir à la mortification des passions, à laquelle nous sommes tous appelés; elles s'engagent à une perfection de moyens qui n'est pas de notre état, je l'avoue; mais la perfection de la fin où ces moyens conduisent, qui est le règlement des affections, le mépris du monde, le détachement de nous-mêmes, la soumission des sens et de la chair à l'esprit, le renouvellement du cœur est la perfection de tous les états, l'engagement de tous les chrétiens, le vœu de notre baptême : donc, renoncer à cette perfection, en se bornant par choix et par état à une vie douce, tranquille, sensuelle, mondaine, exempte seulement de chutes grossières ; c'est renoncer à la vocation chrétienne et changer la grâce de la foi, qui nous a faits membres de Jésus-Christ, en une indigne paresse. Première raison.

Mais quand cet état de tiédeur ne serait pas si douteux pour le salut, par rapport au désir de la perfection, essentiel à la vie chrétienne et qui est éteint dans l'âme tiède et infidèle, il le serait par l'impuissance où il nous laisse et où il la met elle-même de discerner dans sa conduite les infidélités qui peuvent aller au crime de celles qui demeurent de simples offenses.

Car, quoiqu'il soit vrai que *tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort*, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnaisse des fautes qui ne font que contrister en nous l'Esprit-Saint, et d'autres qui l'éteignent tout à fait dans l'âme, néanmoins, les règles qu'elle nous fournit pour les discerner ne sauraient être toujours ni sûres ni universelles, du moment qu'on les applique; il s'y trouve d'ordinaire, par rapport à nous, des circonstances qui leur font changer de nature. Je ne parle pas ici des transgressions formelles et manifestes des préceptes marqués dans la loi et qui ne laissent aucun doute sur l'énormité de l'offense; je parle de mille transgressions douteuses et journalières de haine, de jalousie, de médisance, de sensualité, de recherche de soi-même, de vanité, de vivacité, de paresse, de duplicité, de négligence dans la pratique des devoirs, de désirs de parvenir ou de plaire, où il est malaisé de définir jusqu'à quel point le précepte est violé; or, je dis que c'est par la disposition du cœur toute seule qu'on peut décider de la mesure et de la malice de ces sortes de fautes, que les règles y sont toujours incertaines et que souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste est crime et corruption, non-seulement dans le pécheur, mais aussi dans l'âme tiède et infidèle. En voulez-vous des exemples tirés des livres saints?

Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec et tout ce qu'il y a de plus précieux dans la dépouille de ce prince infidèle; la faute ne paraît pas considérable; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de relâchement dans les voies de Dieu et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'esprit de Dieu se retire de lui. Josué au contraire, trop crédule, épargne les Gabaonites, que le Seigneur lui avait ordonné d'exterminer : il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs; mais, comme cette infidélité est plutôt une précipitation et une surprise qu'une désobéissance, et qu'elle part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près la faute. Or, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous lorsque vous regardez vos infidélités journalières et habituelles comme légères? Connaissez-vous toute la corruption de votre cœur d'où elles partent? Dieu la connaît, qui en est le scrutateur et le juge, et ses yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais, s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et d'infidélité qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré de tous les devoirs que vous ne croyez pas essentiels, d'attention à ne rien faire pour Dieu que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds ; dites-nous si tout cela peut former à ses yeux un état fort digne d'un cœur chrétien, et si des fautes, qui partent d'un principe si corrompu, peuvent être légères et dignes d'indulgence?

Aussi, mes frères, Paul, cet homme miraculeux, et à qui les secrets du ciel avaient été révélés; Paul, qui ne vivait plus lui-même, mais en qui Jésus-Christ tout seul vivait; Paul, qui souhaitait tous les jours la dissolution du corps terrestre pour être re-

vêtu de l'immortalité; cet apôtre, toujours prêt à donner sa vie pour son Maître, et d'être immolé sur le sacrifice de sa foi; ce vase d'élection à qui la conscience ne reprochait rien, ne savait pourtant s'il était digne d'amour ou de haine; s'il portait encore au fond de son cœur le trésor invisible de la charité, ou s'il l'avait perdu, et dans ces tristes perplexités, le témoignage de sa conscience ne pouvait calmer ses frayeurs et ses incertitudes. David, ce roi si pénitent, qui faisait ses délices de la méditation continuelle de la loi du Seigneur, et que l'Esprit-Saint appelle un roi selon le cœur de Dieu; David tremble cependant que la malice de ses fautes ne lui soit pas assez connue, que la corruption de son cœur ne lui en cache toute l'énormité : il se figure des abîmes inconnus dans sa conscience, qui lui font répandre un torrent de larmes devant la sainteté de son Dieu, et demander qu'il l'aide à se purifier de ses infidélités cachées en les lui faisant connaître : *Et ab occultis meis munda me.* (*Psal.*, XVIII, 13.) Et vous, qui ne veillez point sur votre cœur, vous, qui dans des mœurs tièdes et sensuelles vous permettez tous les jours, de propos délibéré, mille infidélités sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte; vous qui éprouvez tous les jours ces mouvements douteux des passions, où malgré toute votre indulgence pour vous-même vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare le crime de la simple offense; vous, dont toutes les actions sont presque douteuses, qui êtes toujours à vous demander à vous-même si vous n'avez pas été trop loin; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience que vous n'éclaircissez jamais à fond; vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort, *uno tantum gradu, ego morsque dividimur* (I *Reg.*, XX, 3); vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez que l'état de votre conscience vous est parfaitement connu; que les décisions de votre amour-propre sur vos infidélités sont les décisions de Dieu même, et que le Seigneur, que vous servez avec tant de tiédeur et de négligence, ne vous livre pas à vos propres erreurs, et ne punit pas vos égarements en vous les faisant méconnaître? vous croiriez conserver encore la justice et la grâce sanctifiante? et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et habituelles par une prétendue habitude invisible de justice dont vous ne voyez au dehors aucune marque?

O homme! que vous connaissez peu les illusions du cœur humain et les jugements terribles de Dieu sur les âmes qui vous ressemblent! Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens (c'est ce que le Seigneur reprochait autrefois à une âme tiède et infidèle); et vous ne voyez pas, ajoutait-il (car le caractère de la tiédeur c'est l'aveuglement et la présomption), vous ne voyez pas que vous êtes pauvre, misérable, aveugle et dénué de tout à mes yeux : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* (*Apoc.*, III, 17.) C'est donc la destinée d'une âme tiède et infidèle de vivre dans l'illusion, de se croire juste et agréable à Dieu, et d'être déchue devant lui, sans le savoir, de la grâce et de la justice.

Et une réflexion que je vous prie de faire ici, c'est que la confiance des âmes dont je parle est d'autant plus mal fondée, qu'il n'est personne qui soit moins en état de juger de son cœur que l'âme tiède et infidèle. Car le pécheur déclaré ne peut se dissimuler à lui-même ses crimes, et il sent bien qu'il est mort aux yeux de Dieu; le juste, quoiqu'il ignore s'il est digne d'amour ou de haine, porte du moins une conscience qui ne lui reproche rien; mais l'âme tiède et infidèle est toujours un mystère inexplicable à elle-même; car la tiédeur, affaiblissant en nous les lumières de la foi et fortifiant nos passions, augmente nos ténèbres; chaque infidélité est comme un nouveau nuage répandu sur l'esprit et sur le cœur, qui obscurcit à nos yeux les vérités du salut. Ainsi votre cœur peu à peu s'enveloppe, votre conscience s'embarrasse, vos lumières s'affaiblissent; vous n'êtes plus cet homme spirituel qui juge de tout : insensiblement vous vous faites en secret des maximes qui diminuent à vos yeux vos propres fautes; l'aveuglement augmente à proportion de la tiédeur : plus vous vous relâchez, plus vous voyez d'un œil différent les devoirs et les règles : ce qui paraissait autrefois essentiel, ne paraît plus qu'un vain scrupule; les omissions, sur lesquelles on aurait senti dans les temps de la ferveur de vifs remords, on ne les regarde plus même comme des fautes : les principes, les jugements, les lumières, tout est changé.

Or, dans cette situation, qui vous a dit que vous ne vous trompez pas dans le jugement que vous portez sur la nature de vos infidélités et de vos chutes journalières? qui vous a dit que ce qui vous paraît si léger l'est en effet, et que les bornes reculées que vous marquez au crime et en deçà desquelles tout ce qui en approche vous semble véniel, sont en effet les bornes de la loi? Hélas! les guides les plus éclairés eux-mêmes ne sauraient voir clair dans une conscience tiède et infidèle; ce sont là de ces maux de langueur, pour ainsi dire, où l'on ne connaît rien, où les maîtres de l'art ne sauraient parler sûrement et dont la cause secrète est toujours une énigme; vous-même, dans cet état de relâchement, vous sentez bien que vous portez sur le cœur je ne sais quels embarras qui ne s'éclaircissent jamais assez à votre gré; qu'il vous reste toujours au fond de la conscience je ne sais quoi d'inexplicable et de secret que vous ne manifestez jamais qu'à demi; ce ne sont point des faits, c'est l'état et le fond de votre âme que vous ne faites point connaître; vous sentez bien que la confession extérieure de vos fautes ne ressemble jamais bien à vos

dispositions les plus intimes et ne point pas votre intérieur tel qu'il est en effet; et qu'enfin il y a toujours dans votre cœur quelque chose de plus coupable que les infidélités dont vous venez vous accuser.

Et en effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même, dans cette mollesse de mœurs qui fait comme le fond de votre vie, dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte les sens, à éloigner tout ce qui vous gêne, à sacrifier toujours ce qui ne paraît pas essentiel dans vos obligations à la paresse et à l'indolence; l'amour de vous-même n'y est pas monté jusqu'à ce point fatal, qui suffit pour le faire dominer dans un cœur et en bannir la charité? Qui pourrait vous répondre si, dans ces infidélités volontaires et si fréquentes, où, rassuré par leur prétendue légèreté, vous résistez à la grâce qui vous en détourne en secret, vous étouffez la voix de la conscience qui vous les reproche, vous agissez toujours contre vos propres lumières, si ce mépris intérieur de la voix de Dieu, si cet abus formel et journalier des lumières et des grâces n'est pas un outrage fait à la bonté divine, un mépris criminel de ses dons, une malice dans l'égarement, qui n'y laisse plus d'excuse, une préférence donnée de propos délibéré à vos penchants et à vous-même sur Jésus-Christ, qui ne peut partir que d'un cœur où tout l'amour de l'ordre et de la justice est éteint? Qui pourrait vous dire, si dans ces pensées, où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle, et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu après coup vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée? Qui oserait décider enfin, si, dans ces antipathies et ces animosités secrètes, sur lesquelles vous ne vous gênez jamais que faiblement et toujours par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au delà duquel se trouve la haine et la mort de l'âme? si, dans cette sensibilité outrée, qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos infirmités, vos pertes, vos disgrâces, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un dérèglement de votre cœur et une révolte contre les ordres de la Providence? si, dans toutes ces attentions et ces empressements dont on vous voit si occupé pour ménager, ou les intérêts de votre fortune, ou les soins d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime de l'ambition ou autant de complaisance en vous-même et de désir de plaire, pour souiller votre cœur du crime de la volupté? Grand Dieu! qui a bien discerné, comme disait autrefois votre serviteur Job, ces bornes fatales, qui séparent dans un cœur la vie de la mort et la lumière des ténèbres? Ce sont là des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances. Seconde raison tirée de l'incertitude des règles, qui laissent l'état d'une âme tiède fort douteux et qui la mettent elle-même dans l'impuissance de se connaître.

Mais, une dernière raison qui me paraît encore plus décisive et plus terrible pour l'âme tiède, c'est qu'on ne voit plus rien en elle qui puisse même faire présumer qu'elle conserve encore la grâce sanctifiante, et que tout conduit à penser qu'elle l'a perdue, c'est-à-dire que de tous les caractères d'une charité habituelle et vivante, il n'en est plus aucun qui paraisse en elle.

Car, mes frères, le premier caractère de la charité, c'est de nous remplir de cet esprit de l'adoption des enfants qui nous fait aimer Dieu comme notre père, aimer sa loi et la justice de ses commandements, et craindre plus la perte de son amour que tous les maux dont il nous menace.

Or, cette attention toute seule qu'apporte une âme tiède à examiner si une offense est vénielle ou si elle va plus loin, à disputer à Dieu tout ce qu'elle peut lui refuser sans crime, à n'étudier la loi que pour connaître jusqu'à quel point il est permis de la violer, à prendre sans cesse les intérêts de la cupidité contre ceux de la grâce, et justifier éternellement tout ce qui flatte les passions, contre la sévérité des règles qui l'interdisent; cette attention, dis-je, toute seule ne peut partir que d'un fond vide de foi et de charité; d'un fond où l'esprit de Dieu, cet esprit d'amour et de dilection, ne paraît pas régner; car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le père de famille, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient.

Et pour donner à cette réflexion toute son étendue : cette disposition qui fait qu'on se permet délibérément toutes les infidélités qu'on ne croit pas dignes d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire; c'est-à-dire que, si l'on pouvait se promettre une pareille impunité et une même indulgence du côté de Dieu, pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violerait avec la même facilité qu'on viole les moindres; c'est-à-dire que, si une vengeance déclarée, une calomnie noire, un attachement criminel, ne devaient pas avoir d'autres suites pour l'avenir qu'un léger ressentiment, qu'un discours de malignité et de médisance, que des désirs de plaire, et trop de soin et d'attention sur soi-même, on n'aurait pas plus d'horreur pour l'un que pour l'autre; c'est-à-dire que, lorsqu'on est fidèle aux commandements, ce n'est pas la justice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint; ce n'est pas à l'ordre et à la loi qu'on s'assujettit, c'est à ses châtiments; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même : car tandis que sa gloire toute seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités par

leur légèreté, nous ne craignons pas de lui déplaire : nous nous justifions même en secret ces sortes de transgressions, en nous disant que, quoiqu'elles offensent le Seigneur, et lui soient désagréables, elles ne donnent pas cependant la mort à l'âme, et ne damnent personne : ce qui le regarde ne nous touche pas ; sa gloire n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des œuvres permises ou défendues : c'est notre intérêt tout seul qui règle là-dessus notre fidélité, et rien ne réveille notre tiédeur que les flammes éternelles : nous sommes même ravis de l'impunité de ces fautes légères, de pouvoir satisfaire nos inclinations sans qu'il nous en arrive d'autre malheur que d'avoir déplu à Dieu : nous aimons cette malheureuse liberté qui semble nous laisser le droit d'être impunis et infidèles ; nous en sommes les apologistes ; nous la poussons même plus loin qu'elle ne va en effet ; nous voulons que tout soit véniel ; les jeux, les plaisirs, les parures, les sensualités, les vivacités, les animosités, les inutilités, les spectacles, que dirai-je? nous voudrions que cette liberté fût universelle ; que rien, de ce qui plaît, ne fût puni ; que le Seigneur ne fût ni juste ni vengeur de l'iniquité, et que nous pussions nous prêter à tous nos penchants, et violer la sainteté de sa loi, sans craindre la sévérité de sa justice. Pour peu qu'une âme tiède rentre en elle-même, elle sentira que c'est là le fond de son cœur et sa véritable disposition.

Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une âme qui conserve encore la grâce et la charité sanctifiante ; c'est-à-dire d'une âme qui aime encore son Dieu plus que le monde, plus que toutes les créatures, plus que tous les plaisirs, plus que toutes les fortunes, plus qu'elle-même? d'une âme qui ne trouve de joie qu'à le posséder, qui ne craint que de le perdre, qui ne connaît de malheur que celui de lui avoir déplu? La charité, que vous croyez conserver encore, cherche-t-elle aussi ses propres intérêts? ne compte-t-elle pour rien de déplaire à ce qu'elle aime, pourvu que ses infidélités soient impunies? s'avise-t-elle de supputer, comme vous faites tous les jours, jusqu'à quel point on peut l'offenser impunément, pour prendre là-dessus ses mesures, et se permettre toutes les transgressions auxquelles l'espérance de l'impunité est attachée? ne voit-elle rien d'aimable dans son Dieu, et de propre à lui gagner les cœurs, que ses châtiments? Quand il ne serait pas un Dieu terrible et vengeur, en serait-elle moins touchée de ses miséricordes infinies, de ses beautés éternelles, de sa vérité, de sa sainteté, de sa sagesse?

Ah! vous ne l'aimez plus, âme tiède et infidèle! vous ne vivez plus pour lui ; vous n'aimez plus, vous ne vivez plus que pour vous-même ; ce reste de fidélité qui vous éloigne encore du crime n'est qu'un fonds de paresse, de timidité, d'amour-propre ; vous voulez vivre en paix avec vous-même ; vous craignez les embarras d'une passion et les remords d'une conscience souillée ; le crime est pour vous une fatigue, et c'est tout ce qui vous déplaît : vous aimez votre repos, voilà toute votre religion : l'indolence est la seule barrière qui vous arrête, et toute votre vertu se borne à vous-même. Et certes vous voudriez savoir si cette infidélité est une offense vénielle, ou si elle va plus loin : vous savez qu'elle déplaît à Dieu, car ce point n'est pas douteux, et cela ne suffit pas pour vous l'interdire? et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusqu'à mériter une peine éternelle? et tout votre soin est de vous informer si c'est un crime digne de l'enfer? Ah! vous voyez bien que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même ; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît ; motif essentiel cependant, qui doit vous le rendre haïssable ; que vous ne servez pas le Seigneur dans la vérité et dans la charité ; que votre prétendue vertu n'est plus qu'un naturel timide qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la loi ; que vous n'êtes qu'un vil esclave à qui il faut montrer des verges pour le contenir ; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle qui avait caché son talent, parce qu'il savait que son maître était sévère, mais qui, hors de là, l'eût dissipé en folles dépenses ; et que dans la préparation du cœur à laquelle seule Dieu regarde, vous haïssez sa loi sainte ; vous aimez tout ce qu'elle défend : vous n'êtes plus dans la charité ; vous êtes un enfant de mort et de perdition.

Le second caractère de la charité, dit saint Bernard, c'est d'être timoré et de grossir nos fautes à nos propres yeux ; elle augmente, elle exagère tout, dit ce Père : *Sed aggravat, sed exaggerat universa.* Ce n'est pas que la charité nous trompe et nous cache la vérité, mais c'est que, dégageant notre âme des sens, elle épure la vue de la foi et la rend plus clairvoyante sur les choses spirituelles, et que d'ailleurs tout ce qui déplaît à l'objet unique de notre amour paraît sérieux et considérable à l'âme qui aime. Ainsi, la charité est toujours humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ses pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état, toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce qui la font trembler sur chaque action, qui lui font de l'incertitude où elles la laissent une espèce de martyre d'amour qui la purifie. Ce ne sont pas ici ces scrupules vains et puérils que nous blâmons dans les âmes faibles, ce sont ces pieuses frayeurs de la grâce et de la charité, inséparables de toute âme fidèle. Elle opère son salut avec crainte et tremblement, et regarde quelquefois comme des crimes, des actions qui devant Dieu souvent sont des vertus, et presque toujours de pures faiblesses ; ce sont là ces saintes perplexités de la charité qui prennent leur source dans les lumières mêmes de la foi ; cette voie a été la voie des justes de tous les siècles.

Et cependant c'est cette prétendue charité que vous croyez conserver encore au milieu d'une vie tiède, et de toutes vos in-

fidélités qui vous les fait paraître légères; c'est la charité elle-même, que vous supposez n'avoir point perdue, qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous établit dans un état de paix et de sécurité; en un mot, qui non-seulement bannit de votre cœur toutes ces alarmes pieuses, toujours inséparables de la piété, mais qui vous les fait regarder comme les faiblesses et les excès de la piété même. Or, dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction; si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous pouvez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine.

Enfin, le dernier caractère de la charité, c'est d'être vive et agissante. Lisez tout ce que l'Apôtre lui attribue d'activité et de fécondité dans un cœur chrétien; elle opère partout où elle est, elle ne peut-être oiseuse, disent les saints; c'est un feu céleste que rien ne peut empêcher d'agir et de se produire; il peut être à la vérité quelquefois couvert et comme ralenti par la multitude de nos faiblesses; mais tandis qu'il n'est pas encore éteint, il en sort toujours pour ainsi dire quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des gémissements, des efforts, des œuvres; les sacrements la raniment, les mystères saints l'attendrissent, les prières la réveillent; les lectures de piété, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, les afflictions mêmes, les disgrâces, les infirmités corporelles, tout la rallume lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit au second livre des *Machabées* que le feu sacré, que les Juifs avaient caché durant la captivité, se trouva au retour couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres, qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias; mais comme ce n'était que la surface seule qui était couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservait encore toute sa vertu, à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux un éclat tout nouveau et une activité surprenante: *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (II *Mach.*, I, 22.)

Voilà l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste, et ce qui devrait arriver, si la multitude de vos infidélités n'avait fait que couvrir et ralentir pour ainsi dire en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre: voilà, dis-je, ce qui devrait vous arriver, lorsque vous approchez des sacrements, et que vous venez entendre la parole sainte. Lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits de sa grâce et de sa lumière, et vous inspire de saints désirs, on devrait alors voir votre cœur se rallumer, votre ferveur se renouveler; vous devriez alors paraître tout de feu dans la pratique de vos obligations, et surprendre les témoins les plus confidents de votre vie, par le renouvellement de vos mœurs et de votre zèle: *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*

Et cependant rien ne vous ranime; les sacrements que vous fréquentez vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Evangile que vous écoutez, tombe sur votre cœur comme sur une terre aride où elle meurt à l'instant; les sentiments de salut que la grâce opère au dedans de vous n'ont jamais de suite pour le renouvellement de vos mœurs; vous traînez partout la même indolence et la même langueur; vous sortez du pied des autels aussi froid, aussi insensible que vous y étiez venu; on ne voit point en vous de ces renouvellements de zèle et de ferveur si familiers aux âmes justes, et dont elles trouvent les motifs dans leurs propres chutes; ce que vous étiez hier, vous l'êtes encore aujourd'hui, mêmes infidélités et mêmes faiblesses; vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut; tout le feu du ciel ne saurait plus rallumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur, et sur laquelle vous vous rassurez. Ah! mon cher auditeur, que je crains qu'elle ne soit éteinte et que vous ne soyez mort aux yeux de Dieu! Je ne veux pas ici prévenir les jugements secrets du Seigneur sur les consciences, mais je vous dis que votre état n'est point sûr; je vous dis même que, si l'on en juge par les règles de la foi, vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu; je vous dis encore qu'une tiédeur si longue, si constante, si durable, ne peut subsister avec un principe de vie surnaturelle, qui de temps en temps du moins laisse paraître au dehors des mouvements et des signes, s'élève, s'anime, prend son essor, comme pour se dégager des liens qui l'appesantissent, et qu'une charité, si muette, si oiseuse et si constamment insensible, n'est plus.

Mais le grand danger de cet état, c'est qu'une âme tiède n'a pas même là-dessus de scrupule. Elle sent bien qu'elle pourrait pousser la ferveur et la fidélité plus loin; mais elle regarde ce zèle et cette exactitude comme une perfection et une grâce réservée à certaines âmes, et non comme un devoir; ainsi, on se fixe dans ce degré de tiédeur où l'on est tombé; on n'a fait aucun progrès dans la vertu, depuis les premières ardeurs d'une conversion d'éclat; il semble que toute la ferveur, émoussée contre les passions criminelles qu'on avait eu d'abord à combattre, croit qu'il n'y a plus qu'à jouir en paix du fruit de sa victoire; mille débris qui restent encore du premier naufrage, on ne pense point à les réparer; mille faiblesses, mille inclinations corrompues que nous ont laissées nos premiers désordres, on les aime, loin de les réprimer; les sacrements ne raniment plus la foi, ils l'amusent; la conversion n'est plus la fin qu'on se propose, on la croit faite; les confessions ne sont plus que des redites et des peintures qui se ressemblent; se confesser n'est plus se proposer un changement, car que trouverait-on à changer dans un train de vie où tout paraît à sa place, et où nulle faute grossière de conduite ne frappe les sens? c'est s'acquitter simplement d'un devoir de piété, et vo-

nir amuser le ministre de Jésus-Christ du récit de quelques fautes légères dont on ne se repent point, tandis qu'on est soi-même un crime que l'on ignore. Aussi la vertu de notre ministère délivre encore quelquefois de grands pécheurs, et nous voyons encore tous les jours avec consolation des âmes touchées, après une vie entière de dissolution et de crime, venir se jeter à nos pieds; et là, le cœur brisé de douleur, le visage baigné de larmes, nous surprendre par la grandeur de leur foi, nous attendrir par l'abondance de leurs soupirs et la vivacité de leur componction, et sortir de nos pieds justifiées; tandis que ces âmes tièdes et infidèles dont je parle, sans cesse réconciliées et jamais pénitentes, portent toujours au tribunal les mêmes faiblesses dont elles ne reçoivent jamais le pardon, parce qu'elles ne les détestent jamais comme il faut, et prouvent qu'il est plus aisé de passer du crime à la vertu, que de la tiédeur à la pénitence.

Hélas! peut-être que le guide sacré de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères faiblesses, et qui ne saurait voir la corruption du cœur d'où elles partent, peut-être par un jugement terrible de Dieu sur vous, qu'il est tranquille comme vous sur votre état; il croit seulement que vous dormez, que vous vous relâchez; il se contente d'animer votre négligence, de réveiller votre tiédeur; il pense de vous ce que les disciples pensaient autrefois de Lazare: *Si dormit salvus erit* (*Joan.*, XI, 12); qu'au fond ce sommeil, cette indolence dans les voies de Dieu, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort. Mais Jésus-Christ, qui vous voit tel que vous êtes, et qui ne juge pas comme l'homme, Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déjà depuis longtemps à ses yeux: *Tunc Jesus dixit eis manifeste: Lazarus mortuus est.* (*Ibid.*, 14.) Il le dit ouvertement, *manifeste*, c'est-à-dire, que la chose n'était pas nouvelle, et que Lazare, qu'ils croyaient seulement languissant, était mort depuis trois jours, c'est-à-dire, que lorsqu'une chute grossière et déclarée termine enfin la tiédeur d'une âme infidèle, la mort qu'elle portait déjà depuis longtemps dans son cœur, ne fait que se manifester. Elle n'est nouvelle que pour les hommes, qui ne voyaient pas ce qui se passait au dedans; mais devant Dieu, elle était morte comme Lazare, depuis le jour presque qu'elle fut languissante: *Tunc Jesus dixit eis manifeste: Lazarus mortuus est.*

On s'abuse sur ce que la conscience ne reproche rien de criminel, et on ne voit pas que c'est cette tranquillité même qui en fait tout le danger, et peut-être aussi tout le crime. On se croit en sûreté sur son état, parce qu'il offre plus d'innocence et de régularité que celui des âmes désordonnées, et on ne veut pas comprendre qu'une vie toute naturelle ne saurait être la vie de la grâce et de la foi; et qu'un état constant de paresse et d'immortification est un état de péché et de mort dans la vie chrétienne.

Ainsi, mon cher auditeur, vous, que ce discours regarde, renouvelez-vous sans cesse dans l'esprit de votre vocation; ressuscitez tous les jours, selon l'avis de l'apôtre, par la prière, par la mortification des sens, par la vigilance sur vos passions, par une vie intérieure, par un retour continuel vers votre cœur, cette première grâce qui vous retira des égarements du monde et vous fit entrer dans les voies de Dieu. Comptez que la piété n'a de sûr et de consolant que la fidélité; qu'en vous relâchant, vous augmentez vos peines, parce que vous multipliez vos liens; qu'en retranchant de vos devoirs le zèle, la ferveur, l'exactitude, vous en retranchez toutes les douceurs; qu'en ôtant de votre état la fidélité, vous en ôtez la sûreté; et qu'en vous bornant à éviter le crime, vous perdez tout le fruit de la vertu.

Et au fond, puisque vous avez déjà sacrifié l'essentiel, pourquoi tendriez-vous encore à des attachements frivoles? et faut-il qu'après avoir fait les démarches les plus héroïques pour votre salut, vous périssiez pour n'en vouloir pas faire de plus légères? Lorsque Naaman, peu touché de ce que le prophète ne lui ordonnait pour guérir de sa lèpre que d'aller se baigner dans les eaux du Jourdain, se retirait plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être attachée à un remède si facile, ceux de sa suite le firent revenir de son erreur, en lui disant : Mais, seigneur, si l'homme de Dieu vous eût ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir : vous avez abandonné votre patrie, vos dieux et vos enfants, pour venir consulter le prophète; vous vous êtes exposé au péril d'un long voyage, vous en avez soutenu toutes les incommodités, pour recouvrer la santé que vous avez perdue; et après tant de démarches pénibles, refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose l'homme de Dieu? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras; quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* (IV *Reg.*, V, 13.)

Et voilà ce que je vous dis en finissant ce discours : vous avez abandonné le monde et les idoles que vous y adoriez autrefois; vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu; vous avez eu tant de passions à vaincre, tant d'obstacles à surmonter, tant de choses à sacrifier, tant de démarches difficiles à faire; vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les discours insensés, inséparables d'une conversion d'éclat : il ne vous reste plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une vigilance exacte sur vous-même. Si le sacrifice des passions criminelles n'était pas encore fait, et qu'on l'exigeât de vous, vous ne balanceriez pas un moment, vous le feriez, quoi qu'il en dût coûter : *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras :* et maintenant

qu'on ne vous demande que de simples purifications, pour ainsi dire, qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de fidélité, plus de foi, plus de vigilance, êtes-vous excusable de vous en dispenser? *quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous, par le refus d'une chose si aisée, tous vos premiers efforts inutiles? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en fuyant le crime? et ne seriez-vous pas à plaindre, si, après avoir sacrifié à Dieu le principal, vous alliez vous perdre pour vouloir lui disputer encore mille sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature? *quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.*

Achevez donc en nous, ô mon Dieu! ce que votre grâce y a commencé : triomphez de nos langueurs et de nos faiblesses, puisque vous avez déjà triomphé de nos crimes; donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez déjà ôté un cœur criminel et corrompu; inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté déréglée qui fait les grands pécheurs; ne laissez pas votre ouvrage imparfait, et puisque vous nous avez fait entrer dans la sainte carrière du salut, rendez-nous dignes de la couronne promise à ceux qui auront légitimement combattu. Ainsi soit-il.

## SERMON XXIII.

### *Pour le même jour.*

### SUR LA CERTITUDE D'UNE CHUTE DANS LA TIÉDEUR.

Surgens Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus. (*Luc.*, IV, 38.)

*Jésus, étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre.*

Puisque Simon jugea la présence de Jésus-Christ nécessaire pour la guérison de sa belle-mère, il fallait sans doute, mes frères, que le mal fût pressant, et menaçât d'une mort prochaine; il fallait que les remèdes ordinaires fussent devenus inutiles, et qu'il n'y eût qu'un miracle qui pût opérer sa guérison, et la tirer des portes de la mort; cependant l'Evangile ne la dit attaquée que d'une simple fièvre. Partout ailleurs on n'a recours à Jésus-Christ que pour ressusciter des morts, guérir des paralytiques, rendre la vue et l'ouïe à des sourds et à des aveugles de naissance, et en un mot, pour guérir des maux incurables à tout autre qu'au souverain Maître de la mort et de la vie des hommes : ici on l'appelle pour rendre seulement la santé à un fébricitant. D'où vient que la toute-puissance est employée pour une infirmité si légère? C'est que cette fièvre étant l'image naturelle de la tiédeur dans les voies de Dieu, l'Esprit-Saint a voulu nous faire entendre par là que cette maladie si légère en apparence, et dont on ne craint pas le danger, cette tiédeur si ordinaire dans la piété, est une maladie qui immanquablement tue l'âme, et qu'il faut un miracle pour qu'elle ne conduise pas à la mort.

Oui, mes frères, de toutes les maximes de la morale chrétienne, il n'en est point sur laquelle l'expérience permette moins de s'abuser que sur celle qui nous assure que le mépris des moindres obligations conduit insensiblement à la transgression des plus essentielles, et que la négligence dans les voies de Dieu n'est jamais loin de la chute. Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu, dit l'Esprit-Saint; celui qui les méprise, c'est-à-dire qui les viole de propos délibéré, qui en fait comme un plan et un état de conduite; car si vous y manquiez seulement quelquefois par fragilité, ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderait plus; mais les mépriser dans le sens déjà expliqué, et qui ne convient qu'aux âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours à la perte de la justice: 1° parce que les grâces spéciales, nécessaires pour persévérer dans la vertu, n'y sont plus données; 2° parce que les passions qui nous entraînent au vice, s'y fortifient; 3° enfin, parce que tous les secours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

Développons ces trois réflexions: elles renferment des instructions importantes sur tout le détail de la vie chréienne; utiles, non-seulement aux âmes qui font profession d'une piété publique et déclarée, mais encore à celles qui font consister toute la vertu dans une bonne conduite, et dans une certaine régularité que le monde lui-même exige. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité du salut, dit saint Augustin, que l'innocence même des plus justes a besoin du secours continuel de la grace. L'homme, livré au péché par le déréglement de la nature, ne trouve presque plus en lui que des principes d'erreur et des sources de corruption; la justice et la vérité, nées d'abord avec nous, nous sont devenues comme étrangères; tous nos penchants révoltés contre la loi de Dieu, nous entraînent comme malgré nous vers les objets illicites; de sorte que pour rentrer dans l'ordre, et soumettre notre cœur à la loi, il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens, que nous rompions nos inclinations les plus vives, et que nous nous roidissions sans relâche contre nous-mêmes. Il n'est plus de devoir qui ne nous coûte, plus de précepte marqué dans la loi qui ne combatte quelqu'un de nos penchants; plus de démarche dans la voie de Dieu, à laquelle tout notre cœur ne se refuse.

A ce poids de corruption, qui nous rend le devoir si difficile et l'injustice si naturelle, ajoutez les piéges qui nous environnent,

les exemples qui nous entraînent, les objets qui nous amollissent, les occasions qui nous surprennent, les complaisances qui nous affaiblissent, les afflictions qui nous découragent, les prospérités qui nous corrompent, les situations qui nous aveuglent, les bienséances qui nous gênent, les contradictions qui nous éprouvent, tout ce qui est autour de nous, qui n'est pour nous qu'une tentation continuelle.

Je ne parle pas même des misères qui nous sont propres, et des oppositions particulières que nos mœurs passées et nos premières passions ont laissées dans notre cœur à l'ordre et à la justice; ce goût pour le monde et pour ses plaisirs; ce dégoût pour la vertu et pour ses maximes; cet empire des sens fortifié par une vie voluptueuse; cette paresse invincible à qui tout coûte et à qui tout ce qui coûte devient presque impossible; cette fierté qui ne sait ni plier ni se rompre; cette inconstance du cœur qui se lasse bientôt de lui-même, incapable de suite et d'uniformité, qui ne peut s'assujettir à la règle, parce que la règle est toujours la même; qui veut et qui ne veut plus; qui passe en un clin d'œil d'un abattement excessif à une joie vaine et puérile, et ne met qu'un instant entre la résolution la plus sincère et l'infidélité qui la viole.

Or, dans une situation si misérable, eh! que peut l'homme le plus juste, ô mon Dieu! livré à sa propre faiblese, à tous les piéges qui l'environnent, portant dans son cœur la source de tous les égarements et dans son esprit le principe de toute illusion? La grâce de Jésus-Christ toute seule peut donc le délivrer de tant de misères, l'éclairer au milieu de tant de ténèbres, le soutenir contre tant de difficultés, le retenir sur des penchants si rapides, l'affermir contre tant d'attaques; si on le laisse un moment à lui-même, il tombe ou il s'égare; si une main toute-puissante cesse un instant de le retenir, le courant l'emporte; notre consistance dans la vertu est donc un miracle continuel de la grâce; toutes nos démarches dans la voie de Dieu sont donc de nouveaux mouvements de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire de ce guide invisible qui nous pousse et qui nous mène; toutes nos actions de piété sont donc des dons de la miséricorde divine, puisque tout bon usage de notre liberté vient de lui, et qu'il couronne ses dons en récompensant nos mérites; tous les moments de notre vie chrétienne sont donc comme une nouvelle création dans la foi et dans la piété, c'est-à-dire (car cette création spirituelle ne suppose pas dans le juste un néant, mais un principe de grâce et une liberté qui coopère avec elle), c'est-à-dire donc, que comme dans l'ordre de la nature nous retomberions dans le néant, si le Créateur cessait un instant de conserver l'être qu'il nous a donné, dans la vie de la grâce nous retomberions dans le péché et dans la mort, si le Réparateur cessait un seul moment de nous continuer par de nouveaux secours le don de la justice et de la sainteté dont il a embelli notre âme; telle est la faiblesse de l'homme, et sa dépendance continuelle de la grâce de Jésus-Christ. La fidélité de l'âme juste est donc le fruit des secours continuels de la grâce, mais elle en est aussi le principe; c'est la grâce toute seule qui peut opérer la fidélité du juste, et c'est la fidélité du juste toute seule qui mérite la conservation et l'accroissement de la grâce dans son cœur.

Car, mes frères, comme les voies de Dieu sur nous sont pleines d'équité et de sagesse, il faut qu'il y ait un ordre dans la distribution de ses grâces et de ses dons; il faut que le Seigneur se communique plus abondamment à l'âme qui lui prépare plus fidèlement les voies dans son cœur; qu'il donne des marques plus continuelles de sa protection et de ses miséricordes au juste, qui lui en donne de continuelles de son amour et de sa fidélité, et que le serviteur, qui fait valoir son talent, soit récompensé à proportion de l'usage qu'il en a su faire; il est juste, au contraire, qu'une âme tiède et infidèle, qui sert son Dieu avec négligence et avec dégoût, le trouve dégoûté et refroidi envers elle, et comme elle n'offre plus rien à ses yeux que de propre à le rebuter, il n'est pas surprenant qu'il la rejette de sa bouche, selon l'expression de l'Esprit-Saint, avec le même dégoût et le même soulèvement qu'on rejette une boisson tiède et dégoûtante. La peine, inséparable de la tiédeur, est donc la privation des grâces de protection. Si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour; si vous vous bornez à son égard à ces devoirs essentiels que vous ne pouvez lui refuser sans crime, il se borne à votre égard à des secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin: il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui, et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte lui-même à vous protéger.

Rien de plus juste que cette conduite; car vous entrez en jugement avec votre Dieu. Vous négligez toutes les occasions où vous pourriez lui donner des marques de votre fidélité; il laisse passer toutes celles où il pourrait vous en donner de sa bienveillane; vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir; vous êtes en garde pour ne rien faire pour lui de surcroît; vous lui dites, ce semble, comme il disait lui-même à ce serviteur injuste: Prenez ce qui vous appartient et n'en demandez pas davantage: n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi? *Tolle quod tuum est: nonne ex denario convenisti mecum?* (*Matth.*, XX, 13, 14.) Vous comptez avec votre Dieu, pour ainsi dire; toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur, et toute son attention aussi est d'en mettre à son tour à ses miséricordes sur votre âme, et de vous refuser, s'il est permis de parler ainsi, tout ce qu'il peut se dispenser de vous accorder: il paye votre indifférence de la sienne. L'amour est le prix de l'amour tout seul, et si vous ne sentez pas assez toute la terreur et l'étendue

de cette vérité, souffrez que je vous en développe les conséquences.

La première, c'est que cet état de tiédeur et d'infidélité, éloignant de l'âme tiède les grâces de protection, ne lui laissant plus que les secours généraux, la laisse, pour ainsi dire, vide de Dieu, et comme entre les mains de sa propre faiblesse : elle peut encore sans doute avec ces secours communs qui lui restent, conserver la fidélité qu'elle doit à Dieu : elle en a toujours assez pour pouvoir se soutenir dans le bien ; mais sa tiédeur ne lui permet pas d'en faire usage, c'est-à-dire elle est encore aidée de ces secours avec lesquels on peut persévérer, mais elle ne l'est plus de ceux avec lesquels on persévère infailliblement : ainsi il n'est plus de péril qui ne fasse sur cette âme quelque impression dangereuse et qui ne l'approche d'une chute. Je veux qu'un naturel heureux, qu'un reste de pudeur et de crainte de Dieu, qu'une conscience encore effrayée du crime, qu'une réputation de vertu à conserver, la défende quelque temps contre elle-même; néanmoins, comme ces ressources, prises la plupart dans la nature, ne sauraient aller loin ; que les objets des sens au milieu desquels elle vit font tous les jours de nouvelles plaies à son cœur, et que la grâce, moins abondante, ne répare plus ces pertes journalières. Ah ! les forces de jour en jour s'affaiblissent, la foi se relâche, les vérités s'obscurcissent; plus elle avance, plus elle empire: on sent bien soi-même qu'on ne sort plus du monde et des périls aussi innocent qu'on en sortait autrefois ; qu'on pousse plus loin la faiblesse et la complaisance; qu'on passe certaines bornes qu'on avait jusque-là respectées; que les discours libres nous trouvent plus indulgents, les médisances plus favorables, les occasions plus faciles, les plaisirs moins retenus, le monde plus empressé ; qu'on en rapporte un cœur à demi gagné, et qui ne tient plus qu'à de faibles bienséances ; qu'on sent ses pertes et qu'on ne sent plus rien qui les répare ; enfin, que Dieu s'est presque retiré, et qu'il n'y a plus entre nous et le crime d'autre barrière que notre faiblesse. Voilà où vous en êtes : jugez où vous en serez en peu de temps.

Je sais que cet état de relâchement et d'infidélité vous trouble et vous inquiète ; que vous dites tous les jours que rien n'est plus heureux que de ne tenir plus à rien, et que vous enviez la destinée de ces âmes qui se donnent à Dieu sans réserve, et qui ne gardent plus de mesures avec le monde. Mais vous vous trompez : ce n'est pas la foi et la ferveur de ces âmes fidèles que vous enviez; vous n'enviez dans leur destinée que la joie et le repos dont elles jouissent dans le service de Dieu, et dont vous ne sauriez jouir vous-même; vous n'enviez que l'insensibilité et l'heureuse indifférence où elles sont parvenues pour le monde et pour tout ce que le monde estime, dont l'amour fait tout vos troubles, vos remords, vos peines secrètes ; mais vous n'enviez pas les sacrifices qu'il leur a fallu faire pour en venir là ; vous n'enviez pas les violences qu'elles ont eues à dévorer pour s'établir dans cet état heureux de paix et de tranquillité; vous n'enviez pas ce qu'il leur en a coûté pour mériter le don d'une foi vive et fervente ; vous enviez le bonheur de leur état, mais vous ne voudriez pas qu'il vous en coûtât l'illusion et la mollesse du vôtre.

Aussi, la seconde conséquence que je tire des grâces de protection refusées à l'âme tiède, c'est que le joug de Jésus-Christ devient pour elle un joug dur, accablant, insupportable. Car, mes frères, par le dérèglement de notre nature, ayant perdu le goût de la justice et de la vérité qui faisait les plus chères délices de l'homme innocent, nous n'avons plus de vivacité et de sentiment que pour les objets des sens et des passions. Les devoirs de la loi qui nous rappellent sans cesse des sens à l'esprit et qui nous font sacrifier les impressions présentes des plaisirs, à l'espérance des promesses futures; ces devoirs, dis-je, lassent bientôt notre faiblesse, parce que ce sont des efforts continuels que nous faisons contre nous-mêmes: il faut donc que l onction de la grâce adoucisse ce joug, qu'elle répande de secrètes consolations sur son amertume et qu'elle change la tristesse des devoirs en une joie sainte et sensible.

Or, l'âme tiède, privée de cette onction, n'a plus pour elle que la pesanteur du joug, sans les consolations qui l'adoucissent ; le calice de Jésus-Christ ne lui fait plus sentir que son amertume: ainsi tous les devoirs de la piété vous deviennent insipides, les pratiques du salut ennuyeuses; votre conscience, inquiète et embarrassée par vos relâchements et vos infidélités dont vous ne pouvez vous justifier l'innocence, ne vous laisse plus goûter de paix et de joie dans le service de Dieu : vous sentez tout le poids des devoirs auxquels un reste de foi et d'amour du repos vous empêche d'être infidèle, et vous ne sentez pas le témoignage secret de la conscience qui l'adoucit et qui soutient l'âme fervente: vous évitez certaines sociétés de plaisir où l'innocence fait toujours naufrage, et vous ne trouvez dans la retraite qui vous en éloigne qu'un ennui mortel et un goût encore plus vif et plus piquant des mêmes plaisirs que vous vous efforcez de vous interdire : vous priez, et la prière n'est plus pour vous qu'un égarement ou une fatigue : vous vous employez à des œuvres de miséricorde, et à moins que l'orgueil ou le tempérament ne vous y soutienne, tout ce qui s'y trouve de mortifiant vous devient insupportable : vous fréquentez des personnes de vertu, et leur société vous paraît d'un ennui à vous dégoûter de la vertu même : la plus légère violence que vous vous faites pour le ciel vous coûte de si grands efforts, qu'il faut que les plaisirs et les amusements du monde viennent vous délasser d'abord de cette fatigue passagère; la plus petite mortification abat votre corps, jette l'inquiétude et le chagrin dans votre humeur et ne vous console que par la

prompte résolution d'en interrompre à l'instant la pratique : vous vivez malheureux et sans consolation, parce que vous vous privez d'un certain monde que vous aimez et que vous substituez à sa place des devoirs que vous n'aimez pas : toute votre vie n'est plus qu'un triste ennui et un dégoût perpétuel de vous-même : vous ressemblez aux Israélites dans le désert ; dégoûtés d'un côté, de la manne dont le Seigneur les obligeait de se nourrir, et de l'autre, n'osant plus revenir aux viandes de l'Egypte qu'ils aimaient encore et que la crainte d'être frappés de Dieu les portait à s'interdire.

Or, cet état de violence ne saurait durer, on se lasse bientôt d'un reste de vertu qui ne calme point le cœur, qui ne soulage pas la raison, qui ne contente pas même l'amour-propre ; on a bientôt secoué un reste de joug qui accable et qu'on ne porte plus que par bienséance et non par amour. Il est si triste de n'être rien, pour ainsi dire ; ni juste, ni mondain ; ni au monde, ni à Jésus-Christ ; ni dans les plaisirs des sens, ni dans ceux de la grâce ; qu'il est impossible que cette situation ennuyeuse d'indifférence et de neutralité soit durable. Il faut au cœur et à des cœurs surtout d'un certain caractère, un objet déclaré qui les occupe et qui les intéresse ; si ce n'est pas Dieu, ce sera bientôt le monde : un cœur vif, emporté, extrême, tel que l'ont la plupart des hommes, ne saurait être fixé que par des sentiments ; et être constamment dégoûté de la vertu, c'est offrir déjà un cœur sensible aux attraits du vice.

Je sais, premièrement, qu'il est des âmes paresseuses et indolentes, qui paraissent se maintenir dans cet état d'équilibre et d'insensibilité ; qui n'offrent rien de vif ni au monde ni à la vertu, qui semblent également éloignées par leur caractère et des ardeurs de la piété fidèle et des excès d'un égarement profane ; qui conservent au milieu des plaisirs du monde, un fond de retenue et de régularité qui annonce encore la vertu, et au milieu des devoirs de la religion, un fond de mollesse et de relâchement qui respire encore l'air et les maximes du monde : ce sont des cœurs tranquilles et paresseux, qui ne sont vifs sur rien, à qui l'indolence tient presque lieu de vertu et qui pour n'être pas à ce point de piété qui fait les âmes fidèles, n'en viennent pas pour cela à ce degré d'abandonnement qui fait les âmes égarées et criminelles.

Je le sais, mes frères ; mais je sais aussi que cette paresse de cœur ne nous défend que des crimes qui coûtent, ne nous éloigne que de certains plaisirs qu'il faudrait acheter au prix de notre tranquillité, et que l'amour du repos tout seul peut nous interdire. Elle ne nous laisse vertueux qu'aux yeux des hommes, lesquels confondent l'indolence qui craint l'embarras, avec la piété qui fuit le vice : mais elle ne nous défend pas contre nous-mêmes, contre mille désirs illégitimes, mille complaisances criminelles, mille passions plus secrètes et moins pénibles, parce qu'elles se renferment dans le cœur ; des jalousies qui nous dévorent, des animosités qui nous aigrissent, une ambition qui nous domine, un orgueil qui nous corrompt, un désir de plaire qui nous possède, un amour excessif de nous-mêmes, qui est le principe de toute notre conduite et qui infecte toutes nos actions ; c'est-à-dire que notre indolence nous livre à toutes nos faiblesses secrètes, en même temps qu'elle nous sert de frein contre des passions plus éclatantes et plus tumultueuses, et que ce qui ne paraît qu'indolence aux yeux des hommes, est toujours une corruption et une ignominie secrète devant Dieu.

Je sais, en second lieu, que le goût de la piété et cette onction qui adoucit la pratique des devoirs est un don souvent refusé aux âmes mêmes les plus saintes et les plus fidèles. Mais il y a trois différences essentielles entre l'âme fidèle à qui le Seigneur refuse les consolations sensibles de la piété, et l'âme tiède et mondaine que la pesanteur du joug accable, et qui ne saurait goûter les choses de Dieu.

La première, c'est que l'âme fidèle, malgré sa répugnance et ses dégoûts, conservant toujours une foi ferme et solide, trouve son état et l'exemption du crime, où elle vit depuis que Dieu l'a touchée, mille fois plus heureux encore que celui où elle vivait lorsqu'elle était livrée aux égarements des passions ; et, pénétrée de l'horreur de ses excès passés, elle ne voudrait pas, pour tous les plaisirs de la terre, changer sa destinée et se rengager dans ses premiers vices : au lieu que l'âme tiède et infidèle, dégoûtée de la vertu, regarde avec envie les plaisirs et la vaine félicité du monde ; et comme ses dégoûts ne sont que la suite et la peine de la faiblesse et de la tiédeur de sa foi, le crime commence à lui paraître la seule ressource des ennuis et de la tristesse de la piété.

La seconde différence, c'est que l'âme fidèle, au milieu de ses dégoûts et de ses aridités, porte du moins une conscience qui ne lui reproche point de crime ; elle est du moins soutenue par le témoignage de son propre cœur et par une certaine paix de l'innocence qui, quoiqu'elle ne soit pas vive et sensible, ne laisse pas d'établir au dedans de nous un calme que nous n'avions jamais éprouvé dans les voies de l'égarement : au lieu que l'âme tiède et infidèle, se permettant, contre le témoignage de son propre cœur, mille transgressions journalières dont elle ignore la malice, porte toujours une conscience inquiète et douteuse ; et n'étant plus soutenue ni par le goût des devoirs, ni par la paix et le témoignage de la conscience, cet état d'agitation et d'ennui finit bientôt par la paix funeste du crime.

Enfin, la dernière différence, c'est que les dégoûts de l'âme fidèle n'étant que des épreuves dont Dieu se sert pour la purifier, il supplée aux consolations sensibles de la vertu qu'il lui refuse, par mille endroits qui

les remplacent, par une protection plus puissante, par une attention miséricordieuse à éloigner tous les plaisirs qui pourraient la séduire, par des secours plus abondants de la grâce; car il ne veut pas la perdre et la décourager; il ne veut que l'éprouver et lui faire expier par les amertumes et les aridités de la vertu les plaisirs injustes du crime. Mais les dégoûts de l'âme infidèle ne sont pas des épreuves; ce sont des punitions. Ce n'est pas un Dieu miséricordieux qui suspend les consolations de la grâce sans suspendre la grâce elle-même; c'est un Dieu sévère, qui se venge et qui se retire. Ce n'est pas un père tendre, qui supplée par la solidité de sa tendresse et par des secours effectifs aux rigueurs apparentes dont il est obligé d'user; c'est un juge sévère qui ne commence à priver le criminel de mille adoucissements que parce qu'il lui prépare un arrêt de mort. Les aridités de la vertu trouvent mille ressources dans la vertu même; celles de la tiédeur n'en sauraient trouver ailleurs que dans les douceurs trompeuses du vice.

Voilà, mes frères, la destinée inévitable de la tiédeur, le malheur de la chute. Venez nous dire, après cela, que vous voulez vous faire une sorte de vertu qui dure; que ces grands zèles ne se soutiennent pas; qu'il vaut mieux ne pas le prendre si haut et aller jusqu'au bout, et qu'on ne va pas loin quand on se met hors d'haleine dès les premiers pas.

Je sais que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'esprit de Dieu, qui est un esprit de discrétion et de sagesse; que le zèle qui renverse l'ordre de notre état et de nos devoirs n'est pas la piété qui vient d'en haut, mais une illusion qui naît de nous-mêmes; que l'indiscrétion est une source de fausses vertus, et qu'on donne souvent à la vanité ce qu'on croit donner à la vérité. Mais je vous dis de la part de Dieu que, pour persévérer dans ses voies, il faut se donner à lui sans réserve; je vous dis que, pour se soutenir dans la fidélité aux devoirs essentiels, il faut sans cesse affaiblir les passions qui nous en éloignent sans cesse, et que les ménager, sous prétexte de n'aller pas trop loin, c'est se creuser à soi-même son précipice. Je vous dis qu'il n'y a que les âmes fidèles et ferventes, qui, non contentes d'éviter le crime, évitent tout ce qui peut y conduire; qu'il n'y a, dis-je, que ces âmes qui persévèrent, qui se soutiennent, qui honorent la piété par une conduite soutenue, égale, uniforme; et, au contraire, qu'il n'y a que les âmes tièdes et molles, les âmes qui ont commencé leur pénitence par mettre des bornes à la piété et à l'accommoder avec les plaisirs et les maximes du monde; qu'il n'y a que ces âmes qui reculent, qui se démentent, qui reviennent à leur vomissement, et qui déshonorent la piété par des inconstances et des inégalités d'éclat, et par une vie mêlée tantôt de retraite et de vertu, tantôt de monde et de faiblesse. Et j'en appelle ici à vous-mêmes, mes frères : quand vous voyez dans le monde une âme se relâcher de sa première ferveur, se rapprocher un peu des sociétés et des plaisirs qu'elle s'était d'abord si sévèrement interdits, rabattre insensiblement de sa retraite, de sa modestie, de sa circonspection, de ses prières, de l'exactitude à ses devoirs, ne dites-vous pas vous-mêmes qu'elle n'est pas loin de redevenir tout ce qu'elle était autrefois? ne regardez-vous pas tous ces relâchements comme les préludes de la chute? et ne comptez-vous pas que la vertu est presque éteinte dès que vous la voyez affaiblie? En faut-il tant même pour réveiller vos censures et vos présages sinistres et malins contre la piété? Injustes que vous êtes, vous condamnez une vertu tiède et infidèle, et vous nous condamnez nous-mêmes quand nous exigeons une vertu fidèle et fervente! vous prétendez qu'il ne faut pas le prendre si haut pour se soutenir, et vous prophétisez qu'on va tomber dès qu'on s'y prend avec plus de tiédeur et de négligence!

C'est donc dans le relâchement tout seul qu'il faut craindre les retours et les chutes : ce n'est donc pas en se donnant à Dieu sans réserve qu'on se dégoûte de lui et qu'il nous abandonne : c'est en le servant avec lâcheté. Le moyen de sortir glorieux du combat n'est donc pas de ménager l'ennemi, c'est de le vaincre. Le secret pour n'être pas surpris n'est donc pas de s'endormir dans la paresse et dans l'indolence, c'est d'être attentif sur toutes ses voies. Il ne faut donc pas craindre d'en trop faire, de peur de ne pouvoir se soutenir; au contraire, pour mériter la grâce de se soutenir il faut d'abord ne laisser rien à faire. Quelle illusion, mes frères ! On craint le zèle comme dangereux à la persévérance, et c'est le zèle seul qui l'obtient; on se retranche dans une vie tiède et commode, comme la seule qui peut durer, et c'est la seule qui se dément; on évite la fidélité comme l'écueil de la piété, et la piété sans fidélité n'est jamais loin du naufrage.

C'est ainsi que la tiédeur éloigne de l'âme infidèle les grâces de protection, et que ces grâces éloignées, ôtant à notre foi toute sa force, au joug de Jésus-Christ toutes ses consolations, nous laissent dans un état de défaillance et de dépérissement où il ne faut à l'innocence pour succomber que le malheur d'être attaquée. Mais si la perte de la justice est inévitable dans la tiédeur, du côté des grâces qui s'éloignent, elle l'est encore du côté des passions qui se fortifient.

### SECONDE PARTIE.

Ce qui rend la vigilance si nécessaire à la piété chrétienne, c'est que toutes les passions qui s'opposent en nous à la loi de Dieu ne meurent, pour ainsi dire, qu'avec nous. Nous pouvons bien les affaiblir par le secours de la grâce et d'une foi vive et fervente, mais les penchants et les racines en

demeurent toujours dans le cœur; nous portons toujours au dedans de nous les principes des mêmes égarements que nos larmes ont effacés; le crime peut être mort dans nos cœurs, mais le péché, comme parle l'Apôtre, c'est-à-dire les inclinations corrompues qui ont formé tous nos crimes, y habitent et y vivent encore; et ce fonds de corruption, qui nous avait éloignés de Dieu, nous est encore laissé dans notre pénitence pour servir d'exercice continuel à la vertu, pour nous rendre plus dignes de la couronne par les occasions éternelles de combat qu'il nous suscite, pour humilier notre orgueil, pour nous faire souvenir que le temps de la vie présente est un temps de guerre et de périls, et que, par une destinée inévitable à la condition de notre nature, il n'y a presque jamais qu'un pas à faire entre le relâchement et le crime.

Il est vrai que la grâce de Jésus-Christ nous est donnée pour réprimer ces penchants corrompus qui survivent à notre conversion; mais, comme nous venons de le dire, dans la tiédeur, la grâce ne nous offrant presque plus que des secours généraux, et toutes les grâces de protection, dont nous nous sommes rendus indignes, étant ou plus rares ou suspendues, il est clair que de cela même les passions doivent prendre de nouvelles forces. Mais je dis que non-seulement les passions se fortifient dans la vie tiède et infidèle, parce que les grâces de protection qui les affaiblissent y sont plus rares, mais encore par l'état tout seul du relâchement et de la tiédeur ellemême: car la vie tiède et infidèle n'étant qu'une indulgence continuelle pour toutes nos passions, une molle facilité à leur accorder sans cesse, jusqu'à un certain point, tout ce qui les flatte; une atention même d'amour-propre à éloigner tout ce qui pourrait ou les réprimer ou les contraindre; un usage perpétuel de tout ce qui est le plus capable de les enflammer, il est clair qu'elles doivent tous les jours y prendre de nouvelles forces.

En effet, mes frères, il ne faut pas se figurer qu'en ne poussant notre indulgence pour nos passions que jusqu'à certaines bornes permises, nous les apaisions, pour ainsi dire, nous leur en accordions assez pour les satisfaire et pas assez pour souiller notre âme et mettre le trouble et le remords dévorant dans la conscience; nous figurer que nous puissions jamais arriver à un certain état d'équilibre entre le crime et la vertu, où, d'un côté, nos passions soient contentes par les adoucissements que nous leur permettons, et où, de l'autre, notre conscience soit tranquille par la fuite du crime que nous évitons. Car voilà le plan que se forme l'âme tiède, favorable à son indolence et à sa paresse, parce qu'il bannit également tout ce qu'il y a de pénible dans le crime et dans la vertu, qu'il refuse aux passions tout ce qui troublerait la conscience, et à la vertu tout ce qui gênerait et mortifierait trop l'amour-propre; mais cet état d'équilibre et d'égalité est une chimère. Les passions ne connaissent pas même de bornes dans le crime, comment pourraient-elles s'en tenir à celles de la tiédeur? les excès ne peuvent les satisfaire et les fixer, comment de simples adoucissements les fixeraient-ils? plus vous leur accordez, plus vous vous mettez hors d'état de pouvoir rien leur refuser. Le véritable secret pour les apaiser n'est pas de les favoriser jusqu'à un certain point, c'est de les combattre en tout; toute indulgence les rend plus fières et plus indomptables; c'est un peu d'eau jetée dans l'incendie, qui, loin de l'apaiser, l'augmente; c'est un peu de pâture présentée à un lion dévorant, qui, loin de calmer sa faim, la rend plus vive et plus violente: tout ce qui flatte les passions, les aigrit et les révolte.

Or tel est l'état d'une âme tiède et infidèle: toutes les animosités qui ne vont pas jusqu'à la vengeance déclarée, elle se les permet; tous les plaisirs où l'on ne voit pas de crime palpable, elle se les justifie; toutes les parures et tous les artifices où l'indécence n'est pas scandaleuse, et où il n'entre ni passion ni vue marquée, elle les recherche; toutes les vivacités sur l'avancement et sur la fortune qui ne nuisent à personne, elle s'y livre sans réserve; toutes les omissions qui paraissent rouler sur des devoirs arbitraires, ou qui n'intéressent que légèrement des devoirs essentiels, elle n'en fait pas de scrupule; tout l'amour du corps et de la personne qui ne mène pas directement au crime, elle ne le compte pour rien; toute la délicatesse sur le rang et sur la gloire qui peut compatir avec une modération que le monde lui-même demande, on s'en fait un mérite. Or qu'arrive-t-il de là? voulez-vous le savoir? le voici, et je vous prie d'écouter ces réflexions.

Premièrement, c'est que tous les penchants qui s'opposent en nous à la règle et au devoir s'étant sans cesse fortifiés, la règle et le devoir trouvent ensuite en nous des difficultés insurmontables; de sorte que les accomplir dans une occasion essentielle, où la loi de Dieu nous y oblige, est une eau rapide qu'il faut remonter malgré le courant qui nous entraîne, un cheval indompté et furieux qu'il faut arrêter tout court sur le bord du précipice. Ainsi votre sensibilité sur les injures, toujours trop écoutée, a poussé votre orgueil à un tel point, que dans une occasion décisive, où vous croirez votre honneur essentiellement intéressé, et où il s'agira de pardonner, vous ne serez plus maîtres de votre ressentiment, et vous abandonnerez votre cœur à toute la vivacité de la haine et de la vengeance; ainsi, ces soins et ces empressements à cultiver l'estime des hommes ont si bien fortifié dans votre cœur le désir de mériter leurs louanges et de vous conserver leurs suffrages, que dans une circonstance essentielle, où il faudra sacrifier la vanité de leurs jugements au devoir, et s'exposer à leur censure et à leur dérision pour ne pas manquer à votre âme, les inté-

rêts de la vanité l'emporteront sur ceux de la vérité, et le respect humain sera plus fort que la crainte de Dieu ; ainsi ces vivacités sur la fortune et sur l'avancement, nourries de longue main, ont rendu l'ambition si fort maîtresse de votre cœur, que dans une conjoncture délicate, où il faudra détruire un concurrent pour vous élever, vous sacrifierez votre conscience à votre fortune, et serez injustes envers votre frère, de peur de vous manquer à vous-mêmes ; ainsi enfin, pour éviter trop de détail, ces attachements suspects, ces entretiens trop libres, ces complaisances trop poussées, ces désirs de plaire trop écoutés, ont mis en vous des dispositions si voisines du crime et de la volupté, que vous ne serez plus en état de résister dans un péril où il s'agira d'aller plus loin ; la corruption, préparée par toute la suite de vos démarches passées, s'allumera à l'instant ; votre faiblesse l'emportera sur vos réflexions ; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à votre devoir, à vous-même. On n'est pas longtemps fidèle quand on trouve en soi tant de dispositions à ne l'être pas.

Ainsi, vous serez surpris vous-même de votre fragilité : vous vous redemanderez, que sont devenues ces dispositions de pudeur et de vertu, qui vous inspiraient autrefois tant d'horreur pour le crime ; vous ne vous connaîtrez plus vous-même ; vous sentirez en vous une pente malheureuse et violente, que vous portiez à votre insu dans votre âme ; peu à peu cet état vous paraîtra moins affreux. Le cœur se justifie bientôt tout ce qui le captive ; ce qui nous plaît ne nous alarme pas longtemps; et vous ajouterez au malheur de la chute le malheur du calme et de la sécurité.

Telle est la destinée inévitable de la vie tiède et infidèle : des passions qu'on a trop ménagées ; *des lionceaux,* dit un prophète, *qu'on nourrit sans précaution, croissent enfin, et dévorent la main indiscrète qui les a elle-même aidés à se fortifier et à devenir redoutables ;* les passions, venues à un certain point, se rendent les maîtresses. Vous avez beau alors vous raviser, il n'est plus temps : vous avez couvé le feu profane dans votre cœur, il faut enfin qu'il éclate ; vous avez nourri ce venin au dedans de vous, il faut qu'il gagne, et il n'est plus temps de recourir au remède. Il fallait vous y prendre de bonne heure : les commencements du mal n'étaient pas encore sans ressource ; vous l'avez laissé fortifier ; vous l'avez aigri par tout ce qui pouvait le rendre plus incurable : il faut qu'il prenne le dessus, et que vous vous trouviez la victime de votre indiscrétion et de votre indulgence.

Aussi ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours, mes frères, que vous avez les meilleures intentions du monde, que vous voudriez mieux faire que vous ne faites, et qu'il vous semble que vous désirez sincèrement de vous sauver; mais qu'il arrive mille conjonctures dans la vie où l'on oublie toutes ses bonnes résolutions, et où il faudrait être un saint pour ne pas se laisser entraîner : et voilà justement ce que nous vous disons, que, malgré toutes vos bonnes intentions prétendues, si vous ne fuyez, si vous ne combattez, si vous ne veillez, si vous ne priez, si vous ne prenez sans cesse sur vous-même, il se trouvera mille occasions où vous ne serez plus le maître de votre faiblesse ; voilà ce que nous vous disons, qu'il n'est qu'une vie mortifiée et vigilante qui puisse nous mettre à couvert des tentations et des périls ; que c'est un abus de croire qu'on sera fidèle dans ces moments où l'on est violemment attaqué, lorsqu'on y porte un cœur affaibli, chancelant, et déjà tout prêt à tomber ; qu'il n'y a que la maison bâtie sur le roc qui résiste aux vents et à l'orage; qu'il n'est que la vigne entourée d'un vaste fossé, et fortifiée d'une tour inaccessible, qui ne soit pas exposée aux insultes des passants ; et qu'en un mot il faut être saint et solidement établi dans la vertu pour vivre exempt de crime.

Et quand je dis qu'il faut être saint : hélas ! mes frères, les âmes les plus ferventes et les plus fidèles elles-mêmes avec des penchants mortifiés, une chair exténuée par les rigueurs de la pénitence, une imagination purifiée par la prière, un esprit nourri de la vérité et de la méditation de la loi de Dieu, une foi fortifiée par les sacrements et par la retraite, se trouvent quelquefois dans des situations si terribles, que leur cœur se révolte, leur imagination se trouble et s'égare ; qu'elles se voient dans ces tristes agitations où elles flottent longtemps entre la mort et la victoire, et où, semblables à un navire qui se défend contre les flots au milieu d'une mer irritée, elles n'attendent de sûreté que de celui qui commande aux vents et à l'orage : et vous voudriez qu'avec un cœur déjà à demi séduit, avec des penchants si voisins du crime, votre faiblesse fût à l'épreuve des occasions, et que les tentations les plus violentes vous trouvassent toujours tranquille et inaccessible? Vous voudriez que dans des mœurs tièdes, sensuelles, mondaines, votre âme offrît aux occasions cette foi, cette force que la piété la plus tendre et la plus attentive quelquefois ne donne pas elle-même? vous voudriez que des passions flattées, nourries, ménagées, fortifiées, demeurassent dociles, immobiles, froides en présence des objets les plus capables de les allumer ; elles qui après de longues macérations et une vie entière de prière et de vigilance, se réveillent quelquefois tout d'un coup, loin même des périls, et font sentir aux plus justes par des exemples funestes, qu'il ne faut jamais s'endormir, et que le plus haut point de la vertu n'est quelquefois que l'instant qui précède la chute? Telle est notre destinée, mes frères, de n'être clairvoyants que sur les périls qui regardent notre fortune ou notre vie, et de ne pas connaître même ceux qui menacent notre salut. Mais désabusons-nous : pour éviter le crime, il faut quelque chose de plus que la tiédeur et l'indolence de la

vertu ; et la vigilance est le seul moyen que Jésus-Christ nous ait laissé pour conserver l'innocence. Première réflexion.

Une seconde réflexion qu'on peut faire sur cette vérité, c'est que les passions se fortifiant de jour en jour dans la vie tiède et infidèle, non-seulement le devoir trouve en nous des répugnances insurmontables, mais encore le crime s'aplanit, pour ainsi dire, et on n'y sent pas plus de répugnance que pour une simple faute. En effet, le cœur, par ces infidélités journalières, inséparables de la tiédeur, arrivé enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses, qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort, le crime, de l'innocence, franchit ce dernier pas sans presque s'en apercevoir; comme il lui restait peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin d'un nouvel effort pour passer outre, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois; il avait mis en lui des dispositions si voisines du crime, qu'il a enfanté l'iniquité sans douleur, sans répugnance, sans aucun mouvement marqué, sans s'en apercevoir lui-même; semblable à un mourant que les langueurs d'une longue et pénible agonie ont si fort approché de sa fin, que le dernier soupir ressemble à ceux qui l'ont précédé, ne lui coûte pas plus d'efforts que les autres, et laisse même les spectateurs incertains si son dernier moment est arrivé, ou s'il respire encore; et c'est ce qui rend l'état d'une âme tiède encore plus dangereux, que d'ordinaire on y meurt à la grâce sans s'en apercevoir soi-même ; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme avec un ami ; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu la grâce qui nous donnait droit d'en approcher.

Ainsi, que les âmes que ce discours regarde ne s'abusent point elles-mêmes sur ce que peut-être elles se sont jusqu'ici défendues d'une chute grossière : leur état n'en est sans doute que plus dangereux devant Dieu; la peine la plus formidable de leur tiédeur, c'est peut-être que, déjà mortes à ses yeux, elles vivent sans aucune chute marquée; c'est qu'elles s'endorment tranquillement dans la mort sur une apparence de vie qui les rassure; c'est qu'elles ajoutent au danger de leur état une fausse paix qui les confirme dans cette voie d'illusion et de ténèbres; c'est enfin que le Seigneur, par des jugements terribles et secrets, les frappe d'aveuglement, et punit la corruption de leur cœur en permettant qu'elles l'ignorent. Une chute grossière serait, si j'ose dire, un trait de bonté et de miséricorde de Dieu sur elles ; elles ouvriraient du moins les yeux alors ; le crime dévoilé et aperçu porterait du moins le trouble et l'inquiétude dans leur conscience; le mal enfin découvert les ferait peut-être recourir au remède, au lieu que cette vie réglée en apparence les endort et les calme, leur rend inutile l'exemple des âmes ferventes, leur persuade que cette grande ferveur n'est pas nécessaire, qu'il y entre plus de tempérament que de grâce, que c'est un zèle plutôt qu'un devoir, et leur fait écouter comme de vaines exagérations tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes sur les chutes inévitables dans une vie tiède et infidèle. Seconde réflexion.

Enfin, une dernière réflexion à faire sur cette vérité, c'est que telle est la nature de notre cœur, de demeurer toujours fort au-dessous de ce qu'il se propose. Nous avons fait mille fois des résolutions saintes; nous avons projeté de pousser jusqu'à un certain point le détail des devoirs et de la conduite; mais l'exécution a toujours beaucoup diminué de l'ardeur de nos projets, et est demeurée fort au-dessous du degré où nous voulions nous élever; ainsi une âme tiède, ne se proposant pour le plus haut point de sa vertu que d'éviter le crime; visant précisément au précepte, c'est-à-dire à ce point rigoureux et précis de la loi au-dessous duquel se trouve immédiatement la mort et la prévarication; elle demeure infailliblement au-dessous, et ne va jamais jusqu'à ce point essentiel qu'elle s'était proposé : c'est donc une maxime incontestable qu'il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, cette maxime si sûre à l'égard même des plus justes, l'est infiniment plus à l'égard d'une âme tiède et infidèle : car la tiédeur aggravant tous ses liens, et augmentant le poids de sa corruption et de ses misères, c'est elle principalement qui doit prendre un grand essor pour atteindre du moins au plus bas degré, et se proposer la perfection des conseils, si elle veut en demeurer à l'observance du précepte ; c'est à elle surtout qu'il est vrai de dire, qu'en ne visant précisément qu'à éviter le crime, chargée comme elle est du poids de sa tiédeur et de ses infidélités, elle retombera toujours fort loin du lieu où elle avait cru arriver; et comme au-dessous de cette vertu commode et sensuelle il n'y a immédiatement que le crime, les mêmes efforts qu'elle croyait faire pour l'éviter ne serviront qu'à l'y conduire. Voilà des raisons toutes prises dans la faiblesse que les passions fortifiées laissent à l'âme tiède et infidèle, et qui la conduisent inévitablement à la chute.

Cependant, l'unique raison que vous nous alléguez pour persévérer dans cet état dangereux, c'est que vous êtes faible, et que vous ne sauriez soutenir un genre de vie plus retiré, plus recueilli, plus mortifié, plus parfait. Mais c'est parce que vous êtes faible, c'est-à-dire plein de dégoût pour la vertu, de goût pour le monde, d'assujettissement à vos sens; c'est pour cela même qu'une vie retirée, mortifiée, vous devient indispensable : c'est parce que vous êtes faible que vous devez éviter avec plus de soin les occasions et les périls, prendre plus sur vous-même, prier, veiller, vous refuser les plaisirs les plus innocents, et en venir à de saints excès de zèle et de ferveur, pour mettre une barrière à votre faiblesse. Vous êtes faible? Et parce que vous êtes faible, vous croyez qu'il vous est permis de vous exposer plus qu'un autre, de craindre

moins les périls, de négliger plus tranquillement les remèdes, d'accorder plus à vos sens, de conserver plus d'attachement pour le monde et pour tout ce qui peut corrompre votre cœur? Quelle illusion! Vous faites donc de votre faiblesse le titre de votre sécurité? vous trouvez donc dans le besoin que vous avez de veiller et de prier le privilége qui vous en dispense? Et depuis quand les malades sont-ils autorisés à se permettre plus d'excès et user moins de précautions, que ceux qui jouissent d'une santé parfaite? La voie des privations a toujours été celle des faibles et des infirmes, et alléguer votre faiblesse pour vous dispenser d'une vie plus fervente et plus chrétienne, c'est alléguer vos maux pour nous persuader que vous n'avez pas besoin de remède. Seconde raison tirée des passions qui se fortifient dans la tiédeur, et qui prouve que cet état finit toujours par la chute et par la perte de la justice.

A toutes ces raisons, je devais en ajouter une troisième tirée des secours extérieurs de la religion, nécessaires pour soutenir la piété, et qui deviennent inutiles à l'âme tiède et infidèle.

Les sacrements non-seulement ne lui sont plus d'aucune utilité, mais ils lui deviennent même dangereux, ou par la tiédeur avec laquelle elle en approche, ou par la vaine confiance qu'ils lui inspirent : ce ne sont plus pour elle des ressources, ce sont des remèdes accoutumés, usés, si j'ose parler ainsi, qui amusent sa langueur, mais qui ne la guérissent pas; c'est la viande des forts qui achève de ruiner un estomac faible, loin de le rétablir; c'est un souffle de l'Esprit-Saint, qui, ne pouvant rallumer le tison encore fumant, achève de l'éteindre; c'est-à-dire que la grâce des sacrements, reçue dans un cœur tiède et infidèle, n'y opérant plus un accroissement de vie et de force, y opère tôt ou tard la mort et la condamnation, toujours attachée à l'abus de ces divins remèdes.

La prière, le canal des grâces, cette nourriture d'un cœur fidèle, cet adoucissement de la piété, cet asile contre toutes les attaques de l'ennemi; ce cri d'une âme touchée qui rend le Seigneur si attentif à ses besoins : la prière, sans laquelle Dieu ne se fait plus sentir à nous, sans laquelle nous ne connaissons plus notre Père, nous ne rendons plus grâces à notre Bienfaiteur, nous n'apaisons plus notre Juge, nous n'exposons plus nos plaies à notre Médecin, nous vivons sans Dieu dans ce monde : la prière enfin, si nécessaire à la vertu la plus établie, n'est plus pour l'âme tiède qu'une occupation oiseuse d'un esprit égaré, d'un cœur sec et partagé par mille affections étrangères. Elle n'y trouve plus ce goût, ce recueillement, ces consolations qui sont le fruit d'une vie fervente et fidèle : elle n'y voit plus comme dans un nouveau jour les vérités saintes, qui confirment une âme dans le mépris du monde, et dans l'amour des biens éternels, et qui au sortir de là lui font regarder avec un nouveau dégoût tout ce que les hommes insensés admirent : elle n'en sort plus remplie de cette foi vive, qui ne compte plus pour rien les dégoûts et les obstacles de la vertu, et qui en dévore avec un saint zèle toutes les amertumes : elle ne sent point au sortir de là plus d'amour pour le devoir, plus d'horreur pour le monde, plus de résolution pour en fuir les périls, plus de lumière pour en connaître le néant et la misère, plus de force pour se haïr et pour se combattre elle-même, plus de terreur des jugements de Dieu, plus de componction de ses propres faiblesses; elle en sort seulement plus fatiguée de la vertu qu'auparavant, plus remplie des fantômes du monde, qui dans ce moment où elle a été aux pieds de son Dieu, ont ce semble agité plus vivement son imagination flétrie de toutes ces images ; plus aise de s'être acquittée d'un devoir onéreux, où elle n'a trouvé rien de plus consolant, que le plaisir de le voir finir ; plus empressée d'aller remplacer par des amusements et des infidélités, ce moment d'ennui et de gêne; en un mot, plus éloignée de Dieu, qu'elle vient d'irriter par l'infidélité et l'irrévérence de sa prière : voilà tout le fruit qu'elle en a retiré. Enfin, tous les devoirs extérieurs de la religion qui soutiennent la piété et qui la réveillent, ne sont plus pour l'âme tiède, que des pratiques mortes et inanimées, où son cœur ne se trouve plus, où il entre plus d'habitude que de goût et d'esprit de piété, et où, pour toute disposition, on n'y porte que l'ennui de faire toujours la même chose.

Ainsi, mes frères, la grâce dans cette âme, se trouvant sans cesse attaquée et affaiblie, ou par les usages du monde qu'elle se permet, ou par ceux de la piété dont elle abuse, ou par les objets des sens qui nourrissent sa corruption, ou par ceux de la religion qui augmentent ses dégoûts; ou par les plaisirs qui la dissipent, ou par les devoirs qui la lassent : tout la faisant pencher vers sa ruine, et rien ne la soutenant : hélas! quelle destinée pourrait-elle se promettre? La lampe qui manque d'huile peut-elle éclairer longtemps? l'arbre, qui ne tire presque plus de suc de la terre, peut-il tarder de sécher et d'être jeté au feu? Or, telle est la situation de l'âme tiède : toute livrée à elle-même, rien ne la soutient; toute pleine de faiblesse et de langueur, rien ne la défend; tout environnée d'ennuis et de dégoûts, rien ne la ranime : tout ce qui console l'âme juste ne fait qu'augmenter sa langueur; tout ce qui soutient une âme fidèle la dégoûte et l'accable; tout ce qui rend aux autres le joug léger appesantit le sien; et les secours de la piété ne sont plus que ses fatigues ou ses crimes. Or, dans cet état, ô mon Dieu! presque abandonnée de votre grâce, lassée de votre joug, dégoûtée d'elle-même autant que de la vertu, affaiblie par ses maux et par les remèdes, chancelante à chaque pas, un souffle la renverse; elle-même penche vers sa chute, sans qu'aucun mouvement étranger la pousse; et pour la voir tomber, il ne faut pas même la voir attaquée.

Voilà les raisons qui prouvent la certitude d'une chute dans la vie tiède et infidèle. Mais faudrait-il tant de preuves, mon cher auditeur, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disait autrefois l'Esprit de Dieu à une âme tiède : *Memor esto unde excideris?* (*Apoc.*, II, 5.) Remontez à la source des désordres où vous croupissez encore; vous la trouverez dans la négligence et dans l'infidélité dont nous parlons. Une naissance de passion trop faiblement rejetée, une occasion de périls trop fréquentée, des pratiques de piété trop souvent omises ou méprisées, des commodités trop sensuellement recherchées, des désirs de plaire trop écoutés, des lectures dangereuses pas assez évitées : la source est imperceptible; le torrent d'iniquité qui en est sorti a inondé toute la capacité de votre âme : ce n'était qu'une étincelle qui a allumé ce grand incendie : ce fut un peu de levain, qui, dans la suite, a aigri et corrompu toute la masse. *Memor esto unde excideris.* Souvenez-vous-en : vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes : vous écoutiez tout ce qu'on disait là-dessus comme des exagérations de zèle et de spiritualité : vous auriez répondu de vous-même pour certaines démarches, sur lesquelles vous ne sentez presque plus de remords. *Memor esto unde excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : considérez la profondeur de l'abîme où vous êtes : c'est le relâchement, et des infidélités légères, qui vous y ont conduit comme par degrés. Souvenez-vous-en, encore une fois; et voyez si l'on peut appeler un état sûr, ce qui a pu vous conduire au précipice?

Tel est l'artifice du démon : il ne propose jamais le crime du premier coup; ce serait effaroucher sa proie, et la mettre hors d'atteinte à ses surprises : il connaît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur : il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide contre l'horreur du crime, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir : il n'attaque pas d'abord en lion; c'est un serpent : il ne vous mène pas droit au gouffre; il vous y conduit par des voies détournées. Non, mes frères, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux, avant d'être adultère : Salomon se laissa amollir par la magnificence et par les délices de la royauté, avant de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent avant de mettre à prix son Maître : Pierre présuma avant de le renoncer. Le vice a ses progrès comme la vertu : comme le jour instruit le jour, dit le Prophète, ainsi la nuit donne de tristes leçons à la nuit; et il n'y a pas loin entre un état qui suspend toutes les grâces de protection, qui fortifie toutes les passions, qui rend inutiles tous les secours de la piété, et un état où elle est tout à fait éteinte.

Qu'y a-t-il donc encore, mon cher auditeur, qui puisse vous rassurer dans cette vie de négligence et d'infidélité? Serait-ce l'exemption du crime où vous vous êtes jusqu'ici conservé? Je vous ai montré, ou qu'elle est un crime elle-même, ou qu'elle ne tarde pas d'y conduire. Serait-ce l'amour du repos? Mais vous n'y trouvez ni les plaisirs du monde, ni les consolations de la vertu. Serait-ce l'assurance que Dieu n'en demande pas davantage? Mais comment l'âme tiède pourrait-elle le contenter et lui plaire, puisqu'il la rejette de sa bouche? Serait-ce le déréglement de presque tous ceux qui vous environnent et qui vivent dans des excès que vous évitez? Mais leur destinée est peut-être moins à plaindre et moins désespérée que la vôtre; ils connaissent du moins leurs maux, et vous prenez les vôtres pour une santé parfaite. Serait-ce la crainte de ne pouvoir soutenir une vie plus vigilante, plus mortifiée, plus chrétienne? Mais puisque vous avez pu soutenir jusqu'ici un reste de vertu et d'innocence sans les douceurs et les consolations de la grâce, et malgré les ennuis et les dégoûts que votre tiédeur répandait sur tous vos devoirs, que sera-ce lorsque l'Esprit de Dieu vous en adoucira le joug, et qu'une vie plus fidèle et plus fervente vous aura rendu toutes les grâces et toutes les consolations dont votre tiédeur vous a privé? La piété n'est triste et insupportable que lorsqu'elle est tiède et infidèle.

Levez-vous donc, dit un prophète, âme lâche et paresseuse; rompez le charme fatal qui vous endort et qui vous enchaîne à votre paresse. Le Seigneur que vous croyez servir, parce que vous ne l'outragez pas à découvert, n'est pas le Dieu des lâches, mais des forts; il n'est pas le rémunérateur de l'oisiveté et de l'indolence, mais des larmes, des veilles et des combats; il n'établit pas sur ses biens et sur sa cité éternelle le serviteur inutile, mais le serviteur laborieux et vigilant, et son royaume, dit l'Apôtre, n'est pas la chair et le sang, c'est-à-dire, une indigne mollesse et une vie toute dans les sens; mais la force et la vertu de Dieu, c'est-à-dire, une foi agissante, une vigilance continuelle, un sacrifice généreux de tous nos penchants, un mépris constant de tout ce qui passe, et un désir tendre et enflammé de ces biens invisibles qui ne passeront jamais : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XXIV.

### *Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.*

#### LA SAMARITAINE.

Venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar. (*Joan.*, IV, 5.)

*Jésus vint en une ville de Samarie, nommée Sichar.*

Les voies de la grâce dans la conversion des pécheurs ne sont pas toujours les mêmes, mes frères. Tantôt, c'est un rayon vif et perçant qui, sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abat, emporte le

cœur ; tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a ses progrès et ses successions, qui semble disputer quelque temps de la victoire avec les nuages qu'elle veut dissiper, et qui ne prend enfin le dessus qu'après que mille alternatives ont fait douter à qui des deux demeurerait l'honneur du combat. C'est quelquefois un Dieu fort qui, d'un seul coup, renverse les cèdres du Liban ; quelquefois, c'est un Dieu patient qui lutte avec un simple fils d'Abraham et lui laisse faire assez longtemps un triste essai de ses forces ou, pour mieux dire, de sa faiblesse.

Sous des conduites si différentes, vous êtes pourtant toujours le même, ô mon Dieu! Quoique vous nous laissiez toujours entre les mains de notre conseil, partout vous agissez comme le maître des cœurs ; et si les doutes et les délais d'un apôtre rendirent autrefois plus de gloire à la vérité de votre résurrection que la prompte soumission des autres disciples ; on peut dire que les résistances et les oppositions d'une femme de Samarie font presque plus éclater aujourd'hui la puissance de votre grâce que les soudaines conversions des pécheresses et des Sauls. Du moins, mes frères, lorsque le Seigneur triomphe d'un cœur sans combattre, il semble qu'il ne triomphe que pour lui-même ; ce sont des prodiges, et il veut seulement qu'on admire sa puissance et l'empire qu'il a sur nos cœurs. Mais, lorsque la conversion d'une âme criminelle est le fruit des efforts réitérés de sa grâce, c'est pour nous alors qu'il triomphe ; ce sont des leçons, et son dessein est de nous faire sentir qu'il ne fait rien en nous sans nous, et que la grâce ne lui ramènera jamais notre cœur, si notre cœur ne se donne lui-même. En effet, pourquoi celui qui n'eut besoin que d'une parole pour enlever les fils de Zébédée à leurs filets, Lévi à son bureau, Zachée à ses injustices, ménagerait-il si long-temps aujourd'hui les passions et les préjugés d'une femme étrangère, s'il n'avait voulu nous tracer dans les défaites et les résistances dont elle use avant que de se rendre, l'image de celles que nous opposons tous les jours à sa grâce?

Or, je remarque trois excuses principales qui lui servent comme de rempart contre toutes les instances miséricordieuses de Jésus-Christ.

L'excuse de l'état. Elle est femme samaritaine, et, par là, elle se défend d'accorder au Sauveur ce que sa bonté demande d'elle : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* (*Joan.*, IV, 9.)

L'excuse de la difficulté. Le puits est profond, et on n'a pas de quoi puiser l'eau : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.* (*Ibid.*, 11.)

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines, qui lui persuade qu'étant douteux s'il faut adorer à Jérusalem ou à Garizim, elle peut se dispenser de croire cet étranger qui lui parle, et demeurer dans l'état déplorable où elle se trouve : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* (*Ibid.*, 20.)

Or, dans les excuses qu'oppose cette femme aux instances de Jésus-Christ, reconnaissons, dit saint Augustin, celles que nous opposons tous les jours à sa grâce : *Audiamus ergo in illa nos, et in illa agnoscamus nos.*

L'excuse de l'état. On trouve dans l'état où la Providence nous a fait naître, des prétextes pour autoriser une vie toute mondaine.

L'excuse de la difficulté. On en trouve dans l'idée impraticable qu'on se forme de la vertu.

Enfin, l'excuse de la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs. On trouve dans ces incertitudes et ces contradictions prétendues des motifs de sécurité qui nous calment sur nos transgressions les plus manifestes. Confondons ces trois excuses, en vous exposant l'histoire de notre évangile. C'est ce que je me propose, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Tout est mystère et instruction, dit saint Augustin, dans la conduite du Sauveur envers la femme de Samarie, et dans les oppositions que cette femme semble mettre à toutes les miséricordes du Sauveur sur elle. En effet, d'un côté Jésus-Christ, voulant, ce semble, ménager la faiblesse et les passions de cette pécheresse, ne l'attaque pas d'abord à découvert. Il s'accommode à ses préjugés pour les mieux combattre, il parle le langage de ses erreurs pour avoir occasion d'insinuer la vérité ; il dissimule quelque temps ses misères pour la préparer à les mieux connaître; et de peur que son cœur ne se révolte contre la main qui va la guérir, il use de précautions, et lui cache, pour ainsi dire, tout l'appareil et toute la rigueur des remèdes : *Paulatim intrat in cor.*

Mais, d'un autre côté, cette pécheresse, en garde, ce semble, contre toutes les avances miséricordieuses de Jésus-Christ, n'oppose à la bonté et à la sagesse de ses précautions que des évasions et des artifices ; et aussi ingénieuse à échapper à la grâce que la grâce paraît attentive à la poursuivre, elle n'oublie rien ou pour colorer ses refus, ou pour différer le moment de sa délivrance.

La première excuse qu'elle oppose à Jésus-Christ est celle que nous avons appelée l'excuse de l'état. Elle se persuade qu'étant femme samaritaine, il n'a pas droit d'exiger d'elle les offices qu'il en exige : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* et que l'usage a de tout temps interdits à Samarie, et que cet inconnu semble vouloir aujourd'hui lui prescrire : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.*

Or, voilà la première excuse qu'on nous oppose tous les jours pour justifier des mœurs profanes et toutes mondaines. Lorsque nous vous proposons le modèle d'une conduite chrétienne, que nous voulons en-

treprendre de réduire un jeu outré et éternel à un honnête délassement, de bannir les spectacles, d'occuper la mollesse et l'oisiveté, de ramener à la modestie le faste et l'indécence des usages, d'interdire certains plaisirs, de corriger certains abus; de conseiller l'usage de la prière, l'amour de la retraite, les lectures saintes, le travail des mains, les œuvres de miséricorde, la fréquentation des sacrements, les soins domestiques, les prières communes, en un mot tout le détail des mœurs chrétiennes; vous nous répondez que cette grande exactitude ne saurait convenir à des personnes attachées comme vous à la cour, et engagées dans le monde : *Quomodo bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana?* que nous confondons vos obligations avec celles des cloîtres et des déserts; et qu'il n'est pas possible d'allier la vie que nous conseillons avec les mœurs que l'usage prescrit : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* On se plaint que nous condamnons le monde sans le connaître; que l'idée que nous donnons de la vertu est une singularité ridicule; qu'il faut que chacun se sauve en vivant conformément à son état; et qu'il serait peu raisonnable d'exiger de ceux qui ont à vivre à la cour et au milieu du monde tout ce qu'on pourrait exiger de nous-mêmes.

Mais, mes frères, premièrement, la religion ne distingue que deux sortes de devoirs. Les uns suivent l'état, il est vrai, et ne conviennent qu'à ceux qui l'ont embrassé. Ainsi les devoirs du prince, du sujet, de l'homme public, du père de famille, du ministre appliqué à l'autel saint, sont différents. Les autres sont inséparables du baptême, et communs à tous ceux qui ont été régénérés en Jésus-Christ, sans distinction de juif et de gentil, de prince et de sujet, de courtisan et de solitaire. Ce principe supposé, je vous demande, mes frères, pour être du monde ou de la cour, en êtes-vous moins chrétiens? y a-t-il une autre espérance, un autre Evangile, un autre baptême pour vous que pour ceux qui habitent les déserts? en êtes-vous moins membres de Jésus-Christ, disciples de la croix, étrangers sur la terre? que peut ajouter ou retrancher votre état de gens du monde ou de la cour aux obligations essentielles de la foi? Jésus-Christ a-t-il donné un Evangile à part à la cour et au monde? a-t-il marqué dans le sien des exceptions favorables au monde? a-t-il déclaré qu'il ne prétendait pas comprendre le monde dans la rigueur de ses maximes? Il a dit, à la vérité, que le monde les combattrait, ces maximes saintes, et qu'il serait jugé par elles : or ce qui nous juge, c'est notre loi; et nous ne serions pas jugés comme transgresseurs de ces maximes, si ces maximes n'étaient pas nos devoirs. Vous êtes du monde? Mais la pécheresse de l'Evangile était du monde: se crut-elle dispensée de faire pénitence, et de pleurer le reste de ses jours les égarements du premier âge? David était du monde et assis sur le trône : se persuada-t-il que ce titre dût modérer l'abondance de ses larmes et la rigueur de ses austérités? lisez-en le détail dans ces cantiques divins qui en furent les fruits, et qui en seront les monuments immortels. Les Judith, les Esther, les Paule, les Marcelle, étaient du monde et sorties d'un sang illustre; furent-elles mondaines, voluptueuses, environnées de faste, de mollesse, d'indécence, de plaisirs? vous le savez; et il est inutile de vous rapporter ici ce qui est venu jusqu'à nous de leurs mœurs et de leur conduite.

D'ailleurs, mes frères, d'où est venue dans l'Eglise cette distinction de ceux qui sont du monde d'avec ceux qui n'en sont pas? n'est-ce pas de la corruption des mœurs et du relâchement de la foi? Distinguait-on entre les premiers fidèles ceux qui étaient du monde de ceux qui n'en étaient pas? Ah! ils avaient tous renoncé au monde. Les ministres de l'autel, les saints confesseurs, les vierges pures, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les simples fidèles, ceux-mêmes qui étaient de la maison de César, ils vivaient tous séparés du monde; ils n'avaient rien de commun avec le monde; ils savaient tous que le salut n'était pas pour le monde; être chrétien et n'être plus du monde était alors la même chose, et sur ce point il n'y avait entre eux aucune différence. Vous êtes du monde, mon cher auditeur? mais c'est là votre crime, et vous en faites votre excuse? Un chrétien n'est plus de ce monde: c'est un citoyen du ciel; c'est un homme du siècle à venir; c'est le juge et l'ennemi du monde. Il n'y a plus de monde pour l'âme fidèle : tout ce qui passe est déjà passé pour elle; tout ce qui doit périr n'est déjà plus à ses yeux. Vous n'êtes venu, ô mon Dieu! que pour condamner le monde, et nous prétendons que notre conformité avec lui deviendra le titre de notre innocence, et nous justifiera contre votre loi même!

De plus, quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire? Que vous êtes dispensés de faire pénitence? Mais si le monde est le séjour de l'innocence, l'asile de toutes les vertus, le protecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté, de la tempérance; vous avez raison. Que la prière est moins nécessaire? Mais si dans le monde les périls sont moins fréquents que dans les solitudes, les piéges moins à craindre, les séductions moins ordinaires, les chutes plus rares, et qu'il faille moins de grâce pour s'y soutenir; je suis pour vous. Que la retraite n'y saurait être un devoir? Mais si les entretiens y sont plus saints, les assemblées plus innocentes; si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, élève à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert de soutien à la grâce; je le veux. Qu'il en doit moins coûter pour se sauver? Mais si vous y avez moins de passions à combattre, moins d'obstacles à surmonter; si le monde vous facilite tous les devoirs de l'Evangile, l'humilité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les afflictions, l'usage chrétien des richesses; vous dites vrai, et on

vous l'accorde. O homme ! tel est votre aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos priviléges ; de vous persuader que ce qui multiplie vos chaînes augmente votre liberté, et de faire votre sûreté de vos périls mêmes.

Mais au fond, direz-vous, il faut pourtant faire des différences; et il sera toujours vrai que ceux qui vivent dans les cloîtres sont obligés à plus de perfection que ceux qui vivent dans le monde. Et je vous dis que vous vous trompez, et qu'il faut être plus ferme dans la foi, plus solidement enraciné dans la charité, plus à l'épreuve des dangers, pour se soutenir dans le monde que dans la solitude; et je vous dis que si vous ne veillez avec plus de soin sur tous les mouvements de votre cœur que le solitaire et l'anachorète; si vous ne priez avec plus de ferveur; si vous ne résistez avec plus de fidélité ; si vous n'attirez sur vous plus de secours d'en haut, vous êtes perdu. Ce sont les dangers d'un état qui décident de la mesure de la vertu qu'il demande de nous; les vertus faibles trouvent du moins un asile et des ressources dans la sûreté des cloîtres et dans les secours d'une sainte discipline; au lieu que les vertus les plus solides ne trouvent dans le monde que des écueils où elles se brisent ou des séductions qui les affaiblisent.

Et pour confondre ici une bonne fois une erreur si universelle et si injurieuse à la piété chrétienne, dites-moi, je vous prie, vous qui voulez qu'on mette une si grande différence entre les devoirs de votre état et ceux des cloîtres et des déserts, quelles furent les vues de ces saints fondateurs qui assemblèrent les hommes dans des solitudes et les assujettirent aux lois d'une discipline sévère? Prétendirent-ils proposer à leurs disciples un nouvel Evangile, ou ajouter des rigueurs inutiles aux maximes que Jésus-Christ propose au commun des fidèles?

Ecoutez-le, mes frères. Tandis que les chrétiens formaient encore au milieu du monde une assemblée de saints, dont le monde lui-même n'était pas digne; que les femmes annonçaient la piété par leur pudeur et leur modestie; que les fidèles brillaient comme des astres purs au milieu des nations corrompues, et que les païens eux-mêmes respectaient dans la pureté de leurs mœurs la sainteté de leur morale; alors il eût été inutile de se retirer dans des solitudes, et l'assemblée des fidèles était encore l'asile de la vertu, et la vie commune, la voie qui conduisait au salut. Mais depuis que la foi commença à s'affaiblir en commençant à s'étendre, et que le monde devenu chrétien porta avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes, alors ceux que l'Esprit de Dieu voulut préserver, voyant les iniquités et les contradictions des villes; que la vie commune n'y était plus la vie chrétienne, et que les usages avaient prévalu sur la loi, cherchèrent un asile dans la retraite, élevèrent des lieux de sûreté au milieu des déserts, assemblèrent des hommes pour les y mettre à couvert de la corruption générale; mais ils ne se proposèrent que d'y renouveler les anciennes mœurs des chrétiens, fort altérées et fort difficiles à pratiquer dans le monde; qu'à faciliter à leurs disciples l'observance de l'Evangile, règle proposée à tous, et que tous sont obligés d'observer; de sorte que toutes les précautions de retraite, de silence, d'austérité, que nous regardons comme si éloignées de notre état, ne furent pourtant que des moyens que ces saints pénitents crurent nécessaires pour observer des devoirs qui leur étaient communs avec nous. Ils se prescrivirent des pratiques particulières, dont l'Evangile, je l'avoue, ne vous fait pas un précepte; mais ils ne voulurent, par le secours de ces pratiques particulières, qu'arriver plus sûrement à l'observance même des préceptes : ainsi, ils renoncèrent au lien sacré du mariage pour se faciliter la pudeur et la chasteté ordonnée à tous les fidèles; ils se soumirent aux lois d'un silence rigoureux, pour éviter plus sûrement les discours de vanité, d'oisiveté, de malignité, de dissolution, interdits au reste des chrétiens; ils renoncèrent réellement aux biens et aux espérances du monde pour en venir plus aisément à ce renoncement de cœur, à ce mépris de tout ce qui se passe, commandé à chacun de nous dans l'Evangile ; ils se renfermèrent dans l'enceinte d'une retraite austère pour s'éloigner sans retour des plaisirs et des pompes du monde, auxquelles nous avons tous renoncé dans notre baptême; ils s'imposèrent le joug des jeûnes, des veilles, des macérations, pour dompter une chair que vous êtes tous obligés de crucifier sans cesse, et se faire comme une loi domestique de la pénitence, dont l'Evangile vous fait à tous une loi indispensable.

Or, que conclure de là? qu'avec moins de secours qu'eux, nous avons pourtant les mêmes obligations à remplir qu'eux; que sans toutes les facilités que donne la pratique des conseils pour observer le fond de la loi, nous sommes pourtant obligés d'en accomplir tous les préceptes; que sans renoncer à tout comme eux, nous devons pourtant être pauvres de cœur comme eux, et user de ce monde comme si nous n'en usions pas; que vivant au milieu de tous les attraits de la chair, et dans le lien honorable des noces, nous devons pourtant posséder comme eux le vase de notre corps avec sainteté, et faire un pacte avec nos yeux pour ne pas même penser à des objets dangereux; que dans l'usage des viandes et la liberté des repas, nous devons user d'une censure rigoureuse envers nos sens et conserver, comme l'anachorète le plus pénitent, toute la frugalité évangélique; que sans le vœu et la religion du silence, nous devons mettre une garde de circonspection sur notre langue, afin qu'il ne nous échappe pas même une parole oiseuse, et que tous nos discours soient des discours de Dieu; que dans une vie commune, il

faut pourtant trouver le secret de porter sa croix, se renoncer sans cesse soi-même, être disciple de Jésus-Christ et le suivre; sans le secours d'une retraite extérieure, porter au milieu des entretiens et des commerces un calme au fond de votre cœur où le Dieu de paix puisse habiter; sans sortir du monde, y renoncer en effet, le mépriser et le haïr; sans être revêtu de poil de chameau, comme le solitaire, porter sous l'or et sous la soie un homme pénitent et un corps revêtu de la mortification de Jésus-Christ; et, en un mot, que, sans vous interdire tout ce qui peut flatter les sens, vous vous interdisiez pourtant toute complaisance sensuelle.

Venez nous dire après cela, dit saint Chrysostome : il faut donc se retirer sur les montagnes et déserter les villes? Est-ce que l'Evangile n'est plus que pour les solitaires? est-ce que la chasteté, la tempérance, la pauvreté du cœur, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, ne sont plus que les vertus des cloîtres et des déserts? Quelle erreur donc des gens du monde de renvoyer aux solitaires et aux personnes retirées toutes les austérités de la vie chrétienne? Ah! il en coûte bien plus au fidèle de se sauver au milieu du monde, qu'au solitaire au fond de sa retraite; il est bien plus difficile d'être chaste au milieu des dangers; humble dans les distinctions du rang et de la naissance; tempérant dans la liberté des repas; pauvre dans l'abondance des biens de la terre; pénitent dans des occasions éternelles de mollesse et de plaisir; doux et patient dans les concurrences infinies des intérêts et des passions; et cependant, si vous n'êtes tout cela vous êtes perdu. Mon Dieu! les saintes rigueurs d'une discipline sévère seraient bien plutôt inutiles au fond des déserts, où l'éloignement des dangers semble demander moins de précautions; au lieu qu'elles deviennent indispensables dans le monde, où la vertu plus exposée ne peut se soutenir qu'à la faveur des plus sévères attentions.

Cependant, mes frères, malgré toute la sûreté des cloîtres et des déserts et toutes les précautions que le zèle et l'expérience des saints fondateurs a pu prendre pour préserver l'innocence, ceux qui habitent ces pieux asiles ne laissent pas de tout craindre de leur faiblesse et d'être attentifs, de peur que l'ennemi ne les surprenne; ils ont de la peine à se défendre contre eux-mêmes et trouvent dans le lieu même de la paix et de la sûreté des combats et des agitations où ils se voient mille fois à la veille de perdre en un instant le fruit d'une vie entière de recueillement et de pénitence; et vous, au milieu des périls, vous croiriez que votre privilége est de vivre avec plus de sécurité et d'indulgence pour vous-mêmes? vous, environnés sans cesse de tout ce qui est le plus capable de corrompre le cœur; vous, dans un état où tout est piége et tentation, vous croyez que l'avantage de cet état est une indolence profonde; une inutilité de vie dangereuse même à la plus austère retraite; une immortification qui loin des périls deviendrait un péril même? Et depuis quand, ô mon Dieu! ceux qui sont exposés au milieu des flots sont-ils moins obligés de veiller à leur salut que ceux qui jouissent du calme et de la sûreté d'un saint asile?

Lorsque David, caché dans les déserts et dans les montagnes de la Judée pour se dérober à la fureur de Saül, proposa à ceux qui l'accompagnaient de sortir de leurs antres et de leurs bois pour aller attaquer les Philistins : Quoi! lui répondirent-ils, nous ne sommes pas en sûreté retranchés dans ces forêts et sur ces montagnes; nous nous voyons à tout moment sur le point de tomber entre les mains de nos ennemis, et que sera-ce si nous en sortons et que nous descendions dans la plaine pour aller attaquer les Philistins? *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus; quanto magis si ierimus adversus agmina Philistinorum?* (I *Reg.*, XXIII, 3.) Et voilà ce que je pourrais vous dire ici. Quoi! nous craignons, nous, au fond de nos retraites; nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle dans la sûreté des asiles où la Providence nous a conduits depuis le premier âge; nous y opérons notre salut avec tremblement; nous prions, nous gémissons, nous sentons que la retraite elle-même deviendrait un écueil pour nous si nous ne travaillions sans cesse au recueillement des sens et à la mortification des passions : *Ecce nos hic in Judæa consistentes timemus;* et vous voudriez nous persuader que nous aurions moins à craindre; que nous aurions besoin de moins de vigilance, de moins de précautions, de moins de prière, si nous vivions comme vous au milieu du monde, environnés de cette foule de piéges, de séductions, d'illusions, d'exemples; en un mot, d'ennemis qui vous environnent? *Quanto magis si ierimus adversus agmina Philistinorum?* La pénitence toute seule fait la sûreté de nos retraites; et vous croiriez que la mollesse et les plaisirs ne seraient plus un danger au milieu du monde même?

Mais après tout, mes frères, ne comparez plus, si vous voulez, les dangers infinis que vous trouvez dans le monde et les précautions de violence, de prière, de sacrifice, de vigilance qu'ils exigent de vous, à la sûreté des cloîtres et des déserts, qui semblent en demander moins; comparez seulement l'histoire de votre vie, les dissolutions de vos mœurs passées, avec celles des saints pénitents qui les habitent; les satisfactions que vous devez à Dieu, avec celles qu'ils lui doivent eux-mêmes. Quoi! vous prétendez que des âmes retirées et innocentes, qui portent le joug du Seigneur depuis une tendre jeunesse; qui, élevées dans les secrets de son tabernacle, n'ont même jamais connu la corruption du monde, loin d'en avoir été infectées, et dont les fautes les plus criminelles seraient presque des vertus pour vous; vous prétendez que c'est leur partage de

gémir toute leur vie sous la cendre et sous le cilice, de refuser tout à leurs sens, de ne vivre que pour mourir chaque jour; tandis que vous, dont les crimes ont, pour ainsi dire, prévenu les années; vous qui n'osez presque ouvrir les yeux sur les horreurs d'une vie passée, dont les abîmes et les embarras vous font tant balancer sur une première démarche de changement; vous, dis-je, vous nous soutiendrez que vos obligations sont moins austères; que les jeux, les plaisirs, les spectacles, les profusions, les sensualités, les excès de la table, vous sont moins interdits; que le ciel doit bien moins vous coûter qu'à ces âmes pures et innocentes; que les larmes, les jeûnes, les veilles, les macérations, sont leur affaire et non pas la vôtre; que c'est à elles à souffrir, à prier, à gémir, à se mortifier, et à vous à vivre dans l'indolence et dans l'usage de tout ce qui flatte les sens? Grand Dieu! que les hommes rapprochés de la vérité paraîtront un jour injustes, insensés et téméraires!

La femme de Samarie s'abusait donc en opposant à la grâce de Jésus-Christ sa qualité de Samaritaine. Si elle eût été fille d'Abraham et née dans Jérusalem, le secours du temple et des sacrifices, les instructions de la loi et des prophètes, l'avantage d'être sortie du peuple saint et à qui les promesses avaient été faites, tout cela aurait pu la porter à se faire de son état une excuse et et une raison de sécurité. Mais que dit-elle, en disant qu'elle est Samaritaine, sinon qu'elle habite au milieu d'un peuple réprouvé, dans une terre où le culte du Seigneur est corrompu, où les usages sont des abus, les exemples des écueils, les maximes des erreurs; en un mot, dans une condition qui l'éloigne du salut et l'enveloppe dans la condamnation générale prononcée contre tous les adorateurs de Garizim? Et voilà quelle est votre illusion. Vous vous défendez sur ce que vous êtes du monde? Mais si vous viviez dans le fond d'une maison sainte et retirée, vous auriez bien plus raison de vous faire de votre état un prétexte de sécurité et de croire qu'ainsi éloigné des périls vous n'avez pas besoin de tant d'austérité et de vigilance; mais d'alléguer que vous êtes du monde, c'est regarder les difficultés de salut attachées à votre état comme des adoucissements qui vous l'aplanissent. Vous nous direz peut-être que ce sont ces difficultés mêmes qui vous arrêtent, et que nous faisons la voie si difficile que vous perdez courage: seconde excuse que la femme de Samarie oppose à Jésus-Christ, la difficulté de l'entreprise.

SECONDE PARTIE.

Il n'est presque point de pécheur, quelque déplorée que soit sa vie, qui ne compte sur une conversion à venir comme sur une démarche aisée et facile, et qui là-dessus ne se calme et ne vive tranquille dans ses crimes: il n'en est aucun qui, lorsqu'il s'agit enfin de se convertir, ne regarde cette entreprise comme un ouvrage impossible, et qui là-dessus ne recule et ne perde courage. Or voici le nouveau prétexte que la femme de Samarie oppose aux nouvelles instances de la grâce. Elle se figure des difficultés insurmontables dans les promesses de Jésus-Christ: la profondeur du puits, le défaut de moyens pour y atteindre, tout la conduit à se persuader que le bienfait dont on la flatte est une chimère: *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

Et voilà, mes frères, l'excuse qu'on oppose encore tous les jours aux mouvements secrets de la grâce qui nous sollicitent à un changement de vie: le défaut de moyen, l'impossibilité de l'entreprise. En premier lieu, on a des abîmes sur la conscience; depuis si longtemps on vit dans la dissolution, sans foi, sans culte, sans sacrements; comment se résoudre à éclaircir ce chaos, et à creuser dans ces fatales profondeurs? *Puteus altus est.* D'ailleurs, on est d'un caractère si fragile; on a porté en naissant des inclinations si vives pour le plaisir; on ne paraît pas né pour la dévotion; comment changer de tempérament et se refondre tout entier? *Puteus altus est.* Enfin la vie chrétienne, telle que nous la dépeignons, est une entreprise qui fait peur: le moyen de se condamner à la retraite; passer les jours à la prière, à la lecture, aux œuvres de miséricorde; mortifier ses sens, se disputer tout ce qui fait plaisir, rompre avec tout l'univers? Heureux ceux qui en ont la force! mais il n'est pas donné à tout le monde de l'avoir: *Puteus altus est.*

Mais revenons sur tous ces prétextes. Premièrement, vous avez des abîmes sur la conscience; vous ne savez par où vous y prendre pour commencer. Mais n'est-ce pas cet état déplorable lui-même qui devrait vous porter à tout entreprendre? Quoi! la connaissance que vous avez de vos maux, vous éloigne du remède? Vous regardez votre délivrance comme une peine? Vous ressemblez à un esclave qui refuserait la liberté, parce qu'il gémirait sous un ancien esclavage, et sous le poids d'une infinité de chaînes. Mais vous est-il moins pénible de porter ce fardeau d'iniquité sur votre cœur? Souffrez-vous moins en cachant vos plaies, que si vous les alliez découvrir au Médecin charitable qui les guérit et qui les purifie? Que vous propose-t-on de si difficile? d'éclaircir une conscience dont vous ne pouvez plus calmer les remords; d'en faire sortir des serpents qui vous déchirent; de vous ouvrir à un ministre de Jésus-Christ qui mêlera ses larmes aux vôtres; qui sera plus touché de vos malheurs que scandalisé de vos faiblesses; qui ranimera votre espérance, en vous redisant avec bonté qu'il y a des pécheurs plus coupables que vous, dont la grâce a fait de grands saints; qui vous aidera par ses prières et ses gémissements à sortir de l'état déplorable où vous êtes; qui vous consolera dans votre douleur, qui vous soutiendra dans votre faiblesse, et qui vous rassurera dans votre confusion, et qui sera moins le juge de votre conscience, que l'ami de

votre adversité et le confident charitable de vos peines. Ah ! vous n'aurez pas plutôt ouvert ce cœur que vous ne pouvez plus porter, que vous sentirez la joie et la sérénité renaître au dedans de vous : ce glaive qui vous perce, arraché ; ce poids qui vous accable, tombé; ce ver qui vous ronge, expiré ; ces pensées sombres qui vous noircissent l'esprit, disparaîtront; vous bénirez cent fois le moment heureux qui vous a vu prendre une résolution si nécessaire à votre salut et au repos même de votre vie. Toute la difficulté que je trouve ici est de vivre dans la situation où vous êtes ; de vous défendre et contre la voix du ciel qui vous appelle, et contre la voix de votre conscience qui vous condamne; de vous supporter vous-même ennemi de Dieu, depuis que vous avez pu le connaître; éloigné des sacrements, des consolations de la grâce vivant seul avec vous-même, c'est-à-dire, avec votre conscience et vos crimes : voilà la peine. La conversion qu'on vous propose n'en est que l'adoucissement et le plus assuré remède.

Mais en second lieu, vous ne paraissez point né pour la piété, dites-vous ; vous ne vous gagnerez jamais sur certains points par où cependant il faudrait commencer; toutes vos inclinations se trouvent justement l'autre extrémité de ce qu'on appelle vertu ou dévotion : *Puteus altus est.* Mais, premièrement, quand il devrait vous en coûter un peu plus qu'à un autre, n'avez-vous pas plus qu'un autre de crimes et de voluptés à réparer? D'ailleurs, l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous fassiez quelque violence? Ne vous en êtes-vous jamais fait pour le monde? Ces penchants que vous nous donnez pour si invincibles, ne les avez-vous pas mille fois surmontés par des motifs de fortune, de gloire, de bienséance? ce malheureux tempérament que vous nous alléguez si souvent, ne vous trouvez-vous pas tous les jours dans des situations où il faut le gêner, le contraindre? et qu'est la vie du monde, et de la cour surtout, qu'une éternelle contrainte, une gêne qui ne finit point, une suite d'occupations opposées à vos penchants, une scène où il faut toujours jouer le personnage d'un autre? Ah ! ce n'est pas à vous surtout qui habitez les palais des rois, à venir nous alléguer des inclinations désaccoutumées de tout joug, et qui par un long usage d'indépendance ne sauraient plus se contraindre : vous avez appris à prendre sur vous-même, et à sacrifier tous les jours vos penchants à des intérêts plus forts. Depuis que vous avez des passions, il a presque toujours fallu, ou les surmonter, ou les contrefaire; flatter ceux que vous méprisez; caresser ceux que vous haïssez; ramper devant ceux auxquels votre orgueil est inconsolable d'être forcé de céder; laisser le plaisir pour le devoir. Ah ! le monde vous a instruit pour la vertu, et les contraintes de la cour et des passions vous ont disposé plus que vous ne croyez à celles de l'Evangile.

Que dirai-je encore? peut-être vous en aurait-il plus coûté de vous vaincre dans une grande jeunesse : les passions alors plus vives, les réflexions moins sérieuses et moins tristes, les plaisirs plus séduisants par leur nouveauté, laissaient peut-être alors à votre faiblesse moins de liberté de s'en défendre ; mais à l'heure qu'il est, que lassé par votre propre expérience, vous en avez connu le vide et l'amertume; à l'heure qu'il est que l'âge, les emplois, les bienséances mêmes du monde exigent de vous des mœurs plus sérieuses et plus réglées ; à l'heure qu'il est que des dégoûts, des contretemps, l'épreuve mille fois faite de la légèreté, de la fausseté, de la perfidie même des créatures, vous ont appris ce qu'il fallait attendre des passions et des engagements profanes ; à l'heure qu'il est que moins propre au monde, il commence à se refroidir à votre égard, et à vous avertir qu'il est temps de vous faire d'autres plaisirs et d'autres occupations que les siennes; à l'heure qu'il est que vous ne traînez plus au milieu de ses amusements qu'une conscience inquiète, qu'un ennui mortel que rien ne saurait plus égayer, parce qu'il prend sa source dans la tristesse et la maladie de votre âme que Dieu seul peut soulager; ah ! il vous en coûtera moins que vous ne croyez de vous passer du monde, de l'oublier, de le mépriser : vous portez déjà au dedans de vous les semences de ces heureuses dispositions; vous ne l'aimez déjà plus, par raison, par dégoût, par l'inconstance toute seule du cœur; que sera-ce quand la grâce aidera ces préparations de la nature, quo vous le haïrez par un principe de foi et de piété, et que la lumière du ciel vous en aura découvert toute la corruption, tous les périls, tout le néant et toute la misère ?

Enfin, ne semble-t-il pas que vous ne devez compter que sur vous-même? J'avoue que si l'ouvrage de la conversion était l'ouvrage de l'homme seul, vous devriez en désespérer; mais ignorez-vous que ce qui n'est pas possible à l'homme seul, l'est à l'homme aidé de Dieu ; que rien n'est difficile à la grâce, que les cœurs les plus fragiles et les plus corrompus sont ceux quelquefois où elle opère de plus grandes choses, et que l'extrémité de nos misères est souvent la plus favorable disposition à l'excès de ses miséricordes ? Hélas ! la pécheresse de la cité était fragile, enivrée du monde, pleine de passions, et ne paraissait pas née pour la vertu ; cependant fut-il jamais d'amour plus vif pour Jésus-Christ, de pénitence plus prompte, plus fervente, plus durable que la sienne? Augustin était faible; hélas ! ses désirs, ses rechutes, ses perplexités, ses agitations, ses efforts impuissants pour s'arracher à sa boue, et le poids fatal qui l'y entraînait à l'instant, vit-on jamais tant de faiblesse? et cependant l'Eglise a-t-elle vu de conversion plus glorieuse à la grâce de Jésus-Christ? Et pour ne pas sortir de notre Evangile, la femme de Samarie était faible ; la multitude de ses mariages n'avait pu la ramener à des mœurs plus régulières et

son mauvais caractère l'emportait toujours : cependant le Sauveur ne triomphe-t-il pas aujourd'hui de toute sa faiblesse? Ah! c'est que la grâce change les inclinations, corrige le tempérament, forme un nouveau cœur, renouvelle tout l'homme; c'est que les vases de boue entre les mains de l'Ouvrier tout-puissant deviennent bientôt des vases d'élite, plus solides que l'airain, plus brillants que la lumière, plus purs que le métal le plus précieux; c'est, en un mot, que la grâce est plus forte que la nature.

Mais en dernier lieu, les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent, car vous ne vous flattez point, dites-vous; si vous preniez le parti de la vertu, vous ne voudriez pas le prendre à demi comme tant d'autres; si vous vous déclariez une fois, vous voudriez que ce fût tout de bon, sans ménagement et sans réserve; mais c'est cela même qui fait peur. Aussi on ne sait, ajoutez-vous, comment les choses iront après cette vie; mais l'Evangile, exactement accompli, ne semble pas fait pour des hommes aussi faibles que nous le sommes : *Puteus altus est, neque in quo haurias habes.*

A cela, on n'a qu'à vous répondre d'abord: Si vous croyez que l'Evangile est une loi donnée de Dieu, vous devez supposer qu'elle porte les caractères divins de son Législateur; que c'est une loi sage, équitable, modérée, conforme à nos besoins, proportionnée à notre faiblesse, utile à nos misères; que c'est un remède, et non pas un piége; le secours, et non le désespoir de notre infirmité. Le Seigneur n'est pas un tyran bizarre, qui ne fasse des lois que pour trouver, dans l'impossibilité de les observer, des prétextes de nous perdre; c'est un Père miséricordieux, qui ne pense qu'à faciliter à ses enfants les voies de la vie éternelle; c'est un Maître généreux, qui, dans les ordres mêmes qu'il nous prescrit, a bien plus d'égard à nos intérêts qu'à sa propre gloire. Quelle idée vous faites-vous donc de sa loi sainte? c'est une loi raisonnable, consolante, seule capable de remédier à nos peines et d'établir une paix solide dans notre cœur. Et quel autre intérêt que le nôtre aurait pu porter le Seigneur à donner une loi aux hommes? A-t-il besoin de nos hommages? lui revient-il quelque chose de nos vertus? la félicité est-elle intéressée à notre fidélité? est-ce une gloire à lui de s'assujettir les hommes par des lois capricieuses, où l'on puisse dire qu'il ne cherche que l'honneur de se faire obéir, et de dominer sur les consciences par les terreurs et les menaces dont il accompagne ses préceptes? Il n'a donc cherché que notre intérêt et notre consolation, en nous prescrivant les ordonnances admirables de sa loi sainte. En ne donnant point de loi aux hommes, et nous laissant vivre au gré de nos passions, il eût nourri parmi les hommes la source de tous les troubles, l'origine de tous les malheurs; il eût fait de la société une confusion affreuse, sans liens, sans règle, sans équité, sans dépendance; où les seules passions, qui arment les hommes les uns contre les autres, les auraient liés ensemble; où nos seuls désirs auraient décidé de nos droits. En mettant des bornes à nos penchants, il en a donc mis à nos peines; en nous marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos remèdes; en ne nous laissant point à nous-mêmes et entre les mains de nos passions, il nous a donc empêchés d'être nos propres tyrans; en nous assujettissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre cœur, mais en fixer les inquiétudes.

Mais tel est l'artifice du démon, dit saint Augustin : à la naissance de la foi il tâchait de renverser l'œuvre de Dieu et d'anéantir l'Evangile, en rendant Jésus-Christ méprisable. Qui adorez-vous? disait-il aux chrétiens par la bouche des sages du paganisme : un Juif? un mort? un crucifié? un homme de néant, et qui n'a pu se délivrer lui-même de la mort? *Antea quid dicebat? quem colitis? Judæum? mortuum? crucifixum? nullius momenti hominem, qui non potuit a se mortem depellere?* Quand il a vu que ce moyen était inutile, continue ce Père, que ces blasphèmes n'étaient plus écoutés qu'avec horreur; que les peuples en foule couraient adorer ce crucifié; que malgré la puissance des césars, la fureur des tyrans, la sagesse des philosophes, l'ancienne prescription de l'idolâtrie soutenue de la majesté des lois de l'empire, de la crédulité de tous les siècles, et de la magnificence des superstitions, les temples profanes étaient détruits, les idoles renversées, la folie de la croix triomphante de tout l'univers; et qu'un si grand événement, si favorable tout seul à la cause des chrétiens, si marqué par des caractères de divinité, si au-dessus de la possibilité de toutes les entreprises humaines, ayant encore pour lui l'accomplissement des prophéties, ne laissait plus rien à dire contre la vérité de l'Evangile; il s'est tourné d'un autre côté, il n'a plus osé traiter la doctrine de Jésus-Christ de fable et d'imposture, il est convenu de sa sainteté, de sa sublimité, de la perfection de ses maximes. La loi chrétienne, a-t-il dit par la bouche des mondains, est une loi admirable, sainte, divine, il faut en convenir; rien de si beau et de si élevé que les préceptes de Jésus-Christ; mais qui les pratique? mais comment les observer? mais cette grande perfection est-elle possible en cette vie? mais la faiblesse humaine peut-elle aller jusque-là? mais s'il y a eu autrefois des hommes qui aient suivi à la lettre tout ce que l'Evangile prescrit, sans doute ils étaient faits autrement que nous ne le sommes? *Cœpit a fide alio modo deterrere. Magna lex est christiana; potens lex illa, divina, ineffabilis : sed quis illam implet?* Les blasphèmes de l'impiété sont tombés d'eux-mêmes; ceux de l'impossibilité trouvent encore aujourd'hui des partisans et des apologistes au milieu d'un monde profane, et qui se glorifie du nom chrétien.

D'ailleurs, ce qu'il y a ici d'injuste dans les préjugés que l'on se forme contre la

possibilité de la vie chrétienne, c'est que ceux qui s'en plaignent n'en ont jamais fait l'épreuve; ils adoptent là-dessus un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde, et sans connaître de la piété que le sentiment de la corruption qui les en éloigne, ils prononcent que les maximes de Jésus-Christ ne sont pas possibles, parce qu'ils le souhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire : Essayez de la vertu, avant de vous en plaindre. Si vous aviez, selon la parole de l'Evangile, commencé l'édifice, et que vous n'eussiez pu l'achever; quoique le mauvais succès de l'entreprise dût être attribué à votre imprudence, selon Jésus-Christ, et au défaut de précautions, néanmoins vous pourriez nous dire que l'entreprise passe vos forces. Mais vous n'avez jamais fait de démarche sincère de salut; vous avez jusqu'ici mené une vie sensuelle, dissipée, pleine de passions et d'inutilités; pourquoi décidez-vous donc sur ce que vous ne sauriez connaître? Prononcez, à la bonne heure, sur la vie du monde, sur le vide et l'amertume de ses plaisirs, sur l'inquiétude et les fureurs de ses revers et de ses injustices, sur les agitations et le tourment de ses espérances, sur la perfidie et l'inconstance de ses amitiés et de ses promesses ; vous le pouvez; vous êtes là-dessus, à la cour surtout plus que partout ailleurs, juges légitimes : décriez, exagérez les difficultés, les peines, les dégoûts de la vie du monde et de la cour; on vous le permet, et votre propre expérience vous en a assez instruit pour nous l'apprendre : mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à parler de ses rigueurs et de ses ennuis ; c'est un point que l'expérience seule peut décider : essayez-en premièrement, rompez avec le monde, finissez vos passions, commencez à vivre pour l'éternité: vous nous direz alors si le joug de Jésus-Christ est aussi accablant qu'on se le figure, si le vice est plus aimable que la vertu; nous vous écouterons alors : mettez-vous seulement en état de décider, voilà tout ce que nous demandons. Peut-être céderez-vous d'abord à la difficulté, et alors vous nous reprocherez l'ostentation de nos promesses : peut-être aussi vous en coûtera-t-il moins que vous ne croyez, et si cela est, n'êtes-vous pas à plaindre, de refuser à votre salut des efforts aussi légers que ceux qu'on vous demande?

Lorsque les Israélites, sur le point d'entrer dans la terre de Chanaan, parurent rebutés des difficultés de l'entreprise, et que refusant d'avancer, ils ne cessaient de dire que ces villes étaient imprenables, ces peuples invincibles, et que cette terre était toute couverte de monstres et de géants qui dévoraient ses habitants : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est; terra devorat habitatores suos.* (*Num.*, XIII, 32, 33). Josué et Caleb, qui venaient de visiter cette terre heureuse et qui en connaissaient les douceurs, les agréments et l'abondance, leur parlèrent de la sorte : Enfants d'Israël, venez voir vous-mêmes cette terre délicieuse que le Seigneur vous propose et qui doit être votre possession éternelle. Vous verrez que le lait et le miel y coulent de toutes parts; vous dévorerez ces peuples terribles qui alarment tant votre faiblesse, comme on dévore le pain qui sert tous les jours de nourriture à l'homme; vous y trouverez le terme de vos travaux, le délassement de vos fatigues, la consolation de vos peines, le repos que vous cherchez en vain depuis tant d'années, et enfin des douceurs que vous n'avez jamais goûtées, ni dans la servitude de l'Egypte, ni dans les voies arides et pénibles du désert. Nous l'avons nous-mêmes parcourue, et nous ne venons ici aux pieds du tabernacle saint et devant toute l'assemblée d'Israël, que pour être les témoins de la vérité et les garants des promesses que le Seigneur a faites à nos pères : *Terra quam circuivimus valde bona est; et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.* (*Num.*, XIV, 7, 8.)

Et voilà, mes frères, ce que nous pourrions vous dire ici, nous qui, par les engagements d'un état saint et un long usage de Jésus-Christ, devons connaître quelles en sont les douceurs et les consolations, et qui du moins pouvons rendre témoignage à la vérité de Dieu et à la gloire de sa grâce. Pourquoi vous laissez-vous décourager par des difficultés que vous n'avez pas encore éprouvées? Venez voir vous-mêmes ce qui se passe dans cette terre heureuse où vous vous figurez des difficultés si insurmontables. Loin d'y trouver ces monstres qui vous épouvantent et que l'erreur de votre imagination s'y figure; d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts, ces horreurs que vous craignez tant et qui vous arrêtent; vous verrez que le lait et le miel y coulent en abondance, vous y trouverez des sources de consolations solides, le repos que vous cherchez depuis si longtemps, la paix du cœur, que le monde et les passions ne donnent pas et que vous n'avez pas encore trouvée; toutes les ressources de la grâce, dont vous avez été jusqu'ici privés. Nous en avons nous-même fait une heureuse expérience, et nous ne paraissons ici devant l'autel saint et dans l'assemblée des fidèles, que pour rendre témoignage aux miséricordes du Seigneur sur les âmes qui reviennent à lui par une sincère pénitence : *Terra quam circuivimus valde bona est, et tradet Dominus humum lacte et melle manantem.*

Oui, mes frères, si vous connaissiez le don de Dieu, comme le dit aujourd'hui le Sauveur à la femme de Samarie : *Si scires donum Dei* (*Joan.*, IV, 10); si vous pouviez comprendre quelle joie la grâce répand sur les devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne, et quelles sont les consolations secrètes qui accompagnent les sacrifices les plus pénibles qu'on fait à Dieu : *Si scires;* si l'on pouvait vous faire sentir d'avance combien les hommes, les plaisirs, les prétentions, les espérances, et tout cet amas de vanité et de fumée devient peu de chose à une âme touchée de Dieu : *Si scires;* si vous

pouviez comparer les inquiétudes qui vous déchirent, les difficultés qui traversent vos passions, à la tranquillité dont vous jouiriez dans la vertu, et aux facilités que la grâce y ménage à notre faiblesse; en un mot, l'eau du puits de Jacob, figure des plaisirs du monde, à l'eau que le Sauveur promet à la femme de Samarie, image des douceurs de la vertu : *Si scires*; si vos yeux pouvaient s'onvrir, et connaître quel don Dieu fait à une âme, lorsqu'il la délivre de ses passions, et qu'il met en leur place, dans son cœur, la paix, la charité, la justice : *Si scires donum Dei*; ah! sans doute, loin de différer encore, vous n'auriez pas assez de tout votre cœur pour demander ce don céleste; pas assez de larmes pour pleurer les jours et les années que vous en avez été privé. La source de nos craintes est dans notre cœur, et la vertu n'est appréhendée que parce qu'elle n'est pas connue.

Mais tout le monde n'en parle pas comme vous, dit-on, et ce que nous semblons faire si aisé, d'autres le font bien difficile. Dernière excuse que la femme de Samarie oppose aux instances de Jésus-Christ, la variété des opinions et des doctrines : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt; et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* Ce devait être ici ma dernière partie; mais j'abrége.

En effet, Jésus-Christ avait conduit insensiblement cette pécheresse au point essentiel de sa conversion, à cette passion honteuse qui seule s'opposait à la grâce dans son cœur; il lui avait découvert tout le secret criminel de sa dissolution et de sa conduite; elle ne pouvait plus dissimuler des égarements dont elle voyait le Sauveur trop instruit : le trouble, la honte, les remords commencent à naître dans son âme; mais ce n'étaient là que de faibles commencements : le cœur n'était point encore rendu. *Je vois bien que vous êtes un prophète* (*Joan.*, IV, 19), lui dit-elle; voilà tout le fruit qu'elle semble retirer de la vérité qui la condamne. Semblable à la plupart de ces âmes mondaines, lesquelles, au sortir d'un discours où le zèle du ministre aura développé toute la honte de leurs faiblesses les plus secrètes, et tracé la peinture de leur cœur, comme si elles-mêmes l'avaient instruit de tout ce qui s'y passe, se contentent de dire que c'est un prophète : *Video quia propheta es tu*; qu'on se reconnaît soi-même à tout ce qu'il dit; qu'on dirait qu'il voit dans les cœurs et dans les plus secrets penchants de ceux qui l'écoutent; mais voilà tout. On lui donne des louanges qu'il méprise et dont il gémit devant Dieu, et on ne se corrige point : ce qui serait sa gloire, sa consolation et sa couronne.

*Nos pères, continue la pécheresse, ont adoré sur cette montagne; et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.* Nouvel artifice dont elle s'avise. Pour détourner la question de ses mœurs, qui lui déplaît et qui l'embarrasse, elle se jette habilement sur une question de doctrine : les contestations entre Jérusalem et Garizim, sur la vérité de leur culte et sur la sainteté de leur temple, n'avaient pas fini depuis que le traître et l'ambitieux Manassès avait élevé l'autel sacrilége sur la montagne de Samarie, et chacun soutenant la gloire de sa maison et la majesté de ses sacrifices, ils s'accusaient mutuellement, comme il arrive presque toujours, de superstition et d'idolâtrie.

Or, voilà ce qui donne lieu à la réponse de la femme de Samarie : il semble qu'elle veut, par cette variété d'opinions et de doctrines, justifier ses désordres, et que l'incertitude où elle prétend qu'on est sur le lieu et sur les règles du véritable culte, suffit pour autoriser sa tranquillité dans l'état déplorable où elle se trouve. Ainsi, c'est comme si elle répondait à Jésus-Christ : Mais, Seigneur, à quoi s'en tenir? vous, Juifs, vous prétendez qu'il faut adorer à Jésuralem, et n'avoir point de commerce avec Samarie; nos pères ont toujours adoré sur cette montagne, ils nous ont permis ce que vous condamnez. Pour qui se déclarer dans cette diversité de sentiments? Convenez, premièrement, des devoirs que le Seigneur exige de nous, du temple et de l'autel qu'il a choisis; et après cela j'écouterai vos instructions, et je pourrai m'en tenir à la sagesse de vos conseils et de vos maximes.

Et voilà le prétexte dont on se sert encore tous les jours dans le monde, pour s'étourdir sur les vérités les plus terribles du salut : la variété des opinions sur les règles des mœurs. On ne sait à qui en croire, nous dit-on tous les jours; les uns vous damnent, les autres vous sauvent; ici on vous passe certains points, ailleurs on les condamne; ici vous observez la loi en l'adoucissant, ailleurs vous ne l'adoucissez qu'en la transgressant; ici on a des raisons pour défendre, ailleurs on croit en avoir pour permettre; en un mot, ici vous êtes un saint, ailleurs vous n'avez pas encore commencé à être chrétien. Et là-dessus, ô mon Dieu! le pécheur insensé conclut qu'il n'a qu'à vivre tranquille dans ses égarements; que l'Evangile ne renferme que des opinions et des problèmes; que chacun le tourne selon les préventions de son propre esprit; et qu'au fond il n'y a rien de trop assuré dans tout ce que nous leur disons de votre loi sainte.

Mais, sans apporter ici tout ce qui pourrait confondre un prétexte si injurieux à la vérité et à la piété chrétienne, souffrez que je me contente de vous demander : Ne tient-il qu'à l'uniformité des sentiments, que vous sortiez de vos passions honteuses? est-ce à vous à venir nous alléguer la variété des opinions et des doctrines sur les règles des mœurs? Des âmes religieuses, timorées, craintives, pourraient nous opposer ces perplexités et ces incertitudes; comme elles ne croient jamais marcher par un chemin assez sûr; que leurs devoirs paraissent souvent incompatibles avec leur situation, et que la décision n'en est pas toujours facile, il se peut faire qu'elles trouvent quelquefois dans

le sanctuaire, ici une indulgence qui les rassure, ailleurs une sévérité qui les alarme, et qu'elles demeurent incertaines de la route qu'il faudrait tenir. Mais pour vous, avez-vous jamais trouvé une grande variété de sentiments sur le déréglement de vos mœurs, et sur l'indignité de vos passions? nos décisions sont-elles fort différentes sur la honte de votre état? n'avez-vous pas ouï partout là-dessus les mêmes oracles, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles ne posséderont pas le royaume de Dieu? Cette uniformité d'opinions vous ramènera-t-elle à la vérité que vous ne sauriez vous dissimuler à vous-même? Cependant c'est vous seul qui vous plaignez qu'on ne sait à quoi s'en tenir, car c'est le monde le plus déréglé qui tient ce langage, et vous êtes le seul que tout se réunit pour condamner.

Vous imitez la femme de Samarie. Il n'était pas question pour elle de savoir s'il fallait adorer à Jérusalem ou à Garizim, puisque le temps était venu, comme lui répond Jésus-Christ, que ce ne serait ni à Garizim, ni à Jérusalem, mais par toute la terre, que son Père aurait des adorateurs en esprit et en vérité; ce différend ne la regardait pas, pour ainsi dire; ce point pouvait être douteux pour elle, et on ne lui faisait pas encore un crime de l'ignorer. Mais le déréglement de sa conduite et de ses commerces criminels était clair pour elle: il n'y avait là-dessus, ni à Jérusalem, ni à Garizim même, aucune loi qui pût l'autoriser; elle connaissait sur ce point ses obligations, et on demandait qu'elle les remplît. Mais, au lieu de commencer par le devoir qui était clair, et qui la regardait toute seule, elle va chercher des prétextes dans une variété de sentiments qui ne la regardait plus. Commencez par retrancher de vos mœurs tout ce que vous y connaissez de visiblement contraire à la loi de Dieu; tout ce que tous les sentiments et toutes les opinions d'un commun accord y condamnent; après cela vous aurez droit de vous plaindre de nos contentions prétendues; après cela vous nous reprocherez, tant qu'il vous plaira, la différence des décisions et des conduites. De quoi vous avisez-vous de nous reprocher qu'on ne sait, pour ainsi dire, où il faut adorer, ni à qui s'adresser pour marcher sûrement et connaître ce que Dieu demande de nous? Vous n'en êtes pas encore là, ce doute est trop pieux et trop élevé pour vous; laissez là des dissensions qui vous sont inutiles, et renoncez à des désordres qui non-seulement n'ont pour eux aucun suffrage, mais que vous ne pouvez plus vous justifier à vous-même; en un mot, soyez adorateur en esprit et en vérité, comme le dit aujourd'hui Jésus-Christ à la femme de Samarie, alors toutes les contentions humaines vous deviendront indifférentes; vous trouverez Dieu partout, parce que vous ne chercherez que Dieu partout; la variété des décisions vous fera seulement déplorer la triste destinée de la vérité, toujours exposée ici-bas à la contradiction; c'est-à-dire ou à la sévérité indiscrète, ou à l'indulgence excessive des hommes; vous en gémirez devant le Seigneur, vous lui demanderez qu'il manifeste sa vérité à la terre; qu'il répande un esprit de paix et de sagesse sur ceux à qui la foi, l'instruction et la doctrine sont confiées; qu'il pacifie, qu'il réunisse, qu'il protége son Eglise; qu'il lui suscite des pasteurs fidèles pour la gouverner, des docteurs éclairés pour l'instruire, des prêtres saints et zélés pour l'édifier, des princes religieux pour la défendre, que dis-je? qu'il prolonge les jours du prince glorieux qui en bannit les scandales, qui en calme les dissensions, qui les prévient même par sa prudence, qui en répare les ruines, qui en soutient la gloire et la majesté, qui en fait la gloire lui-même; et qu'il donne à nos neveux des rois qui l'imitent, puisqu'ils ne seront pas assez heureux pour en avoir qui lui ressemblent.

Voilà les dispositions que la raison et la religion demanderaient de vous: mais, sur l'affaire du salut, on ne se pique pas de prudence; on ne sait ce qu'on adore, comme le reproche Jésus-Christ à la femme de Samarie: *Vos adoratis quod nescitis* (*Joan.*, IV, 22); on veut retenir le fond de la religion de ses pères comme les Samaritains; on veut y mêler comme eux des usages profanes et favorables aux passions. On sent bien que la conscience ne ratifie pas ce mélange, et qu'on n'est pas d'accord avec soi-même; mais, pour se calmer, on suppose que nous-mêmes ne le sommes pas entre nous; on se fait de nos dissensions prétendues, une raison insensée de paix et de sécurité; on est bien aise que la vérité soit contestée, embrouillée, obscurcie, pour pouvoir se persuader presque qu'elle n'est plus; et nous sommes contents de nous-mêmes, quand nous avons pu ajouter à nos crimes le malheur d'y être plus tranquilles.

Telle était la disposition de la femme de Samarie: ne pouvant plus se défendre, ni contre les instances du Sauveur, ni contre les remords de sa propre conscience; frappée de ses égarements passés, attirée par les consolations qu'on lui promet dans des mœurs nouvelles, elle voudrait encore renvoyer sa conversion à un temps plus favorable: *Quand le Messie sera venu*, répond-elle à Jésus-Christ, *il nous annoncera toute chose.* (*Ibid.*, 25.) Voilà tout le fruit qu'elle paraît tirer des paroles de Jésus-Christ: un vain projet d'un changement à venir; un espoir frivole qu'un temps enfin viendra où elle renoncera tout de bon à ses déréglements, et c'est là que se termine d'ordinaire tout le fruit de nos instructions. Nous excitons les consciences, nous ne les changeons pas; nous inspirons des désirs, nous ne persuadons pas les œuvres; nous entendons beaucoup de projets, nous ne voyons presque jamais de démarche. Mais le Sauveur ne permet pas à cette pécheresse de s'abuser sur un point si dangereux. C'est moi-même qui vous parle, lui dit-il, n'attendez point

d'autre prophète ; voici celui que le ciel vous envoie, pour vous retirer de vos voies égarées ; ne renvoyez pas à un autre temps. Si je sors des frontières de Samarie ; si vous laissez perdre ce moment heureux ; si je m'éloigne de votre cœur, vous périssez sans ressource : *Ego sum qui loquor tecum.* (*Joan.*, IV.) Et voilà ce qu'il vous dit ici en secret à vous seul, mon cher auditeur : Voici enfin le don de Dieu, l'heure de votre salut, le moment de ma miséricorde ; n'en attendez point d'autre : il y a si longtemps que vous différez, que vous vous trompez vous-même par des retards et des projets inutiles de conversion ; à mesure que vos années avancent, vos desseins de changements reculent et s'éloignent de vous. Vous comptiez que l'âge vous ferait revenir, et l'âge, en changeant tout le reste, n'a pas changé votre cœur ; vous vous promettiez qu'une situation plus tranquille vous laisserait plus de loisir de penser à votre salut ; le loisir est venu, et la volonté de me servir est à venir encore ; vous vous disiez à vous-même que certains engagements rompus, que certaines bienséances finies, vous mettriez tout de bon ordre à votre conscience ; ces engagements ne sont plus, ces bienséances ont fini, et vos passions sont encore les mêmes. Ah ! jusques à quand serez-vous le jouet de vos vaines espérances ? Ne rendez pas inutile ma grâce qui, aujourd'hui, vous trouble et vous rappelle ; n'est-ce pas déjà une faveur bien signalée, que je vienne vous chercher jusque dans une terre infidèle ; que je vienne vous inspirer des désirs de conversion jusque dans le palais des rois, dans le centre des plaisirs et des passions humaines ? Si vous connaissiez le don de Dieu ; si vous faisiez attention que, dans le temps même que des ténèbres profondes sont répandues sur tout ce qui vous environne, et que mon nom est à peine connu de ceux avec qui vous vivez, vous êtes seule recherchée, éclairée, touchée ; ah ! loin de différer encore, vous regarderiez ce moment comme le moment décisif de votre éternité, c'est-à-dire, ou le comble de mes miséricordes éternelles sur votre âme, ou le terme fatal de ma bonté et de ma patience.

Grand Dieu ! dissipez donc, comme la poussière, les vains obstacles que j'oppose encore à votre grâce ; soutenez mes forces chancelantes et mes résolutions tant de fois infidèles ; ne permettez plus que ma faiblesse triomphe de votre puissance ; ne combattez plus avec moi que pour vaincre, et reprenez vous-même un cœur que j'ai bien pu vous ravir tout seul, mais que je ne saurais plus tout seul vous rendre, afin que, redevenu la conquête de votre grâce, je puisse bénir mon Libérateur dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

## SERMON XXV.

*Pour le quatrième dimanche de Carême.*

SUR L'AUMONE.

Accepit ergo Jesus panes ; et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI, 11.)

*Jésus prit les pains ; et ayant rendu grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étaient assis.*

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ associe aujourd'hui les disciples au prodige de la multiplication des pains, et qu'il se sert de leur ministère pour distribuer la nourriture miraculeuse à un peuple pressé de faim et de misère. Il pouvait, sans doute, encore faire pleuvoir la manne dans le désert, et épargner à ses disciples le soin d'une si pénible distribution.

Mais ne pouvait-il pas aussi, après avoir ressuscité Lazare, ne point employer leur secours pour le délier ? Sa voix toute-puissante, qui venait de briser les chaînes de la mort, aurait-elle trouvé quelque résistance dans de faibles liens que la main de l'homme avait formés ? C'est qu'il voulait leur tracer par avance, dans cette fonction, l'exercice sacré de leur ministère, la part qu'ils allaient avoir désormais à la résurrection spirituelle des pécheurs, et que tout ce qu'ils délieraient sur la terre serait délié dans le ciel

Il pouvait encore, lorsqu'il fut question de payer le tribut à César, se passer des filets de Pierre, pour chercher une pièce d'argent dans les entrailles d'un poisson ; lui qui, des pierres mêmes, pouvait susciter des enfants d'Abraham, aurait pu, à plus forte raison, les changer en un métal précieux, et y trouver le prix du tribut dû à César ; mais, en la personne du chef de l'Eglise, il voulait instruire tous ses ministres à respecter ceux qui portent le glaive, et à donner, en rendant l'honneur et le tribut aux puissances établies de Dieu, un exemple de soumission au reste des fidèles.

Ainsi, en se servant aujourd'hui de l'entremise des apôtres, pour distribuer aux troupes le pain miraculeux, son dessein est d'accoutumer tous ses disciples à la miséricorde et à la libéralité envers les malheureux ; il vous établit les ministres de sa providence, et ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de là ils se répandent sur cette multitude d'infortunés qui vous environne.

Il pourrait, sans doute, les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul et les Elie dans le désert ; il pourrait, sans votre entremise, soulager des créatures qui portent son image, lui dont la main invisible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaissement ; mais il veut vous associer au mérite de sa libéralité ; il veut que vous soyez placés entre lui et les pauvres, comme des nuées fécondes, toujours prêtes à répandre sur eux les rosées bienfaisantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel est l'ordre de sa providence : il fallait ménager à tous les hommes des moyens de salut : les richesses corrompraient le cœur, si la charité n'en expiait les abus ; l'indigence lasserait la vertu, si les secours de la miséricorde n'en adoucissaient l'amertume ; les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaisirs ; les riches animent les

pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs souffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous soyez, à toute la suite de cet évangile. Si vous gémissez sous le joug de l'indigence, la tendresse et l'attention de Jésus-Christ sur les besoins d'un peuple errant et dépourvu vous consolera ; si vous êtes né dans l'opulence, l'exemple des disciples va vous instruire. Vous y verrez, en premier lieu, les prétextes qu'on oppose au devoir de l'aumône, confondus ; vous y apprendrez, en second lieu, quelles doivent en être les règles. C'est-à-dire, que, dans la première partie de ce discours, nous établirons ce devoir contre toutes les vaines excuses de la cupidité ; dans la seconde, nous vous instruirons sur la manière de l'accomplir, contre les défauts mêmes de la charité : c'est l'instruction la plus naturelle que nous présente l'histoire de notre évangile. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE

On ne met guère en question, dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône : l'Evangile est si précis sur ce devoir ; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement ; la seule idée que nous avons de la Providence, dans la dispensation des choses temporelles, laisse si peu de lieu, sur ce point, à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qui l'ignore, en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux animaux, n'aurait pas voulu laisser des hommes, créés à son image, en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandrait à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre, s'il n'avait prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres ?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenaient originairement à tous les hommes en commun ; que la simple nature ne connaissait ni de propriété, ni de partage, et qu'elle laissait d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers ? mais que, pour mettre des bornes à la cupidité et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seraient aussi les plus opulents ; que, outre la portion du bien que la nature leur destinait, ils se chargeraient encore de celle des plus faibles, pour en être les dépositaires et la défendre contre les usurpations et les violences ; de sorte qu'ils furent établis, par la nature même, comme les tuteurs des malheureux, et que ce qu'ils eurent de trop, ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité ?

Qui l'ignore, enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avait formés parmi les hommes ; que la grâce de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie, et que l'Evangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines ?

Mais il en est du devoir de l'aumône comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée, on n'ose en contredire l'obligation ; la circonstance de l'accomplir est-elle arrivée ? on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout à fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, qui l'avait suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces* (*Joan*, VI, 9) ; et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire ; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance, auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes ? *Sed hæc quid inter tantos?* (*Ibid.*) Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états ; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance ; qu'une étoile, comme parle l'Apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile ; que même, dès les siècles apostoliques, on voyait dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentaient de simples vêtements pour couvrir leur nudité ; qu'ainsi, la religion ne confond pas les états, et que, si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois la mollesse des mœurs et le faste des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs et de la plus obscure populace, je le sais.

Mais, mes frères, c'est une vérité incontestable, que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas ; que c'est la portion des pauvres, et que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc, est-ce l'Evangile ou la cupi-

dité, qui doit régler ce nécessaire? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi, vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres, tout ce que vous risquez à un jeu excessif; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin, que parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense?

Si cela est ainsi, mes frères, si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolu, prodigue, pour être dispensé du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera, et vos excès, que le Seigneur vous ordonnait d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité; et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde, tout cela est superflu pour un chrétien; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part: voilà le fonds et l'héritage des pauvres; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Evangile, mes frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien: quelque élevé qu'il soit dans le monde, la religion retranche bien des dépenses, et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seraient plus multipliés par nos passions, seraient moindres; nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile, et, comme dans le premier âge de la foi, l'Eglise ne verrait point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient; l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous, et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que demande le sujet que nous traitons, je vous demande, en second lieu, mes frères, l'élévation et l'abondance où vous êtes nés, vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme ces Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères; vous n'en pouvez garder pour votre usage, que la mesure prescrite par la loi : *Qui multum, non abundavit.* (II *Cor.*, 15.) Hors de là, Jésus-Christ n'aurait défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux, eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée, si, selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre, quel a pu être le dessein de la Providence, en répandant sur vous les biens de la terre? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Serait-ce de fournir à vos passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre selon la chair. Serait-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Serait-ce de thésauriser pour vos neveux? mais votre trésor ne doit être que dans le ciel. Serait-ce de passer la vie plus agréablement? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Serait-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Serait-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil; et le gain du monde entier vous serait inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Serait-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais vous savez que l'Evangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance; ce n'est donc pas pour vous que vous êtes nés grands; ce n'est pas pour vous, comme le disait autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne; c'est pour son peuple affligé; c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit utrum ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (*Esther*, IV, 14.) Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuait ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il lui transportera cette couronne qui vous était destinée; il saura bien pourvoir, par quelque autre voie, à l'affliction de son peuple, car il ne permet pas que les siens périssent; mais vous et la maison de votre père, périrez : *Per aliam occasionem libera-*

*buntur Judæi; et tu, et domus patris tui peribitis.*

Vous n'êtes donc, dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent; vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains, pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin; votre abondance, dans l'ordre de sa sagesse, n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité; votre autorité, qu'à les protéger; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts; votre rang, qu'à les consoler par vos offices; tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux; votre élévation ne serait plus l'ouvrage de Dieu, et il vous aurait maudit en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avait donnés pour un autre usage.

Ah! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne; justifiez plutôt sa providence envers les créatures qui souffrent; faites-leur connaître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous, et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé, dans votre abondance, des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant, les largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller; il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissait autrefois nos temples; il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Evangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre; il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs; il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avaient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics, et à des gains odieux ou suspects, l'accroissement de votre fortune; il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres; il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence; il veut que, tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête; il veut que de ces tables voluptueuses où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère; il veut que, tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu; il veut enfin que, tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut, et n'a-t-il pas raison de le vouloir? Quoi! vous seriez riche pour le mal, et pauvre pour le bien? vos revenus suffiraient pour vous perdre, et ils ne suffiraient pas pour vous sauver et pour acheter le ciel? et parce que vous outrez l'amour de vous-même, il vous serait permis d'être barbare envers vos frères?

Mais, mes frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance où vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richesses? partout ailleurs vous voulez qu'on vous croie puissants; vous vous donnez pour tels; vous cachez même quelquefois sous des dehors encore brillants des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde : alors, peu contents d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez, et la dureté l'emporte dans votre cœur, non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah! le Seigneur reprochait autrefois à un évêque dans l'*Apocalypse : Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens ; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu et misérable à mes yeux.* (*Apoc.*, III, 17.) Mais il devrait aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire : Oh! vous vous plaignez que vous êtes pauvre et dépourvu de tout; et vous ne voulez pas voir que vous êtes riche, comblé de biens, et que, dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seul ne manquez de rien à mes yeux.

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône : la misère générale. Aussi les disciples répondent, en second lieu au Sauveur, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile; que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple, afin qu'il aille dans les bourgs et dans les maisons voisines acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit.* (*Marc.*, VI, 33.) Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : le malheur des temps, la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais, premièrement, Jésus-Christ n'aurait-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostome : C'est parce que le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne

saurait y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à jeun, de peur que les forces ne lui manquent en chemin. Et voilà, mes frères, ce que je pourrais aussi d'abord vous répondre : Les temps sont mauvais, les saisons sont fâcheuses : ah ! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si le lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux ? si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir ? si les plaies de l'Egypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur ? si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressource dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure, réduite peut-être, comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son âme le prix funeste de sa nécessité ?

Mais d'ailleurs, ces fléaux dont nous sommes affligés et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres ; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites ; ce sont les cris et les gémissements des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses ; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah ! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer par des supplications générales les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance ; mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières ; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères ; vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons : adressez-vous aux pauvres, ce sont eux qui ont, pour ainsi dire, les clefs du ciel ; ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel : car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement, et ce n'est que par rapport à eux que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais, pour achever de vous confondre, vous, mes frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps, la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque chose à vos plaisirs ? que souffrent vos passions des misères publiques ? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens ; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices sur le pied de l'Evangile ; que les retranchements de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres ; retranchez vos crimes, avant que de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissants les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse ; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques ; dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité et en me livrant à des passions honteuses, c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me* (II *Reg.*, XXIV, 17) : mais cette populace obscure et affligée ; mais ces infortunés, qui, dans une condition pénible, ne mangeaient leur pain qu'à la sueur de leur front : eh ! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance ? *Ego sum qui peccavi ; ego inique egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt ?* (*Ibid.*)

Voilà votre modèle : faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics ; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice capable de désarmer sa colère ; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs, mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres : mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira ; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue ; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés ; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime. Grand Dieu ! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux sur la terre ? votre unique dessein serait donc d'achever d'écraser ces infortunés sur qui votre main s'était déjà si fort appesantie, en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère ? les puissants de l'Egypte seraient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendrait fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau ? Oui, mes frères,

les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissants; et ce sont les riches et les puissants tout seuls qui n'en souffrent rien : au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous achèterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas. Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône : la multitude des pauvres. Oui, mes frères, ce qui devrait ranimer la charité l'éteint; la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères : plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés, et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais, en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre; mais les guerres, mais les maladies populaires, les dérèglements des saisons que nous éprouvons, ont été de tous les siècles; les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles; nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes : des dissensions civiles; le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère; les campagnes ravagées par leurs propres habitants; le royaume en proie à des nations ennemies; personne en sûreté sous son propre toit. Nous ne voyons pas ces malheurs; mais ont-ils vu ce que nous voyons? tant de misères publiques et cachées? tant de familles déchues, tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière et confondus avec le plus vil peuple? les arts devenus presque inutiles? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et sur les campagnes? que dirai-je? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres et où précipitent le désespoir et l'affreuse nécessité? D'où vient cela, mes frères? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout et qui était inconnu à nos pères? de vos dépenses qui ne connaissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité?

Ah! l'Eglise naissante n'était-elle pas persécutée, désolée, affligée? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là? on y souffrait la proscription des biens, l'exil, la prison; les charges les plus onéreuses de l'Etat tombaient sur ceux qu'on soupçonnait d'être chrétiens; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités, et cependant il n'y avait point de pauvres parmi eux, dit saint Luc : *Nec quisquam egens erat inter illos.* (*Act.*, IV, 34.) Ah! c'est que des richesses de simplicité sortaient du fonds de leur pauvreté même, selon l'expression de l'Apôtre; c'est qu'ils donnaient selon leurs forces et au delà; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, coulaient des fleuves de charité, qui venaient consoler les frères assemblés à Jérusalem et plus exposés que les autres à la fureur de la Synagogue.

Mais, plus encore que tout cela, c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidèles étaient ornés de modestie, et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi; c'est que leurs festins étaient des repas de sobriété et de charité, et que la sainte abstinence même que nous célébrons ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas; c'est que, n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisaient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité et anoblir leur obscurité et leur roture; ils ne pensaient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste, et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres, et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine; en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'Apôtre, faisait toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont donc nos excès, mes frères, et notre dureté, qui multiplient le nombre des malheureux. N'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes; ce serait faire de votre péché même votre excuse. Ah! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent; mais c'est de quoi ils auraient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes. Ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'Apôtre, mettait à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux; si, dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus, cet article était toujours le plus sacré et le plus inviolable, eh! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés; nous verrions bientôt renaître dans l'Eglise la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion qui élève les uns et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction. Il n'y aurait parmi nous de malheureux que les impies; point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les âmes; point de larmes que des larmes de pénitence; point de soupirs que pour le ciel; point de pauvres que ces heureux disciples de l'Evangile, qui renoncent à tout pour suivre leur Maître. Nos villes seraient le séjour de l'innocence et de la miséri-

corde; la religion, un commerce de charité; la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux; et les ennemis de la foi seraient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que, dans la pratique, personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme. Ainsi, on n'a rien de réglé sur ce point : si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire, et, quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venait de faire une œuvre de surcroît.

Car, d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini, que croyez-vous dire par-là? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables; que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent, et que vous contractez de nouvelles dettes en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques, que vous devez vous retrancher même sur des dépenses, qui, hors de là, vous seraient permises et peut-être nécessaires; c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre et prendre comme une aumône tout ce que vous prenez pour vous-même; c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et, certes, dites-moi, tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités; que des hommes, créés à l'image de Dieu et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et, dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme et qui devient pour eux une nourriture de mort, auriez-vous la force d'y être le seul heureux? tandis que la face de tout un royaume est changée (13) et que tout retentit de cris et de gémissements autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où seraient l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne on vous regarderait comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mondains, comme une âme vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Eglise de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant, la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez et vous vous en plaignez; le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? n'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu, quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré; votre félicité fera elle-même votre supplice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissants, et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il fallait si peu de secours pour soulager leur indigence; qu'un seul jour retranché de vos profusions aurait suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenait; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant; mais, enfin, que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus eram, et non cooperuistis me.* (*Matth.*, XXV, 43.) Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône; établissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant, et, après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité.

SECONDE PARTIE.

Ne point sonner de la trompette pour s'at-

(13) Discours prononcé en 1709.

tirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères ; observer l'ordre de la justice même dans la charité, et ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés; paraître touchés de l'infortune, et savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons ; enfin éclairer même par notre vigilance le secret de leur honte : voilà les règles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sauveur dans la pratique de la miséricorde

Premièrement, il s'en alla dans un lieu désert et écarté, dit l'Evangile ; il monta sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Son dessein, selon les saints Interprètes, était de dérober aux yeux des villes voisines le prodige de la multiplication des pains, et de n'avoir pour témoins de sa miséricorde, que ceux qui devaient en ressentir les effets. Première instruction, et première règle : le secret de la charité.

Oui, mes frères, que de fruits de la miséricorde le vent brûlant de l'orgueil et de la vaine complaisance flétrit tous les jours aux yeux de Dieu ! que d'aumônes perdues pour l'éternité ! que de trésors qu'on croyait en sûreté dans le sein des pauvres, et qui paraîtront un jour corrompus par le ver et par la rouille !

A la vérité, il est peu de ces hypocrisies grossières et déclarées qui publient sur les toits le mérite de leurs œuvres saintes ; l'orgueil est plus habile et ne se démasque jamais tout à fait, mais qu'il est encore moins de véritables zèles de charité qui cherchent, comme Jésus-Christ, les lieux solitaires et écartés pour y cacher leurs saintes profusions ! On ne voit presque que de ces zèles fastueux qui n'ont des yeux que pour des misères d'éclat, et qui veulent pieusement mettre le public dans la confidence de leurs largesses : on prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher, mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse : on ne cherchera pas les regards publics, mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent, et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées.

Hélas ! nos temples et nos autels n'étaient-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre ? Si l'on ne voulait que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation ? Craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes ? Faut-il que du fond du sanctuaire, où nous l'adorons, il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir ? Si vous ne vous proposez que de lui plaire, pourquoi exposer vos largesses à d'autres yeux qu'aux siens ? pourquoi ses ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paraîtront-ils à l'autel, où ils ne devraient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de votre vanité ? pourquoi ces titres et ces inscriptions qui immortalisent sur des murs sacrés vos dons et votre orgueil ? N'était-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie ? pourquoi graver sur le marbre qui périra le mérite d'une action que la charité avait pu rendre immortelle ?

Ah ! Salomon, après avoir élevé le temple le plus pompeux et le plus magnifique qui fût jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur, et n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de sa race avec celles de la majesté éternelle du Roi des rois. On donne un nom de piété à cet usage ; on se persuade que ces monuments publics sollicitent les libéralités des fidèles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du soin d'attirer des largesses à ses autels ? et vous a-t-il permis d'être moins modestes, afin que vos frères devinssent plus charitables ? Hélas ! les plus puissants d'entre les premiers fidèles portaient simplement, comme les plus obscurs, leur patrimoine aux pieds des apôtres ; ils voyaient avec une sainte joie leurs noms et leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avaient moins offert qu'eux : on ne les distinguait pas alors dans l'assemblée des fidèles à proportion de leurs largesses ; les honneurs et les préséances n'y étaient pas encore le prix des dons et des offrandes, et l'on n'avait garde de changer la récompense éternelle qu'on attendait du Seigneur en cette gloire frivole qu'on aurait pu recevoir des hommes, et aujourd'hui l'Eglise n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs ; leurs places y sont marquées dans le sanctuaire ; leurs tombeaux y paraissent jusque sous l'autel, où ne devraient reposer que les cendres des martyrs ; on leur rend même des honneurs qui devraient être réservés à la gloire du sacerdoce, et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. L'usage autorise cet abus, il est vrai, mais l'usage ne justifie jamais ce qu'il autorise.

La charité, mes frères, est cette bonne odeur de Jésus-Christ qui s'évanouit et s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'est pas qu'il faille s'abstenir des offices publics de miséricorde ; nous devons à nos frères l'édification et l'exemple : il est bon qu'ils voient nos œuvres ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes, et notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite : les actions mêmes que le devoir rend les plus éclatantes, doivent toujours être secrètes dans la préparation du cœur : nous devons entrer pour elles dans une manière de jalousie contre les regards étrangers, et ne croire leur innocence en sûreté que lorsqu'elles sont sous les yeux de Dieu seul. Oui, mes frères, les aumônes qui ont presque toujours coulé en secret arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme gros-

sies et troublées sur leur course par les complaisances inévitables de l'amour propre, et par les louanges des spectateurs : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures, au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes, n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassé sur leur route. Voilà donc la première règle de charité que nous prescrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faste et l'ostentation dans les œuvres de miséricorde; ne vouloir y être remarqué, ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde, et ne point perdre sur la terre ce que la charité n'avait amassé que pour le ciel.

La seconde circonstance que je remarque dans notre évangile, c'est que nul, de toute cette multitude qui s'offre à Jésus-Christ, n'est rejeté : tous indifféremment sont soulagés, et on ne lit pas que le Sauveur ait usé à leur égard de distinction et de préférence. Seconde règle : la charité est universelle; elle bannit ces libéralités de goût et de caprice qui ne semblent ouvrir le cœur à certaines misères, que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des personnes dans le monde qui, sous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées et des lieux destinés pour les recevoir, sont insensibles à tous les autres besoins. En vain, vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger secours; qu'une jeune personne est sur le bord du précipice, si l'on ne se hâte de lui tendre une main secourable ; qu'un établissement utile va manquer, si un renouvellement de charité ne le soutient : ce ne sont pas là des misères de leur goût, et en plaçant ailleurs quelques largesses, elles croient acheter le droit de voir d'un œil sec et d'un cœur indifférent toutes les autres infortunes.

Je sais que la charité a son ordre et sa mesure ; qu'elle doit user de discernement, et que la justice veut que certains besoins soient préférés : mais je ne voudrais pas cette charité méthodique, s'il est permis de parler ainsi, qui sait précisément à quoi s'en tenir ; qui a ses jours, ses lieux, ses personnes, ses bornes; qui hors de là est barbare, et qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certain temps, et à l'égard de certains besoins. Ah ! est-on ainsi maître de son cœur, quand on aime véritablement ses frères? peut-on à son gré se marquer à soi-même les moments d'ardeur et d'indifférence ? La charité, ce saint amour, est-il si régulier quand il embrase véritablement le cœur? n'a-t-il pas, si je l'ose dire, ses saillies et ses excès? et ne se trouve-t-il pas des occasions si touchantes où, quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle se fait sentir, et ouvre à l'instant vos entrailles et vos richesses à votre frère?

Je ne voudrais pas cette charité durement circonspecte, qui n'a jamais assez examiné, et qui se défie toujours de la vérité des besoins qu'on lui expose. Voyez si dans cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui, il s'attache à discerner ceux que la paresse et l'espérance toute seule d'une nourriture corporelle avaient pu attirer au désert, et qui auraient eu encore assez de force pour aller chercher à manger dans les villes voisines ; nul n'est excepté de ses divins bienfaits. N'est-ce pas déjà une assez grande misère que d'être réduit à feindre même qu'on est malheureux ? ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux besoins que courir risque de refuser à des besoins véritables? Quand un imposteur séduirait votre charité, qu'en serait-il ? n'est-ce pas toujours Jésus-Christ qui la reçoit de votre main ? et votre récompense est-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre ?

De cette règle il en naît une troisième, marquée encore dans l'histoire de notre évangile : c'est que non-seulement la charité doit être universelle, mais douce, affable, compatissante. Jésus-Christ voyant ce peuple errant et dépourvu, au pied de la montagne, est touché de pitié : *Misertus est eis* (*Matth.*, XIV, 14); ce spectacle l'attendrit; la misère de cette multitude réveille sa compassion et sa tendresse. Troisième règle : la douceur de la charité.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si sèche et si farouche ; car la pitié qui paraît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes : on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère ; et en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais s'il était permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : Que me reprochez-vous, vous dirait-il? une vie oisive, et des mœurs inutiles et errantes ? mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements des passions, les raffinements de la volupté : je puis être un serviteur inutile; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? ah ! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne? vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel usage faites-vous des vôtres? je ne devrais pas manger, parce que je ne travaille point; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi ? n'êtes-vous riche que

pour vivre dans une indigne mollesse? ah! le Seigneur jugera entre vous et moi, et devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises, que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines.

Oui, mes frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois Augustin dans ses égarements, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : et un membre de Jésus-Christ, et un héritier du ciel, et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible? et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion? et vous ne daignez pas l'entendre? et vous l'éloignez même rudement et achevez de lui serrer le cœur de tristesse? Ame inhumaine! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme? le spectacle de Jésus-Christ souffrant dans un de ses membres, n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié? et faut-il faire revivre pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté et toutes les horreurs des siècles païens?

Mais ce n'est pas encore assez d'offrir des cœurs sensibles aux misères qui s'offrent à nous, la charité va plus loin : elle n'attend pas que le hasard lui ménage des occasions de miséricorde, elle sait les chercher et les prévenir elle-même. Dernière règle, la vigilance de la charité. Jésus-Christ n'attend pas que ce peuple indigent s'adresse à lui et vienne lui exposer ses besoins; il les découvre le premier : *Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset* (*Joan.* VI, 5); à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité qui n'est pas vigilante, inquiète sur les calamités qu'elle ignore, ingénieuse à découvrir celles qui se cachent, qui a besoin d'être sollicitée, pressée, importunée, ne ressemble point à la charité de Jésus-Christ : il faut veiller et percer les ténèbres que la honte oppose à nos largesses; ce n'est pas ici un simple conseil, c'est une suite du précepte de l'aumône. Les pasteurs, qui sont les pères des peuples selon la foi, sont obligés de veiller sur leurs besoins spirituels, et c'est là une des plus essentielles fonctions de leur ministère : les riches et les puissants sont établis de Dieu les pères et les pasteurs des pauvres, selon le corps; ils doivent donc avoir les yeux ouverts sur leurs misères. Si faute de veiller elles leur échappent, ils sont coupables devant Dieu de toutes les suites qu'un secours offert à propos aurait prévenues.

Ce n'est pas qu'on veuille exiger que vous découvriez tous les besoins secrets d'une ville; mais on exige des soins et des attentions : on exige que vous qui, dans un quartier, tenez le premier rang, ou par vos biens ou par votre naissance, ne soyez pas environné à votre insu, de mille malheureux qui gémissent en secret, dont les yeux sont tous les jours blessés de la pompe de vos équipages, et qui, outre leur misère, souffrent encore, pour ainsi dire, de toute votre prospérité : on exige que vous qui, au milieu des plaisirs de la cour ou de la ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la sueur et des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres et vos campagnes; on exige que vous connaissiez ceux que les fatigues de l'âge et de leurs labeurs ont épuisés et qui traînent au fond des champs les restes de leur caducité et de leur indigence; ceux qu'une santé infirme rend inhabiles au travail, la seule ressource de leur misère; ceux que le sexe et l'âge exposent à la séduction, et dont vous pourriez préserver l'innocence. Voilà ce qu'on exige et ce qu'on a droit d'exiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargés et dont vous lui répondrez; les pauvres qu'il ne laisse sur la terre que pour vous, et auxquels sa Providence n'a assigné d'autres ressources que vos biens et vos largesses.

Or, les connaissez-vous seulement? chargez-vous leurs pasteurs de vous les faire connaître? sont-ce là les soins qui vous occupent quand vous paraissez au milieu de vos terres et de vos possessions? Ah! c'est pour exiger de ces malheureux vos droits avec barbarie; c'est pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux, sans avoir égard à leur misère, au malheur des temps que vous nous alléguez, à leurs larmes souvent et à leur désespoir; que dirai-je? c'est peut-être pour opprimer leur faiblesse, pour être leur tyran, et non pas leur seigneur et leur père. O Dieu! ne maudissez-vous pas ces races cruelles, et ces richesses d'iniquité? ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur et de désolation qui vont tarir la source des familles, qui font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité; qui amènent les divisions domestiques, les disgrâces éclatantes, la décadence et l'extinction entière des maisons. Hélas! on est surpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies s'écrouler tout d'un coup; ces noms antiques, et autrefois si illustres, tombés dans l'obscurité, ne traîner plus à nos yeux que les tristes débris de leur ancienne splendeur; et leurs terres devenues la possession de leurs concurrents ou de leurs esclaves. Ah! si l'on pouvait suivre la trace de leurs malheurs; si leurs cendres et les débris pompeux qui nous restent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mausolées pouvaient parler : Voyez-vous, nous diraient-ils, ces marques lugubres de notre grandeur?

ce sont les larmes des pauvres que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont minées peu à peu et enfin entièrement renversées ; leurs clameurs ont attiré sur nos palais la foudre du ciel; le Seigneur a soufflé sur ces superbes édifices et sur notre fortune, et l'a dissipée comme de la poussière; que le nom des pauvres soit honorable à vos yeux si vous voulez que vos noms ne périssent jamais de la mémoire des hommes ; que la miséricorde soutienne vos maisons, si vous voulez que votre postérité ne soit pas ensevelie sous leurs ruines: devenez sages à nos dépens, et que nos malheurs, en vous instruisant de nos fautes, vous apprennent à les éviter.

Et voilà, mes frères (pour en dire quelque chose avant de finir), le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jésus-Christ bénit, se multiplie entre les mains des disciples qui le distribuent; cinq mille hommes en sont rassasiés, et douze corbeilles peuvent à peine contenir les restes qu'on enlève, c'est-à-dire que les largesses de la charité sont des biens de bénédiction qui se multiplient à mesure qu'on les distribue, et qui portent avec eux dans nos maisons une source de bonheur et d'abondance, c'est-à-dire que c'est ici le levain de charité caché dans trois sacs de farine, qui étend, grossit et augmente toute la pâte. Oui, mes frères, l'aumône est un gain; c'est une usure sainte, c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contre-temps de vos affaires : rien ne vous réussit, les hommes vous trompent, vos concurrents vous supplantent, vos maîtres vous oublient, les éléments vous contrarient, les mesures les mieux concertées échouent; associez-vous les pauvres, partagez avec eux l'accroissement de votre fortune, augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente, croissez pour eux comme pour vous; alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune, et il préservera, que dis-je? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles; on voit tous les jours prospérer des familles charitables: une providence attentive préside à leurs affaires; où les autres se ruinent, elles s'enrichissent; on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement : ce sont de ces toisons de Gédéon, toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que ce qui les environne n'est que stérilité et sécheresse. Vous-même qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien, peut-être que les titres et les dignités dont vous avez hérité en naissant, sont les fruits de la charité de vos ancêtres; peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé ; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondements de votre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie ; peut-être ce sont elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes frères, qui a conservé à la postérité la descendance de tant de noms illustres que nous respectons aujourd'hui, si ce ne sont les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos églises ? C'est dans les actes de ces pieuses donations, dont nos temples ont été dépositaires, et que la reconnaissance seule de l'Eglise, et non la vanité des fondateurs, a conservés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens et les plus assurés monuments de leur antiquité : tous les autres titres ont péri; tout ce que la vanité seule avait élevé, a presque tout été détruit ; les révolutions des temps et des maisons ont anéanti ces annales domestiques où était marquée la suite de leurs aïeux et la gloire de leurs alliances ; et vous avez permis, ô mon Dieu ! que les monuments de la miséricorde subsistassent; que ce que la charité avait écrit ne fût jamais effacé, et que les largesses saintes fussent les seuls titres qui nous restent de leur ancienneté et de leur grandeur devant les hommes.

Tel est le premier avantage de la miséricorde. Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de grâces. Eh ! quand il ne nous reviendrait que le seul plaisir de nos largesses, ne seraient-elles pas assez payées pour un bon cœur ? et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des grâces ? les princes seraient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étaient condamnés à en jouir tout seuls? Non, mes frères, faites servir tant qu'il vous plaira, vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices, vous n'en ferez jamais d'usage qui vous laisse une joie plus pure et plus digne du cœur, qu'en soulageant les malheureux.

Quoi de plus doux, en effet, que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée où des âmes affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître? Ecoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier ; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de grâce; ils s'écrient que c'est un prophète, ils veulent l'établir roi sur eux. Ah ! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus nobles, ni les plus vaillants qu'ils choisiraient ; ce seraient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bienfaisants, les plus tendres ; des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Enfin, je n'ajoute pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance; et que c'est presque l'unique voie de salut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la prospérité. Si l'au-

même ne pouvait pas servir à racheter nos offenses, nous nous en plaindrions, dit saint Chrysostome; nous trouverions mauvais que Dieu eût ôté aux hommes un moyen si facile de salut : du moins, dirions-nous, si à force d'argent on pouvait faire ouvrir les portes du ciel et acheter de son bien la gloire des saints, on serait heureux. Eh bien, mon frère, continue saint Chrysostome, profitez de ce privilége puisqu'on vous l'accorde; hâtez-vous, avant que vos richesses vous échappent, de les mettre en dépôt dans le sein des pauvres, comme le prix du royaume éternel; la malice des hommes vous les aurait peut-être enlevées, vos passions les auraient peut-être englouties, les révolutions de la fortune les auraient peut-être fait passer en d'autres mains, la mort du moins vous aurait forcé tôt ou tard de vous en séparer; ah! la charité seule les met à couvert de tous les accidents, elle vous en rend éternellement possesseur, elle les met en sûreté dans les tabernacles éternels, et vous donne le droit d'en aller jouir dans le sein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous assurer l'entrée du ciel par des moyens si faciles? de pouvoir, en revêtant ceux qui sont nus, effacer du livre de la justice divine les immodesties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années? de pouvoir, en rassasiant ceux qui ont faim, réparer tant de carêmes mal observés; les abstinences, dont l'Eglise vous fait une loi, presque toujours violées, et toutes les sensualités de votre vie? de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans des asiles de miséricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'âmes pour qui vous avez été un écueil et une pierre de scandale? Grand Dieu! quelle bonté pour l'homme de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte si peu au cœur! de nous tenir compte des sentiments d'humanité dont nous ne saurions nous dépouiller qu'en nous dépouillant de la nature même! de vouloir accepter, pour prix du royaume éternel, des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité, que nous n'aurions pu toujours conserver, et desquels, après un usage court et rapide, il aurait fallu enfin se séparer! Cependant la miséricorde est promise à celui qui l'aura faite: un pécheur encore sensible aux calamités de ses frères ne sera pas longtemps insensible aux inspirations du ciel; la grâce se réserve de grands droits sur une âme où la charité n'a pas encore perdu les siens; un bon cœur ne saurait être longtemps un cœur endurci; ce fonds d'humanité tout seul, qui fait qu'on est touché des misères d'autrui, est comme une préparation de salut et de pénitence; et la conversion n'est jamais désespérée, tandis que la charité n'est pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères; secourez-les comme vos enfants; respectez-les comme Jésus-Christ lui-même, afin qu'il dise au grand jour : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé; parce que j'avais faim, et vous m'avez rassasié; j'étais malade, et vous m'avez soulagé : car ce que vous avez fait au moindre de mes serviteurs, vous l'avez fait à moi-même.* (*Matth.*, XXV, 34 et seq.) C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XXVI.

### *Pour le lundi de la quatrième semaine de Carême.*

#### SUR LA MÉDISANCE.

Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis. (*Joan.*, II, 24.)

*Mais Jésus ne se fiait point à eux.*

C'étaient ces mêmes pharisiens qui venaient de décrier dans l'esprit du peuple la conduite de Jésus-Christ et d'envenimer l'innocence et la sainteté de ses paroles, qui font semblant de croire en lui et de se ranger parmi ses disciples. Et tel est, mes frères, le caractère du détracteur, de cacher sous les dehors de l'estime et les douceurs de l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne saurait jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression de l'Esprit-Saint; mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement, et qui, avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire. Or, les médisants de ce caractère sont plus rares, et si l'on n'avait à parler qu'à eux, il suffirait d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison et de la religion et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnaissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisants qui condamnent ce vice et qui se le permettent; qui déchirent sans égard leurs frères et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve; qui portent le trait jusqu'au cœur; mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisant est répandu partout; le monde en est plein; les asiles saints n'en sont pas exempts. Ce vice lie les assemblées des pécheurs; il entre souvent dans la société même des justes, et l'on peut dire ici que tous se sont écartés du droit sentier, et qu'il n'en est pas un seul qui ait conservé sa langue pure et ses lèvres innocentes.

Il importe donc, mes frères, de développer aujourd'hui l'illusion des prétextes dont on se sert tous les jours dans le monde pour justifier ce vice, et de l'attaquer dans les circonstances où vous le croyez le plus innocent. Car, de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas, de cruel, d'irréparable, vous ne vous reconnaîtriez point à des traits si odieux, et loin de vous en inspirer l'horreur, je vous aiderais à vous

persuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels sont les prétextes qui adoucissent ou qui justifient à vos yeux le vice de la médisance? C'est premièrement la légèreté des défauts que vous censurez : on se persuade que comme ce n'est pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas aussi grand mal d'en être censeur. C'est, en second lieu, la notoriété publique qui, ayant déjà instruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhensible dans notre frère, fait que sa réputation ne perd rien par nos discours. Enfin, le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire sur des déréglements qui le déshonorent. Or, opposons à ces trois prétextes trois vérités incontestables. Au prétexte de la légèreté des défauts, que plus les défauts que vous censurez sont légers, plus la médisance est injuste : première vérité. Au prétexte de la notoriété publique, que plus les défauts de nos frères sont connus, plus la médisance qui les censure est cruelle : seconde vérité. Au prétexte du zèle, que la même charité qui nous fait haïr saintement les pécheurs, nous fait couvrir la multitude de leurs fautes : dernière vérité. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La langue, dit un apôtre, est un feu dévorant; un monde et un assemblage d'iniquité; un mal inquiet, une source pleine d'un venin mortel : *Lingua ignis est; universitas iniquitatis; inquietum malum; plena veneno mortifero.* (*Jac.*, III, 6, 8.) Et voilà ce que j'appliquerais à la langue du médisant. Si j'avais entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice, je vous aurais dit que la langue du détracteur est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré; qui ne laisse partout où il a passé que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru il n'y a qu'un moment si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire : *Lingua ignis est.* Je vous aurais dit que la médisance est un assemblage d'iniquité; un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid, qui va percer votre frère absent; un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent; une injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher : *Lingua universitas iniquitatis.* Je vous aurais dit que la médisance est un mal inquiet, qui trouble la société; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes; qui désunit les amitiés les plus étroites; qui est la source des haines et des vengeances; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne : *Lingua inquietum malum.* Enfin, j'aurais ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel; que tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne; que ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel; que ses gestes, ses mouvements, ses regards, que tout a son poison et le répand à sa manière : *Lingua plena veneno mortifero.*

Voilà ce que j'aurais dû vous développer plus au long dans tout ce discours, si je ne m'étais proposé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre : mais je l'ai déjà dit, ce sont là de ces invectives publiques que personne ne prend pour soi. Plus nous représentons le vice odieux, moins on s'y reconnaît soi-même; et quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun usage pour ses mœurs; parce qu'on trouve toujours dans ces peintures générales des traits qui ne nous ressemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire sentir toute l'injustice de ce qui vous paraît le plus innocent dans la médisance; et de peur que vous ne vous méconnaissiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour la justifier.

Or, le premier prétexte qui autorise dans le monde presque toutes les médisances, et qui fait que nos entretiens ne sont plus que des censures éternelles de nos frères, c'est la légèreté prétendue des vices que nous censurons. On ne voudrait pas perdre un homme de réputation et ruiner sa fortune en le déshonorant dans le monde, flétrir une femme sur le fond de sa conduite et en venir à des points essentiels : cela serait trop noir et trop grossier; mais sur mille défauts qui conduisent nos jugements à les croire coupables de tout le reste, mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oserait dire; mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyait auparavant; mais de donner du ridicule par des interprétations empoisonnées à des manières qui jusque-là n'avaient pas réveillé l'attention; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même, c'est de quoi le monde

fait peu de scrupule, et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très-criminelles, la gaieté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premièrement les motifs. Je sais que c'est par l'innocence de l'intention surtout qu'on se justifie ; que vous nous dites tous les jours que votre dessein n'est pas de flétrir la réputation de votre frère, mais de vous réjouir innocemment sur des défauts qui ne le déshonorent pas dans le monde. Vous réjouir de ses défauts, mon cher auditeur! Mais quelle est cette joie cruelle qui porte la tristesse et l'amertume dans le cœur de votre frère? mais où est l'innocence d'un plaisir, lequel prend sa source dans des vices qui devraient vous inspirer de la compassion et de la douleur? Mais si Jésus-Christ nous défend dans l'Evangile d'amuser l'ennui des conversations par des paroles oiseuses, vous sera-t-il plus permis de l'égayer par des dérisions et des censures? Mais si la loi maudit celui qui découvre la honte de ses proches, serez-vous plus à couvert de la malédiction, vous qui ajoutez à cette découverte la raillerie et l'insulte? Mais si celui qui appelle son frère d'un terme de mépris, est digne, selon Jésus-Christ, d'une punition éternelle, celui qui le rend le mépris et le jouet d'une assemblée profane, évitera-t-il le même supplice? Vous réjouir de ses défauts ! Mais la charité se réjouit-elle du mal? mais est-ce là se réjouir dans le Seigneur comme l'ordonne l'Apôtre? mais si vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce qui l'afflige? Ah ! l'Eglise avait horreur autrefois des spectacles des gladiateurs, et ne croyait pas que des fidèles élevés dans la douceur et dans la bénignité de Jésus-Christ pussent innocemment repaître leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés esclaves, et se faire un délassement innocent d'un plaisir si inhumain. Mais vous renouvelez vous-mêmes des spectacles plus odieux pour égayer votre ennui : vous amenez sur la scène, non plus des scélérats destinés à la mort, mais des membres de Jésus-Christ, vos frères, et là, vous réjouissez les spectateurs des plaies que vous faites à leur personne, consacrée par le baptême !

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir? ne sauriez-vous trouver de joie dans vos entretiens, s'il ne fournit pour ainsi dire son propre sang à vos plaisirs injustes? Edifiez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par des paroles de paix et de charité : racontez les merveilles de Dieu sur les justes, l'histoire de ses miséricordes sur les pécheurs ; rappelez les vertus de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi ; faites-vous un saint délassement du récit des pieux exemples de vos frères avec qui vous vivez ; parlez avec une joie religieuse des victoires de la foi, de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ, de l'établissement de la vérité, de l'extinction des erreurs, des grâces que Jésus-Christ fait à son Eglise, en lui suscitant des pasteurs fidèles, des docteurs éclairés, des princes religieux ; animez-vous à la vertu par la vue du peu de solidité du monde, du vide de ses plaisirs et de la misère des pécheurs qui se livrent à leurs passions déréglées. Est-ce que ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des chrétiens? C'est ainsi pourtant que les premiers fidèles se réjouissaient dans le Seigneur, et faisaient de la douceur de leurs entretiens une des plus saintes consolations de leurs calamités temporelles. C'est notre cœur, mes frères, qui décide de nos plaisirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ses vices ; les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu.

En effet, vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur. D'où vient que vos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassez jamais plus agréablement et avec plus d'esprit que lorsque vous rappelez ses défauts? Ne serait-ce point une jalousie secrète? ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseraient-ils pas encore plus que ses défauts? le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avait moins de qualités qui le mettent au-dessus de vous? seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits faibles, si tout le monde ne lui en trouvait pas de fort avantageux? Saül aurait-il redit si souvent avec tant de complaisance que David n'était que le fils d'Isaïe, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'empire? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent? qu'ailleurs vous excusez tout, et qu'ici tout s'envenime dans votre bouche ? Allez à la source. N'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur? et pouvez-vous justifier par l'innocence de vos intentions des discours qui partent d'un principe si corrompu ? Vous nous assurez que ce n'est ni haine ni jalousie contre votre frère, je le veux ; mais n'y aurait-il pas peut-être dans vos satires des motifs encore plus bas et plus honteux? n'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas? ne voulez-vous pas faire votre cour et vous rendre agréable, en rendant votre frère un objet de risée ou de mépris? ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune? et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les cours sont si remplies de ces satires d'adulation et de bas intérêts ! Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes : on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs, et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscrétion et légèreté de langue. Mais est-ce donc par

là que vous vous croyez plus innocent? La légèreté et l'indiscrétion, ce vice si indigne de la gravité du chrétien, si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints, peut-il justifier un autre vice? Eh! qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscrétion ou malice? un dard décoché imprudemment fait-il une plaie moins dangereuse et moins profonde que celui qu'on a tiré à dessein? le coup mortel que vous portez à votre frère est-il plus léger parce que c'est l'imprudence et la légèreté qui l'ont lancé? et que fait l'innocence de l'intention où l'action est un crime? Mais d'ailleurs, n'en est-ce pas un d'être capable d'indiscrétion sur la réputation de vos frères? Y a-t-il rien qui demande plus de circonspection et de prudence? Tous les devoirs du christianisme ne sont-ils pas renfermés dans celui de la charité? n'est-ce pas là pour ainsi dire toute la religion? et n'être pas capable d'attention sur un point aussi essentiel, n'est-ce pas regarder comme un jeu tout le reste? Ah! c'est ici où il faut mettre une garde de circonspection sur sa langue; peser toutes ses paroles, les lier dans son cœur, comme dit le Sage (*Eccli.*, **XXVIII, 28, 29**), et les laisser mûrir dans sa bouche. Vous échappe-t-il jamais de ces discours indiscrets contre vous-même? manquez-vous quelquefois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire? Quels soins infatigables! quelles mesures! quelle industrie! dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui font votre éloge : vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur, et en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus : l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, et tout vous ramènera à lui, et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances, que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances

Je pourrais d'abord vous faire remarquer que le monde, familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus criants devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les faiblesses les plus criminelles et les plus honteuses. Les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage ne sont plus un décri formel et une flétrissure essentielle, ce sont des discours de dérision et de plaisanterie; accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur, c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse; rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun : en un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent ou la disgrâce du maître ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paraît léger et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers : plus ils sont légers, plus vous êtes injuste de les relever; plus ils méritent que vous usiez d'indulgence à son égard, plus il faut supposer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe, une dureté de naturel qui ne saurait rien excuser. Si les défauts de votre frère étaient essentiels, vous l'épargneriez, vous le trouveriez digne de votre indulgence : la politesse et la religion vous feraient un devoir de vous taire. Eh quoi! parce qu'il n'a que de légères faiblesses vous le trouverez moins digne de vos égards? ce qui devrait vous le rendre respectable vous autorise à le décrier? N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de pensées injustes? et votre œil n'est-il donc méchant que parce que votre frère est bon?

D'ailleurs, les défauts que vous censurez sont légers: mais en auriez-vous la même idée si l'on vous les reprochait à vous-même? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquaient pas essentiellement votre honneur et votre probité, mais qui répandaient dans le public quelques-unes de vos faiblesses, quelles ont été vos dispositions? Mon Dieu! c'est alors que l'on grossit tout; que tout nous paraît essentiel; que, peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel et qui au fond ne sauraient nous faire tort : on croit avoir été insulté, on en parle, on s'en plaint, on éclate, on n'est plus maître de son ressentiment; et tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère; appliquez-vous l'offense à vous-même: tout est léger contre lui, et sur ce qui vous touche, tout paraît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers. Mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre? les donnez-vous pour ce qu'ils sont? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites la malignité de vos conjectures? ne les mettez-vous pas en un certain point de vue qui les tire de leur état naturel? n'embellissez-vous pas votre histoire? et pour faire un héros ridicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre? de certaines expressions qui ouvrent

l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissants? de certain silence même qui donne plus à penser que tout ce que vous auriez pu dire? Car qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité! plus ce qu'on censure est léger, plus l'imposture est à craindre : il faut embellir pour se faire écouter, et l'on devient calomniateur où l'on n'avait pas cru même être médisant.

Voilà les circonstances qui vous regardent. Mais si, à cet égard, les médisances que vous croyez légères sont très-criminelles, le seront-elles moins par rapport aux personnes qu'elles attaquent?

1° Elle est peut-être d'un sexe où, sur certains points principalement, les taches les plus légères sont essentielles; où tout bruit est un déshonneur public; où toute raillerie est un outrage; où tout soupçon est une accusation; en un mot, où n'être pas loué est presque un affront et une infamie. Aussi, saint Paul veut que les femmes chrétiennes soient ornées de pudeur et de modestie; c'est-à-dire, il veut que ces vertus soient aussi visibles en elles que les ornements qui les couvrent; et le plus bel éloge que l'Esprit-Saint fasse de Judith, après avoir parlé de sa beauté, de sa jeunesse et de ses grands biens, est qu'il ne s'est jamais trouvé personne dans tout Israël qui eût mal parlé de sa conduite, et que sa réputation répondait à sa vertu.

2° Vos censures s'en prennent peut-être à vos maîtres, à ceux que la Providence a établis sur vos têtes et auxquels la loi de Dieu vous ordonne de rendre le respect et la soumission qui leur est due. Car l'orgueil, qui n'aime pas la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des faiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir; plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard : on ne leur pardonne rien; ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits ou le plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices; et, outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

3° C'est peut-être une personne consacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Eglise, que vous censurez; laquelle, engagée par la sainteté de son état à des mœurs plus irrépréhensibles, plus exemplaires et plus pures, se trouve déshonorée et flétrie par des censures qui ne feraient pas le même tort à des personnes engagées dans le monde. Aussi le Seigneur, dans l'Ecriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à ses oints. Cependant les traits de la médisance ne sont jamais plus vifs, plus brillants, plus applaudis dans le monde, que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels. Le monde, si indulgent pour lui-même, semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard; et il a pour eux des yeux plus censeurs et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes. Il est vrai, ô mon Dieu! que notre conversation parmi les peuples n'est pas toujours sainte et à couvert de tout reproche; que nous adoptons souvent les mœurs, le faste, l'indolence, l'oisiveté, les plaisirs du monde, que nous aurions dû combattre; que nous montrons aux fidèles plus d'exemples d'orgueil et de négligence que de vertus; que nous sommes plus jaloux des prééminences que des devoirs de notre état, et qu'il est difficile que le monde honore un caractère que nous déshonorons nous-mêmes. Mais, je vous l'ai dit souvent, mes frères, nos infidélités devraient faire le sujet de vos larmes, plutôt que de votre joie et de vos censures. Dieu punit d'ordinaire les déréglements des peuples par la corruption des prêtres; et le plus terrible fléau dont il frappe les royaumes et les empires, c'est de n'y point susciter de pasteurs vénérables et des ministres zélés, qui s'opposent au torrent des dissolutions; c'est de permettre que la foi et la religion s'affaiblissent jusqu'au milieu de ceux qui en sont les défenseurs et les dépositaires; c'est que la lumière qui était destinée à vous éclairer se change en ténèbres, que les coopérateurs de votre salut aident par leurs exemples à votre perte, que du sanctuaire même d'où ne devrait sortir que la bonne odeur de Jésus-Christ, il en sorte une odeur de mort et de scandale, et qu'enfin l'abomination entre jusque dans le lieu saint. Mais d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la sainteté du caractère qui nous consacre? Les vases sacrés qui servent à l'autel, pour être d'un métal vil, sont-ils moins dignes de votre respect? et quand le ministre mériterait vos mépris, seriez-vous moins sacrilége de ne pas respecter son ministère?

Que dirai-je enfin? vos détractions et vos censures attaquent peut-être des personnes qui font une profession publique de piété, et dont ceux qui vous écoutent respectaient la vertu. Vous leur persuadez donc qu'ils en avaient trop cru; vous les autorisez à penser qu'il y a peu de véritables gens de bien sur la terre, que tous ceux qu'on donne pour tels, examinés de près, ressemblent au reste des hommes; vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, et donnez un nouveau crédit à ces discours si ordinaires et si injurieux à la religion, sur la piété des serviteurs de Jésus-Christ. Or, tout cela vous paraît-il fort léger? Ah! mes frères, les justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside et dont il venge rigoureusement les mépris et les outrages; ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem; car la vertu la plus pure et la plus brillante, a ses taches et ses éclipses, et la plus solide ne se soutient pas partout également; mais le Seigneur s'indigne que des téméraires, semblables à Oza, se mêlent de les redresser, et à peine y touchent-ils,

qu'il les frappe d'anathème. Il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs, et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les enfants d'Israël furent dévorés sur l'heure, pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu; et cependant ce n'étaient-là que des indiscrétions puériles, si pardonnables à cet âge. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias et le consuma à l'instant, pour avoir appelé par dérision Elie, l'homme de Dieu; et cependant c'était un courtisan de qui on devait exiger moins d'égards, pour l'austérité et la simplicité d'un prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence et odieux à son maître. Michol fut frappée de stérilité pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de la joie et de la piété de David devant l'arche; et cependant, ce n'était-là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Ecriture, à la prunelle de son œil : il maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété, et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant, comme autrefois, il les marque sur le front dès cette vie d'un caractère de réprobation, et leur refuse pour eux-mêmes le don précieux de la grâce et de la sainteté qu'ils ont méprisée dans les autres; et cependant ce sont les gens de bien qui sont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des discours publics; et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice.

Je n'ajoute pas, mes frères, que si ces médisances, que vous appelez légères, sont très-criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites; je dis leurs suites, toujours irréparables, mes frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine, par l'amour de votre ennemi; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères; mais le crime de la détraction, quel remède, quelle vertu, peut-il le réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère, je le veux; mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui de leur côté, ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus; chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu, qui portée en différents lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes : telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret, n'était rien d'abord, et périssait étouffé et enseveli sous la cendre; mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches; chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable; la source sera presque imperceptible; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province; et ce qui n'était d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public, et chanter tout seul ses louanges? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde; et vos louanges, venues trop tard, ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul! Les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres; vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens; vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne saurait plus remédier? et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes? Encore, si le scandale finissait avec vous, votre mort, en le finissant, pourrait en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous suivra : les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros. Des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les déréglements des cours qui nous ont précédés, et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir, des bruits publics, des événements scandaleux et des vices de la nôtre.

O mon Dieu! ce sont là de ces péchés dont nous ne connaissons ni l'énormité, ni l'étendue; mais nous savons qu'être une pierre de scandale à nos frères, c'est détruire par rapport à eux l'ouvrage de la mission de votre Fils, et anéantir le fruit de ses travaux, de sa mort et de tout son ministère. Telle est l'illusion du prétexte que vous tirez de la légèreté de vos médisances; les motifs n'en sont jamais innocents; les circonstances, toujours criminelles; les suites, irréparables. Examinons si le prétexte de la notoriété publique sera mieux fondé; c'est ce qui me reste à vous développer.

SECONDE PARTIE.

D'où vient, mes frères, que la plupart des préceptes sont violés par ceux mêmes qui

s'en disent observateurs, et que nous avons presque plus de peine à faire convenir le monde de ses transgressions qu'à l'en corriger? C'est qu'on ne prend jamais les idées des devoirs dans le fond de la religion; qu'on n'entre jamais dans l'esprit pour décider sur la lettre, et que peu de gens remontent au principe pour éclaircir les doutes que la corruption forme sur le détail des conséquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, quelles sont les règles de l'Evangile qui font aux disciples de Jésus-Christ un crime de la médisance? C'est premièrement le précepte de l'humilité chrétienne, qui, devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes, et ouvrir nos yeux sur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même temps à celles de nos frères; c'est en second lieu, le devoir de la charité, cette charité si recommandée dans l'Evangile; le grand précepte de la loi, qui couvre les fautes qu'elle ne peut corriger, qui excuse celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne se réjouit point du mal, et qui le croit difficilement, parce qu'elle ne le souhaite jamais; enfin, c'est la règle inviolable de la justice, laquelle ne permettant jamais qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même, condamne tout ce qui sort de ces bornes équitables. Or, les discours de médisance qui roulent sur les fautes que vous appelez publiques, blessent essentiellement ces trois règles : jugez par là de leur innocence.

Premièrement, ils blessent la règle de l'humilité chrétienne. En effet, mon cher auditeur, si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chrysostome, si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resterait, ni assez de loisir, ni assez d'attention pour remarquer les fautes de vos frères. Plus elles seraient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie, plus vous sentiriez votre reconnaissance se réveiller, sur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égarements, il n'a pas permis qu'ils fussent publiés sur les toits comme ceux de votre frère; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres, qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes, et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence que vous aviez tant de fois perdus devant lui; vous trembleriez en vous disant à vous-même, que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes publiques de nos frères; nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes, et presque jamais aux autres. Aussi, lorsque les scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment, quoique la faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence, et à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre* (*Joan.*, VIII, 7); comme s'il voulait leur faire entendre par là, que ce n'était pas à des pécheurs comme eux à condamner si hautement le crime de cette femme, et que pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre, il fallait être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, mes frères : la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater; eh ! bien, que celui d'entre vous qui est sans péché, jette contre elle la première pierre : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat* : si devant Dieu, vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher, parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquants de la dérision et de la censure, on vous le permet. Ah ! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle, mais êtes-vous plus innocente? On vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir; mais Dieu, qui vous connaît, en juge-t-il comme les hommes? Mais si les ténèbres qui cachent votre honte venaient à se dissiper, les pierres que vous jetez ne se tourneraient-elles pas contre vous-même? Mais si un événement imprévu trahissait votre secret, l'audace et la joie maligne avec lesquelles vous censurez n'ajouteraient-elles pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation dont vous vous glorifiez qu'à des articles et à des ménagements que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant; vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte, et, loin de rougir dans le secret et dans le silence lorsqu'on publie des fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance, et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même. C'est la menace et la prédiction du Sauveur : *Tous ceux qui s'arment du glaive périront par le glaive* (*Matth.*, XXVI, 52). Vous percez votre frère avec le glaive de la langue, vous serez percé du même glaive à votre tour; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

La honte est toujours la punition la plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le soir de la cène, ne pouvait se lasser d'exagérer le crime du disciple qui devait trahir son maître; il était le plus ardent de tous à s'informer de son nom et à détester sa perfidie, et au sortir de là, il tombe lui-même dans l'infidélité qu'il venait de blâmer avec tant de hauteur et de confiance. Rien ne nous attire tant la colère et l'abandon de Dieu que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères; et sa miséricorde s'indigne que ces exemples affli-

geants, qu'il ne permet que pour nous rappeler à notre propre faiblesse et réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil et ne réveillent que nos dérisions et nos censures.

Vous sortez donc des règles de l'humilité chrétienne en censurant les fautes de votre frère, quelque publiques qu'elles puissent être; mais vous blessez encore essentiellement celles de la charité; *car la charité n'agit pas en vain* (1 *Cor.*, XIII, 4), dit l'Apôtre. Or, si les vices de votre frère sont connus de ceux qui vous écoutent, il est donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous proposer? de blâmer sa conduite? mais n'en porte-t-il pas déjà assez la confusion? Voulez-vous accabler un malheureux et achever de donner le dernier coup à un homme déjà percé de mille traits mortels? Il y a déjà tant d'esprits noirs et malins qui ont exagéré sa faute et qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais; n'est-il pas assez puni? Il est digne de votre pitié, il ne l'est plus de vos censures. Que vous proposeriez-vous donc? de plaindre son infortune? mais quelle manière de plaindre un malheureux, que de rouvrir ses plaies? la compassion est-elle si barbare? Quoi encore? de venir justifier vos prophéties et vos soupçons précédents sur sa conduite? de venir nous dire que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendrait là? Mais vous venez donc triompher de son malheur? vous venez vous applaudir de sa chute? vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugements? Quelle gloire pour un chrétien d'avoir pu soupçonner son frère; de l'avoir cru coupable avant qu'il le parût, et d'avoir pu lire témérairement ses chutes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même les voir lorsqu'elles sont arrivées! Ah! vous prophétisez si juste sur la destinée d'autrui! soyez prophète dans votre propre patrie, prévoyez les malheurs qui vous menacent. Pourquoi ne vous prophétisez-vous pas à vous-même que si vous ne sortez de cette occasion et de ce péril, vous y périrez? que si vous ne rompez cette liaison, le public, qui en murmure déjà, éclatera enfin, et qu'il ne sera plus temps de remédier au scandale? que si vous ne revenez de ces excès où l'emportement de l'âge et une mauvaise éducation vous ont jeté, vos affaires et votre fortune vont tomber sans ressource? C'est ici où il faudrait exercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être soi-même environné de précipices, et de regarder au loin ceux qui menacent nos frères!

D'ailleurs, plus les chutes de votre frère sont publiques, plus vous devez être touché du scandale qu'elles causent à l'Eglise, de l'avantage que les impies et les libertins en tireront pour blasphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le libertinage, se persuader que ce sont là les faiblesses de tous les hommes, et que les plus vertueux sont ceux qui savent mieux les cacher. Plus vous devez être affligé de l'occasion que ces exemples publics de déréglement donnent aux âmes faibles de tomber dans les mêmes désordres, plus la charité vous oblige de gémir, plus vous devez souhaiter que le souvenir de ces fautes périsse, que le jour et les lieux où elles ont éclaté soient effacés de la mémoire des hommes; plus enfin par votre silence, vous devez contribuer à les assoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous; votre silence n'empêchera pas les discours publics; ainsi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conséquence est barbare: parce que vous ne pouvez pas remédier au scandale, il vous sera permis de l'augmenter? parce que vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'opprobre, vous achèverez de le couvrir de boue et d'infamie? parce que tous presque lui jettent la pierre, il sera moins cruel de la jeter à votre tour et de vous joindre à ceux qui le lapident et qui l'écrasent? Il est si beau, la religion même à part, de se déclarer pour les malheureux! il y a tant de dignité et de grandeur d'âme à prendre sous sa protection ceux que tout le monde abandonne! Et quand les règles de la charité ne nous en feraient pas un devoir, les sentiments seuls de la gloire et de l'humanité devraient ici suffire.

Aussi, en troisième lieu, non-seulement vous violez les règles saintes de la charité, mais de plus, vous êtes infracteur de celles de la justice. Car les fautes de votre frère sont publiques, je le veux; mais placez-vous dans la même situation: exigeriez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité, parce que votre chute ne serait plus un mystère? croiriez-vous que l'exemple public donnât à votre frère contre vous un droit que vous en prenez contre lui-même? recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendrait encore plus odieuse et plus cruelle? D'ailleurs, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur? Il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur les défauts d'autrui! Que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversait ou ses passions ou sa fortune? ces exemples sont-ils fort rares? Si ce n'est pas un imprudent qui a donné lieu à tous ces discours, par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice? ces méprises sont-elles impossibles? Si ce n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité? ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics? Qu'y avait-il de plus vraisemblable parmi les enfants de la captivité, que le déréglement prétendu de Suzanne? Les juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposaient contre elle; tout le peuple en parlait comme d'une épouse infidèle; on la regardait comme l'opprobre d'Israël; cependant c'était sa pudeur même qui lui attirait

ces outrages; et s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel, qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente allait souiller tout le peuple. Et, sans sortir de notre Evangile, les discours sacriléges qui traitaient Jésus-Christ d'imposteur et de Samaritain, n'étaient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée? Les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs attiraient le respect et la confiance des peuples, les appuyaient de leur autorité; cependant voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs qui, sur des bruits si communs, parlaient du Sauveur du monde comme d'un séducteur qui imposait à la crédulité des peuples? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui, sa faute, dont vous n'avez pas été témoins, est toujours douteuse pour vous; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant comme vrai ce que vous ne savez que par des bruits publics, souvent faux et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin. Quand même la chute de votre frère serait certaine, et que la malignité des discours n'y aurait rien ajouté, d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, et si un repentir sincère et des larmes abondantes ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu? Il ne faut pas toujours des années à la grâce pour triompher d'un cœur rebelle; il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps, et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes-vous pas injuste et cruel de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer et que le Seigneur a oubliées? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Evangile: ses désordres étaient publics, puisqu'elle avait été la pécheresse de la cité; cependant lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avaient effacés aux pieds du Sauveur; la bonté de Dieu lui avait remis sa faute, et la malignité des hommes ne pouvait encore l'en absoudre.

Enfin, la chute de votre frère était publique; c'est-à-dire, on savait confusément que sa conduite n'était pas exempte de reproche; et vous venez en détailler les circonstances, en éclaircir les faits, en développer les motifs, en expliquer tout le mystère, confirmer ce qu'on ne savait qu'à demi, apprendre ce qu'on ne savait point du tout, et vous applaudir même d'avoir paru plus instruit que ceux qui vous écoutent sur le malheur de votre frère; il lui restait encore du moins une réputation chancelante; il conservait encore du moins un reste d'honneur, une étincelle de vie, et vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoute pas que peut-être on tenait ces bruits publics de certaines personnes sans aveu; gens qui n'étaient ni d'un poids ni d'un caractère à persuader; on n'osait encore y ajouter foi sur des rapports si peu solides; mais vous qui, par votre rang, votre naissance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité sur les esprits, vous ne laissez plus de lieu au doute et à l'incertitude; votre nom seul va servir de preuve contre l'innocence de votre frère, et l'on va vous citer désormais pour justifier la vérité des discours publics. Or, quoi de plus injuste et de plus dur, et par le tort que vous lui faites, et par le bien que vous manquez de lui faire? Votre silence seul sur sa faute eût peut-être arrêté la diffamation publique; et l'on vous eût cité pour purifier son innocence, comme on vous cite pour la noircir; et quel usage plus respectable auriez-vous pu faire de votre rang et de votre autorité? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux et circonspect sur la réputation de vos frères, plus une noble décence doit vous rendre réservé sur leurs fautes: on oublie les discours du vulgaire, ils meurent en naissant; les paroles des grands ne tombent jamais en vain, et le public est toujours l'écho fidèle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des censures qui leur échappent. Mon Dieu! vous nous apprenez, en dissimulant vous-même les péchés des hommes, à les dissimuler à notre tour; vous attendez avec une patience miséricordieuse pour révéler nos fautes, le jour où les secrets des cœurs seront manifestés; et nous prévenons par une téméraire malignité le temps de vos vengeances, nous qui sommes si intéressés que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs et les mystères des consciences.

Ainsi, mes frères, vous surtout que le rang et la naissance élèvent au-dessus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein à votre langue, offrez encore aux discours de la médisance un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit-Saint, un silence de désaveu et d'indignation; car le crime est ici égal, et dans la malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines, pour ne pas les laisser infecter par des discours empoisonnés; c'est-à-dire, ne les fermons pas seulement à ces paroles de sang et d'amertume, mais rejetons-les sur leur auteur d'une manière aigre et piquante. Si la médisance trouvait moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ serait bientôt purgé de ce scandale: on plaît en médisant, et un vice qui plaît devient bientôt un talent aimable; nous animons la médisance par nos applaudissements, et comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'est presque aucun aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

Mais ce qu'il y a ici de surprenant, c'est que la piété elle-même sert souvent de prétexte à ce vice que la piété sincère déteste et qui sape les premiers fondements de la piété. Ce devait être la dernière partie de ce discours, mais je n'en dirai qu'un mot. Oui, mes frères, la médisance trouve souvent dans la piété même des couleurs qui la justifient; elle se revêt tous les jours des

apparences du zèle, la haine du vice semble autoriser la censure des pécheurs, ceux qui font profession de vertu croient souvent honorer Dieu et lui rendre gloire en déshonorant et décriant ceux qui l'offensent; comme si le privilége de la piété, dont l'âme est la charité, était de nous dispenser de la charité même. Ce n'est pas que je veuille ici justifier les discours du monde et lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien; mais je ne dois pas aussi dissimuler que la liberté qu'on se donne de censurer la conduite de ses frères est un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, mon cher auditeur, vous que ce discours regarde, écoutez les règles que l'Evangile prescrit sur le zèle véritable, et ne les oubliez jamais. Souvenez-vous premièrement que le zèle qui nous fait gémir des scandales qui déshonorent l'Eglise, se contente d'en gémir devant Dieu, de le prier qu'il se souvienne de ses miséricordes anciennes, qu'il jette des regards propices sur son peuple, qu'il établisse son règne dans tous les cœurs et qu'il ramène les pécheurs de leurs voies égarées. Voilà une manière sainte de gémir sur les chutes de vos frères: parlez-en souvent à Dieu et oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous secondement: que la piété ne vous donne pas un droit d'empire et d'autorité sur vos frères; que si vous n'êtes pas établi sur eux et responsable de leur conduite, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur et non pas la vôtre; qu'ainsi vos plaintes publiques et éternelles sur leurs désordres, partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude; que l'Eglise a ses pasteurs pour veiller sur le troupeau; que l'arche a ses ministres qui la soutiennent, sans qu'un secours étranger et téméraire s'en mêle, et qu'enfin, loin de corriger par là vos frères, vous déshonorez la piété, vous justifiez les discours des impies contre l'homme de bien, et vous les autorisez à dire, comme autrefois dans la *Sagesse* : Pourquoi celui-ci croit-il avoir droit de remplir les rues et les places publiques de plaintes et de clameurs contre notre conduite, et se fait-il un point de vertu de nous diffamer dans l'esprit de nos frères? *Improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.* (*Sap.*, II, 12.)

Souvenez-vous troisièmement: que le zèle qui est selon la science, cherche le salut et non la diffamation de son frère; qu'il veut édifier, mais qu'il n'aime pas à nuire; qu'il s'étudie à se rendre aimable pour se rendre plus utile; qu'il est plus touché du malheur et de la perte de son frère, qu'aigri et scandalisé de ses fautes; qu'il voudrait pouvoir se les cacher à soi-même, loin de les aller publier devant les autres, et que le zèle qui les censure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le scandale.

Souvenez-vous quatrièmement: que ce zèle censeur que vous faites paraître contre votre frère lui est inutile, puisqu'il n'en est pas témoin: qu'il est même nuisible à sa conversion, que vous reculez en l'aigrissant par vos censures, s'il vient à les apprendre; nuisible à sa réputation que vous blessez, à la piété que vous décriez; nuisible enfin à ceux qui vous écoutent, qui, respectant votre prétendue vertu, ne croient pas qu'on puisse s'égarer en suivant vos traces et ne mettent plus la médisance au nombre des vices. Le zèle est humble, et il n'a des yeux que pour ses propres misères; il est simple, et il lui est plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal; il est miséricordieux, et les fautes d'autrui le trouvent toujours aussi indulgent que ses propres fautes le trouvent sévère; il est délicat et timoré, et il aime souvent mieux manquer de blâmer le vice que s'exposer à censurer le pécheur.

Ainsi vous, mes frères, qui, revenus des égarements du monde, servez le Seigneur, souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressait autrefois à des serviteurs de Jésus-Christ, lesquels, par un zèle indiscret, ne faisaient pas de scrupule de déchirer leurs frères: Une langue qui a confessé Jésus-Christ, qui a renoncé aux erreurs et aux pompes du monde, qui bénit tous les jours le Dieu de paix aux pieds des autels, qui est souvent consacrée par la participation des mystères saints, ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères; c'est une ignominie pour la religion, que, d'abord après avoir offert au Seigneur des prières pures et un sacrifice de louanges dans l'assemblée des fidèles, vous alliez lancer les traits venimeux du serpent contre ceux que l'union de la foi, de la charité, des sacrements, que leurs propres égarements mêmes devraient vous rendre plus chers et plus respectables : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta; non conviliis perstrepens audiatur; non contra fratres et Dei sacerdotes post verba laudis, serpentis venena jaculetur.*

Otons, par la sagesse et la modération de nos discours, aux ennemis de la vertu, toute occasion de blasphémer contre elle; corrigeons nos frères, plus par la sainteté de nos exemples que par l'aigreur de nos censures; reprenons-les en vivant mieux qu'eux, et non pas en parlant contre eux; rendons la vertu respectable par sa douceur encore plus que par sa sévérité; attirons à nous les pécheurs en compatissant à leurs fautes, et non en les censurant; qu'ils ne s'aperçoivent de notre vertu que par notre charité et notre indulgence, et que notre attention charitable à couvrir et excuser leurs vices les porte à les condamner et à s'en accuser plus sévèrement eux-mêmes. Par là nous gagnerons nos frères, nous honorerons la piété, nous confondrons l'impiété et le libertinage, nous ôterons au monde ces discours si communs et si injurieux à la véritable vertu, et après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation,

et la demander pour nous-mêmes. Ainsi soit-il.

## SERMON XXVII.

### *Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.*

#### DES DOUTES SUR LA RELIGION.

Sed hunc scimus unde sit; Christus autem cum venerit, nemo scit unde sit. (*Joan.*, VII, 27.)

*Nous savons d'où celui-ci vient; mais pour le Christ, lorsqu'il paraîtra, personne ne saura d'où il vient.*

Voilà le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs opposait à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ : des doutes sur la vérité de sa mission. Nous savons qui vous êtes et d'où vous venez, lui disaient-ils; mais le Christ que nous attendons, quand il paraîtra, nous ne saurons d'où il vient. Il n'est donc pas clair que vous soyez le Messie promis à nos pères; peut-être est-ce un esprit imposteur qui opère par vous des prestiges à nos yeux et qui impose à la crédulité du vulgaire: tant de séducteurs ont déjà paru dans la Judée, lesquels, en se disant le grand Prophète qui doit venir, ont trompé les peuples et se sont enfin attiré la punition due à leur imposture. Ne tenez plus nos esprits en suspens : *Quo usque animam nostram tollis?* (*Joan.*, X, 24), et si vous voulez que nous vous croyions le Christ, montrez-nous que vous l'êtes d'une manière qui ne laisse plus de lieu au doute et à la méprise.

Je n'oserais le dire ici, mes frères, si le langage des doutes sur la foi n'était devenu si commun parmi nous, que nous n'avons plus besoin de précaution pour entreprendre de le combattre : voilà le prétexte presque le plus universel dont on se sert tous les jours dans le monde pour s'autoriser dans une vie toute criminelle. Tout est plein aujourd'hui de ces pécheurs, qui nous disent froidement qu'ils se convertiraient s'ils étaient bien sûrs que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable ; que peut-être il n'y a rien après cette vie; qu'ils ont des doutes et des difficultés sur nos mystères auxquels ils ne trouvent point de réponse qui les satisfassent; qu'au fond tout paraît incertain, et qu'avant de s'embarquer à suivre toutes les maximes sévères de l'Evangile, il faudrait être bien assuré que nos peines ne seront pas perdues.

Or, je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établissent la vérité de la foi chrétienne; outre que nous les avons déjà établies ailleurs, c'est un sujet trop vaste pour un discours, et qui n'est pas même souvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent; c'est faire souvent trop d'honneur aux objections frivoles de presque tous ceux qui se donnent pour esprits forts dans le monde, que d'employer le sérieux de notre ministère à les réfuter et à les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée et plus facile. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage à la vérité de la foi ; je veux seulement vous découvrir le faux de l'incrédulité; je veux vous prouver que la plupart de ceux qui se disent incrédules ne le sont pas; que presque tous les pécheurs qui nous vantent, qui nous allèguent sans cesse leurs doutes comme le seul obstacle à leur conversion, ne doutent point, et que de tous les prétextes dont on se sert pour ne pas changer de vie, celui des doutes sur la religion, qui est devenu le plus commun, est le moins vrai et le moins sincère.

Il paraît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croient avoir des doutes sur la religion, et qui nous les opposent sans cesse, qu'ils ne doutent point en effet ; cependant, pour peu que l'on connaisse les hommes, et qu'on fasse attention surtout au caractère de ceux qui se vantent de douter, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entre toujours le déréglement, l'ignorance et la vanité, et voilà les trois sources les plus ordinaires de leurs doutes : ils en font honneur à l'incrédulité, qui n'y a presque point de part.

C'est premièrement, le déréglement qui les propose, sans oser les croire : première réflexion. — C'est en second lieu, l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre : seconde réflexion. — C'est enfin la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource : dernière réflexion.

C'est-à-dire que la plupart de ceux qui se disent incrédules dans le monde, sont assez déréglés pour désirer de l'être; trop ignorants pour l'être en effet, et assez vains cependant pour vouloir le paraître. Développons ces trois réflexions devenues parmi nous d'un si grand usage, et confondons le libertinage plutôt que l'incrédulité en le découvrant à lui-même. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Il faut d'abord convenir, mes frères (et il est triste pour nous que nous devions cet aveu à la vérité), il faut, dis-je, convenir que notre siècle et ceux de nos pères ont vu de véritables incrédules. Dans la dépravation des mœurs où nous vivons et au milieu des scandales qui, depuis si longtemps, affligent l'Eglise, il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé quelquefois des hommes qui n'aient plus voulu connaître de Dieu, et que la foi, si affaiblie dans tous, se soit enfin en quelques-uns tout à fait éteinte. Comme dans tous les siècles paraissent certaines âmes choisies et extraordinaires, que le Seigneur remplit de ses grâces, de ses lumières, de ses dons les plus éclatants, et en qui il prend plaisir de verser à pleines mains toutes les richesses de sa miséricorde, on en voit aussi en qui l'iniquité est, pour ainsi dire, consommée, et que le Seigneur semble avoir marquées pour faire éclater en elles les jugements les plus terribles de sa justice et les effets les plus funestes de son abandon et de sa colère.

L'Eglise, où tous les scandales doivent croître jusqu'à la fin, ne peut donc se glorifier d'être tout à fait purgée du scandale

de l'incrédulité; elle a de temps en temps ses astres qui l'éclairent et ses monstres qui la défigurent; et à côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières et par leur sainteté, qui lui ont servi de soutien et d'ornement dans chaque siècle, elle a vu s'élever aussi une tradition d'hommes impies, dont les noms sont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers; lesquels, par des écrits pleins de blasphème et d'impiété, ont osé attaquer les mystères de Dieu, nier le salut et les promesses faites à nos pères, renverser le fondement de la foi et prêcher le libertinage parmi les fidèles.

Je ne prétends donc pas, mes frères, que parmi tant de libertins qui parlent au milieu de nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'assez corrompu dans l'esprit et dans le cœur, d'assez abandonné de Dieu pour être en effet et réellement incrédule; je veux seulement établir que ces hommes impies et fermes dans l'impiété sont rares; et que parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité, et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits, et qui ne craigne encore en secret le Dieu qu'il fait semblant de ne vouloir pas connaître. Pour confondre nos prétendus incrédules, il n'est pas toujours nécessaire de les combattre : souvent on ne combat que des fantômes : il faut seulement les montrer tels qu'ils sont; l'affreuse décoration d'incrédulité dont ils se parent tombe bientôt, et il ne leur reste plus que leurs passions et leurs débauches.

Et voilà la première raison sur quoi j'ai établi la proposition générale, que la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des doutes ne doutent point en effet; c'est que leurs doutes sont des doutes de déréglement et non pas d'incrédulité. Pourquoi, mes frères? Parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement; parce qu'actuellement c'est à leurs passions et non pas à leurs doutes qu'ils tiennent; parce qu'enfin ils n'attaquent d'ordinaire de la religion, que les vérités incommodes aux passions. Voici des réflexions qui me paraissent dignes de votre attention; je vais vous les exposer sans ornement, et dans le même ordre qu'elles se sont offertes à mon esprit.

Je dis en premier lieu : Parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Oui, mes frères, on n'a point encore vu de ces hommes qui affectent de se dire incrédules, lesquels aient commencé par des doutes sur la vérité de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche: on commence par les passions, les doutes viennent ensuite; on se laisse d'abord emporter aux égarements de l'âge et aux excès de la débauche, et quand on y a fait un certain chemin et qu'il ne paraît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même, pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir et qu'il est inutile de se faire violence puisque tout meurt avec nous; c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui, nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode; et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que, tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avaient pas encore gâté votre cœur; la foi de vos pères ne vous offrait rien que d'auguste et de respectable; la raison pliait sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés, c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions, si favorables à la foi, ne venaient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance, nous vous répondrons que les secondes, si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche; et que, préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi, rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité que de la rappeler à son origine; elle porte un faux nom de science et de lumière, et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules; c'est la faiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux; c'est même une lâcheté de courage qui, ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles; c'est un homme qui a peur la nuit et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même; la débauche nous rend toujours lâches et craintifs, et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses; il tremble et il veut se rassurer contre lui-même. Il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend; cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant

de mépris, l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui, sans douter de ses châtiments, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, mes frères, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux ; suivez-les de près, ce sont les plus faibles et les plus lâches de tous les hommes.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le dérèglement nous mène à des doutes sur la religion ; il faut appeler l'incrédulité au secours des passions, car elles sont trop faibles et trop injustes pour se soutenir toutes seules. Nos lumières, nos sentiments, notre conscience, tout les combat au dedans de nous ; il faut donc leur chercher un appui et les défendre contre nous-mêmes (car on est bien aise de se justifier à soi-même tout ce qui plaît). On ne veut pas que des passions qui nous sont chères soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs contre ceux de sa conscience ; on veut jouir tranquillement de ses crimes et se délivrer de ce censeur importun qui prend sans cesse au dedans de nous le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions, tandis que les remords nous en disputent le plaisir ; c'est acheter trop chèrement le crime que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche ; il faut, ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer ; et comme il en coûterait trop de les finir, et qu'on ne saurait s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses, et pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule.

C'est-à-dire que le grand effort du dérèglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité ; on voudrait pouvoir arriver à l'affreuse sécurité de l'incrédule ; on regarde cet état d'endurcissement entier comme un état heureux ; on se sait mauvais gré d'être né avec une conscience plus faible et plus craintive ; on envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété, lesquels, peut-être à leur tour, livrés en secret aux remords les plus tristes et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paraissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire, pour ce que nous ne sommes pas, et pour ce que et eux et nous voudrions être. Et c'est ainsi, ô mon Dieu ! que ces faux héros de l'impiété vivent dans une illusion perpétuelle, se donnent sans cesse le change à eux-mêmes, et ne paraissent ce qu'ils ne sont pas, que parce qu'ils souhaitent de l'être. Ils voudraient bien que la religion fût un songe ; ils disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Psal.*, XIII, 1) ; c'est-à-dire, ce langage impie est le désir de leur cœur ; ils désireraient qu'il n'y eût point de Dieu ; que cet Etre si grand et si nécessaire fût une chimère ; qu'ils fussent eux seuls les maîtres de leur destinée ; qu'ils n'eussent à répondre qu'à eux-mêmes des horreurs de leur vie et de l'indignité de leurs passions ; que tout finît avec eux, et qu'il n'y eût point au delà du tombeau de Juge suprême et éternel, vengeur du vice et rémunérateur de la vertu ; ils le désirent, ils l'anéantissent autant qu'ils peuvent par les souhaits impies de leur cœur ; mais ils ne peuvent effacer du fond de leur être l'idée de sa puissance et la crainte de sa justice : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

En effet, il serait trop triste et trop vulgaire pour un homme vain abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop faible et trop abandonné au plaisir, pour en sortir et mener une vie plus régulière et plus chrétienne. Ce prétexte lui laisserait encore tous ses remords, c'est bien plutôt fait de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après la vie. Ce prétexte est bien plus commode, parce qu'il finit tout ; c'est le plus favorable à la paresse, parce qu'il nous éloigne des sacrements et de tous les autres assujettissements de la religion. Il est bien plus court de se dire à soi-même qu'il n'y a rien et de vivre comme si en effet on en était persuadé ; c'est se délivrer tout d'un coup de tout joug et de toute contrainte ; c'est finir toutes les mesures gênantes que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la religion et avec la conscience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous persuadant que nous doutons en effet, nous laisse dans un certain état d'indolence sur tout ce qui regarde le salut, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions. Nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, sur le préjugé général, que nous ne croyons rien ; nous avons peu de remords, parce que nous nous supposons incrédules et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable ; du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience ; et en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons comme si nous étions, en effet, ce que nous désirons d'être.

C'est-à-dire qu'il faut regarder le parti de la plupart de ces prétendus esprits forts et de ces incrédules de débauche et de libertinage, comme un parti d'hommes faibles, dissolus, dissipés, lesquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la religion, comme le plus commode à la paresse ; et comme ils ne font rien pour en sortir, ils croient y tenir en effet : c'est une espèce de neutralité

entre la foi et l'irréligion, dont l'indolence s'accommode, parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, et que, pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser et vivre d'habitude; ainsi, on ne s'approfondit et on ne se décide jamais soi-même. L'impiété ferme, déclarée, a je ne sais quoi qui fait horreur; la religion, d'un autre côté, offre des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions. Que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison, et l'autre les sens? On demeure indécis et chancelant; on jouit, en attendant, du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse; on vit sans vouloir savoir ce qu'on est, parce qu'il est plus commode de n'être rien et de vivre sans penser et sans se connaître. Non, mes frères, je le répète, ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti, qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance, et qui, sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments et qu'ils en sont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore; voilà les suffrages dont elle se fait un rempart et qu'elle oppose à la religion en nous insultant; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible; et il faut bien que ses ressources soient faibles et misérables, puisqu'elle est réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère.

Première raison qui prouve que ce ne sont pas les doutes qui jettent dans le déréglement, mais le déréglement tout seul qui nous jette dans les doutes. La seconde raison n'est qu'une nouvelle preuve de la première : c'est qu'actuellement si l'on ne change point de vie, ce n'est pas à ses doutes que l'on tient, c'est à ses seules passions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne foi, à vous qui nous alléguez sans cesse vos doutes sur nos mystères. Lorsque vous pensez quelquefois à sortir de cet abîme de vice et de débauche où vous vivez, et que les passions, plus tranquilles, vous permettent quelque retour sur vous-même, vous opposez-vous alors vos incertitudes sur la religion? vous dites-vous à vous-mêmes : Mais si je reviens, il faudra croire des choses qui paraissent incroyables? est-ce là la grande difficulté? Ah! vous vous dites en secret à vous-mêmes : Mais si je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces sociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne soutiendrai jamais, et prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. Voilà à quoi vous tenez, voilà le mur de séparation qui vous éloigne de Dieu. Vous parlez tant aux autres de vos doutes; d'où vient que vous ne vous en parlez point à vous-même? Ce n'est donc pas ici une affaire de raison et de croyance, c'est une affaire de cœur et de déréglement; et le délai de votre conversion ne prend pas sa source dans vos incertitudes sur la foi, mais dans le doute seul où vous laisse la violence et l'empire de vos passions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur servitude et de leur infamie. Voilà, mes frères, les chaînes véritables qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'est que la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En certains moments, les vérités de la religion les touchent; ils se sentent agités de vifs remords; ils cherchent même des hommes habiles et renommés, des serviteurs de Dieu, pour s'entretenir avec eux et s'instruire; en d'autres, ils se moquent de ces vérités; ils traitent les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère. Il n'est guère de ces pécheurs, de ceux mêmes qui font le plus d'ostentation de leur incrédulité, que le spectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeste, qu'une perte douloureuse, qu'un renversement de fortune, qu'une disgrâce éclatante, n'ait quelquefois jeté dans des réflexions tristes sur son état, et dans des désirs d'une vie plus chrétienne; il n'en est guère qui, dans ces situations affligeantes, ne cherchent de la consolation auprès des gens de bien, ne fassent quelque démarche qui laisse espérer une sorte d'amendement. Ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage qu'ils ont recours alors pour se consoler; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères, et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leur peine : ce sont là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur; c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès; ce n'est pas celle du sérieux des contretemps et de la tristesse; le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs. Or, si leur incrédulité avait son fondement dans des incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteraient, l'incrédulité serait toujours la même; mais comme leurs doutes ne naissent que de leurs passions et que leurs passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de leur cœur, leurs doutes changent sans cesse comme leurs passions; ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparaissent, ils sont dans la même volubilité et toujours dans le même degré que leurs passions; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

En effet, mes frères, pour ne laisser plus rien à dire sur ce sujet, et achever de vous faire sentir combien cette profession d'incrédulité, dont on s'honore, est méprisable, c'est que, répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui se vante d'être incrédule, réduisez-le à n'avoir plus rien à vous répli-

quer, il ne se rend pas encore, vous ne l'avez pas encore pour cela gagné; il se renferme en lui-même, comme s'il avait encore des raisons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant ; il tient bon, et oppose un air mystérieux et décidé à toutes les preuves qu'il ne peut résoudre. Vous avez pitié alors de sa fureur et de son entêtement : vous vous trompez; ne soyez touché que de sa vie libertine et de sa mauvaise foi ; car qu'une maladie mortelle le frappe au sortir de là, courez autour du lit de sa douleur; ah ! vous trouvez ce prétendu incrédule convaincu: ses doutes cessent, ses incertitudes finissent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit et se déconcerte ; il n'en est plus même question ; il a recours au Dieu de ses pères; il redoute ses jugements, qu'il faisait semblant de ne pas croire. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété : le pécheur mourant prévient là-dessus ses soins et son ministère ; il a honte de ses blasphèmes passés ; il s'en repent, il en avoue le faux et la mauvaise foi ; il en fait une réparation publique à la majesté et à la vérité de la religion ; il ne demande plus des preuves, il ne demande que des consolations. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières sur la foi; le coup qui frappe sa chair n'a pas éclairci les doutes de son esprit. Ah ! c'est qu'il touche son cœur; c'est qu'il finit ses déréglements; c'est, en un mot, que ses doutes étaient dans ses passions, et que tout ce qui va éteindre ses passions éteint en même temps ses doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il se trouve quelquefois des pécheurs qui poussent jusqu'à ce dernier moment leur fureur et leur impiété, et qui meurent en vomissant, avec leur âme impie, des blasphèmes contre le Dieu qui va les juger, et qu'ils ne veulent pas connaître ; car, ô mon Dieu ! vous êtes terrible dans vos jugements, et vous permettez quelquefois que l'impie meure dans son impiété; mais ces exemples sont rares, et vous savez vous-mêmes, mes frères, qu'un siècle entier fournit à peine un de ces affreux spectacles. Mais voyez dans ce dernier moment tous les autres qui s'étaient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique; voyez au lit de mort un pécheur, qui jusque-là avait paru le plus ferme dans l'impiété et le plus déterminé à ne rien croire : il devance lui-même la proposition qu'on allait lui faire de recourir aux remèdes de l'Eglise ; il lève les mains au ciel ; il donne des marques éclatantes, sincères d'une religion qui ne s'était jamais effacée du fond de son cœur ; il ne rejette plus comme des terreurs puériles les menaces et les châtiments de la vie future; que dis-je? ce pécheur, autrefois si ferme, si fier dans sa prétendue incrédulité, si fort au-dessus des frayeurs vulgaires, devient alors plus faible, plus timide, plus crédule que l'âme la plus populaire; ses craintes sont plus excessives, sa religion même plus superstitieuse, ses pratiques de culte plus simples, plus vulgaires, plus outrées que celles du simple peuple; et comme un excès n'est jamais loin de l'excès qui lui est opposé, on le voit passer en un moment de l'impiété à la superstition, de la fermeté du philosophe à la faiblesse de l'ignorant et du simple.

Et c'est ici où je voudrais en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité; c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrais pas d'autre témoin de la faiblesse et de la mauvaise foi de l'impie, que cette âme qui expire et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité; c'est ici où je voudrais assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort; et, pour les confondre par un témoignage qui ne saurait leur être suspect, lui dire avec Tertullien : O âme ! avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Consiste in medio, anima :* parlez dans ce dernier moment, où vous ne donnez rien à la vanité, et où vous devez tout à la vérité; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits faibles et crédules? Dites-nous si tout disparaissant à vos yeux, si toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paraît pas immortel, immuable, l'Etre de tous les siècles et de l'éternité, et qui remplit le ciel et la terre? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.* Quoique vous ayez été jusqu'ici étrangère par rapport à la foi et ennemie de la religion, la religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avait si étroitement unis : *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paraît-elle si fort à craindre? *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissements et écouter vos prières? Si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te?* D'où vous viennent, dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l'Etre suprême? N'est-ce pas parce que vous les aviez toujours eus, que vous aviez imposé au public par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion que vous aviez toujours conservées pendant votre vie? *A te testimonium flagitant Christiani, ab extranea adversus tuos.*

Oui, mes frères, si nous pouvions détruire les passions, nous aurions bientôt ramené tous les incrédules; et une dernière raison qui achève de le démontrer, c'est que s'ils paraissent se révolter contre l'incompréhensibilité de nos mystères, ce n'est que pour en venir au point qui les touche, et pour attaquer les vérités qui intéressent les passions, c'est-à-dire la vérité d'un avenir et l'éternité des peines futures: c'est toujours là le fruit et la conclusion favorite de leurs doutes.

En effet, si la religion ne proposait que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seraient rares: les vérités ou les erreurs abstraites, qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. Vous trouverez peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science; mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques : la contagion n'était pas à craindre; aussi n'a-t-elle pas gagné; on les admire, mais on serait bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposait que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre, les impies seraient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent : on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité ou leur fausseté ne décide de rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'est pas par intérêt propre, mais par amour tout seul de la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette. Je sais bien que le prétendu incrédule s'en vante, et voudrait nous le faire accroire; mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent pas, qui ne l'aiment pas, qui ne la connaissent pas, qui ne veulent pas même la connaître, et qui ne désirent que de se la cacher à eux-mêmes? que leur importe, une vérité qui les passe, à laquelle ils n'ont jamais donné un seul moment sérieux, et qui, n'ayant rien qui flatte les passions, ne saurait intéresser ces hommes de chair et de sang, et plongés dans une vie voluptueuse? Il leur importe de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie; voilà la seule vérité qui les intéresse; passez-leur ce point, l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement : ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

Aussi la plupart des impies qui nous ont laissé par écrit les tristes fruits de leur impiété, se sont attachés à prouver qu'il n'y avait rien au-dessus de nous; que tout mourait avec le corps, et que les peines ou les récompenses futures étaient des fables. Il fallait commencer par mettre les passions dans leurs intérêts pour se faire des sectateurs. S'ils ont attaqué les autres points de la foi, ce n'a été que pour en venir là; pour conclure qu'il n'y avait rien après cette vie; que les vices ou les vertus étaient des noms que la politique avait inventés pour contenir les peuples; et que les passions n'étaient que des penchants naturels et innocents, que chacun pouvait suivre, parce que chacun les trouvait en soi.

Voilà pourquoi les impies, dans la *Sagesse*, et les sadducéens eux-mêmes, dans l'Évangile, qu'on peut regarder comme les pères et les prédécesseurs de nos incrédules, ne s'amusaient point à réfuter la vérité des miracles rapportés dans les livres de Moïse, et que Dieu opéra autrefois en faveur de son peuple, ni la promesse du Médiateur faite à leurs pères; ils n'attaquaient que la résurrection des morts et l'immortalité des âmes : ce point décidait de tout pour eux. L'homme meurt comme la bête, disaient-ils dans la *Sagesse*. Nous ignorons si leur nature est différente, mais toujours leur fin et leur destinée est égale. Ne nous inquiétons donc point de l'avenir qui n'est point; jouissons de la vie; ne nous refusons aucun plaisir : le temps est court; hâtons-nous de vivre, parce que nous mourrons demain, et que tout mourra avec nous. Non, mes frères, les passions ont toujours été le seul berceau de l'incrédulité : on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs; et la religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du dérèglement et du vice.

Mais si les doutes de nos incrédules ne sont pas réels, parce que c'est le dérèglement seul qui les forme, ils sont encore faux, parce que c'est l'ignorance qui les adopte sans les comprendre, et la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource : c'est ce qui nous reste à développer.

SECONDE PARTIE.

On pourrait faire à la plupart de ceux qui nous vantent sans cesse leurs doutes sur la religion, et qui trouvent que tout est plein de contradictions dans ce que la foi nous oblige de croire; on pourrait, dis-je, leur faire la même réponse que Tertullien faisait autrefois aux païens sur tous les reproches qu'ils formaient contre les mystères et la doctrine de Jésus-Christ. Ils condamnent, disait ce Père, ce qu'ils n'entendent pas; ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, et qu'ils ne connaissent que par ouï dire; ils blasphèment ce qu'ils ignorent, et ils l'ignorent parce qu'ils le haïssent trop pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connaître : *Malunt nescire, quia jam oderunt*. Or, rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore; et tout ce

que la religion demanderait de ces hommes frivoles et dissolus, qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum gestit interdum, ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules ; ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves respectables de la religion ; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent ; car comment aimer ce qui nous condamne ? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes, et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt.*

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savants plus profonds et plus éclairés, lesquels, après une vie entière d'étude et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi ; ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes, qu'il leur a paru que la raison la plus fière et la plus indocile ne pouvait refuser de se rendre ; l'ont défendue contre les blasphèmes des païens ; ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes : il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si longtemps et si universellement établis ; que pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie ; il faudrait, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un faible qu'on n'avait pas encore découvert. Il me semble que, pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monuments divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendus d'âge en âge plus triomphants et plus immortels ; en un mot, tant d'événements étonnants, et jusque-là inouïs, qui établissent la foi des chrétiens ; il faudrait des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors de là on aura droit de nous regarder comme un insensé, qui viendrait tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi, et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes, et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre ; vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion, se réduit à certains discours de libertinage qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rebattues, et qui à force d'être redites commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fond, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de la religion qu'ils attaquent : ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître ; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauraient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise ; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvait leur avoir donné de pénétration et de lumières.

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu ; voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés, et de personnages plus habiles et plus célèbres : ils ne savent que le langage des doutes ; mais ce sont des doutes qu'ils ont appris ; ils ne les ont pas formés ; ils répètent ce qu'ils ont ouï ; c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue : aussi ils ne doutent pas ; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront le langage de l'irréligion et des doutes : ils ne sont pas incrédules ; ils ne sont que les échos de l'incrédulité ; en un mot, ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance, c'est que dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir ; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter ; preuve que le doute ne nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache : on serait bien fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, mes frères, si la peine de ceux qui doutent était une obligation indispensable de chercher la vérité, nul ne douterait ; nul ne voudrait acheter à ce prix le plaisir de se dire incrédule ; nul peut-être même n'en serait capable : preuve décisive qu'on ne doute point ; qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes qu'à la religion (car on n'est guère plus instruit sur l'un que sur l'autre) ; mais seulement qu'on a perdu ces premiers sentiments de retenue et de foi,

qui nous laissaient encore un reste de respect pour la religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'honneur à des hommes, si dignes en même temps et de pitié et de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embrassé un système : on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de déistes ou d'athées : hélas! ils ne sont rien ; ils ne tiennent à rien ; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont, ils ne sauraient nous le dire ; et ce qu'il y a ici de déplorable, c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus méprisable, plus bas, plus indigne de la raison, que celui de l'impiété ; et que c'est les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédule, qui avait été jusqu'ici la honte de l'humanité, et le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réflexion, qui confirme la même vérité, et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux qui nous traitent si fort d'esprits faibles et crédules ; eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires, et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru ; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfants et le peuple : voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles ; mais par une credulité qui ne peut trouver d'excuses que dans la fureur et dans l'extravagance, c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre ; et ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison de déférer à l'autorité d'un impie, qui dans un moment de débauche prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même. Ah! mes frères, que l'homme s'avilit et se rend méprisable, quand il se fait une fausse gloire de n'être plus soumis à Dieu!

Aussi, mes frères, pourquoi croyez-vous que les prétendus incrédules, dont nous parlons, souhaitent si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété ; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, si le fait est vrai qu'on l'appela en France pour le consulter et pour l'entendre? c'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudraient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux : ils cherchent dans l'autorité des ressources et des défenses contre leur propre conscience ; et n'osant devenir tout seuls impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refusent ; et par là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée que celle qu'ils reprochent aux fidèles. Un Spinosa, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'était pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme : il s'était formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent : où, hors l'impiété, tout est inintelligible ; et qui, à la honte de l'humanité, serait tombé en naissant dans un oubli éternel, et n'aurait jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Etre suprême : cet impie, dis-je, vivait caché, retiré, tranquille ; il faisait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin pour se rassurer que de lui-même. Mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter, ces hommes frivoles et dissolus, c'étaient des insensés, qui souhaitaient de devenir impies ; et qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles, de toutes les nations, et de tous les grands hommes que la religion a eus, assez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchaient dans le témoignage seul d'un homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, d'un monstre obligé de se cacher aux yeux de tous les hommes, une autorité déplorable et monstrueuse qui les affermît dans l'impiété, et qui les défendît contre leur propre conscience. Grand Dieu! que les impies se cachent ici de honte et de confusion ; qu'ils cessent de faire ostentation d'une incrédulité qui est le fruit de leur déréglement et de leur ignorance, et qu'ils ne parlent plus qu'en rougissant contre la soumission du fidèle! c'est un langage de mauvaise foi ; ils donnent à la vanité ce que nous donnons à la vérité : *Erubescant impii.... quæ loquuntur adversus justum iniquitatem in superbia et in abusione.* (*Psal.* XXX, 18, 19.)

Je dis la vanité ; et c'est la grande et la dernière raison qui fait sentir encore mieux tout le faux et tout le faible de l'incrédulité. Oui, mes frères, tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas ; ils regardent l'incrédulité comme un bon air ; ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la

roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules : ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur: mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

1° Parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte: au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

2° Parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, qu'on ne saurait presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit et d'un peu plus de lecture et de connaissances que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On aurait donc honte de paraître religieux et fidèles avec eux : ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paraît beau de ressembler ; on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talents et leur réputation; et il semble que ce serait faire un aveu public de faiblesse et de médiocrité, de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire: vanité misérable et puérile. D'ailleurs, parce que l'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyaient pas, et que le souvenir de leurs talents et de leurs grandes actions n'est venu jusqu'à nous qu'avec celui de leur irréligion, on se fait honneur de ces grands exemples ; il paraît glorieux de ne rien croire d'après de si illustres modèles; on a sans cesse leurs noms dans la bouche : c'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit; puisque rien n'est si petit et si misérable que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

3° Enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété ; qu'on veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il serait honteux d'être dissolu, et de paraître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore est un parti faible et vulgaire ; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage ; autrement ce serait être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat; on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines ; ce reste de religion paraît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah! il faut se mettre au-dessus de ces faiblesses vulgaires ; on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là; on se moque même de ceux qui paraissent encore craindre; on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?* (*Job*, II, 3.) Eh quoi! vous en êtes encore là? vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau? vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits faibles, et que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver n'en croient rien eux-mêmes? *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?*

O mon Dieu! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même ! C'est un lâche qui vous insulte tout haut et qui vous craint encore en secret; c'est un glorieux qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur ; c'est un imposteur qui voudrait nous imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même; c'est un insensé qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource ; c'est un furieux qui ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tache au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes. Que dirai-je enfin? C'est un homme ivre et emporté et qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paraître incrédule. Quel abandon de Dieu ! et quel abîme de fureur et d'extravagance !

Ce que je souhaiterais, mes frères, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères, et c'est ici le fruit de tout ce discours; ce que je souhaiterais, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes, qui se donnent pour esprits forts et que vous estimez tant quelquefois, sont méprisables; c'est que vous comprissiez enfin que la profession d'incrédulité, qui est presque devenue un bon air parmi nous, est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de risée; c'est que vous pussiez connaître ce que cette ostentation d'impiété que la corruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui, même aux deux sexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

1° De déréglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu, qu'on vit actuellement en secret dans la

plus honteuse débauche, et que, si l'on était connu pour ce qu'on est, on serait à jamais déshonoré, même devant les hommes.

2° De la bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus dissolu, le plus faible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

3° De mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté; on se donne pour ce qu'on n'est point, et tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

4° D'ostentation et de mauvaise vanité. On fait le brave, et on tremble en secret; et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable; caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

5° De témérité. On ose sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend pas; condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle, et décider sur des points importants auxquels on n'a jamais donné et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse; caractère indécent, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

6° D'extravagance. On se fait une gloire de paraître sans religion, c'est-à-dire, sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes, capable de tout, excepté de vertu et d'innocence.

7° De superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter les devins, accorder aux hommes la science de l'avenir qu'ils refusent à Dieu; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints, et, en un mot, croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut. Car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémait sans la connaître; le Seigneur, dans sa miséricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné, faire luire la lumière dans ses ténèbres et lui découvrir la vérité, qu'il ne combat que parce qu'il l'ignore. Il y a encore en lui des ressources, de la droiture, de la suite, des principes, d'erreur et d'illusion, je l'avoue; mais du moins des principes: il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connaîtra, comme il a été son ennemi avant de le connaître. Mais les incrédules dont nous parlons n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu; ils insultent le Seigneur qu'ils connaissent; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur; ils résistent à la conscience, qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes; la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur, elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étaient absolument aveugles, ils seraient dignes de pitié, et leur péché serait moindre, dit Jésus-Christ; mais maintenant ils voient, et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'Esprit-Saint, qui demeure à jamais sur leur tête.

Réparons donc, mes frères, par notre respect pour la religion de nos pères, par une reconnaissance continuelle envers le Seigneur, qui nous a fait naître dans la voie du salut, dans laquelle tant de peuples et de nations n'ont pas encore été jugés dignes d'entrer; réparons, dis-je, le scandale de l'incrédulité, si commun dans ce siècle, si autorisé parmi nous, et qui, devenu plus hardi par le grand nombre et la qualité de ses partisans, ne se renferme plus dans ces ténèbres obscures, où la crainte le retenait, et ose se montrer presque à visage découvert, bravant, en quelque sorte, la religion du prince et le zèle des pasteurs. Ayons horreur de ces hommes impies et méprisables, qui mettent leur gloire à tourner en risée la majesté de la religion qu'ils professent; fuyons-les comme des monstres indignes de vivre, non-seulement parmi des fidèles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité et la raison lient ensemble; loin d'applaudir à leurs discours impies, couvrons-les de confusion, par le mépris dont ils sont dignes. Il est si bas et si lâche, selon le monde même, de déshonorer la religion dans laquelle on vit; il est si beau et il y a tant de dignité à se faire un honneur de la respecter et de la défendre, même avec un air d'autorité et d'indignation, contre les discours insensés qui l'attaquent! Otons à l'incrédulité, en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche: les incrédules seront rares parmi nous, dès qu'ils seront méprisés; et la même vanité qui forme leurs doutes les aura bientôt anéantis ou cachés, dès que ce sera parmi nous un opprobre de paraître impie et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale et que nous glorifierons tous ensemble le Seigneur, dans la même foi et dans l'attente des promesses éternelles. Ainsi soit-il.

—

## SERMON XXVIII.

*Pour le mercredi de la quatrième semaine de Carême.*

### SUR L'INJUSTICE DU MONDE ENVERS LES GENS DE BIEN.

Da gloriam Deo; nos scimus quia hic homo peccator est. (*Joan.*, IX, 24.)

*Rendez gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur.*

Que peut se promettre la vertu, la plus pure et la plus irrépréhensible, de l'injustice du monde, puisqu'il a pu trouver autrefois, dans la sainteté même de Jésus-Christ, des sujets de scandale et de censure ? S'il opère aux yeux des Juifs des prodiges éclatants ; s'il rend aujourd'hui la vue à un aveugle-né, ils l'accusent d'être violateur du sabbat, d'opérer ces miracles au nom de Belzébuth, plutôt qu'au nom du Seigneur, et de ne vouloir, par ces prestiges, qu'anéantir et détruire la loi de Moïse: *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit* (*Joan.*, IX, 16) ; c'est-à-dire qu'ils attaquent ses intentions, pour rendre ses œuvres suspectes et criminelles.

S'il honore de sa présence la table des pharisiens, pour prendre de là occasion de les rappeler et de les instruire, ils le regardent comme un pécheur et comme un homme de bonne chère : *Ecce homo vorax, et potator vini* (*Matth.*, XI, 19) ; c'est-à-dire qu'ils lui font un crime de ses œuvres, lorsqu'il leur importe de ne pas examiner la droiture de ses intentions.

Enfin, s'il paraît dans le temple armé de zèle et de sévérité, pour venger les profanations qui déshonorent ce lieu saint, le zèle de la gloire de son Père qui le dévore n'est plus, dans leur bouche, qu'une usurpation injuste d'une autorité qui ne lui appartient pas ; c'est-à-dire qu'ils se jettent sur des reproches vagues et sans fondement, quand ils n'ont rien à dire contre ses intentions et contre ses œuvres.

Je le dis en gémissant, mes frères, la piété des gens de bien ne trouve pas aujourd'hui plus d'indulgence parmi nous que la sainteté de Jésus-Christ en trouva autrefois dans la Judée. Les justes sont devenus l'objet des dérisions et de la censure publique ; et, dans un siècle où les désordres sont si communs, où les excès et les scandales fournissent tant de matière à la malignité des discours et des censures, on fait grâce à tout, excepté à la vertu et à l'innocence.

Oui, mes frères, si ce qui paraît de la conduite des gens de bien est irréprochable et ne donne point de prise à la censure, vous vous retranchez sur leurs intentions, qui ne paraissent point; vous les accusez d'aller à leurs fins et d'avoir leurs desseins et leurs vues : *Non est hic homo a Deo.*

Si leur vertu semble se rapprocher de nous quelquefois, et rabattre de sa sévérité pour nous attirer à Dieu, en se conformant à nos mœurs et à nos manières, sans vous mettre en peine de leurs intentions, vous leur faites un crime des complaisances les plus innocentes et des relâchements les plus dignes d'indulgence : *Ecce homo vorax et potator vini.*

Enfin, si leur vertu, embrasée d'un feu divin, ne garde plus de mesure avec le monde, et ne laisse rien à dire ni contre leurs intentions, ni contre leurs œuvres, vous vous répandez en discours vagues, en reproches sans fondement, contre leur zèle et leur piété même.

Or souffrez, mes frères, que je m'élève une fois ici contre un abus si honteux à la religion, si injurieux à l'esprit qui forme les saints, si scandaleux parmi des chrétiens, si capable d'attirer sur nous ces malédictions éternelles, qui changèrent autrefois l'héritage du Seigneur en une terre déserte et abandonnée, et si digne du zèle de notre ministère.

Vous attaquez les intentions des gens de bien, quand vous n'avez rien à dire contre leurs œuvres, et c'est une témérité. Vous exagérez leurs faiblesses, et vous leur faites des crimes des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité. Vous tournez même en ridicule leur ferveur et leur zèle, et c'est une impiété. Et voilà, mes frères, les trois caractères de l'injustice du monde envers les gens de bien. Une injustice de témérité qui soupçonne toujours leurs intentions ; une injustice d'inhumanité qui ne fait point de grâce à leurs plus légères imperfections; une injustice d'impiété qui fait de leur zèle et de leur sainteté un sujet de mépris et de dérision. Puissent ces vérités, ô mon Dieu ! rendre à la vertu l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et forcer le monde lui-même à respecter des justes qu'il n'est pas digne de posséder. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus grand, et plus digne de respect sur la terre, que la véritable vertu : le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentiments, la noblesse des motifs, l'empire sur les passions, la patience dans les adversités, la douceur dans les injures, le mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événements de la vie ; en un mot, tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son Sage ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Evangile. Plus même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus, plus une âme juste, qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence, mérite l'admiration publique; et si les païens eux-mêmes respectaient si fort les chrétiens dans un temps où tous les chrétiens étaient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens qui sont encore justes parmi nous sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles.

Il est donc bien triste pour notre minis-

tère que la corruption de nos mœurs nous oblige à faire ici ce que les premiers défenseurs de la foi faisaient autrefois avec tant de dignité devant les tribunaux païens, c'est-à-dire l'apologie des serviteurs de Jésus-Christ; et qu'il faille apprendre à des chrétiens à honorer ceux qui font profession de l'être; cependant rien n'est plus nécessaire, et, ce qui paraît le plus dominer aujourd'hui dans le langage du monde, ce sont les censures et les dérisions de la piété. J'avoue que le monde semble respecter la vertu en idée, mais il méprise toujours ceux qui en font profession; il convient que rien n'est plus estimable qu'une piété solide et sincère, mais il se plaint qu'on ne la trouve nulle part; et, en séparant toujours la vertu de ceux qui la pratiquent, il ne fait semblant de respecter le fantôme de la sainteté et de la justice que pour avoir plus de droit de mépriser et de censurer le juste.

Or le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre la vertu, c'est sur la droiture des intentions des gens de bien. Comme ce qui paraît de leurs actions donne d'ordinaire peu de prise à la malagnité et à la censure, on se retranche sur leurs intentions; on prétend aujourd'hui surtout, où sous un prince aussi grand que religieux la vertu autrefois étrangère et moquée à la cour y est devenue la voie la plus sûre des grâces et des récompenses; on prétend que c'est là où visent ceux qui en font une profession publique, qu'ils ne veulent qu'aller à leurs fins, et que ceux qui paraissent les plus saints et les plus désintéressés n'ont par-dessus les autres que plus d'art et plus d'adresse; si on leur fait grâce sur la bassesse de ce motif, on leur en prête d'autres aussi indignes de l'élévation, de la vertu et de la sincérité chrétienne. Ainsi, qu'une âme touchée de ses égarements revienne à Dieu, ce n'est pas Dieu qu'elle cherche, c'est le monde par une voie plus fine et plus détournée; ce n'est pas la grâce qui a changé son cœur, c'est l'âge qui commence à effacer ses traits, et qui ne la retire des plaisirs que parce que les plaisirs commencent à la fuir eux-mêmes. Si le zèle embrasse des œuvres de miséricorde, ce n'est pas qu'on soit charitable, c'est qu'on veut devenir important; si l'on se renferme dans la prière et dans la retraite, ce n'est pas la piété qui craint les périls du monde, c'est une singularité et une ostentation qui veut s'en attirer les suffrages; enfin le mérite des plus saintes actions est toujours déprisé dans la bouche des mondains, par les soupçons dont ils noircissent les intentions.

Or je trouve dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice; c'est une témérité d'indiscrétion, puisque vous jugez, vous décidez sur ce que vous ne pouvez connaître; c'est une témérité de corruption, puisque d'ordinaire on ne suppose dans les autres que ce qu'on sent en soi-même; enfin une témérité de contradiction, puisque vous trouvez injustes et insensés à votre égard les mêmes soupçons qui vous paraissent si bien fondés contre votre frère. Ne perdez pas, je vous prie, la suite de ces vérités.

Je dis d'abord une témérité d'indiscrétion. Car, mes frères, à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées; lui seul qui voit le secret des cœurs peut en juger, ils ne seront manifestés que dans ce jour redoutable, où sa lumière luira dans les ténèbres. Un voile impénétrable est répandu ici-bas sur les profondeurs du cœur humain, il faut donc attendre que le voile soit déchiré, que les passions honteuses qui se cachent, comme parle l'Apôtre, soient manifestées, et que le mystère d'iniquité, qui opère en secret, soit révélé: jusque-là ce qui se passe dans le cœur des hommes, caché à notre connaisance, est interdit à la témérité de nos jugements: lors même que ce que nous voyons de la conduite de nos frères ne leur est pas favorable, la charité nous oblige de supposer que ce que nous ne voyons pas le rectifie et le répare, et d'excuser les défauts des actions qui nous blessent, par l'innocence des intentions qui nous sont cachées. Or, si la religion doit nous rendre indulgents et favorables, même à leurs vices, souffrirait-elle que nous fussions cruels et inexorables, même à leurs vertus?

En effet, mes frères, ce qui rend ici votre témérité plus injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons. Car si vous ne soupçonniez les gens de bien que de quelqu'une de ces faiblesses inséparables de la condition humaine; de trop de sensibilité dans les injures, de trop d'attention à leurs intérêts, de trop d'inflexibilité dans leurs sentiments; nous aurions droit de vous répondre, comme nous dirons dans la suite, vous exigez des gens de bien une exemption de tout défaut, et un degré de perfection qui n'est pas de cette vie. Mais vous n'en demeurez pas là: vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur, vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie; de faire servir à leurs vues et à leurs passions les choses les plus saintes; d'être des imposteurs publics, et de se jouer de Dieu et des hommes, et cela sur les seules apparences de la vertu. Quoi! mes frères! vous n'oseriez, après le crime le plus éclatant, porter d'un criminel convaincu un jugement si cruel et si odieux; vous regarderiez plutôt sa faute comme un de ces malheurs qui peuvent arriver à tous les hommes, et dont un méchant moment peut nous rendre capables; et vous le portez d'un homme de bien? et vous soupçonnez du juste, sur une vie sainte et louable, ce que des mœurs scandaleuses et criminelles n'oseraient vous faire soupçonner d'un pécheur? et vous regardez comme un bon mot contre les serviteurs de Dieu ce qui vous paraîtrait une barbarie contre un homme flétri de mille crimes? Faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence, qu'il suffise de servir Jésus-

Christ pour être indigne de tout ménagement, et que les saintes pratiques de la piété, qui auraient dû attirer du respect à votre frère, deviennent les seuls titres qui le confondent dans votre esprit avec les scélérats et les impies ?

Je conviens que l'hypocrite est digne de l'exécration de Dieu et des hommes; que l'abus qu'il fait de la religion est le plus grand de tous les crimes; que les dérisions et les satires sont trop douces pour décrier un vice qui mérite l'horreur du genre humain; et qu'un théâtre profane a eu tort de ne donner que du ridicule à un caractère si abominable, si honteux et si affligeant pour l'Eglise, et qui doit plutôt exciter les larmes et l'indignation que la risée des fidèles.

Mais je dis que ce déchaînement éternel contre la vertu; que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite; que cette malignité, qui, en faisant des éloges pompeux de la justice, ne trouve presque aucun juste qui les mérite : je dis que ce langage, dont on fait si peu de scrupule dans le monde, anéantit la religion et tend à rendre toute vertu suspecte; je dis que par là vous fournissez des armes aux impies dans un siècle où tant d'autres scandales n'autorisent que trop l'impiété. Vous leur aidez à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre; que les saints même qui ont autrefois édifié l'Eglise, et dont nous honorons la mémoire, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu, dont ils n'avaient que le fantôme et les apparences, et que l'Evangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites. Comprenez-vous, mes frères, tout le crime de ces dérisions insensées? vous croyez rire de la fausse vertu, et vous blasphémez contre la religion. Je le répète: en vous défiant de la sincérité des justes que vous voyez, l'impie conclut que ceux qui les ont précédés et que nous ne voyons pas leur étaient semblables; que les martyrs eux-mêmes, qui couraient à la mort avec tant de fermeté, et qui rendaient à la vérité le témoignage le plus éclatant et le moins suspect que l'homme puisse lui rendre, n'étaient que des furieux qui cherchaient une gloire humaine par une vaine ostentation de courage et d'héroïsme, et qu'enfin la tradition vénérable de tant de saints qui, de siècle en siècle, ont honoré et édifié l'Eglise, n'est qu'une tradition de fourberie et d'artifice. Et plût à Dieu que ce ne fût ici qu'un emportement de zèle et d'exagération! ces blasphèmes, qui font horreur, et qui auraient dû être ensevelis avec le paganisme, nous avons encore la douleur de les entendre parmi nous. Et vous-mêmes, qui en frémissez, vous les mettez pourtant, sans le vouloir, dans la bouche de l'impie; ce sont vos censures éternelles de la piété qui ont rendu en nos jours l'impiété si commune et si impunie. Je n'ajoute pas que par là tout devient douteux et incertain dans la société. Il n'y a donc plus ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes. Car, s'il ne faut plus compter sur la sincérité et sur la vertu des justes, si leur piété n'est que le masque de leurs passions, nous ne compterons pas sans doute plus sur la probité des pécheurs et des mondains; tous les hommes ne seront donc plus que des fourbes et des scélérats dont il faudra se défier, et ne vivre avec eux que comme avec des ennemis d'autant plus à craindre qu'ils cachent, sous les dehors de l'amitié et de l'humanité, le dessein ou de nous tromper ou de nous perdre. Il n'y a qu'un cœur profondément mauvais et corrompu qui puisse supposer tant de noirceur et de corruption dans les autres.

Et voilà le second caractère de cette témérité dont nous parlons. Oui, mes frères, ce fond de malignité qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une âme noire et corrompue. Comme les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce discours regarde; que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse; que vous n'avez rien de droit, rien de noble, rien de sincère; vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes; vous ne sauriez vous persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sincères et généreux sur la terre; vous croyez voir partout ce que vous sentez en vous-même; vous ne pouvez comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité et tant d'autres vertus toujours fausses dans votre cœur, aient quelque chose de plus vrai et de plus réel dans le cœur des personnes même les plus respectables par leur élévation ou par leur caractère; vous ressemblez aux courtisans du roi des Ammonites; comme ils n'avaient point d'autre occupation que d'être sans cesse attentifs à se supplanter les uns les autres, et à se dresser mutuellement des piéges, ils n'eurent pas de peine à croire que David n'allait pas de meilleure foi avec leur maître. Vous croyez, disaient-ils à ce prince, que David pense à honorer la mémoire de votre père, en vous envoyant des députés qui viennent vous consoler sur sa mort : *Putas quod propter honorem patris tui miserit David ad te consolatores?* (II *Reg.*, X, 3.) Ce ne sont pas des consolateurs qu'il vous envoie, ce sont des espions; c'est un fourbe, qui, sous les dehors pompeux d'une ambassade honorable et pleine d'amitié, vient faire examiner les endroits faibles de votre royaume et prendre des mesures pour vous surprendre : *Et non ideo ut investigaret et exploraret civitatem.* (*Ibid.*) C'est le malheur des cours surtout; comme on y est né et qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu aussi bien que dans le vice; comme c'est une scène où chacun joue un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait qu'y jouer le personnage de la vertu, la sincérité rare ou inutile y paraît toujours impossible.

Un bon cœur, un cœur droit, simple et sin-

cère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre; il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes, et mesure, par ce qui lui en coûterait à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Aussi, mes frères, examinez ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien; vous trouverez que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus qui cherchent même à se calmer dans leurs dissolutions en supposant que leurs faiblesses sont des faiblesses de tous les hommes; que ceux qui paraissent les plus vertueux n'ont par-dessus eux que plus d'habileté pour les cacher; et qu'au fond, si on les voyait de près, on trouverait qu'ils sont faits comme les autres hommes; ils font de cette pensée injuste une ressource affreuse à leurs débauches. Ils s'affermissent dans le désordre, en y associant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien; ils se font une idée affreuse du genre humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes, et tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu, afin que le vice plus commun leur paraisse plus excusable; comme si, ô mon Dieu! la multitude des criminels pouvait ôter à votre justice le droit de punir le crime.

Mais on a vu tant d'hypocrites, dites-vous, qui ont abusé si longtemps le monde, qu'on regardait comme des saints et des amis de Dieu, et qui cependant n'étaient que des hommes pervers et corrompus.

Je l'avoue avec douleur, mes frères, mais que voulez-vous conclure de là? que tous les gens de bien leur ressemblent? la conséquence est affreuse; et où en serait le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes? On a vu tant d'épouses infidèles: n'y a-t-il donc plus de pudeur et de fidélité dans le lien sacré du mariage? tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère; la justice et l'intégrité sont elles donc bannies de tous les tribunaux? les histoires nous ont conservé le souvenir de tant de princes perfides, dissimulés, sans foi, sans honneur, également infidèles à leurs ennemis, à leurs alliés, à leurs sujets: la droiture, la vérité, la religion n'environnent-elles donc plus le trône? levez les yeux, et regardez le prince grand et respectable, qui l'honore et qui le remplit: les siècles passés ont vu tant de sujets distingués par leurs noms, par leurs charges, par les bienfaits de leur souverain, trahir le prince et la patrie, et entretenir avec l'ennemi des intelligences criminelles; trouveriez-vous le maître que vous servez avec tant de zèle et de valeur, équitable, si là-dessus la fidélité de chacun de vous lui devenait suspecte? Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes, ne sera-t-il supportable que contre les gens de bien? pourquoi une conséquence ridicule partout ailleurs, ne serait-elle sensée que contre la vertu? La perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres disciples fussent des traîtres et des infidèles? l'hypocrisie de Simon le Magicien prouve-t-elle que la conversion de tous les autres disciples qui embrassaient la foi, ne fût qu'un artifice pour arriver à leurs fins, et qu'ils ne marchassent pas droit, comme lui, dans la voie de Dieu? Quoi de plus injuste et de plus insensé que de faire à tous un crime de la faute d'un seul? Il est difficile, je l'avoue, que le vice ne se pare quelquefois des apparences de la vertu; que l'ange de ténèbres ne se transfigure quelquefois en ange de lumière, et que les passions, qui mettent tout en œuvre pour réussir, ne s'avisent pas quelquefois d'appeler à leur secours les apparences mêmes de la piété, sous un règne surtout où la piété honorée est presque le chemin de la fortune et des grâces. Mais c'est une extravagance de faire retomber sur toute vertu l'usage impie que quelques-uns peuvent faire de la vertu même, et de croire que quelques abus découverts dans une profession sainte et vénérable, déshonorent généralement tous ceux qui l'ont embrassée. C'est, mes frères, que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas, et que nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé, dites-vous? Je le veux; mais je vous réponds: quand même vous vous tromperiez, en ne voulant pas soupçonner vos frères, et en rendant à une fausse vertu l'estime et l'honneur qui ne sont dus qu'à la vertu véritable, qu'en serait-il? que vous arriverait-il de si triste, de si honteux de votre crédulité? vous auriez jugé selon les règles de la charité, qui ne croit pas facilement le mal, et qui se réjouit même des apparences du bien; selon les règles de la justice, qui n'est pas capable envers les autres d'une malignité dont elle ne voudrait pas qu'on usât à son égard; selon les règles de la prudence, qui ne juge que sur ce qu'elle voit et laisse au Seigneur le jugement des intentions et des pensées; enfin, selon les règles de la bonté et de l'humanité, qui présume toujours en faveur de ses frères. Et qu'y aurait-il dans cette méprise qui dût tant vous alarmer? Il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence; ces erreurs font tant d'honneur à un bon cœur! Il n'y a que des hommes vrais et vertueux qui en soient capables; mais comme vous ne l'êtes pas, vous aimez encore mieux vous tromper, en dégradant l'homme de bien de l'honneur qui lui est dû, qu'en courant risque de ne pas couvrir l'hypocrite de la confusion qu'il mérite.

Mais, d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? Prenez-vous si fort à cœur les intérêts de la gloire de Dieu, que vous veuilliez le venger de ces imposteurs qui le déshonorent? Que vous importe que le Seigneur soit servi avec un

cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connaissez même pas? qu'y a-t-il qui vous intéresse si fort dans la droiture ou dans l'hypocrisie de ses adorateurs, vous qui ne savez pas même comment on l'adore? Ah! s'il était le Dieu de votre cœur; si vous l'aimiez comme votre Seigneur et votre Père, si sa gloire vous était chère, on pardonnerait du moins à un excès de zèle, l'audace avec laquelle vous vous élevez contre l'outrage que fait à Dieu et à son culte la vertu simulée de l'hypocrite. Les justes qui l'aiment et qui le servent auraient, ce semble, plus de droit d'éclater contre un abus si injurieux à la piété sincère. Mais vous, qui vivez comme les païens qui n'ont point d'espérance, abîmé dans le désordre, et dont toute la vie n'est qu'un crime continuel; ah! ce n'est pas à vous à prendre les intérêts de la gloire de Dieu contre les fausses vertus qui font tant de tort et tant de peine à l'Eglise; qu'il soit servi de bonne foi ou par pure grimace, ce n'est pas une affaire qui vous regarde. D'où vient donc un zèle si déplacé? Voulez-vous le savoir? Ce n'est pas le Seigneur que vous voulez venger; ce n'est pas sa gloire qui vous intéresse, c'est celle des gens de bien que vous cherchez à flétrir; ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît; vous n'êtes pas le censeur du vice; vous n'êtes que l'ennemi de la vertu; en un mot, vous ne haïssez dans l'hypocrite que la ressemblance de l'homme de bien.

En effet, si vos censures partaient d'un fonds de religion et de zèle véritable, ah! vous ne rapelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs qui ont pu quelquefois tromper le monde. Que dis-je? loin de nous alléguer ces exemples avec un air triomphant, vous gémiriez du scandale dont ils ont affligé l'Eglise; loin de vous applaudir, lorsque vous nous en renouvelez le souvenir, vous souhaiteriez que ces tristes événements fussent effacés de la mémoire des hommes. La loi maudissait celui qui découvrait la honte et la turpitude de ceux qui lui avaient donné la vie; mais c'est la honte et le déshonneur de l'Eglise votre mère, que vous exposez avec plaisir à la dérision publique. Prenez-vous soin de rappeler certaines circonstances humiliantes pour votre maison, et qui ont déshonoré autrefois le nom et la vie de quelqu'un de vos ancêtres? ne voudriez-vous pas effacer ces traits odieux des histoires qui les ont conservés à la postérité? ne regardez-vous pas comme les ennemis de votre nom ceux qui vont fouiller dans les siècles passés, pour y déterrer ces endroits odieux et les faire revivre dans la mémoire des hommes? n'opposez-vous pas à leur malignité cette maxime d'équité, que les fautes sont personnelles, et qu'il est injuste de faire retomber sur tous ceux qui ont porté votre nom la mauvaise conduite d'un seul qui l'a déshonoré?

Appliquez-vous la règle à vous-même: l'Eglise est votre maison; les justes seuls sont vos proches, vos frères, vos prédécesseurs, vos ancêtres; eux seuls composent cette famille des premiers-nés, à laquelle vous devez être éternellement réuni. Les impies seront un jour comme s'ils n'avaient jamais été; les liens du sang, de la nature, de la société, qui vous unissent à eux, périront; un chaos immense et éternel les séparera des enfants de Dieu; ils ne seront plus ni vos frères, ni vos aïeux, ni vos proches; ils seront rejetés, oubliés, effacés de la terre des vivants, inutiles aux desseins de Dieu, retranchés pour toujours de son royaume, et ne tenant plus par aucun lien à la société des justes, qui seront alors seuls vos frères, vos ancêtres, votre peuple, votre tribu. Que faites-vous donc en découvrant avec complaisance l'ignominie de quelque faux juste qui déshonore leur histoire? c'est votre maison, votre nom, vos proches, vos ancêtres que vous déshonorez; vous venez flétrir l'éclat de tant d'actions glorieuses qui ont rendu leur mémoire immortelle dans tous les siècles par l'infidélité d'un seul qui, portant le même nom qu'eux, l'avilit par des mœurs et une conduite fort dissemblables: c'est donc sur vous-même que retombe cet opprobre, à moins que vous n'ayez déjà renoncé à la société des saints et que vous n'aimiez mieux choisir votre partage éternel avec les impies et les infidèles.

Mais ce qu'il y a ici de plus bizarre dans cette témérité qui veut toujours juger et noircir les intentions secrètes des gens de bien, c'est qu'en cela vous tombez en contradiction avec vous-même: dernier caractère de cette témérité.

Oui, mes frères, vous les accusez d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes et de ne jouer que le personnage de la vertu. Mais vous sied-il, à vous, qui vivez à la cour, de leur faire ce reproche? Toute votre vie est une feinte éternelle; vous jouez partout un rôle qui n'est point le vôtre; vous flattez ceux que vous n'aimez pas; vous rampez devant d'autres que vous méprisez; vous faites l'empressé auprès de ceux de qui vous attendez des grâces, quoique au fond vous regardiez leur faveur avec envie et que vous les croyiez indignes de leur élévation; en un mot, toute votre vie est un personnage continuel. Partout votre cœur dément votre conduite, partout votre visage est la contradiction de vos sentiments; vous êtes les hypocrites du monde, de l'ambition, de la faveur, de la fortune, et il vous appartient bien, après cela, de venir accuser les justes des mêmes feintes et de faire sonner si haut leur dissimulation et leur prétendue hypocrisie. Quand vous n'aurez rien à vous reprocher là-dessus, on écoutera la témérité de vos censures; ou, plutôt, vous avez raison d'être jaloux de la gloire des artifices et des bassesses et de trouver mauvais que les justes veuillent se mêler d'un art qui vous appartient et qui vous est propre.

D'ailleurs, vous vous récriez si fort lorsque le monde, trop attentif à vos démarches, interprète malignement certaines visites marquées, certaines assiduités suspectes, certains regards affectés : vous dites si haut alors que, si cela est ainsi, personne ne sera plus innocent ; qu'il n'y aura plus de femme régulière dans le monde; que rien n'est si aisé que de donner un air de crime aux choses les plus innocentes; qu'il faut donc se bannir de la société et s'interdire tout commerce avec le genre humain; vous déclamez alors si vivement contre la malignité des hommes, qui, sur des démarches indifférentes, vous prêtent des intentions criminelles. Mais les justes donnent-ils plus de lieu à la témérité des soupçons que vous formez contre eux? et s'il vous est permis d'aller chercher en eux le crime sous les apparences mêmes de la vertu, pourquoi trouvez-vous si mauvais que le monde ose le supposer en vous et vous croire criminel sur les apparences du crime même?

Enfin, lorsque nous vous reprochons, femmes du monde, votre assiduité aux spectacles et aux lieux où l'innocence court tant de risques, l'indécence et l'immodestie de vos paroles, vous nous répondez que vous n'avez pas de mauvaises intentions, que vous n'en voulez à personne; vous voulez qu'on vous passe des mœurs indécentes et criminelles sur la prétendue innocence de vos intentions que tout dément au dehors, et vous ne sauriez passer aux gens de bien des mœurs saintes et louables sur la droiture de leur cœur, dont tout paraît au dehors vous répondre : vous exigez qu'on juge vos intentions pures, lorsque vos œuvres ne le sont pas, et vous croyez avoir droit de vous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paraissent. Cessez donc ou de nous faire l'apologie de vos vices ou la censure de leur vertu.

C'est ainsi, mes frères, que tout s'empoisonne entre nos mains et que tout nous éloigne de Dieu ; le spectacle même de la vertu devient pour nous un spectacle de vice, et les exemples eux-mêmes de la piété sont les écueils de notre innocence. Il semble, ô mon Dieu ! que le monde ne nous fournit pas assez d'occasions de nous perdre; que les exemples des pécheurs ne suffisent pas pour autoriser nos égarements : nous allons leur chercher un appui jusque dans les vertus mêmes des justes.

Mais vous nous direz que le monde n'a pas si grand tort de censurer ceux qui se donnent pour gens de bien ; qu'on en voit tous les jours qui sont plus vifs que les autres hommes sur la fortune, plus empressés pour le plaisir, plus délicats sur les injures, plus fiers dans l'élévation, plus attachés à leurs intérêts. C'est ici la seconde injustice du monde envers les gens de bien : non-seulement on interprète malignement leurs intentions, ce qui est une témérité, mais encore on exagère leurs plus légères imperfections, et c'est une inhumanité.

SECONDE PARTIE.

On peut dire que le monde est envers les justes un censeur plus sévère que l'Evangile même; qu'il exige d'eux plus de perfection, et que leurs faiblesses trouvent devant le tribunal des hommes moins d'indulgence qu'elles n'en trouveront un jour devant le tribunal de Dieu même.

Or je dis que cette attention à exagérer les défauts les plus légers des gens de bien, seconde injustice où le monde tombe à leur égard, est une inhumanité par rapport à la faiblesse de l'homme, à la difficulté de la vertu et, enfin, aux maximes du monde même. Ne vous lassez pas, mes frères, de m'écouter.

Une inhumanité par rapport à la faiblesse de l'homme. Oui, mes frères, c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites; ce n'est pas la condition de cette vie mortelle. Chacun presque porte dans la piété ses défauts, ses humeurs et ses propres faiblesses ; la grâce corrige la nature, mais ne la détruit pas ; l'esprit de Dieu, qui crée en nous un homme nouveau, y laisse encore bien des traits de l'ancien ; la conversion finit nos vices, mais n'éteint pas nos passions; en un mot, elle forme en nous le chrétien, mais elle nous laisse encore l'homme. Les plus justes conservent donc encore bien des restes du pécheur : David, ce modèle de pénitence, mêlait encore à ses vertus trop d'indulgence pour ses enfans et des regards de complaisance sur la multitude de son peuple et sur la prospérité de son règne ; la mère des enfants de Zébédée, malgré la foi qui l'attachait à Jésus-Christ, n'avait rien perdu de sa vivacité pour l'élévation de ses enfants et pour leur assurer les premières places dans un royaume terrestre; les apôtres eux-mêmes disputaient encore entre eux des rangs et des préséances. Nous ne serons parfaitement délivrés de toutes ces misères que lorsque nous serons délivrés de ce corps de mort qui en est la source. La vertu la plus éclatante a donc toujours ici-bas ses taches et ses difformités qu'il ne faut pas regarder de trop près, et il y a toujours dans les plus justes des endroits par où ils ressemblent au reste des hommes. Tout ce qu'on peut donc exiger de la faiblesse humaine, c'est que les vertus l'emportent sur les vices, le bon sur le mauvais; c'est que l'essentiel soit réglé et qu'on travaille sans cesse à régler le reste.

Et, certes, mes frères, pleins de passions, comme nous sommes, dans la condition misérable de cette vie ; chargés d'un corps de péché qui appesantit notre âme ; esclaves de nos sens et de la chair; portant au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu ; en proie à mille désirs qui combattent contre notre âme ; les jouets éternels de notre inconstance et de l'instabilité de notre cœur ; ne trouvant rien en

nous qui favorise nos devoirs; vifs pour tout ce qui nous éloigne de Dieu; dégoûtés de tout ce qui nous en approche; n'aimant que ce qui nous perd; ne haïssant que ce qui nous sauve; faibles pour le bien, toujours prêts pour le mal, et, en un mot, trouvant dans la vertu l'écueil de la vertu même, doit-il vous paraître étrange que des hommes environnés, pétris de tant de misères, en laissent encore paraître quelques-unes; que des hommes si corrompus ne soient pas toujours également saints? et si vous aviez de l'équité, ne les trouveriez-vous pas plus dignes d'admiration d'avoir encore qnelques vertus, que dignes de censure pour conserver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux plus gens de bien certaines faiblesses sensibles qui vous frappent et qui vous révoltent : 1° il veut par là les humilier et mettre leur vertu plus en sûreté en la leur cachant à eux-mêmes; 2° il veut ranimer leur vigilance; car il ne laisse des Amorrhéens dans la terre de Chanaan, c'est-à-dire des passions dans le cœur de ses serviteurs, que de peur que, délivrés de tous leurs ennemis, ils ne s'endorment dans l'oisiveté et dans une dangereuse confiance; 3° il veut exciter en eux un désir continuel de la patrie éternelle et leur rendre l'exil de cette vie plus amer par le sentiment des misères dont ils ne sauraient obtenir ici-bas une entière délivrance; 4° peut-être aussi pour ne pas décourager les pécheurs par le spectacle d'une vertu trop parfaite et à laquelle ils croiraient ne pouvoir jamais atteindre; 5° c'est pour ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, en leur laissant une source continuelle de péché; 6° pour prévenir les honneurs excessifs que le monde pourrait rendre à leur vertu, si elle était si pure et si éclatante, et de peur qu'elle ne trouvât sa récompense et son écueil dans les vaines louanges des hommes. Que dirai-je enfin? c'est peut-être encore pour achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété; vous confirmer, vous qui m'écoutez, par les faiblesses des gens de bien, dans l'opinion insensée qu'il n'y a point de véritable vertu sur la terre; vous autoriser dans vos désordres, en leur en supposant de semblables, et vous rendre inutile tout exemple de la piété des justes. Vous triomphez des gens de bien, et leurs faiblesses sont peut-être des punitions de Dieu sur vous et des moyens dont sa justice se sert pour nourrir vos préventions injustes contre la vertu et achever de vous endurcir dans le crime. Dieu est terrible dans ses jugements, et la consommation de l'iniquité est d'ordinaire la suite de l'iniquité même.

Mais en second lieu, quand la faiblesse de l'homme ne rendrait pas barbares et inhumaines vos censures sur les défauts qui peuvent rester encore aux gens de bien, elles le seraient par rapport à la difficulté toute seule de la vertu.

Car, de bonne foi, mes frères, vous paraît-il si aisé de vivre selon Dieu et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils s'en écartent un seul moment? Est-il si naturel de se renoncer sans cesse soi-même, d'être toujours en garde contre son propre cœur, d'en vaincre les antipathies, d'en réprimer les penchants, d'en abattre la fierté, d'en fixer l'inconstance? Est-il si facile de retenir les saillies de l'esprit, d'en modérer les jugements, d'en désavouer les soupçons, d'en adoucir l'aigreur, d'en étouffer la malignité? Est-ce une affaire si aisée d'être l'ennemi éternel de son propre corps, d'en vaincre la paresse, d'en mortifier les goûts, d'en crucifier les désirs? Est-il si naturel de pardonner les injures, de souffrir les mépris, d'aimer et de combler de biens ceux qui nous font du mal, de sacrifier sa fortune pour ne pas manquer à sa conscience, de s'interdire des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent, de résister aux exemples, de soutenir tout seul le parti de la vertu contre la multitude qui le condamne? Tout cela vous paraît-il si aisé, que ceux qui s'en écartent d'un seul point, ne vous semblent dignes d'aucune indulgence? que nous dites-vous vous-mêmes tous les jours sur les difficultés d'une vie chrétienne, lorsque nous vous proposons ces règles saintes? Est-il si étonnant qu'un homme qui marche depuis longtemps par des chemins rudes et escarpés, chancelle ou tombe même quelquefois de lassitude ou de faiblesse?

Barbares que nous sommes! et cependant la plus légère imperfection dans les gens de bien anéantit dans notre esprit toutes leurs qualités les plus estimables; et cependant, loin de faire grâce à leurs faiblesses en faveur de leur vertu, c'est leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels et plus inexorables envers leurs faiblesses : il suffit, ce semble, d'être juste pour ne mériter plus d'indulgence: nous avons des yeux pour leurs vices, nous n'en avons plus pour leurs vertus; un moment de faiblesse efface de notre souvenir une vie entière de fidélité et d'innocence.

Mais en quoi, mes frères, votre injustice envers les gens de bien est plus cruelle, c'est que ce sont vos exemples, vos désordres, vos censures elles-mêmes qui les ébranlent, qui les affaiblissent, qui les forcent quelquefois de vous imiter; c'est la corruption de vos mœurs qui devient tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence; ce sont les dérisions insensées que vous faites sans cesse de la vertu, qui les obligent souvent pour les éviter de se couvrir des apparences du vice. Et comment voulez-vous que la piété des plus justes se conserve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui dans un monde pervers, où les usages sont des abus, où les bienséances sont des crimes, où les passions sont les seuls liens de la société, et où les plus sages et les plus vertueux sont ceux qui ne retranchent du crime que le scandale? Com-

ment voulez-vous que parmi ces dérisions éternelles, qui jettent un ridicule sur les gens de bien, qui leur font honte de la vertu, qui les forcent souvent de contrefaire le vice; comment voulez-vous qu'au milieu de tant de désordres, autorisés par les mœurs publiques, par des applaudissements insensés, par des exemples que le rang et les dignités rendent respectables, par le ridicule dont on couvre ceux qui osent en faire scrupule, et enfin, par la faiblesse même de leur cœur; comment voulez-vous que les justes résistent toujours à ce torrent fatal, et qu'obligés de se roidir sans cesse contre ce cours rapide et impétueux qui entraîne tout le reste des hommes, la force ou l'attention leur manquant un instant, ils ne s'y laissent pas quelquefois aller eux-mêmes? Vous êtes leurs séducteurs, et vous trouvez mauvais qu'ils se laissent séduire? Ne leur reprochez donc plus vos scandales qui affaiblissent leur foi, et qu'ils vous reprocheront devant le tribunal de Jésus-Christ, et ne triomphez plus de leurs faiblesses qui sont votre ouvrage, et dont ils demanderont un jour vengeance contre vous-mêmes.

Aussi j'ai dit, en dernier lieu, que par rapport à vos maximes mêmes, votre injustice envers les gens de bien ne saurait être excusée de dureté ou d'extravagance; jugez-en vous-même. Vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins, qu'un autre est fort exact à faire sa cour, qu'un autre encore a une vertu si sensible et si délicate, qu'une piqûre le blesse et le révolte; que celui-ci ne pardonne point, que celle-là n'est pas fâchée encore de plaire, qu'une autre a une vertu fort commode et mène une vie douce et agréable; qu'une autre enfin est toute pétrie d'humeur et de caprice, et que dans l'enceinte de sa maison, personne ne peut compatir avec elle : que sais-je? car les discours et les satires ne finissent pas sur cet article; et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne saurait jamais en faire des saints et les conduire au salut : voilà vos maximes. Et cependant, lorsque nous venons nous-mêmes vous annoncer ici que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle, dissipée et presque toute profane que vous menez, ne saurait être une voie de salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal, vous nous accusez de dureté, et d'outrer les règles et les devoirs de votre état; vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais, mes frères, de quel côté est ici la dureté et l'injustice? Vous damnez les gens de bien, parce qu'ils ajoutent à leur piété quelques endroits qui vous ressemblent; parce qu'ils mêlent quelques-uns de vos défauts à une infinité de vertus et de bonnes œuvres, qui les réparent, et vous vous croyez dans la voie du salut, vous qui n'avez que ces défauts, sans la piété elle-même qui les purifie? O homme! qui êtes-vous donc pour sauver ceux que le Seigneur condamne, et pour condamner ceux qu'il justifie?

Ce n'est pas assez, et vous allez voir encore combien peu sur ce point, vous vous accordez avec vous-mêmes. En effet, lorsque les gens de bien vivent dans une retraite entière, qu'ils ne gardent plus de mesures avec le monde, qu'ils se cachent pour toujours aux yeux du public, qu'ils quittent même certaines places de faveur et de distinction, qu'ils se dépouillent de leurs charges et de leurs dignités, pour vaquer uniquement à leur salut, qu'ils mènent une vie de larmes, de prière, de mortification, de silence (et ces exemples, notre siècle a été assez heureux pour vous en fournir) : qu'avez-vous dit alors? qu'ils poussaient les choses trop loin, qu'on leur donnait des conseils violents, que leur zèle n'était pas selon la science; que si tout le monde les imitait, les devoirs publics seraient négligés, que personne ne rendrait plus à la patrie et à l'Etat les services dont il ne peut se passer; qu'il ne faut point tant de singularité, et que la véritable dévotion c'est de vivre uniment, et de remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés : voilà vos maximes. Mais d'un autre côté, lorsque les gens de bien accordent avec la piété les devoirs de leur état et les intérêts innocents de leur fortune, qu'ils gardent encore certaines mesures de bienséance et de société avec le monde, qu'ils paraissent aux lieux d'où leur rang ne leur permet pas de se bannir, qu'ils participent encore à certains plaisirs publics que la situation où ils se trouvent leur rend inévitables; en un mot, qu'ils sont prudents dans le bien et simples dans le mal : ah! vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes, qu'à ce prix-là il vous paraît fort aisé de servir Dieu, qu'il n'y a rien dans leur dévotion qui vous fasse peur, et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage. La vertu a beau paraître sous différentes faces, il suffit qu'elle soit vertu, pour vous déplaire et mériter vos censures. Accordez-vous donc avec vous-mêmes : vous voulez que les gens de bien soient faits comme vous, et vous les condamnez dès qu'ils vous ressemblent.

Vous renouvelez l'injustice et la dureté des Juifs de notre évangile. Lorsque Jean-Baptiste parut dans le désert, revêtu de poil de chameau, ne mangeant ni ne buvant, et donnant à la Judée le spectacle d'une vertu plus austère que celle de tous les justes et de tous les prophètes qui l'avaient précédé, ils regardaient, dit Jésus-Christ, l'austérité de ses mœurs comme l'illusion d'un esprit imposteur, qui le séduisait et ne le poussait à ces excès que pour lui faire trouver dans la vanité le dédommagement de sa pénitence. Le Fils de l'homme, au contraire, vint ensuite, continue le Sauveur, mangeant et buvant; leur proposant dans sa conduite le modèle d'une vertu plus à portée de la faiblesse humaine, et pour servir d'exemple à tous, menant une vie simple et commune que tous pussent imiter : est-il plus à couvert de leurs censures? ah! ils le font passer pour un homme de plaisir et de bonne

chère, et la condescendance de sa vertu n'est plus dans leur esprit qu'un relâchement qui la flétrit et la déshonore. Les vertus les plus dissemblables ne réussissent qu'à s'attirer les mêmes reproches. Ah! mes frères, que les gens de bien seraient à plaindre, s'ils avaient à être jugés devant le tribunal des hommes! mais ils savent que le monde qui les juge est déjà lui-même jugé.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, mes frères, dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les plus légères imperfections des gens de bien, c'est que si un pécheur célèbre et scandaleux, après une vie entière de crime et d'excès, donne seulement au lit de la mort quelques faibles marques de repentir; s'il prononce seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, et qu'il a toujours blasphémé; s'il consent enfin, après bien des délais et des répugnances, à recevoir les grâces et les derniers remèdes de l'Eglise, qu'on n'osait même lui proposer; ah! vous le rangez parmi les saints: vous dites qu'il a fait une mort chrétienne, qu'il s'est reconnu, qu'il a demandé pardon à Dieu, et là-dessus vous espérez tout de son salut, et vous ne doutez plus que le Seigneur ne lui ait fait miséricorde? Quelques marques forcées de religion qu'on lui a arrachées suffisent, selon vous, pour lui assurer le royaume de Dieu, où rien de souillé n'entrera; suffisent, dis-je, malgré les désordres et les abominations de toute sa vie, et une vie entière de vertu ne suffit pas dans votre esprit pour l'assurer à une âme fidèle dès qu'elle y mêle les plus petites infidélités: vous sauvez l'impie sur les signes les plus frivoles et les plus équivoques de la piété, et vous damnez le juste sur les marques les plus légères et les plus excusables de l'humanité et de la faiblesse.

Je pourrais ajouter, mes frères, qu'à ne consulter même que vos propres intérêts, les imperfections des gens de bien devraient vous trouver plus indulgents et plus favorables. Car, mes frères, eux seuls vous épargnent, cachent vos vices, adoucissent vos défauts, excusent vos fautes, relèvent ce qu'il y a de louable dans vos vertus. Tandis que le monde, que vos égaux, que vos envieux, que vos concurrents, que vos amis prétendus peut-être diminuent vos talents et vos services, parlent avec mépris de vos bonnes qualités, donnent du ridicule à vos défauts, comptent vos malheurs parmi vos fautes, exagèrent vos fautes mêmes, empoisonnent vos discours et vos démarches les plus innocentes; les gens de bien tout seuls vous excusent, vous justifient, sont les apologistes de vos vertus, ou les sages dissimulateurs de vos vices; eux seuls rompent les entretiens, où votre gloire et votre réputation sont attaquées; eux seuls ne se joignent point au public contre vous, et ils sont les seuls pour qui vous manquez d'humanité, et à qui vous ne pardonnez pas même les vertus qui les rendent estimables. Ah! mes frères, rendez-leur du moins ce qu'ils vous prêtent; épargnez vos protecteurs et vos apologistes, et n'infirmez pas en les décriant, les seuls témoignages favorables qui vous restent parmi les hommes.

Mais je n'en dis pas assez: non-seulement les gens de bien ne se joignent point à la malignité du public contre vous, mais eux seuls sont vos amis véritables; eux seuls sont touchés de vos maux, sensibles à vos égarements, occupés de votre salut; ils vous portent dans le cœur; en excusant vos passions et vos désordres devant les hommes, ils en gémissent tous les jours devant Dieu; ils lèvent les mains au ciel pour vous; ils sollicitent votre conversion; ils demandent grâce pour vos crimes, et vous ne sauriez rendre justice à leur vertu et à leur innocence? ah! ils peuvent faire au Seigneur contre vous les mêmes plaintes que lui faisait autrefois le prophète Jérémie contre les Juifs de son temps, censeurs injustes de sa piété et de sa conduite. Seigneur, disait cet homme de Dieu, écoutez les discours et les censures que les ennemis de votre nom répandent contre moi: *Attende, Domine, ad me, et audi vocem adversariorum meorum.* (*Jer.*, XVIII, 19.) Est-ce ainsi, ô mon Dieu! qu'ils me rendent le bien pour le mal; qu'ils paient d'ingratitude et d'inhumanité la sincérité de ma tendresse pour eux, et que les piéges qu'ils me tendent tous les jours sont le seul prix de mon zèle pour leur salut? *Nunquid redditur pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ?* (*Ibid.*, 20.) Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne parais en votre présence que pour vous parler en leur faveur: vous savez que mes larmes ne coulent devant vous que pour effacer leurs crimes; que mes prières ne montent jusqu'à votre trône que pour attirer sur eux vos miséricordes éternelles; vous vous souvenez, Dieu de nos pères, de tous les soupirs que j'ai répandus à vos pieds pour détourner votre colère prête à éclater sur leurs têtes, avec quelle douleur je les ai vus courir à leur perte, et combien leurs prévarications m'ont toujours trouvé plus sensible que leur mépris et leurs dérisions injustes: *Recordare quod steterim in conspectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis.* (*Ibid.*)

Vous sentez sans doute là-dessus, mes frères, toute l'injustice de votre conduite: mais que serait-ce, si, en achevant ce que je m'étais d'abord proposé, je vous montrais que non-seulement vous donnez aux bonnes œuvres des gens de bien des motifs corrompus: ce qui est une témérité; non-seulement vous exagérez leurs plus légères faiblesses: ce qui est une inhumanité; mais encore quand vous n'avez rien à dire contre la droiture de leurs intentions, et que leurs défauts ne donnent point de prise à vos censures, vous vous retranchez à donner du ridicule même à leur vertu; ce qui est une impiété?

Oui, mes frères, une impiété! Vous faites de la religion un jeu, une scène comique; vous la traduisez encore comme autrefois les païens sur un théâtre infâme, et là vous

exposez à la risée des spectateurs ses mystères saints, et ce que la terre a de plus sacré et de plus respectable. Vous pouvez excuser vos passions sur la faiblesse du tempérament et sur la fragilité humaine; mais vos dérisions de la vertu ne sauraient trouver d'excuse que dans un mépris impie de la vertu même : cependant ce langage d'irréligion et de blasphème si autorisé dans le monde n'est plus qu'un enjouement, un jeu d'esprit, un langage dont la vanité elle-même s'honore.

Mais, mes frères, par là vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes; vous déshonorez la vertu et vous la rendez inutile aux autres; vous tentez la vertu et vous la rendez insoutenable à elle-même.

Vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes. Oui, mon cher auditeur, l'exemple des gens de bien était un moyen de salut que la bonté de Dieu vous avait préparé; or sa justice, indignée des dérisions que vous faites de ses miséricordes sur ses serviteurs, les retire à jamais de vous, et il vous punit du mépris que vous faites de la piété en vous refusant le don de la piété même. Les rois de la terre vengent avec éclat les injures qu'on fait à leurs statues; parce que ce sont des monuments publics et sacrés qui les représentent et qui expriment au naturel la majesté de leurs traits et de leur visage. Mais les justes sont ici-bas les statues vivantes du grand Roi, les images véritables d'un Dieu saint; c'est en eux qu'il peint la majesté de ses traits les plus purs et les plus brillants, et il frappe toujours d'un anathème éternel les sacriléges qui osent en faire le sujet de leurs dérisions et de leurs outrages.

D'ailleurs, quand même le Seigneur, pour punir vos dérisions de la piété, ne vous refuserait pas le don inestimable de la piété même, elles vous forment un respect humain invincible qui ne vous permettra jamais d'en prendre le parti. Car, je vous prie, si jamais lassé du monde, de vos désordres, de vous-même, vous voulez revenir à Dieu et sauver votre âme que vous perdez, comment oserez-vous vous déclarer pour la piété, vous qui en avez fait si souvent des plaisanteries publiques et profanes? comment pourrez-vous vous faire une gloire des devoirs de la religion, vous à qui on entend dire tous les jours qu'on perd l'esprit dès qu'on devient dévot; qu'un tel et une telle avaient mille bonnes qualités qui les faisaient souhaiter partout; mais que la dévotion les a gâtés à un point qu'ils sont devenus insupportables; qu'ils affectent de se donner du ridicule; qu'il semble qu'il faut renoncer au sens commun dès qu'on a levé l'étendard de la piété; que le Seigneur vous préserve de cette manie; que vous tâchez d'être honnête homme, mais que Dieu merci vous n'êtes pas dévot. Quel langage! c'est-à-dire que, Dieu merci, vous êtes marqué d'avance du caractère des réprouvés; que vous pouvez bien vous répondre que vous ne changerez point et que vous mourrez tel que vous êtes. Quelle impiété! et c'est parmi des chrétiens qu'on tient tous les jours ces discours avec ostentation et avec complaisance!

Ah! mes frères, permettez ici une réflexion à ma douleur. Les patriarches, ces hommes si vénérables, si puissants, même selon le monde, ne se faisaient connaître aux rois et aux peuples des différents pays où l'ordre du Seigneur les conduisait que par ces termes religieux : Je crains le Seigneur : *Timeo Deum.* Ils ne se renommaient pas par la grandeur de leur race dont l'origine touchait encore à celle de l'univers par la gloire de leurs ancêtres, par l'éclat du sang d'Abraham, de cet homme le vainqueur des rois, le modèle de tous les sages de la terre, et le seul héros dont le monde pouvait alors se glorifier. Nous craignons le Seigneur! c'était-là leur titre le plus pompeux, leur noblesse la plus auguste, le seul caractère par où ils voulaient être distingués de tous les autres hommes : c'était le signe magnifique qui paraissait à la tête de leurs tentes et de leurs troupeaux, qui brillait dans leurs étendards, et qui portait partout avec eux la gloire de leur nom et celle du Dieu de leurs pères. Et nous, mes frères, nous nous défendons de la réputation d'homme juste et craignant Dieu comme d'un titre de honte et d'infamie; nous étalons avec orgueil les vaines distinctions du rang et de la naissance, les marques frivoles de nos noms et de nos dignités nous précèdent, nous annoncent partout, et nous cachons le signe glorieux du Dieu de nos pères, et nous nous glorifions même de n'être pas du nombre de ceux qui le craignent et qui l'adorent. O Dieu! laissez donc à ces hommes insensés une gloire si affreuse; confondez leur extravagance et leur impiété en permettant qu'ils se glorifient jusqu'à la fin de leur confusion et de leur ignominie.

Ce n'est pas tout, mes frères; non-seulement par ces dérisions déplorables vous vous rendez la vertu inutile à vous-mêmes, vous la rendez encore odieuse et inutile aux autres; c'est-à-dire non-seulement vous vous fermez à vous-mêmes toutes les voies de votre retour à Dieu, vous les fermez encore à une infinité d'âmes que la grâce presse en secret de sortir de leurs crimes et de vivre chrétiennement; qui n'osent se déclarer de peur de s'exposer à vos railleries profanes; qui ne craignent dans une nouvelle vie que le ridicule que vous donnez à la vertu; qui n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix du ciel qui les appelle, et balancent dans la grande affaire de l'éternité, entre les jugements de Dieu et vos dérisions insensées.

C'est-à-dire que par là vous anéantissez le fruit de l'Evangile que nous annonçons, et rendez notre ministère inutile : vous ôtez à la religion sa terreur et sa majesté, et répandez sur tout l'extérieur de la piété un ridicule qui retombe sur la religion même; vous perpétuez dans le monde les préjugés con-

tre la vertu, et maintenez parmi les hommes l'illusion la plus universelle dont le démon se sert pour le séduire, qui est de traiter la piété de travers et de folie; vous autorisez les blasphèmes des libertins et des impies; vous accoutumez les pécheurs à se faire du vice et du dérèglement, un sujet d'ostentation et de gloire et à regarder la débauche comme un bon air, en l'opposant au ridicule de la vertu. Que dirai-je enfin ? par vous la piété devient la fable du monde, le jouet des impies, la honte des pécheurs, le scandale des faibles, l'écueil même des justes; par vous le vice est en honneur, la vertu est avilie, les vérités s'affaiblissent, la foi s'éteint, la religion s'anéantit, la corruption gagne, et comme le prophète l'avait prédit, la désolation persévère jusqu'à la consommation et la fin.

Ajoutons encore : par vous la vertu devient insoutenable à elle-même; vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes, vous ébranlez leur foi, vous découragez leur zèle, vous suspendez leurs bons désirs, vous étouffez dans leur cœur les plus vives impressions de la grâce, vous les arrêtez sur mille démarches de ferveur et de vertu, qu'ils n'osent exposer à l'impiété de vos censures, vous les obligez malgré eux de se conformer encore à vos usages et à vos maximes qu'ils détestent, à rabattre de leur retraite, de leurs austérités, de leurs prières, et à ne consacrer à ces devoirs que des moments dérobés qui puissent échapper à vos regards et à vos railleries, et par là, vous privez l'Eglise de l'édification de leurs exemples; les faibles, du secours qu'ils y trouveraient; les pécheurs, de la confusion qui leur en reviendrait; les justes, d'une consolation qui les soutiendrait; et la religion, d'un spectacle qui l'honore.

Hélas, mes frères! les tyrans ne faisaient autrefois des dérisions publiques des chrétiens, qu'en leur reprochant leurs superstitions prétendues ; ils se moquaient des honneurs publics qu'ils leur voyaient rendre à Jésus-Christ, à un crucifié, et de la préférence qu'ils lui donnaient sur Jupiter et sur les dieux de l'empire, dont la pompe et la magnificence des temples et des autels, l'ancienneté des lois et la majesté des Césars, rendaient le culte respectable; du reste, ils donnaient des éloges publics à leurs mœurs; ils admiraient leur modestie, leur frugalité, leur charité, leur patience, leur vie innocente et mortifiée, leur éloignement des cirques et des plaisirs publics; ils ne pouvaient s'empêcher de regarder avec vénération les mœurs sages, retirées, pudiques, douces, bienfaisantes de ces hommes simples et fidèles. Vous, au contraire, plus insensés, vous ne trouvez pas mauvais qu'ils adorent Jésus-Christ, et qu'ils mettent dans le mystère de la croix leur confiance et leur salut ; mais vous trouvez ridicule qu'ils s'interdisent les plaisirs publics, qu'ils vivent dans la pratique de la retraite, de la mortification, de la prière ; mais vous les trouvez dignes de vos dérisions et de vos censures, parce qu'ils sont humbles, simples, chastes et modestes, et la vie chrétienne qui a pu trouver des admirateurs jusque parmi les tyrans, ne trouve auprès de vous que des traits moqueurs et des railleries profanes.

Quelle folie, mes frères! de ne trouver dignes de risée dans un monde qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagances; de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connaissent le frivole et qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir! quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux anges, utiles à leurs frères ! quelle folie de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attend, et de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe !

Respectons la vertu, mes frères; elle seule sur la terre mérite notre admiration et nos hommages. Si nous sommes encore trop faibles pour en remplir les devoirs, soyons assez équitables pour en estimer l'éclat et l'innocence; si nous ne pouvons pas vivre comme les justes, souhaitons de le devenir, envions leur destinée; si nous ne pouvons pas encore imiter leurs exemples, regardons les dérisions de la vertu, non-seulement comme des blasphèmes contre l'Esprit-Saint, mais comme des outrages faits à l'humanité, que la vertu toute seule honore; reprochons-nous les vices qui ne nous permettent pas de ressembler aux gens de bien, loin de leur reprocher les vertus qui nous les rendent dissemblables ; en un mot, par notre respect véritable pour la piété, méritons d'obtenir un jour le don de la piété même.

Et vous, mes frères, qui servez le Seigneur, souvenez-vous que les intérêts de la vertu sont entre vos mains; que les faiblesses, que les taches que vous y mêlez, deviennent, pour ainsi dire, les taches de la religion même : comprenez tout ce que le monde attend de vous, et quels engagements vous contractez envers le public lorsque vous vous déclarez pour le parti de la piété, et avec quelle dignité, quelle fidélité, quelle élévation vous devez soutenir le caractère et le personnage de serviteur de Jésus-Christ. Oui, mes frères, soutenons avec majesté les intérêts de la vertu, et les regards de ceux qui la méprisent ; achetons le droit d'être insensibles à leurs censures, en n'y donnant point de lieu; forçons le monde de respecter ce qu'il ne saurait aimer ; ne faisons pas de la profession sainte de la piété un gain sordide, un vil intérêt, une vie d'humeur et de caprice, un titre de mollesse et d'oisiveté, une singularité qui nous honore, un entêtement qui nous flatte, un esprit de division qui nous sépare ; faisons-en le prix de l'éternité, la voie du ciel, la règle de nos devoirs, la réparation de nos crimes, un esprit de modestie qui nous cache, une componction qui nous humilie, une douceur qui nous rapproche de nos frères, une charité qui les souffre, une indulgence qui les attire, un esprit de paix qui nous les lie, et enfin, une union de cœurs, de désirs, d'affections,

de biens et de maux sur la terre qui sera l'image et l'espérance de cette union éternelle, que la charité doit consommer dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON XXIX.

### *Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.*

#### SUR LA MORT.

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ. (*Luc.*, VII, 12.)

*Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique de sa mère.*

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes? C'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée : elle le lui enlève dans la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie; en un temps où, échappé aux accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison, qui commence l'homme, il paraissait le moins exposé aux surprises de la mort, et laissait enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée; assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur, par la consolation de ces discours vagues et communs, qu'une tristesse profonde n'écoute guère; ils entourent avec elle le triste cercueil, ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence; l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle, mais est-il une instruction? ils en sont frappés, attendris; mais en sont-ils moins attachés à la vie? et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit avec le bruit et la décoration des funérailles?

A de semblables exemples, mes frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs, sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devait être l'affaire d'un jour. On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines, mais l'objet qui nous frappait, une fois disparu, le cœur redevenu tranquille se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachements pour la terre, ne sont pas moins vifs que si nous travaillions pour des années éternelles, et au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets dont on vient de voir de ses propres yeux, et toucher presque de ses mains le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraie et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image : ce qu'elle a d'incertain nous endort et nous rassure; ce qu'elle a de terrible et de certain nous en fait craindre la pensée. Or je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine, vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper et de vous y laisser surprendre : la mort est certaine, vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver : c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé, et comme si c'était un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Ce n'était point là notre première destinée : l'Auteur de notre être avait d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité; il avait mis en nous un germe de vie que la révolution des temps et des années n'aurait ni affaibli, ni éteint; son ouvrage était concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siècles et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme, et Adam devint mortel dès qu'il devint pécheur : *C'est par le péché*, dit l'Apôtre, *que la mort est entrée dans le monde.* (*Rom.*, V, 12.)

Nous la portons donc tous en naissant, dans le sein, il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours, chaque instant nous dérobe une partie de notre vie et nous avance d'un pas vers le tombeau : le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit, les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent; ce feu spirituel qui nous anime au dedans nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? et le plus ou le moins que nous avons à vivre, fait-il une différence assez grande, pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées

n'est pas égale : les uns voient croître en paix jusqu'à l'âge le plus reculé le nombre de leurs années, et héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours au milieu d'une nombreuse postérité ; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient, comme le roi Ezéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchent en vain, comme lui, le reste de leurs années* (*Isa.*, XXXVIII, 10) ; enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous incertains de la durée de nos jours, et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable; le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude, qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fonds même.

Or je dis d'abord, mes frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parce qu'on peut vous redemander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix comme si vous ne deviez jamais la perdre? parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire? Et dans quelle autre affaire que celle du salut l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Evangile, qui, sous prétexte que son maître tardait de revenir et qu'il ignorait l'heure de son arrivée, usait de ses biens comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse? et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah, mes frères! si l'heure était marquée à chacun de nous, si le royaume de Dieu venait avec observation, si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles; nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous ; cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux : ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets, et notre vie, ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes frères? la mort, vue de loin, à un point sûr et marqué, nous effrayerait, nous détacherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse; et cette même mort, incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant, et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort qui est peut-être à la porte, ne nous occupe point, nous laisse tranquilles ; que dis-je ? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune : et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

Remarquez en effet, mes frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage et qui fait quelque usage de sa raison : 1° La surprise de ce dernier jour que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir ; il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs que leur singularité rend plus terribles et cependant moins appréhendés : c'est un malheur familier; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples ; presque tous les hommes sont surpris de la mort, tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyaient encore loin; tous se disaient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Evangile : *Mon âme, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années.* (*Luc.*, XII, 19.) Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir ; tous vous ont laissé vous-même étonné de la promptitude de leur mort : vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes ; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sorti

heureusement aujourd'hui, mais vous y avez vu périr des gens qui se promettaient d'en sortir comme vous. Il faudra demain rentrer en lice : qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seul? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier et qui ne l'ait été à vos yeux; de quelques-uns de vos frères, point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau; et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple: point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais: point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort; et Balthazar expire autour d'une table somptueuse: point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël: point de crime qui ne puisse finir vos crimes; et Zamri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian: point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort. En un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites, vous en convenez, et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

2° Si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse. Car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches ou dans des contrées étrangères, dans le lit de sa douleur ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre où les conditions ne changeront plus; entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante au sortir du corps; si elle sera environnée de lumière et portée aux pieds du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux et précipitée dans les abîmes: vous êtes entre ces deux éternités, vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez: la mort seule vous découvrira ce secret, et dans cette incertitude vous êtes tranquille! et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devait décider de rien pour vous! Ah! mes frères, si tout devait finir avec nous, l'impie aurait encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie; mangeons et buvons, nous mourrons demain: plus il trouverait de douceur à vivre, plus il aurait raison de craindre la mort qui ne serait pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous à qui la foi découvre au delà des peines ou des récompenses éternelles, nous qui devons arriver à la mort incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je? de la fureur (en ne tenant pas, à la vérité, le même discours que l'impie: *Mangeons et buvons, nous mourrons demain* [*Isai.*, XXII, 13]); mais de vivre comme si nous pensions comme lui? Eh! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir par les précautions de la foi ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans une âme qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles.

3° Dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril peut nous rassurer, ou des ressources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles, ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction qui nous apprend, à nos dépens, à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude dont il s'agit, mes frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous ne diminue rien au nôtre; toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort sont d'ordinaire des illusions; et la religion elle-même, qui les fournit, n'en espère presque rien: enfin, la surprise est sans retour; nous ne mourons qu'une fois, et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai, mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? Sur la jeunesse, qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse! mais le fils de la veuve de Naïm était jeune: la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse! mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous: des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces

beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalon, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse! mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera longtemps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour, un jeune prince, l'espérance de l'Etat, l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics, la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble pour toujours, une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse! que la France serait heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! Hélas! c'est la saison des périls et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? Sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint : il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps, ruiné par les désordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas, mes frères! ce qui doit finir peut-il vous paraître long? Regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? Pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel; tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore; vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce que le peu de chemin qui vous reste à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? Ses années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et, nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène, les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques; un nouveau monde s'est élevé, insensiblement et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même. Le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. *Où sont maintenant parmi nous les sages*, dit l'Apôtre? (I *Cor.*, I, 20.) Et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être?

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près, nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles; nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui, nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés, qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle

décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile. Un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un degré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé, celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer; un autre enfin vous approche d'une dignité et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui; et là-dessus on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

1° L'heure de la mort est incertaine; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie. Donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas. Donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paraître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel. Donc les royaumes du monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres, et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra au lit de la mort s'en séparer pour toujours. Donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos désirs doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel, que personne ne puisse plus vous ravir.

2° L'heure de votre mort est incertaine. Donc vous devez mourir chaque jour, ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris, regarder toutes vos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tout moment qu'on vienne lui redemander son âme, faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

3° Enfin, l'heure de votre mort est incertaine. Donc ne différez pas votre pénitence; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur; le temps presse; vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie? la mort que vous porteriez dans le sein vous permettrait-elle des délais et des remises? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions: vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché; hâtez-vous d'y remédier; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun; le breuvage empoisonné qui infecte votre âme ne saurait vous mener loin: la bonté de Dieu vous offre encore le remède; hâtez-vous, encore une fois, d'en user tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudrait-il des exhortations pour vous y résoudre? ne devrait-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison? Faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent à faire des efforts pour se garantir du naufrage? Devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paraître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu: vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage: vous imitez leur négligence; la même surprise vous attend, vous mourrez comme eux avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avait annoncé, et nous vous l'annonçons; leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour: c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre: nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes frères, les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si, de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudents de ne pas vous en occuper davantage que si elle ne devait jamais arriver, ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant vous excuse encore moins de la folie d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

SECONDE PARTIE.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne, entrer dans les abîmes de l'éternité, devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie : on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse; nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devait hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourrait réveiller en nous avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules; nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes frères, ces frayeurs excessives étaient pardonnables à des païens, pour qui la mort était le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendaient rien au delà du tombeau, et que, vivant sans espérance, ils mouraient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais comme elle est incertaine, je ne comprends pas que, parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : il me semble, au contraire, que, plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendrait indolent et inappliqué? les terreurs outrées de votre imagination vous guériraient de cette crainte sage même qui opère le salut? et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? Quoi! s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête? Ah! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme; et au lieu de prendre dans la sagesse de la religion toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit; et, semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si en éloignant cette pensée vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse. Mais pensez-y ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir vous rapproche d'elle, et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? vous l'augmentez, vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible! Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit faible et timide s'y accoutumerait insensiblement; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation, au lit de la mort; elle ne serait plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne; la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir, et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troublerait, ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdrait la raison, dites-vous, si l'on y pensait tout de bon. On en perdrait la raison! mais tant d'âmes fidèles, qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitents, qui s'enfermaient tout vivants dans des tombeaux, pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints, qui mouraient tous les jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison! c'est-à-dire, vous regarderiez le monde comme un exil; les plaisirs, comme une ivresse; le péché, comme le plus grand des

malheurs ; les places, les honneurs, la faveur, la fortune, comme des songes ; le salut, comme la grande et unique affaire. Est-ce là perdre la raison ? Heureuse folie ! et que n'êtes-vous, dès aujourd'hui, du nombre de ces sages insensés ! Vous en perdriez la raison ! oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit ; oui, cette raison corrompue, qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes ; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie, qui regarde comme une faiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne ; mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Evangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez. Mais cette sagesse, préférable, dit l'Esprit-Saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre ; cette sagesse si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au-dessus de lui-même ; cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre âme. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'était mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, serait capable de faire tout quitter et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes ; c'est-à-dire de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais, de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires ? Commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt ; et il est bien plus aisé de modérer les excès de piété que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais, d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zèle : vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne ; vous ne vous connaissez pas vous-même ; vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement : voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût dû le mener trop loin, et qui, au sortir de là, vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouva dans sa lâcheté la tentation qu'il ne semblait craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion ! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout ; la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler, et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement ; on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle ? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition ? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime ? Rien n'est de trop pour le monde, et tout est excès pour Dieu ; on craint et on se reproche de n'en pas faire assez pour une fortune de boue, et on s'arrête de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu, d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme ; car cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière, dont Dieu vous favorise. Hélas ! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être ! Combien de sages et de philosophes, dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières à la voir arriver tranquillement, et ne raisonnent toute leur vie que pour se préparer, en ce dernier moment, à une constance et à une sérénité d'esprit aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même ! Combien de ces hommes, follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée ! (Cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous que partout ailleurs ; et je parle devant une cour où ceux qui la composent sont en possession d'en donner l'exemple aux autres.) Combien de pécheurs, dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image ! Combien d'autres, enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils doivent mourir ! C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait, de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme ; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui ; si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par là : votre salut paraît attaché à ce remède. Que faites-vous donc, en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires ? Vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter

votre retour à Dieu; vous rendez inutile une grâce qui vous est propre; vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé, et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait, non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors, l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité; vous courrez à un plaisir, au sortir d'une pompe lugubre; vous verrez des mêmes yeux, ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion; alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires, jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit, pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore; rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions; venez quelquefois, sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer, en présence de leurs cendres, sur la vanité des choses d'ici-bas; venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire; venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et, de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant: des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes, Mais que sont-ils devant Dieu? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place; représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort; vos membres engourdis et déjà saisis d'un froid mortel, votre langue déjà liée des chaînes de la mort, vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à disparaître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets, par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource, entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant: vous-même alors, dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres et près de paraître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible: vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin, vous y viendrez, et, quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors sera d'avoir fait de toute votre vie l'etude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible; vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle: ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà, pour punir les infidélités et les désordres de votre vie; c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui tout couvert des plaies les plus honteuses, qui défigurent en vous son image, et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce serait périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience; finissez et expiez vos passions criminelles; rappelez Dieu dans votre cœur; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtiments; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort; alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement, et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu du monde et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car dites-moi, mes frères, qu'a la mort de si effrayant pour une âme fidèle? de quoi la sépare-t-elle? D'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui était défendu de faire servir à la félicité de ses sens; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre; de son corps qui avait été jusque-là, ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints désirs; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeaient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendaient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes; de ses places et de ses dignités, qui, en multipliant ses devoirs, augmentaient ses périls; enfin de la vie, qui n'était pour elle qu'un exil et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte? Elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume; la possession de Dieu même, assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir; la délivrance de toutes ses passions, qui avaient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines; une paix

inaltérable, qu'elle n'avait jamais pu trouver dans le monde; la dissolution de tous les liens qui l'attachaient à la terre, et qui l'y retenaient comme captive; enfin la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu! pour une âme fidèle, qui puisse l'y attacher? C'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables; où les violences doivent être continuelles; où il faut tout refuser à ses sens; où tout nous tente, et tout nous est interdit; où ce qui plaît le plus est ce qu'il faut le plus fuir et craindre; en un mot, où si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne? Et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Aussi, mes frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction? Ils savent que leur fin est proche, que les tribulations courtes et passagères de cette vie seront suivies d'un poids de gloire éternelle; et dans cette pensée ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvements dangereux qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice? Ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le leur rendra céleste et spirituel, et qu'alors, délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ? et leur foi plus faible est-elle sur le point de se ralentir ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Evangile? Ah! le jour du Seigneur n'est pas loin; ils touchent à la bienheureuse récompense; et la fin de leur course, qu'ils voient déjà, les anime et leur fait reprendre de nouvelles forces. Ecoutez comme l'Apôtre consolait autrefois les premiers fidèles: *Mes frères*, leur disait-il, *le temps est court; le jour approche, le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas; réjouissez-vous donc, je vous le dis encore, réjouissez-vous.* (I *Cor.*, VII, 29; *Rom.*, XIII, 12; *Philipp.*, IV, 5; *Hebr.*, X, 37; *Philipp.*, IV, 4.) C'était là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des Juifs et la risée des gentils. Ils savaient que la mort allait essuyer leurs larmes, qu'alors il n'y aurait plus pour eux ni deuil, ni douleur, ni souffrance; que tout y serait nouveau: et cette pensée adoucissait toutes leurs peines. Ah! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur ferait pas goûter la mort et qu'il les laisserait vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance; et en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes frères, parce que, pour des hommes affligés et malheureux, comme ils étaient, la mort devait paraître une ressource. Vous vous trompez: ah! ce n'étaient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisaient leur malheur et leur tristesse; c'était là leur joie, leur consolation, leur gloire; nous nous glorifions dans les tribulations, disaient-ils: *Gloriamur in tribulationibus* (*Rom.*, V, 3); c'était l'éloignement où ils vivaient encore de Jésus-Christ; c'était là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendait la mort si dérisable. Tandis que nous sommes dans le corps, disait l'Apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur; et cet éloignement était un état triste et violent pour ces hommes fidèles. Toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme, depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep; comme des ruisseaux éloignés de leur source; comme des étrangers errants loin de leur patrie; comme des captifs enchaînés dans une prison, qui attendent leur délivrance; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ, notre chef, est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure; nous attendons la bienheureuse espérance et l'avénement du Seigneur; ce désir fait toute notre piété et notre consolation; et ne pas désirer cet heureux moment pour un chrétien, et le craindre et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui; c'est renoncer aux promesses de la foi et au titre glorieux de citoyen du ciel; c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous.

Non, mes frères, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une âme juste. Arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde qui ne lui avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avait jamais aimé; ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre, qu'elle avait toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avait pas laissé de craindre les dangereuses illusions; elle sent sans inquiétude, que dis-je? avec plaisir, ce corps mortel qui avait été la matière de toutes ses tentations et la source fatale de toutes ses faiblesses, se revêtir de l'immortalité; elle ne regrette rien sur la terre, où elle ne laisse rien, et

d'où son cœur s'envole comme son âme; elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course et de finir ses jours en un âge encore florissant ; au contraire, elle remercie son libérateur d'avoir abrégé ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avaient tant coûté à la faiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées. Elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu ; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres; et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfants des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le Seigneur tout seul qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi, tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs, voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur; elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle était sortie. Puissiez-vous, mes frères, voir ainsi terminer votre course : c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

## SERMON XXX.

*Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.*

### HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

Veni et vide. (*Joan.*, XI, 34.)

*Venez et voyez.*

Il n'est point de pécheur invétéré qui eût la force de se souffrir dans l'horreur de son état, s'il pouvait se voir au naturel et se connaître. Une âme qui a vieilli dans le crime n'est supportable à elle-même que parce que la même passion, qui fait tous ses malheurs, les lui cache; et que son désordre est en même temps, et le glaive cruel qui fait la plaie, et le bandeau fatal qui la dérobe aux yeux du malade.

Voilà pourquoi l'Eglise, pour découvrir le pécheur à lui-même durant ce temps de pénitence, nous représente presque tous les jours, sous de nouvelles images, l'état déplorable d'une âme qui croupit depuis longtemps dans son péché : tantôt sous la figure d'un paralytique de trente-huit ans; et c'est pour nous marquer l'insensibilité et la paix funeste qui suit toujours l'habitude du crime: tantôt sous le symbole d'un prodigue réduit à vivre avec les plus vils animaux ; et sous ces traits, elle veut nous faire sentir son avilissement et sa honte: tantôt sous l'image d'un aveugle-né ; et c'est pour nous peindre l'horreur et la profondeur de ses ténèbres: tantôt, enfin, sous la parabole d'un esprit sourd et muet; et c'est pour nous figurer plus vivement l'asservissement où l'habitude criminelle retient toutes les puissances d'une âme infortunée.

Aujourd'hui, comme pour rassembler tous ces traits différents sous une seule image encore plus terrible et plus touchante, l'Eglise nous propose Lazare dans le tombeau, mort depuis quatre jours, exhalant déjà l'infection et la puanteur, les pieds et les mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, et n'excitant plus que l'horreur de ceux mêmes que la tendresse et le sang lui avaient le plus étroitement unis pendant sa vie.

Venez donc, et voyez, vous, mon cher auditeur, qui vivez depuis tant d'années sous le joug honteux du désordre, et qui n'êtes point touché du malheur de votre état : *Veni et vide.* Accourez à ce tombeau que la voix de Jésus-Christ va ouvrir aujourd'hui à vos yeux, et venez voir dans ce spectacle d'infection et de pourriture l'image naturelle de votre âme : *Veni et vide.* Vous courez à des spectacles profanes pour y voir vos passions représentées sous des couleurs agréables et trompeuses ; venez les voir ici exprimées au naturel ; venez voir dans ce cadavre infect et puant ce que vous êtes aux yeux de Dieu, et combien votre état est digne de vos larmes : *Veni et vide.*

Mais, de peur qu'en exposant ici seulement toute l'horreur de l'état d'une âme qui vit dans le désordre, je la trouble et la décourage, sans lui tendre la main et lui aider à sortir de cet abîme ; pour ne rien omettre de l'histoire de notre évangile, je la partagerai en trois réflexions. Vous verrez dans la première combien est affreux et déplorable l'état d'une âme qui vit dans l'habitude du désordre ; je vous montrerai dans la seconde par quels moyens elle en peut sortir; et dans la troisième, quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance. O mon Dieu ! faites entendre aujourd'hui votre voix puissante à ces âmes infortunées qui reposent dans les ténèbres et dans les ombres de la mort; ordonnez encore une fois à ces ossements arides de se ranimer et de recouvrer la lumière et la vie de la grâce qu'ils ont perdue. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Je remarque d'abord trois circonstances principales dans le spectacle déplorable qu'offre à vos yeux Lazare mort et enseveli. 1° Devenu déjà un amas de vers et de pourriture, il répand l'infection et la puanteur : *Jam fetet;* et voilà la profonde corruption d'une âme dans le péché d'habitude. 2° Un voile lugubre couvre ses yeux et son visage: *Et facies ejus sudario erat ligata ;* et voilà l'aveuglement funeste d'une âme dans le péché d'habitude. 3° Enfin, il paraît dans le tombeau les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus instilis;* et voilà la triste servitude d'une âme dans le péché d'habitude. Or, c'est cette corruption profonde, ce fu-

neste aveuglement, cette triste servitude, figurés par le spectacle de Lazare mort et enseveli, qui forment précisément toute l'horreur et toute la misère d'une âme morte depuis longtemps aux yeux de Dieu.

En premier lieu, il n'est pas d'image plus naturelle d'une âme qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Aussi les livres saints nous représentent partout l'état du péché sous l'idée d'une mort affreuse; et il semble que l'Esprit de Dieu n'a trouvé rien de plus propre que cette triste image pour nous faire entrevoir du moins toute la difformité d'une âme en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie; elle altère ensuite tous ses traits et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie, et c'est par là que le péché commence à défigurer la beauté de l'âme. Car, mes frères, Dieu est la vie de nos âmes, la lumière de nos esprits, le mouvement, pour ainsi dire, de nos cœurs. Notre justice, notre sagesse, notre vérité, ne sont que l'union d'un Dieu juste, sage, véritable avec notre âme; toutes nos vertus ne sont que les différentes influences de son Esprit qui habite en nous; c'est lui qui excite nos bons désirs, qui forme nos saintes pensées, qui produit nos lumières pures, qui opère nos volontés justes; de sorte que toute la vie spirituelle et surnaturelle de notre âme n'est que la vie de Dieu en nous, comme parle l'Apôtre.

Or, par un seul péché, cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet Esprit se retire, tous ces mouvements sont suspendus. Ainsi, l'âme sans Dieu est une âme sans vie, sans mouvement, sans lumière, sans vérité, sans justice, sans charité; ce n'est plus qu'un chaos, un cadavre; sa vie n'est plus qu'une vie imaginaire et fantastique; et, semblable à ces cadavres qu'un esprit étranger anime, elle paraît vivre et agir, mais elle demeure dans la mort : *Vivens, mortua est.* (I *Tim.*, V, 6.)

Voilà le premier degré de mort que tout péché qui sépare une âme de Dieu introduit en elle; mais l'habitude du péché, qui est comme une mort invétérée, va plus loin. Aussi Lazare, non-seulement n'a plus de vie dans le tombeau, mais comme il y est depuis quatre jours, la corruption de son cadavre commence à répandre l'infection : *Jam fetet, quatriduanus est enim.* Car, quoique le premier péché, qui nous fait perdre la grâce, nous laisse aux yeux de Dieu sans vie et sans mouvement, on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines impressions de l'Esprit-Saint, certaines facilités à recouvrer la grâce perdue. La foi n'est pas éteinte, les sentiments de vertu pas encore effacés; la sensibilité aux vérités du salut pas encore endurcie : c'est un cadavre, à la vérité, mais qui, depuis peu expiré, conserve encore je ne sais quelles impressions de chaleur qui semblent partir d'un reste de vie. Mais, à mesure que l'âme demeure dans la mort et persévère dans le crime, la grâce se retire; tout s'éteint en elle, tout s'altère, tout se corrompt, et sa corruption devient universelle : *Jam fetet, quatriduanus est enim.*

Je dis universelle. Oui, mes frères, tout change, tout se corrompt dans une âme par la continuité du désordre : les dons de la nature, la douceur, la droiture, l'humanité, la pudeur, les talents même de l'esprit, les bienfaits de la grâce, les sentiments de religion, les remords de la conscience, les terreurs de la foi, la foi elle-même; la corruption entre dans tout, altère tout, et change en pourriture et en spectacle d'horreur, et les dons du ciel, et les bienfaits de la terre. Rien ne demeure dans sa première situation: les traits les plus beaux sont ceux qui deviennent les plus hideux et les plus méconnaissables; les agréments de l'esprit deviennent l'assaisonnement des passions et de la débauche; les sentiments de religion se changent en libertinage; la supériorité des lumières, en orgueil et en une affreuse philosophie; la noblesse des sentiments n'est plus qu'une ambition sans borne et sans mesure; la bonté et la tendresse du cœur, qu'un abandonnement à des amours impurs et profanes; les principes de gloire et d'honneur, qui avaient passé en nous avec le sang de nos ancêtres, qu'une ostentation de vanité, et la source de nos haines et de nos vengeances; notre rang, notre élévation, l'occasion de nos envies, de nos basses jalousies; enfin, nos biens et notre prospérité, l'instrument funeste de tous nos crimes : *Jam fetet, quatriduanus est enim.*

Mais la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul : un cadavre ne saurait être longtemps caché sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour; on ne peut croupir longtemps dans le désordre, sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse sentir. On a beau cacher sous des mesures pénibles l'ignominie d'une conduite désordonnée; on a beau blanchir le sépulcre plein de pourriture et d'infection, la puanteur se répand, le crime se trahit tôt ou tard lui-même; une fumée noire et empestée sort toujours de ce feu profane qu'on cachait avec tant de soin. Une vie déréglée se manifeste par mille endroits; le public désabusé ouvre enfin les yeux, et plus on est découvert, et plus on se découvre : on s'accoutume à son ignominie, on se lasse de la gêne et de la contrainte; le crime, qui coûte encore des attentions et des mesures, paraît trop acheté; on se démasque, on secoue ce reste de joug et de pudeur qui nous faisait encore craindre les yeux des hommes, on veut jouir du désordre sans précaution et sans embarras; et alors, des domestiques, des amis, des proches, la cour, la ville, la province, tout se sent de l'infection de nos déréglements et de nos exemples; notre rang, notre élévation ne servent plus qu'à rendre plus éclatant et plus immortel le scandale de nos déréglements; en mille lieux nos excès servent de modèle; le spectacle de nos mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le

crime troublait encore; peut-être même on nous cite; on se sert de notre exemple pour séduire l'innocence et vaincre une pudeur encore craintive; et jusqu'à notre mort, le bruit de nos dissolutions souillera encore la mémoire des hommes, embellira peut-être des histoires lascives; et longtemps après nous, et dans les âges qui nous suivront, le souvenir de nos crimes fera encore des coupables.

Enfin, mais je n'oserais le dire ici, la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même : la débauche laisse sur sa chair des traces honteuses de ses désordres ; l'infection de son âme se répand souvent jusque sur un corps qu'il a fait servir à l'ignominie. Il dit par avance à la pourriture, comme Job : *Vous êtes mon père;* et aux vers : *c'est vous qui m'avez formé* (*Job*, XVII, 14); et la corruption de son corps est une image affreuse de celle de son âme : *Jam fetet, quatriduanus est enim.*

Grand Dieu! puis-je donc me flatter que vous voudrez encore jeter sur moi quelques regards de miséricorde ? Ne frémirez-vous pas encore à la vue de cet amas de crimes et de pourriture que mon âme offre à vos yeux, comme vous frémissez aujourd'hui sur le tombeau de Lazare ? Ah ! détournez, Seigneur, vos yeux saints et terribles de ma profonde misère; mais faites que je ne les en détourne plus moi-même, et que je ne me regarde plus qu'avec toute l'horreur que mon état mérite. Otez le bandeau qui me cache moi même à moi-même : mes maux seront à demi guéris dès que je pourrai les voir et les connaître?

Et voilà la seconde circonstance de l'état déplorable de Lazare. Un voile lugubre couvrait son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata.* C'est l'aveuglement profond qui forme le second caractère de l'habitude criminelle.

J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable; c'est un faux jugement qui nous fait chercher dans la créature le repos, la grandeur, l'indépendance, que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu seul ; c'est un nuage qui dérobe à nos yeux l'ordre, la vérité, la justice, et substitue à leur place de vains fantômes. Cependant une première chute n'éteint pas tout à fait nos lumières : elle n'est pas toujours suivie d'une nuit profonde. A la vérité, l'Esprit de Dieu, source de toute lumière, se retire et n'habite plus en nous; mais il reste encore dans l'âme des traces de clarté : ainsi, lorsque le soleil ne fait que se dérober à notre hémisphère, il demeure encore dans les airs certaines impressions de la lumière, qui forment encore comme un jour imparfait; ce n'est qu'à mesure qu'il se retire qu'arrive enfin la nuit profonde. De même à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent et augmentent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier : *Et facies ejus sudario erat ligata,*

Et alors tout devient une occasion d'erreur à l'âme criminelle ; tout change de face à ses yeux ; les passions les plus honteuses ne sont plus que des faiblesses; les attachements les plus criminels, des simpathies que nous avons portées en naissant, et dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs ; les excès de la table, les plaisirs innocents de la société; les vengeances, un juste ressentiment; les discours de licence et de libertinage, des saillies agréables et applaudies; les médisances les plus affreuses, un langage usité et dont il n'y a que les esprits faibles qui puissent se faire un scrupule; les lois de l'Eglise, des usages surannés ; le devoir du temps pascal, une bienséance qu'on donne à la coutume et non à la religion; la sévérité des jugements de Dieu, des déclamations outrées, qui font tort à sa bonté et à sa clémence; la mort dans le péché, suite inévitable d'une vie criminelle, des prédictions où il entre plus de zèle que de vérité, et démenties par la confiance qui nous promet un retour avant ce dernier moment. Enfin, le ciel, la terre, l'enfer, toutes les créatures, la religion, le monde, les crimes, les vertus, les biens et les maux, les choses présentes et les futures, tout change de face aux yeux d'une âme qui vit dans l'habitude du crime; tout se montre à elle sous de fausses apparences; toute sa vie n'est plus qu'un prestige et une méprise continuelle. Hélas ! si vous pouviez déchirer le voile fatal qui couvre vos yeux comme ceux de Lazare, et vous voir comme lui enseveli dans les ténèbres, tout couvert de pourriture, et répandant au loin l'infection et une odeur de mort! Mais maintenant tout cela est caché à vos yeux, dit Jésus-Christ : *Nunc autem hæc abscondita sunt ab oculis tuis* (*Luc.*, XIX, 42); vous ne voyez de vous-même que les embellissements et les dehors pompeux du tombeau funeste où vous croupissez : votre rang, votre naissance, vos talents, vos dignités, vos titres, c'est-à-dire les trophées et les ornements que la vanité des hommes y a élevés; mais ôtez la pierre qui couvre ce lieu d'horreur, regardez dedans; ne jugez pas de vous par ces dehors pompeux qui ne font qu'embellir votre cadavre; voyez ce que vous êtes aux yeux de Dieu; et si la corruption et l'aveuglement profond de votre âme ne vous touchent pas assez, que sa servitude du moins vous réveille et vous rappelle à vous-même.

Dernière circonstance de l'état de Lazare mort et enseveli : Il avait les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis.* Et voilà l'image de la triste servitude d'une âme depuis longtemps assujettie au péché.

Oui, mes frères, le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude, le règne de la justice est un règne de liberté ; l'âme fidèle et soumise à Dieu devient maîtresse de toutes les créatures ; le juste est au-dessus de tout, parce qu'il est détaché de tout; il est maître du monde, parce qu'il méprise le monde; il ne dépend ni de ses maîtres, parce

qu'il ne les sert que pour Dieu ; ni ses amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice; ni de ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste; ni de sa fortune, parce qu'il la craint; ni des jugements des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu ; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence; ni de ses passions mêmes, parce que la charité qui est en lui en est la règle et la mesure. Le juste seul jouit donc proprement d'une parfaite liberté : supérieur au monde, à lui-même, à toutes les créatures, à tous les événements, il commence dès cette vie à régner avec Jésus-Christ; tout lui est soumis, et il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul.

Mais le pécheur, qui paraît vivre sans joug et sans règle, est pourtant un vil esclave. Il dépend de tout, de son corps, de ses penchants, de ses caprices, de ses passions, de ses biens, de sa fortune, de ses maîtres, de ses sujets, de ses amis, de ses ennemis, de ses protecteurs, de ses envieux, de toutes les créatures qui l'environnent; autant de dieux auxquels ou l'amour ou la crainte l'assujettit; autant d'idoles qui multiplient sa servitude; tandis qu'il se croit plus libre en secouant l'obéissance qu'il doit à Dieu seul: *Quæ est idolorum servitus.* (*Gal.*, V, 20.) Il multiplie ses maîtres en refusant de se soumettre à celui seul qui rend libre ceux qui le servent, et qui fait même de ses serviteurs les maîtres du monde, et de tout ce que le monde enferme.

Je sais que la passion, dans les commencements, ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur. Elle nous laisse croire quelque temps que nous sommes maîtres de nos penchants et de notre destinée; elle nous amuse d'un vain espoir de rompre, quand il nous plaira, nos chaînes; elle lâche le frein par lequel elle nous tient, de peur que nous nous apercevions trop tôt de notre servitude ; mais quand une fois elle se sent maîtresse, et qu'elle ne craint plus nos retours et nos inconstances, ah! c'est alors qu'elle nous fait sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude : *Ligatus pedes et manus institis.*

Servitude honteuse par l'assujettissement de l'âme déréglée aux sens; sa raison, sa fierté, sa gloire, ses réflexions, tout cède au charme impérieux qui l'entraîne. Honteuse par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle, le rang, le sexe, le devoir, tout est oublié; on dévore les rebuts les plus outrageants; on fait les avances les plus humiliantes; on laisse entrevoir les emportements les plus indignes et les plus méprisables. Honteuse par les devoirs les plus importants et les intérêts les plus sérieux de la fortune sacrifiés à la passion injuste; honteuse par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée; honteuse enfin, par les mœurs désordonnées, continuées quelquefois jusque dans une vieillesse avancée, l'âge augmente la fragilité; la raison, affaiblie par les anciens désordres, n'offre plus de résistance; le corps, usé par ses déréglements, s'y laisse comme aller de lui-même, et supplée par les égarements d'une imagination corrompue, ce qui manque à la vivacité de ses plaisirs : *Ligatus pedes et manus institis.*

Je ne parle pas des obstacles qui traversent toujours la passion, des intérêts et des devoirs qui la combattent, des mesures et des ménagements qui la gênent, des contretemps qui la découvrent, des situations et des dégoûts qui l'empoisonnent. On voudrait rompre ses chaînes, et on retombe à l'instant sous leur propre poids, et, dans le crime même, insensible au plaisir devenu dégoûtant, on ne sent plus que la dure servitude qui l'a rendu nécessaire : *Ligatus pedes et manus institis.*

Vous vous plaignez quelquefois des rigueurs de la vertu, mon cher auditeur; vous craignez la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de tristesse ; mais qu'y trouveriez-vous de si triste que ce que vous éprouvez dans le désordre? Ah! si vous osiez vous plaindre de l'amertume et de la tyrannie de vos passions; si vous osiez avouer les troubles, les dégoûts, les fureurs, les agitations de votre âme ; si vous étiez de bonne foi sur ce qui se passe de triste dans votre cœur, il n'est point de destinée qui ne vous parût préférable à la vôtre; mais vous dissimulez les inquiétudes du crime que vous sentez, et vous exagérez les rigueurs de la vertu que vous n'avez jamais connue. Mais pour tendre la main à votre faiblesse, continuons l'histoire de notre Evangile et voyons, dans la résurrection de Lazare, quels sont les moyens que la bonté de Dieu vous offre pour sortir de cet état déplorable.

### SECONDE PARTIE.

La force de la vertu de Dieu, dit l'Apôtre, ne paraît pas moins dans la conversion des pécheurs que dans la résurrection des morts, et la même vertu suréminente qui opéra sur Jésus-Christ pour le délivrer du tombeau, doit opérer sur l'âme depuis longtemps morte dans le péché, pour la rappeler à la vie de la grâce. J'y trouve seulement cette différence, que la voix toute-puissante de Dieu n'éprouve aucune résistance dans le cadavre qu'il ranime et qu'il rappelle à la vie, au lieu que l'âme morte et corrompue, pour ainsi dire, par la vieillesse du crime, ne semble conserver encore un reste de force et de mouvement que pour s'opposer à cette voix de vertu qui se fait entendre dans l'abîme où elle est ensevelie, et qui veut lui rendre la vie et la lumière. Cependant, quelque difficile que soit la conversion d'une âme de ce caractère, et quelque rares qu'en soient les exemples, l'esprit de Dieu, pour nous apprendre à ne jamais désespérer de la miséricorde divine, lorsque nous voulons sincèrement sortir du crime, nous en propose aujourd'hui les moyens dans la résurrection de Lazare.

Le premier, c'est la confiance en Jésus-Christ. — *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. — Je suis moi-même la résurrection et la vie*, lui répond Jésus-Christ ; *le croyez-vous? — Oui Seigneur*, dit-elle, *j'ai toujours cru que vous étiez le Christ, Fils du Dieu vivant.* C'est par où commence le miracle de la résurrection de Lazare : par une confiance entière que Jésus-Christ est assez puissant pour le délivrer de la mort et de la corruption.

Car, mes frères, l'illusion dont le démon se sert tous les jours pour rendre inutiles nos désirs de conversion et en arrêter les démarches, c'est de nous jeter dans la défiance et dans le découragement ; il retrace vivement à notre imagination les horreurs d'une vie entière de crime, il nous dit en secret ce que les sœurs de Lazare disent à Jésus-Christ, mais dans un sens bien différent : qu'il aurait fallu s'y prendre plus tôt, qu'on ne revient pas de si loin, qu'il n'est plus temps d'essayer d'un changement, et que la vieillesse et l'infection de nos plaies ne paraît plus laisser de ressource : *Jam fetet, quatriduanus est enim.* Et là-dessus on s'abandonne à la paresse et à l'indolence, et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égarements, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance.

J'avoue, mes frères, qu'il en coûte à une âme depuis longtemps morte dans le péché, pour revenir à Dieu ; qu'il est difficile, après tant d'années de désordre, de se faire un cœur nouveau et de nouvelles inclinations, et qu'il est même à propos que les obstacles, les peines, les difficultés, qui accompagnent toujours la conversion des âmes de ce caractère, fassent sentir aux grands pécheurs combien il est terrible d'avoir été presque une vie entière éloigné de Dieu.

Mais je dis que, dès qu'une âme touchée de ses crimes veut sincèrement revenir à lui, ses plaies, quelles qu'en puissent être l'infection et la vieillesse, ne doivent plus alarmer sa confiance ; je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, mais non pas son découragement ; je dis que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme la *résurrection et la vie.* Une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes ; une persuasion intime que le sang de Jésus-Christ est plus puissant pour laver nos souillures, que notre corruption ne saurait l'être pour en contracter ; je dis que moins l'âme criminelle trouve en elle de ressources pour la vertu, plus elle doit en attendre de celui qui se plaît à édifier l'ouvrage de la grâce sur le néant de la nature, et que plus elle forme d'opposition au bien, plus elle offre en un sens de disposition à la puissance et à la miséricorde divine, qui veut que tout bien paraisse venir d'en haut, et que l'homme ne s'attribue rien à lui-même.

Et en effet, mon cher auditeur, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, le Seigneur n'est pas bien éloigné de vous faire grâce, dès qu'il vous inspire le désir et la résolution de la demander. Il est écrit dans l'*Histoire des Juges*, que le père de Samson, effrayé de l'apparition de l'ange du Seigneur, qui, après lui avoir annoncé la naissance d'un fils, et ordonné d'offrir un sacrifice, avait, comme un feu dévorant, consumé l'hostie et le bûcher et disparu ensuite à ses yeux ; qu'effrayé, dis-je, de ce spectacle, il crut qu'il allait être lui-même frappé de mort avec sa femme, parce qu'ils avaient vu le Seigneur : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum.* (*Judic.*, XIII, 22.) Mais son épouse, sainte et éclairée, condamna sa défiance. Si le Seigneur, lui répondit-elle, voulait nous perdre, il n'aurait pas fait descendre le feu du ciel sur notre sacrifice, il ne l'eût pas reçu de nos mains, il ne nous eût pas découvert ses secrets et ses merveilles et ce que nous avions ignoré jusqu'ici : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset ; nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset.* (*Ibid.*, 29.)

Et voilà ce que je vous réponds aujourd'hui : Vous croyez votre mort et votre perte inévitable, l'état de votre conscience vous décourage, en vain des étincelles de grâce et de lumière tombent dans votre cœur, vous touchent, vous sollicitent, et sont toutes prêtes à consumer le sacrifice de vos passions ; vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Mais si le Seigneur voulait vous abandonner et vous perdre, il ne ferait pas descendre le feu du ciel sur votre cœur, il n'allumerait pas en vous de saints désirs et des sentiments de pénitence : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset ;* s'il voulait vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montrerait pas les vérités du salut, il ne vous les mettrait pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble, il n'ouvrirait pas vos yeux sur les malheurs à venir que vous vous préparez : *Nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset.* D'ailleurs, que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion un attrait pour la conversion de vos frères? Que savez-vous si sa miséricorde n'a pas ménagé à vos passions l'éclat qui les a rendues publiques, afin que mille pécheurs, témoins de vos égarements, ne désespèrent pas de leur retour, et soient animés par le spectacle de votre pénitence? Que savez-vous si vos crimes et vos scandales mêmes ne sont pas entrés dans les desseins de la bonté du Seigneur sur vos frères, et si votre état, qui paraît désespéré comme celui de Lazare, est bien moins un préjugé de mort pour vous qu'une occasion de manifester la gloire de Dieu? *Infirmitas hæc non est ad mortem,*

*sed pro gloria Dei?* Lorsque sa grâce ramène un pécheur ordinaire, le fruit de sa conversion se borne à lui seul; mais quand il va choisir un pécheur d'éclat, un Lazare depuis longtemps mort et corrompu, ah! les vues de sa miséricorde sont alors plus étendues; elle prépare, en un seul changement, mille changements à venir; elle se forme mille élus en un seul, et les crimes d'un pécheur deviennent la semence de mille justes: *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei.* Vous perdez courage en sentant l'extrémité de vos misères; mais peut-être c'est cette extrémité elle-même qui vous approche plus du moment heureux de votre conversion, et que la bonté de Dieu vous a réservé pour être un monument public de l'excès de ses miséricordes envers les plus grands pécheurs. *Croyez seulement*, comme le dit Jésus-Christ aux sœurs de Lazare, *et vous verrez la gloire de Dieu*, vous verrez vos proches, vos amis, vos sujets, les complices de vos égarements, devenir les imitateurs de votre pénitence; vous verrez les âmes les plus déplorées soupirer après le bonheur de votre nouvelle vie, et le monde lui-même, forcé de rendre gloire à Dieu, et en rappelant vos excès passés, admirer le prodige de votre destinée présente: *Quoniam si credideris, videbis gloriam Dei.* Prenez dans vos misères mêmes de nouveaux motifs de confiance; bénissez par avance la sagesse miséricordieuse de celui qui saura tirer de vos passions un nouvel avantage pour sa gloire: tout coopère au salut des siens, et il ne permet de grands excès que pour opérer de grandes miséricordes. Dieu veut toujours le salut de sa créature, et dès que nous voulons retourner à lui, nous ne devons pas craindre que sa justice nous rebute, mais que notre volonté ne soit pas sincère.

Et la preuve la plus décisive de notre sincérité, c'est l'éloignement des occasions qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance; obstacles figurés par la pierre qui fermait l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commence par ordonner qu'on ôte avant d'opérer le miracle de la résurrection: *Tollite lapidem;* ôtez la pierre. Second moyen marqué dans notre évangile.

En effet, on voit tous les jours des pécheurs, lassés du désordre, qui voudraient revenir à Dieu, mais qui ne peuvent se résoudre à sortir du milieu de ces objets, de ces lieux, de ces situations, de ces écueils qui les ont éloignés de lui; ils se persuadent qu'ils pourront éteindre leurs passions, finir le cours d'une vie désordonnée, en un mot, ressusciter avant que d'ôter la pierre; ils font même quelques efforts; ils s'adressent à des hommes de Dieu; ils prennent des mesures de changement, mais de ces mesures qui, n'éloignant pas les périls, n'avancent point leur sûreté, et toute leur vie se passe tristement à détester leurs chaînes et à ne pouvoir parvenir à les rompre.

D'où vient cela, mes frères? c'est que les passions ne commencent à s'affaiblir que par l'éloignement des objets qui les ont allumées. C'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. Vous voulez devenir chaste, et vous vivez au milieu des périls, des liaisons, des familiarités, des plaisirs, qui ont mille fois corrompu votre âme; vous voudriez commencer à faire quelques réflexions sérieuses sur votre éternité, et à mettre quelque intervalle entre la vie et la mort, et vous n'en voulez point mettre entre la mort et les dissipations qui vous empêchent de penser à votre salut; et vous attendez que le goût d'une vie chrétienne vous vienne au milieu des agitations, des plaisirs, des inutilités, des espérances humaines dont vous ne voulez rien rabattre; vous voulez que votre cœur se fasse de nouvelles inclinations au milieu de tout ce qui nourrit et fortifie les anciennes, et que la lampe de la foi et de la grâce se rallume au milieu des vents et des tempêtes; elle qui dans le secret même du sanctuaire, s'éteint souvent, faute d'huile et de nourriture, et fait aux âmes tièdes et retirées un danger de la sûreté même de leur retraite.

Vous venez nous dire après cela que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Et comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne? Mais quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous, qui n'a jamais de suite, qui ne conduit jamais à rien de réel, et n'a aucune démarche sérieuse de changement? C'est-à-dire, vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien; vous voudriez vous sauver comme vous vous êtes perdu; vous voudriez que les mêmes mœurs qui ont éloigné votre cœur de Dieu l'en approchassent, et que ce qui a été jusqu'ici l'occasion de votre perte devînt lui-même la voie et la facilité de votre salut. Commencez par éloigner les occasions qui ont été tant de fois, et qui sont encore tous les jours, l'écueil de votre innocence; ôtez la pierre qui ferme l'entrée de la grâce à votre âme: *Tollite lapidem;* après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage. Alors, séparé de tous les objets qui nourrissaient en vous des passions injustes, vous pourrez lui dire: C'est à vous maintenant, ô mon Dieu! à changer mon cœur; je vous ai sacrifié tous les attachements qui pouvaient le retenir encore; j'ai éloigné de moi tous les écueils où ma faiblesse aurait pu encore faire naufrage; j'ai changé tous les dehors qui dépendaient de moi; c'est à vous, Seigneur, qui seul pouvez changer les cœurs, à faire maintenant le reste, à briser les liens invisibles, à surmonter les obstacles intérieurs, à triompher de ma corruption tout entière: j'ai ôté la pierre fatale qui m'empêchait d'entendre votre voix; faites-la retentir à présent jusque dans l'abîme où je suis encore enseveli. Ordonnez-moi de sortir de ce tombeau fatal, de ce lieu d'infection et de pourriture; mais ordonnez-le-moi avec cette pa-

role puissante qui se fait entendre aux morts, et qui est pour eux une parole de résurrection et de vie; confiez-moi à vos disciples, pour me délier de ces liens qui tiennent toutes les puissances de mon âme captive; et que le ministère de votre Eglise mette le dernier sceau à ma résurrection et à ma délivrance.

Et voilà, mes frères, le dernier moyen proposé dans notre évangile. Dès que la pierre fut ôtée, le Sauveur dit à haute voix : *Lazare, sortez dehors.* Lazare sort, encore les pieds et les mains liés; et Jésus-Christ le remet à ses disciples pour le délier: *Solvite, et sinite abire.*

Remarquez ici, mes frères, que Jésus-Christ n'ordonne aux disciples de délier Lazare qu'après qu'il s'est montré tout entier hors du tombeau. Il faut se manifester à l'Eglise, dit saint Bernard, avant de recevoir par son ministère le bienfait de notre délivrance. *Lazare, sortez dehors;* c'est-à-dire, continue ce Père, jusqu'à quand demeurerez-vous caché et enseveli au dedans de votre conscience? jusqu'à quand scellerez-vous votre iniquité dans votre sein? *Quousque conscientiæ tuæ caligo te detinet?*

Vous n'ignorez pas sans doute, mes frères, que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le canal et le ministère de l'Eglise, et qu'il faut venir découvrir et présenter nos liens à la piété des ministres, qui seuls ont l'autorité de lier et de délier sur la terre : ce n'est pas sur quoi vous avez besoin d'être instruits. Mais je dis qu'afin que la conversion soit solide et durable, il faut se montrer tout entier hors du tombeau comme Lazare. Il ne s'agit pas ici d'une confession ordinaire ; un pécheur invétéré doit remonter jusqu'à son enfance, jusqu'à la première naissance de ses passions, jusqu'aux commencements de sa vie, qui ont été ceux de ses crimes. Il ne faut plus laisser de doutes et d'obscurités dans la conscience; laisser dans les ténèbres les premières mœurs, sous prétexte qu'elles ont été déjà révélées au prêtre : il faut une manifestation universelle; ne compter pour rien tout ce qu'on a fait jusqu'ici; les sacrements reçus, et les confessions faites dans la vie mondaine et déréglée, les mettre même au nombre de nos crimes; regarder la conscience comme un chaos, où jusqu'ici on n'a pas porté la lumière, et sur laquelle toutes nos fausses pénitences passées n'ont fait que de répandre de nouvelles ténèbres.

Car, hélas! mes frères, une âme, qui revient à Dieu après les égarements du monde et des passions, doit présumer qu'ayant vécu jusque-là dans des affections et des habitudes criminelles, tous les sacrements reçus en cet état ont été pour elle des profanations et des crimes.

1° Parce que, n'ayant jamais eu de douleur véritable de ses fautes, ni par conséquent de volonté sincère de s'en corriger, les remèdes de l'Eglise, loin de la purifier, ont achevé de la souiller et de rendre ses maux plus incurables.

2° Parce qu'elle ne s'est jamais connue elle-même, et qu'ainsi elle n'a pu se faire connaître au tribunal. Car, hélas! mes frères, le monde au milieu duquel cette âme a toujours vécu, et où elle a toujours pensé et jugé de tout comme le monde; le monde, dis-je, ne trouvant de sensé et de raisonnable que ses maximes et ses façons de penser; le monde connaît-il assez la sainteté de l'Evangile, les obligations de la foi, l'étendue des devoirs, pour entrer dans le détail des transgressions que la foi condamne?

3° Enfin, parce que, quand même elle aurait connu toutes ses misères, n'en ayant jamais eu de douleur sincère, elle n'a pu les faire connaître; car il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, et représenter au naturel les maux qu'elle sent et qu'elle abhorre; il faut avoir le cœur touché pour savoir se faire entendre sur les plaies et les misères du cœur même. Un pécheur touché d'une passion profane en parle plus vivement, plus éloquemment; rien ne lui échappe des maux insensés et déplorables qu'il endure ; il entre dans tous les replis de son cœur, ses jalousies, ses craintes, ses espérances. *Comme il n'y a que l'esprit de l'homme*, dit l'Apôtre, *qui sache ce qui se passe dans l'homme* (I *Cor.*, II, 11), il n'y a que le cœur aussi qui puisse savoir ce qui se passe dans le cœur. La douleur donne des yeux pour tout voir et des paroles pour tout dire; elle a un langage que rien ne saurait imiter; ainsi, une âme mondaine et encore liée par le cœur à tous ses désordres, a beau venir s'accuser, elle ne saurait se faire connaître sans avoir un dessein formel de dissimuler ses plaies ; elle ne les montre jamais dans toute leur horreur, parce qu'elle ne les sent pas, et n'en est pas frappée elle-même; ses paroles se sentent toujours de l'insensibilité de son cœur; et il est impossible qu'elle montre dans toute leur laideur des difformités qu'elle ne connaît pas et qu'elle aime encore. Elle doit donc regarder tout le temps de sa vie passée comme un temps de ténèbres et d'aveuglement, où elle ne s'est jamais vue qu'avec des yeux de chair et de sang, jamais jugée que par des jugements de passion et d'amour-propre, jamais accusée qu'avec un langage d'erreur et d'impénitence, jamais montrée que dans un jour faux et imparfait. Ce n'est donc pas assez d'ôter la pierre du tombeau, il faut que cette âme criminelle en sorte elle-même, qu'elle se montre, pour ainsi dire, au grand jour, qu'elle manifeste toute sa vie, et que, depuis le premier âge jusqu'au jour heureux de sa délivrance, rien ne puisse échapper aux yeux des ministres prêts à la délier.

Mais cette démarche, dites-vous, a des difficultés qui peuvent jeter le trouble, l'embarras, le découragement dans la conscience, et suspendre la résolution d'un changement de vie. Quoi, mes frères, vous entrez dans des discussions si pénibles et si infinies pour éclaircir vos affaires temporelles, et pour établir l'ordre et la sûreté dans votre conscience, et pour ne laisser plus rien de

douteux dans l'affaire de votre éternité, vous vous plaindriez dès qu'il doit vous en coûter quelques soins et quelques recherches! Vous dites si souvent vous-mêmes, quand il s'agit d'une démarche décisive pour la ruine et pour la conservation de votre fortune, qu'il ne faut rien risquer, rien négliger; qu'il faut tout voir soi-même, tout éclaircir, tout approfondir et n'avoir rien à se reprocher; et cette maxime, si raisonnable sur des intérêts passagers et frivoles, le serait moins sur le grand et sur l'unique intérêt du salut?

Ah! mes frères! que nous avons peu de foi! Et qu'avons-nous de plus important en cette vie que le soin de mettre en état ce compte redoutable que nous devons rendre au Juge éternel et au Scrutateur de nos cœurs et de nos pensées? c'est-à-dire le soin de régler notre conscience, d'en dissiper les ténèbres, d'en purifier les souillures, d'en éclaircir les intérêts éternels, d'en assurer les espérances; nous assurer nous-mêmes, autant que la condition présente le permet, de son état et de ses dispositions; et n'aller pas paraître devant Dieu comme des insensés, inconnus à nous-mêmes, incertains de ce que nous sommes, et de ce que nous devons être pour toujours. Tels sont les moyens de conversion marqués dans le miracle de la résurrection de Lazare. Achevons l'histoire de notre évangile, et voyons quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à l'opérer.

### TROISIÈME PARTIE.

Pour entrer d'abord dans notre sujet, et ne pas perdre de vue la suite de l'Evangile, le premier motif que le Sauveur paraît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs. *Seigneur*, lui disent-elles, *celui que vous aimez est malade.* Et voilà, mes frères, le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur : les larmes et les prières des âmes justes qui la demandent.

Oui, mes frères, soit que le Seigneur veuille par là rendre la vertu plus respectable aux pécheurs, en ne leur accordant des grâces que par l'entremise des âmes justes, soit qu'il ait dessein de lier plus étroitement ses membres, et de les consommer dans l'unité et dans la charité, en rendant les ministères des uns utiles et nécessaires aux autres; il est certain que c'est dans les prières des gens de bien que la conversion des plus grands pécheurs trouve tous les jours sa source. *Comme tout se fait pour les justes dans l'Eglise*, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux, et comme les pécheurs n'y sont soufferts que pour exercer leur vertu, ou ranimer leur vigilance, ils n'y sont rappelés aussi de leurs égarements que pour consoler leur foi et récompenser leurs gémissements et leurs prières.

C'est donc un commencement de justice pour les grands pécheurs, que d'aimer les âmes justes; c'est un préjugé de vertu, que de la respecter dans ceux qui la pratiquent; c'est une espérance de conversion, que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à notre salut; et quand même notre cœur gémirait encore sous des liens injustes, et que l'amour du monde et des plaisirs nous éloignerait encore de Dieu, dès que nous commençons à aimer ses serviteurs, nous faisons comme le premier pas dans son service. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent, et que le goût de la vertu n'est pas loin, dès que nous pouvons goûter ceux que la vertu seule rend aimables.

D'ailleurs, les justes, instruits par nous-mêmes de nos faiblesses, les ont sans cesse présentes devant le Seigneur; ils gémissent devant lui sur les chaînes qui nous lient encore au monde et à ses amusements; ils lui offrent quelques faibles désirs de vertu que nous leur confions quelquefois pour obliger sa bonté à nous en accorder de plus vifs et de plus efficaces; ils portent jusqu'aux pieds de son trône quelques commencements de bien qu'ils ont aperçu en nous, pour nous en obtenir de sa miséricorde la perfection et la plénitude. Plus touchés de nos malheurs que de leurs besoins, ils s'oublient saintement eux-mêmes pour sauver leurs frères qui périssent à leurs yeux. Eux seuls nous aiment pour nous-mêmes, parce qu'eux seuls n'aiment en nous que notre salut : le monde peut nous donner des créatures, des adulateurs, des compagnons de plaisir, de société, de débauche; mais la vertu toute seule nous donne des amis.

Et c'est ici où, vous qui m'écoutez, qui autrefois, comme peut être Marie, étiez esclaves du monde et des passions, et qui depuis, touchées de la grâce, ne bougez plus, comme elle, des pieds du Sauveur; c'est ici où vous devez vous souvenir que désormais un des plus importants devoirs de votre nouvelle vie, est de demander continuellement à Jésus-Christ, comme la sœur de Lazare, la résurrection de vos frères, la conversion de ces âmes infortunées qui ont été les complices de vos passions criminelles, et qui encore, sous la puissance de la mort et du péché, traînent tristement leurs chaînes dans les voies du monde et de l'égarement. Vous devez dire sans cesse à Jésus-Christ, dans l'amertume de votre cœur, comme la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade;* ces âmes pour qui j'ai été un écueil, et qui vous ont moins offensé que moi, sont cependant encore dans les ténèbres de la mort, et dans la corruption du péché; et je jouis d'une délivrance dont j'étais plus indigne qu'elles! Ah! Seigneur! le plaisir que j'ai d'être à vous ne sera jamais parfait, tandis que je verrai mes frères périr tristement à mes

yeux : je ne jouirai qu'à demi du fruit de vos miséricordes, tandis que vous les refuserez à des âmes pour qui j'ai été moi-même une occasion funeste de chute, et je ne croirai jamais que vous m'ayez pardonné mes crimes, tandis que je les verrai encore subsister dans les pécheurs que mes exemples et mes passions ont éloignés de vous : *Domine, ecce quem amas infirmatur.*

Ce n'est pas, mes frères, que vous deviez si fort compter sur les prières des gens de bien, que vous attendiez d'elles seules le changement de votre cœur et le don de la pénitence. Car c'est là une illusion assez ordinaire parmi les personnes, surtout les plus élevées dans le monde : on croit qu'en respectant la vertu, qu'en favorisant les gens de bien, qu'en les intéressant à solliciter auprès de Dieu notre conversion, nos chaînes tomberont d'elles-mêmes, sans qu'il nous en coûte aucun effort pour nous en dégager ; on se rassure sur ce reste de foi et de religion qui nous rend la vertu dans les autres encore chère et respectable ; on se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point de libertinage et d'impiété, si commun dans le monde, qui fait de la vertu des censures et des dérisions publiques. Mais hélas ! mes frères, il ne servit de rien au roi Jéhu d'avoir rendu des honneurs publics au saint homme Jonadab; ses vices subsistaient toujours avec le respect qu'il eut pour la vertu de l'homme de Dieu. Il fut inutile à Hérode d'honorer la piété de Jean-Baptiste, et d'aimer même la sainte liberté de ses discours : la déférence qu'il eut pour le Précurseur lui laissa toujours tout l'emportement de sa passion criminelle. Les honneurs que nous rendons à la vertu attirent des secours à notre faiblesse, mais ils ne justifient pas nos égarements; les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes; elles nous obtiennent la victoire des passions que nous commençons à détester, mais non pas de celles que nous aimons, et dans lesquelles nous voulons continuer de vivre; en un mot, elles aident nos bons désirs, mais elles n'autorisent pas notre impénitence.

Le miracle de la résurrection de Lazare apprend donc aux âmes justes à solliciter la conversion de leurs frères ; mais la conversion et la délivrance de leurs frères servent encore à ranimer leur tiédeur et leur lâcheté. Second motif que se propose Jésus-Christ : il veut réveiller, par la nouveauté de ce prodige, la foi de ses disciples encore faible et languissante : *Gaudeo propter vos, ut credatis.*

Et tel est le fruit que Jésus-Christ se propose tous les jours des miracles de sa grâce : il opère à vos yeux des conversions soudaines et surprenantes, vous qui marchez depuis longtemps dans ses voies, pour confondre, par la ferveur et par le zèle de ces âmes depuis peu ressuscitées, votre tiédeur et votre indolence. Oui, mes frères, rien n'est plus propre à nous couvrir de confusion et à nous faire trembler sur les infidélités que nous mêlons à une piété tiède et languissante, que de voir une âme ensevelie, il n'y a qu'un moment, dans la corruption de la mort et du péché, et dont les égarements avaient peut-être servi de matière à la vanité de notre zèle et à la malignité de nos censures, de la voir, dis-je, un instant après, vivifiée par la grâce, libre de ses chaînes, marcher à pas de géant dans la voie de Dieu; plus avide de mortifications qu'elle ne l'avait été de plaisirs, plus séparée encore du monde et de ses amusements qu'elle n'y avait paru attachée, se disputer les délassements les plus innocents, ne mettre presque point de bornes à la vivacité et aux transports de sa pénitence, et faire tous les jours de nouveaux progrès dans la piété; tandis que nous, après bien des années de vertu, hélas ! nous languissons encore dans les commencements de cette sainte carrière; tandis que nous, après tant de grâces reçues, après tant de vérités connues, après tant de sacrements fréquentés, hélas! nous tenons encore au monde et à nous-mêmes par mille liens injustes : nous en sommes encore aux premiers éléments de la foi et de la vie chrétienne, et plus éloignés encore que nous ne l'étions au commencement, de ce zèle et de cette ferveur qui fait tout le prix et toute la sûreté d'une piété fidèle.

Mes frères, la prédiction terrible de Jésus-Christ s'accomplit tous les jours à nos yeux. Des publicains et des pécheurs, des personnes d'une conduite scandaleuse, même selon le monde, et aussi éloignées du royaume de Dieu que l'Orient l'est de l'Occident, se convertissent, font pénitence, surprennent le monde par le spectacle d'une vie retirée, mortifiée, et reposeront dans le sein d'Abraham et de Jacob; et peut-être que nous, qu'on regarde comme les enfants du royaume; peut-être que nous, dont les mœurs n'offrent rien aux yeux du monde que de régulier et de louable ; peut-être que nous, qu'on propose comme des modèles de conduite et de vertu; peut-être que nous, que le monde canonise, et qui nous glorifions du nom et des apparences de la piété, hélas ! peut-être nous serons rejetés et confondus avec les infidèles, pour avoir toujours opéré notre salut avec négligence, et conservé un cœur encore tout mondain au milieu des œuvres de la piété même : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* (*Matth.*, VIII, 12.)

Ainsi, mes frères, vous que ce discours regarde, ne jugez pas de vous-mêmes en vous comparant en secret à ces âmes désordonnées que le monde et les passions entraînent. On peut être plus juste que le monde, et ne l'être pas encore assez pour Jésus-Christ; car le monde est si corrompu, l'Evangile est si ignoré, la foi si éteinte, les règles et les vérités si affaiblies, que ce qui est vertu par rapport à lui, peut être encore une grande iniquité devant Dieu.

Comparez-vous plutôt à ces saints pénitents qui édifièrent autrefois l'Eglise par le prodige de leurs austérités, et dont la vie nous paraît encore aujourd'hui si incroyable; à ces martyrs généreux qui livraient leurs corps pour la vérité, et qui, au milieu des plus cruels tourments, étaient transportés de joie à la vue des promesses éternelles; à ces fidèles des premiers temps, qui mouraient tous les jours pour Jésus-Christ, et qui, dans les persécutions et dans la perte de leurs biens, de leurs enfants, de leur patrie, croyaient tout posséder, parce qu'ils n'avaient pas perdu la foi et l'espérance d'une vie meilleure. Voilà les modèles sur lesquels vous devez mesurer votre vertu pour la trouver encore défectueuse et toute mondaine. Si vous ne leur ressemblez pas, en vain ne ressemblez-vous pas au monde, vous périrez comme lui: il ne suffit pas de ne point imiter les crimes des mondains, il faut encore avoir les vertus des justes.

Enfin, non-seulement la bonté de Jésus-Christ dans ce miracle veut préparer à ses disciples et aux Juifs fidèles un nouveau motif de croire en lui, mais sa justice y ménage encore aux Juifs incrédules une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité : dernière circonstance de notre évangile. Ils prennent des mesures pour le perdre; ils veulent faire mourir Lazare lui-même, pour n'avoir plus au milieu d'eux un témoin si éclatant de la puissance de Jésus-Christ; ils avaient accordé des larmes à sa mort: *Et Judæos qui venerant cum ea plorantes.* A peine est-il ressuscité, qu'il ne leur paraît plus digne que de leur fureur et de leur vengeance. Et voilà, mes frères, le seul fruit que la plupart d'entre vous retirez d'ordinaire des miracles de la grâce, c'est-à-dire de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une âme criminelle des regards de grâce et de salut, et tandis que, livrée à tout l'emportement des passions, elle était non-seulement morte dans son péché, mais répandait partout l'infection et la mauvaise odeur de ses déréglements et de ses scandales, vous paraissiez touchés de ses égarements et de son ignominie; vous déploriez le malheur de sa destinée; vous mêliez vos larmes et vos regrets aux regrets et aux larmes de ses amis et de ses proches: *Et Judæos qui venerant cum ea plorantes;* et le déréglement public de sa conduite trouvait en vous une douleur et une compassion d'humanité; mais à peine la grâce de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie; à peine sortie du tombeau et de l'abîme de corruption où elle était ensevelie, rend-elle gloire à son Libérateur, par les saintes ardeurs d'une piété tendre et sincère, que vous devenez les censeurs de sa piété même: vous aviez paru touchés de l'excès de ses vices, et vous faites des dérisions publiques de l'excès prétendu de sa vertu; vous aviez blâmé son ardeur pour les plaisirs, et vous condamnez son amour pour Dieu. Accordez-vous donc avec vous-mêmes, et faites grâce, ou au juste, ou au pécheur.

Oui, mes frères, si le bonheur d'une âme qui à vos yeux revient de ses égarements ne vous fait point d'envie, si le retour sincère d'un pécheur, qui peut-être autrefois était de vos plaisirs et de vos excès, vous laisse toute votre indifférence pour le salut, ah! du moins n'insultez pas au bonheur de sa destinée; du moins ne méprisez pas en lui le don de Dieu ; ne trouvez pas dans les miracles mêmes de la grâce, si capables de vous ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité, et ne changez pas les bienfaits de Dieu sur vos frères en un jugement terrible de justice contre vous.

Vous êtes surpris quelquefois, mes frères, en lisant l'histoire de notre Evangile, que la dureté et l'aveuglement des Juifs put résister aux prodiges les plus éclatants de Jésus-Christ; vous ne comprenez pas comment la résurrection des morts, la guérison des aveugles-nés, et tant d'autres merveilles opérées à leurs yeux, ne les forçaient pas à reconnaître la vérité de son ministère et la sainteté de sa doctrine; vous dites qu'il n'en faudrait pas tant pour vous convaincre, qu'un seul de ses miracles suffirait, et que vous vous rendriez à l'instant.

Mais, mes frères, vous vous condamnez par votre propre bouche (car sans réfuter ici ce vain discours par ces preuves hautes et sublimes que la religion fournit contre l'impiété, et que nous avons employées ailleurs ). De bonne foi, n'est-ce pas un miracle plus étonnant et plus difficile, qu'une âme livrée au crime et aux passions les plus honteuses, née avec des penchants de volupté, de fierté, de vengeance, d'ambition, et plus éloignée que personne, par le caractère de son cœur, du royaume de Dieu et de toutes les maximes de la piété chrétienne, que cette âme renonce tout d'un coup à ses plaisirs, rompe les attachements les plus vifs, réprime les passions les plus violentes, éteigne, change les inclinations les plus enracinées, oublie les injures, les soins du corps, de la fortune, ne trouve plus de goût qu'à la prière, à la retraite, à la pratique des devoirs les plus tristes et les plus dégoûtants, et offre aux yeux du public un changement, une résurrection si palpable, le spectacle d'une vie si différente de la première, que le monde, que le libertinage lui-même soient forcés de rendre gloire à la vérité de son changement, et qu'on ne la reconnaisse plus elle-même? n'est-ce pas, dis-je, un miracle plus étonnant et plus difficile?

Or, la miséricorde de Jésus-Christ n'opère-t-elle pas tous les jours de ces prodiges à vos yeux? sa parole sainte, quoique dans des bouches faibles et languissantes, ne ressuscite-t-elle pas encore tous les jours des Lazares? Vous les voyez, vous les connaissez, vous en paraissez surpris, et cependant en êtes-vous touchés? Ces merveilles que le doigt de Dieu fait éclater avec tant de majesté, vous rappellent-elles à la vérité et à la lumière? Ces changements mille fois

plus surprenants que la résurrection des morts, vous convainquent-ils? vous attirent-ils à Jésus-Christ? vous rendent-ils la foi que vous avez perdue?

Hélas! semblables aux Juifs, tout votre soin est d'en combattre ou d'en affaiblir la vérité. Vous disputez à la grâce la gloire de ces prodiges; vous en cherchez les motifs dans des causes toutes humaines; vous les regardez comme des prestiges et des impostures; vous attribuez aux artifices de l'homme les plus éclatantes opérations de l'Esprit-Saint; vous voulez qu'une nouvelle vie ne soit qu'un nouveau piége qu'on tend à la crédulité publique, et une voie nouvelle pour mieux arriver à ses fins. Ainsi les œuvres de la toute-puissance de Jésus-Christ vous endurcissent; ainsi les prodiges mêmes de sa grâce consomment votre aveuglement; ainsi vous faites tout servir à votre perte: Jésus-Christ est pour vous une pierre de chute et de scandale, où il aurait dû être une source de vie et de salut. Les exemples des pécheurs vous souillent et vous corrompent; leur pénitence vous révolte et vous endurcit.

Grand Dieu! souffrez donc que pour finir enfin les égarements d'une vie toute criminelle, j'élève aujourd'hui ma voix vers vous du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années! Les chaînes impures dont je suis lié m'attachent par tant de nœuds à la profondeur du gouffre où je traîne mes tristes jours, que, malgré tous mes bons désirs, je demeure toujours immobile et ne saurais presque plus faire d'effort pour me dégager et retourner à vous, ô mon Dieu! que j'ai abandonné! Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes: *De profundis clamavi ad te, Domine.* (*Psal.* CXXIX, 1 et seq.)

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable: c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Esaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes: *Domine, exaudi vocem meam.*

Ah! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphème; rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur, et que la nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon Dieu! attire à ma prière une attention plus favorable: *Fiant aures tuæ intendentes, in vocem deprecationis meæ.*

Je ne viens pas ici, grand Dieu! excuser devant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit, les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagements, et le caractère de mon cœur et de ma faiblesse; cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée: le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connaître. Hélas! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle, si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma faiblesse, comment pourraient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous les examinez avec cet œil de sévérité qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable? *Si iniquitates observaveris, Domine; Domine, quis sustinebit?*

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi; la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel; la clémence est le premier caractère de votre être suprême, et vous n'avez point d'ennemis que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes: *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

Oui, Seigneur! à quelque heure qu'une âme criminelle revienne à vous, dès le matin de la vie ou sur le déclin de l'âge, après les égarements des premières mœurs ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu! qu'on espère encore en vous, et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes n'est encore que le premier degré de vos miséricordes: *A custodia matutina usque ad noctem speret Israel in Domino.*

Mais aussi, grand Dieu! si vous exaucez mes désirs, si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdues, si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore, si vous me tendez la main pour me retirer de l'abîme où je suis plongé, ah! je ne cesserai, Seigneur, de publier vos miséricordes éternelles; j'oublierai le monde entier pour ne plus m'occuper que des merveilles de votre grâce sur mon âme; je rendrai gloire tous les moments de ma vie au Dieu qui m'aura délivré; ma bouche, fermée pour jamais à la vanité, ne pourra plus suffire aux transports de mon amour et de ma reconnaissance; et votre créature, qui gémit encore sous l'empire du monde et du péché, rendue à son Seigneur véritable, bénira son libérateur dans le siècle des siècles. Ainsi soit-il.

---

## AVIS.

On s'apercevra, sans doute, en lisant le sermon suivant, que les vérités qu'il renferme ont déjà été traitées dans les deux discours que l'on trouve le jeudi de la troisième semaine de Carême, intitulés, l'un: *De l'incertitude de la justice dans la tiédeur;* et l'autre: *De la certitude d'une chute dans la tiédeur.* Comme la matière est extrêmement importante, et mérite d'être traitée avec soin, elle s'étendit si fort entre les mains du P. Massillon, lorsqu'il voulut la remanier, qu'il lui fut impossible de tout renfermer dans un seul discours; il prit donc le parti d'en faire deux, et de traiter séparément les deux vérités qu'il avait d'abord réunies.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile, pour les per-

sonnes qui se destinent à la chaire, qu'elles voient comment ce grand homme savait présenter les mêmes sujets sous différents points de vue, et donner un nouveau jour et une nouvelle force à des vérités sur lesquelles on aurait cru qu'il n'y avait plus rien à dire.

## SERMON XXXI.

### *Pour le même jour.*

### SUR LES FAUTES LÉGÈRES.

Infirmitas hæc non est ad mortem. (*Joan.*, XI, 14.)
*Cette maladie ne va point à la mort.*

Ce que le Sauveur dit aujourd'hui de la maladie de Lazare, nous le disons souvent des maux de notre âme, mes chers auditeurs; cependant, sous prétexte que la plupart de nos faiblesses ne sont pas du nombre de celles qui conduisent à la mort, et qu'elles ne touchent pas au fonds de la grâce et de la justice qui est en nous, nous les regardons comme légères et presque de nulle conséquence dans la vie chrétienne. Cette erreur si dangereuse est pourtant commune au juste et au pécheur, au mondain et au solitaire, au prêtre appliqué à l'autel saint et à l'homme engagé dans le tumulte du siècle, à la vierge consacrée au Seigneur et à la femme chrétienne partagée entre Jésus-Christ et les soins du mariage. Jugez de l'importance de cette matière par son étendue. Tout le monde presque regarde des mêmes yeux ces infidélités journalières et habituelles que le poids de la corruption semble rendre inévitables à la piété la plus attentive; on se les permet sans scrupule; on s'en reconnaît coupable sans componction; on s'en accuse sans amendement; on vit sans nulle précaution pour les éviter; et de là cette indolence et cette mollesse dans les voies du salut, qui damnent tant de personnes nées d'ailleurs avec des principes de vertu et des sentiments heureux pour le ciel.

Cependant, mes frères, la fidélité à nos moindres obligations est la pratique la plus essentielle à la piété chrétienne; elle seule fait les justes; à elle seule les promesses de la persévérance sont faites; à elle seule les saints qui nous ont précédés doivent la couronne d'immortalité dont ils jouissent. Il n'est point de piété véritable sans cette exactitude; et l'état où l'on se borne à observer l'essentiel de la loi, en se permettant toutes les transgressions qui ne sont pas renfermées dans le précepte, est un état chimérique dans les principes de la religion, un état où personne n'a pu encore atteindre, et dont aucun saint ne nous a laissé le modèle.

En effet, ce qui nous abuse ici, c'est que nous n'envisageons les infidélités dont je parle que par rapport à la loi dont elles ne violent pas les points principaux; et, de ce côté-là, elles nous paraissent légères; mais cette règle de nos jugements est très-défectueuse, puisque la malice de nos œuvres ne se prend pas seulement du côté de la loi qu'elles blessent, mais encore du côté du cœur qui les produit et des suites où elles nous conduisent. Or, voilà les deux endroits par où je prétends vous faire considérer aujourd'hui les infidélités légères et cet état de tiédeur et de mollesse dont je parle; et vous conviendrez que l'idée de légèreté qu'on leur attache est une idée fort injuste. 1° Nous examinerons la corruption du principe d'où elles partent d'ordinaire, et du moins elles vous paraîtront fort souillées : première réflexion. 2° Nous en suivrons les effets, et vous ne pourrez vous empêcher de convenir que du moins elles vous seront tôt ou tard funestes : dernière réflexion. Ainsi, soit que vous les considériez dans leur principe ou dans leurs suites, vous ne les regarderez plus comme légères, et vous tremblerez sur un état si peu sûr pour le salut. Développons ces deux importantes vérités. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Si les hommes avaient seulement de la majesté de Dieu l'idée que la foi devrait leur en donner, il serait inutile de venir ici justifier sa loi et prouver que tout ce qui l'offense ne peut être léger. La sainteté et l'excellence de sa nature, opposées à la profondeur de notre néant, donnent aux outrages que nous lui faisons, quelque légers qu'ils nous paraissent, une énormité qui nous est inconnue, mais toujours qui croît à proportion de notre bassesse et de la grandeur de l'Être que nous offensons. Aussi, mes frères, lorsqu'un royaume frappé de plaies, des murmurateurs engloutis, des téméraires dévorés par le feu du ciel, et mille punitions soudaines et éclatantes servaient comme d'appareil, auprès d'un peuple charnel, à la majesté du Dieu d'Abraham, sa loi paraissait terrible et vénérable dans ses plus légères circonstances. Un peu de bois secrètement amassé pour secourir sa propre indigence, était un violement du sabbat et une prévarication digne de mort; une jalousie naissante, un seul murmure était puni de lèpre dans la sœur même du conducteur d'Israël, et vous rendait anathème au reste du peuple; une simple défiance dans les plus cruelles perplexités vous fermait l'entrée de la terre de Chanaan, et ne laissait à Moïse même que la triste consolation de mourir après l'avoir saluée de loin; enfin, un léger butin réservé des dépouilles de Jéricho livrait l'armée du Seigneur en proie aux nations, et vous rendait coupable d'un crime qui ne pouvait plus être expié que dans votre sang.

Et certes, mes frères, si nous ne considérions que la grandeur de l'Être suprême, ce qui lui déplaît, ce qui l'offense pourrait-il paraître léger? Si Dieu n'écoutait que le soin de sa gloire et ce qu'exige son infinie majesté outragée par la créature, toutes les fois que, méprisant ses commandements, nous lui désobéissons, même dans les choses les moins considérables, que n'aurions-nous pas à craindre? Ce n'est pas que je veuille ici confondre les fautes vénielles avec les fautes mortelles; la différence est bien grande : les premières ne nous privent pas

de l'amour de Dieu, quoiqu'elles l'affaiblissent; les autres bannissent la charité de notre cœur : les premières ne font que contrister l'Esprit-Saint dans nos âmes; les autres l'y éteignent tout à fait : mais néanmoins, toute infidélité, quelque légère qu'elle puisse être, est, en un sens très-véritable, une préférence injuste que nous faisons de la vile créature au Créateur. En violant la loi de Dieu dans les points les moins essentiels, il est vrai de dire, en un sens, que nous préférons le plaisir injuste qui nous revient de cette légère transgression à la loi de Dieu, à Dieu lui-même qui nous la défend. Or, la préférence de la créature à Dieu, dans quelque circonstance que ce soit, quelque petite qu'elle soit, n'est-elle pas un outrage que nous lui faisons? et un outrage fait à un Être si grand, si saint, si digne de nos hommages, pourra-t-il jamais être regardé comme une bagatelle, surtout si nous faisons attention que nous sommes dans l'impossibilité de trouver dans notre propre fonds de quoi expier une seule de ces fautes, et qu'elles ne peuvent être lavées que dans le sang du Fils de Dieu?

Mais ce n'est pas à ces considérations que je prétends m'arrêter aujourd'hui; je ne veux point prendre hors de vous-même le danger de cet état qui vous paraît si sûr; et pour ne laisser ici aucune évasion à l'erreur que je combats, je veux les considérer, ces fautes, dans la disposition même de votre cœur d'où elles partent; et voici toutes les réflexions qui m'ont paru décisives sur cette vérité si importante : je vais vous les proposer simplement et sans art; écoutez-les attentivement, je vous prie.

1° Dès là que vous ne vous disputez plus ces infidélités légères, et que vous vous faites comme un état de la simple exemption du crime, c'est-à-dire de la tiédeur et de la négligence, dès lors vous renoncez au désir de votre perfection; vous n'êtes plus contristé des faiblesses et des chutes qui vous retardent sur votre route; vous ne vous proposez plus d'avancer pour atteindre à ce point où Dieu vous demande, et vers lequel sa grâce ne cesse de vous pousser en secret. Cependant il vous est ordonné d'être parfait, parce que le Père céleste que vous servez est parfait. Je dis ordonné; car, quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection est néanmoins un commandement et un devoir indispensable à tout chrétien. Donc, dès là que vous vous bornez à ce que vous jugez l'essentiel de la loi, que vous vous permettez toutes les transgressions légères qui ne donnent pas la mort à l'âme, vous ne songez plus à devenir parfait : vous laissez là cet ouvrage auquel Jésus-Christ vous a ordonné de travailler. Or, je vous le demande : cette disposition toute seule, qui n'est autre chose qu'un mépris formel, une transgression certaine de ce grand commandement qui vous oblige d'être parfait, c'est-à-dire de travailler à le devenir, est-elle une preuve que votre âme soit vivante aux yeux de Dieu? et ne doit-elle pas au moins vous inspirer des doutes sur votre état?

2° Cette attention toute seule que vous apportez à examiner si une offense est vénielle, ou si elle va plus loin, à disputer au Seigneur tout ce que vous pouvez lui refuser sans crime, à n'étudier la loi que pour connaître jusqu'à quel point il vous est permis de la violer, cette seule attention, dis-je, ne peut partir que d'un fonds d'amour propre, d'un fonds où la foi et la charité sont au moins bien languissantes, d'un fonds ennemi de la croix de Jésus-Christ, d'un fonds où l'esprit de Dieu ne paraît pas régner; car il n'est que les enfants prodigues qui chicanent ainsi avec le Père céleste, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur et prendre tout ce qui leur appartient : il n'est que les vierges folles qui attendent ainsi l'extrémité pour obéir à l'Epoux.

3° En effet, cette disposition qui fait qu'on se permet tout ce qu'on ne croit pas digne d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave et d'un mercenaire; c'est-à-dire que, si l'on pouvait se promettre une pareille indulgence pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violerait avec autant de facilité qu'on viole les moindres, c'est-à-dire que, lorsqu'on est fidèle au commandement, ce n'est pas la justice qu'on aime, c'est la peine que l'on craint; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même; car, tandis que sa gloire seule y est intéressée et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités, ah! nous ne craignons plus de lui déplaire; nous excusons même ces fautes en disant qu'elles ne donnent pas la mort à l'âme, c'est-à-dire qu'elles ne font que déplaire à Dieu, sans nous mériter une peine éternelle. Ce qui le regarde ne nous touche pas; son honneur n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des actions permises et défendues; c'est notre pur intérêt qui règle là-dessus notre fidélité. Or, je vous demande : est-ce là la situation d'une âme qui aime encore? et comment appeler une disposition si injurieuse à Dieu? peut-on ne pas craindre qu'elle ne soit criminelle? La charité, que vous croyez pourtant avoir, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts? Ah! qu'on aime véritablement, et tout ce qui déplaît à ce qu'on aime nous touche; on ne s'avise pas de peser jusqu'à quel degré on peut lui déplaire sans mériter ses châtiments, pour prendre là-dessus ses mesures et l'offenser dès lors qu'il n'y aura plus de supplice à craindre : cette supputation part d'un cœur qui n'aime point du tout. Vous voudriez savoir si ce jeu, ce spectacle, cette liberté, ce discours qui nuit à la réputation de votre frère, ces plaisirs, ce luxe, cette omission, cette inutilité de vie est une offense vénielle ou mortelle. Vous savez qu'elle déplaît au Seigneur, car, ce point n'est pas douteux, et cela ne vous suffit pas pour vous l'interdire? et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusqu'à mériter une peine éternelle? et tout votre soin est d'éclaircir si c'est un crime

digne de l'enfer? Eh! vous voyez bien, mon cher auditeur, que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu et qu'il lui déplaît (motif essentiel, cependant, qui doit vous le rendre haïssable); que vous ne servez pas le Seigneur dans la sincérité et dans la justice; que votre piété n'est qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la foi; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle qui avait caché son talent, parce que le maître était austère, mais qui, hors de là, l'eût dissipé en folles dépenses; et que, dans la préparation du cœur à laquelle seule le Seigneur regarde, vous êtes peut-être un enfant de mort et un transgresseur de la loi.

4° Cet état de relâchement et d'infidélité, sans avoir même égard aux dispositions qui vous y ont conduit, cet état en lui-même est un état fort douteux, dont nul docteur ne voudrait vous garantir la sûreté, et qui, du moins, est plus voisin du crime que de la vertu. En effet, qui peut vous assurer que, dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même, dans cette mollesse de mœurs qui fait tout le fonds de votre vie, dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte vos sens, à éloigner tout ce qui vous gêne, même aux dépens de vos moindres obligations, l'amour-propre n'y est pas entré jusqu'à ce point fatal qui suffit pour le faire dominer dans un cœur et en bannir la charité? Qui pourrait vous dire si, dans ces pensées où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événements périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle, et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu vous déguiser à vous-même votre crime et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée? Qui oserait décider si, dans ces aigreurs et dans ces refroidissements secrets sur lesquels vous ne vous gênez que faiblement, et souvent par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant au delà duquel se trouvent la haine et la mort de l'âme? Qui sait si, dans la sensibilité qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos contre-temps et vos pertes, ce que vous appelez sentiments inévitables à la nature, ne sont pas un dérèglement de votre cœur, un affaiblissement criminel de la foi et une révolte contre la Providence? si, dans tous ces soins où l'on vous voit descendre pour ménager les intérêts de votre fortune, pour relever les grâces d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime, ou de l'avarice, ou de l'ambition, ou de la volupté? si, dans l'usage de vos sens et dans cette délicatesse qui ne se refuse rien et qui ne cherche qu'à réveiller le dégoût par de nouveaux artifices, le plaisir que vous goûtez au delà de la nécessité n'est pas le vice d'intempérance?

Grand Dieu! qui a bien compris les progrès et les diminutions insensibles de votre grâce dans les âmes? qui a bien discerné ces bornes fatales qui séparent dans un cœur la vie de la mort et la lumière des ténèbres, comme disait le saint homme Job? Un peu plus ou un peu moins de complaisances, un mouvement du cœur plus délibéré ou plus prompt, un acte de la volonté plus achevé ou plus imparfait, une omission où il entre plus ou moins de mépris, une pensée arrivée seulement jusqu'au degré qui précède le crime, ou poussée un peu au delà? Ah! ce sont des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances. Cependant, mon cher auditeur, vous êtes tranquille dans un état où il n'est pas une seule de vos actions qui, à votre insu, ne puisse être un crime devant Dieu.

Ah! c'est pour cela que les plus grands saints, auxquels la conscience ne reproche rien, qui châtient leur corps et le réduisent en servitude, ces hommes toujours attentifs sur eux-mêmes, toujours en garde contre le péché, qui s'abstiennent même des œuvres les plus permises, de peur de scandaliser leurs frères, qui opèrent leur salut dans une crainte et un tremblement continuels, ne savent cependant s'ils sont dignes d'amour ou de haine, s'ils portent encore au fond de leur cœur le trésor invisible de la charité ou s'ils l'ont perdu. Et vous, mon cher auditeur, dans des mœurs toutes sensuelles, vous, qui vous permettez tous les jours, de propos délibéré, des infidélités sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte; vous, qui ne prenez aucun soin de conserver le trésor de la grâce, et qui vivez content au milieu des périls où il est presque impossible de ne pas la perdre; vous, qui éprouvez tous les jours ces moments douteux des passions, où, malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir et si vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui sépare l'offense vénielle de la mortelle; vous, dont toutes les actions sont presque douteuses, qui êtes toujours à vous demander si vous n'avez pas été trop loin, qui portez des embarras et des regrets sur la conscience que vous n'éclaircissez jamais à fond; vous, qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire, comme David, que vous n'êtes jamais séparé que d'un petit degré de la mort : *Uno tantum gradu, ego morsque dividimur* (I *Reg.*, XX, 3); vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez conserver encore la charité et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et journalières, par une prétendue habitude invisible de justice dont vous ne voyez au dehors que des marques équivoques! Jugez vous-même si votre confiance est fondée : je ne veux ici que vous seul pour

arbitre : *Vos ipsi judicate quod dico* ( I *Cor.*, X, 15. )

5° Quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnaisse des fautes qui ne font que contrister l'Esprit-Saint, et d'autres qui le bannissent tout à fait de l'âme, néanmoins les règles qu'elle nous fournit pour les distinguer ne sauraient être ni sûres, ni universelles : du moment qu'on les applique, il s'y trouve toujours, par rapport à nous, des circonstances qui leur font changer de nature. C'est donc la disposition du cœur qui décide de la mesure et de la qualité de nos fautes : souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est malice et corruption dans le pécheur. En voulez-vous des exemples? Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec et ce qu'il y a de plus précieux dans les dépouilles de ce prince infidèle : la faute ne paraît pas considérable; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de révolte et de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, et l'esprit de Dieu se retire de lui. Josué, au contraire, épargne les Gabaonites, que le Seigneur lui avait ordonné d'exterminer; il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs; mais comme cette infidélité est plutôt une surprise qu'une désobéissance, et que cette faute part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle, elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près l'offense.

Or, mon cher auditeur, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités comme des fautes légères? Connaissez-vous toute la corruption de votre cœur, d'où elles partent? Dieu la connaît, lui qui en est le scrutateur et le juge, et dont les yeux sont bien différents de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et de langueur habituelle qui est en vous, de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré des devoirs que vous ne croyez pas essentiels, d'attention à ne rien faire pour le Seigneur, que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds ; dites-nous si tout cela doit former à ses yeux un état fort digne d'un chrétien, et si les fautes qui partent d'un principe si corrompu peuvent être devant lui fort légères et dignes d'indulgence? Mon Dieu ! que vous nous découvrirez de choses nouvelles, lorsque vous viendrez juger les justices et manifester les secrets des cœurs !

6° Ce qui doit encore plus vous faire trembler sur votre état de tiédeur et d'indolence, c'est que je ne vois rien en vous qui puisse même vous faire présumer que vous conservez encore cette grâce sanctifiante sur laquelle vous comptez tant, parce que vous vous abstenez de crimes grossiers. Car lorsque la charité est encore dans le cœur, elle se manifeste toujours par quelques signes ; c'est un arbre dont la racine est cachée dans l'âme, mais qu'on peut connaître par ses fruits. Or, en premier lieu, le caractère de la charité, c'est de grossir nos fautes à nos propres yeux, dit saint Bernard : elle augmente, elle exagère tout : *Sed aggravat, sed exaggerat universa ;* elle nous fait regarder comme des crimes des actions qui, devant Dieu, ne sont que de pures faiblesses : ce sont là de ces pieuses erreurs de la grâce qui ont leur source dans les lumières mêmes de la foi. C'est ainsi que les justes se regardent toujours comme des pécheurs indignes des miséricordes du Seigneur, et se mettent, dans leur esprit, au-dessous de tous leurs frères. Et cependant, mon cher auditeur, c'est cette prétendue charité, que vous croyez conserver encore au milieu de votre tiédeur et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paraître légères; c'est parce que vous croyez qu'au fond vous aimez encore le Seigneur, et ne voudriez pas l'offenser dans les points essentiels, que ces fautes journalières vous trouvent si peu sensible; que vous dites de vous-même, qu'à la vérité vous n'êtes pas un saint, mais qu'aussi vous n'êtes pas bien mauvais : c'est votre charité elle-même qui vous rassure, qui diminue votre faute à vos yeux, qui vous calme, qui vous endort. Eh ! dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction, si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous devez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine.

D'ailleurs, la charité est humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état; toujours alarmée par ces délicatesses de la grâce, qui la font trembler sur chaque action, qui lui font de l'incertitude où elles la jettent une espèce de martyre d'amour qui la purifie; elle opère son salut avec crainte et tremblement : cette voie a été dans tous les temps la voie des justes. Or, la charité sur laquelle vous comptez est tranquille, indolente, présomptueuse ; c'est elle qui calme vos frayeurs, qui bannit de votre cœur toutes ces alarmes toujours inséparables de la piété, qui vous établit dans un état de paix et de confiance qui vous fait dire, comme à cet évêque de l'*Apocalypse* (III, 17) : *Je suis riche, je n'ai besoin de personne.* Ah ! mon cher auditeur, la charité est-elle si différente d'elle-même? Il faut que l'une des deux soit fausse, ou celle que vous croyez avoir, ou celle dont les justes, dans tous les siècles, ont été jusqu'ici favorisés. Or, je vous demande, décidez vous-même sur laquelle des deux ce terrible soupçon doit tomber.

Enfin, la charité opère partout où elle est : elle ne peut être oiseuse, disent les saints; c'est un feu céleste dont rien ne peut empêcher l'activité : il peut être, à la vérité, quelquefois couvert, et comme ralenti par la multitude de nos faiblesses; mais tandis qu'il n'est pas encore éteint, ah ! il en sort toujours quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des efforts, des œuvres : les sacre-

ments la renouvellent; les mystères saints la raniment; les prières la réveillent; les lectures pieuses, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, tout la rallume lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit, au second livre des *Machabées*, que le feu sacré que les Juifs avaient caché pendant la captivité dans les entrailles de la terre, se trouva au retour couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfants des prêtres qui le trouvèrent sous la conduite de Néhémias. Mais comme ce n'était que la surface seule qui était couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservait encore toute sa vertu, à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, à peine le ciel eut-il lancé dessus quelques traits de lumière, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux le spectacle presque d'un grand incendie : *Utque tempus affuit quo sol refulsit, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (*Matth.*, I, 22.) Ah! voilà, mon cher auditeur, l'image de la tiédeur d'une âme véritablement juste; voilà ce qui devrait vous arriver, si la multitude de vos infidélités, si la longueur de votre captivité et la durée de vos chaînes n'avaient fait que couvrir et ralentir en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre; voilà, dis-je, ce qui devrait vous arriver lorsque vous approchez des sacrements, lorsque vous venez entendre la parole de salut, lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits célestes de sa grâce. On devrait alors voir tout votre cœur se rallumer, votre ferveur se renouveler, votre charité vous embraser; vous devriez alors être tout de feu dans la pratique de vos obligations : *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Et cependant rien ne vous ranime; les sacrements que vous fréquentez vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Evangile que vous entendez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle produit quelques vains désirs, et est en même temps étouffée; les mouvements de salut que la grâce opère au dedans de vous n'ont jamais de suites pour le renouvellement de vos mœurs, et expirent presque en naissant; vous traînez partout la même indolence et la même langueur; vous sortez du pied des autels aussi froid que vous y êtes venu; on ne voit point en vous ces renouvellements de zèle et de ferveur si familiers aux justes, et dont ils prennent les motifs dans leurs propres chutes; ce que vous étiez hier, vous l'êtes aujourd'hui : mêmes infidélités et mêmes faiblesses; vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut, et tout le feu du ciel ne saurait allumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur, sur laquelle vous vous rassurez. Ah! mon cher auditeur, que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux du Seigneur. Je ne veux point ici troubler votre conscience, mais je vous dis que votre état n'est point sûr; je vous dis seulement que si l'on en juge par les règles de la foi, il est plus vraisemblable que vous êtes dans la disgrâce et dans la haine de Dieu.

Hélas! peut-être le guide spirituel de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères infirmités, et qui ne saurait voir la corruption du cœur d'où elles partent; peut-être que, persuadé que vous dormez, que vous vous relâchez seulement, il se contente d'animer votre vigilance et de réveiller votre ferveur; il pense de vous ce que les disciples disent aujourd'hui de Lazare : *Si dormit, salvus erit* (*Joan.*, XI, 12); qu'au fond, ce sommeil, ces chutes légères, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort et ne vous excluront pas du salut. Mais Jésus-Christ, qui vous voit tel que vous êtes, Jésus-Christ, qui ne juge pas comme l'homme, Jésus-Christ déclare que vous êtes déjà mort depuis longtemps à ses yeux : *Tunc Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est.* (*Ibid.*, 14.) Cette vérité vous surprend, mes frères; mais je serais bien plus surpris si le contraire arrivait; car, si vous voulez faire attention en second lieu aux suites que traînent infailliblement après soi la tiédeur et l'habitude dans les fautes légères, vous conviendrez que, quand même il serait douteux si vous conservez encore la charité ou si vous l'avez perdue, il est certain que vous ne sauriez la conserver longtemps en cet état : dernière réflexion.

SECONDE PARTIE.

Celui qui méprise les petites choses, dit l'Esprit-Saint, tombera peu à peu dans les grandes : c'est une des plus incontestables maximes de la religion. Mépriser les petits devoirs, c'est-à-dire les violer de propos délibéré, en faire un plan et un état de conduite (car si vous y manquiez quelquefois, seulement par fragilité ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderait pas), mais les mépriser dans le sens que je viens de l'expliquer, dans ce sens qui convient à toutes les âmes tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours au crime. Renouvelez votre attention, et voici les motifs sur lesquels je fonde la vérité de cette maxime.

1° Cette voie aboutit tôt ou tard au crime, parce que Dieu se retire de l'âme tiède et infidèle. En effet, mes frères, l'innocence, même des plus justes, a besoin d'un secours continuel de la grâce : si le Seigneur cesse un moment de veiller sur eux, d'être attentif aux dangers qui les environnent, de les garder comme la prunelle de son œil, de les couvrir de son bouclier, ils deviennent la proie du lion rugissant qui tourne sans cesse autour d'eux pour les dévorer.

La fidélité du juste est donc le fruit des secours journaliers de la grâce, mais elle en est aussi le principe; c'est la grâce qui opère la fidélité du juste, mais c'est la fidélité du juste qui attire la grâce dans son âme. Si vous cessez de correspondre, elle s'arrête; si vous n'offrez plus de vaisseau

vide pour la recevoir, cette huile céleste ne coule plus ; si vous manquez de faire valoir le talent, on vous l'ôte ; si vous négligez de cultiver l'arbre, il sèche peu à peu et on le maudit ; si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour ; si vous vous bornez à son égard à ces devoirs indispensables que vous ne sauriez lui refuser sans encourir des peines éternelles, il se borne aussi pour vous à ces secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin, avec lesquels vous ne serez jamais fidèle dans la tentation : il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui, et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte à vous protéger.

Eh ! de quoi vous plaindriez-vous, âme infidèle, lorsqu'il en use de la sorte ? Entrez en jugement avec votre Seigneur, et voyez si sa conduite n'est pas juste. Vous n'êtes plus attentive à lui plaire, il ne l'est plus à vous favoriser ; vous négligez mille occasions où vous pouviez lui donner des marques de votre fidélité, il laisse passer toutes celles où il pourrait vous en donner de sa bienveillance ; vous chicanez avec votre Dieu, si j'ose parler ainsi, vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir, toute votre attention est de prescrire des bornes au droit qu'il a sur votre cœur ; vous lui dites, comme il disait lui-même à ce serviteur : Prenez ce qui vous appartient ; n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi ? ne m'en demandez pas davantage : *Tolle quod tuum est : nonne ex denario convenisti mecum?* (*Matth.*, XX, 13, 14.) Rien de tendre, rien de fervent ne vous échappe ; vous supputez tout ce que vous lui donnez, comme si vous craigniez d'aller trop loin, et il suppute à son tour avec vous, et il est attentif à vous refuser ces grâces spéciales qu'il vous accordait auparavant. Trouve-t-on mauvais qu'un souverain, dans la distribution de ses faveurs, partage mieux ceux de ses sujets qui s'appliquent avec plus de soin et de vigilance à le servir ? Eh ! que servirait donc la fidélité du juste, s'il ne devait avoir aucun avantage sur le pécheur ? quel serait le centuple promis dès cette vie au serviteur vigilant, si le Maître ne le distinguait pas, dans le partage de ses grâces, du serviteur inutile ? Vous êtes trop juste, Seigneur, et vos jugements sont trop équitables.

Or, que conclure de là, mes frères ? Le voici : Que cet état d'infidélité habituelle éloignant de l'âme toutes les grâces de protection, tout ce que vous vous permettez de léger contre quelque précepte vous prive des secours destinés pour en faciliter l'accomplissement, lorsque la circonstance du précepte arrive. Vous n'avez pris aucun soin d'éviter ces entretiens, ces libertés, ces regards, ces lectures qui pouvaient vous conduire à la perte de la pudeur ; parce que vous n'y voyiez rien de criminel et ne croyiez pas qu'on pût vous les interdire, vous avez éloigné de vous les grâces attachées à la conservation de cette vertu, et dans une occasion essentielle où il s'agira de la conserver ou de la perdre tout à fait, comme vous n'aurez plus à opposer au danger que votre propre faiblesse, vous périrez. Car quelle autre destinée pourriez-vous vous promettre ? Les justes, dans ces occasions périlleuses, environnés des secours d'en haut, succombent quelquefois, du moins ils ont de la peine à sortir vainqueurs, et flottent longtemps entre la victoire et la défaite. Jugez si vous devez vous promettre un heureux succès, vous qui n'apportez à ce combat que vos propres forces, c'est-à-dire mille acheminements secrets au crime dans lequel l'ennemi s'efforce de vous entraîner, et si, le Seigneur ne combattant plus pour vous, vous pouvez manquer de devenir sa proie ?

2° Cette voie de tiédeur et d'infidélité aboutit tôt ou tard au crime, parce que, non-seulement ces fautes légères vous privent des secours actuels nécessaires à la conservation de la justice, mais, par une suite infaillible, elles ralentissent encore la charité qui est au dedans de vous ; elles minent peu à peu cette habitude de sainteté, et font enfin écrouler tout l'édifice chrétien : ce sont des ronces multipliées qui peu à peu couvrent enfin tout le champ et étouffent la bonne semence.

On vous a dit que ces fautes, quelle que soit leur quantité, ne peuvent jamais d'elles-mêmes monter à ce point fatal qui fait le crime et éteint tout à fait la grâce. Mais que veut-on dire par là ? Qu'elles n'épuisent pas toute la vigueur de l'âme ? qu'elles n'affaiblissent pas toutes ses puissances spirituelles ? qu'elles ne ralentissent pas sa foi ? qu'elles n'attiédissent pas son espérance ? qu'elles n'introduisent pas jusque dans le fond de son être des semences de corruption, qui dans leur temps produiront des fruits de mort ? qu'elles ne font pas au cœur de ces plaies dangereuses qui attirent de leur côté les attaques de satan et lui montrent le chemin de la victoire ? et enfin qu'elles ne ressemblent pas à ces symptômes fréquents qui tôt ou tard finissent par la mort ? Que veut-on dire par là ? que la charité, semblable à un feu sacré, ne s'use pas et ne se consomme pas elle-même, lorsqu'on ne prend aucun soin de la nourrir et de l'entretrenir ? que toutes ces infidélités faisant croître l'homme de péché en nous, il ne s'ensuit pas nécessairement que Jésus-Christ y diminue ? qu'elles ne contristent pas l'Esprit-Saint dans notre cœur ? qu'elles ne lui ôtent pas tout ce qui pouvait lui rendre la demeure de notre âme agréable ? qu'elles ne changent pas notre maison intérieure, où il avait cru trouver ses délices, en un triste exil où il n'est plus qu'à regret, où il pousse sans cesse des gémissements inépuisables sur les malheurs qui nous menacent, où il ne semble plus rester que pour méditer une retraite, et où tout le convie à s'en retourner dans le sein de Dieu et à céder sa place aux esprits impurs qui s'en sont déjà rendus les maîtres ? Prétend-on donner atteinte aux plus incontestables vérités de la religion, en établissant

cette règle de doctrine? Non certes, mes frères, car en Jésus-Christ il n'y a pas oui et non : il n'est que l'iniquité et le mensonge qui se détruisent et se contredisent eux-mêmes.

3° Cet état d'infidélité et de tiédeur conduit tôt ou tard à la mort, parce qu'il fait prendre tous les jours de nouvelles forces à la concupiscence ; car, à mesure que vous favorisez l'amour-propre, en ne lui refusant aucun des adoucissements que vous pouvez lui permettre sans crime, vous l'accoutumez peu à peu à ne pouvoir plus se passer de tout ce qui le flatte ; vous fortifiez toutes les inclinations corrompues de votre âme; vous mettez en vous de nouveaux obstacles à l'accomplissement de tous les préceptes ; vous vous rendez la loi de Dieu plus pénible, non-seulement parce qu'il faut l'accomplir et porter le joug sans cette onction qui l'adoucit et qui n'est la récompense que de la fidélité, mais encore parce que vous avez laissé croître tous les penchants qui s'opposent en vous à la loi de Dieu; de sorte qu'accomplir le précepte dans la circonstance où la loi vous y oblige, est pour vous une montagne qu'il faut franchir, une eau rapide qu'il faut remonter malgré la pente qui vous rentraîne, un lion furieux qu'il faut apprivoiser tout à coup lorsque sa proie est présente, en un mot, une entreprise à laquelle toutes vos inclinations se refusent et opposent de nouvelles difficultés. Ainsi, tout ce que vous vous êtes permis de malignités enveloppées, de traits mordants, de censures, de railleries, de légers mépris, de fiers refroidissements contre votre frère, par les suites d'une antipathie naturelle que vous n'avez jamais pris soin de réprimer, s'il vient à vous faire un affront éclatant, vous rendront la loi du pardon impossible. Ainsi, cette vivacité sur votre gloire, ces empressements à être distingué du côté de l'estime, ces soins à ménager là-dessus les jugements des hommes, l'emporteront sur la vérité et sur la justice dans une occasion où vous ne pourrez plus sauver votre réputation sans noircir celle de votre prochain. Ainsi, cet usage de mensonge et de duplicité, dans les points indifférents, dès que vous serez intéressé à n'être pas sincère, ne vous laissera pas presque la liberté de vous déclarer pour la vérité et de lui sacrifier même vos intérêts. Ainsi, ces complaisances douteuses que vous avez pour cette personne, ces commencements de passion que vous négligez, vous mettront hors d'état de résister lorsqu'il s'agira d'aller plus loin; la corruption, fortifiée par toute la suite de vos démarches passées, l'emportera sur vos réflexions; vous n'en serez plus maître; votre cœur se refusera à votre fierté, à votre gloire, à vous-même. Car, mes frères, on n'est pas longtemps fidèle dès qu'il en coûte tant pour l'être.

Au lieu que celui qui travaille sans cesse à affaiblir les mouvements de la cupidité, souffre moins quand il faut la soumettre à la loi; il trouve un cœur docile et une volonté déjà préparée par un long exercice de violence; tant de victoires légères dans des combats où il ne s'agissait que de la gloire, lui facilitent celles qu'il remporte lorsqu'il s'agit du salut; tout ces petits peuples, qu'il avait domptés sur son chemin, l'avaient si fort accoutumé à vaincre, qu'à sa seule approche, Jéricho tombe sans qu'il lui en coûte ni peine ni danger; et pour le dire sans figure, une longue pratique d'abnégation dans les plus légères occasions l'a si saintement familiarisé avec la violence chrétienne, que, dans la circonstance du précepte, ah ! il lui en coûterait presque plus pour être infidèle: il faudrait plus prendre sur lui-même que pour accomplir la loi.

4° Non-seulement le précepte devient plus difficile à l'âme tiède et infidèle, mais encore le crime s'aplanit, et elle n'y trouve pas plus de difficulté qu'à une simple infidélité : nouvelle raison qui prouve toujours que cet état ne tarde pas de conduire au péché qui tue l'âme. En effet, le cœur, par ces offenses légères multipliées, arrivant enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses qui ne séparent plus que d'un point la vie et la mort, franchit ce dernier pas presque sans s'en apercevoir. Comme il lui restait peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin, pour ainsi dire, d'un nouvel effort, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois. Il avait mis au dedans de lui des dispositions si voisines du crime, qu'il enfante le péché sans douleur, sans peine, sans aucun mouvement marqué, sans connaître lui-même le fruit de mort qu'il produit. Et voilà ce qui rend, mes frères, l'état dont je parle encore plus terrible: c'est que d'ordinaire on y meurt à la grâce sans le savoir; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme un ami et un enfant; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu cette foi qui les rend utiles; on se lave sans cesse dans le bain de la pénitence, et on s'y salit de plus en plus; on se présente encore à la table du Père céleste, on use encore de tous les privilèges des justes, et on n'est plus qu'un téméraire profanateur, et il nous a depuis longtemps rejetés de sa bouche comme une boisson tiède et dégoûtante. Grand Dieu! aussi que de faux justes seront surpris lorsque vous viendrez manifester les secrets des cœurs et les conseils des consciences! que de brebis étrangères qui vivaient en sûreté dans votre bercail, et qui se nourrissaient de vos pâturages, seront rangées parmi les boucs! et que les ténèbres qui nous cachent ici-bas l'état de notre âme, devraient bien alarmer notre foi et ranimer notre vigilance! que nous devons craindre de n'être semblables à l'infortuné Aman, lequel, n'étant point informé de sa disgrâce, vint hardiment se présenter à la table du prince, et voulut user de tous les droits d'un favori, lui dont le supplice était déjà conclu!

En cinquième lieu, mes frères, pour achever de vous convaincre que cet état où l'on ne se propose que de ne pas transgresser

mortellement les préceptes conduit infailliblement au crime, remarquez, s'il vous plaît, que la nature du cœur humain est telle, qu'il reste toujours au-dessous de ce qu'il se propose, parce que l'esprit qui promet est prompt, et que la chair qui exécute est faible. Le juste prend son essor pour arriver à la plus haute perfection, et il demeure dans un degré inférieur : nous-mêmes mille fois, dans des moments de zèle et de ferveur, nous avons pris des résolutions vives de retraite, de détachement, de pénitence, et l'exécution a toujours diminué beaucoup l'ardeur des projets : il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu ; se promettre à soi-même de grandes choses pour en venir aux médiocres, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, vous ne vous proposez que d'éviter les crimes; vous visez précisément à ce point au-dessous duquel est la mort et la prévarication : vous resterez au-dessous; vous ne viendrez jamais à bout d'observer les commandements : il fallait vous proposer quelque chose de plus élevé pour en venir là. L'expérience là-dessus est décisive, et la raison n'en est pas difficile. C'est que nos résolutions dans la préparation du cœur et dans la pratique ne se ressemblent pas; tandis qu'elles sont encore dans la préparation du cœur qui se les propose, rien ne les contredit, rien ne les arrête ; elles ne trouvent point d'obstacles à combattre point de difficultés à surmonter, et là, elles ne perdent rien de leur ferveur et de leur perfection. Mais dès qu'il s'agit d'exécuter et qu'elles paraissent au dehors, ah ! les inclinations de la chair les ralentissent; les ennemis de notre salut les traversent; les hommes, ou les ébranlent par leur séduction, ou les font échouer par leur malice; en un mot, elles perdent toujours sur le chemin la moitié de leur force, et on est heureux quand il en échappe encore quelque chose, et qu'à travers tous ces périls on peut du moins sauver quelques débris du naufrage.

Or, concluez de là, mon cher auditeur, ce que vous devez vous promettre, vous qui ne vous proposez que de ne pas transgresser ouvertement les préceptes, et qui ne voulez pas monter plus haut : vous n'arriverez jamais à ce point; vous succomberez dans toutes les occasions; vous vous trouverez toujours fort au-dessous de vos projets. Aspirez à la fidélité, à la ferveur, à la vigilance, à la perfection de votre état; Jésus-Christ ne vous a point laissé d'autres moyens pour accomplir les commandements ; et vouloir les observer sans cela, c'est entreprendre d'aller à la fin, sans passer par la voie qui seule peut y conduire.

Mais à quoi bon tant de raisons ? Qu'opposerez-vous à l'expérience de tous les siècles, à la vôtre même, mon cher auditeur? Faut-il tant de preuves où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disait autrefois l'Esprit de Dieu à cet évêque de l'*Apocalypse* : *Memor esto unde excideris* (*Apoc.*, II, 5); remontez à la première origine de vos désordres, vous la trouverez dans les infidélités les plus légères : un sentiment de plaisir négligemment rejeté; une occasion de péril trop fréquentée; une liberté douteuse trop souvent prise; des pratiques de piété omises : la source en est presque imperceptible; le fleuve qui en est sorti a inondé toute la terre de votre cœur. Ce fut d'abord ce petit nuage que vit Elie, et qui depuis a couvert tout le ciel de votre âme; ce fut cette pierre légère que Daniel vit descendre de la montagne, et qui, devenue ensuite une masse énorme, a renversé et brisé l'image de Dieu en vous : c'était un petit grain de sénevé, qui depuis a crû comme un grand arbre et poussé tant de fruits de mort; ce fut un peu de levain, qui depuis a aigri toute la pâte : *Memor esto unde excideris.*

Vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes; vous regardiez tout ce qu'on disait là-dessus, dans la chaire chrétienne, comme des prédictions qui ne devaient pas tomber sur vous ; vous auriez répondu de vous-même pour de certaines actions sur lesquelles aujourd'hui vous ne sentez presque plus de remords : *Memor esto unde excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé; levez la tête, et considérez la profondeur de cet abîme. Ce sont des infidélités légères qui vous y ont conduit comme par degrés; des démarches insensibles qui vous ont mené si loin : souvenez-vous d'où vous êtes tombé, encore une fois, et n'appelez plus léger ce qui a pu vous conduire au fond du précipice.

C'est l'artifice du démon, mon cher auditeur : il ne propose jamais le crime du premier coup. Voyez comme il s'y prend quand il veut tenter le Sauveur du monde : Il commence par lui proposer de changer les pierres en pain, c'est-à-dire de relâcher un peu de l'austérité de son jeûne; de se jeter du haut du temple, c'est-à-dire de s'exposer témérairement au péril sur une fausse confiance en la protection du Seigneur, avant que d'oser lui proposer de se prosterner devant lui et de l'adorer. Ce serait effaroucher sa proie; il connaît trop les routes par où il peut entrer dans le cœur humain ; il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide contre l'horreur de l'iniquité, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes et certaines bornes dans le plaisir. Il n'attaque pas d'abord en lion : c'est un serpent; il ne vous mène pas droit au vice, il vous y conduit par des détours.

Grand Dieu ! vous qui vîtes dans leur naissance les déréglements des pécheurs qui m'écoutent, et qui depuis en avez remarqué tous les progrès, vous savez que la honte de cette fille chrétienne n'a commencé que par de légères complaisances et de vains projets d'une honnête amitié; que les infidélités de cette personne engagée dans un lien honorable, n'étaient d'abord que de petits empressements pour plaire, et une secrète joie d'y avoir réussi; vous savez qu'une vaine démangeaison de tout savoir et de décider sur tout ; des lectures pernicieuses à la foi,

pas assez redoutées, et une secrète envie de se distinguer du côté de l'esprit, ont conduit peu à peu cet incrédule au libertinage et à l'irréligion; vous savez que cet homme n'est dans le fond de la débauche et de l'endurcissement, que pour avoir étouffé d'abord mille remords sur certaines actions douteuses et s'être fait de fausses maximes pour se calmer; vous savez, enfin, que cette âme infidèle, après une conversion d'éclat, n'a rendu sa première foi vaine, et n'est revenue à son vomissement que pour avoir mêlé quelques adoucissements à sa ferveur, manqué aux précautions qu'elle s'était prescrites, et moins craint des occasions dont votre esprit l'avait tout à coup éloignée.

Non, mon cher auditeur, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux avant que d'être adultère; Salomon se laissa amollir par les délices de la royauté avant que de paraître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères; Judas aima l'argent avant que de mettre à prix son maître; Pierre présuma avant que de le renoncer; Madeleine, sans doute, voulut plaire avant que d'être la pécheresse de Jérusalem; et pour ne pas sortir de notre Evangile, Lazare fut languissant avant que d'exhaler l'infection et la puanteur dans le tombeau. Le vice a ses progrès, comme la vertu : comme le jour instruit le jour, ainsi, dit le Prophète, *la nuit donne de funestes leçons à la nuit* (*Psal.* XVIII, 3); et il n'y a pas loin entre les infidélités qui suspendent la grâce, qui fortifient les passions, qui nous rendent inutiles tous les secours de la piété, et celles qui nous la font tout à fait perdre. Or, encore une fois, tout ce qui peut conduire au péché et à la mort, que dis-je? tout ce qui y mène infailliblement, peut-il passer pour léger dans l'esprit d'un chrétien encore touché du soin de son salut?

Mais après tout, mon cher auditeur, quand même on vous accorderait que ces infidélités sont légères, qu'auriez-vous avancé pour votre justification? Ah! c'est pour cela même que vous êtes moins pardonnable, lorsque vous vous les permettez de propos délibéré : plus elles sont légères, moins il doit vous en coûter pour les éviter. Ah! si l'on vous demandait des actions héroïques, il faudrait prendre sur vous-même, et vaincre ou périr. Que pouvez-vous donc alléguer ici pour vous défendre de la fidélité à vos plus légères obligations? ne vous condamnez-vous pas vous-même par votre propre bouche? Lorsque Naaman, indigné de ce que le prophète ne lui ordonnait, pour guérir de sa lèpre, que de s'aller baigner dans les eaux du Jourdain, se retirait plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être le fruit d'un remède si facile, ceux de sa suite le firent revenir de son courroux, en lui disant : Mais, seigneur, si l'homme de Dieu vous avait ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir; et pourquoi refuseriez-vous de vous soumettre à ses ordres, parce qu'il n'exige de vous, pour votre guérison, qu'une démarche aussi aisée que celle de vous aller baigner dans les eaux du Jourdain? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras; quanto magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* (IV *Reg.* V, 13.) Vous avez abandonné votre patrie, vos dieux, vos enfants; vous vous êtes exposé aux périls d'un long voyage; vous en avez soutenu toutes les incommodités pour retrouver la santé que vous avez perdue; et pourquoi, après tant de démarches pénibles, refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose le prophète?

Et voilà, mon cher auditeur, ce que je vous dis en finissant ce discours. Vous avez abandonné le monde et les idoles que vous adoriez autrefois; vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu et dans le goût de la piété; vous avez rompu tous les engagements des passions les plus criminelles; vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les travaux, les violences d'une conversion d'éclat, il ne vous reste plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une légère attention sur vous-même. Si les premiers sacrifices de vos passions criminelles n'étaient pas encore faits, et qu'on les exigeât de vous, vous ne balanceriez point, vous les feriez, quoi qu'il dût vous en coûter : *Et si rem grandem tibi dixisset propheta, certe facere debueras.* Et maintenant qu'on ne vous demande que des sacrifices légers, que de simples purifications, qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de foi, plus de vigilance; êtes-vous excusable de vous en dispenser? *Quanto magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous tous vos premiers efforts inutiles par ces légères infidélités? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en sortant des voies de l'iniquité? Et ne seriez-vous pas à plaindre, après avoir sacrifié à Dieu le principal, de vous perdre pour lui disputer encore mille petits sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature? *Quanto magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* Achevez, Seigneur, en nous ce que votre grâce y a commencé; triomphez de notre langueur et de nos faiblesses, après avoir triomphé de nos crimes; donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez ôté un cœur criminel et dissolu; inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté rebelle qui fait les grands pécheurs; ne laissez pas votre ouvrage imparfait, et rendez-nous dignes de la récompense et de la vie immortelle qui n'est promise qu'à ceux qui auront été fidèles dans les petites choses comme dans les grandes. Ainsi soit-il.

## SERMON XXXII.

*Pour le dimanche de la Passion.*

SUR L'ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? (*Joan.*, VIII, 46.)

*Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?*

Jusqu'ici Jésus-Christ avait confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres et par ses prodiges; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience et à l'évidence de la vérité, laquelle, malgré eux, rendait témoignage à sa doctrine et à son ministère. Cependant, comme ils s'aveuglaient sur l'évidence de ses prodiges, en l'accusant de les opérer par le ministère des démons, ils s'aveuglaient aussi sur l'évidence de sa doctrine et de sa mission si clairement prédite dans les Ecritures, en y trouvant des obscurités qui la leur rendaient encore douteuse et suspecte.

Car, mes frères, quelque évidente que soit la vérité, c'est-à-dire la loi de Dieu, soit dans notre cœur, où elle est écrite en caractères éclatants et ineffaçables, soit dans les règles que Jésus-Christ nous a laissées, nous voulons toujours, ou que notre conscience n'y voie que ce que nos passions y veulent voir, ou que ces règles ne soient pas si claires, qu'on n'y puisse trouver des adoucissements et des interprétations qui nous soient favorables.

En effet, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la loi de Dieu. Premièrement, pour se calmer sur mille abus que le monde autorise, on nous dit qu'on se croit en sûreté dans cet état; que la conscience n'y reproche rien, et que si l'on était persuadé qu'il y eût du mal, on en sortirait à l'instant. Premier prétexte qu'on oppose à l'évidence de la loi de Dieu : la bonne foi et la tranquillité de la conscience.

On nous oppose, en second lieu, que l'Evangile n'est pas si clair et si précis sur certains points, que nous le disons; que chacun l'interprète à sa manière et lui fait dire ce qu'il veut, et que ce qui paraît si positif à nous, ne paraît pas tel à tout le monde. Second prétexte : l'obscurité et l'incertitude des règles.

Or, je dis que la loi de Dieu a un double caractère d'évidence, qui confondra ces deux prétextes et condamnera toutes les vaines excuses des pécheurs, au jour des vengeances du Seigneur.

1° Elle est évidente dans la conscience du pécheur : première réflexion. 2° Elle est évidente dans la simplicité de ses règles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi de Dieu, qui jugera la fausse sécurité et la prétendue bonne foi des âmes mondaines. L'évidence de la loi de Dieu dans la simplicité de ses règles : second caractère de la loi de Dieu, qui jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que votre loi sainte jugera le monde, et que la conscience criminelle sera un jour confondue devant votre tribunal, et par les lumières de son propre cœur, et par la clarté de vos célestes maximes. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Il est assez surprenant que la plupart des âmes mondaines nous allèguent la bonne foi et la tranquillité de leur conscience, pour justifier les abus du monde et le danger de ses maximes. Outre que la paix et la sécurité dans des voies fausses et injustes en sont plutôt la punition que l'excuse, et que quand il serait vrai que la conscience ne reprocherait rien dans des mœurs réglées seulement selon les faux jugements du monde, cet état ne serait que pire et plus désespéré pour le salut, il semble que la propre conscience est le tribunal auquel une âme infidèle devrait le moins en appeler, et que rien n'est moins favorable aux égarements du pécheur, que le pécheur lui-même.

Je sais qu'il est des âmes endurcies, à qui nul rayon de grâce et de lumière ne fait presque jamais ouvrir les yeux; qui vivent sans remords et sans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux; en qui toute conscience paraît éteinte, et qui poussent l'excès de leur aveuglement, dit saint Augustin, jusqu'à se faire honneur de leur aveuglement même : *De cæcitate ipsa gloriantium.* Mais ce sont là de ces exemples rares et terribles de la justice de Dieu sur les hommes; et s'il y en a eu sur la terre, ils prouvent seulement jusqu'où peut aller quelquefois son abandon et la puissance de sa colère.

Oui, mes frères, soit que nous affections de nous révolter tout haut et à découvert contre l'autorité de la loi, comme les impies et les libertins, soit que nous tâchions de l'adoucir et de la réconcilier artificieusement avec nos passions, par des interprétations favorables, comme la plupart des âmes mondaines et des pécheurs ordinaires, notre conscience rend en nous un double témoignage à cette loi divine : un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes, et un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

Je dis, premièrement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes frères, Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre, et il est trop bon en même temps pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères : un caractère d'équité et un caractère de bonté; un caractère d'équité, qui règle tous les devoirs, un caractère de bonté qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur dans le devoir et dans la règle.

Aussi, nous sentons au fond de nos cœurs que ces règles sont justes et raisonnables; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la

créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur et toutes les vertus recommandées dans l'Evangile; que les passions interdites par la loi sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur; et que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain, emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres; nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes; nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu, nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières; la loi de Dieu, née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair, étrangère à l'homme elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle; en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

Ainsi, en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance, nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme; que c'est se punir soi-même que de haïr; et, en revenant à nous-mêmes après les emportements de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étaient nos premiers penchants, et qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentiments les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur et nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disait Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui: *Justior tu es quam ego*. (I *Reg.*, XXIV, 18.) La bonté, née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachait cet aveu et désavouait en secret l'injustice et la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchants insatiables de plaisir, nous sentons bientôt que le déréglement nous mène trop loin pour être conforme à la nature; que tout ce qui nous assujettit et nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution, et que l'Evangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père* (*Luc.*, XV, 17), disait le prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire et dans l'abondance! et je traîne ici dans l'ennui et dans l'opprobre l'indignité de ma passion. C'était un reste de raison et de noblesse qui se faisait encore entendre au fond de son cœur.

Enfin, parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu, vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des règles fondées sur une profonde connaissance de ce qui se passe au dedans de nous, qu'elles ne renferment que les remèdes de nos maux les plus secrets et les secours de nos penchants les plus justes, et qu'il n'y avait que celui seul qui connaît le fond des cœurs qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'était pas encore éteinte, rendaient cette gloire à la morale des chrétiens; ils étaient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles; ils étaient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome ou de la Grèce, et ne pouvaient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les désirs, les penchants secrets du cœur de l'homme, que Platon et tous ses disciples.

Venez nous dire après cela que la nature est notre première loi et que des penchants de plaisir nés avec nous ne sauraient être des crimes? Je l'ai dit souvent; c'est une impiété qui n'est que dans le discours; c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur et que la vérité dément en secret. Augustin, dans ses égarements, n'avait rien oublié pour effacer du fond de son cœur ce reste de foi et de conscience qui le rappelait encore à la vérité; il avait cherché avidement, dans les sentiments les plus impies et dans les erreurs les plus monstrueuses, de quoi se rassurer contre ses crimes; son esprit, fuyant la lumière qui le poursuivait, errait d'impiété en impiété et d'égarement en égarement; cependant, malgré tous ses efforts et toutes ses fuites, la vérité, toujours victorieuse au fond de son âme, s'y faisait entendre malgré lui; il ne pouvait réussir à se séduire et à se calmer dans ses désordres. Je portais, ô mon Dieu, dit-il lui-même, une conscience déchirée et comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisaient sans cesse: *Portabam conscissam et cruentam animam meam* (*Conf.*); j'étais à charge à moi-même; je ne pouvais plus soutenir mon propre cœur; je me tournais de tous les côtés, et il ne se trouvait bien nulle part; et je ne savais où le placer pour m'en décharger et soulager mon inquiétude: *Impatientem portari a me, et ubi eam ponerem non inveniebam.* (*Ibid.*)

Voilà le témoignage que rend de lui-mê-

me un pécheur qui ajoutait à la vivacité des passions l'impiété des sentiments et l'abus des lumières. Et ces exemples sont de tous les siècles; le nôtre lui-même a vu des pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisaient une gloire affreuse de ne point croire en Dieu, et qu'on regardait comme des héros dans l'impiété et le libertinage; on les a vus, touchés enfin de repentir, comme saint Augustin, et revenus de leurs égarements, on les a vus, dis-je, avouer qu'ils n'avaient pu réussir à effacer les règles et la vérité du fond de leur âme; qu'au milieu de leurs impiétés et de leurs excès les plus affreux, leur cœur, encore chrétien, démentait tout bas leurs dérisions et leurs blasphèmes; qu'ils se faisaient honneur devant les hommes d'une force d'esprit qui les abandonnait en secret; que cette incrédulité apparente cachait les remords les plus cruels et les frayeurs les plus tristes, et qu'ils n'avaient jamais été fermes et tranquilles dans le crime.

Oui, mes frères, le crime toujours timide porte partout, dit l'Esprit de Dieu, un témoignage de condamnation contre lui-même: *Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis.* (*Sap.*, XVII, 10.) Partout vous rendez hommage, par vos troubles et par vos remords secrets, à la sainteté de la loi que vous violez; partout un fonds d'ennui et de tristesse inséparable du crime vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui vous était destiné sur la terre; vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours elle-même : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia.* (*Ibid.*) Des terreurs cruelles marchent partout devant vous; la solitude vous trouble, les ténèbres vous alarment; vous croyez voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent vous reprocher les horreurs secrètes de votre âme; des songes funestes vous remplissent d'images noires et sombres : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia;* et le crime, après lequel vous courez avec tant de goût, court ensuite après vous comme un vautour cruel, et s'attache à vous pour vous déchirer le cœur et vous punir du plaisir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu! que vous avez laissé de ressources dans notre cœur pour nous rappeler à vous! et que la beauté et la justice de votre loi trouvent une puissante protection au fond de notre être! Premier témoignage que la conscience rend à la loi de Dieu, un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes.

Mais elle rend encore un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles. Car une seconde illusion pour la plupart de ces âmes mondaines qui vivent exemptes des grands désordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaisirs, de tous les abus, de toutes les sensualités, de toutes les dissipations que le monde autorise, c'est de vouloir se persuader que l'Evangile n'en demande pas davantage, et nous persuader à nous-mêmes que leur conscience ne leur reproche rien et qu'elles se croient en sûreté dans cet état. Or, je dis que c'est encore ici que la conscience mondaine est de mauvaise foi et ne prend point le change, et que, malgré tous les adoucissements qu'on tâche de se justifier à soi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de vérité à la loi de Dieu.

En effet, mes frères, l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi; tous nos penchants corrompus dans leur source ont besoin d'une règle qui les rectifie et qui les redresse. Nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses; que l'amour-propre infecte toutes nos démarches, et que partout nous nous retrouvons faibles et toujours opposés à l'ordre et au devoir. Nous sentons donc que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchants; que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée; que la loi ne peut être d'accord avec nous; que tout ce qui favorise nos inclinations ne saurait être le remède destiné à les guérir; que tout ce qui flatte nos désirs ne peut être le frein qui doit les réprimer; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour-propre n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire et l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi; nos penchants de ses règles, nos plaisirs de ses devoirs, et dans toutes les actions douteuses où nous nous déterminons en faveur de nos penchants, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Et souffrez, mes frères, que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alléguez, et à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Etes-vous calmes de bonne foi, comme vous nous l'assurez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualité? en un mot, dans cette vie du monde dont vous nous soutenez éternellement l'innocence? Avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous persuader que c'est la voie qui mène au salut? Ne sentez-vous pas que l'Evangile exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites? Voudriez-vous aller paraître devant Dieu, et n'avoir à lui présenter que ces plaisirs, ces amusements que vous appelez innocents et qui composent presque tout le fonds de votre vie? Je vous le demande : Dans ces moments où, touchés plus vivement de la grâce, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? Ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors, uniquement occupés de votre salut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux spec-

tacles, aux vanités et à l'indécence des parures, à la dissipation des assemblées et des plaisirs; vous donnerez plus de temps à la prière, à la retraite, aux lectures saintes, aux devoirs de la religion? Or, que vous dites vous par là à vous-mêmes, sinon que tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de temps à tous ces devoirs de piété, vous ne pensez pas sérieusement au salut, vous ne devez rien y prétendre, vous êtes dans la voie de la mort et de la perdition?

Mais d'ailleurs, vous poussez si loin la sévérité de vos censures contre les gens de bien: rappelez toute la rigueur de vos maximes et de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusements dont vous nous faites sans cesse l'apologie, et qui veulent jouir de la réputation de la vertu sans rien perdre des plaisirs du monde? Ne traitez-vous pas leur piété de chimère et de grimace? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme vit le monde, et que toutes ces vertus ambiguës ne servent qu'à décrier la vertu véritable? J'en conviens avec vous, mais je vous réponds: Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu, et votre conscience ne vous reproche rien, à ce que vous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout? Vous condamnez ces âmes abusées qu'un partage, du moins apparent, entre le monde et Jésus-Christ peut rassurer, et vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul, et le danger de ses usages? Croyez-vous donc que la voie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous? que le monde ait là-dessus des priviléges qu'on perde dès qu'on veut servir Dieu? Accordez-vous donc avec vous-même, et, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne justifiez plus le monde lui-même, puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et, pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne foi, vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons la faiblesse humaine; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudrait se retirer dans des déserts, ou être des anges plutôt que des hommes; cependant, rendez gloire à la force de la vérité. Si un ministre de l'Evangile venait vous porter ici une doctrine tout opposée à celle que nous vous enseignons; s'il venait vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venait vous prêcher, dans ce lieu de la vérité, que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde et servir Dieu; qu'il n'y a pas de mal dans les jeux, dans les plaisirs, dans les spectacles, que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme le monde quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les cloîtres que pour la cour et pour les personnes d'un certain rang, et qu'enfin, Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage et dont nous voulons vous faire un scrupule. S'il venait, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce lieu saint, qu'en penseriez-vous? que diriez-vous de sa nouvelle doctrine? quelle idée auriez-vous de ce nouvel apôtre? Le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Evangile? le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut et sur les règles de la vie chrétienne? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie: vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il ferait de son ministère.

Hé quoi! mes frères, ces maximes annoncées à la face des autels vous paraîtraient des blasphèmes ou des extravagances, et, débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendront des règles de raison et de sagesse! dans la bouche d'un ministre de l'Évangile, vous les regarderiez comme les discours d'un insensé, et dans votre bouche elles vous paraîtraient plus solides et plus serieuses! Vous ririez, ou plutôt vous auriez horreur d'un prédicateur qui vous les annoncerait, et vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement et que vous êtes d'accord avec vous-mêmes, lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance!

Ah! mes frères, que nous sommes de mauvaise foi avec Dieu! et qu'il sera terrible lorsqu'il viendra venger sur les lumières de notre propre cœur l'honneur de sa loi sainte! Notre entêtement apparent pour les abus du monde, dont nous soutenons l'innocence, est une persuasion secrète que le monde et ses abus sont une voie de perdition; nous justifions tout haut ce que nous condamnons en secret; nous sommes les hypocrites du monde et de ses plaisirs, et par une destinée bien déplorable, notre vie se passe à nous contrefaire et à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes, dit un apôtre, si notre cœur, malgré toute notre complaisance et tout notre aveuglement pour nous-mêmes, ne peut s'empêcher de nous condamner déjà en secret, attendons-nous plus d'indulgence du juge souverain et terrible des cœurs que de notre cœur même? *Quoniam si reprehenderit nos cor nostrum; major est Deus corde nostro, et novit omnia.* (I *Joan.*, III, 20.)

Ainsi, mes frères, étudiez la loi de Dieu dans votre propre conscience, et vous verrez qu'elle n'est pas plus favorable que nous à vos passions; consultez les lumières de votre cœur, et vous sentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes; écoutez la voix de la vérité qui s'élève au dedans de vous, et vous conviendrez que nous

ne faisons que vous redire ce qu'elle crie sans cesse aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas besoin pour vous éclaircir sur la plupart de vos doutes, dit saint Augustin, de consulter des hommes habiles : Ne cherchez point hors de vous des éclaircissements et des réponses; ne sortez pas de vous-même pour savoir ce que vous avez à faire; écoutez les décisions de votre cœur ; suivez le premier mouvement de votre conscience, et vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la loi de Dieu ; la première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la règle contre l'adoucissement de l'amour-propre : votre conscience ira toujours plus loin, et sera toujours plus sévère que nous-mêmes, et si vous avez besoin de nos décisions, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité que pour en détromper la fausse indulgence : *Noli foras ire; in teipsum redi : in interiore homine habitat veritas.* (S. AUG.)

Voilà, mes frères, la première manière dont la loi de Dieu nous jugera un jour : cette loi manifestée dans la conscience du pécheur, et comme née avec lui, s'élèvera contre lui : notre cœur, marqué du sceau de la vérité, sera le témoin qui déposera pour notre condamnation; on opposera nos lumières à nos actions, nos remords à nos mœurs, nos discours à nos pensées, nos sentiments secrets à nos démarches publiques, nous-mêmes à nous-mêmes. Ainsi, nous portons chacun notre condamnation dans notre propre cœur : le Seigneur ne prendra pas hors de nous les titres et les mémoires qui instruiront la décision de notre réprobation éternelle, et l'âme devant le tribunal de Dieu, dit Tertullien, sera en même temps et le criminel condamné, et le témoin qui déposera contre ses crimes : *Merito igitur omnis anima stabit ante aulas Dei, et rea et testis; in tantum et rea erroris, in quantum est testis veritatis.* Elle n'aura plus rien à répondre, continue ce Père : *Nihil habens dicere.* Vous connaissiez la vérité, lui dira-t-on, et vous la reteniez dans l'injustice : vous conveniez du bonheur des âmes qui ne cherchent plus que Dieu, et vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas et non requirebas.* Vous faisiez des peintures affreuses du monde, de ses ennuis, de ses perfidies et de ses injustices, et vous en étiez toujours l'esclave et l'adorateur insensé : *Dæmonia abominabaris, et illa adorabas.* Vous respectiez au fond la religion de vos pères, et vous vous faisiez une gloire déplorable de l'impiété : vous craigniez en secret les jugements de Dieu, et vous affectiez de ne point croire en lui : *Judicium Dei appellabas, nec esse credebas.* Vous rendiez justice au fond du cœur à la piété des gens de bien ; vous vous proposiez de leur ressembler un jour, et vous les déchiriez, et vous les persécutiez par vos dérisions et par vos censures : *Christianum nomen sapiebas, et christianum persequebaris.* En un mot, vos lumières ont toujours été pour Dieu et vos actions pour le monde.

O mon Dieu ! jusqu'où les hommes ne poussent-ils pas l'ingratitude et la folie? Vous avez mis en nous des lumières inséparables de notre être, qui, en troublant la fausse paix de nos passions et de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre et à la vérité, et par une imposture de vanité nous nous faisons honneur d'être tranquilles dans nos égarements ; nous nous glorifions d'une paix que votre miséricorde veut bien troubler encore, et loin de publier les richesse de votre grâce sur notre âme, qui nous laisse encore sensibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurcissement et d'un aveuglement qui, tôt ou tard, deviendra réel, et sera enfin la juste peine d'une ingratitude et d'une feinte si injurieuse à votre grâce. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu ; elle est évidente dans la conscience du pécheur, mais elle l'est encore dans la simplicité de ses règles.

SECONDE PARTIE.

Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son auteur, et dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, et son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire sans lui prescrire ce qu'il devait à son Créateur, aux autres hommes, et ce qu'il se devait à lui-même. Aussi, en le tirant de la boue, il imprima dans son être une lumière vive, sans cesse montrée à son cœur, qui réglait tous ses devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie, et l'abondance de l'iniquité qui avait prévalu sur la terre n'ayant pu à la vérité effacer entièrement cette lumière du cœur des hommes, mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes et de la consulter, et ne paraissant plus même se maintenir encore en eux que pour les rendre plus inexcusables ; Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes, à mesure que la malice des hommes augmente, voulut bien graver sur des tables de pierre cette loi que la nature, c'est-à-dire que lui-même avait gravée dans nos cœurs : il mit devant nos yeux la loi que nous portions au dedans de nous, afin qu'elle nous rappelât à nous-mêmes. Cependant, le peuple qui en fut le premier dépositaire, l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéraient la pureté, Jésus-Christ, la sagesse et la lumière de Dieu, est venu enfin sur la terre lui rendre sa première beauté ; la purger des altérations de la Synagogue ; dissiper les ténèbres qu'une fausse science et des traditions humaines y avaient répandues ; en développer toute la sublimité, en appliquer les règles à tous nos besoins, et en nous laissant son Evangile, ne laisser plus d'excuse, ni à l'ignorance, ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, est la prétendue ambiguïté de ses règles : on nous accuse de faire dire à l'Evangile

tout ce que nous voulons; on conteste sur tout; on trouve des répliques à tout; on répand des ténèbres sur tout, et on obscurcit tellement la loi que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de son côté.

Or, je dis qu'outre l'évidence de la conscience, la loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses règles, et qu'ainsi les pécheurs, qui veulent justifier ainsi leurs voies injustes, seront confondus un jour, et par le témoignage de leur propre cœur et par l'évidence des règles saintes.

Oui, mes frères, la loi de Dieu est lumineuse, dit le Prophète, et elle éclaire même les yeux de ceux qui voudraient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (*Psal.* XVIII, 9.) En effet, Jésus-Christ en venant nous donner lui-même une loi de vie et de vérité, pour régler nos mœurs et nos devoirs, et où l'évidence ne pouvait être trop grande, n'aurait pas voulu y laisser sans doute des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il était venu combattre. Les lois humaines peuvent être sujettes à ces inconvénients : comme l'esprit de l'homme qui les a inventées n'a pu tout prévoir, il n'a pu prévenir aussi toutes les difficultés qui pouvaient naître un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses expressions et sur la nature même de ses règles. Mais l'Esprit de Dieu, auteur des règles saintes proposées dans l'Evangile, a prévu tous les doutes que l'esprit humain pouvait opposer à sa loi; il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obscurités que leur corruption pouvait répandre sur la nature de ses règles : aussi il les a concertées d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorants, comme les plus habiles, ne peuvent y méconnaître ses volontés et les voies de la vie éternelle.

Il est vrai que des obscurités sacrées y cachent les mystères incompréhensibles de la foi; mais les règles des mœurs y sont formelles et précises; les devoirs y sont évidents, et rien de plus clair et de moins équivoque que les préceptes de Jésus-Christ. Et certes, il fallait bien qu'ils fussent clairs et intelligibles, puisqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des disciples grossiers et aux bourgades de la Judée, et que le sermon de la montagne, où toutes les règles des mœurs sont renfermées d'une manière si sublime et si céleste, n'eut pourtant pour auditeurs que cette populace obscure qui avait suivi Jésus-Christ au désert.

Ce n'est pas, mes frères, qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations; que l'assemblage de mille circonstances différentes ne puisse tellement obscurcir la règle qu'elle n'échappe quelquefois même aux plus habiles, et que sur les devoirs infinis des états et des conditions, tout soit décidé de façon dans l'Evangile qu'on ne puisse souvent s'y méprendre.

Mais je dis (et je vous prie de suivre ces réflexions qui me paraissaient d'une extrême conséquence et renfermer toutes les règles des mœurs); je dis, premièrement, que si sur le détail des devoirs la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais; qu'on voit bien toujours de quel côté penche l'Evangile, et où nous conduit l'analogie et l'esprit dominant de ses maximes; je dis qu'elles s'éclaircissent toutes les unes les autres; qu'elles tendent toutes au même but; que ce sont comme autant de lumières qui se réunissant toutes au même point, forment un si grand éclat qu'on ne peut plus les méconnaître; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières, et qu'enfin, si la loi peut nous paraître quelquefois équivoque, l'intention du législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Ainsi, vous voudriez savoir, vous qui vivez à la cour, où l'ambition est comme la vertu des personnes de votre rang : vous voudriez savoir si c'est un crime de souhaiter vivement les honneurs et les prospérités de la terre, de n'être jamais content de son état, de vouloir avancer sans cesse, et de rapporter à ce seul désir toutes ses vues, toutes ses démarches, tous ses soins, tout le fond de sa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où est votre trésor, c'est-à-dire dans le désir et dans l'espérance des biens éternels, et que le chrétien n'est pas de ce monde. Décidez là-dessus la difficulté vous-même.

Vous demandez si les jeux éternels, les amusements, les spectacles et tant d'autres plaisirs si innocents aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qui pleurent, et que malheur à ceux qui rient et qui reçoivent leur consolation en ce monde. Suivez l'esprit de cette règle et voyez où elle vous conduit.

Vous vous informez si, ayant à vivre dans le monde, vous ne devez pas vivre comme le monde; si nous voudrions condamner tous les hommes presque qui vivent comme vous; et si pour servir Dieu il est nécessaire d'affecter des singularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas se conformer à ce siècle corrompu; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes et d'être serviteur de Jésus-Christ; et que la multitude est toujours le parti des réprouvés. C'est à vous à nous dire si la réponse n'est pas précise.

Vous doutez si, ayant pardonné à votre ennemi, vous êtes encore obligé de le voir, de le servir, de l'aider de vos biens et de votre crédit, et s'il n'est pas plus juste de réserver vos grâces et vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire; dites du bien de ceux qui vous calomnient, aimez ceux qui vous haïssent. Entrez dans l'esprit de ce précepte et dites-nous s'il ne répand pas une

lumière sur votre doute, qui l'éclaircit à l'instant et le dissipe.

Enfin, proposez-vous tant de doutes qu'il vous plaira sur les devoirs, il vous sera aisé de les décider par l'esprit de la loi, si la lettre n'en dit rien : car la lettre tue, dit l'Apôtre, c'est-à-dire, s'en tenir là, ne tenir pour devoir que ce qui est littéralement marqué, s'arrêter à ces bornes grossières, et n'entrer pas plus avant dans le fond et dans l'esprit qui vivifie, c'est être juif et vouloir se tromper soi-même. Ne nous dites donc plus, mes frères, lorsque nous condamnons tant d'abus que vous vous permettez sans scrupule : Mais l'Evangile n'en dit rien. Ah ! l'Evangile dit tout à qui veut l'entendre : l'Evangile ne laisse rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu ; l'Evangile répond à tout à qui n'y cherche qu'à s'y instruire ; et il va même d'autant plus loin et en dit d'autant plus, que sans s'arrêter à régler un certain détail, il règle les passions mêmes ; que sans détailler toutes les actions, il va réprimer les penchants qui en sont les sources ; et que sans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour règles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui passe et toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : première réflexion.

Je dis en second lieu, que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs ; que les âmes mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs ; que rien ne paraît clair à ceux qui voudraient que rien ne le fût ; que tout paraît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit : je dis avec saint Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule qui donne l'intelligence des préceptes ; qu'on ne connaît bien les règles et les devoirs, que lorsqu'on les aime ; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, et que le désir sincère du salut est le grand dénouement de toutes les difficultés ; je dis que les âmes fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu, et que leurs doutes sont plutôt des alarmes pieuses sur des actions saintes, que des prétextes et des difficultés pour en autoriser de profanes.

Les hommes n'ont appris à douter sur les règles des mœurs que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes. Hélas ! tout était presque décidé pour les premiers fidèles : nous ne voyons pas que dans ces siècles heureux, les premiers pasteurs de l'Eglise eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs : ces volumes immenses qui en décident les doutes par des résolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à mesure que les fidèles ont eu plus de passions à satisfaire, ils ont eu plus de doutes à proposer : il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formait ; des difficultés déjà toutes résolues dans l'Evangile et sur lesquelles les premiers âges de la foi auraient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes. Nos siècles encore plus dissolus que ceux qui nous avaient précédés, ont vu encore croître et multiplier à l'infini ces recueils énormes de cas et de résolutions : toutes les règles les plus incontestables de la morale de Jésus-Christ y sont presque devenues des problèmes ; il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à proposer et auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissements : tout y a été agité, contesté, mis en doute ; on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'esprit de Dieu, et substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel : et quoique nous ne prétendions pas blâmer ici universellement tous ces hommes pieux et habiles qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions, il eût été à désirer que l'Eglise se fût passée de ce secours, et nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies et comme les tristes fruits de la nécessité des temps, de la dépravation des mœurs et de l'affaiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obscurité des règles. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil ; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en est pas frappé : or tout pécheur est cet aveugle ; la lumière est près de lui, l'environne, le pénètre, entre de toutes parts dans son âme ; mais il est toujours lui-même loin de la lumière : *Præsens est illi, sed cum cæco præsens est.* Purifiez votre cœur, continue ce Père, ôtez-en le bandeau fatal des passions ; alors vous verrez clair dans vos devoirs et tous vos doutes seront éclaircis : *Removeantur iniquitates; sanetur quod saucium est ; levetur pondus ab oculo, præceptum Domini lucidum.* Aussi nous voyons tous les jours que lorsque, touchée de la grâce, une âme commence à prendre des mesures solides pour l'éternité, ses yeux s'ouvrent sur mille vérités qu'elle s'était jusque-là dissimulées à elle-même : à mesure que ses passions diminuent, ses lumières croissent ; elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si longtemps sur des devoirs qui lui paraissent alors si évidents et si incontestables ; et loin qu'un guide sacré ait besoin alors de contester et de soutenir contre elle les intérêts de la loi de Dieu, il faut que sa prudence cache, pour ainsi dire, à cette âme touchée toute l'étendue et les terreurs des vérités saintes ; qu'elle la calme sur l'horreur des désordres passés et tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté et la surprise de ses lumières. Ce ne sont donc pas les règles qui alors s'éclaircissent, c'est l'âme qui se dégage et sort de ses ténèbres ; ce n'est point la loi de Dieu qui devient plus évidente, ce sont les yeux du cœur qui s'ouvrent à sa

clarté ; en un mot, ce n'est point l'Évangile qui change, c'est le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes frères, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyants. Un avare, qui se cache à lui-même les règles de la foi sur l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la faiblesse de ses penchants, ne fait point de grâce aux inclinations basses et aux attachements sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation et de la fortune, et qui regarde les mouvements éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux et solides, et seuls dignes de sa naissance et de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement et de plaisirs; et comprend clairement qu'un homme né avec un nom se dégrade et se déshonore par l'oisiveté et par l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, et d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères, qui attaquent la conduite, et justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre au contraire, enivrée de sa personne et de sa beauté, tout occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espèce de maladie et de dérangement d'esprit, et ne voit dans la honte de ses engagements qu'une faiblesse innocente, et des penchants involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, et vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres ; on connaît les règles qui la défendent; on va même jusqu'à la rigueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres faiblesses, et on pousse la sévérité jusqu'au delà même de la règle. Les pharisiens, si éclairés et si sévères sur le crime de la femme adultère et sur les peines attachées par la loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyaient point leur orgueil, leur hypocrisie, leur haine implacable, et leur envie secrète contre Jésus-Christ. Les ténèbres ne sont donc que dans notre propre cœur; et nous ne commençons à douter de nos devoirs que lorsque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent : seconde réflexion.

En effet, je vous dis en troisième lieu : Vous croyez que l'Évangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plupart des règles que nous voulons vous prescrire; que nous outrons sa sévérité, et que nous lui faisons dire ce qu'il nous plaît. Écoutez-le donc lui-même, mes frères: nous consentons que, de tous les devoirs qu'il vous prescrit, vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs et si précis qu'on ne saurait s'y méprendre et les méconnaître: on ne vous en demande pas davantage, et nous vous quittons de tout le reste. Écoutez-le donc : *Celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, et qui ne me suit pas, ne saurait être mon disciple.* (*Luc.*, XIV, 27.) *Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède, et ne se renonce pas sans cesse lui-même, ne doit rien prétendre à mes promesses.* (*Ibid.*, 33.) *Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se la font qui en jouiront un jour.* (*Matth.*, XI, 12.) *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (*Luc.*, XIII, 5.) *Il n'est pas possible de servir Dieu et le monde.* (*Matth.*, VI, 24.) *Malheur à ceux qui sont dans la joie et dans l'abondance; et bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent ici-bas.* (*Luc.*, VI, 25.) *Celui qui aime son père, sa femme, ses enfants, ses biens, son corps, son âme plus que moi, n'est pas digne de moi.* (*Luc.*, XIV, 26.) *Le monde se réjouira, mais vous, mes disciples, vous y serez toujours dans la tristesse de la foi, et dans les larmes de la pénitence.* (*Joan.*, XVI, 20.)

Est-ce moi qui parle ici, mes frères? viens-je vous tromper par un excès de sévérité, ajouter à l'Évangile, et vous porter mes propres pensées? Faible comme je suis, j'ai moi-même besoin d'indulgence; et si je prenais dans la faiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerais que le langage de l'homme; je vous dirais que Dieu est trop bon pour punir des penchants qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même; que, lorsqu'on a du bien, il faut en jouir, et ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrais (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair et de sang). Mais, me croiriez-vous, mes frères, je vous l'ai déjà demandé, respecteriez-vous mon ministère? me regarderiez-vous comme un ange du ciel qui viendrait vous annoncer un nouvel Évangile?

Celui de Jésus-Christ vient de vous tenir un autre langage : je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs et précis. On consent que vous borniez là toute votre piété, et que vous laissiez tout le reste comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs et plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez, parmi vos devoirs, que ces règles saintes et incontestables; nous n'exigeons rien de plus: bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent; et vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons ; et que les maximes les plus communes et les plus familières de l'Évangile vont infiniment plus loin que tous nos discours : troisième réflexion.

Aussi je vous dis, en quatrième lieu, que, si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne ; c'est que l'Évangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles; c'est que, par un abus déplorable on passe

toute la vie à acquérir des connaissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit nous conduire, les titres de notre espérance, les gages de notre immortalité, les consolations de notre exil, et le secours de notre pèlerinage : c'est qu'entrant dans le monde on a soin de nous présenter les livres qui expliquent les règles de la profession à laquelle on nous destine; et que le livre, où les règles de la profession du chrétien sont renfermées, cette profession, qui survivra à toutes les autres, seule nécessaire, et la seule qui nous suivra dans l'éternité; ce livre, dis-je, est laissé dans l'oubli, et n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années : c'est enfin, que des histoires fabuleuses et lascives amusent puérilement notre loisir; et que l'histoire des merveilles de Dieu et de ses miséricordes sur les hommes, remplie d'événements si grands, si sérieux, si intéressants, qui devrait faire toute l'occupation et toute la consolation de notre vie, ne nous paraît pas même digne de notre curiosité.

Je ne suis pas surpris après cela si nous avons besoin tous les jours de faire l'apologie de l'Evangile, contre les abus et les préjugés du monde; si l'on nous écoute avec la même surprise lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que si nous annoncions la croyance et les mystères de ces peuples sauvages et éloignés, dont les terres et les mœurs nous sont à peines connues; et si la doctrine de Jésus-Christ trouve aujourd'hui la même contradiction dans les esprits, qu'elle trouva à la naissance de la foi, c'est qu'il est des chrétiens à qui le livre de l'Evangile est presqu'aussi inconnu qu'il l'était alors aux païens, qui savent à peine si Jésus-Christ est venu porter des lois aux hommes; et qui ne peuvent soutenir un seul moment, sans ennui, la lecture de ce livre divin, dont les règles sont si sublimes, les promesses si consolantes, et dont les païens eux-mêmes, qui embrassaient la foi, admiraient si fort la beauté et la divine philosophie. Ainsi, mes frères, lisez les livres saints, et lisez-les avec cet esprit de foi, de soumission, de dépendance, que l'Eglise exige; et vous en saurez bientôt autant sur vos devoirs et sur les règles des mœurs, que les docteurs eux-mêmes qui vous enseignent : *Super omnes docentes me intellexi; quia testimonia tua meditatio mea est.* (*Psal.* CXVIII, 99.)

Et certes, mes frères, d'où vient, je vous prie, que les premiers fidèles poussèrent si loin la pureté des mœurs et la sainteté du christianisme? Leur annonça-t-on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons? leur prêchait-on un autre Evangile plus clair et plus précis que celui que nous vous prêchons? C'étaient cependant des nations idolâtres et dissolues, qui avaient porté aux vérités de la foi les préjugés des superstitions et des plus infâmes voluptés autorisées par le culte même. Si l'Evangile renfermait les moindres obscurités favorables aux passions, c'étaient sans doute ces premiers disciples de la foi qui devaient y prendre le change. D'où vient cependant qu'ils ne proposaient pas aux apôtres et à leurs successeurs les mêmes difficultés que vous nous opposez sans cesse pour soutenir les abus du monde et les intérêts des passions? d'où vient qu'avec plus de penchants et plus de préjugés que nous pour les plaisirs, ces heureux fidèles comprirent d'abord jusqu'où, pour obéir à l'Evangile, il fallait se les interdire?

Ah! c'est qu'ils avaient nuit et jour le livre de la loi entre les mains, c'est que la patience et la consolation des Ecritures étaient la plus douce occupation de leur foi, c'est que les lettres des saints apôtres, et le récit de la vie et des maximes de Jésus-Christ était le seul lien, et l'entretien journalier de ces Eglises naissantes; c'est qu'en un mot, pour qui lit l'Evangile, tout ce qui regarde les devoirs est bientôt décidé : quatrième réflexion.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouverait encore quelque chose d'obscur, la loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère? Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes saintes; les pasteurs les prêchent sur les toits, les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille, des hommes pleins de zèle et de lumière les font passer à la postérité dans des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Eglise ; jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours, jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, jamais siècle ne fut plus éclairé et ne connut mieux l'esprit de la foi et toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siècles d'ignorance où les règles ne subsistaient que dans les abus qui les avaient altérées, où le ministère était souvent pour les fidèles une occasion d'erreur et de scandale, et où le prêtre passait pour éclairé dès qu'il était plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu ! que, pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connaissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre ; à mesure que les mœurs se corrompent, les règles se développent; à mesure que la foi s'affaiblit et s'éteint, elle s'éclaircit et se purifie : semblable à ces feux qui, en expirant, jettent une plus grande clarté, et ne font jamais mieux sentir leur force et leur éclat que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles et des prophètes qui annoncent leurs propres songes. Mais le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés. Quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire. Ce

ne sont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent, c'est nous qui les cherchons, parce que nous voulons nous égarer avec eux ; ils ne sont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en sont que les approbateurs ; ils ne nous mènent pas dans la voie de perdition, ils ne font que nous y laisser, et nous sommes déjà tout résolus de périr dès que nous venons chercher leur suffrage. En effet, on sent bien soi-même le danger et l'imprudence du choix que l'on fait : plus même l'oracle est complaisant, plus on se défie de ses lumières; plus il respecte nos passions, moins on respecte son ministère : on en fait même souvent le sujet de ses dérisions ; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée ; on se vante d'avoir trouvé un protecteur commode des faiblesses humaines, et, par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie son âme et son salut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-seulement de respect, mais même d'attention et de ménagement : semblables à ces Israélites, qui, un moment après avoir fléchi le genou devant le veau d'or et attendu de lui leur salut et leur délivrance, le brisèrent avec outrage et le réduisirent en cendres.

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affaiblissement des ministres pourrait être une occasion d'erreur, les exemples des saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été, dès le commencement, la route de ceux qui ont obtenu les promesses et dont nous honorons sur la terre la mémoire et les saints travaux ; vous voyez que nul d'entre eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sûre et si innocente ; vous voyez que tous les saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, méprisé le monde avec ses plaisirs et ses maximes; vous voyez que les siècles, si différents entre eux pour les usages et pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des justes ; que les saints des premiers temps étaient faits comme ceux des derniers ; que les pays mêmes les plus dissemblables pour l'humeur et pour les manières, ont produit des saints qui se sont tous ressemblés; que ceux des climats les plus éloignés et les plus différents du nôtre, ressemblaient à ceux de notre nation ; que, dans toute langue et dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes; qu'enfin, leurs situations ont été différentes; que les uns se sont sauvés dans l'obscurité, les autres dans l'élévation ; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance; les uns dans la dissipation des dignités et des soins publics, les autres dans le silence et dans le repos de la solitude ; en un mot, les uns sur le fumier, les autres sur le trône; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à à tous.

Ainsi se sont sanctifiés dans tous les siècles et dans tous les pays les princes religieux, les saints conquérants, les courtisans qui ont craint le Seigneur, les magistrats chrétiens, les vierges retirées, les femmes partagées entre Jésus-Christ et les soins du mariage, les solitaires pénitents, les prêtres appliqués à l'autel saint, les maîtres et les esclaves, et jouissent aujourd'hui de la bienheureuse immortalité.

Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au ciel par d'autres routes, et vous flatter que, dans cette foule de serviteurs illustres du Dieu vivant, vous serez seul privilégié? Mon Dieu ! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcusable ! Sa conscience la lui montre, votre loi sainte la lui conserve, la voix de l'Eglise la fait retentir à ses oreilles, l'exemple de nos saints la lui met sans cesse devant les yeux ; tout s'arme contre ses crimes, tout prend les intérêts de votre loi contre sa fausse paix ; de toutes parts sortent des traits de lumière, qui vont porter la vérité jusqu'au fond de son âme ; nul lieu, nulle situation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines sorties de votre sein, qui le poursuivent partout et qui, en l'éclairant, le déchirent. La vérité, qui devrait l'éclairer, le rend malheureux, et, ne voulant pas en aimer la lumière, il est forcé d'en sentir par avance la juste sévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur? Pourquoi changez-vous en une source intarissable de remords cruels des lumières qui devraient être au dedans de vous toute la consolation de vos peines? Puisque, par une suite des richesses de la miséricorde de Dieu sur votre âme, vous ne pouvez réussir, comme tant d'impies et d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure, qui vous rappelle sans cesse à l'ordre et au devoir, pourquoi vous roidissez-vous contre le bonheur de votre destinée ? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même? tant de diversions et de fuite pour vous éviter? Réconciliez enfin votre cœur avec vos lumières, votre conscience avec vos mœurs, vous-même avec la loi de Dieu. Voilà le seul secret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez. Tournez-vous de tous les côtés, il faudra toujours en venir là. L'observance de la loi est le véritable bonheur de l'homme ; c'est se tromper, de la regarder comme un joug : elle seule met le cœur en liberté. Tout ce qui favorise nos passions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre servitude : la loi de Dieu, toute seule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guérit, nous délivre. Telle est la destinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ses passions ; de n'aller que par la violence aux plaisirs véritables du cœur, et ensuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la loi du Seigneur. Ainsi soit-il.

## SERMON XXXIII.

### *Pour le même jour.*

### SUR L'IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? (*Joan.*, VIII, 46.)

*Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?*

Ce n'est pas assez d'avoir défendu l'évidence de la loi de Dieu contre l'ignorance affectée des pécheurs qui la violent, il faut encore établir son immutabilité contre tous les prétextes qui semblent autoriser le monde à se dispenser de ses règles saintes.

Jésus-Christ ne se contente pas d'annoncer aux pharisiens que la vérité qu'ils connaissent les jugera un jour; qu'ils avaient beau se la dissimuler à eux-mêmes, et que le crime de la vérité connue et méprisée demeurerait à jamais sur leur tête. C'est par l'évidence de la loi qu'il les rappelle d'abord à leur propre conscience; il les accuse ensuite d'avoir donné atteinte même à son immutabilité; de substituer des usages et des traditions humaines à la perpétuité de ses règles; de les accommoder aux temps, aux circonstances, aux intérêts, et leur déclare que, jusqu'à la fin des siècles, un seul iota ne sera pas changé à sa loi, que le ciel et la terre passeront, mais que sa loi et sa parole sainte sera toujours la même.

Et voilà, mes frères, les abus qui règnent encore parmi nous contre la loi de Dieu. Nous vous avons montré que, malgré les doutes et les obscurités que nos cupidités répandaient sur nos devoirs, la lumière de la loi, toujours supérieure à nos passions, dissipait malgré nous ces ténèbres et que nous n'étions jamais de bonne foi dans les transgressions que nous tâchions de nous justifier à nous-mêmes. Mais, c'est peu de vouloir, comme les pharisiens, obscurcir l'évidence de la loi, nous donnons encore atteinte comme eux à son immutabilité; et, comme si la loi de Dieu pouvait changer avec les mœurs des siècles, les différences des conditions, la nécessité des situations, nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonstances différentes et y trouver des prétextes, ou pour en adoucir la sévérité, ou pour en violer tout à fait les préceptes.

En effet, 1° le cœur des hommes est changeant, chaque siècle voit naître parmi nous de nouveaux usages, les temps et les coutumes décident toujours de nos mœurs; or, la loi de Dieu est immuable dans sa durée, toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux, et par ce premier caractère d'immutabilité, elle seule doit être la règle constante et perpétuelle de nos mœurs : première réflexion.

2° Le cœur des hommes est vain, tout ce qui nous égale avec le reste des hommes blesse notre orgueil, nous aimons les distinctions et les préférences, nous croyons trouver dans l'élévation du rang et de la naissance des priviléges contre la loi; or, la loi de Dieu est immuable dans son étendue, elle égale tous les états et toutes les conditions; elle est la même pour les grands et pour le peuple, pour le prince et pour les sujets, et, par ce second caractère d'immutabilité elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états et de conditions, qui répand tant d'inégalité sur le détail des mœurs et des règles : seconde réflexion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même, il se persuade que ses intérêts doivent l'emporter sur la loi et sur les intérêts de Dieu même, les plus légers inconvénients lui paraissent des raisons contre la règle; or, la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie, et, par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perplexité, ni inconvénients, ni nécessité apparente qui puisse nous dispenser de ses préceptes : dernière réflexion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppose à l'immutabilité de la loi de Dieu confondus; le prétexte des mœurs et des usages, le prétexte du rang et de la naissance, le prétexte des situations et des inconvénients. La loi de Dieu est immuable dans sa durée; donc, les mœurs et les usages ne sauraient la changer : la loi de Dieu est immuable dans son étendue; donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même : la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations; donc, les inconvénients, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

Un des reproches les plus pressants et les plus ordinaires que les premiers apologistes de la religion faisaient autrefois aux païens, c'était l'instabilité de leur morale et les variations éternelles de leur doctrine. Comme la plénitude de la vérité ne se trouvait pas dans leur vaine philosophie et qu'ils ne puisaient pas leurs lumières, disait Tertullien, dans cette raison souveraine qui éclaire tous les esprits et qui est le docteur immuable de la vérité; mais dans la corruption de leur cœur et dans la vanité de leurs pensées, ils qualifiaient le bien et le mal selon leurs caprices, et les vices et les vertus étaient presque parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine intrepretantur.* (TERTULL.) Cependant, continue ce Père, le caractère le plus inséparable de la vérité, c'est d'être toujours le même; le bien et le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent; sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sont les seuls règles éternelles de nos mœurs et il n'appartient pas aux hommes de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi et ce qui est plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc est veritatis integritas, non mutare sententiam, nec variare judicium : non potest aliud esse quod vere quidem bonum est seu malum : omnia penes Dei veritatem fixa sunt.* (ID.)

Or, il n'était pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les écoles païennes,

livrées à l'orgueil et aux variations de l'esprit humain; c'était la vanité et non pas la vérité, qui faisait les philosophes; les règles changeaient avec les siècles, de nouveaux temps amenaient de nouvelles lois; en un mot, la doctrine ne changeait pas les mœurs, c'était le changement des mœurs qui entraînait toujours celui de la doctrine.

Mais, ce qui étonne, c'est que les chrétiens, qui ont reçu du ciel la loi éternelle et immuable qui règle les mœurs, la croient aussi changeante que la morale des philosophes, qu'ils se persuadent que les devoirs rigoureux, que l'Evangile prescrivait d'abord aux premiers âges de l'Eglise, se sont adoucis avec le relâchement des mœurs, et ne sont plus faits pour l'affaiblissement et la corruption de nos siècles.

En effet, mes frères, l'Evangile, la loi de Jésus-Christ est immuable dans sa durée; voyant tout changer autour d'elle, seule elle ne change point; les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux comme elle. Tout change sur la terre, parce que tout se sent de la mutabilité de son origine; les empires et les états ont leurs progrès et leur décadence, les arts et les sciences tombent ou se relèvent avec les siècles, les usages changent sans cesse avec le goût des peuples et des climats; du haut de son immutabilité, Dieu semble se jouer des choses humaines, en les laissant dans une révolution éternelle; les siècles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin, nous détruisons ce que nos pères avaient cru digne d'une durée éternelle, et, pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'aient rien de fixe et de solide, que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais, au milieu des changements des mœurs et des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la règle immuable des siècles et des mœurs. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles saintes de la loi ne passeront point; telles que les premiers fidèles les reçurent, à la naissance de la foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendants les recevront un jour, telles enfin les bienheureux dans le ciel les adoreront, les aimeront éternellement; la ferveur ou le déréglement des siècles n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité, le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères, ni plus accommodantes; la rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions et des doctrines, leur laisse toute la sage sobriété de leurs règles, et elles forment cet Evangile éternel que l'ange, dans l'*Apocalypse*, annonce, dès le commencement du haut du ciel, à toute langue et à toute nation : *Et vidi alterum angelum volantem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super omnem terram.* (*Apoc.*, XIV, 6.)

Cependant, mes frères, lorsque nous vous représentons quelquefois, dans les mœurs des premiers fidèles, tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres et des plaisirs publics, leur assiduité dans les temples, la modestie et la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur désir continuel d'aller se réunir à Jésus-Christ; en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes et par la consolation des livres saints, et telle enfin que l'Evangile la prescrit à tous les disciples de la foi; lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour vous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du royaume de Dieu; loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point, qu'on croirait à peine que vous fussiez disciples d'un même Maître et sectateurs de la même loi, vous nous reprochez de rappeler sans cesse jusqu'à l'ennui ces premiers temps, de ne parler que de l'Eglise primitive, comme s'il était possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis longtemps aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, et que les temps et les usages ont universellement abolies; vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont, qu'il serait à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Eglise; mais que tout se relâche et s'affaiblit avec le temps, et que, vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre.

Mais, je vous demande, premièrement, mes frères, les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-ils altéré celle de l'Evangile? les règles sont-elles devenues plus commodes et plus favorables aux passions, parce que les hommes sont devenus plus sensuels et plus voluptueux? et le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jésus-Christ? Lorsqu'il a prédit dans l'Evangile, que dans les derniers temps, c'est-à-dire dans les siècles où nous avons le malheur de vivre, il ne se trouverait presque plus de foi sur la terre, que son nom y serait à peine connu, que ses maximes y seraient anéanties, que les devoirs seraient incompatibles avec les usages, et que les justes eux-mêmes se laisseraient presque souiller par la contagion universelle et entraîner au torrent des exemples, a-t-il ajouté qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcherait quelque chose de la sévérité de son Evangile, qu'il consentirait que les usages établis par l'ignorance et le déréglement des siècles succédassent aux règles et aux devoirs de sa doctrine, qu'il exigerait alors de ses disciples infiniment moins qu'il n'exigeait à la naissance de la foi, et que son royaume, qui n'était d'abord promis qu'à la violence, serait alors accordé à

l'indolence et à l'oisiveté? l'a-t-il ajouté, je vous le demande? Au contraire, il avertit ses disciples qu'alors, dans ces derniers temps, il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer sur les montagnes, pour se mettre à couvert de la corruption générale; il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde, qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des villes, et il finit par les exhorter encore une fois de veiller et de prier sans cesse, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale : *Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt.* (*Luc.*, XXI, 36.)

Et en effet, mes frères, plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente et attentive; plus nous sommes environnés de périls, plus la prière, la retraite, la mortification nous deviennent nécessaires. Le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoute encore de nouvelles obligations à celles de nos pères, et, loin que la voie du salut soit devenue plus aisée que dans les premiers temps, nous péririons avec une vertu médiocre, qui, soutenue alors par l'exemple commun, aurait peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs, mes frères, je vous demande en second lieu : Croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'aient été faits que pour les premiers âges de la foi? Croyez-vous que Jésus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctrine pour ces hommes chastes, innocents, charitables, fervents, qui vivaient dans ces temps heureux de l'Eglise; ces hommes qui s'interdisaient eux-mêmes tous les plaisirs; ces premiers héros de la religion, qui conservaient presque tous, jusqu'à la fin, la grâce de la régénération qui les avait faits chrétiens. Quoi, mes frères! Jésus-Christ n'aurait récompensé leur zèle et leur fidélité qu'en aggravant leur joug, et il aurait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Quoi, mes frères! Jésus-Christ n'aurait fait des lois sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières femmes chrétiennes qui renonçaient à tout pour lui plaire; qui ne se partageaient qu'entre le Seigneur et leur époux; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevaient leurs enfants dans la foi et dans la piété? les Electre, les Eunice, les Loïde, ces premières héroïnes de la foi? et il exigerait moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuses, mondaines, qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, et qui corrompent les cœurs par la liberté de leurs mœurs et les piéges qu'elles tendent à l'innocence? Et où serait ici l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne? On exigerait donc plus de celui qui doit moins? les transgressions de la loi dispenseraient donc de sa sévérité ceux qui la violent? il suffirait d'avoir des passions pour être en droit de les satisfaire? la voie du ciel s'aplanirait pour les pécheurs, et conserverait toute son âpreté pour les justes? et plus les hommes auraient de vices, moins ils auraient besoin de vertu?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes frères : Si le changement des mœurs pouvait changer les règles, si les usages pouvaient justifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderait donc à l'inconstance des temps et au goût bizarre des hommes? Il faudrait donc un Evangile pour chaque siècle et pour chaque nation; car nos usages n'étaient pas établis du temps de nos pères, sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux; ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jésus-Christ. Donc ces usages ne peuvent ni devenir notre règle, ni la changer; car la règle est de tous les temps et de tous les lieux : donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile, puisqu'il faudrait dire anathème à un ange même qui viendrait nous en annoncer un nouveau, et que l'Evangile ne serait plus qu'une loi humaine et point sûre pour les hommes, si elle pouvait changer avec les hommes; donc il ne faut pas juger des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages, mais juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles; donc c'est la loi de Dieu qui doit être la règle constante des temps, et non pas la variation des temps devenir la règle même de la loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes frères, que les temps ne sont plus les mêmes; mais la loi de Dieu ne l'est-elle pas? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers : changez-vous vous-même, sauvez votre âme dont vous êtes chargé, voilà tout ce qu'on exige de vous : qu'enfin les chrétiens des premiers temps avaient ou plus de force, ou plus de grâce que nous. Ah! ils avaient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde; voilà tout ce qui les distinguait de nous.

N'avons-nous pas les mêmes sources de grâces qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Eglise? N'avons-nous pas encore au milieu de nous des âmes pures et saintes, qui font revivre la foi et la ferveur des premiers temps, et qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs et des miséricordes du Seigneur sur son peuple? Ne dites donc plus, dit l'Esprit de Dieu, que les temps qui nous ont précédés avaient des avantages sur le nôtre : *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt; stulta enim est hujuscemodi interrogatio.* (*Eccle.*, VII, 11.) Il en a toujours coûté pour suivre Jésus-Christ; il a fallu dans tous les temps porter sa croix, ne pas

se conformer au siècle corrompu, vivre comme des étrangers sur la terre; les saints ont eu, dans tous les temps, les mêmes passions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obstacles à surmonter; et, s'il y a ici quelque différence, c'est que dans les premiers temps, ce n'étaient pas de seuls usages arbitraires qu'il fallait éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avait à craindre en se déclarant pour Jésus-Christ; c'étaient les supplices les plus cruels auxquels il fallait s'exposer; c'était la puissance des césars et la fureur des tyrans qu'il fallait mépriser; c'étaient des superstitions respectables par leur ancienneté, autorisées par les lois de l'empire, et par le consentement de presque tous les peuples, dont il fallait se dispenser; c'était, en un mot, l'univers entier qu'il fallait armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux était plus forte que les supplices, que les tyrans, que les césars, que le monde entier; et la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages, ou la puérilité d'une dérision; et l'Evangile, qui pouvait autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle. La loi de Dieu est donc immuable dans sa durée, toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux; mais elle est encore immuable dans son étendue, et la même pour tous les états et toutes les conditions : c'est ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ est de réunir, sous les mêmes règles, le juif et le gentil, le Grec et le Barbare, les grands et le peuple, le prince et les sujets; en lui il n'y a plus d'acception de personne. La loi de Moïse, du moins dans ses usages et dans ses cérémonies, n'était donnée qu'à un peuple seul; mais Jésus-Christ est un législateur universel : sa loi, comme sa mort, est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple; de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps; c'est le même esprit qui l'anime, les mêmes lois qui le gouvernent; on peut y exercer des fonctions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables, mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses, qui divisaient autrefois les hommes, sont anéanties par l'Evangile; cette loi sainte ne connaît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni esclave; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle, qui les égale tous; elle ne les distingue point par leurs noms et par leurs places, mais par leurs vertus; et les plus grands, à ses yeux, sont ceux qui sont les plus saints.

Cependant une seconde illusion assez ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle change et s'adoucit en faveur du rang et de la naissance; que ses obligations sont moins austères pour les personnes nées dans l'élévation; et que les obstacles, que les grandes places et les mœurs attachées à la grandeur mettent à l'observance des devoirs sévères de l'Evangile, et qui en rendent aux grands la pratique presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente. On se figure que les abus permis de tout temps par l'usage aux grands, leur sont accordés par la loi de Dieu, et qu'il y a une autre voie de salut pour eux que pour le peuple. De là toutes les lois de l'Eglise violées, les temps et les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le reste des jours, sont regardés comme des priviléges refusés au vulgaire, et réservés au nom seul et à la naissance; de là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire, ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition, faire son Dieu de soi-même; la même prospérité qui facilite tous ces excès, les excuse et les justifie.

Mais, mes frères, je l'ai déjà dit, l'Evangile est la loi de tous les hommes : grands, peuples, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer; l'Eglise, en vous recevant au nombre de ses enfants, n'a pas proposé aux grands d'autres vœux à faire, et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple; vous y avez tous fait les mêmes promesses, tous juré, à la face des autels, d'observer le même Evangile. L'Eglise ne vous a pas demandé alors si, par votre naissance selon la chair, vous étiez grand ou peuple; mais si, par votre renaissance en Jésus-Christ, vous vouliez être fidèle et vous engager à suivre sa loi; sur le serment que vous en avez fait, elle a mis l'Evangile saint sur votre tête, pour marque que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Or, mes frères, tous les devoirs de l'Evangile se réduisent à deux points. Les uns sont proposés pour combattre et affaiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant; les autres, pour perfectionner cette première grâce du chrétien que nous avons reçue dans le baptême; c'est-à-dire les uns pour détruire en nous le vieil Adam, les autres pour y faire croître Jésus-Christ. La violence, le renoncement, la mortification, regardent le premier; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le désir des biens invisibles, sont renfermés dans le second : voilà tout l'Evangile. Or, je vous demande, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs, dont le rang et la naissance puissent vous dispenser?

Devez-vous moins prier que les autres fidèles? avez-vous moins de grâces à demander qu'eux, moins d'obstacles à vaincre, moins de piéges à éviter, moins de désirs à combattre? Hélas! plus vous êtes élevé, plus les périls augmentent, plus les occasions de chute naissent sous vos pas, plus le monde vous devient aimable, plus tout favorise vos passions, plus tout contredit vos bons désirs : est-ce dans une situation

si terrible pour le salut, que vous trouvez des priviléges qui vous le rendent plus doux et plus commode? Donc plus vous êtes élevé, plus la mortification vous devient nécessaire, parce que, plus les plaisirs corrompent votre cœur, plus la vigilance est indispensable, parce que les périls sont plus fréquents; plus la foi doit être vive, parce que tout ce qui vous environne l'affaiblit et l'éteint; plus la prière doit être continuelle, parce que les grâces pour vous soutenir doivent être plus abondantes; la pauvreté de cœur plus héroïque, parce que les attachements aux choses d'ici-bas sont plus inévitables; enfin, plus vous êtes élevé, plus le salut vous devient difficile; voilà le seul privilége que vous pouvez attendre de votre élévation. Aussi, grand Dieu! vous nous avertissez souvent que votre royaume n'est que pour les pauvres et les petits : vous ne parlez de la difficulté du salut pour les grands et les puissants qu'en des termes qui sembleraient leur ôter tout espoir d'y prétendre, si nous ne savions que vous voulez le salut de tous les hommes, et que votre grâce est encore plus puissante pour nous sanctifier que la prospérité pour nous corrompre.

Et certes, mes frères, si la grandeur et l'élévation rendaient notre condition plus heureuse et plus favorable par rapport au salut, en vain la doctrine de Jésus-Christ nous apprendrait à craindre les grandeurs et les prospérités humaines; en vain on nous dirait que bienheureux ceux qui pleurent et qui sont affligés ici-bas; que malheur à ceux qui se réjouissent et qui sont dans l'abondance, et qu'enfin recevoir sa récompense dans ce monde, par les biens et les honneurs passagers qu'on y reçoit, c'est un préjugé presque certain qu'on ne doit pas l'attendre dans l'autre. Au contraire, la grandeur et la prospérité deviendraient un état digne d'envie, même selon les règles de la foi; il faudrait appeler heureux, contre la maxime de Jésus-Christ, ceux qui sont dans les plaisirs et dans l'opulence, puisque, outre les douceurs d'une fortune riante, ils y trouveraient encore une voie de salut plus douce et plus aisée que dans un état plus obscur : ceux qui souffrent, et qui sont affligés ici-bas, seraient donc les plus malheureux de tous les hommes; puisqu'à toutes les amertumes de leur condition il faudrait encore ajouter celles d'un Evangile plus rigoureux et plus austère pour eux que pour les personnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Evangile faudrait-il vous annoncer, mes frères, si c'étaient là les règles de la morale de Jésus-Christ!

Mais je n'en dis pas assez. Quand la prospérité n'exigerait pas des précautions plus sévères par les périls qui l'environnent, elle exigerait du moins des réparations plus rigoureuses par les crimes et les excès qui en sont inséparables. Hélas! mes frères, n'est-ce pas parmi vous que les passions ne connaissent plus de bornes, que les jalousies sont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médisances plus cruelles, l'ambition plus démesurée, les voluptés plus monstrueuses? N'est-ce pas parmi les grands que la débauche plus affreuse raffine même sur les crimes communs; que les dissolutions deviennent un art, et que, pour prévenir les dégoûts inséparables du déréglement, on cherche dans le crime des ressources contre le crime même? Quelle indulgence pouvez-vous donc vous promettre du côté de la religion? si les plus justes sont redevables de toute la loi, les plus grands pécheurs en seraient-ils déchargés? Mesurez vos devoirs sur vos crimes, et non sur votre rang : jugez de vous-même par les outrages que vous avez faits à Dieu, et non par les vains hommages que les hommes vous rendent; comptez les jours et les années de vos crimes, qui seront les titres éternels de votre condamnation, et non pas les années et les siècles de l'antiquité de votre race, qui ne forment que de vains titres écrits sur les cendres de vos tombeaux : examinez ce que vous devez à Dieu, et non pas ce que les hommes vous doivent. Si le monde devait vous juger, vous pourriez vous promettre des distinctions et des préférences, mais le monde sera lui-même jugé; et celui qui le jugera, et vous aussi, ne distinguera les hommes que par les vices ou les vertus. Il ne demandera pas les noms, il ne demandera que les œuvres; mesurez là-dessus les distinctions que vous devez attendre.

Aussi, mes frères, nous ne voyons pas que Jésus-Christ, dans l'Evangile, proposât aux princes du peuple et aux grands de Jérusalem d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple; il parle dans la capitale de la Judée, et devant ce que la Palestine avait de plus illustre, comme il parle sur les bords de la mer ou sur la montagne, à cette populace obscure qui le suivait; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, la séparation des plaisirs, voilà ce qu'il annonce à Jérusalem, le siége des rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obscur de la Judée; à ce jeune homme qui possédait de si grands biens, comme aux enfants de Zébédée, qui n'avaient que leurs filets pour héritages; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans la Palestine, comme à la femme de Samarie d'une condition plus obscure; ses ennemis eux-mêmes avouaient que c'était là son caractère propre, et étaient forcés de lui rendre cette justice, qu'il enseignait la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avait égard ni au rang ni aux personnes. *Scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces.... non enim respicis personam hominum* (*Matth.*, XXII, 16.).

Que dis-je, après sa mort même, l'Evangile ne parut une doctrine descendue du ciel que parce que, annonçant aux grands et aux puissants des maximes tristes et crucifiantes, si incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas de se sou-

mettre au joug de Jésus-Christ, et d'embrasser une loi qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leu permettait pas plus de douceurs et de plaisirs ici-bas qu'aux pauvres et au simple peuple. Et en effet, mes frères, pourquoi les premiers défenseurs de la foi auraient-ils regardé la conversion des césars et des puissants du siècle comme une preuve de la vérité et de la divinité de l'Evangile? Qu'y aurait-il de si surprenant, que les riches et les puissants eussent embrassé une doctrine qui les distinguerait du peuple, par une plus grande indulgence; qui, tandis qu'elle prescrirait aux autres les larmes, les jeûnes, les croix, la violence, se relâcherait en faveur des grands, et consentirait que les profusions, les plaisirs, les sensualités, les jeux, les spectacles si rigoureusement interdits au commun des fidèles, devinssent une occupation innocente pour eux; et que, ce qui est une voie de perdition pour les autres, fût pour eux seuls la voie du salut? Ce serait donc la sagesse du siècle qui aurait établi l'Evangile, et non pas la folie de la croix; ce seraient les artifices et les égards humains, et non pas le bras du Tout-Puissant; ce seraient la chair et le sang, et non pas la vertu de Dieu; et la conversion de l'univers n'aurait rien de plus merveilleux que l'établissement des superstitions et des sectes.

Et au fond, mes frères, de bonne foi, si l'Evangile avait des distinctions à faire et des complaisances à accorder, si la loi de Dieu pouvait relâcher quelque chose de sa sévérité, serait-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance? Quoi! elle conserverait toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux? elle condamnerait aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance et d'amertume, et qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front? et elle déchargerait de ces devoirs rigoureux les grands de la terre? et elle n'exigerait rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs? et elle réserverait toute son indulgence pour ces âmes molles et voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, qui ne croient être sur la terre que pour y jouir d'une injuste félicité, et qui ne connaissent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes.

Grand Dieu! c'est l'aveuglement que votre justice répand sur les prospérités humaines: après avoir corrompu le cœur, elles éteignent encore toutes les lumières de la foi. Il est rare que les grands, si éclairés sur les intérêts de la terre, sur les voies de la fortune et de la gloire, sur les ressorts secrets qui font mouvoir les cours et les empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du salut; le monde les a si fort accoutumés aux préférences, qu'ils se persuadent devoir en trouver aussi dans la religion. Parce que les hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croient, ô mon Dieu! que vous les regardez des mêmes yeux que l'homme, et, qu'en remplissant quelques faibles devoirs de piété, qu'en faisant quelques légères démarches pour vous, ils vont encore au delà de ce qu'ils vous doivent; comme si leurs moindres œuvres de religion trouvaient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne le trouvent à vos yeux que dans la foi et la charité qui les anime.

C'est ainsi, mes frères, que la loi de Dieu, immuable dans son étendue, est la même pour tous les états, pour les grands et pour le peuple. Mais elle est encore immuable dans toutes les situations de la vie; et il n'est ni conjoncture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer et même l'adoucir devienne un tempérament légitime et nécessaire : ce devait être ici ma dernière réflexion; mais j'abrége et je poursuis.

Oui, mes frères, tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire contre la loi de Dieu; les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu serait injuste, et exigerait trop des hommes, si, dans ces occasions elle n'usait d'indulgence à notre égard.

Ainsi, la loi de Dieu nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient, de nous retrancher pour payer des dettes accumulées par nos excès, et de ne pas permettre que des créanciers malheureux souffrent de nos profusions insensées : cependant, on se persuade que, dans une grande place, il faut soutenir l'éclat d'une dignité publique; que l'honneur du maître demande qu'on ne laisse pas avilir, par des dehors obscurs et rampants, le poste élevé qu'il nous a confié; qu'on est redevable au prince, à l'État, à soi-même, avant que de l'être aux particuliers, et que la bienséance publique l'emporte alors sur la règle particulière.

Ainsi, la loi de Dieu nous enjoint d'arracher l'œil qui scandalise et de le jeter bien loin de nous; de nous séparer d'un objet qui a été de tout temps l'écueil de notre innocence, et auprès duquel nous ne saurions être en sûreté : cependant, l'éclat que ferait une rupture, les soupçons qu'elle pourrait réveiller dans l'esprit du public, les liens de société, de parenté, d'amitié, qui semblent rendre la séparation impossible sans éclat, nous persuadent qu'elle n'est pas alors ordonnée, et qu'un péril devenu comme nécessaire devient pour nous une sûreté.

Ainsi, la loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité, de ne pas trahir notre conscience en la retenant dans l'injustice, c'est-à-dire de ne pas la dissimuler, par des intérêts humains, à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer : cependant, on se persuade que des vérités, qui

seraient inutiles, doivent être supprimées, et qu'une liberté, dont tout le fruit serait d'exposer notre fortune et de nous rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité, serait plutôt une indiscrétion qu'une loi de charité et de justice.

Ainsi, la loi de Dieu nous prescrit de ne rechercher dans les soins publics que l'utilité des peuples, pour qui seuls l'autorité nous est confiée; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injustice, les asiles de l'oppression et de la misère : cependant, on croit se trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité, soutenir des abus que l'on connaît insoutenables, sacrifier sa conscience et son devoir à la nécessité des temps, et violer sans scrupule les règles les plus claires, parce que les inconvénients qui naîtraient de leur observance semblent en rendre la transgression nécessaire. Enfin, les prétextes, les intérêts, les inconvénients humains font toujours pencher la balance de leur côté, et le devoir et la loi de Dieu cède toujours à la nécessité des temps et des conjonctures.

Or, mes frères, je ne vous dis pas, premièrement, que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même, mis en parallèle avec notre âme, ne doit être compté pour rien, et que, quand le ciel et la terre changeraient de face, que le monde entier devrait périr, et tous les maux fondre sur notre tête, ces inconvénients seraient toujours infiniment moindres que la transgression de la loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, secondement, que la loi a toujours, du moins, la sûreté pour elle contre le prétexte, parce que l'obligation de la loi est claire et précise, au lieu que la justice du prétexte qui introduit l'exception est toujours douteuse; et qu'ainsi, préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre et en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvénients certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos, et nous persuader qu'alors il nous est permis de recourir à des expédients qui l'adoucissent et qui en concilient la sévérité avec les intérêts de notre amour-propre. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles, commodes, et qui ne prissent rien sur nos passions : il est venu porter le glaive et la séparation dans les cœurs; séparer l'homme de ses proches, de ses amis, de lui-même; nous montrer une voie rude et malaisée à tenir. Ainsi, ce que nous appelons inconvénients et extrémités inouïes, ne sont au fond que l'esprit de la loi, les conséquences les plus naturelles des règles, et la fin que Jésus-Christ s'était proposée en nous la prescrivant.

Ce jeune homme de l'Evangile regardait comme un inconvénient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoirs à son père et recueillir sa succession, s'il suivait Jésus-Christ; et c'est précisément ce sacrifice que Jésus-Christ exigeait de lui. Ces hommes appelés au festin regardaient comme un inconvénient, l'un, d'abandonner sa maison des champs; l'autre, son commerce; le dernier, enfin, de suspendre la solennité de ses noces; et c'était pour rompre tous ces liens, qui les attachaient encore trop à la terre, que le Père de famille les invite de venir s'asseoir au festin. Esther regardait d'abord comme un inconvénient d'aller paraître devant Assuérus contre la loi de l'empire, et de se déclarer fille d'Abraham et protectrice des enfants d'Israël; et cependant, comme lui représenta le sage Mardochée, le Seigneur ne l'avait élevée à ce point de gloire et de prospérité que pour cette occasion importante. Tout ce qui nous gêne nous paraît une raison contre la loi, et nous prenons pour des inconvénients les obligations mêmes.

D'ailleurs, mes frères, n'est-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles, qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; que le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ est de soulever contre elle toutes les raisons de la chair et du sang, et que la vertu ressemblerait au vice, si elle ne trouvait, au dehors et au dedans de nous, que des facilités et des convenances. Les justes, mes frères, n'ont jamais été paisibles observateurs des règles saintes : Abel trouva des inconvénients dans la jalousie de son propre frère; Noé, dans l'incrédulité de ses concitoyens; Abraham, dans les disputes de ses serviteurs; Joseph, dans les périls où l'exposaient l'amour de la pudeur et la fureur d'une femme infidèle; Daniel, dans les usages d'une cour profane; le pieux Esdras, dans les mœurs de son siècle; le généreux Eléazar, dans les piéges d'un tempérament spécieux; enfin, suivez l'histoire des justes, et vous verrez que, dans tous les siècles, tous ceux qui ont marché dans les préceptes et dans les ordonnances de la loi ont trouvé des inconvénients où la justice elle-même semblait autoriser la transgression des règles; ont rencontré en leur chemin des obstacles, où les lumières d'une raison humaine semblaient décider en faveur du prétexte contre la loi; en un mot, où la vertu semblait condamner la vertu même; et qu'ainsi, il n'est pas nouveau à la loi de Dieu de trouver des obstacles, mais qu'il est nouveau de prétendre trouver, dans ces obstacles, des excuses légitimes, qui nous dispensent de la loi de Dieu.

Et la raison décisive qui confirme cette vérité, c'est que nos passions seules forment les inconvénients qui nous autorisent à chercher des tempéraments à nos devoirs et à la loi de Dieu, et que des vues de fortune

de gloire, de faveur, ne nous engagent à certaines démarches, ne les justifient à nos yeux, malgré l'évidence des règles qui les condamnent, que parce que nous aimons plus notre gloire et notre fortune que les règles mêmes.

Mourons au monde et à nous, mes frères; rendons à notre cœur les sentiments d'amour et de préférence qu'il doit à son Seigneur; alors tout nous paraîtra possible; les difficultés s'aplaniront en un instant, et, ce que nous appelons inconvénients, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice. Qu'il est aisé de trouver des prétextes, quand on les aime! Les raisons ne manquent jamais aux passions : l'amour-propre est habile à mettre toujours, du moins, les apparences de son côté; il change toujours nos faiblesses en devoirs, et nos penchants deviennent bientôt des titres légitimes; et, ce qu'il y a ici de plus déplorable, dit saint Augustin, c'est que nous appelons la religion même au secours de nos passions; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les règles de la piété même, et que nous recourons à des prétextes saints, pour autoriser des cupidités injustes : *Et multi sunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena, religionem suffragari debere christianam.*

C'est ainsi, ô mon Dieu! que nous passons presque toute la vie à nous séduire nous-mêmes; que nous n'employons les lumières de notre raison qu'à obscurcir celles de la foi; que nous ne consumons le peu de jours que nous avons à passer sur la terre, qu'à chercher des autorités à nos passions, qu'à imaginer des situations où nous croyions pouvoir vous désobéir impunément; c'est à-dire, que tous nos soins, toutes nos réflexions, toute la supériorité de nos vues, de nos lumières, de nos talents, toute la sagesse de nos mesures et de nos conseils, se borne à nous perdre et à nous déguiser à nous-mêmes notre perte éternelle.

Evitons ce malheur, mes frères; ne comptons de voie sûre pour nous que celle des règles et de la loi; et souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes, qui semblent autoriser les transgressions de la loi, que par les crimes déclarés qui la violent. C'est ainsi que la loi de Dieu, après avoir été la règle de nos mœurs sur la terre, en sera la consolation éternelle dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON XXXIV.

### *Pour le lundi de la semaine de la Passion.*

#### SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Adhuc modicum tempus vobiscum sum. (*Joan.*, VII, 33.)

*Je suis encore avec vous un peu de temps.*

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes, les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos et se dérober, par la diversité des plaisirs, à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse, dans les soins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun, contre lequel tous les hommes sont convenus à coujurer; toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire; les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; et, ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue; nous craignons comme le dernier des malheurs qu'on ne nous en prive pour toujours, et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée : c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce temps dont nous paraissons faire si peu de cas, est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, et c'est un crime; nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, et c'est une folie. Employons le temps que Dieu nous donne, parce qu'il est court; ne l'employons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver. C'est-à-dire, connaissons tout le prix du temps, et nous ne le perdrons pas; connaissons-en l'usage, et nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par là nous éviterons et les périls de la vie oiseuse, et les inconvénients de la vie occupée; c'est le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Trois circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes : les grands avantages qui peuvent nous en revenir, le peu que nous avons à les posséder, et, enfin, tout espoir de retour ôté, si nous venons à les perdre. Or, voilà, mes frères, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable : premièrement, il est le prix de l'éternité; secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit; enfin, il est irréparable, et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité : oui, mes frères, l'homme, condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devrait recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçue. Le sang de Jésus Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort et de con-

damnation prononcée contre tous les hommes en la personne du premier pécheur; nous vivons, quoique enfants d'un père condamné à la mort, et héritiers nous-mêmes de sa peine, parce que le Rédempteur est mort à notre place : la mort de Jésus-Christ est donc la source et le seul titre du droit que nous avons à la vie; nos jours, nos moments sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix, et le temps que nous perdons si vainement est cependant le prix de son sang, le fruit de sa mort et le mérite de son sacrifice.

Non-seulement comme enfants d'Adam nous ne méritons plus de vivre, mais tous les crimes mêmes que nous avons ajoutés à celui de notre naissance sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre : tout pécheur est donc un enfant de mort et de colère; et, toutes les fois que la miséricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a suspendu l'arrêt de notre condamnation et de notre mort, c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusque-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidents, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vu finir celle de nos amis et de nos proches, et dont sa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine : le temps qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de grâces, qui composent le fil et comme tout le cours de notre vie : chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu; et, passer ce temps et ces moments en une inutilité déplorable, c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grâce inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité. Voilà, mes frères, le premier crime attaché à la perte du temps : c'est un bien précieux qu'on nous laisse, quoique nous n'y ayons plus de droit; qu'on ne nous laisse que pour acheter le royaume du ciel, et que nous dissipons comme la chose la plus vile et dont on ne sait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé, dans le monde, un homme, lequel, héritier d'un trésor immense, le laisserait dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en ferait aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireraient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide, et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, mes frères, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles et à des grandeurs humaines; hélas! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle des bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable; de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel, et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité! Oui, mes frères, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devrait donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée : et cependant, ce temps si précieux nous est à charge; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre, et, malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants; notre crédit et notre faveur pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger : c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi, le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du temps que Dieu nous laisse, c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité, mais de plus il est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, mes frères, si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, serait encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel, mais, du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ses pertes passagères; du moins les jours et les moments perdus ne formeraient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible, la plus longue dure si peu, nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre ; sem-

blables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paraissons que pour disparaître en un clin d'œil, et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles ; le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant, nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des jours et des moments de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même ? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligé d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société, que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? Et ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, et de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur et la durée?

Au peu de temps que nous avons à vivre sur la terre ajoutez, mes frères, le nombre de nos crimes passés que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans ! Hélas ! dix vies comme la nôtre suffiraient à peine pour en expier une partie, le temps serait encore trop court, et il faudrait que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu ! que peut-il donc me rester pour les plaisirs et pour l'inutilité dans une vie aussi courte et aussi criminelle que la mienne? Grand Dieu ! quelle place peuvent donc trouver les jeux et les amusements frivoles dans un intervalle si rapide, et qui ne suffirait pas tout entier pour expier un seul de mes crimes?

Ah ! mes frères, y pensons-nous? un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisserait qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouverait-il encore des heures et des moments à perdre? se plaindrait-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui aurait accordé? en serait-il embarrassé? chercherait-il des amusements frivoles pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance? ne mettrait-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée? ne remplacerait-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manquerait à la brièveté du temps qu'on lui aurait accordé? Insensés que nous sommes ! notre arrêt est prononcé, nos crimes rendent notre condamnation certaine, on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur et changer la rigueur de notre sentence éternelle et, ce jour unique, et, ce jour rapide, nous le passons indolemment, en des occupations vaines, oiseuses, puériles ; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie, nous cherchons comment l'abréger; à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide, nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

Et encore, mes frères, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger et d'en retrancher une partie? Que d'accidents imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie ! que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisait de la vie ! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples? C'étaient autrefois des accidents rares et singuliers, ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours; soit que nos crimes nous attirent ce châtiment, soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avaient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loisir de connaître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Eglise, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avaient toujours abusé pendant leur vie.

Venez nous dire après cela, qu'il y a bien des moments vides dans la journée, qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose.

Il y a bien des moments vides dans la journée; mais c'est là votre crime de les laisser dans ce vide affreux : les jours du juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée ; mais tous vos devoirs sont-ils remplis? vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places et de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies? Le temps est si court, vos obligations si infinies; et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? Mon Dieu ! que de saints solitaires se plaignaient que les jours passaient trop rapidement; ils reprenaient sur la nuit ce que la brièveté du jour avait ôté à leurs travaux et à leur zèle; ils trouvaient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons et de leurs cantiques, il ne leur restait pas assez de temps dans le calme et de loisir de leur solitude pour publier vos louanges et vos miséricordes éternelles; et nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins, et nous, au milieu des sollicitudes et des engagements du siècle, qui absorbent presque tous nos jours et nos moments: et nous, redevables à nos proches, à nos enfants, à nos amis, à nos inférieurs, à nos maîtres, à nos places, à la patrie d'une infinité de devoirs, nous trouvons encore du vide dans notre

vie, et le peu qui nous en reste nous paraît trop long pour être employé à vous servir et à bénir votre saint nom.

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment et passer le temps à quelque chose. Mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence? mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré? mais le temps passe lui-même si rapidement, et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite? Mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme? Et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassements innocents dans la vie? Il y en a, j'en conviens; mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés, et toute notre vie n'est qu'un délassement perpétuel; mais les délassements sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâche à la faiblesse humaine; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes, c'est de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du temps, vous rend inhabile au sortir de là à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hasard! Et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline; tous les devoirs sérieux oubliés, des enfants mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos concitoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours: la passion du jeu n'est presque jamais seule, et dans les personnes du sexe surtout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres. Voilà ces délassements que vous croyez innocents et nécessaires pour remplir les moments vides de vos journées.

Ah, mes frères! combien de réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces moments dont vous ne savez que faire! et si leur demande pouvait être exaucée, quel usage ne feraient-ils pas d'un moment si précieux! Que de larmes de componction et de pénitence! que de prières et de supplications pour toucher le Père des miséricordes, et engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance! Cependant on leur refuse ce moment unique; on leur répond qu'il n'y a plus de temps pour eux; et vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera, mes frères, et au lit de la mort, et dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez en vain du temps, vous promettrez en vain à Dieu un usage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours, et ce temps qui vous pèse, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand, mes frères; c'est que, non-seulement le temps que nous perdons avec tant d'insensibilité est court et précieux, mais encore irréparable, et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable. Car premièrement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure; mais ces temps perdus et passés dans l'inutilité sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus, et qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avait préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours et de nos moments; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devaient avoir avec notre salut éternel, et qu'il n'ait attaché à chacun des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces qui leur étaient attachées le sont aussi: les moments de Dieu sont finis et ne reviennent plus; le cours de ses miséricordes est réglé; nous avons cru ne perdre que des moments inutiles, et avec eux nous avons perdu des grâces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avait destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devait nous avancer d'un degré vers le ciel: or les jours et les moments perdus nous laissant en arrière, et la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin; qu'il n'y a plus assez de temps pour fournir le reste de la carrière, ou que du moins pour regagner les moments perdus et arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au delà même de nos forces; en venir à de saints excès qui sont des miracles de la grâce, et dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable, et consommer dans un court intervalle ce qui devait être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin, par rapport aux œuvres

de pénitence et de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, et dont on ne l'est plus quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car, après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible, qu'il y a une pénitence pour tous les âges, et que la religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétexte d'expier ses fautes : c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité ; vos fautes ne diminuent pas vos obligations : il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avait laissé du temps et des forces pour satisfaire à cette loi immuable et éternelle ; ce temps, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes ; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous ; il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, et qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois ; et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir et de réparer par une seconde mort le malheur de la première. Ainsi, on ne vit qu'une fois, un tel et tel moment ; on ne saurait donc plus revenir sur ses pas, et réparer, en recommençant le même chemin, les fautes de la première marche. Ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons devient un point fixe pour notre éternité ; ce moment perdu ne changera plus ; éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes frères, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité !

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des moments ! vous, entre les mains de qui sont nos jours et nos années ! de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des moments dont vous seul connaissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure ; des moments que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles, pour nous laisser le temps de faire pénitence ; des moments que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusqu'ici abusé ; des moments que vous refusez chaque jour, à nos yeux, à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles ; des moments, enfin, dont nous ne jouirons peut-être pas longtemps, et dont vous allez, au premier jour, terminer la triste carrière. Grand Dieu ! voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue ; il n'y a pas eu jusqu'ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité ; toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle et qui la ramasse. Grand Dieu ! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs et des efforts que je fais pour l'éviter ? la dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années ? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles ? Quelle vie, grand Dieu ! pour une âme destinée à vous servir, appelée à la société immortelle de votre Fils et de vos saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité ! Quelle vie ! qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passés que les jours et les moments qui lui échappent !

Mais si l'inutilité est opposée au prix du temps, le dérangement et la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du temps et à l'usage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse ; il faut vous exposer les inconvénients de la vie occupée.

## SECONDE PARTIE.

A tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, la plupart de ceux qui m'écoutent ont sans doute opposé en secret, que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse et inutile ; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagements infinis de leur état ; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations et d'affaires qui absorbe toute leur vie, et qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes et jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà, mes frères, une nouvelle manière d'abuser du temps, plus dangereuse encore que l'inutilité et la paresse. En effet, l'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments ; c'est de les remplir dans l'ordre et suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne. La vie de la foi est une vie de règle et de sagesse ; l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le dérèglement de l'esprit et du cœur, et que l'ordre et la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant la vie de la plupart des hommes est une vie toujours occupée et toujours inutile ; une vie toujours laborieuse et toujours vide : leurs passions forment tous leurs mouvements. Ce sont là les grands ressorts qui agitent les hommes, qui les font courir çà et là, comme des insensés, qui ne les laissent pas un moment tranquil-

les; et en remplissant tous leurs moments, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude et satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations et sanctifier l'usage de notre temps? Il consiste: 1° à nous borner aux occupations attachées à notre état, à ne pas chercher les places et les situations qui les multiplient, et ne pas compter parmi nos devoirs, les soins et les embarras que l'inquiétude ou nos passions toutes seules nous forment; 2° quelque agitée que soit notre situation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées celles que nous devons à notre salut.

Je dis premièrement, à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre temps, celles que l'inquiétude ou les passions toutes seules nous forment.

L'inquiétude. Oui, mes frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes; rien n'est plus triste pour la plupart des hommes, que de se retrouver avec eux seuls et retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent, que des attachements criminels nous souillent, que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvements de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponse de mort, qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations et dans des distractions éternelles l'oubli de nous-mêmes; nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui, et nous croyons trouver dans le dérangement et la multiplicité des soins extérieurs cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais hélas! nous nous trompons; l'ennui ne se trouve que dans le dérangement et dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place. C'est en vivant au hasard que nous nous sommes à charge à nous-mêmes, que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées, que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est, au contraire, la source la plus féconde et la plus universelle.

Les âmes justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paraît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie et de cette égalité d'humeur que rien n'altère. Jamais embarrassées du temps présent, que des devoirs marqués occupent; jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués; jamais livrées à elles-mêmes, par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres; les jours leur paraissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place; le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage, et elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que le reste des hommes cherchent en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés à l'ennui et au dégoût, et elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre temps. Car si les moments que l'ordre de Dieu ne règle point sont des moments perdus, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs, si la vie de l'homme doit être une vie sage et réglée où chaque occupation ait sa place fixe, quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre temps? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes frères, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paraisse occupé du frivole et des plaisirs; des soins plus sérieux et des occupations plus solides succèdent à l'oisiveté et aux amusements des premières mœurs; et après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'Etat, au prince, aux soins publics; que la religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit le zèle pour le service du souverain, pour les intérêts et la gloire de la patrie, et même qu'elle seule sait former des sujets fidèles et des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune; mais la religion ne veut pas que l'orgueil et l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, et qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places où, nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de temps pour nous-mêmes. La religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses, qu'on s'y prête à regret et en tremblant, quand l'ordre de Dieu et l'autorité de nos maîtres nous y appellent, et que, par son propre choix, on préfère toujours la sûreté et le loisir d'un état privé au péril et à l'éclat des dignités et des places. Hélas! nous avons si peu de temps à vivre sur la terre, et le salut ou la condamnation éternelle qui nous

attend est si proche, que tous les autres soins, hors celui-là, devraient être pour nous tristes et onéreux, et que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours, devrait nous paraître, pour nous, un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité; c'est la première maxime de la foi et le fond du christianisme.

Cependant, l'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laissent à nous-mêmes et ne nous établissent point sur les autres. Nous ne consultons ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille et privé où l'on n'a à répondre que de soi-même, ni souvent même nos talents; nous ne consultons que nos passions, que ce désir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères; nous voulons paraître sur la scène et devenir des personnages, et sur une scène qui va finir demain, et qui ne nous laissera de réel que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paraissent dignes de nos recherches; nous voudrions être de tout; le loisir, si cher à une âme fidèle, nous paraît honteux; tout ce qui nous partage entre nous et le public, tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps, tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traînent après eux le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi, la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée que Dieu ne demandait pas d'eux, et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé, et redire sans cesse qu'il serait temps enfin de vivre pour soi, après avoir si longtemps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours; ils paraissent gémir sous le poids des affaires, mais ils porteraient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée; ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois, et ils emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'est un langage de vanité : ils voudraient paraître supérieurs à leur fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras et des occupations que Dieu ne demandait pas de nous, et nous ôtent un temps dont nous ne connaîtrons le prix que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment où le temps finit et l'éternité commence.

Encore, mes frères, si au milieu des occupations infinies attachées à votre état vous regardiez comme les plus privilégiées celles qui se rapportent au salut, vous répareriez, du moins en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable ; nous ne trouvons point de temps pour notre salut éternel ; ce qu'on donne au prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps et de la parure, à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage; tout cela paraît essentiel et indispensable; on n'oserait y toucher, y retrancher; on le prolonge même au delà des bornes de la raison et de la nécessité, et comme la vie est trop courte et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut : dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devrait donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes frères, au lieu de prendre sur nos délassements, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage et la mollesse ont rendus interminables ; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque temps du moins pour Dieu et pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques faibles restes qui ont échappé par hasard au monde et aux plaisirs; quelques moments rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, et que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous, tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini, et que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion ces moments de rebut que la lassitude ou le défaut de plaisirs nous laisse : ce sont proprement des moments de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu ; un intervalle que nous mettons entre le monde et nous, pour y rentrer avec plus de goût, et respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété où nous jetterait la vie du monde et des plaisirs trop soutenus et prolongés outre une certaine mesure, au delà de laquelle se trouvent l'ennui et la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps. Toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires sur l'affaire de leur salut; tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, et il ne reste

plus rien pour Dieu et pour l'éternité. Il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre, et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! et pourquoi nous laissez-vous sur la terre que pour mériter votre possession éternelle? Tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel; tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissants du moins, et qui ne peuvent nous rendre heureux; les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un maître et à un Seigneur fidèle, juste, miséricordieux, tout-puissant, et qui seul peut récompenser ceux qui le servent; les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers; ils ne sont pas dignes de nous ; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits; nous devons seulement nous y prêter, en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous et qui nous lient aux autres hommes ; les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu ! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés; ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles; les soins du salut tout seul les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manquent. Que dirai-je encore? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent; mais les devoirs que nous vous rendons nous laissent une joie véritable dans le cœur, nous soutiennent, nous calment, nous consolent et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous, ô mon Dieu ! avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches ; c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale ; c'est donc pour vous premièrement que nous devons en faire usage; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes frères, que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles et infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice et travailler à votre salut. J'en conviens; mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi, et dans un esprit de religion et de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui; il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos assujettissements, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire et non pas à la nôtre ; et nos jours ne sont pleins, à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelque louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusements puérils indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes frères, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde ! On appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importants et exercées avec gloire; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monuments publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité : voilà une belle vie, selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu, si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les hommes : devant Dieu c'est une vie perdue; en vain les histoires parleront de nous : nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles; en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir : elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste : *Et in scriptura domus Israel non scribentur* (*Ezech.*, XIII, 9); en vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles : nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été; en vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre : comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux, et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit durera autant que lui-même; en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux : comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien et retombera dans le néant avec le monde qui l'avait admirée.

Car, de bonne foi, mes frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre? qu'il regardât comme un temps bien employé, le temps que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom et de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, et qu'il comptât vos vices parmi vos vertus?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la

mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avait donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir? Lui direz-vous : Seigneur, j'ai remporté des victoires, j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie, je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même; vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du Roi des rois; vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai conduit des négociations pénibles, j'ai conclu des traités importants, j'ai ménagé les intérêts et la fortune des princes, je suis entré dans les secrets et dans les conseils des rois? Hélas! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu; vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut; vous êtes entré dans le secret des rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfants, j'ai élevé mes proches, j'ai été utile à mes amis, j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété; vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: J'ai fait des études profondes, j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux, j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes, j'ai fait valoir mes grands talents et les ai rendus utiles aux hommes? Hélas! le grand talent qu'on vous avait confié était celui de la foi et de la grâce, dont vous n'avez fait aucun usage; vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des saints: temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin: J'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état, j'ai fait des amis, j'ai su plaire à mes maîtres? Hélas! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel; vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité.

Non, mes frères! Quel vide affreux la plupart de ces hommes qui avaient gouverné les Etats et les empires; qui semblaient faire mouvoir l'univers entier; qui en avaient rempli les premières places; qui faisaient tout le sujet des entretiens, des craintes, des désirs, des espérances des hommes; qui occupaient presque seuls les attentions de toute la terre; qui portaient tout seuls le poids des soins et des affaires publics : quel vide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort! Tandis que les jours d'une âme sainte et retirée, qu'on regardait comme des jours obscurs et oiseux, paraîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la foi, et dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités saintes, mes frères. Le temps est court, il est irréparable, il est le prix de votre éternelle félicité; il ne vous est donné que pour vous en rendre dignes: mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. *Mes frères*, dit l'Apôtre, *le temps est court* (*I Cor.*, VII, 29); usons donc du monde comme si nous n'en usions pas; possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas; jouissons de la faveur de nos maîtres et de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas. Ce n'est-là qu'une ombre qui s'évanouit et nous échappe; et ne comptons de réel dans toute notre vie, que les moments que nous aurons employés pour le ciel. *Ainsi soit-il.*

## SERMON XXXV.

### *Pour le mardi de la semaine de la Passion.*

#### SUR LE SALUT.

Tempus meum nondum advenit; tempus autem vestrum semper est paratum. (*Joan.*, VII, 6.)

*Mon temps n'est pas encore venu; mais pour le vôtre, il est toujours prêt.*

Le reproche que fait aujourd'hui Jésus-Christ à ses parents selon la chair, qui le pressaient de se manifester au monde et d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talents, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent. Le temps qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt; il est toujours temps pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, et de satisfaire leurs passions; c'est là le temps de l'homme: *Tempus vestrum semper est paratum.* Mais le temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire, le temps de travailler au salut, n'est jamais prêt; ils le renvoient, ils le diffèrent; ils attendent toujours qu'il arrive, et il n'arrive jamais : *Tempus meum nondum advenit.*

Les plus légers intérêts de la terre les agitent et leur font tout entreprendre; car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit, enfin où tout s'agite et tout se méprend?

Certes, mes frères, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patients dans leurs poursuites, on dirait qu'ils travaillent pour des

années éternelles et pour des biens qui doivent assurer leur félicité ; on ne comprend pas que tant de soins et d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée, et qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant, une méprise qui ne peut se soutenir contre la plus légère attention, est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la religion nous rappelle à des soins plus solides et plus nécessaires ; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons; que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort et la porte de l'éternité, et que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme. Les soins des passions sont toujours pénibles et sérieux ; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient faibles et languissantes : le salut tout seul est pour nous un amusement ; nous travaillons pour les biens frivoles, comme si nous travaillions pour des biens éternels; nous travaillons pour les biens éternels, comme si nous travaillions pour des biens frivoles.

Oui, mes frères, les soins de la terre sont toujours vifs : obstacles, fatigues, contretemps, rien ne nous rebute; les soins de la terre sont toujours prudents : dangers, piéges, perplexités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or, il s'en faut bien que les soins du salut ne soient de ce caractère; rien de plus languissant et qui nous intéresse moins, quoique les obstacles et les dégoûts y soient fort à craindre; rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies et le nombre des écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité et avec prudence : avec vivacité, pour ne pas se rebuter; avec prudence, pour ne pas s'y méprendre. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE

Rien sans doute ne devrait nous intéresser davantage en cette vie que le soin de notre salut éternel. Outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler, point d'autre sur la terre; et les occupations infinies et diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, et tout ce que nous sommes se rapporte, est pour nous le plus méprisable; ce soin principal et qui devrait être à la tête de tous nos autres soins, leur cède à tous dans le détail de nos actions; ce soin si aimable, et auquel les promesses de la foi et les consolations de la grâce attachent tant de douceur, est devenu pour nous le plus dégoûtant et le plus triste. Et voilà, mes frères, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel : on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, et souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire; les intrigues et les mouvements qui font parvenir sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse ; les projets et les négociations qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent de l'ambition d'un seul l'infortune publique, passent pour étendue de génie et pour supériorité de talents ; l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires, et la bonne conduite domestique ; enfin, le monde a trouvé le secret de hausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas: les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des âmes faibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire de notre salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car, qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes? Ah! tous les monuments de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés; tout ce que nous faisons sur la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent seront effacées du souvenir des hommes : les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose ? Mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? Mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand; on n'aime que l'Auteur de son être ; on n'aime que le Souverain de l'univers ; on ne sert qu'un Maître tout-puissant; on ne désire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre et de plus digne de l'homme que le

soin de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatants, un esclavage illustre; la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talents, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connaissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut; la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant, si nos concurrents sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie; et leur élévation, en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances. Mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, et, portés sur les ailes de la grâce, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos désirs déréglés; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement, et loin que leur destinée nous fasse envie et réveille en nous de faibles désirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vide que leur retraite laisse dans le monde, qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion: que dirai-je? nous devenons peut-être les censeurs de leur vertu; nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grâce les motifs secrets de leur changement; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues tout humaines; et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes! D'où vient cela? Nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut: première cause de notre indifférence.

En second lieu, nous y travaillons avec indolence, parce que nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, mes frères, nous voulons tous nous sauver; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance; nous voulons même que parmi nos œuvres il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au salut; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des saints, sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne; mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes frères, les bienséances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs ont leurs temps et leurs moments marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut? quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres soins? en faisons-nous une affaire seulement? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes; mais qu'est-ce si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions, à vos caprices? Vous élevez peut-être, au commencement de vos journées, votre esprit au Seigneur par la prière; mais le monde, au sortir de là, ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints; mais sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie oiseuse et mondaine. Vous vous faites quelquefois une violence passagère, vous souffrez une injure, vous prenez sur vous une obligation de piété; mais ce sont-là quelques faits uniques et singuliers qui sortent de l'ordre commun et qui n'ont jamais de suite; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui: le salut n'a que vos intervalles; le monde a pour ainsi dire, l'état et le fonds: les moments sont pour Dieu; la vie toute entière est pour nous-mêmes.

Je sais, mes frères, que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entiers, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut: mais vous dites pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille; que des affaires d'une certaine nature seront terminées; que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité; que certains embarras seront finis; en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes? la pénitence, si ces occupations sont pénibles? la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes? la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres? N'est-il pas des âmes de votre rang et de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes, mènent une vie pure et chrétienne? Vous savez bien vous-mêmes qu'on peut trouver Dieu partout; car dans ces mo-

ments heureux où vous avez été touché quelquefois de la grâce, n'est-il pas vrai que tout vous rappelait à Dieu ; que les périls mêmes de votre état devenaient pour vous des instructions et des remèdes ; que le monde vous dégoûtait du monde même; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes, ou des occasions salutaires de mérite? Que ne cultivez-vous ces impressions de grâce et de salut? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité et votre faiblesse qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph était chargé de toutes les affaires d'un grand royaume; lui seul soutenait tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t-il le Seigneur, qui avait rompu ses liens et justifié son innocence? ou attendit-il pour servir le Dieu de ses pères, qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avait ôté? Il sut faire servir à la consolation de ses frères, et à l'avantage du peuple de Dieu, une prospérité qu'il ne reconnaissait tenir que de sa main toute-puissante. Cet officier de la reine d'Ethiopie, dont il est parlé aux *Actes des apôtres*, était établi sur les richesses immenses de cette princesse; le détail des tributs et des subsides, et toute l'administration des deniers publics étaient confiés à sa fidélité : or cet abîme de soins et d'embarras ne lui laissait-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il attendait et les paroles de la vie éternelle? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des justes qui s'y sont sanctifiés; la cour peut devenir l'asile de la vertu comme le cloître; les places et les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété; et quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur.

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres : vous sortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que la piété sanctifie vos occupations; que la foi les règle; que la religion les anime; que la crainte du Seigneur les modère; en un mot, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Car d'attendre que vous soyez plus tranquille et plus débarrassé de tous soins pour être plus homme de bien, outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence, c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisaient autrefois contre elle; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille : vous semblez croire comme eux que l'Evangile ne propose que des maximes funestes à la république, et que s'il en était cru, il faudrait tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si l'on était seul sur la terre ; au lieu que c'est l'Evangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut; au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles, des maîtres modérés, des sujets fidèles, et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions, d'où dépendent la tranquillité des peuples et le salut des empires.

Mais, pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte, quand vous serez libre d'embarras et dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut : votre cœur sera-t-il libre de passions? les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus? serez-vous rendu à vous-même? plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié? Ah! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent, c'est le dérèglement du dedans, c'est le tumulte des passions; ce n'est pas dans les soins de la fortune et dans l'embarras des événements et des affaires, dit saint Chrysostome (hom. 61, *ad pop. Ant.*), qu'est la confusion et le trouble, c'est dans les inclinations déréglées de l'âme; un cœur où Dieu règne est partout tranquille : *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed in nobis et in animis nostris.* Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut, que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants qui sont pour vous des écueils; or ces penchants vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embarras ; ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais; ils auront, outre ce fonds de faiblesse qu'ils tirent de votre propre corruption, la force du temps et des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, et vous verrez que vos passions, plus vives à mesure qu'elles ne trouverons plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même ; et vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtements, à vos charges, aux murs de vos palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant ; elle a gagné votre propre chair : ce n'est donc pas en renonçant à vos soins qu'il faut travailler à vous guérir, c'est en vous purifiant vous-même qu'il faut sanctifier vos soins (tout est pur en ceux qui sont purs); autrement votre plaie vous suivra jusque dans le loisir de votre solitude : semblable à ce roi de Juda, dont il est parlé au livre des *Rois*, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les biens de la royauté entre les mains de son fils, et se retirer dans le fond de son palais, il y porta

la lèpre dont le Seigneur l'avait frappé, et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Des soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur; et c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes.

Et voilà, mes frères, la dernière raison pourquoi nous faisons paraître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir et comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paraissent dures : tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît. La prière captive trop nos esprits; la retraite nous jette dans l'ennui; les lectures saintes lassent d'abord l'attention; le commerce des gens de bien est languissant et n'a rien qui nous plaise; la loi des jeûnes altère le tempérament; en un mot, nous trouvons je ne sais quoi de triste dans la vertu, qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paie toujours de mauvaise grâce, et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais, premièrement, mes frères, vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade; corrigez vos penchants, et le joug vous paraîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les, demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse : ils vous répondront que vous leur paraissez dignes de compassion; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tant souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent; les œuvres de la piété répandent dans leur âme une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs; tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et accablant : c'est que vous le portez trop rarement; vous ne donnez au soin du salut que quelques moments rapides; certains jours que vous consacrez à la piété; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, et en vous déchargeant aussitôt, vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts; vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des âmes infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissaient, dit l'Ecriture, et semblaient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes et mugientes* (I *Reg.*, XII); au lieu que les enfants de Lévi, image naturelle des justes, accoutumés à ce ministère saint, faisaient retentir les airs des cantiques d'allégresse et d'actions de grâces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlants du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'âme juste accoutumée à l'observer; il n'est que l'âme mondaine, peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable : *Pergentes et mugientes*. Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug était doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance; les armes de Saül n'étaient pesantes pour David, que parce qu'il n'en avait point l'usage : *Non usum habeo.* (I *Reg.*, XVII, 39.) Il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait et le miel; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géants et des monstres qui dévorent ses habitants. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface; ils n'ont d'agréable que les premiers moments : si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel et qu'amertume; et plus vous les approfondissez, plus vous y trouvez le vide, l'ennui, la satiété qui en est inséparable : la vertu au contraire est une manne cachée; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir : mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent; plus les passions se calment, plus les voies s'aplanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu des chaînes qui vous accablaient, et que vous ne traîniez plus qu'à regret et avec une secrète tristesse. Ainsi tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances et les amertumes; et comme vous n'aurez pas la fidélité du juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère; vous approchez des mystères saints, mais sans y

apporter cette ferveur qui seule y fait trouver des douceurs ineffables; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui ; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or, Jésus-Christ n'est pas divisé : ce Simon le Cyrénéen qui ne portait qu'une partie de la croix en était accablé et il fallait que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus.* (*Matth.*, XXVII, 32.) Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante ; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse ; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable ; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît, vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissements. D'où vient cela ? C'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore : or, un cœur divisé et qui nourrit deux amours ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des livres saints ? Rebecca, sur le point d'enfanter Jacob et Esaü, souffrait des douleurs mortelles, dit l'Ecriture ; les deux enfants se faisaient déjà la guerre dans son sein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli* (*Gen.*, XXV, 22) ; et comme lassée de ses maux elle demandait au Seigneur sa mort ou sa délivrance : Ne soyez point surprise, lui dit la voix du ciel, si vos douleurs sont si extrêmes et s'il vous en coûte tant pour devenir mère, c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein :*Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo.* (*Ibid.*, 23.) Voilà votre histoire, mon cher auditeur : vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur; ah ! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables; Jacob et Esaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples pour ainsi dire qui se font une guerre éternelle : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo ;* voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédait votre cœur, tout y serait calme et paisible ; mais vous y nourrissez encore des passions injustes, vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent ; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de désirs frivoles, d'attachements criminels : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo ;* et de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur et vous le servirez avec allégresse ; donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions ; observez les justices de la loi avec plénitude et elles répandront, dit le Prophète, de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* ( *Psal.*, XVIII, 9.) Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères ; le deuil n'est qu'au dehors; elles ont mille dédommagements secrets lorsqu'elles sont sincères : le juste ressemble au buisson sacré, vous n'en voyez que les ronces et les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au dedans ; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règne au dedans. C'est que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'âme ne pouvant en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses grâces, et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature.

Venez vous-même en faire une heureuse expérience, mon cher auditeur, venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve, c'est ici qu'il aime à être tenté ; venez essayer si nous rendons un témoignage trompeur à ses miséricordes, si nous attirons le pécheur par de fausses espérances et si ses dons ne sont pas encore plus abondants que nos promesses. Vous avez longtemps essayé du monde, vous ne lui avez point trouvé de fidélité; il vous avait tout fait espérer : des plaisirs, des honneurs, des félicités imaginaires; il vous a trompé, vous y êtes malheureux, vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situaton au gré de vos souhaits : venez voir si votre Dieu ne vous sera pas plus fidèle, si l'on ne trouve que des amertumes et des dégoûts dans son service, s'il promet plus qu'il ne donne, s'il est un maître ingrat, inconstant, bizarrre, si son joug est une cruelle servitude ou une douce liberté , si les devoirs qu'il exige de nous sont le supplice de ses esclaves ou la consolation de ses enfants, et s'il trompe ceux qui le servent. Mon Dieu ! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle et plus digne d'être servi que ce monde misérable !

Mais pour le servir comme il veut l'être, mes frères, il faut estimer la gloire et le bonheur de son service ; préférer ce bonheur à tous les autres et y travailler sincèrement, sans réserve, et avec une mûre circonspection ; car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, et de s'en dégoûter , c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence et de s'y méprendre.

SECONDE PARTIE.

Une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paraissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles ; une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, et dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il serait inutile ici de le prouver, et nul d'entre vous n'en doute ; ce qu'il importe donc d'établir, ce sont les règles et les caractères de cette prudence qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse et si essentielle.

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent : les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et, dans l'affaire de l'éternité, ne donner rien à l'opinion et à l'exemple : la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événements, et préférer toujours la sûreté au péril.

Telles sont les règles communes de prudence que les enfants du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions et de leurs espérances temporelles : le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. 1° Nul n'examine si ses voies sont sûres et ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. 2° Dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour lui, il a toujours aussi la préférence : deux erreurs capitales et communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hasard, et, dans l'affaire de l'éternité, ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. En effet, le juste nous est partout représenté dans les livres saints comme un homme sensé et prudent qui suppute, qui compare, qui examine, qui discerne, qui éprouve ce qu'il y a de meilleur, qui ne croit pas légèrement à tout esprit, qui porte à ses pieds le flambeau de la loi pour éclairer ses démarches, et ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur, au contraire, y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure et qui, dans les pas les plus périlleux, passe outre avec confiance comme s'il marchait dans les sentiers les plus sûrs et les plus unis : *Sapiens timet, et declinat a malo : stultus transilit, et confidit.* (*Prov.*, XIV, 16.)

Or voilà, mes frères, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Partout ailleurs, prudents, attentifs, défiants, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs : c'est dans le salut tout seul que rien n'égale notre crédulité et notre imprudence. Oui, mes frères, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, exempte même de grands crimes; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne, et dès là, que c'est une vie de réprobation et d'infidélité ; c'est la doctrine de la religion où vous êtes né, et depuis votre enfance on vous a nourri de ces vérités saintes : le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener, que ne vouloir pas s'y conformer serait un air sauvage où il entrerait plus de singularité et de petitesse que de raison et de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux qui du monde ou de nous a raison, et que ce grand différend ne soit pas encore vidé: néanmoins, comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, et que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderait qu'on s'éclaircît du moins entre deux partis qui contestent, et où notre salut surtout est devenu le sujet de la dispute; or, je vous demande, entrant dans le monde, et recevant ses mœurs, ses maximes, ses usages, comme vous les avez reçus; avez-vous commencé par examiner s'il avait raison et si c'était nous qui avions tort et qui étions les séducteurs?

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune et qu'on n'oublie ni soins, ni mouvements, ni bassesses, ni artifices pour s'en rendre digne. Vous suivez ces usages; mais avez-vous examiné si l'Evangile ne les contredit point? Le monde se fait honneur du luxe, de la magnificence, des profusions, de la délicatesse des tables, et, en matière de dépense, rien n'est excessif, selon lui, que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé si la loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous ne tenons que de lui? Le monde autorise les jeux éternels, les plaisirs, les spectacles, et traite avec dérision quiconque ose même douter de leur innocence : avez-vous trouvé cette décision dans les maximes tristes et crucifiantes de Jésus-Christ? Le monde approuve certaines voies douteuses et odieuses d'augmenter le patrimoine de ses pères, et ne met d'autres bornes à la cupidité que celles des lois, qui punissent les violences et les injustices manifestes : nous pourriez-vous assurer que les règles de la conscience n'y regardent pas de plus près et n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connaît point? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des grâces et qu'on monte en rampant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les lois de l'Eglise ne traitent pas ici toutes démarches d'intrusion, et le simple désir de crime? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, était une vie innocente et que la vertu n'était pas si austère que nous la faisons : avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la

doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel souscrivait à la nouveauté et au danger de ses maximes?

Quoi, mes frères! dans l'affaire de votre éternité, vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent? vous ne daignez pas vous demander à vous-même si vous ne vous trompez point? Il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre? Quoi! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune? vous ne doutez pas? vous ne vous informez pas? vous ne vous défiez pas? tout vous est bon? Vous, qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions, quand il s'agit de vos intérêts terrestres, dans cette grande affaire toute seule vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère? vous n'y mettez rien du vôtre et vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude et à l'exemple? Vous, qui, sur tout autre point, rougiriez de penser comme la foule, vous, qui vous piquez de supériorité de génie et de laisser au peuple et aux esprits médiocres les préjugés vulgaires, vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste, sur le salut tout seul vous ne pensez qu'avec la foule, et il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi, mes frères! quand on vous demande tous les jours, dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires et de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eues de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages et si solides, vous justifiez votre choix par des vues si sûres et si décisives, vous paraissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre, et lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous, et aux règles de l'Evangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous, vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul et qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! et que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? Nous avons de la raison pour la vanité, nous sommes des enfants pour la vérité; nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde, dans celle du salut éternel nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes qui vivent comme vous; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent; que si nous en étions crus, il faudrait se chicaner sur tout, et que la piété n'est pas de tant rafiner.

Mais, je vous demande: Faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur; que ses maximes sont réprouvées dans l'Ecole de Jésus-Christ et que ses usages ne sauraient jamais prescrire contre la loi de Dieu? n'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Evangile et la première vérité de la science du salut? Il ne faut qu'aller simplement pour connaître le devoir; les raffinements ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même et pour allier les passions avec les règles saintes. C'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile; et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle est un raffinement insensé: il ne faut que se consulter soi-même pour connaître le devoir. Tandis que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la pythonisse sur ce qu'il devait faire; la loi de Dieu le lui apprenait assez: ce ne fut qu'après son crime que, pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée et allier ses faiblesses injustes avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité et vous l'aurez bientôt connue: une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une âme simple et timide pour s'éclairer et pour s'instruire; je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs, dans les âmes livrées au monde comme vous, naissent d'un fonds dominant de cupidité, qui, d'un côté, voudrait ne point toucher à ses passions injustes, et, de l'autre, s'autoriser de la loi pour s'épargner le remords de la transgression manifeste. Car, d'ailleurs, si vous cherchez Dieu de bonne foi, et que vos lumières ne suffisent pas, il y a encore des prophètes dans Israël: consultez, à la bonne heure, ceux qui conservent la forme de la loi et de la sainte doctrine et qui enseignent la voie de Dieu dans la vérité; ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs et ces adoucissements qui déterminent toujours la décision en votre faveur; ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci; ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs et éclairés; ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur à plusieurs reprises et par différents organes. La voix du ciel est uniforme, parce que la vérité, dont elle est l'interprète, n'est qu'une. Si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue et avait déjà pour lui les suffrages de votre amour-propre.

N'imitez pas Loth, lequel, sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva

les yeux, dit l'Ecriture, avant d'opter; vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitait; laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses et se détermina là-dessus pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avait de la sûreté pour lui : *Elevatis itaque Loth oculis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur.... sicut paradisus domini.... et habitavit in Sodomis.* (*Gen.* XIII, 10, 12.) En effet, son imprudence fut bientôt punie, dit saint Ambroise. Peu de temps après, les rois des nations l'emmènent captif, et, délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel qui tomba sur cette ville criminelle : *Loth amœnam elegit : infirmioris itaque consilii pretium luit, quoniam a prudentiore deflexerat.* Il est rare que les décisions de nos penchants se trouvent les mêmes que celles des règles saintes.

Cependant, c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut et dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est guère de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche. Nous connaissons les sentiers par où Jésus-Christ et les saints ont passé ; on nous les montre encore tous les jours ; on nous convie, par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces. C'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu, qui nous ont précédés,vainquirent le monde et obtinrent l'effet des promesses. Nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer, et que, dans la voie où nous marchons, tout est à craindre : devrions-nous balancer dans cette alternative?

Cependant, partout nous résistons à nos propres lumières, partout nous préférons le péril à la sûreté; toute notre vie n'est même qu'un péril continuel; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus et le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes; toutes les fois que nous agissons, il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger et digne d'indulgence; tous vos doutes se bornent à nous demander, si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer à un tel point à son ressentiment, si user de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense; vous êtes toujours entre ces deux destinées, et votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignagne que, dans une telle occasion, vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avait aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêlerait rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité; nul saint du moins ne vous en a laissé l'exemple; des mœurs plus recueillies et plus chrétiennes ne vous laisseraient rien de semblable à craindre, vous le savez; cependant, vous aimez mieux un doute accommodant qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grâce a des moments qui ne reviennent plus; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse; que le salut différé est presque toujours manqué, et que commencer aujourd'hui, c'est s'assurer prudemment du succès ; vous le savez, cependant, vous préférez l'espérance incertaine d'une grâce à venir au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions ; qu'il est plutôt le confident de vos faiblesses que le juge de votre conscience et le médecin de vos maux, et qu'il manque ou de lumière pour vous instruire, ou de fermeté pour vous corriger; vous le savez, et si vivement, que vous-même sortez toujours de ses pieds plein de doutes et de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix serait nécessaire, mais vos passions craignent ce changement, et un aveuglement accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderait que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, et que vous remplissez sans vocation comme sans mérite; vous le savez, mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connaissez encore plus indignes que vous; la vraisemblance vous rassure et l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité et à l'injustice; que ces manières détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la religion, et que si parmi les interprètes de la loi il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne; vous le savez, mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme, et en matière de salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux et le plus sûr, ne vous paraît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes frères, je ne vous demande ici que deux réflexions et je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance serait égale, c'est-à-dire, quand il serait également douteux si vous vous sauvez ou si vous vous perdez; s'il vous restait un peu de foi, vous devriez être dans des alarmes cruelles; il devrait vous paraître affreux que votre salut éternel fût devenu un problème sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, et qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de votre destinée éternelle comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable : et ici, où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'a-

vez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hasarder le moindre de vos intérêts temporels; et dans des mœurs, qui jusqu'ici n'ont sauvé personne, et où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous, vous êtes tranquille dans cette voie? Vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre; vous dites tous les jours qu'ils sont louables; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux; vous le dites, et vous ne croyez pas devoir les imiter? Insensé! s'écrie l'Apôtre, quel est donc le prestige qui vous abuse? et pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connaissez?

Ah! mes frères! dans les choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui ne mènent à rien, où la fortune est lente et douteuse, et qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux? et laisse-t-on celles où tout paraît nous répondre du succès? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire une entreprise sans mesures, sans précaution, que nous abandonnons à l'incertitude des événements, et dont nous attendons le succès du pur hasard, et non pas de nos soins et de nous-mêmes.

Enfin, dernière réflexion : Souffrez que je vous demande, mes frères, pourquoi cherchez-vous et nous alléguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolus de vous perdre. Voulez-vous vous sauver? choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez; laissez-là les voies douteuses et qui jusqu'ici n'y ont conduit personne; tenez-vous-en à celle que Jésus-Christ nous a montrée et qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-mêmes les dangers de votre état et à les envisager par les endroits les moins odieux pour les moins craindre; grossissez-en, au contraire, le péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter, et le salut est la seule affaire où les précautions ne sauraient jamais être excessives, parce que la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivaient les voies douteuses où vous marchez, et qui nous alléguaient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là dès que la grâce à opéré dans leur cœur des désirs sincères de salut : ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez comme inalliables avec leur dessein; ils ont cherché des routes plus sûres et plus solides; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite à l'inutilité et aux dangers des sociétés et des commerces; l'usage de la prière, à la dissipation des jeux et des amusements; la garde des sens, à l'indécence des parures et au péril des spectacles; la mortification chrétienne, à la mollesse d'une vie douce et sensuelle; la modestie et les largesses saintes, aux profusions de la vanité; l'Evangile, au monde : il ont couru au plus sûr, et ont compris que ce serait une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent.

Mais, si vous êtes résolus de périr, eh! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la religion? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Evangile, et sauver pour ainsi dire encore les apparences avec Jésus-Christ? pourquoi n'êtes-vous pécheurs qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le royaume de Dieu; franchissez le pas, et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celle de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre âme est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui aussi bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions, et vivez comme les animaux au gré de tous vos désirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisqu'aussi bien vous en moissonnerez les larmes et les peines éternelles. Mais non, mon cher auditeur; nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur : c'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes; c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur : prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine espérance de conversion à venir; il n'est permis d'espérer que lorsque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre, et auquel vous n'avez pas même encore pensé; préférez-le à tous les autres; ne trouvez de plaisir qu'en vous y appliquant; examinez les moyens les plus sûrs et les plus

propres pour y réussir, et les choisissez, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Evangile, si souvent recommandée par Jésus-Christ ; hors de là tout est vanité et méprise : vous auriez un esprit supérieur et capable de tout, des talents rares et éclatants, si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon, si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse, est un insensé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité : il n'est dans toute la vie que ce seul point de sérieux, tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui est toujours le parti de ceux qui s'égarent ; ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauraient être vos garants ; ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des événements, c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité ; et d'autant mieux que vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle ; souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paraissent droites aux hommes, et qui néanmoins conduisent à la mort ; que tous ceux presque qui se damnent, se damnent en croyant se sauver, et que tous les réprouvés, au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit l'Evangile, de leur condamnation : *Quando te vidimus esurientem?* (*Matth.*, XXV, 37), parce qu'ils s'attendaient tous au partage des justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu, selon les règles de la foi dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON XXXVI.

### *Pour le mercredi de la semaine de la Passion.*

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

Sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent Jesum (*Joan.*, X, 31.)

*Alors les Juifs prirent des pierres pour lapider Jésus.*

Voilà donc les marques de gratitude que Jésus-Christ reçoit des hommes; voilà les consolations que le ciel lui ménage dans l'exercice pénible de son ministère. Là on le traite de Samaritain et de possédé du démon; ici on prend des pierres pour le lapider : *Sustulerunt lapides, ut lapidarent eum.* C'est ainsi que le Fils de Dieu a passé tout le temps de sa vie mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits et rebelles aux vérités qu'il leur annonçait, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience ni la moindre plainte.

Et nous, mes frères, nous ses membres et ses disciples : hélas ! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse ; ce ne sont que plaintes, que murmures, dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible ; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, et de retourner au monde, comme à un maître plus doux et plus commode ; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu que des douceurs et des consolations.

Mais notre divin Maître, en nous appelant à sa suite, ne nous l'a-t-il pas déclaré en termes exprès, que le royaume des cieux ne se donne qu'à titre de conquête, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent? Et ces paroles que signifient-elles ? sinon que, entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût sensible, qui en ôte toute la peine ou qui la fait aimer ; qu'au contraire, il est presque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes, des répugnances qui exerceront notre patience, et qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves ; qu'on sentira souvent la pesanteur du joug, sans sentir l'onction de la grâce qui le rend léger, parce que la piété contrarie essentiellement nos anciens goûts et nos premiers penchants, pour lesquels nous conservons toujours un reste malheureux de tendresse, et qu'on ne mortifie point sans que le cœur en souffre ; que d'ailleurs nous aurons à essuyer les caprices éternels d'un cœur inconstant et léger, si difficile à fixer, qui, à propos de rien et sans aucun sujet, se dégoûte de ce qu'il a le plus aimé. Voilà, mes frères, à quoi nous avons dû nous attendre, lorsque nous avons embrassé le parti de la vertu, c'est ici le temps des combats et des épreuves; la paix et la félicité ne sont que pour le ciel : mais, malgré cela, je dis qu'il est injuste de prendre dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte ou d'abandonner Dieu quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir quand on a commencé à le connaître. En voici les raisons : premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie ; parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure ; troisièmement, parce qu'ils le sont moins que ceux du monde; quatrièmement, parce que, quand ils le seraient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vérités édifiantes, après que nous aurons imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

J'ai dit premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas ! mon Dieu, nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte, mais telle est la condition de cette vie misérable. L'homme, né pour jouir pleinement de Dieu, ne saurait être heureux ici-bas, où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement ; les dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquié-

tude d'un cœur qui n'est point à sa place, et qui ne peut la trouver sur la terre; qui cherche à se fixer, et qui ne le saurait dans toutes les créatures qui l'environnent; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu; mais qui, ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur, s'agite pour y parvenir, et n'y parvient jamais pleinement ici-bas, trouvant presque dans la vertu le même vide et les mêmes dégoûts qu'il avait trouvés dans le crime; parce que, à quelque degré de grâce qu'il soit élevé, il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice et d'amour, qui possédera tout notre cœur, qui remplira tous nos désirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occupera toutes nos pensées, et que nous ne saurions jamais trouver que dans le ciel.

S'il était possible d'être heureux sur la terre, on le serait sans doute en servant Dieu, parce que la grâce calme nos passions, modère nos désirs, console nos peines et met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, et dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situations où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité; mais, comme elle le laisse toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet et, en un sens, misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisait des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls; qu'il les rebute, loin de les attirer; et que le monde a, par-dessus lui, d'être un maître plus consolant et plus fidèle. Mais parcourez tous les états; interrogez tous les pécheurs; consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet, et les différentes passions qu'il inspire; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif: nul n'est heureux ici-bas; chacun se plaint; nul n'est à sa place; chaque condition a ses dégoûts; à chaque état sont attachées des amertumes; la terre est la patrie des mécontents, et les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les âmes les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent et désagréable à la nature; il veut par là nous dégoûter de cette vie misérable, nous faire soupirer après notre délivrance et cette patrie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disait l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la loi de Dieu; je ne fais pas le bien que j'aime et que je voudrais faire, et je fais le mal que je hais et que je souhaiterais d'éviter; mon homme intérieur trouve la loi de Dieu juste et sainte, et cependant mon homme charnel et extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contre elle. Infortuné que je suis! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui est la source de tous mes malheurs et de toutes mes peines? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII, 24.) Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien: la haine de nous-mêmes; le mépris de la vie présente; le désir des biens éternels; l'empressement d'aller jouir de Dieu, et d'être délivré de toutes les misères inséparables de cette vie mortelle.

De plus, si la vertu était toujours accompagnée de consolations sensibles, si elle formait toujours ici-bas pour l'homme un état heureux et tranquille, elle deviendrait une récompense temporelle; on ne chercherait plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre; on se chercherait soi-même en faisant semblant de chercher Dieu; on pourrait ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible où elle mettrait le cœur, en le délivrant de ces passions violentes et inquiètes qui le déchirent sans cesse, plutôt que l'observance des règles et des devoirs que la loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'aurait plus que des adorateurs mercenaires et intéressés, qui viendraient non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa croix; des ouvriers qui se présenteraient, non pas tant pour travailler à la vigne et porter le poids du joug et de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits; des serviteurs qui, loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneraient à leur propre utilité, et n'en feraient usage que pour eux-mêmes.

Les justes vivent de la foi: or, la foi espère et ne possède pas encore; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur royaume; le présent n'est point pour eux. C'est ici le temps des tribulations et des amertumes; c'est ici un exil et une terre étrangère, où les larmes et les soupirs deviennent la seule consolation du fidèle: il est injuste de chercher des douceurs dans un lieu où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls, où tout réveille le sentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous sommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chutes, où tous nos jours sont marqués de quelque infidélité nouvelle, où livrés à nous-mêmes et sans le secours du ciel, nous ne faisons que le mal, où nous répandons même la corruption de notre cœur sur le peu de bien que la grâce nous fait faire; il est, dis-je, injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu. Ce sont ici les jours de notre deuil et de notre tristesse; les jours de paix et de joie viendront ensuite.

Si en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconstance semblerait du moins avoir une excuse; mais, je l'ai déjà dit, le monde a ses dégoûts comme la vertu; en changeant de maître, nous ne faisons que changer de supplice; en diversifiant nos passions, nous ne faisons que diversifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus riants que la vertu, je l'avoue; mais partout le fond n'est que travail et affliction d'esprit; et puisque les peines sont inévitables en cette vie, et qu'il faut essuyer des dégoûts ou du côté du monde ou du côté de la vertu, y a-t-il à balancer? ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite, que souffrir en vain et ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes? Première vérité: les dégoûts sont inévitables en cette vie.

SECONDE RÉFLEXION.

Mais j'ai dit, en second lieu, que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.

Car, mes frères, quoique nous convenions que le royaume de Dieu souffre violence; que Jésus-Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations et des retranchements qui coûtent à la nature; que le temps de la vie présente est le temps de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines et de douleurs; et que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes; il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une âme qui sert le Seigneur soit fort à plaindre, et que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure. La vertu n'a contre elle que les préjugés des sens et des passions; elle n'a de triste que le premier coup d'œil, et ses amertumes ne vont pas si loin, qu'on doive la fuir comme une condition insoutenable et malheureuse.

Car 1° on y est du moins à couvert des dégoûts du monde et des passions; et quand la vertu n'aurait que cet avantage de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances, de ses événements, de ses agitations et de ses vicissitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous lasser en vain en courant après des fantômes qui nous échappent sans cesse. Hélas! la destinée d'une âme juste serait toujours digne d'envie; quelles que pussent être les amertumes de la vertu, elles seraient mille fois plus souhaitables que les plaisirs du monde; et il vaudrait toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades et puériles des enfants du siècle.

2° Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions et des disgrâces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit; elle soumet notre cœur à Dieu; elle nous fait baiser la main qui nous frappe; elle nous découvre dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remèdes de nos passions ou les justes peines de nos crimes. Et quand la vertu n'aurait encore que le privilége de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachements; de nous rendre moins sensibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre un jour; de préparer notre âme aux afflictions, en la tenant sans cesse soumise à Dieu: quand la vertu n'aurait que cette consolation, hélas! devrait-on se plaindre de toutes les amertumes qui l'accompagnent? et qu'y a-t-il de plus à désirer dans cette vie misérable, où tous nos jours ne sont presque marqués que par des afflictions et des contre-temps; où tout nous échappe; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous sont à tous moments enlevés et tombent sans cesse à nos côtés; où notre fortune ne tient à rien et change tous les jours de face; hélas! qu'y a-t-il de plus à désirer qu'une situation qui nous console dans ces événements, qui nous soutienne dans ces orages, qui nous calme dans ces agitations, et qui, dans les changements éternels qui se passent ici-bas autour de nous, nous laisse du moins toujours les mêmes?

3° Ces répugnances et ces dégoûts qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux et qui sont la source de toutes nos peines: ce sont des remèdes un peu douloureux à la vérité, mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage; c'est une contrainte qui nous gêne, mais qui en nous gênant, nous délivre d'une servitude qui nous accablait; c'est une amertume qui mortifie les passions, mais qui en les mortifiant, les affaiblit et les calme; c'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif, mais qui en fait sortir la corruption et la pourriture; de sorte que, dans la douleur même de la plaie, nous trouvons la douceur et la consolation d'un remède; ce sont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations, mais qui, en les révoltant, les rapprochent de l'ordre et de la règle. Ainsi, les amertumes et les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui nous dédommage; en nous dégoûtant, elles nous purifient; en nous piquant, elles nous guérissent; en nous troublant, elles nous calment. Ce ne sont pas ici des dégoûts du monde dont il ne nous reste jamais que l'amertume de ces gênes, de ces contraintes, que nos passions nous imposent, et qui n'ont pour tout fruit que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos passions injustes; ce ne sont pas de ces violences mondaines qui n'aboutissent jamais à rien; qui ne nous valent rien; qui ne servent souvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire; qui éloignent de nous les grâces et les faveurs que

nous voulons mériter par elles; qui nous laissent toujours nos haines, nos désirs, nos inquiétudes et nos peines; ce sont des violences qui avancent l'ouvrage de notre sanctification, qui détruisent peu à peu en nous l'ouvrage du péché, qui nous perfectionnent, qui nous embellissent, qui ajoutent tous les jours un nouvel éclat à notre âme, une nouvelle solidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de salut, une nouvelle fermeté à nos bons désirs, et qui portent avec elles le fruit qui nous paye et qui nous console.

Je n'ajoute pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même; que si notre cœur n'avait point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant que les plaisirs de l'innocence; que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité; que ce devrait être là notre premier goût, comme c'est notre première destinée; et que si nous trouvons en nous des penchants opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrais ajouter encore, que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne; qu'étant peut-être nés avec des passions plus vives et un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, la vertu nous paraît plus triste et plus insoutenable; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur, accoutumé aux plaisirs vifs et piquants, ne saurait plus s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne; que la dissipation infinie où nous avons vécu nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse; l'agitation des parties et des plaisirs, la retraite plus dégoûtante; l'abandonnement aux passions, la prière plus pénible; les maximes frivoles dont nous nous sommes toujours occupés, les vérités de la foi plus insipides et plus étrangères; que notre esprit ne s'étant jamais rempli que de choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'aventures chimériques, que des fantômes du théâtre, ne saurait plus goûter rien de solide; que, n'ayant jamais mêlé rien de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sérieux de la piété ne nous dégoûte, et que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde et sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur, quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avait pas encore gâté! Quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses et des restes de sa première innocence! Quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connaître le Seigneur; qu'on revient à lui dans cette première saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes et si désespérées; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, et nous font de la vertu comme une inclination naturelle! Quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur, et qu'on a arrêté presque dans leur naissance des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, et qui font aussi toute l'amertume de nos vertus! Que de dégoûts, que de peines, que d'inquiétudes s'épargne-t-on! que de facilités et de consolations se prépare-t-on! que de douceurs répandues sur le reste de la vie! et quelle différence pour le repos même et la seule tranquillité de nos années, entre des jours dont les prémices ont été pures, et ceux qui, infectés dans leur source, ont senti couler de là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, et s'est répandue sur tout le reste de la carrière! C'est donc nous seuls, dit saint Augustin, qui rendons la vertu désagréable, et nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part, et d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage.

Mais quand ces réflexions seraient moins solides, quand il serait vrai que nous ne sommes pas les premières causes de nos dégoûts pour la vertu, du moins serait-il incontestable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes et ennuyeux, ils nous paraîtront plus insuportables, à mesure que nous vieillirons dans le monde et dans le goût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvait adoucir ce que la vertu a d'amer et de pénible; si en tenant plus longtemps contre la grâce, nous pouvions obtenir, pour ainsi dire, une composition plus favorable, et gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes et d'agréments, et à des conditions plus douces et plus flatteuses : hélas! quelque risque que l'on coure en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourrait, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardements. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes; plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu; ce n'est plus qu'un vase souillé, dit le prophète, et à qui les passions, que nous avons laissé vieillir, ont imprimé un goût et une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reste de la vie. Aussi, mes frères, lorsqu'après un long cours de crimes et de passions invétérées, il faut revenir à Dieu, quels obstacles que ces dégoûts affreux! quelle insensibilité pour le bien ne trouve-t-on pas dans soi-même! Ces cœurs que le monde a toujours occupés, et qui veulent aller consacrer à Dieu les restes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le prophète, n'opposent-ils pas à la grâce! quelle dureté aux saintes conso-

lations de la vertu! ils peuvent la trouver juste; mais ils ne sauraient plus, disent-ils, la trouver aimable ; ils peuvent revenir à Dieu, mais ils ne le goûtent plus ; ils peuvent se nourrir de la vérité, mais ce n'est plus pour eux qu'un pain de tribulation et d'amertume; ils peuvent chercher le royaume de Dieu et le trésor de l'Evangile, mais c'est comme des esclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuses ; ils peuvent puiser l'eau dans le puits de Jacob, mais ils n'en ont jamais que le travail, ils n'en ont pas les douceurs et les consolations qui portent la paix et le rafraîchissement dans l'âme; ils voudraient aller à Dieu, et tout les en éloigne; ils voudraient fuir le monde, et ils le portent partout dans le cœur ; ils cherchent les gens de bien et ils n'y trouvent qu'un ennui et une tristesse qui les dégoûte de la piété même; ils tentent de vaquer à la prière, et leur cœur fermé à la vérité ne s'y repaît que de fantômes et de chimères; ils s'appliquent aux œuvres saintes, hélas! et ce n'est qu'une bienséance ennuyeuse qui les y soutient; il semble qu'ils jouent dans la vertu le personnage d'un autre, si peu la vertu leur convient, si fort ce caractère les contraint et les gêne, et quoiqu'ils cherchent de bonne foi le salut, il y paraît je ne sais quoi de si contraint et de si étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le semblant, et que ne se sentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts et les ennuis ne doivent donc point nous éloigner de la vertu, puisqu'à mesure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violents et plus insupportables. Mais après tout, mes frères, de bonne foi, est-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service? Ah! si nos esclaves et nos domestiques nous faisaient le même reproche; s'ils se plaignaient de l'ennui qu'ils trouvent en nous servant, ils le pourraient et ils auraient droit de s'en plaindre; nos humeurs éternelles dont ils souffrent tant; nos bizarreries et nos caprices auxquels il faut qu'ils s'accommodent; nos heures et nos moments auxquels il faut qu'ils s'assujettissent; nos plaisirs et nos goûts auxquels il faut qu'ils sacrifient leur repos et leur liberté; notre indolence toute seule qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennui, passer des moments si tristes, sans que nous daignions même nous en apercevoir : sans doute ils auraient droit de se plaindre; cependant s'ils osaient le dire, qu'ils s'ennuient en nous servant; qu'ils n'y trouvent aucun plaisir; qu'ils n'ont aucun goût pour nous, et que tous les services qu'ils nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paraît insoutenable : hélas! nous les regarderions comme des insensés; nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah! mes frères, et Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent pour qu'ils supportent les dégoûts et les ennuis qui peuvent se trouver dans son service? et ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts et nos répugnances qui les rendent tièdes et languissants? Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances? Ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuie dans son service ; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'il est bien triste et ennuyeux d'entreprendre de le servir et de lui être fidèle? Est-il donc un maître semblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, et qui ne cherche qu'à se rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent? Injustes que nous sommes! nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves.

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers qu'on se les figure.

### TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais quand ils le seraient, j'ai dit en troisième lieu, qu'ils le sont infiniment moins que ceux du monde, et c'est ici, mes frères, où je pourrais appeler le monde lui-même en témoignage, et où la propre expérience des âmes mondaines me tient lieu de preuve. Car si vous suivez encore les voies du monde et des passions, qu'est-ce que votre vie tout entière, qu'un ennui continuel, où en diversifiant vos plaisirs, vous ne faites que diversifier vos dégoûts et vos inquiétudes ? qu'est-ce que votre vie, qu'un vide éternel, où vous vous êtes à charge à vous-même? qu'est-ce que votre vie, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'amusements, d'inutilités, qui revenant sans cesse, n'ont rien de plus doux que de remplir désagréablement des moments qui vous pèsent, et dont vous ne savez que faire? qu'est-ce que votre vie, qu'un flux et reflux de haines, de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances qui empoisonnent tous vos plaisirs, et qui font qu'au milieu de tout ce qui devrait vous rendre heureux, vous ne pouvez réussir à être contents de vous-mêmes ?

Quelle comparaison entre les fureurs des passions, l'humiliation d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, la sensibilité d'un mauvais office, et les peines légères de la vertu? Quelle comparaison entre les assujettissements de l'ambition, les gênes et les travaux des prétentions et des espérances, les peines pour parvenir, les violences et les souplesses pour plaire, les soins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever, et les violences légères qui nous assurent le royaume de Dieu et les

dégoûts presque insensibles de la vertu? Quelle comparaison entre les amertumes d'une passion profane, les soupçons, les jalousies, les craintes, les dégoûts, les contradictions, les fureurs, et les amertumes consolantes du service de Dieu? Quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce ver secret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime qui nous mine et qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne saurions arracher et que nous portons partout avec nous, et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Mon Dieu! peut-on se plaindre de vous quand on a connu le monde? votre joug peut-il paraître triste au sortir du joug des passions? et les épines de votre croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde et de l'iniquité sont semées?

Aussi, nous entendons tous les jours, mes frères, les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui, se savoir mauvais gré de leur destinée, faire des invectives piquantes contre ses injustices et ses abus; le censurer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable; mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des âmes vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu, qui la condamnent, qui la méprisent, qui détestent leur sort de s'être embarqués dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu et convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien; mais trouvez-moi, si vous le pouvez, une âme vraiment juste qui envie la destinée du monde, qui publie qu'il n'y a que les partisans du monde d'heureux, qui fasse l'éloge de leur sort et de leur sagesse, qui regarde sa condition comme la plus malheureuse et la plus insensée. Que dirai-je? nous avons bien vu quelquefois des pécheurs prendre, par désespoir et par dégoût du monde, des partis extrêmes, perdre le repos, la santé, la raison, la vie; s'abattre, se détruire, se désoler, tomber dans des états de noirceur et de mélancolie et ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourments. Mais où sont les justes que les dégoûts de la vertu aient jeté dans des extrémités si terribles? ils se plaignent quelquefois de leurs peines, il est vrai, mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions; la vertu leur paraît quelquefois triste et dégoûtante, je l'avoue, mais, avec toute sa tristesse, elle leur plaît encore davantage que le crime; ils voudraient quelquefois un peu plus de consolations sensibles du côté de Dieu; mais ils détestent celles du monde; ils souffrent; mais la même main qui les éprouve les soutient, et ils ne sont pas tentés au delà de leurs forces; ils sentent ce que vous appelez la pesanteur du joug de Jésus-Christ; mais, en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi si longtemps, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, mes frères, 1° les violences qu'on se fait à soi-même sont bien plus douces que celles qui nous viennent du dehors et qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu sont du moins volontaires, ce sont des croix que nous choisissons par raison et que nous nous imposons à nous-mêmes par devoir: il s'y trouve des amertumes, mais du moins on est consolé par le plaisir de les avoir choisies. Mais les dégoûts du monde sont des croix forcées qui nous viennent sans nous consulter; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous; nous ne le voulons pas, nous ne l'aimons pas, nous le détestons, et cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne souffrons que parce que nous voulons bien souffrir; dans le monde, nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions moins, et que tous nos penchants se révoltent contre nos peines.

2° Les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse et à l'indolence; ce sont des répugnances qui ne sont amères qu'aux sens; mais les dégoûts du monde, ah! ils coupent dans le vif, ils mortifient toutes les passions, ils humilient l'orgueil, ils abaissent la vanité, ils allument l'envie, ils écrasent la fierté, ils désolent l'ambition, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume.

3° Les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches; ce sont les premiers efforts qui coûtent, la suite les adoucit; les passions, qui d'ordinaire sont la source des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles; les violences calment peu à peu le cœur et nous laissent bien moins à souffrir pour les suites; mais les dégoûts du monde sont toujours nouveaux; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes passions, ils nous laissent toujours les mêmes amertumes; ceux qui ont précédé ne servent qu'à rendre ceux qui suivent plus insupportables. En un mot, les dégoûts du monde allument nos passions, et par là augmentent nos peines; ceux de la vertu ne font que les réprimer, et par là établissent peu à peu la paix et la tranquillité dans notre âme.

4° Enfin, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité; il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à son parti et plus zélés pour ses abus et pour ses espérances; au contraire, les cœurs les plus vifs pour le monde sont presque toujours ceux qui y trouvent plus de désagréments et d'amertumes, parce qu'ils sentent plus vivement ses oublis et ses injustices; leur vivacité est la source de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu, nous ne devons craindre que notre tiédeur; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principes que notre relâchement et notre paresse; plus notre vivacité pour le Seigneur augmente,

plus nos dégoûts diminuent; plus le zèle s'allume, plus les répugnances s'affaiblissent, plus nous le servons avec fidélité, plus nous trouvons d'attraits et de consolations dans son service; c'est en nous relâchant que nous rendons les devoirs désagréables; c'est en rabattant de notre ferveur que nous ajoutons un nouveau poids à la pesanteur de son joug, et si, malgré notre fidélité, les dégoûts continuent, alors ce sont des épreuves et non pas des punitions; ce ne sont pas des consolations qu'on nous refuse, c'est un nouveau mérite qu'on nous ménage, ce n'est pas un Dieu irrité qui nous ferme son cœur, c'est un Dieu miséricordieux qui purifie le nôtre; ce n'est pas un maître mécontent qui suspend ses grâces, c'est un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour; ce ne sont pas nos hommages qu'on rejette, ce sont nos complaisances qu'on prévient; on ne veut pas nous rebuter, on veut seulement nous assurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourrait encore mêler l'homme avec Dieu; nous-mêmes avec la grâce; les appuis humains avec les dons du ciel, et les richesses de la foi avec les consolations de l'amour-propre. Et voilà, mes frères, la dernière vérité qui va finir cet entretien : non-seulement les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde, mais encore ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Je dis des ressources : hélas ! mes frères, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur, mais il ne fournit point de remèdes; le monde a ses chagrins, mais il n'a rien qui les console; le monde est plein de dégoûts et d'amertumes; mais on n'y trouve point de ressources.

Mais, dans la vertu, il n'est point de peine qui n'ait sa consolation, et, s'il s'y trouve des répugnances et des dégoûts, il s'y trouve aussi mille ressources qui les adoucissent.

1° La paix du cœur et le témoignage de la conscience. Quelle douceur de se sentir en paix avec soi-même; de ne plus porter enfin au dedans de soi ce ver importun qui nous suivait partout, de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoisonnaient toute la douceur de notre vie, d'être enfin délivré du poids de l'iniquité! Les sens peuvent encore souffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue; mais du moins le cœur est tranquille.

2° La certitude que nos peines ne sont pas perdues, que nos dégoûts sont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux sacrifices, nous assurent un nouveau droit aux promesses de la foi; que si la vertu nous coûtait moins, elle aurait aussi moins de prix aux yeux de Dieu, et qu'il ne nous rend la voie si difficile que pour rendre notre couronne plus brillante et plus glorieuse.

3° La soumission aux ordres de Dieu, qui a ses raisons pour nous refuser les consolations sensibles de la vertu, dont la sagesse ne fait rien qui n'ait ses causes dans notre propre utilité, qui consulte plus nos intérêts que nos penchants, et qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parce qu'elle devait être pour nous la plus sûre.

4° Les grâces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre, qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même temps que nos sens en sont dégoûtés, qui font que notre esprit est prompt et fervent, quoique la chair soit faible et languissante; de sorte qu'il rend notre vertu d'autant plus solide, qu'elle est pour nous, ce semble, plus triste et plus pénible.

5° Les secours extérieurs de la piété qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse; les mystères saints où Jésus-Christ lui-même, le consolateur des âmes fidèles, vient consoler notre cœur; les vérités des divines Ecritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux justes, calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir, et que les peines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre espérance plus vive et plus assurée; enfin, la lecture de l'Histoire des saints que nous voyons avoir été exercés par les mêmes dégoûts et par les mêmes épreuves; qu'ainsi nous avons d'autant moins sujet de nous en plaindre, que des âmes bien plus fidèles que nous ont eu le même sort; que telle a presque toujours été la conduite de Dieu envers ses serviteurs; et que si quelque chose peut nous répondre en cette vie de son amour pour nous, c'est qu'il nous mène par la voie de ses saints, et qu'il nous traite ici-bas comme il a presque traité tous les justes.

6° La tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs qui ont succédé aux fureurs des passions et au tumulte de la vie mondaine, qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux et plus paisibles que ceux que nous avions passés au milieu du plaisir, et qui en nous laissant encore quelque peine, nous ont fait du moins une destinée plus tranquille et plus supportable.

7° La foi qui nous rapproche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui se passe, qui nous fait voir que dans un clin d'œil tout sera fini; que nous touchons au terme heureux, que toute la vie présente n'est qu'un instant rapide, et qu'ainsi nos violences ne sauraient durer longtemps, mais que ce moment léger de tribulations nous assure un avenir glorieux et immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de ressources pour un cœur fidèle! quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime! C'est pour nous en faire sentir la différence, mes

frères, que Dieu permet souvent que le monde nous possède un certain temps; que nous nous livrions durant les premières années de l'âge aux égarements des passions, afin que nous rappelant ensuite à lui, nous connaissions par notre propre expérience combien son joug est plus doux que celui du monde. Je permettrai, dit-il dans l'Ecriture, que mon peuple serve quelque temps les nations, qu'il se laisse séduire à leurs superstitions profanes, et qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il sache mieux faire la différence de mon service et du service des rois de la terre, et qu'il sente combien mon joug est plus doux et plus supportable que la servitude des hommes : *Verumtamen servient ei, ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum.* (II *Paral.*, XII, 8.)

Heureuses les âmes qui n'ont pas eu besoin de cette expérience pour se détromper elles-mêmes, et à qui il n'a rien coûté pour connaître la vanité du monde et la triste destinée des plaisirs et des passions injustes ! Hélas! puisqu'il faut enfin le mépriser, l'abandonner, s'en désabuser; puisque des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoûtant, insoutenable; où il ne nous restera plus, de ces joies insensées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confusion de les avoir suivies, que les obstacles qu'elles auront laissés dans notre cœur pour le bien; pourquoi ne pas prévenir de si tristes regrets? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes qu'il faudra faire un jour? pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir ensuite à des remèdes qui ne nous rétablissent qu'avec plus de peine, et qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; mais hélas! les premiers fidèles, qui sacrifiaient aux maximes de l'Evangile, leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, qui couraient sur les échafauds confesser Jésus-Christ, qui passaient tous les jours dans les chaînes, dans les prisons, dans les opprobres et dans les souffrances, et à qui il en coûtait tant pour servir Jésus-Christ, se plaignaient-ils des amertumes de son service? lui reprochaient-ils qu'il rendait malheureux ceux qui le servaient? Ah! ils se glorifiaient dans leurs tribulations; ils préféraient l'opprobre de Jésus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Egypte; ils ne comptaient pour rien les roues, les feux et les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espérance; ils chantaient des hymnes et des cantiques au milieu des tourments, et regardaient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proscrits, persécutés, chassés de leur patrie, n'ayant pour tout asile que des antres et des cavernes; regardés partout comme l'horreur de l'univers; devenus exécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches! Ils s'estimaient heureux d'appartenir à Jésus-Christ; ils croyaient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, mes frères, au milieu de trop de commodités de la vie, environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire, trouvant peut-être même pour notre malheur dans les applaudissements du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu; au milieu de nos proches, de nos enfants, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jésus-Christ, nous murmurons contre les dégoûts et les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu; nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah! quand on mettra un jour en parallèle ces petits dégoûts que nous exagérons tant, avec les croix, les roues, les feux et tous les supplices des martyrs, les austérités des anachorètes, les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints pénitents; ah! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jésus-Christ, nous qui n'avons rien souffert pour lui, à qui son royaume n'a rien coûté, et qui, portant devant son tribunal plus d'iniquités nous seuls qu'une infinité de saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une seule de leurs violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes; servons-le comme il veut être servi de nous; s'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre faiblesse; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres et nos hommages; recevons de sa main également les consolations et les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui; sachons être, comme l'Apôtre, dans la disette ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jésus-Christ; l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité. Au fond, mes frères, malgré tous les dégoûts et toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidèle à Dieu; il n'y a de consolation solide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe et d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs et des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? quel plaisir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble et l'amertume du crime? Non encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui sache charmer nos ennuis, adoucir nos moments de tristesse, et nous faire trouver une espèce de douceur à nous entretenir avec nous-

mêmes : *Et erit allocutio cogitationis et tædii mei* (*Sap.*, VIII, 9); c'est elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maisons agréable, qui nous fait goûter un repos consolant, loin du monde et de ses amusements : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa* (*Ibid.*, 16); c'est elle qui fait passer rapidement les journées, qui occupe paisiblement tous les moments, et qui en nous laissant plus de loisir, nous laisse bien moins de temps et d'ennui que la vie mondaine : *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius.* (*Ibid.*)

Grand Dieu ! que le monde fait d'honneur à votre service! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des justes! que vous savez bien, mon Dieu, tirer votre gloire et votre louange de vos ennemis mêmes! et que vous laissez peu d'excuses aux âmes qui s'éloignent de vous, puisque vous leur faites, pour les attirer à la vertu, une ressource même de leurs crimes, et que vous vous servez de leurs misères pour les rappeler à vos miséricordes éternelles! Ainsi soit-il.

## SERMON XXXVII.

### *Pour le jeudi de la semaine de la Passion.*

#### LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti; et stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat. (*Luc.*, VII, 37.)

*En même temps une femme de la ville qui était de mauvaise vie, ayant su que Jésus était à table chez un pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum, et se tenant derrière lui à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes, elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait, et y répandait ce parfum.*

A des larmes si abondantes, à une confusion si sincère, à des ministères si touchants, à une démarche si humiliante et si nouvelle, on comprend aisément, et ce que les passions avaient pu sur le cœur de cette pécheresse, et ce que la grâce vient d'opérer en elle. La Palestine la regardait depuis longtemps comme la honte et le scandale de la cité : *Mulier in civitate peccatrix;* la maison du pharisien, la voit aujourd'hui comme la gloire de la grâce, et un modèle de pénitence : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus;* quel changement et quel spectacle!

Cette âme liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuses et les plus indissolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête; et sans hésiter elle court chercher aux pieds de Jésus-Christ son salut et sa délivrance. Cette âme jusqu'ici toute plongée dans les sens, et ne vivant plus que pour la volupté, en sacrifie en un instant les attraits les plus vifs et les attachements les plus chers; cette âme enfin, jusque-là impatiente de tout joug, et dont le cœur n'avait jamais connu d'autre règle que le dérèglement de ses penchants, commence sa pénitence par les démarches les plus humiliantes et les assujettissements les plus tristes. Que les œuvres de votre grâce sont admirables, ô mon Dieu! que la misère la plus désespérée est près de sa guérison, dès qu'elle devient l'objet de vos miséricordes infinies! et que les voies par où vous menez vos élus, sont rapides et abrégées!

Mais d'où vient, mes frères, que de si grands exemples font sur nous de si faibles impressions? De deux préjugés très-opposés en apparence, et qui cependant partent du même principe, et conduisent à la même erreur.

Le premier, c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la simple cessation du crime, le retranchement de certains désordres outrés et que la bienséance seule commence à nous interdire. Et comme ou l'âge, ou de nouvelles situations, ou des penchants même que le temps tout seul a changés, nous ont menés là, nous n'allons pas plus loin; nous croyons que tout est fait, et nous écoutons l'histoire des conversions les plus touchantes que l'Eglise nous propose, comme des leçons qui ne nous regardent plus.

Le second va dans un autre excès: nous nous représentons la pénitence chrétienne comme un état affreux et le désespoir de la faiblesse humaine, un état sans douceur, sans consolation, suivi de mille devoirs tous plus désagréables au cœur; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement nous trouvent peu sensibles, parce qu'ils nous trouvent toujours découragés.

Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés, si dangereux pour le salut. 1° Sa pénitence non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. 2° Sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur, mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle. Elle rend à Jésus-Christ dans sa pénitence tout ce qu'elle lui avait ravi dans ses égarements, en voilà les réparations; mais la paix et les douceurs qu'elle n'avait jamais éprouvées dans ses égarements, elle les trouve avec Jésus-Christ dans sa pénitence, en voilà les consolations. Les réparations et les consolations de sa pénitence, c'est toute l'histoire de sa conversion, et le sujet de ce discours.

#### PREMIÈRE PARTIE.

L'office de la pénitence, dit saint Augustin, est de rétablir l'ordre partout où le péché a porté le dérèglement. Elle est fausse, si elle n'est pas universelle; car l'ordre ne résulte que de la parfaite subordination de tous les désirs et de tous les mouvements qui s'élèvent dans nos cœurs; il faut que tout soit remis à sa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avait troublée, et tandis qu'il s'y trouve encore quelque chose de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reste; vous élevez un édifice mal assemblé, qui s'écroule toujours

par quelque endroit, et où tout est encore dans la confusion et dans le désordre.

Or voilà l'instruction importante que nous donne aujourd'hui l'heureuse pécheresse, dont l'Eglise nous propose la conversion. Son péché renfermait plusieurs désordres : premièrement, un injuste usage de son cœur, qui n'avait jamais été occupé que des créatures; secondement, un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avait fait les instruments de ses passions; troisièmement, un assujettissement indigne de ses sens, qu'elle avait toujours fait servir à la volupté et à l'ignominie; enfin, un scandale universel dans l'éclat de ses égarements. Sa pénitence répare tous ces désordres; aussi tout est pardonné, parce que rien n'est omis dans le repentir.

Je dis, premièrement, un injuste usage de son cœur. Oui, mes frères, tout amour qui n'a pour objet que la créature dégrade notre cœur, c'est un désordre d'aimer pour lui-même ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conséquent notre repos, car aimer c'est chercher sa félicité dans ce qu'on aime; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur, c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir, c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Or, comme il n'est que Dieu seul en qui nous puissions trouver tous ces avantages, c'est un désordre, et un avilissement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour : quelque emporté qu'il puisse être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inspirent, des défauts et des faiblesses qui les en rendent indignes; nous les trouvons bientôt injustes, bizarres, fausses, vaines, inconstantes; plus nous les approfondissons, plus nous nous disons à nous-mêmes que notre cœur s'est trompé, et que ce n'est pas là ce qu'il cherchait; notre raison rougit tout bas de la faiblesse de nos penchants, nous ne portons plus nos liens qu'avec peine, notre passion devient notre ennui et notre supplice; mais punis de notre erreur, sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement le remède de notre méprise; nous errons d'objet en objet, et s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'est pas que nous soyons contents de notre choix, c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

Notre pécheresse avait suivi l'égarement de ces voies : d'injustes amours avaient fait tous ses malheurs et tous ses crimes, et née pour n'aimer que Dieu seul, il était le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu, dit l'Evangile, *ut cognovit*, que rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : tout lui paraît vide, faux, dégoûtant dans les créatures; loin d'y retrouver ces premiers charmes dont son cœur avait eu tant de peine à se défendre, elle n'en voit plus que le frivole, le danger et la vanité. Le Seigneur tout seul lui paraît bon, véritable, fidèle, constant dans ses promesses, aimable dans ses ménagements, magnifique dans ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère; seul assez grand pour remplir toute l'immensité de notre cœur, seul assez puissant pour en satisfaire tous les désirs, seul assez généreux pour en adoucir toutes les peines, seul immortel, et qu'on aimera toujours; enfin, le seul qu'on ne se repent jamais que d'avoir aimé trop tard : *Dilexit multum.* Première réparation de sa pénitence, son amour.

C'est donc l'amour, mes frères, qui fait les véritables pénitents, car la pénitence n'est que le changement du cœur, et le cœur ne change qu'en changeant d'amour : la pénitence n'est que le rétablissement de l'ordre dans l'homme, et l'homme n'est dans l'ordre que lorsqu'il aime le Seigneur pour qui il est fait; la pénitence n'est qu'une réconciliation avec Dieu, et votre réconciliation est une feinte, si vous ne lui rendez pas votre cœur; en un mot, la pénitence obtient la rémission des péchés, et les péchés ne sont remis qu'à proportion de notre amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Ne nous dites donc plus, mes frères, lorsque nous vous proposons ces grands exemples, pour vous animer à les suivre, que vous ne vous sentez point nés pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi ! mon cher auditeur, votre cœur ne serait pas fait pour aimer son Dieu ! votre cœur ne serait pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné ! Votre cœur serait donc autre chose lui-même, qu'une inclination naturelle vers l'auteur de son être ! Quoi ! vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge ! vous n'auriez donc reçu un cœur si grand, si élevé, et que rien ici-bas ne peut satisfaire, vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaisirs qui vous lassent, des créatures qui vous trompent, des honneurs qui vous importunent, un monde qui vous ennuie ou qui vous déplaît ! Dieu seul, pour qui vous êtes fait, et qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouverait rien pour lui au fond de votre être ! Ah ! vous êtes injuste envers votre cœur : vous ne vous connaissez pas, et vous prenez votre déréglement pour vous-même. Et en effet, si vous n'êtes pas né pour la vertu, quel est donc le triste mystère de votre destinée? pour qui êtes-vous donc né? quelle chimère êtes-vous donc parmi les hommes? Vous n'êtes donc né que pour les remords et les sombres inquiétudes ! l'auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux ? vous n'avez donc un cœur que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'est point, et vous être à charge à vous-même?

O homme! ouvrez ici les yeux, approfondissez la destinée de votre cœur; et vous conviendrez que ces passions vives, qui mettent en vous de si grandes répugnances à la vertu, vous sont étrangères; que ce n'est point là la situation naturelle de votre cœur; que l'Auteur de la nature et de la grâce vous avait fait une destinée plus heureuse; que vous étiez né pour l'ordre, pour la justice et pour l'innocence; que vous avez abusé d'un naturel heureux, en le tournant à des passions injustes; et que si vous n'êtes pas né pour la vertu, nous ne savons plus ce que vous êtes, et vous devenez incompréhensible à vous-même.

Mais d'ailleurs, vous vous trompez de regarder comme des inclinations inalliables avec la piété, ces penchants de vivacité pour le plaisir nés avec vous. Ce seront des dispositions favorables au salut, dès que la grâce les aura sanctifiées : plus vous êtes vif pour le monde et pour ses faux plaisirs, plus vous le serez pour le Seigneur et pour les biens véritables; plus les créatures vous ont trouvé tendre et sensible, plus la grâce trouvera d'accès et de sensibilité dans votre cœur; plus vous êtes né fier, hautain, ambitieux, plus vous servirez le Seigneur noblement, sans crainte, sans ménagement, sans bassesse ; plus vous paraissez né d'un caractère facile, léger, inconstant, plus il vous sera aisé de vous déprendre de vos attachements criminels, et de revenir à votre Dieu ; enfin, vos passions deviendront elles-mêmes, s'il est permis de parler ainsi, les facilités de votre pénitence. Tout ce qui avait été l'occasion de votre perte, vous le ferez servir à votre salut : vous verrez qu'avoir reçu un cœur tendre, fidèle, généreux, c'est être né pour la piété; et qu'un cœur que les créatures ont pu toucher offre de grandes dispositions à la grâce.

Lisez ce qui nous reste de l'histoire des justes, et vous verrez que ceux qui ont été entraînés d'abord par des passions insensées, qui étaient nés avec tous les talents propres au monde, et toutes les inclinations les plus vives pour le plaisir et les plus éloignées de la piété, ont été ceux en qui la grâce a opéré de plus grandes choses. Et sans parler de la pécheresse de notre évangile, les Augustin, les Pélagie, les Fabiole, ces âmes mondaines et dissipées; si vives dans leurs égarements, si peu nées, ce semble, pour la piété; quel progrès n'ont-elles pas fait depuis dans les voies de Dieu ? et qu'ont-elles trouvé dans leurs premiers penchants que les attraits, pour ainsi dire, de leur pénitence? Le même fonds qui fait les grandes passions, quand il plaît au Seigneur de changer le cœur, fait aussi les grandes vertus. Mon Dieu! vous nous avez tous faits pour vous; et nos faiblesses mêmes, dans l'ordre incompréhensible de votre providence et de vos miséricordes sur les hommes, doivent servir à notre sanctification éternelle. C'est ainsi que notre pécheresse répara l'injuste usage qu'elle avait fait de son cœur.

Mais en second lieu, l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ ne fut pas une de ces sensibilités vaines et oisives qui sont plutôt les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir, que des impressions de la grâce et qui ne mènent jamais à rien qu'à nous rendre contents de nous-mêmes, et nous persuader que notre cœur est changé : ce ne sont pas les sentiments qui prouvent la vérité de l'amour, ce sont les sacrifices.

Aussi comme le second désordre de son péché avait été l'abus criminel et presque universel de toutes les créatures, la seconde réparation de sa pénitence est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avait abusé dans ses égarements. Ses cheveux, ses parfums, les dons du corps et de la nature, avaient été les instruments de ses plaisirs, car nul n'ignore l'usage qu'une passion déplorable en sait faire; c'est par là qu'elle commence sa pénitence ; les parfums sont abandonnés et consacrés même à un saint ministère : *Et unguento ungebat ;* les cheveux sont négligés et ne servent plus même qu'à essuyer les pieds de son libérateur : *Et capillis capitis sui tergebat ;* les soins du corps et de la beauté sont oubliés, et ses yeux s'éteignent à force de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Tels sont les premiers sacrifices de son amour : elle ne se contente pas de retrancher des soins visiblement criminels, elle en retranche même qui auraient pu passer pour innocents, et croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait en se privant de la liberté qu'elle aurait pu avoir d'en user encore.

En effet, le pécheur, en abusant des créatures, perd le droit qu'il avait sur elles : tout ce qui est permis à une âme innocente ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer ; le péché nous rend comme anathèmes à toutes les créatures qui nous environnent, et que le Seigneur avait destinées à notre usage. Ainsi, il est des règles pour une âme infidèle qui ne sont pas faites pour tous les autres hommes ; elle n'est plus, pour ainsi dire, dans le droit commun, et ne doit plus juger de ses devoirs par les maximes générales, mais par les exceptions personnelles qui la regardent.

Or, sur ce principe, vous nous demandez éternellement si user d'un tel artifice de parure est un crime? si tels plaisirs publics sont défendus? Je ne veux point ici décider pour les autres, mais je vous demande, à vous qui en soutenez l'innocence, n'en avez-vous jamais abusé? n'avez-vous jamais fait servir ces soins, ces plaisirs, ces artifices à des passions injustes? ne les avez-vous jamais employés à corrompre des cœurs, ou à nourrir la corruption du vôtre? Quoi! toute votre vie n'a peut-être été qu'un enchaînement déplorable de passions et de misères; vous avez abusé de tout ce qui vous environne, et en avez fait les instruments de vos désirs déréglés ; vous avez tout rapporté à ce penchant infortuné de votre cœur; vos intentions ont toujours été plus loin même que vos malheurs ; votre œil n'a jamais été

simple et innocent, et vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eût été à votre égard ; tous vos soins sur votre personne ont été des crimes, et quand il s'agit de retourner à votre Dieu, et de réparer une vie entière de corruption et d'abandonnement, vous venez lui disputer des vanités dont vous avez toujours fait un si indigne usage ! vous venez nous soutenir l'innocence de mille abus qui vous seraient interdits quand ils seraient permis au reste des hommes ! vous entrez en contestation lorsqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde ; vous à qui les plus innocentes, s'il en est, sont désormais défendues, et qui ne devriez avoir pour ornement que la cendre et le cilice ! Pouvez-vous encore venir nous justifier des soins qui sont votre confusion secrète et qui vous ont tant de fois fait rougir au pied du tribunal sacré, et faudrait-il tant de discours et de contestations où votre honte devrait suffire?

D'ailleurs, la sainte tristesse de la pénitence ne regarde plus qu'avec horreur ce qui a été pour nous une occasion de chute. L'âme touchée n'examine pas si l'on peut se le permettre avec innocence ; il lui suffit de savoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la sienne : tout ce qui l'a conduite à ses malheurs lui devient aussi odieux que ses malheurs mêmes ; tout ce qui a aidé ses passions, elle le déteste comme ses passions mêmes ; tout ce qui a favorisé ses crimes devient pour elle criminel : quand on voudrait même le tolérer encore à sa faiblesse ; ah ! son zèle, sa componction prendraient les intérêts de la justice de Dieu contre l'indulgence des hommes ; elle ne pourrait se résoudre à se permettre encore des abus qui lui rappelleraient le souvenir de ses désordres passés ; elle craindrait toujours que les mêmes démarches ne rappelassent les premières dispositions, et que son cœur ne se trouvât le même dans les mêmes soins : la seule image de ses infidélités passées la trouble et l'alarme, et loin d'en porter encore sur soi les tristes restes, elle voudrait pouvoir s'éloigner des lieux mêmes, et s'arracher des occupations qui lui en retracent le souvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence qui nous laisse encore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes? et à peine essuyé du naufrage, peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver partout la matière de mille sacrifices invisibles : comme le propre de la cupidité est de prendre de tout l'occasion de mille complaisances injustes, elle ne se borne pas à certaines privations essentielles ; tout ce qui flatte les passions, tout ce qui nourrit la vie des sens, toutes les superfluités qui ne tendent qu'à satisfaire l'amour-propre, tout cela devient le sujet de ses sacrifices, et partout, comme un glaive tranchant et douloureux, elle fait des divisions et des séparations qui coûtent au cœur, et coupe jusqu'au vif tout ce qui tenait encore un peu trop à la corruption de nos penchants : la grâce de la componction mène d'abord là une âme touchée ; elle la rend ingénieuse à se punir elle-même, et fait si bien que tout lui sert d'expiation à ses crimes ; que les devoirs, les bienséances, les honneurs, les prospérités, les chagrins de son état se changent pour elle en des occasions de mérite, et que les plaisirs mêmes, par la foi et la circonspection dont elle les accompagne, deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le secret divin de la pénitence : comme elle fait ici-bas envers l'âme criminelle, dit Tertullien, la fonction de la justice de Dieu, et que la justice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abusé, la pénitence prévient ce terrible jugement ; elle s'impose partout à elle-même des privations rigoureuses, et si la condition misérable de la vie humaine l'oblige d'user encore des choses présentes, c'est bien moins pour flatter ses sens que pour les punir par l'usage sobre et austère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence. En vain, paraissez-vous revenu des égarements grossiers des passions : s'il vous faut toujours le même faste pour contenter cette inclination naturelle qui aime à se distinguer par une vaine magnificence ; les mêmes profusions pour n'avoir pas la force d'ôter à l'amour-propre des superfluités accoutumées ; les mêmes agréments du côté du monde pour ne pouvoir vous passer de lui ; les mêmes avantages du côté de la fortune pour vouloir toujours l'emporter sur les autres : en un mot, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien ; quand même tous les attachements conservés ne seraient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent, vos mœurs semblent différentes, tous vos penchants sont encore les mêmes ; vous paraissez changé, vous n'êtes pas converti. Que les véritables pénitences sont rares, mes frères ! que de conversions superficielles et vaines ! et que d'âmes changées aux yeux du monde se trouveront un jour les mêmes devant Dieu !

Mais ce n'est pas assez même d'en venir aux retranchements qui éloignent les attraits du crime ; il faut y ajouter les satisfactions laborieuses qui en expient les souillures. Aussi, en troisième lieu, la pécheresse de l'Evangile ne se contente pas de sacrifier ses parfums et ses cheveux à Jésus-Christ, elle se prosterne à ses pieds, elle les arrose d'un torrent de larmes, elle les essuie, elle les baise : et comme le troisième désordre de son péché avait été un assujettissement honteux de ses sens, elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût de ces tristes ministères.

Nouvelle instruction : il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent; il faut que les actes laborieux des vertus

qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Vous aimez les jeux, les plaisirs, les amusements, et tout ce qui compose la vie mondaine : c'est peu de retrancher de ces plaisirs tout ce qui peut encore conduire au crime; si vous voulez que l'amour du monde meure dans votre cœur, il faut que la prière, la retraite, le silence, les œuvres de miséricorde, succèdent à ces mœurs dissipées, et ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir et combattre le monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des sens et de la chair en vous abandonnant à des passions d'ignominie : il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mortification, éteignent peu à peu ces flammes impures, affaiblissent ces penchants devenus désormais indomptables par un long usage de volupté, et non-seulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour ainsi dire, la source même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux : les anciens attachements que vous aurez rompus sans les avoir affaiblis, et comme déracinés de votre cœur par la mortification, repousseront sans cesse; vos passions plus violentes et plus furieuses depuis que vous les aurez arrêtées et suspendues, sans les affaiblir et sans les combattre, vous feront éprouver des agitations et des orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans le crime : vous vous verrez à tout moment sur le point d'un triste naufrage; vous ne goûterez aucune paix dans cette nouvelle vie; vous vous trouverez plus faible, plus combattu, plus vif pour le plaisir, plus aisé à ébranler, plus dégoûté de Dieu dans cette pénitence imparfaite que vous ne l'étiez autrefois même dans le désordre : tout vous deviendra un écueil; vous vous serez à vous-même une tentation continuelle; vous serez surpris de trouver en vous-même plus d'opposition au devoir, et comme il est difficile de se soutenir longtemps seul contre soi-même, vous vous dégoûterez bientôt d'une vertu qui vous coûtera si cher, et pour n'avoir voulu être qu'un pénitent tranquille et mitigé, vous serez un pénitent malheureux, sans consolation, sans paix et par conséquent sans persévérance. Dans la vertu, c'est abréger ses peines que d'augmenter et multiplier ses sacrifices, et tout ce qu'on épargne des passions devient plutôt la peine et le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

Enfin, le dernier désordre qui avait accompagné le péché de la femme de notre évangile, était un scandale public dans le dérèglement de sa conduite. Le scandale de la loi qui se trouvait déshonorée dans l'esprit des Romains et de tant d'autres gentils assemblés et répandus dans la Palestine, et qui, témoins des égarements de notre pécheresse, en prenaient sans doute occasion de blasphémer le nom du Seigneur, de mépriser la sainteté de sa loi, de se confirmer dans leurs impies superstitions, et de regarder l'espérance d'Israël et les merveilles de Dieu rapportées dans les livres saints, comme des fictions inventées pour amuser un peuple crédule.

Scandale du lieu : ses égarements avaient éclaté dans la cité, c'est-à-dire la ville principale, d'où le bruit de tels événements se répandait bientôt dans le reste de la Judée.

Or, voilà les scandales qu'elle répare dans sa pénitence : le scandale de la loi, en renonçant aux traditions superstitieuses des pharisiens qui en avaient altéré les préceptes, et venant reconnaître Jésus-Christ qui en était la fin et l'accomplissement. Car souvent après avoir déshonoré la religion dans l'esprit des impies, par nos excès et par nos scandales, nous la déshonorons encore par notre piété; nous nous faisons une manière de vertu toute mondaine, superficielle, pharisaïque; nous devenons superstitieux sans devenir pénitents, nous remplaçons les abus du monde par les abus de la dévotion, nous ne réparons le scandale de nos désordres que par celui d'une piété sensuelle, et nous faisons plus de tort à la vertu par les faiblesses et les illusions que nous y mêlons, que nous ne lui en faisions par des excès ouverts et déclarés. Ainsi les impies sont plus affermis dans le désordre et plus éloignés de la conversion, par l'exemple de notre fausse pénitence, qu'ils n'avaient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le scandale du lieu : cette même cité qui avait été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés sa douleur et ses larmes, elle ne vient point trouver Jésus-Christ, à la faveur des ténèbres de la nuit comme Nicodème, ou dans des bourgades éloignées de la cité, pour dérober aux yeux du public, les premières démarches de sa conversion. A la vue de cette grande ville, qu'elle avait scandalisée par sa conduite, elle entre dans la maison du pharisien et ne craint pas d'avoir pour spectateurs de sa pénitence ceux qui l'avaient été de ses crimes. Car souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, on les craint dans la vertu; les yeux du public ne paraissaient pas redoutables dans nos égarements, ils le deviennent dans notre pénitence; nos vices se montraient sans ménagement, notre vertu se cache et se ménage, nous n'osons tout d'un coup nous déclarer pour Jésus-Christ, nous avons honte de paraître si différents de nous-mêmes; nous nous sommes glorifiés du crime comme d'une vertu, et nous rougissons de la vertu comme d'un scandale.

Notre heureuse pécheresse n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avait pas été dans le mal; elle soutient même avec une sainte insensibilité les reproches du pharisien qui rappelle devant tous les conviés la honte de ses mœurs passées. Car le monde figuré par ce pharisien se fait un

plaisir insensé de rappeler les anciens égarements des personnes que la grâce a touchées ; loin de s'édifier de leur irrégularité présente, on revient sans cesse à leur conduite passée, on tâche d'affaiblir le mérite de ce qu'elles font, en renouvelant le souvenir de ce qu'elles ont fait; il semble que les égarements qu'elles pleurent autorisent ceux que nous aimons et dans lesquels nous vivons encore, et qu'il nous est plus permis d'être pécheurs, depuis que des pénitents sincères se repentent de l'avoir été. C'est ainsi, ô mon Dieu! que tout coopère à notre perte, et qu'au lieu de bénir les richesses de votre miséricorde, lorsque vous retirez des voies de la perdition des âmes mondaines et dissolues, et de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence, si disposée à recevoir le pécheur qui revient; insensibles à sa pénitence, nous ne sommes occupés qu'à rappeler ses égarements, comme pour nous dire à nous-mêmes que nous n'avons rien à craindre dans le désordre, qu'un jour enfin nous en reviendrons, et que cette âme touchée ayant été encore plus engagée que nous dans les passions insensées, nous ne devons pas désespérer d'en sortir enfin quelque jour comme elle! O étrange aveuglement des hommes, de trouver des motifs de déréglement dans les exemples mêmes de pénitence!

Telles furent les réparations de notre pécheresse. Mais si c'est une erreur de se figurer un changement de vie comme la simple cessation des premières mœurs, sans y ajouter les expiations qui les réparent; c'en est une autre non moins dangereuse, de regarder ces expiations comme un état triste, malheureux, désespérant. Ainsi, après vous avoir parlé des réparations de sa pénitence, il vous faut en exposer les consolations.

SECONDE PARTIE.

Venez à moi, dit Jésus-Christ, vous qui êtes lassés dans les voies de l'iniquité, venez éprouver les douceurs et les consolations de mon joug, et vous y trouverez la paix et le repos que vos âmes tyrannisées sous la servitude des passions cherchent en vain depuis tant d'années : *Et invenietis requiem animabus vestris.* (*Matth.*, XI, 29.)

Cette promesse adressée à toutes les âmes criminelles, toujours malheureuses dans le désordre, trouve aujourd'hui son accomplissement dans la pécheresse de notre évangile. En effet, tout ce qui avait été pour elle un fonds inépuisable d'inquiétude dans ses égarements, devient une source féconde de consolation dans sa pénitence, et elle est heureuse avec Jésus-Christ par les mêmes endroits qui avaient fait tous ses malheurs dans le crime.

Oui, mes frères, un amour injuste avait fait son premier crime et la première source de tous ses malheurs, la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau, d'avec l'amour profane qui jusque-là avait occupé son cœur. Je dis la différence, dans l'objet, dans les démarches, dans la correspondance.

Dans l'objet : le déréglement de son cœur l'avait attachée à des hommes corrompus, inconstants, perfides, plus dissolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuse qu'à satisfaire leurs passions désordonnées; à des hommes qui joignent toujours la passion contentée au mépris, à des Amnon à qui l'objet infortuné de leur amour devient vil et odieux, dès qu'ils en ont obtenu tout ce qu'ils désirent; à des hommes dont elle connaissait les faiblesses, les artifices, les emportements, les défauts, qu'elle sentait bien en secret n'être pas dignes de son cœur, et auxquels elle ne tenait que par la pente malheureuse de la passion, plus que par le choix libre de la raison; enfin, à des hommes qui n'avaient pu encore fixer la légèreté et les vicissitudes éternelles de son cœur. Sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, le principe de toutes les lumières; plus elle l'étudie, plus elle découvre en lui de grandeur et de sainteté; plus elle l'aime, plus elle le trouve digne d'être aimé ; à Jésus-Christ, l'ami fidèle, immortel, désintéressé de son âme, qui n'est touché que de ses intérêts éternels, qui n'est occupé que de ce qui peut la rendre heureuse, qui est venu même sacrifier son repos, sa gloire, sa vie, pour lui assurer un bonheur immortel; qui l'a distinguée de toutes les autres femmes de Juda, par une abondance de miséricorde, lorsqu'elle s'en distinguait le plus elle-même par l'excès de ses misères, qui n'attend rien d'elle, et qui veut lui donner plus qu'elle ne saurait en attendre elle-même; enfin, à Jésus-Christ qui a calmé son cœur en le purifiant, qui a fixé l'inconstance et la multiplicité de ses désirs, qui a rempli toute l'étendue de son amour, qui lui a rendu la paix que les créatures n'avaient jamais pu lui donner.

O mon âme! jusques à quand n'aimerez-vous dans les créatures, que vos inquiétudes et vos peines? Vous en coûterait-il plus de rompre vos liens, qu'il ne vous en coûte de les porter? La vertu et l'innocence vous seraient-elles plus pénibles que les passions honteuses qui vous asservissent et vous déchirent? Ah! tout vous sera plus supportable que les tristes agitations qui vous rendent si malheureuse dans le crime. Différence dans l'objet de son amour.

Différence dans les démarches. L'excès de la passion l'avait engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison; à sacrifier aux hommes son repos, ses inclinations, son honneur, sa liberté; à des complaisances honteuses, à des assujettissements désagréables, à des sacrifices éclatants, et dont souvent, pour toute reconnaissance, ils ne prenaient que le droit d'en exiger de nouveaux; car telle est l'ingrati-

tude des hommes : plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans; l'excès de votre attachement pour eux en diminue toujours dans leur esprit le mérite, et ils vous punissent de la vivacité et de la honte de votre emportement, en prenant occasion de là même de laisser affaiblir jusqu'à leur reconnaissance.

Voilà les ingratitudes que notre pécheresse avait éprouvées dans les voies des passions. Mais dans sa pénitence tout lui est compté : les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. En vain le pharisien tâche d'en diminuer le mérite (car le monde ne s'étudie qu'à rabaisser le prix des vertus du juste), le Sauveur en prend la défense : Voyez-vous cette femme? lui dit-il : *Vides hanc mulierem?* comme s'il voulait lui dire : Connaissez-vous bien tout le mérite des sacrifices qu'elle m'offre, et jusqu'où va la force et l'excès de son amour? ***Elle n'a cessé d'arroser mes pieds de ses larmes, de les essuyer avec ses cheveux, de les parfumer, de les baiser.*** Il compte tout, il remarque tout, un soupir, une larme, un simple mouvement du cœur; rien n'est perdu avec lui de tout ce qu'on fait pour lui; rien n'échappe à la fidélité de ses regards et à la tendresse de son cœur : on est bien assuré qu'on ne sert pas un ingrat; il fait valoir même les plus légers sacrifices : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Il voudrait, ce semble, que tous les hommes la regardassent des mêmes yeux que lui; que tous les hommes fussent des estimateurs aussi équitables que lui de son amour et de ses larmes : *Vides hanc mulierem?* Il ne voit plus ses égarements; il oublie une vie entière de dissolution et de crime; il ne voit que son repentir et ses larmes.

Or quelle consolation pour une âme qui revient à Dieu, de pouvoir se dire à elle-même : Je n'avais vécu jusques ici que pour le mensonge et pour la vanité : mes jours, mes années, mes soins, mes inquiétudes, mes peines, tout jusqu'ici est perdu, et ne subsiste plus même dans le souvenir des hommes, pour lesquels seuls j'ai vécu, pour lesquels seuls j'ai tout sacrifié : ma bonne foi, mes empressements, mes attentions, n'ont jamais été payées que d'ingratitude; mais, désormais, tout ce que je vais faire pour Jésus-Christ sera compté : mes peines, mes violences, les plus légers sacrifices de mon cœur; mes soupirs, mes larmes, que j'avais versées tant de fois en vain pour les créatures, tout cela sera écrit en caractères immortels dans le livre de vie; tout cela subsistera éternellement dans le souvenir du maître fidèle que je sers; tout cela, quelques défauts que ma faiblesse et ma corruption y mêlent, sera excusé, purifié même par la grâce de mon libérateur; et il couronnera ses dons en récompensant mes faibles mérites : je ne vis plus que pour l'éternité; je ne travaille plus en vain; mes jours sont réels, et ma vie n'est plus un songe. Oh! mes frères, que la piété est un grand gain! et qu'une âme qui revient à Jésus-Christ a bien de quoi se consoler avec lui de la perte des créatures qu'elle lui sacrifie!

Enfin, différence dans la certitude de la correspondance. L'amour de notre pécheresse pour les créatures avait toujours été suivi des plus cruelles incertitudes : on doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime; on est ingénieux à se rendre malheureux, et à se former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies : plus on est de bonne foi, plus on souffre; on est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez, et ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Mais quelle nouvelle destinée dans le changement de son amour! à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée : elle entend sortir de sa bouche divine la sentence favorable qui, en lui remettant ses péchés, lui répond de la bonté et de l'amour de celui qui les remet : *Remittuntur ei peccata multa;* non-seulement on oublie ses égarements; mais on veut bien l'assurer elle-même qu'ils sont oubliés, pardonnés, effacés : on va au-devant de toutes ses alarmes, on ne laisse plus de lieu aux défiances et aux incertitudes, et elle ne peut plus douter de l'amour de Jésus-Christ, sans douter de la vérité de sa puissance et de la fidélité de ses promesses.

Tel est le sort d'une âme brisée de douleur au sortir du tribunal où Jésus-Christ, par le ministère du prêtre, vient de lui remettre des désordres qu'elle a effacés par son amour et par ses larmes. Malgré l'incertitude, si elle est digne d'amour ou de haine, inséparable de l'état présent de cette vie, une paix secrète lui rend témoignage, au fond de son cœur, que Jésus-Christ s'est rendu à elle; elle sent une douceur et une joie au fond de la conscience, qui ne peut être que le fruit de la justice. Ce n'est pas que ses infidélités passées ne lui laissent encore des appréhensions et des alarmes, et qu'en certains moments, frappée plus vivement de l'horreur de ses égarements et de la sévérité des jugements de Dieu, tout ne lui paraisse désespéré; mais Jésus-Christ, qui excite lui-même ces orages au fond de son cœur, les a bientôt calmés; sa voix lui dit encore en secret, comme autrefois à un apôtre alarmé sur les ondes : Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous? *Modicæ fidei, quare dubitasti?* (*Matth.*, XIV, 31.) Ne vous ai-je pas donné assez de marques de ma protection et de ma bienveillance? rappelez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarement; je ne cherche pas avec tant de persévérance les brebis que je n'aime pas; je ne les ramène pas de si loin pour les laisser périr sous mes yeux : ne vous défiez donc plus de ma bonté; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance. Première consolation de sa pénitence, la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jésus-Christ ses parfums, ses cheveux, tous les attachements

de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes; et ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs, elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Quel supplice, pour une âme mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours ! quelles attentions, quelle gêne ! il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence ! quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles, et qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux, et sur qui tous les regards ont tourné ! quelle tyrannie que celle des usages ! il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, et qui peut-être fait acheter bien cher les retardements et les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujettissements, des bassesses ! Je ne parle pas d'un engagement de passion : quelles frayeurs que le mystère n'éclate ! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de surveillants à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidents de sa passion ! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur et sa liberté, et dont on n'oserait se plaindre ! A tout cela ajoutez ces moments cruels, où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, et de sentir toute l'indignité de notre état : ces moments où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance. Monde profane ! si c'est là cette félicité que tu nous vantes tant, favorises-en tes adorateurs, et punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses.

Voilà ce que notre pécheresse met aux pieds de Jésus-Christ, ses liens, ses troubles, sa servitude, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or, quand la vertu n'aurait point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions ; de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures ; de s'être rendu supérieur aux événements; de trouver dans son propre cœur tout ce qu'il faut pour être heureux, et de se suffire, pour ainsi dire, à soi-même? Que perd-on en sacrifiant des soucis sombres et cruels, pour trouver la paix et la joie, et n'est-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jésus-Christ? Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse; allez en paix : *Vade in pace*. Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie; voilà la récompense et la consolation des larmes et du repentir : la paix du cœur qu'elle n'avait pu encore trouver, et que le monde n'a jamais donnée. Insensés ! dit un prophète, malheur à vous donc qui traînez le poids de vos passions, comme le bœuf traîne en labourant les liens du joug qui l'accable, et qui vous perdez par la voie même des peines, des assujettissements et des contraintes ! *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum !* (*Isa.*, V, 18.)

Enfin, son péché l'avait avilie aux yeux des hommes : on ne regardait plus qu'avec mépris l'indignité et l'opprobre de sa conduite : elle vivait dégradée de tous les droits que donnent une bonne réputation et une vie exempte de blâme, et le pharisien est surpris que Jésus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde, qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même ; il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur, et il veut pourtant qu'on allie l'innocence et la régularité des mœurs avec la corruption du cœur; il inspire toutes les passions, et il en blâme toujours les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire, et il vous méprise dès que vous y avez réussi ; ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane, et ses entretiens ne sont que des satires sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné ; il loue les grâces, les attraits, les talents malheureux qui allument des flammes impures, et il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paraissez embrasé. Or, qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, et dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue ou mal assurée, et de réveiller partout avec soi le souvenir ou le soupçon de ses crimes !

Telles avaient été les amertumes et les opprobres qui avaient accompagné les passions et les désordres de notre pécheresse : mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire que ses crimes ne lui en avaient ôté. Cette pécheresse si méprisée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur ; cette pécheresse, dont on ne parlait qu'en rougissant, est louée par les endroits même les plus glorieux selon le monde, la bonté du cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour ; cette pécheresse qu'on n'osait comparer qu'à elle-même, et dont le scandale n'avait point d'exemple dans la cité, est élevée au-dessus du pharisien ; la vérité, la sincérité de sa foi, de sa componction, de son amour, mérite d'abord la préférence sur une vertu superficielle et pharisaïque ; enfin, cette pécheresse dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, et qui n'est nommée que par ses crimes, est devenue la gloire de Jésus-Christ, la louange de la grâce,

l'honneur de l'Evangile. O admirable pouvoir de la vertu!

Oui, mes frères, elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes : elle rétablit une réputation perdue; elle nous fait rentrer, ici-bas même, dans des droits et dans des honneurs dont nous étions déchus; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles; elle nous réunit aux serviteurs de Jésus-Christ et à la société des justes, dont nous n'étions pas autrefois dignes; elle fait même apercevoir en nous mille qualités louables, que le dérangement des passions avait comme étouffées; enfin, elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avaient attiré de honte et de mépris. Tandis que Jonas est infidèle, il est l'anathème du ciel et de la terre; des idolâtres mêmes sont obligés de le séparer de leur société, et de le rejeter comme un enfant de honte et de malédiction, et il n'est que le sein d'un monstre qui puisse lui servir d'asile et cacher sa confusion et son opprobre. Mais à peine touché de repentir, a-t-il imploré les miséricordes éternelles du Dieu de ses pères, qu'il devient l'admiration de la superbe Ninive; que les grands et le peuple lui rendent des honneurs jusque-là inouïs; et que le prince lui-même, plein de respect pour sa vertu, descend du trône, et se couvre de cendre et de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les passions que le monde loue et inspire nous en avaient attiré le mépris; la vertu que le monde censure et combat nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que vous ne finissiez votre honte et vos inquiétudes avec vos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous alarment? mais plus vous différez, plus elles grossissent; plus vous contractez de dettes, plus vous préparez de rigueurs à votre faiblesse. Ah! si les réparations vous découragent aujourd'hui, que sera-ce un jour, où vos crimes multipliés à l'infini ne trouveront presque plus de peine assez grande qui puisse les expier? elles vous jetteront alors dans le désespoir : vous prendrez le parti affreux de secouer tout joug, et de ne plus compter sur votre salut; vous vous ferez des maximes, pour vous calmer dans le libertinage; vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paraîtra alors impossible. Quand les embarras de la conscience sont venus à un certain point, on aime à se persuader qu'il n'y a plus de ressource; on se calme sur le fond des vérités, quand on se voit si éloigné de ce qu'elles nous prescrivent; on cherche un remède dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi; et on a bientôt conclu que tout est incertain, dès que le chaos est devenu comme inexplicable. Et d'ailleurs que peuvent avoir de si triste et de si rigoureux des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite?

Ame infidèle! vous craignez de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence, et vous avez pu soutenir jusqu'ici la tristesse secrète du crime; la vertu vous paraît d'un ennui difficile à porter; et il y a si longtemps que vous dévorez l'ennui d'une conscience déchirée et que nul plaisir ne saurait égayer. Ah! puisque vous avez pu porter jusqu'à ce jour les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignez plus celles de la vertu; vous avez fait dans les peines et les violences inséparables du crime, l'apprentissage de celles qui peuvent être attachées à la piété; et d'autant plus que la grâce adoucit et rend aimables les violences de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu! j'aurais pu en effet depuis tant d'années errer dans des voies tristes et pénibles, sous la tyrannie du monde et des passions; et je ne pourrais pas vivre avec vous sous la tendresse de vos regards, sous les ailes de votre miséricorde, sous la protection de votre bras? seriez-vous donc un maître si cruel? Le monde, qui ne vous connaît pas, croit que vous rendez malheureux ceux qui vous servent: mais pour nous, Seigneur, nous savons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres, le plus tendre de tous les pères, le plus fidèle de tous les amis, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs; et que vous prévenez par mille consolations secrètes, dont vous favorisez ici-bas vos serviteurs, la félicité éternelle que vous leur avez préparée. Ainsi soit-il.

---

## AVIS.

On ne trouvera point ici de sermon pour cette semaine. Le P. Massillon dans son manuscrit met pour ce jour-là un *Sermon pour le mystère de l'Incarnation:* nous avons jugé plus à propos de renvoyer ce sermon au volume des *Mystères*.

Après le sermon que l'on va lire, on trouvera un point de sermon qui traite de l'énormité des communions indignes. Le P. Massillon en avait fait d'abord son premier point; mais ensuite le second point, où il s'agissait des dispositions nécessaires pour communier dignement, lui ayant paru demander d'être traité plus au long, il en fit un sermon entier, et laissa ce qu'il avait écrit sur l'énormité des communions indignes. Le public, après avoir lu ce morceau, jugera que nous lui aurions fait tort si nous l'avions supprimé; mais il serait à propos de le lire avant le sermon qui suit.

---

## SERMON XXXVIII.

### *Pour le dimanche des Rameaux.*

#### SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI, 5.)

*Dites à la fille de Sion : Voici votre roi, qui vient à vous plein de douceur.*

Les oracles des prophètes, les manifestations du Seigneur aux patriarches, les sacrifices et les oblations de la loi, ses signes et

ses figures annonçaient depuis plusieurs siècles à l'infidèle Jérusalem, que son libérateur et son Roi ne tarderait pas de la visiter, et de paraître au milieu d'elle. Le Précurseur lui-même, cet ange du désert prédit dans Malachie, avait enfin paru sur les bords du Jourdain, pour préparer les voies au Roi de gloire, et dire à son peuple : Le voici; et Jérusalem n'avait plus d'excuse, si elle venait à le méconnaître et à le recevoir indignement dans son propre royaume.

Cependant cet avénement si heureux, que tant de justes avaient demandé, que tant de siècles avaient attendu, que tant de préparatifs avaient annoncé, et qui annonçait lui-même des biens si magnifiques aux hommes, loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, et de lui rappeler ses anciens jours de gloire et de magnificence, la jette dans un trouble universel et dans des alarmes publiques : *Commota est universa civitas.* (*Matth.*, XXI, 10.) Tout est ému dans Jérusalem, lorsqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David. Les prêtre, les pharisiens, témoins des acclamations et des chants d'allégresse d'une populace obscure, et de quelques juifs spirituels et fidèles, se trouvent agités de mille mouvements divers de frayeur, d'inquiétude, de jalousie, de tristesse : une terreur universelle se répand parmi eux ; il semble que c'est un tyran qui vient porter dans les murs de Jérusalem l'effroi et le carnage, et emmener, comme autrefois, ses citoyens en servitude, plutôt qu'un roi pacifique qui vient la délivrer par sa présence, et la purifier par l'effusion de son sang. Il n'est que ce petit nombre d'âmes simples et innocentes, qui vont au-devant de lui hors des portes de la ville, et qui lui font un innocent triomphe de leurs cris de joie, et des branches d'arbres dont elles couvrent et ornent sa route.

Voilà, mes frères, ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Eglise n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchait, et qu'il venait se donner à nous pour être notre Pâque : ses prières, ses purifications, ses cérémonies ont été comme autant de voix qui nous ont avertis de sa venue ; ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avait établis que pour nous préparer à le recevoir par la communion aux jours solennels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos désirs et notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche, et sur le point de se donner à nous : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Or, quelle impression fait sur vous, mes frères, cette heureuse nouvelle? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal : chacun retombe sur sa propre conscience, et n'y trouvant que des habitudes criminelles, des plaies envieillies et honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se mettre en état de recevoir le Roi de gloire ; on dirait qu'il vient à nous armé de terreur et d'indignation, pour nous juger et pour nous perdre ; et non accompagné de sa seule douceur, pour nous sauver, et pour nous servir de nourriture : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il n'est qu'un petit nombre d'âmes fidèles qui vont au-devant de lui par leurs désirs, et qui le voient arriver avec une sainte allégresse. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que malgré cette frayeur, cette tristesse, ces alarmes d'une conscience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne se présentent à Jésus-Christ pour le recevoir, et qui ne croient avoir satisfait à la loi de l'Eglise, après l'avoir reçu avec des dispositions si opposées à celles qu'il exige de nous. Insensés, qui ne pensent pas que recevoir Jésus-Christ dans ces dispositions, ce n'est plus manger la cène du Seigneur, c'est manger et boire sa propre condamnation.

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable; de peur que Jésus-Christ ne vienne vous visiter, comme il visita autrefois Jérusalem, pour votre condamnation et pour votre perte. Quelles sont les dispositions qui doivent nous préparer au devoir pascal? je vais en marquer trois principales, et ce sera le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE RÉFLEXION.

Lorsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jésus-Christ en ces jours saints, n'apporteront pas à cette grande action les dispositions nécessaires, et se rendront peut-être coupables du corps et du sang du Seigneur, je n'ai pas prétendu parler de ces âmes noires, qui de sang froid et le sachant, viennent, par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de l'alliance, et peuvent se familiariser avec le sacrilége : je n'ai pas voulu parler de ces monstres qui, portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue et peu sincère, viennent aux pieds de l'autel cacher sous la plus sainte et la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une âme impure, et aiment encore mieux être impies que passer pour moins religieux. Ah! il faudrait des foudres, et non pas des discours à des âmes de ce caractère ; ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie et à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu! et c'est vous qui me la donnez, que parmi les fidèles que la parole de votre Evangile assemble en ce lieu saint, votre œil n'y discerne aucun de ces enfants de malédiction ; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois sous les tentes d'Israël, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathème parmi les fidèles.

Je ne parle donc que de ces âmes mondaines, lesquelles, après une année entière de plaisirs et de dissolution, se présenteront au tribunal, avant de venir à l'autel; à qui la conscience ne reprochera ni dissimulation ni feinte, et qui se rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur, parce qu'elles porteront encore à l'autel toutes leurs pas-

sions déréglées, et une conscience que le bain de la pénitence aura achevé de souiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connaître donc, mes frères, si vous n'avez rien à craindre sur la profanation des saints mystères auxquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles sont les dispositions essentielles à une communion sainte ; et chacun, en s'appliquant ces règles, que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même et décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conscience pure, venir se présenter à l'autel.

Or, toutes les dispositions qui doivent nous préparer à cette action sainte sont renfermées dans cet avis de l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve soi-même, avant que de manger de ce pain de vie : ***Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*** (*I Cor.*, X, 28.) Je sais que l'esprit de l'homme ne connaît pas toujours ce qui se passe dans l'homme, et que s'éprouver soi-même n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs et achever de se méconnaître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'est pas si difficile à faire, et la méprise n'est à craindre que pour ceux qui veulent se tromper. Car il s'agit de savoir, premièrement, si vous êtes sincèrement changé; secondement, si vos anciennes passions, non-seulement ne subsistent plus dans vos penchants déréglés, mais si vous avez commencé, du moins, à les expier par les larmes et les rigueurs de la pénitence; enfin, si vous ajoutez à ces précautions un désir sincère et ardent de vous unir à Jésus-Christ : c'est-à-dire, qu'on exige de vous et de tous ceux qui vous ressemblent et qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de pénitence et une épreuve de ferveur : ***Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.***

Je dis, premièrement, une épreuve de changement. Ainsi, si vous n avez pas recouvré, par un sincère repentir, la grâce de la sainteté et de la justice, que vous aviez perdue par vos crimes ; si vous êtes encore dans la mort et dans le péché, la table de Jésus-Christ vous est interdite ; car c'est ici un pain de vie : il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir; c'est la table des enfants : les ennemis en sont indignes; c'est la pierre précieuse de l'Evangile : on ne la jette pas devant les animaux immondes. Or, porterez-vous à l'autel une conscience véritablement purifiée, un cœur pénitent et changé? et votre conversion sera-t-elle sincère? Pour en juger, permettez-moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du prêtre : je n'examine pas si le choix même que vous faites du confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir ; je n'examine pas si vous cherchez, non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministère de charité, et le plus sévère n'est pas toujours le plus saint ni le plus instruit; mais si vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur; un de ces hommes des mains duquel une âme échappe difficilement, pour ainsi dire, et auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement renoncer au vice et servir Dieu ; un de ces hommes, enfin, qui en viendrait aux remèdes, aux expédients, au détail de vos mœurs et de vos besoins ; qui ne laisserait plus rien de douteux dans votre conduite, et des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrètes qui suivent toutes vos confessions, et qui sont toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée et qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi ; je n'examine pas encore si, dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même ; si vous ne vous ferez pas grâce sur mille transgressions, pour lesquelles vous êtes déjà jugé devant Dieu ; si les lumières de la foi ou les préjugés du monde et de vos passions seront les règles consultées dans votre examen et dans vos recherches, et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes. Laissons là ces abus plus sensibles et plus marqués, et sur lesquels il est malaisé de s'abuser soi-même.

Mais souffrez que je vous demande : Vous venez mettre vos péchés aux pieds du prêtre; mais venez-vous y laisser vos passions? Vous sortez du tribunal absous ; mais en sortez-vous justifié? y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce désir sincère de réparer le passé, ces vues, ces projets, ces résolutions réelles et effectives d'une nouvelle vie? prenez-vous tout de bon des mesures pour commencer? cherchez-vous des expédients pour rompre vos engagements profanes, pour vous retirer sans délai des occasions? arrangez-vous déjà par avance, dans votre esprit, vos devoirs, vos occupations, vos liaisons, vos dépenses, tout le détail de vos mœurs, jusqu'ici si dérangées, et si pleines ou de passions, ou d'inutilités? Voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une âme touchée sur le point d'une sincère conversion; c'est par là que vous connaîtrez si vous êtes revenu de bonne foi de cet attachement depuis si longtemps fatal à votre innocence, si souvent confessé, jamais corrigé; de cette haine sur laquelle vous ne sauriez vous vaincre ; de cette fureur de jeu, qui vous tyrannise, qui trouble la paix domestique, qui dérange vos affaires, à laquelle mille événements malheureux n'ont pu encore vous obliger de renoncer; en un mot, si vous êtes une nouvelle créature, si vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet, et si Jésus-Christ, entrant par la communion dans la maison de votre âme, pourra dire, comme lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison : ***Hodie salus domui huic facta est.*** (*Luc.*, XIX, 9.)

Quoi, mon cher auditeur ! vous avez pro-

longé vos crimes jusqu'au jour de votre pénitence; à peine avez-vous mis entre vos désordres et votre confession l'intervalle d'un léger examen; au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout ira encore même train; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés; les commerces recommenceront; les liaisons se renoueront; les passions se réveilleront; vous vous retrouverez encore le même? Ce n'est pas ici une prédiction en l'air: c'est ce que vous avez toujours éprouvé après la solennité de Pâques; et vous croiriez que le court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute a été précisément le moment de votre justification, et que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'âme nécessaire pour manger la chair de l'Agneau?

Ah! vous vous trompez, mon cher auditeur, qui que vous soyez; vous venez manger et boire votre condamnation; ces retours prompts et toujours certains au premier vomissement; ce cours de passions et de crimes, qui n'est interrompu que par l'instant de la solennité et de la participation à la table du Seigneur; ce mélange monstrueux de saint et de profane, grand Dieu! quel état pour approcher des mystères saints! Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état immuable de justice; un tel état est le privilége non de la terre, mais du ciel, où Dieu, se découvrant à l'âme comme son bien souverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de son amour, la mettra dans une heureuse impuissance de l'offenser. Eh! qui ne sait qu'ici-bas la vie de l'homme est une tentation continuelle; que les plus justes mêmes affligent quelquefois l'Eglise par des chutes éclatantes, et que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber? Mais on voudrait, du moins, qu'après le remède vous ne parussiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant; que, si vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convalescences avancées, qui ne diffèrent de la parfaite guérison que par un reste de faiblesse; on voudrait que la juste crainte d'une rechute rendît les précautions plus exactes; on voudrait, dit saint Chrysostome, qu'au sortir de l'autel vous offrissiez aux séductions des sens, plus de force; aux périls, plus de vigilance; aux objets qui ont séduit votre cœur, plus d'éloignement, plus d'amour pour le devoir et pour la vertu; on voudrait, continue ce Père, que le sang de Jésus-Christ, auquel vous venez de participer, transmît avec lui, dans votre cœur, les sentiments et les inclinations de Jésus-Christ; et que, comme le sang des rois et des césars, en coulant dans les veines de leurs augustes enfants, y fait passer avec lui le courage et la magnanimité de leurs ancêtres, et des sentiments dignes de leur naissance, on voudrait que le sang de Jésus-Christ, en coulant dans vos veines, au pied de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jésus-Christ et vous inspirât des sentiments dignes d'une si haute origine; on voudrait, en un mot, qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

En effet, *celui qui mange ma chair et qui boit mon sang*, dit Jésus-Christ, *demeure en moi, et je demeure en lui.* (*Joan.*, VI, 17.) Jésus-Christ ne dit pas: Il s'unit à moi; mais, *Il y demeure: In me manet;* il ne dit pas: Je m'unis à lui; mais, *Je demeure en lui;* j'établis dans son cœur une demeure fixe, solide, durable; je fais avec lui une alliance ferme et constante: *In me manet, et ego in illo.* Donc, conclut saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, et qui ne demeure pas en lui, et qui le chasse d'abord de son cœur, il ne l'a pas reçu spirituellement: il a mangé et bu sa condamnation.

Oui, mes frères, désabusons-nous; une communion sainte remplit l'âme de tant de grâces, l'unit à Jésus-Christ d'une manière si intime et si ineffable, lui donne tant de force et de courage, augmente si sensiblement sa foi, que cette âme marche longtemps, comme le Prophète, dans la force et dans le secours de cette viande sainte: *Ambulavit in fortitudine cibi illius* (III *Reg.*, XIX, 8); et qu'on ne la voit pas passer en un instant du remède le plus puissant de la religion aux faiblesses les plus indignes d'une âme chrétienne.

Ainsi, voulez-vous savoir si vos communions, en ces jours solennels, sont des profanations ou des grâces? voyez quel en est le fruit; quel changement elles opèrent en vous; quelle vie vous menez au sortir des mystères redoutables: la règle est sûre. Des communions saintes et utiles, ne sauraient subsister avec des mœurs toujours également mondaines et profanes; et tandis que vous vivrez dans les mêmes passions et les mêmes engagements, et qu'au sortir de l'autel saint, vous vous retrouverez un moment après encore le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc, mes frères, vous que ce discours regarde, et qui vivez dans des habitudes de crime, que le devoir pascal n'a fait jusqu'ici que suspendre pour un moment; donc se confesser simplement n'est pas s'éprouver, n'est pas cette épreuve de changement que l'Eglise exige. Le ministre qui vous absout témérairement ne vous délie pas devant le Seigneur, parce qu'il ne peut délier sur la terre que les cœurs changés par un sincère repentir, que le Seigneur délie dans le ciel; la sentence qu'il prononce est pour vous une sentence de mort: il met sur votre tête le sang innocent, il est vrai; mais ce sang devient votre crime, au lieu qu'il aurait dû être votre remède, et vous périssez sous la main destinée à vous rendre la vie. Ne devait-il pas demander du temps pour examiner si vos habitudes sont enfin éteintes, si cette démarche de pénitence sera plus heureuse que les autres jusqu'ici inutiles, si vos promesses seront plus sincères, si vous n'irez pas demain rentrer dans vos premiè-

res voies, et si vous ne vous présentez pas au tribunal pour satisfaire au devoir extérieur que l'Eglise vous prescrit, plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande? ne devait-il pas exiger de vous des preuves de la sincérité de vos protestations avant d'exposer la grâce du sacrement, l'éloignement des occasions, un divorce entier et sans retour avec les objets de vos passions, une cessation du crime, et enfin, un commencement du moins d'expiation des souillures dont vous vous êtes présenté encore tout couvert au tribunal?

SECONDE RÉFLEXION.

Et c'est ici la seconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeler l'ancienne pratique de l'Eglise, et la discipline de ses siècles fervents, où l'on faisait précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Eglise avait alors ses raisons en établissant cette règle : elle en a eu aussi en cessant de l'observer; et c'est à nous, en soupirant sur la cessation de ses anciennes règles, à nous conformer à ses usages, et non pas à les réformer. Mais je vous dis à vous, mon cher auditeur, quand on ne ferait attention qu'à vos mœurs passées, et à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au tribunal, et qui ont toujours recommencé après la solennité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les justes à la table sainte? Quoi! de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience vous iriez d'abord recevoir Jésus-Christ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux mystères saints? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les anges, et vous nourrir de leur pain? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tiendrait lieu de pénitence, elle qui en doit être la récompense et la consolation, disent les saints? vous iriez de plein pied du crime à l'autel? et loin de répandre quelque temps des larmes avec les pénitents, vous viendriez d'abord vous consoler avec les justes? Mais ignorez-vous que comme dans l'Eglise du ciel, il n'y aura que les vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que les âmes innocentes et pures, ou celles qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par ses tribulations, à qui il soit permis de venir environner l'autel saint pour participer à ses mystères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivait autrefois à l'autel qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières; il se purifiait longtemps dans les exercices publics d'une discipline pénible; il y devenait un homme nouveau; l'on ne voyait plus en lui de restes de ses crimes passés que dans les traces des macérations qui venaient de les expier; et l'on peut dire que la divine Eucharistie était alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeait plus qu'à la sueur de son front. Et parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous supposeriez qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis, et que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert l'horreur et l'infection de ses plaies? Ah! l'usage, mes frères, n'a rien changé à la loi : l'Eglise a pu se relâcher sur les épreuves publiques; elle ne se relâchera jamais, à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières; les siècles ont pu dégénérer de leur première ferveur; le corps de Jésus-Christ n'exige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi, mes frères, l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale. Elle nous instruit par là que les grands pécheurs ont besoin d'un temps d'épreuve et de mortification, pour pleurer leurs crimes, pour se purifier par le jeûne et par la prière, et se disposer ainsi à la participation des mystères saints; elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres et la table du Seigneur; et que les faire passer du crime à l'autel, ce serait, dit saint Bernard, consommer leur iniquité, et non pas les conduire à la source des grâces.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que la prudence doit ici, comme partout ailleurs, appliquer et conduire la règle; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entière, si marquée, qu'on doit abréger le temps des épreuves et se hâter de consoler sa douleur par l'usage de cette nourriture céleste; et qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitents, si touchés de leurs désordres, si brisés de douleur, qu'à peine ont-ils dit au Père de famille : *J'ai péché contre le ciel et devant vous* (*Luc.*, XV, 18); qu'on peut les faire asseoir comme lui à la table sainte, et les rétablir dans tous les droits dont ils étaient déchus par leurs crimes.

Je sais qu'il se trouve même assez souvent des âmes sincèrement touchées et toutes résolues de renoncer à leurs passions et de servir Dieu; mais avec cela si faibles, si inconstantes, si peu à l'épreuve des occasions, que si vous ne vous hâtez de les soutenir, de fixer, pour ainsi dire, leur légèreté par la grâce des saints mystères; si vous les laissez trop longtemps à elles-mêmes, loin de se purifier par la pénitence, elles s'affaibliront par le dégoût; et la vivacité de leur componction, loin de se rallumer par le délai, se ralentira par leur propre inconstance. Je sais que les lois de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance; que le salut des pé-

cheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit; qu'il faut souvent relâcher de ses règles, pour mieux entrer dans ses intentions, et savoir être faible avec les faibles, pour les sauver tous. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion, pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence; qu'elle doit enfin couronner et récompenser ses larmes, et non pas succéder à ses crimes; et qui peut en douter, s'il croit encore que nos mystères sont saints et terribles? c'est la règle de l'Eglise, c'est la pratique de tous les siècles, c'est la doctrine des saints, et c'est ce que l'Apôtre voulait dire en recommandant aux fidèles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain céleste : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.* (I *Cor.*, XI, 28.)

Mais la loi de l'Eglise presse, et ne laisse pas de lieu, dites-vous, au délai et aux longues épreuves. Mais croyez-vous de bonne foi, mes frères, que l'Eglise regarde vos communions indignes comme l'accomplissement du devoir pascal? croyez-vous qu'on satisfasse à ses lois saintes par des sacriléges? croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles, et que fouler aux pieds les mystères terribles, soit lui donner une grande marque de respect et d'obéissance? Vous évitez ses censures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paraît; qu'elle ne punit que les désobéissances ouvertes et le mépris déclaré de ses lois : mais évitez-vous les anathèmes du ciel, qui juge des profanations secrètes? Eh! qu'aurait-elle prétendu en vous faisant une loi de la participation au corps du Seigneur? vous présenter un remède, ou un poison; un pain de vie, ou une nourriture de mort; le gage de votre immortalité, ou le sceau de votre réprobation; autoriser la témérité et les profanations des pécheurs, ou récompenser les larmes des pénitents, et soutenir l'innocence des fidèles?

L'Eglise vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels, parce qu'elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, et des dispositions dignes de ce sacrement adorable, et n'a-t-elle pas raison de le supposer? Hélas! les premiers fidèles en approchaient tous les jours; ils venaient tous participer aux choses saintes avec le prêtre qui les offrait; ils ne formaient avec lui qu'un même prêtre, pour ainsi dire, comme ils ne formaient entr'eux qu'un cœur et qu'une âme; aussi chaque jour voyait croître leur foi, et fortifier leur charité et leur courage. Et comment voulez-vous que l'Eglise, ne vous ordonnant plus d'en approcher qu'une fois dans l'année, puisse encore supposer que vous ne serez pas en état de vous y présenter; elle qui a vu la divine Eucharistie être le pain de tous les jours de ses enfants, faire toute leur consolation dans les exils, dans les prisons, dans les calamités les plus accablantes? Pourrait-elle croire qu'une année entière de préparation ne suffirait pas pour vous disposer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleste? et quelle différence mettrait-elle donc entre ses enfants et les infidèles, qui n'ont point de part à ses promesses, et qu'elle ne nourrit pas de sa foi, de ses sacrements et de ses mystères? C'est déjà une nécessité bien triste pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un temps, pour nous nourrir de Jésus-Christ; hélas! notre foi, notre piété, notre utilité toute seule aurait dû nous tenir lieu là-dessus de loi et de précepte.

Mais d'ailleurs, l'Eglise, qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état; elle veut que ses ministres remettent pour vous la grâce de la résurrection, elle consent qu'ils vous marquent un autre temps que le sien, et qu'ils prolongent le devoir pascal au delà des bornes qu'elle avait prescrites aux autres fidèles. Ah! votre Pâque véritable, mon cher auditeur, sera le jour où vous communierez dignement; le jour heureux où Jésus-Christ entrera dans votre cœur comme un libérateur, et non pas comme un juge, pour achever de le purifier, et non pas pour y être souillé lui-même; votre Pâque véritable sera ce grand jour, ce jour désirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions déréglées, où vous deviendrez un azyme pur; votre Pâque véritable sera le jour fortuné où vous ressusciterez avec Jésus-Christ, et où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grâce. L'Eglise n'en connaît point d'autre, et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours et aux temps, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au livre des *Nombres*, que certains Juifs ayant touché un corps mort au temps de la Pâque, et par conséquent contracté une souillure qui demandait le remède des purifications, et qui par ordonnance de la loi leur interdisait la manducation de l'agneau pascal: *Quidam immundi super anima hominis, qui non poterant facere Phase in die illo* (*Num.* IX, 6), vinrent se plaindre à Moïse et à Aaron de la dureté de cette ordonnance qui les empêchait de célébrer la Pâque avec leurs frères; pourquoi sommes-nous privés, leur dirent-ils, de la célébration de la Pâque : *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter filios Israel?* (*Ibid.*, 7.) Attendez, leur répondit Moïse, et je consulterai le Seigneur : *State ut consulam Dominum.* (*Ibid.*, 10.) Dites aux enfants d'Israël, répondit le Seigneur : Tout homme qui se trouvera immonde au temps de la Pâque ne pourra la célébrer que le second mois : *Loquere filiis Israel : Homo qui fuerit immundus, faciat Phase Domino in mense secundo.* (*Ibid.*, 11.) Voilà la réponse du Seigneur, mon cher auditeur, voilà votre règle, vous qui venez porter à cette sainte solennité des souillures anciennes, dont la loi de Dieu vous ordon-

nait de vous purifier durant ces jours de salut, par les larmes d'une véritable pénitence; éprouvez-vous, purifiez-vous, et attendez, avec l'avis d'un guide éclairé, le second mois pour célébrer la Pâque: *Homo qui fuerit immundus, faciat Phase Domino in mense secundo.* Vous n'aurez pas, il est vrai, la joie sainte de venir environner l'autel au milieu de vos frères, pour solenniser avec eux le jour du Seigneur, et vous nourrir de l'Agneau sans tache. Mais n'est-il pas juste que vous portiez la peine et la confusion due à votre persévérance honteuse dans le crime, et que vous soyez privé d'une consolation, qui est le prix des larmes ou de l'innocence: *Homo qui fuerit immundus faciat Phase Domino in mense secundo.*

Ah! il aurait fallu pendant cette sainte carrière, commencer une vie plus chrétienne, vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes, et à la célébration de la Pâque, entrer avec l'Eglise dans un esprit de componction et de pénitence; ajouter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroît, et non pas, ou vous en dispenser tout à fait ou y mêler des adoucissements qui en ont anéanti tout le fruit et vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avait été l'intention de l'Eglise en faisant précéder la solennité de la Pâque par ces jours de douleur et de pénitence: on vous en avait averti à l'entrée de la carrière; et vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité des règles saintes vous rejette aujourd'hui et vous éloigne de l'autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement, et qui n'y portez pour toute disposition, que vos crimes et la témérité d'oser en approcher.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Encore, mon cher auditeur, si une abondance de componction, comme nous l'avons déjà dit, et un désir ardent et sincère de vous nourrir de Jésus-Christ, vous conduisait à l'autel, la vivacité de l'amour pourrait peut-être excuser l'indiscrétion de la promptitude; mais c'est ici la dernière épreuve, et le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle viennent manger et boire leur condamnation, une épreuve de ferveur. Car, je vous prie, mes frères, quel est le motif qui vous conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels? Est-ce un profond sentiment de votre faiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à vous fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? Hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret, la solennité sainte; les mystères chrétiens, ces jours si heureux pour l'Eglise, ces jours de joie et d'allégresse, vous les craignez comme des mystères lugubres, et des jours de deuil et de malheur; vous êtes tristes et inquiets à l'approche de la Pâque, comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jésus-Christ avait ordonné de renoncer à tout et de le suivre; cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous vos plaisirs; on voit ces âmes infidèles dont je parle, sur la fin de cette sainte carrière, traîner le poids d'une conscience irrésolue, balancer longtemps entre le devoir et les passions, reculer, différer, et enfin, après bien des agitations et des remises, adoucir par le choix d'un confesseur indulgent et peu habile l'amertume de cette démarche; encore a-t-il fallu attendre le moment où l'Eglise tonne, foudroie; et l'on n'est entré dans la salle du festin que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Evangile, qu'il fallut arracher comme par force des places publiques, c'est-à-dire des plaisirs et des passions du monde, et les traîner malgré eux au festin du Père de famille.

Grand Dieu! qu'il faille à des chrétiens des foudres et des anathèmes pour les conduire à vos autels! que la corruption de nos siècles et l'affaiblissement de la foi, ait contraint votre Eglise de leur ordonner, sous peine de mort, la participation à votre corps et à votre sang! La ferveur des premiers temps aurait-elle pu comprendre que l'Eglise eût dû faire un jour cet usage de son autorité? et ses menaces étaient-elles destinées à mener par force ses enfants à l'autel ou à séparer de ses mystères ses ennemis et les indignes?

Mais dites-moi, mes frères, la privation du corps de Jésus-Christ n'est-elle pas la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les fidèles? La vie serait-elle supportable à un chrétien, sans la divine Eucharistie? Faudrait-il même que nous eussions besoin de vous exhorter à l'usage fréquent de ce sacrement adorable? eh! qu'a la religion de plus consolant, et la vertu de plus désirable et de plus utile? c'est le plus tendre adoucissement de nos peines, c'est la seule consolation de notre exil, c'est le remède journalier de nos faiblesses, c'est la ressource universelle de tous nos besoins

Mais il faut, dites-vous, des dispositions si parfaites pour en approcher, il est vrai; mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui, les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur: c'est en vous nourrissant de Jésus-Christ que vous apprendrez, comme il nous en assure lui-même, à ne vivre que pour lui: *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me* (*Joan.* VI, 58); à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'est pas digne de lui: c'est en approchant souvent de la table sainte que vous sentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne: c'est aux pieds de l'autel et dans l'usage de cette nourriture céleste que vous trouverez des forces pour résister aux périls, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes; en un mot, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui nous met en état d'en approcher dignement; et une

communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus vous vous éloignez, plus la tiédeur augmente ; plus les passions croissent, plus Jésus-Christ diminue dans votre cœur, plus l'homme de péché augmente et se fortifie : aussi les communions au temps pascal sont-elles inutiles à ces âmes mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre ; et plût à Dieu que n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvassent pas leur propre condamnation !

Hélas ! nos pères s'éloignaient autrefois de leur patrie et de leurs enfants, nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillants sujets, armés du signe sacré de la croix, s'arrachaient aux délices de leur cour ; et poussés par la simplicité d'un saint zèle et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversaient les mers, ils allaient dans une terre sainte consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disait-on, il guérissait un paralytique de trente-huit ans : ici, il ressuscitait Lazare : ici, il marchait sur les ondes et commandait aux vents et à la mer : ici il reçut le baptême des mains du Précurseur et sanctifia les eaux du Jourdain : ici il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici il réconcilia la pécheresse de la cité : ici, il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi versaient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse et de religion ; et ne pouvaient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelaient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah ! mes frères, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disait autrefois saint Chrysostome à son peuple : vous dites, continue ce Père : heureux ceux qui le virent et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtements ! Mais vous le voyez, vous le touchez : au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connaître et dont nos pères allaient chercher si loin les précieux restes et adorer les sacrés vestiges. Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est lui-même. Ici vous dirons-nous, il a réconcilié un enfant prodigue et l'a fait asseoir à sa table : ici, il a guéri l'infirmité d'une hémorroïsse que toute la science humaine et toutes les ressources du monde n'avaient pu tirer de sa langueur : ici, il a retiré un publicain de ses injustices et a porté la paix dans la maison de son âme : ici, il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ces prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeraient pas vos désirs, mon cher auditeur ? et vous ne lui diriez pas dans ce moment avec saint Augustin : Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon âme pour en prendre possession, pour y régner seul, pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes faiblesses ; pour y établir une paix solide ? car jusque ici le monde et les créatures l'ont essayé en vain. Ah ! peut-être, Seigneur, la maison de mon âme n'est pas assez parée pour vous recevoir ; mais venez, vous en ferez vous-même tout l'ornement : peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets et invisibles ; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé ? votre seule présence les dissipera et tout sera en paix quand une fois vous en aurez pris possession : peut-être a-t-elle encore des taches et des rides qui l'enlaidissent à vos yeux ; car les anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous et dignes de soutenir votre présence ? mais votre sang adorable les effacera, et vous renouvellerez sa jeunesse et sa beauté, comme celle de l'aigle : venez seulement, Seigneur, et ne tardez pas : on a tout quand on vous possède, et, au milieu même des plaisirs et des prospérités humaines, on est vide et on n'a rien, quand on ne vous a pas.

Mais sont-ce là, mes frères, les saints empressements, qui vous conduisent la plupart à la table du Seigneur ? C'est ici une faveur dont il faut être touché ; et vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible : c'est un festin de tendresse et de familiarité ; et vous en faites un devoir de pure bienséance : c'est la table des enfants, et vous y venez comme un esclave. Ah ! si la loi de l'Eglise vous laissait libre, si elle se contentait de vous exhorter seulement par le motif de la solennité et de vos propres besoins à la participation des saints mystères, la table de Jésus-Christ serait abandonnée en ces jours saints, et nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc pas ici des pécheurs qui se repentent ; ce sont des esclaves qui craignent et qui obéissent : et j'ai eu raison de dire que la fête de Pâques ne fait presque point de conversions ; et que ces jours heureux voient plus de profanateurs et de Judas, que de véritables disciples, qui fassent leur Pâque avec Jésus-Christ : *Cum discipulis meis facio Pascha.* (*Matth.*, XXVI, 18.)

Aussi, mes frères, si l'Apôtre se plaignait autrefois que les maladies populaires, les morts soudaines, les événements malheureux, n'étaient qu'une punition des communions indignes : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi* (I *Cor.*, XI, 30) ; s'il s'en plaignait dans un siècle où la divine Eucharistie faisait des martyrs, et non pas des sacriléges ; s'il s'en plaignait à l'Eglise de Corinthe, toute composée presque de prophètes, de docteurs, de fidèles, qui avaient reçu les dons miraculeux, et qui abondaient en grâce et en vertu de l'Esprit-saint ; si l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, la source des calamités publiques qui affligeaient cette Eglise florissante : grand Dieu ! quelles marques terribles de votre colère ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs ou téméraires, ou hypocrites ; tant de ministres

peut-être, ou mondains, ou corrompus, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner votre chair adorable? Ah! vous nous frappez aussi depuis longtemps, grand Dieu! vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur et de votre colère : nous voyons les rois armés contre les rois, et les peuples contre les peuples : toute l'Europe inondée de sang et de carnage; la stérilité désoler nos campagnes; la mort cruelle, moissonner à nos yeux nos citoyens, et changer nos villes en déserts : nous voyons tous les jours des pécheurs scandaleux, frappés d'une main invisible, tomber à nos côtés : tant de morts imprévues; tant d'accidents funestes; tant de scandales qui affligent votre Eglise. Eh! d'où pourraient partir, grand Dieu, ces fléaux si longs et si cruels? Où auraient pu se former ces nuées de fureur et de vengeance qui depuis si longtemps éclatent sur nos têtes, si ce n'est peut-être sur vos autels mêmes, oui, sur ces autels, d'où ne devaient couler que des sources de grâce sur les fidèles? Vous n'êtes peut-être armé que pour venger les sacriléges et la profanation des mystères saints.

Mais ce ne sont pas encore là, mes frères, les suites les plus terribles des communions indignes. Comme la religion ne connaît pas de crime plus énorme, il n'en est point aussi dont la punition soit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable : *Celui qui mange et qui boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange et boit sa propre condamnation*. (I *Cor.*, XI, 29.) On ne vous dit pas, il est condamné: mais *il mange et boit sa propre condamnation*, c'est-à-dire le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient sa propre substance; de sorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainsi dire, ni séparer l'anathème qui est devenu comme le fond de son être et une partie de lui-même : c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour : c'est ce fond de l'abîme, d'où l'on ne revient guère : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement en sont presque toujours les tristes suites. L'Eglise de Corinthe ne tarda pas de voir un incestueux dans l'assemblée sainte, dès qu'elle eût des fidèles qui ne discernaient plus le corps du Seigneur : les autres Eglises virent bientôt de ces ministres, dont parle un Apôtre, qui suivaient les routes de Balaam, qui corrompaient toutes leurs voies, qui déshonoraient l'Evangile par le scandale d'une vie dissolue et d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de Satan et à celle du Seigneur : l'autel terrible fut le lieu où se forma leur endurcissement, et où leur impiété se consomma : les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au sortir des mystères profanés : il n'est plus rien de si noir qu'on ne doive attendre d'une âme familiarisée avec les sacriléges. Un prêtre corrompu ne l'est jamais à demi; voilà pourquoi les plaies du sanctuaire sont toujours les plus désespérées; voilà pourquoi le sacerdoce dans une âme souillée est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu! suscitez donc à votre Eglise des ministres fidèles : secondez le zèle des pasteurs attentifs à ne choisir que ceux que vous avez vous-même séparés pour le saint ministère : faites croître de plus en plus cet esprit de renouvellement et de discipline que vous avez ressuscité dans notre siècle; et sauvez votre peuple en lui donnant des ministres qui ne soient touchés que de son salut.

Oui, mes frères, il y a une malédiction attachée au crime de la communion indigne, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'âme criminelle : c'est un Caïn qui a répandu le sang innocent. Cette âme pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever, mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera : elle sortira peut-être des déréglements grossiers; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches, où elle se perdra. Il n'est presque point de pénitence pour la profanation de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime; mais c'est qu'elles sont rarement accordées; ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre; mais c'est qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre mérita la grâce de la pénitence. Mais le seul profanateur de l'Eucharistie, dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré : ce disciple perfide se reconnaît, et il ne se repent pas; il crie : J'ai péché; et son péché ne lui est pas remis : il meurt désolé et il meurt réprouvé : Satan entre dans son corps en même temps que la viande sainte; il prend possession de cet homme de perdition : *Post buccellam introivit in eum Satanas* (*Joan.*, XIII, 27); et sa mort est la plus affreuse et la plus déplorable dont il soit parlé dans les livres saints.

Le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime, est d'autant plus terrible, qu'il est plus secret : il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'âme sacrilége; mais il la frappe d'un anathème invisible, et la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces âmes mondaines dont je parle, lesquelles, après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints point d'autre préparation à la table du Seigneur qu'une confession précipitée, tombent, après la solennité, dans des égarements encore plus déplorables que les passés; leur dernier état devient pire que le premier, elles sentent leurs passions croître et prévaloir avec encore plus d'empire et de tyrannie qu'auparavant; moins de retenue dans le crime, moins de pudeur dans leur confusion. Il

restait encore auparavant quelques désirs de conversion et de pénitence, réveillés et excités par l'approche et la sainte terreur de la solennité : mais le devoir pascal infidèlement accompli, mais la viande sainte reçue indignement, et leurs jours solennels finis, tout est assoupi ; la conscience se calme, les inquiétudes cessent, les remords sont apaisés : c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce temps saint. On pensait à changer de vie aux approches de la Pâque; les sacrements une fois reçus, on n'y pense plus; la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur le cœur : le pain du ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde et de la terre ; les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi ; c'est-à-dire que leur profanation a été suivie du châtiment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son prophète : *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des solennités de Juda ;* elles me sont insupportables : voyez-vous tout ce peuple qui en ces jours solennels vient aux pieds de mon autel participer aux offrandes saintes? vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon nom, que je me plais au milieu de leurs encensements et de leurs sacrifices, et que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités ? vous vous trompez : ah ! les tables saintes de mon autel ne sont remplies que de vomissements et de souillures : *Omnes mensæ repletæ sunt vomitu sordiumque* (*Isa.*, XXVIII, 8); ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur et le saint : *Inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam* (*Ezech.*, XXII, 26); et loin d'être glorifié, je suis souillé et déshonoré au milieu d'eux : *Et coinquinabar in medio eorum* (*Ibid.*); les adultères, les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies y paraissent avec confiance dans le lieu saint : les mains que vous voyez levées vers moi sont encore teintes de sang et d'abomination, et leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent : *Et coinquinabar in medio eorum.*

Evitez ce malheur, mes frères, éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel; portez-y les sentiments de componction et d'amour qu'exige de vous le pain de vie; devenez-y des hommes nouveaux; que Jésus-Christ n'entre pas en vain dans votre âme; conservez ce trésor et défendez-le contre les ennemis de votre salut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir; rendez-vous dignes de devenir les temples et la demeure d'un Dieu qui veut bien se donner à vous, et ne venez pas combler la mesure de vos crimes où vous auriez dû trouver la source des grâces et le gage de votre immortalité. Ainsi soit-il.

## SERMON XXXIX.

(FRAGMENT.)

*Pour le dimanche des Rameaux.*

### SUR L'ÉNORMITÉ DES COMMUNIONS INDIGNES.

La plus terrible idée que l'Apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'est qu'ils se rendent coupables du corps et du sang du Seigneur : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* (I *Cor.*, XI, 27.) Comme le sacrifice de la croix se renouvelle tous les jours de la part de Jésus-Christ sur nos autels, il s'y renouvelle aussi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement. Il est vrai à la lettre, qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, et dans des circonstances mille fois plus odieuses qu'il ne fut crucifié sur le Calvaire.

Car, 1°, si les Juifs eussent connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'eussent jamais crucifié : leurs outrages ne s'adressaient qu'au fils de Marie et de Joseph, qu'à un homme qu'ils regardaient comme un séducteur et comme un ennemi de Moïse et de la loi. Leur méprise n'avait point d'excuse, il est vrai : les prodiges, la doctrine, la sainteté de Jésus-Christ, l'accomplissement des prophéties en sa personne auraient dû leur ouvrir les yeux et leur faire connaître le salut qui leur était envoyé ; mais enfin, ils le méconnurent, ils ne le distinguèrent pas des faux messies qui avaient, peu de temps auparavant, troublé la Palestine et excité des séditions dans Jérusalem, et en le punissant d'un supplice infâme, ils crurent même rendre gloire à Dieu et venger les intérêts de sa loi et de son culte. Mais vous, mon frère, qui venez le recevoir indignement, vous le connaissez; les voiles sacrés qui le couvrent ne le dérobent pas aux yeux de votre foi ; vous savez que c'est le Seigneur de gloire, le Fils du Très-Haut, la splendeur de son Père, le Roi immortel des siècles, le Libérateur des hommes, le Chef et l'Epoux de l'Eglise : vous reconnaissez en lui toutes ces augustes qualités, et c'est avec ces lumières que vous venez le charger d'outrages; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps comme sur une croix bien plus douloureuse et plus infâme pour lui sans comparaison que la première; les coups que vous portez s'adressent à un Dieu, et vous n'avez plus d'excuse que dans la plus noire de toutes les fureurs.

2° Quand les Juifs l'attachèrent à la croix, il avait encore une chair sujette à nos infirmités ; il pouvait souffrir, il pouvait mourir, il était encore revêtu de la ressemblance du péché; la mort était comme une destinée naturelle pour lui; elle était la suite du choix libre qu'il avait fait d'une nature condamnée à cette triste loi. Mais aujourd'hui, mon cher auditeur, vous l'arrachez du sein de la gloire; vous le faites descendre de la droite de son Père, pour l'exposer à de nouvelles indignités : il nous avait avertis qu'il ne mourrait qu'une fois, et que sa résurrection terminerait la carrière pénible

de ses souffrances; et vous l'obligez à y rentrer; vous le dépouillez de ce vêtement de gloire et d'immortalité dont le Père l'avait revêtu au sortir du tombeau pour le revêtir d'une robe de pourpre et d'ignominie; vous attachez à la croix une chair glorieuse qui ne devait plus goûter la mort. Ah! Seigneur, vous vous flattiez en expirant sur la croix que tout était consommé pour vous; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines et de vos souffrances, et que tout ce que la malice de vos ennemis avait pu inventer contre vous était accompli: cependant de nouveaux outrages vous attendaient dans votre gloire même; un calvaire plus ignominieux vous était préparé sur nos autels; et votre croix n'était, pour ainsi dire, que le commencement de vos douleurs et de vos peines : *Initium dolorum hæc.* (*Marc.*, XIII, 8.)

3° Du moins, ses bourreaux en le crucifiant accomplissaient les ordres de son Père, exécutaient, sans le savoir, l'arrêt de mort qu'il avait prononcé contre son Fils en la personne du premier pécheur : *Morte morieris* (*Gen.* II, 17); ils servaient même au dessein que Jésus-Christ avait eu dès le premier instant de s'offrir à son Père; il semble que ces meurtriers ne faisaient que se joindre à la justice de Dieu qui le frappait, et à son propre amour qui l'immolait; c'était alors le temps où toutes les mains devaient être tournées contre lui. Mais ici, mes frères, vous le déshonorez dans le temps que le Père le glorifie; il ne vous le livre plus comme il l'avait livré autrefois; vous l'arrachez de son sein paternel malgré lui, pour lui ravir de nouveau la vie; personne ne se joint plus à vous pour opérer ce mystère de mort; le Fils lui-même ne se livre plus parce qu'il l'a voulu, comme autrefois; vous êtes le seul qui trempez dans ce funeste sacrifice, le seul qui le voulez, le seul qui l'exécutez; le ciel et la terre en ont horreur, et toute l'énormité du sang répandu retombe sur vous seul.

4° Le crime de ceux qui le crucifièrent fut utile à tous les hommes; ils répandirent un sang dont l'effusion lava nos souillures; ils immolèrent un Agneau dont le sacrifice nous réconcilia avec Dieu; ils mirent à mort un Juste dont le tombeau fut glorieux, et où la mort elle-même fut vaincue; ils ouvrirent un côté d'où l'Eglise des nations sortit, et d'où sortirent tous les justes des siècles à venir; ils percèrent des mains d'où mille grâces découlèrent sur l'univers; ils couronnèrent un chef sacré qui par là devint le Roi des hommes et des anges; ils élevèrent une croix qui triompha ensuite du monde entier : en un mot, ce fut là une de ces fautes heureuses par laquelle fut consommé l'ouvrage de notre salut, et les desseins éternels de Dieu sur son Eglise accomplis. Mais lorsque vous venez le crucifier sur l'autel, et vous y rendre coupable de son corps et de son sang, en y participant indignement; quelle utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre sacrilége? Quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage? Voulez-vous le savoir? Des maux publics et des calamités nouvelles, les malheurs de l'Eglise. Ah! si l'Apôtre se plaignait autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidents funestes n'étaient qu'une suite de communions indignes : *Ideo inter vos dormiunt multi* (I *Cor.*, XI, 30); et s'il s'en plaignait dans un siècle où chacun répandait son propre sang pour Jésus-Christ au lieu de profaner le sien, où l'Eucharistie faisait des martyrs plutôt que des sacriléges; s'il s'en plaignait à l'Eglise de Corinthe toute composée presque de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de docteurs, de fidèles qui avaient reçu le don des langues, des miracles, et l'effusion visible de l'Esprit-Saint; si dans ces siècles de foi et de ferveur, l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, les calamités qui affligeaient l'Eglise de Corinthe : grand Dieu! quels fléaux ne doivent point attirer sur nous tant de ministres indignes; tant d'âmes ou téméraires ou hypocrites, qui dans un siècle aussi corrompu viennent se présenter à vos autels? N'en doutons pas, mes frères, si le Seigneur nous frappe depuis si longtemps; s'il verse sur nos villes et sur nos provinces la coupe de sa fureur; si nous voyons tant de gens frappés comme d'une main invisible, tomber soudainement à nos côtés, des morts imprévues, des chutes terribles, l'Eglise déshonorée par ceux mêmes qui devaient en être l'appui et l'ornement : d'où croyons-nous que sont partis ces fléaux si longs et si cruels, si ce n'est du sanctuaire? Où auraient pu se former ces orages et ces tempêtes qui depuis si longtemps éclatent sur nos têtes, si ce n'est sur vos autels mêmes, ô mon Dieu! vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes, et la profanation de vos mystères saints. Voilà, mes frères, la source des malheurs publics. Car sur le Calvaire le ciel ne put voir sans horreur le crime de ceux qui mirent à mort Jésus-Christ, quoique le salut de tous les hommes y fût attaché; si toute la nature retomba, pour ainsi dire, dans son premier chaos; si tout fut confondu, si le voile du temple fut déchiré, si tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu, quelles peuvent être les suites du même attentat renouvelé mille fois sur l'autel, si ce n'est le dérangement des saisons, la confusion de la nature, les troubles et les schismes qui déchirent l'Eglise; en un mot, la face du christianisme entièrement bouleversée?

5° Les motifs de ceux qui le crucifièrent pouvaient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premièrement, les prêtres et les pharisiens cherchaient la mort d'un homme qui les avait décriés, qui avait découvert au peuple l'imposture de leur conduite, qui les avait appelés sépulcres blanchis, et il était de leur intérêt que leur accusateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur; son supplice devait faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes frères, vous le livrez dans le temps qu'il vous épar-

gne, qu'il dissimule vos fautes, qu'il a une langue et qu'il ne s'en sert pas pour vous condamner, qu'il a des yeux et qu'il ne veut pas encore voir les secrets déréglements dont vous êtes coupables; dans un temps où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiser, il ne vous foudroie pas, il ne vous dit pas en se dévoilant, comme à ces sacriléges soldats : Voici le Jésus que vous cherchez, dans un temps où il pourrait découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez aux pieds de ses autels et auquel cependant il se tait, il vous ménage, il veut ignorer ce que vous êtes et ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos frères; c'est le temps que vous choisissez pour lui faire le plus sanglant de tous les outrages. Secondement, il n'est pas dit que ceux qui eurent part à sa mort fussent du nombre de ces aveugles qu'il avait éclairés, ou de ces boiteux qu'il avait redressés, ou de ces lépreux qu'il avait guéris, ou de ces morts qu'il avait ressuscités; s'ils ne le défendirent pas contre la violence et l'autorité de ses ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ses bourreaux, du moins ne les entendit-on pas crier : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! et si la reconnaissance n'en fit pas de généreux confesseurs de son nom, ah ! du moins l'ingratitude ne les confondit pas avec ceux qui l'attachèrent à la croix.

Or ici, mes frères, comprenez quel est le crime du pécheur qui communie indignement; c'est un aveugle que Jésus-Christ a éclairé, c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri, c'est un mort que sa bonté a ressuscité; il porte encore sur lui les marques précieuses de ses faveurs, il est marqué du caractère ineffaçable de ses dons, la reconnaissance toute seule devrait l'attacher à son libérateur, il ne devrait paraître à l'autel que pour lui venir porter hommage de son amour et de ses actions de grâce. Que l'infidèle que Jésus-Christ a négligé, que le barbare qu'il a laissé dans les ténèbres de la superstition et de l'impiété, viennent le déshonorer sur ses autels, nous n'en serions point surpris; il les traite à la rigueur, il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devaient entendre sa voix, il ne les a fait naître, ce semble, que pour les faire servir d'exemple à sa justice ; mais un fidèle pour lequel il n'a rien eu de réservé, un disciple de son Evangile à qui il a révélé tous ses mystères, communiqué tous ses dons, qu'il a associé à l'espérance de ses promesses ; mais un chrétien devenu la chair de sa chair et les os de ses os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans son baptême, peut-il armer contre lui des mains consacrées par tout son sang? peut-il venir même insulter son bienfaiteur dans le plus signalé de tous ses bienfaits ? Ah ! c'est de quoi il se plaint lui-même dans son prophète : Si mon ennemi, dit-il, si un sauvage qui ne me connaît pas et qui n'a presque rien reçu de moi, m'avait chargé d'outrages, je l'aurais souffert avec patience : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* (*Psal.* LIV, 13 ); mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps et qu'une âme avec moi, vous qui étiez au nombre de mes disciples et de mes amis : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus* (*Ibid.*, 14); vous que j'avais principalement en vue dans la carrière pénible de mes souffrances, vous que j'ai encore distingués sur mes autres disciples, par mille marques particulières de bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus.* (*Ibid.*) Aussi sur la croix il priait pour ses bourreaux : *Mon Père*, *pardonnez-leur*, disait Jésus-Christ en expirant, *ils ne savent ce qu'ils font* (*Luc.*, XXIII, 34); mais sur l'autel, il ne peut voir son sang foulé aux pieds sans demander vengeance contre ces profanateurs.

6° Quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que lorsque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un sens n'avait pas encore racheté les hommes, le sang qu'ils répandaient n'avait pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous, qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un sang qui vous a mille fois purifié de vos souillures, vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal sacré de toutes les grâces que vous avez reçues, une chair qui a été la médiatrice de votre réconciliation, une chair qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée pour vous sur la mort et sur l'enfer, une chair qui devait être au dedans de vous le germe et le gage de l'immortalité de la vôtre, une chair qui vous a ouvert le chemin du ciel et dans laquelle seule vous avez droit d'y entrer, une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout souffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu et vaincu que pour vous. Ah ! il est rapporté dans l'histoire qu'un empereur religieux baisait avec respect les plaies glorieuses que de saints évêques avaient reçues pour la confession de la foi de Jésus-Christ et qu'ils portaient encore sur leurs corps ; cependant ce n'était pas pour lui qu'ils avaient souffert ces tourments, ce n'était pas au milieu de ses armées et pour la défense de sa gloire et de son empire qu'ils avaient reçu ces marques illustres de leur courage. Et vous, mon cher auditeur, qui voyez la chair de Jésus-Christ sur l'autel partout encore marquée des cicatrices éclatantes des plaies qu'il souffrit pour vous; encore marquée de ces signes glorieux de la victoire qu'il remporta sur vos ennemis, ces marques si touchantes n'excitent pas votre respect, ne réveillent pas votre reconnaissance, et au lieu de leur donner un baiser de paix et d'amour, ah ! vous déchirez vous-même cette chair sacrée et vous y faites des plaies profondes et plus ignominieuses que les premières? N'êtes-vous pas le plus

dénaturé et le plus ingrat de tous les pécheurs ?

7° Le crime des Juifs n'eut point d'autres suites que la perte de la vie naturelle du Sauveur et la honte de voir descendre dans l'horreur du tombeau celui que les cieux et la terre ne pouvaient contenir. Mais ici c'est non-seulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il est en vous, c'est encore le fruit de sa mort, c'est la vie de la grâce qu'il venait porter dans votre âme; vous le faites mourir dans tous ses dons, dans sa charité, dans sa foi, dans son espérance; vous lui donnez une mort universelle; ce n'est plus dans un tombeau de pierre, où personne encore n'avait été mis, que vous le faites descendre; c'est dans votre cœur, dans un sépulcre plein d'ossements et d'infection, dans votre cœur où il trouve les esprits impurs qui en sont maîtres; il n'y descend pas comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuses de sa victoire, pour délivrer les captifs et rompre les chaînes de ceux qui attendaient son arrivée, il y descend dans un appareil triste et lugubre pour y être captif lui-même, pour s'y voir encore le jouet de ses ennemis, pour y essuyer leurs dérisions et leurs insultes, pour les voir assis sur le trône de votre âme, tandis que lui-même, qui l'a rachetée à si grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de sortes de droits sur elle, qui devrait y être souverain, n'y est plus qu'un vil esclave et n'y trouve pas où reposer sa tête.

8° Sur le Calvaire, mille circonstances glorieuses accompagnèrent sa mort, et dans un mystère si humiliant, sa puissance et sa divinité ne laissèrent pas d'éclater; toute la nature le reconnut pour son auteur; le centenier confessa qu'il était le Fils de Dieu, les morts ressuscitèrent, lui-même ressuscita le troisième jour et répara par l'éclat de ce mystère tout ce que l'opprobre de sa mort avait pu avoir d'ignominieux aux yeux des hommes. Mais la mort qu'il endure encore sur l'autel par les mains du pécheur sacrilége est un mystère tout d'ignominie pour lui; rien n'y relève sa grandeur et sa majesté, rien ne l'y console de ses outrages, rien n'y adoucit le fiel et l'absinthe de son calice; la nature le laisse souffrir sans s'y intéresser, les assistants le voient mourir entre vos mains sans se plaindre, pour ainsi dire; les morts qui reposent sous l'autel et qui sont en dépôt dans ce saint édifice n'interrompent pas leur sommeil, les pierres du temple ne se brisent pas et ne crient point à leur manière; le voile qui couvre les mystères saints est immobile; tout est dans un profond silence, tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille; loin qu'il se trouve des centeniers qui confessent qu'il est le Fils de Dieu, des mondains qui voient approcher de l'autel l'âme pécheresse et qui savent que le relâchement de ses mœurs dément la piété de cette démarche prennent occasion de blasphémer le nom du Seigneur, de décrier la vertu et ceux qui la pratiquent et de dire, comme le pharisien : Si ce Jésus était prophète, il connaîtrait sans doute quelle est cette femme qui s'approche pour le toucher et pour le recevoir; enfin, Jésus-Christ ne descend pas dans le corps du pécheur pour y ressusciter, mais pour y mourir à jamais, pour y voir la corruption, pour y sceller d'un sceau éternel la mort et la réprobation de cette âme.

En effet, mes frères, comme la religion ne connaît pas de crime plus énorme, il n'en est pas aussi dont la punition soit plus terrible. *Celui qui mange et boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange et boit sa propre condamnation :* il ne dit pas, il est condamné, mais il boit et mange sa propre condamnation, c'est-à-dire la nourriture céleste qu'il profane est un poison qui s'incorpore avec lui, qui pénètre dans l'intérieur de ses os, qui ne fait plus de tout son corps qu'une masse de perdition et destinée au feu, c'est-à-dire la sentence de mort qu'on prononce contre lui, se mêle avec sa propre substance, ne devient qu'une même chair avec lui; de sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire, de l'en démêler et de séparer l'anathème qui est devenu comme son être, c'est-à-dire que tous les autres péchés ne corrompent pas le fond de l'âme, en défigurent seulement quelques puissances, au lieu que celui-ci est un poison qui se mêle avec elle-même, qui n'y laisse rien de sain et qui va en corrompre les sources et les principes, c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour. C'est le fond de l'abîme dont on ne revient guère; l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, les monstres qu'on n'oserait nommer en sont les tristes fruits. Il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'âme sacrilége; elle pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever; mais ces retours n'auront pas de suite et elle retombera; elle sortira peut-être des déréglements grossiers, mais sa pénitence sera défectueuse et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches où elle se perdra ; elle sortira peut-être du siècle et choisira le parti de la retraite, mais elle se déclarera pour un état saint et relevé, peu convenable aux déréglements de sa vie passée, et le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies, qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir et qui seront les suites des premières. Il n'est presque point de pénitence pour l'abus de l'Eucharistie; ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais elles ne sont pas accordées: ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve guère de pécheurs qui s'en repentent.

Aussi, mes frères, le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un misérable et comme un désespéré : il se reconnaît, et il ne s'en repent pas; il pleure, et il n'expie pas sa faute; il crie : J'ai péché, et son pé-

ché ne lui est pas remis; il meurt désolé, et il meurt réprouvé : son âme veut sortir de douleur, et ses entrailles, impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur, s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle et le délivrer de la corruption. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi son Seigneur : il ne regardait Jésus-Christ que comme un homme juste : en recevant son corps, il crut seulement recevoir un symbole de son amour, et lorsqu'il vient dans le temple rendre le prix de sa perfidie, il ne se plaint pas d'avoir trahi et profané le corps d'un Dieu, mais seulement d'avoir livré le sang innocent, et cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux et du plus déplorable supplice dont il soit parlé dans les livres saints. Les bourreaux se convertirent : parmi ceux qui crucifièrent Jésus-Christ, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venaient de répandre mérita la grâce de la pénitence; mais Judas, qui le crucifia dans la cène, est réprouvé comme un anathème; son apostolat, les prodiges qu'il avait opérés, le temps qu'il avait passé auprès du Sauveur, rien ne peut faire changer la sentence de sa réprobation, et on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui, mes frères, Jésus-Christ a paru moins jaloux de la gloire de son corps naturel que de celle de son corps eucharistique : il a pardonné les attentats commis contre le premier, et n'a point eu d'indulgence pour les autres : il se contentait pour lui-même d'une demeure pauvre et négligée; il n'avait pas quelquefois où reposer sa tête; il avait pu même habiter en naissant parmi de vils animaux; mais quand il veut célébrer la cène, ah ! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre, spacieux, orné: *Cœnaculum grande stratum*. (*Marc.*, XIV, 15.) Il prévient, il veut que tout réponde à la magnificence et à la sainteté de ce sacrement : jugez donc, mes frères, de l'attentat des communions indignes, le pécheur y renouvelle le spectacle de la croix avec des circonstances mille fois plus ignominieuses à Jésus-Christ que celles du Calvaire. Ah ! si cette eau de jalousie dont il est parlé dans le *Lévitique* devenait une eau maudite pour l'âme adultère, si elle ne pouvait rester dans son sein sans déchirer ses entrailles et sans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuses : grand Dieu ! le sang de votre Fils reçu dans un corps souillé peut-il y tenir sans le frapper de la même malédiction, et sans que le pécheur expire sous l'autel même où il vient de commettre son sacrilége? Si l'arche, mes frères, ne put rester autrefois un moment à côté de Dagon sans le renverser et le mettre en pièces, la véritable arche d'alliance, Jésus-Christ, peut-il demeurer au dedans d'une idole abominable, d'une âme corrompue sans éclater et réduire en poudre le corps criminel qui le renferme? Si un feu vengeur sortit autrefois du fond du sanctuaire pour dévorer des téméraires qui venaient offrir l'encens avec un feu étranger, ne devrait-il pas sortir de l'autel où réside le Roi de gloire, des flammes vengeresses pour consumer les pécheurs qui viennent attenter à la majesté de leur Dieu? Si l'on ne pouvait autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnait la loi sans être foudroyé, Jésus-Christ sur l'autel, sur cette montagne mystérieuse où il est le législateur de son Eglise, devait sans doute lancer des foudres pour venger sa gloire et punir l'insolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de son repos; mais il exerce des punitions plus secrètes et plus terribles, dont les autres ne sont que de faibles figures. Ce n'est pas dans son sanctuaire que sa justice allume un feu vengeur, c'est dans le lieu des supplices où il ne s'éteindra plus; ce n'est pas en frappant le pécheur d'une mort sensible qu'il le punit, c'est en le frappant d'un anathème invisible : ce n'est pas en déchirant les entrailles de l'âme sacrilége, c'est en fermant ses propres entrailles à tous ses besoins, c'est en l'abandonnant, c'est en la livrant à un sens réprouvé et à toute la corruption de son cœur. Ces malheurs ne vous alarment pas sans doute, mes frères, parce que vous croyez qu'ils ne vous regardent pas; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger et boire leur condamnation aux jours solennels qui approchent; vous vous proposez de ne paraître à l'autel qu'après avoir purifié votre conscience dans le bain de la pénitence : voyons si cette précaution suffit pour éviter une communion indigne, et si le nombre des pécheurs qui se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ dans cette auguste solennité n'est pas plus grand que l'on ne pense. Pour le connaître, il n'y a qu'à expliquer quelles sont les conditions essentielles d'une communion sainte et utile; et chacun s'appliquant les règles que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même, et voir s'il n'a rien à craindre en venant se présenter à l'autel.

## SERMON XL.

### *Pour le vendredi saint.*

### SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Consummatum est. (*Joan.*, XIX, 30.)

*Tout est accompli.*

Telles sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur expirant sur la croix, consomme aujourd'hui son sacrifice : tels les derniers soupirs que les saintes femmes et le Disciple bien-aimé recueillent de sa bouche mourante : telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon Maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre et laisse ses chers disciples également consternés, et de la douleur de sa perte, et du mystère profond de cette dernière parole : Tout est accompli : *Consummatum est.*

En effet, que peuvent-ils entendre par-là ? et à combien de tristes pensées leur es-

prit timide et abattu ne s'abandonne-t-il pas dans ce terrible moment? Peut-être le soleil qui s'éclipse, la terre qui s'ébranle et se couvre de deuil, les sépulcres qui s'ouvrent, les morts qui ressuscitent; toute la nature qui semble se bouleverser et se confondre, leur persuade que Jésus-Christ vient de leur annoncer que tout va finir avec lui; que le monde ne saurait survivre à la mort de son auteur; que l'attentat commis contre sa personne ne doit être expié que dans la ruine entière de l'univers, et tout ce qu'ils lui avaient ouï dire, durant sa vie mortelle, sur la proximité de ce dernier jour, ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante pensée; ils croient peut-être que tout va finir : *Consummatum est.*

Pour nous, mes frères, nous savons que lorsque la dernière consommation arrivera, ah ! le Fils de l'homme ne paraîtra pas humilié et chargé d'opprobres sur une croix, tel que nous le voyons aujourd'hui, mais assis sur une nuée de gloire, environné de ses anges, et précédé de puissance, de terreur et de majesté. Appliquons-nous donc à développer la sainte obscurité de cette dernière parole; elle renferme de grandes instructions et toute la doctrine de la croix.

En premier lieu, le Seigneur avait souvent déclaré dans ses prophètes que les sacrifices des boucs et des taureaux ne lui plaisaient pas; il rejetait l'imperfection de ces hosties, et il ne les eût même jamais souffertes, s'il n'eût découvert en elles les traits éloignés et figuratifs de l'immolation de son Fils : c'étaient des préludes grossiers qui suspendaient sa justice, mais qui ne pouvaient la satisfaire : la mort de Jésus-Christ accomplit donc tout ce que ces anciens sacrifices avaient de défectueux, et la justice de son Père n'a plus rien à exiger de l'homme : première consommation.

En second lieu, les sujets du Père de famille ne s'en étaient pris jusqu'ici qu'à ses serviteurs : Jérusalem n'avait fait mourir que les prophètes qui lui avaient été envoyés, et la mesure de ses crimes n'était pas encore comblée : il fallait donc que le sang du Fils et de l'héritier lui-même fût répandu, et que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainsi consommée : seconde consommation

Enfin, les justes de l'ancien temps, qui avaient auparavant rendu gloire à Dieu, en mourant pour la vérité, n'avaient offert qu'une vie triste et malheureuse, exposée aux tentations des sens et de la chair, et un corps soumis à la malédiction de la mort : mais Jésus-Christ renonce à la plus heureuse de toutes les vies, et qu'aucun péché ne pouvait jamais souiller; il offre une âme que personne n'eût pu lui ravir, s'il n'eût pas voulu lui-même la livrer; et en goûtant volontairement la mort, dont il était exempt par la condition de sa nature, il donne à son Père la plus grande marque d'amour, qu'aucun juste lui eût encore donnée : troisième consommation.

C'est-à-dire, que la mort du Sauveur renferme trois consommations, qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Eglise renouvelle en ce jour le spectacle et honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Père; une consommation de malice de la part des hommes; une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce discours, et l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu : nous y trouverons des instructions solides, et des vérités que le monde ne connaît pas, parce que le monde ne connaît pas Jésus-Christ; et nous verrons que la croix est la condamnation du pécheur, et la consommation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, croix adorable, le seul asile qui nous reste : vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre Evangile; tout est attaché à votre bois sacré: vous nous gardez le gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu : vous êtes aujourd'hui surtout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance. C'est donc à vos pieds que nous nous jetons avec toute l'Eglise : *O crux, ave,* etc.

### PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne serait ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvait demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression; il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriserait par ses exemples; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, et de la rendre malheureuse en l'abandonnant; il doit, en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager et la satisfaire : cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'offenser; mais l'homme n'a pu réparer l'offense : car *qu'est-ce que l'homme,* dit Job, *comparé à Dieu?* Il fallait donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme; que, la terre ne pouvant rien fournir qui pût apaiser son Dieu et le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un juste qui devînt le réconciliateur de la terre; et qu'une hostie, seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations que l'homme ne l'avait outragé par sa révolte, vînt se mettre entre ses foudres et nos crimes, et arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avait préparés contre nous. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu, dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes frères, que le péché renferme trois désordres : un désordre dans l'esprit par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue; un désor-

dre dans le cœur qui se révolte contre la loi et ne veut plus être soumis à son Dieu; un désordre dans les sens, qui sortent de leur usage naturel et entraînent la raison qu'ils auraient dû suivre. Or, le Sauveur dans son agonie expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées : premièrement, la justice de son Père s'applique à contrister son esprit, en y retraçant les plus vives horreurs du péché; secondement, à humilier son âme, en la couvrant de toute la honte du péché; enfin, à jeter son corps dans la dernière défaillance en lui faisant sentir d'avance toutes les douleurs dues au péché. L'exposition simple de l'histoire nous fournira les preuves de ces vérités; le sujet lui-même intéresse assez votre attention, sans qu'il soit besoin que je vous la demande, mes frères.

L'heure étant venue où Jésus-Christ devait passer de ce monde à son Père, après avoir donné aux siens les dernières marques de son amour, par l'institution de la nouvelle Pâque; et les avoir fortifiés contre le scandale de sa passion, par la grâce de cette nourriture céleste, et par tout ce que les dernières instructions d'un père et d'un bon maître ont de plus touchant; n'ignorant pas tout ce qui lui devait arriver, il sort accompagné de ses disciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le jardin des Oliviers, traiter pour la dernière fois avec son Père, du grand mystère de la rédemption des hommes : comme ses disciples étaient encore faibles, il veut leur épargner le spectacle de ses défaillances et de son agonie; il se sépare d'eux; il se prosterne le visage contre terre; et acceptant, en la présence de son Père, toute l'amertume de son calice : Père juste, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire et de mes opprobres : les victimes et les holocaustes de la loi n'étaient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, dont le sacrifice et les tourments vont apaiser votre justice : je ne suis venu dans le monde que pour y faire votre volonté sainte; et la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi a toujours été le désir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'âme sainte du Sauveur a-t-elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconciliation, que la justice de son Père commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui son Fils bien-aimé, en qui il avait mis toute sa complaisance; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de colère, chargée de toutes les iniquités du monde, et qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici où tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette âme pure et innocente : c'est ici où Jésus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, et où va se consommer par avance son sacrifice; mais d'une manière d'autant plus douloureuse, que son âme sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité, au lieu que sur le calvaire, elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des hommes.

Car, en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'âme de Jésus-Christ en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette première circonstance de son agonie, remarquez, je vous prie, mes frères, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'est premièrement un défaut de lumière : hélas! notre âme, toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles; on est peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'âme, et qui la sépare éternellement de Dieu; on est saisi de la terreur et de l'éternité des supplices qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie et de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dus : on y trouve, au contraire, que la peine excède l'offense; et que Dieu est trop sévère en punissant des infidélités passagères, par des tourments éternels. Ainsi, on regarde le péché qui efface de notre âme le sceau de notre salut, le caractère et les traits d'enfants de Dieu, et qui nous rend ses ennemis; on le regarde comme une faiblesse, un penchant de la nature, une suite de l'âge, une loi du tempérament, et comme l'on ne connaît ni la vérité éternelle que le péché outrage, ni la justice qu'il arme contre lui, ni l'ordre qu'il renverse, ni la charité qu'il éteint, ni la sainteté qu'il déshonore, ni les biens éternels qu'il ravit, ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parce qu'on ne le connaît pas.

Mais l'âme sainte du Sauveur, pleine de grâce, de vérité et de lumière, ah! elle voit le péché dans toute son horreur; elle en voit le désordre, l'injustice, la tache immortelle; elle en voit les suites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les passions, de cette source fatale nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle; depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation : elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connaissance de son Père effacée, les crimes infâmes érigés en divinités, les adultères, les incestes, les abominations avoir leurs temples et leurs autels, l'impiété et l'irréligion devenues le parti des plus modérés et des plus sages. Si elle se tourne vers les siècles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Eglise; les schismes, les erreurs, les dissensions, qui devaient déchirer le mystère précieux de son unité; les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses sacrements, l'extinction presque de sa foi, et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses

disciples. Voilà ce qui s'offre à cette âme sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur; depuis ce moment fatal, qui vit souiller votre âme, jusques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette passion honteuse, qui vous à suivi de tous les âges et qui a infecté tout le cours de votre vie : elle voit ses grâces toujours inutiles dans votre cœur; ses lumières toujours rejetées; votre rang, votre naissance, vos biens, vos talents, qui sont les bienfaits de sa main libérale, devenus par le dérèglement de votre cœur, la source et l'occasion de tous vos crimes : elle voit les abîmes secrets de votre conscience, que vous craignez si fort d'aller éclaircir en ces jours de salut; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaise honte, qui vous font balancer entre le devoir et de vaines frayeurs: elle voit votre âme telle qu'elle est aujourd'hui, combattue peut-être sur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, et cependant ne pouvant se résoudre à rompre ses chaînes; fatiguée du crime et cependant n'ayant pas la force de se déclarer pour la vertu ; ennuyée du monde, et cependant ne pouvant se passer de lui; malheureuse dans son infidélité, et cependant toujours infidèle : que dirai-je? frappée de la solennité de ces jours saints, et cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands mystères et des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choses saintes et à une Pâque qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs dont cette âme sainte se trouve chargée devant son Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu ; point d'impudicités monstrueuses, depuis que les enfants de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hommes; point d'impiété exécrable , depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes et à trouver dans le fer et dans l'airain des idoles dignes de ses hommages; point de blasphèmes, depuis que les enfants de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le ciel; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cham eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint patriarche; en un mot, point de monstres sur la terre, dans toute l'étendue des siècles passés ou à venir, qui dans ce moment affreux, ne se découvrent à cette âme innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son chef sacré; tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres; il porte un monde d'iniquités, mais mille fois plus pesant que celui qu'elle porte par la force de sa parole ; car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Ecriture, au lieu qu'ici elle se plaint dans le prophète que les pécheurs ont aggravé son joug, qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, et qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu ; car l'amour est la mesure de la douleur : nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune; parce que nous n'aimons que nous-mêmes, et c'est le vice des grands surtout. La gloire de Dieu est pour nous une simple spéculation, qui ne laisse rien de réel ni de vif dans notre cœur; aussi, pourvu que les personnes qui dépendent de nous soient fidèles dans leurs fonctions, vives sur nos intérêts, attachées à nos personnes, attentives à nous satisfaire; qu'elles vivent d'ailleurs sans mœurs, sans règle, sans crainte de Dieu; tout cela n'est compté pour rien.

Mais l'âme sainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense, et plus ardent que celui de tous les chérubins; ah ! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David, sur les prévarications de la terre; l'amertume et le zèle d'Elie, sur les scandales et l'idolâtrie d'Israël; la tristesse et les larmes de Jérémie, sur les infidélités de Jérusalem, n'étaient que de faibles images de la tristesse de l'âme du Sauveur à la vue des crimes de tous les hommes : plus elle aime, plus elle souffre; et comme on ne peut rien ajouter à l'excès de son amour, rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur et de son martyre.

Hélas! nous voudrions savoir quelquefois si nous sommes de bonne foi revenus à Dieu, et si nous vivons dans son amour et dans sa grâce. Je sais que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; mais si l'on pouvait s'en assurer en cette vie, ce serait en nous demandant à nous-mêmes si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins, nous affligent et nous percent de douleur; si les discours des impies, les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Eglise, les profanations des temples et des autels, la licence publique et la dépravation des mœurs, remplissent votre cœur d'amertume? Si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer et outrager le Seigneur à qui ils appartiennent; si nous trouvons même une sorte de plaisir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire, et l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime n'est plus qu'une indifférence criminelle qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons, en naissant, avec l'idée du crime, nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainsi dire ; et il paraît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais, l'âme sainte du Sauveur dans son agonie, ah ! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime; cette âme plus pure et plus sainte que toutes les intelligences célestes,

se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités, de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs haines et de leurs fureurs; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés et de leurs blasphèmes; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah ! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-même, et qu'elle commence à tomber dans la défaillance et dans une tristesse de mort: *Cœpit contristari et mœstus esse* (*Matth.*, XXVI, 37.) Ah ! elle voudrait bien détourner du moins l'innocence de ses regards, de cet objet affreux; mais la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle : c'est une lumière rigoureuse qui la suit et qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs toute l'ignominie dont elle est couverte; et sans doute qu'elle eût expiré sous la rigueur de ces épreuves, si la justice de son Père ne l'eût réservée à des tourments plus longs et à un sacrifice plus éclatant.

O vous, qui m'écoutez ! voyez-vous l'âme sainte de Jésus expirant presque de douleur et de défaillance, et frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu? Voilà l'image de la douleur que vous devez porter au tribunal où vous viendrez, en ces jours de salut, apaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jésus, dans son agonie, est le modèle des pénitents, et cependant nous vous verrons approcher les yeux secs, le cœur tranquille, plus sensible à la honte d'un aveu, qu'à la multitude et à l'énormité des chutes que vous viendrez avouer; cependant vous nous raconterez l'histoire affreuse de votre vie, comme on raconte des faits indifférents, et nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre léthargie, pour vous arracher quelques faibles sentiments de componction, et il faudra disputer, contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des règles, pour vous faire agréer les remèdes; et si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience, et vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise et vous éloigner d'une occasion où vous périssez, vous résisterez, vous vous plaindrez, vous nous accuserez de troubler les consciences et de jeter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu ! est-ce ainsi qu'on vous apaise? sont-ce là les saintes angoisses de la pénitence? et quand votre grâce fait sur une âme touchée ces impressions vives et rigoureuses qui devancent la conversion, les anges de l'Eglise, les ministres de la réconciliation, ont-ils d'autre ministère comme aujourd'hui cet ange consolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes, de modérer l'excès de sa douleur; et loin de réveiller sa tiédeur, ou d'abattre son orgueil et sa révolte, de lui adoucir l'amertume de son calice et la honte de son humiliation ?

Et voilà, mes frères, la seconde circonstance de l'agonie du Sauveur; la honte dont son Père le couvre : anéantissement que sa justice exige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'est-à-dire, pour en réparer le second désordre.

Car 1°, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement. Son âme sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort : lui qui les avait si souvent encouragés à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples ; il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte et de sa tristesse, il implore même leur secours et les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement et dans l'excès de sa peine : *Sustincte hic et vigilate mecum.* (*Matth.*, XXVI, 38.)

Ah ! mes frères, Pierre peut-il encore reconnaître à ces traits le Christ, Fils du Dieu vivant ? ne rétracte-t-il pas déjà en secret la gloire de sa confession, et ne commence-t-il pas ici, par ses doutes et par sa surprise, à renoncer son divin Maître ? Voilà toute la confusion que le Sauveur est obligé de porter : il ne se contente pas de se charger de nos crimes, il en prend sur lui toute la honte; et nous voulons, nous, que notre pénitence même nous fasse honneur devant les hommes ; nous nous ménageons jusque dans les démarches de notre repentir les suffrages publics ; tout ce qui pourrait nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence et un excès de zèle ; nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve; nous avions cherché l'estime des hommes dans nos égarements, nous la cherchons encore dans notre pénitence ; et souvent la même vanité qui nous avait rendus pécheurs, nous fait devenir pénitents.

2° Humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son âme des impressions si sensibles, ou pour mieux dire, la main de son Père s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un ange descende du ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible : *Apparuit illi angelus de cœlo, confortans eum.* (*Luc.*, XXII, 43.) Anges du ciel ! ce n'était point là autrefois votre ministère : vous ne vous approchiez de lui que pour le servir et pour l'adorer ; aujourd'hui il est abaissé au-dessous de vous ; lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même ; il est entre vos mains, faible, tremblant, expirant presque, et ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jésus-Christ ne veut pas être consolé par ses disciples, et il ne refuse pas le ministère d'un ange consolateur, pour nous apprendre que, dans nos afflictions, il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes, qui paraissent s'.nté-

resser à nos malheurs, mais dans la piété et dans la simplicité des ministres du Seigneur, de ces envoyés du ciel, qui nous exposent la sagesse et la justice de ses ordres sur nous; pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux surtout de la fidélité des âmes qui souffrent; que c'est ternir la gloire de nos souffrances d'y chercher d'autres adoucissements que ceux de la foi et de la religion; que le silence fait tout le mérite d'une âme affligée; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, et perdons le droit de nous en entretenir et de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil et dans la fuite de ses disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas : ils voient avec des yeux indifférents leur bon Maître lutter contre la mort, et ils s'endorment lâchement; il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : Est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi, leur dit-il ? *Sic non potuistis una hora vigilare mecum?* (*Matth.*, XXVI, 40.) Il souffre tout seul; il semble que tout, jusqu'à ses chers disciples, entre dans les intérêts de la justice de son Père. Hélas! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis; le moindre refroidissement nous blesse; le plus léger défaut d'attention nous aigrit; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables entrent dans des intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jésus-Christ à ne rien attendre des créatures, et à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits, ou de laisser affaiblir leur reconnaissance : la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié, aux offices qu'ils reçoivent de nous; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant : mais Jésus-christ, en choisissant ses disciples, n'avait consulté que son amour pour eux; et leur ingratitude est d'autant plus humiliante pour lui, que sa tendresse pour eux avait été plus sincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie; mais il fallait encore expier le plaisir injuste, troisième désordre du péché : aussi la douleur violente de son âme, à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. En effet, on sait assez que l'attente d'un tourment qu'on voit présent et inévitable est toujours plus cruelle que le tourment même, et qu'on meurt d'une manière mille fois plus douloureuse par la crainte que par la douleur. Or, la justice du Père présente distinctement à l'âme du Sauveur tout l'appareil de la croix : la nuit du prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal : ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa Passion, ses tourments se succéderont les uns aux autres; il ne sera pas en même temps moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié : ...se en même temps; toutes ses douleurs se réunissent, et son âme tout entière est plongée dans une mer de tribulation et d'amertume. Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui; ses ennemis mêmes le reconnaîtront pour Fils de Dieu : ici, il souffre dans les ténèbres et dans le silence, et ses plus chers disciples l'abandonnent.

Aussi cette âme sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine, triste jusqu'à la mort et ne pouvant mourir, hors d'état et de finir ses peines, et de les soutenir, semble combattre par la défaillance et les douleurs de son agonie contre la mort et contre la vie, et une sueur de sang qu'on voit couler à terre est le triste fruit de ces pénibles efforts : ***Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.*** (*Luc.*, XXII, 44.) Père juste! fallait-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils? N'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis? et faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre?

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils qu'il voit chargé de nos crimes. Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pénitence, et à ne vivre que pour expier les égarements de nos premières mœurs! Cependant ce sont les souffrances de Jésus-Christ qui servent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous, il ne nous a presque laissé plus rien à faire, et qu'il ne nous reviendrait pas un grand avantage de ses souffrances, s'il fallait encore nous-mêmes souffrir comme lui. O mon Sauveur! vous n'auriez donc été l'homme de douleurs, que pour nous autoriser à être des hommes voluptueux et sensuels? vos souffrances seraient donc le désaveu de votre doctrine, votre croix, la dispense de vos préceptes crucifiants, et votre mort douloureuse, l'adoucissement de votre Evangile?

Quoi, mes frères, le prix que son sang a donné à nos souffrances, les rendrait lui-même inutiles? Jésus-Christ a tout souffert pour nous, il est vrai, c'est-à-dire, nous étions tous condamnés à souffrir; mais s'il n'eût souffert lui-même, nos souffrances eussent été rejetées. Il a donc, en offrant sa propre vie, disposé la justice de Dieu à accepter le faible sacrifice de notre pénitence; le mérite de son sang, en unissant nos larmes et nos macérations aux siennes, leur a donné un prix digne de Dieu; depuis que Jésus-Christ est mort pour l'homme et à la place de l'homme, l'homme peut souffrir pour Dieu; l'homme n'est plus indigne de Dieu. Voilà le prix du sang de Jésus-Christ, et il est insensé de prétendre que sa croix nous ait dispensés de souffrir, puisque c'est elle seule qui nous a rendu nos souffrances utiles

Cependant, après avoir sacrifié au monde et aux passions la plus belle partie de notre vie, le plus léger sacrifice dans la pénitence nous alarme; après avoir tout ... nous

le monde, pour la fortune, pour les plaisirs, nous nous plaignons dès qu'il faut souffrir un instant pour Jésus-Christ; nous trouvons son joug accablant; nos passions avaient été difficiles et pénibles, notre vertu devient commode et tranquille; et sans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être sortis de certaines mœurs désordonnées, qui peut-être même ne nous convenaient plus, nous croyons que tout est fait, et que le Seigneur n'en demande pas davantage. Que nous connaissons peu la justice de Dieu, mes frères! *Il n'est point de rémission*, dit l'Apôtre, *sans effusion de sang.* (*Hebr.*, IX, 22.) La pénitence est un sacrifice sanglant, c'est-à-dire, que ses douleurs doivent passer jusque sur une chair rebelle, et que Dieu ne s'apaise envers le pécheur, que lorsque l'excès de son repentir l'a jeté dans une agonie de tristesse, et que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations et de ses souffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur, dans votre agonie, comme le modèle des pénitents; voilà ce qui doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avais donc raison de dire que l'agonie de Jésus-Christ était une consommation de justice du côté de son Père, puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs, toute la honte et toutes les douleurs dues au péché; mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

## SECONDE PARTIE.

La malice des hommes se consomme aujourd'hui en deux manières, par la mort de Jésus-Christ : elle s'y consomme, premièrement, parce qu'elle y est portée à son plus haut point, et que les Juifs comblent la mesure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes; secondement, elle s'y consomme, parce qu'elle y trouve son expiation et son remède. C'est cette double consommation que l'ange prédisait à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ : La prévarication y sera consommée, lui disait-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consummetur prævaricatio* (*Dan.*, IX, 14); et le péché y sera effacé et y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas.* (*Ibid.*) Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris que, par le péché, Jésus-Christ a condamné le péché, et qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Or, je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point, soit que vous la considériez dans la faiblesse ou la perfidie des disciples qui renoncent le Sauveur, dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent, dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort, dans la lâcheté de Pilate qui le condamne, et, enfin, dans l'inhumanité des bourreaux qui le crucifient. Continuons le récit de ses douleurs, et remarquez, s'il vous plaît, avec moi, toutes ces circonstances.

Premièrement, dans la faiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Evangile, Jésus-Christ, au sortir de cette triste agonie, achevait de parler à ses disciples, *que voici Judas, un des douze, à la tête d'une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons, qui viennent, de la part des princes des prêtres et des vieillards, arrêter le Sauveur.* (*Matth.*, XXVI, 47.) Qui l'eût cru, mes frères, qu'un disciple, élevé par le choix même de Jésus-Christ à la sublime dignité de l'apostolat, le compagnon de ses courses, le confident de ses secrets, le témoin de son innocence, de sa sainteté et de ses prodiges, jusque-là honoré de sa familiarité, depuis peu nourri de sa chair et de son sang, parût à la tête de ses bourreaux et conduisît lui-même tout le projet de sa mort? Quelle tristesse pour le cœur de Jésus-Christ, de voir un ami, un apôtre destiné à le faire connaître et adorer de tous les hommes, et à mourir pour lui et pour sa doctrine, devenir le principal auteur de sa perte! Ah! mes frères, quand une fois on s'est attaché à Jésus-Christ par un renouvellement de mœurs, comme ce disciple, qu'on a connu l'abus du monde et les grandes vérités de la foi, et qu'on redevient, comme lui, infidèle, l'infidélité n'a plus de bornes; on est capable de tout, dès qu'on a pu rendre vaine la grâce qui nous avait retirés du désordre; le degré de vertu où l'on était élevé devient la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant, et il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui, après avoir marché quelque temps dans la voie de Dieu, retournent au siècle et se déclarent encore contre Jésus-Christ

Remarquez en effet jusqu'où cet infidèle disciple pousse la perfidie; il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son maître; il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié, il donne un baiser sacrilége à Jésus-Christ; un baiser, dit saint Léon, qui perce le cœur de son divin Maître, d'une manière mille fois plus douloureuse que la lance du soldat ne le percera sur le Calvaire; il fait du plus doux signe de la paix le signal du plus infâme de tous les attentats, il ose approcher ses lèvres impies qui viennent de dire aux prêtres : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai?* (*Matth.*, XXVI, 15.) des lèvres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche, et malgré sa perfidie il n'en entend sortir que des paroles de paix et de clémence; on le traite encore d'ami, *Amice* (*Ibid.*, 50); on veut ignorer son dessein : *Ad quid venisti?* comme pour lui faire entendre qu'il est encore temps de s'en repentir, et que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidèle! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur et réveiller toute votre tendresse pour un si bon Maître? pouvez-vous soutenir la

douceur de ses regards si heureux aux disciples infidèles, la majesté de sa personne, l'éclat divin de son visage, l'affabilité de ses paroles, sans tomber à ses pieds de douleur et sans lui demander, avec un torrent de larmes, qu'il oublie votre perfidie?

Que d'imitateurs de son exemple dans cette sainte solennité! que de perfides qui ne s'approcheront de Jésus-Christ au pied de l'autel qu'avec un cœur tout résolu à le trahir, qui ne lui donneront un baiser de paix, dans la participation du sacrement adorable, que pour sauver les apparences, que parce que leur rang les expose trop à la vue des hommes pour manquer à ce devoir, que par pure bienséance et pour ne pas donner lieu aux discours et aux réflexions publiques! que d'indignes chrétiens à qui le Seigneur dira encore, lorsqu'il les verra approcher de l'autel saint : Infidèles! vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser, vous choisissez le symbole le plus précieux de mon amour pour me charger de nouveaux outrages! *Osculo Filium hominis tradis!* (*Luc.*. XXII, 48.)

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître et d'une troupe de furieux : ici commence l'histoire publique de ses ignominies. On le saisit, on le garrotte, on le traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord se met en état de le défendre, et le Sauveur, en lui ordonnant de remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Eglise sont des armes spirituelles; que la patience, la prière, la sainteté sont les plus sûres défenses de ses ministres ; que pouvant employer lui-même des légions d'anges pour combattre ses ennemis, il s'était contenté de prier pour eux; que sa doctrine ne devait s'étendre et se soutenir que par les maximes de charité, de douceur et d'humilité qu'elle enseigne, et qu'enfin le glaive qu'il nous mettait à la main n'était destiné qu'à détruire les passions et non pas les pécheurs. Aussi Pierre se dément bientôt : un zèle indiscret et où l'humeur domine ne se soutient pas, et le premier péril en découvre toujours l'illusion et la faiblesse ; déjà il ne suit plus que de loin son divin Maître, que cette troupe insolente traîne devant le pontife, et voilà l'ostentation du zèle et du courage qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne suit pas longtemps Jésus-Christ quand on ne le suit plus que de loin et comme en se traînant ; rien n'est plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle, on croit défendre Jésus-Christ et l'on cherche à se satisfaire soi-même, et les vengeurs indiscrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs scandales et par leurs chutes que ses ennemis mêmes par leur révolte.

En effet, j'entends déjà ce faible disciple protester hautement dans la maison de Caïphe qu'il ne connaît pas Jésus-Christ; une femme l'ébranle, une simple interrogation le rend apostat et parjure, il assure jusqu'à trois fois qu'il n'est pas disciple de Jésus, et cela sous les yeux de son bon maître, lié, affligé, moqué, calomnié; il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu! quelle chute! le premier des pasteurs, la colonne des Eglises, l'apôtre de la Circoncision, le disciple appelé bienheureux par Jésus-Christ même, et à qui le Père céleste avait révélé le mystère du Christ.

Pierre, à la tête du troupeau et parlant au nom de tous les autres disciples, confesse généreusement Jésus-Christ ; dès qu'il est seul et éloigné des fidèles qu'il aurait dû soutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les pasteurs ne sont en sûreté que lorsqu'ils sont environnés de leurs brebis; ils en sont gardés comme ils les gardent eux-mêmes ; dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux; c'est au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions, parce que là il les regarde comme ses ministres, et qu'il leur a promis de les soutenir dans les fonctions pénibles de leur ministère. Ailleurs, il ne les connaît plus ; ce ne sont plus que des hommes faibles, communs, sans force, sans fermeté, sans dignité et, comme ils y sont inutiles à son Eglise, ils lui deviennent bientôt indifférents à lui-même : les mêmes fonctions, qui font tous leurs devoirs, font aussi toute leur sûreté et toute leur force.

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jésus-Christ ce disciple infidèle, il le trouve encore digne de ses regards; à travers les calomnies des prêtres, les impostures des faux témoins, les outrages des sacriléges qui l'insultent, les cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort, il démêle avec une attention pleine de douceur et de bonté ce faible apôtre, il fixe ses yeux divins sur lui et, avec un langage muet que ses ignominies rendaient encore plus touchant : Est-ce donc là, lui dit-il, la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée? si j'ai pu vous soutenir sur les flots, faible disciple, et vous garantir de toute la violence des vents et des orages, avez-vous craint que je n'eusse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes? votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé ; vous venez de jurer que vous ne me connaissez pas, ingrat! mais je vous connais encore moi-même ; je trouve encore en vous le chef de mon Eglise et le pasteur de mes brebis, je vous aime encore tout indigne que vous en êtes, et les larmes que je vois couler de vos yeux sont en même temps et le fruit de mon amour pour vous et l'expiation de votre faute

A peine l'outrage est fait qu'il est oublié. Et combien de fois, au sortir même du crime, Jésus-Christ a jeté sur nous, comme sur cet apôtre infidèle, un regard de miséricorde, a excité dans notre cœur des remords vifs et cuisants, nous a ouvert les yeux sur l'indignité de notre vie, nous a peut-être même fait verser des larmes d'en-

nui, de tristesse, de dégoût de nous-mêmes? Mais ce n'ont été là que des larmes passagères, des sensibilités d'un moment, une tristesse où il entrait plus d'amour de nous-mêmes que de haine du péché; on s'afflige, par la suite d'un chagrin secret, de ne pouvoir trouver sa félicité dans les plaisirs des sens; on voudrait être heureux et tranquille dans le crime, et on est triste de ne l'être pas, on se sait mauvais gré à soi-même de ne pouvoir se faire une situation fixe et inébranlable dans l'iniquité, on se dégoûte de ses inquiétudes et non pas de ses désordres, on est touché du vide et non pas de l'horreur et de l'injustice des voluptés criminelles, et ce n'est pas parce qu'on est ennemi de Dieu qu'on se déplaît, c'est parce qu'on est à charge à soi-même. C'est ainsi que la malice est aujourd'hui consommée dans l'ingratitude des disciples qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais en second lieu, elle est encore consommée dans la mauvaise foi des prêtres qui le condamnent. Car, premièrement, le repentir de Judas ne les touche point, il vient leur déclarer, le désespoir peint sur le visage, qu'il a péché en livrant le sang innocent ; jamais témoignage ne fut moins suspect, c'est l'ennemi de Jésus-Christ qui dépose en faveur de son innocence, c'est un traître qui n'a pas encore joui du fruit de sa trahison et qui vient en restituer le prix funeste, c'est un infortuné qui alors n'attend plus rien de son Maître et qui, le voyant humilié, outragé, sur le point d'être condamné, n'a garde de se flatter qu'il puisse reconnaître un jour ce retour; la force de la vérité toute seule lui arrache la confession de son crime, quoi de plus favorable que son désaveu? Cependant ces juges d'iniquité qui s'étaient servis de sa faiblesse ferment les yeux à son repentir, c'est votre affaire, lui disent-ils : *Tu videris*, ce n'est pas la leur de ne point condamner un innocent, ce n'est pas la leur de ne pas répandre le sang du Juste, et de combler leur mesure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu! que vous êtes terrible quand vous endurcissez les cœurs!

Ces principaux d'entre les Juifs, mes frères, avaient jusque-là résisté aux miracles et aux enseignements de Jésus-Christ, le paralytique guéri, la pécheresse convertie, l'aveugle-né éclairé, Lazare ressuscité, avaient été pour eux des instructions inutiles, aujourd'hui, Judas même mourant désespéré ne les touche et ne les épouvante pas. C'est l'abus continuel des grâces qui conduit toujours à l'endurcissement. Vous en viendrez à un point, vous qui résistez à Dieu depuis longtemps, que, ni les morts les plus affreuses, ni les vérités les plus terribles, ni les solennités les plus saintes, ni les conversions les plus touchantes ne vous toucheront plus, et peut-être y êtes-vous déjà arrivé. A force d'étouffer vos remords, de vous défendre contre vos propres lumières et de résister à la vérité, dont une heureuse éducation et un bon naturel avaient laissé mille semences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes, rien ne vous réveille plus de votre assoupissement, ni les vérités que nous annonçons, ni les mystères que nous célébrons; le libertinage, qui n'était autrefois en vous qu'un emportement de l'âge et du tempérament, a dégénéré en une affreuse philosophie, le crime vous touche presque aussi peu que la vertu, les plaisirs des passions vous trouvent presque aussi froid et aussi philosophe que les saints attraits de la grâce, vous offrez à Dieu et au monde un fonds de dégoût, d'insensibilité, où la lassitude des passions vous a mené, mille fois plus terrible pour le salut que les emportements mêmes du désordre. Que vous êtes loin du royaume de Dieu, et que vous seriez heureux si vous pouviez seulement le comprendre!

En second lieu, le prince des prêtres étonné du silence de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge, découvrant, ce semble, dans sa patience, dans sa douceur et dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : *Je vous conjure*, lui dit-il, *au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu?* Mais si c'est un désir sincère de connaître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son ministère? Interrogez Jean-Baptiste, que vous avez regardé comme un prophète, et qui a confessé que c'était là le Christ; interrogez ses œuvres que personne avant lui n'avait faites, et qui rendent témoignage que c'est le Père qui l'a envoyé; interrogez les témoins de sa vie, et vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence et de sainteté; interrogez les Ecritures, vous qui avez la clef de la science, et voyez si Moïse et les prophètes ne lui ont pas rendu témoignage; interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, les lépreux qu'il a guéris, le peuple qu'il a rassasié, les brebis d'Israël qu'il a ramenées, et ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes; interrogez le ciel, qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête, pour vous avertir que c'était là le Fils bien-aimé; et si ces témoignages ne suffisent pas, interrogez l'enfer lui-même, et vous apprendrez des démons qui lui obéissent en sortant des corps, qu'il est le Saint de Dieu. Mais ce n'est pas ici une recherche sérieuse de la vérité, c'est un piége qu'on tend à l'innocence; et comme il arrive souvent, aux grands surtout prévenus de leurs passions, on consulte et on ne veut point être détrompé; on fait semblant de vouloir s'instruire, et on serait fâché d'être éclairci.

Cependant le Sauveur, pour nous apprendre que les passions et les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité (surtout lorsque notre caractère nous oblige de la publier); que nous la devons à ceux-mêmes qui en veulent faire usage contre nous, et qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit re-

que favorablement, avoue qu'il est le Christ promis dans les prophètes, et annonce à ses juges qu'ils verront le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, et venant dans les nuées du ciel avec majesté. C'était leur dire : Vous ne voulez pas me reconnaître dans ma bassesse, vous me reconnaîtrez un jour lorsque je paraîtrai sur une nuée de gloire, environné de puissance, de terreur et de majesté; je parais ici comme un criminel, je serai alors votre Juge et celui des nations assemblées. Il parle en Dieu, tout chargé qu'il est de chaînes et d'opprobres; mais il nous fait aussi entendre que, dans le siècle à venir, tout changera de face, que le pauvre et l'affligé seront assis sur des trônes de lumière et de gloire; que ces hommes justes, qu'on foule aux pieds, et dont on méprise tant ici-bas la faiblesse d'esprit et la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs, et jugeront l'univers avec Jésus-Christ, tandis que les grands et les puissants, ceux qui jugent la terre, qui paraissent ici-bas les arbitres de la fortune et de la destinée des peuples et des empires, ces héros que le monde avait tant vantés, et qui ne brillaient que d'une gloire tout humaine, seront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, et ne paraîtront plus couverts que de leur orgueil et de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible, et si capable de ralentir la fureur de ces juges, est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce pontife indigne déchire ses vêtements sacerdotaux, et prophétise, sans le savoir, par cette action, dit saint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son sacerdoce, dont Jésus-Christ, nouveau Pontife, va prendre possession à la droite de son Père, dans le sanctuaire véritable, où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé, s'écrie-t-il ; nous n'avons plus besoin de témoins. Ce juge corrompu devient l'accusateur; toutes les règles de l'équité sont ici violées : il n'attend pas les suffrages, il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n ose se déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la passion du chef; il ne se trouve pas même un seul Gamaliel, qui, par des conseils de modération, tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence (qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison et de la justice!); et sans qu'aucune délibération ait précédé, il s'élève, du milieu de cette assemblée inique, des voix tumultueuses qui prononcent que Jésus-Christ est digne de mort : *Reus est mortis.* (*Matth.*, XXVI, 66.)

O mon Sauveur ! dans cette sentence sacrilége, vous adorez l'arrêt que votre Père prononce alors contre vous; c'est de sa bouche éternelle que vous entendez sortir ces paroles irrévocables de votre condamnation: Il est digne de mort; *Reus est mortis.* Caïphe ne fait que prêter sa voix perfide à l'oracle céleste ; aussi vous ne vous plaignez pas de son injustice : vous vous taisez comme l'agneau qu'on va immoler, et vous respectez dans l'injustice de son arrêt les ordres justes et adorables de votre Père.

Apprenons donc, mes frères, à ne pas nous en prendre aux hommes des traitements injustes que nous recevons d'eux ; regardons nos ennemis dans les desseins de Dieu et dans l'ordre de notre prédestination éternelle. Démêlons, à travers les coups que leurs passions nous portent, la sagesse et la main invisible du Souverain qui les conduit, et souvenons-nous que dès là que les hommes sont devenus nos persécuteurs, ils sont devenus plus respectables pour nous, parce que dès lors ils sont les ministres de la justice de Dieu à notre égard, et ne font qu'exécuter envers nous ici-bas ses ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire désormais le Sauveur ne seront plus que de nouvelles ignominies : aussi, en troisième lieu, la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Au sortir de la maison de Caïphe, où Jésus-Christ venait de passer une nuit si ignominieuse et si amère; livré à l'insolence et à la brutalité des ministres et des serviteurs du pontife; exposé tout seul, et pendant toute la nuit, à des opprobres dont le seul souvenir fait frémir notre foi et arrache des larmes à la piété; abandonné de tous ses disciples; n'attendant le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat l'histoire de ses ignominies aux yeux de tout Jérusalem : il est conduit au prétoire, à travers les rues de cette ville ingrate et inconstante; suivi, comme un scélérat, d'une foule séditieuse qui l'insulte. Quel changement! nous l'avions vu entrer, il n'y a pas longtemps, dans Jérusalem, au bruit des acclamations publiques, et comme un roi triomphant qui venait prendre possession de son empire : aujourd'hui, quel nouvel appareil! chargé de confusion, de tous les anathèmes de ce même peuple ému, et qui demande sa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu! que vos serviteurs apprissent, dans cet exemple, à ne point compter sur la gloire du monde et sur l'estime des hommes si inconstante et si peu solide; encore plus à ne pas sacrifier le devoir et la conscience à leurs vains jugements, et à s'attacher à vous seul, qui nous voyez tous tels que nous sommes, et dont les jugements seuls demeureront éternellement.

En effet, jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté et de son aveuglement? et combien de crimes ne commet-il pas en un seul? 1° Une injustice monstrueuse : on lui propose de délivrer Jésus, ou un insigne malfaiteur que des crimes publics avaient rendu digne de mort. Quel parallèle! le Sauveur des hommes avec un scélérat et un homicide! c'est Barabbas cependant qui est préféré, et cela par les suffrages publics; par les prêtres, les anciens, les docteurs, la multitude ; devant le tribunal d'un juge infidèle ; à la face de toute la Judée, et dans l'événement le plus

éclatant dont Jérusalem eût jamais ouï parler.

Hélas! nous sommes si sensibles à la plus légère préférence qui nous humilie; notre orgueil pousse si loin là-dessus le ressentiment; pour peu qu'on nous oublie, qu'on élève nos concurrents et nos égaux, nous n'en avons jamais assez dit sur l'injustice des hommes; nous blâmons les choix de nos maîtres; nous rabaissons le mérite de ceux qu'on nous préfère. Apprenons de Jésus-Christ que les jugements des hommes ne décident de rien de réel pour nous; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais sans récompense; que si l'ambition a été le seul motif des services que nous avons rendus à la patrie, il est juste que nous en soyons punis par notre ambition même, et que la véritable vertu pense plus à se rendre digne des grâces qu'à les obtenir.

2° Une fureur aveugle. Un magistrat païen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jésus-Christ: il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce juste, et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité; il consent, il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la tête de ses descendants: *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros* (*Matth*, XXVII, 25); et l'événement répond à ses souhaits: encore aujourd'hui, devenus l'opprobre de l'univers, errants, fugitifs, méprisés; sans autel, sans lieu, sans sacrifice, ils portent partout sur leur front le crime de ce sang répandu.

C'est ainsi que les jugements injustes deviennent des sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatrième génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres, assis sur les tribunaux et trop dévoué aux passions d'autrui, fit témérairement répandre; on voit ces maisons frappées d'une main invisible, étonner le monde par leur décadence, et jusqu'à la fin les neveux portent sur le front l'iniquité de leurs pères.

3° Une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avaient voulu l'établir roi sur eux; aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César; ils rejettent le fils de David, ce roi dont le règne doit être éternel, et ils ne veulent pas qu'il règne sur eux: *Nolumus hunc regnare super nos.* (*Luc.*, XIX, 14.) *Non habemus regem, nisi Cæsarem.* (*Joan.*, XIX, 15.)

N'est-ce pas là, mes frères, vous surtout qui habitez les palais des rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs? Combien de fois lui avez-vous dit en secret, en résistant à ses inspirations saintes: Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous; il n'est pas temps encore de vous servir, de renoncer au monde et à nos égarements; il faut attendre un âge plus avancé; c'est la saison maintenant de s'avancer, de parvenir aux places qui nous sont dues; nous ne pouvons servir d'autre Dieu que César, que la cour, que notre fortune. Voilà en effet, votre unique divinité, mes frères. Un prince religieux veut que Dieu seul règne sur lui; il met à ses pieds son sceptre, sa couronne, son empire; tous ses hommages sont pour Dieu seul, et tout votre culte se rapporte à lui-même: apprenez du moins à mériter ses grâces, en imitant ses exemples.

En quatrième lieu, la malice des hommes est encore consommée dans la faiblesse de Pilate qui, malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent; et remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce magistrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui sacrifie la conscience et le devoir à la fortune.

1° Il reconnaît que ce n'est pas à lui à prononcer sur toutes les accusations que l'on forme contre Jésus-Christ; que n'étant pas instruit dans la loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paraît regarder uniquement la religion des Juifs, et dont le jugement semble réservé au seul pontife. Cependant, pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il se met en état de juger sans autorité et sans connaissance: sans connaissance, parce qu'il ignore la loi; et sans autorité, car le Seigneur n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine: leur tribunal est l'asile et le soutien de l'Eglise; mais il n'en est pas la règle et la loi; c'est à eux à lui prêter leur autorité et non pas leurs décisions et leurs suffrages, et ils doivent laisser à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la foi, le soin de le conserver et de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte.

2° On ne dit pas à Pilate: Si vous renvoyez ce Jésus absous, vous serez injuste, vous ferez à la mémoire de votre magistrature une tache immortelle; mais, vous ne serez pas ami de César: *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* (*Joan.*, XIX, 12,) on ne le fait pas craindre pour la justice dont il est peu touché, mais pour sa fortune qui lui est plus chère que la justice. Rien n'est plus dangereux pour un homme public, que des vues marquées d'ambition et de fortune; dès lors il n'est plus le protecteur des lois, il n'est que le ministre des passions humaines, et on a bientôt disposé de son autorité et de ses suffrages, dès qu'on a connu sa faiblesse.

3° Pilate s'informe des Juifs, c'est-à-dire des ennemis déclarés du Sauveur: quel est donc le crime dont ils l'accusent. Peuple insensé! tu pouvais répondre qu'il avait éclairé les aveugles, guéri les paralytiques, redressé les boiteux, annoncé le salut aux enfants d'Israël et passé en faisant du bien. On lui reproche d'avoir voulu soulever le peuple et entrepris de se faire roi; car un innocent qu'on veut perdre est toujours ennemi de l'Etat, parce qu'ici au défaut du crime, l'accusation suffit. Insensés! mais où sont les armes et les richesses du Fils de Marie, pour conduire une si hardie entreprise? de *cet homme qui n'a pas où reposer sa tête* (*Matth.*, VIII,

20), *et qui ne saurait même éteindre un tison fumant?* (*Isa.*, XLII, 3.) Aussi Pilate ne voit dans ces accusations que des clameurs frivoles et populaires, plutôt que des dépositions sérieuses; mais il veut ménager les intérêts de sa fortune aux dépens d'un innocent, et prononce en lui-même comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un juste périsse, que si toute la nation sous sa préfecture allait se révolter contre César. Qu'on est à plaindre, quand on se trouve en certaines situations où il faut opter entre sa fortune et sa conscience! il est rare que dans ces conjonctures délicates on ne s'affaiblisse; l'amour de l'équité ne prévaut guère sur l'amour de nous-mêmes: on aime la réputation d'intégrité, mais on ne veut pas qu'elle coûte; on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre faiblesse; pourvu qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage, et la justice a des droits bien faibles sur nous, dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

4° Jésus-Christ est interrogé par ce magistrat infidèle: Êtes-vous roi, lui demande-t-il? *Rex es tu?* Et le Sauveur lui répond que *son royaume n'est pas de ce monde.* (*Joan.*, XVIII, 36.) Il était cependant descendu des rois de Juda, et légitime héritier du trône de David; mais il voulait instruire les rois et les grands de la terre, et leur apprendre que leur puissance et leur grandeur réelle et véritable ne sont pas d'ici-bas; que leur couronne est dans le ciel; qu'ils n'auront été sur la terre que des rois de théâtre, pendant la scène courte et rapide de leur vie, s'ils ne portent devant son tribunal la justice et la piété qui seules peuvent les faire régner éternellement; que tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux, et qu'alors devant le Juge redoutable, où ils paraîtront comme des criminels, et dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera comme Pilate demande aujourd'hui à Jésus-Christ: *Rex es tu* (*Ibid.*); êtes-vous Roi? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre; si vous avez rempli de grandes places sur la terre; si vous avez commandé des armées ou régné sur des provinces et sur des empires, tout cela n'est plus; ce n'était qu'une décoration vide et une scène passagère, et ne paraissait grand et brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisaient illusion, qui confondaient le temps avec l'éternité, et qui ne jugeaient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux et à ceux de mes élus? *Rex es tu?* que portez-vous ici qui vous distingue des autres hommes? avez-vous régné sur vos passions injustes? vous êtes vous vaincus vous-mêmes? avez-vous été élevés au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs et par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang? vos passions toujours portées aux derniers excès, parce que dans votre élévation elles n'avaient jamais eu d'autre frein que vos désirs insensés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace? à quelles marques peut-on ici vous reconnaître qu'à des distinctions de crimes et d'ignominie? *Rex es tu?* Ah! c'est alors que la plupart des grands confondus avoueront que leur grandeur et leur royaume n'étaient que de ce monde; qu'ils n'ont été grands dans le temps, que pour être plus humiliés et plus malheureux dans l'éternité; que tout a péri pour eux avec le monde, et que de tout ce qu'ils étaient, il ne leur reste que le désespoir éternel d'en avoir abusé

Mais ces grandes instructions surprennent Pilate et ne le changent pas. Le Sauveur venait de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité, qui entendent sa voix; que les amateurs de la vanité et du mensonge ne comprennent rien à sa doctrine; que, pour entendre la sainteté et la sublimité de ses maximes, il faut les aimer, et que l'amour seul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'est-ce que la vérité, lui répond ce magistrat infidèle: *Quid est veritas?* (*Ibid.*, 38.) Et n'attendant pas même la réponse de Jésus-Christ, il nous fait comprendre que la connaissance de la vérité est rarement une affaire sérieuse pour la plupart des grands; que les discours qu'ils tiennent là-dessus sont plutôt des discours oiseux, que des désirs de s'instruire; que s'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connaître leurs devoirs que pour chercher des suffrages à leurs passions; que les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux, parce que personne ne les aime assez pour oser leur déplaire, et que par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de sainteté et de grandeur dans les réponses de Jésus-Christ, est pour Pilate un langage nouveau qui le touche et qui le frappe; il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel, mais il ne délivre pas l'innocent; il se contente de demander qu'on le délivre ou qu'on le dispense de le condamner; toujours flottant entre le devoir et la fortune, toujours voulant ménager et l'équité et la passion. Mais tous les tempéraments en matière de devoir sont à craindre; vouloir tout concilier, c'est tout perdre; inventer des adoucissements, quand la loi est claire et précise, ce n'est pas sauver la règle, mais nos passions; tout accord entre le mensonge et la vérité se fait toujours aux dépens de la vérité même, et l'Evangile surtout est une doctrine qui propose des règles et non pas des expédients.

Enfin, dernière démarche injuste de Pilate. Effrayé encore des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode, sous prétexte que, le Sauveur étant Galiléen, c'était à ce prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoie-t-il à un autre qui peut-être le condamnera, sans l'informer en même temps de son innocence? Hérode le reçoit au mi-

lieu de sa cour; mais ce n'était point là que Jésus-Christ devait s'attendre à trouver des défenseurs et des partisans de sa doctrine. Jésus-Christ se tait, il ne loue pas Hérode, il ne vante pas la magnificence de sa cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son règne, et il est méprisé. Les grands veulent qu'on les loue; ils regardent comme un mépris la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges; et s'ils paraissent quelquefois aimer et protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien, que les faiblesses de leur vertu, c'est-à-dire, leurs adulations et leur complaisance. Hérode attend de Jésus-Christ des signes et des prodiges; et dans cette attente, il le voit arriver avec joie; ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau; car les princes et les grands se font tout au plus de la religion, un spectacle qui les amuse, et non pas une affaire sérieuse qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt comme un insensé d'une robe blanche, et dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions et des insultes de toute une armée, Jésus-Christ est ramené chez Pilate. Il sort de la cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connaître. La cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jésus-Christ; on y donne un air de dérision à ses maximes; en vain un grand exemple les autorise, le vice y garde plus de mesures, mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le prétoire, et voyons, en dernier lieu, la malice des hommes, consommée dans la barbarie des soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate, toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avait trouvé en lui aucun sujet de mort, mais toujours plus lâche et plus timide, ordonne contre Jésus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves; il espère par ce supplice satisfaire à la haine des Juifs et conserver en même temps la vie à un innocent. Jésus est donc livré à la fureur des soldats, et c'est ici, mes frères, où je veux que votre foi supplée à mon discours. Il servirait de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jésus-Christ souffrant le modèle de vos mœurs et le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré, on le dépouille : celui qui était revêtu de la lumière comme d'un vêtement n'est plus ici couvert que de sa confusion, et, par la honte profonde de sa nudité, il répare vos scandales et vos indécences, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups : ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre; la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit-Saint, et la force manque plutôt à ces sacriléges que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infâme, on le revêt d'une robe de pourpre, on met en ses mains accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau; on enfonce profondément sur son chef sacré une couronne d'épines, on jette sur son visage un voile ignominieux, on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision et d'insulte. Ah! dérobons à notre douleur des indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir; détournons les yeux des soufflets sacriléges dont on le charge, des crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux que les anges ne regardent qu'en tremblant et que tant de rois et de prophètes avaient souhaité de voir. Père juste! c'est ici où il fallait glorifier votre Fils, comme sur le Thabor, et l'environner d'une nuée de gloire pour le dérober à de si indignes outrages; mais vous ne le connaissez plus, et sa confusion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné, déchire son chef auguste; le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste; ces traits divins, qui le rendaient le plus beau des enfants des hommes, sont effacés; ces regards puissants et terribles, qui pouvaient convertir il n'y a qu'un moment des disciples infidèles, ou renverser des sacriléges au jardin des Oliviers, sont éteints; cette face, qui fera dans le ciel la joie des bienheureux, n'est plus qu'une masse hideuse et sanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur. Et voilà le spectacle qu'un juge barbare produit devant les prêtres et le peuple assemblés autour de son palais. Jésus-Christ, dans ce déplorable état, paraît hors du prétoire : Voilà l'homme, leur dit-il, *Ecce homo* (*Joan.*, XIV, 5.) Saints rois, sortis du sang de David! prophètes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre! est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir? voilà donc l'homme? *Ecce homo;* voilà donc enfin le libérateur promis à vos pères depuis tant de siècles? voilà le grand prophète que la Judée devait donner à la terre? voilà le désiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos justes, la consolation de la Synagogue, la gloire d'Israël, la lumière et le salut de tous les peuples? *Ecce homo*, voilà l'homme, le reconnaissez-vous à ces marques honteuses?

Mais laissons ces furieux demander encore, comme une grâce, que son sang soit sur eux et sur leurs enfants; laissons-les accomplir, en rejetant le Libérateur, tout ce qui avait été prédit, et justifier son ministère en refusant de croire en lui. Souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs : c'est à vous-mêmes, mes frères : *Ecce homo;* voilà l'homme, voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer? jetez les yeux sur Jésus-Christ si honteusement frappé et

meurtri pour vous : voilà l'homme, *Ecce homo.* Si l'injustice vous a dépouillés de vos biens et dégradés de vos honneurs et de vos titres, voyez le successeur de tant de rois, dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, dégradé jusqu'au-dessous des plus vils esclaves, et ne conservant de tous ces titres glorieux et immortels que celui d'homme qu'on lui donne encore et dont les plaies et le sang qui le couvrent lui ont fait presque perdre la figure : qu'avez-vous à dire? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si la calomnie vous noircit, écoutez les impostures dont on le charge : oseriez-vous encore vous plaindre? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si les devoirs de la vie chrétienne lassent quelquefois votre faiblesse, si vous vous dites en secret que la vertu n'est pas si austère que nous le publions, voilà votre réponse : voyez si vous avez résisté jusqu'au sang, étudiez dans cette image la mesure de vos devoirs; c'est un homme comme vous qu'on vous propose et qui n'est homme que pour vous : *Ecce homo*, voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage et la consommation de votre iniquité et de votre ingratitude, si vous êtes pécheur; voilà l'acte barbare que vous renouvelez toutes les fois que vous consentez au crime; voilà le corps que vous déshonorez quand vous souillez le vôtre; voilà le chef auguste que vous couronnez d'épines quand les images de la volupté, retracées avec complaisance, font sur votre esprit des impressions dangereuses; voilà les dérisions que vous réitérez quand vous donnez du ridicule à la piété des justes; voilà la chair sacrée que vous percez quand vous déchirez la réputation de vos frères; en un mot, voilà votre condamnation et votre ouvrage : voilà l'homme, *Ecce homo.* Ce spectacle peut-il vous laisser insensible? faut-il qu'il meure encore sur le Calvaire? voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs et demander encore qu'on le crucifie? Vous croyez, dit saint Augustin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix est aujourd'hui consommée? vous vous trompez, c'est la vôtre; si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités, si vous méprisez dans sa gloire celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse, si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui était ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei; sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei.* (S. Aug., *Enarr. in Psal.* VII.)

TROISIÈME PARTIE.

Mais que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances, et, après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Père dans son agonie, à la malice des hommes dans le prétoire, que ne puis-je vous le montrer sur le Calvaire entre les mains même de son amour, et vous faire voir que sa mort est une consommation parfaite !

Oui, mes frères, ne cherchons que dans son cœur les raisons et les motifs de son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la faiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort; c'est son amour. *Il s'est livré pour moi*, dit l'Apôtre (*Gal.*, II, 20), *et s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert.* En vain les peuples et les rois de la terre auraient conspiré contre le Christ, si son amour n'eût été d'intelligence avec eux, leurs conseils auraient été confondus et tous leurs efforts inutiles.

Mais *Jésus-Christ ayant aimé les siens*, dit l'Evangéliste, *il les aima jusqu'à la fin.* (*Joan.*, XIII, 1), comme un père tendre, dont la tendresse envers ses enfants redouble lorsqu'il est sur le point de quitter la vie; il consomme donc son amour en mourant, et cet amour divin, qui brûle dans son cœur, est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret, même après sa mort, de s'immoler sans cesse; qu'il célèbre la préparation de sa mort en la retraçant sous des signes mystiques; qu'il applique le prix de son sang en le leur faisant boire par avance; qu'il dédommage ses disciples de sa perte en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du sacrement adorable; que, ne pouvant mourir sans les abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver du don de son Esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, et demeure en même temps avec eux jusqu'à la consommation des siècles, pour ne pas les laisser orphelins et afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul; qu'il demande qu'on épargne ses disciples : *Sinite hos abire* (*Joan.*, XVIII, 8); qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourments, et qu'il est plus occupé et plus touché des maux qui menacent Jérusalem que du supplice affreux que cette ville infidèle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de sa croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse où son amour et son innocence vont l'immoler, et, comme touchées de l'excès de ses peines, les filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle : *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes; des jours vont venir où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté* (*Luc.*, XXIII, 28, 29); son amour lui cache l'objet affreux de la croix sur laquelle on va l'attacher, et ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs, ce sont vos infidélités et les malheurs qui vous menacent : *Ne pleurez pas sur moi*, vous dit-il aujourd'hui, chargé de sa croix et allant consommer son sacrifice; *pleurez plutôt sur vous-mêmes.* Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances; attendrissez-vous

plutôt sur le triste état de votre âme et sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien triompher de la mort; mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si longtemps la mort à votre âme, qui trouble votre repos, qui vous laisse souhaiter votre conversion, et qui y met toujours un obstacle invincible? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien sortir glorieux du tombeau, pour ne plus mourir; mais vous, sortirez-vous jamais de cet abîme profond où vous êtes ensevelis depuis tant d'années? ne vous en tiendrez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles qui ne paraissent vous relever, dans l'intervalle de la solennité, que pour vous voir retomber d'abord après avec plus de honte et de faiblesse? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Ah ! il ne me sera pas difficile de briser les chaînes dont vous me voyez lié et d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma croix ; mais vous, romprez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur, ces liens que l'âge et les penchants ont fortifiés, que vous viendrez, en ces jours saints, porter au pied de mes autels, et dont la grâce de mes sacrements ne fera que resserrer les nœuds funestes, par le crime de la profanation dont vous allez vous rendre coupables en y participant avec un cœur impénitent ? Ne pleurez donc pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.*

Amour si généreux que, attaché sur la croix, il prie pour ceux-mêmes qui le crucifient; il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père; il lève sa voix mourante : *Mon Père, pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (*Luc.*, XXV, 34) ; il offre tout son sang pour laver leur crime, et la croix même où ils l'ont attaché, est l'autel sacré où il veut les réconcilier avec son Père. O mon Sauveur ! vous mourez pour vos ennemis: et nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos frères !

Amour si triomphant, que, sur le point d'expirer, il se forme encore un disciple. Sa parole n'est point liée avec lui : il jette sur un scélérat, qui expire à ses côtés, un regard de miséricorde ; ses yeux mourants, et déjà éteints, peuvent encore triompher des cœurs : ce roi, honteusement dégradé, promet encore des royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang, et qui, sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience ! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent ! attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous; ses derniers soupirs et les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère : *Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 26, 27.) Il se tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur ; il la voit au pied de sa croix, plongée dans une mer de tribulation et d'amertume ; ses yeux déjà éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marie et son Fils qui expire ! quels témoignages douloureux et secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation ! quel glaive de douleur perce alors l'âme de cette mère affligée ! que de sacrifices invisibles ! que de douleurs inexplicables dans ce moment ! et qu'il en devait coûter à Marie pour être la mère de son Dieu ! Mais, dans son accablement, elle adore la main qui la frappe ; elle offre cette hostie innocente qui expire, à la justice de son Père ; elle entre dans les intérêts de tous les hommes qui avaient besoin de ce grand sacrifice , et nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, et que les vues de la foi sont une source inépuisable de consolation pour les âmes affligées.

Enfin, Jésus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre, tout étant consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour; le grand sacrifice offert, et toutes les figures anciennes accomplies ; Jérusalem ayant comblé la mesure de ses pères ; tous les oracles des prophètes développés; le véritable culte établi; la gloire de son Père vengée ; le cours de son ministère fini ; ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour, il déclare que tout est accompli : *Consummatum.* (*Joan.*, XIX, 80.) Il baisse la tête, il pousse vers le ciel une forte clameur, il expire, et rend à son Père l'âme et l'esprit qu'il avait reçus de lui. Laissons le soleil s'éclipser, la terre se couvrir de ténèbres, les rochers se briser, les sépulcres s'ouvrir, toute la nature se confondre, les ennemis mêmes du Sauveur le confesser et le reconnaître : je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles : Jésus-Christ, que son amour vient d'immoler pour nous, est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la croix, et ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances ; il meurt votre libérateur, il meurt à votre place, il meurt dans le temps, afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité ; il meurt parce qu'il vous aime , il meurt parce que vous ne l'aimez pas. Votre tendresse, votre douleur, votre reconnaissance peuvent-elles ici se prescrire des bornes , et n'êtes-vous pas un anathème, si vous n'aimez pas Jésus-Christ crucifié ?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la croix, et nous croirons en vous.* (*Matth.*, XXVII, 32.) Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent : C'est parce que vous êtes monté sur la croix, ô mon Sauveur ! c'est parce que vous y expirez aujourd'hui, et que vous préférez à la droite de votre Père, ce trône d'ignominie pour y être

notre hostie et notre pontife ; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous, de vous regarder comme notre médiateur, et de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré, où vous êtes la seule espérance de votre peuple; attirez-nous-y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis; plus vous nous paraissez rassasié d'opprobres, plus notre foi s'augmente, plus notre espérance est ferme, plus notre amour s'enflamme. Tant de peines et de souffrances offertes pour nous pourraient-elles nous être inutiles? auriez-vous racheté nos âmes d'un si grand prix, si vous aviez voulu les laisser périr! et seriez-vous mort avec tant d'ignominie, si, en participant à votre croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité? Ainsi soit-il.

## SERMON XLI.

### *Pour le jour de Pâques.*

#### SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur ; mors illi ultra non dominabitur. (*Rom.*, VI, 9.)

*Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort n'aura plus d'empire sur lui.*

La victoire que Jésus-Christ remporte aujourd'hui sur la mort et sur le péché lui assure enfin pour toujours le prix de ses souffrances, le fruit de son ministère, la consommation de son œuvre, la durée de son Eglise, la fidélité de ses disciples, la vie immortelle de son corps glorieux, la conquête de l'univers, le triomphe de la croix, et le salut de toutes les nations de la terre.

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité qu'il laisse dans le tombeau, et dont il ne s'était chargé que pour en délivrer à jamais ce corps mystique qui doit monter avec lui dans le ciel pour y glorifier éternellement la sainteté de son Père. Tout ce qu'il avait encore de mortel et de terrestre a été attaché à la croix : mort une fois, il ne mourra plus désormais ; la puissance que le Père lui donne aujourd'hui ne lui sera plus ôtée ; son nouveau règne ne finira plus, et sa vie glorieuse et ressuscitée n'aura plus d'autres bornes que celles des siècles éternels et de la gloire de Dieu même : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.*

Voilà, mes frères, le grand caractère de la résurrection de Jésus-Christ, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'avaient été ressuscités par son ministère ou par celui des prophètes, que pour mourir encore; et l'endroit principal par où saint Paul nous la propose pour modèle : *Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus.* D'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché à la vie de la grâce en ces jours saints, par la participation aux sacrés mystères, est si peu constante et si peu durable? d'où vient que la grâce du temps pascal ne fait que des conversions passagères; que notre nouvelle vie n'est jamais que d'un instant ; et que nos anciennes passions attendent à peine la fin de la solennité pour reprendre leur premier empire?

Cherchons, mes frères, les raisons d'un malheur si commun et si déplorable : avoir connu les sources du mal, c'est en avoir déjà trouvé le remède. Vous ne persévérez pas dans la vie nouvelle et ressuscitée, où la grâce des sacrements vient de vous établir? premièrement, parce que vous n'évitez pas avec assez de soin tout ce qui peut ou l'affaiblir en vous, ou vous la faire perdre; secondement, parce que vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour la conserver; troisièmement, enfin, parce que vous manquez de réparer tout ce qui devait l'être, et sans quoi votre nouvelle vie ne pouvait être durable.

Et voilà, mes frères, les trois causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité : les précautions négligées, première cause ; les résolutions violées, seconde cause ; les réparations omises, dernière cause. Développons ces trois vérités, après avoir imploré le secours de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie en chantant avec l'Eglise : *Regina cœli.*

#### PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je n'ignore pas, mes frères, qu'une des causes les plus ordinaires des rechutes, après la solennité sainte, c'est que la pénitence n'avait pas été sincère et véritable. On ne se corrige point, parce qu'on ne s'était pas converti : il n'y a aucun changement dans les mœurs, parce qu'il n'y en avait point eu dans la volonté, et les sacrements nous laissent toutes nos passions, parce que nous les avions toutes portées aux pieds du tribunal sacré, sans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cause si commune, parce que nous en avons déjà parlé ailleurs, et que de plus elle ne regarde que les pécheurs que la grâce du temps pascal n'a pas ressuscités, qui ont trouvé une nouvelle mort dans les sacrements, loin d'y trouver une vie nouvelle, et que les crimes où ils tombent ensuite ne sont pas des rechutes, mais la continuation des mêmes désordres.

Je suppose donc, mes frères, que la plupart de ceux qui m'écoutent ont voulu de bonne foi retourner à Dieu dans cette solennité sainte; qu'un cœur brisé et humilié les a préparés à la grâce des sacrements, et qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle et ressuscitée, promise à ceux qui étaient déjà morts avec Jésus-Christ par la douleur d'une sincère pénitence : je suppose que les vérités saintes, entendues durant ces jours de salut, que les lumières nouvelles nées dans vos cœurs, que des sentiments de grâce formés par le Saint-Esprit ; que la lassitude des passions, que les dégoûts du monde, que le vide des plaisirs, que la chimère des espérances, que la tristesse secrète du crime, que tout cela ensemble a formé au dedans de vous une résolution nouvelle de rompre enfin des chaînes trop longtemps

portées, et de chercher dans le service de Dieu, et dans des mœurs plus pures, une paix et des consolations que le monde n'a jamais pu vous donner.

Or, je dis que la première cause de vos rechutes, après des démarches de pénitence qui semblaient promettre une vie toute nouvelle, est dans les précautions négligées; je dis, les précautions de nécessité et les précautions de pure sûreté.

J'appelle précautions de nécessité, la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons une chute inévitable; la présence et l'assiduité auprès des objets auxquels nous tenons par des passions injustes; les plaisirs et les sociétés où l'on ne se propose que le crime, les familiarités et les libertés où la perte de la grâce est sûre; en un mot, certaines situations incompatibles avec le salut.

Et voilà, mes chers frères, où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amendement et de conversion. On se promet à soi-même plus d'attention et de fidélité dans ces occasions dont nous venons de parler; on se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre; on se fait à soi-même mille raisons spécieuses pour ne pas s'en éloigner. Des raisons de bienséances; ce seraient des discours publics si l'on venait à rompre tout d'un coup, et on ne veut pas s'y exposer : des raisons de devoir; ce sont des liens et des engagements indispensables, et on ne saurait les rompre : des raisons de prudence; ce serait un éclat, et on veut l'éviter : des raisons de fortune; ce serait ruiner sans ressources ses affaires, et on ne peut pas tout abandonner : des raisons d'impossibilité prétendue; on n'en est pas le maître, et Dieu ne demande que ce qui dépend de nous : enfin, des raisons même de religion; on ramènera peut-être à Dieu ceux qui nous en ont éloignés autrefois, et l'on ne voit pas de mal à l'essayer.

Or, mes frères, le mystère de Jésus-Christ ressuscité va nous fournir, pour confondre ces vains prétextes, de grandes règles et des instructions importantes. En effet, n'ayant plus rien à craindre après sa résurrection et dans sa vie nouvelle, de la fureur de ses ennemis, il ne vient pas cependant encore s'exposer au milieu de Jérusalem; il n'apparaît qu'à ses disciples, il ne se montre que dans les lieux solitaires et écartés, et, comme si la nouvelle vie qu'il a reçue au sortir du tombeau, était encore sujette à la mort, il ne l'expose plus à la malice des Juifs, pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu, et qu'exposer la grâce à des périls certains, c'est l'avoir déjà perdue.

Et certes, mes frères, je ne vous dis pas, premièrement, qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir; que sa protection deviendra le prix de votre témérité, et que ses grâces seront la récompense de la transgression de ses ordres.

Je ne vous dis pas, en second lieu, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici et qui peut encore le devenir pour nous : un crime, parce que, aimer le péril, c'est aimer tout ce qui conduit à la chute; un crime, parce que ne pas craindre de retomber, c'est ne faire aucun cas de la grâce qui nous a relevés; un crime, parce que ne vouloir pas s'éloigner des occasions, c'est aimer encore tout ce qui les rend funestes à l'innocence; un crime, parce que recevoir avec plaisir ce qui a fait tous nos malheurs, c'est n'être pas fâché d'avoir été coupable; un crime, parce que ne pouvoir perdre de vue tout ce qui réveille les passions, c'est les porter encore toutes dans le cœur; un crime, enfin, parce que chercher soi-même à combattre, c'est toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas, en dernier lieu, que votre propre expérience vous devrait ici tenir lieu de preuve; que mille fois dégoûté de votre passion et de l'objet infortuné qui l'avait allumée dans votre cœur, rebuté de ses caprices et de ses inconstances, déchiré de remords, résolu enfin de rompre des liens injustes, sa seule présence vous a fait oublier vos dégoûts et vos projets : un instant de péril a renoué vos chaînes; toutes vos résolutions ont échoué contre cet écueil fatal, et que la même occasion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le danger deviendra moindre.

Et je vous dis, de la part de Dieu, que toute disposition qui nous conduit au péril est profane et criminelle; que plus la grâce a opéré dans notre cœur des désirs d'une vie nouvelle, plus nous devons craindre d'exposer son opération et les miséricordes du Seigneur sur notre âme; que la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre faiblesse; et qu'enfin ce qui fait le crime dans les périls, n'est pas l'intention d'y succomber, c'est l'imprudence et la témérité qui les cherche.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce serait un éclat qui réveillerait l'attention du public et qui donnerait lieu à des soupçons, dont jusqu'ici vous avez su vous défendre.

Et je vous dis, de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense et que ces soupçons, que vous voulez éviter, naissent plus de vos assiduités qu'ils ne naîtront de votre éloignement et de votre fuite; que plus vous différez, plus vous accoutumez les yeux du public, et par là plus vous rendez la rupture difficile et l'éclat inévitable; et qu'enfin un homme qui est au milieu des flammes, n'examine pas tant pour se sauver; que la promptitude de sa fuite prévient toutes ses réflexions, et qu'il suffit de sentir qu'on va périr pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagements indispensables de bienséance et de devoir qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu que votre premier devoir est de lui obéir et de sauver votre âme; que tout engagement incompatible avec le salut n'engage point; que nul n'est obligé malgré lui de périr; et qu'enfin on peut se faire une bienséance de la règle et de la vertu, mais qu'il est insensé de vouloir s'en faire une du désordre et du vice même.

Vous dites que ce serait ruiner sans ressource votre fortune et vos affaires, et que Dieu n'exige pas qu'on en vienne à cette extrémité.

Et je vous dis de la part de Dieu qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son âme; que la plus grande fortune d'un chrétien est de faire son salut; qu'on a tout quand on a la grâce; que c'est avoir perdu la foi, d'aimer mieux risquer son salut éternel qu'une fortune de boue, et qu'enfin, quand on a trouvé Dieu, on ne saurait plus rien perdre, à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de sa part qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous: qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire; que l'impossibilité prétendue de nos devoirs est toujours dans les prétextes de nos passions, et jamais dans nos devoirs mêmes; et qu'enfin, les obstacles prouvent seulement qu'il est difficile de se sauver, mais non pas qu'il est permis de se perdre.

Vous dites enfin que, dans les nouveaux sentiments que Dieu vous donne, vous voudriez les inspirer aux personnes qui vous ont séduit, et que la part qu'elles ont eue à vos dérégiements les rendra plus sensibles à vos discours et à vos exemples.

Et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide et pasteur de votre frère? Vous n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déjà à donner la main aux autres? A peine êtes-vous néophyte dans la foi, et vous voulez déjà en devenir l'apôtre? Mais le Seigneur vous a-t-il permis d'exposer votre salut, sous prétexte d'empêcher que votre frère ne périsse? Dieu demande-t-il de vous que vous commenciez par corriger les passions d'autrui ou par pleurer vos passions propres? Un lépreux qui veut remédier à la lèpre de son frère ne le purifie pas, mais achève de se souiller lui-même; un zèle qui cherche les périls n'est pas un zèle du salut d'autrui, mais une indifférence criminelle pour son salut propre.

Et qui êtes-vous, pour vouloir être déjà un instrument des miséricordes du Seigneur sur les âmes? les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite et la prière. Attendez que Dieu vous envoie pour entreprendre son œuvre; préparez, par de longs exemples, l'efficace à vos discours; édifiez longtemps vos frères, avant que d'oser les exhorter; achetez, par une longue fuite, le droit de les voir sans danger; et souvenez-vous que les complices de nos passions ne sauraient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous rassurez-vous sur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler et toutes les occasions certaines de crime; que celles au milieu desquelles vous vivez maintenant, sont plutôt des dissipations inévitables dans le monde, que des périls; qu'elles font peu d'impression sur votre cœur; que le long usage leur a ôté, par rapport à vous, tout ce qu'elles pourraient avoir de venin pour les autres; qu'au fond, à moins de se condamner à une retraite entière, on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde d'une certaine façon et d'entrer dans certains plaisirs; que vous en sortez toujours comme vous y êtes entré, et que si quelquefois vous vous laissez aller, c'est plutôt une faiblesse qui est en vous, qu'un venin qui se trouve dans la chose même : seconde illusion qui devient un principe certain de rechute, et seconde sorte de précautions qu'on néglige après la pénitence; les précautions de pure sûreté.

Or, mes frères, une âme qui revient à Dieu après les égarements du monde et des passions, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles; l'esprit rempli de préjugés et de ténèbres; l'imagination souillée de mille images impures; la volonté affaiblie par une longue servitude; les sens déréglés par un long usage de plaisirs; la chair rebelle et indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire; tout est encore malade, faible et languissant dans une âme depuis longtemps esclave du péché et depuis peu arrivée à l'heureuse liberté de la justice; et la grâce qui a guéri ses plaies lui en a encore laissé les impressions et les faiblesses, c'est-à-dire les cicatrices prêtes à se rouvrir à la première occasion.

Je dis donc que dans ce nouvel état de justice, la grâce ne peut se conserver que par des précautions infinies; que toutes vos passions n'étant encore qu'à demi éteintes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un souffle est capable de vous renverser et de vous abattre.

Cependant vous voulez vivre au sortir des sacrements, où la grâce vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des justes solidement établis et qui n'auraient plus rien à craindre. Vous fuyez peut-être les occasions qui vous ont séduit; vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire; le crime vous alarme, le danger ne vous touche pas; vous vous faites à vous-même un plan de conduite d'où vous ne bannissez que vos malheurs passés; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'autres routes; les jeux, les spectacles, la vie inutile, la familiarité des entretiens,

la licence des discours, la sensualité des tables, les soins de l'ambition, l'amertume des jalousies et des concurrences, vous ne changez rien au fond de votre vie, vous n'en voulez retrancher que le désordre; les sources, les attraits, les routes qui y mènent, vous les laissez; vous ne poussez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle; vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber; que vivre dans la grâce, ce n'est plus vivre dans le péché, et que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier, et un changement universel de conduite.

Or, Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle, tout est nouveau et changé en lui, ses plaies mêmes sont devenues des rayons de gloire et des marques d'immortalité; ce n'est plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités et de nos misères; c'est un roi glorieux, qui mène en triomphe les principautés et les puissances; en un mot, sa résurrection est une vie toute nouvelle, un ministère nouveau, une rédemption et une justification nouvelle; tel est le modèle d'une vie ressuscitée

En effet, mes frères, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grâce. Car, premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule de notre cœur, si nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle, si nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous possèdent, les inégalités qui nous entraînent; en un mot, si tout ce qui est en nous est péché, ou source de péché, hélas! pouvons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes? Un malade qui porte déjà un poison lent dans le sein, n'a-t-il rien à craindre d'un air contagieux et funeste à la santé la mieux établie? et pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocents pour nous, puisque nous nous sommes sans cesse un danger à nous-mêmes?

En second lieu, le passé devrait ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir: la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances; la révolution de chaque année vous a presque toujours trouvé en ce saint temps, touché de vos crimes et résolu de vivre plus chrétiennement; d'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice, vous n'avez jamais pu l'achever? d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux, et qu'après vous être répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité, le lendemain vous a toujours retrouvé infidèle? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venaient de vous voir périr; vous vous interdisiez certaines occasions, où la chute n'aurait pas été douteuse pour vous; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyez seules essentielles, vous êtes toujours retombé? N'est-ce pas que comptant d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvait y conduire, et que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avait conduit à le perdre?

Je veux que vos résolutions soient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, votre cœur plus touché, et que cette démarche de changement semble promettre plus que toutes les autres: en vain les dispositions paraissent différentes, les suites seront encore les mêmes. Ce qui fait persévérer dans la grâce, n'est pas la vivacité des sentiments qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient, ce n'est pas une certaine ardeur qui commence, c'est la vigilance qui poursuit. Les premières impressions de la grâce, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes; le premier goût de Dieu, nous trouvant lassés et dégoûtés du monde, nous saisit et nous transporte; plus même les passions avaient eu d'empire sur nous, plus la grâce d'abord nous attendrit et nous touche; le cœur, accoutumé aux sentiments les plus vifs, ne sent plus rien que d'extrême et les premières larmes dans le pécheur qui va retomber, sont souvent plus vives et plus abondantes, que dans le pécheur qui persévère.

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle; la vie chrétienne n'est pas dans des sentiments passagers, elle est dans une fidélité constante et durable; ce n'est pas une saillie d'un cœur facile à s'attendrir, c'est une disposition stable de foi et de componction; ce n'est pas une étincelle qui s'évanouit aussitôt, c'est une lampe ardente et luisante, que les vents des tentations éteignent difficilement et qui nous montre longtemps la vérité et les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables; que, destiné par votre naissance ou par votre rang, à vivre au milieu du monde et de la cour, vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part; qu'il faut suivre les usages établis, ne pas reculer à certaines propositions de peur de paraître extraordinaire; et qu'en un mot, si vous étiez à vous, il vous serait aisé de vous faire un plan de vie tel que nous pourrions le souhaiter; mais qu'étant redevable à tous ceux presque qui vous environnent, il faut vous prêter et remplir les devoirs et les bienséances attachées à votre état.

A cela, je vous réponds moi-même qu'il est vrai, que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard; que Pierre sur les flots, où Jésus-Christ lui avait ordonné de marcher, était plus en sûreté que Jonas dans le navire même où son in-

fidélité l'avait conduit; que Daniel, au milieu des lions dévorants, avait moins à craindre que ce prophète infidèle sur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours; que ce qui fait la sûreté, n'est pas précisément la situation ou nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place; qu'ainsi il faut bien distinguer les périls attachés par l'ordre de la Providence à notre état, de ceux que notre goût et nos penchants y cherchent, et que si nous voulons être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent.

Je vous réponds encore, qu'il y a presque plus d'occasions de vertu, que de chûte, attachées à vos charges, à votre état, aux soins publics; et que si vous vouliez en remplir toutes les obligations, en souffrir tous les assujettissements, en supporter les contre-temps, en étudier les révolutions et les vicissitudes, en rapporter à Dieu les peines, les dégoûts et les contraintes, vous trouveriez dans la vie du monde et de la cour, plus de leçons et de moyens de salut, que dans celles des cloîtres et des déserts. Mais vous ne comptez parmi vos devoirs, que les périls que vous aimez et qui n'en sont pas; et vos devoirs véritables, vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires, dont vous pouvez vous dispenser à votre gré.

Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels vous vivez, ne font aucune impression marquée sur votre cœur; et qu'ainsi il n'est point de loi qui puisse vous les interdire.

Mais je pourrais vous répondre premièrement, que les impressions sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus insensibles; qu'on se défie des sentiments marqués et profonds, et qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même, mais qu'on s'endort sur ceux qui ne font que nous affaiblir, qu'amollir le cœur, que nous inspirer des sentiments vagues de tendresse, qu'insinuer le venin, que nous préparer à toutes les passions, que nous remplir d'images vaines et frivoles, que nourrir notre esprit de maximes passionnées et lascives, et que souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particulière, n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse et plus universelle.

Je pourrais vous répondre encore, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, et qui nous persuade que nous n'y courons point de risque, n'est pas une marque que nous en sortions innocents, mais que nous y sommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impression sur nous, n'en font presque plus de sensible; le long usage des plaisirs leur a ôté, à notre égard, le privilége de nous toucher vivement, sans leur ôter celui de nous corrompre, ils nous souillent et nous infectent sans nous piquer; comme un corps déjà engourdi par le venin de la première piqûre que lui a faite le serpent, reçoit la seconde sans en sentir la douleur. Le mal n'est pas si grand, quand on se trouve encore sensible; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur: l'insensibilité qui nous rassure est donc plutôt un engourdissement qui vient de corruption, qu'une force qui naisse de la vertu, c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence.

Enfin je pourrais vous répondre: Vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur, et que les périls contre lesquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours insensible; mais d'où vient donc que lorsque vous venez enfin nous ouvrir votre conscience au tribunal sacré, et avouer à nos pieds des chutes qui vous couvrent de confusion, vous nous alléguez si fort votre faiblesse, pour excuser vos égarements? d'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur, qui malgré vous s'emporte et vous échappe? d'où vient que vous nous faites tant valoir alors le malheur d'un tempérament fragile, et dont vous n'êtes presque plus le maître? d'où vient qu'alors vous nous avouez que tout est danger pour vous; que ce qui serait innocent pour les autres devient, par la corruption de votre cœur, criminel à votre égard; que vous n'avez jamais su résister; que vous donnez à la complaisance ce que l'inclination refuse; qu'il faudrait vous retirer dans un désert pour être en sûreté; que toutes vos résolutions n'ont jamais été plus loin, que jusqu'au premier péril qui les a attaquées, et que vous pouvez bien répondre de la sincérité et de la bonne foi de vos promesses, mais que vous ne sauriez répondre de vous-même? Vous exagérez votre faiblesse, quand il s'agit d'excuser vos crimes passés, et vous voulez qu'on vous croie fort, dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu! mes propres malheurs ne devraient-ils pas suffire ici pour m'instruire? en vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidèle; j'ai toujours éprouvé qu'on le voulait en vain, tandis qu'on voulait encore s'exposer au milieu des flots et des écueils; et tous mes projets de fidélité n'ont jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages: *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me.* (*Psal.* LXVIII, 38.) O mon Dieu! vous seul savez que, le plus faible des hommes, je me suis fait une gloire insensée de braver tout haut les périls, tandis qu'en secret je rougissais de ma confusion et de ma faiblesse: *Deus, tu scis insipientiam meam, et confusionem meam.* (*Psal.* VI, 20.) Arrachez-moi vous-même du milieu de ces objets, où à peine relevé de ma chute, vous m'avez vu retomber à l'instant: tirez-moi de cette boue où je ne saurais marcher, sans enfoncer tous les jours davantage:

*Eripe me de luto, ut non infigar.* (*Psal.* VI, 15.) Ne laissez plus mon cœur entre les mains de ma légèreté et de mon inconstance : je sens que malgré toutes les promesses que je vous fais d'être à vous, le premier péril va me retrouver encore infidèle; fixez enfin les incertitudes de mon âme; délivrez-la de sa propre instabilité : *Intende animæ meæ, et libera eam.* (*Ibid.*, 19.) Il est bien plus dangereux de pouvoir vous oublier un moment après qu'on vous a aimé, que de ne pas vous aimer encore; je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent votre colère sur ma tête, que mes soupirs et mes promesses tant de fois violées, ne soient à vos yeux comme des dérisions et des outrages, et que les flots qui m'agitent depuis si longtemps, ne me creusent enfin eux-mêmes un éternel précipice : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum.* (*Ibid.*, 16.) Et voilà la seconde excuse de nos rechutes, les résolutions violées.

SECONDE RÉFLEXION.

Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses. Il avait promis à son Père de le glorifier s'il le délivrait de la mort; de faire connaître son nom à toute la terre, et de lui former partout des adorateurs en esprit et en vérité; il avait promis à ses disciples de les revêtir de la vertu du Très-Haut, de leur donner une force et une sagesse, à laquelle le monde entier ne pourrait résister; de les établir les maîtres de la mort et de la vie; il leur avait promis la conquête de l'univers, les clefs du ciel et de l'enfer, la conversion des peuples et des césars, le triomphe de la croix, le renversement des idoles, l'établissement de la science du salut sur la terre. Ces promesses étaient magnifiques : mais à peine est-il ressuscité, qu'elles commencent à s'accomplir, et si le miracle de sa résurrection justifie la vérité de ses promesses, on peut dire que l'accomplissement de ses promesses est la preuve la plus décisive du miracle de sa résurrection.

Or voilà, mes frères, la seconde instruction que nous fournit ce mystère. Nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré où nous avons trouvé une nouvelle vie; les accomplissons-nous après être ressuscités? et peut-on dire de nous comme de Jésus-Christ, que le miracle de notre résurrection et de notre nouvelle vie prouve la sincérité de nos promesses passées, et que l'accomplissement de nos promesses, est le témoignage le plus certain du miracle et de la vérité de notre vie nouvelle? Seconde cause de nos rechutes, les promesses et les résolutions violées.

Oui, mes frères, lorsque touchés du désir d'une vie plus chrétienne, lassés du monde et de nos passions, nous sommes venus les détester en ces jours de salut aux pieds de Jésus-Christ, nous nous sommes prescrits à nous-mêmes mille moyens de conserver la grâce, sans lesquels il ne nous paraissait pas possible de persévérer dans la voie de Dieu; nous avons fait mille projets sur toute la conduite de notre vie, nous avons marqué en détail un remède à chacun de nos maux : la fuite, à certains périls; la fermeté, à certaines complaisances; la retraite, à certaines dissipations; la modestie, à certaines indécences; le silence et la circonspection, à certains discours; la charité, à certaines antipathies; le retranchement et la règle, à certaines superfluités; l'usage de la prière et les pratiques de la piété, à certaine inutilité de vie; la fréquentation plus exacte des sacrements, à notre paresse; enfin, éclairés alors sur tous nos besoins, sentant vivement toutes nos plaies qui saignaient encore, nous leur avons préparé à chacune son remède; et pénétrés des miséricordes de Dieu sur nous, qui voulait bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés; de sa patience, que la durée de nos crimes n'avait pu rebuter; de sa sagesse, qui avait fait servir à notre salut nos passions mêmes; nous avons fait mille résolutions de fidélité que nous avons scellées de nos soupirs et de nos larmes.

Cependant ces résolutions si essentielles à notre salut, n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : semblables à ces projets spécieux, qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, et dont on n'aime jamais que l'idée, la nouveauté seule nous en a plu; nous avons cru qu'il n'en coûterait plus rien de les accomplir, parce que nous avions trouvé une sorte de plaisir à les former, et que nous en aimerions la réalité, comme nous en avions aimé le songe et la chimère; peut-être même y avons-nous été fidèles un certain temps : un reste de honte de violer nos promesses, un moment après que nous venions de les jurer aux pieds des autels, nous a soutenus les premiers jours. Mais notre fidélité n'a pas été loin : nous sommes parvenus peu à peu à nous persuader que nos résolutions étaient des scrupules; que c'était un joug inutile que nous nous étions imposé à nous-mêmes; qu'il y a de la faiblesse d'esprit à vouloir se faire une obligation de ce qui n'en est pas une pour les autres; qu'au fond, on peut se sauver sans s'assujettir à ces sortes de pratiques; que le zèle qui nous les inspira était bon, mais que nous ne nous connaissions pas nous-mêmes, en supposant qu'il durerait toujours; qu'il ne faut pas chicaner avec Dieu; que le salut ne gît point en des minuties, et qu'il arrive toujours que pour vouloir trop bien faire, on ne fait rien du tout. Ainsi les résolutions s'oublient, les promesses s'évanouissent, le plan qu'on s'était formé d'une nouvelle vie ne subsiste plus même dans le souvenir, et l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promesses, comme l'affranchissement d'un joug qui commençait à peser, et le retour d'une liberté dont on s'était mal à propos privé soi-même.

Or voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte. Premièr. ment, parce que nos résolutions renfermaient les moyens uniques de notre persévérance, et que c'est une chimère de se flatter qu'on persévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée. Vous vous étiez prescrit certains temps de prière, parce que vous sentiez que votre cœur, privé de ce secours, retombait sur lui-même, se ranimait pour le monde, se refroidissait pour la piété et ne trouvait plus en lui dans les périls que sa propre faiblesse; vous vous étiez imposé certaines mortifications, parce que votre propre expérience vous avait appris qu'en ne refusant rien à vos sens, cette vie de paresse et de sensualité mettait en vous des dispositions inévitables au crime; vous vous étiez marqué à vous-même certains sacrifices de l'honneur, de la fierté, de la vanité, parce que vous aviez éprouvé que, pour peu que vous vous prêtassiez à ces penchants, vous n'étiez plus à temps d'y mettre des bornes et que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or, vous négligez ces moyens: ces temps de prière si nécessaires à votre faiblesse, vous les abandonnez; ces sacrifices si utiles à votre foi, vous vous en dispensez; et comment voulez-vous que la vie de la grâce ne s'éteigne pas en vous, si tout l'affaiblit, et si rien ne la nourrit et la préserve?

D'ailleurs, ce qui rend l'infidélité aux résolutions formées encore plus dangereuse et toujours suivie d'un retour dans nos premiers désordres, c'est que non-seulement elles renferment les moyens généraux de la persévérance de toute fidélité, mais que Dieu vous les ayant inspirées à vous dans les premiers moments de votre conversion, vous avait fait connaître que c'étaient là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grâce reçue, les seuls remèdes spécifiques de vos propres maux et les moyens personnels par où il voulait vous conduire dans votre nouvelle vie. Vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grâce voulait vous mener; vous n'entrez plus dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur votre salut; vous dérangez l'ouvrage de votre justification; vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite qui, n'étant pas celui que l'Esprit de Dieu vous avait déjà proposé, ne peut être qu'un édifice de l'amour-propre fondé sur un sable mouvant, et qui ne vous prépare que de tristes ruines.

De plus, c'est qu'en vous accoutumant à violer vos résolutions, vous vous faites une coutume dangereuse d'agir contre vos propres lumières, de résister à la voix de votre cœur, de vous rassurer contre vous-même; vous émoussez en vous cette délicatesse de conscience si nécessaire pour se soutenir dans la vertu; vous perdez une certaine tendresse de piété qui nous reproche sans cesse les fautes les plus légères, et qui nous sert de frein contre le crime; vous vous accoutumez à vous soutenir contre les jugements de votre propre cœur, et par là, ou votre conscience devient tranquille ou malgré ses agitations vous êtes tranquille, vous-même, c'est-à-dire ou vous parvenez à une fausse paix, ou vous souffrez paisiblement vos remords et vos troubles. Ainsi la conscience accoutumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes; car nous ne sommes pas longtemps fidèles à Dieu, dès que nous ne le sommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoute pas enfin que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avait opéré en vous ces mouvements de salut. Vous êtes presque fâché que sa bonté vous éclaire de si près sur vos devoirs; vous enviez la destinée de ceux qui se font une conscience plus commode et plus tranquille; vous vous savez mauvais gré d'une certaine délicatesse de cœur qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous-même et que vous vous reprochez les choses à votre avis les plus indifférentes; vous voudriez pouvoir parvenir à vous persuader que mille omissions sur lesquelles vous sentez de vifs remords, sont de vains scrupules; vous regardez la lumière que la main miséricordieuse de Dieu met dans votre cœur comme une lumière importune, ennemie du repos et du bonheur de votre vie; vous voudriez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne se montre presque point; vous reprochez à Dieu ses propres bienfaits, ses grâces sont des faveurs qui vous fatiguent. Or, la grâce cherche les bons cœurs; une âme que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes; il a horreur d'un cœur noir à qui ses bienfaits sont à charge; d'un cœur ingrat qui se reproche d'y avoir été trop sensible; d'un cœur corrompu qui voudrait pouvoir soutenir le crime sans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit et rejette, ces cœurs légers et infidèles, si vifs dans leurs promesses, si tranquilles un moment après dans leurs transgressions.

C'est à vous à nous dire si vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous ressemble. Car rappelez-vous ici des moments heureux où, touchés de la grâce, vous êtes venus vous humilier aux pieds du tribunal sacré, et former le dessein d'une vie nouvelle: que de regrets sincères sur le passé! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! de quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard! combien de fois lui avez-vous redit que ce moment de pénitence était le plus heureux de votre vie, et qu'au fond vous n'aviez jamais été tranquilles dans le crime? Infidèles! et après tout cet appareil de réconciliation, vous oubliez vos promesses que vos larmes toutes seules et vos soupirs auraient dû rendre sacrées, quand le respect dû au Seigneur à qui vous les faisiez, n'aurait pas suffi pour vous empêcher de les violer! Ah! vous vous piquez de fidélité

envers de vaines créatures, mon cher auditeur; la foi donnée dans un engagement profane et criminel est souvent l'unique raison qui, malgré vos remords et vos dégoûts, vous défend de le rompre : la gloire chimérique de passer pour constant et fidèle, dans des passions où la fidélité n'est qu'une faiblesse honteuse, vous retient et vous touche; vous vous faites un honneur insensé d'une constance et d'une bonté de cœur qui n'en est qu'une corruption plus profonde et plus désespérée, et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide? et la bonne foi en traitant avec votre Seigneur et votre Père, ne vous paraît pas une vertu si estimable? et le bon cœur pour lui n'est plus une gloire qui vous intéresse et qui vous pique? Ah! il se plaignait autrefois dans son prophète, que le pécheur ne le distinguait pas de l'homme : mais c'est tout ce que je vous demanderais aujourd'hui. Traitez du moins avec votre Dieu comme vous traitez avec les créatures; faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion ce que vous avez peut-être été dans des passions profanes et insensées: sincère, solide, généreux, fidèle, incapable de trahir votre foi et la re-religion de vos promesses. N'est-il pas beau de servir constamment un si grand maître? N'y a-t-il point de noblesse, de force, d'élévation à lui conserver la fidélité qu'on lui a jurée? et ne serait-ce point une gloire et une vertu de se piquer de constance et de grandeur envers celui envers qui seul il est grand d'avoir su être fidèle?

Hélas! mes frères, nous regardons comme des fautes légères de violer les résolutions saintes que la grâce nous a inspirées; les personnes mêmes qui sont depuis longtemps dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités sans scrupule : c'est là cependant la source de tous nos malheurs; c'est par là que la foi s'éteint, que la grâce se retire, que Dieu se dégoûte et que sa justice nous abandonne; c'est par là que nous contristons l'Esprit-saint, que nous rejetons sa vérité et sa lumière, que nous résistons à notre propre conscience, que nous nous jouons de Dieu et que nous nous creusons un précipice à nous-mêmes; c'est par là que nous devenons de faibles roseaux qui se laissent aller à tout vent et des nuées légères et sans eau qui sans cesse changent de route; c'est par là que nous nous faisons une habitude de notre propre inconstance; de sentir mille bons désirs et de les étouffer; de commencer mille entreprises et de les abandonner; d'avoir mille envies de mieux faire et d'être toujours les mêmes; de nous imposer mille précautions et de nous en lasser; c'est par là que toute notre vie n'est plus qu'une vissicitude de crime et de repentir, de relâchement et de zèle, de dissipation et de retraite; c'est par là que nous vivons toujours incertains de nous-mêmes, ne pouvant nous faire un état fixe ni dans le crime ni dans la vertu, incapables de soutenir ni la licence du désordre ni les contraintes de la piété, flottant toujours au gré de la légèreté, nous lassant bientôt de la même situation et nous promettant toujours de trouver dans celle où nous ne sommes pas le repos et la tranquillité qui nous manque. Ainsi, la vie se passe, la conscience s'use, la sensibilité au bien s'éteint, Dieu se lasse, l'éternité approche, le moment décisif arrive et nous surprend encore dans ces tristes alternatives; nous nous trouvons au terme avant que d'avoir pris parti; notre course est finie avant que nous nous soyons déclarés; nous sortons de la vie avant que d'avoir déclaré pour qui nous devons vivre; nous cessons d'être avant d'avoir décidé à qui nous sommes, et tous ces sentiments de regret et de repentir qui accompagnent notre mort, ne sont proprement que la dernière inconstance de notre vie.

Grand Dieu! notre propre faiblesse doit vous parler ici pour nous : ce fonds d'inconstance, dont nous sommes pétris, et qui est la source de tous nos malheurs, doit devenir le grand motif de vos miséricordes; vous connaissez, ô mon Dieu, la fragilité de notre boue, puisque c'est vous qui nous avez formés; et vous n'avez pas oublié que nous ne sommes qu'une poussière frivole, qu'un souffle agité, et qui ne saurait presque trouver ici-bas de consistance : *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum : recordatus est quoniam pulvis sumus.* (*Psal.* CII, 14.) Vous savez, Seigneur, que votre Esprit, qui forme en nous les saintes pensées et les mouvements du salut, ne saurait presque se fixer dans la mutabilité de notre cœur; qu'il n'est pour nous qu'un Esprit rapide et passager, et qu'à peine a-t-il opéré en nous de bons désirs, que de nouveaux objets effacent à l'instant ces impressions saintes, de sorte qu'il n'en reste pas même de faibles traces; *Quoniam spiritus pertransibit in illo, et non subsistet; et non cognoscet amplius locum suum.* (*Ibid.*, 16.) Mais que votre miséricorde, grand Dieu! soit plus abondante que notre faiblesse; un père est touché de la légèreté de ses enfants, mais sa tendresse croît avec les dangers où les expose l'instabilité de leur âge : *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se.* (*Ibid.*, 13.) Ne rejetez pas des cœurs plus faibles que coupables, plus légers que corrompus, plus incapables de solidité et de vertu que de noirceur et de crime, et qui ne se laissent jamais entraîner aux objets des sens et des passions, sans un désir secret de revenir encore à vous et de réparer par une nouvelle fidélité ces moments de faiblesse et de complaisance. Dernière source de nos rechutes, les réparations omises; mais je n'en dis qu'un mot.

### TROISIÈME RÉFLEXION.

Oui, mes frères, on ne persévère pas dans le service de Dieu après la sainte solennité, parce que notre nouvelle vertu n'est jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes. Or, la résurrection de Jésus-Christ répare tout : la gloire de son Père, par la destruction des idoles, le scan-

dale de sa mort, par l'immortalité qu'il se donne à lui-même; la bassesse de son ministère, par l'éclat de sa nouvelle vie; les doutes et la timidité de ses disciples, par l'effusion de l'Esprit-saint qui les change en de nouveaux hommes; la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples; enfin l'obscurité des Ecritures, par l'accomplissement des prophéties. Tout est réparé, dit l'Apôtre, par la résurrection de Jésus-Christ, tout est rétabli à sa place, tout rentre dans l'ordre : *Per ipsum instaurare omnia.* (*Ephes.*, I, 10.) Aussi, mort une fois, il ne meurt plus : pour nous, notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne, et voilà la dernière source de nos rechutes : les réparations omises.

Je dis les réparations, premièrement, de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne se punit point; on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance : on veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué, parce que c'est un joug qu'on ne peut plus porter, parce que c'est un ver dévorant dont on est rongé; on veut bien sortir du crime, parce que c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus, parce qu'on se trouve dans certaines situations où le monde ne plaît plus, parce que le frivole des passions ne nous sied plus; on veut bien sortir du crime, parce que la conscience crie, la vérité presse, l'éternité étonne, la mort paraît à la porte, Dieu se fait entendre ; on veut, dis-je, sortir du crime ; mais on ne se propose dans la vertu que le plaisir de l'exemption du crime même, que le bonheur d'être quitte enfin de ses remords et de ses inquiétudes, que la douceur de vivre en paix avec soi-même; on ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avait de triste et de pénible dans le crime ; comme une vie douce et tranquille que les passions n'agitent plus, que les remords ne troublent plus, que les excès n'affaiblissent plus, que les plaisirs ne dérangent plus ; on se cherche soi-même en revenant à Dieu ; on secoue le joug du péché, mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ ; on bannit les amertumes des passions, mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence; on se dépouille de l'ignominie du vieil homme, mais on ne se revêt pas de la mortification du nouveau ; on sort de l'oppression de l'Egypte, mais on n'entre pas dans les voies laborieuses du désert ; en un mot, on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur et le plaisir de ne plus l'être.

Les réparations, secondement, de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain ; on se contente de renoncer à certains vices criants, qui étaient à charge ; mais d'en venir à certaines discussions qui auraient des suites et qui nous engageraient en des démarches désagréables, on n'y pense pas. Ainsi, vous êtes dans une place où votre nom sert de prétexte à mille abus; où des subalternes corrompus s'enrichissent sous votre protection, aux dépens de l'équité; où ils vendent les grâces, où ils font même acheter la justice, où ils exigent ce qui n'est pas dû, où ils mettent à prix le droit de vous approcher : vous entrevoyez ces mystères d'iniquité, mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près; vous craignez l'embarras d'une discussion, et d'en venir à éloigner des personnes nécessaires ; peut-être même le fruit de leurs injustices coule-t-il jusque dans vos mains: or, une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis longtemps; le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne ; le public ne se ressent point de votre prétendue vertu ; vous devenez meilleur pour vous, vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainsi vous avez passé par des charges militaires, où des vexations et des pillages sont arrivés, que vous auriez dû empêcher; où la licence du soldat a été une suite de votre inattention ou de votre indulgence : vous revenez à Dieu, mais tant de peuples qui ont souffert à votre occasion, les soulagez-vous? mais tant de dommages, dont vous avez été le protecteur ou la cause, les réparez-vous? mais tant de malheureux que vous avez faits, leur rendez-vous la consolation et la paix ? mais tant de larmes répandues, les essuyez-vous? vous ne portez pas si loin les vues de la vertu, vous les bornez toutes à vous-même. Ainsi, vous vous êtes servi de votre crédit auprès de ceux qui sont en place, pour faire passer des affaires onéreuses au peuple; vous avez fait un trafic honteux de votre nom et de votre faveur ; vous avez vendu lâchement les larmes de vos frères ; vos mains ont touché le prix du sang et de l'infortune de mille malheureux; vous avez fourni à vos jeux, à votre luxe, à vos plaisirs, de cet argent d'iniquité; tout l'anathème des malheurs publics tombe sur vous seul: cependant, en participant aux sacrements, vous croyez avoir effacé d'un seul coup toutes ces horreurs de votre vie ; des maux que vos larmes et vos biens pourraient à peine réparer, vous les rangez tout au plus parmi vos scrupules et vos doutes, et loin de trembler sur les suites d'un crime presque irréparable, vous croyez être allé fort au delà de ce que vous devez, en vous faisant seulement une peine légère. Ainsi, enfin, vos dépenses et vos profusions ne connaissent point de bornes; vous vivez au milieu de votre abondance, comme si la source de vos revenus était intarissable, ou que le monde entier vous appartînt; cependant, mille créanciers malheureux souffrent de vos profusions et de vos magnificences; l'ouvrier et le marchand portent tout seuls le poids et l'incommodité de votre faste; eux seuls se ressentent du mauvais état secret de vos affaires : vous leur refusez leur bien, tandis que vous vous accordez à vous-même fort au delà du vôtre ; vous leur retranchez leur pain et leur nécessité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-même les bizarreries des

superfluités et de l'abondance. Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point; une nouvelle vie ne retranche point de dépense; la dévotion n'incommode personne; on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'ouvrier et le marchand murmurent; on jouit avec complaisance de la réputation de la vertu, tandis qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité et de la justice; on vient avec confiance manger le pain du ciel, à la table sainte, tandis que nos profusions outrées ôtent la nourriture à nos frères; on s'applaudit soi-même, tandis que mille malheureux nous maudissent, et l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'est qu'elle est chargée de la haine et des imprécations qui n'étaient dues qu'à nous-mêmes. Oui, mes frères, de là tant de murmures contre la piété; de là, ces discours publics que le monde fait tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphase, et peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui se disent justes: que la véritable dévotion est de ne faire tort à personne, est de rendre à chacun ce qui lui appartient, est de payer ses dettes, et de ne vouloir avoir que ce qui est à soi; qu'on se fait des scrupules sur des riens, et qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui; qu'on ne voudrait pas manquer à un salut, et qu'on ne compte pour rien de manquer aux choses les plus essentielles: en un mot, qu'on donne à la dévotion les minuties, mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, un langage bien peu sérieux pour la chaire chrétienne; mais ce qui me touche, mes frères, c'est que nous accoutumions les pécheurs à le tenir; et que nous fournissions au monde des dérisions contre la vertu, qui paraissent avoir la justice et la vérité pour elles.

Enfin, les réparations de scandale : je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage si outré et si continuel de médisance, que le monde lui-même, si indulgent pour ce vice, nous avait fait de l'excès où nous l'avions poussé, une espèce de flétrissure publique, et une réputation odieuse même dans la société. Tant de désordres secrets publics, tant de conjectures malignes données pour des faits certains, tant de soupçons confiés; et tout cela, que les larmes, qu'un silence éternel pourrait à peine réparer, on ne le répare, il est vrai, qu'en ne faisant plus le public confident de ces discours empoisonnés; mais en les confiant à un petit nombre de personnes, en choisissant ses auditeurs, en ne se contraignant devant le monde que pour se donner plus de licence en secret; enfin, en confirmant ce préjugé si répandu dans le monde et si injurieux à la vertu: qu'en se retranchant sur tout le reste, les gens de bien se réservent le droit de médire; et qu'ils se dédommagent de la gêne de leur vertu par le plaisir de censurer les vices des autres.

Voilà, mes frères, d'où vient qu'on ne se soutient pas dans la voie de Dieu, c'est que notre pénitence n'est jamais une réparation de nos crimes. Car vous n'acquittez pas vos dettes envers Dieu, et Dieu ne vous les remet pas; vous ne devez point attendre de grâce de lui, tandis que vous ne voulez pas satisfaire à sa justice; la pénitence n'est sincère qu'autant que les réparations sont réelles : en un mot, une conversion qui n'est pas entière n'est point du tout, et vous ne devez pas être surpris, si vous redevenez bientôt pécheur, puisque vous n'aviez jamais été qu'un faux juste.

Ainsi, voulez-vous ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu, évitez les écueils marqués dans ce discours. Ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre faiblesse; n'omettez plus des réparations qui renferment le seul remède de vos crimes. Hélas! mes frères, c'est un si grand bonheur d'être à Dieu, d'avoir enfin détruit ce mur de séparation qui depuis tant d'années nous éloignait de lui; d'être enfin rentrés dans le sein paternel de sa miséricorde, après avoir erré si longtemps loin de lui, dans les voies tristes du monde et les égarements des passions; d'avoir enfin rétabli la paix et la douceur dans sa conscience, après avoir porté toute la vie le poids, le trouble et la tristesse du crime!

C'est un si grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits; de servir enfin un Maître fidèle et bienfaisant, après avoir porté si longtemps le joug d'un monde ingrat et injuste; d'aimer enfin le seul objet qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment, après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pu ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconstance; de travailler enfin pour quelque chose de réel et de solide, après avoir perdu tant de soins et de peines à poursuivre des songes et des chimères.

C'est un si grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu si longtemps pour la vanité; de nous assurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus en essayant de tout, qu'on ne pouvait être heureux en celle-ci, et de sauver enfin notre âme, après avoir vécu jusqu'ici comme si nous n'en avions point: c'est un si grand bonheur, que, quand vous auriez tous les sceptres, toutes les couronnes, l'empire de l'univers, si vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien; et quand vous seriez sur le fumier comme Job, si vous avez Dieu, vous avez tout; puisque vous avez la paix de la vie présente et l'espérance de la future.

Grand Dieu! c'est aujourd'hui le jour de votre gloire et de vos triomphes : jetez sur ce royaume où la foi est montée sur le trône en même temps que nos rois, des regards de miséricorde, en sanctifiant les grands et les puissants qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu et les exemples des peuples. Que votre parole, ô mon Dieu,

ne retourne pas à vous vide ! que l'indignité du ministre dont vous vous êtes servi pour l'annoncer n'ôte rien de sa vertu, et n'affaiblisse pas son onction et sa force ! qu'elle ne sorte pas aujourd'hui de ce lieu auguste sans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés et les puissances ! Grand Dieu ! consolez mon ministère ; récompensez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom et vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé : je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données : sanctifiez-les maintenant dans la vérité ; consommez en eux votre ouvrage et faites qu'aucun d'eux ne périsse.

Grand Dieu ! sauvez le roi (14) : faites régner dans le ciel un prince qui vous fait régner sur la terre : un si bon maître, un cœur si religieux, une âme si grande devant les hommes, si humble et si simple devant vous ; un si grand spectacle sur le théâtre de l'univers, et à vos pieds un adorateur si anéanti et si sincère : le monde ne parle que de sa gloire ; mais je ne vous parle ici que pour son salut, et vous savez, ô mon Dieu, que toute sa gloire l'occupe et le touche moins que vos miséricordes éternelles.

Grand Dieu ! sauvez Monseigneur (15) : formez de ce prince selon le cœur des hommes, un prince selon votre cœur : sanctifiez ses augustes enfants (16) ; que votre crainte passe en eux avec la gloire de leurs ancêtres ; que le sang de saint Louis soit toujours fécond en saints comme il l'est en héros ; que leurs noms soient écrits dans le livre de la vie en caractères encore plus éclatants et plus immortels que dans nos histoires.

Sanctifiez cette illustre princesse (17) qui porte dans son sein l'espérance de l'Etat, et qui en fait elle-même l'amour et les plus chères délices. Répandez l'abondance de vos bénédictions sur toute la race royale : faites-la croître et multiplier de génération en génération ; donnez aux peuples des maîtres d'un sang si généreux et si chrétien : étendez les bornes de la foi en étendant celles de leur domination et de leur empire, et si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvaient être écoutés, recevez, grand Dieu ! ces dernières effusions de mon cœur, et que les souillures secrètes que vous y découvrez, n'ôtent rien devant vous à la vertu et au mérite de ma prière. Ainsi soit-il.

## SERMON XLII.

### *Pour le lundi de Pâques.*

SUR LA FAUSSE CONFIANCE.

Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel. (*Luc.*, XXIV, 21.)

*Nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël.*

En vain Jésus-Christ pendant sa vie mortelle avait mille fois averti ses disciples que c'était se flatter que de compter sur une récompense que les croix et les travaux n'avaient pas méritée : cette vérité si peu favorable à la nature, n'avait pu trouver leurs esprits dociles, et toutes les fois que le Sauveur avait entrepris de les détromper sur l'erreur opposée, *ils n'entendaient pas cette parole*, dit l'Evangile, *et elle était cachée à leurs yeux*. (*Luc.*, XVIII, 34.) Telle est encore aujourd'hui la disposition des deux disciples auxquels Jésus-Christ daigne apparaître sur le chemin d'Emmaüs ; ils attendaient que leur Maître délivrerait Israël du joug des nations et qu'il les ferait asseoir eux-mêmes sur douze trônes terrestres, sans qu'il leur en coûtât ni soins ni peines pour y monter, sans que le Sauveur lui-même eût besoin de souffrir pour triompher de ses ennemis.

Outre l'erreur qui leur faisait regarder Jésus-Christ comme un libérateur temporel, j'en remarque encore une autre qui ne me paraît pas moins dangereuse en eux, mais qui est aujourd'hui plus commune parmi nous : c'est cette fausse confiance qui leur persuade que sans qu'ils y coopèrent eux-mêmes, et en laissant conduire à Jésus-Christ tout seul l'ouvrage de leur délivrance, ils recevront l'effet des magnifiques promesses qu'il leur avait tant de fois réitérées en conversant avec eux sur la terre : *Sperabamus.* Or, mes frères, cette fausse confiance, qui fait tout attendre aux pécheurs de la grâce seule sans aucune coopération de leur part, et espérer la récompense des saints, quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter ; cette fausse confiance qui compte toujours sur la bonté du Dieu qu'elle offense, qui sans combattre se promet d'être couronnée, et qui espère toujours contre l'espérance ; cette fausse confiance, qui ne veut pas acheter le ciel et qui l'attend : c'est l'erreur la plus universelle et la plus établie parmi les chrétiens, et lorsque Jésus-Christ paraîtra une seconde fois sur la terre, il se trouvera bien des disciples infidèles qui auront sujet de lui dire : *Sperabamus*, nous espérions.

C'est ce qui m'oblige, mes frères, à vous entretenir aujourd'hui sur une matière si importante, persuadé que la fausse sécurité damne presque tous les pécheurs ; que ceux qui craignent de périr ne périssent jamais, et que je ne pouvais mieux finir mon ministère, qu'en établissant dans vos cœurs les sentiments salutaires de défiance qui mènent aux précautions et aux remèdes, et qui, en troublant la paix du péché, laissent à la place la paix de Jésus-Christ qui surpasse tout sentiment. Ainsi, pour traiter un sujet si utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propositions : il n'est point

(14) Louis XIV.
(15) Louis, Dauphin, fils unique de Louis XIV.
(16) Les ducs de Bourgogne ; d'Anjou, depuis roi d'Espagne, et de Berry.
(17) Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, alors enceinte de son premier enfant.

de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger, c'est la première ; il n'en est point de plus injurieuse à Dieu, c'est la seconde. La folie de la fausse confiance, l'attentat de la fausse confiance : développons ces deux vérités après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne crains point de convenir d'abord avec vous, mes frères, que les miséricordes du Seigneur sont toujours plus abondantes que nos malices, et que sa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que je dois établir est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à demi les vérités qui peuvent l'adoucir, et si l'on a besoin d'user de ménagement en cette matière, c'est plutôt en n'exposant pas tout ce qui serait capable d'alarmer les consciences qu'en taisant une partie de ce qui pourrait les consoler.

Il est vrai, mes frères, que les livres saints nous donnent partout de la bonté de Dieu des idées magnifiques et consolantes. Tantôt c'est un maître doux et patient qui attend le pécheur à pénitence, qui dissimule les péchés des hommes pour les porter à s'en repentir, qui se tait, qui se repose, qui ne se presse point de punir, qui diffère afin qu'on le prévienne, qui menace pour être désarmé ; tantôt c'est un ami tendre qui, ne se lasse point de heurter à la porte du cœur, qui nous flatte, qui nous presse, qui nous sollicite, qui nous supplie, et qui emploie pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviser pour ramener un cœur rebelle; tantôt enfin, car on n'aurait jamais tout dit, c'est un pasteur infatigable qui cherche à travers les montagnes mêmes ses brebis égarées, qui les ayant trouvées, les met sur ses épaules, et en est si transporté de joie, qu'il veut même que l'harmonie céleste célèbre leur heureux retour. Certes, mes frères, il faut l'avouer, on ne peut rien ajouter à la douceur et à la consolation de ces images, et tout pécheur qui désespère après cela, ou même qui se décourage, est le plus insensé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de là que le pécheur qui présume soit moins insensé, et que la miséricorde du Seigneur puisse être un légitime fondement de confiance à ceux qui désirent sans cesse leur conversion, et qui sans travailler à ce grand ouvrage, se promettent tout d'une bonté que leur confiance toute seule outrage. Pour vous convaincre avant que d'entrer dans le fond de mon sujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les sortes dont le monde est plein, il n'en est aucun qui n'espère de se convertir, aucun qui se regarde par avance comme un enfant de colère destiné à périr, aucun qui ne se flatte que le Seigneur jettera enfin sur lui des regards de miséricorde; l'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuste, tous espèrent, et cependant nul ne se repent. Or, je veux vous prouver aujourd'hui que cette disposition de fausse confiance est la plus insensée où puisse être la créature; suivez, je vous prie, mes raisons; elles paraissent dignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurais à faire sentir la folie de la fausse confiance, que par l'incertitude où est de son salut un pécheur qui a perdu la grâce sanctifiante, il ne faudrait pas d'autre raison pour justifier ma première proposition. Et lorsque je parle de l'incertitude de son salut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les fidèles, qui fait que nul ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine, s'il persévérera jusqu'à la fin, ou s'il tombera pour ne plus se relever : terrible sujet de frayeur, même pour les plus injustes ! Je parle d'une incertitude plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas dans le pécheur dont il s'agit, un état douteux de justice, et des frayeurs chrétiennes sur des chutes à venir, mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre.

Or, je dis que présumer en cet état est le comble de la folie. Car convenez-en, mon cher auditeur, pécheur invétéré comme vous êtes, croupissant, comme vous faites, tranquillement dans des passions injustes, au milieu même des solennités de la religion et de toutes les terreurs de la parole sainte, sur cet espoir insensé qu'un jour enfin vous sortirez de cet état déplorable: vous ne sauriez nier qu'il est douteux du moins si vous vous relèverez, ou si vous demeurerez jusqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous soyez plein de bons désirs; vous n'ignorez pas que les désirs ne convertissent personne, et que les plus grands pécheurs sont quelquefois ceux qui désirent plus leur conversion. Or, quand le doute ne serait ici qu'égal, seriez-vous raisonnable d'être tranquille? Quoi! dans l'incertitude affreuse si vous mourrez dans votre désordre, ou si Dieu vous en retirera ; flottant, pour ainsi dire, entre le ciel et l'enfer; balancé entre ces deux destinées, vous seriez tranquille sur la décision? L'espérance est le parti le plus doux et le plus flatteur, et cela suffirait pour vous faire pencher de son côté? Ah! mon cher auditeur, quand il n'y aurait pas plus de raison de craindre que d'espérer, vous ne seriez pas sage de vivre dans ce calme profond.

Mais vous n'en êtes pas là : il s'en faut bien que les choses ne soient égales; dans ce doute affreux, que peut se former à soi-même tout pécheur, mourrai-je dans mon péché, dans le péché dans lequel je vis actuellement et depuis si longtemps? n'y mourrai-je point? le premier parti est infiniment plus certain. Car, 1° vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue ; il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste,

dont personne ne peut vous répondre, au lieu que vous n'avez besoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché; vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puisse ressusciter la grâce perdue, nulle semence de salut, nul principe de vie spirituelle, et vous portez au milieu de votre cœur une source funeste de corruption, qui tous les jours peut produire de nouveaux fruits de mort; il est donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'est que vous vous convertirez. 2° Non-seulement il faut un secours étranger et divin, mais encore il faut un secours singulier, rare, refusé presqu'à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir; car la conversion du pécheur est un des plus grands prodiges de la grâce, et vous savez vous-même que les exemples en sont très-rares dans le monde. Quelque âme heureuse de temps en temps que Dieu retire du dérèglement, mais ce sont des coups qui se font remarquer, et qui sortent de l'ordre commun; au lieu qu'il n'y a qu'à laisser aller les choses leur cours naturel, et vous mourrez tel que vous êtes; Dieu n'a qu'à suivre ses lois ordinaires, et votre perte est certaine; la possibilité de votre salut n'est fondée que sur un coup singulier de sa puissance et de sa miséricorde; la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les règles; en un mot, que vous périssiez, c'est le destin ordinaire des pécheurs qui vous ressemblent; que vous vous convertissiez, c'est une singularité qui a peu d'exemples. 3° Pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchants, vous prêter à vous-même, vous laisser entraîner mollement au courant; vous n'avez besoin pour cela ni d'efforts ni de violence; mais pour revenir, ah! il faut rompre des inclinations que le temps a fortifiées; vous haïr, vous combattre, vous raidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers, briser les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or je vous demande, en matière d'avenir et d'événements incertains, augure-t-on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obstacles à surmonter et plus de difficultés à combattre? le plus aisé ne paraît-il pas toujours le plus assuré? Adoucissez, tant qu'il vous plaira, cette vérité dans votre esprit; envisagez-la dans les jours les plus favorables : cette proposition sur votre destinée éternelle est la plus incontestable de la morale chrétienne. Il est sans comparaison plus certain que je ne me convertirai jamais et que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'est que le Seigneur m'en retirera et me fera miséricorde : voilà où vous en êtes; et si dans cette situation vous pouvez être tranquille et vous flatter encore, votre sécurité m'épouvante, mon cher auditeur.

Mais je vais plus loin, et je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paraît conclure contre lui, mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. En voici les preuves :

1° Vous attendez que Dieu vous convertisse : mais comment l'attendez-vous? en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grâce, en resserrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occasions de salut que ses solennités, ses mystères, les terreurs mêmes de sa parole vous offrent, en demeurant toujours dans les mêmes périls, en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaisirs, à vos liaisons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la passion fatale dont vous espérez que la grâce vous délivrera? Eh quoi! les vierges folles sont rejetées seulement parce qu'elles ont attendu l'Époux sans ferveur, sans vigilance, sans empressement; et vous, âme infidèle, qui l'attendez en comblant la mesure de vos crimes, vous osez vous flatter que vous serez traitée plus favorablement?

2° La grâce n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux désirs; elle veut être longtemps demandée. Or priez-vous? du moins sollicitez-vous? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile? travaillez-vous à l'attirer, cette grâce, par l'aumône et par des œuvres déjà chrétiennes, comme Corneille le gentil? dites-vous tous les jours au Seigneur avec le Prophète : *Seigneur, convertissez-moi; tirez-moi de la boue de peur que je m'y enfonce pour toujours.* (*Psal.* LXVIII, 15.) Ah! vous lui dites : Seigneur, vous me convertirez : j'ai beau me défendre contre vous, vous briserez enfin mes chaînes; vous changerez enfin mon cœur, quelle qu'en puisse être la corruption. Insensé! quoi de plus propre à éloigner un bienfait que la témérité qui l'exige, et qui fait qu'on ose y prétendre dans le temps même qu'on s'en rend le plus indigne? Nouvelle raison encore contre vous : la grâce est réservée aux humbles, à ceux qui se défient, qui craignent qu'on ne leur refuse ce qu'on ne leur doit pas; c'est sur ces âmes que l'Esprit de Dieu se repose et se plaît à opérer de grandes choses, au lieu qu'il méprise les pécheurs présomptueux, et qu'il ne les regarde jamais que de loin : *A longe cognoscit.* (*Psal.* CXXXVII, 6.)

3° La grâce de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez. Cependant il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, vous le savez encore mieux; indigne par le caractère de vos désordres dont vous seul connaissez la honte et l'énormité; indigne par les lumières et les inspirations dont vous avez cent fois abusé; indigne par les grâces des mystères et des vérités que vous avez toujours négligées; indigne par la suite même de vos inclinations naturelles que le ciel en

naissant vous avait formées si heureuses et si dociles à la vertu, et dont vous avez fait de si tristes ressources de vice; indigne par les dérisions injustes que vous avez faites de la piété, ainsi que par ces désirs impies et injurieux à la vérité de Dieu, qui vous ont fait souhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fussent des fables; indigne enfin par cette profonde sécurité où vous vivez, qui devant Dieu est le pire de tous vos crimes. Or, je ne vous demande ici que de l'équité; si un seul pécheur devait être exclu de la grâce de conversion que vous attendez, vous auriez lieu de craindre que l'exclusion ne tombât sur vous, et que vous ne fussiez cet enfant unique de malédiction séparé comme un anathème de tous ses frères. Mais si presque tous sont privés de ce bienfait, eh! mon cher auditeur, devez-vous le compter comme assuré pour vous-même? et qu'avez-vous qui vous distingue des autres, qu'une surabondance de péchés? Si l'espérance du pécheur présomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous sauverez par la même voie par où tous les autres périssent? Je sais qu'il ne faut jamais désespérer; mais l'humble confiance n'est pas la présomption. L'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte sur rien, et vous comptez sur tout sans avoir jamais rien entrepris; l'humble confiance ne regarde la miséricorde du Seigneur que comme le supplément des défauts de sa pénitence, et vous en faites l'asile de vos crimes; l'humble confiance n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi, et vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir. Je sais, encore une fois, qu'il ne faut jamais désespérer; mais s'il y avait une circonstance où le désespoir fût légitime, ah! ce serait lorsqu'on espère téméraireinent.

Mais l'âge mûrira les passions, se dit ici à lui-même en secret le pécheur: les occasions qui entraînent ne seront pas toujours les mêmes; le temps amènera des circonstances plus favorables au salut; et ce qu'on ne pourrait pas tout l'heure, on le pourra peut-être un jour, où mille choses à quoi on tient aujourd'hui se trouveront changées. Mon Dieu! ainsi s'abuse l'âme infortunée, et c'est d'une illusion si grossière dont le démon se sert pour séduire presque tous les hommes, les plus sages comme les plus insensés, les plus éclairés comme les plus crédules, les grands comme le peuple. Car dites-moi, mon cher auditeur, lorsque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur: or, ce changement si nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui? 1° Vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables? trouverez-vous dans votre cœur plus de facilité à rompre ses chaînes? Quoi! des inclinations à qui les temps et les années auront fait jeter de profondes racines, seront plus aisées à arracher? un torrent qui se sera déjà creusé une pente plus profonde, sera plus facile à détourner? Etes-vous raisonnable de le prétendre? Ah! il vous paraît si difficile de réprimer maintenant vos passions désordonnées, lesquelles pourtant encore dans leur naissance, doivent être plus dociles et plus aisées à discipliner; vous ne différez votre conversion que parce qu'il vous en coûterait trop pour vous vaincre sur certains points: eh quoi! vous vous persuadez qu'il vous en coûtera moins dans la suite; que cette plante fatale déjà devenue un arbre pliera plus facilement; que cette plaie plus envieillie et plus corrompue sera plus près de sa guérison, et demandera des remèdes moins douloureux? Vous attendez du temps des ressources et des facilités de pénitence; et c'est le temps, mes frères, qui vous ôtera toutes celles qui vous restent encore aujourd'hui.

2° Les grâces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses? Mais quand cela serait, votre cupidité alors plus forte leur opposant de plus grands obstacles, les grâces qui aujourd'hui triompheraient de votre cœur, et vous changeraient en un parfait pénitent, ne feront plus alors que vous émouvoir légèrement, et réveiller en vous de faibles et inutiles désirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous ne deviez même vous flatter de cet espoir: plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre conversion, plus il s'éloignera de vous; chaque jour, chaque moment diminue quelque chose à ses faveurs et à sa tendresse. Quand vous commençâtes à lui être infidèle, souvenez-vous-en, il ne se passait pas de jour qu'il n'opérât au dedans de vous quelque mouvement de salut, des troubles, des remords, des désirs de pénitence. Aujourd'hui, si vous y prenez garde, ces inspirations sont plus rares: c'est en certaines occasions seulement que votre conscience se réveille, dans la préparation du temps pascal; et encore ce sont des agitations qui finissent avec la solennité; vous êtes à demi familiarisé avec vos désordres. Ah! mon cher auditeur, la suite ne fera qu'ajouter de nouveaux degrés à votre insensibilité, vous le voyez bien; Dieu se retirera de plus en plus de vous, et vous livrera à un sens réprouvé, et à cette tranquillité funeste qui est la consommation et la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande, n'êtes-vous pas insensé de marquer pour votre conversion un temps où vous n'aurez jamais eu moins de secours du côté de la grâce, et moins de facilité du côté de votre cœur?

Je pourrais encore ajouter, que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes, plus vous enrichissez le trésor d'iniquité, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et par conséquent, plus votre pénitence sera difficile. De légères austérités, quelques retranchements, des largesses chrétiennes suffiraient peut-être aujourd'hui pour vous

acquitter envers votre juge, et apaiser sa justice. Mais dans la suite, que l'abondance de vos crimes sera montée au-dessus de votre tête, et que les temps, les années auront confondu dans votre souvenir la multitude et l'horreur de vos iniquités : ah! il n'y aura plus alors pour vous de satisfaction assez pénible, plus de jeûne assez austère, plus d'humiliation assez profonde, plus de plaisir, quelqu'innocent qu'il puisse être, qu'il ne faille vous interdire, plus d'adoucissement qui ne vous devienne criminel ; il faudra de saints excès de pénitence pour compenser la durée et l'énormité de vos crimes : tout quitter, vous arracher à tout, sacrifier fortune, intérêt, bienséance ; vous condamner peut-être à une retraite éternelle ; les grands pécheurs ne reviennent que par-là. Or, si de légères rigueurs dont on se contenterait aujourd'hui, vous paraissent si insupportables et vous dégoûtent d'un changement, la pénitence aura-t-elle plus d'attrait pour vous, lorsqu'elle vous offrira plus de travaux et des démarches mille fois plus amères? Mon Dieu ! ce n'est que sur l'affaire du salut que les hommes sont capables de pareils mécomptes. Eh! que servent, mes frères, les grandes lumières, l'étendue de génie, la pénétration profonde, le jugement solide pour conduire les affaires de la terre, des entreprises vaines, et qui périront peut-être avec nous, si nous sommes des enfants dans l'ouvrage de l'éternité?

Et voulez-vous que je finisse cette partie de mon discours par une dernière raison qui achèvera de vous convaincre? Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir, comme un sentiment de grâce et de salut, et comme une marque que le Seigneur vous visite, et qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurcissement du péché. Mais, mon cher auditeur, le Seigneur ne peut vous visiter dans sa miséricorde, qu'en vous inspirant des troubles et des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience ; c'est par-là que commencent toutes les opérations de la grâce : donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu vous traite selon toute la rigueur de sa justice, qu'il exerce à votre égard le plus terrible de ses châtiments; je veux dire, son abandon et le refus de ses grâces. La paix dans le péché, la sécurité où vous vivez, est donc la marque la plus infaillible que Dieu n'est plus avec vous, et que sa grâce qui opère toujours dans l'âme criminelle le trouble et l'inquiétude, la crainte et la défiance, est entièrement éteinte dans la vôtre. Ainsi, mon cher auditeur, vous vous rassurez sur ce qui devrait vous faire entrer dans les plus justes frayeurs ; les signes les plus déplorables de votre réprobation forment dans votre esprit le plus solide fondement de votre espérance ; la confiance dans le péché est le plus terrible châtiment dont Dieu puisse punir le pécheur, et vous en faites un préjugé de salut et de pénitence. Tremblez, s'il vous reste un peu de foi : ce calme n'est pas loin du naufrage ; vous êtes marqué du caractère des réprouvés ; ne comptez pas sur une miséricorde qui vous traite d'autant plus rigoureusement, qu'elle vous permet d'espérer et de compter sur elle.

Ce qui trompe la plupart des pécheurs, mes frères, c'est qu'on s'imagine que la grâce de la conversion est un de ces miracles soudains qui, dans un clin d'œil, change la face des choses, qui plante, qui arrache, qui détruit, qui édifie du premier coup, et crée en un instant l'homme nouveau, comme l'homme terrestre fut autrefois tiré du néant. Abus! mon cher auditeur : la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs et des inquiétudes amères.

Les jours qui précéderont l'entière destruction de ce monde visible, et l'avénement du Fils de l'homme, seront des jours de trouble et de frayeur, dit Jésus-Christ ; les peuples s'élèveront contre les peuples, et les rois contre les rois; des signes horribles paraîtront dans les airs, longtemps avant que le roi de gloire y paraisse lui-même; toute la nature annoncera par son dérangement sa destruction prochaine et l'arrivée de son Dieu. Ah! voilà l'image, mon cher auditeur, du changement de votre cœur, de la destruction de ce monde de passions qui est en vous, de l'avénement du Fils de l'homme dans votre âme. Longtemps avant ce grand événement, vous verrez précéder au dedans de vous des guerres intérieures ; vous sentirez vos passions s'élever les unes contre les autres ; des signes heureux de salut paraîtront sur votre personne ; tout s'ébranlera, tout se déconcertera ; tout annoncera en vous la destruction de l'homme charnel, l'arrivée du Fils de Dieu, la fin de vos iniquités, le renouvellement de votre âme, un ciel nouveau et une nouvelle terre. Ah! quand vous verrez tous ces signes heureux précéder, levez alors la tête, et dites que votre délivrance approche : *His autem fieri incipientibus, respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* (*Luc.*, XXI, 28.) Alors confiez-vous ; adorez les préparatifs terribles, mais consolants, d'un Dieu qui va descendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au dedans de vous ; qu'il ne paraîtra dans votre âme aucun signe de changement ; que vous ne sécherez pas de frayeur, et que vos passions tranquilles ne seront troublées que par les obstacles qui en retarderont les plaisirs : ah! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Seigneur va paraître; que vous allez le trouver dans le sanctuaire, je veux dire dans la participation des sacrements aux jours solennels. Dans ces lieux retirés, où vous irez peut-être le soulager dans la personne de ses membres affligés, qui vous promettront toujours qu'enfin il vous visitera, ne les croyez point ; ce sont de faux prophètes, dit Jésus-Christ, *nolite credere* (*Matth.* XXIV 23) ; il n'a précédé en vous aucun signe de son arrivée : vous avez beau attendre et présumer, ce n'est point ainsi qu'il viendra ; le trouble

et la terreur marchent devant lui, et l'âme qui est tranquille et qui se confie, n'en sera jamais visitée.

Heureux donc l'homme, mes frères, qui craint toujours : *Beatus homo qui semper est pavidus* (*Prov.*, XXVIII, 14); heureux celui que ses vertus mêmes ne rassurent point tout à fait sur sa destinée éternelle, qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables, non-seulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite, mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au jour de ses vengeances. Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons? me dira quelqu'un ; une idée digne de lui, mes frères, et je vais vous prouver dans ma seconde partie que la fausse confiance lui est injurieuse et se forme l'idée d'un Dieu qui n'est ni véritable, ni sage, ni juste, ni même miséricordieux.

SECONDE PARTIE.

Il est assez surprenant, mes frères, que la fausse confiance prétende trouver dans la religion même des motifs qui l'autorisent, et qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions pour un sentiment de salut et un fruit de la foi et de la grâce. En effet, le pécheur qui, sans vouloir sortir de ses désordres, se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, qui dans un instant peut changer la volonté et à qui il n'est pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promesse d'une vieillesse stérile que d'un âge plus fécond ; secondement, sa justice, qui ayant pétri l'homme de boue, c'est-à-dire faible et avec des penchants presque invincibles pour le plaisir, doit avoir quelques égards à sa faiblesse et lui pardonner plus facilement des fautes qui lui sont comme inévitables; enfin, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or, mes frères, il est aisé d'ôter à la fausse confiance des prétextes si indignes de la piété, et de montrer que la disposition du pécheur qui présume outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler. Souffrez que je vous en expose les raisons et continuez à m'honorer de votre attention.

En premier lieu, lorsque vous concevez un Dieu puissant, maître des cœurs et changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes, n'est-il pas vrai que vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse, c'est-à-dire qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi? Or, le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle, qui agit sans dicernement. Car, quoiqu'il puisse tout ce qu'il veut, néanmoins, comme il est infiniment sage, il y a un ordre dans ses volontés : il ne veut pas au hasard et tout ce qu'il fait a ses raisons éternelles dans les secrets de sa divine sagesse. Or, il est clair que cette divine sagesse ne serait pas assez justifiée devant les hommes, si la grâce de la conversion était enfin accordée à la fausse confiance. Car, dites-moi, pour mériter la plus grande de toutes les grâces, il suffirait donc de l'avoir mille fois rejetée? Le juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'aurait donc rien au-dessus du pécheur qui se l'est toujours promis, sans s'être jamais mis en état de le mériter? il serait donc égal de servir le Seigneur et de marcher devant lui dans la droiture, ou de suivre les voies égarées des passions, puisqu'à la fin le sort des uns et des autres serait le même? bien plus, ce serait donc un malheur, une folie, une peine perdue de porter le joug dès sa jeunesse, puisqu'on ne risquerait rien en différant? les maximes du libertinage sur l'amour des plaisirs dans la première saison de la vie et sur le repentir renvoyé aux années de caducité et de défaillance, seraient donc des règles de prudence et de religion? les prodiges de la grâce ne serviraient donc plus qu'à tenter la fidélité des justes, qu'à autoriser l'impénitence des pécheurs, qu'à anéantir le fruit des sacrements et augmenter les maux de l'Eglise? Est-ce là le Dieu que nous adorons? et serait-il si admirable dans ses dons, selon l'expression du prophète, s'il les dispensait avec si peu d'ordre et de sagesse?

En effet, mes chers auditeurs, si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvait servir de ressource à un pécheur présomptueux, sur ce fondement, il faudrait se promettre la conversion de tous les hommes; de ces infidèles qui ne connaissent point le Seigneur, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ses mains? qui a jamais résisté à sa volonté? ne peut-il pas faire luire sa lumière dans les ténèbres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux et faire de ses ennemis les confesseurs les plus intrépides de son nom? le cœur d'un indien et d'un sauvage est-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur présomptueux? tout ne lui est-il pas également aisé? il n'a qu'à dire et tout est fait. Et cependant, voudriez-vous là-dessus que votre destinée éternelle courût les mêmes risques que celle d'un sauvage, qui, au fond de ces forêts inaccessibles presque à la prédication de l'Evangile, adore des divinités monstrueuses? Dieu peut susciter en sa faveur des ministres évangéliques qui lui porteront avec les lumières de la foi la grâce et le salut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la Toute-Puissance pour vaincre toutes les difficultés qui semblent rendre la conversion de cet infortuné impossible; au lieu que vous, environné du secours des sacrements, des lumières de la doctrine et de l instruction, vous vous trouvez dans des circonstances plus favorables au salut, et qu'ainsi vous avez infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah! vous

vous trompez, mon cher auditeur, et je vous réponds que le salut de cet infidèle me paraît moins désespéré que le vôtre. Il n'a jamais abusé des grâces qu'il n'a pas reçues, et jusqu'ici vous avez indignement rejeté toutes celles qu'on vous a offertes ; il n'a jamais résisté à la vérité qu'il n'a pas connue, et vous la retenez dans l'injustice ; un premier mouvement de salut triomphera de son cœur, et les plus fortes impressions de la grâce viennent échouer contre la dureté du vôtre ; un seul rayon de lumière lui montrera des erreurs et des vérités jusque-là inconnues, et toutes les lumières de la foi ne sauraient troubler la tranquillité de vos passions ; il n'offre à la miséricorde de Dieu que le malheur de sa naissance, que des péchés presque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher, et vous ne lui offrez que des ingratitudes affectées et des obstinations odieuses, tous sujets capables de l'éloigner à jamais de vous. Ah ! il n'est pas difficile au Seigneur de porter sur ses ailes, à travers les mers, des hommes apostoliques ; ses anges, quand il lui plaît, savent transporter ses prophètes, de la terre où on l'adore jusque dans Babylone, pour visiter un juste exposé à la fureur des lions ; mais si quelque chose lui était difficile, ce serait de vaincre un cœur rebelle, de ramener une âme née dans un royaume de lumière, environnée de tous les secours de la foi, pénétrée de tous les sentiments de la grâce, aidée de tous les exemples de la piété et toujours constante dans ses égarements. C'est donc une illusion de chercher dans sa puissance de vains motifs de sécurité ; Dieu pourrait opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne soient pas si indignes que vous de sa grâce ; c'est une maxime dangereuse de régler sa volonté sur sa puissance.

La seconde erreur qui autorise la fausse confiance, a son fondement dans l'idée injuste qu'on se forme de la justice divine. On se persuade que l'homme étant né avec des penchants violents pour le plaisir, nos égarements sont plus dignes de la pitié du Seigneur que de sa colère, et que notre faiblesse toute seule sollicite ses grâces, au lieu d'armer son indignation contre nous.

Mais en premier lieu, on pourrait vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur, qu'elle est l'ouvrage de l'homme et la peine de son péché, que le Seigneur avait créé l'homme droit, et qu'ainsi cette pente malheureuse dont vous vous plaignez, est un déréglement que Dieu doit punir lorsque vous y succombez : comment voulez-vous donc qu'il vous serve d'excuse ? c'est par là que vous êtes un enfant de colère et un vase de rebut : comment prétendez-vous y trouver des raisons pour entrer en contestation avec Dieu même et défier sa justice ? c'est par là enfin que vous êtes indigne de toutes les grâces : comment oseriez-vous en prendre occasion de les exiger ?

On pourrait vous répondre en second lieu, que quelle que soit la faiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses désirs, qu'il a été laissé entre les mains de son conseil, que ses passions n'ont d'empire sur lui qu'autant qu'il veut leur en donner lui-même, et qu'on a mis devant nous l'eau et le feu pour en laisser le choix libre à notre volonté. Ah ! je pourrais même là-dessus attester votre conscience et vous demander à vous surtout, mon cher auditeur, si malgré votre faiblesse, toutes les fois que vous avez abandonné la loi de Dieu, vous n'avez pas senti qu'il ne tenait qu'à vous d'être fidèle ; si de vives lumières ne vous ont point découvert l'horreur de votre transgression, si de secrets remords ne vous en ont point détourné, si vous n'avez pas balancé alors entre le plaisir et le devoir, si après mille délibérations intérieures et ces vicissitudes secrètes, où tantôt la grâce, tantôt la cupidité l'emportait, vous ne vous êtes point déclaré enfin pour le crime, comme en tremblant encore et ne pouvant presque vous rassurer contre vous-même ? Je pourrais même aller plus loin et vous demander si eu égard aux inclinations heureuses de pudeur et de retenue, aux dispositions dont Dieu vous avait favorisé en naissant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas été comme plus naturelle, plus douce, plus aisée que le déréglement du vice ; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté pour être infidèle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juste ; s'il n'a pas fallu prendre plus sur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles ? Eh ! que peut donc trouver la justice de Dieu dans vos dissolutions, qui ne lui fournisse contre vous de nouveaux sujets de sévérité et de colère ?

On pourrait enfin ajouter que si vous êtes né faible, la bonté de Dieu a environné votre âme de mille secours ; que c'est cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ses plus tendres soins, qu'il a entourée d'un vaste fossé, fortifiée d'une tour inaccessible ; je veux dire que votre âme a été comme défendue dès sa naissance, par le secours des sacrements, par les lumières de la doctrine, par la force des exemples, par les inspirations continuelles de la grâce et peut-être encore par les secours particuliers d'une éducation sainte et chrétienne que le Seigneur vous a ménagés et qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat ! en quoi pourriez-vous justifier vos faiblesses devant le Seigneur et intéresser sa justice même à user envers vous d'indulgence ? Eh ! que lui offrent vos transgressions, que l'abus de ses grâces et des moyens de salut changés par le déréglement de votre volonté en des occasions de péché ?

Mais laissons-là toutes ces raisons, et dites-moi, cette faiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous prétendez que

Dieu aura égard, n'est-elle pas votre ouvrage et le fruit de vos déréglements particuliers? Rappelez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avait pas encore fait naufrage : trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos passions? la pudeur, la tempérance, la fidélité, la justice vous paraissaient-elles alors des vertus impraticables? vous était-il impossible de résister aux occasions? et vos penchants de plaisirs étaient-ils si violents que vous n'en fussiez alors le maître? Eh! d'où vient donc qu'ils tyrannisent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire? N'est-ce pas depuis que, les ayant laissés prévaloir par une funeste négligence, vous les avez mis désormais presque hors d'état d'être vaincus? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains? Jetez les yeux sur tant d'âmes justes qui portent le joug depuis leur jeunesse, et voyez si elles sont seulement tentées dans des occasions où vous êtes toujours sûr de périr. Eh! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une faiblesse que vous vous êtes donnée? pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, sera capable de l'apaiser? Que voit-il quand il voit la fragilité de vos penchants? il voit le fruit de vos crimes, les suites d'une vie de licence et de plaisir. Est-ce là-dessus que vous osez en appeler à la justice même, à cette justice devant laquelle les saints demandent de n'être point jugés? Mon Dieu! sur quoi le pécheur ne se flattera-t-il pas, puisqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raisons de confiance?

La seule conclusion sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre faiblesse et de ces penchants pour le monde et pour les plaisirs, qui vous entraînent malgré toutes vos résolutions, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres; c'est que vous devez éviter avec plus de soin les périls et les attraits des sens et de la chair. Mais c'est alors que vous vous croyez invincible, lorsque nous vous exhortons à fuir les conversations profanes, les commerces suspects, les plaisirs douteux, les spectacles lubriques, les assemblées de péché; ah! vous vous en défendez alors sur ce que votre innocence n'y est point blessée, vous renvoyez à des âmes faibles les précautions de fuite et de circonspection; vous nous dites que chacun doit se sentir et se connaître, et que ceux qui sont assez faibles pour y être blessés doivent s'en éloigner, et comment voulez-vous que Dieu ait égard à une faiblesse à laquelle vous en avez si peu vous-même? vous êtes faible quand il faut excuser vos crimes auprès de lui; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là-dessus des mesures pénibles pour lui être fidèle.

Mais du moins, me direz-vous, si l'on a tout à craindre de sa justice, ses miséricordes sont infinies; quand sa bonté ne trouverait rien en nous de propre à la toucher, n'en trouverait-elle pas des motifs assez pressants en elle-même? Ce serait ici la troisième illusion de la fausse confiance que je devrais combattre; mais, outre que j'en ai assez parlé ailleurs, il est presque temps de finir. Je ne veux donc, mon cher auditeur, que vous faire une seule demande : Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire? Qu'il ne punit jamais le crime? vous n'oseriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur? Les Saül, les Antiochus, les Pharaon, vous ont appris le contraire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux, comme les justes? vous savez que rien de souillé n'entrera dans le ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux! mais pourquoi a-t-il creusé l'enfer sous nos pieds? Qu'il vous a déjà donné mille marques de sa bonté? mais c'est ce qui devrait confondre votre ingratitude sur le passé et vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait? mais on ne vous rapporte de sa justice que ce qu'il vous en a appris lui-même. Qu'il serait obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons était vrai! mais l'Evangile vous déclare, en termes formels, que peu seront sauvés. Qu'il ne châtie qu'à l'extrémité? mais chaque grâce refusée peut être le terme de ses miséricordes. Qu'il ne lui en coûte rien de pardonner? mais n'a-t-il pas les intérêts de sa gloire à ménager? Qu'il faut peu de chose pour le désarmer; mais il faut être changé et le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne saurait venir que de lui; mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne saurait venir de lui. Que voulez-vous donc dire? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié? et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher auditeur. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous en lui, quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient; remettez-vous à sa bonté pour la durée de votre conversion, pour votre persévérance dans son service, pour la victoire des obstacles que l'ennemi du salut opposera sans cesse à vos saints désirs; la grâce qu'il fait en inspirant les sentiments d'une sincère pénitence, est toujours un heureux préjugé pour celles qu'il prépare; ne vous défiez jamais de sa miséricorde; il n'est rien qu'on ne doive se promettre de lui quand c'est la douleur elle-même de l'avoir offensé qui demande; ne vous laissez jamais abattre par le souvenir de vos iniquités passées; tout ce qui peut être pleuré peut être pardonné; renfermez dans le sein de sa miséricorde toute la durée des jours que vous avez employés à l'offenser; ils seront comme s'ils n'avaient jamais été : vous commencerez à naître devant lui, le jour que vous aurez commencé à le servir : mille ans ne sont plus qu'un jour à ses yeux, dès qu'un changement sincère a fini les crimes : il est le

Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le Père des enfants prodigues, le Pasteur des brebis égarées, l'ami des Samaritaines, le réconciliateur des pécheresses ; en un mot, toutes les consolations de la foi semblent être pour le pécheur qui revient.

Mais si vous vous promettez toujours, qu'enfin le temps viendra que vous penserez au salut, sans y penser encore : ah ! souvenez-vous, mon cher auditeur, que c'est par là que tous les pécheurs ont péri jusqu'ici, et que c'est la grande voie qui mène à la mort dans le péché ; souvenez-vous que le pécheur qui désire souvent en vain, ne se convertit jamais. Plus même vous sentirez en vous de ces mouvements stériles de salut, plus aussi comptez que votre mesure se remplit, et que chaque grâce méprisée vous approche d'un degré de l'endurcissement ; ne vous rassurez pas sur des désirs qui avancent votre perte, et qui ont été de tout temps le partage des réprouvés; et dites souvent au Seigneur avec le Prophète : Jusques à quand, ô mon Dieu ! amuserai-je les inquiétudes secrètes de mon âme par de vains projets de pénitence ? *Quandiu ponam consilia in anima mea?* (*Psal.* XII, 2.) jusques à quand verrai-je couler les jours rapides de ma vie, en promettant à mon cœur pour le calmer dans ses désordres, une douleur ou un repentir qui s'éloigne toujours plus de moi ? *Dolorem in corde meo per diem?* (*Ibid.*) jusques à quand l'ennemi, se prévalant de ma faiblesse, se servira-t-il d'une erreur si grossière pour me séduire ? *Usquequo exaltabitur inimicus meus super me?* (*Ibid.*, 3.) Ah ! dissipez, Seigneur, ce vain prestige qui m'abuse ; regardez ces faibles désirs de salut comme les cris d'une conscience qui ne peut être heureuse sans vous ; acceptez ces timides commencements de pénitence : exaucez-les aujourd'hui, ô mon Dieu ! où il me semble que votre grâce les rend plus vifs et plus sincères : *Respice, et exaudi me, Domine Deus meus* (*Ibid.*, 4); et achevez par votre opération secrète ce qui manque encore à la plénitude et à la sincérité de cette offre ; et perfectionnez mes désirs en les recevant, afin qu'ils soient dignes de la récompense que vous promettez à la faim et à la soif de la justice.

Ecoutez, dit le Seigneur dans son prophète à l'âme infidèle, vous qui vivez dans la mollesse et dans les plaisirs, et qui ne laissez pas d'espérer en moi : *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter* (*Isa.*, XLVII, 8) ; ces deux malheurs fondront tout à la fois sur vous, la stérilité et le veuvage : *Venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas* (*Ibid.*, 9) ; la stérilité, c'est-à-dire, que vous ne serez plus propre à porter des fruits de pénitence; qu'on aura beau cultiver, arroser : la force de ma parole, la vertu de mes sacrements, la grâce de mes mystères, tous les soins vous seront inutiles, et vous ne serez plus qu'un arbre stérile et destiné au feu ; le veuvage, c'est-à-dire, je me retirerai pour toujours de vous ; je vous laisserai seule; je vous livrerai à vos penchants, à la fausse paix de vos passions ; je ne serai plus votre Dieu, votre protecteur, votre époux; je vous abandonnerai jusqu'à la fin : *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter: venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon ministère, mes frères, par les paroles dont se servit autrefois Jésus-Christ en finissant sa mission vers un peuple ingrat ? Vous n'avez pas voulu croire à mes discours, leur disait-il peu de jours avant sa mort; vous avez fermé les yeux à la lumière; vous avez eu des oreilles, et vous n'avez pas entendu : je m'en vas, et vous mourrez dans votre aveuglement. Si vous étiez encore des aveugles, et que vous n'eussiez jamais connu la vérité, votre péché serait plus excusable; mais maintenant vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avais apprises de mon Père ; et voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuse : votre endurcissement est consommé; vous avez rejeté le salut qui ne s'offrira plus à vous, et le crime de la vérité méprisée va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête.

Grand Dieu ! serait-ce donc là le prix de mes peines et tout le fruit de mon ministère? l'indignité de l'instrument dont vous vous êtes servi pour annoncer votre parole, en aurait-elle anéanti la vertu et mis un obstacle fatal au progrès de l'Evangile ? Non, mes chers frères, la vertu de la parole de la croix n'est pas attachée à celle du ministre qui l'annonce. La boue entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles ; et les murs de Jéricho tombent quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes frères, qu'ayant reçu sa parole avec joie, comme le disait autrefois saint Paul aux fidèles de Corinthe; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme faible, pécheur, environné de misères, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Evangile et indigne d'un si grand ministère, mais comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous; et qu'au jour terrible des vengeances où l'on demandera compte à moi de mon ministère, à vous du fruit que vous en avez retiré, je serai votre défense et votre justification, et vous ma gloire et ma couronne ; c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

# MYSTERES.

## AVIS AU LECTEUR.

Nous n'avons rien de particulier à dire sur les sermons qui suivent. L'on y retrouvera le P. Massillon toujours semblable à lui-même, malgré la différence des sujets qu'il entreprend de traiter; l'on y admirera surtout cette fécondité de génie qui ne s'épuise jamais, et qui paraissant avoir tout dit sur une matière, sait la représenter sous une forme nouvelle, toujours également intéressante. *Le Discours sur les œuvres de miséricorde*, le petit *Discours sur le renouvellement de la ferveur des premiers chrétiens et le discours sur le danger des mauvaises lectures*, n'ont été placés à la suite des Mystères, que parce que nous n'avions point d'autre place plus convenable à leur donner.

### SERMON Ier.

*Pour la fête de la Purification de la sainte Vierge.*

SUR LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II, 22.)

*Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.*

La soumission à la volonté de Dieu est la grande vertu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple, dans le mystère que l'Eglise propose à la piété des fidèles. Quoique toute la vie de cette Vierge sainte ait été une conformité continuelle aux ordres du ciel, un acquiescement universel aux vues et aux desseins de Dieu sur elle, il semble cependant que c'est cette disposition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de son Fils au temple, et que c'est dans ce mystère que le sacrifice qu'elle fait à la volonté de Dieu de ses lumières est plus entier et plus héroïque; et c'est cette vertu principale que nous allons vous proposer pour modèle.

En effet, sans elle la vertu n'est plus qu'une humeur ou une recherche continuelle de nous-mêmes: sans elle les illusions de notre esprit deviennent notre seule loi; les inconstances de notre cœur, notre seule règle; la bizarrerie de nos désirs, notre seul frein et l'unique ressort de notre conduite; nous devenons en un mot notre divinité nous-mêmes.

C'est la conformité à la volonté de Dieu qui fait tout le prix de nos sacrifices; qui donne du mérite à nos souffrances; qui sanctifie nos joies, qui ôte à nos afflictions leur amertume, à nos prospérités leur venin; qui fixe nos irrésolutions, qui calme nos craintes, qui soutient nos découragements, qui règle nos espérances, qui fait la sûreté de notre zèle, la consolation de nos dégoûts; en un mot, qui assure toutes nos vertus et qui nous rend utiles nos imperfections mêmes.

C'est elle qui inspire les bons conseils, qui nous répond du succès de nos entreprises, qui nous rend maîtres des événements; qui sanctifie tous les états, qui règle tous les devoirs, qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des empires, la majesté des souverains, la fidélité des sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique, et qui fait que chacun à sa place, ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui, et ne pense qu'à remplir et sanctifier les devoirs de son état propre.

C'est-elle, Sire (18), qui fait régner les rois avec piété et avec justice, et qui corrige en eux, et l'orgueil des prospérités, et l'amertume des disgrâces, en leur faisant adorer dans la volonté du souverain dispensateur des événements, la source commune d'où ils partent.

D'où vient donc, mes frères, que cette soumission si nécessaire et si consolante, est si rare parmi les fidèles? d'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines nous vivons presque tous comme s'il n'y avait point d'être souverain au-dessus de nous qui en fût le modérateur, comme si le hasard était le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur ou du malheur de nos destinées?

Souffrez donc qu'en vous proposant aujourd'hui l'exemple de la soumission de Marie, je vous entretienne sur une matière si importante. Comme par les suites de votre rang, de vos places et de votre naissance vous tenez la plupart aux plus grands événements qui se passent ici-bas, souffrez que je vous apprenne à les ramener à leur source et à reconnaître un Dieu dans l'univers seul dispensateur des bons et des mauvais succès.

1° Quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu? 2° Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte?

C'est-à-dire, d'où vient que nous ne voulons jamais ce que Dieu veut? d'où vient cependant qu'il y a tant de douceur et de consolation à ne vouloir que ce que Dieu veut? Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu sont :

1° Une vaine raison qui rappelle toujours

(18) Louis XIV.

les œuvres du Seigneur au jugement de ses propres lumières, qui veut approfondir ce qu'elle devrait adorer, et qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

2° Un fonds d'amour-propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes, que nous nous regardons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que tout fût fait pour nous, de sorte que tout ce qui n'entre pas dans le plan de nos vues et de nos passions nous révolte.

3° Enfin, une fausse vertu qui, sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même et substitue toujours les désirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous aux devoirs que sa volonté sainte nous impose. Or, voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à sacrifier aujourd'hui aux ordres du ciel.

Premièrement, une vaine raison : que de doutes, que de difficultés, dit saint Bernard, ne pouvait-elle pas opposer à l'ordre de Dieu qui l'obligeait de venir se purifier dans le temple? que de raisonnements spécieux ! rien d'impur n'avait souillé son enfantement, elle était même devenue plus pure en devenant mère; qu'était-il besoin d'aller se purifier d'une souillure qu'elle n'avait pas contractée et racheter par une vile offrande celui qui venait racheter tous les hommes de la servitude du démon et du péché? Cependant elle obéit et, sacrifiant ses lumières aux raisons éternelles et toujours justes de la sagesse divine, elle nous apprend que c'est au Seigneur à vouloir et à la créature à obéir et à se soumettre.

Cependant, mes frères, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. Vaines créatures, nous osons sans cesse appeler le Seigneur en jugement avec nous; nous voulons être sages contre Dieu même; et, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes ou de ses desseins éternels sur nos destinées particulières, nous ne trouvons jamais qu'il ait raison et nous opposons toujours nos faibles raisonnements aux abîmes profonds de sa sagesse et de sa raison éternelle.

Je dis, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes. Eh ! qu'entendons-nous tous les jours dans le monde que des réflexions insensées sur les voies de Dieu? on lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils et des profondeurs de sa providence, pourquoi il laisse tant d'infidèles sur la terre? pourquoi tous les hommes ne sont pas sauvés? pourquoi il a rendu le salut si difficile? pourquoi il a fait les hommes si faibles? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plupart des choses que nous devons croire? pourquoi il permet tant d'événements si funestes à la foi et à la gloire de son Eglise? que sais-je? des questions éternelles où l'on voit l'homme se jouer de Dieu, le vil esclave vouloir faire rendre compte au maître souverain, le vase de boue demander à l'ouvrier souverain pourquoi il l'a fait ainsi? le ver de terre rampant dans cet exil où un abîme immense le sépare de son Dieu, oser lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe, donner des conseils au Seigneur, fournir à sa sagesse de nouvelles vues, condamner l'économie de la religion, s'en former un plan spécieux et plus plausible, oser réformer ce grand ouvrage qui est la fin de tous les les desseins de Dieu et lui substituer les chimères de son propre esprit et un ouvrage de confusion et de ténèbres.

Et certes, mes frères, si les princes eux-mêmes, dans la conduite des affaires publiques et dans les ressorts infinis qui font mouvoir tous le corps des états et des empires, ont des secrets que nous ne saurions approfondir; voulons-nous que Dieu, dans ses voies éternelles sur le salut et les destinées de tous les hommes, n'en ait point pour ses créatures? si le gouvernement d'un état seul demande des conseils cachés et des mesures inconnues qui souvent nous révoltent parce que nous n'en voyons pas les raisons et les utilités secrètes; quoi ! nous voulons que le gouvernement de l'univers, que la conduite universelle de tous les hommes et de tous les siècles, depuis la naissance du monde jusqu'à la fin n'ait pas, à notre égard, certains secrets et des obscurités dont les raisons éternelles échappent à nos faibles lumières? S'il y a des mystères dans le conseil des souverains, selon l'expression des livres saints, n'y en aurait-il point dans les conseils de Dieu? et s'il faut, dit l'Ecriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples et ne pas faire de vains raisonnements sur des démarches dont nous ignorons toujours les motifs, le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines serait-il moins respectable et serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels, dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul, et dont nous ne connaissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même.

Adorons les secrets de Dieu, mes frères, si ce que nous connaissons de ses œuvres nous paraît si divin et si admirable, pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connaissons point l'est aussi? s'il est si sage lorsqu'il agit à découvert pourquoi se démentirait-il lorsqu'il se cache? si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse et de lumière, pourquoi l'économie de la religion que nous ne saurions voir et qui est le chef-d'œuvre de tous ses desseins, serait-il un ouvrage de confusion et de ténèbres? et s'il a réglé avec tant de poids et de mesure les choses visibles qui doivent périr, comment aurait-il laissé dans le désordre les choses invisibles, qui dureront autant que lui-même?

J'ai dit encore, soit qu'il s'agisse de ses desseins éternels sur nos destinées particulières : car non-seulement nous condamnons

sa conduite dans ses voies éternelles sur tous les hommes, mais encore sa conduite à notre égard. Nous nous en prenons à sa providence de nous avoir placés en certaines situations où notre faiblesse trouve des écueils inévitables; nous le blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'il nous impose; nous nous plaignons que la cour, que les armes, que les emplois où notre rang et notre naissance nous attachent nous éloignent du salut et nous le rendent comme impossible : il nous semble que nous nous serions sauvés dans une vie privée et loin des grandes tentations; nous réformons le plan éternel de sa providence à notre égard, et nous nous formons une destinée plus sûre, à notre gré, que celle que sa sagesse adorable nous a formée.

Nous ne pensons pas que Dieu proportionne les grâces aux états; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous; que la plupart des dangers et des occasions dont nous nous plaignons sont plus dans nos passions que dans nos places. Nous ne pensons pas que la même faiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde et de la cour nous aurait fait une tentation de la retraite même; que nous portons partout avec nous la source de nos crimes et de nos malheurs, et qu'ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors et de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Nous ne pensons pas que tous les états ont leurs dangers; que les saints, dans quelque situation qu'ils aient été, à la cour ou dans les déserts, ne se sont assuré le salut que par des violences inouïes; que c'est une erreur de croire qu'il y ait quelque situation sur la terre où le salut ne coûte pas de grands efforts; que notre imagination ne nous promet une sûreté dans les états où nous ne saurions être, que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent; que l'amour-propre nous donne sans cesse le change; et que, pour adoucir à nos yeux les égarements de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre situation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

Enfin, nous ne pensons pas que, si les périls sont plus grands dans l'élévation où nous sommes nés, les biens que nous pouvons y faire sont aussi plus étendus et plus considérables; que s'il y a plus d'occasions de chute, il y a aussi plus d'occasions de mérite et de vertu; que les objets séduisants et les grands spectacles qui nous environnent sont bien moins des piéges que des instructions; que la cour, où notre destinée nous attache, nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en désabuser et nous en déprendre: que ses dégoûts arment le cœur contre ses périls; que ses amertumes détrompent de ses plaisirs; que ses inconstances et ses révolutions refroidissent sur ses espérances; que le vide et l'ennui de ses amusements nous rappellent comme d'eux-mêmes à une vie plus sérieuse et plus solide; que la perfidie et la fausseté de ses amitiés nous font chercher en Dieu seul un ami éternel et fidèle : en un mot, que nous trouvons le remède dans le mal même, et que la sagesse de Dieu a pourvu avec une dispensation si admirable au salut de tous les hommes, que dans chaque état les périls ont leurs compensations, et fournissent, pour ainsi dire, les sûretés; et que les mêmes objets qui font la plaie ont pour nous des retours qui la guérissent.

O mon Dieu! vous êtes un juge si patient et si miséricordieux de nos œuvres, et nous sommes les censeurs sévères et éternels des vôtres! nous vous appelons sans cesse en jugement, et vous suspendez le nôtre! nous vous demandons tous les jours compte de vos desseins adorables, et vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos intentions et de nos démarches! O mon Dieu! que deviendrait l'homme, si vous preniez à son égard les mêmes dispositions qu'il a pour vous? si vous vous faisiez un plaisir de le trouver coupable, comme il semble s'en faire un de vous condamner? et si vous examiniez ses fautes avec cet œil de sévérité avec lequel il examine vos merveilles? Première source de notre révolte contre la volonté de Dieu: une vaine raison.

La seconde, c'est l'amour excessif et déréglé de nous-mêmes; et c'est ici le second sacrifice de soumission à la volonté de Dieu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne consulter que les sentiments humains, tout lui eût fourni des prétextes pour se soustraire à la volonté du Dieu de ses pères : les intérêts de sa maternité divine, le prodige de son enfantement, la honte même de sa pauvreté et de la médiocrité de son offrande; tout semblait révolter son cœur contre la soumission que Dieu demandait d'elle; mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair, persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous, c'est le sacrifice de nous-mêmes; et que ce qui nous coûte le plus à offrir est d'ordinaire la seule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes frères, d'où vient en second lieu ce fond de révolte, que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à nous-mêmes (car c'est le vice des grands surtout); que nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout était fait pour nous; que nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous; en un mot, que nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls; nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre; qu'il n'agît que pour nous seuls; qu'il rapportât tout à nous seuls; qu'il ne disposât des choses d'ici-bas que par rapport à nous seuls, et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers et le Dieu

de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. Ainsi, mes frères, nous qui, malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs; que tous les événements s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls: enfin nous voudrions être la fin de toutes les voies et de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies et de tous nos projets sur la terre.

Et de là, 1° l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité; et nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événements qui nous environnent. Ainsi, tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte: le plus léger contretemps nous accable; nous nous plaignons de Dieu; nous croyons qu'il a tort à notre égard et qu'il nous maltraite: nous, mes frères, qui, dans l'élévation et l'abondance où nous sommes nés, ne souffrons presque rien; nous, dont les peines légères sont compensées par tant d'endroits capables de contenter l'amour-propre; nous, qui ne connaissons pas, comme dit le Prophète, les travaux et les amertumes qui affligent le reste des hommes, et dont les moments les plus tristes seraient des moments de félicité pour mille malheureux. Ah! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'est que Dieu ne mêle pas assez d'amertume à tous les plaisirs qui nous environnent; c'est qu'il permette que nous soyons trop heureux sur la terre; c'est qu'il ne nous laisse jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés, et qu'il ne daigne pas nous visiter quelquefois par des afflictions dans sa grande miséricorde. Il faut que Dieu soit bien irrité contre nous, lorsque tout favorise nos passions; que nos plaisirs ne trouvent point d'obstacle; que tout rit à nos penchants, et que les désirs seuls de notre amour-propre semblent décider de tout ce qui nous regarde. Qu'il est terrible alors à notre égard, mes frères; il nous traite comme des victimes qu'on engraisse et qu'on orne de fleurs, parce qu'on va bientôt les conduire sur le bûcher, et qu'on les destine au sacrifice.

De là, 2° comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos désirs, nous ne sommes jamais contents de notre état, de notre élévation, de nos places; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons; nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures; nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement de ce que la Providence nous offre: ce qui nous manque nous inquiète plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire; tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait: *Notre orgueil monte toujours* comme dit le Prophète (*Psal.* LXXIII, 23): semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux et nos espérances pouvaient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue de nouveaux pays et des espaces immenses, qui raniment nos prétentions: plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire: le terme de nos désirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres; notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît; la destinée que Dieu nous fait n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes; nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; et pour nous dégoûter d'un bien que nous avons longtemps désiré, il suffit enfin que la Providence nous l'accorde.

De là, 3° comme notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et que nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage, les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenaient, et qu'on nous ravit injustement. Tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit et nous blesse; nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos frères; leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie; les applaudissements qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient; nous tournons contre nous tout ce qui leur est favorable; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; et peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur de nos frères.

De là, enfin, comme nous croyons seuls avoir la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure; nous voudrions que les places et les dignités fussent dispensées à notre gré, que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique, que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avait déjà destinées; que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres; nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe; nous ne respectons pas assez l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde visible, ni sa volonté sainte dans la volonté ou le caprice même des

souverains, qui n'ont en main la puissance et l'autorité que pour être les premiers ministres de sa providence; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places et des faveurs : il se peut faire que les hommes aient tort et fassent des choix injustes, mais Dieu a toujours raison, et il se sert de leurs méprises pour accomplir les desseins éternels de sa providence sur les peuples et sur les empires.

Que le monde est grand, mes frères! qu'il est magnifique! que le gouvernement des états et des empires offre à nos yeux d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout depuis une extrémité jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure : sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes, par la volonté de qui tout se fait, qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes, qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements; qui donne au monde des princes et des souverains selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse sur les élus et sur son Eglise; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus, des Aman ou des Mardochée, ou pour punir les péchés des peuples, ou pour exercer la foi de ses serviteurs; qui dispense les bons ou les méchants succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage, qui règle le cours des passions humaines; et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes!

Que le monde, mes frères, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence! que c'est un spectacle digne de la foi! Mais si vous en séparez Dieu; mais si vous le regardez tout seul; si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement; si vous n'y voyez que la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, et qui donne le mouvement à tout; ah! ce n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble, où nul n'est à sa place, où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où le juste a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événements; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, ou qu'on refuse au mérite; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu, et voilà comme nous le regardons : nous n'y voyons pas une sagesse souveraine qui se joue, pour ainsi dire, dans l'univers, en renversant les états et les empires, et en élevant d'autres sur leurs ruines; en changeant sans cesse les noms et les fortunes des hommes, et laissant les choses d'ici-bas dans une inconstance et une révolution éternelles, pour nous apprendre à nous attacher à lui seul, qui ne passe point, et qui seul est toujours le même.

Il est vrai que souvent nous résistons à Dieu, sous prétexte de le chercher. Dernière source de notre révolte contre la volonté de Dieu : une fausse vertu, et dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son Fils, les intérêts de sa naissance divine, et les obstacles que sa purification semblait mettre au fruit de son ministère, en confirmant l'incrédulité de son peuple, et le faisant passer pour le simple Fils de Marie et de Joseph; si elle n'eût consulté que ces frayeurs nées de sa piété même, Marie devait, ce semble, se soustraire à la loi commune, et ne pas venir dans le temple donner à son Fils un caractère de souillure et de péché, qui le confondait avec les autres enfants de Juda. Mais elle se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu; elle ne veut le salut des hommes, et la gloire de son Fils, qu'autant que Dieu le veut lui-même; et rien ne lui paraît sûr, même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte.

Oui, mes frères, rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut : toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu, et bien moins un culte de Dieu qu'une recherche secrète et dangereuse de nous-mêmes. C'est par là cependant que la piété manque presque toujours; nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées, et nous faisons consister la vertu, non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous suivre et nous écouter nous-mêmes.

1° Les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais; nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Est-on engagé dans le lien sacré du mariage? on prierait avec goût; on courrait avec plaisir à toutes les œuvres de miséricorde; on passerait des jours entiers, sans s'ennuyer, dans la retraite et à des lectures saintes; on aimerait à soulager les malheureux : mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'est la soumission, la complaisance, la douceur mutuelle; cette déférence qui unit les cœurs, et si recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes; cette condescendance qui rapproche les humeurs, et qui lie les esprits; cette patience qui désarme la férocité, et qui se concilie l'estime et la tendresse; ces soins et ces attentions domestiques, qui établissent l'ordre dans les familles, conservent la paix, préviennent les dérèglements et le scandale des dissensions, et font que Dieu habite au

milieu d'une race fidèle : on aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous ; ce qu'il veut on ne l'aime point ; et souvent la piété de la femme fidèle, qui devrait être la source de la paix, de la douceur, de la consolation d'une maison sainte, et ramener le mari infidèle, l'éloigne et l'aigrit ; faute d'égards et de complaisance, devient la source des antipathies et des divisions, et fait craindre la vertu dont la paix est le fruit, comme si elle était le signal infaillible des aigreurs et des troubles dans les familles.

2° Si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état de notre tiédeur et de nos infidélités dans le service de Dieu ; nous nous figurons qu'avec une santé mieux établie, nous remplirions mille pratiques de piété auxquelles nous nous trouvons inhabiles ; nous ne saurions comprendre que se soumettre à Dieu et faire un usage saint de l'état où il nous laisse, c'est prier, c'est se mortifier, c'est opérer des œuvres de miséricorde ; que le Seigneur sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes ; que ce n'est pas à nous à nous choisir notre voie, et que ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est toute la perfection de la foi et toute la sûreté du fidèle.

3° Nous souffrons impatiemment nos propres imperfections ; nous nous sommes à charge à nous-mêmes ; les infidélités où nous nous surprenons tous les jours nous jettent dans des inquiétudes d'amour-propre et nous dégoûtent de la vertu ; nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher, vivre contents de nous-mêmes, nous applaudir en secret de notre vertu et jouir du témoignage flatteur de notre conscience ; nos fautes nous inquiètent et nous ralentissent dans les voies de Dieu, parce qu'elles troublent cette paix tout humaine ; qu'elles humilient cet orgueil secret qui chercherait au dedans de nous une vaine complaisance ; nous ne saurions regarder nos fautes dans l'ordre de Dieu et en tirer l'utilité que sa sagesse se propose. Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte et tremblement, et nous voudrions l'opérer avec une sécurité entière ; Dieu veut nous conduire par la foi, et nous voudrions aller à lui par la lumière ; Dieu veut que nous vivions toujours incertains si nous sommes dignes d'amour ou de haine, et, après quelques faibles démarches de pénitence et de piété, nous voudrions être assurés qu'il s'est rendu à nous ; Dieu veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui, et nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au dedans de nous ; Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains, et nous voudrions le tenir entre les nôtres ; en un mot, Dieu veut que notre salut dépende de lui, et nous voudrions qu'il dépendît uniquement de nous-mêmes.

4° Si les pécheurs, revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle, suscitent des contradictions à des entreprises utiles à la piété, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux ; nous croyons être en droit de déclamer contre leurs mauvaises intentions, de découvrir leurs vices, de les faire passer pour des ennemis publics de tout bien et de toute justice ; sous prétexte de gémir sur leur aveuglement, nous nous aveuglons nous-mêmes, et, loin de demander à Dieu dans le silence qu'il change leur cœur, et laisser entre ses mains les intérêts de son Eglise, qu'il saura bien protéger malgré la malice et la puissance des hommes, nous nous persuadons que le titre de protecteurs de la piété nous autorise à violer les règles de la piété même.

Enfin, les déréglements de nos proches, de nos égaux, de nos maîtres, avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables ; nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, de les aigrir ; nous nous plaignons de notre destinée qui nous unit, par des liens de devoir et de société, avec des personnes qui vivent comme des païens et sans aucun sentiment de religion et de piété ; il nous paraîtrait bien plus doux de vivre avec des âmes fidèles qui penseraient comme nous, et par nos aigreurs et l'amertume de notre société nous leur rendons la piété aussi odieuse que nous-mêmes ; nos censures leur rendant nos exemples inutiles, ils se figurent la vertu faite comme nous le sommes, c'est-à-dire dure, fâcheuse, impitoyable, pleine de fiel et de présomption, et, loin de les attirer en les supportant, nous les éloignons en les méprisant et paraissant plutôt triompher de leurs vices que compatir avec douceur et avec religion à leurs faiblesses.

La conformité à la volonté de Dieu, mes frères, nous rend, si l'on peut parler ainsi, les pécheurs respectables ; elle nous fait entrer dans les desseins de sa sagesse sur eux, laquelle sait les rendre utiles au salut de ses élus et les mener souvent à la pénitence et au salut par la voie même de leurs déréglements. Ainsi, la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu, les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même ; les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu et qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence ; attend pour eux les moments de sa grâce, adore les vues éternelles de celui qui a marqué des bornes aux passions des hommes, comme à l'impétuosité des flots de la mer. Vouloir ce que Dieu veut ou permet à l'égard des autres, comme à l'égard de nous-mêmes, est inséparable de la vertu. Les vices doivent nous affliger, mais les pécheurs doivent toujours nous être chers.

Ainsi, mes frères, rien n'inspire plus de douceur, de charité, d'humanité envers les hommes, que de considérer sans cesse la volonté de Dieu sur eux. Ils sont sans doute haïssables en eux-mêmes dès qu'ils sont pécheurs ; mais, dans l'ordre de Dieu, ils sont toujours dignes de notre amour et de notre respect : ils servent à son ouvrage, ils sont peut-être destinés pour y entrer un jour. Nous devons donc voir leurs passions avec douleur, mais avec patience, les re-

prendre s'ils nous sont soumis, mais les souffrir avec charité ; souhaiter leur conversion avec ardeur, mais l'attendre sans inquiétude, et ne pas faire consister notre vertu dans l'éloignement des pécheurs, mais dans le désir sincère de leur pénitence.

Telles sont les trois sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, et les trois sacrifices dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. Mais, après avoir marqué les obstacles qui s'opposent en nous à notre soumission à Dieu, il faut vous exposer les avantages et les consolations qui nous facilitent la soumission à sa volonté sainte.

### SECONDE PARTIE.

Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent et les regrets inutiles sur le passé. L'avenir nous inquiète par ses craintes et par ses espérances ; le présent nous agite par ses embarras et par ses contretemps ; enfin, le passé même nous tourmente en rendant comme présents, par un fâcheux souvenir, des maux que le temps devrait avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes qui ne vivent pas de la foi et dans la dépendance de Dieu, malheureux sur la terre.

Or la soumission seule à la volonté de Dieu nous fait attendre l'avenir sans inquiétude, nous fait voir le présent avec tranquillité, rappeler le passé avec fruit; et, dans toutes ces situations, nous fait trouver en Dieu et dans une conformité continuelle à ses ordres, la paix et la consolation, que le pécheur ne saurait jamais trouver dans les passions et dans lui-même.

Je dis, premièrement, que cette soumission nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir sans inquiétude. Car, mes frères, quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son Fils ne devait-elle pas jeter dans son âme sainte ? On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles maternelles ; que cet enfant sera exposé, comme un but, aux traits des méchants et à la contradiction de son peuple, et qu'il est établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devaient alors troubler la paix de son cœur ! Cependant, elle jette, comme le Prophète, toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu ; elle ne voit l'avenir que dans l'ordre sage et immuable de ses volontés éternelles ; elle adore par avance les desseins du Père céleste sur cet enfant ; elle s'y soumet sans vouloir les approfondir et les connaître, et, s'en remettant à Dieu seul de tout ce qui la regarde, sa tranquillité est parfaite, parce que sa soumission est entière.

Oui, mes frères, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de la vie humaine, et les hommes ne sont malheureux que parce qu'ils ne savent pas se renfermer dans le moment présent. Ils hâtent leurs peines et leurs soucis ; ils vont chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suffisait pas à leurs inquiétudes ; ils se forment des chimères pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avaient pas assez de chagrins réels ; ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisait pas sa malice ; ils n'ont plus de lumières que les autres que pour se former plus d'inquiétudes ; ils ne voient plus loin que pour voir plutôt leurs malheurs ; ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets et plus timides ; ils ne sont plus prévoyants que pour être de pire condition et moins tranquilles que les imprudents et les insensés. A ces traits, vous vous reconnaissez, mes frères ; car qu'est-ce que la vie de la cour ? qu'une agitation éternelle sur l'avenir, qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions, d'espérances. De craintes : tous les événements nous offrent presque de nouvelles terreurs : l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrâce ; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée ; un air moins gracieux du maître nous fait déjà entrevoir notre oubli et notre ruine. De précautions : nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des grâces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts et des chagrins qui viendront. Enfin, d'espérances : un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais, pour y parvenir, il faut sacrifier le repos et toutes les douceurs du présent ; la félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet ; les assujettissements et les peines sont dans le cœur qui les sent et qui les dévore.

Mais une âme soumise à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis, qui agitent les enfants du siècle ; elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils éternels de la Providence ; que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés immuables ; qu'on ne risque rien en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver ; qu'il est même consolant de savoir qu'un Dieu daigne se mêler de ce qui nous regarde ; encore plus consolant de lire dans les livres saints qu'il nous ordonne de nous en remettre à lui seul, et qu'enfin il se charge de l'avenir et ne nous commande que de sanctifier par la foi l'usage du présent.

Ce n'est pas que la religion autorise la paresse ou l'imprudence, et que pour être soumis à Dieu sur l'avenir, il faille tellement s'en rapporter à lui, qu'on abandonne tout soin et qu'on méprise toute prévoyance. Le fidèle se conserve en Dieu, mais il ne le tente pas ; il travaille comme si tout dépendait de lui ; il est tranquille sur l'événement, parce que tout dépend de Dieu ; il

sait que la raison doit fournir les précautions et les mesures, mais il sait encore mieux que la foi en attend le succès de Dieu seul ; il est prudent dans le choix des moyens, mais il est simple et soumis dans l'attente des événements; en un mot, la prudence est commune au fidèle et au mondain; la paix et la tranquillité ne sont que pour le fidèle.

Et quand je dis commune, mes frères, c'est le nom seul de prudence qui leur est commun; car d'ailleurs, quelle différence entre les caractères d'une prudence chrétienne et soumise à Dieu, et les caractères d'une prudence toute humaine? c'est l'apôtre saint Jacques qui nous les marque.

1° La prudence du fidèle, dit cet apôtre (*Jac.*, III, 17) est chaste et innocente : *Primum quidem pudica*; il ne connaît de mesures légitimes que celles que la conscience permet et que la religion approuve; le crime ne lui sert pas de voie pour arriver à ses fins, et toute prudence incompatible avec le salut lui paraît la dernière des folies. Celle du pécheur, au contraire, est corrompue et criminelle : il trahit sa conscience pour arriver à ses fins; il ne compte pour rien les crimes ou les démarches obliques qui lui répondent du succès; il cherche à réussir aux dépens même de son âme, et tout ce qui peut lui être utile lui paraît bientôt innocent.

2° La prudence du fidèle est tranquille et amie de la paix : *Deinde quidem pacifica;* ses mesures sont toujours paisibles, parce qu'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu; il ne souhaite le succès qu'autant que Dieu même le souhaite ; et dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu, qui les demande de lui, qu'à se satisfaire lui-même. Celle du pécheur, au contraire, est toujours agitée, parce qu'elle n'est jamais soumise; il attache son bonheur non à l'ordre de Dieu, mais au succès de ses mesures; il attend la paix de l'événement et non de sa soumission ; et sa prudence est elle-même la source de ses chagrins et de ses inquiétudes.

3° La prudence du fidèle est modeste : *Modesta;* il s'interdit les projets ambitieux; il n'a que des vues conformes à son état; il sait mettre des bornes à ses désirs; il pense moins à s'élever qu'à se rendre utile; et sa modération est le trésor d'où il tire la source de la paix et la sûreté de son innocence. Celle du pécheur est insatiable : il prend toujours de nouvelles mesures, parce qu'il forme toujours de nouveaux projets ; sa cupidité ne connaît point de bornes ; tout ce qui le flatte lui convient; les postes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraie; les périls qui l'élèvent cessent d'être des périls; le mauvais succès de ses mesures est l'unique danger qu'il craint; et il ne compte pour rien d'exposer son salut, pourvu qu'il assure sa fortune.

4° La prudence du fidèle est humble et docile : *Suadibilis;* il se défie toujours de ses propres lumières; il compte plus sur le secours du ciel, que sur toutes les mesures de la prudence humaine ; et en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu seul. Celle du pécheur, au contraire, est pleine d'orgueil : il ne compte que sur l'habileté de ses mesures; il se confie en sa propre sagesse; il n'attend le succès que de ses soins, et agit tout seul comme s'il n'y avait point de Dieu qui se mêlât des choses humaines.

5° La prudence du fidèle n'est point soupçonneuse : *Non judicans;* il ne cherche point sa sûreté dans la défiance continuelle de ses frères; il croit difficilement le mal, et aime encore mieux tomber dans leurs piéges que juger témérairement leurs intentions et leurs pensées. La prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances; comme son cœur est corrompu, tout lui paraît corruption et duplicité dans les autres; il regarde tous les hommes comme ses ennemis; il soupçonne le mal où il ne le voit pas; il se persuade que pour juger sûrement, il faut toujours juger mal de ses frères; et toute sa prudence se réduit à supposer dans tous les hommes, tout ce dont il est capable lui-même.

6° La prudence du fidèle n'est point dissimulée : *Sine simulatione;* il ne met point son habileté dans son artifice; comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser; et toute son adresse est dans sa candeur et dans sa sincérité. Celle du pécheur, au contraire, n'est qu'une duplicité éternelle : ses lèvres démentent toujours son cœur; son visage est toujours la contradiction de ses sentiments; il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux; toute sa vie n'est qu'un fonds de bassesse et de mauvaise foi ; et sa prudence est toujours pénible, parce qu'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin, la prudence du fidèle est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres : *Plena misericordia, et fructibus bonis ;* il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu et les secours de la prière; il assure le succès de ses mesures par l'abondance de ses largesses et par les mérites de la miséricorde ; et trouve dans les devoirs de la religion les principales ressources et le seul appui de sa fortune. Le pécheur, au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation : il fuit les maximes de la religion comme incommodes à sa fortune; et s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser et y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il désire.

Aussi, continue l'apôtre de qui j'ai tiré tous ces caractères, la prudence du fidèle est une semence et une source continuelle de paix dans son cœur : *Fructus autem justitiæ in pace seminatur, facientibus pacem.* (*Jac.*, III, 8.) Mais la prudence du siècle qui ne vient point du ciel, mais de la corruption du pécheur et du fonds de ses passions, est une révolution éternelle de craintes, de désirs, de chagrins ; et comme elle est l'ouvrage de

ses passions, elle ne saurait être plus tranquille que ses passions mêmes: *Non est ista sapientia desursum descendens a Patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica.* (*Jac.*, III, 15.)

La seconde source des inquiétudes humaines sont les événements présents et ce qui se passe tous les jours à nos yeux; rien n'arrive presque jamais selon nos désirs; ce que nous aimons nous échappe; ce que nous souhaitons nous fuit; ce que nous craignons nous arrive; nous ne sommes jamais heureux de tous points; si la fortune nous rit, la santé nous abandonne; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque; si la faveur du maître nous élève, l'envie du courtisan nous flétrit et nous dégrade; si l'envie nous épargne et que nous puissions compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige; enfin, dans quelque situation que nous soyons, il manque toujours quelque chose à notre bonheur; et ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs; et que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possède.

Mais une âme fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente; tout était incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle; la bassesse de son Fils et la grandeur future qu'on lui annonce; le glaive qui doit percer son cœur, et toutes les nations qui doivent pourtant l'appeler heureuse; l'abjection qui l'environne et les grands événements qui l'attendent; mais la volonté de Dieu est le seul dénoûment de ses doutes et la grande consolation de ses peines.

Oui, mes frères, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est : 1° que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant à qui tout est aisé, maître des événements, qui d'un seul regard peut finir nos peines, auprès de qui tout trouve des ressources, qui n'a qu'à dire et tout est fait. Ah! les hommes auxquels nous nous livrons, ne sauraient nous tirer des embarras et des périls où ils nous engagent; on voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs et avec ces appuis de chair et de sang en qui ils mettaient une vaine confiance: semblables, dit le Prophète, à ceux qui vont chercher un faible soutien contre la muraille de boue déjà penchée et prête à tomber, ils sont tôt ou tard écrasés et ensevelis sous ses ruines: *Tanquam parieti inclinato, et maceriæ depulsæ.* (*Psal.* LXI, 3.) Il est mille situations où les hommes avec toute leur puissance ne peuvent rien pour nous; ils ne sauraient du moins nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouissent; et comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Mais la grande consolation d'une âme soumise à Dieu, c'est de se pouvoir dire à elle-même: Dieu est assez puissant pour me soutenir, je ne risque rien à le laisser faire; il a des ressources pour tous mes besoins; ce qui paraît désespéré aux hommes, est facile à sa puissance; il veut qu'on espère contre l'espérance même; et plus les secours humains paraissent inutiles, plus il vient à notre secours pour nous accoutumer à attendre tout de lui et à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

2° C'est à la volonté d'un Dieu sage que nous nous soumettons; qui a ses raisons éternelles dans les événements qu'il nous ménage; qui voit les différentes utilités des situations où il nous place; qui ne fait rien au hasard, et qui connaît les événements avant même de prendre des mesures. Hélas! nous pouvons nous inquiéter sur les situations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parce que nous ne nous connaissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient; et que d'ordinaire dans nos choix nous consultons plus les intérêts de nos passions que ceux de notre âme; mais ce qui console l'âme fidèle soumise à Dieu, c'est la sagesse de celui en qui elle met sa confiance. Dieu a ses raisons, se dit sans cesse l'âme fidèle, dans les situations où il me place; et quoiqu'elles me soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes et adorables; je ne dois pas mesurer ses vues incompréhensibles sur mes lumières faibles et bornées; je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me mène; mais puisque c'est sa main qui les a frayées, il n'y a qu'à marcher sans rien craindre; il mène souvent à la terre de promesse par les circuits pénibles et arides du désert, et nous cache presque toujours ses voies pour nous laisser tout le mérite de la soumission et de la confiance.

3° Non-seulement parce que c'est à la volonté d'un Dieu puissant et sage que nous nous soumettons, mais encore d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux, qui nous aime, qui ne veut que notre salut. Les hommes cherchent souvent à nous nuire en faisant semblant de nous favoriser; nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles, et ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre salut en vue; tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous; nos intérêts éternels seuls règlent ses démarches à notre égard; s'il nous frappe, c'est pour nous sauver; s'il nous épargne, c'est encore pour nous sauver; s'il nous humilie, il ne se propose que notre salut; s'il nous élève, c'est notre salut encore qui le fait agir; enfin, en quelque situation qu'il nous place, c'est toujours un Père qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous soutient, un guide qui nous précède et qui nous mon-

tre les voies. Hélas, mes frères! nous nous croyons si fort en sûreté quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis longtemps éprouvé et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes; nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous; tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une âme fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu: elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage; il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature; un père qui ne se propose que le salut de son enfant; un ami tendre et fidèle et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes frères! en est-il ici-bas même de plus désirable pour la créature? et quand la religion n'aurait que ce seul avantage, le parti du juste et du fidèle ne serait-il pas le plus heureux et le plus sensé que l'homme pût choisir sur la terre?

Enfin, les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines : nous ne rappelons les événements fâcheux de notre vie qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir; nos pertes passées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles sur les mesures qui auraient pu nous les épargner; nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune; nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise nous eût épargné bien des larmes et des chagrins; nous ajoutons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences; nous nous représentons, après coup, les moyens de les éviter très-faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés; et loin d'y voir la sagesse et la volonté de Dieu, qui ont tout conduit et qui seules devraient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos méprises, qui augmentent nos regrets et qui rendent nos peines éternelles.

Or c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle : elle ne voit que Dieu seul dans tous les événements de sa vie passée, dans l'ambassade de l'ange, dans le prodige de son enfantement, dans la foi des pasteurs, dans l'adoration des mages. Elle compare, dit l'Evangile, et conserve dans son cœur toutes ces merveilles et toute la conduite passée de Dieu sur elle; l'attente et le langage prophétique de la veuve Anne et du juste Siméon lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait jusqu'ici de grand pour elle et pour cet enfant : *Conferens in corde suo* (*Luc.*, II, 19); elle n'y voit rien d'humain, tout y est de Dieu, et ne pouvant douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui même qui la conduit au temple et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation qu'il demande d'elle

Voilà, mes frères, la grande science de la foi : le passé devrait être pour nous une instruction continuelle où nous devrions étudier les ménagements et les volontés adorables du Seigneur sur les destinées des hommes; nous devrions rappeler sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la cour surtout, où nous vivons, et qui est comme le théâtre des révolutions humaines; tant de changements soudains, des morts si terribles et si peu attendues, des accidents si funestes, les prospérités et les malheurs de l'Etat, l'élévation ou la décadence de ceux qui occupaient les premières places : que sais-je? tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou l'agrandissement des familles; nous ne devrions, dis-je, le rappeler que pour y voir la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines et qui élève ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe et nous apprendre que toute la sagesse humaine ne saurait nous sauver du moindre contretemps et qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit et ne fait que réveiller en nous des passions injustes: nous rappelons la décadence de ceux que nous avions vus à la tête de tout et les arbitres de la fortune publique; et ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vus fondre et s'éclipser en un instant, et nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien, si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition par les obstacles qu'avait toujours mis à notre fortune leur grande autorité qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui en un clin d'œil l'a renversée. Enfin, nous ne voyons Dieu nulle part: tout passe, tout disparaît, tout s'écroule à nos yeux; un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant; une nouvelle cour reparaît à la place de celle que nos premières années ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre; de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers; nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vus naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant; et au milieu de ces révolutions éternelles où Dieu seul, qui ne passe point, paraît si grand, où Dieu seul, qui changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paraît si digne de nos hommages, nous ne le voyons pas, nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui; nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains; nous rappelons même par l'imagination ce qui nous en est échappé; nous donnons de la

réalité à ce qui n'est plus; nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes; nous faisons sans cesse revivre nos jours passés en ce qu'ils ont eu de criminel; il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu; nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées, c'est-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi, le passé nous souille ou nous séduit loin de nous détromper et de nous instruire; nous n'y voyons que les révolutions humaines; nous ne remontons pas plus haut et nous vivons comme si le hasard conduisait l'univers et qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive que l'événement lui-même.

Ah, mes frères! les patriarches, dont la vie était si longue sur la terre, n'avaient point d'autre occupation que de méditer, dans les grands événements qui avaient rempli leur longue carrière, les merveilles du Seigneur et l'ordre de ses volontés adorables; ils repassaient sur les différentes voies par où sa sagesse les avait conduits; ils y admiraient les ménagements ineffables de sa providence; c'était là le livre où ils étudiaient sans cesse les grandeurs de Dieu et ses miséricordes envers les créatures: c'était la plus douce consolation de leur pèlerinage: ils voyaient Dieu partout; l'invisible était comme visible pour eux dans tous les accidents divers et merveilleux qui avaient partagé leur vie; ils ne voyaient que Dieu dans l'univers, et ne comptaient pour rien les hommes dont sa sagesse se servait pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes frères, la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes: ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance: Dieu n'y paraît nulle part, les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout, Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône ou qui les en dégrade; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des états et des empires, qui donne la paix ou qui suscite les guerres. Dieu seul paraît dans cette histoire divine, il en est, si je l'ose dire, le seul héros; les rois et les conquérants n'y paraissent que comme les ministres de ses volontés saintes, enfin ces livres divin tirent le voile de la Providence. Dieu, qui se cache dans les autres événements rapportés dans nos histoires, paraît à découvert dans ceux-ci; et c'est dans ce livre seul, que l'Esprit de Dieu a laissé à la terre, que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées; à suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis; et à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes.

Telles sont les instructions que trouve une âme fidèle dans le souvenir du passé. Aussi une des plus grandes consolations des saints dans le ciel, sera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événements de leur vie passée: l'énigme sera alors dévoilée; ils verront comment tout ici-bas se rapportait à leur salut; avec quelle bonté et quelle sagesse adorable Dieu faisait tout servir à la sanctification des siens, c'est-à-dire tout ce qui se passait sur la terre; toute l'histoire de leur siècle, la piété ou le déréglement des princes, le gain ou la perte des batailles, le bonheur ou l'infortune publique: ils verront comment tout cela, par des rapports secrets et merveilleux, qui leur seront alors clairement connus, devait contribuer à la consommation des élus; et comment, jusqu'à leurs chutes mêmes, tout devait être utile à leur salut.

Au contraire, la surprise la plus désespérante des pécheurs sera de voir que dans le temps même qu'ils croyaient vivre sans joug et sans Dieu dans ce monde, ils étaient entre les mains de sa sagesse, qui se servait de leurs égarements mêmes, pour l'accomplissement de ses desseins éternels; qu'en croyant vivre pour eux seuls, ils n'étaient entre les mains de Dieu que des instruments utiles à la sanctification des justes; qu'ainsi leurs actions les plus éclatantes étaient utiles aux desseins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes; que les grands spectacles qu'ils ont donnés à l'univers, et qui flattaient si fort leur vanité, n'avaient aucun rapport avec eux; qu'ils n'ont vécu que pour les élus, et qu'ils sont les seuls à n'avoir aucune part à tous les grands événements dont ils ont été les principaux acteurs, et qui rendront leurs noms célèbres dans les histoires; en un mot, qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers, mais que c'était Dieu qui se glorifiait par eux, et qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes: semblables au tonnerre qui donne un grand spectacle à la terre, et fait sentir aux hommes la grandeur et la puissance de Dieu; mais qui n'est lui-même qu'un vain son, et ne laisse après lui que l'infection de la matière dont il était le seul ouvrage.

Et c'est cette réflexion, mes frères, qui devrait rappeler tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur: car enfin, qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu; qu'ils ne font que ce que permet le souverain dispensateur; qu'ils ne viennent à bout de leurs desseins, qu'autant que le trouve à propos sa sagesse adorable; qu'ils ne peuvent se soustraire aux ordres de sa puissance; et qu'en se révoltant contre lui, ils ne changent pas les événements, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le fidèle dans sa soumission aux ordres de Dieu.

Non, mes frères, tournez-vous de tous côtés; il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe, que cette consolation solide: se soumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut. C'est là le grand secret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la foi, et la grande science du fidèle. Hors de là, mes frères, qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événements? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée : chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon; ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans une autre vase, dit le Prophète; se consoler d'une passion, par une passion nouvelle; d'une perte, par un nouvel attachement; d'une disgrâce, par de nouvelles espérances : l'amertume les suit partout : ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice : *Et inclinavit ex hoc in hoc; verumtamen fæx ejus non est exinanita.* (*Psal.* LXXIV, 9.)

Grand Dieu! pourquoi mon âme ne vous serait-elle donc pas soumise? *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* (*Psal.*, LXI, 2.) Etes-vous donc un maître si cruel, qu'on risque de laisser sa destinée entre vos mains? que puis-je craindre, grand Dieu! en me reposant sur vous seul de tout ce qui me regarde? Ah! tandis que j'ai voulu être moi-même l'arbitre de ma destinée, je me suis confondu dans mes propres projets; les événements n'ont jamais répondu à mes souhaits et à mes mesures; je n'ai réussi qu'à me former tous les jours à moi-même de nouveaux embarras et de nouveaux chagrins : en voulant chercher des sûretés, je me creusais des précipices : ce que je regardais comme mon appui, se tournait ensuite contre moi-même : vous vous plaisiez, grand Dieu! à renverser l'édifice à mesure que je l'élevais : vous vouliez m'apprendre qu'en vain la main de l'homme édifie la maison, et que si votre main adorable ne la soutient et ne l'élève, il ne se prépare que de tristes ruines! Qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu! de vous laisser faire tout seul, ou de n'agir que sous vos ordres! Que d'inquiétudes je me serais épargnées, si j'avais été fidèle à ce devoir! Ma destinée aurait été semblable, mais mes chagrins n'eussent pas été les mêmes; et j'aurais trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde, ni dans mon propre cœur, et ensuite la récompense que vous promettez à ceux qui n'ont souhaité sur la terre que l'accomplissement de vos volontés éternelles. Ainsi soit-il.

## SERMON II.

### *Pour la fête de la Purification.*

SUR LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR SE CONSACRER A DIEU PAR UNE NOUVELLE VIE.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II, 22.)

*Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.*

Ce n'est pas seulement pour satisfaire à la loi qui consacrait au Seigneur tous les enfants premiers-nés, que Jésus-Christ paraît aujourd'hui dans le temple; c'est aussi pour en accomplir la figure; il ne vient pas seulement se soumettre à une ordonnance qui n'avait pas été faite pour lui, il vient encore développer les mystères d'une cérémonie qui ne se rapportait qu'à lui.

Pourquoi en effet, mes frères, le Seigneur avait-il ordonné que les premiers-nés des hommes et des animaux lui fussent offerts, comme pour racheter par cette offrande la vie et la servitude de tous les autres? pourquoi ces premiers des fruits de la terre, que la loi de Moïse lui avait réservés? n'est-il pas également maître de tous nos biens, et le sacrifice du soir lui est-il moins dû que celui du matin? Pourquoi ces figures? C'est parce que Jésus-Christ, le premier-né d'entre ses frères, devait s'offrir un jour pour les délivrer tous de la condamnation d'Adam, c'est encore parce que Jésus-Christ, ce fruit sublime de la terre, comme l'appelle un prophète, devait être présenté dans le temple; par cette oblation sanctifier toute la nature et rendre à l'homme le droit d'user des biens qu'elle produit, dont un abus injuste l'avait privé.

Ce n'étaient donc là que les ombres de l'avenir; voilà pourquoi les prophètes ne cessaient de nous annoncer que l'éclat de l'ancien temple céderait à la majesté du nouveau. Ce ne sont plus en effet des nuées de gloire qui descendent du ciel pour couvrir le sanctuaire, elles y enfantent aujourd'hui le juste; ce n'est plus l'ange du Seigneur qui, du fond du propitiatoire, annonce ses volontés au peuple, c'est le Seigneur du temple lui-même qui vient en personne instruire les hommes des vérités éternelles du salut; ce ne sont plus des princes et des conquérants profanes qui, attirés par la majesté et par la réputation de ce lieu saint,

viennent y adorer le dieu des armées, et charger ses autels d'offrandes magnifiques, c'est le prince de la paix, le roi immortel des siècles, le conquérant de Juda, revêtu des dépouilles des nations qui vient les offrir toutes à son Père comme le trophée de sa victoire; ce n'est plus la fumée des encensements qui monte avec majesté vers le trône céleste, ce sont les prières et les supplications du Christ, toujours exaucé à cause de son excellence; ce n'est plus le sang de mille victimes qui coule sur l'autel, c'est l'oblation sanglante du Rédempteur d'Israël qui s'y accomplit par avance; enfin ce n'est plus un premier-né offert par la synagogue et racheté en même temps comme incapable de la purifier de ses souillures, c'est l'Eglise elle-même, figurée dans Marie, qui va offrir son chef, son premier-né, les prémices de ceux qui dorment dans le sein d'Abraham, pour être, par cette oblation sainte, rendue sans tache et sans ride, et préparée à jamais au Seigneur comme une Vierge pure et seule digne d'entrer avec lui dans le sanctuaire éternel.

Or, comme c'est ici la première marque publique du culte que Jésus-Christ donne à son Père, sans doute il veut nous y apprendre les dispositions dans lesquelles il faut entrer pour se consacrer à lui par une vie toute nouvelle. Recueillons donc les circonstances principales de ce mystère et nous y trouverons un esprit de sacrifice dans Jésus-Christ qui s'offre à son Père, et un esprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or voilà les deux dispositions qui rendent la conversion sincère et durable, et l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu: un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant, un esprit de fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Le premier hommage que l'âme sainte de Jésus-Christ, entrant dans le monde, rendit à la justice et à la grandeur de son Père, fut une oblation d'elle-même, dit l'Apôtre, et le sein de Marie devint comme le premier temple où cet holocauste pur fut d'abord immolé. Mais il manquait à ce sacrifice invisible l'appareil des cérémonies sensibles; il fallait que la victime parût sur l'autel, que le prix qui l'avait rachetée fût porté dans le temple, qu'elle fût livrée entre les mains du pontife de la loi, que le juste et les saintes femmes se trouvassent à ce nouveau calvaire, que Marie elle-même fût présente au sacrifice, que le glaive de douleur qui devait percer son cœur y brillât par avance; en un mot, que tout y retraçât aux yeux de son Père les circonstances de la croix et l'histoire anticipée de ce grand sacrifice.

Il semble en effet, mes frères, que son heure n'étant pas encore venue, Jésus-Christ ne paraît aujourd'hui dans le temple que pour se hâter d'y aller tracer, en attendant, les préludes et les ressemblances de son immolation sanglante; et que, comme avant son union à notre chair, il prenait plaisir, dit Tertullien, à se manifester aux patriarches sous une forme sensible, pour satisfaire, ce semble, l'impatience de son amour par ces essais et ces symboles d'incarnation, de même avant d'expirer sur la croix, il se plaît à donner à son Père des représentations anticipées de ce grand sacrifice, comme pour contenter par avance le désir qui le presse d'être baptisé de ce baptême de sang et de le glorifier par sa mort.

Mais quoique ce ne soit ici qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard. Première condition que nous proposerons pour modèle : la réalité de l'offrande. Les autres premiers-nés qu'on venait mettre entre les mains du pontife, on les présentait au temple, plutôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur : ce n'était là qu'une offrande simulée et apparente, des victimes de parade qui ne mouraient jamais à l'autel, et qui, remplacées à l'instant par un vil animal, ne retenaient pour elles que les dehors et tout l'appareil du sacrifice.

Mais Jésus-Christ, entrant aujourd'hui dans le temple, livré entre les mains du pontife et placé sur l'autel : Me voici, dit-il à son Père : les hosties de la loi n'étaient pas dignes de vous, mais vous m'avez formé un corps, et la loi de mort que vous avez prononcée contre moi est le désir le plus ardent de mon cœur. Dès lors il accepte et souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père; déjà se présentent à lui tous les travaux futurs de son ministère : les humiliations de sa vie cachée à Nazareth, les courses pénibles de sa vie publique, l'inutilité de ses prodiges et de sa doctrine, les calomnies des prêtres et des pharisiens, tout le détail d'un supplice infâme; déjà il voit dans le temple le lieu d'où sera tiré le prix de sa mort; déjà il démêle dans la foule des prêtres qui environnent l'autel, les pères de ceux qui seront assis un jour pour le juger comme un criminel; déjà, porté dans les rues de Jérusalem entre les bras de Marie, il entend ce peuple séditieux demander sa mort avec des cris affreux; déjà il voit le chemin fatal où ses traces sanglantes seront empreintes, et par où, chargé de la croix et couvert d'épines, il montera sur le Calvaire; et quoiqu'il ne soit pas encore livré à ses ennemis, son amour commence le sacrifice que leur fureur consommera sur la croix.

Première instruction : Dieu devrait sans doute exiger de nous le sacrifice de notre vie, puisque tout pécheur est indigne de vivre, et que nous devenons enfants de mort dès que nous devenons enfants de péché; mais sa clémence a remplacé cette peine, et le sacrifice continuel de la vie des sens est devenu la loi de mort imposée à tout fidèle. C'est cette loi que nous avons tous acceptée sur les fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le temple; c'est cette hostie qu'on nous a ordonné d'immoler à notre place, pour être déchargés de la malédiction commune, et acquérir le droit d'être

associés au peuple de Dieu; c'est là ce martyre de la foi que nous avons tous voué, ce martyre, dit saint Cyprien, qui n'attend pas des tyrans et des supplices et qui trouve dans la tranquillité du culte, par les violences continuelles faites aux passions, une paix plus amère même et plus douloureuse que le trouble de ses persécutions et de ses souffrances; c'est là le grand témoignage que nous devons tous rendre à la foi chrétienne, en confessant la vérité de ses promesses par le sacrifice continuel que nous leur faisons de nos sens et de nos passions, et c'est en ce sens que tout chrétien est le témoin, c'est-à-dire le martyr de Jésus-Christ: *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

Voilà, mes frères, la vie chrétienne : une vie de renoncement et de sacrifice. Cependant se consacrer à Dieu, pour la plupart des âmes qui, revenues des égarements du monde, veulent le servir, c'est simplement étaler des dehors plus religieux, se faire des liaisons plus simples, ne plus fuir le commerce des gens de bien, aller quelquefois loin du monde respirer l'air de la retraite, ne pas rougir des œuvres publiques de miséricorde, se choisir un guide sacré et ne plus vivre dans un oubli entier des sacrements. Mais si vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attachés, ni moins sensuels, ni moins sensibles, ni moins jaloux, ni moins vains, vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Israël, c'est-à-dire vous vous mettez entre les mains du Pontife, vous paraissez aux pieds de l'autel, mais vous ne devenez pas le partage du Seigneur; vous n'offrez à votre place qu'un vil animal, que des œuvres extérieures, que les apparences de la piété; vous supposez que Dieu se contente de cet échange et qu'il acceptera, au lieu de votre cœur et de vous-mêmes, une offrande étrangère.

Cependant la plupart des conversions, à la cour surtout, sont de ce caractère, et subsistent encore avec toutes les passions, moins marquées à la vérité, mais toujours aussi réelles. On s'est donné au Seigneur, mais les soins les plus vifs et les plus périlleux de la fortune ne sont point ralentis; mais les envies, les animosités, les concurrences, les liaisons humaines ne nous trouvent pas plus insensibles; mais l'estime, l'amitié des grands, les distinctions publiques, les applaudissements des hommes, la faveur du maître surtout, n'ont rien perdu de leur prix dans notre cœur, et sont peut-être entrés pour beaucoup dans le plan de notre nouvelle vie. On s'est donné au Seigneur, mais on fait de la piété une vie douce et tranquille, exempte seulement des soucis et des inquiétudes des grandes passions; une simple indifférence pour les agitations des plaisirs, où il entre plus d'indolence que de vertu; une vie renfermée dans un certain cercle d'occupations, innocentes à la vérité, mais aisées et paisibles; une vie d'ailleurs toute naturelle, souvent oiseuse, où l'on ne refuse aux sens que les excès grossiers, et où souvent plus de séparation du tumulte et des grands plaisirs ne fait que laisser plus de loisir aux attentions et aux délicatesses du corps et de la santé. On s'est donné au Seigneur, mais quoiqu'on soit revenu des désordres d'un engagement criminel, on n'en a pas encore rompu le lien fatal; on cultive encore les tristes restes d'une passion qu'on croit éteinte parce qu'on en a fini les emportements; on aime encore à voir ces objets, ces lieux où l'on a tant de fois péri; semblables à Rachel, on ne rend plus à ses idoles des honneurs publics, mais on ne peut se résoudre à s'en séparer, ni à les perdre de vue. En un mot, on s'est donné au Seigneur, mais tout ce qui plaisait, plaît encore; on n'a point fait de sacrifice, on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, de changer les dehors, de dépouiller un extérieur lascif et profane, mais on n'a pas touché au reste; on n'a pas coupé la victime comme la loi l'ordonnait, et le glaive de la foi n'y a fait aucune séparation douloureuse : *Detractaque pelle hostiæ, artus in frusta concides.* (*Levit.*, I, 6.)

Cependant, comme on persévère dans l'usage des choses saintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on suit presque les mêmes routes que les justes, peu s'en faut qu'on ne se croie juste comme eux : ce n'est pas ici une hypocrisie; on est dans l'erreur de bonne foi. Au commencement et dans les premiers temps de la conversion, plus frappés alors du souvenir encore récent de nos désordres et des réparations de pénitence dont ils nous rendaient redevables à la justice divine, nous sentions que nous n'avions encore rien fait pour Dieu; nous ne prenions qu'avec une sorte de confusion le nom de serviteurs de Jésus-Christ; et tandis que le monde, trop prompt souvent à donner aux plus légères démarches de changement le nom de vertu et de sainteté, tandis, dis-je, qu'il nous méconnaissait, nous ne nous méconnaissions pas encore nous-mêmes. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec cet état; les dehors de la justice nous ont caché notre véritable misère; les louanges des hommes sur notre prétendue vertu, nous ont persuadé qu'elle était véritable et que le Seigneur n'en demandait pas davantage de nous; à force de nous regarder avec les yeux d'autrui, nous avons réussi à nous prendre pour ce que nous ne sommes pas; et sans avoir jamais fait à Dieu aucun sacrifice réel et douloureux de nos sens, de nos penchants, de nos espérances, de nos commodités, de nos antipathies, de nos haines secrètes, de notre orgueil, de notre ambition, nous croyons nous être consacrés au Seigneur, avoir renoncé au monde et fait le sacrifice que Dieu demandait de nous.

La piété, mes frères, n'est donc que le sacrifice de notre cœur; mais ce n'est pas assez que l'offrande en soit réelle, il faut encore qu'elle soit universelle : seconde condition. Jésus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Père tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même; il ne

réserve rien, pour nous apprendre, dit ce Père, que l'intégrité du sacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite : *Offerentes illi utique quod sumus nosmetipsi.*

Or on veut bien retourner à Dieu et commencer une nouvelle vie; mais on ne veut pas tout d'un coup faire un divorce universel avec le monde. On se figure que si l'on voulait tout entreprendre d'abord, on ne ferait rien; qu'il faut se gagner peu à peu sur certains points avant que d'en venir aux autres; que dans de faibles commencements le Seigneur ne désapprouve pas qu'on accorde encore bien des choses à la faiblesse; qu'il faut s'essayer sur de moindres ennemis, pour attaquer plus heureusement les plus forts, et que David vainquit les lions et les ours avant que d'oser attaquer Goliath.

Ainsi on se retranchera sur un jeu outré, mais on ne veut pas encore toucher aux autres plaisirs; on rompra un engagement de crime, mais on ne veut pas d'abord bannir les spectacles, les entretiens dangereux, les liaisons inutiles et suspectes, les soins excessifs de la parure : on se dit à soi-même que chaque chose aura son temps, qu'il faut insensiblement accoutumer le monde et s'accoutumer soi-même : on craint de trop se presser, et l'on donne à sa faiblesse le nom de prudence. Mais des commencements si ménagés ne sont jamais heureux et ne vont jamais loin : il n'en est pas de la conversion comme des ouvrages des hommes; elle n'est point, lorsqu'elle n'est pas entière, et tout est encore à faire, tandis qu'il en reste encore un seul point : toutes les passions n'en forment qu'une dans l'âme : en vain les attaquez-vous séparément; vous coupez les têtes de l'hydre qui renaissent, et la grâce ne connaît point de victoire partagée.

Il est vrai que la piété a ses progrès, qu'elle se perfectionne de jour en jour, et qu'il fallut le travail de quarante années pour relever et mettre dans sa perfection les murs et le temple de la sainte Jérusalem, figure de l'âme fidèle. Mais le monde, et tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur; mais tout ce qui est incompatible avec la vie chrétienne doit cesser tout d'un coup, et dès que le Seigneur a fait retentir sa voix dans un cœur, la criminelle Jéricho doit tomber tout entière à ses pieds, et ne plus rien conserver de ce qu'elle était, que ses débris et ses ruines.

Et certes, mes frères, Jésus-Christ pouvait sans doute, en venant s'offrir aujourd'hui à son Père aux pieds de l'autel, comme le maître du temple, y laisser briller quelque rayon de sa gloire et de sa puissance, comme lorsqu'il en chassa les profanateurs; mais tout partage blesse son amour. Il est le Pontife éternel d'une nouvelle alliance, lui seul a droit d'entrer dans le sanctuaire véritable, et il sacrifie cette auguste qualité en venant acheter le droit d'entrer dans le temple figuratif; il est le Rédempteur de Sion, et lui-même est racheté comme une victime vulgaire; c'est le Législateur des peuples, et il vient se soumettre à une loi dont il est lui-même l'accomplissement; enfin, il est le Libérateur tant de fois promis, et il ne refuse pas d'être délivré de la servitude commune par l'offrande d'un vil animal; il fait un sacrifice universel à son Père de tous les titres dont son Père même l'a revêtu

Mais c'est ici surtout, où il est rare de ne pas user de réserve et de faire au Seigneur un sacrifice sincère de toutes ces vaines distinctions qui nous élèvent aux yeux des hommes. Lors même que, désabusé du monde, on revient des égarements des passions, on ne revient guère de la vanité et de l'entêtement du rang et de la naissance, et l'on veut que ses titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur : si l'on consacre des dons au temple, les marques superbes du nom et des dignités en immortalisent la mémoire; si l'on élève des asiles de miséricorde, ces maisons deviennent des monuments publics de la grandeur de celle de leurs bienfaiteurs, et les signes de la vanité sont presque toujours la première chose qui paraît dans les œuvres saintes. Telle est la faiblesse des grands surtout : les hommages obscurs ne plaisent pas; les œuvres de religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût : il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel porte le caractère de ce que nous sommes sur la terre : on entre dans des œuvres de miséricorde, mais on en veut les premiers honneurs : on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils de la charité, mais on s'abaisse avec faste, et dans cet abaissement même on fait sentir qu'on est grand : on se trouve dans des lieux secrets, consacrés aux exercices humiliants de la miséricorde, mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité, et il semble qu'on ne veut pas courir le risque de l'humiliation sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

On ne connaît plus cette humilité ingénieuse dont des saints distingués dans le monde nous ont laissé tant d'exemples. Quelle joie pour eux, lorsque, pouvant se dérober aux regards publics et se dépouiller pour un temps du poids de leur grandeur, ils allaient, inconnus, ou soulager leurs frères, ou s'exposer à des outrages, ou honorer le Seigneur dans quelqu'autre œuvre obscure de religion! Quelle sainte industrie pour trouver ces moments heureux! C'est alors qu'ils se croyaient véritablement grands : c'était dans ces moments d'humiliation qu'ils se regardaient avec une sainte complaisance, parce qu'ils retrouvaient en eux les traits les plus ressemblants de leur divin Maître, dépouillé aujourd'hui de tous ses titres devant la grandeur de son Père, et confondu par une cérémonie honteuse avec les autres enfants d'Israël : c'est alors que, se trouvant comme soulagés du fardeau de leur élévation, ils marchaient avec plus d'ardeur et de légèreté dans les voies de la justice;

c'est alors enfin, que le Seigneur se communiquait à eux plus abondamment et qu'ils goûtaient des douceurs que le cœur humain ne peut comprendre. Ainsi, dès que Moïse s'est dépouillé du titre fastueux de fils de la fille de Pharaon, et est venu dans le désert, comme un homme obscur et inconnu, garder les troupeaux de Jéthro; c'est alors que le Seigneur se montre à lui dans le buisson et verse dans son âme des consolations ineffables, qui le dédommagent avec usure de toute la pompe de l'Egypte, qu'il vient de sacrifier à l'opprobre de Jésus-Christ.

Mais, non-seulement Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père toute la gloire de ses titres: afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice, il lui en fait un même de son innocence. Il paraît dans le temple comme un pécheur; il y est racheté comme un esclave et un enfant de colère; il prend sur lui toute la honte du péché dont il est exempt; et dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence et de probité que nous avons perdue.

Vous craignez que, en restituant des biens mal acquis, vous n'informiez le public de vos injustices secrètes; mais vous vous trompez, si vous avez cru jusqu'ici votre réputation là-dessus hors d'atteinte: depuis longtemps on dit tout haut dans le monde que ces équipages pompeux, ces édifices superbes, cette opulence domestique est le bien de la veuve et de l'orphelin; que vous avez élevé votre fortune sur la misère publique, et qu'une prospérité si prompte n'a pu être innocente; le monde lui-même est blessé de vos profusions et ne vous regarde plus qu'avec une sorte d'indignation et de mépris; et loin que des démarches publiques de repentir missent votre réputation en danger, il ne vous reste plus que cette voie pour recouvrer celle que vous avez perdue. Vous dites que si vous rompez brusquement ce commerce, l'éclat fera penser qu'il n'était pas innocent. Mais depuis longtemps le public murmure sur ces assiduités que vous croyez ignorées: c'est un scandale, et vous vous flattez que c'est un secret; les gens de bien en gémissent; le monde, loin d'y donner des interprétations favorables, va peut-être encore au delà de la vérité; car ses erreurs sur ce point sont toujours plutôt des erreurs de malignité que de bonté, et une rupture soudaine n'est plus pour vous un éclat à craindre, mais une démarche aussi nécessaire à votre honneur qu'à votre salut; vous ressemblez à Saül qui exigeait de Samuel des ménagements et des honneurs publics, qui conservassent sa gloire et sa réputation dans l'esprit du peuple; lui, dont les infidélités avaient déjà si fort éclaté dans tout Israël: mais, d'ailleurs, quand il s'agit d'obéir à la loi de Dieu, il ne faut plus craindre les démarches les plus humiliantes, que le salut rend indispensables.

Enfin, mes frères, l'offrande de Jésus-Christ est une offrande toute volontaire: dernière condition. C'est un hommage de surcroît, pour ainsi dire, qui ne trouve pas ses motifs dans l'obligation de la loi, mais dans le seul amour de celui qui l'offre; et l'ouvrage du salut des hommes, dont son Père l'avait chargé, pouvait être consommé sans qu'il ajoutât aux opprobres et aux travaux futurs de son ministère la honte de cette première démarche.

Mais il voulait accomplir toute justice, et nous apprendre qu'une âme, qui, revenue des égarements du monde, se consacre à Dieu, ne peut d'abord se refuser à elle-même de saints excès, ne s'avise pas de compter avec son Seigneur, pour savoir au juste ce qu'elle lui doit, ne trouve rien de trop pour sa douleur et pour la vivacité de son repentir; et, loin que la tiédeur de son zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle se fait un devoir de tout ce qu'un zèle saint lui inspire.

Or, mes frères, où sont les âmes de ce caractère? Lorsque, touché de la grâce, on veut revenir à Dieu, le premier soin est de chercher, de toutes les maximes de le servir, la plus douce et la moins dure à l'amour-propre: loin d'embrasser des rigueurs de surcroît, on étudie d'abord jusqu'où on peut pousser la condescendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuses; on se fait d'abord un plan de vertu, où le monde entre presque autant que l'Evangile: loin de se proposer les gens de bien pour modèle, on déclare d'abord qu'on ne veut pas pousser les choses à l'extrémité comme eux; qu'on ne veut pas donner dans le ridicule de la singularité, et dans les travers d'une piété outrée: loin de chercher dans leurs exemples ce qu'on doit imiter, on y cherche ce qu'on doit fuir, et l'on veut être à Dieu en commençant à condamner ceux qui le servent. Ainsi on ne donne à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuser, et l'on traite avec lui, non comme avec un père irrité qu'on veut apaiser, mais comme avec un ennemi envers qui on ne se relâche qu'à regret de ce qu'on est forcé de lui accorder.

Oui, mes frères, qu'on aime peu son Dieu quand on peut se prescrire à soi-même la mesure de l'aimer! qu'on est peu touché de ses crimes, quand on peut d'abord chercher des adoucissements à sa pénitence! que la conversion est suspecte, lorsque l'on commence par y mettre des bornes! et que le cœur est peu changé, lorsqu'il a encore le loisir de supputer les premières démarches de son engagement! Les commencements de la pénitence ne sauraient être si languissants et si ménagés: le cœur alors ne pouvant presque porter les premières impressions du Dieu qui le remplit, ne cherche qu'à soulager sa douleur; les larmes ne coulent jamais avec assez d'abondance: la componction n'est jamais assez vive. Quelles inquiétudes sur l'état déplorable où il a vécu, la grâce n'opère-t-elle pas dans l'âme d'un véritable pénitent! quelle sainte indignation fait-il pa-

raître contre les dissolutions de ses premières mœurs et le scandale de sa vie passée! quelles raisons n'a-t-il pas à nous opposer, lorsque nous voulons modérer l'excès de son zèle et consoler l'amertume de sa douleur! quelle crainte de ne pas trouver auprès de Dieu toute l'indulgence que nous lui promettons! quel désir de réparer le temps perdu dans les erreurs du siècle, de mettre à profit ce qui lui reste de vie, et de ne plus perdre de vue le bienfait inestimable qui vient de l'appeler à la connaissance et à l'amour de la vérité! quelle sainte jalousie envers ceux de ses frères qui ont eu le bonheur de se donner à Dieu avant lui! et qu'il lui paraît triste d'avoir aimé si tard celui qui seul est digne de notre amour! quel zèle à venger sur la chair les iniquités dont elle s'était souillée, et à faire servir à la justice les membres qui avaient servi au péché!

Voilà, mes frères, les conversions que la suite ne voit jamais se relâcher ni se démentir. Mais ce jeune homme de l'Evangile, qui, appelé par Jésus-Christ, commence par disputer s'il est obligé de renoncer à tout pour le suivre ; mais cet autre qui, en se donnant à lui, veut encore se réserver le droit d'aller rendre les derniers devoirs à son père ; mais toutes ces conversions mitigées et imparfaites ; mais tous ces sacrifices où l'on commence par mêler du miel contre l'ordonnance de la loi, le Seigneur les rejette : et, pour être dignes de ses regards, il faut que la réalité de l'immolation en sanctifie l'offrande ; que l'intégrité la perfectionne, et enfin que la ferveur et la surabondance de zèle la consomme, et la fasse monter en odeur de suavité jusqu'au trône de la majesté sainte : telle est la loi du sacrifice : *Hæc est lex sacrificii.* (*Levit.*, VI, 14.) Mais si le défaut de ces conditions rend la plupart des conversions peu sincères, le défaut de fidélité les rend aussi peu durables ; et c'est sur quoi l'exemple de Marie va nous instruire.

### SECONDE PARTIE.

Les infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches de salut que Dieu demande de nous, ont leur source, ou dans une prudence de la chair, toujours ingénieuse à trouver des inconvénients aux desseins de la grâce sur notre âme ; ou dans un orgueil et une complaisance secrète, qui trouve dans les dons mêmes de l'Esprit-Saint l'écueil de la vertu ; ou enfin dans un découragement dangereux, qui, à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, et fait de sa faiblesse la mesure de ses devoirs.

Or la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grands règles pour éviter ces trois écueils : docile, elle ne raisonne pas ; humble, elle ne s'élève pas ; généreuse, elle ne se décourage pas. Suivez, s'il vous plaît, cet ordre, et m'honorez de votre attention.

Docile, elle ne raisonne pas. Car que ne pouvait-elle pas se dire à elle-même pour se dispenser de la loi commune de la purification ? Quand les raisons tirées de sa propre gloire n'auraient pas été capables de la toucher, pouvait-elle être indifférente à la gloire de son fils ? en se confondant avec les autres mères, par sa soumission à une cérémonie honteuse, ne semblait-elle pas le confondre aussi avec les autres enfants d'Israël ? et pouvait-elle se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité, sans dérober à son fils la gloire de son éternelle origine, et préparer de loin des preuves à l'incrédulité et aux blasphèmes de ses ennemis?

Mais elle avait appris dans la retraite de Nazareth que l'œil de la grâce est simple ; que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière qui éblouit et qui égare ; que la vie de la foi laisse toujours des ténèbres et des difficultés, pour ne pas ôter à l'âme juste le mérite de sa docilité, et qu'il y a un œil de scandale qu'il faut arracher et jeter loin de soi, de peur de regarder trop avant dans les voies où la grâce nous appelle. Elle se soumet avec simplicité, et adore dans l'ordre de Dieu les desseins éternels d'une démarche qui semble n'offrir à la raison que des inconvénients inévitables.

Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux mêmes qu'on regarde comme justes et qui vivent dans la pratique de la vertu! Oui, mes frères, nous prenons presque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu des prétextes pour nous dispenser de sa loi sainte, et nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de la piété. Ainsi, on se retrancherait sur bien des choses que la loi de Dieu demande de nous, mais on ne veut pas rendre la piété odieuse par des singularités auxquelles le monde ne manquerait pas de donner du ridicule ; on ferait certaines démarches qui restent à faire pour n'avoir plus rien à se reprocher, mais les inconvénients qu'on en craint paraissent plus dangereux que le mal même qu'on est obligé de se permettre ; on serait moins sensible à une injure, mais on est revêtu d'un caractère sacré dont on est obligé de venger l'honneur ; on souffrirait la calomnie sans se plaindre, mais l'œuvre de Dieu s'y trouve intéressée, et si l'on ne démasque l'imposteur, la crédulité publique sera séduite et une entreprise de miséricorde renversée ; on garderait contre cet écrivain les règles de la charité et même de la politesse chrétienne, mais le zèle de la vérité qu'on défend ne permet pas cette juste modération, et contre l'erreur il ne faut pas simplement adoucir et changer sa voix, comme autrefois l'Apôtre en écrivant contre les abus d'une Eglise fidèle, mais sonner de la trompette comme les prêtres de la loi contre Jéricho. Ainsi, la religion elle-même sert souvent d'asile et d'appui à des passions injustes

Mais laissons à Dieu, mes frères, le soin de venger sa gloire : défendons la vérité avec les armes de la charité : combattons

l'erreur avec cet esprit de douceur et de modestie, seul capable de ramener ceux qui errent : découvrons le mal sans aigrir le malade, et n'ajoutons pas au scandale des doctrines perverses, celui des emportements qui les combattent. N'intéressons pas la gloire de Dieu à nos transgressions : accomplissons la loi, qui est claire. Que les inconvénients douteux, que nous croyons apercevoir de loin, ne nous retardent plus ; c'est l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir : et, puisque ces raisons ne l'ont pas encore obligé de changer sa loi, elles ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

D'ailleurs, vous qui paraissez si sensibles aux intérêts de la gloire de Dieu, et qui peut-être confondez ce sentiment de la foi avec une vivacité toute humaine sur votre gloire propre, savez-vous où le Seigneur la trouve, sa gloire ? Vous croyez que c'est dans le succès d'une œuvre d'éclat utile à la piété, dans la confusion et dans le décri d'un ennemi de la vertu ; vous vous trompez : c'est souvent dans la patience d'un juste persécuté ; c'est dans le silence d'une âme fidèle que l'on calomnie : ces actes pénibles et secrets de la foi ont quelque chose de plus grand à ses yeux et de plus digne de sa gloire que les honneurs les plus pompeux rendus à la vertu ; et peut-être que ceux des Israélites, devenus fidèles et fervents dans la captivité, l'honoraient davantage le long des fleuves de Babylone, par les gémissements secrets, par les désirs saints et ardents, par les tristes cantiques qu'ils faisaient monter sans cesse vers le trône du Dieu de leurs pères, par la patience avec laquelle ils supportaient les rigueurs de leur servitude et le joug des incirconcis, que n'auraient pu faire la ruine entière des ennemis d'Israël, la gloire de Jérusalem rebâtie, et la magnificence de son temple et de ses sacrifices : ce n'est pas toujours en attirant des honneurs à la vertu, c'est le plus souvent en exerçant le juste par des opprobres que le Seigneur sait se glorifier lui-même.

Une autre instruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'est qu'élevée au degré le plus sublime de la grâce, unie à Dieu par les dons les plus excellents de l'Esprit-Saint, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte ; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles et plus parfaites. Car cet écueil est à craindre pour la piété : souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée et de meilleur goût, en laissant au peuple simple et grossier, ou aux âmes moins instruites, tout ce qui ne paraît établi que pour le culte extérieur et les pratiques les plus communes de la religion, que la piété publique a autorisées, et dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante ; on néglige ces secours innocents, comme si une foi plus éclairée pouvait s'en passer ; on croit, en donnant moins aux sens et à la chair, qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout ; on se relâche sur mille usages saints et sensibles qui répandaient, au commencement de notre pénitence, une onction secrète dans nos cœurs et soutenaient la fidélité de notre piété naissante ; on se persuade qu'il y a une voie plus excellente, et cependant, depuis qu'on est infidèle à ces usages, on est tombé dans le relâchement et la sécheresse ; on ne sent plus ces consolations saintes, qui étaient la récompense et le soutien de la vertu ; en négligeant ces œuvres si peu utiles, on a peu à peu négligé les plus essentielles, et l'on est devenu tout charnel depuis qu'on n'a plus voulu se conduire que selon l'esprit.

Ainsi, mes frères, tout aide à la véritable piété ; tout réveille sa foi, tout perfectionne son amour, tout console son espérance ; rien n'est imparfait pour elle, que les œuvres qui manquent de ferveur ; et les pratiques les plus simples lui paraissent aussi élevées devant Dieu que les plus pures contemplations des séraphins, dès qu'elles en ont l'amour et le zèle. La perfection de la vertu ne consiste pas dans la sublimité des devoirs que l'on remplit, mais dans la grandeur de la foi, qui peut accompagner les œuvres les plus vulgaires. Souvent on ne se croit plus avancé, que parce qu'on vaque à des fonctions plus rélevées, à des lectures plus spirituelles, à des méthodes plus parfaites ; mais si vous portez à ces méthodes sublimes les défauts des faibles et des imparfaits, vous êtes, comme les apôtres, montés sur le Thabor, pour y contempler la gloire du Seigneur ; mais vous y conservez encore, comme eux, un goût de chair et de sang, et pensez encore à vous bâtir sur la terre un tabernacle et une cité permanente.

En second lieu : humble, Marie ne s'élève pas. Car, mes frères, qui peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en haut sur toute la suite du ministère de son Fils, elle qui en avait développé les merveilles d'une manière si sublime dans son divin cantique, et que l'élévation de ses lumières ne répondît à celle de sa grâce et de sa dignité ? Cependant, elle veut bien recevoir les avis du juste Siméon ; elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard sur les suites de sa destinée et de celle de son Fils ; elle paraît apprendre ce qu'une plénitude d'esprit et de grâce lui avait déjà appris ; elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle, et tout ce que l'ange lui avait révélé dans sa retraite de Nazareth ; et comme si le cantique du vieillard Siméon lui eût découvert sur cet enfant des mystères qu'elle eût jusque-là ignorés, elle écoutait ses paroles, dit l'Evangile, avec une admiration de respect et de surprise : *Erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo.* (*Luc.*, II, 33.)

Or rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage et modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons et à manifester ceux des autres. Souvent enflés de quelques faibles lumières, qu'on croit avoir pui-

sées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connaissance, tout régler sans vocation, tout entreprendre sans talent, tout décider sans autorité. A peine trouve-t-on de guide assez éclairé pour se conduire; tout paraît au-dessous de ce qu'on croit être soi-même; il faut des Paul descendus du ciel, encore ne parlent-ils pas assez la sagesse des parfaits; la simplicité, l'onction, la plénitude de l'Esprit de Dieu ne paraissent plus que des talents destinés à sauver les âmes vulgaires; on veut pour soi un certain goût, des lumières rares, des dons éclatants, et quelque chose de plus que la science des saints; et la vanité paraît jusque dans le choix qu'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité chrétienne.

Souvent encore on conserve dans un ministère saint, comme ces fidèles de Corinthe, un esprit d'émulation pour les dons extérieurs. Tout ce qui brille plus que nous, nous blesse; tout ce qui nous efface ou nous obscurcit, nous trouve inexorables; que Jésus-Christ en soit plus glorifié, si nous le sommes moins nous-mêmes, nous devenons les censeurs de l'œuvre de Dieu dans les dons de nos frères; nous n'avons de zèle que pour les ministères éclatants; nous laissons aux autres les plus utiles aux peuples; nous fuyons, en travaillant à l'édifice du Seigneur, ces soins obscurs et pénibles, qui ne font que préparer les voies en secret, et qui laissent aux autres la gloire publique du succès et tout l'honneur de l'ouvrage; peu semblables à David, qui se contenta d'avoir amassé avec des soins incroyables tous les matériaux du temple, et laissa à son fils Salomon la gloire immortelle de l'avoir élevé et tout l'honneur de cet ouvrage célèbre. Cependant, tout est à craindre lorsque l'orgueil et la vaine complaisance se mêlent avec les talents et les dons extérieurs de l'Esprit-Saint; c'est une rouille qui les infecte, et qui en anéantit le fruit et l'usage; vous arrosez, et le Seigneur ne donne pas l'accroissement; vous travaillez, et vous semez du vent; Dieu ne bénit pas un instrument qui n'agit pas sous sa main; et vous devenez coupable et des dons que vous avez reçus et des fruits que le Seigneur avait attachés à l'usage saint que vous en deviez faire.

Enfin, généreuse, Marie ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son âme; que cet enfant qu'elle vient offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs dont la pensée seule fait frémir sa tendresse; cependant, à des présages si funestes, elle offre une foi généreuse et soumise. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage; elle voit déjà la montagne sainte, le bûcher fatal dressé, et le véritable Isaac prêt à être immolé, sans que son amour arrête le bras qui va frapper. Elle entre dans les dispositions divines de son Fils, unissant sa soumission à la sienne; elle tire de lui toute sa force; et comme ils offrent la même hostie, ce n'est, pour ainsi dire, que la même obéissance qui en consomme et en sanctifie l'oblation.

Or c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parents les plus chrétiens l'amour charnel et déréglé des enfants; et l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demande de nous. Si l'on démêle dans un enfant les premières espérances de ces talents qui font réussir dans le monde; s'il paraît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom et l'estime publique, on le sépare pour la terre; on le regarde comme consacré et destiné au siècle par sa naissance; le Seigneur n'a plus de droit sur lui; en vain mille traits d'une vocation sainte paraissent déjà sur sa personne; en vain mille désirs de séparation et de retraite que la grâce opère déjà dans son âme, laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui; en vain, comme Moïse, préférant l'opprobre de Jésus-Christ aux richesses de l'Egypte, se dérobe-t-il peut-être même pour s'enfuir au désert : on résiste à l'ordre de Dieu; on regarde les plus saints mouvements de la grâce comme des légèretés de l'enfance; on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, et on lui offre celle du siècle; on ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable, mais sous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre; on exige qu'il connaisse le monde auparavant, et on attend qu'il l'ait aimé; on veut laisser mûrir la raison, et on laisse flétrir l'innocence et fortifier les passions; on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution, et on le met dans des occasions qui corrompent son âme; et comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoie si souvent sur une terre inondée d'iniquités cette chaste colombe, pour essayer si elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reste, et ne revient plus dans le saint asile où le Seigneur l'avait appelée.

Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne; mais je blâme les vains prétextes de la chair et du sang. Et, en effet, lorsque vous trouvez les mêmes désirs de retraite dans ceux de vos enfants qui, par l'ordre de leur naissance ou par la médiocrité de leurs talents, se trouvent moins propres au monde et à seconder la vanité de vos projets, êtes-vous si difficiles et si circonspects? prenez-vous tant de mesures pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse? mettez-vous leur vocation à des épreuves si périlleuses? Ah! loin de vous défier de leur âge et de leur enfance, vous en abusez; loin de leur représenter les inconvénients d'un choix téméraire, vous le leur inspirez; loin de leur faire connaître les plaisirs du monde, pour éprouver leur vocation, votre

grande attention est de les en éloigner et de leur en faire des peintures affreuses; au lieu de leur présenter avec neutralité le siècle et la retraite, vous les placez dans des situations où tout leur fait entendre ce que vous n'osez leur dire; vous faites de leur éducation une voie qui les conduit à vos fins; sous prétexte de les éloigner des dangers, vous dérobez de bonne heure le monde à des yeux devant lesquels vous craignez qu'il ne paraisse trop aimable: vous ne les traînez pas, comme des victimes infortunées, à l'autel; mais peut-être vous leur rendez la retraite un asile souhaitable, par les sévérités et les traitements injustes qu'ils ont à essuyer auprès de vous. Après cela, vous venez nous dire que vous êtes heureux dans l'établissement de votre famille : vous êtes heureux; mais vos enfants le sont-ils? et pouvez-vous appeler un bonheur pour vous, leur infortune et l'inhumanité qui vous les a fait sacrifier à l'idole de votre ambition?

Mais de plus, la honte de vos familles devient ainsi le partage du Seigneur : ainsi les vases de rebut, que vous n'avez pas trouvés dignes d'être placés dans votre maison, vous les choisissez pour être les vases d'honneur du temple du Dieu vivant! ainsi ces pierres inutiles, que vous rejetez comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de votre fortune, vous les réservez pour être les pierres de l'angle et les colonnes de la maison du Seigneur! Eh quoi! mes frères, l'art des arts, le gouvernement des âmes, demande-t-il moins de talents que les occupations frivoles et les inutilités de la terre? quoi! l'interprétation des mystères de la foi, la défense de la vérité et de la doctrine, l'instruction des peuples, la dispensation des grâces de l'Eglise; des devoirs si sublimes ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talents inutiles et à des esprits vulgaires et médiocres? quoi! la force, pour résister à l'erreur, la lumière et l'élévation, pour la découvrir et la confondre, le zèle, pour combattre le monde avec ses abus et ses maximes; la sainteté, pour le corriger; la plénitude de l'esprit de Dieu, pour le toucher; l'éloquence sainte, pour le convaincre; l'intrépidité, pour ne pas le ménager; la grandeur de l'âme, pour être au-dessus de ses menaces et de ses promesses : sont-ce là des ministères vulgaires et rampants? et faut-il, pour des fonctions si élevées, être nés moins heureusement que pour les amusements du monde et les agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations?

Mais vous exigez vous-mêmes de nous tant de qualités rares et sublimes : vous voulez que nos mœurs soient irrépréhensibles, et que nous brillions par la sainteté de notre vie, comme des astres au milieu des ténèbres et de la corruption générale du monde; vous voulez que nous éclaircissions vos doutes, que nous redressions vos égarements, que nous soutenions votre faiblesse, que nous consolions vos afflictions; vous voulez que nous soyons les dépositaires de la doctrine et de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raison de notre foi et à humilier toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Mais c'est vous-mêmes, mes frères, qui nous avez donnés à l'Eglise; c'est de vos mains que le Seigneur nous a reçus; et, si vous ne présentez au temple que ce que vous avez de pire et de plus défectueux, comment y trouverez-vous ce qu'il y a de plus rare et de plus excellent sur la terre?

Vous faites après cela, vous-mêmes, mes frères, du déréglement ou de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire et le plus agréable de vos dérisions et de vos censures; mais n'est-ce pas l'ouvrage de votre orgueil et de vos intérêts sordides, que vous trouvez si digne de risée? ne sont-ce pas les mains de votre cupidité qui ont placé sur l'autel ces idoles méprisables que vous insultez? S'il n'y avait point dans l'Eglise de parents avares, ambitieux, injustes, y verrait-on beaucoup de ministres mondains, scandaleux, ignorants? Si le Seigneur se choisissait lui-même ses victimes, seraient-elles si indignes de lui? et les asiles saints cacheraient-ils tant de dégoûts, de faiblesses et de murmures? Eh! pleurez plutôt sur des désordres dont vous êtes les seuls auteurs, et que la justice de Dieu vous imputera un jour; couvrez plutôt du voile du silence des plaies que vous avez faites vous-mêmes à l'Eglise; tournez contre vous-mêmes vos propres censures; que les scandales du sanctuaire vous rappellent uniquement l'injustice de vos destinations sur vos enfants : nos égarements sont toujours ou la peine ou le fruit des vôtres.

D'ailleurs, que pourrait-il vous arriver de plus heureux, que de consacrer au Seigneur ce qu'il y a de plus heureusement né dans vos familles? de fournir à l'Eglise des ministres éclairés, des ouvriers puissants en œuvres et en paroles, qui ramènent les pécheurs, qui consolent les justes, qui fortifient les faibles, qui soient établis, comme aujourd'hui Jésus-Christ pour le salut de plusieurs, pour être la gloire de leur peuple, la lumière des nations, la consolation de l'Eglise, le soutien de leurs frères? et quand même le Seigneur vous demanderait, comme autrefois à Abraham, et aujourd'hui à Marie, le seul héritier des promesses, le seul successeur de vos titres et de votre nom, ne serait-ce pas une grâce nouvelle dont il vous favoriserait? Le monde l'aurait infecté; et le Seigneur le mettra à couvert dans le secret de son tabernacle : vous eussiez été peut-être le père infortuné d'une postérité maudite; et vous aurez la consolation d'y voir un élu, que Jésus-Christ vous rendra dans le ciel; peut-être même, consacré au Seigneur, et revêtu d'un caractère de dignité dans l'Eglise, recevra-t-il vos derniers soupirs sur la terre; sera-t-il l'ange tutélaire de votre mort; vous fortifiera-t-il dans cette dernière heure

par les paroles de la foi et les derniers remèdes des mourants; peut-être baisserez-vous sous sa main sacrée, devenue l'instrument de votre réconciliation, votre tête déjà défaillante, et, comme le vieillard Jacob mourant, assisté de son fils Joseph élevé en dignité dans l'Egypte, vous aurez la consolation, comme lui, d'adorer le bâton de sa puissance pastorale et la marque sacrée de son autorité : *Adoravit fastigium virgæ ejus.* (*Hebr.*, XI, 21.) Eh! que vous sert d'avoir sur la terre des successeurs de votre nom, lorsqu'une fois vous dormirez dans la poussière des tombeaux? Il n'y a pour nous, dit saint Ambroise, de véritable postérité, que celle qui nous suivra dans le ciel; ceux de notre race, que la justice de Dieu aura séparés de ses saints et attachés aux flammes éternelles, seront pour nous comme s'ils n'avaient jamais été, dit l'Esprit de Dieu : *Nati sunt quasi non nati* (*Eccli.*, XLIV, 9); et nous ne devons compter parmi nos neveux que ceux qui nous seront unis dans la sainte Jérusalem, par les liens immortels de la charité : *Illa enim vera posteritas, quæ non in terris, sed in cœlo est.* (S. AMBR. *De interp.*, c. 5.)

Voilà les consolations temporelles, dont Dieu récompenserait ici-bas même votre sacrifice : au lieu que ces vocations ménagées de loin, insinuées, inspirées, commandées; ces sacrifices forcés de la cupidité, portent d'ordinaire, ici-bas même, la calamité et la désolation dans les familles, en éteignent le nom, font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité, voient périr la gloire et la descendance des maisons dans les débauches d'un emporté, auquel on avait sacrifié tous ses frères, et sont une source de chagrins amers et de confusions éclatantes : on voit ces enfants, que la chair et le sang avaient placés sur l'autel, déshonorer leur ministère, devenir l'opprobre de l'Eglise; que sais-je? tomber quelquefois dans l'abîme, secouer le joug et perdre la foi, après avoir perdu la pudeur et l'innocence. Et si les intérêts de l'Eglise et de votre salut, sont trop faibles pour vous inspirer de l'horreur d'un abus si déplorable et si barbare, du moins que vos propres intérêts et le soin de votre gloire et de celle de votre nom vous arrêtent; et sous un prince surtout si religieux sur le choix des sujets qu'il place dans le sanctuaire; si peu touché du nom, des titres, de la naissance, des services rendus à l'Etat, et de tous les autres genres de mérite, si celui de la doctrine, des talents et de la piété, ne les assortit; et qui est si attentif à ne pas donner à l'Eglise des ministres qu'elle rejette, et qui ne se sont pas donnés eux-mêmes.

Telles sont les instructions que la foi découvre dans ce mystère : consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jésus-Christ, mais consacrons-nous sans réserve; ces offrandes défectueuses, ces conversions imparfaites, forment quelquefois un état plus dangereux que le crime même : répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous; soutenons-nous, comme elle, dans la voie où la grâce nous a fait entrer; ne traversons jamais par des cupidités injustes, cachées sous des prétextes saints, les vues de la Providence sur nos destinées : vivons sous la main de Dieu; et joignons au sacrifice de notre cœur, cette fidélité qui le renouvelle sans cesse, qui l'étend à tout ce que Dieu demande de nous, et qu'il conserve jusqu'à la fin le trésor de la justice, pour en trouver la consommation dans le ciel. Ainsi soit-il.

## SERMON III.

### POUR LA FÊTE DE L'INCARNATION.

Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit (I *Cor.*, II, 7, 8.)

*Nous annonçons la sagesse de Dieu cachée dans son mystère, que nul des princes de ce monde n'a connue.*

Si les voies de Dieu sont d'ordinaire éloignées de celles de l'homme, et si dans ses desseins, la sagesse éternelle se plaît toujours à confondre les vains préjugés de la sagesse humaine, c'est principalement dans le mystère que l'Eglise honore en ce jour. Oui, mes frères, un Dieu qui descend de sa gloire pour nous y élever; qui se charge de nos infirmités et de nos souffrances, pour nous en soulager; qui s'unit à l'homme, pour réconcilier l'homme à Dieu, a été dans tous les temps un scandale ou une folie à la prudence de la chair; et encore aujourd'hui, la sagesse de Dieu dans ce mystère, est tout à fait inconnue au siècle : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.*

En effet, le monde ne connaît de véritable grandeur, que celle qui frappe les sens; le monde ne compte de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaisirs et dans l'abondance; le monde croit avoir seul la raison en partage et rappelle toujours au jugement de ses propres lumières les œuvres du Seigneur.

C'est sur ces trois erreurs que roulait toute la sagesse des hommes, avant qu'il plût au Très-Haut de les visiter dans sa miséricorde. Les Juifs ne soupiraient qu'après la gloire et la grandeur d'un Messie charnel, qui devait subjuguer tous les empires, et rendre toutes les nations tributaires de Jérusalem : les philosophes n'attendaient le remède de leurs maux que des vains efforts d'une raison malade : les princes, les puissants et le peuple, cherchaient dans les plaisirs des sens, ce que l'Auteur de la nature n'y a point mis, et la félicité la plus indigne de l'homme. Et tel est encore, après l'accomplissement du grand mystère de piété, l'état déplorable du monde.

Mon dessein donc aujourd'hui, est de montrer comment la sagesse de Dieu, cachée dans ce mystère, confond ces trois erreurs principales, qui forment proprement toute la sagesse humaine, 1° le Verbe s'y anéantit; et cet anéantissement nous apprend que l'homme ne peut plus aimer l'élévation sans injustice; 2° le Verbe s'y charge de nos douleurs et de nos souffrances; et ce ministère nous dé-

couvre que l'homme ne peut plus aimer les plaisirs sans crime; 3° enfin, le Verbe s'y unit à notre chair; et en nous proposant cette union incompréhensible, comme l'objet de notre culte et la seule ressource de nos maux, il nous laisse comprendre que l'homme ne peut compter sur sa raison sans témérité. Un Dieu anéanti rend les humiliations honorables; un Dieu chargé de nos douleurs rend les souffrances aimables; un Dieu uni à l'homme fait taire la raison, et rend la foi même raisonnable. Développons ces trois vérités; elles renferment toute la doctrine du grand mystère de piété. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine; trouvant sans cesse dans son cœur, je ne sais quels sentiments secrets de sa propre excellence, que sa chute n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchants si doux : il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré; et ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur d'une âme, laquelle n'avait été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus des nuées, et se plaça à côté du Très-Haut; de là l'homme se fit rendre les honneurs divins; l'homme se rendit à l'homme même, et l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avait vus naître et qui étaient venus tant de siècles après lui.

Cependant l'homme, depuis le péché, n'est plus qu'un vil esclave, tout ce qui l'élève le tire de la situation naturelle, puisque l'honneur n'est dû qu'à l'innocence, et que l'abjection doit être le partage du vice, et s'il lui reste encore quelque espoir de recouvrer sa première grandeur, ce ne peut être que dans l'humble aveu de sa bassesse.

Mais comment persuader au monde une vérité si nouvelle, démentie par la doctrine de toutes les sectes, par les préjugés de toutes les nations, et par les sentiments les plus vifs du cœur humain? Les justes, dans ces temps reculés qui précédèrent l'avénement du Libérateur, en avaient, je l'avoue, laissé de grands exemples aux hommes. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! s'écriait un saint roi, que vous daigniez vous abaisser jusqu'à lui, et le visiter? avez-vous oublié que je suis devant vous comme une bête sans raison, et que le néant est le seul appui sur lequel toutes mes forces se soutiennent?

Mais ce n'étaient-là que des instructions, et il fallait à l'homme des remèdes : ces modèles étaient insuffisants. Car, outre que les hommes ne pouvaient pas inspirer l'amour d'une vertu, dont ils étaient eux-mêmes touchés; un coupable qui s'humilie, peut à la vérité faire haïr ses crimes, mais il ne fait pas aimer ses humiliations : l'orgueil humain avait donc besoin d'un exemple, qui fût en même temps son remède, et il fallait l'instruire et le guérir tout à la fois. Et voilà, mes frères, le grand mystère que la sagesse de Dieu, après l'attente de tant de siècles, les vœux de tant de justes, les oracles de tant de prophètes, opère aujourd'hui à Nazareth dans le sein de Marie.

Or, souffrez que pour tirer de ce mystère adorable les instructions importantes que la sagesse divine y a cachées, je vous fasse remarquer quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain, et l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu dans son union avec notre nature.

Le premier caractère de l'orgueil est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes; et que pour nous étourdir sur le sentiment intérieur et humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous, dans les biens, les titres, les dignités, la réputation, l'éclat de la naissance, une gloire dont la source ne devrait être que dans nous-mêmes.

Or, mes frères, les circonstances extérieures de l'incarnation du Verbe corrigent les hommes de cette première erreur. En effet, ne semblait-il pas qu'un mystère, dont les figures mêmes avaient été si pompeuses, les préparatifs si augustes, les promesses si magnifiques, les ombres, pour ainsi dire, si brillantes, aurait dû s'accomplir dans la plénitude des temps, avec encore plus d'éclat qu'il n'avait été promis; et que puisque des signes si illustres avaient annoncé depuis tant de siècles aux hommes que le Très-Haut devait les visiter, sa venue aurait dû être accompagnée de tant de gloire et de majesté, qu'on n'eût pu le méconnaître?

Cependant, rien de plus obscur aux yeux des sens que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth. La sainte fille, préférée à toutes les autres filles de Juda, et dans le sein de qui s'opère le secret ineffable de l'abaissement d'un Dieu, n'a rien qui la distingue dans sa tribu, que sa pudeur et son innocence. L'éclat du sang qu'elle tire de David, est obscurci par la bassesse de sa fortune: son obscurité a presque fait oublier son origine. Les cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois sur le mont Sinaï, pour frayer une route de lumière au Dieu qui descend sur la terre; les anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes son avénement au bruit des éclairs et des trompettes; les montagnes ne retentissent pas; des nuées de gloire ne s'abaissent pas pour enfanter le Juste; la maison même de Marie ne s'ébranle pas jusqu'aux fondements, comme un autre cénacle, pour marquer la sainte horreur dont elle est saisie à la présence du Dieu qu'elle reçoit. Un seul envoyé du ciel, invisible à tous les hommes, apparaît à Marie dans le silence, sous la simplicité d'une forme humaine, comme pour honorer lui-même, en cachant sa gloire, l'anéantissement du Dieu dont il est le ministre. Nazareth, la plus méprisable ville de Juda, et d'où l'opinion publique était qu'il ne

pouvait rien sortir qui fît honneur à la Judée; Nazareth, dis-je, où ce mystère se consomme, n'en est pas plus instruite que Jérusalem. Joseph lui-même ignore le secret de l'ambassade céleste; et le réduit où Marie est cachée est le seul confident d'un prodige où le monde entier a tant de part. Dans tous les autres mystères, les abaissements du Verbe sont mêlés d'éclat et de grandeur: ici tout est obscur, rien ne parle aux sens, parce qu'ici le dessein de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, et de substituer les nouvelles vues de la foi aux anciennes illusions de la sagesse humaine.

En effet, mes frères, jusque-là les hommes avaient cru que les prospérités temporelles étaient des faveurs du ciel; que la réputation était un bien solide; que les grands talents étaient d'heureux regards d'un Dieu favorable; que les distinctions du rang et de la naissance avaient un éclat véritable, et n'étaient pas indignes des soins et de l'estime des hommes. Mais dans ce mystère, la sagesse de Dieu nous découvre un nouvel ordre de choses; elle étale à nos yeux un monde nouveau tout spirituel: de nouveaux biens, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle; et réformant nos jugements, elle nous apprend que l'innocence et la vertu sont les seules richesses de l'homme; que tout le mérite de l'âme fidèle est caché dans son cœur; qu'un seul degré de charité élève plus haut le chrétien, que l'empire du monde entier; que la patience, l'humilité, la douceur, sont les plus grands talents d'un disciple de Jésus-Christ; que se vaincre soi-même sous les yeux de Dieu seul, est une gloire plus solide et plus immortelle, que la conquête des provinces et des royaumes; et qu'enfin, la grandeur qui est hors de nous, n'est qu'un prestige qui nous joue, et qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint.

Or, mes frères, n'est-ce pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siècle? *Dei sapientiam, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.* (I *Cor.*, II, 8.) Où sont ceux qui regardent avec des yeux chrétiens le vain spectacle de la gloire humaine, et qui réservent toute leur admiration pour les dons de la grâce et le mérite de la sainteté? Qui s'attire plutôt nos hommages? ou un ambitieux, qui, à la tête d'un peuple d'hommes armés, remporte des victoires, et remplit l'univers du bruit de son nom et de sa vanité; ou un juste environné de sa seule innocence, qui sait souffrir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment; qui sait combattre et vaincre pour le ciel? Par où cherchons-nous à nous distinguer nous-mêmes de nos frères? est-ce par une charité plus vive; par une foi plus abondante, par une conscience plus pure, par une fidélité plus inviolable à tous nos devoirs? Hélas! nous nous élevons d'une naissance illustre, comme si la gloire de nos ancêtres nous appartenait, et qu'elle ne devînt pas un opprobre et une roture pour nous, dès que nous portons un nom vide de leurs vertus. Nous comptons nos titres et nos exploits militaires, comme des distinctions glorieuses qui nous élèvent au-dessus des autres hommes; et nous ne voyons pas que le hasard, la faveur, la témérité, les conjonctures, ont eu plus de part à ces honneurs que le devoir et la vertu. Nous nous parons des dignités éminentes qui nous distinguent dans notre peuple; et nous ne comprenons pas que les plus grandes places sont de plus grands écueils, et qu'elles multiplient nos devoirs, sans augmenter notre mérite. Nous nous glorifions de la supériorité de nos lumières et de nos talents; et nous ignorons que les connaissances les plus vastes de l'esprit humain sont des lumières puériles, si elles se bornent aux choses présentes, et nous font perdre de vue les éternelles. Oui, mes frères, les grandeurs et les distinctions de la grâce et de la foi ne touchent personne: ce qui est éternel, nous le regardons comme s'il n'était pas. Mais qu'importe au chrétien d'être obscur ou de briller aux yeux des hommes, puisqu'il n'est réellement que ce qu'il est devant Dieu, et que la foi nous dépouille de tout ce qui est hors de nous, et ne voit de nous que nous-mêmes?

Cependant, le second caractère de l'orgueil humain est cette faiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, et qui ne hait du vice que la confusion et l'opprobre; comme si le vice et la vertu n'étaient que des opinions, et que l'homme ne pût être grand ou méprisable que dans l'idée des autres hommes.

Or, l'anéantissement du Verbe dans ce mystère confond cette vaine attention aux jugements humains. Et certes le Fils de Dieu ne descendait sur la terre, que pour glorifier son Père, et reprendre dans le cœur des hommes les hommages que les créatures lui avaient ravis. Ce dessein demandait, ce semble, qu'il se montrât à eux dans toute sa gloire, resplendissant comme sur le Thabor, et qu'il leur parût aussi glorieux et aussi digne de leurs hommages, qu'il se laissa voir alors aux disciples enchantés de la douceur de ce spectacle. C'est alors qu'il eût tout attiré après lui; et que Jérusalem incrédule n'eût pas vu ses citoyens se partager sur la vérité de ses prodiges et sur la sainteté de sa doctrine et de son ministère.

Néanmoins, ce n'est pas par l'éclat et la majesté qu'il veut triompher de nos cœurs, c'est par les humiliations et les opprobres: il cache tout ce qu'il est, il ne donne pas sa gloire à un autre, mais il la dérobe, pour ainsi dire, à lui-même. Rien de ce qu'il avait de grand dans le sein de son Père, ne l'accompagne aux yeux des sens dans celui de Marie; sa puissance se change en faiblesse, sa sagesse infinie n'est plus qu'une raison naissante et enveloppée; son immensité paraît renfermée dans les bornes d'un corps mortel, l'image de la substance du Père est cachée sous la vile forme d'esclave; son éternelle origine commence à compter

des temps et des moments; enfin, il paraît anéanti dans tous ses titres.

Aussi, dès qu'il paraîtra dans la Judée, l'incrédulité va lui disputer la suprême autorité de son sacerdoce : *Quel est celui-ci*, dira-t-on, *qui vient remettre les péchés ?* (*Luc.*, VII, 49.) La crainte des puissances de la terre refusera de le reconnaître pour roi, et on lui fera payer le tribut comme à un esclave. La prudence de la chair prendra sa sagesse divine pour une folie, et ses proches eux-mêmes le regarderont comme un insensé : *Quoniam in furorem versus est.* (*Marc.*, III, 21.) L'envie le dégradera de sa naissance divine, et ses citoyens vont publier qu'il n'est que le fils de Marie et de Joseph. Enfin, un faux zèle lui ravira l'éternité de sa durée, et il sera presque lapidé pour avoir osé dire seulement qu'il était avant Abraham.

Mais l'opinion des hommes ne changera rien à l'obscurité apparente de son ministère. Il se manifestera assez à la vérité, pour être connu des Juifs spirituels et fidèles ; ses œuvres, sa doctrine, Moïse, les prophètes, les divines Ecritures rendront témoignage de lui, et à qui aimera la vérité, il ne sera pas possible de le méconnaître; mais il ne se manifestera pas assez pour éviter le mépris des Juifs charnels ; l'éclat de son ministère sera sensible à un cœur humble et innocent, l'obscurité de son ministère révoltera l'orgueil et l'incrédulité; il y mêlera assez de ténèbres pour récompenser la foi de ceux qui croiront, et assez de lumières pour punir l'incrédulité de ceux qui refuseront de croire en lui.

D'où vient, mes frères, une conduite si surprenante? Après s'être caché durant tant de siècles, Dieu ne se montre-t-il enfin aux hommes que pour n'être pas connu d'eux? que ne venait-il dans toute sa gloire s'il voulait nous sauver en se découvrant à nous? Laissons-là les autres raisons de l'obscurité de son ministère qui ne sont pas de notre sujet, mais celle qui nous regarde ici c'est, premièrement, qu'il voulait nous apprendre à nous qui sommes chargés de la dispensation de son Evangile, à ne rien changer aux ordres de Dieu dans les fonctions de notre ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole les suffrages des hommes, à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui nous revient à nous-mêmes, à ne pas intéresser le Seigneur pour ainsi dire dans notre propre cause, et nous persuader qu'il a attaché le succès de son Evangile aux applaudissements qu'il reçoit par notre bouche. Les contradictions qu'éprouve le ministre ont souvent toute la gloire et tout le succès de son ministère. Annonçons les vérités que l'Eglise nous a confiées; n'y mêlons ni nos opinions ni nos propres pensées. Plantons, arrosons et laissons au Seigneur l'accroissement : sa parole ne retournera pas à lui vide, et elle sera toujours ou la condamnation de l'incrédule ou la consolation du fidèle.

Secondement, il voulait vous apprendre à vous, mes frères, que les jugements des hommes ne doivent jamais décider de vos devoirs; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le service de Dieu à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous; que les censures et les dérisions sont toujours la récompense de la piété véritable; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes et d'être serviteur de Jésus-Christ; que le zèle qui voudrait concilier les suffrages publics à la vertu, n'est qu'un orgueil déguisé qui cherche à se les concilier à soi-même ; que l'injustice du monde envers les gens de bien fait ici-bas toute leur sûreté; que l'obscurité est le plus sûr asile de leur vertu ; que ce n'est pas ici le temps de leur manifestation, et qu'ils n'auront droit de paraître à découvert que lorsqu'ils paraîtront avec Jésus-Christ dans sa gloire.

Cependant, si nous y prenons garde, quelque justes que nous soyons d'ailleurs, nous comptons les hommes pour beaucoup, nous ne vivons presque que pour les autres; ce que nous sommes à nos yeux et aux yeux de Dieu nous intéresse peu, nous ne paraissons touchés, occupés, que de ce que nous sommes aux yeux des hommes, et moins sensibles au soin de notre perfection, toute notre attention se borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes, qui est dans l'esprit des autres. Aussi il ne nous arrive guère de nous demander à nous-mêmes ce que nous sommes réellement, mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous soyons : ainsi, toute notre vie est imaginaire et fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne sommes pas, flatte notre orgueil; nous nous laissons toucher par des louanges que notre cœur désavoue; nous nous faisons honneur de la méprise publique et nous sommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fausses vertus, que nous ne sommes humiliés par la vérité qui nous fait sentir nos défauts et nos misères véritables.

Aussi le dernier caractère de l'orgueil, est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, et qui ne paraît s'avilir aux yeux des hommes qu'afin que leurs applaudissements aillent la placer encore plus haut que n'était le lieu d'où elle était descendue. Et certes, mes frères, il n'est presque point d'humilité sincère; on ne se cache que pour être découvert ; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous suive; on ne renonce aux honneurs que pour être honoré ; on ne souffre le mépris que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisé. L'orgueil a mille dédommagements imperceptibles à nous-mêmes, et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Or, voilà l'écueil que les anéantissements du Verbe dans ce mystère nous apprennent à éviter. Il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte ; il se charge de nos iniquités, mais pour en être victime ; il veut passer pour un Samaritain et pour un ennemi de la loi,

mais c'est pour être puni comme un séducteur; enfin il se cache lorsqu'on veut le reconnaître pour roi, mais c'est pour mourir comme un esclave. Les outrages les plus honteux vont être la récompense de ses anéantissements : les hommes le méconnaîtront jusqu'à la fin, et il mourra avec tout le mérite de son humilité.

Pour nous, mes frères, si la calomnie nous trouve patients, c'est parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, et qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissions; nous aimons les opprobres passagers et où notre vanité voit des ressources promptes, et aux âmes les plus fidèles, il faut quelqu'autre attrait qui leur adoucisse le mépris, que le plaisir d'être méprisé. On pardonne, mais en faisant sentir qu'on est offensé et qu'on se relâche de son droit; on fait une avance de réconciliation, mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété toute seule a part à cette démarche; on dit du bien de ceux qui nous calomnient, mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il est difficile de ne pas se chercher soi-même et encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parce que plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve.

Rougissons de notre faiblesse, mes frères, jetons souvent les yeux sur notre modèle, adorons les premières dispositions de l'âme sainte du Verbe incarné dans ses nouveaux anéantissements; pensons quelquefois que l'orgueil est presque notre seul crime, et que si nous pouvions une seule fois nous oublier tout à fait nous-mêmes, nous serions exempts de mille taches secrètes que nous ne connaissons pas, et qui éloignent Dieu de notre cœur. Reprochons-nous sans cesse cette alliance monstrueuse de nos misères avec nos vanités, cette source de corruption que nous sentons en nous avec des désirs de gloire qui entrent dans toutes nos œuvres; cette loi de la chair qui nous humilie avec ces sentiments d'élévation qui nous enflent; en un mot, ce que nous sommes avec ce que nous voudrions paraître. Et après être convenus que depuis l'anéantissement d'un Dieu rien n'est plus injuste pour l'homme que de vouloir s'élever, écoutez comment depuis qu'un Dieu anéanti s'est chargé de nos douleurs et de nos infirmités, rien n'est plus honteux pour l'homme que de chercher une vie douce et heureuse sur la terre.

## DEUXIÈME PARTIE.

L'homme innocent devait mener une vie heureuse et tranquille. La terre n'avait reçu sa fécondité que pour fournir à ses chastes délices; ses sens n'étaient destinés qu'à le porter à la conservation de son être par des impressions douces et agréables. Toutes les créatures devaient servir à sa félicité, puisque dans le dessein de leur Auteur, elles avaient été toutes rapportées à son usage, et sous un Dieu juste, rien ne pouvait le rendre malheureux ni troubler ses plaisirs, tandis que rien ne donnerait atteinte à son innocence. Mais l'homme pécheur est né pour souffrir : tout plaisir dans la vie est interdit à un coupable qui ne mérite pas même de vivre; la douleur est l'état naturel du désordre, et c'est une injustice que les créatures servent au bonheur d'un infortuné qui en a abusé, et qui s'est révolté contre le souverain à qui elles appartiennent.

Cependant le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel : malgré sa transgression il veut vivre heureux; et la faute qui lui en fait perdre le droit et l'espérance, n'a pu lui en faire passer les désirs; les travaux qui sont devenus la peine inséparable de son crime, n'ont pu devenir le choix libre de son amour; et, condamné à souffrir, il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il fallait donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui était devenu nécessaire, et qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît et aimât à souffrir pour apaiser son Dieu.

Aussi le ministère du Verbe incarné est un ministère de croix et de souffrance. Dès le premier instant de son union avec notre nature dans le sein de Marie, il renonce à la joie sensible dont il pouvait jouir, dit l'Apôtre, et embrasse la croix que la justice de son Père lui présente : dès lors, victime de nos péchés, il baisse son chef sacré sous la verge de la colère divine, et sent les premiers coups de la sévérité due à l'homme pécheur. Mais des rigueurs plus réelles l'attendent encore au sortir de cet humiliant séjour. A peine ses yeux s'ouvriront à la lumière, qu'on en verra déjà couler des larmes précieuses; ses travaux croîtront avec ses années : la faim, la soif, la lassitude, qui sont les peines de notre crime, deviendront l'exercice de son amour; il n'annoncera que des croix et des tribulations, il ne promettra son royaume qu'à la violence; il maudira les plaisirs, il n'appellera heureux que ceux qui souffrent; et de peur que dans la suite des temps, les hommes toujours ingénieux à se flatter, ne donnent à ses maximes des interprétations favorables à leur amour-propre, il expirera entre les bras de la douleur, et sa doctrine ne sera que le récit de ses exemples.

Or, je dis que depuis que le Verbe incarné, pour nous montrer la voie du ciel et satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste et souffrante, le chrétien ne peut plus sans crime vivre au gré de ses sens et se flatter d'arriver au salut par des routes douces et aisées.

En effet, depuis que, par ce mystère, Jésus-Christ est devenu nouveau chef d'un peuple saint et source d'une nouvelle vie, nous ne pouvons prétendre au salut que comme membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire comme faisant une portion de ce corps mystique et divin, qu'il est venu former sur la terre; car ce corps mystique tout seul pénétrera les cieux, dit l'Apôtre, et entrera avec son chef et son pontife dans le vérita-

ble sanctuaire. Or, mes frères, qu'est-ce qu'être membre de Jésus-Christ? C'est être animé de son esprit; c'est vivre de sa vie; c'est n'agir que par ses impressions; c'est ne former au dedans de soi que ses désirs et ses sentiments : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (*Philip.*, II, 5.) C'est, en un mot, suivre la destinée du chef et lui être conforme; mourir à tout avec lui; être crucifié avec lui; ne pas chercher sa consolation en ce monde comme lui.

Or, je vous demande, mes frères, languir toute la vie dans des mœurs indolentes et sensuelles; se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime; n'être occupé qu'à égayer l'ennui de la vie mondaine par la variété des plaisirs et des spectacles agréables aux sens, et couler doucement ses jours sans autres soucis que ceux qui naissent de la satiété elle-même et de l'abondance, est-ce être membre de Jésus-Christ et animé de son esprit? Eh! qu'a de commun l'esprit de Jésus-Christ avec cette sagesse de la chair, qui n'est ingénieuse qu'à se justifier à elle-même la mollesse des mœurs; qu'à condamner l'obligation des souffrances comme une invention humaine et une loi injuste; qui réduit toutes les maximes de l'Evangile à n'être ni impie ni ravisseur, ni fornicateur, ni adultère; qui confond la nature avec la grâce et regarde la croix de Jésus-Christ comme un objet étranger à la foi et à la piété?

Ah! ce n'est pas ainsi que ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jésus-Christ à nos pères, leur en parlèrent, mes frères : *Non ita didicistis Christum.* (*Ephes.*, IV, 20.) L'esprit de Jésus-Christ est une sainte avidité de souffrances; une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, à rompre sa volonté, à réprimer ses désirs, à retrancher à ses sens tous les adoucissements inutiles : voilà le fond du christianisme et l'âme de la piété. Si vous n'avez pas cet esprit, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, dit l'Apôtre; en vain vous n'êtes pas du nombre de ces impudiques et de ces sacriléges qui n'auront point de part à son royaume, vous n'en êtes pas moins étrangers par rapport à lui; vos sentiments ne sont pas les siens; vous vivez encore sous la nature; vous n'appartenez pas encore à la grâce du Sauveur; vous périrez donc, puisque c'est en lui seul, dit l'Apôtre, que le Père a mis le salut de nous tous.

On se plaint quelquefois que nous rendons la piété rebutante et impraticable, en interdisant mille plaisirs que le monde autorise. Mais, mes frères, que vous disons-nous? Permettez-vous tous les plaisirs que Jésus-Christ lui-même se fût permis; la foi ne vous en permet point d'autres; mêlez à la piété tous les adoucissements que Jésus-Christ lui-même y eût pu mêler; l'Evangile ne pousse pas plus loin la condescendance; suivez tous les usages que Jésus-Christ lui-même eût pu suivre; la religion n'a point d'autre règle; tout ce qui n'est pas expression des mœurs de Jésus-Christ, tout ce qui n'est pas impression de l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas toujours, à la vérité, une œuvre qui donne la mort, mais ne saurait être aussi une œuvre de vie, et est du moins toujours une démarche étrangère à ses membres, de laquelle il leur fera rendre compte.

Voilà, mes frères, le fondement de toute piété; l'Evangile du courtisan, comme du solitaire; du prince, comme du peuple; voilà la source principale des règles des mœurs, et où il faudrait remonter pour trouver le point fixe, qui résout toutes les difficultés que vous nous proposez sans cesse pour autoriser les abus de la vie mondaine. C'est par votre conformité avec Jésus-Christ, qu'il faut décider si votre état est chrétien ou profane, innocent ou criminel; toute autre règle est fausse pour vous, puisque Jésus-Christ seul est votre voie; les usages, les changements des mœurs et des siècles, les opinions des hommes ne changent rien à cette règle, puisque Jésus-Christ était hier, est aujourd'hui et sera toujours le même. Mon Dieu! que les décisions du monde sur les devoirs seront un jour étrangement renversées! et qu'on verra la probité, la régularité mondaine, qui rassure ici-bas tant d'âmes abusées par une apparence de vertu, bien changer de nom, lorsqu'on les placera à côté de Jésus-Christ crucifié, qu'on y cherchera sa ressemblance, et qu'on les jugera sur ce modèle!

Il est vrai que ce qu'il y a ici de consolant pour nous, mes frères, c'est que Jésus-Christ, en nous faisant une loi, par le caractère seul de son ministère, de la violence et du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas était pour nous un sort inévitable; mais sans lui, l'homme eût souffert sans consolation et sans mérite; il vient donc adoucir et sanctifier nos souffrances; et loin de nous imposer un nouveau joug, il vient rendre doux et léger celui sous lequel nos pères gémissaient depuis tant de siècles.

1° Son exemple ôte aux souffrances tout ce qu'elles avaient d'abject et d'humiliant: il est beau de souffrir après lui; il est glorieux de marcher sur ses traces. Jésus-Christ a pleuré; les larmes sont donc honorables à ses disciples; Jésus-Christ a souffert la faim et la soif; les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps du fidèle; Jésus-Christ a été humilié, calomnié, méprisé; les saintes humiliations des disciples de la croix sont donc devenues des titres d'honneur, et il est des ignominies souffertes pour la justice, plus glorieuses même devant le monde que toute la gloire du monde même.

2° L'onction de sa grâce adoucit ce que la violence et le renoncement avaient d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même; se disputer tout ce qui flatte; régler par la loi rigoureuse de l'esprit les désirs les

plus innocents de la chair; être né vain, magnifique, fastueux, et se réduire à une modestie simple et chrétienne; aimer la joie, les plaisirs, les amusements de la société et des commerces, et renfermer la vivacité de ces penchants dans le silence, dans la prière et dans la retraite; avoir reçu de la nature un caractère mou, indolent, ennemi de la contrainte, excessivement amoureux de soi-même, et asservir une chair qui se refuse au joug, aux devoirs les plus gênants et les plus tristes, je conviens, dis-je, que cette situation est pénible, et que cet état de violence, s'il n'était mêlé d'aucun adoucissement, lasserait bientôt la faiblesse de l'homme.

Mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens, elle est dans le cœur; or, c'est là que Jésus-Christ porte le remède et la douceur de sa grâce. Tandis qu'au dehors tout paraît triste, rebutant, douloureux pour l'âme fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées, et lui dit sans cesse au fond du cœur, comme autrefois le père de Samuel disait à son épouse affligée : Pourquoi vous laisseriez-vous abattre par des maux qui ne sont qu'apparents? retenez vos soupirs et essuyez vos larmes; ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de tout ce qui vous manque? et ma tendresse pour vous ne vaut-elle pas mieux que tout ce que vous pleurez? *Anna, cur fles? nunquid non ego melior tibi sum quam decem filii?* (I *Reg.*, I, 8.) En un mot, les plaisirs des sens la laissaient toujours triste, vide, inquiète; les rigueurs de la croix la rendent heureuse, les pointes de la pénitence qui percent sa chair, portent avec elles leur remède, et semblable à ce buisson mystérieux, tandis qu'elle ne paraît offrir aux yeux des hommes que des ronces et des épines, la gloire du Seigneur est cachée au dedans, et avec lui, il n'est plus rien qu'elle ne possède. Saintes douceurs des larmes et de la tristesse de la pénitence! divin secret de la grâce, que n'êtes-vous plus connu de l'homme pécheur!

3° Enfin, les promesses de Jésus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avaient d'inutile et de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffrait pour la gloire, pour la patrie, pour la fortune, pour l'amitié ; mais l'orgueil était un faible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme surtout qui veut être heureux : les applaudissements publics pouvaient charmer la douleur dans ces premiers moments, où l'ivresse et la nouveauté de la gloire et d'un vain héroïsme surprend l'âme, et la tire comme d'elle-même, mais l'ivresse passée, l'homme sentait bien son malheur et sa folie : loin des regards publics, tous ces héros de parade, ces martyrs de la vanité, retombaient sur eux-mêmes, et cherchaient d'autres adoucissements à leurs maux que ceux de la réputation et de la gloire : ainsi l'homme souffrait alors sans ressource parce qu'il ne souffrait que pour les hommes.

Mais le fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, qui mortifie ses sens et réprime ses désirs, a un avenir éternel pour lui. Quand même ses peines seraient ici-bas sans consolation, l'espérance seule, qui est cachée dans son sein, les adoucirait : un coup d'œil sur les années éternelles, rend à l'instant la joie et la sérénité à son âme affligée ; un Dieu manifesté en chair est le garant de sa confiance ; en Jésus-Christ, ses souffrances trouvent un prix et un mérite digne de Dieu ; par Jésus-Christ, elles sont présentées comme un sacrifice de bonne odeur au Père céleste ; avec Jésus-Christ, elles ont déjà reçu en sa personne la gloire et l'immortalité qu'il leur a promise.

Que ces vérités consolantes vous soutiennent, vous, mes frères, qui êtes entrés depuis longtemps dans les voies de la justice et du salut; ne laissez point ralentir votre foi sous la pesanteur de la croix que vous avez embrassée; ne vous découragez pas des rigueurs et de la durée du chemin ; ne vous lassez pas dans ces routes saintes. Ah ! les jours de notre pèlerinage vont bientôt finir, vous touchez déjà à la couronne immortelle; ces moments rapides de tribulation passeront comme un éclair : attendez encore un peu, le Seigneur ne tardera pas, et il va paraître : vous le voyez aujourd'hui descendre dans notre infirmité ; ah ! vous le verrez bientôt venir dans sa gloire. Qu'est-ce que le court espace de quelques jours de larmes et de deuil qui vont aussitôt se perdre et s'anéantir dans l'abîme de l'éternité ? mais que dis-je, se perdre ? se changer en une vie nouvelle, en un jour serein et éternel, où les larmes seront essuyées et le deuil consolé ? Rien ne périt pour le juste : vivez donc de la foi, attendez l'Invisible comme si vous le voyiez déjà ; pensez que toutes vos violences les plus secrètes sont remarquées par le témoin fidèle que vous avez dans le ciel ; que toutes vos œuvres les plus légères sont comptées ; que toutes vos peines sont mises en dépôt dans les tabernacles éternels, et que vos soupirs fervents sont conservés parmi ces parfums précieux que les vieillards présentent autour de l'autel. Ainsi, plus vous avancez vers le terme, plus vous sentez votre ardeur croître et vos forces se renouveler. Quel bonheur, de voir dans peu et comme en un clin d'œil, ce nuage de notre mortalité disparaître et le jour de l'éternité commencer !

Nous n'avons pas les mêmes paroles de consolation pour vous, mes frères, qui vivez encore selon la chair ; il serait inutile de vous montrer des biens à venir que vous ne goûtez pas, que vous ne connaissez pas, que vous ne croyez peut-être pas. Il aurait donc fallu ici vous affermir dans la doctrine de la foi, et finir en vous montrant que l'union incompréhensible de l'homme avec Dieu dans ce mystère confond la raison humaine et rend la foi, non-seulement nécessaire, mais encore raisonnable : mais j'abrége.

TROISIÈME PARTIE.

En effet, mes frères, ce n'était pas assez que la sagesse de Dieu dans ce mystère eût confondu l'orgueil de l'homme en ne lui faisant trouver son salut que dans les humiliations et l'abaissement; qu'elle eût mis un frein aux désirs déréglés de sa chair en ne lui laissant pour partage que les croix et les souffrances : il fallait encore pour remédier à toutes ses plaies qu'elle captivât sa raison (qui depuis tant de siècles l'avait fait si tristement égarer dans ses pensées), en lui proposant pour l'objet unique de son culte, de son espérance, de sa consolation, de sa science et de sa sagesse, l'union du Verbe avec notre chair; c'est-à-dire Jésus-Christ, la folie de la raison humaine et de toutes les contradictions la plus incompréhensible et la plus insensée en apparence.

Le moyen le plus sûr d'arrêter ces désirs insatiables et inutiles de tout savoir et de tout comprendre, qui jusque-là avaient abusé les maîtres tant vantés de la sagesse humaine ; cette vaine confiance qui promettait la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit; cette licence effrénée qui tous les jours enfantait de nouveaux monstres en croyant trouver de nouvelles vérités; le moyen, dis-je, le plus sûr de l'arrêter était la folie de l'Evangile; je veux dire le Verbe fait chair et la sagesse de Dieu inconnue aux puissants et aux sages du siècle dans ce mystère.

Par là, vous comprenez d'abord, ô homme! que l'Auteur de votre être ne veut pas vous sauver par la raison, mais par la foi ; qu'il se cache à vous; qu'il ne faut plus le chercher par les vains efforts de l'esprit, mais par les mouvements du cœur; que la vérité qui doit vous délivrer, ne vous est ici-bas montrée qu'en énigme, et qu'il faut croire pour comprendre : *Credite et intelligetis.* Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent et qu'elle nous interdise tout usage de la raison : elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable et que de l'autre elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connaître ; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir : la religion a assez de preuves pour ne pas laisser une âme fidèle sans assurance et sans consolation; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil et l'incrédulité sans réplique. Ainsi, la religion par son côté lumineux, console la raison, et son côté obscur laisse à la foi tout son mérite.

Cependant, tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes et de fidèles juges de la foi. On adoucit tout; on donne un air de raison à tout : en retenant le fond de la doctrine chrétienne et de l'espérance en Jésus-Christ, on croit se faire une religion plus saine en se la faisant plus claire et plus intelligible ; tout ce qui tient tant soit peu du prodige et du surprenant, on s'en défie ; on forme des doutes sur ces flammes éternelles que la justice divine a préparées à l'impudique et à l'impie; on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes, et par des idées toutes humaines de sa bonté réformer ce qu'ils ont, ou d'effrayant, ou d'incompréhensible ; on ose examiner si nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châtiment de nos pères, et si notre profonde corruption n'est pas l'ouvrage de la nature, plutôt que du péché; on demande sans cesse, pourquoi des penchants de plaisir, qui semblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes ; on trouve des inconvénients dans l'histoire vénérable de nos livres saints; on s'érige en censeur de ces faits éclatants et merveilleux que des hommes inspirés nous y ont conservés, et que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de son peuple ; on cherche comment il a pu créer un monde qui n'était pas ; exterminer toute chair dans les eaux du déluge; sauver la race des hommes et des animaux dans un seul asile ; ouvrir et fermer la mer pour faciliter la fuite à son peuple ; le nourrir dans le désert d'un pain miraculeux ; le conduire dans une nuée éclatante, et ordonner même au soleil de prolonger sa course pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de son nom : que dirai-je? on veut trouver dans les forces de la nature, la possibilité de ces prodiges éclatants, où la foi de nos pères a toujours reconnu le doigt de Dieu, et l'on change l'histoire de la religion, et des manifestations du Seigneur aux hommes, en des événements presque tout naturels et des monuments trop vantés d'une prudence toute humaine. C'est ainsi, ô mon Dieu! que l'homme insensé se dispute à lui-même la consolation de croire que vous avez opéré des merveilles en sa faveur, et qu'il se fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de sa gloire et de son espérance.

Mais, mes frères, depuis que vous adorez un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la religion nous propose d'inaccessible à la raison. Il n'est plus rien d'incompréhensible que Jésus-Christ Homme-Dieu n'aplanisse et ne rende croyable : ou renoncez donc à Jésus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre, ou blasphémez avec l'impie qu'il n'est plus que le fils de Marie et de Joseph, ou si vous confessez avec la piété qu'il est le Christ Fils du Dieu vivant, cessez de trouver des difficultés dans les autres mystères de la foi : un chrétien ne doit plus raisonner sur les voies de Dieu, s'il raisonne conséquemment. Ainsi l'Apôtre appelle Jésus-Christ l'Auteur et le Consommateur de notre foi : *Auctorem fidei et consummatorem Jesum* (*Hebr.*, XII, 2); il en est l'Auteur parce qu'il nous l'inspire ; il en est le Consommateur parce qu'il en est pour ainsi dire la perfection et le plus haut point, et qu'après lui la foi ne peut rien nous proposer de plus élevé et de plus inaccessible à la raison humaine.

Méditons donc sans cesse, mes frères, le mystère de Jésus-Christ Homme-Dieu : en lui nous trouverons le dénouement de toutes les difficultés parce qu'en lui nous trouverons un nœud encore plus inexplicable ; il éclairera notre raison en achevant de la confondre, et nous conduira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la foi. Imitons la docilité de Marie, devenue aujourd'hui la Mère du Verbe incarné. L'envoyé du ciel lui annonce qu'elle sera vierge et féconde ; que ce qui naîtra en elle sera le Fils du Très-Haut, et l'ouvrage unique de l'Esprit-Saint : quoi de plus propre à révolter la raison tout entière? cependant, sans hésiter, sans examiner, sans demander de signe pour garant d'un mystère si incroyable, elle croit et adore la puissance et les desseins de Dieu sur elle. Zacharie avait trouvé dans l'âge et dans la stérilité d'Elisabeth des raisons spécieuses pour douter de la promesse divine, et malgré les exemples célèbres de Sara et de la mère de Samuel, il hésite et se défie. Marie au contraire dans un mystère où tout est nouveau et incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur qui puisse la rassurer par la ressemblance, ne veut point d'autre garant de sa foi que la toute-puissance et la vérité de celui qui l'exige. Une vierge simple et innocente croit sans hésiter ; un prêtre instruit dans la loi, doute et se défie de la promesse divine. Les grandes connaissances ôtent toujours quelque chose à la simplicité de la foi, et par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inséparable d'ordinaire de complaisance et d'orgueil ; la soumission qui nous rend fidèles semble perdre d'un côté ce que les lumières qui nous rendent habiles gagnent de l'autre ; comme si plus on était éclairé, plus on ne devait pas voir clair dans la faiblesse de la raison, et dans l'incertitude et l'obscurité de ses lumières.

Et certes, mes frères, que servent les vaines réflexions sur la doctrine sainte? Si le salut était le fruit de la raison, vous auriez sujet de vous défier de tout ce que vous ne pouvez comprendre ; mais la justice vient de la foi et se perfectionne par la foi : pourquoi craignez-vous donc comme un écueil, de saintes obscurités qui sont devenues votre voie et votre remède ?

Vivez donc de la foi, mes frères, commencez par purifier votre cœur ; l'innocence est la source des véritables lumières : rappelez Jésus-Christ au dedans de vous ; avec lui vous avez tous les trésors de la doctrine et de la sagesse : établissez-vous dans la charité ; c'est le seul moyen de trouver la vérité : on ne connaît Dieu que lorsqu'on l'aime. Souvenez-vous qu'un cœur corrompu ne saurait avoir une raison saine et épurée ; que plus vous approcherez de Dieu par la grâce, plus vous participerez à ses lumières ; plus vous avancerez dans la voie de ses commandements, plus vous croîtrez de clarté en clarté ; plus enfin, vous sentirez s'éclaircir dans votre esprit ces vérités divines que nous verrons un jour à découvert, lorsque nous lui serons devenus semblables, comme il devient aujourd'hui semblable à nous. Ainsi soit-il.

## SERMON IV.

### SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati. (*Joan.*, XVIII, 37.)

*C'est pour cela que je suis né, et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité.*

L'opposition à la vérité a toujours été le caractère le plus essentiel du monde et la peine la plus universelle du péché. Depuis que l'homme eut effacé de son cœur la loi éternelle, que la main du Seigneur en le formant, y avait gravée pour l'éclairer et pour le conduire, et qu'il eut substitué à cette lumière divine, née avec lui, ses passions et ses ténèbres ; il se forma entre lui et la vérité, une opposition invincible qui allait toujours croissant à mesure que le monde, tous les jours plus corrompu, s'éloignait de la pureté de sa source et que la malice des hommes se multipliait sur la terre.

Il est vrai, mes frères, qu'au milieu des ténèbres qui couvraient la face de l'univers, Dieu faisait luire encore de temps en temps sa vérité et sa lumière. De siècle en siècle paraissaient des hommes justes suscités d'en haut, pour rendre témoignage à la vérité et empêcher les erreurs et les passions de prescrire contre elle. Depuis le sang d'Abel jusqu'à Jean-Baptiste, le ciel avait fourni à la terre une tradition non interrompue de prophètes, de martyrs et de témoins de la vérité : les uns avaient rendu témoignage à la vérité par leur sang comme Abel ; les autres par leur religion, comme Enos ; quelques-uns par leur innocence, comme Noé ; d'autres par la foi, comme Abraham ; Isaac par son obéissance ; Job par sa patience ; Moïse par ses prodiges : enfin, pour rendre le monde inexcusable, la vérité eut dans tous les siècles des témoins et des défenseurs qui s'élevèrent contre le monde, et qui conservèrent parmi les hommes le dépôt de la doctrine et de la vérité, que le monde, malgré ses précautions, n'avait jamais pu éteindre tout à fait sur la terre.

Cependant cette nuée de témoins, comme parle l'Apôtre, qui de siècle en siècle avaient rendu témoignage à la vérité, avaient bien pu, je l'avoue, condamner le monde par la vérité, mais ils n'avaient pas délivré le monde par elle. La vérité avait donc besoin d'un plus grand témoignage : il fallait que celui qui est la sagesse et la lumière du Père, vînt lui-même nous rendre témoignage de ce qu'il avait vu ; qu'il confirmât sa doctrine par son sang ; que sa doctrine purgeât la terre des erreurs qui jusqu'alors l'avaient inondée, et que Jésus-Christ crucifié fût jusqu'à la fin des siècles, le grand témoin de la vérité contre l'aveuglement du monde et l'erreur de ses maximes.

Le mystère des douleurs et des ignomi-

nies du Sauveur, nous offre donc aujourd'hui deux spectacles bien différents; d'un côté le monde si aveugle et si opposé à la vérité, qu'après avoir rejeté dans tous les siècles, le témoignage des justes et des prophètes, il rejette encore aujourd'hui celui de Jésus-Christ lui-même; d'un autre côté, Jésus-Christ sur la croix devenu le grand témoin de la vérité, pour confondre jusqu'à la fin l'aveuglement du monde: c'est-à-dire, la mort de Jésus-Christ devenue la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, et le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

O mon Sauveur ! jusqu'ici nous avons offert comme le monde, un cœur rebelle à la vérité de votre doctrine; nous avons écouté votre parole sainte, durant ces jours de pénitence et de salut, avec la même insensibilité que Jérusalem vous écouta autrefois durant les jours de votre ministère. Mais aujourd'hui, Seigneur, où vous ne parlez plus que par vos douleurs et par vos opprobres, où vous ne faites plus entendre que la voix de votre sang; aujourd'hui où attaché à ce trône d'ignominie, vous êtes devenu le grand témoin de la vérité contre le monde, ne permettez pas qu'une instruction si nouvelle et si touchante, nous trouve encore insensibles. Nous venons mettre aux pieds de votre croix, des cœurs à la vérité encore pleins de passions et d'attachements injustes; mais laissez couler sur nous une seule goutte de ce sang que vous offrez aujourd'hui pour nous à votre Père, et nous serons purifiés; jetez sur nous, comme sur ce pécheur heureux qui expire à vos côtés, un regard de miséricorde, et nous serons sauvés; délivrez-nous par la vérité dont vous êtes aujourd'hui le grand témoin, et nous passerons de la servitude du monde et du péché à la sainte liberté des enfants de Dieu. C'est ce que nous demandons prosternés aux pieds de votre croix : *O crux*, *ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde n'a jamais aimé la vérité, parce que la vérité a toujours condamné le monde : les hommes veulent jouir tranquillement de leurs erreurs et de leurs crimes ; et comme cette fausse tranquillité ne peut durer qu'aussi longtemps qu'ils peuvent réussir à s'aveugler eux-mêmes, toute lumière qui ouvre leurs yeux à la vérité, les blesse et les révolte.

De là les justes et les prophètes que le Seigneur dans sa miséricorde, suscita de siècle en siècle à la terre, pour être les témoins de la vérité, furent toujours odieux aux hommes, et réprouvés d'un monde dont ils venaient condamner les maximes. Isaïe, malgré le sang des rois dont il était issu, vit tout Jérusalem conspirer sa perte et vouloir éteindre dans son sang la vérité qui ne meurt pas avec les justes qui meurent pour elle. Jérémie ne fut pas plus favorablement traité de son peuple; et les chaînes et les prisons devinrent pour lui le prix de la vérité dont les persécutions des méchants sont toujours ici-bas la récompense. Elie ne trouva dans Israël que des cœurs rebelles à la vérité, et les montagnes les plus inaccessibles, purent à peine lui servir d'asile contre les embûches des impies. Enfin, le monde toujours opposé à la vérité, s'est toujours élevé contre ceux qui venaient le troubler dans la possession paisible où il était de ses erreurs et de ses maximes.

Cependant, il est vrai que c'est par la condamnation et la mort de Jésus-Christ, que le monde donne aujourd'hui la plus grande et la plus éclatante preuve de son opposition pour la vérité ; c'est-à-dire, pour la vérité de sa doctrine, des Ecritures, de ses miracles, de son innocence et de sa royauté; suivons toutes ces circonstances.

Je dis premièrement, une opposition à la vérité de sa doctrine, et c'est le respect humain qui la forme, cette opposition même dans ses disciples. En vain le Sauveur les avait préparés au scandale de sa croix, en leur annonçant souvent qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; qu'ils ne devaient se promettre de part à son royaume, qu'autant qu'ils en auraient à l'amertume de son calice, et que bienheureux ceux qui souffrent et qui sont persécutés : en vain toute sa doctrine n'était qu'une préparation aux croix et aux souffrances : dès que le monde se déclare contre lui, que les prêtres s'assemblent, que les docteurs conspirent, que le peuple murmure, que tout Jérusalem le rejette, ils chancellent, ils sont découragés; et voici jusqu'où le respect humain et la crainte du monde les aveugle sur la vérité de sa doctrine.

Dans Judas elle forme un perfide qui trahit son divin Maître et qui se joint à ses ennemis pour le perdre. Ce disciple infortuné, intimidé par le déchaînement des principaux de Jérusalem contre le Sauveur, ne se contente pas de l'abandonner ; il s'adresse aux princes des prêtres, il devient le principal ministre de leur jalousie et de leur fureur : *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *et je vous le livrerai ?* (*Matth.* XXVI, 15.) Mais que peut vous donner le monde, disciple infidèle, qui puisse remplacer ce que vous allez perdre et ce que vous aviez reçu de Jésus-Christ? Quoi ! la gloire et l'estime des hommes? mais votre nom était écrit dans le ciel, et il va devenir à jamais l'opprobre et l'horreur de toute la terre : le monde autorise le vice, mais au fond il n'estime que la vertu. Quoi? des titres et des honneurs? mais Jésus-Christ vous avait établi pasteur de son troupeau, colonne de son Eglise, prince d'un nouveau peuple; et pour remplacer ces titres augustes, le monde va vous dégrader jusqu'aux ministères les plus vils et les plus infâmes : qu'on est grand quand on est à Jésus-Christ ! et qu'on est méprisable et dévoué à tout ce qu'il y a de plus bas et de plus lâche, quand on est esclave du monde ! Quoi? des biens

et des richesses? mais Jésus-Christ vous avait confié les trésors du ciel: il vous avait donné toute la terre pour votre partage; tout était à vous, et le monde ne vous paie en échange que d'un vil prix qu'il vous fait attendre longtemps, et dont le premier instant de possession vous dégoûte: le monde promet beaucoup et ne donne rien; Jésus-Christ donne toujours au delà de ce que nous attendons, et ses dons surpassent toujours ses promesses. Quoi encore? des plaisirs réels et une félicité durable? mais Jésus-Christ vous aurait laissé la paix du cœur qui est l'héritage de ses disciples et la seule source des vrais plaisirs; et le monde ne va vous laisser que des remords cruels, un affreux désespoir et tout le poids de votre crime. Le monde mène par les plaisirs aux amertumes des passions; Jésus-Christ mène par les croix à la paix du cœur et aux plaisirs tranquilles et solides de l'innocence. Que voulez-vous donc que vous donne le monde? Comme on n'en peut rien espérer, on n'en devrait aussi rien craindre.

Mais la crainte des hommes, qui avait été la première source de la perfidie de Judas, devient celle de la défection des autres disciples. Le pasteur frappé, les brebis sont dispersées. Ils l'avaient suivi généreusement tandis qu'ils l'avaient vu maître de la mort et de la vie, et attirer après lui les grands et le peuple par l'éclat de ses prodiges; il leur paraissait beau alors d'être de ce petit nombre de disciples qu'il avait choisis; ils ne rougissaient pas de lui appartenir, et ils s'en faisaient même une gloire devant les hommes. Mais, dès qu'il est saisi, lié, méprisé, ils se cachent; ils ne le connaissent plus; sa faiblesse les scandalise; ses opprobres tant de fois annoncés les découragent. La vertu applaudie, honorée, favorisée, ne manque jamais de sectateurs; la vertu méprisée ou persécutée ne trouve plus personne qui ose se faire un honneur de se déclarer tout haut pour elle.

Pierre lui-même, qui loin des dangers, se promettait tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation. On lui demande s'il n'est pas disciple de cet homme: *Nunquid et tu ex discipulis es hominis istius?* (*Joan.*, XVIII, 17.) C'est-à-dire, s'il n'est pas du petit nombre de ces hommes heureux, à qui le Père céleste avait révélé le mystère du Christ; c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces dépositaires de sa puissance, auxquels il a confié les clefs du ciel et de l'enfer, le pouvoir de marcher sur les serpents et de disposer à leur gré de toute la nature; c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces fondateurs de son Evangile, qui vont planter la foi au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, conquérir tout l'univers, renverser tous les autels profanes, confondre toutes les sectes, éclairer toutes les nations, rendre muette toute la science des philosophes, soumettre les césars, porter le salut à toute la terre; et qui doivent à la fin paraître au milieu des airs sur douze trônes de lumière, pour juger les douze tribus d'Israël; c'est-à-dire enfin, s'il n'est pas de ces nouveaux ministres de son sacerdoce, qui vont être les premiers pasteurs de son Eglise, les pontifes des biens véritables, les Melchisédech d'un peuple saint, les médiateurs d'une alliance nouvelle, les conciliateurs des hommes avec Dieu, aux pieds desquels les princes et les rois de la terre viendront courber leurs têtes superbes, et mettre leurs sceptres et leurs couronnes? *Nunquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Est-ce donc d'avouer tant de grandeur, tant de gloire et de magnificence, que vous rougissez, faible disciple? *Nunquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Quelle folie! de se faire une honte devant les hommes du titre de disciple de Jésus-Christ! Le monde avec toute sa gloire a-t-il rien de si grand, de si haut, de si estimable, de si digne de la raison, que la vertu véritable?

Cependant Pierre n'ose s'avouer disciple du Sauveur; une lâche timidité l'aveugle; il déclare qu'il ne connaît point cet homme: *Non novi hominem* (*Matth.*, XXVI, 72): il affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître. Lâche disciple! mais c'est là ce Jésus, qui de pêcheur de poissons vous avait fait devenir pêcheur d'hommes, et qui pour votre barque et vos filets, vous avait établi le chef et le principal ministre de son Eglise; *Non novi hominem:* il ne le connaît plus. Mais c'est là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confessé si généreusement, et pour qui vous aviez tant de fois protesté que vous étiez prêt à mourir: *Non novi hominem:* il ne veut plus le connaître. Mais c'est là ce bon Maître qui vous avait honoré de sa plus tendre familiarité, qui vous avait admis à ses plus secrètes faveurs, et toujours préféré à tous les autres disciples: il affecte d'en ignorer jusqu'au nom: *Non novi hominem.* Mais c'est là ce Seigneur qui vous soutenait sur les flots, à qui les vents et la mer obéissaient, et que vous aviez vu sur le Thabor environné de tant de gloire et d'immortalité; il ne le connaît plus: *Non novi hominem.* Mais enfin c'est là le Christ, à qui tous les prophètes ont rendu témoignage; cet Agneau de Dieu, que Jean-Baptiste vous a montré, que tous les sacrifices avaient figuré; que tous vos pères avaient demandé, que les hommes appelaient, il n'y a qu'un moment, les uns Elie, et les autres Jean-Baptiste ou quelqu'un d'entre les prophètes; et que vous aviez reconnu vous-même pour le Fils et l'Envoyé de Dieu, qui seul avait les paroles de la vie éternelle; il ne le connaît plus: *Non novi hominem.* Il oublie ses bienfaits, ses miracles, sa doctrine. Jusqu'où le respect humain n'aveugle-t-il pas un cœur faible et timide! et quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de soi-même à Jésus-Christ?

Quelle faiblesse! mes frères, craindre les yeux du monde, quand on obéit à Dieu! se glorifier de servir les rois de la terre, avoir honte de servir celui que les rois eux-mêmes servent, et par qui seul ils ont droit de régner! avoir eu la force de vieillir dans le service d'un monde misérable, d'en soutenir les

amertumes, les caprices, les assujettissements, les dégoûts, et n'avoir pas le courage de consacrer publiquement à Jésus-Christ les restes d'une vie mondaine, et de remplir à la vue des hommes la grandeur des devoirs qu'il nous impose et la noblesse de ses maximes! quelle faiblesse! s'être fait honneur de sacrifier au monde et souvent à des maîtres injustes et bizarres son repos, sa santé, sa conscience, et n'oser pas même sacrifier du monde à Jésus-Christ ses discours frivoles et ses vaines censures! O mon Dieu, le monde aura-t-il toujours des partisans déclarés de ses illusions puériles? et la sublime sagesse de votre doctrine ne trouvera-t-elle jamais que des disciples tremblants et timides? Faiblesse et timidité dans les disciples, qui les aveugle sur la vérité de la doctrine de Jésus-Christ.

En second lieu, jalousie dans les prêtres et les docteurs qui les aveugle sur la vérité des Ecritures. C'est là que Jésus-Christ les avait souvent renvoyés, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère : *Lisez les Ecritures*, leur disait-il souvent ; *ce sont-elles qui rendent témoignage de moi*. (*Joan.*, V, 39.) Le sceptre de Juda entre les mains d'un étranger ne leur permettait plus de douter que les temps marqués ne fussent arrivés et que celui qui devait être envoyé ne dût enfin paraître ; les aveugles éclairés, les boiteux redressés, les pauvres évangélisés, et mille autres traits de son ministère, leur disaient assez que c'était de lui dont Isaïe et les autres prophètes avaient parlé, lorsqu'ils avaient annoncé le Christ. Mais l'envie qui les aveugle, l'emporte sur la vérité qui les éclaire ; la grande réputation de Jésus-Christ et son zèle contre leur hypocrisie, forme en eux un aveuglement de jalousie qui ferme les yeux à tout ce qu'ils doivent à la vérité ; plus la sainteté de Jésus-Christ éclate, plus leur injuste passion s'aigrit et s'allume, et en voici toutes les démarches et tous les caractères.

1° La mauvaise foi : *Que ferons-nous*, disent-ils? *car cet homme fait plusieurs prodiges, et tout le peuple court après lui.* Ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses miracles : *Quia hic homo multa signa facit* (*Joan.*, XI, 47) ; ils en conviennent ensemble ; mais c'est cela même qui les aigrit et les aveugle ; ils se sentent diminuer dans l'estime du peuple, à mesure que la réputation de Jésus-Christ s'établit et s'augmente : que ferons-nous, disent-ils ? *Quid facimus?* Aveugles et conducteurs d'aveugles! ce que vous ferez? c'est de vous écrier avec le peuple : *Que le Seigneur a visité Israël, et qu'un grand prophète a été suscité parmi vous* (*Luc.*, VII, 16) ; c'est de lui dire avec le scribe instruit dans le royaume des cieux : *Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu ; car personne ne peut faire les œuvres que vous faites, si Dieu n'est avec lui.* (*Joan.*, III, 2.) — *Quid facimus?* Ce que vous ferez ? c'est de dire avec l'aveugle-né : *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu* (*Joan.*, IX, 38) ; avec une femme tyrienne : *Fils de David, ayez pitié de nous* (*Matth.*, XV, 22) ; avec le juste Siméon : *Nous mourrons en paix maintenant, puisque nos yeux ont vu le salut de Dieu* (*Luc.*, II, 29, 30) ; avec les disciples : *A qui pourrions-nous aller désormais, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle?* (*Joan.*, VI, 69.) enfin, du moins avec les démons : *Nous savons qui vous êtes, ô saint de Dieu!* (*Marc.*, I, 24.) *Quid facimus?* ce que vous ferez? Ah! Tyr et Sidon, où il n'a jamais opéré des prodiges, pourraient dire : Que ferons-nous? et qui nous montrera le salut promis à la terre? Les nations qui le désiraient depuis tant de siècles auraient eu droit de dire : Que ferons-nous? nous avons attendu la lumière et nous voici encore dans les ténèbres. Les rois et les prophètes, qui avaient tant souhaité de le voir, auraient pu s'écrier : Que ferons-nous, puisqu'il tarde tant de venir? et qui nous apprendra le jour de son arrivée? Mais vous à qui la grâce de Dieu notre Sauveur a apparu, vous dont les yeux ont été assez heureux pour voir ce que tant de prophètes avaient prédit, ce que tant de justes avaient désiré, ce que tant de nations avaient attendu, ce que le ciel avait promis depuis tant de siècles à la terre ; vous à qui le Père céleste a montré son Fils bien-aimé, que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter et recevoir le salut depuis longtemps promis à vos pères ?

Et voilà le premier caractère d'une injuste jalousie, la mauvaise foi. On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talents et des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret ; on trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices ; la même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable et nous le fait mépriser ; on est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience mieux instruite les justifie ; ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'est jamais parfait, parce qu'on ne saurait réussir à se tromper soi-même.

2° La bassesse. Ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ, et ils n'en sauraient trouver : *Et quærebant falsum testimonium contra Jesum et non invenerunt.* (*Matth.*, XXVI, 59, 60.) S'ils en eussent cherché de véritable, ah! tout eût répondu en faveur de l'innocent, le peuple se fût écrié : *Que Dieu n'avait jamais donné une telle puissance aux hommes.* (*Matth.*, IX, 8.) Tant de morts ressuscités, tant de malades guéris auraient protesté, *Qu'il est la résurrection et la vie.* (*Joan.*, XI, 25.) Tant de pécheresses converties auraient publié qu'on ne peut résister *aux paroles de grâce et de salut qui sortent de sa bouche.* (*Luc.*, IV, 22.) Les pierres elles-mêmes du temple auraient crié à leur manière: *Que le zèle de la maison de son Père le dévore.* (*Joan.*, II, 17.) Que de lumière s'ils avaient voulu voir! et sur combien de vérités

faut-il s'aveugler, et à combien de bassesses est-on réduit à se livrer, quand on s'est une fois livré à cette passion injuste!

Et c'en est le second caractère. Les voies que prend la jalousie pour nuire, sont toujours secrètes, parce qu'elles sont toujours basses et rampantes. On se glorifie des autres passions : un ambitieux se fait honneur de ses prétentions et de ses espérances, un vindicatif met sa gloire à faire éclater son ressentiment, un voluptueux se vante de ses excès et de ses débauches. Mais il y a je ne sais quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se la cache à soi-même : c'est la passion des âmes lâches, c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité, c'est un aveuglement qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas et de plus indigne; on est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de l'innocence.

3° La dureté. Ces juges corrompus livrent le Sauveur à l'insolence et à la fureur de leurs serviteurs et de leurs ministres, et la jalousie, toujours cruelle, leur fait voir avec un plaisir inhumain les opprobres et les crachats dont on le couvre; le sanctuaire même de la justice, et la majesté du tribunal sur lequel ils sont assis, ne peut servir d'asile à un innocent, contre les indignités et les outrages. Ah! l'arche d'Israël fut en sûreté dans le temple même de Dagon, et l'idole elle-même respecta, en tombant à ses pieds, la majesté et la gloire de celui qui résidait en elle; et Jésus-Christ, l'arche du Nouveau Testament, est aujourd'hui outragé au milieu même de son sanctuaire et de ses ministres; et si l'on tombe à ses pieds, en se prosternant devant lui, ce sont des hommages de dérision, qui insultent à ses douleurs et à ses ignominies.

Qu'il reste peu de sentiment d'humanité dans un cœur, lequel après avoir regardé d'un œil d'envie et de tristesse la prospérité de son frère, voit ses malheurs d'un œil d'allégresse et de complaisance! troisième caractère de cette injuste passion, la dureté. Elle endurcit le cœur et le ferme à tous sentiments de piété et de tendresse; on voit avec une joie secrète les malheurs et la décadence de ses frères; on ne peut être heureux que par leur infortune. Un air de jubilation et de réjouissance était répandu dans la maison d'Aman au seul spectacle des malheurs et du supplice de Mardochée. C'est la passion d'un mauvais cœur, et c'est pourtant ce qui se passe tous les jours à nos yeux, et la passion dominante des cours; cette passion cruelle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paraître ensemble que pour se dévorer et se détruire, et où la décadence des uns fait toujours le triomphe et la victoire des autres. Quel aveuglement pour des chrétiens, qui doivent se regarder comme frères et comme héritiers des mêmes biens et des mêmes promesses!

4° Enfin, le sacrifice des intérêts de la patrie. Nous n'avons point d'autre roi que César, s'écrient-ils : *Nos regem non habemus nisi Cæsarem.* (*Joan.*, XIX, 15.) Eux qui se vantaient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne : *Nemini servivimus unquam* (*Joan.*, VIII, 33); qui détestaient le joug des incirconcis; qui avaient l'avantage d'être le peuple de Dieu, et de n'avoir que le Seigneur pour Roi et pour Père; eux qui regardaient le sceptre des nations comme une tyrannie, et qui croyaient que tous les rois et tous les peuples deviendraient tributaires de Jérusalem, ils sacrifient cette gloire, ces avantages qui les distinguaient de tous les autres peuples de la terre, au plaisir affreux de voir périr celui avec la réputation duquel une secrète jalousie les rendait irréconciliables : *Nos regem non habemus, nisi Cæsarem;* ils renoncent à la gloire d'être le royaume du Seigneur, à l'espérance d'Israël et aux promesses faites à leurs pères, pourvu que l'innocent périsse. O passion détestable, comment êtes-vous née dans le cœur de l'homme? et faut-il que la ruine du peuple et de la patrie vous touche moins que le plaisir affreux de vous satisfaire?

Oui, mes frères, c'est ici son dernier caractère. On sacrifie tout, la religion, l'Etat, les intérêts publics, la gloire de la patrie à la bassesse de son ressentiment; tout ce qui favorise les personnes que la jalousie nous rend odieuses, nous devient odieux : s'ils proposent des avis utiles aux peuples et à l'Etat, nous les rejetons; s'ils en rejettent d'injustes et de pernicieux, nous les approuvons. Cette passion aveugle se glisse jusque dans le sanctuaire des rois et dans le conseil des princes; divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du prince et de la patrie devrait réunir; on cherche à se détruire aux dépens des affaires et des nécessités publiques; les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières; on oublie tout ce qu'on doit à la patrie et à soi-même, et il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit et infecte. Telle est l'opposition que la jalousie des prêtres met dans leur cœur aux promesses et à la vérité des Ecritures.

En troisième lieu, l'ingratitude, poussée jusqu'à la fureur, met dans le peuple une opposition insensée à la vérité des miracles du Sauveur. Témoins de tant de prodiges qu'il avait opérés à leurs yeux, ils paraissaient en foule à sa suite avec ses disciples; ils l'avaient même accompagné depuis peu dans son entrée triomphante à Jérusalem, faisant retentir les airs d'acclamations et de louanges, et couvrant le chemin de branches d'olivier, comme pour en faire un trophée au roi pacifique qui venait porter la paix et le salut dans Sion. Cependant ce même peuple en furie se déclare aujourd'hui contre Jésus-Christ, le suit comme un séditieux et demande sa mort à Pilate. Qu'il soit crucifié, s'écrient-ils; *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous.* (*Luc.*, XIX, 14.)

Quelle ingratitude! ils voulaient l'établir roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasiait d'une nourriture miraculeuse; et au milieu de Jérusalem, ils ne le connaissent plus, et regardent son joug comme une indigne servitude.

C'est l'ingratitude, mes frères, qui forme toutes nos inconstances dans les voies de Dieu. Touchés quelquefois de sa grâce et des bienfaits singuliers dont il nous a comblés en particulier, en nous ménageant mille événements heureux pour notre salut, nous avons voulu le faire régner sur notre cœur, nous l'avons suivi quelque temps, nous avons été touchés de reconnaissance sur les attentions de préférence et de bonté qu'il avait eues pour nous. Mais le monde, mais notre faiblesse, mais des occasions pas assez évitées, ont bientôt effacé ces sentiments de notre cœur, nous avons oublié ses bienfaits et nos promesses; et comme l'ingratitude et l'abus des grâces en va toujours tarir la source dans le sein de Dieu, il nous a livrés à toute la corruption de notre cœur; nous nous sommes déclarés sans ménagement contre lui, nous n'avons plus gardé de mesure dans le désordre, et pour étouffer les restes de nos anciens sentiments de vertu, nous avons montré une nouvelle audace dans le crime.

Ainsi, mes frères, l'inconstance dans les voies du salut est le plus grand obstacle que la grâce trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes; tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde, tantôt formant des projets de retraite et tantôt d'ambition, tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant, rien ne l'arrête, rien ne le fixe; notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, et lui faire prendre une consistance durable dans le vice ou dans la vertu, et le premier objet le saisit et l'entraîne; nous vivons dans une variation perpétuelle, sans règle, sans maxime, sans principe; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment, et ne prenant que dans les inégalités de l'humeur et de l'imagination les règles de notre conduite.

Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité et de vertu; c'est que la vertu demande une vie uniforme, et sacrifie constamment à l'ordre et au devoir les inconstances d'une imagination légère et variable. Nous avons beau nous lasser de notre propre inconstance, nous nous lassons encore bien plus de l'uniformité de la vertu; une vie toujours la même, toujours assujettie aux mêmes lois, toujours soumise aux mêmes règles, toujours gênée par les mêmes devoirs, nous décourage et nous rebute. Ah! s'il ne fallait pour être saint, que faire une action héroïque de vertu, un sacrifice éclatant, une démarche généreuse, il en coûterait moins à la démarche des hommes: on trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment; toutes les forces de l'âme semblent se réunir alors, et la courte durée du combat en adoucit et en soulage la douleur. Mais ce qui lasse dans la vertu, c'est qu'un sacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire; c'est qu'une passion vaincue renaît aussitôt, et qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Pierre aujourd'hui trouve en lui assez de générosité pour tirer le glaive et défendre son maître contre les sacriléges qui l'insultent; mais dès que la tentation recommence, il se décourage et succombe; il est aisé d'être en certains moments héroïque et généreux; ce qui coûte, c'est d'être partout constant et fidèle. Aveuglement d'ingratitude et d'inconstance dans le peuple, qui résiste à la vérité des miracles du Sauveur.

En quatrième lieu, aveuglement d'ambition dans Pilate, qui résiste à la vérité de son innocence.

Le Sauveur du monde est traîné devant ce magistrat infidèle; tout prouve à Pilate son innocence; il avoue lui-même qu'il ne trouve pas cet homme digne de mort, mais on le menace de César: *Non es amicus Cæsaris.* (*Joan.*, XIX, 12.) Et voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il connaît, et qu'il ne peut se cacher à lui-même.

1° Un obstacle de dissimulation et de mauvaise foi. Ne pouvant s'aveugler sur l'innocence du Sauveur à laquelle son silence, ses réponses, les accusations des Juifs, les songes mêmes de sa propre femme, tout enfin rendait témoignage; mais d'un autre côté ne voulant pas se mettre en danger d'exciter une sédition dans Jérusalem, qui aurait pu déplaire à César et lui attirer sa disgrâce, il propose des expédients pour sauver Jésus-Christ; il veut se servir de la circonstance de la pâque, où c'était la coutume d'accorder au peuple la vie d'un criminel, et par là il leur fait entendre contre les lumières de sa conscience, que Jésus de Nazareth a besoin de grâce, et qu'il est digne de mort, si les suffrages du peuple ne font tomber sur lui l'indulgence toujours accordée au temps de la pâque.

Premier obstacle que l'ambition met dans un cœur: elle nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la justice et de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder, on n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse, qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles, les magistrats illustres, les héros chrétiens; on met en parallèle Jésus et Barabbas, toujours prêt à sacrifier l'un ou l'autre, selon que le temps et les occasions peuvent le demander. Ainsi on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine: il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand; sans principe, sans maxime, sans sentiments; il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des

passions d'autrui ; il dit sans cesse comme Pilate : *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* (*Matth.*, XXVII, 12.) Lequel voulez-vous que je délivre ou que je perde? prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes ; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

2° Un obstacle de haine pour la vérité, qui fait qu'elle nous est à charge. La préférence que les Juifs donnent à Barabbas sur Jésus-Christ embarrasse Pilate : *Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle le Christ* (*Ibid.*, 20), leur disait-il? Le Sauveur est pour lui un embarras; son innocence lui pèse ; il voudrait bien que les Juifs en fissent tout seuls leur affaire : ***Tollite eum vos, et secundum legem vestram judicate*** (*Joan.*, XVIII, 31); la cause de l'innocent lui est odieuse.

Second obstacle que l'ambition met dans un cœur; elle nous rend la justice et la vérité odieuse. On est embarrassé du bon droit, on voudrait que ceux qu'il faut perdre pour plaire, eussent toujours tort; on regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause; on cherche les moyens de s'en débarrasser, et loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son ministère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devrait fuir l'infamie d'une bassesse.

3° Un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la vérité même aux vues de l'ambition. Pilate ayant appris que Jésus était Galiléen, le renvoie à Hérode, sous prétexte que la Galilée obéissant à ce prince, c'était à lui à juger de la cause de Jésus-Christ. Ce n'est pas le désir de conserver la vie à un innocent qui détermine Pilate à cette démarche, c'est pour recouvrer l'amitié d'Hérode qu'il avait perdue; il fait servir Jésus-Christ à ses fins et le met à profit pour sa propre utilité.

Troisième obstacle; un cœur ambitieux est d'autant plus éloigné de la vérité, qu'il semble faire plus d'ostentation de l'aimer et de la suivre. C'est ce vice qui fait toutes les fausses vertus et sous ce règne surtout, où la vertu est devenue la route sûre des faveurs et des grâces; on se sert, comme Pilate, de Jésus-Christ pour gagner la bienveillance du prince ; après avoir tenté toutes les autres voies, c'est la dernière ressource que l'ambition inspire ; elle emploie tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, les apparences du zèle et de la vertu. Quel malheur, quand on est assez corrompu pour tourner Jésus-Christ même à sa propre perte; pour faire de la vertu la voie des passions et l'attrait du vice, pour employer la religion à favoriser les désirs du siècle qu'elle condamne; pour changer les ressources mêmes de la piété en des motifs de cupidité, et les armes même de la vérité en des instruments de duplicité et de mensonge! Qu'il reste peu d'espérance de salut à une âme qui peut abuser du don de Dieu et ne faire point d'autre usage de Jésus-Christ, le juge et l'ennemi du monde, que de l'employer à parvenir aux honneurs et à la bienveillance du monde même!

4° Enfin dernier obstacle; un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher. Pilate voyant que ses délais et ses tempéraments ne servent qu'à aigrir et allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance : *Tradidit voluntati eorum* (*Luc.*, XXIII, 25); mais en même temps il lave ses mains, il consent qu'on le fasse mourir et il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce juste : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus.* (*Matth.*, XXVII, 24.)

Dernier obstacle que l'ambition oppose à la vérité ; on se fait une fausse conscience sur la plupart des démarches les plus opposées au devoir et à la règle; on se persuade que la nécessité, les conjonctures, les intérêts publics, les raisons d'état, les bienséances du nom, le devoir des places, en rendant certaines transgressions comme inévitables, les rendent en même temps innocentes. Ainsi les complaisances qu'on a contre sa conscience et son devoir sont toujours nécessaires, dès-là qu'elles nous sont utiles; elles ont toujours certains côtés par où elles ne nous offrent que les dehors de la sagesse et de la prudence ; enfin, tout ce qui sert à nos projets est bientôt innocent : *Innocens ego sum.*

Aussi l'ambition, ce vice qui forme tant de haines, de jalousies, de bassesses, d'injustices; ce vice, qui se glisse jusque dans nos vertus et dont les plus justes sont à peine exempts; ce vice, qui infecte toutes les cours et qui en est comme l'âme et le grand ressort qui donne le mouvement à tout; ce vice, dis-je, est celui sur lequel on a le moins de remords et qu'on ne s'avise jamais de porter aux pieds du tribunal de la pénitence. Les succès de l'ambition nous rassurent contre l'injustice de ses voies, et il suffit d'avoir été heureux pour se persuader qu'on n'est pas coupable.

J'ai dit en dernier lieu, un aveuglement d'impiété dans Hérode, qui tourne en risée la royauté de Jésus-Christ. Il ne peut se dissimuler à lui-même qu'il ne soit un usurpateur du trône de David et étranger dans l'héritage de Sion; les frayeurs de son prédécesseur, sur la naissance du nouveau roi des Juifs que les mages venaient adorer, n'étaient ni si anciennes, ni si oubliées, et avaient été même marquées par des traits trop publics et trop sanglants pour qu'elles ne fussent pas venues jusqu'à lui. Mais l'impiété traite toujours la vérité de superstition et de crédulité, et voici ce qu'elle produit en Hérode.

D'abord, un mouvement de curiosité; il souhaitait de voir cet homme, dont la renommée publiait des choses si merveilleuses, il se promettait d'en être lui-même le témoin et de voir quelqu'un des prodiges que

le Sauveur avait opérés dans la Judée : *Sperabat signum aliquod videre ab eo fieri* (*Luc.*, XXIII, 8); il ne cherche pas des instructions, il ne veut qu'un spectacle. Il fait à Jésus-Christ mille questions inutiles sur sa doctrine et sur son ministère : *Interrogabat autem eum multis sermonibus* (*Ibid.*, 9); mais ce n'est pas pour connaître la vérité, c'est pour en faire des dérisions et se confirmer dans son incrédulité. Démarches ordinaires de l'impiété : on voudrait des miracles pour croire, on ne se rend point à la voix de tous les siècles et de tous les peuples, qui publient les prodiges éclatants auxquels l'Eglise doit sa naissance et son progrès : on ne veut pas voir que l'Evangile reçu et subsistant dans l'univers, est le plus grand miracle que Dieu ait pu opérer sur la terre; on veut être chrétien par les sens et on ne peut l'être que par la foi. On souhaite de voir, comme Hérode, des hommes célèbres par la singularité de leurs lumières et par une réputation publique de zèle et de vertu; mais ce n'est pas pour s'instruire, c'est pour proposer, comme Hérode, des doutes sans fin et des questions vaines et frivoles: *Interrogabat autem eum multis sermonibus.* On se fait un bon air d'avoir des difficultés sur la croyance commune : on cherche à discourir sur la vérité, mais on ne cherche pas la vérité; on parle toujours de religion et on n'en a point : *Interrogabat autem eum multis sermonibus.*

Ceux qui interrogeaient Jésus-Christ pour s'instruire, se contentaient de lui demander: *Maître, que faut-il faire pour mériter la vie éternelle?* (*Luc.*, X, 25.) Ils en venaient d'abord aux devoirs, ils couraient au remède de leurs maux les plus pressés, ils voulaient qu'il leur apprît d'abord à vaincre leurs passions, à pratiquer les préceptes de la loi et à trouver la voie qui conduit à la vie : *Quid faciendo, vitam æternam possidebo?* Ils voulaient aller à la vérité par les devoirs et non pas douter de la vérité pour se dispenser des devoirs. Ceux-ci au contraire, ne se proposent dans leurs questions et dans leurs doutes que de se dire à eux-mêmes qu'au fond tout est incertain; qu'on n'a rien de satisfaisant à leur répondre et avoir l'audace de douter de la vérité, est pour eux une preuve décisive contre elle. C'est ainsi, ô mon Dieu! que votre justice punit l'orgueil d'une faible raison, en la livrant à ses propres ténèbres.

A la curiosité Hérode mêle la dérision; n'ayant pu même tirer de Jésus-Christ une seule parole, il le méprise et toute sa cour suit son exemple : *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo.* (*Luc.*, XXIII, 11.) Le silence du Sauveur, sa modestie, sa patience dans les humiliations dont il est couvert, son humilité qui lui fait cacher ses talents divins et ses œuvres admirables devant Hérode; tout cela qui aurait dû être auprès de ce prince autant de preuves éclatantes de la sainteté de Jésus-Christ, ne sert qu'à le faire passer pour un homme d'un esprit faible et d'une raison égarée; on le revêt d'une robe blanche, comme un insensé et on le renvoie à Pilate : *Et illusit indutum veste alba.* (*Ibid.*)

Et voilà, mes frères, comme Jésus-Christ dans ses serviteurs est tous les jours traité dans le monde et surtout à la cour des rois. Si les gens de bien s'y dispensent de certains plaisirs, s'ils se taisent à certains discours, s'ils ne se conforment pas à certains usages, s'ils se font un scrupule de certains abus que l'exemple commun autorise; loin d'admirer en eux la force de la grâce et la grandeur de la foi, qui peut résister au torrent des plaisirs et des exemples, on traite leur piété et la magnanimité de leur vertu de petitesse d'esprit. On les regarde comme des hommes oiseux et bornés, qui manquent d'élévation et de courage et incapables de suivre des routes plus brillantes; on croit qu'il faut laisser un certain détail de dévotion à ceux qui, par la médiocrité de leurs talents, n'ont rien de mieux à faire; on s'applaudit de ne pas leur ressembler; on s'estime trop soi-même pour se croire propre à remplir les devoirs sublimes de la religion; on se croit né pour de plus grandes choses que pour servir Dieu, que pour sauver son âme, que pour mériter un royaume immortel, que pour être reçu dans cette cité éternelle, où tous les citoyens seront rois, et où, toute grandeur anéantie, ils jouiront seuls de l'immortalité et de la gloire.

Monde profane! vous mépriserez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous condamnera toujours; sa croix vous paraîtra toujours une folie, parce qu'elle confondra toujours votre fausse sagesse. Monde réprouvé! vous rejetterez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous a rejeté lui-même de son héritage; vous traiterez toujours ses disciples d'insensés, parce que leur conduite vous fait sans cesse sentir que vous l'êtes vous-même. Monde misérable! vous livrerez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous incommode et vous embarrasse; vous sacrifierez toujours la conscience et le devoir à des intérêts vils et rampants, parce que vous ne connaissez pas Dieu et que vous n'aurez jamais d'autre divinité qu'une fortune de boue, qui vous coûte beaucoup et qui ne peut jamais réussir à remplir vos désirs et votre attente. Monde injuste! vous persécuterez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ n'est venu que pour détruire votre empire; vous soupçonnerez toujours l'innocence, la vertu, la droiture de ses serviteurs, parce qu'il vous importera toujours de vous persuader que la vertu n'est qu'une feinte et que les plus gens de bien vous ressemblent. Monde insensé! vous rougirez toujours de Jésus-Christ, vous vous cacherez toujours de la piété comme d'une faiblesse, parce que vous préférerez toujours la gloire des hommes à celle de Dieu. La vérité ne vous délivrera jamais, parce que vous la retiendrez toujours dans l'injustice, et Jésus-Christ trouvera jusqu'à la fin au milieu de vous,

comme aujourd'hui à Jérusalem, un aveuglement de respect humain, qui résistera à la vérité de sa doctrine; un aveuglement de jalousie, qui résistera à la vérité des Ecritures; un aveuglement de légèreté et d'ingratitude, qui résistera à la vérité de ses miracles; un aveuglement d'ambition, qui résistera à la vérité de son innocence; enfin, un aveuglement d'impiété, qui résistera à la vérité de sa royauté. C'est ainsi que le monde fait éclater aujourd'hui toute son opposition pour la vérité en condamnant Jésus-Christ; il faut voir comment Jésus-Christ sur la croix devient aujourd'hui le grand témoin de la vérité pour condamner le monde par elle.

### SECONDE PARTIE.

La mort de Jésus-Christ est le grand témoignage de la vérité contre les erreurs et les préjugés des passions humaines; et c'est aujourd'hui proprement que le Père a établi son Fils, comme il est dit dans Isaïe, le témoin de la vérité, pour condamner le monde qui la rejette : *Ecce testem populis dedi eum.* (*Isa.*, LV, 4.)

Or, nous avons vu que le monde, en rejetant aujourd'hui Jésus-Christ, s'aveugle sur la vérité des Ecritures, qui rendaient témoignage de lui; sur la vérité de sa doctrine, qu'il lui avait tant de fois annoncée; sur la vérité de ses miracles, dont il avait été témoin; sur la vérité de son innocence, dont il était convaincu, et, enfin, sur la vérité de sa royauté, qu'il avait auparavant reconnue. Jésus-Christ sur la croix condamne aujourd'hui le monde, rendant un grand témoignage à toutes ces vérités: à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort; à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses souffrances; à la vérité de ses miracles, en les renouvelant sur le Calvaire; à la vérité de son innocence, en priant pour ses bourreaux; enfin, à la vérité de sa royauté, en établissant sa puissance et conquérant le monde par la croix. Et c'est ainsi qu'il n'était venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité: *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni, ut testimonium perhibeam veritati.* (*Joan.*, XVIII, 37.)

En premier lieu, à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort. Oui, mes frères, la mort de Jésus-Christ devient aujourd'hui la grande preuve de la vérité des Ecritures : c'est elle seule qui en justifie les prophéties, qui en développe les prédictions, qui en éclaircit les obscurités, qui en explique les figures; c'est la clef sacrée qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé. Sans le dénouement de ce grand sacrifice, les livres saints sont incompréhensibles; les ténèbres des prophéties deviennent impénétrables; le détail du culte et des cérémonies de la loi paraît puérile; une nuit épaisse est répandue sur ce livre divin, mais la mort de Jésus-Christ y répand un nouveau jour, à la faveur de ce mystère préordonné avant tous les siècles; on voit clair dans toutes ses figures; on découvre l'esprit de toutes ses cérémonies; on entre dans le sens de toutes ses prophéties; on sent la vérité et la divinité de nos livres saints. C'est ici cet Agneau occis depuis l'origine du monde; cet Abel, qui expire sous les coups d'une indigne jalousie; cet Isaac, obéissant jusqu'à la mort et prêt à être immolé sur la montagne sainte; ce Joseph, livré par ses propres frères, et devenu le sauveur de l'Egypte; ce Job, l'homme de douleur, et méritant, par sa patience et par ses afflictions, de rentrer en possession de ses biens et de sa gloire; ce David, chassé de Jérusalem, montant sur la montagne, couvert de honte et d'ignominie, accompagné des anathèmes et des dérisions de son peuple, qui l'outrage et qui l'insulte; ce Jonas, enseveli durant trois jours dans le sein de l'abîme, et ressuscité pour sauver Ninive. Enfin, depuis le commencement des choses, il semble que Dieu n'est attentif qu'à préparer les hommes à ce mystère sanglant, et en tracer de loin, dans les livres saints, les symboles et les figures. L'alliance de Sinaï, confirmée par le sang, nous annonçait que le sang de Jésus-Christ ratifierait l'alliance nouvelle que le Seigneur devait contracter avec les hommes. L'amertume des eaux de Mara, adoucie par le bois mystérieux, nous figurait la corruption des nations, purifiée par le bois sacré de la croix. Le Serpent d'airain, élevé et devenu le remède des plaies du peuple, n'était que le symbole de Jésus-Christ élevé en croix et devenu le remède de nos plaies et de nos souillures. Enfin, on trouve que, jusqu'aux moindres circonstances de la mort de Jésus-Christ, tout est prédit dans les livres saints, et, dès le commencement, annoncé aux hommes : le fiel dont il devait être abreuvé; les crachats dont on le couvre; les clous qui percent ses mains et ses pieds sacrés; le sort qui partage ses vêtements; la perfidie du disciple qui le livre et qui déchoit de son apostolat; les deux malfaiteurs au milieu desquels il expire; la lance qui ouvre son côté; ses os, qui ne sont pas brisés; la forte clameur qu'il pousse vers son Père; de sorte que les prophéties ne paraissent plus qu'une histoire claire et anticipée des douleurs et des opprobres de la croix.

C'est ainsi que la mort de Jésus-Christ confirme tout, comme dit l'Apôtre, accomplit tout, justifie tout. C'est ainsi que ce mystère, qui révolte si fort la raison, et qui est la folie du gentil et le scandale du Juif, est pourtant lui-même la preuve de notre foi, la certitude de nos livres saints et la confusion de l'incrédulité. C'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît et mourût, afin que les Ecritures fussent accomplies; que les peuples, témoins de cet accomplissement, se soumissent à leur autorité; que ce livre divin se répandît dans toutes les nations et qu'il fût, jusqu'à la fin des siècles, le garant de notre foi, le fondement de nos espérances, la règle immuable de notre culte, le rocher mystérieux où tous les efforts de l'orgueil humain et toute la violence des superstitions et des sectes viennent se

briser, et, enfin, le monument éternel des miséricordes du Seigneur sur les hommes. Que de grandeur dans la bassesse de nos mystères! C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous avez toujours voulu confondre l'orgueil de la raison et vous jouer de la vaine sagesse des hommes, en cachant la sagesse et la sublimité de vos voies sous des apparences viles et insensées, en nous conduisant à la vérité par l'humilité, et révoltant les faibles lumières d'une vaine raison, pour en éclaircir les ténèbres. Premier témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort.

Il rend, en second lieu, un témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres et par ses souffrances. Il nous avait appris que bienheureux ceux qui souffrent, et que la violence qu'on se fait à soi-même était l'unique ressource du salut: toute sa doctrine semblait se réduire à humilier l'esprit et à mortifier les sens. Or, nul philosophe jusqu'à lui n'avait annoncé aux hommes qu'il fallût aller à la félicité par les humiliations et par les souffrances: c'était là ce secret du royaume des cieux, jusque-là inconnu aux enfants du siècle. Il fallait donc que son exemple confirmât la nouveauté de ses préceptes; qu'il ne ressemblât point à ces faux sages qui l'avaient précédé, lesquels, en prêchant pompeusement le mépris de tout, jouissaient avec plaisir de tout, et que les humiliations et les douleurs de sa mort devinssent le grand témoignage de la vérité de sa doctrine.

Je dis les douleurs de sa mort, et quelles douleurs! le fiel et l'absinthe dont on l'abreuve; l'infection des crachats dont on couvre son visage adorable; les coups de fouet qui déchirent son corps sacré; les soufflets barbares qui le meurtrissent; la couronne d'épines qui le perce; la pesanteur de la croix qui l'accable; les clous qui l'y attachent; les efforts inhumains qui le crucifient. Quelles douleurs! son esprit, affligé par l'horreur de nos crimes; son cœur contristé par l'inutilité de ses souffrances; son amour accablé par l'ingratitude de son peuple et par les malheurs qui vont fondre sur cette nation si chérie. Voilà le grand modèle qu'on nous montre aujourd'hui du haut de la montagne sainte, et la réponse décisive à tous nos vains prétextes.

Car, mes frères, que peut opposer notre impénitence à ce grand exemple? Quoi? notre innocence? une vie régulière, exempte de certains excès, et qui semble nous dispenser de cette vie de larmes et de mortification, qui ne paraît destinée qu'à punir les grands crimes? Mais Jésus-Christ, saint, innocent, séparé des pécheurs, ne remplit son ministère que par les souffrances; n'opère notre salut que par la croix; ne devient homme que pour devenir l'homme de douleurs: ne suffit-il pas d'être son disciple, pour ne pouvoir se dispenser de marcher sur ses traces?

Mais, d'ailleurs, votre innocence? Grand Dieu! vous nous connaissez: vous avez compté nos pas dès le sein de nos mères; vous avez suivi les routes les plus secrètes de nos passions; vous avez prévu nos chutes avant même que nous fussions tombés; nos premières mœurs et nos dernières voies, tout est également présent à vos yeux: *Tu cognovisti omnia novissima et antiqua* (*Psal.* CXXXVIII, 5); et vous savez, grand Dieu! quelle vie nous offrirons un jour à votre justice, quand le voile sera tiré, et que ce fantôme de vertu qui nous abuse tombera et s'évanouira devant la lumière et l'éclat terrible de vos jugements et de votre justice.

Quoi encore? notre rang et l'élévation où la Providence nous a fait naître? Mais Jésus-Christ, le successeur de tant de rois, le Roi immortel des siècles, a-t-il cherché, dans la grandeur de ses titres, des raisons qui le dispensassent de la croix et de la violence? Au contraire, il veut souffrir avec toutes les marques de sa grandeur, son sceptre, sa pourpre, sa couronne, comme pour nous apprendre que la pénitence est encore plus nécessaire aux grands qu'au peuple, parce qu'ils ont plus de crimes à pleurer, plus de passions à vaincre, plus de scandales à réparer, plus de voluptés à expier; que les marques mêmes de leur grandeur ne sont que les sources et les instruments de leurs souffrances, et que le privilége de leur état n'est pas de jouir de plus de plaisirs, mais d'en avoir plus à sacrifier que le commun des fidèles.

Quoi encore? la faiblesse de la santé, et la délicatesse du tempérament? Mais le corps de Jésus-Christ, formé par l'Esprit-Saint, et le plus sensible à la douleur qui eût jamais paru sur la terre, est meurtri et brisé pour nous. Mais d'ailleurs, quelle est cette faiblesse de tempérament, qui a tant de force pour soutenir la fatigue des passions, et pour courir dans les voies de l'iniquité; et qui n'est faible et sans courage, que lorsqu'il faut aller à Dieu, et faire un seul pas dans les voies de la justice?

Quoi donc? la bonté de Dieu, qui n'est pas un maître si cruel, et qui nous aime trop pour exiger que nous nous rendions malheureux pour lui plaire? Mais nous aime-t-il plus qu'il n'a aimé son Fils unique, et dans lequel seul nous sommes dignes de son amour? Et cependant, quel calice lui a-t-il ordonné de boire? par quelles tribulations l'a-t-il fait passer? Si le juste est traité avec tant de rigueur, réservera-t-il toute son indulgence pour les coupables?

Quoi enfin? les rigueurs et les difficultés de la pénitence? Mais, mes frères, comparons la violence que la religion nous impose, aux souffrances de Jésus-Christ, et soutenons, si nous pouvons, ce parallèle. Hélas! nos violences consistent plutôt à nous priver de quelque plaisir, qu'à souffrir quelque peine; à retrancher quelques superfluités, qu'à nous imposer des privations douloureuses; à ne pas tout accorder aux sens, qu'à les mortifier, et encore ces privations

légères, par combien d'endroits sont-elles adoucies? La grandeur qui nous environne, l'abondance qui nous suit, l'élévation qui nous flatte, la magnificence qui nous éblouit, tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés. Que souffrons-nous, mes frères? et si nous ne souffrons pas, que pouvons-nous prétendre aux promesses qui ne sont faites qu'à ceux qui souffrent? Second témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses humiliations et par ses souffrances.

Il rend en troisième lieu, sur la croix, témoignage à la vérité de ses miracles, en les renouvelant. Mais ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, et couvrant toute la terre de ténèbres, qu'il confirme aujourd'hui sa puissance, et qu'il rend témoignage à la vérité de tous ses miracles; c'est en convertissant un scélérat, qui expire à ses côtés, c'est en changeant le cœur du centenier même, qui préside à son supplice, en le forçant de confesser tout haut sa puissance et sa divinité; c'est en touchant les spectateurs de sa mort, et les obligeant de s'en retourner, en frappant leur poitrine, et répandant des larmes de componction et de pénitence : *Et revertebantur percutientes pectora sua.* (*Luc.*, XXIII, 48.) Voilà le grand miracle de la mort de Jésus-Christ; la conversion des grands pécheurs, et remarquez en effet, dans le caractère des pécheurs qu'il convertit sur la croix, la grandeur de sa puissance dans la faiblesse.

Le premier est un scélérat qui expire, lequel jusque-là avait vécu sans Dieu dans ce monde, et n'avait point apporté d'autre disposition à la mort, que les horreurs de la vie la plus criminelle. Cependant cet heureux pécheur, dans ce dernier moment où la conversion est presque toujours désespérée, où les marques de repentir qu'on donne, on les donne plutôt à la punition qu'on craint, qu'aux crimes qu'on déteste; où le pécheur est effrayé, mais où le cœur n'est presque jamais changé; dans ce dernier moment où Dieu jusque-là méprisé, méprise à son tour, et se retire; où la mesure est comblée, où les grâces de repentir sont d'ordinaire refusées : dans ce dernier moment où le pécheur est déjà jugé, et où la surprise de sa mort est d'ordinaire la juste punition de l'impénitence et du désordre de toute sa vie; dans ce dernier moment, cet heureux pécheur trouve la grâce et le salut. La première aspersion du sang de Jésus-Christ, qui coule sur la croix, purifie en un instant toutes les souillures de sa vie; il reconnaît la gloire et la divinité de son libérateur, tout chargé d'opprobres qu'il le voit; après une vie toute de crimes, il reçoit en mourant, de la bouche même de Jésus-Christ, l'assurance du pardon, et le dernier moment où il expire, devient le prix de son salut éternel.

Voilà, mes frères, le grand miracle de la mort de Jésus-Christ : la conversion d'un pécheur mourant, et cependant il n'est point de pécheur, qui ne se promette le même prodige en ce dernier moment. On croirait être insensé d'attendre que le soleil s'éclipsât encore, qu'on vît encore les tombeaux s'ouvrir, les morts ressusciter, le voile du temple se déchirer, que tous les miracles qui s'opérèrent alors, se renouvelassent encore; quelle folie donc de se promettre le miracle de la conversion opéré sur un pécheur mourant; prodige plus grand et plus merveilleux que tous les autres grands miracles qui se passent sur le Calvaire! Il fallait que ce grand sacrifice, prédit dans tous les siècles, et si nécessaire au genre humain, fût marqué par des circonstances uniques, et jusque-là inouïes, que tout y fût singulier, que tout y rendît témoignage par sa nouveauté, à la gloire et à la divinité du Fils de l'homme. Mais Jésus-Christ mort une fois, il ne meurt plus, dit l'Apôtre; les rochers ne se brisent plus, les morts ne ressuscitent plus, toute la terre ne se couvre plus de ténèbres, le voile du Temple ne se déchire plus, les pécheurs mourants ne se convertissent plus, et les conversions au lit de la mort, n'ont que cet exemple et ce prodige pour elles.

Le second pécheur, dont Jésus-Christ sur la croix, opère la conversion, est un pécheur incrédule; un centenier gentil, qui jusque-là n'avait regardé Jésus-Christ qu'avec dérision, et sa doctrine comme une imposture. Cependant l'incrédulité, qui ferme le cœur à toutes les grâces, qui rend inutiles tous les secours de la religion, et change en poison les remèdes mêmes, l'incrédulité devient aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ mourant. Ce centenier est frappé des merveilles de sa mort; ce n'est pas en demandant des miracles, comme quelques-uns des spectateurs, qu'il arrive à la connaissance de la vérité, c'est en considérant Jésus-Christ, sa puissance dans ses opprobres, sa douceur envers ses ennemis, sa patience et sa majesté dans les tourments, son amour pour les hommes, l'innocence de ses mœurs, la sainteté et la divinité de ses maximes : voilà le grand miracle qui le touche. Il comprend que l'imposture n'aurait pas eu recours à un moyen si rebutant, pour séduire les hommes, qu'elle aurait flatté ou leurs passions, ou leur orgueil; qu'elle leur aurait proposé, comme les autres philosophes, une doctrine agréable aux sens, ou flatteuse à l'esprit et à la curiosité, mais qu'il n'y avait que le Fils de Dieu, qui pût se faire des disciples par la croix, attirer les hommes, en ne leur proposant que des persécutions et des souffrances, en leur interdisant tous les plaisirs, et ne leur promettant ici-bas point d'autre récompense de leur attachement à sa doctrine, que les larmes, les croix et les violences; mais qu'il n'y avait que le maître des cœurs qui pût prétendre d'attirer tous les hommes par une loi sévère et humiliante qui les allait tous révolter, et venir

établir un nouveau culte, par les voies les plus propres à le renverser et à l'éteindre : *Vere Filius Dei erat iste.* (*Matth.*, 27, 54.)

Enfin, la troisième sorte de pécheurs, que Jésus-Christ convertit sur la croix, est une troupe inutile de spectateurs que la seule curiosité avait attirés sur le Calvaire. Libres des passions qui animent les scribes et les pharisiens, et n'opposant point d'autre obstacle à la grâce, qu'une indifférence coupable pour le salut, presque toujours plus difficile à surmonter, que les passions les plus criminelles, touchés du spectacle des souffrances du Sauveur, et des grâces abondantes qui coulent avec son sang, ils sentent tout d'un coup leur cœur changé et brisé d'une sainte componction : *Et revertebantur percutientes pectora sua.* (*Luc.*, XXIII, 48.)

L'oserai-je dire, mes frères? Dans le caractère de ces trois sortes de pécheurs, ne retrouvons-nous pas l'image de ceux qui viennent assister au récit et au spectacle des souffrances du Sauveur? Des pécheurs scandaleux et chargés de crimes, comme les deux scélérats qu'on attache à la croix à côté de Jésus-Christ, qui ne viennent aujourd'hui sur le Calvaire, et à ce saint spectacle renouvelé dans nos temples, que comme à un supplice; qui regardent ces saints jours, ces jours heureux que l'Eglise consacre aux mystères douloureux de Jésus-Christ, et où la liberté des plaisirs publics est suspendue comme un joug odieux qu'une vaine religion leur impose; qui en murmurent, et en comptent tous les moments, comme s'ils étaient sur la croix eux-mêmes; des pécheurs incrédules, et qui n'assistent, comme le centenier, à ce spectacle de religion, que pour satisfaire aux aux devoirs d'une charge, pour remplir les bienséances de leur rang, pour ne pas manquer à ce que tout le monde lui-même exige d'eux, mais qui en secret, regardent la croix comme une folie, et insultent peut-être aux souffrances de Jésus-Christ, et à la piété et au deuil public des fidèles; enfin, des pécheurs mondains et oiseux, que la seule curiosité attire au récit de la mort du Sauveur, qui n'y apportent ni foi, ni componction, ni désir d'une vie plus sainte, qui suivent la multitude, et ne viennent sur le Calvaire, que comme spectateurs, que parce que la foule y court, et que le monde lui-même les y entraîne.

Renouvelez donc aujourd'hui à leur égard, ô mon Sauveur! les miracles du Calvaire : le moment où vous expirez, est le moment des grâces et des miséricordes. Il sort de votre côté ouvert, des sources de bénédictions capables de purifier les âmes les plus souillées et les plus rebelles. Tout est favorable aux pécheurs aux pieds de votre croix, vos mains étendues pour les recevoir, votre cœur ouvert et prêt à leur pardonner; la soif extrême que vous avez de leur salut; la forte clameur que vous poussez pour eux vers le trône de votre Père. C'est aujourd'hui, ô mon Dieu! le jour de vos miséricordes. Du haut de ce bois sacré, jetez encore quelques-uns de ces regards puissants sur les pécheurs qui vous environnent, et consacrez la mémoire de ce grand jour par quelques-unes de ces conversions éclatantes, qui fassent sentir la vertu de votre sang et la perpétuité de votre sacrifice! Troisième témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de ses miracles, en les renouvelant.

Il rend, en quatrième lieu, témoignage à la vérité de son innocence et de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, mes frères, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre, et de combler de biens ceux qui nous chargent de malédictions et d'opprobres. Or, voilà le grand témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à son innocence : il meurt pour ceux qui le crucifient; il meurt en demandant grâce à son Père pour ses ennemis. Il ne méprise pas leur fureur et leurs outrages, c'eût été souffrir en philosophe; il ne leur reproche pas ses bienfaits et leur ingratitude, c'eût été souffrir en homme faible; il ne les menace pas de sa puissance, c'eût été souffrir en homme vain; il ne se console pas par l'espérance de leur punition, c'eût été souffrir en homme piqué et sensible; il ne se plaint pas même de l'excès de leur barbarie, c'eût été souffrir en homme vulgaire. Il prie pour eux; il n'est occupé que de leur salut; il semble oublier dans ce dernier moment ses disciples les plus fidèles; il ne demande rien pour eux à son Père, il ne pense qu'à ses ennemis; il ne prie, il ne parle que pour eux. Il ne demande que pour eux des grâces à son Père, et c'est souffrir en Homme-Dieu : ils le maudissent, et il les bénit; ils demandent sa mort, et il demande leur grâce; ils veulent prendre sur eux et sur leurs enfants le crime de son sang répandu, et il ne veut pas qu'on le leur impute.

*Père! pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.* (*Luc.*, XXIII, 14.) Souvenez-vous, ô mon Père! que le sang de cette nouvelle alliance, qu'ils répandent aujourd'hui, les met au nombre de vos enfants; que, par le prix du sacrifice que je vous offre, mes bourreaux deviennent mes cohéritiers et mes frères; que vous n'êtes plus un Juge armé pour les perdre, mais un Père toujours prêt à les sauver; et qu'en m'attachant à la croix, ils se sont élevé un asile qui doit les mettre à couvert de vos foudres et de vos vengeances : *Pater, dimitte illis.* (*Ibid.*) Ne regardez pas les mains qui m'ont percé, ne regardez que le sang qui coule de mes plaies, pour apaiser votre justice et effacer le crime de ceux qui m'immolent : *Pater, dimitte illis.* (*Ibid.*) Ils ignorent encore que c'est vous qui m'avez envoyé : pardonnez à des aveugles, qui croient rendre gloire à votre nom en me mettant à mort. Ils ne savent pas que ce sang qu'ils répandent va sanctifier tout l'univers; que cette victime qu'ils immolent est le prix du salut

de tous les hommes; que cette croix où ils m'ont attaché va devenir la vie et la résurrection de ceux qui dorment dans les ombres de la mort, le remède des maux du genre humain; qu'elle va répandre dans toute la terre la connaissance de votre nom, et vous former parmi tous les peuples des adorateurs en esprit et en vérité. Père saint! mais vous, qui voyez les grands avantages que le monde va retirer de ma croix, ne leur imputez pas une faute si heureuse, et pardonnez-leur le crime de ma mort, en faveur des biens inestimables qui vont en revenir à la terre : *Non enim sciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII, 14.) Ils ne savent pas qu'en me faisant mourir, ils vont me rendre à moi-même la gloire de l'immortalité; qu'en effaçant mon nom de la terre des vivants, ils vont l'élever au-dessus des principautés et des puissances; qu'en me rejetant, ils vont me faire connaître de tous les peuples; qu'en refusant de me faire reconnaître pour roi, ils vont m'établir prince du siècle à venir, juge de toutes les tribus, seigneur de toutes choses, et m'assurer toute puissance dans le ciel et sur la terre. Père saint! mais vous, qui avez attaché la gloire que vous m'avez promise, à mes opprobres et à mes souffrances, pardonnez à des aveugles qui servent sans le savoir, à l'exaltation de mon nom et à l'agrandissement de mon royaume : *Non enim sciunt quid faciunt.* (*Ibid.*) Ils ne savent pas que le crime de ma mort va combler la mesure de leurs pères; que vont venir des jours sur eux, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté; où Jérusalem va devenir une affreuse solitude; où son autel sera détruit, son temple abandonné et devenu une triste masure, ses citoyens errants et fugitifs, et votre héritage, qu'ils ont souillé du sang innocent, livré à une malédiction éternelle. Père juste! mais vous qui leur préparez ces jours de visite et de colère, contentez-vous de ces calamités temporelles dont vous allez les affliger; sauvez les restes d'Israël; épargnez les branches d'une racine sainte; sauvez un peuple que vous avez choisi; ne perdez pas pour toujours mes frères selon le sang, les os de mes os et la chair de ma chair; ne retirez pas votre salut de Juda, d'où le salut est sorti; épargnez les enfants des saints; rassemblez enfin un jour les dispersions d'Israël; réunissez-les dans les derniers temps au trône dont ils se sont séparés; rappelez-les dans l'enceinte de la véritable Jérusalem, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, et qu'ils vous offrent, avec toutes les nations, non des boucs et des taureaux, mais le renouvellement et les signes mystiques du grand sacrifice que j'offre aujourd'hui à votre gloire. Quatrième témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de son innocence, en priant pour ses ennemis.

Enfin il rend, en dernier lieu, témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par la croix. Le monde lui avait disputé la réalité et l'éclat de sa royauté; il ne l'avait traité de roi que par dérision : toutes les marques de sa royauté avaient été de nouveaux opprobres; le sceptre, un vil roseau; la pourpre, une robe d'ignominie; la couronne, une couronne de douleur; le trône, un bois infâme, et le lit de ses opprobres et de ses souffrances. Mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une royauté si humiliante deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Ce faible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les empires, frapper les géants de la terre, et détruire toute science qui s'élève contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur et de confusion, va orner les têtes des césars plus pompeusement que les lauriers et les diadèmes les plus superbes; et un roi du premier trône du monde et du sang le plus auguste de l'univers, ira exposer sa vie et sa liberté, pour en rapporter en triomphe les débris précieux dans sa patrie; plus glorieux d'avoir enrichi son royaume de ce saint et précieux trésor, que s'il avait conquis un empire. Ce trône d'ignominie où il est attaché sera bientôt un trône de gloire, aux pieds duquel les princes et les souverains viendront courber leurs têtes superbes; un trône de puissance et d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre; un trône de grâce et de miséricorde, au pied duquel tous les peuples trouveront la vie et le salut; un trône de science et de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, et leur apprendra les vérités de la vie éternelle; enfin, un trône de sagesse et de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix et dans l'abondance. La puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux; le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort, et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. Père saint! votre Fils et véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore; la malice de ses frères, qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur et sa puissance : il est sorti du puits fatal où l'envie l'avait enseveli, et tous les peuples de l'Égypte et l'univers entier reconnaissent sa domination et son pouvoir suprême : *Filius tuus vivit, et ipse dominatur in omni terra Ægypti.* (*Gen.*, XLV, 26.)

Mais, mes frères, tout reconnaît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ : sa croix triomphe du ciel et de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs et de l'incrédulité des gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnaissent; et nous lui fermerions tout seuls notre cœur, et nous nous obstinerions tout seuls à dire : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous, *Nolumus hunc regnare super nos?* (*Luc.*, XIX, 14.) Les morts entendent aujourd'hui sa voix et sortent de leurs tombeaux; et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme

de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie aujourd'hui au fond de nos cœurs, du haut de sa croix : Levez-vous, ô vous qui dormez d'un sommeil de mort; sortez de la profondeur de vos crimes et de vos ténèbres, et ce Jésus que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie et la lumière que vous avez perdue : *Surge, qui dormis; et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus.* (*Ephes.*, V, 14.) Les rochers se brisent; et nos cœurs plus insensibles ne sauraient s'amollir? le voile du temple se déchire; et le voile impénétrable qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, et qui nous empêche depuis si longtemps d'en manifester au prêtre les souillures secrètes, ne peut s'ouvrir et se déchirer; et nous tenons encore cachés au dedans de nous ces mystères d'abomination, qui font de notre cœur le temple des démons, l'asile des esprits immondes, et un théâtre affreux de remords, de confusion et de trouble? Ne sortirons-nous pas enfin de ce royaume de ténèbres où nous vivons, pour entrer dans un royaume de lumière? ne nous lasserons-nous pas enfin d'avoir été jusqu'ici les esclaves misérables d'un monde qui n'a point de droit sur nous, qui n'est pas digne de nous, qui ne peut rien faire pour nous? et refuserons-nous de prendre Jésus-Christ, qui vient de mourir pour nous, pour notre Roi et notre Seigneur véritable? O mon Sauveur! quelles ressources peut-il rester à vos miséricordes infinies pour les pécheurs, si tout ce que vous faites aujourd'hui pour eux n'excite pas leur amour, leur componction et leur reconnaissance; et s'ils s'obstinent encore à périr, malgré la voie que vous leur ouvrez aujourd'hui par votre sang, pour arriver à la vie éternelle? *Ainsi soit-il.*

## SERMON V.

### SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram. (*Rom.*, IV, 25.)

*Il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification.*

C'est avec raison, mes frères, que l'Eglise a célébré dès le commencement le grand mystère que nous honorons, comme le plus heureux de ses jours, et sa solennité par excellence. C'est aujourd'hui le grand jour du Seigneur, ce jour que le Seigneur a fait. et qu'il a fait plus glorieux pour lui et pour son Eglise, que tous les autres jours. Oui, mes frères, c'est en ce jour que le scandale est ôté; que tous les mystères ignominieux de Jésus-Christ se développent; que le secret de ses souffrances est éclairci; que l'obscurité de ses paraboles est comprise, et le sens des Ecritures manifesté. C'est en ce jour que sa mission est autorisée, son ministère reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, et tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les disciples chancelants se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la religion sont confondus, que la foi de tous les siècles est établie, que la vérité de nos mystères est prouvée, que l'Eglise sort avec son libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, et tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. C'est aujourd'hui enfin, que l'immortalité nous est assurée; les tribulations de la chair adoucies; les souffrances de notre exil consolées; et une vie toute spirituelle proposée aux chrétiens.

Oui, mes frères, Jésus-Christ était mort pour crucifier le vieil homme; il ressuscite pour former le nouveau; il était mort pour délivrer des esclaves; il ressuscite pour apprendre aux enfants à user saintement de leur liberté; il était mort pour payer nos dettes; il ressuscite pour nous combler de ses grâces; il était mort pour sauver des coupables; il ressuscite pour instruire et perfectionner des justes; il était mort pour fermer les portes de l'enfer; il ressuscite pour nous ouvrir celles du ciel; en un mot, il était mort pour nos péchés; il ressuscite pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

Pourquoi cela, mes frères? pour deux raisons que je vous prie d'écouter avec attention. Premièrement, il ressuscite pour notre justification : parce que sa résurrection renferme les motifs les plus pressants que la religion puisse nous fournir, pour persévérer dans la grâce de la justification, que nous venons de recevoir dans les sacrements; c'est mon premier point : en second lieu, parce que sa résurrection nous propose les moyens les plus sûrs d'y persévérer; c'est le second. La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grâce reçue; nous apprend à y persévérer : elle est le motif et le modèle de notre persévérance. Voilà le sens des paroles de mon texte : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram* : c'est là tout le sujet de ce discours.

### PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu, sont ou dans un affaiblissement de la foi, qui commence à s'éteindre, et à jeter une espèce de nuage sur les vérités de la doctrine sainte; ou dans la tiédeur de l'espérance, qui n'ouvre plus le sein de la gloire à leurs yeux, et ne réveille plus en eux le désir des biens éternels. Or, la piété chrétienne trouve dans le mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils; et des motifs très-puissants pour persévérer dans la grâce, où la participation aux saints mystères a dû vous établir en ces jours solennels.

En effet, en premier lieu, si l'affaiblissement de la foi est d'ordinaire la première source de nos rechutes; s'il y a toujours une sorte d'incrédulité qui devance le cri-

me; s'il faut que l'esprit doute en quelque manière des vérités que le cœur abandonne; et que la religion s'affaiblisse dans une âme où la piété s'éteint, qui peut douter que la résurrection de Jésus-Christ ne soit le grand témoignage de la foi chrétienne, et que tous les autres mystères ne trouvent en celui-ci leur vérité et leur certitude? En effet, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait autrefois l'Apôtre aux fidèles de Corinthe notre prédication est inutile, votre foi est vaine, et nous sommes nous-mêmes des imposteurs. (I *Cor.*, XV, 14.) Mais par une raison contraire, si Jésus-Christ est ressuscité, notre ministère vient donc du ciel, votre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles.

Oui, mes frères, si la vertu du Père a délivré Jésus-Christ d'entre les morts, Jésus-Christ était donc un envoyé du ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut. Le Dieu véritable et fidèle n'aurait pas voulu autoriser l'imposture, en la revêtant du caractère de la vérité, et l'honorant d'une grâce, dont jusqu'à Jésus-Christ aucun homme mortel n'avait été favorisé, puisqu'il ressuscite pour ne plus mourir: prodige que Jésus-Christ lui-même avait promis à ses disciples et à ses ennemis, comme le témoignage le plus décisif de la vérité de son ministère. Donc, sa résurrection une fois établie, tous ses mystères sont prouvés, dit saint Augustin, et la foi des chrétiens n'a besoin que de ce seul témoignage : *Resurrexit Christus, absoluta res est.*

Or, comme je parle ici à un peuple fidèle, qu'il faut édifier, et non pas convaincre, je ne m'arrête pas à vous montrer que tout établit aujourd'hui la vérité du miracle éclatant de la résurrection du Sauveur. 1° Les précautions mêmes de ses ennemis : ils avaient scellé le tombeau; ils l'avaient environné de soldats; ils n'avaient rien oublié pour éviter une surprise. Ils se souvenaient que ce Jésus qu'ils ont crucifié, avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour; ils ne paraissaient attentifs qu'à empêcher les disciples d'enlever le corps de leur divin maître: des ennemis si puissants, si vigilants, si intéressés à n'être point surpris, n'avaient garde de se laisser surprendre. 2° La déposition des soldats : ils leur font publier, que pendant qu'ils dormaient, les disciples sont venus enlever le corps de leur maître. Mais si un profond sommeil ne leur a pas permis de le voir, comment peut-il leur permettre de l'assurer? D'ailleurs une multitude de satellites destinés à veiller sur le sépulcre et à le garder, peuvent-ils tous de concert et en même temps, s'être livrés au sommeil, et à un sommeil si profond et si durable, qu'étant presque assis sur la pierre qui fermait le tombeau, ils aient donné le temps aux disciples de l'ouvrir, d'en tirer le corps du Sauveur, sans qu'un ouvrage si long, si difficile, si impraticable, sans bruit et sans agitation, n'ait éveillé quelqu'un des soldats, et déconcerté une entreprise si téméraire et si insensée? De plus, ces disciples doutent eux-mêmes; ils n'espèrent plus l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ; ils refusent même de s'en rapporter au témoignage des saintes femmes : des esprits si grossiers et si incrédules, sont bien éloignés de publier ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. 3° Les apparitions du Sauveur. Ce n'est pas une seule fois qu'il se montre à ses disciples; on eût pu se défier de l'illusion; c'est fort souvent : ce n'est pas en passant; l'imagination frappée peut, pour un peu de temps, suppléer à la vérité par ses images, et transporter au dehors ses propres songes; c'est pendant quarante jours : ce n'est pas de loin, et au milieu des airs, où le prestige eût été probable; c'est au milieu d'eux mangeant, buvant avec eux, se laissant voir de leurs yeux et toucher de leurs mains, et les instruisant, et leur parlant du royaume de Dieu : ce n'est pas à un seul; il est des esprits plus crédules que les autres; c'est à tous en commun, et à plusieurs en particulier : ce n'est pas sous une figure nouvelle; le changement eût été suspect; c'est avec ses plaies, et tous les traits auxquels on pouvait encore le reconnaître. Enfin, le martyre des Apôtres, pour rendre témoignage à la vérité de ce miracle, dont ils avaient été témoins : *Cujus nos omnes testes sumus.* (*Act.*, II, 32.) Quel intérêt ont-ils de le publier, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité? quoi! ils vont s'exposer aux plus cruels tourments pour établir une doctrine qu'ils croient eux-mêmes fausse; ils vont tromper le genre humain, sans attendre d'autre prix de leur imposture que les feux, les roues et les gibets! Une fausse persuasion, en matière de religion surtout, peut pousser des esprits simples et crédules à des excès et à des démarches extraordinaires. Mais que des pêcheurs grossiers, que des hommes sans lettres, et de la lie du peuple, entreprennent, de sang froid, d'aller séduire l'univers, et de braver tous les genres de mort les plus affreux, pour publier que leur maître est ressuscité, et qu'ils soient persuadés qu'il ne l'est pas; c'est une sorte d'extravagance dont les hommes ne sont pas capables, et qui deviendrait un plus grand prodige, que tous ceux mêmes que l'incrédulité conteste à la foi des chrétiens.

D'ailleurs ces disciples ont abandonné Jésus-Christ pendant sa vie, tandis qu'ils le regardaient encore comme le Libérateur promis à leurs pères, et le Christ Fils du Dieu vivant; et ils le confesseront généreusement sur les échafauds après sa mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur, qui n'est pas ressuscité selon sa promesse? ils verseront tout leur sang pour un homme qui a abusé de leur crédulité? ils se répandront dans tout l'univers, comme des désespérés, pour débiter un fait qu'ils croient fabuleux? et parmi tous ces hommes faibles et timides, aucun d'eux ne se démentira, et ne confessera au milieu des tourments, sa fureur ni son extravagance? Mais je sens que j'insiste trop

longtemps sur une vérité si éclatante, et que votre religion est blessée des soins que je semble prendre pour la justifier.

Or voilà, mes frères, comme la résurrection du Sauveur soutient la foi de l'homme juste : il voit dans ce mystère toute la religion assurée ; les châtiments dont elle menace, certains ; ses promesses, infaillibles ; ses préceptes, nécessaires ; ses conseils, importants; ses observances, respectables ; le plus simple détail de son culte, digne de nos hommages. Dès-là que Jésus-Christ est ressuscité, ah ! dès lors je ne trouve plus rien de si grand que la vertu, rien de plus à craindre que le vice, rien de plus insensé que de négliger le soin de son âme, rien de plus sage que de sacrifier au salut. Dès-là les dérisions des impies sur la sainteté de nos mystères, sont des extravagances que j'ai peine à comprendre, et des blasphèmes dont j'ai horreur ; les réflexions des sages du monde sur les saintes obscurités de la foi, des discours d'enfant. Dès-là l'Evangile me paraît ma seule règle; les exemples de Jésus-Christ, mon modèle ; les terreurs de la piété, des dons de Dieu ; la sécurité des libertins, une fureur désespérée ; en un mot, l'infidélité aux grâces reçues, et les rechutes dans les premiers désordres, le plus grand des malheurs, et le caractère des réprouvés.

Or, mes frères, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, et à l'établir dans une piété solide et durable, que ces grandes vérités? Ah ! aussi les disciples, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, ne se démentent plus; ils persévèrent tous jusqu'à la fin dans la prière, et dans le ministère de la parole sainte ; il ne se trouve plus parmi eux de Judas, qui abandonne la vérité connue. Dès que le Seigneur a apparu à Pierre, cet apôtre ne retombe plus, et confirme même ses frères. A peine Thomas a-t-il touché les cicatrices glorieuses de ses plaies, qu'il adore son Seigneur et son Dieu, et demeure à jamais fidèle. Les disciples d'Emmaüs ne l'ont pas plutôt reconnu à la fraction du pain qu'ils retournent à Jérusalem se réunir aux autres disciples. Ah, mes frères ! ne sommes-nous pas tous ici les témoins de la résurrection de Jésus-Christ ? ne sommes-nous pas les enfants des saints, qui le virent et qui l'adorèrent sur la montagne de Galilée? Nous avons vu de leurs yeux et touché de leurs mains : nous avons même senti, en ces jours heureux, Jésus-Christ ressuscité au dedans de nous par la grâce des sacrements. Eh ! pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière? pourquoi rentrerions-nous dans nos premières voies? Si ce mystère rend notre foi inébranlable, pourquoi laisserait-il encore des inconstances à notre cœur? S'il serait monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire; l'est-il moins de croire, et de vivre comme si l'on ne croyait pas? Un fidèle persuadé qu'il ressuscitera, pour jouir d'un bonheur éternel, ou pour être livré à des flammes éternelles ; peut-il oublier un si grand intérêt, durant le seul instant qu'il paraît sur la terre? et si des biens fugitifs, qui n'ont rien de réel, et que nous ne nous goûtons qu'un moment, peuvent nous séduire, la véritable félicité, des biens sans fin et sans mesure, une éternité de gloire, de magnificence, de vrai bonheur, qui nous est aujourd'hui montrée, ne saurait-elle nous détromper, et dissiper pour toujours l'erreur qui nous a fait prendre le change, prendre l'ombre pour la vérité, la terre pour le ciel, et un temps qui se précipite et qui va finir demain, pour l'éternité?

Second motif que je prends dans ce mystère, pour nous animer à conserver la grâce reçue en ces jours saints. Non-seulement ce mystère affermit notre foi ; mais encore premièrement, il rassure notre espérance; secondement, il la console; troisièmement, il la corrige. La résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance. Nous savons, dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, et que nous suivrons la destinée de notre Chef : nous savons qu'étant le premier-né d'entre ses frères, il ne doit être que les prémices heureuses de ceux qui dorment pour ressusciter; et qu'une portion de notre nature n'a été délivrée en lui de la mort et de la corruption, que pour servir de gage à l'espérance de la nature entière : nous savons que sa résurrection serait inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui ; qu'il serait dans le ciel, sans Eglise, sans sacerdoce, sans sacrifice; et qu'il n'y serait pas notre Pontife éternel, s'il n'offrait pas éternellement son corps mystique à son Père. Ainsi, nous savons que nos frères, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment en Jésus-Christ dans le sommeil de la paix et de l'unité, n'ont pas péri sans ressource ; qu'ils ont disparu à nos yeux, mais qu'ils attendent la bienheureuse espérance; que leurs corps ont été brûlés, traînés, déchirés, mis en poussière, la pâture des oiseaux du ciel, ou des animaux de la terre; mais que celui qui appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, rassemblera des quatre vents les portions dispersées de leur chair: démêlera dans toutes les créatures ce qui appartient à ses élus ; reprendra leurs restes précieux que la révolution des temps et la vicissitude des choses a confondus, et qui sont connus de lui seul, et que pas un cheveu de leur tête ne périra.

Or, dans ce souvenir, mes frères, que de puissants motifs pour affermir une âme dans la grâce et dans le service de Dieu ! Je ressusciterai avec cette chair que je vais déshonorer : je la porterai aux yeux de Jésus-Christ et de ses anges, encore marquée des taches honteuses de mes iniquités. Hélas ! si tout devait mourir avec moi, je pourrais tout permettre à mes désirs corrompus : mais l'impie ressuscitera comme le juste : la trompette fatale éveillera, sans égard, tous ceux qui reposeront sous l'empire de la mort : il faudra reparaître sur la scène à la face de tout l'univers, et voir revivre des œuvres de ténèbres, que je croyais enseve-

lies dans un éternel oubli. Quoi! pendant toute l'éternité, la honte de l'action que je vais commettre, me sera reprochée? ni les siècles, ni les années, ni les tourments n'effaceront jamais cette circonstance honteuse de ma vie? un plaisir si rapide, qui n'est déjà plus lorsque je le goûte, et dont je me dispute moi-même, en le goûtant, la fausse douceur, par des remords et des agitations secrètes; ce moment si fugitif sera écrit dans le livre des vengeances du Seigneur en caractères immortels; sera scellé dans les trésors de la colère divine, et durera autant que la justice de Dieu même? Grand Dieu! puisque mes actions, mes paroles, mes pensées, mes désirs doivent vivre à vos yeux pendant les années éternelles, soutenez ma faiblesse, et faites entendre à mon cœur, qu'un chrétien ne doit plus rien se permettre, qui ne soit digne de l'éternité.

En second lieu, la résurrection de Jésus-Christ console notre espérance. Car, mes frères, si la piété a ses douceurs, elle a aussi ses amertumes; et les combats éternels, ou qu'il faut se livrer à soi-même, ou qu'il faut soutenir du côté de presque tous les objets qui nous environnent, en sont les épines et les violences. La vertu ne se conserve que par des sacrifices continuels, et si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu; les passions renaissent, ce semble, de leur propre défaite : vous croyez avoir résisté jusqu'au sang et remporté la victoire, qu'il faut recommencer le combat. Or, on se lasse d'être toujours aux prises avec soi-même, de porter toujours un royaume divisé au dedans de soi : on penche naturellement à vivre d'intelligence avec son propre cœur, et à jouir tranquillement de soi-même; et voilà la source la plus commune de nos rechutes.

Or, dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient et ne console l'âme fidèle, comme l'espérance de la résurrection : elle fait que ce corps de péché, qui l'appesantit, sera bientôt conforme à la ressemblance de celui de Jésus-Christ glorieux et ressuscité. Ainsi loin de s'abattre sous le poids de sa chair, elle sent que sa délivrance s'approche : plus l'ange de Satan la presse, plus le désir d'être délivrée de ce corps de mort, augmente : plus l'aiguillon du péché se fait sentir, plus elle souhaite sa dissolution et sa réunion avec Jésus-Christ : elle trouve dans sa faiblesse une nouvelle force; ses tentations portent avec elles leur remède, et tous les mouvements qui l'avertissent du fond de sa corruption, la consolent par l'espérance de l'immortalité, qui la délivrera de toutes ces misères.

Dans les tribulations qui arrivent au juste, du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. Job, sur son fumier, voit tranquillement son corps tomber en pièces : *Je sais*, dit-il, *que mon Rédempteur est vivant; que je ressusciterai de la terre au dernier jour; que je verrai mon Dieu et mon Sauveur avec cette même chair, dont les vers et la pourriture ont déjà fait un cadavre. Cette douce espérance est cachée dans mon sein.* (*Job*, XIX, 25-27.) Et il ne faut que cela, mes frères, pour consoler toute la rigueur de ses peines : ***Reposita est hæc spes mea in sinu meo.*** Nous nous réjouissons dans les tribulations, disaient les premiers fidèles, parce que nous attendons Jésus-Christ du haut du ciel, qui réformera la bassesse de notre corps, afin de le rendre semblable à la gloire et à la clarté du sien, et que notre espérance est certaine. Dans cette attente, on nous maudit, et nous bénissons : on nous charge de chaînes, et nous sommes libres : on nous foule aux pieds, et nous ne sommes point abattus, et nous avons toujours la tête levée pour voir notre délivrance qui approche. Ainsi parlaient autrefois, par la bouche de l'Apôtre, des fidèles opprimés, persécutés, proscrits, traînés dans les prisons et sur les échafauds; il n'était plus de tourments si affreux qui ne leur parussent doux, dans la vue de la bienheureuse espérance.

Aussi, mes frères, ils croyaient sans cesse voir arriver Jésus-Christ du haut des airs : ils croyaient que chaque jour allait être le jour si désiré de son avénement : c'était une erreur d'amour. On croit toujours toucher à ce qu'on désire avec ardeur; et les apôtres avaient besoin de toute leur autorité, pour calmer là-dessus la vive impatience de ces saints disciples. Jésus-Christ lui-même avait cru devoir prévenir les piéges qu'on pouvait tendre un jour sur ce point à la vivacité de leurs empressements et à leur crédulité, en les avertissant de n'ajouter pas foi trop facilement à ceux qui viendraient leur annoncer qu'il allait paraître : ***Nolite credere.*** (*Matth.*, XXIV, 23.) De là au milieu des tourments, ils défiaient, avec une sainte fierté, la barbarie des tyrans : Vous pouvez bien déchirer nos corps, leur disaient-ils, le spectateur céleste de notre confession nous les rendra plus glorieux et plus éclatants : les plaies cruelles, dont vous défigurez nos membres, se changeront en des rayons de lumière, et votre inhumanité augmentera notre gloire. Tel était l'esprit de ces siècles heureux : une vaine spiritualité n'avait pas encore interdit ces divines consolations à la vertu : on n'avait pas encore fermé le sein de la gloire aux fidèles, pour les en rendre plus dignes : on n'avait pas encore fait une perfection monstrueuse d'être indifférent aux promesses de la foi, pour y arriver plus sûrement : on aurait eu horreur de penser que le salut dût être le fruit affreux du désespoir, ou de l'indifférence pour le salut même; et la bienheureuse espérance était alors toute la piété et toute la perfection des fidèles.

En effet, le juste serait à plaindre s'il n'y avait pour lui d'espérance qu'en cette vie. Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, disait autrefois l'Apôtre, et que nous n'espérions en lui que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : ***Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus*** (*I Cor.*, XV, 19); telle est la destinée

du chrétien. L'Evangile en un sens ne fait que des malheureux selon le monde; ses maximes sont tristes et ne promettent rien de trop agréable ici-bas, et s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jésus-Christ. Or, sur cette vérité incontestable, vous n'avez, mon cher auditeur, qu'à vous décider vous-même, pour connaître si vous êtes disciple de Jésus-Christ, ou enfant du siècle, et par conséquent, enfant de mort et de perdition : la règle est sûre. S'il n'y avait point de résurrection à espérer, seriez-vous à plaindre? Si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, prenez-vous assez sur vous-même, mortifiez-vous assez tous vos désirs, crucifiez-vous assez votre chair, souffrez-vous assez les mépris et les injures, fuyez-vous assez les plaisirs, vivez-vous assez séparé du monde, veillez-vous assez sur vos sens, êtes-vous assez détaché de la gloire, des biens périssables, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes?* Quand la religion serait un songe, qu'y perdriez-vous? Quand tout ce qu'on nous dit de la résurrection à venir et des promesses de la foi, seraient des fables, seriez-vous fort trompé dans vos mesures? Quand tout mourrait avec nous, auriez-vous de grands reproches à vous faire au lit de mort, sur ce que vous n'auriez pas fait votre bonheur de la vie présente; sur les plaisirs dont vous vous y êtes abstenu; sur les sacrifices, les violences, les austérités, les privations que vous avez soufferts pour une éternité et un avenir chimérique? Si l'on venait vous déclarer que la foi des chrétiens est une invention humaine, trouveriez-vous beaucoup à changer dans vos mœurs, dans vos projets, dans vos affaires, dans toute votre conduite? Ah! les premiers fidèles avaient droit de dire, que si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, tout était perdu pour eux. Des infortunés qui sacrifiaient tout à cette espérance, qui souffraient la faim, la soif, la nudité, l'exil, l'infamie, la perte des biens et de la vie, pour lui plaire, et dans la seule espérance d'aller jouir de lui : *Tantum ut Christo fruar.* (S. IGNACE, *mart.*) Des hommes qui n'avaient aucune consolation sur la terre; qui se disputaient les plus légers plaisirs; qui regardaient la vie présente comme un exil, comme une vallée de larmes; ces hommes pouvaient assurer hardiment, que s'il ne devait point y avoir de résurrection, rien n'égalait leur malheur sur la terre. Mais vous à qui la foi en Jésus-Christ ne coûte rien; vous qui ne sacrifiez à ses promesses, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités, ni penchants; vous qui sous l'Evangile vivez aussi doucement, aussi agréablement, aussi mollement, que sais-je? aussi licencieusement peut-être, qu'on vit parmi ces nations infidèles, où son nom n'est point connu; qu'il soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, vous n'en êtes ni plus ni moins à plaindre; la fausseté ou la vérité de ses promesses, ne change rien à votre destinée : et dès-là vous n'êtes plus chrétien; vous n'appartenez plus à Jésus-Christ, vous n'avez plus de droit à son espérance.

Et voilà, en dernier lieu, comme la résurrection de Jésus-Christ non-seulement assure et console, mais encore corrige notre espérance, en nous proposant les moyens, qui seuls nous donnent droit d'espérer; en nous faisant entendre qu'il n'est pas possible de chercher la félicité sur la terre, et d'espérer en Jésus-Christ; et que le fidèle, qui ne souffre rien ici-bas, ne saurait aussi rien espérer pour l'avenir.

Mais ce n'est pas par cet endroit seul que la résurrection de Jésus-Christ corrige notre espérance. En effet, une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité, est de nous persuader que le retour à la grâce est facile, et ainsi d'espérer contre l'espérance. Or, le mystère de la résurrection de Jésus-Christ corrige cette erreur si commune et si dangereuse : car le bienfait de la résurrection n'a été en lui que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices, et il n'a mérité sa délivrance du tombeau qu'en devenant l'homme de douleurs. Or, la résurrection de Jésus-Christ est le modèle de la nôtre; c'est-à-dire que, si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves pour arriver au renouvellement de la pénitence. Si je retombe, ô Dieu! que ce plaisir rapide et frivole va me coûter cher! quel calice à boire pour recouvrer la vie et l'innocence que je vais perdre! je ne sais déjà que trop moi-même ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu quand on a eu le malheur de s'éloigner de lui, et ce que les commencements d'une conversion ont de terrible pour le cœur : est-ce qu'après une rechute cette entreprise aurait moins de difficulté? Mais mes mauvais penchants seront encore plus difficiles à surmonter, mes chaînes se seront fortifiées, mes faibles désirs de salut refroidis, les yeux du public même plus redoutables, par les inégalités de ma conduite, tout demandera de nouveaux efforts, tout deviendra plus dégoûtant et plus pénible; or, si j'ai eu tant de peine à faire une première démarche que tout semblait faciliter, comment pourrai-je si fort compter sur une seconde où tout m'offrira de nouveaux obstacles? Ainsi s'affermit dans la persévérance une âme fidèle.

Mais, d'ailleurs, la grâce d'une seconde pénitence vous sera-t-elle accordée? Seconde raison que nous fournit ce mystère. Savez-vous bien ce que c'est que la grâce qui nous fait passer de la mort du péché à la vie et à la résurrection de la justice? Ecoutez l'Apôtre qui va vous l'apprendre : *La même vertu suréminente de Dieu*, dit-il, *qui a opéré sur Jésus-Christ pour le délivrer d'entre les morts, doit opérer sur nous, pour nous retirer des voies de la mort et de la perdition, pour nous faire revenir à la vie de la grâce* (*Ephes.*, I, 19, 20); c'est-à-dire qu'il est vrai que la résurrection spirituelle du pécheur est un ouvrage aussi grand pour Dieu que la résurrec-

tion corporelle de Jésus-Christ; que le miracle est ici égal; qu'il a besoin d'une vertu aussi éclatante pour l'un que pour l'autre; et que s'il y a quelque différence à faire, c'est qu'en ressuscitant son Fils, il commande à la mort, et il est obéi, et la mort qui entend sa voix ne résiste point à ses ordres; au lieu qu'en ressuscitant le pécheur, il commande à un cœur corrompu, et ce cœur se défend; et ce cœur ou ne veut pas l'entendre, ou même après l'avoir entendu, résiste à ses ordres, et repousse la main qui vient le retirer du tombeau et des ombres de la mort. Or, êtes-vous en droit d'attendre de lui une seconde fois une faveur aussi signalée? pouvez-vous vous flatter qu'il opérera encore une fois pour vous un prodige qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de son Fils? Qui êtes-vous donc pour vous promettre témérairement des coups si miraculeux de la puissance divine? De toutes les grâces, celle de la conversion est la plus rare; et vous la regarderiez comme une faveur de tous les jours! Que savez-vous si le Seigneur, après avoir fait une fois éclater sur vous les merveilles de sa miséricorde, en rompant les chaînes de la mort et du péché qui liaient votre âme, et en vous faisant revivre avec Jésus-Christ ressuscité d'une vie nouvelle, ne manifestera pas à l'avenir en vous la sévérité de la justice, en vous livrant pour toujours aux désirs de vos passions insensées? Nous lisons bien dans les livres saints que Lazare, que la fille de Jaïre, que le jeune homme de Naïm furent ressuscités; mais nous ne lisons pas que ce bienfait signalé leur ait été encore accordé. La seconde mort fut pour eux la dernière, et dans cette image, on veut nous faire comprendre que le miracle d'une seconde résurrection est rarement accordé au pécheur.

Conservons donc précieusement, mes frères, un trésor si difficile à recouvrer, si nous avons été assez heureux que de ressusciter avec Jésus-Christ dans la participation des saints mystères. Ah! si vous connaissiez, mes frères, ce que vous perdez en perdant la grâce sanctifiante: si vous saviez que la perte de l'univers entier n'est rien à son égal: si vous pensiez que c'est le prix du sang de Jésus-Christ, et le seul fruit des souffrances dont vous venez d'être témoins: si vous faisiez réflexion que c'est la dragme précieuse dont on achète l'éternité: si vous pouviez comprendre que vous perdez tout ce que vous pouvez perdre de plus grand; tout ce que les créatures et le monde entier ne sauraient vous remplacer; que vous perdez ce que vous ne pouvez plus recouvrer de vous-mêmes; ce que celui seul que vous offensez peut vous rendre; que vous perdez ce que tant de réprouvés souhaiteront pendant toute l'éternité; ce qui sera la félicité de tant de justes dans le ciel; ce qui est refusé à tant de pécheurs sur la terre; si vous le pouviez comprendre, sans doute ce souvenir vous animerait à persévérer dans le service de Dieu, où la grâce des sacrements vient de vous faire entrer. Vous venez d'en voir les motifs dans la résurrection de Jésus-Christ: il faut vous en découvrir les moyens que nous fournit le même mystère.

SECONDE PARTIE.

*Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus*, dit l'Apôtre; *la mort n'a plus d'empire sur lui*, parce que sa résurrection renferme un renouvellement entier et parfait; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau; et que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire.* (I *Cor.*, XV, 54.) Or, voilà le modèle et le moyen de notre persévérance. Voulez-vous donc ne plus retomber, mes frères? il faut que tout ce qui était en vous de terrestre et de mortel soit détruit, pour ainsi dire, et que vous soyez un homme tout renouvelé et tout céleste. Une passion négligée conserve toutes les autres; une seule plaie flattée attire sur elle les mauvaises humeurs de tout le corps. Ainsi, votre attention doit redoubler, votre vigilance croître: et comme Jésus-Christ n'a compté ses travaux finis et sa victoire assurée, que lorsque la mort a été entièrement absorbée en lui, et qu'elle n'a plus eu ni armes, ni aiguillon, pour parler avec l'Apôtre; tandis qu'il vous restera des passions à combattre, des désirs à réprimer, des vertus à perfectionner, vous devez regarder votre résurrection comme imparfaite, et avancer sans cesse dans la ressemblance de l'homme nouveau.

Cependant l'erreur commune regarde le temps pascal comme un temps de relâchement, de repos, de liberté et de plaisirs. Mais, je le répète, si vous voulez conserver la grâce de la résurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement et de ferveur: en voici les raisons; elles me paraissent dignes de votre attention.

En premier lieu, il n'est que trop vrai que la plupart des fidèles croient avoir droit de se délasser et de donner moins de soins à leur salut éternel, quand une fois ils sont arrivés au bout de cette carrière de pénitence; qu'ils ne font consister le privilége de la résurrection que dans des mœurs plus douces; dans un usage plus libre des plaisirs de la table, du jeu, des spectacles, et dans la rareté des prières publiques et des autres devoirs de la religion. Or, pour faire sentir d'abord l'illusion d'une erreur si vulgaire et injurieuse à la sainteté de ce temps, il suffirait de vous dire que l'allégresse de l'Église en ces jours heureux, n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ et tous les fidèles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché; que votre retour à la grâce fait tout le sujet de ses cantiques de joie; et que si vous êtes encore dans le péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, et gémit en secret devant son Époux: qu'ainsi, elle ne paraît en ce jour triomphante et environnée de gloire, que pour célébrer le triomphe de la grâce sur vos cœurs; et qu'elle vous regarde comme autant de captifs qu'elle vient de délivrer de l'empire de la mort et de la puissance des ténèbres. En un mot,

c'est la destinée de votre conscience qui décide toujours de sa joie ou de sa tristesse. Car, d'ailleurs, le temps de sa vie présente n'est pas le temps de sa joie : étrangère, éloignée de son Epoux, déchirée par les schismes et les contentions, deshonorée par les scandales, affligée par les chutes de ses enfants, elle gémit sans cesse ; elle soupire après sa délivrance ; et ses chants de joie ne sauraient être que des désirs d'éternité et de vifs empressements d'être réunie à l'Eglise du ciel, dont son Epoux est le Pontife visible. Mais, laissons là les raisons qui la regardent elle seule, et arrêtons-nous à celles que nous fournissent nos propres dispositions.

En effet, en second lieu, si après des mœurs désordonnées, et une vie toute criminelle, vous avez été assez heureux, pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grâce des sacrements, et vous réconcilier avec Dieu, vous êtes donc de nouveaux enfants de la grâce; vous ne faites que de naître dans la justice et dans la sainteté : or, dans cet état d'enfance et de faiblesse, comme vous êtes plus aisé à séduire et à ébranler, il vous faut aussi plus de précautions, et plus de secours pour vous soutenir. D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier : vous avez gémi au tribunal, il est vrai, vous vous y êtes déclaré pécheur; vous y avez porté des sentiments vifs de componction, et une détestation sincère de vos crimes ; nous y avons essuyé vos larmes, recueilli vos soupirs et consolé votre douleur, qui nous remplissait nous-mêmes de consolation ; mais sont-ce là les seuls fruits de la pénitence? une vie entière de plaisirs et de dissipation serait-elle effacée par quelques larmes passagères? et le péché serait-il expié dès qu'il est remis? Or, si vous êtes un nouveau pénitent, eh! où sont ces transports de zèle, cette indignation contre soi-même, cette avidité de souffrances, qui sont toujours les prémices de l'Esprit de Dieu dans un cœur touché? Vous n'avez pas encore commencé, et vous voulez vous permettre des adoucissements que les justes, après de longues années de patience, n'oseraient encore s'accorder? Est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carrière? Il peut arriver quelquefois que sur la fin de la course on se relâche, et que la ferveur se ralentisse après plusieurs années d'austérité ; mais du moins les commencements ont été fervents. Le roi de Ninive se met sous la cendre, déchire ses vêtements, afflige sa chair par le jeûne et par le cilice : c'est là le caractère de la première grâce ; les efforts qu'elle inspire d'abord sont héroïques, et c'est alors que le pécheur nouvellement touché a besoin de frein, et qu'il faut que la sagesse d'un conducteur modère les saillies, et arrête l'impétuosité du zèle et de l'esprit qui l'anime.

Mais vous, mon cher auditeur, si vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit? si vos premières démarches commencent par être tièdes et languissantes, comment soutiendrez-vous les secousses, les ennuis, les dégoûts inséparables des suites et de la durée?

De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes que dans un commencement de nouvelle vie. C'est alors que le démon, furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer; c'est alors qu'il multiplie les attaques, qu'il change tout en piéges, qu'il réveille toutes les passions encore à demi-vivantes, qu'il répand des dégoûts et des amertumes sur toutes nos démarches, qu'il rassemble tous les obstacles, qu'il grossit les difficultés, en un mot, qu'il épuise tous ses artifices pour rentrer dans la maison de notre âme avec sept esprits impurs encore plus méchants que lui. Or, si les tentations sont d'un côté plus vives, la piété de l'autre est encore plus faible. C'est une étincelle à peine allumée et qu'il faut entretenir à force de soins et de ménagements ; c'est une jeune plante que le vent le plus léger est capable d'abattre, la moindre ardeur des tentations de faire sécher. En quel temps donc la fidélité et la vigilance furent jamais plus nécessaires? Seriez-vous sage de ne penser qu'à vous reposer et de n'être point sur vos gardes dans une conjoncture où tout se dispose à vous attaquer? N'est-ce pas alors que la retraite, la prière, l'éloignement du monde et des plaisirs, le commerce des gens de bien, la pratique des œuvres de miséricorde, la lecture des livres saints, sont plus que jamais de saison, et qu'aller exposer un trésor que vous portez dans un cœur si peu instruit encore à se défendre, c'est vouloir sûrement le perdre?

Enfin, je n'ajoute pas que l'Eglise, en ce saint temps, fournissant moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle et d'attention. En effet, dans les jours de pénitence, dont nous venons de sortir, il semble que la foi et la piété étaient soutenues par les dehors tout seuls du culte. L'assistance plus assidue à nos temple, la parole de l'Evangile plus souvent et en plus de lieux annoncée, les prières de l'Eglise plus longues et plus solennelles, tout cet appareil de deuil et de tristesse dont elle était couverte, le souvenir des mystères douloureux qu'elle nous rappelait, la loi des jeûnes et des abstinences, les plaisirs publics suspendus, la liberté des tables modérée, le crime obligé presque de se cacher, ou du moins de se ménager ; le devoir pascal, auquel, si vous exceptez un certain nombre de pécheurs invétérés et absolument abandonnés de Dieu, tout le reste se mettait en état de satisfaire; tout cela pouvait servir de soutien à une piété naissante. Mais, dans le temps où nous allons entrer, la vertu ne trouve presque plus rien dans les dehors de la religion, qui l'aide, qui la réveille, qui la défende : toute la beauté de la Fille du Roi est, pour

ainsi dire, au dedans. L'Eglise, supposant que nous sommes devenus des hommes tout spirituels et célestes par la résurrection, fournit à notre piété moins de secours sensibles : les jeûnes cessent, les prières publiques diminuent, les chaires chrétiennes se taisent, les cérémonies du culte sont plus unies et plus simples; les solennités finissent, la révolution des mystères s'accomplit, l'Eglise de la terre ressuscitée est une image de celle du ciel, où l'amour, l'adoration, l'action de grâces et le silence, tiennent lieu d'hymnes et de cantiques et forment toute sa religion et tout son culte.

Or, pour vous, qui êtes encore faible dans la foi, cette privation de secours sensibles, cette vie intérieure et parfaite a ses dangers. Il est à craindre que, ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul; il est à craindre que la fin des abstinences ne soit pour vous un attrait d'intempérance et de volupté; que l'éloignement des choses saintes ne vous jette dans l'oubli de Dieu; que l'usage plus libre des plaisirs ne vous fraie le chemin au crime; que la rareté des prières publiques ne vous désaccoutume d'élever votre cœur à Dieu; que le silence des chaires chrétiennes ne vous endorme sur les vérités du salut; en un mot, que la sainte liberté de ce temps ne soit pour vous une occasion de rechute et de libertinage.

Et, pour mieux vous développer cette vérité (car on ne saurait trop vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise sur l'ordre et sur la fin de ses solennités et de ses mystères, puisque c'est là toute la piété de cet exil et de notre pèlerinage), remarquez, je vous prie, mes frères, que, depuis la naissance du Sauveur jusqu'à sa résurrection et à l'effusion de son Esprit-Saint que nous attendons, l'Eglise vous a tenus sous ses ailes, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantait et qu'elle voulait former à Jésus-Christ; elle vous a fait croître successivement par la grâce de chaque mystère; elle ne vous a point perdus de vue et vous a donné tous ses soins. Mais désormais les mystères de la résurrection et de l'effusion de l'Esprit-Saint accomplis, elle regarde son ouvrage comme achevé en vous; elle suppose que vous êtes des hommes célestes, remplis de tous les dons d'en haut, parvenus à la parfaite ressemblance de Jésus-Christ glorifié, et qui n'avez plus besoin des secours dont elle avait jusque-là soutenu votre enfance; elle vous laisse à vous-mêmes, elle se retire dans le secret de son sanctuaire, elle ne propose plus à votre piété que le mystère ineffable de l'unité de l'essence divine et de la trinité des personnes, qui fait la seule occupation, tout le culte, toute la religion des esprits célestes et des bienheureux dans le ciel; elle croit que, menant désormais sur la terre une vie toute céleste, elle ne doit plus offrir à votre piété que le même objet que l'Eglise du ciel offre à ses élus, et qu'elle n'a plus qu'à vous ouvrir le sein de la gloire et le mystère ineffable de la trinité, loin de vous suivre encore et de vous secourir, comme elle a fait jusqu'ici, au milieu des périls et des écueils qui sont sur la terre. Jugez si ces jours de perfection, de gloire, de vie céleste, de plénitude de l'Esprit-Saint pour des chrétiens, peuvent devenir des jours de relâchement et de licence, et si vous devez vivre selon les sens dans un temps où l'Eglise suppose que votre vie est encore toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Mais, après tout, quand une vie molle, sensuelle, moins attentive, moins accompagnée de toutes les précautions et de toutes les violences de la piété, ne serait pas dangereuse après la sainte solennité, elle serait du moins injuste pour la plupart de vous, mes frères, qui m'écoutez. Et certes, mes frères, ces jours de pénitence dont nous venons de sortir, ont-ils assez exténué votre chair pour vous donner droit à vous délasser de vos peines? qu'avez-vous souffert durant ce temps consacré par l'Eglise à la mortification et aux souffrances de Jésus-Christ? en quoi l'avez-vous distingué des autres temps de l'année? avez-vous paru dans nos temples sous la cendre et sous le cilice? avez-vous mêlé votre pain avec l'amertume de vos larmes? a-t-on vu plus de prières, plus de retraite, plus d'austérité, ou, du moins, plus de régularité dans vos mœurs? avez-vous seulement satisfait aux lois de l'Eglise et fait gémir sous le devoir austère du jeûne, accompli dans toute son étendue, un corps que vous ne sauriez trop châtier? Ah! le juste, arrivé au bout de cette carrière, a droit d'essuyer ses larmes, de laver son visage, de parfumer sa tête, de se revêtir de ses vêtements de gloire et d'allégresse, de prendre part à la joie publique de l'Eglise et de goûter avec elle les consolations sensibles de ce saint temps, lui qui, loin de se dispenser de la sévérité de ses lois, y a ajouté des rigueurs de surcroît. Mais vous, qui, au lieu d'avoir été pénitent, avez été prévaricateur de la loi commune même de la pénitence, vous, qui portez au mystère de la Résurrection une chair aussi rebelle, des passions aussi vives et aussi entières qu'elles l'étaient avant ces jours de macération et d'abstinence: ah! loin de vous permettre aujourd'hui des délassements que vous n'avez pas mérités, vous devez vous mettre en état de réparer votre lâcheté passée, d'accomplir ce qui a manqué à votre pénitence, de changer ce temps de joie en un temps de deuil et de tristesse et de commencer une carrière que vous n'avez pas encore fournie.

Et si vous souhaitez d'apprendre avant que je finisse, en quoi consiste ce renouvellement qu'on vous demande, et quels sont en détail les moyens de conserver la grâce de la résurrection, ce qui doit être le fruit de tout ce discours, je vous réponds que la grâce ne peut se conserver que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée: que les sentiments d'amour, de componc-

tion, qui l'ont attirée dans votre âme, seuls peuvent l'y entretenir, et qu'il en est de l'homme spirituel comme de l'homme terrestre, c'est-à-dire que sa conservation n'a rien qui ne ressemble à sa première formation. Or, je vous demande, comment vous y êtes-vous pris en ces jours solennels, pour recouvrer la grâce de la sanctification, s'il est vrai que vous l'ayez recouvrée? quelles sont les voies par où vous êtes arrivé à cet état heureux? les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, un éloignement infini des occasions qui vous avaient séduit, une conviction sincère de votre faiblesse, et du besoin que vous aviez de prière et de vigilance, un dégoût véritable du monde et de ses plaisirs, un goût de Dieu et de tous les devoirs de la piété, une crainte effective de mourir enfin dans votre péché. Eh bien! mon cher auditeur, voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses qui vous ont conduit à votre délivrance; voilà votre voie. Souvenez-vous que votre propre corruption combattant sans cesse en vous la grâce de la sainteté, il faut faire les mêmes efforts pour la conserver, que vous avez faits pour la recouvrer, et qu'ainsi vous relâcher c'est tout perdre et risquer tout le fruit de vos travaux passés.

Voilà, mes frères, les motifs et les moyens de persévérance que nous fournit aujourd'hui la résurrection de Jésus-Christ. Souffrez donc, mes frères, que je finisse ce discours, cette carrière sainte, et l'ouvrage de mon ministère, en vous adressant les mêmes paroles que l'Apôtre adressait autrefois aux fidèles nouvellement convertis à la foi. Mes frères, leur disait-il, demeurez donc fermes, et ne vous rengagez plus sous le joug de la dure servitude dont la grâce de Jésus-Christ vient de vous délivrer : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* (*Gal.*, V, 1.) Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au tribunal sacré, ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre faiblesse, ces déchirements du cœur, tout cela l'auriez-vous souffert en vain? *Tanta passi estis sine causa?* (*Gal.*, V, 4.) N'allez donc plus reprendre des chaînes, dont vous n'avez pu vous-même soutenir la pesanteur ; ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant que vous n'avez jamais pu calmer; ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité que vous avez trouvées vous-même si tristes et si difficiles : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* (*Gal.*, V, 1.) Comparez l'état où la grâce des sacrements vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne sentez-vous pas une joie secrète au fond de la conscience, une douceur, une paix que le monde et les passions ne vous avaient jamais donnée? vos troubles ne sont-ils pas calmés, vos remords apaisés? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaisir ce temple, ces autels, tous ces spectacles pompeux que l'Eglise étale aujourd'hui à vos yeux? n'entendez-vous pas ses chants d'allégresse et son innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleste Sion? N'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation sensible, au lieu qu'elle était auparavant pour vous un glaive perçant, qui portait l'effroi et la douleur jusqu'au fond de votre âme? Rappelez vos jours de dissolutions et de ténèbres; ont-ils rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui? N'est-ce pas ici véritablement pour vous ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait? et en avez-vous jamais vu dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serein, de si heureux et de si auguste? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer, et ne vous lassez jamais d'un joug qui fait tout le bonheur et toute la consolation de ceux qui le portent : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* (*Ibid.*) Vous êtes devenus des enfants de lumière, soutenez cet heureux titre, vous venez d'être faits héritiers du ciel; méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au-dessous d'une si magnifique espérance; vous voilà devenus la victoire de Jésus-Christ, le fruit de sa mort et le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en vous rengageant encore sous la servitude dure et honteuse de son ennemi : *State et nolite iterum jugo servitutis contineri.* (*Ibid.*) Que dirai-je de plus, mes frères. Les anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le ciel, et vos frères, qui vous ont précédés avec le signe de la foi; les saints protecteurs de cette monarchie, qui ont annoncé Jésus-Christ à nos pères, vous regardent avec joie du haut de la demeure céleste; ils célèbrent dans le séjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grâce, et votre réunion avec eux et avec toute l'Eglise du ciel; ils chantent aux pieds du trône le cantique de louange et d'action de grâce. Voudriez-vous fermer encore les cieux sur vous, vous séparer encore de la charité des citoyens de la Jérusalem céleste, et rompre des liens si heureux et si désirables pour vous? Demeurez donc fermes, et ne passez plus de la sainte liberté des enfants de Dieu à l'esclavage affreux du démon et du péché : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* (*Ibid.*) Que puis-je vous dire enfin? Vous avez même réjoui les anges de la terre, les ministres de l'Eglise, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos soupirs, de la douleur de votre confession, de la sincérité de votre pénitence; ils vous ont appliqué avec joie le sang de l'Agneau et le remède de vos souillures; ils vous ont réconciliés avec l'autel et avec le Dieu qu'on y adore; ils vous ont donné le baiser de paix; ils vous regardent comme leur ouvrage en Jésus-Christ, comme des enfants de la foi qu'ils viennent d'enfanter et de former pour le ciel, par leurs prières, par leurs gémissements et par les douleurs les plus vives du

zèle sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apostasie, les obliger de gémir encore entre le vestibule et l'autel, de demander à Dieu contre vous la vengeance de son sang profané, et au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie et leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur? Ne rendez donc pas, mes frères, les soins de leur zèle et les travaux de votre pénitence inutiles : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir, jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage et le prix de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

## AVIS.

Le discours suivant est une instruction familière, faite dans quelque assemblée de charité le jour de la Pentecôte. Il n'est pas écrit dans le goût des sermons ; mais il n'est ni moins solide ni moins touchant, et peut-être que l'air de simplicité qui y règne ne le déprisera point aux yeux des connaisseurs.

## SERMON VI.

### *Pour le jour de la Pentecôte.*

SUR LES CARACTÈRES DE L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST ET DE L'ESPRIT DU MONDE.

Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est. (I *Cor.*, II, 12.)

*Pour nous, nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'esprit qui vient de Dieu.*

L'Esprit de Dieu et l'esprit du monde, dit saint Augustin, forment ici-bas deux cités, Babylone et Jérusalem, qui ont chacune leurs lois, leurs maximes, leurs citoyens, et qui, s'élevant depuis le commencement du monde sur la terre, ont toujours séparé invisiblement et aux yeux de Dieu, les enfants du ciel des enfants du siècle.

Ces deux esprits partagent tout l'univers: les villes, les empires, les familles; ils sont répandus sur tous les états, les grands et le peuple; dans tous les lieux, le monde et la retraite, la cour et les cloîtres. Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez, vous appartenez à l'un de ces deux esprits; vous êtes citoyen de l'une de ces deux cités; c'est-à-dire que vous appartenez ou à Babylone ou à Jérusalem; vous êtes animé, ou de l'esprit de Jésus-Christ, ou de l'esprit du monde. Il est impossible d'être en même temps à tous les deux, dit Jésus-Christ; il est encore plus impossible de n'être ni à l'un ni à l'autre; on ne peut ni se partager, ni ne pas se donner; et comme il faut nécessairement qu'un domine dans notre cœur, il est nécessaire que notre cœur appartienne à un maître : à l'amour du monde ou à l'amour de Jésus-Christ.

Voilà la situation de tous les hommes; nous avons tous opté entre ces deux partis. Nous sommes encore confondus ensemble, à la vérité, par des dehors qui nous sont communs; par des devoirs extérieurs que nous remplissons tous également; par les nécessités corporelles auxquelles nous sommes tous encore assujettis : mais un esprit invisible nous sépare et nous distingue; nous portons au dedans un homme intérieur bien différent; le principe qui nous pousse et qui nous anime n'est pas le même; et Dieu qui ne juge de nous que par ce que nous sommes au dedans, sait bien démêler dans cette confusion où nous vivons ceux qui ne sont pas à lui, de ceux qui lui appartiennent.

Il s'agit donc aujourd'hui de nous démêler nous-mêmes, de nous demander à qui nous appartenons, de quel côté est notre cœur; quel est l'amour dominant répandu sur nos actions, sur nos désirs, sur nos pensées; en un mot, si nous vivons de l'esprit du monde ou de l'esprit de Jésus-Christ.

Il est si aisé de se faire illusion à soi-même et de se calmer sur quelques apparences de bien, sur l'éloignement de certains excès, sur la participation même des saints mystères, tandis que le cœur est mondain, corrompu, mort aux yeux de Dieu, que nous ne saurions trop réveiller là-dessus nos craintes et notre défiance.

Or, mes frères, pour nous juger nous-mêmes selon les règles de la foi et éviter de nous séduire, nous n'avons qu'à examiner ici ce que c'est que l'esprit de Jésus-Christ et ce que c'est que l'esprit du monde, et en remarquant les caractères différents que les livres saints leur attribuent, décider auquel des deux nous appartenons, et si nous pouvons dire en ce grand jour avec la même confiance que l'Apôtre : *Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit qui vient de Dieu.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le premier caractère de l'esprit de Jésus-Christ, c'est d'être un esprit de séparation, de recueillement et de prière. A peine les apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs pour ne vaquer plus qu'à la prière et au ministère saint de sa parole. Ces hommes, qui auparavant ne pouvaient soutenir une heure entière de recueillement avec Jésus-Christ; qui ignoraient même comment il fallait s'y prendre pour prier; qui méritaient même que Jésus-Christ leur reprochât que jusque-là ils n'avaient rien demandé en son nom : ces hommes, dès que l'esprit de Jésus-Christ est descendu sur eux, et qu'il a pris possession de leur cœur, persévèrent, dit saint Luc, dans la prière avec les fidèles; ils se rendent assidûment au temple aux différentes heures de la journée, pour y lever leurs mains pures au ciel. Si la Synagogue les persécute, ils trouvent dans la prière la

consolation la plus solide de leurs peines; si on les enferme dans des prisons, ils font retentir ces lieux d'horreur de cantiques d'allégresse et d'actions de grâces; si Pierre, dans les liens et enlevé au troupeau, leur fait craindre que le pasteur frappé, les brebis ne se dispersent, ils ont recours tous ensemble à la prière; et ce sont, dit saint Luc, leurs supplications ferventes et continuelles qui obtiennent de Dieu la délivrance de cet apôtre. Enfin, ces hommes si charnels, si dissipés, si ennemis du recueillement et de la contrainte, deviennent tout d'un coup des hommes de prière, des hommes intérieurs, spirituels, recueillis, dont la conversation est dans le ciel, et qui sont au milieu de Jérusalem, aussi occupés de Jésus-Christ, aussi pleins de ses merveilles et de ses bienfaits, que s'ils étaient encore sur la montagne de Galilée.

Voilà, mes frères, le premier changement que l'esprit de Dieu opère dans une âme. Comme il prend la place de l'esprit du monde dans son cœur, qu'il change ses désirs, ses vues, ses inclinations, ses pensées; qu'il lui rend ou indifférents, ou odieux, tous les objets qui l'environnent, sur lesquels auparavant elle trouvait tant de plaisir à se répandre, et qu'il rappelle dans son cœur le Dieu de paix et de consolation qui, jusque-là, en avait été banni, il lui fait trouver tout son bonheur et tout son plaisir en elle-même; la plus douce occupation de cette âme que l'esprit de Dieu pousse et remplit, c'est de se rappeler à elle-même. Comme c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu, elle n'en sort qu'à regret, pour ainsi dire; elle y revient sans cesse au milieu même des dissipations et des devoirs extérieurs, que la bienséance rend inévitables et qui devraient, ce semble, l'en distraire; elle se fait au milieu même du tumulte et des entretiens du siècle, une solitude secrète dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur qui y fait sa demeure; où elle se plaint à lui de la triste nécessité qui l'engage encore en des occupations et des bienséances mondaines; où elle lui fait réparation par des retours continuels d'amour et de zèle, de tous les outrages dont elle est forcée d'être témoin; où elle en appelle à sa loi et à sa vérité, de toutes les fausses maximes qu'elle entend sans cesse débiter parmi les hommes; où enfin, elle vit et réside bien plus que dans les dissipations extérieures où son état l'engage, mais où son cœur ne se trouve pas.

Et voilà pourquoi saint Paul appelle l'homme chrétien l'homme spirituel et intérieur, et l'homme mondain et pécheur l'homme extérieur. C'est-à-dire, que dès qu'une âme a reçu l'esprit de Dieu, et qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible et intérieure; tout ce qu'elle fait part de ce principe divin et invisible qui la remplit. Les actions même les plus communes deviennent saintes par la foi secrète qui les purifie: qu'elle mange, qu'elle se réjouisse, qu'elle pleure, qu'elle soit dans l'élévation ou dans l'obscurité, dans l'abondance ou dans la misère, dans la santé ou dans la maladie, elle trouve dans tous ces états des sources de réflexions saintes. Tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la foi. Les événements et les vicissitudes du monde; les révolutions des états et des empires; la décadence ou l'élévation des familles; l'abondance ou le malheur des siècles; la licence ou le renouvellement des mœurs; les chutes des justes ou la conversion des pécheurs; l'affaiblissement ou le règne de la vérité parmi les hommes; la dissension ou la paix des pasteurs et des Eglises; les disgrâces ou la faveur des particuliers; enfin, toutes ces révolutions éternelles que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, et qui ne réveillent dans les âmes mondaines que les passions du monde, et des pensées de chair et de sang, sont des instructions secrètes et continuelles à une âme remplie et animée de l'esprit de Dieu. Tout la rappelle aux vérités de la foi; tout lui montre dans un nouveau jour le néant des choses humaines et la grandeur des biens éternels; le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu et l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre et la séduire; qu'elle ne se laisse en certains moments emporter au torrent; que sa foi moins attentive ne cède quelquefois à l'impression des préjugés et des maximes humaines; et que les dissipations du monde ne l'emportent souvent hors d'elle-même, et ne lui fassent perdre de vue la présence du Dieu qu'elle porte dans son cœur. Mais ce ne sont là que des surprises et des absences d'un moment, pour ainsi dire; avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'esprit de Dieu qui habite en elle, elle recueille aussitôt son cœur égaré; elle rentre dans son âme d'où le monde l'avait comme tirée; elle revient dans ce sanctuaire domestique, y faire réparation à son Dieu de ce moment d'absence et de dissipation, par des gémissements secrets, et par des aveux touchants et sincères, que plus elle se répand au dehors, plus elle trouve que le monde n'est qu'un grand vide; et qu'un cœur où Dieu habite est la source des vrais plaisirs.

Voilà cet esprit de foi, de recueillement et de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'esprit de Dieu et qu'il habite en nous; voilà cette vie intérieure et spirituelle qui distingue les justes des mondains, et qui est le caractère le plus essentiel de la piété chrétienne.

Aussi les justes, dans les livres saints, sont ceux qui vivent de la foi, dont la conversation est dans le ciel, qui n'ont de goût que pour les choses d'en haut; qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas; qui le regardent comme une figure qui passe; qui n'arrêtent pas leurs yeux sur les choses

visibles, mais qui attendent les invisibles comme s'ils les voyaient déjà; qui ne jugent pas de tout ce que les hommes estiment sur ce qui paraît, mais sur la vérité qui ne paraît pas; qui sont étrangers et voyageurs sur la terre; qui sont citoyens du siècle à venir; qui rapportent tout à cette patrie éternelle vers laquelle ils marchent sans cesse; et ne comptent pour rien tout ce qui passe, et ne doit pas demeurer toujours.

En effet, dès que l'esprit de Dieu est devenu l'esprit dominant qui nous conduit et qui nous anime, il doit régler nos désirs, réformer nos jugements, renouveler nos affections, spiritualiser nos vues, nous rendre à nous-mêmes; nous ne devons plus voir que par les yeux de l'esprit; agir que par l'impression de cet esprit; ne plus désirer que les biens spirituels; enfin, toute notre vie doit être spirituelle, et comme la vie de Dieu en nous. Car un cadavre animé par un esprit étranger, n'a de mouvement que par lui; point d'impressions que les siennes; point de pensées que celles que l'esprit qui l'habite forme en lui; il n'est plus à lui pour ainsi dire, il est à l'esprit qui le remplit et qui le possède.

C'est à nous maintenant, mes frères, à nous juger sur cette règle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'esprit de Dieu? Examinons ce qui domine dans nos jugements, dans nos désirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies et dans nos chagrins; enfin, dans tout le détail de notre vie. Je ne demande pas si l'esprit du monde nous séduit quelquefois. Hélas! où est l'âme fidèle qui, au milieu des périls dont nous sommes environnés, ne se laisse souvent surprendre par ses illusions et par ses artifices? Mais je demande si c'est l'esprit de Dieu ou l'esprit du monde qui nous possède et qui domine en nous.

Et quand je dis que je le demande, ce n'est pas que je l'ignore; ce n'est que pour vous obliger à vous le demander à vous-mêmes, car d'ailleurs, les règles de la foi ne me permettent pas de douter que la vie de la plupart des personnes qui m'écoutent, de celles mêmes qui vivent dans la profession extérieure de la piété, ne soit une vie toute pleine de l'esprit du monde, et par conséquent vide de l'esprit de Dieu, indigne du salut et des promesses éternelles.

1° Parce que c'est une vie tout extérieure qui se passe toujours hors de notre cœur, et par conséquent loin de Dieu. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiètent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes et à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauraient fixer la dissipation de notre âme; notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux; notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter de saints cantiques; notre imagination est pleine de fantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut: enfin, dans des mœurs réglées au dehors et louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes; nous nous fuyons nous-mêmes; nous cherchons les amusements qui nous dissipent; nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes, marque infaillible que Dieu n'y habite pas. Car si Dieu habitait en nous, nous nous plairions avec nous-mêmes; nous ne craindrions pas notre cœur, où nous trouverions notre trésor et le Dieu de toute notre consolation; nous aurions de la peine même à nous quitter, parce que nous ne trouverions rien au dehors qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes, c'est-à-dire, un cœur vide de vrais plaisirs et des biens solides, plein de passions, de désirs et d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes; et de là nous justifions les inutilités et les plaisirs qui nous aident à nous oublier; nous soutenons qu'ils sont innocents, parce que nous en bannissons tout ce qui peut aller au crime; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe et empêche le recueillement, et que c'est là notre grand crime.

2° Je dis que notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde et vide de l'esprit de Dieu; non-seulement parce que notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les désirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugements, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événements qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde, nous jugeons comme le monde, nous sentons comme le monde, nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élèvent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appelons heureux; ceux qui échouent nous paraissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs; nous souffrons impatiemment celle de nos égaux; nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talents que le monde admire, nous les admirons dans les autres, nous nous les souhaitons à nous-mêmes; la valeur, la réputation, la naissance, les agréments du corps et de l'esprit, nous les envions s'ils nous manquent; nous nous en applaudissons si nous les avons; enfin, nos vues, nos jugements, nos maximes, nos désirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris; mais dans le détail de la conduite, nos vues, nos jugements, nos affections sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentiments

chrétiens; qu'en certaines occasions nous ayons des vues conformes à celles de la foi; que sur certains événements, nos dispositions soient chrétiennes et spirituelles: mais ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grâces qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, et lorsque nous agissons naturellement; en un mot, le principe constant et comme universel de tous nos sentiments intérieurs et de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde; nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or l'esprit de Dieu n'est point où règne l'esprit du monde; il nous pousse peut-être, il nous excite, il nous inspire de saints désirs, il réveille notre peu de foi; mais il ne règne pas dans notre cœur; il heurte à la porte, mais nous ne l'avons pas encore reçu; il laisse tomber sur notre âme quelques étincelles de son feu divin, mais il n'est pas encore venu lui-même.

Nous appartenons donc encore au monde et à son esprit. Sous des dehors religieux et réglés, notre cœur est donc encore mondain; avec des apparences de vie, nous demeurons donc encore dans la mort et dans le péché: et voilà sur quoi on ne s'examine guère. On juge de soi par la conduite extérieure qui est irréprochable, par certaines œuvres de religion auxquelles le monde attache le nom et la réputation de la piété; mais on ne s'avise guère de se demander à soi-même: Est-ce l'esprit du monde, ou l'esprit de Jésus-Christ, qui me conduit et qui m'anime? ressemblé-je encore au monde par mes désirs, par mes vues, par mes jugements, par mes joies, par mes chagrins, par mes envies, par mes animosités, par mes délicatesses, par mon orgueil; enfin, par toutes les dispositions de mon cœur? Je n'appartiens donc pas à l'esprit de Jésus-Christ; le monde est donc encore l'esprit invisible qui m'anime et qui me possède. Si mon cœur ne change et ne se renouvelle, je périrai donc avec le monde; puisqu'il est déjà jugé, que le salut n'est pas pour lui, et que sa condamnation est inséparable de la mienne, tandis que nous ne formerons qu'un même esprit et un même tout avec lui. Première réflexion.

### SECONDE RÉFLEXION.

Le second caractère de l'esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement et de pénitence; et ce caractère est une suite nécessaire du recueillement et de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, mes frères, dès que l'esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, et qu'il nous fait habiter dans notre cœur, il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes. Il nous montre toute l'horreur de nos mœurs passées; il nous fait apercevoir en nous mille passions et mille misères, que la dissipation et l'aveuglement de la vie mondaine nous avaient cachées; il nous développe toute la corruption de nos penchants, toute l'enflure de notre cœur, toute l'opposition que nous portons en nous au bien et à la justice, toutes les plaies que le monde et les passions ont faites à notre âme; il nous convainc que nous sommes dans un désordre universel par rapport aux biens véritables; que notre volonté, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps, que tout est déréglé en nous, et révolté contre l'ordre, la vérité et la justice: *Arguet mundum de peccato* (*Joan.* VIII, 46), dit Jésus-Christ.

Or il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement secret et universel de toutes les facultés de notre âme, il n'opère en nous deux dispositions: la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous; la seconde, de venger la justice de ce Dieu que ce désordre a outragée.

Je dis premièrement, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous: car les lumières dont l'esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles; ce sont des lumières vives, efficaces; il opère partout où il est; il fait aimer les vérités qu'il enseigne, parce qu'il change le cœur qu'il éclaire. Les âmes mondaines peuvent à la vérité connaître le déréglement de leur cœur, et la corruption de leurs penchants; mais elles ne les connaissent que par rapport à leur repos qui en souffre, et non pas à l'ordre qui en est troublé: et comme ces lumières ne sont que des reproches secrets de leur amour-propre, elles leur font bien haïr leurs maux, mais elles ne leur en font pas aimer le remède.

Mais une âme que l'esprit de Dieu a renouvelée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité et à la justice. Les lumières nouvelles qui lui montrent presque sur chaque action le déréglement de ses affections et de ses penchants, l'animent d'un saint zèle, pour les rapprocher de l'ordre et de la règle.

Ainsi, à mesure qu'elle sent dans le détail de sa conduite, que son cœur encore corrompu par l'orgueil se révolte contre la plus légère humiliation, elle les cherche et lui en ménage; qu'il se livre à des antipathies et à des animosités secrètes, elle le punit par des marques extérieures de complaisance et de charité, auxquelles elle se condamne; qu'il a un goût violent pour les dissipations et pour les plaisirs, elle le châtie par le recueillement et par la retraite; qu'il conserve encore des attachements vils et frivoles, pour la parure et pour la vanité, elle le réduit par la simplicité et par la modestie; que les désirs de plaire infectent presque encore toutes ses actions, elle en fuit les occasions, ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile et rebelle, elle y ajoute même des œuvres de surcroît, afin qu'en

l'obligeant d'aller même au delà, elle lui rende la règle plus supportable.

Enfin, toute son attention est de rétablir dans son cœur par des violences continuelles l'ordre que des passions injustes y avaient troublé : elle ne se pardonne rien ; ce qu'elle ne peut encore corriger, elle le déteste; elle a recours aux gémissements, quand les soins et les efforts sont inutiles; et elle souffre plus des misères qu'elle ne peut encore guérir, que des violences qu'elle se fait pour se délivrer de celles dont la grâce la purifie.

Voilà la première disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence que l'esprit de Dieu opère en nous; et de là, il est aisé de juger si nous l'avons reçu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde.

Car l'esprit du monde est un esprit de paresse et d'immortification; un esprit d'indulgence pour tous nos penchants déréglés; d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour-propre qui les règle et les retient sur les transgressions essentielles, pour s'en épargner les remords, mais qui, sur tout le reste s'y livre et s'y laisse entraîner. Car il ne faut pas croire que l'esprit du monde nous porte toujours aux désordres grossiers et déclarés ; c'est un esprit artificieux, qui, comme l'esprit de Dieu, fait prendre différentes formes : *Multiformis spiritus;* ce qu'il cherche, c'est de corrompre le cœur et de le dérégler; pourvu qu'il y réussisse, il lui est égal que ce soit par des passions grossières, ou par une multitude de penchants mondains, qui, quoique séparément peut-être, et considérés chacun en soi, ne soient pas criminels, tous ensemble néanmoins, et subsistant habituellement dans le cœur, en font un cœur mondain, et y forment un état de mort et de péché qui nous sépare de Dieu et nous prive de son esprit, comme la vie la plus criminelle.

Ainsi j'appelle un cœur mondain et vide de l'esprit de Dieu, dans une vie même d'ailleurs réglée, un cœur immortifié, ennemi de la violence, et qui sur tout ce qui regarde ses désirs, ou indifférents ou légèrement mauvais, ne cherche qu'à se satisfaire, et ne saurait rien prendre sur lui-même : un cœur qui ne veut s'interdire que ce qui l'éloigne visiblement de Dieu, et qui encore sur les devoirs essentiels, pousse la paresse et l'indulgence pour ses passions, jusqu'aux dernières bornes qui l'approchent du crime et de la transgression, si même elles ne forment pas la transgression aux yeux de Dieu : un cœur qui se livre à ses animosités et à ses antipathies, pourvu qu'elles n'aillent pas jusqu'à une haine amère et furieuse; à ses impatiences et à son humeur, pourvu qu'il ne les porte pas jusqu'à l'éclat et au scandale; aux dissipations et aux plaisirs, pourvu qu'on bannisse les excès et le crime; aux désirs de plaire, pourvu qu'ils n'aient pas de suite marquée et criminelle; à l'amour de l'élévation et de la fortune, pourvu qu'on n'y emploie pas des mesures, ou odieuses, ou injustes; à la recherche des aises et des commodités, pourvu qu'on n'y mêle pas des voluptés coupables; à la vanité et à la magnificence, pourvu que le monde lui-même n'en soit pas blessé, et qu'on y ajoute quelques largesses saintes; enfin, à tous les adoucissements possibles sur les devoirs, pourvu qu'on paraisse sauver les devoirs eux-mêmes.

Voilà ce que j'appelle un cœur mondain, et où l'esprit de Dieu n'habite pas, parce que tous les penchants du monde y subsistent; au lieu que l'esprit de Dieu fait en nous, dit l'Apôtre, des divisions et des séparations douloureuses; retranche, coupe jusqu'au vif, va jusque dans les plus secrets penchants de notre cœur séparer la chair de l'esprit, les affections humaines des mouvements de la foi, l'artifice des passions des opérations de la grâce : *Vivus et efficax, pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus.* (*Hebr.*, IV, 12.)

Or est-ce là l'esprit que nous avons reçu? Notre vie est présentement exempte de grands crimes; mais quelle violence faisons-nous à tous nos penchants? que nous en coûte-t-il pour nous combattre à tous moments, et pour nous vaincre? que refusons-nous à notre cœur et à nos désirs? qu'avançons-nous par l'usage de la piété dont nous faisons profession, sur nos inclinations mondaines et déréglées? où plaçons-nous les sacrifices et les violences dans le détail de notre vie? Le monde nous en ménage; la situation de notre fortune nous en fait naître; la malice des hommes nous en fournit des occasions : où sont celles que nous nous ménageons à nous-mêmes? où sont celles que la foi nous rend nécessaires, et où l'esprit de Dieu nous pousse? que souffrons-nous pour être à Dieu? qu'en coûte-t-il à nos passions, à nos commodités, à notre paresse? La régularité de nos mœurs est peut-être une suite du tempérament, ou une bienséance que l'âge et le monde lui-même nous impose; nous n'avons eu rien à prendre sur nous pour en venir là : enfin, ne refusant rien d'ailleurs à toutes nos inclinations, toute notre vie est une vie d'immortification et de paresse; nulle violence, nul renoncement, nul sacrifice de nos affections mondaines; et par conséquent nous appartenons encore au monde, et l'esprit de Dieu n'est point en nous.

La seconde disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence, qui est le caractère de l'esprit de Dieu, est de venger la justice de Dieu, que le désordre de nos passions a outragée : c'est-à-dire que ce qui nous rend la violence indispensable, n'est pas seulement le besoin que nous avons de régler et de réformer notre cœur, en réprimant ses affections déréglées; mais encore l'obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu que nous avons irritée par le déréglement de nos affections. Aussi est-ce le premier sentiment que l'esprit de

Dieu opère dans une âme renouvelée : il la pénètre de la crainte de ses jugements; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. L'Esprit que je vous promets, disait Jésus-Christ à ses disciples, convaincra le monde touchant la justice et touchant le jugement : *Arguet mundum de justitia et judicio* (*Joan.*, VIII, 36); c'est-à-dire, il fera connaître aux hommes combien ils sont devenus redevables à la justice de Dieu par leurs égarements; ce qu'ils devaient souffrir pour la satisfaire; ce que j'ai souffert moi-même pour les réconcilier avec elle, et jusqu'où la justice demande que le pécheur se punisse lui-même, pour expier ses crimes et pour prévenir la sévérité des jugements du Seigneur qui ne peut les laisser impunis : *Arguet mundum de justitia et judicio.*

Pour connaître donc si nous avons reçu l'esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence que les larmes, que les gémissements, que les violences ne sauraient satisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-même avoir assez satisfait à la justice de Dieu ? Faisons-nous des devoirs de notre état, des incommodités inséparables de la vie humaine, de toutes les créatures qui nous environnent, autant d'occasions de sacrifice et de souffrance? Nous plaignons-nous devant Dieu de la faiblesse de notre chair, et de ne pouvoir en faire par des satisfactions rigoureuses, l'instrument de notre pénitence, comme elle l'a été de nos crimes? La punissons-nous du moins selon ses forces, si notre lâcheté et sa faiblesse ne nous permettent pas d'aller au delà? Nous regardons-nous comme des criminels à qui tous les plaisirs sont interdits, et qui ne peuvent éviter la mort éternelle qu'ils ont encourue par leurs crimes, qu'en se condamnant à une mort temporelle; c'est-à-dire, en mourant tous les jours par la pénitence au monde, à leur chair, à ses désirs et à toutes les créatures?

Hélas! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice de Dieu ne regarde plus qu'avec horreur, et d'un œil d'indignation et de colère : nous ne sommes ingénieux qu'à nous justifier à nous-mêmes notre immortification et notre mollesse : nous regardons l'obligation de la pénitence, que nos crimes passés nous rendent si nécessaire et si essentielle, comme une obligation indifférente et de surcroît. Loin d'être animés d'un saint zèle contre notre corps, nous avons horreur de tout ce qui le gêne et le mortifie; loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même. Nous trouvons mauvais qu'elle exige tant de notre faiblesse; nous soutenons qu'on pousse trop loin la sévérité de ses prétentions; nous adoucissons la rigueur de ses maximes; nous leur donnons des interprétations favorables à notre amour-propre; nous diminuons ses droits pour augmenter ceux de notre cupidité; enfin, notre corps nous est plus cher que la justice de Dieu qui demande sa punition; et l'esprit qui nous anime n'est pas un esprit de zèle et de pénitence inséparable de l'esprit de Dieu; c'est un esprit de chair et de sang, qui ne possédera jamais le royaume promis à la croix et à la violence.

### TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, le dernier caractère de l'esprit de Dieu, c'est d'être un esprit de force et de courage. Comme c'est un esprit qui a vaincu le monde, qui en a renversé les idoles, anéanti les superstitions, confondu les préjugés, condamné les erreurs et les sectes, combattu les passions; en un mot, comme c'est un esprit plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi les apôtres, auparavant faibles et timides; eux que la voix d'une femme avait intimidés; eux que la mort de Jésus-Christ avait dispersés, et qui, cachés dans Jérusalem, n'osaient s'exposer à la fureur des Juifs, et rendre témoignage à l'innocence de leur maître et à la vérité de sa doctrine : dès que l'esprit de Dieu est descendu sur eux, ils ne connaissent plus ces timides ménagements; ils paraissent avec une sainte fierté au milieu de Jérusalem; ils annoncent, devant les prêtres et les docteurs, ce Jésus dont ils n'osaient auparavant se déclarer les disciples. Non-seulement ils ne craignent plus les discours publics; mais ils méprisent les menaces; ils bravent les supplices; ils répondent hardiment qu'il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes, et comme si la Judée n'avait pas offert assez de périls et assez de persécutions à leur courage, ils se répandent dans tout l'univers; et la férocité des peuples les plus barbares, et l'horreur des tourments, et la cruauté des tyrans, et l'attente de la mort la plus affreuse, et le monde entier révolté contre eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté et leur constance.

Telle est une âme pleine de l'esprit de Dieu. Cet esprit qui humilie ou qui élève à son gré les personnes; qui se joue des grands et des puissants; qui renverse ou qui affermit les noms et les fortunes; qui forme ou qui détruit les royaumes et les empires; cet esprit, source de toute grandeur dans le ciel et sur la terre, et devant lequel tout est néant, élève une âme qu'il remplit au-dessus d'elle-même : il la fait participer à sa grandeur et à sa souveraineté; il imprime en elle ses caractères divins de liberté et d'indépendance; il va la placer jusque dans le sein de Dieu, d'où cette âme jetant les yeux sur cet univers, les grandeurs et les puissances de la terre ne lui paraissent plus qu'un vain atome incapable de l'intimider, et indigne même de ses regards et de ses attentions.

Rien n'approche donc de l'élévation, de la noblesse, de la fermeté d'une âme que l'esprit de Dieu possède. L'élévation et la fermeté que le monde donne est toujours mêlée de ménagement et de bassesse, parce qu'elle est toujours soumise au monde, et, par quelque endroit, dépendante de lui; au-

tant que nous tenons au monde, nous craignons le monde. Mais une âme juste ne le craint plus, parce qu'elle n'y tient plus; ses jugements lui sont indifférents, ses discours et ses dérisions ne l'ébranlent pas plus que le son d'une cymbale retentissante ; elle fait gloire de la vertu devant ceux mêmes qui la méprisent ; elle ne défère qu'à la vérité; elle ne ménage que la charité; elle n'a point de ces timides complaisances dont la piété souffre, et qui, loin d'édifier les pécheurs qui les exigent de nous, les confirment dans leurs erreurs injustes. Voyez aujourd'hui les disciples : on traite leur zèle d'ivresse, et leur zèle ne fait que s'enflammer; on les prend pour des insensés, et l'injustice des discours publics ne sert qu'à les confirmer dans leur sainte folie ; on les regarde comme des séducteurs, et ils ne font rien pour mettre le monde de leur côté, que ce qu'ils ont fait pour le révolter contre eux ; c'est-à-dire, le condamner, l'édifier et le reprendre,

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement. Comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité peut lui plaire ; il ne se déclare pour la piété qu'autant que la piété trouve des partisans favorables ; il ne se fait honneur de la vertu que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne, un esprit de timidité et de complaisance : on craint d'être à Dieu, et, dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui, on mollit et on se ménage, et, dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision et à la censure des hommes, on recule et on se fait de sa lâcheté une fausse prudence, et, dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime ; et la première chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage ; et, pour ne pas perdre l'estime du monde, on paraît encore mondain ; on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages ; et, pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs, on est de ses dissipations, on participe peut-être à ses crimes.

Nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi, pour convenir que c'est là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagements et de complaisances, que la loi de Dieu réprouve : partout nous sacrifions les lumières de notre conscience aux erreurs et aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connaissons la vérité, et cependant nous la retenons dans l'injustice; nous applaudissons aux maximes qui la combattent; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours, à la flatterie et au désir de ne pas déplaire, mille choses que notre conscience nous reproche, et d'où notre goût même nous éloigne, en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes et pour la vérité, nous vivons pour les autres et pour la vanité ; nous voulons plaire ; nous ne pouvons nous passer du monde ; nous tenons à lui par des vues de gloire, de fortune, d'établissement, de crédit, de réputation, d'amusement, même d'amitié et de société ; et de là vient que dès que la vérité est en concurrence avec quelqu'une de ces passions, et qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons, nous nous faisons de fausses maximes pour justifier nos tempéraments injustes; nous nous persuadons que la vie du monde où nous sommes engagés nous les rend inévitables. Ainsi, toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples, à consentir à leurs maximes ; nulle fermeté, nulle résistance, nul courage; tout nous ébranle, tout nous entraîne ; la complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, et n'ayant peut-être point de vices à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres, et nous ne pratiquons aucune vertu.

Cependant comme nous conservons dans le cœur un reste d'amour pour la vérité, que nous ne nous livrons au monde qu'à regret, que nous en évitons les égarements, que nous nous distinguons de lui par les actions extérieures de la piété, nous croyons ne pas lui appartenir comme ces âmes mondaines qui en sont enivrées : mais nous nous trompons ; il est sûr du moins que nous n'appartenons pas à l'esprit de Dieu ; que ce n'est pas lui qui nous conduit et qui nous possède. Car cet esprit divin est un esprit de force, de fermeté, et de courage : il ne craint pas le monde, parce qu'il méprise le monde; il ne veut pas plaire au monde, parce qu'il est crucifié au monde : il ne recherche pas les suffrages du monde, parce qu'il juge les jugements du monde; il ne ménage pas l'amitié du monde, parce qu'il est ennemi du monde : il ne se laisse pas ébranler par les exemples du monde, parce qu'il a vaincu le monde. Le caractère le plus opposé à l'esprit de Dieu, c'est ce caractère de lâcheté et de complaisance ; et la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un cœur, et qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, qu'on le ménage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, et qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Grand Dieu ! répandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple esprit de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui, répandu autrefois sur vos disciples, en fit des hommes nouveaux, les vainqueurs du monde et les témoins de la vérité : anéantissez en nous cet esprit du monde, cet esprit de dissipation, d'immortification, de complaisance et de lâcheté, qui ferme depuis si longtemps dans nos cœurs l'entrée à votre esprit divin : renouvelez en ce jour nos désirs, nos affections, nos sentiments, nos pensées. Venez, Esprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde misérable qui nous déplaît et auquel nous n'avons pas la force d'oser déplaire ; et

après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire et de votre vérité. Ainsi soit-il.

## SERMON VII.

### *Pour la fête de l'Assomption de la sainte Vierge.*

#### SUR LES CONSOLATIONS ET LA GLOIRE DE LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie. (*Cant.*, I, 6.)

*O vous qui êtes le bien-aimé de mon âme, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels.*

Tel est le langage de l'âme fidèle sur la terre. Eloignée de son époux, que les nuages de la mortalité lui dérobent encore ; ne trouvant rien ici-bas qui puisse consoler son amour de cet éloignement, que l'espérance de le voir bientôt finir ; soupirant sans cesse après cet heureux moment, qui doit lui ouvrir les cieux, et lui montrer l'époux immortel qu'elle aime; et faisant de la durée et des amertumes de son exil, l'exercice de son amour, et tout le mérite de la foi et de la patience : *O vous*, s'écrie-t-elle sans cesse, *qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels.*

Mais comme les illusions des sens mêlent toujours à la foi des âmes les plus pures mille attachements inévitables, qui partagent ici-bas leur amour; qui ralentissent en elles le désir des biens éternels; et qui font, selon l'Apôtre, qu'elles voudraient bien à la vérité être revêtues de l'immortalité, mais sans être dépouillées de la mortalité qu'elles aiment encore : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri* (II *Cor*, V, 4), on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie et de toutes les créatures ; cette tristesse sur la longueur de cet exil ; cette joie et ce tressaillement à la vue de la mort, et de l'heureuse délivrance, n'ont été parfaits que dans Marie ; et qu'elle seule, en ce jour consacré par l'Eglise à sa sortie de la terre, et à son exaltation dans le ciel, a droit, comme la véritable épouse, de tenir ce langage d'amour : *O vous qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels.*

En effet, les amertumes et les abaissements de sa vie mortelle trouvent aujourd'hui dans sa mort, et dans son heureuse Assomption, leur consolation et leur gloire. A l'exemple de son cher Fils, la terre avait été pour elle un lieu d'opprobres et de souffrances. Fille de douleur; dégradée de tous ses titres; inconnue dans tous ses dons, confondue avec les autres mères de Juda; il était juste enfin que la gloire de son Fils fût réparée en sa personne; et que toujours semblable à lui, les merveilles de sa mort corrigeassent l'obscurité de sa vie.

Ce sont donc les consolations et la gloire de la mort de Marie que nous allons développer aujourd'hui, et qui renferment tout le mystère que l'Eglise propose à la piété des fidèles. Les consolations de sa mort, qui compensent les amertumes intérieures dont son âme sainte avait toujours été affligée durant sa vie; la gloire de sa mort, qui répare les humiliations qui l'avaient toujours accompagnée sur la terre : voilà tout le sujet de ce discours. Nous avons besoin de son entremise pour obtenir les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

On peut dire que Marie avait éprouvé trois sortes d'amertume durant le cours de sa vie mortelle ; et que ç'avaient été là comme les trois traits qui avaient percé son cœur, et consommé le sacrifice de ses douleurs et de ses peines : une amertume de délaissement, une amertume de zèle, et une amertume de désir. Or à ces trois amertumes répondent trois consolations à sa mort, qui vont nous développer la première circonstance de ce mystère : une consolation de force et de courage ; une consolation de paix et de joie ; une consolation de possession et de jouissance. Entrons dans le détail, et m'honorez de votre attention.

J'appelle en premier lieu l'amertume de délaissement que Marie avait éprouvée, l'indifférence et les rigueurs apparentes dont Jésus-Christ avait toujours semblé payer sa tendresse et ses plus saints empressements. Nous ne voyons nulle part qu'il la distingue par les égards et les tendres attentions, que semblait demander l'autorité qu'elle avait sur lui, et l'amour qu'il avait pour elle. Caché dans le temple à l'âge de douze ans, il paraît blâmer l'inquiétude où l'avait jetée la crainte de l'avoir perdu; et loin d'être touché des alarmes et des empressements de son amour, il ne lui parle que du Père qu'il a dans le ciel, comme s'il avait oublié qu'il eût une mère sur la terre. Aux noces de Cana, de peur, ce semble, que Marie ne partageât avec lui dans l'esprit des conviés la gloire du prodige qu'il allait opérer, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle, et que c'est à son Père seul à lui marquer les temps et les moments où il doit se manifester par des miracles, comme c'est de lui seul qu'il tient la puissance de les opérer. Si les femmes de Jérusalem appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté, il semble ravir à Marie une louange que l'ange lui-même lui avait donnée, et leur annonce qu'il n'y a d'heureux sur la terre que ceux qui observent la loi de Dieu. Si dans une autre occasion on le fait souvenir que sa mère et ses frères l'attendent avec impatience, il répond qu'il ne reconnaît pour sa mère et pour ses frères, que ceux qui font la volonté de son Père qui est dans le ciel. Enfin partout elle paraît oubliée ; et toutes les fois que les évangélistes nous en parlent dans l'histoire de son Fils, c'est pour nous rapporter quelque rigueur apparente de Jésus-Christ envers elle.

Telle avait été la conduite de Dieu sur cette sainte fille de Juda. Toujours éprouvée par des délaissements et par des rigueurs de la part de Jésus-Christ; toujours conduite par des voies

dures et rigoureuses, elle devait servir de modèle et de consolation aux âmes que Dieu éprouve, auxquelles il ne fait jamais sentir un seul trait de consolation dans l'observance de ses commandements, et qu'il livre à tous les dégoûts et à toutes les sécheresses d'une vertu triste et amère. Elle devait leur apprendre que cette voie de délaissement, si pénible au goût des sens et de la nature, a son mérite et ses avantages aux yeux de la foi; que c'est d'ordinaire la voie des âmes pures et parfaites; que les goûts sensibles sont souvent les appuis de la faiblesse plutôt que les fruits de la vertu; que la foi seule des promesses doit soutenir l'âme fidèle; que suivre Jésus-Christ par le seul attrait des consolations attachées à son joug, c'est courir après soi-même; que le caractère de la foi est d'attendre, de soupirer et de souffrir; que le temps de la vie présente est le temps des privations et non des consolations; que le Seigneur est ici-bas un Dieu caché, et que plus il veut s'unir une âme par une foi vive et fervente, plus il la prive de ces consolations humaines pour lui rendre cet exil encore plus insupportable, pour rallumer chaque jour en elle le désir de cette partie immortelle où, pleins du Dieu qui nous rendra heureux, nos cœurs ne pourront plus goûter que ce bien inestimable, et où la vérité vue à découvert, paraîtra toujours aimable parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est.

Et en effet, l'état de la foi où nous vivons ne consiste pas seulement dans la soumission de l'esprit à des vérités qui ne nous sont pas encore montrées par des lumières claires et évidentes, mais encore par l'adhérence du cœur à des biens invisibles et éternels dont la beauté ne se fait pas encore sentir à nous par des goûts et des plaisirs sensibles. La foi renferme donc deux privations essentielles : une privation de lumière et une privation de plaisir; il faut pouvoir croire ce qu'on ne voit pas, et aimer pour ainsi dire ce qu'on ne sent pas encore. C'est l'état de la patrie de voir toujours la vérité et de sentir toujours qu'elle est aimable, mais il faut mériter cet état heureux en sacrifiant sans cesse nos propres lumières aux lumières et aux vérités que nous ne voyons pas, et les plaisirs sensibles qui nous environnent aux plaisirs invisibles et seuls dignes du cœur, que nous ne sentons pas encore.

Ce n'est pas que le Seigneur n'avance quelquefois à des âmes justes et privilégiées ces dons ineffables qui leur sont préparés dans le ciel. Il en est qu'il favorise de lumières extraordinaires, et auxquelles il révèle, comme à saint Paul, des secrets et des mystères qu'il n'est pas presque permis à l'homme de publier. Il en est d'autres sur lesquelles il verse abondamment ces plaisirs secrets et indicibles, que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés et qui, ne pouvant porter la plénitude du Dieu de toute consolation qui les remplit, sont obligées de lui demander qu'il suspende l'abondance de ses dons ou qu'il les modère. Mais ces faveurs sortent de la voie commune de la foi; l'illusion même y est à craindre : notre siècle et les siècles passés en ont fourni de tristes exemples. Les singularités de la piété dégénèrent souvent en fanatisme. Tout esprit ne vient pas de Dieu; souvent ces lumières extraordinaires qu'on croit venir du ciel sont des lueurs trompeuses qu'une imagination échauffée et séduite produit, et qu'une vanité secrète consacre, et les Priscilles nous ont instruits à nous défier d'une voie qui, sous prétexte de nous mener à la perfection, nous conduit dans le précipice; souvent ces goûts sensibles et abondants qu'on croit être le fruit de la grâce, sont des sentiments humains qu'une tendresse naturelle excite, et qui flattent la cupidité sans corriger la vertu, et tandis qu'on se croit plein de Dieu, on n'est rempli que de soi-même. La voie des privations est toujours la plus sûre parce qu'elle est la plus conforme à l'état ordinaire de la foi. Ainsi, loin de se décourager des dégoûts qu'on éprouve dans les voies de Dieu, et de se persuader que nos hommages ne lui plaisent pas parce que nous n'y trouvons aucun plaisir nous-mêmes, il y a bien plus de lieu de présumer que plus les devoirs que nous lui rendons nous coûtent, plus ils ont de mérite à ses yeux, et que les mêmes dégoûts qui font la peine et la tristesse de notre vertu, en font en même temps la sûreté et l'excellence.

Voilà les délaissements que Marie avait éprouvés sur la terre. Il était donc juste que la présence visible de Jésus-Christ fût la première consolation de sa mort, qu'il fût le spectateur de ce dernier combat, qu'il vînt la soutenir dans cette dernière heure, qu'elle fît entre ses bras le sacrifice de sa vie; qu'il fût lui-même son Ange consolateur, et qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à cette âme impatiente d'être réunie à lui, qu'il avait paru presque toujours se refuser et se cacher pour ainsi dire à elle sur la terre.

La seconde amertume que je remarque dans la vie de la sainte Vierge est une amertume de zèle. Avec quelle douleur voyait-elle l'inutilité des prodiges, des instructions et de tout le ministère de Jésus-Christ dans la Judée! Les piéges que les scribes et les pharisiens dressaient à son innocence, la défection même de ses disciples, sa mort cruelle et ignominieuse, l'ingratitude et l'endurcissement d'un peuple qui le rejetait, toutes les promesses faites à leurs pères, tous les soins que le Seigneur avait pris autrefois de Jérusalem, terminés par sa réprobation et par sa perte. Le malheur de ses frères selon la chair faisait son occupation la plus triste et la plus ordinaire; elle offrait sans cesse pour eux les vertus de leurs ancêtres, des Abraham, des David, des prophètes, pour apaiser la colère de Dieu et adoucir, par la mémoire de ces hommes fidèles, les crimes de leurs descendants. Aussi, dans l'Evangile, on nous la représente partout recueillie, occupée des malheurs de Jérusalem et des desseins de colère que le

Seigneur allait faire éclater sur cette ville infidèle.

Il fallait qu'elle apprît aux âmes justes, et à celles surtout qu'un saint asile met à couvert des périls du monde, à s'occuper souvent, aux pieds des autels, des maux et des besoins de l'Eglise, à gémir sur les scandales qui la déshonorent; à solliciter les grâces du ciel pour leurs frères selon la chair, que le torrent des plaisirs et des tentations humaines emportent, et qui vivent dans un oubli entier des choses du ciel.

Ce fut un des principaux motifs qui détermina le saint fondateur des vierges (19) ferventes qui m'écoutent, à élever ces pieux asiles, où elles répandent aujourd'hui avec tant d'édification sur toute l'Eglise la bonne odeur de Jésus-Christ. Il voulut assembler sous les mêmes lois de la charité et du dépouillement religieux des âmes innocentes, qui, cachées dans le secret du sanctuaire, pussent gémir comme la colombe, sur les maux qui affligent l'Eglise; demander tous les jours au Seigneur des pasteurs vigilants pour la conduire, des docteurs éclairés pour la défendre, des prêtres irrépréhensibles et zélés pour l'édifier, des princes religieux pour la protéger et pour l'étendre; demander l'extinction des schismes et des erreurs, le triomphe de la vérité, la cessation des contentions et des troubles, l'établissement de la paix et de la charité; demander des lumières et des secours puissants pour les ministres de la parole qui sont chargés de l'œuvre de Dieu et qui travaillent à rappeler les pécheurs de leurs voies égarées; enfin, être auprès du Seigneur comme les médiatrices continuelles des fidèles, les ressources des maux de l'Eglise, les victimes des péchés d'autrui; et dans les larmes et les privations de leur retraite, prendre sur elles-mêmes les iniquités de leurs frères. C'est ce zèle de la gloire de Dieu, du progrès de la foi et de la piété; ce désir de la conversion des pécheurs et de l'accroissement du règne de Jésus-Christ sur la terre qui est comme l'âme et le caractère particulier de ce saint institut. D'autres se dévouent aux saintes rigueurs et aux macérations continuelles de la pénitence, ici on se consacre aux gémissements de la prière et aux saintes amertumes du zèle et de la charité.

Et voilà cette amertume de zèle et de douleur qui avait toujours occupé le cœur de Marie dans tous les états de sa vie mortelle. Elle ne comptait pour rien sa propre gloire, son élévation de grâce, de lumière et de dignité, tandis qu'elle voyait le nom de son Fils blasphémé par son propre peuple, son ministère rejeté, ses prodiges soupçonnés d'imposture, ses disciples persécutés et Israël périr sans ressource. Car l'amour, lorsqu'il est parfait, est moins touché de ses propres intérêts que des intérêts de l'objet qu'il aime. Vous reconnaissez à ces traits, Vierges saintes, la foi et le zèle ardent de la pieuse princesse (20) qui vous anime ici par ses exemples : l'égarement et l'incrédulité de ses peuples la touche plus que leur révolte et leur défection, et elle gémit bien plus sur la perte de leur foi, que sur celle de sa couronne.

Il fallait donc que ce zèle d'amertume et de douleur qui avait rempli tout le cours de la vie de Marie, se changeât à sa mort en une consolation de paix et d'allégresse. C'est alors que les nuages de sa mortalité étant déjà dissipés, et son âme sainte entrant déjà dans la lumière inaccessible des conseils de Dieu, elle voit à découvert les raisons profondes et adorables de la sagesse divine sur les événements de sa vie qui avaient tant contristé son zèle et sa tendresse. Elle voit l'utilité qui devait revenir aux hommes des opprobres de son Fils et de l'endurcissement des Juifs; les grands avantages que l'Eglise allait retirer de leur haine envers Jésus-Christ; ce nombre infini de martyrs qui rendront gloire à Dieu par leurs tourments et par leur patience; cette multitude de fidèles qui remplacera abondamment la Jérusalem incrédule et qui croîtra du sang même des martyrs; les tyrans désarmés par la faiblesse de l'Evangile; les césars convertis par l'opprobre de Jésus-Christ; les philosophes ramenés par la folie de la croix; la pompe et la magnificence de l'Eglise succéder à l'obscurité de ces tristes commencements; la gloire de son Fils rejaillir sur elle-même et son culte devenir une des plus consolantes ressources de la piété des fidèles.

C'est ainsi qu'une âme juste au lit de la mort découvrira avec consolation toutes les raisons de la sagesse divine dans les divers événements de sa vie; c'est alors qu'elle commencera à voir les rapports secrets que ces disgrâces, ces afflictions, ces situations désagréables où elle avait presque toujours vécu, avaient avec sa sanctification éternelle. C'est alors que l'ordre des desseins éternels sur elle lui étant d'avance manifesté, elle verra que tout avait ses raisons et ses utilités dans les voies par où la main de Dieu l'avait conduite; que tout à son insu coopérait à son salut; que les contradictions mêmes qu'on suscitait à sa piété, étaient des miséricordes de Dieu sur elle; que la malice et la perfidie qu'elle avait éprouvées de la part de ceux mêmes qui lui devaient une inviolable fidélité, n'étaient qu'un moyen dont Dieu se servait pour purifier sa foi; que ces événements tristes, et qui en renversant sa fortune, paraissaient en même temps si funestes à la religion, n'étaient que des voies sûres et secrètes, par où Dieu voulait la sanctifier, et que la justice de Dieu sacrifiait des peuples et des royaumes entiers qu'il livrait à un esprit d'erreur et de révolte, qu'elle les sacrifiait, dis-je, à sa sûreté et à sa sanctification particulière. Elle verra que la propagation du schisme et de

(19) Les religieuses de la Visitation de Chaillot, où était la reine d'Angleterre.
(20) La reine d'Angleterre.

l'erreur, qui avait si fort contristé son zèle et sa piété, servait à fortifier dans la foi un petit nombre d'âmes justes qui vivaient au milieu de la contagion sans en être infectées; que les maux de l'Eglise, dont elle gémissait, contribuaient à sa gloire et à son triomphe; et qu'enfin, en n'exauçant pas les désirs de son cœur, le Seigneur les accomplissait d'une manière plus glorieuse à la foi et plus utile à son salut.

Hélas! mes frères, on regarde présentement l'obscurité où vivent les âmes justes, leur éloignement du monde, de ses intrigues, de ses espérances, de tout ce qui réveille les passions humaines, on le regarde comme une vie rampante, inutile, oiseuse; on regarde les œuvres de miséricorde et les saintes agitations dont elles se font des affaires sérieuses comme de pieuses inquiétudes que la vivacité ou la simplicité de leur zèle consacre. Mais dans ce dernier moment tout ce que nous aurons fait de plus éclatant pour le monde nous paraîtra insensé et puéril; ces actions célèbres que les hommes avaient si fort admirées; ces entreprises conduites avec tant de secret et de sagesse; ces victoires, ces succès, ces talents éminents qui nous feront jouer un si grand rôle dans nos histoires, tout cela nous ne le regarderons alors que comme des scènes puériles et des amusements d'enfant. Toute notre vie nous paraîtra une enfance continuelle : tout ce que nous avons souffert pour le monde; ces soins pour acquérir une vaine réputation; ces efforts pour parvenir, ces complaisances et ces assujettissements qui avaient tant coûté à notre fierté; ces attentions pour des maîtres, qui en avaient si peu pour nous: de toutes ces peines il ne nous en restera que le regret inutile de les avoir perdues. Nous verrons que tous nos désirs et tous nos soins n'avaient pour objet que des fantômes; que nous courions comme des insensés après une fumée qui s'évanouit, et que l'accomplissement même de nos désirs aurait été la plus terrible de nos infortunes. Nous nous dirons alors à nous-mêmes : Fallait-il tant s'agiter pour ne rien faire? Hélas! fallait-il mener une vie si laborieuse pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompé, et ressembler à ceux qui se sont fatigués en suivant une fausse route, et qui ne se ravisent enfin que lorsque les forces leur manquent, et qu'il n'est plus temps d'en chercher une nouvelle? Que ne placions-nous mieux nos soins et nos peines! Les faveurs de la terre se sont éloignées de nous à mesure que nous courions après elles; les faveurs du ciel, les biens éternels, il suffisait de les désirer pour les obtenir.

Aussi la dernière amertume de la vie de Marie sur la terre avait été une amertume de désir. Depuis surtout que son cher Fils eut quitté la terre, tous les désirs de son cœur le suivirent dans le séjour de l'immortalité : elle ne regarda plus cette vie mortelle que comme un long et triste exil : séparée de l'objet unique de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le ciel. Ainsi, étrangère sur la terre, cachée aux yeux des hommes, inconnue au monde, elle disait sans cesse comme l'Epouse : *O vous, le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels.* Sans cesse, comme le Prophète, elle se plaignait de la durée de son pèlerinage; sans cesse elle disait comme lui : *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle? Quand paraîtrai-je devant la face de mon Seigneur?* (*Psal.* XLI, 3.) Morte à toutes les créatures, plus unie à son Fils par les efforts vifs et continuels d'un cœur qui s'élevait sans cesse vers le ciel, qu'attachée à la terre par les faibles liens qui l'y retenaient encore; déchirée, pour ainsi dire, et par le mouvement rapide qui portait sans cesse son âme vers son Seigneur, et par le poids d'un corps terrestre qui l'arrêtait encore ici-bas, elle mourait tous les jours d'amour et de tristesse, et la véhémence de ses désirs, qui faisait la plus parfaite de ses vertus, faisait aussi la plus vive de ses amertumes.

Nous ne sentons pas jusqu'où peut aller l'excès de cette peine, nous que mille liens attachent encore à la terre; nous qui tenons encore à tout ce qui nous environne, au monde, à nos biens, à nos proches, à nos amis, à nos dignités, à notre fortune, à nous-mêmes. Nous ne sentons pas ce que souffre une âme qui n'aime plus rien ici-bas, qui ne vit plus que pour son Dieu, et qui est obligée de vivre loin de lui dans ce lieu de larmes et de tentations, sans cesse exposée à le perdre et jamais sûre de le posséder. Nos dégoûts de la vie sont des dégoûts de nos passions; sont des inquiétudes secrètes de nos crimes; sont des mécontentements d'un monde qui nous a trompés; sont un rassasiement de toutes les créatures dont nous avons abusé; sont des recherches de nous-mêmes. Nous sommes fâchés de ne rien trouver ici-bas qui puisse nous rendre heureux, et nous voudrions, parmi les objets sensibles qui nous environnent, en rencontrer quelqu'un où notre cœur pût reposer, et qui fût capable de le fixer et de le satisfaire.

Parmi les âmes mêmes consacrées au Seigneur, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil et l'éloignement où nous vivons de Dieu. On sent la durée de la croix qu'il faut porter pour être disciple de Jésus-Christ; on sent la tristesse et les amertumes de la vertu, mais on ne sent pas la privation des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment; on ne sent pas les ténèbres d'une raison déchue de sa dignité, tout enveloppée dans les sens, et qui ne voit plus que confusément les lumières éternelles de la vérité, en quoi consistaient toute sa félicité et toute son excellence; on ne sent pas la faiblesse et l'impuissance d'une volonté née pour jouir de Dieu, et qui a besoin de se faire une violence continuelle pour se défendre de l'amour injuste des

créatures et pour aimer l'Être suprême; on ne sent pas, en un mot, cette contrariété de désirs entre la loi des membres et la loi de l'esprit, qui rend la servitude du corps si humiliante et si insupportable à l'âme fidèle. Ces grandes sources des larmes et de la tristesse des saints sur la terre, et qui forment proprement l'état et la vie de la foi, n'entrent pour rien dans notre piété, et la raison en est, qu'avec le nom et les apparences de la vertu, nos cœurs sont encore sur la terre. Mille attentions étrangères nous occupent encore; mille attachements frivoles partagent, affaiblissent encore l'amour que nous devons à Dieu; mille erreurs qui naissent de la faiblesse de notre foi, nous font perdre de vue les vérités éternelles. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que souvent la charité étouffée par cette multitude d'amours injustes, le désir des biens éternels absolument éteint, parmi tant d'objets sensibles qui nous occupent et qui nous attachent, nous perdons la grâce à notre insu. Nous sommes morts devant Dieu, que nous nous croyons encore vivants, et sans que nous sachions par quel endroit la mort est entrée dans notre âme.

Mais l'âme sainte de Marie ne trouvait plus rien en elle qui ne vînt de la grâce : plus de désirs que pour le ciel, plus de mouvement que pour son Dieu, plus de joie que dans l'espérance de voir son bien-aimé. Cette âme pure, dont le cœur n'était pas répandu comme le nôtre sur mille objets vains et injustes, et toute recueillie dans la charité, sentait toute la désolation qu'inspire un amour violent lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime. Aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse, le but de tous ses désirs. Elle retrouve ce qu'elle avait comme perdu, elle va rejoindre ce cher Fils que la malice des hommes ou plutôt les ordres rigoureux de son Père avaient séparé d'elle. Mais ce n'est pas seulement son cœur qui va se réunir à ce qu'elle aime; son amour n'a plus rien à désirer; on rend sa félicité entière et accomplie. On ne laisse pas attendre à son corps la rédemption parfaite sous l'empire de la mort; on lui avance ce moment heureux de délivrance qui n'est marqué pour les élus qu'au jour de la révélation, et elle va voir dans sa chair son Sauveur qui en était le chaste fruit. Quelles furent alors les consolations ineffables de cette union si longtemps désirée! et qui pourrait exprimer ici les transports du cœur de Marie à la vue de son Fils glorieux et immortel, adoré des anges et des saints, et lui découvrant les richesses incompréhensibles de sa divinité et de sa gloire? Mais ce sont là des secrets que l'œil n'a jamais vus et que le langage de l'homme ne saurait faire comprendre.

Ce qui nous regarde, mes frères, c'est que la mort n'a rien que de consolant pour une âme juste. Elle ne la sépare que de ce qu'elle n'avait jamais aimé; d'un monde qu'elle avait trouvé plein d'ennuis et de piéges; d'une terre où elle avait toujours vécu comme étrangère; d'un corps qu'elle avait toujours haï, combattu, crucifié, et qui avait été la matière de toutes ses tentations et la source de toutes ses peines; de toutes les créatures qui, en soulageant ses besoins, les multipliaient et aggravaient sa servitude. Elle s'applaudit d'avoir méprisé des biens qui vont lui échapper, de n'avoir pas mis sa confiance dans des hommes qui ne peuvent plus rien pour elle; de ne s'être pas bâti une cité permanente dans un monde qui va périr, et de n'avoir pris des mesures que pour une autre vie où les conditions ne changeront plus. Elle touche enfin à ce moment heureux qui va la rendre à son Seigneur en qui seul elle avait toujours mis toute sa confiance, à ce moment qui va finir une vie triste, mortifiée, périlleuse, lugubre, et commencer le jour serein de l'éternité.

Oui, mes frères, le véritable secret de trouver la mort douce et consolante, c'est de se détacher par avance de tout ce qu'elle nous enlèvera, c'est de mourir chaque jour à quelqu'un de ces attachements si chers qu'elle rompra, c'est de s'accoutumer à vivre seul avec Dieu au milieu de toutes les créatures qui nous environnent, puisque la mort n'est que la solitude éternelle de l'âme avec Dieu. Le pécheur meurt bien plus, pour ainsi dire, que le juste : il meurt à tout ce qui l'environne, parce qu'il tenait à tout. Autant de liens qu'il faut rompre, autant de morts particulières qu'il endure : il meurt à son corps qu'il avait toujours idolâtré, il meurt à ses biens et à ses places qui avaient fait l'unique objet de ses soins et de ses désirs, il meurt à ses plaisirs dont il était l'esclave, à ses espérances sur lesquelles il s'appuyait, à ses édifices superbes au milieu desquels il croyait s'être fait une demeure éternelle, à toutes les créatures presque qui servaient toutes à ses passions. Quel déchirement quand il faut rompre tout à la fois tous ces liens injustes qui l'attachent encore à la terre! Il souffre mille morts dans une seule; toutes ces séparations portent chacune leur mort particulière dans son âme, et le prophète a raison de dire que la mort du pécheur est la plus douloureuse et la plus amère de toutes.

Heureuse donc l'âme qui, comme Marie, morte à tout depuis longtemps, n'éprouve alors de nouveau que le plaisir de n'avoir plus rien à sacrifier à l'époux céleste et qui, habitant déjà par le cœur dans le ciel, ne laisse sur la terre que les exemples d'une vie sainte et le souvenir d'une mort précieuse. Mais si la mort de Marie fut toute remplie de consolations qui la dédommagèrent des amertumes qu'elle avait éprouvées durant sa vie, elle fut aussi accompagnée d'une gloire qui répara les abaissements qu'elle avait soufferts sur la terre.

SECONDE PARTIE.

Plus le Seigneur veut élever une âme à un degré sublime de grâce, de lumière et de dignité, plus il l'abaisse et l'avilit aux

yeux des hommes, et, comme s'il était jaloux que ses serviteurs brillassent d'un autre éclat que du sien, il est, ce semble, attentif à les dépouiller de cette grandeur que le monde donne, pour les rendre plus dignes de cette grandeur véritable qui est le fruit tout seul de la justice et de la sainteté.

Les abaissements de Marie sur la terre sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparaient la plus haute élévation où la simple créature puisse atteindre, les voies par où elle y est conduite sont des voies d'humiliation et d'obscurité. Or je remarque trois sortes d'abaissement dans la vie de la sainte Vierge : un abaissement de privation, un abaissement de dépendance et un abaissement de confusion et de mépris ; et je dis que son Assomption dans le ciel lui rend aujourd'hui une triple gloire proportionnée aux abaissements de sa vie mortelle; une gloire d'élévation et d'excellence, une gloire de puissance et d'autorité, une gloire de vénération et d'hommage. Continuez à m'honorer de votre attention.

Plus on considère la vie de la sainte Vierge sur la terre, plus on y découvre une suite non-interrompue de privations tristes et humiliantes : première sorte d'abaissement. Aucune créature n'avait jusque-là reçu du ciel des titres plus augustes et plus sublimes que cette sainte fille de Juda. Elle était née du sang de David; le privilége de sa grâce avait prévenu même celui de sa naissance ; elle était vierge dans sa fécondité; enfin l'auguste qualité de Mère de Dieu rehaussait en elle tous les autres titres qu'elle tenait de la naissance et de la grâce, et cependant aucun de ces titres pompeux n'a paru en elle tandis qu'elle a vécu sur la terre. Sa naissance fut toujours obscurcie par la médiocrité de sa fortune; l'excellence de sa grâce fut toujours cachée sous une vie simple et commune; l'élévation de sa dignité et le titre auguste de Mère de Dieu fut comme démenti par la ressemblance de l'homme que son Fils avait prise; la Judée la regarda simplement comme la mère de Jésus de Nazareth; rien ne la distingue des autres mères de Juda. Elle laisse les hommes dans l'ignorance des grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle; elle ne s'empresse pas de les détromper et de découvrir les merveilles de Dieu; elle souffre la privation de tout ce qu'elle est de grand; c'est-à-dire, de la plus grande gloire qui puisse être communiquée à une pure créature; elle porte ce dépouillement avec joie; il ne lui échappe rien, pas un mot, pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité, et ravie de vivre dans cette privation, elle souhaite seulement que la gloire de son Fils soit connue et son royaume établi sur la terre.

C'est ainsi que par des privations continuelles, la sagesse de Dieu préparait cette âme céleste à la gloire où elle est en ce jour élevée. Tout son soin avait été de se cacher aux yeux des hommes et de se confondre avec les autres mères d'Israël ; et il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort et de la distinguer par un privilége singulier et qui devait rendre témoignage dans tous les siècles à son auguste qualité de Mère de Dieu. Son corps pur et sacré, comme celui de son Fils, ne voit pas la corruption; la vertu du Père la délivre d'entre les morts ; les cieux s'ouvrent pour la recevoir, comme Jésus-Christ, triomphante et glorieuse; elle sort du tombeau environnée de lumière, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son Fils, avec la même chair qu'elle lui avait fournie pour ouvrir le ciel à tous les hommes; elle est placée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances. C'est cette arche d'Israël, dit le saint évêque de Genève, qui après avoir été quelque temps sous des tentes dans le désert, c'est-à-dire, dans un état obscur et peu digne d'elle, est introduite avec pompe et avec éclat par le véritable David dans la Jérusalem céleste.

Il semble en effet que Jésus-Christ n'aurait pas ressuscité tout entier et qu'une partie de sa chair adorable aurait été assujettie en sa sainte mère à la corruption, si Marie n'eût participé au privilége de sa résurrection glorieuse. Etait-il convenable qu'on laissât sous l'empire de la mort la mère de celui qui était la résurrection et la vie? Etait-il juste qu'une chair de laquelle avait été formée la victime qui venait d'ouvrir le ciel aux hommes, n'y fût pas d'abord elle-même introduite? qu'un corps qu'elle avait préservé par une grâce singulière des souillures inévitables aux enfants d'Adam participât à leur malédiction et devînt la proie des vers et de la pourriture? qu'un corps qui avait été sur la terre le sanctuaire vivant du Verbe fait chair, ne fût pas d'abord reçu lui-même dans le sanctuaire éternel? Et c'est pour honorer cette mort et cette résurrection miraculeuse et satisfaire à la piété des fidèles, que l'Eglise a depuis longtemps institué la fête qui nous assemble. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservait aux privations humiliantes de la vie de Marie. C'est en souffrant avec joie que les hommes aient ignoré jusqu'à sa mort tout ce que la grâce avait opéré en elle de grand, que le Seigneur le fait éclater par un privilége qu'une tradition sainte a rendu vénérable à toute l'Eglise, et que la piété de nos pères a fait passer jusqu'à nous comme le gage immortel de leur zèle et de leur respect pour Marie.

Pour nous, mes frères, loin de souffrir avec joie les privations qui nous humilient et qui laissent ignorer aux hommes ce que nous sommes, hélas ! tout notre soin est de nous montrer; toute notre vie est une étude de vanité qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer et plaire. Lors même que touchés de Dieu et revenus de nos égarements nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve en

core le souvenir des talents malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par là tous les jours notre sacrifice; qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en secret au-dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu; comme si, plus nous paraissions nés pour le monde et pour les plaisirs, plus il n'avait pas fallu que la grâce qui nous en a dégoûté, fût forte et abondante; comme si les miséricordes du Seigneur sur nous pouvaient devenir le titre de notre ingratitude et nous faire oublier nos misères. Ainsi, ce qui a été l'occasion de nos chutes et de nos malheurs, devient souvent dans la piété même, le motif de notre vanité déplorable; ce qui devrait nous rendre plus méprisables à nos yeux, ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour nos frères. Ainsi nous voulons participer en même temps à la gloire du monde et à la gloire de la vertu; nous voulons qu'on loue en nous et les merveilles de la grâce et les talents de la vanité; et loin de cacher, comme Marie, aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

Oui, mes frères, rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure, nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talents, nos vertus, notre rang et notre naissance; et jusque dans ces asiles saints où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde et de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main tout ce vain étalage qu'on avait semblé sacrifier de l'autre. On étale encore, sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde et de la naissance; on remonte encore sur une vaine boue qu'on avait foulée aux pieds; on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les distinctions qu'on avait méprisées dans le monde, et dans le sanctuaire même de l'époux on se fait valoir par d'autres titres que par le titre sublime de son épouse.

Mais s'il est rare de porter avec foi cet abaissement de privation dont Marie nous donne l'exemple, il l'est encore plus de soutenir avec courage l'abaissement de dépendance où elle vécut toujours. Toujours soumise sur la terre et dans tous les états de sa vie mortelle, elle avait toujours respecté cette voie de dépendance, comme celle par où la grâce voulait la conduire; tantôt vivant dans une soumission entière aux volontés de Joseph, tantôt attachée aux ordres et à la destinée de son Fils, tantôt confiée au disciple bien-aimé et le regardant comme le maître de ses actions et l'arbitre de sa conduite; tantôt enfin paraissant à la suite des disciples, après la mort de Jésus-Christ, comme une des autres femmes fidèles; ne paraissant entrer en rien; ne s'attribuant rien; ne voulant pas partager avec les apôtres le gouvernement de l'Eglise naissante; se soumettant à leurs lois et à leur autorité; n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée; tout s'y passant sans qu'il soit fait aucune mention d'elle; sans qu'elle affectât aucune autorité, et se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en était la protectrice et la mère. Oui, Marie comblée de tous les dons et de toutes les lumières; revêtue de la dignité la plus éminente à laquelle une pure créature ait jamais pu prétendre; le plus ferme appui sur la terre depuis la mort de son Fils, de l'Eglise naissante, en laisse tout le soin aux apôtres et ne se réserve que la gloire de se soumettre la première à leurs décisions. Quelle leçon pour réprimer l'orgueil et l'inquiétude des fidèles, qui, sans participer à l'éminence de ses dons et de ses lumières, ne peuvent imiter sa soumission et sa dépendance!

Pour nous, mes frères, ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coûte: cette soumission ne blesse, ni notre orgueil, ni nos penchants, ni notre ambition, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous, c'est de porter le poids d'une autorité qui paraît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons; nous nous vengeons de leur élévation par nos censures; notre orgueil forcé de leur obéir, se console en les méprisant; leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts, et il est rare que nos supérieurs et nos maîtres aient sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Aussi, le second caractère de gloire à laquelle Marie est aujourd'hui élevée, opposé à ce caractère de dépendance qu'elle avait tant aimé, est une gloire d'autorité et d'empire. Elle reprend aujourd'hui dans le ciel, à la droite de son Fils, cette puissance qu'elle n'avait pas voulu exercer sur la terre; elle rentre dans tous ses droits; elle est établie sous Jésus-Christ la médiatrice des fidèles, le canal des grâces, l'espérance et le soutien de l'Eglise, l'asile des pécheurs, la protectrice des justes, la ressource des peuples et des empires, la Reine du ciel et de la terre. Oui, mes frères, la puissance de Marie n'a point d'autres bornes que celles de l'amour de son Fils pour elle. Il partage, pour ainsi dire, avec elle son autorité, il la rend la distributrice de ses grâces, il veut que nous nous adressions à elle si nous voulons tout obtenir de lui; et rien n'est plus éloigné de l'esprit de la foi que de croire honorer la puissance de Jésus-Christ en diminuant celle de sa sainte mère. C'est lui que nous honorons en elle; ce sont ses dons que nous exaltons en exaltant les dons ineffables de Marie; c'est sa puissance que nous réclamons en réclamant celle de sa sainte mère; et elle et nous, nous

ne sommes ce que nous sommes que par lui; et notre confiance en elle ne prend sa source que par les merveilles que Jésus-Christ veut bien opérer par elle.

Ce n'est pas, mes frères, qu'il suffise de se mettre sous la protection de Marie et de lui rendre quelques hommages pour assurer son salut : le salut éternel est le prix de l'observance seule de la loi de Dieu. Quiconque aime le monde, quiconque se livre aux désirs de la chair, quiconque ne rompt point ses passions criminelles, il a beau se déclarer serviteur de Marie, elle ne le connaît pas; elle le regarde comme l'ennemi de son Fils; elle déteste la confiance qu'il met en elle comme injurieuse à la religion et surtout à la gloire de Jésus-Christ. Elle aide de son entremise les pécheurs qui veulent revenir de leurs égarements; mais elle sollicite elle-même la punition de ceux qui se font de son entremise une sécurité et une raison pour y persévérer.

Et certes, mes frères, si Jésus-Christ lui-même ne reconnaît pour sa mère et pour ses frères que ceux qui font la volonté du Père céleste, Marie reconnaîtrait elle-même pour ses enfants les trangresseurs de cette sainte volonté et les ennemis de la doctrine et de la croix de son Fils? Si Jésus-Christ, malgré les acclamations populaires des femmes de Juda, ne fait pas consister le bonheur de Marie dans l'honneur qu'elle a eu de le porter dans son chaste sein, mais dans sa fidélité à écouter la parole de vie et en observer les saintes maximes, nous nous croirions heureux, nous, en portant sur notre corps des marques consacrées au culte de Marie, sans avoir l'amour de Jésus-Christ et de sa vérité gravée dans notre cœur? Marie ne serait donc plus que la protectrice des passions que son Fils condamne? sa puissance renverserait donc l'œuvre de l'Evangile et ouvrirait aux hommes une autre voie de salut que celle que Jésus-Christ lui-même leur a frayée? quelle illusion, mes frères, de prendre dans le respect que l'Eglise nous inspire envers Marie, le motif de notre sécurité dans le crime, et de se persuader qu'il suffit de se confier en sa protection pour obtenir, après une vie toute de crimes et de passions, la grâce du repentir et du pardon à la mort! Eh! quoi, mes frères, notre confiance en Jésus-Christ lui-même, qui est l'auteur de la vie et du salut, serait vaine, si nous ne vivions pas comme ses disciples, et notre confiance en Marie serait plus puissante quoique nous marchions dans les voies du monde et des passions? Tous ceux qui diront à Jésus-Christ lui-même, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, et tous ceux qui diraient à Marie, Notre reine, notre refuge, notre espérance, seraient admis dans la gloire que Jésus-Christ n'a promise qu'aux observateurs de sa loi sainte? tous ceux mêmes qui ont publié la gloire de Jésus-Christ sur la terre, qui ont prophétisé en son nom, qui ont annoncé sa doctrine et agrandi son royaume, ne seront pas pour cela comptés parmi ces ouvriers fidèles qu'il couronne de la couronne de justice, si la sainteté de leurs mœurs n'a soutenu celle de leur ministère; et nous croirions que tous ceux qui ont publié la gloire de Marie, qui ont paru zélés pour son culte, qui en ont augmenté l'éclat et la magnificence et chargé peut-être ses autels de dons et d'offrandes, seraient comptés parmi ces serviteurs vigilants à qui la grâce de Dieu est promise, si l'innocence de leur vie et la pureté de leur cœur n'a sanctifié la pompe de ces hommages? Non, mes frères, l'Eglise a toujours regardé Marie comme le soutien de notre faiblesse et non comme l'asile de nos passions; comme la ressource de nos nécessités, et non comme la protectrice de nos crimes. Marie ne compte pour siens que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ : elle ne regarde dans les hommages qu'on lui rend que la pureté et la fidélité du cœur qui les lui offre, et n'aime dans ses serviteurs que l'innocence, la foi, la charité et toutes les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu. C'est ainsi que sa puissance et son autorité dans le ciel couronnent aujourd'hui l'abaissement de dépendance où elle avait toujours vécu sur la terre.

Enfin, le dernier abaissement de Marie pendant sa vie mortelle avait été un abaissement de mépris et de confusion. Soupçonnée par Joseph, elle avait porté dans le silence toute la honte d'un soupçon si humiliant et si triste. Elle adorait en secret les ordres du Seigneur sur elle, et sans découvrir à Joseph le mystère ineffable qui venait de s'opérer dans son sein, elle laissait à la sagesse du Très-Haut le soin de manifester l'innocence de sa servante. Elle unissait cette humiliation à celle que le Verbe fait chair commençait à éprouver dans ses chastes entrailles; elle se soumettait, comme lui, à porter quelque temps la ressemblance du péché, à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus et adorables de la sagesse divine et à se réjouir même par avance de l'utilité que Dieu saurait bien retirer pour l'accomplissement de ses desseins éternels, de son humiliation et de son opprobre.

Telle était la disposition de Marie, et voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération et d'hommage : dernier caractère. Tous les peuples et toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle; partout où la gloire de Jésus-Christ a trouvé des adorateurs, la sienne a trouvé des honneurs et des hommages. A peine eut-elle disparu de la terre que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux; ces siècles heureux et si honorables à la foi furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie, et il fallait bien que l'Eglise, encore naissante, rendît déjà des honneurs solennels à cette reine du ciel, puisqu'il s'éleva dès lors, parmi les fidèles, des hommes ignorants et superstitieux qui, frappés de l'éminence de sa gloire et

de sa dignité, changèrent la piété en superstition et en idolâtrie; lui offrirent des sacrifices, et lui rendirent des honneurs qui ne sont dus qu'à l'Eternel. Ainsi, à mesure que la foi se répandit, le culte de Marie s'établit sur la terre : à mesure que l'Eglise, favorisée par les césars, vit l'éclat et la magnificence accompagner la sainteté de ses mystères, les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux et plus solennels. En vain parurent alors des esprits inquiets et superbes, qui osèrent lui disputer l'auguste qualité de Mère de Dieu. Leurs blasphèmes ne servirent qu'à réveiller la piété des fidèles; de toutes parts s'élevèrent des autels et des temples magnifiques, consacrés sous sa protection et sous son nom à la gloire de son Fils : la religion des peuples opposa des monuments publics élevés à l'honneur de Marie, aux secrètes entreprises de ses ennemis; des conciles s'assemblèrent pour lui conserver ses droits augustes, et laisser à la postérité dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect et de celui de leurs pères envers Marie, et l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

Que dis-je, mes frères? les villes et les empires se mirent sous sa protection puissante; de saintes sociétés assemblées à son nom, et dévouées à son culte, s'élevèrent de toutes parts; les fléaux publics cessèrent par les vœux et les hommages qu'on lui adressa; nos villes et nos provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise le glaive qui les châtiait, et un de nos rois, dont la mémoire nous sera toujours chère, parce qu'il fut un roi juste et clément, fit pour immortaliser le souvenir d'un bienfait si signalé, un hommage public à cette reine des cieux de tout son royaume qu'elle venait de conserver et de délivrer de la plaie qui semblait annoncer sa désolation et sa ruine.

L'Angleterre elle-même, avant qu'un schisme infortuné en eût fait un royaume de trouble et d'erreur, se distingua par sa piété envers Marie; ses rois la regardèrent comme la protectrice de leurs Etats : ses plus saints évêques furent les défenseurs les plus zélés de son culte; c'est un dépôt sacré qu'ils avaient reçu de ces hommes apostoliques qui, sous les ordres du grand pontife saint Grégoire, vinrent établir dans cette île célèbre la foi de Jésus-Christ sur les ruines de l'idolâtrie. La science qui distingua bientôt cette Eglise florissante, loin de refroidir son zèle envers Marie le rendit plus fervent et plus solennel; sa piété augmenta avec ses lumières : l'orgueil et les passions seules ont détruit ce qu'une foi humble et éclairée avait d'abord édifié. Le Seigneur a retiré son esprit du milieu de cette Eglise infidèle; il l'a livrée à un esprit de mensonge et de révolte, mais ses châtiments ne sont jamais sans miséricorde. Il a voulu la punir; il ne veut pas l'abandonner et la perdre : il s'est encore réservé au milieu d'elle un petit nombre d'Israélites fidèles que la contagion générale n'a pas infectés, et qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal : cette sainte semence que la bonté de Dieu laisse encore au milieu de ces villes rebelles, fructifiera en son temps et les empêchera d'éprouver le même sort que Sodome et que Gomorrhe. Et encore, tous les jours une grande reine, plus illustre par les couronnes qu'elle a sacrifiées à la constance de sa foi, que par la naissance et les grandes qualités qui les avaient mises sur sa tête, trouve ici aux pieds de Marie la plus douce consolation de ses peines; lui offre sans cesse un royaume que l'hérésie a infecté, des sujets que l'esprit de rébellion, toujours inséparable de l'hérésie, a fascinés; avance au pied des autels les moments de la miséricorde, et contribue plus à la conversion de ses peuples et au rétablissement de la royauté indignement violée par les soupirs fervents qu'elle ne cesse de répandre dans le secret du sanctuaire, que toutes les puissances de la terre ne sauraient y contribuer par la sagesse de leurs conseils et par la force de leurs armes.

Voilà, mes frères, le comble de gloire où les humiliations passagères ont conduit Marie, et telle est presque toujours la destinée des justes qui ont éprouvé des revers et des humiliations sur la terre. Chaque siècle en fournit des exemples, et encore sous nos yeux un roi (21) détrôné, exposé pendant sa vie à la censure des insensés; lui qui avait vu sa foi taxée de faiblesse, son zèle d'imprudence et ses malheurs imputés à lui seul, reprend après sa mort le droit qu'il avait sur l'estime et sur la vénération publique, et s'attire des hommages mille fois plus éclatants que ceux qui avaient environné son trône.

Pour l'usurpateur qui s'est élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent et chassé l'héritier légitime pour se mettre à sa place, et se revêtir de sa dépouille; hélas! sa gloire sera ensevelie avec lui dans le tombeau : sa mort développera la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposaient aux discours publics ses succès et sa puissance étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avait été contraint de donner à sa personne : c'est alors que tous les grands motifs de crainte et d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvrait les circonstances les plus honteuses de sa vie; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses que l'adulation avait tant exaltées, et on en exposera l'indignité et la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques que l'on ne connaissait que sur la bonne foi des éloges publics, et on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature et de la société foulés aux pieds; on le dépouillera alors de cette gloire barbare et injuste dont il avait joui; on lui rendra l'infamie et la mauvaise

(21) Jacques II, roi d'Angleterre.

foi de ses attentats qu'on avait bien voulu se cacher à soi-même. Loin de l'égaler aux héros, on l'appellera un fils dénaturé, un de ces hommes, dont parle saint Paul, sans culte, sans affection et sans principe : sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant, et son opprobre ne finira qu'avec les siècles : la dernière postérité ne le connaîtra que par ses crimes; que par la piété filiale foulée aux pieds à la face des rois et des nations qui ont eu la lâcheté d'applaudir à son usurpation; enfin, par l'attentat qui lui a fait détrôner un père et un roi juste pour se mettre à sa place. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec sa honte, et le rang où il s'est élevé aux dépens des lois de l'honneur et de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne servira qu'à immortaliser son ambition et son ignominie sur la terre.

Quelle instruction pourrais-je vous laisser à vous, mes frères, en finissant cet éloge de la mort et de l'exaltation de Marie, sinon de l'opposer encore à la mort du pécheur? Oui, mes frères, la mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie; elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il était de grand aux yeux des hommes, elle le laisse seul sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyait immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient périr de loin un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi, seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paraît plus qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller et disparaître; l'avenir est un abîme immense, où il ne voit ni fin ni issue, et où il va se perdre et s'engloutir pour toujours, incertain de sa destinée. Le monde, qu'il croyait éternel, n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe; l'éternité, qu'il regardait comme une chimère, est un objet affreux qu'il a sous les yeux et qu'il touche déjà de ses mains. Tout ce qu'il avait cru réel et solide, s'évanouit; tout ce qui lui avait paru frivole et chimérique, se montre et se réalise, et son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchants et un nouveau cœur : il meurt détrompé sans mourir changé; il meurt désespéré et ne meurt pas pénitent.

Mais l'âme juste, ah! elle voit alors le monde et l'éternité des mêmes yeux qu'elle les avait toujours vus : rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment, que ses humiliations et ses souffrances. Ainsi, libre de tous les attachements du monde et de la vanité, pleine de bonnes œuvres, soutenue de la foi des promesses, mûre pour le ciel, elle ferme les yeux sans regret à tous les vains objets qu'elle n'avait jamais vus qu'avec peine; elle s'envole dans le sein de Dieu, d'où elle était sortie et où elle avait toujours habité par ses désirs et rentre avec paix et avec confiance dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

## SERMON VIII.

### POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Exsurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda. (*Luc.*, I, 39.)

*Un peu après, Marie partit avec promptitude, et s'en alla dans les montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda.*

Quel est ce nouveau prodige, mes frères? Une fille timide, faible, jusque-là élevée, dit un Père (S. Ambr.), dans le calme et dans la pudeur de la retraite, elle qui, naguère, ne pouvait soutenir, sans trouble et sans embarras, la présence même d'un ange, se montre aujourd'hui en public, s'expose à la vue des hommes, et ne compte même pour rien les alarmes et les périls d'un long et pénible voyage.

Incrédule, veut-elle avoir pour garant de sa maternité le miracle de la fécondité d'Elisabeth? Incertaine, vient-elle lui confier le secret de l'ambassade de Gabriel, pour savoir ce qu'elle en doit croire? Fière de sa nouvelle dignité, se hâte-t-elle, par un de ces secrets empressements qu'inspire une vaine joie, d'en aller annoncer la nouvelle à sa cousine?

Ah! s'écrie saint Ambroise, tout publie ici la foi et l'humilité de Marie. Convaincue que le Tout-Puissant se plaît à faire de grandes choses, elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile d'allier la fécondité avec la virginité, qu'avec une honteuse stérilité. Elle commence à découvrir que l'histoire des Sara et des Anne n'avait été qu'un prélude de ce qui se passe à ses yeux; et rentrant dans son néant à mesure que Dieu s'approche d'elle pour l'élever, mère du Libérateur de Sion, que tant de siècles avaient promis, que tant de justes avaient annoncé, que tant de rois et de prophètes avaient souhaité, elle va rendre à Elisabeth les mêmes devoirs que son Fils doit un jour rendre à Jean-Baptiste; et, comme lui, elle se croit obligée d'accomplir toute justice : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam.* (*Matth.*, III, 15.)

Ni la bienséance, continue ce Père, sur laquelle son sexe est si délicat, et qui souvent lui tient lieu de vertu; ni la difficulté des chemins, ni la longueur du voyage n'alarment sa délicatesse : peu attentive à tous les obstacles que l'amour-propre grossit et multiplie toujours avec tant d'art et de succès, elle se livre au divin penchant qui l'entraîne, et suit sans balancer les impressions du Dieu qu'elle porte dans son sein : *Non a publico virginitatis pudor, non a studio asperitas montium, non ab officio prolixitas itineris retardavit.* (S. Ambr.)

Souffrez, mes frères, que je m'arrête à ces trois réflexions. Si je n'approfondis pas le mystère, c'est que nous avons encore plus

besoin d'être touchés que d'être instruits. Ces faits miraculeux sur quoi la religion est fondée, consolent à la vérité la raison et la mettent presque d'intelligence avec la foi; mais d'ordinaire ils laissent au cœur toute sa tranquillité : ce sont des lueurs qui nous réjouissent pour un moment, selon l'expression de l'Evangile, mais qui ne nous embrasent presque jamais. Ramenons donc à l'édification de nos mœurs toutes les circonstances de ce mystère.

Quels sont les obstacles que notre amour-propre oppose presque toujours à la grâce? C'est premièrement, une fausse bienséance qui nous fait ménager le siècle, et nous empêche de nous déclarer tout haut pour Jésus-Christ; c'est en second lieu, la difficulté de la vertu qui nous alarme; enfin, c'est la durée du chemin qui ralentit notre zèle et nous persuade qu'on peut user d'adoucissements, et chercher des sentiers détournés et commodes pour aider notre faiblesse. Or Marie entreprenant ce voyage toute seule, nous confond sur ces raisons infinies de bienséance, qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du ciel : c'est ma première réflexion. Marie, malgré la délicatesse de son âge et de son sexe, allant joindre Elizabeth à travers les montagnes et les chemins les plus difficiles, condamne notre lâcheté que la difficulté de la vertu effraie et retient dans le vice : c'est ma seconde réflexion. Enfin, Marie se hâtant toujours, malgré la longueur du voyage, nous apprend à ne pas user de détours, ni adoucir par nos lenteurs et nos ménagements les rigueurs de la voie évangélique : c'est ma dernière réflexion. Voilà tout le dessein de ce discours. Demandons au Saint-Esprit ses lumières par l'entremise de cette Vierge sainte. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en est pas de moins contagieuse que celle qui attache de la gloire au vice et de la honte à la vertu. Je le sais, mes frères, et je ne veux pas ici prêter au siècle des désordres imaginaires. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique; on ne voit guère de ces âmes désespérées qui se fassent honneur de leur confusion, comme dit l'Apôtre, et qui mettent leur gloire dans leur infamie : le crime traîne toujours après soi certaine bassesse dont on est bien aise de dérober le spectacle au public; et je ne sais par quels restes de droiture le siècle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que sa corruption lui fait autoriser en secret.

Mais il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, des crimes polis, si je l'ose dire, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, que le siècle place honorablement parmi les vertus, et qui tout à coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, sans en retenir la honte et les horreurs.

Or je dis que c'est de la fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui sont, hélas! des vices trop réels, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jésus-Christ : je dis que de là vient que nous faisons tant d'actions, malgré le cri secret de la conscience, que nous en omettons tant d'autres dont nous sentons au dedans de nous la nécessité; le tout, pour ne pas choquer le monde. Comment ne pas se conformer, dit-on, à des usages qui ont prévalu? Comment s'élever au-dessus de la multitude qui ne s'en fait point de scrupule? Il est clair que le monde ne blâme point telle chose : est-il aussi clair que l'Evangile la réprouve? faut-il que je condamne tout le monde par mes singularités? De là il arrive que la piété craintive et timide cherche les ténèbres, ou bien elle est obligée de s'ajuster aux manières des mondains, et de se contrefaire comme David dans la cour du roi Achis : elle n'ose presque jamais paraître tout ce qu'elle est, tandis que le vice applaudi affecte l'éclat, loin de craindre de se montrer. Eh! n'était-ce pas assez que la faiblesse et la corruption de notre cœur nous rendissent la vertu pénible et dégoûtante? fallait-il que le déréglement de l'esprit y attachât encore de la honte et du mépris?

Trouvons aujourd'hui dans la conduite de Marie de quoi confondre le siècle sur un point aussi important. Quel est le motif qui l'éloigne de Nazareth? Un ange vient de lui annoncer qu'Elisabeth, malgré son âge et sa stérilité, était devenue féconde, qu'elle-même avait été remplie de la vertu du Très-Haut, et que l'Emmanuel promis depuis tant de siècles, descendu dans son sein, allait enfin être la lumière des nations et la gloire d'Israël. Mais cette ambassade si auguste, si extraordinaire, est un secret pour le public. Peut-elle compter d'en être crue sur sa parole? Ne doit-elle pas s'attendre aux discours des insensés et aux railleries des esprits qui se piquent de raison?

D'ailleurs, sortie du sang des rois de Juda, et depuis peu illustrée par la qualité de Mère de Dieu, ne paraît-il pas contre la bienséance, et n'est-ce pas trop avilir ce nouveau rang, que de s'aller abaisser jusqu'aux offices les plus vils envers une femme qui était si fort au-dessous d'elle?

Enfin, les lois d'une austère pudeur s'accommodent-elles bien avec les hasards et les contretemps assez inévitables dans un long voyage?

Ainsi s'abuse, ô mon Dieu! une raison malade : ainsi, trop ingénieuses à se tromper, se flattent tous les jours ces âmes faibles, qui ont assez de foi pour souhaiter d'atteindre à ces montagnes saintes de la tribu de Juda, mais qui n'en ont pas assez pour entrer dans les voies qui peuvent les y conduire!

Que de raisons ne se dit-on pas à soi-même pour s'étourdir! dans combien de mauvais prétextes l'amour-propre ne se retranche-t-il pas!

Un grand gémit du tumulte qui l'environne, et livré aux soins de sa fortune, aux devoirs de sa charge, aux bienséances de son état, il oppose ces faibles raisons à la voix du ciel qui l'appelle, veut mettre Dieu même dans les intérêts de sa faiblesse, et croit que l'assujettissement à des lois que le caprice ou la vanité des hommes ont inventées, est une bonne raison aux yeux de Dieu pour le dispenser des lois divines de l'Evangile.

Je ne saurais me donner des airs de singularité, ni me condamner à une retraite éternelle, vous dira une femme chrétienne : je voudrais bien que l'usage autorisât une vie plus obscure et plus retirée dans les personnes de mon rang, et que le monde ne nous fît pas une loi de certains tracas, dont je me passerais sans beaucoup de peine ; mais quelle apparence que je me donne du ridicule par des manières singulières, et que par piété j'aille devenir extraordinaire ?

Mais dans le jour terrible de vos vengeances, ne jugerez-vous pas les grands et le peuple sur le même Evangile, ô mon Dieu? une fausse bienséance qui étouffe dans tant de cœurs les semences de grâce que vous y jetez, cette loi du siècle, cet Evangile des mondains, fera-t-il une exception dans les maximes de l'Evangile de Jésus-Christ? Eh! si votre justice pouvait souffrir des adoucissements dans une loi dont vous avez promis l'accomplissement jusqu'au point le plus léger, serait-ce en faveur des puissants du siècle que vous vous relâcheriez, eux qui vous ont disputé la plus mince mortification, et qui pour l'amour de vous n'ont jamais pu se retrancher sur un seul plaisir; ou en faveur de ces infortunés, qui par les ménagements secrets de votre providence, en proie ici-bas à la faim, à la soif et à tant d'autres calamités, accablés sous la pesanteur du joug, n'ont pu toujours posséder leurs âmes dans leur patience?

Quel est ici, mes frères, notre aveuglement! on ne veut pas d'une piété qui se fasse remarquer, et qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire. Mais si la contagion est universelle, pouvez-vous vous en sauver sans être singulier? mais si la foule entre dans la voie large, comment voulez-vous suivre le sentier évangélique, et n'être pas remarqué? Eh! quoi! parce que l'inondation allait être générale, Noé ne devait donc pas bâtir une arche, et se sauver avec sa seule famille? Il fallait donc que Loth, pour éviter la singularité, attendît tranquillement l'incendie de Sodome? Détrompez-vous, mes chers auditeurs; les saints ont toujours passé pour gens singuliers : nous sommes devenus, disait autrefois saint Paul, un spectacle aux anges et aux hommes : la vie commune ne saurait être une vie chrétienne; et l'on se damne à coup sûr, quand on ne veut se sauver qu'avec la multitude, parce que la multitude ne connaît et ne fréquente que cette voie large et spacieuse, qui mène à la perdition. Et ne sentez-vous pas vous-mêmes, mes frères, si vous êtes de bonne foi là-dessus, l'illusion de la créature? Quoi! il y aura toujours des raisons pour elle d'offenser son Dieu, et vivre pour le monde que nous devons haïr et détester comme notre plus cruel ennemi; et il n'y en aura jamais de revenir à ce Dieu si bon, si tendre pour nous, si bienfaisant, et de le servir; tandis que tout nous crie, que n'étant fait que pour Dieu, ce n'est que pour Dieu que nous devons vivre? Chaque âge, chaque état se fera des bienséances incompatibles avec l'Evangile? Une grande jeunesse servira de prétexte à celui-ci; une vieillesse infirme et languissante à un autre? Si tout nous rit, on s'excusera sur le tumulte et sur les embarras de la fortune? si la main du Seigneur s'appesantit sur nous; plus occupés de nos malheurs, que des crimes qui nous les ont attirés, on remettra sa conversion à des temps plus calmes et plus tranquilles? Jouit-on d'une santé parfaite? il faut fournir à mille soins, se prêter aux bienséances et aux dissipations de son rang et de son état. Est-on frappé d'une infirmité qui nous arrache au commerce du monde? ce ne sont que soucis et mesures pour la santé. L'affaire de l'éternité demande trop d'attention; on n'est capable de rien, dit-on; on a sur la conscience des abîmes qui n'ont jamais été bien approfondis, et qui demandent du loisir et de la liberté d'esprit; enfin, on craint de n'aigrir ses maux par les réflexions mêmes qui seules devraient les soulager.

Ainsi nous échappent tous les moments de la grâce; ainsi repoussons-nous la main salutaire qui frappe à la porte de notre cœur : et l'on est si ingénieux dans le siècle à ne pas laisser échapper ces conjonctures favorables qui nous offrent des espérances de fortune et d'établissement! Les grands ont leurs moments, dit-on; et le point, c'est de savoir les prendre : mais la clémence divine n'a-t-elle pas les siens aussi? Eh quoi! mes frères, croyons-nous que notre Dieu soit un Dieu de toutes les heures; qu'il distribue ses grâces selon nos caprices; et que mille fois rebuté, lorsqu'il s'est offert à nous, il ne se lassera pas enfin de nos délais et de nos mépris? Ah! disons-le à notre honte; les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière : rien n'échappe aux premiers, parce que leur cupidité est vive et agissante; et nous, nous laissons perdre les occasions les plus favorables, parce que notre charité est faible et languissante.

Car, ô mon Dieu! combien de fois m'avez-vous averti, sollicité, importuné, d'entrer dans vos voies! combien de fois, au sortir même du crime, loin de lancer sur moi les foudres de votre justice, m'avez-vous tendu une main favorable, et profité du moment, où la passion satisfaite et plus calme, laissait à la raison la liberté des réflexions, pour m'exposer les suites terribles d'une vie criminelle! Ah! l'homme le plus barbare se laisserait attendrir si dans le temps même qu'il nous enfonce le poignard dans le sein, nous prenions des mesures pour sa sûreté; et mon âme toujours rebelle et toujours aimée

a pu tenir jusqu'ici contre tous les efforts de votre tendresse!

Mais ne vous lasserez-vous pas enfin de vos poursuites et de mes rebuts? serez-vous toujours, Seigneur, à la porte de mon cœur pour en solliciter l'entrée? ma conversion dépend-elle de vous ou de moi? et ces grâces offertes que je refuse, pourrai-je les r'avoir à mon gré? ne m'avertissez-vous pas qu'un temps viendra où je vous chercherai, et où je ne vous trouverai plus; et qu'une mort funeste, en finissant mes crimes, commencera enfin mon éternel supplice?

Mais encore, dites-moi, ô homme si éclairé sur les bienséances! lorsque par vos dissolutions et votre vie licencieuse, vous étiez le scandale de votre ville, la bienséance était-elle un frein assez puissant pour vous arrêter? lorsqu'oubliant votre caractère, ministre du Seigneur, vous descendiez de l'autel sacré pour vous donner en public, et violer vous-même les lois dont vous étiez le dépositaire et le protecteur, les discours publics vous ont-ils jamais coûté un seul plaisir? lorsque des engagements d'éclat et une conduite peu régulière rendaient cette femme la fable de son quartier et la honte de sa famille; que les amis et les proches lui en faisaient des ouvertures si touchantes; qu'un mari justement irrité en frémissait; qu'un ménage en tombait à vue d'œil en décadence, réglait-elle ses emportements sur ces lois gênantes et trop austères de la bienséance? ah! la passion alors la plus forte la rendait insensible à tout. Ce n'est qu'avec vous, ô mon Dieu! que l'on est timide et circonspect : on n'excède en précautions, que lorsqu'il s'agit de vous servir : on pèse alors sur tout; on est sensible à tout; on épaissit même de vaines ombres, et l'on tremble à l'aspect des fantômes que l'on s'est formés.

Ah! je sens là-dessus toute l'injustice de ma conduite. Quand il a été question de vous offenser, on m'a vu la tête levée, me faire honneur de mes désordres, et être pécheur de bonne foi : tranquille alors sur les intérêts de mon honneur, de ma fortune, de ma conscience, de l'amitié, je sacrifiais sans scrupule ma réputation, mes biens, mes amis, mon salut. Faut-il revenir à vous? faut-il de cette région de ténèbres passer à une région de lumière? ah! toute ma force m'abandonne; je sens expirer au premier obstacle tous mes projets de conversion; je crois enfoncer comme Pierre, lors même que vous me tenez par la main. Ah! c'est que votre amour ne domine pas dans mon cœur, comme y dominait la passion. Lorsqu'il a établi son empire dans un cœur, cet amour sacré, il n'est plus de difficulté qui rebute; les peines même sont délicieuses; et saintement séduit par le divin attrait de la grâce, loin de se grossir à soi-même les obstacles, le cœur devient ingénieux à se les cacher. Tel est l'exemple que nous donne aujourd'hui Marie; les vaines raisons de la chair et du sang ne l'arrêtent pas : *Exsurgens abiit.* La difficulté même des chemins, les montagnes les plus inaccessibles n'alarment pas sa foi. Seconde instruction pour ceux que la difficulté du salut empêche d'entrer dans la voie évangélique : c'est ma seconde réflexion.

### SECONDE PARTIE.

Il règne dans le siècle deux erreurs fort opposées, mais également dangereuses, sur la difficulté du salut : et c'est à ces deux erreurs qu'il faut rapporter les vices et les fausses vertus des chrétiens.

La première erreur, et celle que je combats maintenant, est de ceux qui vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, effrayés au seul aspect de la montagne évangélique, en croient la route inaccessible ; et sans se souvenir que ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu, ils ne vieillissent dans l'iniquité que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grâce du Sauveur.

Or la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siècle sur cette première illusion. Inspirée d'en haut sur la route qu'elle doit tenir, les montagnes les plus inaccessibles n'alarment pas sa faiblesse : *Abiit in montana.* Eh! dit saint Ambroise, quelle autre route pouvait-elle choisir ? la grâce approche toujours le cœur de ces montagnes éternelles où se trouve notre trésor : *Quo enim jam Deo plena, nisi ad superiora conscenderet ?* Voilà l'instruction qui s'adresse à ceux qui, comptant trop peu sur la grâce, désespèrent de pouvoir jamais atteindre à cette sainte cité située sur la montagne.

Je sens toute ma faiblesse, me dites-vous ; j'ai de l'horreur pour le crime ; et je ne voudrais pas avoir fait tort à mon prochain : mais il y a mille choses que le prédicateur foudroie tous les jours en chaire, et sur quoi je ne saurais me gagner. Je conviens qu'à vivre sur le pied de l'Evangile, il faudrait s'y prendre d'une toute autre manière : je sais que Jésus-Christ menace d'une éternité de peines ceux qui n'en souffrent point ici-bas ; que ceux qui cherchent trop à ménager leur âme, la perdent; qu'il faut porter sa croix, et se renoncer soi-même, pour être son disciple; que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence et que comme on ne peut avoir accès auprès de Dieu, sans être incorporé en Jésus-Christ, on ne peut être incorporé en Jésus-Christ sans être crucifié avec lui : je le sais, et c'est justement ce qui me fait désespérer d'être jamais homme de bien. Aussi je suis de bonne foi ; je ne m'abuse point là-dessus. Je connais toute l'étendue de mes obligations ; et si j'embrassais le parti de la vertu, je ne l'embrasserais pas à demi ; je n'imiterais pas tant d'autres qui veulent allier Dieu et le monde, l'Evangile et les plaisirs ; et qui pour vouloir être et au siècle et à Jésus-Christ, ne sont au goût ni de l'un, ni de l'autre.

Mais, ô homme! quel est ici ton égarement! tu sens ta faiblesse et ton impuissance : mais ignores-tu que la grâce est le remède de ta faiblesse ? n'entends-tu pas ces paroles consolantes du Sauveur des hommes : *Venez à*

*moi, vous tous qui êtes faibles et fatigués, et je vous soulagerai?* (*Matth.*, XI, 28.) Il nous déclare, il est vrai, que sans lui nous ne pouvons rien faire : mais n'est-ce pas nous assurer en même temps qu'avec lui il n'est rien que nous ne puissions, et qu'il n'est point d'obstacles que sa grâce ne surmonte, et point de faiblesse qu'elle ne guérisse? Voilà, ô homme ! où tu dois chercher la force qui te manque. Que penserait-on d'un malade, qui, atteint d'une langueur dangereuse, ne voudrait plus prendre de mesures pour sa santé; seulement parce qu'il se serait aperçu qu'il est malade ? eh ! c'est la maladie elle-même qui vous avertit qu'il faut avoir recours à l'art et aux remèdes.

La difficulté de l'entreprise vous arrête, mon frère? Ah! s'il fallait, comme autrefois, vous exposer à la fureur des tyrans ; souffrir la perte des biens, de l'honneur, de la vie pour la foi de Jésus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vue de votre faiblesse ; quoique vous dussiez dire alors avec l'Apôtre : Je puis tout en celui qui me fortifie : mais Dieu n'en exige pas tant. Tranquille au milieu de vos proches et de vos amis ; ne craignant, ni pour votre fortune, ni pour votre vie ; que vous demande-t-on ? le seul sacrifice de vos passions, l'éloignement du vice, la haine du monde et de ses maximes, la pratique des vertus évangéliques ; un peu plus d'habitude avec la prière, plus d'amour pour la retraite, plus de ferveur dans la fréquentation de nos sacrements ; un usage plus chrétien de votre temps ; plus d'attention sur vous-même ; moins d'horreur pour la croix de Jésus-Christ : et rebuté, alarmé, découragé, vous n'osez tenter cette entreprise ? et vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur, à votre mollesse et à votre lâcheté ?

Généreux fidèles des premiers temps, hélas ! les plus cruels supplices ne pouvaient vous séparer de la charité de Jésus-Christ : vous auriez tremblé pour votre vertu, et vous auriez douté de votre amour pour lui, si cet amour ne vous eût coûté tout votre sang : on vous regardait comme ce qu'il y a de plus infâme sur la terre ; et votre plus douce consolation était de n'en avoir point ici-bas, et d'être jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom du Sauveur. Et en ces derniers temps on croit qu'il en coûte trop pour être chrétien, quand il en coûte un seul plaisir : le ciel, à ce prix-là, paraît trop cher. Sommes-nous les successeurs de votre foi? avons-nous une espérance différente de la vôtre? et le Dieu que nous adorons est-il devenu moins digne de nos empressements ?

Et d'ailleurs, chrétiens, vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais sans parler des divines consolations, que Dieu prépare ici-bas même à ceux qui l'aiment; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeler en même temps, et un avant-goût et le gage de la félicité qui est réservée dans le ciel aux âmes fidèles; sans vous dire avec l'Apôtre, que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est digne d'être comparé avec la récompense qui nous attend : si vous étiez de bonne foi, et que vous voulussiez nous exposer ici naïvement tous les désagréments qui accompagnent la vie du siècle ; que ne diriez-vous pas, et que ne dit-on pas tous les jours là-dessus dans le siècle même ? *Beata quæ credidisti* (*Luc.*, I, 45) ! s'écrie-t-on, comme autrefois Elisabeth, quand on voit une âme désabusée du monde : Qu'un tel est heureux ! il sait se passer de ce que la religion nous oblige de haïr ; il est sage ; il pense à une autre vie ; il choisit la meilleure part; que n'avons-nous le courage de faire comme lui ! c'est bien là ce qu'il y a de plus solide; tout le reste n'est qu'amusement; et on n'y trouve point de plaisir qui ne se fasse acheter par mille chagrins.

En effet, quelles sont les fureurs d'un mariage mal assorti, d'une passion méprisée, d'un jeu malheureux, d'un établissement manqué, d'une amitié trahie, d'un rang perdu, d'une réputation flétrie, d'un procès douteux, d'une saison cruelle, d'une taxe qui vous abîme, d'une alliance qui vous déshonore, d'un nom qui va s'éteindre, d'une mort qui vous enlève une personne, ou chère, ou nécessaire, d'une famille mal élevée, d'une disgrâce encourue, d'une préférence injuste ?

Avez-vous évité tous ces contretemps? Ah ! vous ne sauriez vous éviter vous-même. Car, enfin, ô mon Dieu ! le pécheur a beau s'étourdir, un reste d'éducation chrétienne plaide longtemps pour vous dans le fond de son cœur, et empoisonne ses plus douces joies : on sent le vide du plaisir; il est des moments de réflexion qui vous tuent : le cœur, fait pour une félicité plus solide, s'amuse, mais ne saurait se satisfaire; il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer; il porte partout un fonds d'inquiétude et d'ennui, qui le réveille même au milieu des joies et des amusements; enfin, on trouve son remède dans le mal même : le dégoût dans la jouissance; et l'on ne sent de vivacité pour le plaisir que dans le moment qui le précède.

C'est là-dessus que roule le siècle; on le sent, on s'en plaint, et on s'y aime : on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage ; et on frémit au seul souvenir des saintes rigueurs de l'Evangile, que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit. Eh ! que ne puis-je à mon tour vous exposer ici le cœur d'un juste, et vous y faire remarquer cette chaste volupté, cette paisible félicité qui suit l'innocence ! Quelles secrètes délices ne trouve-t-il pas à vivre de la foi, à se regarder comme étranger sur la terre, à soupirer sans cesse après sa patrie ! Quels transports durant le cours de ces prières ferventes, où les vues de la foi plus vive lui rapprochent l'éternité, et ne lui laissent plus voir qu'en éloignement le siècle et sa figure ! Quel dégoût au sortir de là pour les vaines joies des mondains ! il les plaint, il déplore leur égarement, il les regarde comme des

frénétiques qui rient au lit de la mort, ou comme des coupables destinés au supplice, et qui, sans le savoir, se réjouissent tandis qu'on les y conduit.

Mais que ne pouvez-vous le dire ici à ma place, vierges saintes qui m'écoutez! Instruites sur ces chastes délices qui accompagnent l'innocence et la piété, que de merveilles de la grâce nous découvririez-vous! Eh! que pourrait opposer le siècle à un exemple si consolant? L'âge, le sexe, la naissance, prétextes si frivoles et si souvent allégués, seraient ici confondus : puisqu'on y voit l'âge le plus tendre, le sexe le plus délicat, la naissance la plus distinguée, ajouter même aux rigueurs de l'Evangile des rigueurs de surcroît, et trouver dans la sainte pratique des vertus religieuses plus de véritables douceurs que le siècle tout entier n'en peut offrir à ses plus déclarés partisans.

Et c'est ici où je veux confondre l'iniquité par l'iniquité même. Un homme livré à l'ambition se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? Il se refond, il se métamorphose, il force son naturel et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit, d'un air timide et soumis, essuyer les caprices d'un ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis ou à l'avarice d'un esclave : vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, et à la suite des grands, des moments qui lui promettaient ailleurs mille agréments : ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir : enfin, d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout est inondé de ses dons, et il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique qui ne soient le prix de ses largesses.

A-t-on un engagement profane? vous le savez, ah! on ne connaît plus d'obstacles : rien ne coûte quand il s'agit de satisfaire une passion : les difficultés même ragoûtent, piquent, réveillent. Ce n'est que dans l'affaire du salut où l'on se souvient que l'on est faible, et où l'on trouve des montagnes inaccessibles.

Ah! mes frères, le voluptueux, l'ambitieux s'élèveront contre nous au jour du Seigneur; et par le souvenir de toutes les peines qu'ils ont essuyées pour satisfaire leur cupidité, ils nous confondront devant le tribunal de Jésus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre faiblesse.

Eh! disons-nous donc à nous-mêmes dès à présent ce que cette voix du ciel disait autrefois à saint Augustin, effrayé comme nous de la difficulté du salut : *Tu non poteris quod isti et istæ?* et pourquoi ne pourrais-je pas faire ce que tant d'autres ont fait avant moi, et font encore tous les jours? Faut-il que je me traîne, ô mon Dieu, dans le siècle, et que je me laisse emporter au torrent, tandis qu'à mes yeux tel et telle échappent au naufrage et marchent heureusement vers le port? N'êtes-vous pas mon Dieu comme le leur? mon âme n'est-elle pas sortie de vos mains, et lavée dans le sang de votre Fils? n'ai-je pas la même espérance? ne suis-je pas appelé au même héritage? Ah! il n'est que ma lâcheté qui m'empêche de suivre : mille fois votre grâce m'a fait faire le premier pas; mais rebuté par les plus petits obstacles, je suis rentré dans mes voies. Ordonnez-moi, Seigneur, encore une fois d'aller à vous; mais ordonnez-le moi de cette voix forte et puissante à laquelle un cœur dur ne résiste pas; et, comme Pierre, me dépouillant de tous ces vêtements qui m'embarrassent et m'arrêtent, libre et dégagé, j'irai vous joindre, même à travers les flots de la mer : oui, Seigneur, j'irai à vous à travers les orages du siècle, où les écueils sont si glissants, les naufrages si ordinaires et le salut si difficile.

### TROISIÈME PARTIE.

Le monde est sujet à une autre erreur sur la difficulté du salut, bien différente de celle que je viens de combattre; et cette erreur, quoique moins spécieuse, est cependant plus universelle, et moins aisée à corriger : or voici en quoi elle consiste. S'il est des gens que la sévérité des maximes évangéliques rebute et empêche d'entrer dans la voie qui conduit à la vie, comme nous venons de le voir, il en est aussi qui aiment à se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Ces personnes, nées avec un caractère tranquille et uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour propre. Elles se font un plan de vertu où entrent, sous des noms déguisés, l'ambition, le luxe, la mollesse, la vanité, et d'autres passions encore plus délicates : leur régularité consiste bien plus dans la fuite du mal que dans la pratique du bien, et tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presqu'à moins de frais que l'on ne se damne : illusion grossière, injurieuse à la croix de Jésus-Christ, et que l'exemple de Marie va pareillement confondre.

En effet, elle n'examine pas si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes et moins fatigants : elle choisit, sans différer, la voie la plus pénible; et c'est dans la difficulté qu'elle trouve sa sûreté. Telle est l'instruction que Marie donne par son exemple à ceux qui voudraient arriver à la céleste Jérusalem par des voies commodes et aplanies, et sans franchir les montagnes saintes sur lesquelles elle est fondée. En effet, détrompons-nous, mes frères; il faut qu'il en coûte pour se sauver, et le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées sur nous-mêmes. Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion. L'austérité des cloî-

tres est sainte, dit-on; mais il ne serait pas raisonnable d'en faire une obligation à ceux que le ciel n'y appelle pas : il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, et pour ne pas mériter les premières, il ne s'ensuit pas qu'on doive être exclu de toutes les autres : enfin il est des joies honnêtes que l'Evangile n'ordonne pas de s'interdire.

Et là-dessus, qu'une femme ne donne point d'atteinte à la foi conjugale, qu'elle ne soutienne pas un jeu outré, qu'elle évite certains excès, dont le monde poli même ne s'accommode pas; que dans ses discours elle ne sorte jamais de cette bienséance de si bon goût dans son sexe; qu'elle paraisse dans nos temples aux jours solennels pour y participer à la chair sacrée de l'Agneau; qu'elle se soit réglée à certaines libéralités pour le soulagement des membres de Jésus-Christ; la voilà calme sur l'affaire du salut : un confesseur n'a plus rien à faire, et tout revêtu qu'il est de l'autorité de Jésus-Christ, il ne serait pas bien reçu à vouloir déconcerter ce train de vie. Mais elle est sur son rang d'une délicatesse à ne rien passer; mais elle aime le faste et l'éclat; mais elle cultive des amitiés tendres; elle fournit à des conversations vives; elle sourit à un profane qui enveloppe agréablement une ordure; et en faveur de l'esprit, elle fait grâce à la corruption du cœur. Mais elle a sur sa beauté des délicatesses ridicules; pour sa parure des soins que vous paieriez, ô mon Dieu! d'une éternité de bonheur, s'ils étaient employés à parer l'âme des vertus célestes. Mais l'abnégation de soi-même est un nom qu'elle ne connaît même pas, et il ne lui est peut-être jamais arrivé de se gagner pour Jésus-Christ sur un seul désir; et enfin toute sa religion se réduit aux intérêts de son honneur et aux soins de ce corps de boue qu'elle idolâtre. Ou l'Evangile est une loi outrée, ou cette personne n'est pas chrétienne. Car quoi de moins compatible avec l'Evangile, par conséquent avec le christianisme, que cette mollesse, cette fierté, cet amour-propre, cette délicatesse dont elle ne se fait aucun scrupule! N'importe; l'usage veut qu'elle se rassure et qu'elle se croie dans le bon chemin, parce qu'elle n'est pas encore au fond du précipice.

Tel est aujourd'hui l'entêtement du siècle, de s'y faire des plans de religion, d'imaginer une morale de bon goût, qui réconcilie Jésus-Christ avec Bélial, qui ente sur un fonds chrétien les plus pures maximes du paganisme; qui retienne du monde les plaisirs, l'inutilité, la mollesse, l'ambition; et de l'Evangile une foi morte et inutile, c'est-à-dire, qui d'une part retranche les crimes, et de l'autre les vertus.

Et c'est là-dessus qu'on vit tranquillement dans le siècle, et qu'on attend sans frayeur, ô mon Dieu! votre jugement redoutable; tandis que le juste, au fond d'un réduit obscur, le visage pâle et défait, le corps affaibli et exténué par les travaux d'une longue pénitence, le cœur purifié par tant d'oraisons ferventes, vous conjure avec le prophète de n'entrer pas en jugement avec lui; repasse dans l'amertume de son cœur quelques fautes légères que sa piété lui grossit, et que la seule surprise a arrachées de sa faiblesse, et ne peut se rassurer ni sur le trésor infini de vos miséricordes, ni sur le pénible amas de tant d'œuvres saintes en qui sa foi découvre des taches. *Quid ista cæcitate tenebrosius?* s'écrie saint Chrysostome. Le crime conduit quelquefois au repentir; mais cette vie mondaine aboutit toujours à une triste et funeste impénitence.

Sur quoi l'esprit humain ne peut-il pas se séduire, puisqu'il a pu prendre ici le change! Que pouvait-on ajouter, ô mon Dieu! aux précautions que votre sagesse avait prises pour faire sentir aux hommes que les croix et les souffrances leur sont aussi indispensables que le sacrement qui les régénère; et qu'il est aussi peu possible d'être un vrai chrétien sans souffrir, qu'il est possible d'être chrétien sans être baptisé? A quoi se réduit l'Evangile tout entier qu'à cette vérité? Combien de fois y est-elle répétée! sous combien d'images sensibles l'y avez-vous enveloppée!

Et après cela, la religion, dit-on, n'interdit pas tous les plaisirs. Mais pratiquez, mon frère, toutes les austérités qu'elle ordonne, et on vous permettra les plaisirs qu'elle ne défend pas. Grimpez-vous sur la montagne comme Marie? Puisque sans la pénitence et la mortification il n'y a point de salut, cet œil qui vous scandalise, l'arrachez-vous? cette croix qui vous accable, la portez-vous? cette volonté propre qui vous tyrannise, la rompez-vous? cette chair qui vous est si chère, la châtiez-vous? ce calice dont il faut boire pour être assis à la droite de Jésus-Christ, en buvez-vous?

Mais que le siècle s'abuse sur ce point, je n'en suis pas surpris; tout y roule sur l'erreur et le mensonge, et de tout temps il est en possession de juger peu sainement de ce qui concerne le salut. Mais cette illusion trouve des partisans parmi ceux mêmes qui font profession de piété; et l'on peut dire ici que les élus tomberaient presque dans cette erreur, s'il était possible.

Tel, depuis une conversion d'éclat, vit de bonne foi sur sa réputation de piété, qui encore livré à tous ses défauts, vif, colère, vain, attaché, n'a pour toute vertu qu'un train de vie mêlé de faiblesses et de bonnes œuvres, de tiédeur et de dévotion, de grâce et d'amour-propre, de sacrements et de rechutes.

Telle croit avoir renoncé au monde et à ses pompes, qui n'a renoncé qu'au tumulte et à l'embarras. Elle s'interdit les parties d'éclat, mais elle en assortit tous les jours de moins tumultueuses et de plus délicates; elle n'est plus livrée au public et exposée à tous les importuns d'une ville, mais au milieu d'un monde choisi elle goûte tout le plaisir de la conversation, sans en goûter les désagréments; elle a banni un jeu outré, mais elle n'a pas banni l'inutilité et la perte

du temps; elle n'a plus des empressements profanes pour se faire aimer, mais elle n'est pas fâchée de plaire; enfin le seul nom de passion alarme sa vertu, mais peut-être n'est-ce que du nom dont elle s'alarme.

Une autre croit avoir déjà le ciel en engagement, qui parmi ses vertus ne saurait guère compter qu'un directeur de parade, quelques confessions réglées, et son nom écrit dans toutes les assemblées pieuses d'une ville.

Enfin, celle-ci se figure avancer à pas de géant dans la voie de la justice, qui n'y marche que par caprice. Elle se hâte à certaines reprises; tantôt c'est une aumône, puis une austérité, une autre fois une retraite : Dieu a ses intervalles, si je l'ose dire, et le monde a le fond. Il semble que votre loi, ô mon Dieu ! plus durable que le ciel et la terre, soit une loi souple et variable. On y retranche, on y ajoute à son gré, on l'ajuste à l'humeur, à l'âge, à l'état; en un mot, chacun se fait un Evangile à part, où il trouve le secret de faire entrer ses faiblesses.

Oui, mes frères, l'esprit de la religion est peu connu de ceux mêmes qui passent pour en pratiquer les maximes; et le reproche que Jésus-Christ faisait autrefois à ses apôtres, on peut le faire encore aujourd'hui à la plupart de ceux qui font profession de le suivre : *Nescitis cujus spiritus estis* (*Luc.*, IX, 55); vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés.

Ah ! que l'exemple de Marie les instruise. Que sa fidélité nous apprenne que ce n'est pas une portion de nous-mêmes, des intervalles de notre temps, quelques accès de ferveur, que Dieu demande de nous; mais tout notre cœur, mais tous nos désirs, mais toutes nos actions, en un mot, une entière conformité avec l'Evangile, qui doit être notre règle en ce monde, puisqu'il sera notre juge dans l'autre. Oui, mes frères, soyons fidèles à Dieu; après cela espérons tout de sa miséricorde. Voyez de combien de bénédictions la fidélité de Marie est suivie : le Verbe commence son ministère, et sanctifie Jean-Baptiste : le Précurseur tressaille avant que de naître : Elisabeth prophétise : Marie elle-même, jusque-là si retenue sur les merveilles que Dieu avait opérées en elle, les découvre par un saint transport, et exalte la puissance et la miséricorde du Seigneur.

Quand sera-ce donc, ô mon Dieu! qu'ayant franchi à son exemple ces montagnes fatales qui me séparent de vous, je pourrai, comme elle, célébrer les merveilles de votre grâce? Honteux de ma tiédeur et de ma négligence, je fais de vains efforts pour m'approcher de vous; mais, hélas ! à peine me suis-je gagné sur une faiblesse, qu'affaibli par la victoire même, je retombe sous mon propre poids, et me laisse rentraîner par une autre. Lassé d'être toujours aux prises avec moi-même, je compose enfin avec mon amour-propre; et pour être tranquille sur mes passions, je ne leur refuse que le crime, et leur abandonne tout le reste.

Et encore, Seigneur! cette aversion qui me reste pour le crime vient-elle de votre grâce ! Ah ! si le souvenir d'un plaisir profane pouvait périr avec le plaisir même; si je pouvais me vaincre sur ces retours cruels que traîne après soi l'offense mortelle, et devenir tranquillement pécheur ; que sais-je ce qu'une occasion n'arracherait pas de ma faiblesse? que sais-je si tous mes projets de vertu n'y viendraient pas tristement échouer? Non, ce n'est pas le crime que je hais, c'est ma tranquillité que j'aime. Ah ! si votre grâce était le principe sacré de ma haine, je haïrais tout ce qui vous déplait; on ne me verrait pas, de propos délibéré, tomber tous les jours en tant d'infidélités, qui donnent des atteintes si sensibles à votre amour; on ne m'entendrait pas m'informer si souvent, s'il y a de l'offense mortelle à me permettre un tel plaisir; il me suffirait de savoir qu'il vous déplaît. Non, encore une fois, ce n'est pas l'innocence que je cherche, c'est l'inquiétude que je fuis; heureux si de cette paix fausse et périlleuse, je ne passe pas à un trouble éternel, banni pour toujours de la paix véritable qui accompagne la félicité de vos saints ! Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

---

# DISCOURS

## SUR LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE,

### PRONONCÉ DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

*Dans quel esprit il faut les pratiquer.*

---

Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus. (*Gal.*, V, 25.)

*Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous par l'esprit.*

Ce n'est pas seulement pour vous exhorter à la miséricorde, et vous exposer sur cette vertu les obligations de la piété chrétienne, que je viens ici vous entretenir, Mesdames : il me paraît peu utile de borner tout le fruit de ce discours à établir un devoir que vous

accomplissez déjà, et annoncer la loi de la charité à des personnes que la charité elle-même assemble.

Lorsque nous parlons au commun des fidèles, nous pouvons leur montrer dans les livres saints ces maximes décisives qui nous ordonnent de secourir nos frères affligés, parce que la plupart d'entre eux les ignorent : nous pouvons leur redire ces anathèmes terribles que l'Esprit de Dieu y prononce contre ceux qui ne font pas de leur abondance un asile et une ressource aux malheureux, parce qu'il s'y trouve des âmes dures et impitoyables, qu'il faut ébranler par ces vérités étonnantes ; nous pouvons leur ouvrir le sein de la gloire ; et en leur faisant voir un royaume éternel, devenu la récompense d'un verre d'eau froide, étaler tout le prix du plus léger office de miséricorde, parce que parmi ceux qui nous écoutent, il en est toujours dont la charité tiède et indolente a besoin d'être ranimée.

Mais ici, mesdames, où la miséricorde est une vertu commune, il serait inutile d'entreprendre de l'inspirer; ici, où l'on porte des cœurs sensibles aux calamités de nos frères, ces maximes effrayantes des livres saints contre l'inhumanité envers les pauvres, seraient mal placées; ici enfin, où la charité se soutient par une société de zèle, et s'anime par de saints exemples, on peut se dispenser de l'encourager; il n'est presque plus besoin que de l'instruire.

Mon dessein donc aujourd'hui, mesdames, est de vous entretenir sur l'esprit de la foi dans la pratique des œuvres de miséricorde, persuadé que ces œuvres, dans la plupart des âmes, ne sont pas toujours les fruits de cette charité qui n'opère jamais en vain; que les mécomptes de l'amour-propre détruisent souvent à notre insu ce que la piété édifie; que l'œuvre du Seigneur, entre les mains de l'homme, y contracte plus communément qu'on ne croit, je ne sais quoi d'humain et de défectueux, capable d'en anéantir tout le mérite; et qu'il n'arrive que trop souvent, hélas! que nos faiblesses ont la meilleure part à nos vertus.

Je vais donc ramener à trois règles principales tout l'esprit de la piété chrétienne sur les offices de la miséricorde; et en opposant ces règles évangéliques aux abus que la cupidité ne cesse d'y mêler, faire le discernement de l'or d'avec la paille; séparer ce que l'homme y met du sien, d'avec ce que la charité opère; et établir des marques infaillibles, afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre.

### PREMIÈRE RÈGLE.

La première règle sur l'esprit dans lequel on doit pratiquer les œuvres de miséricorde, c'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.

En effet, Mesdames, une méprise assez ordinaire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, est de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfermées dans le devoir; et de les envisager plutôt comme des pratiques louables qu'une charité abondante embrasse, que comme des obligations réelles qu'une loi indispensable nous impose. L'amour-propre favorise d'autant plus cette erreur, que l'accomplissement du devoir tout seul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous distingue : au lieu que les œuvres surajoutées, en nous laissant plus de singularité, nous laissent aussi plus de complaisance. On aime à se dire en secret que le juste ne borne pas sa fidélité aux seuls préceptes de la loi; que son zèle doit aller au delà, et que ces bornes imparfaites n'ont été mises, comme dit l'Apôtre, que pour la faiblesse de l'homme encore charnel : ainsi l'on se persuade qu'on est arrivé à la perfection des conseils, et l'on s'applaudit presque tout bas comme si l'on en faisait de reste.

Cependant, mesdames, il s'en faut bien que la foi ne mette les offices de charité rendus à nos frères, au rang de ces œuvres arbitraires que la religion laisse au choix des fidèles; et parmi tous les devoirs de votre état, la doctrine de Jésus-Christ n'en connaît presque pas de plus sacrés et de plus inviolables.

Car vous n'ignorez pas, premièrement que tout chrétien est chargé du soin de son frère affligé, et que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même temps un devoir de le secourir; puisqu'on n'aime pas, tandis qu'on peut être insensible aux malheurs de ce qu'on aime. En effet, Mesdames, le précepte de l'amour du prochain, si solennel dans l'Evangile, si essentiel à la foi, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous défendre seulement de ravir ce qui appartient à nos frères, de blesser une réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos. Les païens et les peuples les plus barbares ont eu des lois qui les obligeaient de n'être ni injustes, ni ravisseurs, ni fourbes, ni cruels : ce sont là des devoirs qui suivent la nature; et jusque-là vous n'êtes pas encore chrétien.

La loi de la charité, particulière à la religion de Jésus-Christ, va donc encore plus loin. Ce n'est rien pour elle de ne point haïr, il faut qu'elle aime : ce n'est pas assez de ne pas nuire, il faut qu'elle aide : c'est peu d'avoir les mains pures du bien d'autrui, il faut qu'elle donne le sien. C'est-à-dire, que vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant; que vous haïssez votre frère affligé, si vous ne le soulagez pas, lorsque vous le pouvez; que vous devenez l'auteur de son infortune, si vous n'en êtes pas l'asile; en un mot, que vous usurpez ce qui lui appartient, si vous lui refusez votre bien propre.

Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zèle puisse s'applaudir, c'est une loi commune, imposée à toute âme fidèle. Car, Mesdames, par la grâce qui, dans le baptême, nous associa à l'assemblée des saints, nous devînmes tous les membres d'un même corps, et les enfants d'un même père. Dès lors, nous contractâmes des liaisons intimes et sacrées avec le reste des fi-

dèles; dès lors, nous ne fûmes plus étrangers à leur égard, et ils ne le furent plus au nôtre; dès lors, ils ne furent plus pour nous ni esclaves, ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni indigents: ils furent nos frères; dès lors, leurs calamités devinrent les nôtres et leurs besoins nos besoins; dès lors, l'auguste qualité de chrétien, qui nous unissait à eux, ôta ce mur orgueilleux de séparation et ces différences vaines de rang, de titres, de naissance que la nature ou les lois du siècle avaient mises entre eux et nous; tout ce qui arriva dans le corps sacré des fidèles, devint notre affaire propre; dès lors qu'un membre souffrit, nous dûmes souffrir aussi; et sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jésus-Christ notre chef, et qui est le seul fondement de notre espérance et de notre droit aux promesses éternelles, nous ne pûmes plus refuser aux besoins communs, nos soins, notre attention et notre ministère. Aussi les premiers fidèles ne possédèrent d'abord rien en propre, parce que depuis leur vocation à l'Evangile, n'étant plus qu'un cœur et qu'une âme ensemble, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers des biens qui étaient devenus les biens de leurs frères, et dont la nécessité toute seule devait régler l'usage.

Je ne vous dis pas, en second lieu, que plus vous êtes élevées dans le siècle, plus votre obligation est rigoureuse; et sans entrer dans les grandes raisons qui établissent cette maxime, souffrez que je me borne à une réflexion toute seule. La prospérité et et l'abondance des biens de la terre ne nous dispensent ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique. En vain avons-nous amassé, comme ces Israélites, plus de manne que nos frères, nous n'en pouvons réserver pour notre usage que la mesure prescrite par la loi : *Qui multum, non abundavit* (II *Cor.*, VIII, 15); autrement Jésus-Christ n'aurait défendu la mollesse, le luxe et les plaisirs qu'aux pauvres et aux malheureux, à qui l'infortune de leur condition rend cette défense assez inutile.

Or, Mesdames, cette grande vérité supposée, si, selon la règle de l'Evangile, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens et de jouir de votre abondance; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la Providence en répandant sur vous les biens de la terre? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Serait-ce de fournir à des passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair. Serait-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais votre vie doit être cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Serait-ce d'amasser pour vos neveux? mais vous ne devez plus thésauriser que pour le ciel. Serait-ce de couler vos jours avec plus de tranquillité et d'indolence? mais si vous ne pleurez pas, si vous ne souffrez pas, si vous ne combattez pas, vous êtes perdues. Serait-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Serait-ce d'orner plus superbement votre palais? mais cette vaine magnificence est réprouvée dans le riche de l'Evangile. Serait-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu, et si vous ne faites pénitence, vous périrez. Serait-ce de vous élever à de nouvelles dignités dans le monde? mais cette élévation, selon les vues de la foi, n'est que le haut d'un précipice. Serait-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil, et le gain du monde entier vous serait inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer, selon le monde, de votre prospérité; ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance; ce n'est donc pas pour vous-mêmes que vous êtes nés grands; ce n'est pas pour vous, comme le disait autrefois le sage Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur qui vous environne; c'est pour vos frères; c'est pour son peuple affligé; c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit, utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (*Esther*, IV, 14.) Si vous ne répondez pas aux desseins de Dieu sur vous, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il transportera cette gloire et cette couronne qui vous était destinée. Ah! il saura bien pourvoir par quelque autre voie à la délivrance de son peuple; car il ne permet pas que les siens périssent; mais vous et la maison de votre père périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu, et domus patris tui peribitis.* (*Ibid.*) Vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent; vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains comme pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin; votre abondance n'est donc que la portion de vos frères; votre élévation, dans l'ordre de la Sagesse éternelle, n'est donc destinée qu'à leur servir d'asile; votre autorité qu'à les protéger; vos dignités qu'à venger leurs intérêts; l'éclat de votre nom qu'à les consoler par vos offices; votre rang qu'à leur adoucir l'inégalité de la condition et le malheur de leur destinée, en vous abaissant jusqu'à leur rendre les plus vils ministères; vos exemples qu'à les affermir dans la foi et dans la soumission au Dieu qui les frappe. En un mot, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Votre élévation ne serait plus l'ouvrage de Dieu, et il vous au-

rait réprouvés en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avait donnés pour un autre usage.

Et certes, Mesdames, lorsque des infortunés voient une âme fidèle, malgré la naissance, les biens, le crédit, les dignités qui la distinguent, renoncer aux plaisirs qui rendent la prospérité si digne d'envie, fuir un monde qui la cherche, se dérober aux honneurs qui l'environnent, percer jusque dans leurs plus sombres retraites, et là, faire de leur lèpre même un spectacle agréable à ses yeux, abaisser ses mains charitables jusqu'à leurs plus dégoûtantes misères, verser de l'huile sur leurs plaies, respecter leur chair hideuse comme le temple de l'Esprit-Saint, soulager leur douleur par des paroles de consolation, calmer leur impatience par les maximes de la foi, prévenir leur honte et leurs besoins par de saints artifices; les tirer de l'occasion et du péril par de sages ménagements, et enfin, tout souffrir, ou pour adoucir leurs peines, ou pour assurer leur salut. Ah! c'est alors qu'ils lèvent les yeux au ciel; qu'ils reconnaissent un Dieu sage, dispensateur des choses d'ici-bas, et père commun du pauvre comme du riche; c'est alors qu'ils publient les merveilles de sa providence. Que vous êtes riche en miséricorde, Seigneur! lui disent-ils; vous n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous; votre œil, attentif aux besoins de vos créatures, ne permet jamais qu'elles souffrent au delà de leurs forces. C'est alors qu'ils regardent leur infortune avec des yeux chrétiens, et qu'ils commencent à comprendre combien Dieu est grand et digne d'être servi, puisqu'il peut se former au milieu même de la corruption du grand monde et des périls de la prospérité, des serviteurs si fidèles. Voilà, Mesdames, à quoi la naissance et les biens doivent servir; vous n'êtes puissants sur la terre, que pour faire bénir par ceux qui souffrent, la bonté de Dieu et les richesses de sa miséricorde, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais je laisse ces grandes maximes, si souvent sans doute ici répétées, et je dis en troisième lieu, que, quand même on n'aurait aucun égard aux obligations communes qu'imposent là-dessus la religion et le rang que vous tenez dans le monde; pour vous en particulier qui m'écoutez, les saintes occupations de la miséricorde et l'attention particulière à l'œuvre qui nous assemble ne seraient pas moins des devoirs indispensables. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, 1° qui que vous soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, et qui, détrompés des erreurs du monde et des passions, ne connaissez plus rien de solide que la crainte du Seigneur et la gloire de le servir; vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisirs et de mollesse? En repassant sur vos jours de ténèbres et sur ces premières années où vous ne connaissiez pas encore le don de Dieu, n'y trouvez-vous rien à vous reprocher sur les soins d'une vaine beauté, sur des attentions déplorables à corrompre les cœurs, sur des indécences de parure dont la piété des âmes justes gémissait alors, sur des licences que le monde autorise, et où vos frères ont tant de fois trouvé l'écueil de leur innocence? que sais-je? sur des faiblesses qui font aujourd'hui devant Dieu le sujet de vos soupirs et la matière de votre pénitence? Vos concitoyens, vos proches, vos amis, vos domestiques n'ont-ils pas mille fois péri sous vos yeux? votre rang ne donnait-il pas du crédit à vos passions et à vos exemples? Combien d'âmes, lorsque vous suiviez des routes injustes, avez-vous entraînées, à votre insu, avec vous dans le précipice?

Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale? ne faut-il pas que vous soyez une odeur de vie pour vos frères, comme vous avez été une odeur de mort? ne faut-il pas que vous leviez, pour ainsi dire, sans rien craindre, l'étendard de la piété, comme vous aviez levé autrefois celui du monde et des plaisirs? Une vertu obscure et privée peut-elle remplacer des maux publics? et quand les offices d'une charité publique ne seraient pour les autres que des pratiques arbitraires d'une piété édifiante, ne deviennent-ils pas pour vous des devoirs indispensables?

2° Autrefois, lorsque vous ne connaissiez rien de grand que le monde et ses vanités, n'aviez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes? n'aviez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde, comme des indiscrétions de zèle ou des empressements de vanité? loin de respecter les personnes qui s'y consacraient, n'affectiez-vous pas d'en faire le sujet le plus ordinaire de vos censures? ne disiez-vous pas d'elles, comme autrefois Pharaon des Israélites qui voulaient aller sacrifier dans le désert, que c'était l'oisiveté toute seule et une vie inutile qui leur faisait chercher ces sortes d'occupations et ces pieux amusements: *Vacatis otio, et idcirco dicitis: Eamus et sacrificemus Domino?* (*Exod.*, V, 17.) Ne disiez-vous pas comme ces gouverneurs des provinces voisines de Jérusalem, lorsqu'ils voyaient Néhémias et les principaux du peuple de Dieu, occupés à rebâtir le temple: A quoi s'amusent les faibles Juifs? *Quid Judæi faciunt imbecilles?* (II *Esdr.*, IV, 2.) Prétendent-ils donc que le monde les laisse faire et qu'on ne parle pas d'une conduite si bizarre et si singulière? *Num dimittent eos gentes?* (*Ibid.*) Veulent-ils donc tout faire à la fois, et gagner le ciel en un seul jour? *Num sacrificabunt et complebunt in una die?* (*Ibid.*) Veulent-ils que les cendres de leur ville se changent tout d'un coup en des bâtiments superbes, et passer en un instant d'une extrémité à l'autre? *Nunquid ædificare poterunt lapides, de acervis pulveris qui combusti sunt?* (*Ibid.*) Car tels sont encore aujourd'hui, ô mon Dieu! les discours insensés du monde contre la ver-

tu; n'étaient-ce pas là autrefois les vôtres? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avaient ôté: il faut donc que vous pratiquiez vous-mêmes ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres fidèles: il faut désavouer la témérité de vos censures, en vous exposant vous-mêmes à celles du monde, et réparer le tort que vous avez fait à la vertu, en donnant des marques éclatantes de la vénération que vous avez pour elle.

3° Quel usage faisiez-vous autrefois de vos richesses? vos biens immenses pouvaient-ils suffire aux jeux, au luxe, aux caprices, aux passions? Vous faisiez servir les dons de Dieu à l'iniquité; or tout ce que vous employiez à des usages injustes, vous l'usurpiez sur le pauvre et sur l'affligé. Eh! comment voulez-vous réparer cette injustice, que par de saintes profusions et des largesses plus abondantes.

4° Enfin, cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde et à ses erreurs, vous l'avez passée dans les plaisirs et dans une molle indolence; la félicité de vos sens était alors votre unique affaire; vous n'étiez attentives qu'à réveiller tous les jours par de nouveaux artifices le dégoût et la satiété inséparables de tout ce qui plaît hors de Dieu; vous ne viviez que pour votre corps.

Ah! une vertu oiseuse, douce, aisée ne serait donc plus pour vous qu'une illusion dangereuse. Vous avez ménagé à vos sens tout ce qui pouvait les flatter; il faut donc vous appliquer à les crucifier, aller dans ces lieux de miséricorde, où la piété appelle tant d'âmes saintes, vous approcher des Lazare puants et couverts de plaies, ne pas refuser votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes, et malgré les frémissements secrets de la nature, accoutumer votre délicatesse à ces œuvres de religion, et surmonter, par votre foi et par l'ardeur de votre amour, la faiblesse d'une chair qui a si souvent triomphé de vous-mêmes. Vous croyiez, en vous consacrant à des exercices charitables, aller au delà de vos devoirs, et vous voyez que vous n'avez pas encore rendu un pour mille, et qu'il s'en faut bien que la compensation ne soit égale.

Ce qui vous abuse ici, Mesdames, vous que la miséricorde de Jésus-Christ a détrompées du monde et appelées à son service, et qui fait que vous comptez si fort sur le mérite de vos œuvres saintes; c'est, premièrement, qu'une erreur secrète et délicate de vanité vous persuade que les titres qui vous distinguent, donnent un nouveau mérite devant Dieu à vos œuvres de religion, que leur prix croît à proportion de votre rang, que les démarches les plus légères de piété sont illustrées, pour ainsi dire, aux yeux du Seigneur par l'éclat qui vous environne. On se repose sur cette vaine complaisance, que d'injustes adulations nourrissent; on fait entrer dans l'idée que l'on a de ses œuvres, celle qu'on a de soi-même, et on se persuade que ceux qui sont nés dans la foule, en faisant mille fois plus que nous, méritent encore moins; comme si la charité toute seule ne discernait pas nos mérites; comme si en Dieu il y avait acception de personnes; comme si ceux qui ont plus reçu, n'étaient pas ceux dont on demande davantage. Secondement, c'est que vous ne jetez d'ordinaire les yeux sur vous-mêmes, qu'en vous opposant à ces personnes mondaines de votre état et de votre rang, livrées aux plaisirs, aux passions insensées, à leurs propres égarements, et qui négligent tout à fait le soin de leur salut. Alors ce parallèle grossit à vos yeux votre propre mérite: vos œuvres comparées à leurs inutilités et à leurs plaisirs, vous paraissent des abondances de justice; tout ce que vous faites pour le salut au-dessus d'elles, vous croyez le faire au delà de vos devoirs; et la tiédeur où vous vivez, opposée à leur déréglement, se change à vos yeux en vertu héroïque. Semblables à cet évêque de l'*Apocalypse*, qui malgré la tiédeur et l'indolence de ses mœurs, se croyait riche en bonnes œuvres, parce qu'il jugeait sans doute de sa vertu par la chute et les excès des faux docteurs qui enseignaient la doctrine de Balaam, et en suivaient les voies honteuses; lui qui était aux yeux de celui qui est un témoin fidèle et véritable, pauvre, misérable, nu et sur le point d'être rejeté de sa bouche.

Cette règle est donc dangereuse. Ce n'est pas par ces parallèles trompeurs qu'il faut mesurer ce que nous sommes devant Dieu; c'est par la sainteté de la loi; c'est par la sublimité de nos devoirs; c'est par l'excellence de notre vocation; c'est par la grandeur du maître que nous servons; c'est par la multitude des iniquités que nous avons à expier; c'est par les faiblesses journalières que notre tiédeur voit multiplier à l'infini sans aucun changement; en un mot, ce n'est pas en nous comparant aux pécheurs, qu'il faut faire honneur à nos faibles vertus; c'est en nous opposant aux saints qui nous ont précédés, aux âmes justes qui marchent à nos yeux, et qui nous laissent si loin après elles dans la voie, qu'il faut confondre notre langueur et notre impénitence. Si la pécheresse de Jérusalem eût jugé de la profusion de ses parfums et de l'abondance de ses larmes, par l'insensibilité des autres femmes de la Palestine, ah! sans doute elle n'eût pas eu tant de honte de se présenter devant le Sauveur, et n'eût pas choisi ses pieds comme pour dérober à ses yeux les saints ministères de sa charité, qui lui paraissaient si disproportionnés aux désordres de sa vie: si la femme chananéenne eût opposé sa démarche si pleine de foi à l'aveuglement des autres femmes de Tyr, sans doute elle ne se fût jamais comparée à un vil animal: si David lui-même n'eût jugé de sa pénitence, de ses jeûnes, de ses larmes et de ses macérations, que par la mollesse des autres cours et l'exemple des rois ses voisins, plutôt que par ses crimes, ah! sans doute il n'eût pas prié le Seigneur de n'entrer pas en jugement avec lui. Les déréglements de nos frères n'ajou-

tent donc rien au mérite de nos œuvres: et nous pouvons être plus justes que le monde, sans l'être encore assez pour Jésus-Christ.

SECONDE RÈGLE.

La seconde règle à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde, est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remèdes journaliers contre nos faibesses de tous les jours.

Je m'explique. Vous le savez, Mesdames, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur : car le royaume de Dieu est au dedans de nous et tout ce que nous faisons pour le salut est inutile, s'il ne se rapporte au réglement du cœur et à l'entière mortification des vices et des désirs, qui mettent encore obstacle en nous à la grâce de notre parfaite délivrance. Or, sur cette maxime de la foi, soulager nos frères, les revêtir, les visiter, les consoler, les servir même, n'est encore que le corps de la piété : ce sont les offices du chrétien ; ce n'est pas le chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croisse et se purifie dans ces devoirs publics de miséricorde, que nos imperfections y trouvent leur remède, et que chaque œuvre sainte serve à affaiblir en nous quelqu'une de nos passions : c'est-à-dire, Mesdames, que, pour entrer dans l'esprit de la foi sur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, mettre notre âme sur nos mains, l'envisager aux pieds de Jésus-Christ; et, dans la lumière de sa grâce, examiner sous ses yeux quels sont encore nos penchants déréglés, et choisir les offices de miséricorde qui leur sont le plus opposés, et qui paraissent les plus propres à les déraciner de notre cœur.

Ainsi vous aimez encore le monde, les plaisirs, les dissipations des jeux et des commerces; préférez les œuvres qui vous en séparent le plus, et qui vous renferment plus souvent dans la prière, dans le silence et dans la retraite. Vous êtes nées avec des dispositions de mollesse et d'indolence que vous ne sauriez presque surmonter; vous ne prenez jamais rien sur vous-mêmes; votre vertu n'est presque qu'un éloignement naturel du tumulte et des agitations du monde que vous n'aimez pas, et une vie plus douce et plus oiseuse qu'on ne la mène d'ordinaire dans le siècle. Ah! les œuvres les plus dures, les plus pénibles de la miséricorde, les soins les plus dégoûtants, les misères les plus hideuses, c'est là votre partage. Vous aimez dans la vertu même tout ce qui éclate, tout ce qui distingue, tout ce qui attire les regards publics : entrez dans les œuvres les plus obscures, qui vous confondent le plus avec le peuple, les plus exposées aux dérisions des insensés; laissez aux autres le premier rang et tout l'honneur des entreprises de piété, et réservez-en pour vous les soins et les fatigues. Vous retombez sans cesse dans les mêmes vivacités; tout vous blesse ; tout vous allume, et vous décriez dans l'esprit de ceux qui vous approchent, la vertu par des faiblesses qui vous sont propres : choisissez les œuvres où il faut plus de douceur, plus de patience, être redevable aux sages et aux fous, et supporter même les plaintes, les chagrins, les humeurs, les outrages quelquefois de ceux qu'on veut soulager. Vous sentez des éloignements injustes et des antipathies secrètes, sur lesquelles vous traitez votre cœur avec trop d'indulgence ; vous bornez presque toute votre vertu à fuir ce que vous ne pouvez aimer : recherchez les œuvres qui vous rapprochent, qui vous donnent de nouvelles liaisons avec les personnes que leur piété toute seule devrait vous rendre chères ; et accoutumez ainsi votre cœur à voir avec plaisir ce qu'il doit aimer sans feinte. Enfin, faites de vos œuvres de miséricorde les exercices des vertus qui vous manquent.

Zachée, après avoir réparé ses injustices, fit des largesses abondantes, et sa maison même devint l'asile de son Libérateur: mais c'est qu'il voulait, par ces profusions, achever d'éteindre dans son cœur cette soif insatiable des richesses, qui, jusque-là, l'avait tyrannisé, et qui ne s'éteint pas d'un seul coup. Madeleine répandit des parfums et essuya de ses cheveux les pieds sacrés de son Maître : mais c'est qu'elle sentait encore, sans doute, un reste d'attachement pour les instruments déplorables de ses vanités et de ses plaisirs, et que son amour se hâtait d'en achever le sacrifice. Les femmes des Israélites offrirent pour la construction du tabernacle ce qu'elles avaient de plus précieux : mais c'est que ces dépouilles de Pharaon, dont le Seigneur les avait revêtues, étaient un écueil pour leur faiblesse, et leur faisaient regretter encore tous les jours la pompe et les trésors de l'Egypte.

Les œuvres extérieures de la piété ne sont saintes, Mesdames, qu'autant qu'elles nous sanctifient; et elles ne nous sanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent. Car si Jésus-Christ est la fin de la loi, tous les devoirs qu'elle nous impose ne tendent donc qu'à former Jésus-Christ en nous : l'accomplissement de chaque précepte doit donc ajouter comme un nouveau trait à cet homme spirituel. Nos œuvres ne sont comptées que par le progrès de cet ouvrage divin. S'il n'avance pas, en vain nous courons, nous visitons, nous consolons nos frères : nous ne faisons rien aux yeux de Dieu, parce qu'il ne voit de nous que notre ressemblance avec son Fils, et que c'est en Jésus-Christ seulement que nous sommes dignes de ses regards; tout ce qui ne perfectionne pas cette ressemblance n'ajoute rien à notre mérite. Or Jésus-Christ ne croît en nous que sur les ruines du vieil Adam : il faut que l'un diminue, afin que l'autre croisse; il n'est que ce qui mortifie les inclinations de la chair, qui augmente la vie de l'esprit ; il n'est que ce qui contredit la nature corrompue, qui conduise à sa perfection l'être

chrétien ; il n'est que ce qui affaiblit ces penchants infinis qui s'opposent encore en nous à la loi de Dieu, qui donne de nouvelles forces aux inclinations de la grâce. Tout est presque sacrifice dans la vie du chrétien, Mesdames; car il vit de la foi ; et tout ce qui part de la foi coûte, parce qu'il contredit toujours la vie des sens. Ainsi, les œuvres de miséricorde doivent être comme les sacrifices journaliers de l'âme fidèle : l'Apôtre lui-même ne leur donne pas d'autre nom : C'est par de telles hosties, dit-il, en exhortant les fidèles aux pieux offices de la charité envers leurs frères, qu'on se rend Dieu favorable : *Talibus enim hostiis promeretur Deus.* (*Hebr.*, XIII, 16.)

Or on viole cette règle de la piété en deux manières. Premièrement, de tous les offices de miséricorde, nous choisissons presque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos penchants. On est vif, actif, entreprenant, ennemi du repos, du recueillement et de la retraite; on entre dans toutes les entreprises de piété; on veut avoir part à tout; on a des soins de toutes les sortes; on ne vit pas un moment pour soi, et cependant, on aurait besoin de recueillir plus souvent son âme aux pieds de Jésus-Christ, pour y réparer les dommages inséparables des ministères tumultueux, et renouveler les forces que les dissipations les plus saintes ne laissent pas d'affaiblir.

On a apporté en naissant un cœur tendre et miséricordieux ; on aime à soulager ceux qui souffrent, par une compassion toute humaine. On est né chagrin, austère, impérieux ; on embrasse des ministères qui nous établissent sur les autres, et qui, nous rendant arbitres de leur conduite, fournissent à l'amour-propre l'occasion de satisfaire ce penchant naturel qu'on a de corriger et de reprendre. On a plus de goût pour une œuvre ou pour un établissement ; tous les autres besoins nous trouvent insensibles. Enfin, pour éviter ici trop de détail, si l'on s'examine de près, on verra que nos penchants déréglés ne souffrent jamais rien de ces exercices religieux ; que, jusque dans la piété, on évite tout ce qui gêne et qui déplaît ; que l'on ne fait que se prêter à soi-même, lorsqu'on s'imagine opérer des œuvres de salut, et qu'on n'est encore qu'homme, tandis qu'on croit être chrétien.

Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchants heureux, qui inclinent notre âme à la miséricorde, ou qu'on remplisse ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance. Non, Mesdames, la foi fait faire servir la nature à la grâce ; et ces dispositions favorables que nous portons en naissant pour la vertu, sont des dons du Créateur, lesquels, dans ses desseins de miséricorde sur nous, doivent être comme les prémices de notre sanctification. Mais il faut prendre garde de ne pas borner là tous nos efforts : la piété va plus loin que la nature. On peut suivre ce que nos penchants nous inspirent de louable ; mais si vous en demeurez là, vous n'avez encore rien fait ; vous n'êtes qu'au commencement de la voie, car elle est rude et difficile ; et quelque heureux que soient vos penchants, vous n'y entrerez jamais bien avant, tandis que vous ne ferez que vous prêter à eux et les suivre. Cependant, le tempérament seul fait presque toute la vertu de la plupart de ceux qui en font profession. La règle, donc, c'est que les offices extérieurs de piété, qui nous laissent toujours aussi sensuels, aussi immortifiés, aussi imparfaits que nous sommes, n'en ont que l'apparence, et n'en peuvent avoir la force et la vertu.

La seconde manière dont on viole cette règle est encore plus coupable. Non-seulement on se borne à une vertu toute naturelle, et les œuvres de miséricorde que l'on choisit sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre et qui ne nous corrigent jamais de nos faiblesses, mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir.

En effet, combien de ces âmes abusées, qui, dans une vie toute mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde et sur l'abondance de leurs largesses ? Ce sont de ces filles de Tyr dont parle le Prophète, qui, vivant dans l'infidélité, croient apaiser la colère du grand Roi, en mêlant à leurs plaisirs quelques pieux offices de charité et le mérite de quelques libéralités et de quelques offrandes : *Filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur.* (*Psal.* XLIV, 13.) On se persuade que la miséricorde supplée à tout ; que la prière, la retraite, le renoncement à soi-même, la haine du monde, la fuite des plaisirs, la garde des sens et toutes les maximes les plus inviolables de la vie chrétienne sont des devoirs que l'on peut racheter, pour ainsi dire, à prix d'argent ; que la foi connaît ces sortes de compensations, et qu'une indolence miséricordieuse ne sera pas distinguée de la vertu et de la justice. Mais, ô mon Dieu ! que votre croix serait douce ! que votre doctrine serait favorable aux sens ! que la voie qui conduit à la vie serait aisée, et que la couronne de l'immortalité serait un prix attaché à de légers efforts, s'il n'en coûtait, pour l'obtenir, que quelques largesses, dont nos plaisirs mêmes, nos passions, notre luxe, notre sensualité ne souffrent rien !

Non, Mesdames, le Seigneur n'a pas besoin de nos biens ; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent, il est vrai ; mais elle ne justifie pas ceux qu'on aime : elle est le secours de la pénitence, je le sais ; mais elle n'est pas l'excuse de la volupté : elle supplée aux faibles efforts du pécheur qui revient à Dieu, la foi nous l'apprend ; mais elle ne met pas en sûreté l'âme mondaine qui refuse de se convertir à lui : en un mot, elle est le fruit de la vertu, et non pas la ressource du vice. Car ce qu'il y a ici de déplorable, c'est que des mœurs qui nous paraîtraient dangereuses, si elles n'étaient accompagnées de quelques offices de piété,

perdent à nos yeux tout ce qu'elles ont de douteux, dès que ces œuvres extérieures les soutiennent. Et si quelquefois les vérités du salut entendues, ou la grâce plus forte trouble cette fausse paix et jette des terreurs dans la conscience, ah! la nudité converte, la faim rassasiée, la misère consolée, l'innocence protégée s'offrent à l'instant et calment cet heureux orage. Ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes; c'est cet arc trompeur dont parle le Prophète: *Arcus dolosus* (*Osee*, VII, 16), lequel, au milieu des nuages et des tempêtes heureuses, que le doigt de Dieu commençait à exciter dans le cœur, vient nous promettre une fausse sérénité, et divertit notre esprit de l'image présente du danger. On s'endort sur ces tristes débris de religion, pour ainsi dire, comme s'ils pouvaient nous sauver du naufrage, et des œuvres chrétiennes, qui devraient être le prix de notre salut, deviennent l'occasion de notre perte éternelle.

Ah! Seigneur, éclairez ces âmes abusées! Si, parmi tant de personnes pieuses qui m'écoutent, il s'en trouvait quelqu'une de ce caractère, ne permettez pas que la miséricorde, qui délivre, qui sauve, qui purifie, se change jamais pour nous en voie de perdition et de scandale. Défendez vous-même, des illusions de la cupidité, une vertu que vos livres saints nous ont rendue si chère, et, en nous donnant ce cœur miséricordieux et sensible aux misères de nos frères, donnez-nous en même temps ce cœur chrétien, qui ne sait ni dissimuler ni se pardonner ses misères propres.

Je ne dis rien de la troisième règle qui consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, et que la vue des hommes cachée au fond de nos cœurs et presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.

Je finis en vous disant seulement avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu, interrogez votre cœur : *Ante Deum es, interroga cor tuum :* ne vous en tenez pas à la surface de vos désirs qui vous trompent, en ne vous offrant rien que de louable; allez à la source, sondez-en les vues les plus secrètes: *Intus vide;* et là, voyez ce que vous avez fait jusqu'ici et quels en ont été les motifs les plus réels et les plus enveloppés dans le cœur: *Vide quid fecisti et quid appetisti.* Voyez si les œuvres obscures et qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Père céleste, réveillent aussi vivement votre zèle que celles qui sont publiques et exposées aux regards et aux louanges des hommes : *Vide*, etc. Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie, qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y emploient, et si votre charité ne se refroidit point dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs: *Vide*, etc. Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférentes, et si les œuvres privées de l'approbation des hommes ne vous en sont pas un peu moins chères: *Vide*, etc. Voyez si le succès qui les suit vous blesse, et si vous êtes ingénieuse à en rejeter toute la gloire sur les autres: *Vide*, etc. Voyez enfin si vous n'agissez que sous les yeux de Dieu, si les hommes sont pour vous comme s'ils n'étaient pas, si vous êtes aussi aise que le Seigneur soit glorifié par vos opprobres que par votre réputation; si c'est vous-même, une vaine gloire, ou votre salut que vous cherchez: *Vide quid fecisti et quid appetisti, salutem tuam an laudem humanam.*

Bon Dieu! s'écrie ce Père, que d'œuvres saintes sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées lorsque le Seigneur viendra juger les justices! que de fruits de la charité lorsque nous croirons en paraître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance! et qu'il nous restera peu de chose, lorsque le juge de nos actions ne nous laissant pour notre partage éternel, que les œuvres qui auront été les fruits et les dons de sa grâce, nous aura dépouillés de toutes celles qui paraissaient lui appartenir, mais qui n'appartenaient qu'à nous-mêmes! Et ne croyez pas, Mesdames, que les règles de la foi sur les offices de la charité telles que je viens de les exposer, qui semblent demander des précautions si pénibles, soient capables de dégoûter les âmes fidèles de ces pieuses pratiques. Ah! rien au contraire, n'est plus propre à soutenir la vertu, à ranimer le zèle, à consoler la piété et la miséricorde. Car que vous disons-nous? que ces pratiques saintes sont des devoirs; que vous ne devez pas les regarder comme des œuvres de surcroît, et que la miséricorde est la vertu la plus nécessaire à ceux qui naissent dans l'abondance? Mais quoi de plus persuasif pour vous la rendre aimable? Le commandement de Jésus-Christ lui ôterait-il quelque chose de ses charmes? et serait-elle moins chère à ses disciples pour l'avoir été davantage à leur Maître?

Que vous disons-nous? que les œuvres de miséricorde doivent être les remèdes journaliers de vos faiblesses de tous les jours. Mais que peut-on dire de plus consolant, que de vous découvrir dans ces offices religieux, une nouvelle source de mérite et des trésors cachés que la plupart des fidèles n'y cherchent point? que peut-on vous découvrir de plus heureux pour vous, que de vous apprendre qu'ils peuvent servir d'exercices à toutes les vertus qui vous manquent; que tous vos maux peuvent y trouver leurs remèdes; que la patience, la pudeur, l'humilité, la douceur, l'amour de la prière et de la retraite, si vous voulez, naîtront de la miséricorde; et que dans un seul devoir de piété, vous recueillerez le mérite de tous les autres?

Que vous disons-nous enfin? qu'il faut agir sous les yeux de Dieu seul et ne compter pour rien l'approbation ou la censure des hommes? Mais que sont devant Dieu tous les hommes ensemble, qui puisse mériter que l'âme fidèle fasse des atten-

tions sur eux? L'estime du monde qu'elle méprise, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paraîtrait-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle? Est-ce ralentir sa charité, de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser; et que pour les mettre en sûreté, il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais? Ah! l'esprit de la loi n'est point opposé à la loi même. Plus on avance dans la vérité, plus on croît dans la charité; plus on connaît la loi de l'amour, plus on l'aime. L'erreur perd infailliblement quand on l'approfondit; mais la vérité n'en étale que de nouveaux charmes. Ainsi ce sera lorsque nous la verrons telle qu'elle est, que nous l'aimerons sans tiédeur, sans mélange, sans retour et sans inconstance. Ainsi soit-il.

# DISCOURS

## PRONONCÉ DANS LA CÉRÉMONIE DE L'ABSOUTE,

### POUR RAPPELER LE SOUVENIR DE LA FERVEUR DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Rememoramini autem pristinos dies. (*Hebr.*, X, 32.)

*Rappelez en votre mémoire les premiers temps.*

Il n'en est pas de la naissance de l'Eglise, mes frères, comme de celle des superstitions et des sectes. Leur origine a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil et la licence en furent les premières sources, il faut tirer le voile sur ces premiers temps qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres, leur donner la forme, l'accroissement et le progrès: et semblables à ces enfants infortunés qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confusion que les rappeler à leur origine.

Mais pour nous, mes frères, nous pouvons vous dire avec confiance: *Rappelez les anciens jours : Rememoramini autem pristinos dies.* Les premiers âges de l'Eglise sont les âges de sa ferveur et de sa gloire.

Souvenez-vous de ces temps heureux où la foi encore naissante formait tant de martyrs généreux, tant de pénitents austères, tant de vierges pures, tant de pasteurs fidèles, tant de ministres irrépréhensibles : *Rememoramini*, etc.

Rappelez ces siècles d'or où l'Eglise encore animée des prémices de l'Esprit qui venait de la former, paraissait sans tache et sans ride; sous des dehors tristes et obscurs, brillait d'un éclat céleste et divin ;empruntait toute sa majesté de ses opprobres et de ses souffrances; et foulée aux pieds de ses persécuteurs, devenait pourtant un spectacle digne des anges et des hommes : *Rememoramini*, etc.

Souvenez-vous de ces jours glorieux où le christianisme ne comptait que des saints au nombre de ses enfants, où ses vases les plus fragiles étaient plus forts que toute la force d'un siècle profane, et où la foi formait, parmi les simples et les ignorants, ces sages et ces héros que la philosophie n'avait fait jusque-là ou qu'imaginer ou que promettre : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Rappelez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs était, j'ose le dire, le crime auquel on reconnaissait les chrétiens; où ils ne devenaient suspects aux tyrans, qu'en paraissant peu conformes au monde corrompu, et où la fuite des plaisirs publics était le seul indice dont on se servait pour dénoncer les fidèles : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Rappelez cette rigueur de discipline où les chutes publiques ne s'expiaient que par des châtiments publics, où le spectacle de la pénitence effaçait le scandale du crime; où la longueur et la sévérité des expiations paraissaient encore une indulgence dans la rémission des fautes; où les pécheurs regardaient la pénitence la plus rigoureuse comme une grâce; où ils sollicitaient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes et de les pleurer, et où, prosternés aux portes de nos temples, couverts de cendre et de cilices, séparés de l'autel saint, après avoir longtemps gémi dans cet état d'humiliation et de peine, ils recevaient le bienfait de la paix et de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité et de la clémence de l'Eglise : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Au souvenir de ces jours heureux, à la vue de ces faibles vestiges que la cérémonie d'aujourd'hui nous en retrace, à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos pères et nous ; entre leur ferveur et notre léthargie, leur innocence et nos déréglements, leurs austérités et nos mœurs sensuelles, les larmes et les expiations de leur pénitence, et les démarches languissantes de la nôtre ; dans quelles dispositions de terreur et de confusion ne devons-nous pas entrer? C'est la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, et la seule à laquelle je m'arrête.

L'Eglise n'exige plus, il est vrai, ces

épreuves longues et publiques par où il fallait passer pour obtenir le pardon de ses fautes. Nous ne voyons plus ces différents degrés de pénitents séparés du reste des fidèles, et admis successivement et publiquement à la paix et à la réconciliation, selon la mesure de leur ferveur ou la durée de leur pénitence. La discipline extérieure a changé; le nombre des pécheurs croissant avec celui des fidèles, il n'a plus été possible de les séparer tous et de les soumettre aux peines canoniques. Hélas ! mes frères, que resterait-il dans l'assemblée sainte, si l'on en séparait encore aujourd'hui, comme autrefois, les immondes, les fornicateurs, les adultères, les ravisseurs et tous les pécheurs soumis alors à la pénitence publique?

Mais, mes frères, les changements arrivés à la police de l'Eglise n'ont rien changé à son esprit. La ferveur des fidèles a pu se relâcher; la multitude des coupables a pu rendre impossible la durée et la multiplicité des peines; la nécessité des temps a pu suspendre des lois que la nécessité avait d'abord établies; en un mot, la prudence a pu changer au dehors ce que le premier zèle avait d'abord ordonné; mais il y a une loi supérieure, fixe et invisible qui ne change point, une obligation de pénitence inséparable de l'Evangile, qui est, comme lui, de tous les temps et de tous les lieux, et que le relâchement des mœurs, loin d'affaiblir, rend encore plus indispensable.

Tout chrétien doit crucifier sa chair avec ses désirs; tout pécheur doit être puni; soit que vous regardiez ce que vous devez à la sainteté de la foi par votre baptême, ou à la justice de Dieu par vos crimes, la pénitence est pour vous l'unique voie du salut. Si vous ne vous renoncez pas sans cesse vous-même, vous n'êtes pas disciple de Jésus-Christ; si vous ne lavez pas dans le sang de la pénitence le vêtement de justice que vous avez souillé, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu : deux vérités immuables. En un mot, sans la pénitence, vous périrez tous; c'est un arrêt qui n'excepte personne et dont il n'est permis à personne d'appeler. Or, quelle est cette pénitence?

Si vous la mesurez par l'Evangile, renoncez-vous sans cesse vous-même; portez votre croix chaque jour, appelez heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés, ne cherchez point votre consolation en ce monde, perdez votre âme pour la sauver, arrachez l'œil qui vous scandalise, ne comptez pour rien votre corps, n'attendez le royaume de Dieu que de la violence, regardez votre chair comme l'ennemi le plus dangereux de votre salut, aimez ceux qui vous haïssent, souvenez-vous que les abjections et les opprobres sont le caractère des enfants de Dieu, mettez la cognée à la racine de vos passions et coupez jusqu'au vif tout ce qui occupe en vain la terre de votre cœur : faites cela et vous vivrez.

Voilà la pénitence que vous impose le titre seul de chrétien. A ce titre, vous avez ajouté celui de pécheur. Il ne s'agit plus de combattre et de se faire violence pour éviter de perdre la grâce, c'est le devoir de toute âme fidèle, c'est la pénitence des innocents; il s'agit d'expier vos crimes passés, il s'agit de pleurer des chutes innombrables et de déraciner des passions invétérées; nouveau genre de pénitence qui vous regarde, la pénitence des pécheurs. Voilà des règles que le changement des temps n'a point changées.

Or, montrez-nous dans vos mœurs la pénitence même des innocents. Je suppose que vous n'avez point d'excès à pleurer, point de voluptés profanes à expier; vous êtes disciple de Jésus-Christ, cela suffit. Or, vivez-vous conformément à son Evangile?

Renoncez-vous à tout ce qui flatte les sens? vous disputez-vous une parole même oiseuse? regardez-vous les afflictions comme des grâces? êtes-vous doux et humble de cœur? aimez-vous ceux qui vous calomnient? portez-vous la mortification de Jésus-Christ sur votre chair? haïssez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? veillez-vous et priez-vous sans cesse? choisissez-vous la dernière place? et ce qui est élevé aux yeux des hommes est-il méprisable à vos yeux?

Telle est la pénitence des innocents. Sans elle, sans cette conformité avec l'Evangile, vous seriez plus chaste que Suzanne, plus irrépréhensible que Judith, plus charitable que Corneille; vous êtes perdu.

Et cependant, mes frères, vous n'avez été ni chastes, ni tempérants, ni irréprochables; vous êtes pécheurs, vous le savez; la pénitence des innocents ne suffit plus pour vous; vous devez à la justice de Dieu des réparations infinies. Que de plaisirs injustes et honteux à expier! que de scandales à réparer! d'horreurs à effacer! quelle conscience monstrueuse à purifier! Il vous faut encore la pénitence des pécheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence?

Ah! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté et la majesté de celui que vous avez outragé; regardez la terreur de ses jugements exercés autrefois sur des prévarications que vous compteriez à peine parmi vos fautes : regardez l'univers entier inondé par le déluge; des villes coupables livrées à un feu vengeur; des murmurateurs engloutis; un simple violement du sabbat frappé de mort; une légère défiance de Moïse punie par l'exclusion de la terre promise; regardez son propre Fils devenu la victime de nos péchés, et quels châtiments sa justice a exigés de celui en qui il avait mis toute sa complaisance; regardez, et faites selon ce modèle.

Si vous en jugez par les règles que l'Eglise observait envers les pécheurs qu'elle soumettait à la pénitence publique, paraissez ici, illustres pénitents qui gémissiez autrefois les années entières à la porte du temple, sous la cendre et sous le cilice, et

par tout ce que l'Eglise exigeait alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, de prières, apprenez aux fidèles qui m'écoutent, ce qu'elle exigerait encore aujourd'hui, si la sainteté de son esprit décidait de la sévérité de ses règles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Eglise ne fait plus de cette pénitence une police publique; mais la justice de Dieu, qui est immuable, vous dispense-t-elle de la pénitence secrète? L'Eglise elle-même, qui ne s'est relâchée qu'à regret de la discipline extérieure, en conserve toujours l'esprit; elle vous charge encore de vous imposer en secret des peines proportionnées à vos fautes et d'être à vous-même votre juge.

Et certes, mes frères, de bonne foi, pourquoi, croiriez-vous aujourd'hui, sur le devoir de la pénitence, votre condition plus favorable que celle des fidèles des premiers temps?

Est-ce que la justice de Dieu a changé ses règles? Mais vous savez qu'en Dieu, il n'y a ni mutation, ni vicissitude; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Est-ce que vos crimes sont moins énormes que ceux de ces premiers fidèles? Hélas! ils ne connaissaient pas même les horreurs que vous avalez comme l'eau. Une seule chute en faisait quelquefois des pénitents publics; et, après une vie entière de souillures et d'iniquités, vous voudriez être plus déchargés qu'eux de l'expiation et de la pénitence.

Est-ce que dans ces premiers temps les crimes étaient moins excusables et méritaient par là des peines plus rigoureuses? Mais l'idolâtrie d'où sortaient ces premiers disciples, les dissolutions du paganisme dans lesquelles ils avaient été élevés, les excès autorisés par la religion même qu'ils avaient sucée avec le lait; tout cela semblait rendre après leur conversion, leurs chutes plus dignes d'indulgence et de grâce; au lieu que vous, nourris des paroles de la foi, blanchis par la grâce de la génération au sortir du sein de vos mères, élevés dans une discipline sainte, affermis contre l'horreur du crime par les secours de la religion et par les exemples des justes, vous ne pouvez justifier vos chutes que par un excès d'ingratitude et de corruption, qui les rend plus criminelles et dignes d'un châtiment plus long et plus sévère.

Est-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs, sont devenus plus pardonnables? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avaient corrompu leur voie du temps de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu et engloutis sous les eaux que l'infortuné Achan, qui chargé contre l'ordre du ciel de quelques dépouilles de Jéricho, se trouva le seul anathème au milieu d'Israël; et d'ailleurs, le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine, et c'est une folie de prétendre qu'à mesure que Dieu est plus outragé, il deviendra plus indulgent et plus favorable.

Est-ce enfin que la ferveur de ces premiers temps rendait les fidèles plus propres à soutenir les rigueurs de la pénitence publique, au lieu que nous, nés dans des siècles plus relâchés, nous ne sommes plus en état de les porter, ni l'Eglise en droit de les exiger de notre faiblesse?

Quoi! mes frères, la ferveur des premiers fidèles aurait armé l'Eglise à leur égard de rigueur et de sévérité, et l'Eglise aurait réservé, pour notre mollesse et pour nos déréglements, son indulgence et ses grâces? Les premiers temps l'auraient donc vue une mère rigoureuse envers des enfants zélés et fidèles, et elle deviendrait en nos jours, pour des enfants rebelles et corrompus, une mère complaisante et facile? Ses châtiments étaient donc réservés à des siècles où l'on se repentait encore si vivement de ses fautes; et pour les pénitents tièdes de nos jours, elle n'aurait plus que des faveurs et des récompenses? C'était donc un malheur pour ces premiers disciples de la foi, que l'abondance de leur componction; puisqu'elle leur attirait une abondance de peines? leur ferveur qui faisait tout leur mérite, faisait donc aussi toute leur infortune; et notre lâcheté fait tout notre bonheur, quoiqu'elle fasse tout notre crime? Et depuis quand donc la vertu est-elle devenue un titre onéreux et le vice un privilége favorable?

Non, mes frères, comparez-vous de bonne foi à ces premiers disciples; vos crimes à leurs crimes et leur pénitence à la vôtre. La religion ne change point; l'esprit de l'Eglise est encore le même; Dieu regarde toujours le péché des mêmes yeux; sa justice exige toujours les mêmes réparations; l'Evangile nous propose encore les mêmes maximes; le changement des temps ne change point les règles et les devoirs : sur quoi pouvez-vous donc croire que vous serez quittes devant Dieu de vos crimes, à meilleur marché, si je l'ose dire, que ces premiers fidèles? S'il y avait des différences à mettre, vous le voyez, elles se tourneraient contre vous.

Et cependant, comparez votre pénitence à la leur; vous savez jusqu'où est montée la mesure de vos crimes; que faites-vous pour les expier? Croyez-vous que quelques légères prières imposées par un ministre peu éclairé ou trop indulgent, effaceront devant Dieu ce chaos d'iniquités, où votre âme a presque toujours été abîmée? croyez-vous que confesser simplement ses crimes aux pieds du prêtre, ce soit les punir; et que des fautes qui ne s'expiaient autrefois que par des années entières de gémissements et de macérations, seront expiées aujourd'hui, dès qu'on s'en sera déclaré coupable? croyez-vous qu'une vie entière de volupté sera purifiée par la simple absolution du prêtre trop facilement accordée, tandis qu'une seule chute demandait autre-

fois une vie entière de larmes et de pénitence? Croyez-vous que la voie ait été étroite pour les fidèles des premiers temps et qu'elle soit devenue spacieuse et commode pour vous? que le royaume du ciel ait été pour eux le prix de la seule violence, et qu'il le soit devenu pour vous des plaisirs et de la paresse? que le Seigneur ait exigé d'eux jusqu'à la dernière obole, et qu'il vous remette à vous toute la dette? en un mot, que les crimes rares et peu fréquents, expiés sous la cendre et sous le cilice, pleurés avec une foi vive et une componction abondante, aient irrité la justice de Dieu; et que les vôtres plus innombrables et plus honteux, sans être punis et expiés, vous attireront sa miséricorde et vous seront les garants de sa bonté et de sa clémence?

Et cependant, où sont vos larmes, vos macérations, vos jeûnes, vos privations et la persévérance de vos prières? où est cet esprit de componction et d'humiliation qui imprime à toutes nos actions un caractère de pénitence? Que souffrez-vous? de quoi vous privez-vous pour soutenir le titre de pénitent, le seul titre qui vous reste pour prétendre au salut?

Mais que dis-je, mes frères? loin d'être pénitents, êtes-vous chrétiens? Quand vous n'auriez que les devoirs communs de l'Evangile à remplir, sans avoir de crimes à expier, n'auriez-vous rien à craindre de la justice de Dieu? Quelle vie que notre vie! quelles mœurs que les nôtres! Quel siècle a jamais poussé plus loin le faste, les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse et la bizarrerie des excès et des usages? quels temps ont jamais été plus malheureux et cependant plus outrés sur tout ce qui fait la félicité des sens et les joies des enfants du siècle? Choisissez les plus hommes de bien d'entre vous; ces hommes vertueux que le monde canonise; ces femmes régulières que la multitude approuve; ces élus du siècle, comme parle saint Augustin, dont la conduite au dehors est irréprochable; et voyez si vous trouverez dans leurs mœurs des vestiges même de la première sainteté des chrétiens; voyez si vous y retrouverez un seul de ces traits de la vie évangélique, qui tous ensemble font seuls le caractère des enfants de Dieu; voyez si leur vie soutiendra un seul des engagements de leur baptême, si vous y reconnaîtrez des disciples de Jésus-Christ, des enfants de la foi, des citoyens du ciel, des ennemis du monde, des hommes crucifiés, des étrangers sur la terre; et si de tout ce petit nombre d'hommes même ensemble, que le monde approuve le plus, vous en pourriez former un seul chrétien.

Ainsi nos devoirs sont encore les mêmes qu'autrefois; et les mœurs seules ont changé; ainsi la religion subsiste encore pour nous juger, et la foi qui devait nous sauver s'est éteinte; ainsi l'Évangile a passé de nos pères à nous et ne nous sert plus que de condamnation, après leur avoir servi de règle; ainsi le corps du christianisme se soutient et l'esprit qui vivifie est éteint dans nos cœurs; et tout l'avantage que nous avons sur les infidèles, c'est que, sortis d'une racine sainte, nous sommes devenus des rameaux sauvages qui ont dégénéré, et que nous avons enté sur l'olivier franc le germe de l'infidélité et les mœurs corrompues du païen et de l'idolâtre.

Ne regardez donc pas, mes frères, les mœurs publiques comme un titre qui vous rassure; c'est le fruit de cette instruction. Rappelez-vous sans cesse aux règles et aux devoirs: ne vous croyez pas en sûreté, parce que vous êtes la multitude; comme si votre conformité avec le monde, qui fait le caractère des réprouvés, pouvait devenir le titre de votre innocence.

Et pour vous, mes frères, qui, revenus des passions insensées, êtes entrés depuis longtemps dans les voies de la componction et du salut, rapprochez les faibles efforts de votre pénitence, du zèle et de la sainte austérité de ces premiers pénitents: loin de vous enorgueillir de vos justices défectueuses, qui, dans un siècle aussi corrompu, paraissent des singularités et des prodiges de vertu, parce qu'elles mettent entre vos mœurs et les mœurs du reste des hommes, tous pervers et corrompus, une différence infinie; humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire pour approcher de la pénitence et de la ferveur des premiers temps; et pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers fidèles, qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent et que les justes se raniment; que les uns sortent de leur léthargie, que les autres renouvellent sans cesse leur ferveur; que les premiers aient horreur d'eux-mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance; en un mot, que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres ne se rassurent pas sur leurs vertus, afin que tous ensemble ils puissent un jour être réunis dans l'Eglise du ciel, et y jouir de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.



# DISCOURS

## SUR LE DANGER DES MAUVAISES LECTURES.

Obtulistis animas vestras ad periculum. (*Judic.*, V, 2.)

*Vous vous offrez vous-mêmes à un danger certain.*

Telles sont, mes frères, les paroles que Barac et Debora adressaient aux Israélites, après leur victoire sur les troupes de Sisara, en les invitant à bénir le nom de celui qui venait de les faire triompher et de les délivrer des mains de leurs ennemis : O vous tous, leur disaient-ils, qui vous êtes volontairement offerts au danger, bénissez le Seigneur : *Qui sponte obtulistis de Israel animas vestras ad periculum, benedicite Domino ;* et vous aussi, mes frères, vous vous exposez volontairement, vous courez à des dangers dont vous connaissez toute la grandeur, en lisant ces livres frivoles et lascifs qui, de nos jours, semblent se multiplier pour la ruine de tant de chrétiens ; mais que ne puis-je vous répéter ce que Barac et Debbora disaient aux enfants d'Israël : Bénissez le Seigneur, *Benedicite Domino*. C'était pour la gloire de l'Eternel, et contre les ennemis de son saint nom, c'était pour se venger du monarque impie qui les tenait opprimés, que les Israélites s'offraient à la mort. Le péril qu'ils bravaient était tout ensemble glorieux et utile ; car ils se sacrifiaient au Seigneur : mais vous, le danger que vous courez dans ces sortes de lectures n'a rien de glorieux et d'utile : quelle gloire en effet, ou quelle utilité vous revient-il de perdre votre âme ?

Grand Dieu ! quel est donc notre aveuglement et notre folie ! des livres faux, mensongers, corrupteurs, comme les hommes dont ils sont l'ouvrage, occupent tous les instants de notre loisir ; nous leur sacrifions même les devoirs de notre état, de nos places, les soins de nos affaires : et à peine daignons-nous ouvrir ce livre divin que vous prîtes soin d'inspirer, loin d'y chercher les trésors cachés de votre parole et les dons ineffables de votre grâce.

Je distingue deux sortes de livres dangereux : les livres frivoles et les livres lascifs ; les uns dissipent l'esprit, affaiblissent en nous la vie de la grâce et nous disposent à l'oubli de Dieu ; les autres corrompent le cœur et conduisent l'homme à l'incrédulité.

En deux mots, danger des livres frivoles pour l'esprit ; danger des livres lascifs pour le cœur : voilà ce qui va faire tout le partage de ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, en nous adressant à Marie. *Ave, Maria.*

### PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle livres frivoles ces ouvrages qui, sans attaquer les mœurs ni la religion, sans porter atteinte aux maximes de l'Evangile et de la morale de Jésus-Christ, ne renferment que des futilités, des bagatelles insensées, indignes d'occuper un seul moment les loisirs d'un chrétien dont, selon l'Apôtre, les délassements et les occupations doivent appartenir à Jésus-Christ, et qui, au lieu d'orner son esprit de connaissances utiles pour cette vie ou pour la vie future, ne servent qu'à l'amuser et à lui faire perdre le goût des choses célestes.

Or, je dis que la lecture de ce genre d'écrits est dangereuse pour l'esprit : premièrement, en ce qu'elle lui fait perdre un temps précieux qu'il eût pu employer à travailler pour l'éternité ; secondement, en ce qu'elle le jette dans les dissipations et lui fait oublier Dieu.

Je dis, en premier lieu, la perte du temps ; et ici, mes frères, souffrez que je vous demande si vous savez à qui est le temps, si vous en connaissez tout le mérite et toute l'importance : c'est le prix des douleurs et des souffrances d'un Dieu, c'est la récompense de la passion et de la mort de Jésus-Christ qui l'a acquis, en répandant son sang pour nous sur la croix. Nous étions tous enfants de colère, destinés à la mort et à la damnation éternelle, si notre Père céleste n'eût eu pitié de nous, et n'eût envoyé son Fils sur la terre pour nous racheter et nous délivrer des ombres de la mort. Chaque heure, chaque instant de notre vie, notre vie tout entière, est donc un bienfait de la croix. De tous les dons de Dieu, le temps est le plus précieux, parce que la perte en est irréparable, et que ni les prières, les jeûnes, les mortifications, ni des années même entières passées dans le deuil et les larmes, ne peuvent rappeler un seul des jours que nous aurons dissipés. La grâce peut rentrer dans notre cœur ; les vertus que nous en avions éloignées, y revenir ; les sacrements y reporter la ferveur ; Dieu même, que nous en avions chassé, en prendre de nouveau possession, y rétablir son trône : mais qui nous rendra le temps qui n'appartient qu'à l'éternité ? qui nous restituera un trésor acquis au prix de la mort de Jésus-Christ ? Le sacrifice sanglant ne se renouvelle plus ; Jésus-Christ, dit l'Apôtre, n'est mort qu'une seule fois pour nous : *Christus mortuus est semel ;* tout ce qu'il avait de terrestre et de mortel a été cloué sur la croix, la mort n'a plus sur lui aucun pouvoir : *Mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI, 9.)

Ah ! s'il est vrai, mon cher auditeur, qu'au

jour du jugement Dieu vous demandera compte de chacun des jours que sa bonté vous avait accordés, s'il se montrera d'autant sévère et plus rigoureux, que ses dons avaient été plus grands et plus signalés: dites-moi, comment essayeriez-vous de vous justifier devant celui à qui rien n'est caché, et qui appréciera à leur juste valeur vos vains prétextes et vos chimériques excuses? Qu'avez-vous fait de vos jours et de vos années? Dieu vous les avait donnés pour l'aimer, le servir et lui rendre l'hommage que la créature doit à son Créateur, pour le remercier des bienfaits dont sa providence ne cesse de vous combler; comment avez-vous usé de ce temps de miséricorde et de salut, avez-vous rempli les obligations que la reconnaissance exigeait de vous envers votre bienfaiteur, et votre père et votre maître? Tous ces instants que vous passez à lire ces histoires fabuleuses, ces écrits puérils, inutiles à l'homme et à son bonheur, vous auriez pu les passer à travailler pour le ciel, à vous amasser des trésors pour la vie future, à vous remplir les mains de bonnes œuvres, à mettre Jésus-Christ dans vos intérêts. Que de jours perdus à ces délassements criminels que vous auriez pu employer à corriger cet orgueil que vous ne pouvez surmonter, et qui vous rend la fable de tous ceux qui vous connaissent; cet amour-propre insensé qui vous fait préférer vos lumières à celles de tous les autres hommes; ce penchant à la médisance qui fait le tourment de tous ceux qui vous approchent; ce caractère impétueux qu'un seul mot irrite et enflamme; ce désir insatiable d'élévation qui vous rend si injuste et si déraisonnable, et auquel vous sacrifiez votre repos et vos veilles! que de vertus qui vous manquent, que vous eussiez pu acquérir: la patience au milieu de vos adversités et des afflictions; la modération dans la prospérité; la douceur envers vos égaux et vos inférieurs; la charité envers vos ennemis! que de bonnes œuvres manquées, que de saintes inspirations rendues inutiles, que de mouvements de la grâce étouffés dans leur naissance! Pendant que votre esprit était absorbé dans la lecture de ces livres oiseux, des pauvres frappaient à votre porte et vous demandaient au nom de Dieu un morceau de pain pour apaiser leur faim, et vous le leur refusiez; d'autres, étendus sur la paille, appelaient à leur secours, et leur voix ne pouvait aller jusqu'à vous. Jésus-Christ avait soif, et vous avez refusé de lui donner à boire; il avait faim, et vous ne lui avez pas donné à manger; il était dans les prisons, et vous n'êtes pas venu le visiter. Ah! mes frères, dans ce jour terrible où nous rendrons compte de nos actions et de nos pensées, nous serons jugés sur le mal que nous avons fait, et sur le bien que nous avons négligé de faire.

Eh! ne venez plus nous dire maintenant, quand nous vous reprochons ces emportements si indignes d'un disciple de Jésus-Christ, que la colère est plus forte que vous. Je vous répondrai : Avez-vous jamais essayé d'employer vos instants de loisir à combattre contre votre cœur, à vous vaincre vous-mêmes? Ne venez pas nous dire, quand nous nous élevons contre ces penchants honteux qui dégradent l'homme, troublent et asservissent la raison, que la passion l'emporte sur la réflexion, que les orages du cœur ne peuvent être conjurés. Je vous répondrai : Au lieu de consumer des jours et des nuits entières à des amusements puérils, que ne les consacriez-vous à dompter vos désirs, à mortifier vos sens, à crucifier votre chair afin de l'empêcher de se révolter; à demander à Dieu de proportionner les tentations à votre faiblesse, les grâces aux combats que vous êtes obligé de soutenir. Ne venez pas nous dire, quand nous vous commandons de prier pour vos ennemis, de les consoler dans leurs afflictions, de les soulager dans leurs misères, qu'un effort aussi héroïque de vertu vous est impossible; que c'est bien assez de prendre sur vous de ne point les haïr. Je vous répondrai : Au lieu d'amuser vos loisirs d'objets inutiles, il fallait chercher à triompher de vos ressentiments, de vos animosités, à vous rendre maître de vos mouvements, à surmonter les répugnances que le cœur éprouve à aimer celui qui lui a fait du mal, et ce sacrifice que vous trouvez dur et si pénible, vous eût bientôt paru doux et aisé.

Et ici, mes très-chers frères, concevez, s'il est possible, votre aveuglement et votre inconséquence : vous vous reprocheriez comme une faute impardonnable de perdre un seul moment, dès qu'il s'agit pour vous d'un misérable intérêt, d'un gain sordide, d'un bien périssable; et quand il est question d'un seul intérêt véritable, du gain de l'éternité, d'un bien qui ne craint ni la rouille, ni les vers, ni les voleurs, vous perdriez sans scrupule des jours et des années entières! Faut-il supplanter un rival qui ferme la porte aux honneurs, aux dignités, parvenir à quelque poste éclatant où vous puissiez vous donner en spectacle, amasser des trésors qui périssent avec vous, vous n'oubliez rien : démarches, sollicitations, poursuites, intrigues, peines, fatigues, rien ne vous rebute et ne vous dégoûte, ni les refus, ni les affronts, ni les mortifications; le plus léger espoir suffit pour vous ranimer; et, si par hasard vous êtes assez heureux pour obtenir ce que vous souhaitiez si ardemment, vous vous applaudissez alors, vous dites que vous n'avez par perdu votre temps, que tant de soins, de soucis et d'inquiétudes méritent bien d'être récompensés, que vous n'avez que ce que vous méritez, et l'affaire la seule importante de la vie, celle pour laquelle nous avons été créés, bien loin de remplir, ainsi que le veut l'Apôtre, chaque instant de notre existence, n'occupe même pas nos moments de repos : nous aimons mieux les employer à des lectures aussi inutiles pour l'esprit que pour l'âme.

Premièrement inutiles pour l'esprit. Car, souffrez que je vous le demande, mon cher auditeur, ces écrits fabuleux et romanesques, où leurs auteurs ne se proposent que d'amuser et qui ont tant de charmes et d'attraits pour vous, que vous ne les quittez qu'à regret, de quelle utilité vous ont-ils été jusqu'à ce jour? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis?* (*Rom.*, VI, 21.) Quelles connaissances nouvelles y avez-vous puisées? quelles vérités importantes y avez-vous découvertes? quels secrets que vous ignoriez encore? Vous ont-ils rendu plus habile? vous ont-ils appris à raisonner juste, à distinguer le vrai du faux, l'erreur de la vérité? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis?* N'ont-ils pas au contraire affaibli votre jugement en l'empêchant de s'arrêter sur des objets qui lui sont soumis, pour en découvrir les différentes nuances et les divers rapports? ne vous ont-ils pas appris à décider avec trop de promptitude et de légèreté? à prononcer d'un ton tranchant et sans connaissance de cause sur ce que vous n'aviez pas le temps d'apprendre et de connaître? à regarder comme insipide et ennuyeuse la lecture de tous les ouvrages qui exigent une forte attention, une application soutenue, une étude sérieuse? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis?*

En second lieu, inutiles pour l'âme. Etes-vous devenus meilleurs depuis que ces livres sont dans vos mains? votre vie est-elle plus régulière, plus conforme aux maximes de l'Evangile? vos passions moins vives et moins emportées? vous voit-on plus recueillis dans nos temples, plus fervents dans vos actes de piété, plus empressés à vous nourrir du pain des anges? aimez-vous moins les distinctions, les priviléges, les dignités? le monde, ses pompes et ses spectacles vous trouvent-ils plus indifférents, moins jaloux d'y jouer un rôle? portez-vous avec plus de patience et de résignation les croix et les adversités que la Providence vous ménage? êtes-vous moins sensibles aux railleries et aux calomnies de vos frères? la gloire de la maison de Dieu, le salut et l'édification de votre prochain vous sont-ils plus à cœur? enfin votre conduite tout entière est-elle plus digne du beau nom de chrétien que vous portez; plus conforme à celle du divin Maître que vous devez vous proposer pour modèle, dont vous devez suivre les traces si vous ne voulez pas marcher dans les ténèbres? Ah! bien loin qu'on remarque en vous ces heureux changements, ces marques certaines de conversion, et que vos lectures tendent à vous détacher du monde et à vous rapprocher de Dieu, je trouve au contraire qu'elles ne servent qu'à vous faire perdre le goût des choses célestes et à vous éloigner de Jésus-Christ. Second danger des livres frivoles : l'oubli de Dieu.

Nous lisons dans l'Evangile qu'avant de ressusciter la fille du chef de la synagogue, Jésus-Christ demanda qu'on fît retirer les joueurs d'instruments et la foule du peuple qui remplissaient l'appartement où elle venait d'expirer, de leurs cris et de leurs gémissements; et ne prenant avec lui que trois de ses disciples, il entra dans la maison et ordonna à la jeune fille de se lever. Pourquoi tant de précautions, dit ici saint Chrysostome? est-ce que celui qui chaque jour au milieu de Jérusalem et du peuple juif rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, chassait les démons et guérissait les malades, craignait d'opérer ses miracles en présence de témoins? Non, continue ce Père, c'était afin de montrer que l'âme qui veut sortir du tombeau et renaître à la grâce, doit chercher la retraite et le silence et écarter avec soin tout ce qui peut être pour elle un sujet de trouble et de distractions. Donc, les livres frivoles qui troublent et dissipent l'âme, nous éloignent de Dieu, et il faut les jeter loin de nous si nous voulons renaître au Seigneur; leur lecture nous endort, nous plonge dans un sommeil si profond que nous ne pouvons entendre la voix de Jésus-Christ qui nous crie comme à la fille de ce prince de la Synagogue : Levez-vous, je vous l'ordonne.

Vous nous dites souvent, mes frères, que vous êtes étonnés vous-mêmes de cette tiédeur que vous éprouvez en priant, de ces distractions auxquelles vous êtes sujets et que vous ne pouvez repousser; de cette indifférence pour les choses saintes, que vous ne pouvez vaincre; de ce dégoût pour le service de Dieu qui vous suit partout; et de là vous prenez occasion d'accuser Dieu lui-même. Vous élevez votre voix au Seigneur, mais c'est pour lui reprocher, comme autrefois Caïn, de n'avoir pas pour agréable vos sacrifices et vos offrandes; vous reprochez au ciel d'être d'airain pour vous et de vous refuser cette manne qu'il prodigue à tant d'autres; et ne voyez-vous pas, mon cher auditeur, que ce n'est pas Dieu qui vous manque? il est toujours le Père de miséricorde, le consolateur des âmes ferventes; il écoute toujours ceux qui élèvent vers son trône des mains pures et un cœur innocent; il ne méprise ni les dons ni les offrandes de personne; mais c'est vous qui lui manquez. L'esprit rempli de ces chimères que vous avez puisées dans vos livres, tourmentés, obsédés par les vaines images qu'ils offrent à votre imagination, vous faites semblant de lui adresser votre prière et votre encens; votre langue articule quelques mots, mais votre cœur est muet; vos lèvres s'ouvrent, il est vrai, mais votre esprit est ailleurs. Grand Dieu! qui le croirait? devant votre majesté même, dans ces temples saints où l'on ne doit entrer qu'en tremblant, où vous avez choisi votre demeure et que vous remplissez de votre immensité, on s'entretient soi-même de ces folles lectures qu'on vient de quitter; on en repasse les endroits qui ont fait sur nous le plus d'impression; ni la sainteté du lieu, ni le silence qui y règne, ni les instruments de votre mort élevés sur l'autel ne peuvent fixer notre attention; et dans ce moment

terrible où le ciel s'ouvre, où les anges se prosternent, où Jésus-Christ descend sur la terre pour traiter de nouveau l'affaire de notre salut, à peine regardons-nous l'autel. Bon Dieu ! est-il étonnant que vous refusiez de nous entendre, que vous rejetiez nos sacrifices et nos offrandes et que vous ne vous occupiez pas de nous quand nous ne pensons point à vous et que nous vous sacrifions à des goûts et à des amusements dont nous n'avons pas la force de rougir?

Et comment ne pas oublier le Seigneur, perdre de vue la montagne sainte, quand votre conduite n'est qu'un oubli continuel de Dieu; que tous les objets qui frappent vos sens, vous occupent et vous attachent uniquement; que vos lectures ne vous rappellent que des objets capables d'égarer l'imagination; que les frivolités, les inutilités dont sont remplis vos livres, se communiquent à votre esprit, l'empêchent de se fixer sur les choses sérieuses et lui font une fatigue de tout ce qui demande quelque attention! Accoutumé aux nourritures légères, il ne peut soutenir les viandes fortes; il cherche jusque dans les devoirs de la religion l'amusement et la dissipation, et ne trouve son bonheur que dans cette succession d'objets qui passent tour à tour devant lui sans l'arrêter un moment.

Ce qui prouve que vos livres frivoles, en vous faisant perdre un temps précieux, vous amènent insensiblement à oublier Dieu, c'est qu'avant que vous en fissiez vos plaisirs habituels, vous aimiez la prière, les mortifications, le jeûne; vous remplissiez avec exactitude et avec zèle tous les devoirs du vrai chrétien ; mais depuis, le joug du Seigneur vous est devenu à charge, sa loi vous a paru trop sévère, ses commandements peu assortis à la faiblesse de l'homme ; vous avez taxé l'Evangile de rigueur et de cruauté; vous n'avez plus rouvert ces livres où vous aimiez à méditer la loi de Dieu, à puiser des consolations, des remèdes pour votre cœur, des encouragements dans les voies de la piété.

Quelle différence cependant, ô mon Dieu, entre les livres que votre Esprit-Saint inspire, et les livres des hommes ! et conçoit-on notre folie, de préférer des eaux fétides et corrompues à des eaux vives et limpides? Ah ! dit saint Augustin, trouve-t-on dans les derniers ces sentiments de piété, ces douces larmes qu'excitent vos divines Ecritures? On n'y parle ni du sacrifice d'un cœur contrit et humilié, ni de vos miséricordes pour votre peuple, ni de cette sainte cité, votre épouse, ni des dons de votre esprit, ni de ce calice, prix de notre rédemption; personne n'y chante : Pourquoi mon âme se refuserait-elle de se soumettre à Dieu? c'est de lui que vient le salut; Dieu est mon Sauveur, mon appui, mon soutien. (*Confess.*, lib. VII.)

Trop heureux, mon Dieu, si l'homme savait encore s'arrêter sur les bords du précipice ! mais les lectures frivoles l'ennuient et le dégoûtent; bientôt il a besoin d'impressions plus vives et plus fortes, et c'est dans les livres lascifs qu'il va les chercher. Son cœur se corrompt, il souille vos voies; et ses déréglements le conduisent à l'incrédulité : c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

De toutes les vertus, la chasteté est celle qui demande le plus de soins et de précautions, une surveillance plus active, une attention plus sévère : un mot, un regard, une pensée suffisent pour dissiper ce trésor dont la perte est irréparable. David avait vécu dans la crainte du Seigneur, qui s'était plu, dit l'Ecriture, à faire reposer sur lui son esprit; qui l'avait tiré de la foule pour le mettre à la tête de son peuple, délivré de la fureur de Saül et des mains de ses ennemis : un regard criminel attaché sur Bethsabée fit succomber ce prince, le rendit homicide, et attira sur sa tête les vengeances célestes. Qu'a-t-il fallu pour renverser le plus sage des hommes, Salomon, que Dieu avait pris soin de combler de ses dons? qui, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, connaissait tous les secrets de la nature; dont les peuples célébraient à l'envi la bonté, la justice, les vertus; qu'on venait de tous les pays voir et entendre, et vers qui les rois envoyaient pour s'instruire de sa sagesse? un simple désir de concupiscence, qui, en livrant son cœur à l'amour des créatures, le rendit infidèle au Seigneur.

Or, si des hommes si puissants en bonnes œuvres et en sagesse, qui avaient passé leur vie à combattre les ennemis du Seigneur, à élever des autels et des temples à son honneur, à répandre son nom parmi les peuples adorateurs des faux dieux, succombent si facilement, se laissent entraîner ainsi aux mouvements de leurs cœurs; nous, qui ne pouvons nous appuyer ni sur nos vertus, ni sur nos bonnes œuvres, que la gloire de Dieu et de son saint nom touche si peu, pourrions-nous espérer de conserver notre cœur pur et intact, en lisant ces livres où tout réveille et inspire la volupté, où des peintures impures, des images lubriques enflamment les désirs, excitent les sens, révoltent la chair; où l'infamie des actions répond à l'infamie des paroles; où souvent l'art des gravures ajoute au scandale des aventures? c'est là que le crime passe pour faiblesse, la loi des noces pour un vain scrupule, la pudeur pour préjugé; c'est là que la femme chrétienne apprend à tromper les yeux de son époux, à violer la sainteté du lit nuptial; l'époux, à rompre, comme des chaînes insupportables, les chastes liens du mariage, que les païens eux-mêmes respectaient. C'est là souvent, ô mon Dieu ! qu'une jeunesse sans expérience vient étudier le crime et apprendre des secrets qu'elle ignorait peut-être, et dont la connaissance entraînera bientôt sa perte. Sans doute que les effets de ces livres ne se font pas sentir à l'heure même; mais, pour être tardifs, ils n'en sont que plus terribles : c'est un poison lent qui coule dans les veines, ronge insensiblement les entrailles, et finit par les dévorer entiè-

rement; c'est un feu qui couve sous la cendre, et qui ne tarde pas à se tranformer en un vaste incendie dont rien ne pourra arrêter la fureur. On a reçu des principes de religion, une éducation chrétienne; on craint l'opinion, on ne voudrait pas la heurter de front; on redoute les jugements du monde; on a peur d'afficher trop promptement sa honte : mais que sont ces faibles barrières, ces remparts de boue, contre la loi impérieuse des membres? A force d'arrêter vos regards sur des images obscènes, le cœur finit par se gâter, la pudeur ne combat plus et cesse de s'effaroucher. Enhardis vous-mêmes par les maximes infâmes de vos livres, vous secouez le joug, vous vous abandonnez à l'empire des sens; rien ne vous arrête; vous n'avez plus d'autre frein qu'un instinct brutal, d'autre règle que vos désirs, d'autre occupation que d'assouvir vos passions. Que devient l'homme alors, ô mon Dieu! livré à toute la fureur de ses penchants, à tous les désordres de son imagination? Il souille cette âme créée à votre image, et que vous regardiez comme votre autel; il plonge dans la boue ce flambeau divin que vous lui aviez donné pour l'éclairer; il amasse sur sa tête des charbons ardents qui le dévorent dans l'autre vie.

Venez, après cela, vous récrier contre les vices et les scandales du siècle; venez vous plaindre qu'il n'y a plus de mœurs; que chaque jour on les voit s'affaiblir et se corrompre; que le mariage n'est plus, ainsi qu'autrefois, une barrière sacrée qu'on respectait, et qu'on ne rougit plus aujourd'hui de franchir; vantez-nous les mœurs si douces, si pures, des âges passés, où la pudeur était la plus belle parure des filles chrétiennes; où la femme, occupée des soins du ménage, ne songeait qu'à plaire à son mari, et le mari à faire le bonheur de la compagne que le ciel lui avait donnée; où la fidélité conjugale était en honneur parmi les hommes : tandis que chaque jour vous prenez soin vous-mêmes de justifier vos plaintes, en lisant ces livres qui enseignent l'art de corrompre l'innocence, tendre des piéges à la vertu, faire succomber la pudeur; que vous ne rougissez pas de prostituer les instants les plus précieux de votre vie à étudier des ouvrages que saint Augustin comparait avec raison aux glands dont se nourrissent les pourceaux; et que, peu contents d'opérer l'iniquité tout seuls, vous les abandonnez peut-être entre les mains de vos domestiques ou de vos enfants, les entraînant ainsi avec vous dans l'abîme, et vous rendant coupables de leur mort et de la vôtre.

Mais je sais que vous ne manquez pas de prétextes pour vous justifier ces sortes de lectures. A vous entendre, frivoles ou sérieux, lascifs ou honnêtes, tous les livres sont bons et vous paraissent les mêmes; vous êtes aussi indifférents pour les uns que pour les autres : vous les lisez avec une égale insensibilité.

Premièrement, rien de moins spécieux que cette prétendue indifférence que vous ne cessez de nous alléguer. D'où vient donc alors cette préférence que vous accordez aux écrits licencieux? pourquoi ne quittent-ils pas vos mains? quel autre motif que le contentement des sens? quel autre que celui de la volupté détermine votre choix, vous ramène sans cesse aux mêmes livres? Dans le monde, vous ne pouvez paraître plusieurs fois avec la même personne, sans faire conclure aussitôt que cette personne vous est chère, que son commerce vous plaît, qu'elle a toute votre confiance, que vous trouvez dans sa société une heureuse diversion à vos chagrins et à vos ennuis; que sais-je, qu'un intérêt moins honorable vous porte à la fréquenter, l'espoir d une place que vous briguez, d'une fortune que vous ambitionnez, et qu'elle peut vous faire obtenir. Si cette personne mène une vie déréglée, si ses mœurs sont dissolues, seulement si sa conduite est équivoque, on dit tout haut, on répète partout que vous lui ressemblez; que vous ne la rechercheriez pas avec tant d'empressement, que vous seriez moins assidu auprès d'elle, si vos manières de voir n'étaient pas les mêmes, si vos goûts, vos penchants n'étaient pas semblables, s'il n'y avait pas entre elle et vous une entière conformité de caractère, d'humeur et de passions : c'est le jugement que tout le monde porte de vous, c'est celui que vous portez des autres, mon cher auditeur; et malheureusement les faits ne prouvent que trop à chacun que ni le monde, ni vous, ne vous trompez. Or, n'avons-nous pas raison maintenant de vous juger d'après vos propres règles, de vous condamner sur vos maximes, de soupçonner la pureté de vos mœurs, quand nous vous voyons sans cesse entre les mains des livres où les mœurs sont si fort outragées; l'innocence et votre cœur, quand nous vous entendons répéter ces airs, ces chansons si capables d'offenser les oreilles chastes; l'honnêteté de votre vie, quand nous vous voyons réciter ces vers passionnés, langage de nos personnages de théâtre, et que vous vous faites ainsi l'écho de ces créatures criminelles que l'Eglise a frappées de ses anathèmes, et rejetées honteusement de son sein, comme des cadavres pestiférés?

Secondement, quand je vous accorderais cette insensibilité dont vous connaissez le peu de fondement, cela ne prouverait pas que vous pussiez braver sans crainte les dangers des mauvais livres, vous y exposer sans aucun risque; mais que vous y êtes entré corrompu et dépravé. C'est peut-être chez vous l'effet du long usage des plaisirs qui énervent et émoussent les sens : à force de s'accoutumer aux liqueurs fortes, le palais devient insensible; et l'on a vu des personnes sur qui les poisons les plus subtils étaient sans pouvoir et sans force : ainsi votre insensibilité vous condamne, loin de vous justifier.

Mais je dis que ce prétexte est aussi chimérique que frivole. Ecoutez ce que dit l'Ecriture: *L'homme peut-il cacher le feu dans son sein, que ses vêtements ne soient con-*

sumés? ou marcher sur des charbons ardents, que la plante de ses pieds ne brûle? *Nunquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant? aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus?* (*Prov.*, VI, 27, 28.) Et vous prétendriez lire, mes frères, des livres où la félicité des sens est représentée comme la félicité suprême; ces passions grossières qui ravalent l'homme jusqu'à la bête, comme des besoins naturels qu'il est légitime de satisfaire, sans que votre imagination ne prenne feu ! *Nunquid potest homo abscondere, ut vestimenta illius non ardeant?* Vous prétendriez lire des histoires scandaleuses où sont développées toutes les ruses du libertinage, tous les artifices de la débauche, tous les expédients du crime; où l'amour de cette passion qui fait le tourment de ceux qu'elle asservit, est peint avec des couleurs capables de séduire la raison même de l'âge mûr et de la vieillesse; où d'infâmes créatures, dévorées de feux impudiques, essayent d'en brûler les autres, en représentant l'objet de leur culte insensé comme des êtres doués des plus belles qualités, comme des modèles de toutes les vertus chrétiennes; justifient leurs passions honteuses, tantôt en les traitant de faiblesse, tantôt en les mettant sur le compte de leur tempérament, et poussent même quelquefois l'égarement jusqu'à associer le ciel à leur propre honte, à le rendre coupable de leur propre turpitude, sans que votre cœur ne soit embrasé de désirs, et que les charbons de la volupté ne vous brûlent et ne vous consument? *Aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus?* Qui êtes-vous donc, pour vous croire plus forts que les David et les Salomon? Et comment avez-vous acheté ce don précieux d'insensibilité que Dieu refuse à ses élus mêmes?

Les Paul, les Jérôme, les Hilarion, loin des dangers du monde et des passions, seuls au milieu de déserts et de repaires affreux, réduits à ne vivre que d'herbes et de ronces, passant les jours à tourmenter leurs corps; les nuits, arrosant de leurs larmes les pierres qui leur servaient de chevet, sentaient encore les mouvements de la chair et les aiguillons du vieil homme; et vous, mon cher auditeur, au milieu d'un monde corrupteur, environné de toutes parts de piéges et d'écueils, exposé aux tentations et aux séductions; vous qui, loin de fuir les occasions, les prévenez et les cherchez; qui, au lieu de crucifier votre corps, ne vivez que pour lui plaire, prévenir ses volontés, ses désirs et ses caprices; vous qui ne comptez pas un seul moment de votre vie qui ne se soit passé dans les jeux, l'amusement, la dissipation; vous, que la prière ennuie, que la méditation fatigue; qui ne trouvez que gêne, que lassitude dans le service de Dieu, vous voudriez nous faire entendre que ce qui aurait suffi pour faire tomber des Agnès, des Luce, des Antoine, est à peine capable, je ne dis pas de vous ébranler, mais d'exciter chez vous le plus léger mouvement, le moindre désir de chair, la plus petite révolte des sens? Etes-vous donc formé d'un autre limon que vos semblables? n'êtes-vous pas enfant d'Adam, et, comme votre père, condamné à la concupiscence et à la mort?

Enfin, si cette insensibilité était aussi vraie que vous la supposez, pourquoi ces mouvements, ces combats, ce trouble intérieur, ces émotions qui se manifestent au dehors, que votre visage ne peut cacher, et que vous éprouvez après la lecture des livres lascifs? pourquoi ces sentiments de pitié, d'intérêt? ces pleurs que vous accordez à des héros chimériques, à des personnages de théâtre, tandis que vous les refusez aux maux réels de vos frères? pourquoi cette attention scrupuleuse, ces soins extrêmes que vous mettez à les dérober aux regards de ceux dont vous dépendez, et dont vous ambitionnez l'estime ou la faveur? Vous craindriez qu'ils ne vous surprissent ces livres entre les mains, vous auriez peur de perdre leur confiance ou leur amitié: car, pour vous justifier, vous n'oseriez alléguer votre insensibilité et votre indifférence; vous savez bien qu'on n'y croirait pas. Quoi donc! vous craignez les yeux de vos semblables, les jugements des hommes, et vous ne redoutez pas les yeux, les jugements de votre Père céleste ! vous n'osez pas tromper les hommes, et vous osez en imposer à Dieu, en venant dans nos tribunaux marchander votre absolution au prix de la ruse et du mensonge ! Ah ! si vous êtes parvenu quelquefois à en imposer à votre confesseur, ne comptez pas en imposer à celui qui sonde les reins et les consciences : il est déjà vengé en vous laissant vivre tranquille et en paix au milieu de vos désordres; il permettra bientôt que les déréglements, fruits de vos dangereuses lectures, qui n'étaient d'abord chez vous que l'emportement des passions, dégénèrent en une affreuse philosophie qui vous conduira à la perte de la foi : dernier danger des livres lascifs. Un moment d'attention, je n'en abuserai pas.

En effet, mes frères, l'incrédulité est dans le déréglement des mœurs. Si l'impie dit dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu; si, dit la Sagesse, il s'éloigne de moi; s'il méprise mes oracles, c'est que ses mœurs sont déréglées, qu'il obéit aveuglément à ses penchants et à ses désirs de chair; c'est que la loi des membres est la seule qu'il connaisse ou qu'il suive. Tandis qu'on a marché dans les voies de la sagesse et de la vertu; qu'on a vécu chaste, tempérant, fuyant tout ce qui pourrait porter atteinte à la pudeur, on n'a jamais refusé de croire aux vérités de l'Evangile; le doute n'a jamais pénétré l'âme, le plus léger eût paru criminel. Eh ! qui aurait pu nous faire rejeter des vérités que notre intérêt même nous persuadait, qui faisaient notre espérance pour la vie future, notre consolation ici-bas; charmaient nos peines et nos inquiétudes? Mais sitôt que le cœur de l'impie s'est cor-

rompu, qu'il a souillé les voies du Seigneur, il a commencé par fermer les yeux à la lumière de la foi, parce que cette lumière lui découvrait les ténébreuses horreurs de son âme; il a rejeté l'Évangile, parce qu'il y lisait à chaque page la condamnation de ses déréglements, et que l'Évangile prononce anathème aux fornicateurs et aux impurs; la vie future, parce qu'il y trouvait des châtiments préparés pour ses crimes. Le paradis ne lui a plus paru qu'une chimère, parce que, plongé dans la fange des voluptés terrestres, il ne supposait pas des plaisirs plus grands que les monstrueux plaisirs; l'enfer, un fantôme, parce que ses membres, qu'il faisait servir au péché, y devaient être dévorés par des flammes que la main de l'Éternel avait allumées; Dieu même, un vain épouvantail, parce que Dieu patient, par là même qu'il est éternel, vengerait ses dons et ses miséricordes profanés par des supplices immortels. C'est ainsi qu'il a rejeté des vérités qui feraient sa joie et sa consolation, pour se livrer avec plus de hardiesse à ses honteux égarements, et descendre sans remords à ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le crime.

Grand Dieu! qui connûtes les désordres et les déréglements de ce chrétien, vous savez quand a commencé son scandale. Son cœur était droit, sa foi vive, sa piété exemplaire; il était l'honneur de votre maison et l'édification d'Israël. Que de ferveur dans ses prières! quel goût pour les choses célestes! quelle indifférence, quel mépris pour le monde! quel ardent amour pour Dieu et le prochain! Comment cet or si brillant s'est-il donc obscurci? comment le vase que vous avez travaillé s'est-il changé en un vase d'argile? un seul de ces livres corrupteurs a suffi pour opérer ce changement: ses yeux et ses oreilles se sont ouverts en même temps au langage de la volupté; il a quitté les voies de Dieu, et s'est abandonné à toute la fureur de ses passions; son cœur corrompu n'a plus écouté la voix de ses parents, les avis de ses maîtres, les conseils des gens de bien, les reproches et les menaces des anges de l'Église: et bien loin de lui ouvrir les yeux, ô mon Dieu! vous n'avez cessé de répandre des ombres et des ténèbres sur cet esprit criminel: *Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates;* ses yeux se sont obscurcis, et il a fini par vous secouer comme un fardeau insupportable.

Remontez ainsi, mon cher auditeur, à l'origine de l'incrédulité de la plupart de nos esprits forts, vous la trouverez non pas dans une raison supérieure à celle du commun des hommes, dans une intelligence extraordinaire, dans un jugement plus éclairé que celui du vulgaire, mais dans la corruption du cœur. Avant que de prendre l'affreux parti de se défaire de nos dogmes et de nos mystères, de s'affranchir du joug de la foi et de se passer de Dieu, se sont-ils du moins instruits dans les voies de l'iniquité? Ont-ils passé la nuit et le jour à méditer nos livres saints, pour les arguer de mensonge et mettre en défaut la parole sainte? Ont-ils acquis par un travail opiniâtre, par des recherches savantes et multipliées, par un examen profond et réfléchi, le droit d'être difficiles en matière de croyance, et de nous accuser d'ignorance et de mauvaise foi? Ils n'ont rien lu, rien étudié, rien approfondi: leur propre corruption leur tient lieu de preuves et de raisonnement, et ils ne renient Dieu et l'Évangile que parce qu'ils redoutent de trouver en eux des témoins importuns, qui viendraient les troubler dans leurs plaisirs et les réveiller du sommeil où ils sont ensevelis, et dont leur mort seule les délivrera.

Voilà, mes frères, les effets funestes des livres lascifs; non-seulement ils nous dépravent et nous corrompent, mais ils pervertissent l'âme et nous jettent dans l'incrédulité, c'est-à-dire qu'ils détruisent la charité si agréable aux yeux de Dieu, et qui, même ici-bas, trouve sa récompense dans l'estime et dans l'admiration des hommes; la foi sans laquelle, dit l'Apôtre, on ne peut ni plaire à Dieu ni se sauver. Fuyez donc ces instruments de péché et de mort: c'est la coupe empoisonnée de la prostituée de l'*Apocalypse*, et dont le vin de prostitution vous enivrerait; c'est le miel de Jonathas: si vous l'approchez de vos lèvres, vous mourrez. Fuyez aussi ces livres qui, sans faire perdre la vie de la grâce, vous préparent à oublier Dieu, vous ravissent un temps précieux que vous pourriez employer à étudier la loi et les commandements du Seigneur, à vous amasser des trésors de miséricorde et de bonnes œuvres pour l'éternité. Ainsi soit-il

## TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.



FIN DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

# AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce cachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 23 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées: aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait ni prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque universelle du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4°. Le passé paraît un assez sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre.

Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Editions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme, reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, savoir, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses Publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine.

Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur.

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les corrigeurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient toujours une révision et souvent il en vient deux ou trois, puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on fait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a-t-il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition.

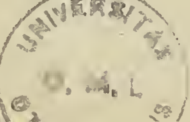
De plus, les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent, le plus souvent, que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver, en dix-huit mois d'études, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin, soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, le savant P. Pitra, Bénédictin de Solesmes, et M. Bonnetty, directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions pas trop présumé de notre parfaite correction.

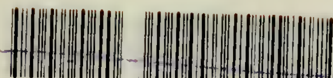
Dans le Clergé se trouvent très-certainement de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très-positifs et très-pratiques. Eh bien! nous leur promettons une prime de 25 centimes par chaque véritable faute qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, mais surtout dans les grecs.

---

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est recorrigé mot pour mot d'un bout à l'autre Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi-million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRÈS COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. le chevalier Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.



| | | |
|---|---|---|
| | | |




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 08 05 7